REVUE

DES

DEUX MONDES

CVII[e] ANNÉE. — HUITIÈME PÉRIODE

TOME QUARANTIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1937

LA NOUVELLE ARCHE DE NOÉ

PREMIÈRE PARTIE

I

La brise de mer est tombée, sans cassure. Une corde qui s'effiloche. On n'en sent plus les brins entre les doigts. La marée va redescendre. Gomis, le patron mulâtre qui assume le commandement technique de la goélette, nous a rapprochés de la berge. Il crie :

— Pare à mouiller !

Les trois matelots noirs se faufilent à leur poste, l'un au guindeau, l'autre à la misaine, le troisième au pied du grand mât. L'air est si calme que les voiles ne se soutiennent plus et restent pendues aux vergues.

— Mouille !

La chaîne de l'ancre fait un bruit énorme et ridicule en passant par l'écubier usé. Alertés, les martins-pêcheurs se trémoussent le long des rives. D'autres oiseaux s'enfuient. Des poissons bondissent hors de l'eau, comme s'ils étaient poursuivis par un requin. Un vol d'aigrettes fait un brusque crochet à notre vue. Des canards s'avertissent à grands coups de sifflet. Nous « évitons » un peu, pour revenir ensuite longer la rive qui se dresse à soixante mètres de nous, pas très haute, surchargée de palmiers à moitié fripés, de grands arbres qui utilisent assez bien l'eau saumâtre.

Une faille se présente dans cette verdure. Gomis nous a fait mouiller devant un débarcadère de village.

Des hommes sont là, assez habillés, accroupis sur un tronc d'arbre. Ils tiennent, planté devant eux, leur long fusil à pierre. Gomis leur crie en *pidgine*, le patois anglo-portugais qui sert d'espéranto sur toute cette côte :

— Avez-vous des bêtes de la brousse ?

— Non ! Nous les vendons aux hommes blancs qui habitent sur les bateaux, dans le haut de la rivière... — La voix porte admirablement sur l'eau plate. — Pourquoi demandes-tu des bêtes de brousse ? As-tu un Blanc à bord ?

— Oui ! Et il en désire ! Il les paye un bon prix !

— Nous n'en avons pas en ce moment... Le village voisin avait capturé un petit d'hippopotame, après avoir tué la mère. Ils l'ont vendu à tes semblabes qui habitent les bateaux et qui achètent notre huile de palme, plus haut dans la rivière.

Et ils se lèvent pour disparaître derrière le rideau d'arbres qui borde le fleuve. « On ne sait jamais quel étranger peut ainsi venir dans le pays » : tel est, à mon idée, le sens de leur disparition.

Ces gens sont soumis aux lois anglaises. Tout près de là, commencent les territoires allemands. Notre dérive et le vent portant nous avaient d'abord amenés sous la vue lointaine du mont Cameroun (plus de quatre mille mètres) et des sommets qui dominent l'île de Fernando Pô. La tentation a été forte d'aller voir ces deux pays de plus près, afin de renouveler ainsi pour mon compte le périple d'Hannon. La perte de temps et le prix de location de la goélette m'ont retenu. Une sorte de conscience professionnelle m'interdit aussi de m'écarter des instructions de mon associé. « Rien à faire, m'a-t-il dit, au-dessous de la Nigéria. C'est mon domaine. » Je sais, d'ailleurs, que les gens des savanes nigériennes sont plus habiles que ceux des forêts à la capture des jeunes animaux sauvages.

M. Corvadier est un homme plus âgé que moi, un vieux broussard. C'est lui mon associé. Il m'a confié le soin de cette expédition pendant que, de son côté, il chasse les oiseaux rares pour collections et les oiseaux de mode, au Gabon. Sur une vieille goélette louée à un commerçant de Guinée, j'explore la côte occidentale de l'Afrique, descendant chez les correspondants de mon associé, enlevant aux administrateurs, aux colons, les bêtes qu'ils ont apprivoisées et dont ils ne savent

plus que faire au moment de partir pour prendre leur congé en Europe. Ces bêtes sont destinées aux parcs zoologiques que l'on commence d'ouvrir un peu partout dans le nord du monde civilisé, aux riches amateurs qui désirent montrer à leurs invités autre chose qu'un cerf, des paons ou des faisans royaux. Ne m'a-t-on pas parlé d'un lord anglais qui collectionne tous les animaux blancs de la terre ?

Je partage avec mon associé les bénéfices nets d'une opération qui réalise mes rêves d'aventure et de libre navigation. Je sais ce que je fais, mes actes ont un sens, mes initiatives peuvent répondre à toutes les surprises, remédier aux accidents d'une telle entreprise. Quels éléments de bonheur ! Je n'ai que vingt-trois ans. Nulle inquiétude de quelque sorte. Seulement le désir de réussir. J'étais au bout d'un chétif contrat : je recommence déjà ma vie ; j'ignore qui et quoi se présentera exactement à mes recherches, mais je suis certain de réussir mon affaire.

A vrai dire, le pauvre petit navire que j'utilise pour mener à bien mon projet est un vrai rafiot : mais il constitue le seul moyen économique et sûr de fréquenter sans horaire fixe la série de petites escales où je puis trouver mon butin. Sa forme vient de quelque port breton, Paimpol peut-être. Je dis sa forme, car les bordés, les membrures, la quille même, ont été remplacés, à mesure que les avaries de la mer et les tarets abîmaient cette coque, par divers charpentiers noirs non dépourvus de fantaisie. Les bois d'Afrique n'ont pas la même densité que les bois de France et du Nord, et ils se sont fortement imprégnés d'une eau que la peinture avare laissait trop facilement filtrer.

La goélette s'appelle *Henriette*, du nom de la femme ou de la fille de son premier possesseur breton. Je ne pouvais la rebaptiser sans de nombreuses paperasses en douane. Mais j'ai fait peindre en blanc un panneau par un charpentier, également calfat, menuisier, et que sais-je encore ? Sur ce panneau, et avec beaucoup d'application, j'ai tracé au goudron ces mots : « *Arche de Noé* ». Et j'ai cloué ce panneau sur la paroi de la cabine, face au grand mât, à l'endroit où autrefois, dans la marine de guerre, on fixait la devise : *Honneur et Patrie.*

Il va faire nuit. Une escadre de pélicans croise sur le

fleuve. Des canards se hâtent, rangés en angle aigu. Le soleil a disparu assez brusquement derrière le rideau noir de palétuviers de l'autre rive, dont nous séparent plus de mille mètres d'une eau vert-jaune, assez douteuse. Tant mieux ! Il a encore été dur aujourd'hui. Le cuisinier, un tout jeune gaillard qui fait son apprentissage de marin, souffle sur les tisons du foyer installé sur un grand caisson bourré de sable. Notre dîner finit de cuire. Du riz commun, assaisonné d'huile de coton, d'oignons et de poisson frais. Ça ne paraît pas merveilleux quand on arrive de France : j'aime beaucoup ce plat, si l'on y ajoute, comme je le fais, de la tomate italienne en petites boîtes.

Pourquoi ne pas le dire tout de suite? je suis très heureux. Ma vêture est réduite à la limite de l'indispensable : un casque de liège, un pyjama et des espadrilles. Je dors dans un hamac et me lave tout nu, à grande eau, sur le pont. Je respire largement et dors sans rêve dans un hamac d'écorces de baobab. Je possède déjà des singes et quelques petites antilopes en bas âge. Je pense, ce soir, à toutes les bêtes précieuses qui vont venir sur ce petit bateau, entre sa guibre, ses deux mâts et sa poupe, dans sa grande cale toujours ouverte en saison sèche. Je dénombre déjà les sujets de cette petite république dont je vais être le président, car j'ai laissé pousser ma barbe, afin d'être plus proche du patriarche de la Bible et de gagner en autorité.

***

La marée monte. Nous allons vers les *palm oil gentlemen*, ainsi que s'appellent eux-mêmes les agents des fabriques anglaises qui achètent l'huile de palme que produisent en quantités énormes les riverains du Vieux-Calabar et du delta du Niger. Je dois aussi trouver un commerçant français, correspondant de M. Corvadier. La brise nous pousse par les hautes voiles sur cette sorte de bras de mer où nous avons pénétré. L'eau est presque plate : aucune contrariété entre le flot et le vent.

Rien à faire. Le cuisinier grignote quelque fruit, récure la marmite, écaille le poisson pour le dîner de ce soir. Je ne sais si nous arriverons assez tôt pour « ranger » les comptoirs flottants. Dans ce cas, je délaisserai le riz au poisson et dînerai

avec les gens d'Europe. Pour le moment, il fait très chaud. Au moindre incident, je serais tenté de faire mouiller l'ancre, afin de recevoir la brise sur le nez. Mais je veux gagner du temps.

Je prends un livre pour lire. Il n'est pas moisi. Peut-être le sera-t-il avant que j'en aie atteint les dernières pages. La lecture provoque chez moi le sommeil. Je préfère feuilleter des revues scientifiques. D'autant plus que les dernières arrivées, — elles datent déjà de deux mois, — annoncent les exploits des hommes qui utilisent plus audacieusement que jamais les nouveaux engins pour se détacher de la terre, pour violer les lois de la pesanteur. Ader, Voisin et Wright avaient volé. Farman a bouclé le premier kilomètre en circuit fermé. On vole de ville à ville. C'est merveilleux ! Voilà le plus grand événement du monde depuis longtemps. On ne peut comparer l'essor de l'aéroplane qu'à l'invention de la poudre à canon ou de la machine à vapeur. Je pense même que les conséquences en seront plus importantes. Les progrès sont lents, car le point de départ est erroné. L'aile fixe ne saurait avoir la même courbure qu'une aile mobile et souple, une aile d'oiseau. Pourquoi s'énerver à étudier Mouillard et ses vautours, alors que le secret de toute l'histoire est dans le poisson volant de nos mers tropicales ? On y viendra. C'est ici qu'est le modèle des futures mécaniques volantes.

Il fait très chaud. Et pourtant je ne dors pas, dans l'espoir de faire une découverte qui échapperait à Gomis et davantage encore aux matelots.

J'ai demandé au patron de faire monter l'un d'eux dans les haubans et dans la mâture pour annoncer l'escale, les pontons-comptoirs des Anglais. Il faut arriver propre, en complet blanc. Le prestige national exige que j'abandonne pendant quelques jours les pyjamas que j'utilise du matin au soir et du soir au matin. Plus d'espadrilles, mais une belle paire de souliers de toile blanche. Je ne dois pas oublier que je suis armateur et subrécargue. Si la navigation est dévolue au patron mulâtre, tout le reste est à ma charge.

Un des matelots est à la barre. Les deux autres font les singes dans les mâts. Ils ont les dents limées en pointe et parlent un patois portugais qui a cours sur les caboteurs depuis les îles du Cap Vert jusqu'au Dahomey. Ensuite, c'est

le pidgine qui prend le dessus. Tous ces hommes appartiennent à la même tribu : les Manjaques de Guinée portugaise. Naviguer, pour eux, est une tradition. Ils quittent leur village, s'embarquent, restent de nombreuses années à courir le long des côtes, à remonter les fleuves et les marigots. Ceux qui ne périssent pas, noyés en mer ou éventrés d'un coup de couteau, reviennent prendre femme et vivre leur vraie vie de sauvages, après avoir fréquenté les ports, les villes tumultueuses et insolentes, les hommes et les femmes de toute condition et de toute race.

Ces gens-là sont un curieux exemple de l'influence du climat sur les hommes. Ils furent autrefois élevés, par les missions portugaises, au-dessus de leur sauvagerie, au point qu'on avait pu parmi eux choisir des professeurs, des diacres, des prêtres même. On eût pu songer à fonder, tout au long des rios, des républiques, des royaumes bien constitués, des sociétés convenablement réglées pour le plus grand bien de tous. Hélas ! sitôt disparu le soutien moral des dominateurs portugais, ces braves noirs laissaient leurs uniformes et leurs soutanes se friper, s'effilocher. Ils trempaient les doigts dans la calebasse commune, assis sur leurs talons, et participaient de nouveau à ces agapes de viande humaine où chaque guerrier, chaque vieillard, prétendait retrouver les forces qui lui venaient auparavant des sacrements divins et de la science des hommes blancs. Régression en deçà du point de départ : telle est la leçon de la nature que me rappelle l'agilité de mes deux matelots dans les haubans et au capelage des vergues...

— *Lanchas ! Lanchas !* crient-ils.

Par-dessus les palétuviers, ils ont aperçu les bateaux anglais. Je me rase et endosse mon plus beau complet blanc. Dans mon impatience de voir et d'accoster ces pontons dont j'ai entendu parler par M. Corvadier, mon associé, je fais les cent pas, ou plutôt les trente-cinq pas, car la longueur du bateau ne me permet pas davantage.

S'il était plus grand, je trouverais le monde plus petit...

— Cuisinier !

— Me voici !

— Du champagne ! Prépare du champagne...

Pour entamer les affaires avec les Anglais, il n'est pas de meilleure carte d'introduction. Ils vont m'offrir du whisky.

Je leur rendrai du mousseux : ma fortune naissante ne me permet pas de plus grande largesse. Le pavillon français ne sera point en défaillance.

Lorsque les masses des deux anciens vaisseaux de haut bord me sont apparues, dominant la berge, écrasées dans l'eau jaunâtre, je ne me doutais pas de l'aubaine que j'y trouverais. Pour un premier coup, j'ai fait un coup de maître : un jeune hippopotame de deux mois qui vaudra, sevré et amené en Europe, de six à huit mille francs, sans compter un buffle et un assez joli lot de bêtes diverses !...

Démâtés depuis longtemps, ces navires, qui tiennent lieu des comptoirs que l'on n'a pas osé bâtir sur les rives vaseuses du Vieux-Calabar, ne manquent pas de surprendre avant tout le navigateur, même s'il est averti. Je ne sais quel brocanteur anglais racheta, vers le milieu du siècle dernier, ces longues frégates, ces énormes trois-ponts, et fut cause qu'elles ont achevé leur existence guerrière ou aventureuse dans ces estuaires africains. L'idée de ces comptoirs flottants est ingénieuse. Leur transport même n'a rien coûté, leur dernière cargaison, Angleterre-Niger, ayant payé la valeur de l'épave et la solde de l'équipage. Sans doute, les mâts, les cordages et les voiles furent-ils vendus aux colons, aux trafiquants de l'époque, aux rois nègres qui faisaient naviguer leurs sujets. Enfin, au lieu d'être démolis, ces vaisseaux ont été ancrés, amarrés aux débarcadères indigènes. Le pont sert de terrasse, la dunette fait office de belvédère et de tour de garde, l'entrepont contient la boutique de tissus et de denrées. Les barils d'huile de palme, dont l'odeur mielleuse et musquée nous saisit dès que nous approchons des navires, sont emmagasinés à fond de cale.

Ils me rappellent obstinément les vieux pontons amarrés, au début du siècle, dans le Solent et dans les baies vaseuses du nord de l'Angleterre, où vécurent les prisonniers des guerres de l'Empire et que représentaient les lithographies de l'époque.

L'un des deux porte le pavillon français. Quelle chance ! Il est en aval, le moins bien placé, puisque le trafic vient d'en haut. Je crie à Gomis :

— Mouille devant la France !

Et il se met debout au vent, à cent mètres de la grande nef. Nous chassons légèrement sur l'ancre et nous voici

un peu sur l'arrière du ponton. Je lis son nom : *Neptune*.

Quel *Neptune* ? Il y en eut trois à Trafalgar : un anglais, un français, un espagnol. C'est malheureux de retrouver, ici, la trace de ses défaites sur le chemin de l'aventure. Comment les peuples pourront-ils vivre en paix, s'ils s'obstinent à dresser des arcs de triomphe ? Pour me consoler, je me persuade que c'est le *Neptune* espagnol. Pour sa toilette, les propriétaires n'ont jamais dépensé beaucoup de peinture. C'est le goudron qui domine. A première vue, ce fut un vaisseau de soixante-quatorze canons au moins, qui ressemble aujourd'hui à un énorme porc noir affalé dans une mare et que la graisse rendrait impotent.

Deux des sabords ont été réunis par une opération de charpentier : cela donne une belle ouverture. Déjà le chef de comptoir est là, qui me tend la main.

— Quel bon vent vous amène ? me dit-il.

Je lui dis ma destination, l'objet de mon voyage. Il est plutôt question de paniers de kola débarqués dans le delta. Le nom de M. Corvadier le met de bonne humeur. L'homme vient de la vallée du Rhône et appartient au personnel de la Compagnie du Bénin, siège social à Marseille, qui fournit des huiles pour la savonnerie. Il me présente son unique employé français, qui doit le remplacer en cas de maladie.

Il est maigre. Son second est gras et jeune. Ils doivent s'entendre un jour sur trois. Ce n'est pas mal.

Pour me donner une contenance, je demande à acheter de l'huile de palme pour mes hommes, quelques conserves et des bouteilles de vin pour moi. Par bonheur, ses prix ne sont pas excessifs.

— Pas de frais, m'explique-t-il. Les vapeurs d'Europe nous accostent, débarquent leur marchandise, et enlèvent nos produits bord contre bord. C'est très pratique. Tout le trafic avec les environs et le haut pays se fait par pirogues. Les indigènes apportent le long du bord le produit de leur cueillette et de leur industrie. Vous allez voir.

En effet, par un sabord opposé, des calebasses, des sacs en feuilles de palmier, des paniers, quittent les longues et minces embarcations des nègres et s'engouffrent dans le flanc bombé de l'énorme navire. Dans la batterie basse une bascule est installée. Dès que les matières sont pesées et payées,

les magasiniers noirs les distribuent dans les cales. Les clients remontent alors les marches d'un escalier huileux qui les amène dans la batterie haute où se trouve la boutique. Là, ils s'approvisionnent en pacotille, menue quincaillerie, tissus, tabac, poudre, plomb, sel et alcool. Enfin, plus ou moins ivres, ils redescendent dans leurs pirogues et se perdent dans les ténèbres de l'Afrique, s'évanouissent à la surface de ces miroirs d'eau qui paraissent illimités, tant en amont qu'en aval, et sur lesquels la concurrence ne pousse pas encore les Européens.

Tous sabords ouverts, la position n'est pas intenable pour les chefs et employés de ces comptoirs. Du moins, pendant les heures de travail. L'air circule, le soleil ne pénètre pas, le pont est abrité par des toiles qui forment un velum repliable au moment des tornades. Enfin, les Blancs occupent, à l'arrière, dans la dunette, l'ancienne place des officiers.

Le grand danger ne vient pas des employés indigènes, encore moins des clients, malgré quelques disputes et des rixes inévitables, mais de l'isolement. Ces navires furent des prisons pour soldats égarés ou vaincus : ils sont demeurés des prisons pour ces hommes jeunes, partis pour l'aventure, et que l'appât du gain rapide a conduits ici. Mais, passons. Je suis venu faire le racolage des bêtes de brousse pour mon associé, et non pour m'attarder chez mes semblables. Nous jouons le même jeu, sur des tableaux différents.

A l'arrière du pont, devant la dunette, le chef de comptoir m'offre à boire. Une antilope naine vient jouer entre nous. Elle lui lèche les chevilles nues, par habitude. Puis, elle s'approche de moi. Je la caresse.

— Elle n'est pas toujours si familière avec les étrangers, dit mon hôte.

— Trouvez-vous facilement des bêtes sauvages dans ce pays ?

— J'ai à votre disposition des singes, un buffle, des sangliers d'eau, des oiseaux en cage, une petite autruche venue du haut, et quelques bestioles... Ça vous intéresse personnellement ?

— Vous le voyez. Je les aime. D'ailleurs, je suis là pour ça. On gagne sa vie comme on peut. D'ailleurs, elles m'aiment assez. J'ignore pourquoi. Sans doute ai-je la voix qui leur

plaît. On ne sait par quoi on plaît aux bêtes... De toute manière, ce n'est jamais une question d'argent.

Et me voilà parti pour expliquer mon affaire, le voyage de goélette, mon association avec M. Corvadier, qui chasse les oiseaux au Gabon.

Le chef de comptoir sourit. Lui ne comprend que le commerce. L'administration même échappe à ses calculs, que ce soit en pays anglais ou en pays français où il fut employé auparavant, au Dahomey. La fantaisie de mon métier le met en bonne humeur. Un saltimbanque, une troupe de théâtre ambulant eût grimpé à son échelle que cela ne l'eût pas davantage amusé.

— Ça change, de voir des types comme vous, me dit-il. — Toujours pratique, il ajoute : — Mon concurrent anglais vient d'acheter, pour une dame-jeanne d'alcool, un petit hippopotame de deux ou trois mois. L'animal les a d'abord réjouis. Et maintenant ils ne savent qu'en faire. Si vous avez du champagne, vous pourrez vous en tirer à bon compte. Votre affaire ira moins bien lorsqu'il s'agira de nourrir le goulu, qui boit plusieurs boîtes de lait par jour sans compter le reste de sa nourriture. Est-ce que ça se vend bien ?

— Pas mal... Mais il y a tant de difficultés pour les faire arriver en Europe !

Dîner correct. Poisson, un poulet tiré de la réserve de l'avant, des conserves. Mon hôte envoie un mot à bord de l'autre ponton. Il me montre l'adresse : « *Mr Johnston, agent de la United Trade of Africa. — A bord de l'*Apollon. »

— Ça me remue toujours un peu le cœur quand je regarde le nom de leur navire. Encore une prise du temps du premier Empire. Pour le nôtre, on ne sait jamais. *Neptune* s'écrit de la même manière dans les deux langues. En tout cas, le leur se tient mieux que le nôtre. Ah ! nos charpentiers construisaient solide ! Des chênes durs comme du fer... Et des feuilles de cuivre épaisses comme le petit doigt... Aussi, les tarets n'y mordent pas... C'est éternel. Ce n'est pas comme les feuilles de papier à cigarette que l'on emploie aujourd'hui ! Ça me fend le cœur de voir ces bateaux, qui ont été chipés comme ça...

Et il me fait, avec la main, le geste de celui qui enlève les photophores de la table.

Pour écarter ces pensées pénibles, il me demande :

— Marié ?

— Jamais de la vie ! Comment faire pour se marier quand on mène une pareille existence ?

— Pourtant, moi, je suis marié ! me dit-il à voix basse.

Et il tire un portefeuille de la poche basse de son veston. La transpiration en a relâché le cuir, brûlé les coutures. Des photos s'en échappent : le père et la mère devant leur maison, à la campagne, au flanc d'une vallée tributaire du Rhône, une sœur, un frère. Il garde pour la fin la photo de sa femme. Une jeune créature assez romantique de visage et naïvement vulgaire. Sa santé doit être médiocre. Une autre photo, la plus fripée, la plus dentelée par l'usage : un superbe bébé, tout nu sur des coussins.

Comme je dis mon admiration, il m'entraîne dans sa cabine. Ça sent la peinture et la fumée de tabac. Une moustiquaire prend presque toute la place. C'est là que vécut un capitaine de combat. Lequel ? Anglais ? Français ? Espagnol ? Sur une petite table, deux belles photos dans un cadre argenté. La femme et le bébé, d'une part. D'autre part, la maison. Ce qui se cramponne le plus au cœur des exilés... Je ne sais pourquoi, ces visions me mettent mal à l'aise. On n'est pas ici pour penser à de telles choses. La « Côte » n'est pas tellement faite pour le sentiment.

Revenu à sa table, je bois un fort coup de vin et demeure très embarrassé pour reprendre la conversation.

Dans le silence, on entend, par bonheur, un clapotis de rames sur l'eau tranquille. Un cri :

— *Here we are !*

— *Come on !* répond mon hôte.

Et il lisse ses moustaches, qu'il laisse pousser très longues. Lui aussi veut impressionner ses clients noirs.

— Vous êtes bien ensemble ?

— Pas mal, quoique concurrents. Quelquefois, de la mauvaise humeur, quand la flottaison du voisin s'enfonce plus vite... *Boy !* Ouvre bouteille champagne !... Et puis, vous comprenez, les expéditions rétablissent l'équilibre. On ne sait plus... Si vous voulez en tirer quelque chose, félicitez-le sur la tenue de son rafiot, portez la santé du pays de Galles. Il est de Llandudno. Moi, je ferai le reste...

Le chef de comptoir anglais me serre la main d'une manière rude et satisfaite. Devant les verres, la conversation court, moitié en français, moitié en anglais.

— C'est vous, le capitaine de ce cuirassé ? me dit-il en plaisantant.

Au fond, il admire que je puisse me déplacer à mon gré.

— Vous êtes heureux, soupire-t-il, de ne pas être attaché à ces... j'allais dire : à ces prisons, excusez-moi... à ces bagnes où nous sommes enfermés. Demain, vous viendrez dîner chez nous. Je vous présenterai mon personnel.

Et il se mit à boire. Le champagne est suivi par le cognac et versé à nouveau dans les verres.

— Ah ! si un iceberg pouvait passer par ici ! dit-il.

Mon hôte français est heureux. Il transpose, à son insu, le passage d'un compatriote et se figure visité par quelque personne de sa famille. Il se laisse aller à des confidences un peu ridicules, mais qui lui font un bien visible. Son second l'écoute : probablement par habitude et discipline, car il doit avoir entendu cent fois les mêmes histoires. Mon hôte est seul à parler, car l'Anglais commence à être heureux, lourdement, silencieusement. Par instants, il éponge sa face rougeaude et osseuse, et il rit en me regardant et en répétant :

— Un iceberg ! Ne croyez-vous pas que ce serait un don de Dieu lui-même ?...

— Ça tuerait votre hippopotame..., dit mon hôte.

— Qu'il aille au diable ! Je le donnerais pour un dixième d'iceberg !

— Il vous gêne ?

— Personne ne sait le soigner... Et moi, je n'y comprends rien.

— Je vous l'achète ! dis-je. Vendez-le moi.

— Venez me voir demain, me répond l'Anglais. Vous verrez mon bébé hippopotame. Je vais me coucher. Bonne nuit !

Si l'employé du comptoir français a montré par son silence qu'il possédait le sens de la hiérarchie, en revanche il a bu. Au moment où l'Anglais lui dit, avant de nous quitter :

— Ne nous chanterez-vous pas quelque chose, ce soir ?

— Si vous voulez ! affirme-t-il sans hésiter.

Et il entonne : « *Montagnes Pyrénées !* » car il est de quelque part au-dessous de Toulouse. Son accent l'a trahi dès les premiers mots de la journée, mais sa voix est fort belle.

Pendant que les matelots noirs emmènent leur chef, sur cette rivière anglaise courent les sonorités de notre Midi : « *Campagnes fortunées, vous êtes mes amours !* » Montés sur la dunette, nous pouvons suivre le trajet de la barque dans la ligne de reflet du feu de proue de l'*Apollon.*

O montagnards, ô montagnards !
Chantez en chœur, chantez en chœur !

Par instants, l'embarcation s'échappe de la trace lumineuse. On la croit égarée. Cela nous angoisse. Mais bientôt, sur un coup de barre du chef de comptoir anglais, elle recoupe le semis de reflets que nous envoie l'autre vaisseau, retraité lui aussi contre les mornes palétuviers de l'Old Calabar.

Maintenant, tout le monde dort. Mon hôte m'a donné la chambre des patrons, de ces hommes de Marseille qui ne viennent qu'une fois l'an pour les inventaires. Il lui tardait de s'affaler. Il m'a quitté sans phrases, tout courbé pour ne pas heuter les barrots. Ces hommes longs et minces ont quelquefois de la dignité dans la demi-ivresse.

Tout le monde a disparu. Je demeure accoudé au bastingage, sur le pont, pour ne pas déranger les deux Européens avec mes semelles de cuir. Sous mes pieds s'étend la boutique, dans laquelle les chats poursuivent les rats dont les ancêtres entamaient déjà les approvisionnements. A la lumière d'un falot, je vois un chat remonter par un escalier. Il est satisfait. Plus de trottinements éperdus.

Tourné vers le large, mollement engoncé dans ce bien-être que procurent le champagne et l'alcool, je goûte les délices de la solitude et laisse monter vers moi les voix de la nuit. Ce sont les poissons qui frétillent en masses épaisses, traversées par quelque monstre marin perdu en eau saumâtre. Dans les marécages coassent les crapauds. Les vanneaux crient comme s'ils avaient les pattes prises dans la glu. L'eau clapote entre les racines nues des palétuviers, contre les coques des bateaux. Je ne vois pas mon *Arche,* mais elle est là : ses deux feux, proue et poupe, font l'effet de deux fortes planètes qui se

reflètent dans l'eau. Mes hommes dorment, gavés de poisson. Ils doivent maudire ces sortes d'escales où l'on ne voit ni hommes ni femmes. Pas de tam-tam, pas de cris. L'espace est infini. Il me semble que je suis seul sur un de ces fabuleux galions qui revenaient chargés de l'or des Amériques. Le thème de l'or et de l'aventure me poursuit. Je plonge à la fois au sein du rêve et de la réalité. Mon existence n'est pas banale... Pourvu que je réussisse !... Ai-je bien fait de quitter l'emploi, trop passif à mon gré, que j'occupais dans cette Compagnie dont l'activité portait aussi sur la navigation, l'affrètement, la consignation des navires ?

Les voix de la nuit, qui parcourent le fleuve et viennent jusqu'à moi, me disent leur assentiment. « Pierre qui roule n'amasse pas mousse. » M'a-t-on assez souvent répété ce proverbe, au cours de mon enfance ! C'est terrible, les proverbes. Toute l'existence, ils vous encombrent la volonté. Par bonheur, le destin nous fait rouler. Beaucoup trop, au gré des gens d'humeur sédentaire. Ma vie extérieure est décuplée par des changements qui en accableraient d'autres parmi mes contemporains. Ma vie intérieure est merveilleuse. Je ne m'ennuie pas. J'entends parler de nostalgie, de « cafard », et je les ignore. Pourvu que je réussisse !...

Je ne puis aller me coucher, angoissé par cette idée, anxieux également à la pensée de l'immobile exil dont tous ces jeunes hommes sont frappés.

Soudain, un reniflement se fait entendre. A ras de l'eau, il arrive du vieil *Apollon*. C'est le reniflement bien connu des hippopotames. Ainsi donc, *il* existe. Je n'ai aucune sympathie spéciale pour ce gros animal. Mais il est rare. L'homme qui veut réussir ne témoigne pas des mêmes tendresses que l'amateur.

Et voilà que je pense à ce Hollandais dont me parlait M. Corvadier, qui élève des crocodiles de Java dans un bout de canal entre Utrecht et le Zuyderzée. Dieu veuille, pour nous, que de tels amateurs soient nombreux !

Le reniflement m'arrive de nouveau. *Il* ne dort donc pas. Est-il bien nourri ?

Les voix de la nuit me parlent doucement ce soir...

***

« Sauter sur une occasion sans montrer de hâte », « savoir acheter, savoir attendre » : tels sont les axiomes de M. Corvadier. Lorsque je me rends à bord de l'*Apollon*, vers la fin de l'après-midi, en compagnie de mon hôte français et de son employé, mon émotion n'est pas mince en voyant, sur de la paille et dans un petit parc de planches clouées sur des barriques, un tout jeune garçon hippopotame, encore très rose. Le dos seul commence à brunir.

— Réellement un bébé, me dit Mr Johnston. N'est-ce pas ?

Le cordon ombilical est détaché. Pas de blessures.

— Depuis combien de jours l'avez-vous ?

— Moins de deux semaines. Il nous sèche nos provisions de lait condensé.

Je feins de m'intéresser bien plus aux installations de la *United Trade* qu'à l'animal. Le jeu est classique. J'admire donc les belles balances du pont supérieur, pendues à une vergue, le comptoir du faux pont, la réception des produits dans la batterie basse. En somme, les deux concurrents ont fait preuve de la même imagination.

Un seul détail, mais important. Au fronton de la dunette, sur un bel écriteau décoré de fleurettes, sont inscrits ces mots : *Palm Oil Club*. Les Anglais sont fiers de leur commerce ; nous en sommes presque honteux. C'est une terrible différence dans la conduite des affaires et des peuples, qu'ils soient d'outre-mer ou métropolitains.

— Oui, nous sommes ici les *palm oil gentlemen!* me dit le chef de comptoir anglais, qui a surpris mon regard. D'ailleurs, vous aimez aussi les belles tablettes. J'ai lu à la jumelle votre inscription : l'*Arche de Noé! Noah's Ark!* Vous avez des bêtes à bord ?

— J'en recueille à l'occasion...

Il m'emmène dans sa cabine, véritablement spacieuse, car elle a été faite avec la cabine de l'amiral et celle de son major. Quelques chromos de châteaux du pays de Galles, des photographies de sa maison, et, en trois poses, le portrait d'une jeune femme au cheveu clair et lisse, aux traits rudes, mais à l'œil plein de douceur. Lui aussi est marié. Non, fiancé.

— *She is waiting for me...*, murmure-t-il. *Dear soul...* (1)

Après ces paroles émues, nous ne restons pas longtemps sans boire. Sauf moi, tout le monde a travaillé ferme au cours de la journée. Le whisky coule donc dans les gosiers, avec ou sans eau rafraîchie dans des vases de terre poreuse.

— Vous voulez vraiment vendre cette bête ? J'aime les petits. On les élève. Ainsi l'on est maître de leurs souvenirs d'enfance.

Le chef du comptoir anglais me regarde, comme s'il examinait un client. Il finit par rire.

— Naturellement. Si je vous l'ai dit, c'est que je veux vendre.

— Combien ?

— Le prix pour lequel les hommes noirs me l'ont apporté en paiement des marchandises que je leur avais prêtées.

— Est-il de grande race ou nain ?

Le diable seul le sait.

— Combien ?

— Six livres.

— Cinq. Voulez-vous ?

— Accepté !

Et nous buvons un autre whisky, sans plus nous occuper du jeune hippopotame qui fait gémir par moments les planches de son parc. Pourtant, je calcule déjà mon bénéfice. Vente de 6 000 à 8 000 francs. Les frais ? La moitié au plus, assurance comprise.

Je chasse les pensées commerciales, de peur qu'elles ne me trahissent.

— Je pars demain, dis-je.

— *All right!* Nous vous le porterons à votre bord demain matin. Pour aujourd'hui, le travail est fini.

Dîner colonial anglais. Curry de poisson et de riz. Des confitures, des biscuits salés et du fromage, des fruits au sirop, du thé. J'avais apporté trois bouteilles de champagne. Mon hôte s'était chargé du cognac. Nous sommes au dessert. Tout va bien. Je me réjouis d'une bonne soirée qui me change vraiment de mes nuits entre le ciel, la mer, les palétuviers, Fara Gomis, mon équipage, et le pont de ma goélette. Tout va trop bien, car c'est ici que tout se gâte.

(1) Elle m'attend... chère âme

Les deux collaborateurs anglais, bien qu'ils soient au rang de gentlemen de l'huile de palme et, d'office, membres du Club, sentent plutôt l'huile de palme que le gentleman. L'un d'eux est de Ramsgate, l'autre de Leeds. Je le sais, car ils ne manquent pas, dès le deuxième verre de champagne, de s'en targuer comme d'une supériorité. L'un d'eux a le cheveu planté bas. Il est court et buté. L'autre est sans âge, creusé de rides. Il est tout long, même de la mâchoire. Encore subalterne, c'est un raté. Il faut qu'il s'en prenne à quelqu'un. Ajoutez à cela que j'ai eu l'imprudence d'apporter aussi deux bouteilles de vin rouge.

— Vous avez de la chance, dit-il, d'emporter l'animal. Si c'était moi, je ne l'aurais pas vendu. C'est donné ! Enfin, ajoute-t-il, c'est une revanche de Fachoda...

Et il rit. Que vient faire ici Fachoda ? L'incident qui faillit diviser la France et l'Angleterre est déjà vieux d'une douzaine d'années.

— Vous aimez l'histoire, lui dis-je d'un ton plaisant. Moi, je préfère le champagne.

Et je remplis son verre. Ce geste conciliant, il l'interprète, bien entendu, comme une faiblesse. Après avoir bu, il laisse échapper :

— Sacrés grenouillards !

— *Be careful!* Soyez prudent ! lui glisse le chef de comptoir.

De mon côté, pour faire diversion, je demande à l'employé français de nous chanter quelque chose.

— Ça le calmera ! dis-je.

Et voilà notre jeune Toulousain qui recommence l'air de la veille : « *Montagnes Pyrénées, vous êtes mes amours !* »

Un instant, sa voix claire domine le vieux vaisseau, s'élargit sous la toile, descend vers le fleuve. Les conversations des boys, que l'on entendait entre les mots anglais et français, s'arrêtent.

O montagnards, ô montagnards !
Chantez en chœur, chantez en chœur !

Et ainsi de suite. Le chef de comptoir français accompagne son employé. Je me mêle au concert. Les Anglais ne peuvent suivre et boivent du cognac pour atteindre à une contenance.

Quand notre jeune homme a fini, visiblement satisfait, il s'asseoit. Le plus court des Anglais, au front bas, se lève et chante une horrible chanson de marine où nous sommes assez maltraités, nous et le roi de l'époque. Son camarade rit. Leur directeur est gêné. Notre chef de comptoir, qui comprend l'anglais et le parle correctement, blémit. Il se lève et déclare :

— Je me retire ! Je croyais que nous étions ici dans un club de gentlemen. Mais je m'aperçois que le pont est glissant... Peut-être a-t-on oublié de le dégraisser de son huile de palme... Je m'en vais.

Le grand « demi-vieux » de Leeds brise son verre sur la table et dit :

— Je ne vous permettrai pas de vous moquer de nous sur ce bateau où vous avez déjà été vaincus !

Notre jeune Toulousain est très patriote. Le voilà qui se lève, finit cérémonieusement son verre, et chante une énorme chanson de notre marine, qui court les côtes de l'Afrique et dont le couplet se termine par :

Et... pour la reine d'Angleterre,
Qui nous a déclaré la guerre !

Mr Johnston se lève et, solennellement, déclare :

— Je ne vous permettrai pas, monsieur... Je ne vous permettrai pas, monsieur...

Il a beaucoup bu. Ses employés autant que lui. Il ne peut continuer. Le plus petit, ne sachant quoi dire, veut tout de même le relayer. Il se penche, envoie un coup de poing dans la mâchoire du chanteur, glisse, s'affale sur la table. Les photophores tombent. Leurs globes se brisent...

Alors, à la lueur de la lampe-tempête qui se balance, pendue au support de la tente, a lieu le plus invraisemblable combat. J'aperçois le grand Anglais qui vient sur moi : il m'en veut toujours parce que j'ai acheté l'animal. Il m'envoie un coup à la volée, en criant :

— Que cette main qui a soigné la bête crève ce grenouillard !

Je l'évite. Son élan, pourtant faible, le fait glisser. Il tombe sur le pont, parmi les débris. Son directeur essaie de ne pas frapper. Mais les bras qui se détendent s'allongent facilement.

On perçoit des coups sourds. Les jurons se succèdent, comme au régiment lorsque les hommes se comptent...

Des ombres noires s'approchent.

— A la cuisine, les boys ! hurle Mr Johnston.

Et la bagarre continue. On entend des « *Excuse me, sir!* » Car ce brave homme voudrait retenir tout le monde. Mais notre jeune Toulousain est enragé. Il n'avait rien dit la veille, ni aujourd'hui. A chaque coup lancé, il crie, maintenant :

— Voilà pour Trafalgar ! Voilà pour Waterloo ! Et voilà pour Fachoda !

La force ne compte plus. Comme tout le monde a mal mangé et trop bu, c'est celui qui tient le mieux la toile qui a le plus de chances de se tirer d'affaire. Mon hérédité me sert. Il faut beaucoup de boisson pour me faire pencher. Le spectacle est assez amusant. On n'est vraiment pas dans un bureau, ici... Je profite d'un instant de répit pour me pencher sur le bastingage et appelle mes hommes. Pas de réponse. J'interpelle l'embarcation du chef de comptoir français, qui est là, contre le sabord ouvert. Sur le banc, la lampe-tempête oscille au clapotis.

— Parés ?

— Parés ! crient les Noirs dans la nuit.

Les deux employés anglais sont à terre. Je m'approche du directeur. Il est assis, la tête entre les mains.

— *Do'nt worry, sir!* Ne vous tracassez pas pour cela ! lui dis-je.

Je n'ai aucune colère, bien qu'une de mes oreilles saigne, écrasée.

— Du sang sur votre habit ! me dit-il.

— *Do'nt worry!*

C'est tout ce que je peux lui répéter. Je suis à la fois ému et désireux d'avoir mon hippopotame.

A ce moment, le plus grand de ses employés se relève, à demi hébété.

— Apportez-moi mon fusil ! gémit-il, en s'adressant aux boys.

Cela réveille pour un moment son directeur, qui crie à son tour, spasmodiquement :

— *What about guns ? No guns!* Qui a parlé de fusil ?... Pas de fusil !

Les boys sortent de leur cuisine, armés, non de fusils, mais de nouveaux photophores. J'entraîne notre chef de comptoir français et le Toulousain, qui mâchonne des injures en patois des Pyrénées.

Comme nous descendons l'escalier, j'entends un reniflement. C'est mon jeune hippopotame qui a été réveillé. Si toutefois il a dormi, car ces bêtes vivent surtout la nuit, et c'est dans l'obscurité qu'elles montent à terre pour paître et dévaster les rizières.

Je me retourne une dernière fois avant de disparaître dans le faux-pont : les boys noirs sont occupés à relever les deux employés parmi les assiettes et les tessons de verre.

Toute ma vie, je reverrai ces formes blanches cassées en deux, et l'homme assis, la tête entre les mains, et la pancarte du *Palm Oil Club*, et les reflets de la lampe-tempête, et les éclats des photophores sur ces débris, pareils à de pauvres étoiles à ras du sol.

* * *

Je ne sais comment ni quand je me suis endormi. Le néant n'a pas dû tarder à me réduire : je n'ai pas entendu les voix de la nuit...

Au matin, vers neuf heures, je prends congé de mon hôte et de son employé. Ils ne semblent guère se souvenir des événements de la veille, tant leur travail les absorbe. Les pirogues se pressent à leur sabord. Le chef de comptoir, aimable et bref, me demande d'emporter sa petite antilope apprivoisée, en plus des autres bêtes et du buffle. Nos comptes sont bientôt réglés. Il refuse tout paiement pour sa petite bête privée. Il va bientôt rentrer en France, dit-il. Que pourrait-il en faire ?

A mon arrivée à bord de ma goélette, un spectacle inattendu s'offre à mes yeux. Le bateau paraît abandonné. Personne pour m'accueillir. Seul le chat du bord se démène, réfugié sur le plat-bord de la lisse, au passage des haubans, prêt à grimper dans la mâture. Il est visiblement inquiet.

C'est un chat du Mont Cameroun, assez extraordinaire. Privé de queue par la nature, il réalise la transition entre le chat normal et le macaque japonais, il représente un de ces accidents qui se produisent dans les espèces vivantes sur le chemin montant de la perfection. Son intelligence, la fantaisie

de sa conduite me font croire que sa cervelle a gagné ce qu'il a perdu à l'extrémité de sa moelle épinière.

A mon premier appel, un oiseau noir inconnu se met à arpenter le pont. Son bec est énorme, ridicule. Arrêté, il me considère de loin avec son gros œil rond qu'il voile et dévoile d'une paupière jaune. D'où a-t-il pu venir ?... Où sont les singes, d'ordinaire moins discrets ?... Qui les a détachés ?

Je franchis le bastingage et j'appelle encore. Personne ne répond, tout comme hier soir. Que s'est-il donc passé ? Vais-je me trouver dans la nécessité de chercher un nouvel équipage dans les méandres égaux de ces marigots étrangers ? J'explore le pont.

Du côté de la cabine, adossé à la paroi, je trouve le patron Gomis, affalé sur le côté, la tête entre les mains. Il paraît incapable d'un mouvement. Le nez, plutôt mince d'ordinaire, a été retrouver l'ascendance nègre de mon homme. Ses lèvres se sont épaissies. Je le réveille par des mots sans aménité.

— Vous avez raison, me dit-il.

Et il me tend une lettre que je ne regarde pas tout de suite.

— Où sont les matelots ?

— A la proue...

Mes trois hommes et le cuisinier, on dirait trois cadavres étendus devant l'entrée du poste d'équipage : les trous de nez vers le ciel, les deux larges trous de leur gros nez aplati, les lèvres tuméfiées, les dents limées hors de la bouche, la face abêtie. Ils dorment d'un sommeil de mort. Je n'avais jamais tant observé leur visage. Que de mélanges ! L'un est noir d'encre, l'autre est cuivré, le troisième est sale foncé. C'est une couleur assez africaine. Le cuisinier est recroquevillé comme un gamin qui a reçu un coup de couteau dans le creux de l'estomac.

Je tire des seaux d'eau le long du bord et, à la volée, arrose mes garnements sans précautions. Ils se redressent avec peine, ahuris. Les jets de l'eau ont atteint les singes couchés, eux aussi, sur le pont et dans des postures ridiculement semblables à celles des matelots. Entre les singes et les hommes noirs gisent des flacons verts et carrés. Je vois que l'équipage s'est ravitaillé en genièvre hollandais fabriqué à Hambourg et que les singes ont achevé les fonds de bouteilles.

A ce moment, un grognement se fait entendre derrière les barriques d'eau. O stupeur ! Je me préparais à aller chercher l'hippopotame en nous accostant le long de l'*Apollon*, et voilà que je découvre ici mon animal, qui, à ma vue, fonce sur moi, tête basse, heurte les barriques. Qu'est-il arrivé ?

J'interroge Gomis. Il dit qu'il croit avoir vu des hommes embarquer quelque chose à bord, au petit matin. Il a entendu fonctionner le palan de charge. On lui a remis seulement la lettre qu'il m'a donnée.

J'ouvre l'enveloppe. Je lis en anglais :

« Cher monsieur,

« Je suis navré de la petite histoire de la nuit dernière à notre club. Excusez-moi, s'il vous plaît. Pour que vous gardiez un meilleur souvenir de votre passage à notre bord, acceptez, je vous prie, l'animal qui vous a plu. Je vous demande seulement d'en donner des nouvelles pour consoler mon collaborateur, celui qui fut un peu nerveux hier soir à cause de cela. J'y joins un oiseau à long bec qui n'est pas très bavard, mais qui vous rappellera les prisonniers de Old Calabar.

« Croyez-moi, cher monsieur, sincèrement vôtre.

« R.-D. Johnston. »

C'est donc un cadeau. Je ne sais où me mettre, comment payer une telle courtoisie. Cependant, je fais débarbouiller mes hommes et les envoie à bord de l'ancien « 74 canons » pour y déposer six bouteilles de champagne.

— Emportez aussi le cochon ! Ça vous apprendra à vous saouler à votre poste et pendant mon absence !

Ma justice est rapide : nul ne proteste. C'est la règle. Je joins un mot à l'adresse du directeur du comptoir anglais pour lui dire que « je suis vraiment ravi de cette soirée un peu sportive du *Palm Oil Club*, que je lui demande de boire à ma santé et d'accepter la miniature familière du bel animal dont, à ma grande confusion, il m'a fait présent... »

Dans mon émotion, je ne sais qui plaindre davantage : les prisonniers des pontons des guerres impériales ou ces pauvres diables qui essaient d'ouvrir le chemin de leur destinée.

Une heure après, nous nous laissons entraîner par le courant descendant, les deux focs, la trinquette, les deux grand-voiles, même le foc d'étai et les voiles de flèche, hissés à bloc, pavillon haut. A bord de l'anglais, des coups de fusil partent. Les Français nous saluent de la même manière. Je réponds par de vraies pétarades. Les deux énormes prises de guerre, toutes noires, ventre étalé et sabords ouverts, — car la chaleur est déjà exagérée, — nous regardent et envient à coup sûr notre mobilité, bien que le vent de terre soit presque inefficace. Les plus grands amiraux du monde ne sont que mes cousins.

II

La revue des terres basses que nous passons, le long du delta nigérien, est d'une lenteur désespérante. Le courant du grand fleuve, dont les eaux font quinze mois de voyage entre sa source et la mer, nous déporte légèrement vers le sud. Nous nous rattrapons sur la pêche.

Toute embarcation de cette côte possède des lignes de fond et des hameçons. Notre provision de poisson séché nous fournit l'appât. En quelques quarts d'heure, une bâche est remplie de dorades, de mulets, de raies, de toute sorte de poissons dont certains dépassent un mètre, sans compter des espèces de faux harengs et de faux maquereaux qui vont nous servir pour la pêche du lendemain.

Les poissons d'eau douce, trompés par le courant du Niger, s'égarent parmi les poissons d'eau salée dont ils sont les victimes inhabiles aux luttes obscures de la mer. Le tas de notre pêche est magnifique. Je sens bien qu'après de tels exercices, je ne serai jamais un patient pêcheur à la ligne.

Je suis également persuadé qu'après deux mois de cette navigation, je ne pourrai plus supporter l'huile de palme. Le cuisinier en met partout. Riz, poisson bouilli, poisson frit, tout est arrosé, saucé d'huile de palme. C'est rose un peu safrané, cela donne des forces, mais il faut un estomac tout neuf pour supporter longtemps un tel assaisonnement, et il n'est pas de meilleur soporifique.

La mer est d'un calme que je croirais sournois si je ne m'en rapportais pas à la nonchalance de l'équipage, à ce

laisser-aller que l'on ne saurait confondre avec le fatalisme. La mer est en pleine évaporation. Un combat naval y serait terrible : les deux adversaires auraient l'impression, la certitude même de tirer sur des cibles fixes. Ils ne seraient trompés que par le mirage qui nous fait voir la côte dédoublée dans le ciel. C'est même ce mirage qui nous permet, depuis hier, de découvrir les coupures que font les boucles du fleuve dans la toile de fond et qui, à ras de l'eau, se confondent avec la ligne des palétuviers.

Un matin, avec des gestes rituels, comme ceux des magiciens noirs que j'ai vus opérer en pays sénégalais, Gomis, le patron, a sorti de sa caisse plate et noircie par la crasse la vieille petite boussole qu'il consulte assez rarement. C'est que la côte, par rapport à la course du soleil, fait défaut pendant la nuit, sur notre droite.

— Lagos ? interroge-t-il.

— Non, Dahomey !

Et il nous oriente vers un approximatif nord-ouest. Malgré mon vif désir de voir les Anglais de la ville et leurs véritables comptoirs en pierre et chaux, je ne visiterai pas non plus le grand port de la Nigéria. Les affaires sont très dures à Lagos. On y trafique de tonnages énormes, mais avec un profit minime. Ce n'est pas là que je pourrai garnir ma goélette avec les quelques centaines de pièces d'argent que contient mon petit coffre, dont la clef ne me quitte pas.

Petite brise et longue houle donnent vie au bateau, une vie qui m'inquiète un peu. A vrai dire, je commence à regretter les rivières. Ces lentes oscillations de la mâture fatiguent notre vieille coque. Nous allons nous en ressentir à la manœuvre de la pompe qui devient, d'heure en heure, plus fréquente. Il nous faut plusieurs fois caler l'emplanture des mâts et raidir les haubans relâchés par la chaleur et l'usure. A chaque balancement du roulis qui nous berce, il me semble entendre craquer des brins dans les divers cordages. Mais ce ne sont, le plus souvent, que les mâchoires des vergues qui gémissent contre les mâts et les rongent lentement. Aussi, je fais graisser avec de l'huile de palme les points de frottement, ne serait-ce que pour me tromper moi-même.

A toutes les heures où ils ne soignent pas les bêtes qui font office de passagers, les hommes jouent aux cartes, au pied

du mât de misaine, tout contre le parc de l'hippo. Les singes et les oiseaux n'exigent pas grands soins : quelques poignées de grains, des déchets de poissons et du riz de la cuisine. Le buffle mange des tas d'herbe et boit tous les jours une fois. Le matin, je descends près de lui et retire des plis de sa peau les insectes qui le fatiguent. Il me considère, de côté, avec ses gros yeux bulbeux, sans reconnaissance, mais aussi sans colère, plutôt avec intérêt. L'hippo assèche mes boîtes de lait et accepte l'herbe mouillée. Il a renoncé, sinon à grogner, à renifler, du moins à s'élancer contre les hommes. Le plancher glissant et l'habitude des lieux l'ont un peu assagi. A Cotonou, je prendrai une assurance pour cette pièce rare de ma jeune collection.

Les grues couronnées n'acquièrent pas d'esprit à bord du bateau. Elles sont toujours belles, mais toujours effarées. Cependant, j'ai trouvé, sans le vouloir, le moyen de fixer leur attention et de les faire chanter à volonté. Nous avons une cloche pour sonner le quart. Elle date du temps où la marine à voile était un art, un métier sérieux. Je me suis donc amusé à piquer le quart de midi, un jour que je voulais faire hâter le cuisinier qui ne répondait pas assez vite à mon appétit. Voilà que mes grues couronnées se mettent à pousser, presque aussi forts que ceux des paons, leurs grands cris à deux inflexions de voix. A partir de ce moment, chaque fois que je veux avertir mon petit monde, je n'appelle plus : je vais vers la cloche. Dès que les grues me voient avancer la main vers la corde du battant, elles redressent leur cimier doré et se mettent à pousser des cris insensés. Elles sont maintenant automatiques.

On s'amuse à bon compte sur un petit voilier perdu dans le grand golfe de Guinée...

Les heures, les jours et les nuits passent sans histoire. J'en suis réduit aux projets que mon imagination bâtit sans cesse ; tandis que devant moi oscillent le seau en toile plein d'eau qui contient la bouteille filtrante, deux gargoulettes des Canaries en terre poreuse, un morceau de filet de pêcheur dans lequel s'entassent quelques provisions, des lanières de viande que le grand air conserve mieux que l'ombre de la cale.

Ce filet à provisions est le point de mire des singes, bientôt

dégoûtés, mais toujours curieux, et du calao, qui s'arrête souvent d'arpenter le pont pour le contempler d'un œil rond, le bec à demi renversé. Il devient très familier, presque affectueux, lorsque le cuisinier m'apporte mon repas dans une cuvette de fer émaillé : une énorme potée de riz au poisson saupoudré de piment et teinté d'huile de palme.

C'est par poignées que j'en donne à mes singes : le piment les fait éternuer. Ils me contemplent avidement, le matin, quand je déguste le café noir que je fais moi-même. Quelques morceaux de sucre les mettent d'ailleurs en joie, et à bon compte, car le sucre est beaucoup moins coûteux sur la côte d'Afrique qu'en France. O sucre merveilleux ! qui fait plus que les baïonnettes pour notre pénétration dans ces pays !

***

Le vent, le courant et, qui sait, la fantaisie de notre boussole nous ont déportés au delà de Cotonou. Je pensais mouiller à l'embouchure de l'Ouémé : nous voici devant la Mono. Nous sommes à Grand-Popo, à quatre-vingts kilomètres de la capitale moderne du Dahomey. Un courrier piéton portera une lettre à Cotonou. Ainsi apprendrai-je sans me déranger si je puis espérer quelques bêtes intéressantes.

Le second de l'équipage, Dion Bilima, est fort de poitrine : c'est lui qui souffle dans une immense corne de bœuf soudanais pour appeler une pirogue. Car nul ne se risquerait à passer la barre avec le minuscule canot du bord.

A perte de vue, les cocotiers ont remplacé les palmiers et les palétuviers du delta nigérien. C'est plus penché, plus ébouriffé, plus fantaisiste. A la tombée de la nuit seulement, nous pouvons descendre à terre, parmi les nombreuses pirogues des indigènes qui pêchent la grosse crevette dans le petit estuaire. Nous naviguons alors parmi les feux d'une véritable fête vénitienne. Tous ces gens, en effet, attrapent au filet les crevettes attirées par des lampes-tempêtes comme les nôtres. Séchés au soleil, ces crustacés font une bonne et saine nourriture, facile à conserver.

— Le manger ne finit pas, dans ce pays ! me dit Gomis, qui m'a accompagné.

A peine le pied mis à terre, mon capitaine interroge les marins, les pêcheurs indigènes.

— L'homme qui possède des animaux ?... disent-ils. Ah ! oui... Il n'est plus ici. Il est dans un village, sur la route d'Abomey. C'est un Blanc comme toi. On dit qu'il est malade...

— J'irai ! dis-je. Est-ce loin ?

— Trois jours à pied pour homme blanc. Deux jours seulement pour nous.

— J'irai. Toi, tu prendras ici des provisions, de l'eau douce, des porcs. On dit qu'il y a beaucoup de porcs ici.

— C'est vrai...

— Ensuite, tu iras m'attendre à l'embouchure de l'Ouémé. Tu engageras un homme pour t'aider à la barre, pendant que tu soigneras les bêtes.

J'étais bien décidé à ne pas rester plus de sept jours en tout dans ce pays. Le sort en a décidé autrement. Un postier noir m'a renseigné sur les distances : cent à cent dix kilomètres par Ouidah. Il me faut donc deux jours et une matinée.

Je ne me fais jamais porter : partout où le cheval fait défaut, la marche à pied sur un sol ferme m'est préférable. Comme l'esprit et le cœur libres, le mouvement est ici le meilleur gage de santé. J'ai le cœur libre, l'absence de courrier ne me rend pas malade. Je suis bon marcheur, vêtu d'un pyjama léger et chaussé d'espadrilles. Voilà peut-être de quoi désenchanter les bonnes personnes qui imaginent les chemins de ces contrées pavés de serpents et de scorpions. Tant pis ! Les serpents ont plus peur de moi que je ne les crains. La route est belle, la campagne encore davantage.

Il est très curieux de découvrir dans ce pays dahoméen des habitudes préhistoriques mêlées intimement à des coutumes européennes. Telle est la part de l'influence portugaise au cours des siècles derniers. Les fermes des paysans sont organisées comme en Provence, en Catalogne, en Espagne et au Portugal, et l'on rencontre des villages lacustres, où les pirogues, cachées entre les pilotis, attendent toujours leur maître pour une occasion de pêche ou de fuite éperdue. D'un côté, les forêts de palmiers sont aménagées comme nos plantations d'arbres fruitiers ; et certains villages ne descendent à terre que forcés, préférant cultiver de petits jardins suspendus au-dessus de l'eau.

Dans la région des terres basses, le palmier est roi. C'est dire que l'huile de palme coule à flots à la saison de la cueillette. Il est écrit que cette odeur me poursuivra, restera alliée à l'odeur et à la présence des bêtes sauvages. Elle constitue, ici comme en Nigéria, la base du trafic, avec les amandes noires de ces mêmes palmiers. Les petites fermes en terre rouge, recouvertes de chaume rouillé, forment d'heureux contrastes avec le vert pâle des herbes et le vert sombre des feuillages. Leur civilisation campagnarde s'ingénie à apaiser mon exil. Peine perdue : je leur préfère, malgré leurs soins, la forêt inégale et libre, avec ses grands seigneurs que frappe la foudre ou la hache des piroguiers, ses arbres moyens qui attendent sur place leur accession à la lumière, et les menues broussailles qui portent des épines et des fruits.

Qui sait si la déformation professionnelle ne joue pas déjà ? Profession bien neuve, pourtant. Les palmeraies et leurs fermes ne font vivre que des *glétanous*, des paysans et leurs chefs ; la forêt me fournit des bêtes. J'ai peut-être tort. Pour le moment, il faut que j'aie raison.

J'ai brûlé Ouidah, la ville des serpents-fétiches, Allada, la ville des amazones. Sur le chemin d'Abomey, je suis arrivé chez mon homme, possesseur de bêtes. Hélas ! j'ai trouvé quelques animaux et un homme malade, très malade.

Une case pour Blancs, une case en terre pétrie, couverte d'un chaume épais, entourée d'une véranda en stipes et en troncs de palmiers, une case qui a coûté cent francs : c'est ici que loge un homme à demi mort. Un autre homme est là, un Français comme lui, qui le veille, essaie de soulager sa mortelle lassitude.

Le premier s'appelle Delmotte. Quant au second, il n'a pas d'importance. C'est seulement, lui aussi, un pauvre homme, aussi rouge que l'autre est parcheminé.

Delmotte et lui ont ouvert un comptoir sur la route des récoltes, entre les fermes et les grands comptoirs. Petits calculs qui ont réussi un instant et ont fini par faire rater l'aventure de ces aventuriers. Faute de ténacité, ils sont ainsi des centaines qui exercent dix, vingt métiers, et qui ne sont pas trempés pour ces changements de conduite. Avec ça, ils se sont exilés sur un coup de cœur. Cela ne vaut rien. Il faut venir ici avec le nez en l'air et l'œil vif, manger beaucoup,

boire à sa soif, se remuer, ne pas se priver de rire. On peut rire en tous lieux du monde...

Delmotte ne rit plus. Il me demande ce que je veux, m'offre les bêtes qu'il gardait tant pour son plaisir que pour les vendre, à l'occasion. Il me demande des nouvelles de M. Corvadier. Il me cède une panthère en cage. Le reste est de la broutille : un singe hurleur attaché à un piquet par une corde et un cercle de barrique ; un secrétaire, cet oiseau qui tue les serpents et qu'il a gardé pour faire enrager les indigènes ; un couple d'ombrettes.

Un caméléon se promène sur les montants de son lit en bois du pays, grabat indigène plutôt que lit européen. Comme je regarde le petit animal aux formes préhistoriques aller avec lenteur, m'examiner d'un œil, tandis que de l'autre il surveille son maître, Delmotte murmure :

— Pas celui-là ! Je suis perdu, mais je veux garder mon meilleur ami... Si vous prenez la panthère, emportez aussi le chien, sinon elle crèvera...

— Comment ça ? dis-je.

— Mon camarade va vous expliquer... Je suis fatigué.

Sa figure est en paraffine, son nez pincé. Je ne sais même pas s'il a une bilieuse hématurique ; mais il est bien bas. Cependant, j'ai déjà vu pire.

Le Noir qui m'a accompagné, je l'expédie à Cotonou pour chercher un médecin, car il n'y en a pas à Abomey pour le moment. Mon petit bagage, que l'homme portait sur sa tête, contient de la quinine. Il y a du vinaigre dans la boutique. Je fais un mélange et me mets à frotter les jambes de Delmotte, car sa circulation est mauvaise.

Pendant ce temps, son camarade me raconte l'histoire de la panthère. Une longue habitude de la brousse a tari en lui l'émotion que donne l'aspect d'un fiévreux aux nouveaux débarqués. Il ne croit pas Delmotte en danger.

En termes gauches, mais placidement, il me raconte donc que cette panthère, qui n'a aujourd'hui pas plus de quinze mois, a été prise au piège par les indigènes et portée à Delmotte dans une cage. Très sauvage, la bête est restée plusieurs jours sans vouloir toucher à la nourriture qu'on lui glissait à travers les barreaux. Cabris, poulets, viande rouge, rien ne l'intéressait. Seule, la soif la forçait à quitter cette position

accroupie, pelotonnée, avec les oreilles basses, l'œil rond et phosphorescent que gardent les panthères aux aguets.

Un jour, les boys eurent l'idée d'introduire dans la cage, à l'insu de leur maître, un chien du pays. Le cuisinier de Delmotte n'avait-il pas affirmé que « la panthère n'est pas une hyène, et qu'elle ne se nourrit que de viande vivante... » ? Le chien fut saisi de terreur, rampa dans un coin de la cage, les barreaux incrustés dans le dos, fixant avec horreur la panthère qui le fixait aussi. Le chien grelottait, faisait claquer ses mâchoires. Soudain, il se mit à hurler à la mort, par à-coups, terriblement. Tout le monde suivait le drame...

Les Blancs se précipitèrent, voulurent retirer le chien. impossible sans danger de faire éventrer un homme, plusieurs hommes. On crut que la panthère allait d'un coup de patte assommer le chien qui ne s'arrêtait plus de hurler. Pas du tout : elle demeura immobile, hiératique, les yeux bien ouverts, plus énigmatiques et plus durs que jamais.

Enfin, avec des stipes de palmier glissées entre les barreaux, on fit un compartiment dans la cage, on isola le chien et on le tira de là, moitié mort, avec une maladie de cœur pour le reste de sa vie.

La nuit passa. Le lendemain, on donna à manger à la panthère de la viande de cabri. Elle se leva lentement, regarda le chien, qui était encore dans la cour, contre le porche de l'enclos. Et voilà qu'elle se mit à manger... A dater de ce jour, elle n'a plus fait la grève de la faim.

— Nous ne savons pas ce qui se passe sous le crâne des bêtes, dans leur sang, dans leur système nerveux...

C'est moi qui ai parlé, tout en frottant les jambes de Delmotte. Il murmure :

— Elle a vu plus misérable qu'elle. Alors, ça lui a redonné du goût pour la vie... C'est pas comme moi !... Oui, emportez aussi le chien... Sinon, elle crèvera... Je vous la donne... Moi, je ne compte plus... Vous êtes jeune... Tâchez de mieux réussir que moi...

Je me mets à pleurer, tête basse pour que Delmotte et le boy noir ne me voient pas.

Pendant mon sommeil, l'autre Blanc m'a relayé. Puis,

j'ai repris mon massage. Mais je dois avouer que nous sommes aussi idiots l'un que l'autre devant la mort.

Vers cinq heures du matin, voilà que Delmotte ne parle plus. Il agite les lèvres et je vois, pour la première fois, des filaments jaunâtres qui réunissent, comme de mauvais élastiques, les dents du dessus et les dents du dessous. Je pense que le malade a soif et veux lui faire avaler de l'eau de Vichy qu'on a trouvée dans l'arrière-boutique. Impossible. L'eau coule à côté de la bouche.

Alors je prends peur. Et ce médecin qui n'arrive pas !... Il ne peut arriver avant le petit chemin de fer à voie étroite qui relie Cotonou à Abomey...

Alors, le camarade valide et moi frottons le corps nu du malade avec un nouveau mélange d'alcool, de vinaigre, de quinine et de jus de citron. Nous parlons à Delmotte. Il ne répond pas. Je me dis : « Il s'est trouvé mal. » Je lui fais respirer du liquide. Et je frotte encore...

Quand le médecin arrive, nous sommes en train de frotter, le camarade bouffi et moi. Nous nous relevons pour laisser agir le praticien.

Celui-ci se penche, touche le corps, écoute le cœur, la respiration, se relève, et dit :

— Il y a plus d'une heure que vous massez un mort...

Mourir, c'est donc moins difficile que je croyais. Voilà la première fois que je vois mourir un homme. J'ai bien couché dans le lit d'un homme mort quelques jours auparavant, mais je ne l'avais pas vu s'en aller. Ce n'est pas encourageant, mais ça n'a pas l'air difficile. L'aventure est simplement finie...

Malgré la pudeur qui m'envahit devant le cadavre, je ne puis me retenir de questionner le médecin.

— Est-ce qu'on passe toujours si vite ? Comment se fait-il que nous ne nous en soyons pas aperçus ? Qu'avait-il ?

— Ici, nos maladies sont rapides, dit le médecin. Sauf le paludisme, qui peut durer fort longtemps. Je l'ai, il l'avait, vous l'aurez. Ça peut vous mener loin. Ça peut finir en deux jours... La fièvre jaune, c'est autre chose. Un bail pour cimetière... Trois, six, neuf jours... Méfiez-vous des moustiques zébrés !...

Là-dessus, il se lance dans une foule de recommandations d'hygiène. Soudain, il a soif. Le camarade de Del-

motte, qui a repris ses couleurs, offre le sirop de citron.

— Vous n'auriez pas du vermouth ? demande le médecin.

Le boy, qui n'a pas desserré les dents depuis hier, se précipite et reprend ses habitudes ; il nous verse des apéritifs. Le docteur, je me rends compte, accepte plus de vermouth que de sirop.

— Il faut que j'envoie un piéton à Abomey pour faire venir l'administrateur, dit le camarade. Je veux un inventaire...

Et il achève un deuxième verre. Nous aussi.

Nous avons enterré Delmotte dans sa cour, après lui avoir fait un cercueil avec deux moitiés de palmier creusées par un indigène. J'ai fabriqué une croix avec deux planches de caisse, sur lesquelles j'ai inscrit son nom et son âge : « Trente-deux ans. » C'était un ancien...

* * *

Le petit train nous a ramenés à la mer, le docteur, la panthère, le chien, les bestioles et moi. Le camarade de Delmotte m'a recommandé :

— Surtout, si elle vous embarrasse, tuez-la. Mais ne la lâchez pas dans la brousse !... Elle massacrerait de l'homme.

Gomis a été terrifié par l'apparition de cette cage le long du bord. Mais que peut-il y faire ? Je suis le maître. Tout de même, il faut surveiller cette répugnance. Cela peut nuire à ma cargaison.

Une hyène monte à bord, simplement attachée par un collier et muselée. C'est un mâle presque adulte que m'a donné le médecin militaire qui a été appelé trop tard et n'a pu que constater la mort de Delmotte.

— Je ne savais de quelle manière m'en débarrasser, me dit-il. Personne n'en veut. Je pars pour la France dans quatre mois et je ne suis pas certain de retourner ici. C'est un petit chef guéri par moi qui m'en a fait cadeau, il y a plus d'un an. L'hyène est mise dans la cale, à l'opposé de la panthère. Si cela continue, je n'attendrai pas Conakry pour expédier une partie de ma ménagerie dès que je trouverai un cargo à destination des ports du nord.

Je resterais volontiers ici, à attendre un vapeur. Les Dahoméens sont intelligents, parlent aisément le français, ce qui m'évite d'apprendre l'*évoué* et d'user du fameux *pidgine.* Ils sont très vaillants au travail, bons commerçants, excellents bâtisseurs. L'empreinte des Portugais demeure, renforcée par la terreur que leur inspira leur roi Glélé, celui qui s'intitulait « le lion dahoméen » et dont je préfère le vrai nom, formé des deux premiers mots du proverbe indigène : « On ne soulève pas la terre... »

Cet homme, que son père avait envoyé faire ses études secondaires à Marseille, en avait rapporté, je crois, des diplômes. Livré de nouveau à lui-même et à ses courtisans, Glélé se montra d'une férocité sans égale. Au cours du règne de ce « lettré », les têtes tombèrent par centaines, sous les prétextes les plus divers, rites funéraires ou simples fantaisies.

Les diplômes ne font pas l'office de baguette magique : ils ne changent pas si vite la nature humaine.

La poste avait du courrier pour moi. Ma mère et la France vont bien. Je lis que la Seine déborde, que Paris est inondé : je n'arrive pas à en être ému. Un pli de M. Corvadier : mon associé me demande de gagner la Guinée le plus tôt possible pour y prendre des oiseaux préparés, probablement aussi des lionceaux, sûrement des chimpanzés. Entre temps, je dois visiter son correspondant français de Sassandra. Il me signale aussi qu'une grande comète va paraître dans le ciel, avec des dimensions inusitées en Europe ; une manifestation de lumière telle, me dit-il, que je dois en tirer parti auprès des chefs et des sorciers de la Côte.

Les journaux reçus de France et que l'on me remet dans l'escale confirment cette nouvelle. Je n'y avais pas songé. Je marque tous les détails du phénomène sur mon calendrier, de telle sorte que ma science est exacte. J'écris même aux correspondants noirs échelonnés sur la Côte et que je dois visiter : « Je viendrai quand un grand feu, qui n'est ni celui de la lune, ni celui d'une étoile, traversera le ciel de vos nuits. » C'est un point de repère peu commun. Nul d'entre les Noirs n'a souvenir du précédent passage de cette comète qui remonte à près de quatre-vingt-dix-neuf ans, tout au moins à soixante-sept ans ou à cinquante-deux ans. Je ne sais plus.

Je pense seulement que j'ai là une occasion de succès. Cela va rappeler les seules dates que retiennent les Noirs : une épizootie générale qui les a tous ruinés, une fièvre jaune particulièrement néfaste aux hommes blancs, l'inauguration d'une voie ferrée ou la première montée d'un vapeur dans un fleuve.

Pas le moindre vent qui nous permette de décoller de la côte. Nous sommes toujours balancés par une longue houle dont le mouvement, ici, n'a rien à voir avec les poussées de l'atmosphère. On dirait que l'Océan est une énorme méduse gluante qui respire lentement. Un départ hâtif risquerait tout bonnement de nous jeter sur le sable. Dans ce cas, l'affaire de la goélette serait vite liquidée. Cet assemblage de vieilles planches ne résisterait pas au deuxième choc sur le rivage.

Déjà l'équipage se plaint de pomper plusieurs fois par jour l'eau qui passe maintenant par les coutures fatiguées. Ah ! si nous avions le blindage de cuivre des vieux vaisseaux de l'Old Calabar ! Mais notre doublage est fait de feuilles minces, tout juste bonnes pour nous protéger des tarets.

Je suis descendu plusieurs fois dans la cale avec Gomis. Nous avons soulevé le vaigrage, ce plancher intérieur cloué directement sur les membrures. Bien sûr, l'eau ne gicle pas : elle suinte, et il est bien difficile de repérer les points dangereux.

J'achète à terre quatre barils de ciment. Une bonne part de l'économie faite sur l'acquisition des bêtes passe en précautions, en incidents de transport. Et nous voilà qui colmatons les fuites par l'intérieur, en remplissant avec du ciment certains espaces entre deux membrures.

Le procédé se révèle inefficace. Nous ne l'avons pas inventé. Tous les bateaux coloniaux sont rafistolés au ciment. Ce n'est pas ce lest qui nous fera tailler de la route. Mais, la sécurité avant tout. « Je ne pense pas que Noé eut davantage de soucis ni d'inquiétudes au sujet de son Arche », me dis-je en considérant mon grand écriteau toujours fixé sur la cabine de la goélette. Le bitume de Chaldée ne lui coûtait pas grand chose : tout au plus une ou deux outres de son vin.

ANDRÉ DEMAISON.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

LE GÉNÉRAL MANGIN EN RHÉNANIE

En décembre 1918, j'assistai, en ma qualité de membre du Club des Industriels rhénans, à une réunion tenue à Dusseldorf d'une demi-douzaine d'industriels venus d'Aix-la-Chapelle, de Cologne et de la Ruhr. Ces industriels redoutaient à la fois l'annexion par la France de la rive gauche du Rhin et la bolchévisation du reste de l'Allemagne. Aussi se montraient-ils favorables au mouvement séparatiste rhénan qui, même avant l'armistice du 11 novembre, s'était manifesté tout d'abord à Cologne et dont les promoteurs appartenaient presque tous au parti du centre catholique ; le plus actif était Bertram Kastert, archiprêtre de Sainte-Colomba et député au Reichstag. Dans les premiers jours de novembre, un Comité du Rhin libre s'était formé dans cette ville en vue de créer *das freie Rheinland im freien Deutschland* (la Rhénanie libre dans une Allemagne libre).

Les industriels rassemblés à Dusseldorf me chargèrent de me mettre en rapport avec les dirigeants du mouvement rhénan de Cologne. A ce moment, M. Konrad Adenauer, maire de Cologne, essentiellement opportuniste, cherchait à prendre la direction de ce mouvement et peut-être même à en modifier l'orientation primitive. Je le vis, pour la première fois, dans le courant de décembre ; sa conception semblait alors être celle d'un *Bundesstaat*, d'un État dans le cadre du Reich et qui ne devait englober que le nord de la Rhénanie. Je protestai contre cette division arbitraire ; M. Adenauer changea alors d'opinion quant aux limites du futur État, et

il fut convenu que je m'occuperais d'obtenir l'adhésion de la Rhénanie du sud à cet État.

Au début de 1919, l'idée séparatiste avait fait de grands progrès et le peuple rhénan était unanime à vouloir l'indépendance. Mais quelle forme donnerait-on à l'État ? Serait-il compris dans le cadre du Reich ou formerait-il une « République rhénane » ? Là-dessus l'unanimité n'était nullement faite. Ajoutez les divisions, les rivalités entre les partis et entre les ambitions individuelles, les intrigues. M. Adenauer, par ses hésitations et ses temporisations, ne semblait pas hâter l'heure des réalisations.

Auprès de certaines autorités militaires françaises, je ne rencontrai pas d'ailleurs de bien vifs encouragements à mon action. A l'occasion de la formation, par mes soins, d'un comité nassovien-hessois, j'avais rendu visite à l'Administrateur supérieur du district de Wiesbaden, conformément aux ordonnances en vigueur, pour lui exposer notre programme et nos desseins. Je fus accueilli par un rire ironique :

— On se f... pas mal de votre mouvement rhénan à Paris, me dit-il, je n'ai pas besoin d'en importuner le Quartier général ; il suffit largement que vous m'en rendiez compte de temps à autre, si vous croyez cela utile et si vous voulez continuer votre affaire.

Mais, le lendemain, les journaux de Wiesbaden publiaient en première page un communiqué officiel français signé du dit Administrateur et déclarant que « la République française n'admettrait pas la création d'un Pfaffenstaat (État de curés) sur le Rhin »...

LA RÉUNION DU 7 MARS 1919

Afin de préciser notre but et nos moyens d'action, une réunion des partisans de l'indépendance rhénane eut lieu à Cologne le 7 mars 1919 sous la présidence de Bertram Kastert. Cette réunion, — dont les décisions furent confirmées par une seconde assemblée tenue également à Cologne le 10 mars, — retirait à M. Adenauer les pouvoirs qui lui avaient été conférés par les comités rhénans et me désignait à sa place en qualité de premier délégué de tous ces comités ; d'autre part elle adoptait un certain nombre de principes :

1° Le mouvement rhénan n'est pas l'affaire d'un parti politique, mais celle du peuple rhénan tout entier ; l'État rhénan englobera donc toute la Rhénanie ; 2° La proclamation de la liberté rhénane doit s'effectuer avant la signature du traité de paix, ne serait-ce que pour revendiquer solennellement le droit du peuple rhénan à disposer librement de son sort ; 3° L'État rhénan sera un État de la paix destiné à réconcilier la France avec l'Allemagne et à garantir leur collaboration intime ; 4° Le peuple rhénan ne veut pas se soustraire à la réparation des dommages de la guerre ; il désire s'entendre avec les vainqueurs sur un règlement définitif et rapide. Il espère obtenir ainsi des allègements pour toute l'Allemagne ; 5° Le peuple rhénan décidera, par la voie d'un plébiscite, des modalités de la constitution du nouvel État.

Ce programme, de même que notre activité, avait trouvé l'approbation unanime des Rhénans. Même Adenauer, opportuniste incorrigible, avait éprouvé le besoin d'une entrevue avec Kastert pour lui dire « que notre travail lui faciliterait beaucoup la tâche ». Mais le brave archiprêtre lui fit comprendre que nous considérions cette tâche comme finie.

Pour posséder des données exactes sur la répercussion de notre action parmi la population, nous procédâmes à une sorte d'avant-plébiscite au moyen de cartes d'adhésion que nous envoyâmes aux électeurs de deux villes différentes : Aix-la-Chapelle et Coblence.

Le résultat fut plus que satisfaisant : 90 pour 100 des cartes nous revinrent portant des signatures en notre faveur ; en huit jours il y en eut 52 000 à Aix-la-Chapelle et 42 000 à Coblence. Les documents officiels prouvant ces chiffres se trouvent à la *Hoover War Library* de l'Université Stanford en Californie où je les ai déposés avec beaucoup d'autres, afin que l'on puisse juger impartialement de leur authenticité.

La meilleure preuve de l'attachement général à la cause rhénane nous fut donnée par plusieurs villes qui se plaignirent de n'avoir pas été appelées à se prononcer. Entre autres, il nous arriva un télégramme de Trèves, dont l'auteur était Mgr Kaas, un des plus fervents promoteurs de la liberté rhénane, du moins à ce moment.

Pour le sud de la Rhénanie, nous n'avions pas besoin d'employer la même méthode, puisque je possédais les déclara-

tions d'adhésion des municipalités ; mais il nous parut utile de procéder de la même façon à Cologne.

Nous avions déjà fait imprimer les cartes d'adhésion lorsque les autorités britanniques (1) intervinrent. Accusant Kastert de vouloir préparer un plébiscite illégal et non autorisé par l'armée britannique, ils firent fouiller sa maison, heureusement sans succès.

Qui avait joué au dénonciateur ? Adenauer, au dire de Frohberger (2).

Ce dernier nous affirma que le maire de Cologne avait complètement tourné casaque et avait accepté du gouvernement de Berlin la mission de mettre le représentant du Reich à Versailles, M. von Brockdorff-Rantzau, au courant de la situation créée par notre action et de lui fournir des arguments pour nous combattre, si nous réussissions à être écoutés par la Conférence de la paix.

Une attaque générale contre nous commença à se dessiner, dont Adenauer semblait bien être l'inspirateur. Les députés rhénans, dont l'intervention en faveur d'une proclamation immédiate avait été la plus énergique, se voyaient exposés aux menaces de M. Scheidemann (3). La *Gazette de Cologne*, qui n'avait changé en rien son caractère ultra-prussien, avait inauguré une campagne haineuse contre les « séparatistes » rhénans, sans y être entravée par la censure britannique pourtant très sévère quand il s'agissait de nous.

Devant l'impossibilité d'un travail utile à Cologne, Kastert décida finalement de transférer le centre de propagande à Aix-la-Chapelle.

PREMIÈRE VISITE AU GÉNÉRAL MANGIN

L'hostilité britannique était d'autant plus gênante que je n'avais toujours pas réussi à prendre contact avec le Quartier général français à Mayence.

(1) Les Alliés s'étaient partagé l'occupation militaire de la Rhénanie. Les Français étaient à Mayence, les Anglais à Cologne, les Américains à Coblence, les Belges à Aix-la-Chapelle.

(2) Le Dr Frohberger, Alsacien onctueux et malin, qui portait dans une poche la carte d'optant pour la France et dans l'autre une légitimation de citoyen allemand.

(3) Président du Conseil prussien.

Sitôt rentré à Wiesbaden, j'avais présenté mes pleins pouvoirs à l'Administrateur supérieur, dont mes lecteurs ont déjà fait la connaissance, en sollicitant de nouveau une audience auprès du général Mangin. En ricanant, il jeta le document sur son bureau :

— Le sort de la Rhénanie ne sera pas changé par vos déclarations, dit-il ; je n'importunerai pas le Quartier général pour si peu.

Or, la Haute Commission interalliée des Territoires rhénans (H. C. I. T. R.) n'étant pas encore installée à Coblence, le général en chef de l'Armée du Rhin était la seule autorité compétente et capable pour nous de représenter la France.

Mais nous avions une autre raison de nous rapprocher du général Mangin ; c'est qu'il nous parut le plus apte à comprendre nos aspirations. Dès le premier jour de l'occupation, il avait pris position en faveur des Rhénans par une intervention sensationnelle, lors de l'entrée des troupes françaises à Mayence.

Le général Fayolle avait fait convoquer les autorités au château de Mayence où il tint le langage dur du vainqueur en leur annonçant que la Rhénanie aurait à expier toutes les fautes commises par l'Allemagne. Surgit alors le général Mangin pour parler d'un tout autre ton. S'adressant aux notables effrayés, il leur dit :

— Vous venez d'entendre la juste parole de la France victorieuse réclamant les réparations qui lui sont dues. Moi, qui dois rester parmi vous, Rhénans, je vous traiterai avec bienveillance, car je connais votre tradition et les liens que le souvenir de Napoléon établit entre la France et la Rhénanie. Ayez donc confiance en moi et collaborez avec moi pour le bien du peuple rhénan.

Dès ce moment, Mangin avait conquis le cœur rhénan.

A la fin d'avril 1919, je réussis enfin à le voir.

Acceptant les bons services d'un petit interprète et bénéficiant de l'intelligence de l'Administrateur supérieur de Mayence, autrement aimable que son collègue de Wiesbaden, je pus enfin approcher le général en chef. L'impression que je ressentis lors de cette première visite devait rester gravée en moi : je me trouvais en présence d'un homme, d'un véritable homme.

Il ne me reçut pas avec la manière hautaine et distante d'un général prussien, mais avec l'autorité souriante qui n'avait pas besoin de mise en scène pour s'imposer. L'intelligence vive qui scintillait dans son regard pénétrant, un peu ironique, mais compatissant, vous procurait la conviction que l'on pouvait se fier corps et âme à ce chef né.

Mangin était peut-être plus grand homme d'État encore que général. Il savait écouter avec une bienveillante attention ; mais il était passé maître dans l'art de questionner en poussant son interlocuteur à se livrer. Une fois fixé sur tous les détails, il était prompt à en tirer les conséquences et à prendre une décision. Il avait le don de suggérer ses desseins sous forme de conseils ; en le quittant, on avait reçu des ordres sans s'en apercevoir, des ordres que l'on exécuterait, puisqu'ils émanaient de la volonté d'un chef.

Ma première audience dura toute une matinée. Mangin ne me lâcha pas avant de savoir tout ce qui s'était passé, le bon et le mauvais ; je lui exposai tout de suite la mentalité de chacun des acteurs.

Depuis lors, je le revis presque tous les jours afin de le tenir au courant et de lui expliquer la mentalité rhénane ; car Mangin était soucieux de voir juste et ne se laissait pas influencer par des préjugés.

LES CONCEPTIONS DU GÉNÉRAL

On m'a souvent reproché, jusque parmi mes collaborateurs, d'avoir fait d'un général français le confident de nos aspirations les plus intimes ; je ne l'ai jamais regretté. Fervent patriote, Mangin était devenu Rhénan parmi les Rhénans, et il l'est resté jusqu'au dernier jour. Révoqué pour sa fidélité à la cause rhénane, il a refusé tout autre poste, nourri d'un seul espoir : revenir sur le Rhin. En proie à l'ignorance et à la veulerie des politiciens, il est mort, le cœur brisé par l'ingratitude de ceux qui lui devaient tout.

Les Français comprendront un jour qu'ils ont perdu en Mangin le seul homme capable de les sauver.

Le général s'était bien préparé à sa tâche dont la réussite lui parut le couronnement de sa vie glorieuse. Il avait étudié l'histoire rhénane dans tous ses détails et connaissait à fond

les conditions politiques et économiques du pays. Grâce à ces études il s'était fait une idée du problème rhénan qu'il cherchait à vérifier et à corriger avec l'ardeur et la ténacité qui le caractérisaient.

Quoiqu'il vît dans le Rhin la frontière naturelle de la France et eût tendance à s'inspirer des expériences de Hoche et de Napoléon, il ne manquait pas de reconnaître l'influence énorme de l'œuvre de Bismarck et les nécessités économiques que le développement industriel avait imposées à la Rhénanie moderne.

Trop bon soldat pour ne pas savoir qu'une frontière sur le Rhin avait besoin d'un glacis de protection sur l'autre rive, il avait refusé de soutenir les fervents de l'annexion de la rive gauche du Rhin.

Son plan consistait à créer une République rhénane indépendante, englobant une zone suffisante sur la rive droite. De prime abord, il repoussait l'idée d'un État rhénan faisant partie du Reich ; il admettait à la rigueur une Confédération du Rhin selon le modèle napoléonien, mais il était d'avis que cette question ne devait pas se poser tout de suite et qu'il fallait commencer par exiger l'indépendance pure et simple.

Il fut donc très étonné lorsque je lui parlai d'un État rhénan dans le cadre du Reich. Il se montra persuadé que le peuple rhénan accepterait la séparation d'avec l'Allemagne. La servilité bien prussienne des fonctionnaires allemands qui l'approchaient, lui avait donné une fausse impression ; elle s'était encore confirmée par la basse flatterie de quelques honorables personnes qui n'avaient pas hésité à déplorer devant lui que la Rhénanie ne fût pas annexée par la France.

Au début de nos échanges de vues, nous n'étions donc nullement d'accord ; le programme arrêté à Cologne ne trouvait pas beaucoup de sympathie auprès de lui et j'avais besoin de toute ma franchise et de tout mon courage pour lui expliquer les raisons impérieuses qui nous l'imposaient. Mangin m'avoua plus tard que c'était justement cette franchise qui l'avait frappé ; elle finit par le convaincre.

LA SITUATION RÉELLE

Je lui exposais sans aucune dérobade que l'idée du Reich avait des attaches indestructibles en Rhénanie ; certes, les Rhénans n'aimaient pas l'hégémonie prussienne et désiraient s'en débarrasser le plus rapidement et le plus radicalement possible ; mais on ne pouvait pas proposer la séparation d'avec l'Allemagne sans heurter une tradition millénaire représentée par le Reich de Charlemagne et le Saint Empire romain.

En se séparant définitivement de la Prusse, les Rhénans voulaient laisser la possibilité à l'Allemagne de se rallier à la Rhénanie et, par son intermédiaire, à une collaboration sincère avec la France.

J'estimais nécessaire de décrire au général la situation telle qu'elle était après l'échec causé par la trahison d'Adenauer. A un moment donné, c'est-à-dire à la fin de 1918 et en janvier 1919, il eût été facile de réussir ; mais alors, tous nos efforts pour communiquer directement avec les autorités françaises compétentes avaient été infructueux. Ainsi l'occasion opportune avait disparu ; les éléments opposés avaient pu reprendre force et nous avions été obligés de restreindre le mouvement, faute d'un écho favorable chez les Français.

Les conditions de paix provoquaient un malaise profond ; le sentiment qu'un effondrement économique général résulterait d'une telle paix commençait à répandre le découragement parmi les industriels rhénans.

Pour bien préciser notre point de vue, je remis au nom des Comités rhénans un mémorandum à Mangin dont voici l'essentiel :

« Se croyant incompris des Français, les Rhénans jugent toute activité ultérieure inutile ; ils se voient réduits à un esclavage impuissant ; un sentiment d'amertume pourrait bien s'ensuivre.

« Nous serions donc malavisés de remettre la question rhénane à l'ordre du jour sans être assurés au préalable de l'appui de la France. Une action non soutenue causerait d'abord un étonnement général et soulèverait ensuite une indignation compréhensible contre ses auteurs ; l'opposition

prussienne en profiterait pour rendre toute réalisation impossible pour toujours.

« Il serait d'autre part infiniment déplorable, tant pour la France que pour le peuple rhénan, de devoir renoncer à trouver une solution convenable avant que le traité de paix ne la rende matériellement inopérante.

« Nous insistons de toutes nos forces sur le fait que seule la création d'un État rhénan pourra pacifier l'Europe et garantir la paix à l'est.

« Si les Puissances d'occupation, et en toute première ligne la France, voulaient imposer à notre pays les restrictions politiques et économiques envisagées, un malaise certain en serait créé, allant d'année en année de mal en pis et entraînant l'Allemagne entière dans un sentiment de revanche irréductible.

« Si, au contraire, la France arrivait à réaliser, en temps utile, la constitution d'une République rhénane, un effet salutaire en serait assuré.

« Même incorporé dans le Reich, le nouvel État devrait, par la force des choses, entrer immédiatement en rapports directs avec la France ; la collaboration entre les autorités de l'occupation et le Gouvernement autochtone rhénan atténuerait de plus en plus les difficultés économiques et politiques et allégerait sensiblement les charges militaires.

« Car le danger d'une agression serait infiniment diminué ; le peuple rhénan se verrait astreint à créer un ordre de choses harmonieux entre la France et l'Allemagne ; une barrière forte contre le bolchévisme serait formée.

« La Rhénanie serait de nouveau un véritable pont de civilisation et de paix entre l'Ouest et l'Est.

« Pour arriver pratiquement, malgré toutes les difficultés du moment, à une réalisation rapide, il serait indispensable de créer des dispositions d'esprit favorables. La France devrait se servir de la création d'une République rhénane comme monnaie d'échange à l'égard des questions épineuses de Dantzig, de Memel et de la Silésie. Le bassin de la Sarre, rentrant dans le cadre de l'État rhénan, pourrait être exploité en faveur de la France tout autrement que ne le permettrait une solution temporaire.

« En second lieu, il serait nécessaire que la France inter-

vînt auprès de ses alliés pour que des informations fausses et malveillantes ne puissent plus être répandues impunément dans les zones américaine et anglaise ; il faudrait procurer à l'opinion publique le moyen de s'informer des véritables desseins de la France. A cet effet il serait indispensable d'opposer aux conditions inexorables frappant une Allemagne prussianisée, des allègements qu'une Allemagne paisible pourrait obtenir au cas où un État de la paix serait créé sur le Rhin. »

Bien que ce son de cloche fût entièrement différent de celui que les adulateurs faisaient entendre à Mangin, j'eus la satisfaction de trouver auprès de lui une intelligence complète.

Le général comprit surtout qu'il faudrait rompre avec la méthode commode de se servir des autorités prussiennes comme intermédiaires entre les Français et les Rhénans. Il s'occupa personnellement d'instruire dans ce sens ses officiers et de propager nos idées un peu partout. Il ne négligea pas non plus les questions économiques, mais s'efforça de jeter les bases d'une collaboration pratique.

Ainsi il fit établir tout un système d'échanges possibles entre la France et la Rhénanie et il fut le premier à envisager une large participation rhénane à la reconstruction des régions dévastées.

LA QUESTION DES RELATIONS EXTÉRIEURES

Malheureusement, un temps précieux avait été perdu et les comités du nord de la Rhénanie commençaient à se décourager. Pour ranimer leur confiance et pour leur prouver que les Anglais n'étaient pas les maîtres absolus en Rhénanie, il était important de préparer une rencontre entre Mangin et Kastert. L'occasion semblait s'offrir lors d'une visite du général à Aix-la-Chapelle ; mais le voyage avait été décidé si vite que je ne pouvais plus en avertir l'archiprêtre de Cologne.

Mangin se trouvait ainsi en présence de personnalités secondaires qui n'osaient pas lui parler franchement ; il les invita à se concerter avec moi sur l'élaboration d'un projet qu'il promit de faire parvenir au gouvernement français.

Cette preuve de prévenance les avait enthousiasmés ; ils décidèrent d'envoyer une députation à Mayence avec

Kastert à sa tête. Cette députation se présenta en deux groupes : le premier était conduit, à ma grande surprise, par Frohberger ; le lendemain, j'avais le plaisir de voir Kastert chez moi, accompagné d'un autre député, M. Kuckhoff (1).

Le délégué d'Aix-le-Chapelle avait élaboré le brouillon d'une proclamation qu'il présentait avec une liste complète du futur ministère. L'impression qu'il avait eue de Mangin avait été tellement foudroyante qu'il croyait la République rhénane d'ores et déjà réalisée.

Frohberger, plus prudent, se contenta d'apporter un exposé contenant les conditions à soumettre au gouvernement français avant qu'une action pût être envisagée de notre part.

Après de longues et laborieuses délibérations, nous décidâmes de nous fonder en principe sur le programme de Cologne et d'y ajouter une clause concernant les relations extérieures du futur État. Le délégué d'Aix-la-Chapelle, plus royaliste que le roi, avait envisagé un contrôle permanent de la France sur l'État rhénan, « afin que rien ne pût se produire contrairement aux intérêts de l'Entente ». Je lui fis remarquer que ces « intérêts » étaient en train de se déchirer entre eux et que nous ferions donc mieux de ne pas nous en mêler.

Voici ce qui fut finalement établi :

« L'État rhénan, tout en restant dans le cadre du Reich, aura néanmoins besoin d'une situation privilégiée, car son territoire servirait de champ de bataille.

« Pour pouvoir garantir la paix, il faut que des conditions spéciales soient insérées dans le traité de paix, permettant au gouvernement rhénan d'intervenir directement en cas de danger de guerre.

« En conséquence, l'État rhénan doit posséder lui-même une représentation diplomatique ainsi que le droit de régler toutes les questions concernant l'occupation de son territoire directement avec les Puissances occupantes.

« Ces privilèges, qui font de la Rhénanie un vrai État de la paix, seront inscrits parmi les principes fondamentaux de la Société des nations qui en surveillera l'exécution. »

Kastert voulait avec moi résumer nos autres désiderata

(1) Député rhénan au Reichstag.

dans une seule phrase : « La proclamation ne sera qu'un acte purement de forme ; si la constitution d'un gouvernement provisoire s'impose, celui-ci se bornera à préparer le plébiscite dont les modalités seront soumises à la Conférence de la paix par une délégation *ad hoc.* »

Ennemis jurés du trafic des portefeuilles ministériels, nous étions tous les deux décidés à couper court à des espoirs qui ne se réaliseraient peut-être jamais.

Comme capitale du futur État et comme lieu de la proclamation, nous choisîmes Coblence, siège du gouvernement de la Prusse rhénane, qui parut donc tout indiqué pour recevoir la déclaration de la liberté rhénane.

L'ENTREVUE DE MAYENCE

Mangin nous reçut le 17 mai 1919 ; nous étions une dizaine, dont deux députés. Notre programme fut exposé par Frohberger, tandis que j'en donnais l'interprétation.

Le général, qui avait réservé un accueil particulièrement aimable à Kastert dont l'activité avait excité son admiration, se borna à nous écouter ; il posa un petit nombre de questions destinées à préciser notre but et notre mode de procéder. Il promit de soumettre aussitôt nos desiderata à son gouvernement et se fit confirmer qu'une réponse devrait m'être adressée comme premier plénipotentiaire du mouvement.

Pour ne pas perdre de temps, nous sollicitâmes de Mangin de faire parvenir aux autorités américaines notre demande d'autoriser une proclamation éventuelle à Coblence (1).

L'audience terminée, Frohberger souleva une dernière question ; faudrait-il, oui ou non, prévenir le gouvernement de Berlin de notre intention en lui fournissant des explications sur notre visite chez Mangin ?

Nous étions tous très étonnés de cette intervention qui sentait l'école d'Adenauer, et nous exprimâmes unanimenent l'avis qu'une telle démarche ne rimait à rien, sauf à permettre au gouvernement prussien de faire échouer nos desseins avant que nous pussions les exécuter. Il nous parut qu'il serait assez

(1) Coblence se trouvait dans la partie de la Rhénanie occupée par l'armée américaine.

tôt de notifier le fait accompli le jour même où les proclamations seraient affichées.

Frohberger riposta qu'il faudrait néanmoins inviter les députés rhénans dont la plupart se trouvaient à Berlin, ce qui donnerait l'alerte quand même. Il était évident, en effet, que l'exode en masse des députés rhénans en pleine session parlementaire ne pouvait pas rester inaperçu.

Kastert et Kuckhoff offrirent alors de se rendre à Berlin pour mettre leurs collègues secrètement au courant et pour les engager à partir aussitôt avec eux. Il était nécessaire d'agir le plus rapidement possible pour éviter que des soupçons puissent naître.

Kastert comptait pouvoir rentrer avec nos amis députés le 20 mai ; nous décidâmes donc de lancer la proclamation le 21 mai. J'en avertis Mangin qui dépêcha un *missus a latere* aux Américains.

UNE MISSION A BERLIN. — ATTITUDE DE SCHEIDEMANN

On comprend aisément avec quelle angoisse j'attendais des nouvelles de Kastert. Elles furent des plus mauvaises.

Certes, les députés rhénans étaient restés fidèles à notre cause ; forcés par les machinations d'Adenauer de se rendre à Berlin pour ne pas perdre leur mandat, ils avaient participé aux débats de la Constituante prussienne, mais en se réservant expressément le droit de poser la question de l'autonomie rhénane lors de l'Assemblée constituante du Reich convoquée pour Weimar.

A peine arrivés à Berlin et avant même qu'ils n'eussent pu se concerter avec leurs collègues, Kastert et Kuckhoff se voyaient attaqués en pleine séance du Parlement par Scheidemann, président du Conseil prussien, qui leur reprochait d'avoir trahi l'Allemagne en « négociant avec l'ennemi ».

Il était déjà au courant de l'entrevue avec Mangin.

C'était Frohberger qui avait joué le rôle de traître ; afin de se réserver un alibi, il avait informé des pourparlers de Mayence non seulement les Anglais, ce qui était compréhensible à la rigueur, mais encore le *Brückenkopfoffizier* allemand (officier d'état-major attaché au Quartier général anglais). Il lui avait fourni une copie de l'exposé que nous avions rédigé à Wies-

baden et soumis au général Mangin. Fatalement, l'officier en avait averti Berlin sur-le-champ.

Adenauer avait eu raison de me mettre en garde contre la duplicité de Frohberger ; peut-être en avait-il fait l'expérience lui-même.

Scheidemann exploita à fond la situation ainsi créée. Afin de pouvoir nous accuser de haute trahison, il falsifia froidement notre texte en supprimant le fameux passage : « dans le cadre du Reich » après les mots : « République rhénane », ce qui donnait l'impression que nous réclamions l'indépendance absolue de la Rhénanie et que nous voulions nous séparer non seulement de la Prusse, mais encore de l'Allemagne

Ce faux document fut alors télégraphié à Cologne où Sollmann (1) le fit publier dans son journal, la *Rheinische Zeitung (Gazette rhénane)*. En même temps, Scheidemann fit insérer dans toute la presse allemande une ordonnance menaçant des travaux forcés « les traîtres à la patrie qui voulaient arracher la Rhénanie au Reich ».

Kastert renonça à son mandat de député et rentra à Cologne pour reprendre la lutte à nos côtés. Mais le mal était fait.

Il va de soi que la *Gazette de Cologne* accompagnait Sollmann dans sa campagne haineuse contre le « séparatisme rhénan soutenu par les Français », sans que les Anglais songeassent à l'en empêcher.

LE ROLE DES AMÉRICAINS ET DES BRITANNIQUES

Pour comble de malheur, une deuxième falsification vint augmenter nos difficultés. L'envoyé spécial de Mangin avait été reçu à Coblence par le général américain Liggett auquel il avait exposé la situation et notre demande d'autoriser la proclamation. L'affaire avait été soumise à M. Pierpont Noyes, délégué politique du président Wilson auprès des forces américaines en Rhénanie. Noyes, inféodé aux Anglais avait adopté leur attitude hostile envers nous ; toujours est-il qu'il fit parvenir à Wilson un avis défavorable accompagné

(1) Wilhelm Sollmann, chef des socialistes de Cologne ; il avait fondé, en novembre 1918, un Conseil d'ouvriers et de soldats.

d'une nouvelle malicieuse, d'après laquelle des députés français (*sic !*) étaient en route pour faire proclamer l'indépendance rhénane à Coblence.

Avant que « l'erreur » ne pût être rectifiée, la décision était prise contre nous : Wilson s'était concerté avec Lloyd George pour exiger de Clemenceau que la question rhénane ne fût plus posée devant la Conférence de la paix, et il donna des ordres très stricts pour qu'aucune démonstration en faveur d'une république rhénane ne fût permise à Coblence.

Les zones anglaise et américaine nous étant ainsi interdites, il ne nous restait que les zones belge et française pour agir.

Puisqu'il était à prévoir que nos adversaires, se sentant encouragés, emploieraient dorénavant tous les moyens pour nous terrasser, il fallait ou renoncer à toute activité, ou agir vite avant que la population rhénane, trompée et abusée, ne fût complètement découragée.

D'accord avec Kastert, nous convoquâmes donc les délégués de tous les comités réunis pour le 29 mai 1919, à l'Hôtel de ville d'Aix-la-Chapelle, afin de proclamer la République rhénane dans la salle impériale de l'ancien *palatium* de Charlemagne.

Le peu de temps qui restait à notre disposition ne nous permit guère d'y inviter d'autres députés que ceux qui se trouvaient en Rhénanie. Deux d'entre eux, Mgr Kaas et M. Aldekotte, me rendirent visite à Wiesbaden, le 24 mai, pour m'annoncer leur participation personnelle et leur intention d'amener avec eux les députés qu'ils pouvaient encore alerter. Mgr Kaas promit d'avertir six députés de la Moselle et du Moyen-Rhin, dont il connaissait la présence en Rhénanie.

Le lendemain, je fus reçus par Mangin, qui avait longuement conféré avec Paris à l'occasion de l'incident Noyes. Sans m'informer du détail de sa conversation, le général m'assura que Clemenceau lui avait permis de poursuivre son but.

Il approuva l'idée de proclamer notre République à Aix-la-Chapelle ; lors de sa visite, il y avait trouvé, auprès des autorités belges, une sympathie marquée pour notre mouvement. A son avis, une action dans la zone belge, ne mettant pas la France directement en cause, permettrait au

gouvernement français de se prononcer en notre faveur.

— Voyez-vous, me dit-il avec un sourire légèrement narquois, les politiciens sont toujours heureux quand ils peuvent échapper aux responsabilités ; ils ne veulent pas avoir « d'histoires »...

M. Dahlem, chef de nos organisations dans la zone belge, me confirma que l'attitude des Belges était des plus favorables et que le maire d'Aix-la-Chapelle, d'accord avec les autorités belges, avait mis l'Hôtel de ville à notre disposition pour le 29 mai. Tout semblait prendre bonne tournure, cette fois ; je partis donc pour le fief de Charlemagne.

Dès mon arrivée, je tins toutefois à rendre personnellement visite au Grand Quartier belge. Bien m'en prit, car une nouvelle surprise désagréable m'y attendait. Le gouvernement belge venait de changer d'attitude du tout au tout ; l'ordre était arrivé de Bruxelles de nous « déconseiller » toute action dans la zone belge et de nous prévenir que nous serions considérés, en cas de troubles, comme responsables et traités en conséquence.

Voyant ma stupéfaction, le fonctionnaire belge me fournit très aimablement quelques indications significatives.

Dans la matinée du 28 mai, le préfet prussien avait averti les Belges qu'une grève générale éclaterait, si nous exécutions notre projet. Les autorités belges avaient constaté elles-mêmes que des meneurs marxistes, venus de Cologne, suggéraient d'ores et déjà aux ouvriers de descendre dans la rue. Or, la population ouvrière d'Aix-la-Chapelle nous étant acquise, tout dénonçait Cologne comme point de départ de la contre-attaque prussienne. Et, en effet, une ordonnance anglaise avait été affichée dans la métropole rhénane dont le texte semblait bien fournir le dernier mot de l'énigme.

Le voici :

« Les autorités de Sa Majesté britannique font connaître à la population habitant la zone occupée par les troupes anglaises qu'aucun changement à la constitution allemande ne sera permis en Rhénanie et qu'aucune autorité nouvelle n'entrera en fonctions pendant toute la durée de l'occupation britannique, sauf avec le consentement préalable de l'Angleterre.

« Toute personne passant outre à cette ordonnance ou

venant en aide à une infraction commise (*sic*) sera punie d'emprisonnement ou d'expulsion ou des deux peines.

« *Signé* : G. S. Clive,
Major général, British Military Governor occupied German Territory.

Il n'y avait pas de doute possible : Londres était intervenu à Bruxelles pour paralyser notre action. Mais qui avait trahi notre dessein ? Nous avions pourtant pris toutes les précautions possibles et notre préparation n'avait duré que peu de jours...

C'était, de nouveau, Frohberger. Le 26 mai, il s'était rendu auprès du *Brückenkopfoffizier* de Cologne pour lui rendre compte d'une information adressée d'Aix-la-Chapelle à Kastert concernant les détails de la proclamation envisagée, information dont le hasard d'une visite chez Kastert lui avait donné connaissance.

L'officier allemand télégraphia aussitôt au chef du Grand État-major à Berlin et adressa, le 27 mai, au gouvernement de Scheidemann et à la délégation allemande auprès de la Conférence de Versailles le rapport suivant :

« Le Dr Frohberger vient de m'avertir d'une tentative de proclamation de la République rhénane envisagée pour le jeudi 29 mai à Aix-la-Chapelle et Wiesbaden. Le Dr Frohberger a vainement essayé d'amener MM. Dorten et Dahlem à ne rien faire. Les députés Kastert et Kuckhoff sont du même avis. Frohberger croit possible qu'il y aura des réunions, mais peut-être pas de proclamation.

« Frohberger croit nécessaire et demande d'urgence que le gouvernement du Reich intervienne immédiatement. »

« *Signé* : Schwink,
Capitaine de l'État-major.

Inutile de dire que ledit gouvernement fit sans tarder ce qui lui était suggéré.

LA PROCLAMATION SOUMISE AU GÉNÉRAL MANGIN

Pour la première fois, je me sentis découragé. J'acceptai la proposition du député Allekotte d'ajourner la proclamation *sine die*, d'autant plus facilement que Kastert n'était pas

venu, nous faisant savoir que les autorités de Cologne l'avaient engagé à ne pas quitter la zone anglaise sans permis de circulation, exigé en ce moment pour le trafic entre les différentes zones.

Néanmoins, les chefs des comités réunis au *Quellenhof* d'Aix-la-Chapelle repoussaient l'idée d'une inactivité prolongée.

Ils s'étaient fortement inquiétés des nouvelles du Palatinat fournies par le Dr Wuelk que le centre palatin nous avait dépêché. M. Wuelk prétendait qu'un comité, dit *Freie Pfalz* (Palatinat libre), s'était formé à Landau afin de créer un État indépendant palatin. Il nous exhortait, au nom de son parti, à agir le plus vite possible pour éviter que la proclamation de ce comité ne parût avant la nôtre, puisque la grande majorité de la population palatine s'était déclarée pour la République rhénane telle que nous l'avions conçue et refusait d'être séparée du reste de la Rhénanie.

Sur l'insistance de M. Wuelk, la majorité des délégués décida qu'il fallait prévenir cette tentative à tout prix. Je reçus donc ordre de vérifier les indications du Dr Wuelk sur place, et, si elles étaient reconnues exactes, de proclamer la République rhénane à Mayence ou à Wiesbaden avant que les autres ne puissent agir. Le texte provisoire de la proclamation fut alors arrêté, afin que je pusse la soumettre au général Mangin.

Rentré à Wiesbaden, j'envoyai à Spire un de mes collaborateurs, le Dr Klingelschmitt. Il revint avec des nouvelles alarmantes. D'après les indications des chefs du centre, avec lesquels il avait conféré, un vrai coup d'État était préparé à Spire avec le consentement du général Gérard, commandant les troupes d'occupation. Nos informateurs nous affirmaient que les adhérents du mouvement *Freie Pfalz* allaient agir presque immédiatement et qu'ils avaient l'intention de prendre d'assaut les bâtiments publics de Spire.

Je me rendis aussitôt chez le général Mangin qui, de son côté, cherchait à s'informer, mais ne reçut que des réponses vagues de la part du général Gérard.

Dans la nuit du 31 mai, le Dr Wuelk me téléphona que notre intervention semblait avoir précipité les choses, puisque la *Freie Pfalz* avait mobilisé ses adhérents pour le 1er juin.

Il n'y avait donc plus une minute à perdre. J'avisai les chefs des comités du Sud et du Nord de se tenir prêts pour le lendemain.

Après avoir délibéré avec mes collaborateurs les plus proches, nous arrêtâmes les termes d'une pétition destinée à la Conférence de Versailles, dont voici le texte :

« *Le premier délégué des Comités rhénans à M. le général Mangin, commandant les troupes françaises, à Mayence :*

« Les délégués de la Prusse rhénane, du Vieux-Nassau, de la Hesse rhénane et du Palatinat, répondant aux vœux impératifs exprimés depuis plus de six mois par la population rhénane, après avoir délibéré à Aix-la-Chapelle, à Wiesbaden, à Mayence et à Spire, proclament, à la date du 1er juin 1919, l'autonomie de la République rhénane dans le cadre de l'Allemagne.

« La nouvelle République aura pour capitale Coblence ; le siège du gouvernement provisoire est établi à Wiesbaden.

« Désireux de hâter de tout leur pouvoir la conclusion de la paix, désireux d'éviter toute complication et toute délibération nouvelle, les délégués demandent à la Conférence de la paix de reconnaître purement et simplement l'existence du nouvel État dont une consultation populaire fixera le statut.

« Fidèle à sa patrie que des malheurs inouïs viennent de frapper, mais conscient de la responsabilité terrible que le militarisme prussien a fait encourir à l'Allemagne entière, le nouvel État ne cherche aucun moyen détourné de se dérober aux charges qui lui incombent dans la réparation des dommages causés à la France et à la Belgique.

« La population rhénane, désireuse de disposer librement d'elle-même, est résolue à se séparer définitivement de la féodalité et du militarisme prussiens, ennemis de leurs souvenirs et de leurs traditions.

« Elle demande aux Puissances alliées et associées de les protéger, dans le présent et dans l'avenir, contre la rancune et la vengeance des éléments et fonctionnaires incapables de comprendre la justice et la noblesse de leurs aspirations, contre tous ceux qui menacent déjà de leurs prisons et de leurs forteresses les partisans des libertés rhénanes. Elle compte sur elles pour assurer d'une façon complète la liberté des élections prochaines qui vont fixer le statut de la nouvelle République. »

Tôt dans l'après-midi du 31 mai, je me rendis chez Mangin pour lui soumettre avec ce document le texte de la proclamation et obtenir officiellement la permission de l'afficher dans la nuit même.

La teneur de la proclamation est trop connue pour que j'aie besoin de la reproduire ici ; Mangin n'y trouvait rien à redire, mais il me demanda de bien préciser le caractère pacifique de la future République rhénane. D'un commun accord, j'y ajoutai donc la phrase suivante : « Le premier devoir du peuple rhénan sera de contribuer de toutes ses forces à la pacification générale et permanente. »

Cette intervention de Mangin révélait bien sa personnalité telle qu'elle nous apparut à nous autres Rhénans. Je me la suis rappelée plus tard, en France, lorsque je le voyais considéré comme le plus belliqueux et le plus sanguinaire des généraux français. Non, Mangin était un vrai pacifiste ; mais il ne « bêlait » pas la paix. Il faisait mieux, il cherchait à empêcher le retour de luttes aussi inutiles que néfastes entre la France et l'Allemagne. Car il savait que la France avait trop souffert pour pouvoir être soumise à une nouvelle épreuve sanglante. Établir un État de la paix sur le Rhin était pour lui une nécessité qu'il fallait réaliser par n'importe quel moyen.

LE GÉNÉRAL MANGIN ET LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS

Il avait mis tout son espoir en Clemenceau et il avait une confiance inébranlable en la volonté de fer et la ténacité du Tigre ; il le croyait capable de tenir tête aux prétentions anglo-saxonnes et aux vociférations des parlementaires.

— Clemenceau me soutient, me dit-il, et cela me suffit.

Mais il était de mon devoir de demander des précisions au cours de cet après-midi fatidique, avant de commettre l'acte irrévocable. Le général m'affirma qu'il avait mis Clemenceau au courant de tous nos projets ; qu'il lui avait surtout expliqué le besoin de reconnaître *de facto* une proclamation éventuelle, ne serait-ce qu'au nom de la France seule. Le raisonnement qu'il avait tenu devant Clemenceau correspondait à la réalité même des faits.

Les Rhénans étaient hors d'état de se prononcer libre-

ment ; vouloir attendre d'eux des démonstrations publiques en faveur de la République rhénane était de la pure folie, car deux au moins des Puissances occupant leur territoire étaient nettement hostiles à leurs aspirations. Depuis le 1er février 1919 (1), les événements avaient démontré à l'évidence que la situation ne permettait pas à la volonté populaire de se manifester impunément.

A part les quelques marxistes dont la descente dans la rue était réglée par Berlin, les Rhénans étaient des gens paisibles et craintifs qui abhorraient tout ce qui touchait la révolution. Un seul moyen restait : faire un plébiscite. Les Alliés avaient permis au Reich et à la Prusse de procéder à des élections pour leurs constituantes. Pourquoi refuser aux Rhénans ce que l'on avait accordé aux Prussiens ?

Les Anglais ne pouvaient pas ignorer la force du mouvement rhénan qui s'appuyait indubitablement sur l'immense majorité de la population. La réunion du 1er février 1919 s'était déroulée sous leurs yeux ; ils savaient donc que 95 pour 100 des députés et maires rhénans s'étaient prononcés pour la création immédiate de l'État rhénan.

Adenauer avait trahi les Rhénans ; c'est pourquoi les pleins pouvoirs avaient été transférés à Dorten, qui était donc pleinement qualifié pour demander l'autorisation d'un plébiscite au nom du peuple rhénan. Afin que sa demande pût être écoutée, il fallait bien passer par l'acte d'une proclamation formelle.

Telles étaient les raisons que Mangin avait exposées dans ses rapports et qu'il avait longuement expliquées à Clemenceau lors d'une audience à Paris.

— Pouvait-il, oui ou non, continuer ?

— Allez-y, lui avait répondu textuellement le président du Conseil.

Certes, Mangin était l'homme à prendre des décisions téméraires et à épouser toutes les responsabilités ; c'est de cette façon qu'il avait remporté la victoire là où d'autres n'avaient pas osé agir. Mais, je le répète, il n'avait rien fait sans l'autorisation expresse de Clemenceau.

Le soir du 31 mai 1919, il m'affirma n'avoir reçu aucun

(1) Le 1er février 1919, les maires des grandes villes de Rhénanie et les députés rhénans devaient être convoqués au « Hansasraal » de l'Hôtel de ville de Cologne afin de proclamer solennellement la liberté rhénane.

contre-ordre : « Vous pouvez agir », me dit-il... J'ai donc agi !

Je regrette de me trouver en contradiction avec certaines publications, mais pour moi la parole de Mangin est sacrée.

Je dois constater que notre succès aurait été absolument assuré, si le gouvernement français avait reconnu purement et simplement l'acte de la proclamation. Personne n'en doutait en Rhénanie ; personne n'en doute aujourd'hui encore en Allemagne.

Tout était fondé sur cette reconnaissance *de facto* ; il était indispensable que la France se mît carrément en avant. Après tant d'incidents, on ne pouvait exiger des Rhénans de se déclarer, sans être soutenus, pour un acte combattu non seulement par Berlin, mais encore par les Américains, les Anglais et les Belges. N'était-ce pas assez beau déjà de voir les Rhénans se fier au seul prestige français pour le triomphe de leur cause ?

Or, la moindre manifestation de la part du gouvernement français en faveur de la proclamation aurait précipité vers nous tous ces braves citoyens rhénans, tous les hésitants, tous les opportunistes, — et tous les fonctionnaires prussiens.

Je fis afficher la proclamation de la République rhénane dans les premières heures du 1er juin 1919 à Mayence, à Wiesbaden et dans quelques autres villes nassoviennes et hessoises. Le peu de temps que nous avions à notre disposition ne permettait pas de faire mieux, d'autant plus qu'il fallait soumettre les affiches auparavant au timbrage des autorités locales.

Informé de la pose de ces quelques affiches, je fis expédier des télégrammes de notification à la Conférence de la paix, au président du Reich, et, *last not least*, à M. Scheidemann, président du Conseil des ministres du Reich et de la Prusse.

Mais il fallait avant tout former un gouvernement provisoire. Là, je m'aperçus tout de suite de la situation spéciale où nous étions placés. Ne connaissant pas la réaction du gouvernement français, je ne pouvais pas encore exposer les « grandes personnalités », mais je devais me contenter de ceux qui acceptaient courageusement des risques.

Néanmoins, la composition du gouvernement provisoire n'était pas mauvaise ; il y avait trois juristes, un juge, un procureur et un avocat ; deux professeurs agrégés ; un ouvrier, un agriculteur et un petit fonctionnaire.

Une fois constitués, nous nous rendîmes solennellement au *Ständehaus* nassovien (palais du Conseil général) pour en prendre possession « symbolique » et pour y attendre le développement de la situation... et surtout la réponse de Versailles.

Le 1er juin 1919, toute la Rhénanie avait les regards tournés vers Paris. Mais aucun écho ne devait nous parvenir.

D'autre part, M. Scheidemann avait mobilisé Sollmann, qui essaya de provoquer des démonstrations populaires contre la République rhénane à Mayence et à Cologne. Quelle aubaine de pouvoir faire croire aux Alliés, en vue de notre inactivité forcée, que le peuple rhénan nous était hostile et condamnait notre proclamation !

Mais la démonstration de Mayence avait lamentablement échoué ; et à Cologne, la foule, hâtivement ramassée, avait mal compris le mot d'ordre et avait poussé des vivats en faveur de la République rhénane.

Les fonctionnaires ne savaient que faire ; ainsi le maire de Mayence sollicitait une audience du général Mangin pour demander à qui il devrait dorénavant obéir, à M. Dorten ou à M. Scheidemann ? Cela peut paraître comique, mais cela dépeint bien la situation.

Arriva alors de Paris M. le sénateur Jeanneney, chargé par M. Clemenceau d'enterrer la République rhénane.

Mangin fut mis en demeure de ne plus s'occuper de nous et de laisser les mains libres aux autorités prussiennes pour nous abattre. Le général refusa de se prêter à des actes qu'il ne jugeait pas conciliables avec son honneur de soldat : il obéirait aux ordres donnés en ne soutenant plus officiellement le mouvement rhénan ; mais il protégerait ceux qui s'étaient confiés à la France. Son attitude courageuse et bien française lui valut d'être révoqué ; la France inaugurait la politique des abandons qui caractérisa dès lors son action étrangère.

A LA « PREUSSISCHE REGIERUNG » DE WIESBADEN

Il m'avait été impossible de voir Mangin ni le 1er, ni le 2 juin. Tôt dans la matinée du 2 juin, l'Administrateur supérieur de Wiesbaden me fit venir.

Me souvenant de sa diatribe contre le *Pfaffenstaat* (État de curés), j'étais assez intrigué de recevoir le premier signe de vie de ce côté-là.

— Ne vous étonnez pas, me dit-il, si aucune communication officielle ne vous est encore parvenue de la part du gouvernement français.

« Vous n'existez pas à proprement parler ; vous vous êtes installé dans le *Ständehaus* nassovien, mais vous n'avez rien entrepris contre le gouvernement prussien dont le *Regierungspräsident* (préfet) se trouve à Wiesbaden. Pour que l'on puisse prendre votre proclamation au sérieux, il faut que vous occupiez le palais du gouvernement prussien; ainsi vous ferez acte d'indépendance vis-à-vis de la Prusse.

« Peut-être les Prussiens essayeront-ils de vous en empêcher ; mais ils n'ont pas d'armes ; voici un revolver qui vous permettra de forcer l'entrée du bâtiment et d'y rester.

Stupéfait de cette suggestion qui ne correspondait en rien à ce qui avait été prévu et convenu avec Mangin, je refusai d'agir sans avoir vu le général au préalable.

— Mais c'est justement par ordre du général, retenu par des conférences importantes à Mayence, que je vous parle, me fut-il répondu.

Je m'inclinai et je me retirai, lorsque je fus arrêté dans l'antichambre par le capitaine-adjoint qui, lui, était dévoué à notre cause et avait entretenu les meilleures relations personnelles avec moi.

— Si j'étais vous, me dit-il à l'oreille, je ne prendrais pas ce revolver ; si vous croyez utile de suivre le conseil que vous venez de recevoir, soyez extrêmement prudent et méfiez-vous de tout.

De plus en plus intrigué, je remis le revolver au capitaine qui ne voulut plus ajouter un mot à son avertissement.

Mes collaborateurs étaient d'avis que nous devrions faire ce qui nous avait été suggéré ; le *Ständehaus* n'était pas soumis aux autorités prussiennes, et il était vrai que nous n'avions entrepris aucun geste contre une institution prussienne.

Nous quittâmes donc le *Ständehaus* pour le palais du gouvernement prussien où nous entrâmes sans difficulté, les fonctionnaires présents se soumettant immédiatement à notre

autorité ainsi qu'un commissaire de police prussien qui se trouvait sur les lieux.

Après avoir parcouru les bureaux pour chercher le Préfet que je ne trouvais nulle part, je pris place dans son cabinet et j'attendis là les événements, car j'étais bien persuadé que quelque chose allait se passer.

Subitement, la porte d'entrée est poussée violemment et le Préfet prussien, que je n'avais pu trouver, entre à la tête d'une vingtaine de fonctionnaires et m'ordonne de quitter immédiatement le palais.

Mes collaborateurs accourent et je lève la main pour calmer tout le monde. A ce moment le Préfet s'écrie : « Il va tirer » et quitte précipitamment la pièce suivi de ses acolytes.

Nous étions restés les maîtres, passablement étonnés de la fuite éperdue des fonctionnaires.

Mais quelques minutes après, une bande de voyous, armés de bâtons et de couteaux, nous attaquent ; nous nous défendons tant bien que mal et nous réussissons à barrer les portes et à rester dans les deux pièces formant le cabinet du Préfet.

Il y avait eu quelque effusion de sang des deux côtés et nous appelâmes l'une de nos voitures pour transporter un blessé à l'hôpital, lorsque l'Administrateur supérieur arriva en personne.

Frappant ses bottes de sa cravache, il m'apostropha textuellement :

— Allez vous en ; c'est fini !

Mais mon indignation était trop grande pour que je pusse me taire ; je sentais confusément qu'il y avait quelque chose de louche dans tout cela. Je lui répondis donc du tac au tac :

— Je m'en irai, mon colonel, mais je m'adresserai à la France.

Plus tard, en France, j'ai rencontré le capitaine-adjoint auquel j'avais rendu le revolver.

— Voyez-vous, me renseigna-t-il, on vous avait tendu un piège ; on voulait se débarrasser de vous et en même temps jouer un tour à Mangin ; le colonel appartenait aux adversaires du général et de sa politique...

Le 3 juin, Mangin me reçut. Je lui racontai l'incident de Wiesbaden ; il fit venir son chef d'état-major pour fixer par écrit ce que j'avançais. Tout ce qu'il me dit, c'était ceci :

— Je ne peux pas, ou, si vous voulez, je ne veux pas vous expliquer tout cela. Ce que je dois vous dire, c'est que j'ai reçu l'ordre du gouvernement français de ne plus soutenir votre mouvement. Cet ordre, je l'exécuterai dans les limites que mon honneur me prescrit. Jamais je ne permettrai que l'on touche à vous ou à un seul Rhénan. C'est à vous de décider si vous voulez continuer ou non. Si c'est oui, je resterai avec vous jusqu'à la fin.

— C'est oui !

— Alors, il s'agit de prouver à la France et au monde entier que vous et moi, nous avons eu raison et que la Rhénanie est acquise à la République rhénane.

« Avec la proclamation, l'ancien chapitre du mouvement est fini. C'est maintenant une nouvelle œuvre qui nous est inspirée par l'honneur ; moins que jamais je ne pouvais vous lâcher, car il s'agit de l'honneur de la France même.

« Recommençons encore ; l'évolution historique nous justifiera ; les événements futurs se chargeront de convaincre l'opinion mondiale de la nécessité d'un État de la paix sur le Rhin. Tant que l'on reste sur le champ de bataille, on n'est pas vaincu. »

Aurais-je dû refuser ? Je ne le pouvais pas.

LE GÉNÉRAL MANGIN RELEVÉ DE SON COMMANDEMENT

La révocation du général en chef de l'armée du Rhin était un coup terrible pour le prestige français ; il était plus dur encore pour le mouvement rhénan. Nos adversaires, en faveur desquels Mangin avait été immolé, ne manquaient pas d'exploiter à fond ce fait navrant. Toute l'insolence prussienne resurgit d'une stupéfaction qui se changea vite en certitude victorieuse.

Avant que Berlin ne pût nous étrangler complètement, il s'agissait de prouver irréfutablement que la proclamation du 1er juin 1919 trouvait l'entière approbation du peuple rhénan.

Des réunions furent donc tenues dans toute la zone française et des résolutions votées en faveur de la République rhénane. Dans les autres zones, les organisations politiques et économiques furent amenées à nous remettre des déclarations d'adhésion.

Ainsi nous fûmes bientôt en possession d'une centaine de documents provenant de toute la Rhénanie et datant des mois de juin, juillet et août 1919. Les originaux sont déposés auprès de la *Hoover War Library* de l'Université Stanford.

Parmi les plus importants se trouvent les adhésions du Centre catholique de Cologne, de Coblence, du Nassau, de Trèves, du Rheingau, de la Hesse rhénane et du Palatinat ; des unions paysannes de l'Eifel, du Moyen-Rhin, du Nassau et de la Moselle (*Trierischer Bauernverein*). Un volume spécial contient les adhésions de cinquante paroisses rhénanes ; un autre celles des conseils municipaux.

Tous ces documents sont dûment signés et légalisés ; ils représentent plus d'un million d'électeurs inscrits. Le seul fait qu'ils nous ont été remis après que Berlin nous eut menacés des travaux forcés, prouve d'une façon irréfutable que toute la Rhénanie était sincèrement derrière nous.

L'importance de cette documentation a été reconnue même par la Prusse ; dans deux publications récentes, la propagande hitlérienne déclare que notre tentative avait été la plus dangereuse qui eût jamais été exercée contre l'État prussien et avoue qu'elle aurait indubitablement réussi si la France l'avait sérieusement voulu.

Il est de fait que les dirigeants prussiens connurent la révocation de Mangin avant qu'il n'en eut connaissance lui-même. C'était sur un oui-dire que le général se rendait à Paris, afin de savoir ce qui était décidé à son égard.

L'entrevue qu'il eut avec Clemenceau fut quelque peu orageuse. Mangin commença par justifier son attitude à l'aide de la documentation que nous avions réunie. Il appela ensuite l'attention du président sur les instructions concordantes qu'il avait reçues de lui.

— Pourquoi m'avez-vous révoqué, puisque j'ai agi avec votre plein consentement ? demanda-t-il.

— Je ne peux pas vous le dire, répondit l'autre.

— Vous voulez donc m'étouffer entre deux matelas sans m'avoir écouté et sans dire pourquoi, riposta Mangin.

— Je ne peux rien vous dire, répéta l'autre.

— Eh bien ! moi, je vais vous le dire, s'écria Mangin, vous exécutez les ordres de Lloyd George.

Clemenceau se tut, en faisant un geste las de la main.

De cette entrevue Mangin sortit bouleversé.

— C'était pour moi un deuxième Fachoda, dit-il plus tard.

Sa déception était énorme, car il avait compté fermement sur la parole de Clemenceau dont la défaillance forcée lui semblait de mauvais augure pour l'ensemble des aspirations françaises.

« Si Clemenceau a dû céder, que feront les autres ? » telle était sa préoccupation angoissante « La victoire, toute notre victoire se perdra. »

De sa révocation même il en voulait moins à Clemenceau qu'au Président de la République. Poincaré lui avait promis d'intervenir, usant de ses prérogatives présidentielles, sans le faire.

Rentré en Rhénanie, Mangin remplit le temps qui lui restait à y passer d'une activité fiévreuse.

En réprimant avec justice, mais avec sévérité, toutes les attaques que les Prussiens enhardis se permettaient contre nous, il rétablit aussitôt le sentiment de sécurité parmi les Rhénans et il imposa aux Prussiens la déférence obséquieuse qu'ils manifestent envers ceux qui osent employer la manière forte.

Son audace à soutenir les « séparatistes » abandonnés par son propre gouvernement et à leur permettre ainsi de sortir de l'impasse créée par l'hostilité de la Conférence de Versailles, inspira aux Prussiens autant de respect pour Mangin « le Rhénan » que pour le célèbre vainqueur de Douaumont. Mais là ne se bornait pas l'œuvre que le général entreprit pendant ces dernières semaines.

En rendant des visites personnelles aux généraux Allen et Clive, il réussit à leur donner une idée plus juste du mouvement rhénan ; un changement d'opinion se produisit en notre faveur qui nous permit de reprendre une certaine activité dans les zones américaine et anglaise, activité complètement compromise jusque-là.

C'est Mangin encore qui donna la première impulsion à une collaboration entre le mouvement rhénan et les autres mouvements particularistes allemands.

Le rayonnement de sa personnalité avait été tellement fort que tous ceux qui avaient besoin d'être aidés contre la Prusse, venaient auprès de lui, reconnaissant instinctivement

sa vigueur. Ainsi il pouvait me mettre en rapport avec les représentants des différents groupements (bavarois, hanovriens, hessois) qui lui avaient rendu visite.

Pour bien saisir l'importance de l'œuvre de Mangin, il est nécessaire de souligner que c'était sur son initiative personnelle qu'un contact intime pouvait s'établir entre les fédéralistes allemands, ce qui démontre jusqu'à l'évidence son idée dominante de réconciliation. C'est cette même idée qui lui fit établir un plan de collaboration économique et industrielle pour améliorer les relations d'antan entre la France et les Allemagnes du Sud-Ouest.

Grâce à l'ardeur infatigable de Mangin, la situation générale se trouvait transformée en notre faveur, lorsqu'en octobre 1919 l'heure du départ sonna.

Si Mangin n'avait pas pu conquérir la liberté aux Rhénans, il en possédait sûrement le cœur. Une anecdote historique le prouvera.

Quand le maréchal Foch vint un jour en inspection à Mayence (d'autres disaient : en visite de sympathie), il n'y avait que peu de monde à son débarquement du vapeur *Bismarck*.

Mangin s'en étonnait ; habitué à des réceptions chaleureuses, il interpella un Mayençais qui lui répondit :

— Nous saluons le maréchal Foch avec le respect dû au grand chef militaire interallié ; mais ce n'est qu'un étranger pour nous, d'autant plus qu'il arrive sur ce vapeur-là (*Bismarck*). Prenez, vous, mon général, une simple petite barque ramée par un Rhénan et vous verrez les bords du Rhin garnis d'une foule attendant votre passage pour vous acclamer...

Dr DORTEN.

LA FRANCE ET NAPOLÉON III

II (1)

LA RESTAURATION DE L'EMPIRE

UNE « OPÉRATION DE POLICE UN PEU RUDE »

Le soir du 1er décembre 1851, le Président de la République, comme tous les lundis, a reçu à l'Élysée. Tel qu'à l'ordinaire, calme, affable, il a parcouru les salons où se mêlent hauts fonctionnaires, diplomates, généraux, femmes de la société bonapartiste, étrangers de distinction. Tortillant sa moustache, il plaisante avec le docteur Véron, directeur de l'Opéra et maître du *Constitutionnel*, cause avec le marquis de Douglas, le comte de Flahaut, père de Morny, avec sa cousine Mathilde, d'autres dames, et, les yeux sans pensée apparente, serre des mains, sourit...

Un moment, on le voit parler bas au colonel Vieyra, nommé depuis peu chef d'état-major de la garde nationale.

— Colonel, dit-il, ne montrez aucune émotion. C'est pour cette nuit. Pouvez-vous m'affirmer que demain on ne battra pas le rappel dans les rues ?

Vieyra murmure qu'il va faire crever les caisses.

— Bien, soyez à l'état-major à six heures du matin.

Le coup d'État, fixé, semble-t-il, d'abord au 25 novembre, a été reporté par la camarilla présidentielle au 2 décembre,

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

double anniversaire du sacre de Napoléon et de la bataille d'Austerlitz. Quelques bruits qui aient transpiré jusqu'à eux, les principaux chefs parlementaires gardent leur sécurité avantageuse. Dans les derniers jours, certains membres des droites, tels Daru, Montalembert et Falloux, se sont prononcés pour un recours du Président à la force, après toutefois une suprême tentative d'accommodement avec l'Assemblée. Louis-Napoléon les laisse tenir de vains conciliabules. Pressé par Morny que de fâcheuses spéculations acculent à la faillite, par Persigny, enragé d'action coûte que coûte, d'autre part rassuré par Saint-Arnaud et Maupas qui répondent de l'armée et de la police, après certes un combat intérieur, le Prince a étouffé ses derniers scrupules, et du moment que l'affaire a été décidée, ne s'est plus occupé que d'en préciser l'exécution.

A l'Opéra, deux jours avant, il a averti sa cousine Mathilde, sa fiancée au temps d'Arenenberg et qui, mariée sottement au prince russe Demidoff, regrette la place éclatante que Louis-Napoléon lui eût donnée. En face d'eux s'étaient trouvés Thiers et Roger du Nord. Le Président dit à Mathilde :

— Je n'ai pu m'empêcher d'attacher longtemps mes yeux sur ces personnages qui entretiennent la pensée de me précipiter du pouvoir, de me jeter à Vincennes et qui dans deux ours seront peut-être en prison.

— Vous allez donc faire quelque chose de grave ?

— Oui, avant peu ; tout sera perdu si je n'agis point.

Il est sincère ; entre l'Assemblée et lui, le duel est mortel. Il doit, croit-il, vaincre ou succomber. En outre, il a été prévenu par Flahaut que le prince de Joinville et le duc d'Aumale s'apprêtaient à rentrer en France. Il lui faut les devancer.

Le public sent bien qu'un grand changement se prépare. Mais il ne sait encore ce qu'il sera. Granier de Cassagnac, journaliste affidé de l'Élysée, a troublé l'opinion par un article violent où il dénonce de prétendus projets de dictature du Parlement, soit avec Changarnier, soit avec Cavaignac. Les familiers du prince, à son exemple, affectent une parfaite liberté d'esprit. Morny, ce soir du 1er décembre, parade à l'Opéra-Comique et lorsqu'une amie, Mme Liadières, lui demande ce qu'il fera « s'il y a un coup de balai », il répond en riant :

— Je tâcherai, ma foi, de me trouver du côté du manche.

A la réception du Président, un député plaisante avec Cassagnac :

— Eh bien ! quand est-ce que vous nous mettrez à la porte ?

— J'espère, mon cher ami, que cela ne tardera pas...

Après dix heures, tandis que la musique joue encore, Louis-Napoléon se faufile dans son cabinet, suivi de Maupas. Les rejoignent Mocquard, Morny, Persigny, Saint-Arnaud, puis l'officier d'ordonnance Béville. Le Prince ouvre un dossier sur lequel, au crayon bleu, il a écrit un seul mot : *Rubicon.* Il donne lecture des pièces qu'il y a réunies : décret de dissolution de l'Assemblée, adresse à l'armée, appel au peuple. Une courte discussion, sans bruit. Louis-Napoléon, les traits immobiles, n'y prend point de part. Il a jugé ses amis. Seul Morny a le cœur égal et la tête froide. Il le charge de diriger cette « opération de police un peu rude », et dont on lui assure qu'elle ne coûtera pas de sang. Au jour il prendra possession du ministère de l'Intérieur, dont il écartera Thorigny, trop timoré. Béville ira porter les proclamations à l'Imprimerie nationale et veillera à leur composition dans le plus grand secret. Maupas arrêtera à l'aube seize membres de l'Assemblée, considérés comme les plus capables de donner corps à une résistance : Thiers, Roger du Nord, le questeur Baze, sept députés de la Montagne, obscurs mais ardents, enfin les généraux Changarnier, Lamoricière, Cavaignac, Le Flô, Bedeau et le colonel Charras. Le Prince voudrait éviter ces arrestations. Mais Morny les déclare nécessaires si l'on veut éviter une guerre civile.

— On n'a plus à sévir, dit-il, contre les gens en prison... Arrêter un homme dans de telles circonstances, c'est lui rendre le plus grand service.

Persigny, qui rêvait d'un rôle plus vaste, enrage de se voir confier seulement la surveillance du colonel Espinasse, chargé d'occuper le Palais-Bourbon. Louis-Napoléon le console d'un mot amical :

— Empêcher toute réunion des représentants, dit-il, est essentiel.

Tirant d'une cassette les derniers fonds dont il dispose, — soixante mille francs, — il les offre à la ronde. Saint-Arnaud

prend dix mille francs. Fleury distribuera le reste aux troupes mises en action.

Vers minuit, le Prince se lève. Ses amis prennent congé.

— Il est bien entendu, dit Morny, que chacun y est pour sa peau.

— Sans doute, réplique Mocquard en riant, mais la mienne est déjà si usée que je ne joue pas bien gros jeu.

Louis-Napoléon les embrasse tous :

— J'ai confiance dans le succès, dit-il, j'ai toujours à mon doigt une bague de ma mère dont le chaton porte pour devise : *Espère.*

Resté seul, il écrit quelques lettres, puis va s'étendre tout habillé sur son lit. Morny prend le chemin du Jockey-Club. Mocquard, mondain impénitent, finit la soirée dans un bal.

*
* *

A la préfecture de police, Maupas mande les commissaires dont il est le plus sûr et leur dicte des instructions. Les appels sont collés à profusion sur les murs de tous les édifices publics par des afficheurs escortés d'agents. La prison de Mazas est mise en état pour recevoir les hommes politiques arrêtés. Cette arrestation ne tarde pas.

Changarnier paraît sur sa porte, blafard, en chemise, nu pieds, sans perruque, un pistolet dans chaque main.

— Qu'allez-vous faire, général ? dit le commissaire, on n'en veut pas à votre vie.

Calme, le vétéran d'Afrique rend ses armes et s'habille.

Tandis qu'on le conduit à Mazas, il parle avec détachement :

— La réélection du Président était certaine. Il a eu bien tort de recourir à un coup d'État.

Il dit même, sans amertume :

— Quand il aura la guerre avec l'étranger, il sera content de me trouver pour commander une armée...

Thiers, réveillé en sursaut, roule ses yeux myopes sous le bonnet de coton blanc. Il a peur. Mais il ne peut se tenir de protester.

— Savez-vous que je suis représentant ?

— Je ne puis qu'obéir à mes ordres.

Il se lève, et tout nu, les bras croisés, le petit orateur menace le commissaire Hubault :

— Ce que vous faites peut vous conduire à l'échafaud.

— Monsieur Thiers, j'ai un devoir à remplir.

— Mais, monsieur, si je vous brûlais la cervelle ?

— Je vous crois incapable d'un pareil acte, monsieur Thiers. En tout cas, j'ai pris mes mesures, et je saurais bien vous en empêcher.

Il consent enfin à se vêtir. Une voiture l'emporte vers Mazas. Toute fermeté l'abandonne alors. Il se lamente sans vergogne :

— Vous allez me fusiller, je vois bien qu'on me mène à la mort.

Dans la prison il se rassure un peu. Au soir, Morny ayant jaugé son caractère, le fera remettre en liberté d'ordre du Président.

Le général Bedeau résiste, on l'entraîne. Le Flô et Lamoricière tentent en vain de haranguer les soldats. Les autres se résignent. A six heures et demie, sans grand bruit en somme, ils sont réunis derrière les murs de Mazas.

Le colonel Espinasse a occupé le Palais Bourbon avec son régiment, le 42e de ligne. Le général Magnan, prévenu dans la nuit, a mis sur pied l'armée de Paris et fait appel aux garnisons de Versailles et de Saint-Germain. Tous les ministères sont déjà entourés de troupes. Comme M. de Thorigny, à l'Intérieur, s'étonne de ces mouvements, il reçoit à sept heures la visite de Morny, désinvolte, qui l'informe qu'il est destitué, et s'installe dans son bureau. Le télégraphe aussitôt informe les préfets de l'événement.

Paris, s'éveillant, lit les blanches affiches qui couvrent ses murs :

« *Au nom du Peuple français,*

L'Assemblée nationale est dissoute,

Le suffrage universel est rétabli.

Le peuple français est convoqué dans ses comices...

L'état de siège est décrété dans l'étendue de la première division militaire... »

Des phrases habiles annoncent une réorganisation de la République, comparable à celle du Consulat. Le Président sera élu pour dix ans. Louis-Napoléon toutefois déclare

que si la nation ne lui accorde pas la majorité de ses suffrages, il déposera le pouvoir.

L'appel à l'armée est plus significatif encore que ce message civil. Louis-Napoléon se campe en dictateur militaire, en mainteneur de la renommée impériale :

« *Soldats, soyez fiers de votre mission, vous sauverez la patrie... En* 1831 *comme en* 1848, *on vous a traités en vaincus... Aujourd'hui, en ce moment solennel, je veux que l'armée fasse entendre sa voix... Je ne vous parle pas des souvenirs que mon nom rappelle... Il y a entre nous communauté de gloire et de malheur...* »

Ce grand corps offensé et muet, il peut invoquer son appui. Il sait bien qu'il ne lui fera point défaut.

Le peuple ne manifeste d'abord aucune émotion. Le long et irritant conflit des deux pouvoirs, il le savait, ne pouvait se dénouer que par la force. L'Assemblée, par ses divisions, son partage, sa volonté trop apparente de restaurer la monarchie s'est aliéné l'intérêt des masses. Petites gens, ouvriers rient du tour que le Président, menacé par elle, a fini par lui jouer. « Il a bien fait, disent-ils. Les « vingt-cinq francs » sont à bas. »

Le maintien de la République les rassure. Le retour au suffrage universel leur plaît. Avisé de ces dispositions favorables, sur un très beau cheval anglais que lui a donné miss Howard, Louis-Napoléon vers dix heures sort de l'Élysée pour passer la revue des troupes. Derrière lui, suivent son oncle Jérôme, Saint-Arnaud, le maréchal Exelmans, le prince Murat, Edgar Ney, Fleury, les généraux Magnan, Flahaut, Daumas, de nombreux officiers. Faubourg Saint-Honoré et rue Royale, les curieux, tendant le cou aux fenêtres ou sur les trottoirs derrière les haies de cavalerie, lancent quelques cris de « Vive l'Empereur ! », mais aussi des cris de « Vive la République ! » Place de la Concorde, le Président est salué avec élan par la brigade de Cotte. Le cortège pénètre dans le jardin des Tuileries occupé par la brigade Dulac. On croit un moment qu'il va prendre possession du château. Peut-être Louis-Napoléon y a-t-il pensé pour en finir d'une seule fois ? Il enlève son cheval. Mais l'ex-roi Jérôme se penche vers son oreille :

— Louis, dit-il, tu vas trop vite.

Le Prince et son état-major reviennent alors lentement par le quai d'Orsay et les Champs-Élysées.

* * *

Durant cette promenade hardie, les parlementaires ont essayé de faire avorter le coup d'État. Agités, véhéments, ils se sont réunis par groupes d'abord chez Yvan, chez Odilon Barrot, chez le comte Daru rue de Lille, et aussi, au nombre d'une soixantaine, au Palais Bourbon où ils tentent de tenir séance. Vieux Scapin de basoche, bon à tous compromis, le président Dupin proteste près des officiers, conseille à ses collègues de céder à la force, puis rentre chez lui, bien aise qu'Espinasse consigne deux sentinelles à sa porte. Rudement les députés sont chassés du palais.

Ils se portent alors sur la mairie du Xe arrondissement, à la Croix-Rouge, et là grossis à près de trois cents, — la droite s'est confondue avec les républicains, — ouvrent à onze heures une délibération tumultueuse. Berryer la dirige ; il fait voter la déchéance de Louis-Napoléon, la réquisition de la garde nationale et de l'armée avec Oudinot pour commandant en chef.

Avertis de cet essai de résistance, Saint-Arnaud et Maupas en voient le danger. Ils commandent au général Forey de dissoudre la réunion. La troupe envahit la mairie. Berryer, Vitet, Oudinot le somment en vain de se retirer.

— Est-ce que vous oserez nous arrêter, nous représentants du peuple ? crie Vatimesnil.

— Parbleu ! dit un lignard.

Les soldats les poussent hors de la mairie. En longue file, entre deux haies de baïonnettes, les représentants sont conduits à la caserne du quai d'Orsay et gardés à vue. Ils y fraternisent dans un pittoresque désordre. Cependant la Haute Cour, prévue par la Constitution en cas de dissolution de l'Assemblée, s'est réunie spontanément au Palais de Justice. Maupas la fait évanouir par la vue d'une compagnie de la garde républicaine.

Ainsi finit la protestation légale. Dans l'après-midi, des parlotes confuses sont tenues par des députés de la gauche. Victor Hugo, Michel de Bourges, Carnot, Arago, Jules Favre forment en vain un comité de résistance. La troupe les pour-

chasse, sans que le public y prête attention. La ville n'a pas changé de visage. Sous une pluie douce, la Bourse, les magasins, les cafés, les théâtres vont leur train ordinaire. Quelques cris épars, vite étouffés, quelques sons de *Marseillaise*, pas un coup de feu. Le soir, le corps diplomatique dîne chez le ministre des Affaires étrangères, le comte Turgot. Louis-Napoléon qui y était attendu n'y paraît pas. A l'Élysée, faisant avec ses affidés le bilan de la journée, il peut se féliciter sans réserve. La révolution semble acceptée partout, elle n'a pas fait couler une goutte de sang.

* * *

Le lendemain 3 décembre, au matin, en dépit de nombreuses arrestations de représentants ou de chefs d'associations politiques opérées dans la nuit, l'atmosphère se trouble. Des attroupements se forment dans le quartier de la Bastille, vieille poudrière de Paris. Les affiches du Président sont lacérées. Une barricade faite d'un omnibus et de charrettes renversés s'élève faubourg Saint-Antoine. Trois compagnies marchent pour l'enlever. Le député Baudin avec une poignée d'hommes s'y campe. Crânement, en riposte à la raillerie d'un badaud, il s'écrie :

— Vous allez voir comment on meurt pour vingt-cinq francs !

Il va mourir en effet. La troupe tire. Baudin tombe et avec lui un jeune homme inconnu. La barricade est emportée ; les républicains se dispersent.

Dans la journée, des mouvements inquiétants se produisent aux alentours du Temple. Les députés de la gauche, et parmi eux Victor Hugo, courant par les sordides rues, ont réveillé le peuple. Le sacrifice de Baudin propage une sombre colère. Le faubourg en haillons reflue sur le centre de Paris. La foule presque partout se montre hostile au Prince. On le conspue. On crie « Vive la République ! » Des pelotons de cavalerie dispersent brutalement les groupes qui manifestent sur les boulevards.

A l'Élysée même, autour de Louis-Napoléon, se dessine un flottement. Son succès ne paraît plus aussi sûr. Il a péniblement constitué un ministère d'attente. Beaucoup de ses partisans se récusent ou se cachent. Ses salons hier pleins se

sont vidés. Lui-même, courageux pourtant, n'ose plus sortir. Le préfet de police Maupas s'alarme à l'excès des bruits qui circulent, des proclamations du Comité de résistance, qui accusent le Président de haute trahison et le mettent hors la loi. Dans la soirée de nouvelles barricades s'élèvent rue Beaubourg. La troupe les abat après une vive résistance. Ceux de leurs défenseurs qui n'ont pas fui sont fusillés. Sur le boulevard Montmartre les lanciers, pourchassant la foule, font quelques cadavres de plus. On les promène à la lueur des torches.

Dans ces heures d'angoisse, Morny seul garde sa tête. Il a demandé aux préfets de lui mander l'impression produite par le coup d'État dans leur département. L'un d'eux lui télégraphie :

— Je reçois une dépêche me disant que la Chambre triomphe sur toute la ligne.

Impertinent, il répond :

— Non, c'est la ligne qui triomphe sur toute la Chambre.

Il n'oublie pas ses intérêts. La Bourse a baissé, il se porte à la hausse. Pesant sur le Prince et sur ses amis, secouant Maupas, il fait décréter l'état de siège, la répression sans merci de l'émeute. Louis-Napoléon, démoralisé, s'épouvante des morts qu'elle va coûter. Son demi-frère le persuade de se mettre au lit, et ayant reçu carte blanche, il arrête avec le général Magnan, malgré Maupas, un plan d'opérations risqué, digne du joueur qu'il sera toujours. Les troupes vont rentrer dans leurs casernes, livrant la ville aux insurgés. Que dans cette nuit du 3 au 4 ils dépavent les rues, organisent d'autres barricades. Plus la rébellion sera forte, plus rigoureux l'écrasement, plus durable l'effet.

A l'aube du 4 décembre, en effet, Paris est aux républicains. Toutes les voies du centre sont coupées de barricades faites de voitures, de meubles, de matelas. La ville retentit de chants révolutionnaires. Sur le boulevard on crie : « A bas les prétoriens ! » La bourgeoisie se terre. Les gens du coup d'État semblent perdus. Maupas réclame du secours et Morny s'en gausse :

— On vous fait des barricades et vous n'êtes pas content !

La matinée humide, brumeuse, passe ainsi. A une heure seulement, Magnan fait marcher ses troupes. Bien reposées, ayant mangé et bu plus que d'usage, excitées par des distri-

butions d'argent et par les harangues de leurs chefs, elles brûlent de venger l'humiliation du 24 février, où elles ont laissé s'évanouir Louis-Philippe. Deux divisions se dirigent vers ces voies noires et limoneuses qui s'enchevêtrent des portes Saint-Martin et Saint-Denis à la place de Grève. Accueillies par des coups de feu tirés des fenêtres du boulevard, elles ripostent par une fusillade terrible sur les maisons et les passants. L'énorme barricade de la rue Saint-Denis est emportée après un assaut furieux. La rue Rambuteau, la rue Aumaire, la rue du Petit-Carreau sont nettoyées avec une affreuse rigueur.

Vingt-six tués pour la troupe, plus de trois cents pour les insurgés. Le soir, toute résistance est anéantie. Paris, inondé de soldats, se cache et se tait. Morny a voulu le mater. Il y a réussi. Le coup d'État triomphe, mais la ville le paie cher : elle ne l'oubliera jamais.

Quelques soubresauts encore dans la nuit, le matin d'après. Sans doute par le travail d'agents provocateurs : la police de Maupas, qui a eu peur, pousse aux excès pour les mieux réprimer. Pourtant bientôt la circulation est rétablie, les rues se réparent, les magasins se rouvrent, la vie d'affaires et de plaisirs reprend cours. La rente monte de cinq francs, au bénéfice de Morny. Cependant la police « épure ». Visites domiciliaires, perquisitions. Deux mille membres de sociétés secrètes, publicistes, anciens députés, tous républicains, sont arrêtés. Un tri est fait parmi les représentants conduits le 2 décembre à Mazas. Les plus importants sont transférés à Vincennes, au Mont Valérien. Les généraux, — est-ce ironie ? — au fort de Ham. Les autres relâchés. Certains contre leur gré. Thiers, essaie de parader d'abord. Mais reconnu sur le boulevard par des gamins, il est hué. Victor Hugo, Schœlcher et leurs collègues du Comité de résistance ont fui déjà à l'étranger.

Paris étranglé, la province réagira-t-elle ? Morny a enjoint la vigueur aux préfets. Ils rivalisent de zèle. Partout les républicains sont traqués. Tenues en respect par l'armée, les grandes villes sont muettes. Mais des remous violents se produisent dans la Nièvre à Clamecy, dans le Jura à Poligny, dans le Gers à Mirande, à Lectoure, dans l'Hérault, à Béziers, à Bédarieux, dans la Drôme, autour de Crest, dans le Var

où une véritable armée révolutionnaire fait tête aux régiments, dans les Basses'Alpes où tout le département prend feu, où un gouvernement insurrectionnel s'établit à Digne, où une nouvelle Jacquerie terrifie les campagnes. Mais sans vrais chefs, sans lien, ces mouvements, en quelques jours, sous la poigne militaire agonisent. La répression est inexorable. Vingt-cinq mille cinq cents personnes suspectes sont arrêtées, jugées dans chaque chef-lieu, par une « commission mixte » composée du préfet, du général et du procureur de la République, qui prononce sans appel. Un décret du 8 décembre, rédigé par Morny, a ordonné la déportation « de tout individu dont la présence sur le territoire paraîtrait dangereuse pour l'ordre public ». Texte inouï, les commissions mixtes en abusent. Les républicains sont traités en bandits de droit commun. 9 000 iront languir en Algérie, 200 pourrir en Guyane, d'autres encore resteront détenus dans un camp ou une forteresse. Statistique, mais éloquente. L'exil débarrasse le gouvernement de Thiers, de Rémusat, des généraux Changarnier, Lamoricière, Bedeau, Le Flô. Soixante et onze représentants républicains sont chassés de France. Un d'entre eux, Miot, est même déporté.

Ayant tremblé pour leurs biens, plus chers peut-être que leur vie, bourgeois et campagnards applaudissent à ces rigueurs. Beaucoup d'ouvriers, fiers de recouvrer le bulletin de vote, les approuvent. Morny félicite ses préfets. Le Prince-président prodigue les croix et les grades dans l'armée. C'est bien le moins ; elle l'a sauvé. Deux généraux obscurs, Vaillant et Harispe, sont faits maréchaux, Magnan est promu grand-croix de la Légion d'honneur. Des fournées de généraux, de colonels récompensent les soutiens de l'ordre.

Acte condamnable en soi, le coup d'État par ailleurs, on le voit aujourd'hui, était une faute politique. Les velléités de retour des princes d'Orléans n'offraient guère de danger. Comme le disait Changarnier, tandis qu'on le menait à Mazas : « en mai 1852, le Président aurait été certainement réélu ». Il était moins menacé par l'Assemblée qu'il ne le croyait, que ses amis ne le répétaient. Cette Assemblée pouvait le combattre par des intrigues, voire par des lois, l'égratigner par des brocards, elle ne l'eût jamais conduit à Vincennes. Sans violation de son serment, sans recours à la force, il se

fût maintenu au pouvoir, par le seul prestige de son nom et, sûr de l'assentiment du pays, se fût imposé à un Parlement lui-même renouvelé, où ses partisans eussent été sans doute de beaucoup les plus nombreux.

S'accomplissant même, le coup d'État pouvait choisir d'autres voies. Morny l'ordonnateur, Magnan l'exécutant, portent là une pesante responsabilité. « L'opération de police un peu rude » qu'annonçait le petit-fils de Talleyrand s'est achevée en tuerie, suivie d'une brutale proscription. Le nouveau régime en a pris un caractère de dictature militaire qui ne cessera de peser sur lui. Selon le mot triste de l'impératrice Eugénie, « il traînera toujours ce boulet au pied ».

* * *

Ayant si rudement taillé, on veut recoudre. Il le faut, moins encore pour la France passive que pour l'étranger en éveil. Vite un plébiscite qui approuve, qui consolide Louis-Napoléon. Son ministère caresse les catholiques. Le Panthéon est rendu au culte. On prescrit l'observance du repos dominical sur les chantiers publics. En récompense, Montalembert et ses amis mènent une chaude campagne. Plus généreux d'ordinaire, le grand orateur chrétien flétrit les défenseurs de la légalité : « Voter pour le Prince, dit-il, c'est armer le pouvoir pour dompter l'armée du crime, pour défendre vos églises, vos foyers, vos femmes contre ceux dont les convoitises ne respectent rien. »

Comment les vaincus résisteraient-ils à ce déchaînement des vainqueurs ? La presse est exactement muselée. Point d'opposition qui puisse se faire jour. Et pourtant Morny est inquiet. Il a d'abord prescrit pour le plébiscite le vote public sur registres : on y renonce. Le scrutin sera secret. Maintenant que ses affres sont passées, Louis-Napoléon, lui, ne doute point du résultat, il se montre, plus que son entourage, confiant dans le succès final. N'a-t-il pas pour lui l'armée, le peuple, les classes riches, sans compter l'invincible reflet de l'Empire ? Les 20 et 21 décembre, la France justifie son optimisme. Sept millions et demi de suffrages, — deux millions de plus qu'en 1848, — contre 64 000 lui donnent tous pouvoirs pour établir à son gré une nouvelle constitution.

Paris seul l'a déçu. En dépit de la pression officielle, Louis-

Napoléon n'y recueille que 133 000 voix sur plus de 300 000 inscrits. Épine qui blesse au vif le triomphateur. Désormais il se défiera toujours de Paris, toujours le craindra.

Baroche, procédurier adroit, placé à la tête de la commission qui tient lieu de pouvoir législatif, vient, le 31 décembre, en guise d'étrennes, présenter au Prince les résultats du plébiscite. « Rétablissez en France, conseille-t-il dans un discours boursouflé, le principe d'autorité. Combattez sans relâche ces passions anarchiques qui attaquent la société jusque dans ses fondements. » Louis-Napoléon répond d'une voix plus libérale et qui, par endroits, prend un ton d'excuse : « La France a répondu à mon appel. Elle a compris que je n'étais sorti de la légalité que pour rentrer dans le droit... Plus de sept millions de suffrages viennent de *m'absoudre*... J'espère assurer les destinées de la France en fondant des institutions qui répondent à la fois aux instincts démocratiques de la nation et à ce désir exprimé universellement d'avoir désormais un pouvoir fort et respecté. »

Pouvoir fort, instincts démocratiques... dans ces derniers mots il a fixé son propre dilemme. Le long duel latent de l'autorité et de la liberté, c'est la trame même de l'histoire intérieure du Second Empire.

LE NOUVEAU CONSULAT

Le 1er janvier, après un *Te Deum* célébré à Notre-Dame où il est accueilli par la marche triomphale composée par Lesueur pour le sacre de Napoléon, le Prince-président quitte l'Élysée pour s'installer aux Tuileries. Les monnaies reçoivent son effigie. Il est presque un souverain déjà. Mais le pas décisif n'est point franchi. Ce qu'il ressuscite à son avantage, ce n'est pas l'Empire. Sans doute le désire-t-il et, dans son entourage immédiat, on le désire encore plus. Mais il juge qu'il est trop tôt encore. Voulant tracer un sillon parallèle à la tranchée ouverte par son oncle dans l'histoire européenne, il voit dans son coup d'État la réplique du 18 brumaire, dans l'époque qui va suivre, son Consulat à lui.

Qu'elle doive durer ou ne serve que de transition nécessaire, la Constitution proclamée le 14 janvier par Louis-Napoléon reproduit le régime de l'an VIII. « La charpente

de notre édifice social, déclare-t-il, est l'œuvre de l'Empereur et elle a résisté à sa chute et à trois révolutions. Pourquoi, avec la même origine, les institutions politiques n'auraient-elles pas les mêmes chances de durée ? » Il oublie que les institutions sociales ont presque toujours un destin différent des politiques.

Comme le Premier Consul, le Président de la République est élu pour dix ans. Il a tous les pouvoirs, commande les armées, conclut les traités, nomme à tous emplois. Les ministres ne sont responsables que devant lui. Seul il propose les lois. Il dispose à son gré du Parlement, le réunit, l'ajourne, le dissout comme il lui plaît. Il n'a de comptes à rendre qu'au peuple français. C'est dire qu'il sera maître absolu tant qu'il aura du bonheur.

Comme en l'an VIII, et pourvus des mêmes noms, la Constitution étage trois organes législatifs : Sénat, Conseil d'État, Corps législatif.

Le Sénat, composé d'hommes choisis par le chef de l'État parmi les princes, les dignitaires, les hauts prélats, les chefs militaires, les grands magistrats, les illustrations de tout ordre (en principe au moins) doit comprendre cent cinquante membres, nommés à vie. Ils ont pour mission de contrôler les lois avant leur promulgation, d'interpréter la Constitution par voie de sénatus-consultes, de prendre en cas de dissolution du Corps législatif, les mesures d'urgence proposées par le Président. Leurs pouvoirs sont aussi larges qu'imprécis. Rouher et Troplong, surtout Rouher, rédacteurs de la Constitution et qui, pris de court, l'ont bâclée, se méfient du Corps législatif émané du pays, mais ils ne se méfient pas du Sénat, nommé par le Prince et où ils entendent bien jouer un rôle personnel.

Le Conseil d'État prépare les lois. Le Corps législatif, peu nombreux (260 membres), élu pour six ans, les vote. Il vote aussi le budget. Dans sa paralysie, c'est son seul droit effectif. Aucune initiative ne lui est laissée. Il ne peut interpeller les ministres pris en dehors de lui, et avec qui il n'a point de contact. Pas de publicité pour ses travaux, hormis un sec procès-verbal. Sa session ne durera que trois mois.

On en est venu aux législateurs muets annoncés un an plus tôt par Berryer. Comme au 18 brumaire, la France, lasse

de ses convulsions, se laisse aller toute aux mains d'un chef. Bonaparte l'avait payée de sa soumission par l'ordre et par la gloire. Son neveu tâchera de l'imiter et, par surcroît, pénétré des idées généreuses de 1848, il essaiera de lui donner plus de bonheur. C'est là sa profonde originalité. Ce nouveau despote sera le premier souverain *social.*

* * *

En attendant la mise en marche des nouveaux rouages, le Prince-président, par une cascade de décrets, cherche à assurer la tranquillité du pouvoir. Suppression des sociétés coopératives, contrôle sévère de la librairie, dissolution des gardes nationales, défense de rouvrir les clubs. On fait disparaître des édifices la devise républicaine, on abat les arbres de la liberté. Le ministère de la Police, — souvenir du Consulat et de l'Empire, — est rétabli pour récompenser Maupas.

Dans ce flot de décisions, qui gonfle *le Moniteur* de janvier 1852, pointent deux décrets qui spolient les princes d'Orléans. La donation faite par Louis-Philippe à ses enfants de tous ses biens personnels, quand il est devenu roi, est annulée. Restitués au domaine de l'État, auquel ils auraient dû être réunis, ces biens seront vendus et le produit partagé entre des institutions d'utilité publique : sociétés de secours mutuels, logements ouvriers, Crédit foncier, Légion d'honneur.

Persigny, honnête, mais brutal, fantasque, chagrin, sans jointures, sorte de reître échappé aux guerres de religion, a été l'inspirateur de ce brigandage. Louis-Napoléon s'y est laissé entraîner par son aversion pour les orléanistes, en dépit des prières de sa cousine Mathilde. Une désapprobation générale l'accueille. Rouher, Magne et Fould trouvent le courage de quitter le ministère. Morny, en désaccord latent avec son demi-frère pour avoir rappelé à un banquet avec peu de tact les liens secrets qui les unissent, saisit une occasion si honorable de rentrer sous sa tente. Le Prince le remplace par Persigny.

Dans les milieux politiques ou mondains de Paris, cette confiscation délie les langues : «C'est le premier vol de l'aigle », dit Dupin, courageux pour un calembour. Le trait enchante. Montalembert se sépare de Louis-Napoléon, qu'il avait jusque-

là soutenu. Tout frais nommé, le Conseil d'État regimbe. Deux de ses membres en sont exclus.

D'autres décrets-lois viennent régler le statut de la presse, la discipline des fonctionnaires, le rôle des préfets et des maires. Les journaux vont être moins libres encore que sous la Restauration. Autorisation préalable, cautionnement, droits de timbre et de poste les musèlent étroitement. Si un article, un dessin même déplaisent au pouvoir, le ministre de l'Intérieur inflige un avertissement ou suspend la publication. Toute information indépendante devient délit, passible non du jury, mais du tribunal correctionnel. A Paris, six ou sept journaux à peine pourront survivre. Soumis à une telle contrainte, il leur faudra gagner en ingéniosité, en esprit. Les publicistes de ce temps n'en manquent pas.

Les fonctionnaires et les députés doivent prêter serment de fidélité au Président. De nombreux universitaires le refusent et démissionnent. Fortoul, ministre de l'Instruction publique, brime l'École normale. On oblige les professeurs de Faculté à soumettre à l'autorité le schéma de leurs cours. Et, trait ridicule, on leur interdit le port de la barbe, devenu ainsi emblème séditieux.

Délégués de l'exécutif, les préfets participent de son extravagante enflure. Grassement payés, investis de tous pouvoirs, ils sont maîtres absolus dans leurs départements. Le gouvernement nomme les maires et adjoints : dans la grande ville ou la commune champêtre, ils ne sont plus que ses agents obséquieux.

Au tour maintenant de la réorganisation économique. Louis-Napoléon veut inaugurer son principat par un ensemble d'améliorations matérielles. Il décide la construction de nombreuses lignes de chemins de fer pour relier Paris à Lyon, à Strasbourg, aux centres industriels du Nord. Un réseau télégraphique serré s'étendra sur le territoire. Pour aider l'agriculture, le Crédit foncier est fondé. Les monts-de-piété et les sociétés de secours mutuels sont réorganisés.

Dans l'ordre financier, avec une hâte imprudente, il impose la conversion des rentes 5 pour 100 en 4,50 pour 100. Une crise boursière se déclare que seul le concours des banques peut enrayer. Enfin, il règle par décret, en l'augmentant quelque peu, le budget de l'exercice en cours qui, au

2 décembre, n'avait pas encore été voté par l'Assemblée.

Quatre mois de dictature rigoureuse préparent ainsi l'instauration d'un Parlement qui ne peut être que servile. Le 29 février, les élections, triturées par les préfets sous la rude poigne de Persigny, ont consacré le triomphe de la candidature officielle. Elles ont même un peu trop réussi. Sur 261 députés, 8 seulement sont opposés au régime : quatre royalistes, trois républicains, parmi lesquels Cavaignac et Carnot.

En sus des cardinaux, maréchaux et amiraux, ornement traditionnel des Chambres hautes, le Prince n'a désigné que soixante-douze sénateurs, la plupart sans éclat. L'ex-roi Jérôme, promu maréchal de France, dirigera, de nom au moins, le Sénat. Au Conseil d'État, présidé par Baroche, sont entrés comme chefs de section Rouher et Magne, que leur récente démission a laissés en faveur. Un ministre d'État, Casabianca, représentera le gouvernement devant les Chambres, les ministres ordinaires n'y ayant point accès.

Le 29 mars, le Président réunit sénateurs et députés aux Tuileries, avec un appareil qui se souvient des séances du Trône. Son discours, écrit par lui-même avec soin, est habile. Il fait l'apologie du coup d'État et promet que,si le pays reste calme, la Constitution pourra élargir les libertés publiques, que l'intérêt de l'ordre a fait diminuer. Il ne craint pas d'aborder l'idée d'un rétablissement de l'Empire : « Si les partis se résignent, rien ne sera changé. » Mais s'ils continuent leur opposition, « s'ils viennent sans cesse par leurs attaques mettre en question l'avenir du pays, *alors, mais seulement alors*, il pourra être raisonnable de demander au peuple, au nom du repos de la France, un nouveau titre qui fixe irrévocablement sur ma tête le pouvoir dont il m'a revêtu ».

Cependant, il conclut : « Ne nous préoccupons pas de difficultés qui n'ont sans doute rien de probable. Conservons la République : elle ne menace personne, elle peut rassurer tout le monde. »

Le Prince désirait nommer Morny président du Corps législatif, — car la Chambre n'a pas même le droit d'élire son bureau. Mais Persigny et Maupas, ennemis déclarés de Morny, ont combattu cette inclination. Morny, disent-ils, est mêlé à trop d'affaires véreuses. Et il n'a pas désarmé vis-à-vis du Président dont il médit à l'occasion.. Ils le font remplacer

par Billault, fils probable du roi Jérôme, ancien député sous Louis-Philippe, orateur de talent, passé trop vite des rangs libéraux aux rangs impérialistes, mais que l'exercice du pouvoir va revêtir d'une réelle et croissante autorité.

La session s'ouvre le 30 mars au Palais-Bourbon. Pour la plupart, les députés sont des hommes nouveaux, sans aucune expérience politique, d'avance soumis au pouvoir qui les a faits. Sans chefs, surveillés par quelques conseillers d'État qui dirigent de haut le travail législatif, ils doivent parler de leur banc : la tribune, — précaution significative, — a disparu. Les trois républicains, Cavaignac, Carnot et Hénon, pour refus de serment ont été déclarés démissionnaires. Quatre légitimistes, autant d'orléanistes, quelques hommes aussi qui, bien que dévoués au Prince, regrettent de voir l'opinion à ce point ligotée, gardent seuls un vague reflet sinon d'indépendance, au moins de dignité, au regard de deux cent cinquante industriels ou agriculteurs contents de bêler à l'unisson. Figure unique dans l'Assemblée, Montalembert assène en vain sur ce désert son courage et son éloquence. A l'occasion du vote du budget de 1853, — inquiétant par le déficit de 40 millions, la dette flottante de 750 millions, — l'orateur catholique élève une protestation amère, encore que mesurée. « On vous condamne à voter le budget tout entier ou à le rejeter, on vous pose cette alternative : tout ou rien... Cette alternative me paraît absurde et révoltante en matière de finances... Je regarde comme un mal sérieux l'anéantissement de tout contrôle et l'abaissement du seul corps électif qui existe dans le gouvernement français. Il en surgira tôt ou tard de graves difficultés pour le pays... »

Montalembert voit juste : un régime sans soupape est promis aux fissures ou à l'explosion.

Mais cet avertissement trop sage, Louis-Napoléon, qui assiste à la séance, l'entend avec colère. Aussitôt, par un message du ministre d'État Casabianca, il fait rappeler que le Corps législatif ne peut que s'abstenir ou s'incliner. L'Assemblée baisse la tête. On n'y entend plus, sur les fonds secrets, le ministère de la Police, l'audacieuse promotion d'Espinasse récompensé de sa brutalité au 2 décembre par le grade de général, que quelques observations lancées en flèche et que le pouvoir dédaigne d'entendre. Les affaires courantes

expédiées, l'Assemblée se sépare le 26 juin, sans que le pays ait semblé savoir qu'elle existait.

Dans ce tyrannique silence, la bourgeoisie oublie le *spectre rouge* et s'épanouit. Beaucoup de légitimistes, par hostilité contre les orléanistes, se rallient à une organisation politique qui ressemble de si près à la monarchie, qui s'appuie sur le clergé, qui veut rétablir partout la paix morale et sociale. L'Église, il va de soi, l'approuve sans réticence. Les paysans, — qui n'apprécient guère alors la liberté civique, — s'attachent à l'espoir de gains lents et tranquilles. Les ouvriers se résignent au fait accompli. Chez beaucoup la vieille fibre napoléonienne vibre toujours. Ils savent le Prince préoccupé d'idées sociales et comptent qu'il améliorera la condition des travailleurs. Finance, industrie, commerce, bâtiment croient qu'un âge d'or va s'ouvrir pour eux.

La société très vite a repris son train. Il est même plus vif et animé qu'auparavant. Le Prince-président n'a plus à compter : le Sénat lui a octroyé un traitement de 12 millions. Il réside encore à l'Élysée, mais offre de grandes fêtes aux Tuileries, à l'École militaire, à Saint-Cloud. Son pouvoir est si bien établi, il se sent si solide qu'il adoucit ses premières rigueurs. L'état de siège a été levé. Des commissaires, envoyés dans les départements, revisent les décisions des commissions mixtes et proposent des grâces nombreuses. Il n'en reste pas moins six mille proscrits.

L'Empire invinciblement se prépare. Nombre de conseils généraux et d'arrondissement, élus sous la volonté des préfets, demandent son rétablissement. Partout reparaissent les souvenirs napoléoniens. Des aigles sont distribués aux régiments. Un pieux service est célébré le 5 mai à Notre-Dame. Le 15 août redevient fête nationale. Le Code civil retrouve son nom de Code Napoléon.

* * *

La République n'existe plus qu'en exergue, au fond du décor français. Un nouveau régime s'est constitué dans les faits comme dans les esprits. Avant qu'il se constitue dans les formes, six mois vont passer. Délai nécessaire pour obtenir l'apaisement du pays, y renforcer encore la position déjà si forte du Prince-président, pour préparer l'opinion en Europe,

enfin pour vaincre les dernières répugnances, fixer les oscillations de celui qui, maître déjà de tout en France, ne s'appelle pas encore l'Empereur.

Le 28 juillet, le Prince-président remanie son cabinet. L'adroit Fould succède à Casabianca, insuffisant au ministère d'État ; Drouyn de Lhuys prend aux Affaires étrangères la place de Turgot. Persigny demeure le véritable chef du gouvernement. Son influence pousse de plus en plus au rétablissement formel de l'Empire. Plein d'idées saines comme d'utopies, cet homme ne sera jamais qu'un partisan, un séide. *Le Mémorial* est son Évangile et Napoléon son Dieu. Il a voué sa vie entière à cette grande aventure. Croyant l'heure venue de la couronner, il ne veut plus attendre. Il pèse de tout son mysticisme impérialiste, de ses objurgations, de ses reproches, de ses colères, — car il est violent, — sur cet ami de jeunesse qu'il a suivi dans ses équipées et qu'un retour de fortune a glissé dans l'habit du Premier Consul. Louis-Napoléon résiste. Timidité, indolence, désir de ne point violenter le sort ? Il sait bien qu'il sera empereur. Mais il ne se trouve pas prêt encore à coiffer la couronne. Persigny le secoue, cerne ses intentions, tance ses faiblesses. Et puisque, ministre de l'Intérieur, il a en mains le pouvoir immédiat, de tout son cœur il compromet le Président dans l'opinion, le hausse résolument vers ce trône à présent tout prêt et où il ne lui reste plus qu'à se laisser tomber.

Coup de partie, il organise pour lui un voyage dans les départements du centre et du midi. Louis-Napoléon a dit à ses ministres qu'il y comptait interroger le pays. Persigny va souffler la réponse. Il mande les préfets qui recevront le Prince et leur prescrit de faire crier partout sur son passage : « Vive l'Empire ! Vive l'Empereur ! » Accompagné de Saint-Arnaud et de Maupas, le chef de l'État se rend le 14 septembre à Bourges. Les troupes l'acclament, excitées par leur général. A Nevers, à Moulins, à Saint-Étienne, l'accueil est pareil. A Lyon, le Prince inaugure, au milieu d'un enthousiasme sincère, une statue de Napoléon. Son discours étonne et déçoit sa camarilla. Publiquement il se consulte et, non sans noblesse, explique son hésitation.

« Nous sortons à peine de ces moments de crise où, les notions du bien et du mal étant confondues, les meilleurs

esprits se sont pervertis. La prudence et le patriotisme exigent que, dans de semblables moments, la nation se recueille avant de fixer ses destinées... Si le titre modeste de Président pouvait faciliter la mission qui m'est confiée, et devant laquelle je n'ai pas reculé, ce n'est pas moi qui, par intérêt personnel, désirerais changer ce titre contre celui d'Empereur. »

Mots, dira-t-on. Mais leur son est sincère. Louis-Napoléon n'est pas décidé. Persigny va mettre ordre à ses scrupules. Dans les provinces du sud, la police, craignant des manifestations hostiles, a redoublé de zèle. Les citoyens regardés comme démocrates ont été arrêtés pour quelques jours, et les municipalités ont prescrit de pavoiser et d'illuminer sous peine de contravention. Ce sont là précautions excessives : Louis-Napoléon, passant sous des arcs de feuillage, devant des banderoles qui le saluent du titre impérial ou célèbrent le 2 décembre, trouve dans toutes les villes une foule empressée et chaleureuse. A Grenoble, Avignon, Marseille, Montpellier, Toulouse, adulé par les préfets, les évêques, les généraux qui répandent à ses pieds un encens excessif, il ne peut plus douter que la France veuille revenir à l'Empire. Il le constate officiellement dans le discours qu'il prononce à Bordeaux. Il y répond par avance aux critiques que chez ses derniers opposants la restauration impériale pourrait faire naître :

« Par esprit de défiance, certaines personnes se disent : l'Empire, c'est la guerre. Moi, je dis : *l'Empire, c'est la paix*. C'est la paix, car la France la désire, et, lorsque la France est satisfaite, le monde est tranquille. La gloire se lègue bien à titre d'héritage, mais non la guerre. »

Il trace alors le programme du règne qui va commencer. Programme politique, religieux, économique ; il est étagé pour plaire à tous et en effet plaît infiniment.

« J'en conviens, j'ai, comme l'Empereur, bien des conquêtes à faire. Je veux, comme lui, conquérir à la conciliation les partis dissidents... Je veux conquérir à la religion, à la morale, à l'aisance, cette partie encore si nombreuse de la population qui, au milieu d'un pays de foi et de croyance, connaît à peine les préceptes du Christ ; qui, au sein de la terre la plus fertile du monde, peut à peine jouir de ses produits de première nécessité.

« Nous avons d'immenses territoires incultes à défricher, des routes à ouvrir, des ports à creuser, des rivières à rendre navigables, des canaux à terminer, notre réseau de chemins de fer à compléter. Nous avons, en face de Marseille, un vaste royaume à assimiler à la France... Nous avons partout enfin des ruines à relever, des faux dieux à abattre, des vérités à faire triompher. Voilà comment je comprendrais l'Empire, si l'Empire doit se rétablir. Telles sont les conquêtes que je médite ; et vous tous qui m'entourez, qui voulez, comme moi, le bien de notre nation, vous êtes mes soldats. »

Revenant vers Paris, il passe par Amboise où il annonce à Abd-el-Kader, prisonnier depuis cinq ans, qu'il lui rend la liberté. La scène est belle :

— Vous avez été l'ennemi de la France, dit le Prince, mais je n'en rends pas moins justice à votre courage, à votre caractère, à votre résignation dans le malheur. C'est pourquoi je tiens à honneur de faire cesser votre captivité, ayant pleine foi dans votre parole.

Droit dans son burnous blanc, la barbe déjà grise, un chapelet dans ses mains blanches et petites, plus semblable à un ascète qu'à un chef militaire, l'émir de ses yeux bleus regarde avec douceur cet homme chamarré qui lui parle, qui lui aussi a connu la prison, mais que la prison a conduit au faite. Il le remercie avec noblesse :

— Mes os sont vieux. Quant au reste de mon corps, tu l'as renouvelé par ton bienfait.

Ce bienfait, il s'en souviendra huit ans plus tard, lors des massacres de Syrie.

Paris reçoit Louis-Napoléon de façon triomphale, au son des cloches et du canon. Il n'est qu'un cri pour le saluer : « Vive l'Empereur ! »

Un soir, à la Comédie Française, Rachel paraît sur la scène et déclame de fort pauvres vers sur ce thème maintenant classique : l'Empire, c'est la paix. Aussitôt après, — et quelques mauvais esprits, dont l'ambassadeur d'Autriche Hübner, le remarquent en riant, — le rideau s'ouvre sur la pièce de Musset : *Il ne faut jurer de rien.*

Cependant la machine roule. Le Sénat se réunit le 4 novembre pour modifier la Constitution. Sur le rapport hâtif de Troplong, il adopte un sénatus-consulte rétablis-

sant la dignité impériale en faveur de Louis-Napoléon et de sa descendance. Un seul *non*, celui du républicain Viellard, ancien précepteur du Prince, que, sans regarder à leur divorce d'opinion, celui-ci par reconnaissance a nommé sénateur. Le 21 novembre, un plébiscite est ouvert pour confirmer la décision de l'Assemblée. En dépit des diatribes des démocrates proscrits, de la ferme protestation du comte de Chambord, de la démission de deux députés légitimistes, MM. de Kerdrel et de Calvières, son résultat n'est pas douteux.

Ce jour-là Louis-Napoléon donne un petit bal à Saint-Cloud pour « fêter, dit Hübner, l'enterrement de la République ». Cet enterrement est consacré par 7 824 000 voix contre 253 000. Cependant le nombre des abstentions est énorme : plus de deux millions, dues aux provinces royalistes de l'Ouest, aux villes républicaines du Midi. Pareil chiffre aurait de quoi faire songer des esprits prudents. Mais une sorte d'ivresse a saisi la camarilla du Prince, et lui-même, dans cette aurore du pouvoir souverain, se laisse emporter.

Ayant acheté le charmant château de Villeneuve-l'Étang, il a fait aussitôt démolir le mur qui sépare son parc du domaine de Saint-Cloud. Son factotum Bacciochi observe que plus tard peuvent s'élever des contestations avec l'État. Louis-Napoléon le regarde, étonné :

— Pour moi, dit-il, il n'y a pas de plus tard. Je vivrai ou je mourrai ici.

Dans la nuit du 1er décembre, sénateurs, conseillers d'État, députés, escortés de cavaliers porteurs de flambeaux partent en carrosse pour saluer l'Empereur à Saint-Cloud. Au discours courtisan de Billault, il répond avec la convenance dont à cette époque ses harangues sont marquées. Il fait appel à tous les partis, se déclare solidaire des dynasties anciennes. Il ne veut que représenter la France, mais toute la France : « Aidez-moi, messieurs, dit-il avec une émotion qui assourdit sa voix, à asseoir un gouvernement stable qui ait pour base la religion, la probité, la justice, l'amour des classes souffrantes. »

Le lendemain, anniversaire d'Austerlitz et du coup d'État, l'Empereur entre solennellement dans Paris. Il passe à cheval sous l'Arc de l'Étoile, entre Saint-Arnaud et Persigny. Les troupes rangées sur le Carrousel l'accueillent de vivats sans

réserve. La restauration de l'Empire, qu'est-ce, sinon le triomphe de l'armée ? Un Napoléon ne saurait être un dictateur civil. Tels des chevaux hennissant aux trompettes, les soldats qui, malgré les succès d'Algérie, gardent le deuil de Waterloo, relèvent avec joie la tête vers l'aigle étincelante qui, comme jadis, sous l'Ancien, somme leurs drapeaux neufs.

L'Empereur rentre ensuite aux Tuileries où l'accueille une foule chamarrée, qui se perd en hommages. Partout les abeilles et les *N* couronnées ont reparu sur les murs, les étoffes, les tapis. Tordant sa moustache qui s'allonge, il va devant soi, les yeux demi-fermés, d'un pas lent, les traits baignés d'un sourire obscur...

Il a pris le nom de Napoléon III, seul convenable en somme, car le roi de Rome a succédé régulièrement à son père, et a été proclamé en 1815 par la Chambre des représentants et les Pairs. Sa première visite est pour l'Hôtel-Dieu. Son premier décret accorde une libérale amnistie. Sont nommés maréchaux le général de Castellane et les deux auxiliaires du 2 décembre, Saint-Arnaud et Magnan. Morny est fait grand-croix de la Légion d'honneur, Walewski grand-officier. Les sénateurs reçoivent une dotation uniforme de 30 000 francs. En retour, ils fixent à 25 millions la liste civile de l'Empereur. A leur tête, Troplong succède à l'ex-roi Jérôme, incapable de sérieuses fonctions. Le cabinet au pouvoir n'est pas modifié. Walewski est ambassadeur à Londres, Castelbajac à Pétersbourg, Bourqueney à Vienne, Moustier à Berlin. Morny, en demi-disgrâce, demeure dans la coulisse. Il s'y occupe, de compte à demi avec sa belle amie, Mme Le Hon, femme du ministre de Belgique, d'affaires trop aisément fructueuses. Mais il ne tardera pas à regagner sa faveur.

En même temps qu'il récompense ses amis et montre à l'égard de ses adversaires une intention d'indulgence, Napoléon III fait encore renforcer ses pouvoirs par le Sénat. Désormais, il aura le droit de modifier à son gré les traités de commerce et d'ordonner tous les travaux d'utilité générale. Il disposera du budget en autorisant d'un chapitre à un autre des virements de crédit.

Le Corps législatif perd là presque toutes les attributions qui lui restaient. On lui dore la pilule en accordant à ses membres une indemnité mensuelle de 2 500 francs pendant

la session. Idée chère au régime : faire oublier par des satisfactions pratiques l'absence des libertés.

La proclamation de l'Empire ne surprend pas l'Europe. Elle s'y attendait. Les quatre années de consulat de Louis-Napoléon ont été vues avec faveur par les souverains étrangers. Il sert de rempart à leurs yeux contre la poussée révolutionnaire. Cette France idéaliste et nerveuse a déjà bien secoué les trônes. Ils ne désirent rien tant que d'y voir s'asseoir un ordre ferme, une vraie stabilité.

L'avènement de Napoléon III soulève toutefois une grave question de principe. Au Congrès de Vienne, les Puissances se sont engagées à ne jamais permettre le retour sur le trône français d'un membre de la famille Bonaparte. Vont-elles reconnaître ou non le nouvel Empereur ? L'Europe alors garde le respect des traités. Surtout les trois grandes monarchies du continent, Russie, Prusse, Autriche, si longtemps unies par la Sainte-Alliance, peuvent-elles aisément infliger à leur politique traditionnelle un si éclatant démenti ?

Cependant les États secondaires s'empressent : Deux-Siciles, Suisse, Piémont, Belgique, principautés allemandes. L'Espagne va bientôt les suivre. Pour l'Angleterre, elle se décide sans tarder. Le coup d'État, l'an passé, y a soulevé une vague de colère. Le sang versé a scandalisé la reine Victoria, fait jeter feu à la presse libérale. L'ami du Prince-président, Palmerston, qui, sans prudence, saluait la fin de la République, a dû quitter le ministère. Mais le temps a émoussé les principes et les indignations. Napoléon III dans sa personne est sympathique, sinon à l'opinion, du moins à l'élite anglaise. Il a vécu longtemps parmi elle. On l'y tient pour un gentleman et un homme de progrès. Ses déclarations pacifiques ont plu à Londres. Il s'est fait représenter aux funérailles de Wellington ; l'attention a touché. Aussi, dès le 6 décembre, le chef du Foreign Office, lord Malmesbury, — lui aussi ami de longue date, — annonce-t-il au Parlement que la reine Victoria reconnaîtra l'Empire français. « Le nouveau souverain, dit-il, bien qu'il ait assumé le titre de Napoléon III, tient son pouvoir, non d'une prétendue hérédité impériale contraire aux déclarations du Congrès de Vienne, mais de la volonté nationale. » Le cabinet britannique fait

mieux ; il s'emploie à obtenir l'assentiment des autres cours.

Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume est nettement hostile. Luthérien mystique, cherchant toujours un impossible équilibre entre ses scrupules et son ambition, il redoute la France et hait le nom de Bonaparte. Le coup d'État lui fait présager un nouveau bouleversement européen. Voyant la Belgique en péril, il propose une alliance défensive à l'Angleterre, la Russie et l'Autriche, offre son armée. Ni Pétersbourg, ni Vienne ne prennent ce fantasque au sérieux.

Le tsar Nicolas a approuvé hautement le 2 décembre. Pourtant l'autocrate voit avec dépit s'élever en Europe un autre Empire, surtout un Empire napoléonien. Il finit par reconnaître Napoléon III, mais de mauvaise grâce. Les lettres de créance qu'il lui adresse par son ambassadeur Kisselev portent la suscription : *Sire et bon ami*, au lieu de : *Monsieur mon frère*, ordinaire entre souverains.

Le ministre des Affaires étrangères, Drouyn de Lhuys, en fait l'observation à Kisselev. « La Cour de Pétersbourg est bien jeune, lui dit-il, pour rompre avec les traditions ou prétendre en créer de nouvelles. » Pour Napoléon III, il affecte avec esprit d'apprécier la formule du Tsar : « On subit ses frères, dit-il à l'ambassadeur, tandis qu'on choisit ses amis. » Toutefois, l'affront lui a été sensible et il ne l'oubliera pas. Après la Russie, mais revenues à la courtoisie ou à la prudence, la Prusse et l'Autriche reconnaissent, dans les formes habituelles, le régime impérial.

* * *

Le souci premier d'une dynastie, c'est l'hérédité. Les Bonaparte restaurés, si le fils d'Hortense venait à manquer, qui lui succéderait ? Le Sénat, hostile à l'ex-roi Jérôme, viveur fourbu et décrié, et à son fils le prince Napoléon, César en réserve qui joue au démocrate, a laissé la question en suspens. L'Empereur l'a réglée par décret, le 26 décembre, en faveur de ses collatéraux, en attendant les héritiers directs qu'il espère bien obtenir. Car il veut se marier, et tout de suite. N'a-t-il pas déjà quarante-quatre ans ? Quelques mois plus tôt, il sollicitait déjà la main de la princesse Wasa, petite-fille de sa cousine Stéphanie de Bade. Mais l'archiduchesse Sophie, mère du jeune empereur François-Joseph,

a fait échouer le projet. Elle ne peut se consoler de voir le fils d'Hortense occuper la place du roi de Rome qu'elle a aimé. Morny, peu après, a entamé une négociation avec le prince de Hohenlohe-Langenburg, allié à la famille royale d'Angleterre. Sa fille, la princesse Adélaïde, ne demanderait pas mieux que de devenir impératrice. La reine Victoria, pressentie par Walewski, hésite. Elle doute de la solidité du nouveau régime. Elle sait aussi que Napoléon III dans ce moment même poursuit de ses assiduités une belle Espagnole.

Le nouvel Empereur, comme sa mère et sa grand-mère, est de complexion amoureuse. Il a eu des maîtresses sans nombre et de toutes classes, car il ne regarde qu'à la mine, et son cœur est ensemble volage et ardent. Déjà il peut compter au moins trois enfants naturels, deux nés durant sa captivité au fort de Ham, de la « belle sabotière » Éléonore Vergeot, et un autre de miss Howard, sa « chaîne anglaise ». Lié à celle-ci par l'habitude et aussi par la reconnaissance, il voudrait ne plus lui garder que de l'amitié. Depuis plusieurs mois, il adresse ses attentions à Eugénie de Montijo, comtesse de Teba, de haute noblesse espagnole, qui avec sa mère parcourt les capitales et les villes d'eaux d'Europe, est fêtée à Paris dans les salons. Sa beauté, sa grâce désinvolte l'ont attiré, retenu, séduit.

Eugénie est âgée de vingt-sept ans. Rousse, de teint transparent, elle porte sur un cou long et pur une tête petite. Sur ses yeux bleus trop rapprochés, se ferment des paupières en coquille. Son nez est droit, sa bouche fraîche. Elle est faite à ravir : ses épaules tombantes, sa gorge épanouie sont déjà d'une femme. D'intelligence courte, elle est fière, emportée, chevaleresque, tenace dans ses affections comme dans ses préjugés, et elle n'en manque point. Son catholicisme est intransigeant, encore que sans bigoterie. L'instruction chez elle montre de graves lacunes. Mais elle est douée de mémoire, a de la lecture, sait quatre langues, et parle de tout avec assurance, parfois avec éclat. Sa coquetterie, son élégance peut-être trop recherchée, son usage achevé du monde assemblent les hommes autour d'elle. C'est la société qu'elle préfère. Les femmes en médisent et ne l'aiment pas.

A la veille du rétablissement de l'Empire, la comtesse de Montijo et sa fille sont invitées aux chasses offertes par le

Prince à Fontainebleau. De plus en plus Eugénie occupe sa pensée. Le plaisir qu'il a éprouvé d'abord à la voir s'est changé en un profond désir dont il sent qu'il ne se déprendra plus. A-t-il, dès lors, la pensée de l'épouser ? Rien n'est moins sûr. Son entourage, sa famille, surtout son cousin Napoléon lui répètent que M[lle] de Montijo ne demandera pas mieux que de devenir une autre Pompadour. On se trompe bien ; la jeune fille est d'une lignée et d'un caractère, sans parler des scrupules religieux, à ne pas accepter une position équivoque.

Dans ce séjour à Fontainebleau, perdant la tête, le Prince finit par se déclarer. M[lle] de Montijo répond avec réserve. Sans doute n'a-t-elle pas elle-même d'intentions bien nettes. Mais sa mère les a pour elle. La comtesse de Montijo a joué un rôle politique à Madrid; en dépit de nombreux avatars, elle n'a renoncé ni à l'intrigue, ni à l'ambition. Qu'elle use d'adresse et sa fille peut devenir impératrice. Aussi, en maîtresse femme, dirige-t-elle vers ce but la manœuvre, quoique Eugénie y répugne et que son cousin Lesseps, son ami Mérimée, sa fille aînée, la duchesse d'Albe, se montrent opposés à ses desseins.

L'Empire proclamé, au cours de chasses à Compiègne, Napoléon se montre plus pressant encore auprès d'Eugénie. Dans une promenade, il va jusqu'à prendre une branche de lierre et l'arrondissant en forme de couronne à la poser sur sa tête : « En attendant l'autre », murmure-t-il.

Oubliant le projet Hohenlohe toujours pendant, il en est venu à cette quasi-promesse. Il la confirme au bal des Tuileries, le 31 décembre. M[lle] de Montijo y a essuyé un affront de la part de la femme du ministre de l'Instruction publique, M[me] Fortoul. Napoléon III la console et l'assure de ses sentiments. Mais le lendemain, il reçoit la visite de Walewski, inquiet des bruits qui courent et qui le conjure de ne pas compromettre une alliance qui peut assurer au nouveau régime l'amitié de la cour anglaise. Pris de court, un peu penaud, Napoléon III se décide enfin à répondre :

— Soit, je me ferai violence. J'épouserai la princesse Adélaïde de Holenlohe, si la décision qu'on attend d'elle entraîne le mariage. Mais si elle est contraire, j'épouserai immédiatement M[lle] de Montijo.

Il espère un refus de la reine Victoria. En effet, la reine

chapitre sa nièce, et lui montrant dans l'empereur des Français un homme à caprices, la persuade qu'avec un tel mari, si brillant que soit le présent, elle n'aura dans l'avenir ni sûreté ni repos. Dès le 8 janvier, prévenu par l'ambassade britannique, Napoléon prend son parti. Sourd aux représentations de ses ministres qui tels que Drouyn de Lhuys, Persigny, Fortoul, menacent de démissionner, s'il s'abaisse à un mariage qui ne soit princier, insoucieux de l'effet qu'une telle union pourra produire sur les cours qui ne l'ont pas encore reconnu, le 13 janvier il fait porter par son chef de cabinet sa demande officielle à la comtesse de Montijo.

Au Conseil des ministres qui suit, il annonce ses fiançailles : « Je ne vous demande pas d'avis, messieurs, c'est une résolution que je vous fais connaître. » Devant cette volonté souveraine, l'orage grondant s'apaise aussitôt. Les ministres s'inclinent. La famille impériale dévore sa rancœur. L'impression pourtant dans les milieux diplomatiques est mauvaise. Le faubourg Saint-Germain se voile la face, et la Bourse baisse. Mais dans le public l'opinion se montre plutôt favorable, à Paris surtout, où les femmes apprécient le romanesque du choix.

Le 22 janvier, réunissant aux Tuileries dans la salle du Trône les bureaux du Sénat et du Corps législatif ainsi que le Conseil d'État, il déclare son mariage dans un discours assez impertinent pour l'étranger, mais fait pour toucher le pays :

« Quand en face de la vieille Europe, on est porté par la force d'un nouveau principe à la hauteur des anciennes dynasties, ce n'est pas en vieillissant son blason et en cherchant à s'introduire à tout prix dans la famille des rois qu'on se fait accepter... Celle qui est devenue l'objet de ma préférence est d'un naissance élevée. Française par le cœur, par l'éducation, par le souvenir du sang que versa son père pour la cause de l'Empire, elle a, comme Espagnole, l'avantage de ne pas avoir en France de famille à laquelle il faille donner honneurs et dignités... Je viens donc, messieurs, dire à la France : « J'ai préféré une femme que j'aime et que je respecte à une femme inconnue dont l'alliance eût eu des avantages mêlés de sacrifices. Bientôt, en me rendant à Notre-Dame, je présenterai l'Impératrice au peuple et à l'armée. »

Ce discours peut faire froncer le sourcil aux anciennes

aristocraties, il est approuvé par l'opinion française. Mlle de Montijo du reste gagne de nombreuses sympathies en refusant le crédit de 600 000 francs qui lui est offert par le Conseil municipal de Paris pour l'achat d'une parure de diamants. Elle demande que la somme soit employée à des charités. De même, elle affecte la dot que lui assigne Napoléon III à des œuvres de bienfaisance.

Poussée par sa mère, par les Espagnols de son entourage, elle a accepté ce mariage de féerie plus sans doute qu'elle ne l'a vraiment désiré. Mais son orgueil a vaincu ses appréhensions. Elle n'aime point l'Empereur, plus âgé qu'elle de vingt ans et dont la séparent beaucoup d'idées et d'habitudes. Cependant elle éprouve pour lui une réelle amitié et aussi une profonde gratitude « du geste de paladin », comme elle dit, par lequel il a renversé tant d'obstacles pour suivre le vœu de son cœur. Elle lui sait aussi le plus grand gré de s'être rapproché pour lui plaire de la religion, et d'avoir promis de communier avec elle le matin du mariage, à l'Élysée que, dès les fiançailles officielles, Napoléon III a mis à sa disposition.

Le dimanche 30 janvier 1853, au bruit du canon, au son des cloches, par un ciel de printemps, entourée d'un éblouissant cortège, Eugénie de Montijo, assise près de Napoléon dans le carrosse doré du Sacre, quitte les Tuileries pour Notre-Dame dont le portail disparaît sous les cartons bariolés et les drapeaux. Sur le parvis, en descendant de voiture, elle trouve un geste charmant où paraît sa grâce caballero. Quittant le bras de l'Empereur, elle se tourne vers la place, et à l'immense foule adresse sa grande révérence de cour, si souple, si ployée, qu'un instant elle semble à genoux. Puis, très pâle, aux sons de la marche du *Prophète*, elle entre alors dans la cathédrale, où devant une assistance de princes, de dignitaires, d'ambassadeurs qui semble un reflet pâli de l'Assemblée du Sacre, elle va recevoir de Mgr Sibour la bénédiction qui de cette jeune étrangère fera la troisième impératrice des Français.

Un tel mariage, voulu par Napoléon III, par dépit de n'avoir pu contracter d'alliance plus haute, par le désir de s'assurer au plus tôt des héritiers directs, surtout enfin pour satisfaire une passion d'homme mûrissant, aura l'influence la plus directe, la plus sensible sur sa destinée, sur celle du

Second Empire, sur celle de la France. On ne peut douter que le fils d'Hortense marié à Carola Wasa ou à Adélaïde de Hohenlohe, de beauté plus modeste, mais affiliées au principat européen, n'eût suivi une politique générale différente de celle qu'il adoptera, surtout après 1860, quand l'Impératrice prendra part aux affaires. Rarement s'est mieux mesurée qu'ici l'influence des sentiments des individus, de leur vie intime sur les événements. Même aux temps de démocratie, l'histoire porte le poids des mobiles privés. Républiques ou monarchies, les conducteurs d'État sont des hommes et leurs actes publics s'inspirent, trop souvent, hélas ! de passions ou d'intérêts personnels.

L'Empire dès ce moment a revêtu ses formes. Les maisons des souverains sont constituées, les offices de l'Empire premier rétablis : grand-maréchal du Palais, le maréchal Vaillant ; grand-maître des cérémonies, le duc de Cambacérès ; grand-chambellan, le duc de Bassano ; grand aumônier, Mgr Menjaud, évêque de Nancy ; grand-écuyer, le maréchal de Saint-Arnaud ; grand-veneur, le maréchal Magnan ; premier écuyer, le colonel Fleury. Tous sont pourvus d'énormes traitements.

Napoléon III, à l'exemple de son oncle, aurait voulu entourer l'Impératrice de femmes de la haute aristocratie. Il n'y réussit pas. Le faubourg Saint-Germain n'efface pas sa moue dédaigneuse. Le nouveau pouvoir le rebute par son origine comme par un éclat qu'il trouve tapageur. On doit se contenter de personnalités impérialistes : la duchesse de Bassano sera dame d'honneur ; la princesse d'Essling, grande-maîtresse ; le comte Tascher de la Pagerie, grand-maître. Pour dames du Palais, Mmes de la Tour-Maubourg, de Montebello, de Lezay-Marnesia, de Pierres, de Las Marismas, plus tard Mmes de La Bédoyère, de La Poeze, de Saulcy, de Rayneval, de Parabère. La plupart sont des amies personnelles de la jeune Impératrice.

Installés au Palais-Royal, l'ex-roi Jérôme et son fils, le prince Napoléon, que la France entière connaît sous le sobriquet de *Plonplon*, ont eux aussi, à l'imitation de l'ancien régime, de somptueuses maisons militaires et civiles. Un luxe extrême, assez lourd, se déploie partout. Comme les

Tuileries, les ministères, les ambassades, quelques salons demi-officiels s'illuminent pour de grands dîners, des réceptions, des bals. Une vie brillante se déploie. La société du temps de Louis-Philippe s'était engourdie, à l'image de la cour du roi-citoyen où l'on voyait la reine Marie-Amélie tirer l'aiguille entre deux épouses d'officiers de la garde nationale, à la clarté d'une lampe Carcel. Le Second Empire rompt avec ces ternes habitudes. Il veut donner à la France, à l'Europe une impression de splendeur. Simples eux-mêmes dans le quotidien, les nouveaux souverains croient à l'utilité de la parade. Sous leur impulsion, un air de gaieté, parfois trop vive, réveille Paris.

* * *

Napoléon III, tout Beauharnais, c'est-à-dire gentilhomme et créole, ne ressemble en rien au Bonaparte dont il tient tout et dont il s'efforce sans cesse à retrouver les pas. S'il est un chef, il n'est point un soldat. Il n'aime pas la guerre, elle lui fait saigner le cœur. Il n'a pas l'ambition dévorante de son oncle ni son insatiable esprit de domination. Point de coup d'œil, de décision nette et prompte. Le sens du réel, si fort chez le Corse, est chez son neveu oblitéré par l'imagination, les chimères. Certes courageux, mais sans élan, sans flamme, indolent, flegmatique, tenace, il chemine vers ses buts sans s'ouvrir, sans accepter de conseil, avec un goût froid de l'aventure, une confiance profonde dans son destin, qu'il juge, de bonne foi, « providentiel ». Souverain, il garde mérites, travers, même dehors du conspirateur. Quoi qu'il fasse, il ne sera jamais qu'un carbonaro couronné.

Fils d'une époque bâtarde, bien qu'il souhaite la gloire, il n'a pas ce sens de grandeur à l'antique qui a haussé, roidi les figures de la Révolution et de l'Empire. Les sommets de l'histoire ne l'obsèdent pas. Son intelligence, sinon vive, du moins étendue, se porte plutôt vers l'économie politique, les problèmes sociaux, le progrès de l'industrie. Dans sa tête un amas de projets, de rêves entassés depuis vingt ans font un singulier mélange : idées révolutionnaires, doctrine impérialiste, goûts conservateurs, instinct pacifique, attrait militaire vont imprimer à sa pensée comme à sa politique des cahots, des hésitations, des retours. Mais chez lui prime un

trait essentiel. Son éducation, sa vie en ont fait un Européen. Il va le demeurer sur le trône, et il en arrivera parfois, — bien qu'il en ait le souci, — à ne plus voir assez nettement l'intérêt français. Son ambition suprême est d'assurer la paix et la prospérité du continent dans un cadre harmonieux où les peuples retrouveront enfin leur identité, satisferont leurs aspirations, équilibreront leurs droits...

Attachant, séduisant même par un charme de douceur et de courtoisie, sa vraie bonté, sa générosité souvent excessive, il se fait peu d'illusions sur les hommes. Ce n'est point qu'il n'ait des amis privés : son chef de cabinet Mocquard, viveur usé, très fin, le docteur Conneau, dévoué jusqu'à l'aveuglement, son compagnon de jeunesse l'Italien Arese, sa vieille amie d'Arenenberg Hortense Cornu. Bien qu'il ne livre à aucun d'eux toute sa pensée, ils auront sur lui, sans qu'on le sache et que lui-même le reconnaisse, cette influence d'atmosphère, de sentiment, insaisissable, mais qui agit sur les plus forts. D'autres influences encore vont tour à tour s'exercer sur l'Empereur ; celle de Persigny, instable et ardent, celle de Morny qui, le coup de force passé, retourne d'instinct vers le libéralisme, plus tard celle de Rouher, solide et cauteleux avocat d'Auvergne, partisan de l'autorité intégrale, enfin celle de l'Impératrice qui grandira avec les années et produira de profonds résultats. Mais aucune ne dominera complètement Napoléon III. Sa nature mystérieuse et fuyante le défend contre les empiètements et les convoitises. Le pouvoir, il y tient comme à sa vie, il ne cessera de l'exercer soi-même, selon ses idées, ses théories, ses craintes, ses espérances, par des moyens imprévus, encore que médités, par des voltes subtiles, des intrigues souterraines, tout un lacis d'agents cachés. Ce n'est que dans la dernière période du règne, que malade, diminué dans le corps et l'esprit, cédant au flot des forces adverses, il se résignera à abdiquer la dictature et laissera, mais trop tard, à la veille de la catastrophe, l'Empire entrer dans la voie féconde où l'appelait la liberté.

OCTAVE AUBRY.

(A suivre.)

LA NEUTRALITÉ VOLONTAIRE DE LA BELGIQUE

ET LES PROGRÈS DE L'ARMEMENT AÉRIEN

La Belgique vient de procéder, après accord avec l'Angleterre et la France, à un ajustement de son statut juridique international, dans l'espoir de mieux empêcher que son territoire ne devienne une fois de plus le champ de bataille de l'Europe. Elle ne veut pas être entraînée, par le jeu de traités ou d'accords particuliers auxquels elle n'est point partie, dans des complications internationales n'affectant pas ses intérêts ; elle s'est proposé d'en venir à une neutralité volontaire lui laissant son entière liberté de décision et d'action.

Elle n'a souscrit aucun engagement, même en ce qui concerne sa défense et ses obligations envers la Société des nations. Elle a affirmé d'autre part sa détermination d'organiser ses frontières et de les défendre avec toutes ses forces en cas d'agression ou d'essai de passage de vive force. Elle ferait alors appel à l'aide de garants fidèles à la parole donnée, comme en 1914. Elle renouvelle l'assurance de sa fidélité au pacte de la Société des nations et aux obligations que le pacte comporte pour ses membres contre un État coupable d'une agression non provoquée. On sait que ces obligations se résument en ceci : coercition immédiate, coercition militaire laissée en définitive au jugement de chacun ; l'Angleterre, par exemple, a précisé récemment que son secours militaire à la victime d'une agression ne serait pas automatique. En somme, la Belgique se replie sur elle-même avec l'intention

d'éviter le plus possible toute occasion de jouer un rôle actif dans un système de sécurité collective.

Or, il se trouve que les armements modernes, surtout les armements aériens de jour en jour plus nombreux, plus puissants, plus mobiles et de plus longue portée, modifient la conception antérieure de la sécurité d'une nation en la faisant dépendre de la sécurité de plusieurs. La géographie aidant, ils imposent la sécurité collective. Le fait est particulièrement accusé en Europe occidentale où la Belgique est, plus que jamais, la voie naturelle aérienne et terrestre, d'une part, de l'est vers Paris et Londres et, d'autre part, de l'ouest vers le Rhin, la Ruhr et le Main.

A priori, il semblerait qu'une telle discordance marquât un défaut de réalisme et de solidarité du nouveau statut belge. A l'examen, il apparaîtra qu'il présenterait pour la Belgique un danger, s'il n'était pas appliqué avec le souci de faire résolument face aux menaces effectives ; qu'il permettrait à une Belgique non envahie d'éviter, au moins momentanément, la participation à un conflit, mais que, dans l'hypothèse d'un conflit généralisé, des raisons militaires très fortes inviteraient l'agresseur à la violation aérienne immédiate de la neutralité et à une violation terrestre simplement retardée.

C'est en fonction de ces prévisions que doit être apprécié le nouveau statut.

UN GRAVE DANGER DU STATUT ET LA POSSIBILITÉ DE L'ÉVITER

En 1914, on pouvait prévoir que l'invasion de la Belgique déterminerait l'entrée en guerre de l'Angleterre. L'Allemagne n'hésitait pas cependant à lancer ses armées à travers la Belgique contre nous. Aujourd'hui, l'Angleterre s'est engagée à soutenir la France, même si la neutralité belge n'est pas violée. De cette différence de situation, on pourrait conclure que, l'Allemagne prenant l'offensive vers l'occident, la violation de la neutralité belge serait encore plus probable aujourd'hui.

Or, un défaut de préparation du soutien militaire de la Belgique serait aussi plus grave qu'il ne le fut en 1914. La complexité croissante des armements, la brutalité inouïe de l'intervention aérienne donnent un caractère de nécessité

beaucoup plus accusé et une valeur plus grande à la préparation des opérations antérieures à la guerre.

Le nouveau statut irait contre son but si, de son fait, le soutien militaire se réalisait par exemple sur l'Escaut plutôt que sous Liége ou le canal Albert. Il faut souhaiter que la nouvelle politique belge soit entièrement compatible avec l'établissement d'accords techniques des Puissances garantes pour l'exécution immédiate, en Belgique ou en avant de ses frontières, de toutes décisions recommandées par la Société des nations. La mise en œuvre des accords techniques demeurerait subordonnée aux décisions respectives de chaque Puissance libre de son action.

Le gouvernement belge attend précisément des avantages de cette liberté d'action. On peut imaginer en effet certaines éventualités où, grâce à elle, la Belgique éviterait d'être engagée dans un conflit.

Une agression allemande contre la France, par exemple, entraînerait automatiquement le soutien de l'Angleterre, mais pas celui de la Belgique. Il n'est pas impossible, au surplus, que l'Allemagne de son côté, pour ne pas exposer ses armées de terre aux coups des forces aériennes britanniques ou bien pour faire hésiter l'Angleterre, respectât provisoirement le sol de la Belgique.

Dans le cas d'une agression vers l'est déterminant l'intervention de la France, appuyée ou non par l'Angleterre, l'Allemagne aurait intérêt à respecter la neutralité avec ses armées de terre pour restreindre l'étendue de son front face à l'ouest.

Au contraire, il est à prévoir que l'Allemagne dirigerait son armée de l'air contre la France aussi bien dans le second cas que nous venons d'envisager que dans le premier. Attaquant vers l'est, elle prendrait peut-être à l'ouest une attitude défensive à terre, en utilisant les organisations défensives préparées sur ses frontières occidentales ; mais il est vraisemblable qu'elle ferait agir offensivement ses forces aériennes de ce côté pour mieux contenir momentanément notre intervention ou l'intervention alliée sur nos frontières de l'est.

Elle demanderait à l'armée de l'air d'obtenir les plus grands résultats possibles dans les moindres délais, contre la France. Or, un tel résultat ne serait atteint qu'en étendant le front

des incursions aériennes. L'observation de la neutralité du ciel belge serait, en effet, tout à l'avantage de la France, — sa violation, au contraire, à l'avantage de l'Allemagne.

LA NEUTRALITÉ DU CIEL BELGE, AVANTAGE POUR LA FRANCE

La neutralité du ciel belge étant respectée, notre défense aérienne serait considérablement facilitée et notre offensive aérienne bénéficierait de sérieux avantages stratégiques.

La défense directe du territoire par l'aviation serait en général difficile à assurer en raison de l'insuffisance numérique des moyens de défense de l'air pour une juste proportion entre leur quantité et l'espace à défendre. Cette juste proportion fut obtenue cependant par les Alliés, en 1918 ; si bien que les avions allemands ne vinrent pas de jour sur Paris, et qu'ils abandonnèrent bientôt leurs attaques de nuit. Les conditions de l'attaque et de la défense sont changées, mais l'élément le plus important du problème demeure le même ; c'est, pratiquement, l'étendue des zones qui donneraient accès à notre territoire. Or, dans l'espèce, elle serait égale à la moitié de l'étendue du front français en mars 1918.

Avec l'augmentation envisagée de nos forces aériennes et anti-aériennes, la proportion convenable des moyens de défense serait obtenue de jour sur l'ensemble du front et de nuit en quelques points.

Au surplus, la faible étendue de notre front aérien entre la Belgique et la Suisse limiterait le nombre des expéditions offensives de l'adversaire. Les zones d'action respectives des grandes unités se resserreraient, de façon excessive, dans la partie la plus étroite de la région frontière, entre Luxembourg et Belfort. Il en résulterait une grande gêne pour la navigation et pour l'exécution des missions de nuit et de jour par temps couvert, gêne d'autant plus grande que les Vosges et les Hauts de Meuse sont plus fréquemment surmontés d'un large écran nuageux jusqu'à haute altitude.

Notre offensive aérienne jouirait, elle aussi, d'avantages stratégiques procurés à la fois par la situation relative des objectifs, par la forme même de la frontière et par la physique du sol sur ses confins.

Si la France offre, avec la région parisienne, un immense

objectif, très vulnérable par ses dimensions, par sa nature et par sa situation à 300 kilomètres de la frontière, de son côté, l'Allemagne présente deux régions de points sensibles, la vallée du Rhin et le bassin de la Ruhr, moins vulnérables, il est vrai, grâce à la dispersion de ces points sensibles, mais, par cela même, plus difficiles à défendre ; régions par ailleurs nettement plus proches de notre frontière que ne l'est Paris et plus faciles à atteindre. La Ruhr serait accessible par le sud et par le nord. La vallée du Rhin en amont de Coblentz, rapidement abordable par toute l'étendue du front, serait sans cesse attaquée par surprise et par conséquent avec succès. Elle constituerait un ensemble d'objectifs économiques ; mais, sous les coups de l'aviation, elle serait aussi un véritable obstacle militaire placé en travers des lignes de marche et de transport, rétrécissant fortement et retardant d'autant l'écoulement stratégique des armées allemandes.

La situation géographique nous serait également favorable sur les côtes. A l'estuaire et aux ports de la Seine, correspondent l'estuaire et les ports de l'Elbe et la baie de la Jade avec Wilhemshafen ; au port militaire de Cherbourg, celui de Kiel avec son canal ; tous objectifs plus vulnérables et moins éloignés de la frontière que les nôtres.

La forme convexe de notre frontière de l'Est serait précieuse pour nous. Comme la zone où la défense aérienne devient efficace ne commence qu'à une centaine de kilomètres du front, la défense allemande serait répartie sur un espace sensiblement plus large que le nôtre. De même, tandis qu'une offensive allemande partant des côtes de la mer du Nord et passant au-dessus de cette mer serait obligée de franchir le goulot du Pas-de-Calais, une offensive française, empruntant la même voie, menacerait 250 kilomètres de côtes allemandes largement accessibles. Au total, le front aérien allemand serait au nôtre dans le rapport de deux à un. Ce rapport donne la mesure du bénéfice qui en résulterait pour notre offensive.

Enfin, l'état du sol et celui de l'atmosphère dans les régions frontières allemandes jusqu'à Ulm, Francfort et Coblentz, y rendraient fort difficile le déploiement d'unités nombreuses ainsi que leur envol régulier et par suite leur utilisation continue en formations massives, en vue d'un grand rendement

immédiat. Nous serions certainement, à cet égard encore, dans une situation meilleure.

Le grand développement numérique de l'armée de l'air, actuellement poursuivi à grands frais et sur lequel l'Allemagne fonde tant d'espoirs, aurait un mauvais rendement dans ces conditions.

LA VIOLATION DE LA NEUTRALITÉ DANS LES AIRS, AVANTAGE POUR L'ALLEMAGNE

Il en serait autrement avec la violation de la neutralité dans les airs.

Le théâtre des opérations aériennes s'étendrait de la Suisse à la mer du Nord incluse, de part et d'autre de la Hollande, ce dernier pays formant pour l'Allemagne un précieux écran protecteur. Son armée de l'air menacerait sans cesse notre territoire par l'est, par le nord-est et par le nord. Elle aurait ajouté à son théâtre offensif normal deux coulées d'invasion aérienne largement ouvertes, l'une par la mer du Nord, l'autre par les plaines de la Meuse, de la Sambre et de l'Oise ; elles ne présentent l'une et l'autre aucun obstacle dans le relief du sol ; la seconde serait singulièrement intéressante, puisqu'elle est le plus court chemin entre la région allemande la plus riche en bases aériennes et la région capitale de la France.

L'élargissement du théâtre aérien d'opérations aurait, en outre, pour cette aviation, l'heureuse conséquence d'étendre sa base de départ ; ses centres s'échelonneraient de la Suisse au Danemark ; ils deviendraient, par leur nombre et par leur dispersion, peu vulnérables. Et cependant son front de couverture ne serait élargi que d'une centaine de kilomètres.

Le nôtre au contraire serait plus que doublé. Nos moyens de défense aérienne ou anti-aérienne n'auraient plus, en raison de la largeur excessive de leur zone d'action, qu'une faible efficacité. Notre haut commandement serait sans doute obligé d'en reporter une importante partie vers l'arrière, autant pour être en mesure de manœuvrer que pour mieux protéger les points les plus sensibles de l'intérieur. Comme conséquence, notre région du Nord et nos ports de la Manche seraient à peu près sans défense aérienne, nos armées n'auraient plus, dans

le ciel, de protection vraiment sérieuse. Car tandis que nos armées de terre feraient face à l'est, les attaques aériennes prendraient en flanc leurs arrières et leurs communications jusqu'à Paris, la basse Seine et la Manche. Et si le guet belge devait rester muet, elles bénéficieraient de la surprise jusqu'à 100 kilomètres au moins à partir de la frontière franco-belge. Le plan de guerre allemand aurait un autre style que dans le cas de la neutralité belge intégralement respectée !

LA POSITION JURIDIQUE INTERNATIONALE DE LA BELGIQUE POURRAIT ÊTRE DÉLICATE

Le gouvernement belge aurait à décider s'il devrait interdire avec ses forces aériennes et anti-aériennes le passage des armées allemandes, ainsi que le prévoit la note franco-britannique. Il y serait évidemment invité de façon pressante ; à défaut, il serait instamment prié d'assurer au minimum à la défense française ou alliée la transmission des renseignements aériens du guet belge. Les Anglais ont fait entendre clairement, au moment du voyage à Londres du roi Léopold et du séjour de M. Eden à Bruxelles, combien ils tiennent à une promesse faite dans ce sens, en contre-partie de leur garantie. Il en est de même pour la France. Mais également pour l'Allemagne. Il peut se faire que celle-ci offre à son tour une garantie de neutralité sous réserve de l'intervention belge contre le passage des avions anglais ou français. L'offre allemande acceptée, le gouvernement belge pourrait bien être mis dans une situation juridiquement difficile, au jour d'une violation aérienne de sa neutralité.

En l'air il serait en effet beaucoup plus difficile qu'à terre de faire la preuve du premier acte de violation. On n'a pas oublié que l'un des prétextes de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France en 1914, a été le survol prétendu de la Bavière par des avions de guerre français. On imagine qu'il ne serait ni simple ni rapide, aujourd'hui, de prouver qu'une nouvelle affirmation de ce genre serait inexacte. Des journaux annoncent actuellement que de nombreux avions allemands traversent la France à une grande hauteur et se rendent en Espagne sans être aperçus chez nous. Chacun peut en penser ce qu'il veut, la preuve n'étant pas faite. Si l'Allemagne était

tentée de violer la neutralité belge dans les airs, ne prétendrait-elle pas, suivant des informations de ce genre, que les avions français ou anglais ont survolé, les premiers, la Belgique ? Ne réclamerait-elle pas l'intervention des forces de défense belges à son profit ? N'exigerait-elle pas qu'au minimum le guet de ce pays demeurât muet pour tout le monde en prévenant le gouvernement, que, s'il passait outre à l'ultimatum, il déterminerait aussitôt l'invasion terrestre de son territoire et attirerait par sa faute sur son sol tous les fléaux de la guerre, auxquels il s'était précisément proposé de le soustraire ?

En attendant une réponse, l'état de neutralité de la Belgique donnerait des facilités à l'agresseur pour organiser le brouillage ou la suppression des émissions de T. S. F. et pratiquer des coupures durables dans les grandes artères du réseau téléphonique.

Tel est le dilemme devant lequel se trouverait peut-être placée une Belgique neutre, parce qu'elle est la voie aérienne la plus courte et la plus pratique d'Allemagne vers Paris.

LES RAISONS MILITAIRES D'UNE VIOLATION TERRESTRE RETARDÉE

La Belgique est, plus encore, la route aérienne la plus courte et la plus pratique entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne. D'autre part, l'aviation est la seule arme qui permette à l'Allemagne d'atteindre ce pays insulaire. Le rapprochement de ces deux faits montre la fragilité extrême de la neutralité belge, du moment qu'il y aurait conflit entre l'Allemagne et l'Angleterre. Et ce conflit est probable s'il se produit une agression allemande non provoquée même vers l'est. Car d'une part, l'Angleterre est engagée à soutenir la France attaquée, et d'autre part, tant qu'elle fait partie de la Société des nations, elle doit aussi, en principe, appuyer la France pour autant que celle-ci prend les armes contre l'État qui attente à la paix, au dommage de ses associés orientaux.

Dans les deux cas, elle demanderait, en application de la note du 24 avril, la faculté de porter une partie de ses forces aériennes sur les bases de la Belgique ; elle inviterait son gouvernement à s'opposer par tous les moyens au passage des

incursions allemandes et à signaler ces incursions à la défense anglaise. Il en résulterait d'énormes avantages au profit de l'Angleterre pour la lutte aérienne contre l'Allemagne.

La stratégie est, dans une large mesure, l'art de sérier les questions et les efforts. On imagine donc l'Allemagne subissant, un moment, ces avantages pris contre elle. Mais, dès qu'elle aurait obtenu des résultats initiaux suffisamment importants, soit contre la France, soit contre des États orientaux, elle estimerait sans doute le moment venu d'agir à fond sans plus de retard contre l'Angleterre. Elle considérerait, en effet, que la meilleure arme de l'Angleterre contre elle est l'aviation, que cette arme, déjà très puissante par suite d'un immense effort aérien de l'Angleterre tout récent, augmenterait ses forces de jour en jour, en conséquence d'une grande production industrielle.

Elle se verrait dans la nécessité militaire de reprendre à l'Angleterre les avantages stratégiques que cette dernière se serait assurés en Belgique et d'autre part d'aller détruire, en Grande-Bretagne même, les sources de sa puissance aérienne et de sa puissance maritime.

Elle considérerait que l'Angleterre n'a plus de véritable armée de terre expéditionnaire pour arrêter une avance en Belgique et qu'elle a développé largement ses forces aériennes à grande portée, mais faiblement celles qui sont propres à combiner directement leurs efforts avec ceux des armées de terre.

Dès lors, même au prix de lourdes pertes à prévoir du fait de la résistance belge, envisageant au besoin une manœuvre de débordement par le sud de la Hollande, ne serait-elle pas irrésistiblement tentée d'accéder à la mer du Nord, comme en 1914 ? La tentation serait en proportion des résultats escomptés en cas de succès, de la progression jusqu'aux côtes belges.

Dans ce cas, les forces navales anglaises ne conserveraient pas aussi aisément qu'au cours de la dernière guerre, en raison des progrès des armées aériennes, une position d'attente sur la côte orientale ; elles n'assureraient pas dans d'aussi bonnes conditions le blocus de l'Allemagne par la mer du Nord.

En ce qui concerne la lutte des forces aériennes, il faut

savoir que l'Angleterre est, dans l'ensemble, un objectif quasi idéal pour une armée de l'air allemande. La défense aérienne est d'autant plus difficile que le front est plus étendu ; il l'est ici énormément. Elle n'est efficace qu'à partir d'une assez grande distance de la ligne d'alerte, c'est-à-dire de la côte ; le nord et une grande partie du centre et du sud de l'Angleterre, y compris Londres, ne sont pas à cette distance nécessaire.

Le sol généralement plat et le ciel souvent brumeux, sans cacher entièrement le sol, autoriseraient souvent impunément le vol et l'attaque aux basses altitudes. Enfin, il n'existe pas un autre pays en Europe dont toutes les œuvres vives soient aussi concentrées, aussi denses et aussi vulnérables sous les coups de l'aviation. S'il y a une attaque aérienne qui puisse produire, à elle seule, d'irréparables dommages, c'est bien celle dont ce pays serait l'objectif.

Assurément, des escadrilles de reconnaissance feraient le guet aérien au large des côtes. Les avions de chasse feraient en certains points des surveillances périodiques. La défense trouverait encore d'excellentes ressources dans l'emploi de ballons captifs et dans les armes terrestres contre avions. Tous ces moyens réunis ne seraient certes pas inefficaces, mais le développement numérique qui en serait nécessaire pour une efficacité suffisante serait excessif.

De toute façon une telle situation est inquiétante, mais il faut distinguer entre les attaques venant des côtes allemandes et celles partant de la Belgique par hypothèse occupée. Le danger le plus grave ne serait pas au nord. Il y a loin des bouches de l'Elbe à la région de Londres. La distance réduirait beaucoup le tonnage de bombes ; elle comporterait l'emploi d'avions lourds et volumineux, peu manœuvriers et vulnérables, qui, de jour, assaillis sur le long chemin du retour, subiraient des pertes sévères.

Le danger de beaucoup le plus grand viendrait de la Belgique, toute proche. Des avions de bombardement légers, parfaitement propres au combat, pourraient être ici utilisés de jour comme de nuit. Les autres, les demi-lourds et même peut-être les lourds, seraient escortés ou recueillis sur les côtes anglaises par les avions de chasse qui réussiraient peut-être à assurer la maîtrise des opérations offensives de jour jusqu'à

près de 150 kilomètres à l'intérieur du pays. De nuit, les uns et les autres emporteraient le tonnage maximum.

Reconnaissant la difficulté de la défense, les Anglais estiment qu'ils devraient porter la lutte chez l'adversaire. Mais, par le nord de la Hollande, leur offensive, plus encore que celle des Allemands, connaîtrait de grandes difficultés créées non seulement par la distance, mais encore par la faible ouverture du territoire allemand sur la mer du Nord. Par le sud, il y aurait une difficulté de plus : la défense organisée sur toute la profondeur de la Belgique.

Tels sont les avantages que se serait donnés l'Allemagne sur l'Angleterre par la violation terrestre, par hypothèse couronnée de succès, de la Belgique.

LA NOUVELLE POLITIQUE MONTRE LA VOIE D'UNE MEILLEURE SÉCURITÉ

Pour autant qu'on puisse le prévoir avant l'heure d'un conflit, la Belgique serait d'une part le chemin favori des armées de l'air entre l'est et l'ouest de l'Europe occidentale, et d'autre part le théâtre des principaux efforts pour la progression des armées de terre. Ainsi le veulent la géographie et une loi de la guerre, assurément fort vieille, mais plus impérative que jamais avec le développement aujourd'hui réalisé des armées aériennes. De par cette loi, il faut refouler les forces ennemies le plus loin possible de la capitale et des centres vitaux de son pays, et approcher les siennes le plus possible de ceux de l'adversaire.

Ces lois naturelles créeraient des nécessités militaires inspirant le mépris des traités à un Etat qui aurait pris une responsabilité bien plus grande que de les violer, celle de commencer la guerre, et n'aurait plus qu'un souci, celui de la gagner.

Seules vaudraient aussi les dispositions contractuelles d'ordre militaire dont l'esprit est conforme à ces lois. C'est le cas de la garantie de la France et de l'Angleterre donnée le 24 avril. Défendant la Belgique, les deux pays agiraient au mieux pour leur propre défense. Mais aussi, plus l'adversaire éventuel accordera de valeur par avance à cette défense commune, moins il sera tenté de la forcer. Ainsi la Belgique

couvrirait pour ainsi dire de son corps l'Angleterre et la France, mais de leur côté, ces deux Puissances, par leur secours assuré. préserveraient peut-être le sol belge des horreurs de la guerre,

Au contraire, à défaut d'une valeur suffisante accordée *a priori* à un tel secours, l'invasion se produirait un jour. Or, il serait difficile aux deux Puissances garantes de l'ouest d'arriver à temps et en forces suffisantes aux frontières occidentales de la Belgique.

C'est pourquoi, par un effet des lois naturelles formulées plus haut, est apparue la politique nouvelle belge ; son point de départ, c'est la disparition de la zone démilitarisée. Par cette zone, la Belgique était mise à l'abri des attaques aériennes par surprise et assez bien prémunie contre une invasion terrestre ; une offensive allemande contre les frontières orientales belges pouvait être arrêtée ou rejetée sur le Rhin par les forces alliées, du fait de l'éloignement de sa propre ligne de départ.

A défaut de cette zone, la Belgique n'est plus à l'abri, sur presque tout son territoire, des attaques aériennes par surprise et pas davantage, malgré ses organisations défensives, d'une invasion terrestre qui déborderait au besoin ces dernières par la Hollande méridionale.

L'esprit de la nouvelle politique belge, c'est de retrouver, par la vertu d'un statut juridique, une sécurité égale à celle que l'Allemagne a supprimée en fait. Il est excellent, mais il doit inspirer les dispositions d'un statut stratégique.

Dans le domaine stratégique et dans l'ordre dynamique, cet esprit ne serait satisfait que par la volonté commune affirmée dans l'accord des trois pays, non pas seulement de défendre ensemble la Belgique sur une ligne quelconque à l'intérieur du territoire, mais au plus près de la frontière et mieux encore d'attaquer sans retard en partant des frontières orientales pour porter la couverture de la Belgique le plus avant possible vers la ligne où elle serait supérieurement efficace, là où elle était et où elle aurait dû demeurer : *sur le Rhin.*

Cette volonté commune serait agissante, si elle apparaissait dans les faits matériels, dans les actes de chacun. D'abord, dans l'établissement d'accords d'état-major pour la préparation de l'offensive éventuelle. Ensuite dans la mise sur pied

et en parfaite condition de l'instrument qui doit en assurer l'exécution et le succès ; chaque pays faisant une juste part aux organisations défensives et aux dispositions offensives, mais donnant la préférence à ces dernières ; adoptant un mode de répartition judicieux des efforts entre les armées de l'air et de terre, mais sans négliger celles-ci plus que celles-là; organisant une aviation à longue portée, mais faisant une large part à l'aviation susceptible de combiner victorieusement ses efforts avec ceux des armées de terre, c'est-à-dire à l'aviation légère de chasse, de bombardement et de combat.

Plus généralement encore, les dispostions militaires seront dans l'esprit de la nouvelle politique belge dans la mesure où elles seront conçues et réalisées pour permettre à des forces armées des trois pays de venir avec la plus grande rapidité aux frontières orientales belges, d'y passer à l'attaque, d'enlever les organisations défensives et de gagner vivement du terrain.

Le nouveau statut répondra alors à sa fin véritable : non seulement il tiendra à prévenir une offensive qui ferait à nouveau de la Belgique le champ de bataille de l'Europe, mais encore à déjouer une attaque allemande contre la France, à déconseiller aussi l'idée d'une offensive vers l'est ou le sud-est et, par conséquent, à maintenir la paix.

Les raisons de justice et de stratégie rejoignent ainsi celles de la politique. Car il semble bien que les deux grandes Puissances occidentales ne peuvent, sans abdiquer et sans favoriser la rupture de la paix, se laisser cantonner derrière le Rhin et la Belgique. Elles laisseraient ainsi à un État central, comme dans la dernière guerre, alors que leurs propres armées étaient clouées aux tranchées proches de Paris et de Londres, la liberté d'action qu'il cherche manifestement à se donner pour lancer ses forces vers l'est, à l'assaut de l'indépendance de plus petites nations et renverser l'équilibre européen.

GÉNÉRAL ARMENGAUD.

LE BLOC DE MALACHITE

DERNIÈRE PARTIE (1)

INNA entra, comme une trombe, dans la chambre où sa mère s'habillait pour se rendre à l'Opéra.

— Fénia, j'ai besoin de parler à maman ! — dit-elle à la femme de chambre, et à peine celle-ci sortie : — Maman, maman ! Je suis fiancée !

— Fiancée ? répondit la mère rayonnante de joie. Quel bonheur, mon enfant ! Ton père et moi, nous sommes enchantés de ton choix. Wladimir Tverskoy...

— Wladimir Tverskoy ! Moi, épouser Wladimir Tverskoy ? Maman, tu n'as donc rien compris ? Rien deviné ?

La comtesse la regardait avec effroi :

— Que dis-tu là ? Ce n'est pas avec Tverskoy que tu t'es fiancée ? Mais avec qui, alors ?

— Mais avec Dmitri Kirov !

La comtesse regarda autour d'elle, cherchant où s'asseoir. Le coup était dur : Dmitri Kirov !

— Écoute, Inna, il y a des limites à tout. Je sais bien que c'est notre faute. Nous avons toujours été, surtout ton père, très faibles avec toi, faisant toutes tes volontés, tous tes caprices. Mais ne va pas jusqu'à t'imaginer que nous accepterons Kirov pour notre gendre...

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

— Mais, maman, ma chère petite maman, il y a là un malentendu... Il n'est pas possible que tu ne comprennes pas... Ecoute-moi bien : j'aime Dmitri Kirov ! Et je suis sa fiancée !

— Inna, tu ne penses pas à ce que tu dis. Comment peut-il être question pour une fille comme toi, une comtesse Sarsky, pouvant aspirer aux meilleurs partis de la capitale... ?

— Maman, tu ne m'écoutes pas, tu ne veux pas comprendre ce que je te dis ! Je ferais peut-être mieux d'aller en parler à papa...

— Il ne manquerait plus que cela ! Tu sais bien que, depuis sa crise cardiaque, il faut lui éviter toute émotion.

— Aussi est-ce à toi que j'en parle. Voyons, raisonne, maman. Une comtesse Sarsky, parce qu'elle est riche, parce qu'elle peut faire ce qu'on nomme un beau mariage, bref parce qu'elle est dans une situation privilégiée, ne pourra pas épouser l'homme qu'elle aime, ne pourra prétendre au bonheur auquel a droit la plus modeste des filles ? Tu ne trouves pas ça monstrueux ? Tu peux admettre une telle injustice pour ton enfant ? Ai-je demandé, moi, à être comtesse Sarsky ? As-tu jamais remarqué que ce titre m'ait particulièrement réjouie ? Il m'est totalement indifférent...

— Tu n'es qu'une sotte ! Tout ce que tu dis n'a aucune portée. Et puis tu es trop jeune pour te marier...

— Tout à l'heure je n'étais pas trop jeune pour épouser Tverskoy. Ni toi, à dix-sept ans, pour épouser papa et également sans que ta famille, qui était plus titrée et plus riche que celle de papa, ait manifesté un grand enthousiasme ! C'est toi-même qui m'as raconté cela, en ajoutant que cela ne vous a pas empêchés d'avoir vécu unis et heureux !... Attends !... Tu m'interromps tout le temps, maman ! Tu ne peux rien dire contre Dmitri Kirov. Avant l'invitation que vous avez daigné lui envoyer pour le bal, tu t'étais déjà renseignée sur ses ancêtres : tu as su qu'il était l'arrière-petit-fils d'un général fameux sous Catherine II pour sa beauté et ses exploits. Que te faut-il de plus ? Depuis ils se sont ruinés, ils n'ont plus rien : qu'est-ce qui prouve que nous ne serons pas ruinés un jour, nous aussi ? Et puis, parce que nous avons le bonheur de ne pas l'être encore, il faut que j'aie le malheur de renoncer à un homme que j'aime ? Et sais-tu depuis combien de temps je l'aime ? Quatre ans. Oui, maman ! Quatre ans. Je l'ai

rencontré pour la première fois avec Serge Vassilieff à une représentation de *Faust* à l'Opéra...

La comtesse était complètement abasourdie. Dans ses discussions avec Inna, il lui fallait toujours céder, car elle finissait par être à court d'arguments. Cette fois-ci, la question était trop grave pour qu'elle se rendît.

— J'en parlerai à ton père, dit-elle, et c'est lui qui décidera. Promets-moi d'accepter sans discussion sa décision...

— Non, maman, je ne promettrai pas cela ! Si tu n'obtiens pas son consentement, je m'en charge. Il comprendra, papa !... Toi, il te faut un prince ! Papa, il lui faut une fille heureuse !

Il y avait dans l'accent d'Inna, quelque chose qui étreignit le cœur de la mère et elle se mit à pleurer sans savoir si c'était de tristesse ou de joie.

Inna ne s'était pas trompée : plus vite que la mère, son père avait compris qu'il ne fallait pas tenter de résister à sa volonté.

Il avait d'ailleurs beaucoup changé depuis sa maladie : il était devenu plus doux, plus taciturne, moins mondain. Durant de longues heures, il restait dans son cabinet de travail, au fond d'un grand fauteuil, avec un livre qu'il ne lisait pas, pensant à sa vie écoulée et à la fin prochaine...

— Ce mariage te fait peur, disait-il à sa femme, parce que nous ne connaissons guère Kirov. Mais connaissons-nous mieux Tverskoy ? Non, je ne me sens pas le droit d'entrer en lutte avec Inna. Évidemment, il eût été plus correct qu'il s'adressât à nous avant de parler de ses sentiments à Inna, mais...

Il n'avait pas achevé cette phrase, qu'Inna entra et s'asseyant sur le bras de son fauteuil, l'embrassa doucement :

— Ne vous fâchez pas : j'écoutais à la porte ! Je savais bien, papa, que tu ne voudrais pas me tourmenter inutilement. Mais il me faut faire un aveu, qui vous choquera : Dmitri ne m'a pas parlé de ses sentiments. C'est moi qui lui ai parlé la première. Je ne pouvais l'éviter : fier comme il est, jamais il ne se serait adressé à vous, au risque de s'entendre répondre ce que maman m'a dit. Et certes, il ne cherchait pas à obtenir mon consentement à votre insu. Figurez-vous qu'il pensait,

comme maman, que la différence des fortunes est un obstacle insurmontable. Conçoit-on cela ?

Et elle secoua sa tête enfantine d'un air grave, comme si elle eût été seule entre tous à détenir la sagesse et la raison.

Le lendemain matin, Dmitri, qui avait passé une partie de la nuit à errer dans les rues désertes de Saint-Pétersbourg et l'autre sous les fenêtres de la maison où Inna dormait comme une bienheureuse, reçut un mot du comte Sarsky : « Ma fille nous a dit que vous nous faites l'honneur de demander sa main. La comtesse et moi, nous consentons à vous confier notre enfant. Je compte vous voir aujourd'hui même. »

Dmitri lisait et relisait cette lettre, sans croire à son bonheur.

Les jours qui suivirent passèrent comme un rêve. A tous ceux qui ont aimé et douté de leur bonheur et qui le conquirent enfin, il semble que les portes de l'irréel s'ouvrent ainsi devant eux.

Chez Dmitri, cette joie s'accompagnait d'une nervosité qu'il ne comprenait pas lui-même. Depuis qu'Inna était entrée dans sa vie, lui si calme, si naturellement optimiste, si sûr de sa force, se sentait inquiet et tourmenté.

Vivant dans l'atmosphère que créait autour d'elle Inna, Dmitri s'attachait à elle chaque jour davantage. Non seulement elle le ravissait par sa beauté, sa grâce, mais elle l'émouvait délicieusement par tout son être. Il était émerveillé de sa bonté si active, de sa sensibilité si délicate, dès que s'offrait une joie ou une tristesse qu'elle pût partager. Il admirait ses rapports avec les nombreux serviteurs de la maison : tous, vieux ou jeunes, l'adoraient et lui obéissaient avec empressement.

Sourdement, imperceptiblement, l'admiration qu'elle lui inspirait faisait naître en Dmitri un sentiment de profond mécontentement de lui-même, de son indignité.

Inna, qui sentait son tourment, pour le calmer cherchait à le rattacher au présent et plus encore à leur avenir par des projets concernant leur vie commune.

— Papa voudrait que notre mariage eût lieu dans deux mois, le 1er septembre. Cela vous va, Dmitri ?

— Deux mois, Inna ? Mais c'est une éternité !

— Maman trouve, au contraire, ce délai trop court.

— Et il faut absolument obéir à maman ?

— Non, dit Inna en riant avec indulgence, comme si elle parlait à un enfant, non, ce qu'il faut « absolument », c'est que vous soyez heureux ! Calme et gai dans le bonheur !

— Je suis heureux, Inna ! Comment ne le serais-je pas ? Mais peut-on être calme et gai quand on est si heureux ?..

Une autre fois, elle lui parla du voyage qu'ils allaient faire.

— Voulez-vous venir en Italie ? Ou aimeriez-vous mieux l'Espagne ?

— Où vous voudrez, Inna.

— Je voudrais vous faire connaître l'Italie.

— Inna, je vous dois la vérité : tout endroit où je pourrai vous prendre dans mes bras comme une enfant, vous porter longtemps, longtemps sur mon cœur, certain que personne ne pourra vous en arracher, sera pour moi un lieu béni...

« D'où lui vient cette angoisse ? se demandait-elle, le cœur serré. Comment l'apaiser ? »

Et elle recommençait ses projets.

— Papa voudrait qu'après notre voyage, nous habitions avec eux l'hôtel de la Serguéievskaïa. Il voudrait nous faire aménager le second étage, selon notre goût. Cela vous irait-il de vivre avec mes parents dans la même maison ?

— Je serai heureux partout où vous serez, Inna.

Elle prenait sa grande main entre les siennes et la baisait doucement. Il en éprouvait une grande confusion.

Un jour, elle lui dit :

— Voudriez-vous venir avec moi chez mon professeur de danse pour voir comme je danse la tarentelle, qu'il me fait travailler ?

— Vous vous préparez donc encore à danser dans le monde ? demanda-t-il sans la regarder et en fronçant le sourcil.

Elle passa un doigt léger sur ce front crispé et dit tendrement :

— Ne froncez pas vos sourcils... Ces sourcils que j'aime tant !... Non, je ne me prépare pas à danser dans le monde. Serge m'a dit que cela vous ennuie. Mais j'aime la danse, et je danserai pour vous. Je ne ferai plus jamais rien que pour vous, Dmitri : ce ne sera pas un sacrifice, mais le plus grand des bonheurs.

Dmitri la regardait avec ferveur et se sentait le cœur lourd comme une pierre.

Anna Ivanovna était au comble de ses vœux : tout ce qu'elle rêvait pour son fils allait lui être donné : une femme adorable et une carrière brillante.

En mère prévoyante, elle crut devoir lui rappeler que, selon l'usage, il convenait qu'il fît un cadeau à sa fiancée.

— Mais, certainement, maman, comment n'y ai-je pas pensé moi-même ?

Timidement, elle proposa :

— Si tu trouves ma bague d'émeraude assez belle...

Dmitri l'embrassa tendrement :

— Jamais ! Inna aura autre chose, ne t'en préoccupe pas !

Cette conversation rappela Potapov au souvenir de Dmitri. Il l'avait positivement oublié. « C'est étrange, se dit-il, je ne vis décidément plus en ce bas monde, depuis quelque temps. Il faut que je retourne voir cet homme et qu'une dernière fois j'obtienne de lui une avance. »

Il se disait : « Il faut que je retourne le voir... » comme s'il se fût agi d'une chose bien simple ; mais, pour la première fois, il comprit tout à coup, comme à la lueur d'un éclair, que cette histoire avec Potapov était beaucoup plus grave qu'il ne semblait.

La dette qu'il avait contractée avant de rencontrer Inna et avec le sentiment de ne rien faire ainsi que d'ordinaire et de naturel, — tant c'était chose courante dans son milieu qu'un jeune homme empruntât en escomptant la dot de sa future femme, — cette opération lui apparaissait, maintenant qu'il aimait Inna, comme une monstrueuse indélicatesse.

Il fallait pourtant aller revoir Potapov.

Pour la troisième fois, Dmitri s'en fut chez le vieil homme. Il le trouva comme à l'ordinaire assis à son bureau et alignant des chiffres. A sa vue, Potapov se leva vivement et vint vers lui, la main tendue :

— Toutes mes félicitations, Dmitri Nikolaiévitch ! Je suis extrêmement heureux pour vous ! J'ai appris avec une vive satisfaction que vous alliez épouser la jeune comtesse Sarsky. C'est un très beau parti !...

Dmitri, à ces mots, eut comme l'impression d'un soufflet reçu. Cependant Potapov parlait de ce mariage comme tout le monde allait nécessairement le faire à Saint-Pétersbourg. Pourquoi donc ces paroles le cinglèrent-elles comme une impertinence, comme une injure intolérable ? Il le regarda froidement, toucha à peine sa main, et lui dit :

— Laissons la comtesse Sarsky. Je viens vous demander un nouveau prêt. Il me faut encore 5 000 roubles. Le tout sera payé à la fois.

Potapov demeura pétrifié de cette attitude. Il était si franchement heureux pour Dmitri, si enchanté de ce succès, qu'il lui eût avancé n'importe quelle somme pour n'importe quel délai. Mais le ton coupant, le regard glacé du jeune homme, le remettant à sa place d'usurier, venaient de le blesser cruellement... Ainsi Dmitri n'avait rien ressenti du doux attachement, reporté sur lui par ce vieillard, que hantait le souvenir de son fils disparu !

— C'est bien ! dit-il enfin, d'une voix que Dmitri ne lui connaissait pas et que plus tard il devait, avec une indicible douleur, entendre retentir au fond de sa mémoire. C'est bien. Vous me croyez indigne de prononcer le nom de votre fiancée.

Il fit plusieurs fois le tour de son cabinet, les mains derrière son dos, cherchant à dominer son émotion. Enfin, il reprit sa place devant le bureau et dit d'un ton sec :

— C'est entendu. Je vais vous remettre encore 5 000 roubles. Vous en avez besoin pour les frais de votre...

Il s'arrêta sans achever la phrase. Sortant la traite en blanc, il ajouta :

— La totalité de la somme qui m'est due sera payée quinze jours après le mariage qui, si je suis bien renseigné doit avoir lieu le 1er septembre ? Vous me payerez donc, le 15 septembre irrévocablement.

— Egor Rodionovitch, voyons, vous comprenez vous-même que cela ne peut pas être dès le 15 septembre...

Potapov le regarda, ironique :

— Pourquoi donc ? Vous trouvez difficile de demander de l'argent à la famille Sarsky sitôt après le mariage ? Que de délicatesse quand il s'agit d'eux et quel mépris quand il s'agit d'un Potapov, digne tout au plus de vous tirer

du pétrin !... Non, Dmitri Nicolaïevitch, dit-il tout à coup d'un ton irrité, c'est mon dernier mot : si vous ne me payez pas le 15 septembre, j'envoie vos traites à votre belle-famille...

Quand Dmitri eut signé cette dernière traite et que, rangée dans son enveloppe, elle eut pris place sur la tablette du coffre-fort, Potapov le salua cérémonieusement, sans lui tendre la main, indiquant par son attitude qu'ils n'avaient plus rien à se dire.

Dmitri sortit désolé. Il se rendait compte qu'il venait de tout gâter par son emportement. Mais aussi, pourquoi Potapov se mêlait-il de ce qui ne le regardait pas ? Dmitri avait-il donc à lui expliquer que, s'il épousait Inna, ce n'était pas pour sa fortune ?...

Les jours qui suivirent cette visite chez Potapov furent très durs pour Dmitri. Plus il se jugeait sévèrement, plus il redoutait qu'Inna ne vînt à apprendre que la préoccupation d'un mariage riche avait naguère encore dominé sa vie. « Cela, il faut à tout prix qu'Inna l'ignore !.. Elle ne comprendrait jamais !.. se disait-il : c'est une atroce fatalité. Toutes les apparences sont contre moi ! Qui voudra croire que je ne l'épouse pas pour son argent ?.. »

La santé du comte Sarsky empirait ; il fallut précipiter le départ pour Nauheim.

L'angoisse d'Inna pour son père fut extrême. Elle pensait aussi avec inquiétude à cette séparation d'avec Dmitri.

— Vous ne voudriez pas nous accompagner à Nauheim ? lui demanda-t-elle la veille du départ, tant elle était impressionnée par la nervosité de Dmitri.

Il se tut longuement, comme s'il soupesait en toute conscience le pour et le contre de cette proposition.

— Non, dit-il à la fin. Il ne faut pas ! Tant que votre père est malade, je ne dois pas vous accaparer : soignez-le, aimez-le ! Après notre mariage, je vous emporterai et vous serez entièrement à moi !...

Resté seul à Saint-Pétersbourg, Dmitri se dit, après mûre réflexion, qu'il lui fallait une fois encore reparler à Potapov et

obtenir de lui, coûte que coûte, une échéance plus éloignée que le 15 septembre.

Il s'en alla de nouveau sonner à la porte de l'usurier. Son coup de sonnette resta sans réponse. Pendant dix jours, Dmitri renouvela à maintes reprises sa tentative, mais en vain : Potapov s'était probablement absenté pour quelque temps. Enfin, un matin que Dmitri devait à midi prendre la garde au Palais d'hiver, service que ses camarades et lui tenaient pour un grand honneur, il voulut, une fois de plus, vérifier si Potapov était de retour : en approchant de sa maison, il s'aperçut que les volets du cabinet de travail étaient ouverts.

Il sonna ; on n'ouvrit pas. Il ressortit dans la rue, et, s'étant assuré qu'il avait bien vu, sonna de nouveau ; puis, comme personne ne répondait, il mit la main sur le bouton de la porte qu'il ouvrit, et entra dans l'antichambre. Il traversa le petit salon, toujours sans rencontrer personne, et s'approcha de la porte entre-bâillée du cabinet de travail : Potapov était là, assis devant son bureau encombré d'une collection de tabatières anciennes, évidemment rapportées de son voyage : il inscrivait des chiffres sur une feuille de papier. Dmitri vit le coffre-fort grand ouvert et les enveloppes des débiteurs rangées en bon ordre sur les tablettes. Il pénétra dans le cabinet ; Potapov, sans l'entendre, continuait ses calculs.

Dmitri s'approcha du fauteuil de Potapov. Brusquement il aperçut, sur une petite table à côté du bureau, le bloc de malachite jadis offert à Menchikoff. Quelle idée de bestiale violence cette vue fit-elle tout à coup surgir dans son esprit ? Quelle force obscure le poussa ? Jamais il ne put le comprendre. Jamais il ne sut trouver un mot pour se l'expliquer. Saisissant la lourde masse, il en asséna sur la tête de Potapov un coup, qui le tua net : le vieillard s'effondra sans un cri, sans un soupir. En un clin d'œil, Dmitri prit son enveloppe dans le coffre-fort et, sans même regarder ce qu'elle contenait, quitta la maison. Personne ne l'avait vu.



Comment rentra-t-il chez lui ? Par quelles rues ? Il ne s'en rendit aucun compte. Dès qu'il se trouva dans son cabinet, sans même ôter sa coiffure, ni son manteau, il ouvrit l'enveloppe où Potapov avait rangé ses traites. Elles y étaient toutes

trois. Mais il s'y trouvait encore un autre papier, qui glissa de l'enveloppe et tomba par terre. Dmitri le ramassa : c'était une lettre à son adresse. Sans comprendre, il la regarda un instant, puis l'ouvrit et lut :

« Cher Dmitri Nikolaïevitch, ces traites sont mon cadeau de mariage : je vous supplie de l'accepter. Dès notre première rencontre, je vous ai aimé comme un fils, comme mon fils qui n'est plus... J'espère du fond du cœur que votre vie sera toute de bonheur. Personne n'en sera plus heureux que votre dévoué Egor Potapov. »

Dmitri lut la lettre et la relut encore : il se sentait devenir fou. Immobile au milieu de la pièce, cette lettre à la main, il regardait, l'air hébété, les traites tombées à terre. Tout à coup, comme s'il eût enfin compris ce qu'il lui restait à faire, il se précipita hors de chez lui, et, prenant sa course à travers les rues, sans souci des passants ni des voitures, il arriva hors d'haleine à la caserne des sapeurs. Toujours courant, il entra dans la salle, où se tenait le commandant de service, et, le saluant, lui dit d'une voix haletante :

— J'ai l'honneur de vous faire connaître que je suis indigne de prendre la garde au Palais d'hiver : je viens de tuer un homme...

Le commandant le regarda effaré, sûr d'avoir affaire à un fou. Il tenta de le calmer, le fit asseoir, s'empressa auprès de lui affectueusement. Dmitri se laissa tomber sur une chaise et reprit d'une voix étranglée :

— Vous ne me croyez pas ? Cela est, cependant : je viens de tuer un homme. Envoyez à la Millionnaia, et vous le trouverez, assassiné...

Une heure plus tard, il n'y avait plus de doute : Dmitri avait dit vrai. Les formalités nécessaires remplies, on le conduisit à la prison militaire.

Le soir, tout Saint-Pétersbourg savait qu'un officier de la Garde impériale, fiancé de la comtesse Inna Sarsky, avait tué un usurier pour lui reprendre ses lettres de change, puis s'était dénoncé lui-même, ayant appris que l'usurier allait les lui offrir comme cadeau de mariage.

Quelques jours plus tard, le bruit se répandit qu'en outre cet usurier, quinze jours avant le meurtre, avait, par testament, institué l'officier son légataire universel.

***

Quand la porte de la cellule se fut refermée sur lui, Dmitri se jeta sur la couchette, la figure tournée contre le mur, et les yeux clos, pour mieux voir en lui-même, il tenta de concevoir ce qui s'était passé.

Il avait dans sa vie Inna, ce grand amour, ce bonheur inespéré, cette enfant passionnée qu'il adorait et qui ne respirait que pour lui... Et il venait de tuer un homme... Tuer un homme !

Cet homme, qu'il croyait être son pire ennemi, prêt à détruire son bonheur inespéré, n'avait pour lui qu'affection, ne voulait que ce bonheur...

Le factionnaire, qui l'observait par le guichet, entendit un gémissement si douloureux qu'il frissonna.

« Oui, cet homme que j'avais méprisé, que j'ai profondément blessé parce qu'il avait prononcé le nom d'Inna, je le vois à présent tout le temps auprès d'elle, comme s'il était le plus digne de l'approcher... En vérité, je les ai tués tous les deux ! »

Et la sentinelle entendit encore un gémissement déchirant : une convulsion secoua le grand corps qui gisait sur la couchette.

« Cet homme m'a aimé. Il le dit dans sa lettre, gravée maintenant dans mon cœur en caractères de feu... Cet homme m'a aimé... Pourquoi ce miracle ? M'aimer, moi, un étranger, d'un amour si émouvant, si tendre... Il y avait pour lui je ne sais quel lien mystérieux entre moi et ce fils qui s'est suicidé, en le laissant seul, tout seul au monde... Oui, je me rappelle, maintenant... Lors de ma première visite chez Potapov, quand j'ai voulu me retirer, et qu'il m'a retenu, quelque chose de bon et d'ému a passé dans ses yeux... Oui, cet homme solitaire et malade était heureux de rencontrer même un semblant de sympathie... Et puis, avec quelle amitié il me dit : « Ne quittez pas trop tôt la Garde ! Il faut croire en soi, mais il faut aussi être aidé... Mariez-vous avec une jeune fille riche... »

Ici, la sentinelle le vit prendre sa tête dans ses mains d'un geste désespéré.

« C'est cela qui a été le commencement de mon malheur ! Je me croyais honnête homme et pourtant je voulais arriver

à une haute situation par la femme que j'épouserais. Il m'en a parlé comme d'une chose toute naturelle, et moi, je n'ai pas protesté, je ne lui ai pas dit qu'un homme qui se respecte ne peut pas édifier sa vie sur un mariage riche... Je ne le savais pas moi-même... Je ne l'ai compris que quand j'ai aimé Inna...

« Et puis, plus tard, pour obtenir une nouvelle avance, ne lui ai-je pas affirmé que je serais marié dans les trois mois ?... J'ai dit trois mois, sans être fiancé, sans aimer aucune femme... comme s'il s'agissait d'un acte quelconque ne dépendant que de moi et non d'une chose grave et mystérieuse qui se décide... où ? comment ?

« Alors est advenu cet autre événement extraordinaire de ma vie : j'ai rencontré Inna ! Auparavant, au patinage, je l'avais relevée et portée évanouie... Hélas ! cette seule fois que je l'ai tenue dans mes bras, je ne savais pas que ce fût elle ; et, maintenant, tout est fini, fini... Jamais plus, je ne la serrerai sur mon cœur... Mon Dieu ! comment vivre encore ? »

Et la sentinelle vit les deux mains longues et pâles se joindre en un geste de désespoir infini.

« Ce matin, en m'approchant de la porte entr'ouverte de son cabinet, je me disais : « Si je savais trouver les mots pour le toucher, pour lui faire comprendre qu'il faut avoir pitié de moi, qu'il serait atroce de révéler à Inna que je voulais depuis longtemps faire un mariage riche, que j'avais disposé de son argent avant de la connaître... »

Et la sentinelle vit le prisonnier chercher d'une main fébrile à ouvrir son col, comme s'il étouffait.

« Je voulais lui expliquer qu'Inna était pour moi tout autre chose que ce riche mariage, qu'elle était pour moi le bonheur inespéré... Pouvais-je avant notre rencontre soupçonner qu'on pût aimer comme j'aime Inna ?... Pour rien au monde je ne voulais qu'elle apprît la vérité sur ma vie passée. Dans mon trouble et mon tourment, je comptais sur un miracle qui m'aiderait à la lui cacher. Je suis venu chez lui, espérant que ce miracle s'accomplirait... Pourquoi ai-je tout à coup perdu tout espoir quand je l'ai vu attablé devant ses comptes, avec son coffre-fort plein de traites ?... Cela s'est accompli avant même que je conçoive ce que je faisais... Et je l'ai tué !.. C'est comme si j'avais tué mon père... Ces mots de sa lettre : « Je

vous supplie de l'accepter »... sont si doux, si humbles !.. Mon Dieu, mon Dieu ! ayez pitié de moi !... »

Et la sentinelle le vit de ses deux mains couvrir son visage sur lequel ruisselaient les larmes.

***

Avec l'arrestation de Dmitri commencèrent pour lui des jours, des mois, des années de supplice. Comment un être humain peut-il surmonter tant de souffrances ? Dans sa détresse, il ne songeait pas à lui-même, au bouleversement de sa propre existence. Depuis toujours il avait passionnément aimé la vie : tout son être puissant et sain tendait vers elle et jouissait d'elle. L'amour, en y entrant, venait à lui seul de l'illuminer, de la transfigurer, d'y faire éclore un monde de joies et de tourments inconnus. Et, dans son cerveau bouleversé, deux idées allaient et venaient en une alternance obsédante : « La vie... l'amour... la vie... l'amour... les deux biens suprêmes... les deux plus grands miracles... Potapov m'a donné son amour et moi je lui ai pris sa vie !... »

Un jour qu'il était comme d'habitude étendu sur sa couchette, le visage tourné vers le mur, on vint le chercher pour le conduire au parloir : à son grand étonnement, Serge Vassilieff l'y attendait. Au premier moment, il lui sembla voir un revenant : pas une fois depuis l'effroyable malheur le souvenir de Serge ne s'était présenté à son esprit.

Vassilieff prit le premier la parole. D'une voix basse et mal assurée :

— J'ai mission, dit-il, de vous remettre ceci en mains propres.

Et, après s'être assuré que personne ne les surveillait, il tendit à Dmitri un revolver d'ordonnance :

— Il est chargé, ajouta-t-il plus bas encore.

Dmitri regarda plusieurs fois alternativement Vassilieff et l'arme offerte. Puis il secoua la tête et dit :

— Non. Je suis très reconnaissant à ceux qui ont eu cette pensée. Ce serait un immense soulagement... Mais, ajouta-t-il lentement comme s'il cherchait à voir en lui-même, cela serait aussi trop facile... Non, tu diras... vous direz à ceux qui vous

envoient que, quand on a fait ce que j'ai fait, on ne s'en va pas ainsi, sans expier...

Vassilieff remit lentement le revolver dans sa poche et, ne sachant que dire dans l'émotion qui l'étreignait, salua silencieusement Dmitri et se dirigea vers la porte. Avant qu'il l'eût atteinte, il entendit ou crut entendre un appel et, se retournant, vit Dmitri, toujours à la même place; mais son visage exprimait une telle détresse, que Vassilieff comprit sa question muette et murmura :

— Le comte Sarsky est gravement malade. Un télégramme d'Inna m'appelle à Nauheim. Je pars ce soir avec ma mère. C'est tout ce que je sais.

Et il sortit rapidement pour ne pas éclater en larmes devant cette douleur.

La première entrevue que Dmitri eut avec sa mère le brisa. Elle ne pouvait prononcer une parole. Secouée de sanglots, elle le tenait par la main, comme si elle eût craint qu'il ne s'en allât. Il ne trouvait rien à lui dire qui pût la calmer. Enfin, elle se ressaisit et lui demanda son avis sur le choix d'un avocat. Il pouvait choisir parmi les plus grands : tous accepteraient de le défendre. Dmitri regarda sa mère avec une infinie pitié :

— A quoi bon, maman, déranger les gens ? Je n'ai pas besoin de défenseur. Je sais ce que j'ai à dire aux juges...

Mais il lut une telle épouvante sur la figure de sa mère, qu'il ajouta aussitôt :

— D'ailleurs, tu feras comme tu voudras, je te laisse pleine liberté.

La malheureuse femme repartit moins désespérée, comme il arrive lorsqu'en plein néant on trouve tout à coup à faire quelque chose qui paraît nécessaire...

Depuis l'arrivée des Sarsky à Nauheim, la santé du comte ne cessa d'empirer. Le voyage l'avait beaucoup fatigué et les médecins exigeaient un repos complet pendant quelque temps avant que ne commençât le traitement.

Inna, la petite Inna, jusque-là enfant gâtée du destin, se trouva tout à coup en proie à des préoccupations singulièrement graves. D'une part, elle ne pouvait oublier le regard

de Dmitri au moment où le train s'était mis en marche : il y avait comme une plainte dans ses magnifiques yeux d'habitude si fiers et si audacieux. D'autre part, elle voyait que son père, ce père tendrement aimé, ne tenait plus que par un fil à la vie. Il y avait aussi sa mère, qui était complètement perdue dès que surgissaient des difficultés. C'était Inna qui devait s'occuper de tout ce qui concernait leur vie à Nauheim. C'était à elle que s'adressaient les médecins, quand l'état de son père leur donnait des inquiétudes, c'était elle qui réglait les comptes, elle qui recevait le courrier et qui y répondait.

Elle ouvrit ainsi elle-même et lut le télégramme annonçant le meurtre de l'usurier Potapov par Dmitri : Serge Vassilieff, craignant qu'Inna n'apprît son affreux malheur par des étrangers ou par les journaux, en prévenait le comte Sarsky, pour qu'il pût amortir le coup.

Le choc fut effroyable : elle perdit connaissance. Quand elle revint à elle, elle se trouva étendue sur le plancher, la main crispée sur le télégramme. A ce moment même, sa mère l'appelait d'une voix haletante :

— Inna, viens vite, papa a une syncope !...

Une minute après, le télégramme avait disparu : Inna, debout, était auprès de son père avec le flacon d'ammoniaque et les gouttes nécessaires.

Alors commença pour elle une double vie : un calme, une présence d'esprit absolus auprès de ses parents, et un désespoir sans bornes dès qu'elle se trouvait seule. Pas un instant elle ne se détourna de Dmitri. Pas un instant elle ne le condamna dans son cœur, sûre qu'il était incapable de toute action basse, que simplement un atroce malheur s'était abattu sur eux, anéantissant leur bonheur. Si elle eût pu quitter son père, elle fût immédiatement partie pour Pétersbourg. Mais elle savait qu'il lui fallait rester auprès de lui.

Le jour même, Inna télégraphia à Serge, lui demandant de venir à Nauheim. Deux jours après, il arrivait avec sa mère. Inna les introduisit auprès du comte et prit sur elle d'informer sa mère. Elle alla s'enfermer avec elle dans la pièce de leur appartement la plus éloignée de la chambre du père et lui dit avec un calme dont la mère demeura atterrée :

— Maman, il m'arrive un malheur. Le pire malheur qui pût m'arriver sur terre... Mais sois calme, je t'en supplie ! Il nous faut être absolument calmes pour que papa n'apprenne rien. Voici : Dmitri a tué un homme. Oui, maman, cette chose atroce est vraie : Dmitri a tué un homme. Serge vient de m'expliquer tout. Ce fut un moment d'horrible, d'inexplicable folie. Il s'est dénoncé lui-même. Il lui faudra payer cet égarement d'une peine qui va briser sa vie... Bien entendu, pour moi, rien n'est changé. Je l'aime et mon existence demeure liée à la sienne. Pour le moment, d'ailleurs, il n'est pas question de moi. Ici, il est question de papa que nous allons soigner de toutes nos forces. Là... c'est de lui qu'il s'agit. Mais il est fort. Il sera ce qu'il faut être. Serge repart demain pour Pétersbourg. Il m'a promis de ne pas l'abandonner pendant que je suis loin. Il a déjà vu sa mère. Il dit qu'elle est admirable... Voilà, maman ! Ne pleure pas ! Je t'en prie, ne pleure pas ! Tu vois, mes yeux sont secs. Pense à papa et seulement à papa. Bien entendu, il ne doit se douter de rien. Je crois que les médecins le trouvent trop faible pour lui permettre les eaux de Nauheim. Ils pensent qu'il vaudrait mieux l'emmener, dès qu'il sera un peu plus solide, en Italie, dans un endroit calme. Veux-tu que ce soit Castellamare ? Ou Sorrente ? Mieux vaudrait encore un endroit moins fréquenté par les Russes, afin qu'aucun bruit ne puisse arriver jusqu'à lui...

Et la merveilleuse enfant prit la main tremblante de sa mère dans sa main chaude et ferme, la baisa tendrement, et ajouta :

— Lave tes yeux, maman. Il ne faut pas inquiéter papa.

Le lendemain matin, Vassilieff repartit pour Pétersbourg avec une lettre d'Inna pour Dmitri, qu'il avait juré de lui faire parvenir.

Au bruit des pas qui s'arrêtaient devant la porte, au grincement des serrures qu'on ouvrait, Dmitri se redressa et vit entrer dans sa cellule le directeur de la prison, accompagné d'un autre homme grand et mince, à chevelure grisonnante, le regard vif et intelligent.

— Voici votre défenseur, Serguey Petrovitch Alexandrovsky, dit le directeur en s'adressant à Dmitri.

Après avoir amicalement serré la main à l'illustre avocat, il les laissa seuls.

Dmitri exprima aussitôt au visiteur ses regrets qu'on l'eût dérangé :

— Mon intention, lui dit-il, était d'abord de ne pas me faire assister d'un avocat : je ne veux être ni défendu, ni épargné. Mais j'ai dû céder devant le désespoir de ma mère.

Habitué à lire au fond des âmes, l'avocat regardait attentivement la belle figure douloureuse de l'officier. « Est-ce là un meurtrier ? se disait-il. Que s'est-il passé dans la vie de cet homme qui explique son acte ? Le lui demanderai-je ? Il y a dans ses yeux un orgueil et une pudeur qui l'empêcheront de me dire la vérité... Essayons cependant. »

Alexandrovsky passait pour n'être pas seulement un des plus remarquables avocats de Russie, mais aussi un excellent psychologue. Ce qu'il aimait le plus dans son métier, c'était d'explorer un cœur humain, de s'orienter dans le dédale de ses mobiles obscurs.

Il parla à Dmitri en ami, qui comprenait tout sans qu'il fût besoin de lui rien expliquer.

— Madame votre mère a raison, lui dit-il ; le défenseur est peut-être plus nécessaire encore à celui qui ne veut pas se défendre, qu'à celui qui est décidé à se tirer sain et sauf du malheur où le destin l'a précipité. Vous-même, si indifférent que vous soyez à votre salut, vous n'êtes pas seul. Je ne veux pas parler de madame votre mère, ni d'autres grandes affections que vous pouvez avoir ici-bas ; mais vous êtes officier, vous appartenez à la noblesse, vous êtes de la bonne société... Tout cela nous oblige souvent à faire ce que nous n'eussions jamais fait pour nous-mêmes.

Les traits de Dmitri exprimaient une profonde souffrance.

— Je vous suis bien reconnaissant, Serguey Pétrovitch, de vouloir m'aider. J'ai beaucoup réfléchi ces jours-ci, — et il passa sa fine main sur son front comme pour en effacer la traînée de douleur que ces réflexions avaient laissée après elles. — J'ai compris qu'on ne pouvait m'aider. Ce n'est pas seulement parce que j'ai tué un homme, acte inconcevable pour tout être doué de raison ; c'est que j'ai tué un homme qui n'avait qu'amour et bonté pour moi. Quand on est allé jusque-là, il n'y a plus d'aide à attendre de personne.

Cela dit, Dmitri écouta l'avocat sans rien répondre, comme si les paroles de celui-ci n'arrivaient plus jusqu'à lui.

Le jour même de son arrivée, Vassilieff rendit visite à Anna Ivanovna, et lui remit la lettre d'Inna pour Dmitri. Il lui expliqua qu'il faudrait la glisser au prisonnier, sans que personne s'en aperçût.

Anna Ivanowna était désolée de voir combien son fils demeurait indifférent à tout ce qui le concernait, lui ou son procès. Aussi se chargea-t-elle avec joie de cette lettre, espérant qu'elle aurait raison de ce détachement de son fils et qu'il y puiserait enfin le désir de se défendre. Elle obtint comme toujours facilement l'autorisation de le voir. Elle lui annonça le retour de Vassilieff :

— Sa mère est restée à Nauheim. Le comte est très bas et la comtesse est si facilement désemparée, cette pauvre femme ! Ta fiancée, d'après ce que dit Vassilieff, est admirable de courage et de force...

— Ma fiancée ? Comment peux-tu dire ces mots ? Je n'ai plus de fiancée ! Mlle Sarsky est libre, entièrement libre ! Comment sa vie demeurerait-elle liée à celle d'un homme comme moi ? Il faut par tous les moyens faire qu'elle oublie jusqu'à mon nom ! lui répondit durement Dmitri, exaspéré de l'incompréhension de sa mère.

Elle se tut, ne sachant que lui dire et resta auprès de lui, silencieuse et misérable. Avant de partir, elle lui glissa la lettre d'Inna en murmurant :

— Tu la liras sans qu'on te voie.

Quand Dmitri se retrouva seul, il plaça la lettre dans un livre et se mit à tourner dans sa cellule. Il savait que cette lettre était d'Inna et, en ce moment de sa vie, rien, en vérité, ne pouvait lui faire plus de mal que des paroles venant d'elle.

Au bout de quelques minutes, il ouvrit l'enveloppe et lut :

« Dmitri, mon grand amour ! Le malheur qui nous advient est notre malheur commun. Nous le porterons tous les deux ensemble, même si un monde nous sépare. Je serai auprès de vous dès que ce sera chose possible. Jusque-là, vous m'attendrez ! Vous m'attendrez, Dmitri ! Inna. »

Il devint blême de douleur. Comment un cœur d'homme peut-il endurer pareil tourment ?

Le lendemain, il écrivit à sa mère de prévenir Vassilieff qu'il désirait le voir.

Deux jours après, il était appelé au parloir : Vassilieff l'y attendait et cette fois lui tendit la main avec la même affection qu'autrefois.

— Tu as voulu me voir ? demanda-t-il.

— Oui, pour un service que seul tu peux me rendre, Serge. Il faut qu'Inna Wladimirovna me rejette de sa vie. Il le faut absolument. Pour elle et pour moi aussi. Tu le lui expliqueras. Tu obtiendras cela d'elle ! Par pitié pour moi... Tu me le promets, Serge ?

— Mais, mon pauvre ami, cela ne peut être. Si tu l'avais vue, comme je l'ai vue à Nauheim, entre son père mourant, sa mère effondrée et son malheur, tu aurais compris que rien ne pourra...

— Si, Serge, si, il y a quelque chose qu'elle entendra, qu'elle comprendra. Tu lui diras que c'est au-dessus de mes forces. Je veux payer ma dette à Potapov. Elle est immense et je ne puis, je ne dois penser qu'à cela. Pendant des heures, des jours, des nuits, je cherche ce que j'ai à faire pour cela et je le vois de plus en plus clairement. Dis-lui que je le ferai comme cela doit être fait et elle comprendra !..

— Dmitri, si tu savais comme elle t'aime...

— Tais-toi, tais-toi ! Aie pitié de moi !..., et cette fois, il sanglota désespérément.

***

Le comte Sarsky était allongé dans un grand fauteuil. Humant l'odeur des magnifiques roses qu'Inna avait placées sur une table à côté de lui, il regardait sa fille, qui lui faisait la lecture ; tristement, il songeait, se sentant envahi d'une lassitude infinie : « Mon cœur est à bout... Cela ne sera plus bien long... Il me faudra les quitter, ces êtres chers, sans défense dans la vie... Ai-je eu raison d'amasser les terres, les forêts dont est faite notre fortune ?... Le nouveau gérant vaudra-t-il mieux que l'ancien ?... Ma femme, ma fille seront à sa merci... Dmitri saura-t-il les défendre ? Tout peut s'en aller à vau l'eau... Qu'il est difficile de rien assurer ici-bas !... »

Une crampe au cœur, accompagnée d'une atroce angoisse,

le fit blémir : il ferma les yeux... Quand la douleur se fut apaisée, le comte passa tendrement sa main sur celle d'Inna.

Toute caresse de son père, qu'elle savait si fragile, l'émouvait jusqu'au fond de l'âme. Pour rester maîtresse d'elle-même, elle continua sa lecture sans lever les yeux.

« Qu'elle a maigri, ma pauvre enfant ! pensait-il... Elle souffre d'être séparée de Dmitri et ne se plaint jamais... Elle parle en souriant de notre voyage en Italie... Elle ne sait pas encore que tout est déjà prêt pour notre retour à Pétersbourg... »

— Inna, dit-il doucement, je suis las de tous ces pays étrangers... J'ai la nostalgie de la Russie... Les vieux ne devraient jamais quitter leur pays... Demain, nous rentrerons chez nous.

Inna comprit le sacrifice de son père : il ne pensait qu'à elle... « Mon Dieu ! s'il savait la vérité... » se dit-elle. Et s'agenouillant auprès de lui, elle prit ses mains et les baisant, se mit à sangloter.

De la sentir si près de lui, si aimante, le père eut un grand élan de joie. Il voulut lever la main pour caresser cette tête adorée ; la main retomba, inerte : son cœur avait cessé de battre ; sa vie s'éteignait dans un soupir, sans une angoisse... Et la figure immobile n'exprimait plus qu'une admirable sérénité.

Cette mort plongea la comtesse dans une complète prostration. Elle se tenait dans sa chambre, toute petite, toute menue, ne voulant que la solitude, repliée sur elle-même. Elle obéissait passivement à tout ce que disait Inna. Le lendemain de l'enterrement, elles partirent pour Florence.

Tout Pétersbourg attendait avec une impatience avide le jour où commencerait l'affaire sensationnelle de l'officier meurtrier. L'affluence fut énorme. Le public se pressait le long de la barrière, qui le séparait de la salle d'audience. Les femmes y étaient très nombreuses. Les huissiers de service eurent toutes les peines du monde à les maintenir, tant était passionnée la curiosité avec laquelle elles se ruaient pour voir l'accusé.

Celui-ci restait immobile, le regard fixe, absent. Il répon-

dait laconiquement aux questions que lui posait le président, cherchant manifestement à dominer son émotion.

Quand son interrogatoire eut pris fin, il parut tomber dans un état de complète indifférence à tout ce qui se passait. Comme le président tentait de provoquer ses réponses à certains témoignages défavorables, il dit simplement : « Ma vie est finie. Je ne me défendrai pas. »

Quand, à la fin, il lui fut demandé s'il n'avait rien à ajouter pour sa défense, il se borna à répondre : « Je ne demande aucune indulgence du jury. »

La condamnation fut plus sévère que ne l'avait espéré l'avocat pour un meurtre commis sans préméditation, dans un moment d'aberration, par un homme de conduite jusqu'alors irréprochable et généralement aimé et estimé. De plus, il s'était dénoncé lui-même.

Les juges furent certainement impressionnés par la qualité du meurtrier : un officier de la Garde devait être puni plus rigoureusement qu'un autre. Aussi le condamna-t-on à dix ans de travaux forcés avec privation de tous ses droits civiques et à la relégation dans l'île de Sakhaline.

Dès que le procès de Dmitri eut pris fin, Serge partit pour Florence. Inna le reçut dans son petit salon, d'où l'on voyait San Miniato. La pièce était inondée de soleil et donnait une impression de bien-être s'accordant mal avec la nouvelle qu'il apportait. Habillée de noir, les cheveux lisses, Inna avait un aspect monacal.

— Condamné ? demanda-t-elle.

— Dix ans à Sakhaline... répondit Serge, n'osant pas la regarder.

Elle fit un grand signe de croix et dit, d'une voix calme :

— Si Dieu le veut, dans dix ans nous nous unirons...

Serge passa quinze jours auprès d'Inna. Il ne se lassait pas d'admirer son courage et sa douceur. Un jour, elle lui dit :

— Dès que ma mère ira mieux, je me préparerai à la vie à Sakhaline. Pour y être utile, pour y aider Dmitri au lieu de lui être à charge, j'ai bien des choses à apprendre.

— Commence donc par songer à ta santé, lui répondit affectueusement Serge ; tu tousses, tu es maigre... — Il prit sa main : — Regarde-moi cela ! C'est à pleurer !

— Sois tranquille ! Je sais qu'il me faut être forte. Je le serai ! Et puis, ne me regarde pas si tristement, Serge, mon frère ! Oui, tu es bien mon frère et je te dis toute la vérité : je ne suis pas si malheureuse que tu crois : j'ai un espoir, le Grand Espoir ! Dans dix ans, peut-être avant (il y a des cas, bien rares, je le sais, mais il y en a, où le condamné voit commuer ou réduire sa peine...), j'irai vivre auprès de Dmitri. Si tu savais de quelle ferveur je prie Dieu matin et soir pour qu'il nous accorde la force d'atteindre ce jour... Le pire pour moi, ce n'est pas mon malheur, mes tristesses, c'est l'horreur de sa vie, de ses souffrances... Quand tu m'as écrit ce qu'il t'avait dit, après avoir lu ma lettre en prison, j'ai compris qu'il fallait le laisser seul avec sa douleur. Elle est trop grande... Il n'y a pas de place pour moi... Il y en a peut-être moins pour moi que pour n'importe qui... Je ne dois pas lui écrire à présent : chacune de mes lettres serait un supplice pour lui... Je ne dois pas non plus aller le rejoindre tout de suite... tant qu'il portera... les fers. — Ici la voix d'Inna se brisa. — A cause de lui et non à cause de moi... Que sont les fers pour moi qui l'aime avec piété, qui suis prête à me prosterner devant lui, devant sa douleur ?... J'irai à Sakhaline dès qu'il aura le droit d'habiter hors de la prison. Jusque-là, je resterai en Italie.

C'est ainsi que les choses se passèrent. La comtesse ne survécut qu'un an à son mari. Après sa mort, Inna écrivit à la mère de Dmitri, la priant de venir vivre auprès d'elle. Elle la soigna avec une tendresse filiale jusqu'au dernier jour de la vie de la vieille dame, qui d'ailleurs ne tarda guère. Avant de mourir, Anna Ivanovna écrivit à son fils ce qu'Inna avait été pour elle dans son malheur.

Restée seule, Inna entreprit les études nécessaires pour être apte à soigner les malades dans un pays peu civilisé et sous un dur climat.

Avec sérénité, elle attendait le jour où elle pourrait aller rejoindre Dmitri.

Dans sa vieillesse, aux heures où les souvenirs de cette effroyable époque de sa vie lui revenaient à la mémoire, Dmitri se demandait comment il avait pu porter sans fléchir le poids écrasant de si longues années.

Quel voyage il lui avait fallu subir pour atteindre par mer

le bagne de Sakhaline ! Tassée comme bétail, au fond du navire, la cargaison de forçats, pour la plupart rebuts du genre humain, lui avait infligé le supplice de son immonde promiscuité. Quel mépris, quelle haine chez ses compagnons d'infortune pour lui, un noble ! Quel n'était pas leur amusement de voir sa peine à s'habituer aux fers, qui lui creusaient la chair ! Et leurs sarcasmes, lorsqu'il avait à s'acquitter de corvées répugnantes ! « Ah ! votre Noblesse n'est pas habituée à mettre le nez dans les ordures ? Chacun son tour, votre Noblesse ! Tous égaux, enfin ! »

Dmitri se disait : « Avant tout, tenons ferme ! Des milliers de forçats vivent à Sakhaline. Donc c'est possible. Je ne vaux pas mieux qu'eux. Au contraire : mon éducation, mon instruction font que je vaux moins qu'eux. Rachetons cela : travail et patience ! »

Dmitri avait beau se dire cela et bien d'autres choses encore, l'aristocrate, l'officier de la Garde n'étaient pas entièrement morts en lui. Malgré tout, son dégoût de ces gens, ennemis de toutes les lois divines et humaines, était difficile à surmonter.

Au bagne, comme ailleurs, les forts et les malins oppriment les faibles. Il advint qu'un jour, indigné par la brutalité d'un forçat, taillé en hercule, qui rouait de coups un petit homme, soupçonné de vol, Dmitri essaya de s'interposer. Quelle ne fut pas sa stupéfaction d'entendre ce dernier lui crier haineusement : « De quoi te mêles-tu, toi ? Tu n'es qu'un assassin comme nous ! Ne fais donc pas le bon apôtre ! »

Depuis ce douloureux incident, Dmitri ne se mêlait plus à la vie des forçats, ni à leurs conversations. Ce silence même les irritait encore, comme une manifestation d'orgueil et de mépris.

En vérité, Dmitri était beaucoup plus occupé de lui-même que de ses compagnons de malheur. Il avait à accomplir un grand labeur intime, à dominer en son for intérieur bien des révoltes pour affronter son destin sans fléchir, sans désespérer de l'avenir. Cet avenir, il le savait, devait être tel qu'il pût se tenir pour absous par Potapov, lui, son meurtrier, et tel aussi qu'il méritât le pardon d'Inna, dont il avait brisé la vie.

A Sakhaline, ce qui faisait l'existence plus affreuse encore, c'était le pays même, d'une pauvreté, d'une désolation infinies :

le climat y est rigoureux, les jours de soleil rares. Le brouillard est à lui seul une sombre prison.

Dès cette époque, le gouvernement russe avait ordonné que les forçats fussent employés à la mise en valeur de l'île. On les affectait sans pitié aux travaux les plus rudes : exploitation des mines, défrichements, arrachages de troncs d'arbres, constructions de routes à travers des fondrières difficilement franchissables, etc...

Les hommes tant soit peu instruits étaient, au contraire, employés à des besognes moins pénibles : on en faisait des scribes, des comptables, des typographes, etc...

Au premier abord, leur existence pouvait paraître moins douloureuse. Rien de tel, en réalité. La condamnation aux travaux forcés entraînait la privation de tous les droits civils et civiques, mettant l'homme hors la loi. Le tourment moral de se sentir ainsi à toute heure le jouet de l'arbitraire du moindre garde-chiourme, souvent égal en brutalité au pire criminel, était plus cruel pour Dmitri que toutes les misères physiques qui faisaient sa constante torture.

Le commandant militaire de l'île de Sakhaline était, à cette époque, un homme intelligent et ambitieux : il comprit aussitôt le parti qu'il pourrait tirer de la compétence d'un ancien officier de sapeurs pour la construction de ports résistants aux tempêtes et de routes à l'épreuve des pluies.

Dmitri reçut le commandement d'une équipe de prisonniers, travaillant sur ces chantiers. Ce fut peut-être son salut. La tâche était d'une difficulté inouïe : il avait sous ses ordres des gens qui haïssaient en lui ce privilège de les commander, bien qu'il fût un forçat comme eux. Et ils sabotaient à qui mieux mieux leur besogne. Cette tâche ne l'en passionnait pas moins, parce qu'il obtenait malgré tout des résultats tangibles et utiles.

Mais dès la nuit tombante, et elle tombait tôt à Sakhaline, le travail s'arrêtait. Il fallait réintégrer la prison, dont les portes se refermaient à la fin du jour. Il rentrait transi dans un baraquement si humide que, pendant des mois, les forçats y dormaient sans rien enlever de leurs vêtements.

Couché sur des planches, exténué, il ne pouvait se reposer ni s'oublier dans le sommeil : jusque bien avant dans la nuit,

ses compagnons de chambrée criaient, s'injuriaient, se battaient.

Pour qu'il supportât tout cela, la volonté ni l'endurance n'eussent suffi. Il fallait la certitude que son crime ne trouverait que dans cette longue épreuve sa rédemption.

C'est dans la détresse de ces soirées et de ces nuits interminables que le besoin de prier montait du fond de son âme. Cet homme, qui, au temps de sa première vie, avait peu à peu négligé l'accomplissement de ses devoirs religieux, trouvait maintenant à les remplir une grande consolation.

Au bout de quelque temps, il s'aperçut que le commandant de l'île, avec lequel il conférait souvent des travaux dont il était chargé, se montrait à son égard plus courtois, plus aimable. Ce changement était, — sans qu'il s'en doutât, — l'œuvre de Serge Vassilieff qui, grâce à des amis communs, correspondait avec le commandant pour pouvoir renseigner Inna sur le sort de Dmitri.

Un jour, Dmitri reçut une lettre de sa mère, lui annonçant qu'elle vivait auprès d'Inna, depuis la mort de la comtesse Sarsky. « Je connais enfin, lui écrivait-elle, le bonheur d'avoir une fille. »

Ce jour-là, Dmitri pria longuement. Quelques mois plus tard, Inna sut par Serge que certains ouvrages techniques seraient d'un grand secours à Dmitri dans la conduite de ses travaux. Elle se hâta de les lui envoyer.

Quand le gouverneur fit venir Dmitri pour les lui remettre, ajoutant qu'ils arrivaient d'Italie, Dmitri comprit qui les avait expédiés.

Il ressentit une telle émotion, qu'il ne put prononcer une parole. Ces livres étaient pour lui comme un message d'amour et de fidélité. Lui, qui avait vécu toutes ces années sans se permettre un espoir, un désir de bonheur, sentit que tout n'était pas fini pour toujours et qu'il était encore vivant.

Peu après, il apprit la mort de sa mère par une lettre de Vassilieff qui disait : « Une main filiale lui a fermé les yeux. » Il sembla à Dmitri, dans sa douleur, voir cette main rayonnante de pitié accomplir ce geste de tendresse suprême.

Ce jour-là, son voisin de grabat l'entendit pleurer dans la nuit.

Un an plus tard, sa conduite irréprochable et les services rendus à Sakhaline lui valurent la commutation de sa peine : après cinq années de supplice, il lui était permis de quitter la prison et de vivre libre dans l'île.

Dès que Vassilieff connut le changement survenu dans la vie de Dmitri, il le télégraphia à Inna en lui proposant de l'accompagner à Sakhaline, vu la longueur et la difficulté du voyage.

« Merci de tout cœur, lui répondit Inna, je partirai seule, dès que je serai convalescente. Rien n'est difficile, tout est bénédiction ! Ta sœur Inna. »

Et elle écrivit à Dmitri, comme si leur correspondance n'eût jamais été interrompue : « Mon grand amour, je serai avec vous peu après l'arrivée de cette lettre. Impossible de vous indiquer une date précise. Quel dommage que mon infinie tendresse ne puisse me donner des ailes ! Il y a longtemps que je serais auprès de vous. »

En même temps, elle envoya une petite somme d'argent au commandant de Sakhaline, en le priant de la mettre à la disposition de son fiancé.

Dmitri employa la somme envoyée par Inna à construire, aidé de quelques anciens forçats devenus colons, comme lui, une toute petite maison. Il avait prévenu le Père Ivan, avec lequel il entretenait les meilleures relations, qu'il aurait à le marier avec Inna le jour de son arrivée.

Avant d'entrer dans les ordres, le Père Ivan avait eu lui-même une vie tragique : de là venait sa sympathie pour Dmitri, qu'il avait à maintes reprises moralement réconforté.

Quand fut connu le jour de l'arrivée d'Inna, il offrit à Dmitri d'aller avec sa femme la chercher au débarcadère et de l'emmener dans leur propre maison, où Dmitri, après la longue torture de cette séparation, pourrait la revoir sans témoins.

Plus de deux heures durant, Dmitri resta dans la petite salle à manger du prêtre, debout près de la fenêtre, angoissé par le retard, pourtant habituel. Puis, inconsciemment, il se laissa tomber sur un siège dans un coin de la pièce et, n'entendant que les battements violents de son cœur, ne perçut pas le bruit de la porte doucement ouverte et refermée.

C'est seulement lorsqu'il sentit la main d'Inna sur la

sienne qu'il se retourna et la vit, sous son voile d'infirmière, qu'elle portait depuis des années, si belle, si rayonnante de joie, qu'il se prosterna sans un mot à ses pieds et les baisa.

Après la cérémonie religieuse célébrée dans la petite église d'Alexandrovsk, les nouveaux époux rentrèrent dans leur maison. Dmitri serra Inna sur son cœur et dit :

— Dieu m'a pardonné, puisque tu es là !

Pourtant le lien étroit né entre Potapov et lui, au moment où il avait lu sa lettre et eu la révélation de sa tendresse, subsistait impérieux ; il savait ce que Potapov attendait de lui : être un homme ! Donner toute sa mesure ! Travailler ! Transformer ce pays misérable !

Alors commencèrent pour Dmitri la vie et les succès qu'on lui avait prédits depuis sa jeunesse. Avec une intelligence, une initiative et une énergie sans égales, Dmitri se mit au travail. Les résultats furent prodigieux. Il commença par édifier des habitations qui transformèrent les conditions mêmes d'existence des hommes obligés de vivre dans ce pays, où la lutte contre les éléments est un dur et incessant combat.

Le premier, il créa, pour cette population déshéritée, de grands magasins, où les habitants trouvaient tout ce qui était nécessaire à leur vie. Il constitua une société d'assurances, une de navigation, une autre pour l'exploitation de mines découvertes par lui. Bientôt son activité s'étendit de l'île de Sakhaline à la Sibérie. Des quartiers entiers de Vladivostok se couvrirent de maisons lui appartenant. Sa fortune croissait avec une rapidité qu'on ne voit que dans les pays neufs, où les possibilités illimitées, les richesses incalculables du sol ouvrent à l'initiative et à l'énergie humaines une magnifique carrière.

Inna et lui cherchaient par tous les moyens à faire bénéficier autour d'eux la population de leurs ressources grandissantes : écoles maternelles, hôpitaux, hospices s'édifiaient grâce à eux.

Tous ceux qui les voyaient vivre et s'aimer dans cette île surnommée « l'île du désespoir » et « l'île de la mort », se disaient que le bonheur le plus grand, le plus profond, est partout possible.

Mais, comme toujours, à côté de ce que les gens voient, il y a ce qu'ils ne voient pas, ce qu'ils ne soupçonnaient même pas.

Inna était de ces femmes qui se donnent entièrement quand elles aiment : pour elles, vivre auprès de l'homme aimé est tout, quoi qu'il advienne. Depuis le moment où elle avait rejoint Dmitri, Inna ne demandait plus rien à la Providence. Elle eût pu être absolument heureuse, même à Sakhaline, même après l'atroce passé ; mais trop souvent elle sentait que ce passé n'était pas réellement mort. Malgré tout le bien qu'ils s'évertuaient généreusement à faire dans le pays, les hommes autour d'eux restaient envieux et haineux : leurs regards ne le disaient que trop.

Quel empire sur elle-même ne fallait-il pas à Inna pour ne jamais laisser voir à Dmitri qu'elle savait le mot que ces gens avaient sur les lèvres, quand ils le voyaient passer !...

Quant à Dmitri, cette vie nouvelle, si féconde en réussites, semblait-il, n'était guère facile, ni simple. Se battre contre les éléments qu'il avait à dompter ne lui déplaisait certes pas : c'était un lutteur né. Mais il lui fallait aussi combattre les hommes, leur malhonnêteté, leur bêtise, leur méchanceté, leur paresse : cette lutte-là lui coûtait. Elle développait en lui ce mépris insurmontable de l'humanité qu'avait engendré la vie commune avec les forçats durant ses longues années de bagne.

Le tourment incessant de sa conscience orgueilleuse, c'était précisément que son propre crime lui eût à jamais ôté le droit de juger ou de mépriser personne. Sans doute Dieu l'avait-il absous, puisqu'il lui avait rendu Inna ; mais le pardon humain, il ne l'avait obtenu ni des hommes, ni de lui-même.

D'autres grandes douleurs vinrent assombrir sa vie : les deux enfants qu'il eut d'Inna ne vécurent pas. Inna les avait désirés passionnément. Dmitri, au plus profond de son âme meurtrie, se demandait si la tare originelle de leur filiation n'eût pas fait à ses enfants une vie maudite.

Jamais il ne laissa soupçonner à Inna cette pensée de désespoir. Ces deux êtres qui s'aimaient comme rarement on s'aime ici-bas avaient ainsi l'un pour l'autre des douleurs secrètes.

Bien avant que n'éclatât la guerre russo-japonaise, Dmitri, qui connaissait mieux que personne les richesses de Sakhaline et l'intelligente vigilance du Japon, avait averti à plusieurs reprises les autorités militaires russes de la nécessité de fortifier l'île, et de se prémunir contre une descente ennemie. On ne fit qu'en rire, tant était alors ancrée la certitude de la prépondérance des forces russes sur les forces japonaises. C'est plus tard seulement, après que les succès japonais eurent ouvert les yeux, que le projet déposé par Dmitri pour la fortification de l'île fut accepté et réalisé en partie grâce aux sommes mises par lui à la disposition des autorités militaires.

Ce que les Japonais ne purent conquérir par les armes, ils devaient l'obtenir à Portsmouth où la meilleure moitié de Sakhaline leur fut attribuée. Grande fut la tristesse qu'en éprouva Dmitri dans son patriotisme.

Mais bientôt il n'eut plus de pensée que pour Inna, dont la santé empirait rapidement. La rigueur du climat aidant, le mal qui la minait devint irrémédiable. Elle avait atrocement souffert, durant plusieurs mois, respirant avec une difficulté croissante et tourmentée d'une toux incoercible. Quelques maux qu'elle endurât, elle demeurait telle qu'elle avait été pendant toute sa vie : la bonté et la délicatesse même. Sa préoccupation constante était de ne point importuner sa garde-malade, pour laquelle elle avait des égards constants, et d'obtenir de Dmitri, qui ne consentait plus à la quitter un instant, qu'il n'abusât pas de ses forces : pour le contraindre à prendre quelque repos, elle lui rappelait la prescription du médecin défendant d'admettre plus d'une personne auprès d'elle. Mais lui, sans s'éloigner, restait désespéré derrière la porte de la chambre, écoutant sa respiration rauque et sa toux opiniâtre...

Il souffrait tellement des souffrances d'Inna que lui, si pieux, si croyant, s'abandonnait à des crises de révolte contre Dieu et blasphémait, appelant de ses vœux la fin de l'être qu'il adorait. Puis, épouvanté dans sa foi, il se jetait à genoux et implorait le pardon divin.

Un matin, Inna s'éveilla de son court sommeil, se croyant mieux. Elle voulut faire l'effort d'une toilette plus longue ; après qu'elle l'eut achevée, elle pria Dmitri de faire venir le Père Ivan : « Je me sentirai en paix », dit-elle.

La cérémonie de l'extrême-onction terminée, le prêtre se retira.

Inna sentit alors que sa fin était proche.

Elle prit la main de sa garde, la serra doucement et lui dit, d'une voix haletante :

— Merci ! A présent, appelez-le et laissez-nous seuls.

Quand Dmitri entra, par un effort surhumain elle domina son mal ; lui tendant les deux mains en un geste d'adoration sans bornes, elle lui dit d'une voix claire et jeune :

— Que Dieu te bénisse, toi, mon grand et seul amour ! Qu'il te rende le bonheur suprême dont tu m'as comblée !

Dmitri garda ses mains entre les siennes jusqu'au moment où elles devinrent glacées. Alors il les croisa sur sa poitrine, ferma ses yeux, qui s'étaient éteints sans se détourner de lui, lui donna un dernier baiser : et la veillée funèbre commença.

Le jour de l'enterrement d'Inna, le gouverneur de l'île informa Dmitri qu'en égard aux services par lui rendus à la patrie pendant la guerre, l'Empereur lui accordait grâce plénière et le réintégrait en tous ses droits et privilèges. « Vous pouvez donc enfin retourner et vivre en Russie », lui écrivait-il.

Dmitri regarda longuement cette lettre, le vide de sa maison, le désert de son cœur et se dit à lui-même : « Non. Je ne veux plus rien pour moi que la solitude du mont Athos et, jusqu'à la fin, la prière. »

S. Balachowsky-Petit.

CATHOLICISME
ET ROMANTISME

II [1]

1830

I. — L'IDÉAL ROMANTIQUE

On a donné bien des définitions du romantisme ; et elles sont toutes spécieuses ; elles comportent toutes une certaine part de vérité. Je ne sais si la plus compréhensive et la plus exacte ne serait pas la suivante : le romantisme français (2) est une réaction contre le premier XVIIIe siècle, celui d'avant Rousseau.

Dans ce demi-siècle, que dominent les noms de Voltaire et de Montesquieu, on avait eu le culte, la religion et même la superstition de la raison, non pas, comme dans l'âge précédent, de cette raison sage, nuancée, modératrice, amie des réalités concrètes, et qui n'est, à la bien prendre, qu'une sorte de bon sens supérieur, mais, tout au contraire, d'une raison sèche, abstraite, exclusive, superbement méprisante à l'égard de tout ce qui n'est pas elle, et qui confond clarté et profondeur. Par opposition à cet état d'esprit, le romantisme traitera sans ménagement la raison raisonnante et la subor-

(1) Voir la *Revue* du 1er juin.

(2) Je dis bien : le romantisme français. Je n'ignore pas que le romantisme, comme autrefois le classicisme, est un fait européen. Mais, en dépit de ses prétentions, il ne semble pas que le romantisme français, le seul qui soit ici en cause, ait subi beaucoup d'influences étrangères, et j'estime que, si ces influences ne s'étaient pas exercées, il se serait développé à peu près tel que nous le connaissons.

donnera systématiquement à ce qu'on appelait naguère « les puissances trompeuses », l'imagination et la sensibilité.

De cette substitution fondamentale d'un idéal à un autre, de ce « renversement du pour au contre », les conséquences seront infinies. Et d'abord en matière d'art et de poésie. Les « puissances trompeuses » ont au moins cette supériorité sur le fanatisme de la raison, d'être par excellence les puissances génératrices de l'art sous toutes ses formes, et de la poésie en particulier. Peu d'époques ont été dans l'histoire moins poétiques que celle qui s'étend de la mort de Bossuet à l'avènement de Rousseau. Contre ce fâcheux appauvrissement, le romantisme est venu vigoureusement réagir : il a mis l'art au premier plan de ses préoccupations ; il a donné le signal d'une véritable renaissance, d'un magnifique épanouissement de la poésie.

Et, entre autres inspirations qu'il s'est plu à cultiver, il en est une qui, profondément étrangère aux contemporains de Voltaire, a eu ses secrètes préférences : il a eu, à un degré qu'on n'avait encore jamais atteint, le sentiment de la nature. Thème littéraire, sans doute ; thème essentiellement poétique, mais dont l'origine même a quelque chose de parfaitement légitime et d'incontestablement sincère, puisqu'il procède d'une manière toute neuve de voir le monde et de rêver la vie.

Libérées des entraves qu'une discipline étroitement rationnelle leur avait imposées, la sensibilité et l'imagination rajeunies par le romantisme ont exploré le temps et l'espace pour y découvrir de nouvelles sources d'émotions ou d'études. De là ce goût de l'exotisme et du cosmopolitisme, cette passion de l'histoire, en particulier du moyen âge, qui caractérisent la littérature romantique. Dispositions qui, à vrai dire, n'étaient qu'en partie inédites : car, enfin, Voltaire lui-même a écrit des *Lettres anglaises*, une *Zaïre*, une *Alzire*, un *Essai sur les mœurs*. Mais ce qui jusqu'alors n'était guère que curiosité passagère d'intellectuel est devenu au XIXe siècle un constant objet de jouissance sentimentale ou esthétique.

Ce qui est plus nouveau peut-être encore, c'est la rupture complète avec une tradition d'impersonnalité qui, fortement établie par l'autorité de nos grands écrivains classiques, avait en somme été assez bien respectée avant Rousseau. A l'époque romantique, le moi n'est plus haïssable comme au temps de

Pascal : il s'exalte, il s'impose ; il n'accepte aucune règle littéraire ou sociale ; il revendique le droit de s'étaler sans pudeur et sans mesure.

Le cœur humain de qui ? Le cœur humain de quoi ?
Quand le diable y serait, j'ai mon cœur humain, moi !

Et, sous ce beau prétexte, pendant une trentaine d'années, nous allons assister à un déluge de confessions, de confidences, bref, à un débordement de lyrisme qui eût quelque peu scandalisé les contemporains de Boileau et de Racine.

Enfin, — et nous n'insisterons pas sur ce dernier trait que nous allons voir se préciser et se développer dans les pages qui vont suivre, — précisément parce que, en toutes choses, ils inclinaient à prendre le contre-pied du siècle précédent, les romantiques n'ont pu, à l'égard de la religion, épouser les préjugés et les violents partis pris du rationalisme voltairien. Éclairés par Chateaubriand, sentant bien, par l'imagination et par le cœur, que nous sommes enveloppés de mystère, que, suivant le mot célèbre, « il y a plus de choses dans le monde que notre philosophie n'en peut expliquer », ils n'iront jamais, même dans leurs pires écarts, jusqu'à la négation brutale ou à l'hostilité haineuse : « écraser l'infâme » leur paraîtra toujours une médiocre besogne ; à défaut d'une foi positive, qu'ils posséderont d'ailleurs quelquefois, ils seront souvent de sincères chrétiens de désir.

Nous venons de décrire très brièvement ce que l'on pourrait appeler l'état d'âme romantique. Il nous faut maintenant en venir à l'examen des nuances et des positions individuelles.

II. — LES POÈTES

Ab Jove principium. Le premier en date et en génie, sinon en talent, des poètes du groupe romantique, encore qu'il n'ait pas fait partie du cénacle, est Lamartine. L'homme a eu bien des défauts d'enfant gâté ; mais, quelques réserves que l'on puisse faire sur son compte, il y avait en lui un charme si souverain de candeur, de générosité, de fier désintéressement et de noblesse qu'on ne peut s'empêcher de lui faire grâce et de l'aimer. Élevé par une mère trop tendre et très pieuse, qui lui transmit sa foi fénelonienne et dont il fit l'orgueil et

le tourment, il ramassa des impressions de nature, d'abondantes et très diverses impressions de lecture aussi qu'il retrouvera dans la suite. A quatorze ans, au collège, il a la révélation du *Génie du christianisme*, et il est à croire que Chateaubriand, dont le nom reviendra plus d'une fois dans sa correspondance, est dès lors une des sources essentielles de sa pensée ; plus tard, il y joindra Rousseau et Mme de Staël, Voltaire et Parny. Au sortir du collège, pendant une dizaine d'années, il va mener une vie d'oisiveté et de folles équipées pour laquelle, dans une heure de sincérité, il devait se montrer justement sévère ; car c'est lui-même qui, dans une page oubliée, a condamné ces années où il vécut « dans toutes les légèretés, dans toutes les dissipations, dans tous les désordres d'une jeunesse inactive, années qui ne laissent qu'humiliations et regrets à l'âge avancé et dont on écarte de soi le souvenir ». Cette vie désordonnée, ses fréquentations, ses libres lectures l'ont assez vite détaché du christianisme ; mais son indifférence, que Lamennais, ce « Pascal ressuscité », a fortement troublée, est parfois traversée d'élans d'inquiétude, et la mort chrétienne d'une femme aimée, une grave maladie le ramènent à la foi et à la pratique de sa pieuse enfance. Les *Méditations*, où viennent se fondre les aspirations essentielles de la première jeunesse de Lamartine, ont une couleur très suffisamment religieuse pour qu'on puisse le considérer comme un grand poète chrétien, — le poète que Chateaubriand n'a été que partiellement, — et pour que Victor Hugo, à ce titre, puisse l'opposer au paganisme d'André Chénier.

Dix années durant Lamartine, non sans un certain effort de volonté, a essayé de soutenir ce rôle. A dire vrai, sous la grâce vaporeuse et fluide du style et sous la prudence imagée des formules, une critique très attentive aurait pu découvrir bien des idées, bien des sentiments qu'une très sévère orthodoxie aurait eu beau jeu à dénoncer : le christianisme des *Nouvelles Méditations* et des *Harmonies* est si vague que, de son vrai nom, il mériterait mieux, parfois, de s'appeler déisme ou même panthéisme : favorisé par les maladresses de la Restauration, l'esprit du XVIIIe siècle s'est insinué dans la pensée du poète, comme dans celle de bon nombre de ses contemporains, et ne s'en évadera plus. D'autre part, la

Révolution de 1830 l'a délié de toutes ses attaches officielles, et, en lui insufflant, comme à beaucoup d'autres, des idées de libéralisme, voire de messianisme, elle a éveillé en lui des ambitions politiques qui ne tarderont guère à se réaliser et qui l'inclineront à bien des concessions aux idoles du jour. Enfin, comme il n'a renoncé ni aux grands rêves, ni aux vastes conceptions religieuses, à l'imitation de ce Chateaubriand qui reste, quoi qu'il en pense parfois, son « modèle idéal », il va entreprendre un voyage en Orient d'où il rapportera, il l'espère du moins, d'abondantes images et une foi plus affermie. Sur ce dernier point, son espoir sera trompé. Au tombeau du Christ, où peut-être n'apportait-il pas une âme assez dépouillée et assez humble, il éprouvera, semble-t-il, une intime déception, et la mort de sa fille Julia, qui va le frapper en plein cœur, achèvera l'évolution commencée : il était de ceux que la douleur n'élève point et qui, pour croire, ont besoin d'être heureux.

La prière en mon sein, avec l'espoir, est morte,

a-t-il avoué. Et le poème de *Jocelyn*, commencé avant le voyage dans un tout autre esprit, s'achèvera au retour dans une disposition d'âme qui, en dépit des précautions prises pour en atténuer, en adoucir ou en voiler la poétique expression, ne transparaîtra que trop à travers les développements de l'œuvre et scandalisera beaucoup d'âmes pieuses (1). La mise à l'index du poème sera le pendant discret de la condamnation des *Paroles d'un croyant* : Lamartine et Lamennais, dont l'évolution a été parallèle et, à ce qu'il semble, à peu près simultanée, se sont tous deux spontanément écartés de la voie, selon eux trop étroite, où, durant de longues années, ils s'étaient engagés.

A quelques nuances près, Lamartine en est revenu à la foi du Vicaire savoyard. Et cette foi bien vague, et qui enveloppe toute sorte d'équivoques, sera celle qu'en termes toujours éloquents et nobles, il développera ou insinuera, au moins jusqu'en 1848, dans toute la suite de son œuvre littéraire et politique. Une religion sans dogmes, affranchie des symboles et dédaigneuse des mystères, une religion dont il se fera le

(1) Voir sur tout ceci les livres récents de M. Henri Guillemin sur *le « Jocelyn » de Lamartine* (Boivin) et du P. Robert Mattlé sur *Lamartine voyageur* (De Boccard).

prophète et l'apôtre, un spiritualisme ardent, poétique et nuageux, voilà ce que sera la croyance lamartinienne. « J'ai brisé le vase, a-t-il dit, mais j'ai recueilli la liqueur dans mon âme (1). » C'était refaire, avec moins de vigueur et de portée, et en sens inverse, l'œuvre de Chateaubriand. Parti de Rousseau, celui-ci s'était bien vite rendu compte que le sentiment religieux pur n'est qu'une abstraction, l'inconsistant résidu de toute religion positive qu'on a au préalable vidée de toute sa substance, et il avait réincorporé, pour ainsi dire, le sentiment religieux dans une forme concrète de religion, celle que son expérience intime lui avait révélée la plus efficace, le catholicisme. Lamartine, lui, s'est efforcé de dissocier ce que Chateaubriand avait étroitement uni. Sa religiosité d'ailleurs était trop nébuleuse pour exercer une action très profonde ; mais il a contribué à répandre un certain état d'âme que d'autres, plus laborieux et mieux informés, viendront entretenir à leur tour.

En littérature comme en politique, Lamartine, toute sa vie, a siégé « au plafond » : on n'en saurait dire autant de celui qui, à propos des triomphales *Méditations*, le définissait « classique parmi les romantiques ». Celui-là, Victor Hugo, son rival de gloire et de génie, est né chef d'école. Bien qu'il ait été, tout au fond, plus classique qu'il n'a prétendu l'être, pour réaliser l'idéal d'écrivain qu'il s'était de bonne heure proposé, il a déployé une volonté si persévérante qu'il a mérité de passer, aux yeux de la postérité, pour l'incarnation la plus complète du romantisme français. « Je veux être Chateaubriand, ou rien », déclarait-il à quatorze ans, probablement après une lecture du *Génie du christianisme*, qu'il lisait alors avec passion, mais en cachette, dans sa classe du lycée Louis-le-Grand. Doué d'une sensibilité médiocre, d'une prodigieuse imagination des formes, des couleurs et de toutes les réalités concrètes, doué aussi d'une étonnante mémoire et d'une puissante faculté d'invention verbale, élevé au hasard des déplacements, des relations et des lectures par des parents peu austères et d'ailleurs désunis, sans grande conviction traditionnelle, — il n'a pas été baptisé, — il n'a qu'un désir au cœur : celui de se créer une grande situation littéraire. De là

(1) Ce mot de Lamartine, dans une lettre non datée, c'est déjà la formule fameuse de Renan : « Nous vivons de l'ombre d'une ombre, du parfum d'un vase vide. »

son culte pour Chateaubriand qui le fera passer « du royalisme de sa mère au royalisme chrétien », et qui lui révélera « la poésie de la religion catholique », « l'architecture des cathédrales », « les grandes images de la Bible » ; il lui empruntera aussi sa théorie du merveilleux chrétien, son goût des évocations historiques et son amour du moyen âge. Jusqu'en 1830, Victor Hugo ne fera guère qu'appliquer dans ses vers les conceptions du *Génie*. D'autres influences, celle de Lamennais, celle de Sainte-Beuve, entre autres, viendront se superposer à celle de Chateaubriand : elles ne l'annuleront pas.

La religion de Victor Hugo avait un caractère trop extérieur et trop littéraire pour résister aux assauts que la vie allait lui livrer. Jeune, chaste, un peu candide, satisfait de sa vie de famille et de ses amitiés, accueilli et soutenu par le monde qui, dans les avenues du pouvoir, professait l'étroite union « du trône et de l'autel », il pouvait avoir l'illusion de se croire chrétien. Des événements d'ordre intime, — la trahison de Sainte-Beuve et de Mme Hugo, — ses succès de théâtre, sa liaison avec Juliette Drouet, surtout peut-être les circonstances politiques et sociales, et ce besoin qu'il a toujours eu de se sentir en étroite communion avec ce qu'il croit être l'esprit de son temps, tout cela l'a détaché de la simple croyance religieuse et l'a, si l'on peut dire, rendu à sa vraie nature de *primitif*, qui n'était pas celle qu'il avait manifestée tout d'abord. Déjà, en 1831, dans un article admirable de finesse critique et de pénétration morale, Sainte-Beuve, étudiant *les Feuilles d'automne*, avait noté cette évolution, qui ne fera que se préciser dans la suite : « Ni *la Prière pour tous*, si sublime, écrivait-il, ni *l'Aumône*, si chrétienne, ne peuvent couvrir l'amère réalité : le poète ne croit plus. Dieu éternel, l'humanité égarée et souffrante, rien entre eux ! L'échelle lumineuse qu'avait rêvée dans sa jeunesse le fils du patriarche, et que le Christ médiateur a réalisée par sa croix, n'existe plus pour le poète ; je ne sais quel souffle funèbre l'a renversée. » En d'autres termes encore, Victor Hugo, comme Lamartine, vers le même temps, — de cela aussi Sainte-Beuve s'était avisé, — Victor Hugo revenait au simple déisme, ou au voltairianisme maternel.

Pendant d'assez longues années du reste, sa religion ne se fera pas agressive comme elle le deviendra plus tard, quand

il sera le poète violemment anticlérical du *Pape*, de *Religion et Religions* ; il ne rompra pas brutalement avec le catholicisme ; il a le culte du passé, et il restera même platoniquement fidèle aux dynasties déchues. Convaincu que le poète a une fonction sociale, il prélude à ce rôle de « mage » où son orgueil se complaira de plus en plus. Il sera « l'écho sonore » de toutes les voix qui montent de l'horizon. Il sera tour à tour ou simultanément libéral, bonapartiste, démocrate ; il prêchera l'humanitarisme et la réconciliation des peuples ; il absoudra les révolutions ; et, devenu pair de France, la politique aurait fini par absorber une bonne part de son activité si, peut-être, pour le plus grand bien de sa fortune littéraire, le coup d'État du 2 décembre ne l'avait pas condamné à l'exil.

Entre temps, un de ces coups du sort qui forcent tout homme né de la femme à montrer le fond de son âme était venu le frapper : sa fille préférée, Léopoldine, avait péri en Seine, avec son jeune époux, au lendemain de son mariage. Sous le fouet de la douleur, tout ce qui restait de la religion dans Hugo se réveilla et s'exhala dans des vers qui, par la profondeur de l'accent, l'admirable beauté et la simplicité de la forme, sont assurément l'un des plus hauts sommets de la poésie française. Or, si l'inspiration de ces vers est incontestablement religieuse, peut-on dire qu'elle soit proprement chrétienne ? Et ne pourrait-on pas leur appliquer ce que Sainte-Beuve, tout à l'heure, disait de telle ou telle pièce des *Feuilles d'automne* ? Est-ce qu'un simple déiste, croyant à un Dieu personnel, « Père auquel il faut croire », à l'immortalité de l'âme, ne pourrait pas tenir ce langage ? Victor Hugo n'a probablement jamais été bien profondément chrétien ; le tragique accident de Villequier ne lui a pas rendu la foi qu'il avait perdue, ou, plutôt, qu'il n'avait peut-être jamais eue.

Le cas d'Alfred de Vigny est un peu plus complexe. Son origine nobiliaire, dont il s'exagère l'ancienneté et l'illustration, son éducation solitaire entre un père vieux soldat infirme et une mère d'une haute distinction, mais quelque peu janséniste, ont contribué à lui faire une âme repliée, pensive, orgueilleusement aristocratique. Quand, à dix-sept ans, déjà poète probablement, il part comme gendarme de la Maison du Roi, il emporte dans ses bagages l'*Imitation* que sa mère lui a donnée. Par tradition de famille, il est royaliste

et catholique, et quand on le présentera à Victor Hugo, il sera tout à fait digne d'entrer au Cénacle. Pourtant, il n'est pas sûr que sa foi religieuse n'ait pas déjà subi quelque atteinte : les fréquentations de sa vie de garnison, ses lectures qui l'ont familiarisé avec les poètes du XVIIIe siècle, notamment avec Chénier, avec Byron aussi, son tempérament personnel enfin semblent l'avoir incliné à un certain paganisme de pensée et d'expression qui se traduit dans ses premiers recueils. Assurément, il est nourri de la Bible et de Chateaubriand, mais le symbolisme dont il enveloppe les suggestions qu'il leur emprunte, — *la Fille de Jephté, Éloa, Moïse,* — donnerait à croire que les conceptions religieuses sont dès lors pour lui simples thèmes littéraires ou poétiques plutôt qu'objets de croyance.

Survient la Révolution de 1830. Vigny, comme la plupart des hommes de lettres, ses contemporains, en reçut un ébranlement profond. Dans ce naufrage de la monarchie traditionnelle, qu'il avait, quatorze années durant, loyalement servie comme soldat, sombra sa foi royaliste. En même temps, sa pensée s'ouvre à toutes les questions philosophiques, politiques et sociales qui se posent autour de lui : Buchez, Lamennais, Benjamin Constant, Saint-Simon le retiennent tour à tour. Esprit méditatif, hautain et pénétrant, il se croit appelé lui aussi à guider l'humanité dans les voies nouvelles où elle va s'engager. Il s'interroge douloureusement sur la condition du noble, du poète et du soldat dans la société moderne. De son expérience personnelle de la vie, de ses réflexions sur le train du monde il dégage une philosophie amère, stoïque, fondée tout entière sur le sentiment, ou, pour mieux dire, sur la religion de l'honneur et dont les thèses essentielles s'esquissent dans son journal : « Je sens sur ma tête le poids d'une condamnation que je subis toujours, ô Seigneur ! mais, ignorant la faute et le procès, je subis ma prison. J'y tresse de la paille pour l'oublier quelquefois : là se réduisent tous les travaux humains. » Au moment de la mort de sa mère, un retour de sensibilité chrétienne semble atténuer un peu l'âpreté de cette désespérance. Mais le pessimisme ne tarde pas à reparaître ; il s'étale, sous de transparents symboles, dans les « poèmes philosophiques » que Vigny va publier ici même de 1843 à 1854, et qui formeront, après

sa mort, une partie du recueil des *Destinées* : pessimisme absolu qui s'exalte jusqu'à la révolte et au blasphème :

Pleurer, gémir, prier est également lâche...
Le juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité ;

mais pessimisme qui n'est pas générateur d'égoïsme, puisqu'il s'accompagne d'un profond sentiment de pitié et qu'il aboutit à une profession d'amour de l'humanité :

J'aime la majesté des souffrances humaines.

« Ce vers, a déclaré le poète, est le sens de tous mes poèmes philosophiques. »

Ce sont de moins graves problèmes qu'agitera à ses débuts la Muse tapageuse d'Alfred de Musset. Quand il débuta au Cénacle, frais émoulu du collège, nourri des poètes et des romanciers libertins du XVIIIe siècle, il dut scandaliser un peu quelques-uns au moins des habitués du salon de Charles Nodier : ni Lamartine, ni Victor Hugo, ni Vigny lui-même ne parlaient de l'amour avec cette cavalière désinvolture ; et aucun d'eux ne prenait la vie avec assez de légèreté pour s'écrier avec le jeune poète :

Vous me demanderez si j'aime la sagesse ?
Oui ; j'aime fort aussi le tabac à fumer.

Mais l'auteur de *Namouna* est aussi l'auteur de *Rolla*; il a ses heures d'inquiétude morale; il a lu le *Génie du christianisme*, et quand il reproche à Voltaire « son hideux sourire », c'est Chateaubriand qu'il démarque (1). Tout le superbe début de *Rolla* est d'un homme que le mal du siècle a touché, et qui, certes, peut dire avec vérité :

Je ne crois pas, ô Christ, à ta parole sainte,

mais qui a la nostalgie de la foi perdue et qui, témoin doulou-

(1) « Excepté dans quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, il (Voltaire) n'aperçoit partout que le côté ridicule des choses et des temps, et montre trop souvent, sous un jour *hideusement gai*, l'homme à l'homme. » (*Génie du christianisme*, éd. originale, t. II, p. 43.)

reux des efforts qui se font autour de lui pour fonder des religions nouvelles, se demande anxieusement :

Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu ?

Plus tard, quand il aura eu, par l'amère expérience d'une passion dévorante, la révélation de la vraie douleur, il s'interrogera plus sérieusement qu'il ne l'a fait encore sur l'énigme du monde et sur le problème de l'humaine destinée ; il reprendra ses études philosophiques, il relira Spinoza, et il écrira *l'Espoir en Dieu*, prière éloquente et un peu naïve à un Dieu inconnu qui n'est pas tout à fait celui de l'Évangile, mais qui ressemble comme un frère à celui qu'adorait le Vicaire savoyard. Il écrira aussi la *Lettre à Lamartine* qui est un acte de foi dans l'immortalité. « Religiosité peu exigeante », a-t-on dit pour caractériser la religion d'Alfred de Musset. Assurément. Mais ce sont là pourtant des aspirations et des accents que le poète des *Contes d'Espagne et d'Italie* n'avait pas fait prévoir à ses premiers lecteurs. On aurait tort de ne voir que de la littérature dans l'aveu qu'il a fait que « malgré lui l'infini le tourmente », et il y a autre chose qu'un simple mouvement de mélancolie fugitive dans ces vers qu'à trente ans il jetait sur le papier :

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

N'est-ce pas à une conclusion de ce genre qu'avec leurs épigones nous acheminent tous ces poètes, ces grands poètes qui, sur la trace des poètes incomplets que furent leurs précurseurs, nous ont dotés d'une poésie lyrique dont la France n'avait pas encore l'équivalent ? Par la faute de leur éducation, ou de leur nature, ou des circonstances, ils n'ont pas eu la foi robuste et inentamée qui fait les grands poètes religieux, et, trop littérateurs peut-être, ils ont laissé l'esprit du siècle précédent s'infiltrer dans leur pensée et dans leur œuvre. Mais ils ont senti assez vivement certains aspects de la religion ; ils ont entrevu les rapports secrets qu'elle entretient avec l'inspiration poétique, et quelles qu'aient pu être les défaillances ou les erreurs de leur sensibilité, ils n'ont pas été pour le christianisme en général, et pour le catholicisme en

particulier les adversaires acharnés qu'ont été Voltaire et les Encyclopédistes.

III. — LES ROMANCIERS

Le XIXe siècle n'est pas seulement le grand siècle de la poésie lyrique ; il est aussi le siècle du roman, et ce genre d'écrire qui occupe aujourd'hui, dans nos sociétés démocratiques, la place que la tragédie occupait au XVIIIe siècle est si bien devenu, depuis Rousseau, la forme littéraire préférée du public, qu'il est bien peu de poètes qui ne s'y soient exercés.

Parmi les romanciers qui n'ont guère écrit que des romans à l'époque romantique, quatre noms sont à retenir : ceux de Stendhal et de Mérimée, de Balzac et de George Sand.

Du point de vue de la psychologie religieuse il n'y a pas lieu de beaucoup insister sur les deux premiers. Leur philosophie est exactement celle de Dupuis et de Sylvain Maréchal. Un athéisme brutal doublé d'un anticléricalisme puéril, voilà Stendhal : il est tout entier dans ce mot qu'il prononça au sortir d'une attaque d'apoplexie, à savoir qu'il venait de se colleter avec le néant. Plus discret et plus homme du monde, plus artiste aussi et meilleur écrivain, Mérimée n'a pas une conception beaucoup plus haute de la vie humaine : de bonne heure il s'est desséché dans un scepticisme ironique qui laissait intactes ses facultés de sobre artiste miniaturiste, mais qui lui a fermé les horizons supérieurs. L'un et l'autre ont traversé le romantisme auquel ils ont ajouté plus d'une nuance, mais leur rôle a surtout consisté à transmettre à la génération qui a suivi la tradition idéologique du XVIIIe siècle.

Plus digne d'attention est la personnalité de George Sand. Non pas qu'il faille lui demander, pas plus d'ailleurs qu'à Victor Hugo, auquel elle ressemble beaucoup, une philosophie bien originale. Elle a passé sa vie, intellectuellement et moralement, à subir des influences, à épouser successivement, en vraie femme qu'elle était, les doctrines des hommes qu'elle a successivement aimés, doctrines qu'elle n'a pas d'ailleurs toujours très clairement comprises. C'était, essentiellement, une intelligence réceptive. « C'est un écho qui agrandit la voix », a dit d'elle très justement son ami Latouche. Cette arrière-

petite-fille du maréchal de Saxe, cette petite-fille d'un fermier général, cette fille d'un officier et d'une fille du peuple apportait en naissant une hérédité bien mêlée et un peu trouble, un tempérament calme et robuste, une sensibilité assez commune, une imagination prodigieusement romanesque et qui, plus que tout le reste, est à l'origine de toutes les erreurs de sa vie : elle a multiplié les expériences sentimentales, se croyant une grande amoureuse, alors qu'en fait elle n'était que la plus maternelle des femmes de lettres. Avec cela, un don intarissable de conter, d'inventer de belles histoires et qui généralement finissent bien. Tiraillée entre sa mère et sa grand mère, l'enfant accumule à Nohant des impressions de nature qui vont s'incorporer à sa propre substance. A treize ans, on la met au couvent : elle a une crise de mysticisme et songe à se faire religieuse. Puis, c'est de nouveau Nohant, avec des courses folles et des lectures faites en tous sens. Elle s'éprend de Chateaubriand qu'elle imite, sans le savoir, jusqu'à une tentative de suicide ; elle s'imagine être René, et, à son exemple, elle croit « avoir le cœur mort avant d'avoir vécu ». Elle s'éprend, elle « s'enivre » de Rousseau, qui complète son initiation romantique. Son éducation littéraire est dès lors presque entièrement achevée.

A dix-huit ans, on la marie avec le baron Dudevant. C'était le contraire d'un héros de roman, un hobereau sans finesse et un peu vulgaire. Au bout de huit ans de mariage, ils se séparèrent, et la jeune baronne vint chercher fortune à Paris. Elle y mène une « vie d'artiste » et d'artiste romantique, affranchie de tous les préjugés, dans le milieu de journalistes, d'étudiants et de bohèmes qui l'accueille au sortir de sa province ; et peu à peu, elle se met à écrire. Révoltée contre l'ordre social établi, c'est, naturellement, tout le credo romantique qu'elle adopte et qu'elle prêche : droit divin de la passion, anathèmes contre le mariage, « institution barbare », appel à l'union libre « à la face de Dieu, sans autre temple que le désert, sans autre prêtre que l'amour ». Elle envoie ses livres au maître du chœur, à Chateaubriand, et celui-ci, dans une page inédite de ses *Mémoires*, note finement : « Le talent de l'auteur de *Lélia* reflète les objets qui l'environnent et s'imbibe de couleurs empruntées en les rendant plus vives. Serait-il possible que Mme Sand dénaturât son propre talent par cette

opulente aptitude à recueillir les idées des autres ? » Cette « opulente aptitude », c'était sa nature même.

Et dans sa vie comme dans ses livres, elle poursuit le cours de ses expériences romantiques. Après Musset, Pagello ; après Pagello, Michel de Bourges, Chopin, Pierre Leroux... Elle devient républicaine, socialiste, révolutionnaire ; elle accueille toutes les rêveries du mysticisme le plus fumeux et le plus échevelé ; et elle réserve toutes ses sévérités pour le catholicisme, qu'elle accablera plus tard d'un mépris presque haineux dans son roman de *Mlle de la Quintinie.* Elle reste d'ailleurs religieuse à sa manière : elle croit à Dieu, à l'immortalité de l'âme. Elle en est revenue à la religion de Rousseau, le maître qui, disait-elle, « s'était emparé de sa jeunesse par la beauté de sa langue et la puissance de sa logique ». Ce fut le premier et le dernier de ses inspirateurs.

Balzac ne ressemble à George Sand que par l'abondance de son œuvre et la fécondité de son génie, un génie auquel il crut dès le collège, et qui, certes, eut ses limites, pour tout ce qui est grâce, finesse ou délicatesse, mais qui, dans son ordre des réalités passionnelles ou matérielles, est l'un des plus riches, des plus puissants que l'on connaisse. Sa faculté maîtresse est l'imagination : une imagination de visionnaire qui, travaillant sur les matériaux qu'une lecture encyclopédique, une mémoire imperturbable, une étonnante faculté d'observation fureteuse lui fournit en abondance, les exploite librement et les transfigure. De son milieu familial il ne semble pas avoir retiré une de ces impulsions qui orientent pour toujours notre vie. Ses parents étaient des bourgeois voltairiens et rêvaient de faire de lui un parfait notaire : il avait la vocation d'écrire ; il aspirait à être le Napoléon de la littérature. Des influences livresques qu'a dû subir sa jeunesse on ne voit pas bien, en dehors de Walter Scott, celles qui agirent particulièrement sur lui : peut-être Chateaubriand, car il prétend rivaliser avec *Atala* en composant sa tragédie de *Cromwell* ; peut-être Rousseau qui, par son propre exemple, pourrait bien avoir inspiré la liaison avec Mme de Berny. Dans le fatras des premiers romans qu'il écrit inlassablement pour vivre et qu'il n'a pas signés, les idées qui se font jour ne sont guère conformes à celles que Balzac professera plus tard

et relèvent bien plutôt du « libéralisme » à la mode. Mais voici que vers 1824 une évolution se produit en lui. Est-ce pour répondre au vœu d'un ami catholique et royaliste qui lui écrit : « Vous ne sauriez croire combien votre talent grandirait s'il était fécondé par les idées morales et religieuses » ? Est-ce pour faire sa cour aux milieux aristocratiques qu'il fréquente au sortir de ses dures années d'apprentissage ? Le fait est qu'il écrit une brochure où il se livre à l'apologie *du Droit d'aînesse*, une autre qui s'intitule *Histoire impartiale des Jésuites* ; il médite un *Traité sur la prière*. Il aura beau, un peu plus tard, critiquer vivement la politique, selon lui trop libérale, de Chateaubriand : il n'en est pas moins dès lors dans le sillage du *Génie du christianisme*.

Après 1830, sous l'influence de Lamennais, peut-être aussi sous celle de Mme Hanska, sa pensée se précise encore. A la fin d'une de ses nouvelles, *Jésus-Christ en Flandre*, il s'écrie : « Je viens de voir passer le convoi de la monarchie ; il faut défendre l'Église. » Et la défense qu'il imagine est parfois bien sujette à caution : il mêle, — voyez *Louis Lambert* et *Séraphita*, — à ses conceptions apologétiques de si singuliers emprunts à l'illuminisme, au martinisme, à l'occultisme qu'on a pu parler à son sujet de « spiritualisme de vétérinaire ». « Je ne suis point orthodoxe et ne crois point à l'Église romaine, a-t-il dit lui-même ; le swedenborgisme est ma religion. » Mais la part faite, dans l'auteur fumeux, vulgaire et puissant de la *Comédie humaine*, aux échappées et aux divagations d'une verve débridée, ce serait lui faire tort de toute une part de son œuvre et de sa pensée que de ne pas prendre au sérieux son désir très vif et son effort d'action doctrinale. « Un écrivain, a-t-il écrit en 1846 dans la préface de sa *Comédie humaine*, un écrivain doit avoir en morale et en politique des opinions arrêtées ; il doit se regarder comme un instituteur des hommes, car les hommes n'ont pas besoin de maîtres pour douter, a dit de Bonald. » Et Bonald se serait encore reconnu dans la déclaration célèbre : « J'écris à la lumière de deux vérités éternelles : la Religion et la Monarchie. » On peut trouver que Balzac a trop étroitement associé « le trône et l'autel », trop insisté sur le côté politique de la religion (1), qu'il con-

(1) Voyez là-dessus : Bernard Guyon, *Un inédit de Balzac : le Catéchisme social* ; la Renaissance du livre, 1933.

sidère trop souvent comme une sorte de gendarmerie morale, méconnu même certaines parties délicates et hautes du christianisme ; il n'en est pas moins vrai que, dans plusieurs de ses livres, notamment dans *le Médecin de campagne*, il a très fortement mis en lumière la vertu morale et sociale du catholicisme, et qu'à ce titre il est l'un des ancêtres de ce qu'on a depuis appelé « l'apologétique expérimentale ». Ce peintre sans illusion des passions humaines a senti qu'à les laisser se déployer sans contrainte, c'était toute l'œuvre de la civilisation qu'elles risquaient de compromettre et de ruiner sans retour, et que seule l'idée religieuse était capable d'imposer une règle à ces forces aveugles et d'introduire dans les relations sociales un peu de cet esprit de fraternité et de charité sans lequel il n'y a qu'une poussière d'humanité. Cette leçon, la plus originale et la plus féconde de toutes celles que les romanciers de l'époque romantique ont jetées dans la circulation, ne devait pas être perdue pour les modernes successeurs de Balzac.

IV. — HISTORIENS ET CRITIQUES

Le XIXe siècle est-il, comme on l'a si souvent dit, le siècle de l'histoire ? En tout cas,il a entièrement renouvelé le genre historique et vu surgir une très brillante pléiade d'historiens.

De ces historiens, il en est deux qui ne doivent pas nous retenir longtemps. Quel que soit, en effet, le très réel mérite de leurs œuvres, Thiers et Mignet ne se sont guère élevés au-dessus d'un voltairianisme assez vulgaire, et leur philosophie personnelle n'a pas cette originalité qui distingue et classe les esprits vraiment supérieurs.

Tout autre est Guizot. Ce protestant hautain et un peu dédaigneux est avant tout un homme d'action, ou, pour mieux dire, un homme de gouvernement. Il l'est même en histoire ; il impose sa volonté aux faits ; il ne les étudie que pour les ordonner en systèmes fortement déduits et clairement exposés. Il a une foi éperdue non seulement dans la Providence dont il interprète les desseins, mais dans sa propre raison. Au reste, il n'est pas sectaire. Il s'ouvre à des influences assez diverses. Il a gardé quelque chose du rationalisme généralisateur du XVIIIe siècle. Il a lu, admiré Chateaubriand, qui a peut-être

éveillé sa vocation historique, et il a été l'un des rares critiques à prendre publiquement la chaleureuse défense des *Martyrs*. Il s'est mis à l'école de Mme de Staël et il a suivi ses directions. Il a beaucoup aimé l'Angleterre, qui lui a fourni ses principaux sujets d'études et qui lui a sans doute inspiré sa passion du parlementarisme conservateur. Il n'a aucune hostilité contre le catholicisme qui flatte son goût de l'autorité spirituelle : il rêve, non pas d'une réunion des Églises chrétiennes, mais, au prix de quelques concessions mutuelles, d'une entente cordiale qui sauvegarderait le minimum de christianisme nécessaire à l'existence des sociétés modernes. Rêve un peu illusoire peut-être, mais généreux, et qui n'est pas sans doute d'un théologien très averti, ni d'un psychologue très pénétrant, mais qui est d'un homme d'État à tout le moins fort bien intentionné.

Guizot est un historien philosophe et orateur que le détail de la vie concrète intéresse peu. Augustin Thierry est essentiellement un artiste que la diversité des âmes, des mœurs, des costumes attire et émeut passionnément. Cette diversité, c'est encore Chateaubriand qui la lui avait révélée. On se rappelle la page célèbre où l'auteur des *Récits des temps mérovingiens* se représente, jeune élève du collège de Blois, découvrant *les Martyrs* et, transporté d'enthousiasme à cette lecture, se levant de sa place, marchant à grands pas dans la salle et répétant à haute voix : « Pharamond, Pharamond, nous avons combattu avec l'épée... » A cette dette toute littéraire, et qui fut « peut-être décisive pour sa vocation à venir », l'historien de *la Conquête* croyait devoir en joindre une autre : « Je vous dois, écrivait-il longtemps plus tard à Chateaubriand, je vous dois plus que la poésie qui a fécondé mes premières lectures ; je vous dois l'émotion religieuse qui, dans le cours de ma vie, m'a souvent ramené à Dieu. » Très sensible à ces justes hommages, Chateaubriand, qui se considérait lui-même comme « le vieux disciple d'un jeune maître », a prononcé sur ce dernier le jugement qui sera celui de l'impartiale postérité : « Lui seul, écrivait-il, est resté au point juste dans la nouvelle école historique ; tous ses imitateurs ont dépassé le but et, en croyant rendre aux temps passés leurs couleurs primitives, ils sont arrivés au roman. Il fallait le mélange exquis de raison, de goût et d'imagination de M. Thierry

pour élever l'histoire à la poésie, sans lui faire perdre la vérité. »

Nature d'artiste, doué d'une riche imagination, d'une fine sensibilité vibrante et presque féminine, Augustin Thierry a été d'autre part le plus scrupuleux des érudits ; mais c'était un érudit qui avait des parties d'esprit philosophique et qui, à ce titre, avait le goût des idées générales et même des systèmes. Sa tentative pour expliquer toute histoire par les oppositions de races est fort discutable ; mais on ne peut nier que cette conception, vivifiée par son art d'écrivain, a largement contribué à donner à ses livres cet accent poétique, cette couleur un peu épique que nous aimons en eux. Celui que sa cécité a fait appeler l'Homère de l'histoire a eu plus d'un trait commun avec le vieil aède grec.

Tout jeune encore, après l'influence toujours vivante de Chateaubriand, il avait subi celle de Walter Scott, et celle aussi de Saint-Simon, ce curieux, fumeux et fécond esprit, dont il fut trois ans le secrétaire et qui, à n'en pas douter, éveilla sa pensée sur toute sorte de questions. Puis il se fit journaliste : il était alors ardemment « libéral », comme on l'était sous la Restauration ; il voit dans la Révolution française l'aboutissement du lent travail qui, peu à peu, avait affranchi « Jacques Bonhomme » de la servitude où l'ont si longtemps maintenu les conquérants, ses premiers maîtres, et leurs descendants ; il est voltairien ; il voit dans le catholicisme une puissance d'oppression et il ne lui ménage pas les traits de satire. Ses démêlés avec le pouvoir, avec les directeurs de journaux lui rendent enfin l'heureux service de l'arracher à la polémique courante et de le rendre à sa vraie vocation, l'histoire.

Il n'a que vingt-six ans. Au bout de quatre années d'un labeur acharné, il publie son premier livre, cette *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, où il a heureusement fondu tous les aspects de sa complexe nature, son art d'écrivain et de poète, sa conscience d'érudit, ses vues philosophiques : il reste imbu des préjugés du libéralisme voltairien, et le ton d'hostilité ironique qu'il affecte à l'égard de toutes les manifestations de la vie religieuse du moyen âge, et qu'il corrigera dans la suite, évoque tout naturellement le souvenir de l'*Essai sur les mœurs* et des pamphlets de Paul-Louis Courier. Mais l'attrait poétique des sujets qu'il traite, l'in-

fluence de Chateaubriand, l'expérience de la vie et l'épreuve de la douleur changent peu à peu ses dispositions d'esprit : les *Récits des temps mérovingiens* laissent transparaître une sympathie d'émotion, un accent de religiosité qui sont déjà dans la manière de Renan : celui-ci, on le sait, fut l'un des meilleurs et des plus chers élèves d'Augustin Thierry. Quand ce dernier, dans une page justement fameuse, exalte le dévouement à la science, c'est la foi qui a rempli sa vie qu'il transmet aux générations nouvelles. A cette foi stoïque, il ne croira pas être infidèle quand, vers la fin de ses jours, « rationaliste fatigué », il reviendra à une autre croyance.

C'est à une évolution presque contraire que nous fait assister Michelet. L'équilibre qui caractérise le talent et l'œuvre d'Augustin Thierry lui a toujours fait défaut, et les influences extérieures qui se sont exercées sur sa pensée l'ont souvent modifiée en des sens très divers. A cet égard, comme à quelques autres, il ressemble beaucoup à Victor Hugo. Une imagination puissante et qui tourne toutes choses en symboles, une sensibilité ardente, fiévreuse et un peu trouble, un besoin passionné d'aimer et de haïr, une âme candide et bonne sous ses exaltations et ses partis pris, des dons éminents d'écrivain et de poète lyrique : voilà quelques-uns des traits qui distinguent la personnalité de Michelet. C'est un enfant du peuple qui, tout jeune, a connu la misère et la faim, et qui s'est toujours souvenu de son origine plébéienne. Son père était voltairien et ne l'avait pas fait baptiser. Sa jeunesse d'écolier stoïque s'éprend de Virgile, de l'*Imitation*, et dans ses nombreuses visites au Musée des monuments français, c'est là qu'il « reçoit d'abord la vive impression de l'histoire ». Il lit Rousseau, où il reconnaît un de ses frères, sans doute aussi Chateaubriand qui l'encouragera plus tard, et sous l'influence doucement maternelle d'une noble femme, l'air du siècle peut-être aidant, il se fait baptiser.

Ses premiers travaux historiques, déjà fort remarquables, dénotent une originalité réelle faite d'intuition poétique, de vivacité pittoresque : ils sont évidemment un peu inspirés, non seulement de Vico, mais d'Augustin Thierry. Michelet applaudit aux journées de juillet : il est alors orléaniste, démocrate, et non pas précisément catholique, mais encore

attaché de cœur et d'imagination à l'idée chrétienne dont il souhaite la transformation progressive. C'est alors qu'il entre aux Archives et qu'il conçoit le dessein de son *Histoire de France.* Pendant une quinzaine d'années, toutes les plus nobles facultés de son esprit et de son âme vont entrer en jeu et collaborer pour composer son œuvre maîtresse : sa touchante ardeur de patriotisme qui lui fera considérer la France comme la plus haute personnification morale de l'humanité ; sa science d'érudit méthodique et laborieux ; son idéalisme foncier qui lui permettra de rendre un juste hommage au rôle civilisateur de l'Église ; son instinct d'artiste et de poète qui le rendra capable d'évoquer en termes saisissants la beauté de l'art gothique et les plus émouvantes figures de notre histoire, comme par exemple celle de Jeanne d'Arc. Plus tard, il aura beau renier, corriger ou même supprimer celles de ces pages où s'exprime avec sincérité sa nostalgie inquiète des croyances perdues : c'est là, dans ces six premiers volumes de l'*Histoire de France*, qu'il faut chercher le meilleur Michelet.

En 1838, pour son malheur peut-être, il avait été nommé professeur au Collège de France. En 1842, il perdait en Mme Dumesnil l'amie délicate et dévouée dont la fine raison l'avait maintenu en bon état de santé intellectuelle et morale. Attaqué pour son enseignement par deux représentants du clergé, ressaisi par les influences voltairiennes et anticléricales qui se jouent autour de lui, par les tendances messianiques que le lyrisme contemporain a mises à la mode, il se croit appelé à un rôle de tribun ou d'apôtre : il déserte la régulière histoire de France ; il se lance dans l'histoire de la Révolution ; il écrit des pamphlets lyriques ; il devient jusqu'à la fin le prophète inspiré et partial d'une foi démocratique et révolutionnaire où il entre un peu de Voltaire, beaucoup de Rousseau, des préoccupations scientifiques, un vague symbolisme d'origine germanique, et qui ne se sauve de quelque ridicule que par la persistance et l'éclat du talent, la généreuse passion patriotique et l'ardeur d'un spiritualisme qui ne connaît guère de défaillance.

Le nom de Michelet est inséparable de celui de Quinet. Historiens et poètes tous deux, tous deux professeurs au

Collège de France, n'ont-ils pas ensemble livré le même combat contre les Jésuites ? Edgar Quinet, lui, est quelque chose comme un fils spirituel de Chateaubriand et de Mme de Staël. Tout jeune, après une enfance rêveuse dans les brumes de sa Bresse natale, il a eu, au collège de Lyon, la révélation de la poésie en lisant *Atala* et *René* (1). Plus tard, il a été l'hôte de l'Abbaye-aux-Bois ; il a assisté aux lectures des *Mémoires d'outre-tombe*, et son *Génie des religions* procède manifestement du *Génie du christianisme*. Sa mère, protestante ardente, avait été en relations avec Mme de Staël ; elle développa en lui son goût du mysticisme et lui inculqua d'habitude de la gravité morale. Quand il vit l'Allemagne, il se trouva dans sa vraie patrie. Il s'y fiança, s'y éprit de Herder et de ses idées sur la philosophie de l'histoire. Lorsqu'il revint en France, il avait la tête pleine de rêveries, de nobles symboles, de grandes idées obstinées et vagues. Cousin a eu sur lui un mot cruel et cruellement juste : « Il est de ceux à qui Dieu a dit : Tu ne te dégageras jamais. »

Il serait en effet difficile de dégager une idée précise des grands poèmes symboliques, *Ahasverus*, *Napoléon*, *Prométhée*, où il a d'abord déversé le trop-plein d'une imagination fumeuse et bouillonnante. Mais il y a bien des intuitions justes, bien des pressentiments profonds dans les ouvrages d'histoire et de philosophie de l'histoire où il s'est efforcé de se représenter le passé de l'humanité. Servi par son instinct mystique, nul peut-être n'a mieux montré que l'homme est un animal religieux, que l'idée religieuse est le facteur essentiel de la vie des diverses communautés nationales. Assurément il est trop systématique ; et ses vues sont gâtées d'assez bonne heure et le seront de plus en plus par son besoin d'individualisme spirituel, par son hostilité à l'égard du catholicisme, par son désir inavoué et pourtant réel de voir la France, qui, au XVIe siècle, a eu le tort, selon lui, de ne pas se faire protestante, réparer un jour ou l'autre cette erreur. Mais les écarts du polémiste ne doivent pas nous faire oublier tout ce qu'il y a d'élevé et d'ingénieusement pénétrant dans toute une partie de son œuvre.

(1) *Lectures des Memoires de Chateaubriand*, ou recueil d'articles publiés sur ces *Mémoires*, avec des fragments originaux, Paris, Lefèvre, 1834, p. 160 (*Une lecture à l'Abbaye-aux-Bois*, par Edgar Quinet).

Le renouvellement du genre historique au XIXe siècle a été, comme il était naturel, pour la critique, l'occasion ou l'origine d'un fécond rajeunissement. Nombreux sont les critiques qui, après La Harpe, après Chateaubriand, après Mme de Staël, ont appliqué les méthodes ou les préoccupations de l'histoire à l'étude des ouvrages de l'esprit, ont, suivant le mot célèbre, considéré la littérature comme l'expression de la société. L'un des plus habiles et des plus heureux a été Villemain et l'on s'arrêterait ici assez longuement à lui, si cet homme d'esprit qui a passé sa vie à refléter toutes les opinions et à flatter tous les partis avait eu une réelle vie intérieure et une sérieuse pensée personnelle.

Tout autre est Sainte-Beuve, dont le souple et mobile esprit, l'universelle curiosité, la fine pénétration psychologique, l'alerte talent de style s'accompagnaient d'une imagination plus subtile que puissante, d'une sensibilité un peu morbide, mais assez profonde, et d'une force de réflexion peu commune. Il n'est pas vrai, comme il l'a dit, qu'il « ait commencé par le XVIIIe siècle le plus avancé » ; il a tout simplement commencé par le catholicisme le plus naïvement provincial. Un peu plus tard, à quinze ans et demi, il a découvert *René* et il a « frémi » de « se reconnaître tout entier » dans cette idéale image ; il a lu avec une ardeur passionnée les *Méditations* ; et c'est peu après que, coïncidant d'ailleurs avec l'éveil des passions juvéniles, l'influence des survivants du XVIIIe siècle s'exerce sur lui pour exorciser provisoirement les derniers vestiges de ses préoccupations religieuses. « Werther carabin », il écrit des vers où il exhale sa « tristesse resserrante ». Entré au *Globe*, il y fait de la critique « libérale ». Mais bientôt l'amitié conquérante de Victor Hugo change ses dispositions d'esprit : il est acquis au romantisme littéraire, et à l'école du poète des *Odes et Ballades*, à celle aussi de Mme Victor Hugo, il s'initie au romantisme religieux : la piété sans la foi lui devient une douce habitude morale.

Après la révolution de 1830 et un court passage dans le saint-simonisme, il s'éprend vivement de Lamennais, qu'il faillit accompagner à Rome, et dont la défection lui fut sensible et le laissa très désemparé. Éprouvant alors le besoin d'une sorte de recueillement et ne sachant trop moralement où

se prendre, il accepte d'aller à Lausanne faire un cours sur Port-Royal. De son contact avec Pascal et avec les héros du jansénisme il sort définitivement incroyant : le christianisme, dont il comprend l'austère poésie et dont il vénère la bienfaisance sociale, impose à son intelligence, à sa sensibilité, à sa volonté un trop rude effort dont il se sent décidément incapable. Il est désormais engagé dans une voie où le scepticisme, d'abord attristé et peu sûr de lui-même, finira peu à peu, sous l'empire des circonstances et des influences nouvelles, par s'exprimer en des formules plus tranchantes et en des négations plus assurées. Plus fidèlement que beaucoup d'autres, l'évolution spirituelle de Sainte-Beuve reproduit à bien des égards celle de son temps.

V. — PHILOSOPHES ET PENSEURS

« Il y a une philosophie sous toute littérature, a écrit Taine. Au fond de chaque œuvre d'art est une idée de la nature et de la vie : c'est cette idée qui mène le poète ; soit qu'il le sache, soit qu'il l'ignore, il écrit pour la rendre sensible, et les personnages qu'il façonne, comme les événements qu'il arrange, ne servent qu'à produire à la lumière la sourde conception créatrice qui les suscite et les unit. » Si cela est vrai, les philosophes de l'époque romantique nous renseigneront plus complètement et plus clairement que les poètes sur la pensée profonde et l'attitude intérieure du romantisme.

Le problème qui s'est posé dès les premières années du XIXe siècle était le suivant. Battue en brèche de toutes parts, la philosophie du XVIIIe siècle, celle de Voltaire et des Encyclopédistes, celle même de Rousseau, avait manifesté ses insuffisances. Dans l'ordre proprement spéculatif, elle avait abouti au sensualisme de Condillac et des idéologues. Par quoi convenait-il de remplacer ces conceptions périmées ?

Celui qui donna le premier coup de sape à l'élégant et ingénieux édifice condillacien, ce fut Royer-Collard (1). Chrétien austère, d'éducation janséniste, orateur politique vigoureux et redouté, improvisé en 1811 professeur de philo-

(1) Il y a sur Royer-Collard un véritable « lundi » peu connu de Sainte-Beuve dans un article des *Nouveaux lundis* (t. IV, p. 267-276) sur l'*Histoire de la Restauration* de Viel-Castel.

sophie à la Sorbonne, prévenu contre toutes les doctrines qui lui paraissaient favoriser le matérialisme et l'athéisme, s'inspirant des théories de Thomas Reid, il se borna à analyser et à critiquer la notion de sensation, sur laquelle Condillac avait fondé tout son système, et à montrer combien étaient arbitraires les conséquences qu'il en avait déduites. Victor Cousin, à tort ou à raison, a affecté de le considérer comme le père de la philosophie nouvelle.

A l'écart de toutes les doctrines officielles, lentement, discrètement, presque obscurément, se développait un philosophe plus original et qui a mérité pleinement les hommages intéressés de Cousin. Séduit comme tant d'autres par l'esprit du XVIIIe siècle, Maine de Biran, après une pieuse enfance, avait d'abord adhéré au sensualisme, même à l'épicurisme, et il est resté très longtemps en relations suivies avec les idéologues de la société d'Auteuil. La Révolution, les événements de sa vie intime l'amenèrent à remettre à l'étude les questions philosophiques : il en vint à concevoir l'effort, le vouloir comme le fait dominateur de notre vie psychologique. Un moment, il crut voir dans le stoïcisme l'explication la plus satisfaisante du monde et de la vie. Mais ce qu'il y a d'artificiel et d'inhumain dans l'attitude stoïcienne finit par le frapper et, dans la méditation de Pascal, il en arriva peu à peu à retrouver et à reconstruire les croyances de sa chrétienne jeunesse (1).

Le cas de Maine de Biran n'est pas sans analogie avec celui de Jouffroy. Ce fils d'un paysan du Jura, « né de parents vieux », avait reçu une éducation profondément religieuse. Il semble qu'au collège sa foi juvénile ait déjà été un peu entamée par Voltaire et par Rousseau ; mais c'est un peu plus tard, à l'École normale, que se produisit la grande crise religieuse dont il nous a laissé un récit pathétique. Comme il arrive souvent chez les natures ardentes, cet effondrement de ses croyances juvéniles lui laissa un fond d'amertume et même de rancœur à l'égard de ces mêmes croyances. Le résultat, les tracasseries du pouvoir aidant, ce fut le célèbre article *Comment les dogmes finissent*, qui est une véritable déclaration de guerre au catholicisme. Entre temps, très

(1) Voir là-dessus l'excellent livre récent de M. Georges Le Roy sur *l'Expérience de l'effort et de la grâce chez Maine de Biran* (Boivin, 1937).

préoccupé du soin de se refaire de solides convictions rationnelles, il s'initie à la philosophie écossaise et, sur les traces de Cousin, il esquisse en psychologie, en esthétique et en morale des théories qui sont révélatrices de sérieuses aspirations spiritualistes, mais qui n'ont guère laissé de traces dans les conceptions contemporaines. Après 1830, devenu un homme politique, son ardeur philosophique s'éteint un peu; son accent est de plus en plus mélancolique et désabusé; il semble qu'il revienne peu à peu au christianisme, qu'il déclare « aux trois quarts vrai »; et peut-être la mort a-t-elle surpris cette âme inquiète et grave à la veille d'une adhésion complète et réfléchie à ces dogmes que l'orgueil de sa jeunesse avait si fièrement rejetés.

Il était réservé à Victor Cousin d'exprimer avec moins de profondeur peut-être et moins de sérieux qu'il ne l'était par son ami Jouffroy, mais avec un succès plus durable, l'état d'esprit de la génération à laquelle ils appartenaient tous deux. Fils d'un horloger, comme Jean-Jacques Rousseau, il ne semble pas que son premier milieu ait développé en lui ce besoin de vie intérieure qui est si frappant chez Jouffroy. Esprit vif, agile et remuant, doué d'une forte imagination, mais d'une imagination surtout réceptive, doué aussi d'une remarquable puissance verbale, que la culture universitaire a disciplinée et assouplie, il est par nature plus porté à saisir les côtés extérieurs des choses qu'à en pénétrer l'intime essence. Avant tout, il tient à attirer l'attention, à faire parler de lui, à réussir. « Il est vrai, j'aime à faire du bruit », avouait-il un jour. Il y a en lui de l'acteur, et ses triomphes oratoires ne sont pas dus exclusivement, mais ils sont dus en partie à son art consommé de la mise en scène. A ses débuts en Sorbonne, il a joué le « penseur blême » avec une virtuosité incomparable.

« Le caractère marquant de M. Cousin, à tous les moments de sa carrière, a écrit Sainte-Beuve, a été l'impulsion, l'initiative, le besoin et le secret de la prédominance. » Succédant en 1815 à Royer-Collard comme professeur suppléant d'histoire de la philosophie à la Sorbonne, — il avait vingt-trois ans, — il vit d'emblée le parti qu'il y avait à tirer de cette situation. Il ignorait à peu près tout de l'histoire de la philosophie; il se mit à l'apprendre. Il avait, comme tous ses contemporains, fortement subi l'influence de Chateaubriand, qu'il

admirait fort, de Mme de Staël qui, plus tard, l'entraîna en Allemagne. Il se rendit compte que le sensualisme du XVIIIe siècle avait fait son temps, que l'on aspirait à une foi qui ne fût pas trop précise, tout en étant élevée et consolante ; il se mit en demeure de l'inventer. Dans sa course rapide à travers les systèmes philosophiques, il avait fait une double observation. D'abord, il avait cru s'apercevoir que, de Platon à Descartes, et de Leibniz à Royer-Collard et à Maine de Biran, il y avait toute une tradition, presque ininterrompue, de haut spiritualisme, et cette tradition qui prêtait à de beaux développements oratoires, il jugea opportun de la remettre en lumière, de la reprendre et de la continuer : ne correspondait-elle pas, précisément, à ce besoin d'une vague foi un peu poétique et à demi religieuse qu'il constatait tout autour de lui ? D'autre part, reprenant une belle pensée, peut-être discutable, de Leibniz, il s'était avisé que les divers systèmes sont faux en ce qu'ils nient et vrais en ce qu'ils affirment. Dès lors, est-ce qu'une sorte d'obligation morale ne s'imposait pas à la philosophie nouvelle ? Au lieu de s'obstiner à vouloir enfanter un nouveau système, chose d'ailleurs parfaitement illusoire et même impossible, car, « tout est dit, et l'on vient trop tard depuis qu'il y a des hommes et qui pensent », quel plus noble et plus utile emploi de la faculté pensante que de cueillir dans toutes les philosophies leurs affirmations positives, les vérités que l'expérience des siècles a consacrées, de les concilier entre elles, d'en composer une doctrine harmonieuse et cohérente, qui sera quelque chose comme le credo philosophique du genre humain ? A cette œuvre Cousin se consacra avec toute l'ardeur de sa conquérante jeunesse, et c'est ce qu'il baptisa du nom alors nouveau d'*éclectisme*.

Si séduisante qu'elle fût au premier aspect, cette conception souleva, comme il était naturel, toute sorte d'objections. Le libéralisme dont elle était entachée inquiéta le pouvoir et, en 1820, Victor Cousin dut suspendre ses cours. Il alla en Allemagne, s'éprit de Schelling et de Hegel, et quand il remonta dans sa chaire, en 1828, sans oublier ses anciennes théories, il les retoucha et les corrigea dans un sens que l'orthodoxie spiritualiste pouvait trouver singulièrement aventureux. Sous l'influence de ses nouveaux maîtres, il en vient à dissoudre l'homme et Dieu dans la nature avec une intrépidité d'affir-

mation qui aurait dû ravir d'aise les nuageux philosophes d'outre-Rhin. Il n'en fut pas tout à fait ainsi, tant il est vrai qu'on ne fait pas plus au panthéisme qu'au scepticisme sa part. « Cousin, disait Hegel, a péché chez moi quelques poissons, mais il les a noyés dans sa sauce. »

Jusqu'où serait-il allé dans cette voie, si la Révolution de 1830 n'avait pas éclaté ? Elle fit de lui un pair de France, un directeur de l'École normale, un ministre de l'Instruction publique. Il était né dictateur : il allait réaliser sa destinée. Devenu le grand maître de l'enseignement philosophique en France, il n'eut rien de plus pressé que d'imposer ses doctrines. Mais il fallait au préalable les expurger de tout ce qui pouvait donner prise à des critiques trop aisées. De ses anciens cours il tira tout un volume bien sage qui, sous le titre *Du vrai, du beau et du bien*, fut l'Évangile de la nouvelle école. Un régiment de professeurs durement dressé par cette main autoritaire reçut la mission de répandre la bonne parole. Toute la jeunesse universitaire française fut mise au régime de l'éclectisme. Et cela dura une vingtaine d'années.

Cette philosophie devait périr sous les coups de trois sortes d'adversaires. D'abord tous ceux pour qui philosophie est synonyme de libre spéculation ne pouvaient souffrir une doctrine qui, d'ailleurs étrangement superficielle dans ses prudences calculées, avait la prétention d'arrêter et de figer l'esprit humain et de lui dire : « Tu n'iras pas plus loin. » En second lieu, ceux qui ne conçoivent pas qu'une philosophie sérieuse puisse demeurer étrangère aux dernières données des sciences positives étaient en droit de reprocher au fondateur de l'éclectisme la médiocrité de sa culture scientifique. Et enfin, — et ce sont ceux-là qui protestèrent les premiers et le plus vivement, — les chrétiens de toutes confessions ne pouvaient pas ne pas être frappés de son attitude équivoque et, pour dire le mot, insincère à l'égard du christianisme. Cousin, lui, a célébré sur tous les tons la fraternelle harmonie qui, selon lui, existait entre sa philosophie et la religion révélée. Même, il n'eût pas été fâché de jouer au Père de l'Église et de se faire délivrer un brevet de parfaite orthodoxie. Dans cette intention, il fit déférer son livre *Du vrai, du beau et du bien* à la congrégation de l'Index. On examina l'ouvrage ; on exigea un certain nombre de corrections que l'auteur ne put accepter,

et l'affaire en resta là. Il ne pouvait en être autrement. Si prudente et même timorée que fût la pensée de Cousin, elle était foncièrement rationaliste. Or il est clair que si la raison, à elle toute seule, ce qui est la prétention cousinienne, est capable de prouver, de mettre hors de toute contestation, à la manière d'un théorème de géométrie, les « vérités » qui sont à la base du spiritualisme chrétien, le christianisme n'a plus de raison d'être : il n'y a qu'à brûler le catéchisme et à le remplacer par le livre *Du vrai, du beau et du bien*. Il eût été plus franc et plus loyal d'en convenir avec simplicité. Mais s'il l'avait fait, Cousin eût perdu toute une bonne partie de sa clientèle, celle qui, précisément, se complaît aux équivoques et répugne aux idées « claires et distinctes ».

Ce qu'il n'avouait pas non plus, c'est qu'après avoir tant fulminé contre la philosophie du XVIIIe siècle, il y revenait, non pas sans doute au sensualisme de Condillac, mais, avec quelques précautions et certaines nuances, aux conceptions religieuses de Voltaire et surtout de Rousseau. Voltaire tient à l'immortalité de l'âme, à un Dieu rémunérateur et vengeur ; il ne croit pas beaucoup à la Providence, mais il croit à la « religion naturelle », — comme s'il y avait une religion naturelle ! Et Rousseau croit à tout cela, avec une chaleur d'éloquence qui était assez étrangère à Voltaire, mais qu'il eût retrouvée chez Victor Cousin. Le *Credo* de Victor Cousin, c'est celui du Vicaire savoyard.

Et c'est ce qui a fait son incontestable succès. Il y avait dans la philosophie du XVIIIe siècle toute une part de critique corrosive, de scepticisme, d'épicurisme et même de matérialisme : cela, après Chateaubriand, on n'en voulait plus à aucun prix. Ces parties mortes de l'esprit du défunt siècle, on sentait qu'à les conserver, on ne ferait qu'alourdir dans son élan la frémissante jeunesse du nouveau siècle ; art, pensée, littérature, comme on aspirait à les concevoir, ne pouvaient vivre dans cette atmosphère raréfiée où les survivants de l'Encyclopédie s'obstinaient à les maintenir. On sut gré à Victor Cousin de rompre bruyamment en visière à ces représentants attardés d'un état d'esprit périmé. Mais d'autre part, si l'on désavouait les excès de la Révolution, on tenait fort à ses « conquêtes », que l'on voyait d'un très mauvais œil compromises par les maladresses de la Restauration ; on

accusait le clergé de s'associer avec trop de complaisance aux mesures « illibérales » que le pouvoir multipliait sans prudence. Pour ces raisons en particulier, pour quelques autres encore, on n'osait pas réagir trop violemment contre les doctrines dont on s'était engoué cinquante ou soixante ans auparavant. On était mûr pour un compromis intellectuel. On accueillit avec transport le philosophe orateur qui affirmait intrépidement que la raison bien conduite suffisait à établir l'essentiel des vérités nécessaires à la vie sociale dont la révélation chrétienne se flattait d'avoir le dépôt. Et délivrée par l'éloquence de Cousin de toute inquiétude spirituelle, la bourgeoisie française put remplir en paix le programme que lui avait tracé Guizot : « Enrichissez-vous. »

VI. — A LA VEILLE DE 1848

Essayons de rassembler les traits épars que nous a offerts la diversité des physionomies individuelles et de définir l'attitude générale du romantisme français à l'égard du problème religieux.

Philosophes, historiens, critiques, romanciers, poètes, il y a une influence souveraine qu'ils ont tous profondément subie, au moins à un certain moment de leur carrière : c'est celle de Chateaubriand. L'auteur du *Génie du christianisme* a été pour eux ce que Voltaire a été pour les écrivains du XVIIIe siècle : il ne leur a pas seulement fourni des motifs d'inspiration ; il leur a ouvert de nouveaux horizons ; il a reforgé leur mentalité. En leur révélant « les beautés poétiques et morales de la religion chrétienne », il les poussait à croire, et plus d'un d'entre eux, séduits par sa parole et par son exemple, ont, pendant un certain temps, apporté au christianisme en général, et au catholicisme en particulier, l'hommage de leur adhésion.

Mais le christianisme esthétique de Chateaubriand n'était pas sans défauts. Il était trop littéraire, il prenait trop volontiers la religion par le dehors plutôt que par ses côtés profonds et intimes, pour retenir bien longtemps des âmes un peu mobiles et que toute sorte d'influences adverses allaient se disputer. De plus, il ne s'appuyait pas sur une de ces pensées puissantes, — comme celle d'un Pascal par exemple, —

qui fixent et réduisent les intelligences hésitantes. Et enfin, l'on sentait plus ou moins obscurément, par ce qu'il avait laissé percer de sa personne et de sa vie dans son œuvre, que le poète de *René* et des *Martyrs* n'avait peut-être pas toute l'autorité morale nécessaire pour diriger réellement des consciences. De là d'assez nombreuses défections et, sous l'influence de M[me] de Staël, un retour à l'état d'âme qui fut celui de Rousseau, et que l'on peut bien appeler religieux, mais à la condition d'admettre que le mot religieux sera ici l'adjectif de religiosité, mais non pas de religion.

D'avoir fait oraison à l'école de Chateaubriand, le romantisme français a pourtant retiré d'importants avantages. D'abord, affranchi des œillères que le rationalisme voltairien avait imposées à ses devanciers, il a pu librement réaliser l'idéal d'art qu'il avait conçu, et dont la vivante originalité laisse bien loin derrière elle la sécheresse et la pauvreté conventionnelle du classicisme expirant : poésie, drame, roman, histoire, critique, philosophie, il a tout rajeuni, tout renouvelé. D'autre part, il ne s'est pas interdit de porter dans l'œuvre littéraire l'étude des questions religieuses ; et, quand il l'a fait, c'est, généralement, avec une sympathie émue, avec un respect attendri qui contrastaient singulièrement avec les impiétés, les inintelligences du siècle de l'*Encyclopédie*. Il a même parfois poussé un peu loin la curiosité des choses de l'ordre spirituel. Chez quelques-uns des représentants les plus qualifiés de l'art romantique, on vit se développer un étrange mysticisme, un besoin de vaticination, une ardeur de messianisme qui, même chez ceux que le mouvement saint-simonien n'a pas effleurés, a des allures bien déconcertantes. Ils ont les uns et les autres rêvé d'une religion nouvelle dont ils seraient les prophètes inspirés ; et le poète a bien traduit leur pensée secrète quand il s'est écrié :

Qui de nous, qui de nous va devenir un dieu ?

Contre ces tendances qui témoignent assurément d'une déviation, mais aussi d'une survivance du sentiment religieux, une réaction n'allait pas tarder à se produire, dont nous aurons à suivre les péripéties.

VICTOR GIRAUD.

LA QUESTION DES ZONES FRANCHES MARITIMES

L'an dernier, à la fin de l'article que nous venions de consacrer à notre marine marchande et à notre commerce par mer, nous n'avions pu cacher la vive anxiété dans laquelle la raréfaction des échanges, la chute des frets, les conditions déficitaires de l'exploitation des navires et, de surcroît, des conflits sociaux d'une gravité sans précédent, plongeaient nos milieux maritimes et, plus particulièrement, notre armement libre (1).

Aujourd'hui, malgré le sensible accroissement de trafic et la hausse des frets qui se sont affirmés depuis 1936, cette anxiété persiste. C'est que notre industrie maritime française, pour des raisons qui lui sont particulières, ne laisse pas de témoigner un certain scepticisme à l'égard de l'amélioration présente et une vive appréhension de l'avenir.

Pour remédier efficacement à une situation dont la gravité n'est plus à souligner, il faudrait pouvoir infuser un sang nouveau à notre économie anémiée, la revivifier pour tout dire en intensifiant les échanges par la création de courants nouveaux et le renouement de vieilles relations commerciales trop longtemps négligées. Un obstacle : notre protectionnisme douanier. Si donc la France, naturellement placée au carrefour des grandes routes maritimes, ambitionne d'attirer ces courants nouveaux et de renouer ces relations anciennes, elle doit commencer par doter ses ports, s'ouvrant sur les trois

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre 1936.

mers qui sont les plus fréquentées du monde, d'un régime libéral à la faveur duquel, grâce à la fiction de l'exterritorialité douanière, puissent s'accomplir, hors de toute ingérence fiscale, les opérations de réception par mer, d'entreposage, de division, de manipulation, de mélange, de reconditionnement, et de redistribution par mer de tous produits non destinés en principe à la consommation nationale. Et telle est l'idée mère du projet d'institution de *zones franches maritimes* que le gouvernement a décidé de soumettre à l'approbation du Parlement.

UN PROJET QU'ON NE PEUT PAS DIRE « IMPROVISÉ »

1896-1937 : telles sont les dates entre lesquelles peut s'inscrire sa genèse.

Il est intéressant d'observer que c'est sous le ministère présidé par Jules Méline, — « père de l'Agriculture » et apôtre du protectionnisme, — que ce projet a pris naissance. Dès 1896, le Congrès des Chambres syndicales commerciales et industrielles de France et des Chambres de commerce françaises à l'étranger avait émis le vœu « que les ports ou parties des ports de Dunkerque, Le Havre, Bordeaux, Marseille, et un emplacement à déterminer dans Paris ou sa banlieue, soient constitués *ports francs*, à l'exemple de ce qui existe en Allemagne, en Autriche, en Italie et en Danemark ».

En 1898, M. Roux, rapporteur du budget du Commerce, préconisait à son tour « la création de *zones franches* à l'imitation de celles existant chez nos voisins, à Hambourg, à Brême, à Copenhague », et le gouvernement lui-même décidait l'élaboration d'un projet de loi en ce sens. Dès lors, l'initiative parlementaire devait s'exercer par le dépôt d'un certain nombre de propositions ayant le même objet (1).

En 1903, ces diverses propositions, ainsi qu'un projet de loi du 4 avril de la même année, fournissaient à M. Charles Chaumet la matière d'un copieux et intéressant rapport présenté au nom de la Commission du commerce et de l'industrie de la Chambre des députés. Cependant, la question ne devait

(1) Notamment : propositions Thierry, du 2 mai 1899 ; Antide Boyer, Cadenat et Carnaud, des 4 mai 1899 et 12 juin 1902 ; Thierry-Ripert, du 14 octobre 1902 ; Brunet et Charruyer, du 13 novembre 1902.

jamais être inscrite à l'ordre du jour des travaux parlementaires, et, à la veille de la guerre, en juillet 1914, une nouvelle proposition, déposée par M. Trouillot, ne devait pas connaître un meilleur sort.

On doit convenir, d'ailleurs, que l'institution projetée comptait alors d'irréductibles adversaires, plus particulièrement dans les milieux agricoles et industriels.

La plupart des avis défavorables à l'institution projetée, et qui voyaient en elle « une brèche dans le système protectionniste », lui déniaient toute utilité, estimant suffisant d'améliorer le régime des entrepôts et celui des admissions temporaires, et tous s'accordaient pour prétendre que les zones franches seraient autant de « foyers de fraudes » où, au grand préjudice de nos productions nationales, tous les abus, toutes les falsifications pourraient impunément se perpétrer : « bordeaux » et « cognacs » frelatés, céréales étrangères s'y accumulant en « stocks invisibles », etc. Et tous s'élevaient avec la même vigueur contre l'admission en zone franche de tout établissement industriel.

La presque unanimité des Chambres de commerce maritimes s'était déclarée nettement favorable : les réserves que certaines avaient formulées ne touchaient pas au principe, mais à quelques dispositions du projet : protection des produits d'origine (Bordeaux, Le Havre), non limitation des opérations industrielles (Marseille, Bayonne). Quant au Comité central des armateurs, tout en souhaitant que nos ports fussent un jour dotés de zones franches, il estimait que leur création devait être différée jusqu'à l'accomplissement des travaux devant assurer à nos établissements portuaires une amélioration de trafic par de plus faciles communications avec l'intérieur. « On ne peut songer utilement, disait-il, à faire de nos ports de grands marchés internationaux qu'après en avoir fait d'abord de grands marchés nationaux. »

En somme, on peut affirmer que, si le projet avait été soumis, avant la guerre, à un débat public, il n'eût certainement pas rallié une majorité, en dépit des arguments, dont certains d'une très grande force, accumulés dans le rapport Chaumet : rien, apparemment, n'eût pu vaincre l'hostilité que lui témoignaient alors les milieux agricoles et industriels. Mais il n'en demeure pas moins que la large enquête à laquelle il avait

donné lieu avait éveillé l'attention ou secoué l'indifférence de nombreux esprits.

Toutefois, il ne suffisait pas que l'idée eût été semée pour qu'elle fût encore susceptible de germer après la longue tourmente qui allait bouleverser le monde et le plonger pour longtemps dans un déséquilibre politique, économique et social jusqu'alors sans exemple. Pour la revivifier après douze années de mort apparente et l'imposer à l'audience, non seulement des hommes politiques, mais aussi des représentants les plus éminents de nos groupements économiques, en un temps où tant d'autres préoccupations les assaillaient et où, sous la pression des égoïsmes nationaux, tous les pays, même libre-échangistes, tendaient à se replier sur eux-mêmes pour vivre en économie fermée, il lui fallait un animateur singulièrement persuasif, tenace et persévérant, ayant une longue expérience du monde parlementaire et y jouissant à la fois de sympathie et d'autorité ; en même temps aussi averti des choses maritimes que des problèmes d'économie générale. Cet animateur fut M. Gratien Candace, député de la Guadeloupe.

LA PROPOSITION CANDACE

Ce fut le 28 juin 1927 que, pour la première fois depuis le traité de paix, la question des zones franches maritimes se trouva reprise par le dépôt d'une proposition de loi élaborée par M. Candace et différant profondément des textes précédemment proposés. Son auteur s'était, en effet, fort sagement inspiré des critiques formulées au sujet de l'institution projetée et son texte apparaissait si parfaitement étudié et mis au point qu'il devait, sous quelques légères réserves de détail, emporter l'approbation des groupements qui s'étaient montrés les plus irréductiblement hostiles à la création des zones franches et faire décider au gouvernement, en décembre dernier, de le transformer en projet de loi.

La proposition Candace n'en a pas moins subi, depuis dix ans, les pires vicissitudes parlementaires. La législature ayant pris fin sans que la Chambre ait eu le loisir de l'étudier, M. Candace dut la déposer à nouveau, au début de la législature suivante, le 15 juin 1928. Elle ne devait venir en dis-

cussion que le 15 février 1932, à la veille des nouvelles élections législatives. L'ajournement en fut décidé, à la demande de M. Le Mire, député de l'Eure, fortement appuyé par les « agriculteurs » qui redoutaient des fraudes à l'exportation des vins et à l'importation des blés. Cependant, la réforme proposée avait pour elle le rapport entièrement favorable du président de la Commission de la marine marchande, M. Henri Tasso, et l'adhésion, à présent sans réserve, d'un grand nombre de Chambres de commerce, dont toutes celles des grands ports maritimes, du Comité central des armateurs, de l'Association des grands ports français, du Conseil national économique.

En présence de ce premier échec, M. Candace, loin de se décourager, redoubla de vigueur. Au cours d'une séance tenue par l'Association des grands ports français, le 2 mars 1932, il exposa les conditions dans lesquelles avait été décidé l'ajournement : c'était le groupe « agricole » qui avait mené le combat, usant d'arguments périmés qui ne pouvaient s'appliquer qu'aux propositions précédentes et non à la proposition actuelle, puisque celle-ci s'inspirait précisément des critiques adressées aux projets antérieurs.

— On a prétendu, expliqua le député de la Guadeloupe, que les zones franches permettraient l'introduction des *vins étrangers* : ce qui ferait perdre aux grands crus de Bordeaux leur réputation ; mais on a oublié que les mélanges faits en zone franche, comme tout produit ne pouvant prétendre à la garantie d'origine, devront porter la mention : « Zone franche maritime de... », ce qui suffira à empêcher toute méprise. D'ailleurs, Bordeaux n'est-il pas, après Marseille, le premier port qui ait demandé l'établissement d'une zone franche ?

« On a dit encore que les *blés étrangers* entrant en zone franche pourraient y constituer des « stocks invisibles », ce qui irait à l'encontre de la loi du 1er décembre 1929 tendant à protéger les blés français ; mais on a oublié que les blés sortant de zone franche devront, pour pénétrer en France, franchir le cordon douanier et acquitter les droits du tarif général, tout comme s'ils venaient directement de l'étranger...

M. Brindeau, sénateur, appuya les observations de M. Candace, en soulignant que l'opposition, par l'organe de M. Le Mire, avait déformé l'avis exprimé par la Chambre de commerce du

Havre, mais que le président de cette compagnie venait d'adresser au député de l'Eure une énergique protestation en lui rappelant que sa Chambre avait émis un avis nettement favorable et ne comportant que deux réserves : la première relative à l'immixtion des conseils municipaux dans les formalités d'institution ; la seconde concernant l'admission en zone franche d'établissements industriels : réserves qui, d'ailleurs, n'étaient plus pertinentes au regard de la proposition actuelle qui, précisément, n'autorisait aucun établissement industriel en zone franche et n'admettait l'immixtion du conseil municipal qu'au cas, exceptionnel, d'inexistence d'une Chambre de commerce dans la commune.

M. Bedouce, — l'actuel ministre des Travaux publics, — opina pour la reprise immédiate de la proposition Candace.

Il en fut ainsi fait, dès le lendemain des élections, le 30 juin 1932, M. Tasso ayant, à cette date, déposé de nouveau son rapport au nom de la Commission de la marine marchande ; et cette reprise se trouvait singulièrement favorisée par l'adhésion de l'Administration des douanes et de celle du commerce, réfractaires jusqu'alors au principe même de l'institution. Cette adhésion venait d'être obtenue, après discussion impartiale, au sein d'une commission interministérielle spécialement réunie au ministère des Travaux publics. Ces deux grandes administrations avaient été appelées à reconnaître que les demi-mesures d'abord préconisées par elles, comme l'entrepôt fictif, n'avaient donné à l'expérience aucun résultat appréciable.

Les travaux parlementaires paraissant, cette fois, mis au point, la proposition Candace fut inscrite à l'ordre du jour de la séance publique du 16 novembre 1933. La veille, l'Association des grands ports français avait tenu à adresser à tous les députés une lettre-circulaire rappelant que la proposition actuelle, comportant toutes les garanties désirables, avait recueilli l'adhésion de tous ses membres et, en particulier, des représentants du Comité des Forges, du Syndicat général de l'industrie cotonnière française, etc. ; que les Administrations du commerce et des douanes s'y étaient ralliées à leur tour ; et qu'en conséquence, l'Association insistait pour son adoption. Malheureusement, un fâcheux hasard voulut que M. Candace, gravement malade, ne pût venir défendre sa proposition

à la tribune : M. Le Mire, une fois de plus, renouvela sa tactique, tout en se défendant toujours de vouloir aborder le fond de la question et même d'être hostile à la réforme ; il fit voter la question préalable par 360 voix contre 165.

Ce nouvel ajournement, pas plus que le premier, n'altéra en rien la foi ni la persévérance du député de la Guadeloupe, qui mit le temps à profit pour amender une fois de plus son texte en donnant des garanties nouvelles aux agriculteurs qui avaient été les principaux artisans du vote de la question préalable : les marchandises qui passeraient de la zone franche en territoire douanier seraient soumises dans tous les cas, — c'est-à-dire quelle que fût leur origine, — aux droits du tarif général ainsi qu'à la surtaxe d'entrepôt.

C'est ce texte, ainsi mis définitivement au point, qui a été déposé de nouveau le 12 mars 1935 et qui, après avoir été favorablement rapporté, une fois de plus, au nom de la Commission de la marine marchande, vient d'être transformé par le gouvernement en projet de loi.

ANALYSE DU PROJET

C'est quelque chose d'extrêmement simple que ce projet tendant à la création de zones franches maritimes, et qui a le grand mérite de pouvoir s'analyser en quelques lignes.

Il s'agit essentiellement de pouvoir distraire du territoire douanier certains ports, ou portions de port, où seraient admises « en franchise de tous droits de douane et des taxes intérieures de consommation » et en dehors de tout contrôle ou ingérence des agents du fisc, toutes marchandises en provenance de mer et destinées à être réexpédiées par mer. En d'autres termes, en vertu d'une fiction légale d'exterritorialité, ces zones constitueront des portions du territoire national affranchies de toute entrave et de toute taxe se rapportant à la législation ou à la réglementation douanière ; mais il importe de souligner que cette fiction d'exterritorialité ne doit s'entendre *que du seul point de vue douanier* : les lois et règlements autres que les règlements douaniers y seront appliqués comme sur le reste du territoire national. D'ailleurs, la proposition Candace a eu soin de stipuler que « sont et demeurent applicables dans les zones franches mari-

times et fluviales les lois des 28 juillet 1824 sur les altérations ou suppositions de noms en matière commerciale, du 23 juin 1857 sur les marques de fabrique et de commerce, du 26 novembre 1873 sur les timbres ou signes apposés sur ces marques, les traités et arrangements internationaux pour la protection de la propriété industrielle et, enfin, tous les articles de lois ou de règlements en vigueur dans les ports maritimes ou fluviaux en ce qu'ils ne sont pas contraires aux dispositions de la présente loi ». Toutes les mesures répressives en matière de fraudes seront donc appliquées en zone franche, de même que les mesures de police sanitaire (prohibition des marchandises en provenance de pays contaminés).

Ainsi que nous l'avons déjà dit, les marchandises qui passeront de la zone franche en territoire douanier seront soumises, dans tous les cas, aux droits du tarif général des douanes ainsi qu'à la surtaxe d'entrepôt. A cet égard, aucune espèce de contrebande n'est à redouter, la zone devant être entourée d'une clôture continue.

Le projet a la grande sagesse de ne pas imposer la création de zones franches : il se contente d'offrir aux ports qui le jugeront utile la faculté d'en créer. Ce seront les Chambres de commerce ou les ports autonomes qui en décideront exclusivement : le décret d'institution ne pourra intervenir que sur la demande de ces organismes, — ou, exceptionnellement, du Conseil municipal, pour les communes n'étant pas le siège d'une Chambre de commerce, mais sous la condition qu'une société ait passé avec la commune un contrat qui lui donnera la concession de la zone franche.

Il est rationnel qu'à ce sujet toute initiative soit laissée aux intéressés eux-mêmes, seuls susceptibles d'apprécier si, par sa situation géographique et plus encore par la nature de son trafic, un port est capable de s'adapter au régime très spécial de la zone franche et d'en tirer profit. Au surplus, Chambres de commerce et ports autonomes devant supporter toutes les charges financières inhérentes à l'établissement de la zone franche et à son exploitation, il est naturel que l'État, à qui l'institution ne doit rien coûter, leur confère une entière liberté de décision. L'État n'interviendra, le cas échéant, que pour concéder par décret les terrains nécessaires au fonctionnement de la zone, s'ils dépendent du domaine public.

Si ces terrains appartiennent à des particuliers, ils seront acquis par expropriation, dans les formes de la loi de 1841.

Pour les indemniser des dépenses nécessitées par l'organisation de la zone, les collectivités (Chambres de commerce, ports autonomes ou sociétés concessionnaires) qui en assureront l'exploitation percevront des péages et droits de magasinage, de manutention et de transport fixés par décret. Il est, par ailleurs, stipulé qu'en aucun cas la concession d'une zone franche ne pourra être retirée avant trente ans.

Quelles opérations seront autorisées en zone franche ?

C'est là la disposition la plus importante du projet. Celui qui avait été rapporté en 1903 par M. Chaumet autorisait, en dehors des opérations commerciales, les opérations industrielles admises au bénéfice de l'admission temporaire, la fabrication des allumettes, la manipulation des tabacs étrangers, et, au surplus, mais sous réserve de l'avis du Comité consultatif des Arts et Manufactures, « les industries nouvelles ou disparues, lorsqu'il sera établi qu'à la date de la demande des intéressés il n'existait pas sur le territoire douanier d'industrie identique ou similaire ». Cet ancien projet prévoyait même les chantiers de construction de navires et toutes leurs industries annexes ; mais il avait été amendé sur ce point par la Commission du commerce.

Le projet actuel n'autorise en zone franche *que les seules opérations commerciales* dont il donne une énumération limitative. « Sont autorisées dans les zones franches maritimes ou fluviales toutes opérations de triage, de mélange, d'assortiment, de manipulation, de criblage, de division, toutes autres opérations *d'ordre commercial* déterminées par décret, ainsi que la manipulation des tabacs étrangers. »

Toutes opérations industrielles se trouvent, de ce fait, prohibées en zone franche.

Enfin, pour empêcher toute tromperie sur l'origine des marchandises sortant de la zone et pour protéger par là même nos produits nationaux de qualité, il est expressément spécifié que « lorsque des vins, des eaux-de-vie, des liqueurs, des cafés, des cacaos, des épices seront expédiées de la zone franche maritime ou fluviale, les fûts, les caisses ou sacs devront porter en caractères indélébiles la mention « zone franche maritime, — ou fluviale, — de... » (ici le nom de la

Chambre de commerce ou du port autonome gérant la zone) »

Par ailleurs, est interdite, — et sous des sanctions particulièrement sévères (amende de 50 à 2 000 francs, emprisonnement d'un mois à un an), — l'apposition sur des produits naturels ou fabriqués originaires de l'étranger, et sur les imprimés ou écrits s'y rattachant, de toute indication quelconque de nature à faire croire que ces produits proviennent intégralement du territoire français ou du territoire d'une colonie ou possession française.

LES RÉSULTATS A ATTENDRE

Quels résultats peut-on *raisonnablement* attendre de la création de zones franches dans certains de nos ports maritimes ? C'est ainsi que la question doit se poser pour éviter les exagérations dans lesquelles sont tombés quelques partisans irréfléchis de l'institution projetée.

Ce serait une dangereuse illusion de considérer l'établissement des zones franches comme l'unique et universelle panacée aux maux, d'ailleurs d'une extrême diversité, dont souffre notre économie nationale ; une dangereuse illusion de voir dans cette institution l'unique et infaillible moyen de rétablir notre balance commerciale. L'initiateur du projet a fait preuve à cet égard d'une louable prudence, et nous pensons même qu'il l'a poussée à l'extrême en écrivant dans l'exposé des motifs de sa proposition : « Sans croire que le vote d'une proposition de loi portant création de zones franches maritimes doive changer demain, d'une manière fondamentale, la consistance du trafic de nos ports, j'estime très fermement néanmoins que son influence serait salutaire sur leur activité, dans une mesure appréciable, et qu'en tout cas l'expérience mérite d'être tentée. » Modestie un peu excessive chez M. Gratien Candace qui connaît les résultats qu'a donnés, à l'étranger, l'institution des zones franches, et qui a écrit lui-même là-dessus des pages d'un haut intérêt (1).

Qu'est-ce, essentiellement, qu'une zone franche maritime ? Un centre de *redistribution* des produits non destinés, en principe, à être consommés dans le pays auquel ressortit

(1) *La Marine marchande française et son importance dans la vie nationale* (Payot, édit. Paris).

la zone franche, et où, pour cette raison, ne s'exerce, sous quelque forme que ce soit, aucune ingérence douanière.

C'est donc, en premier lieu, au commerce de « réexportation » que les zones franches sont appelées à procurer des facilités nouvelles en le mettant désormais à l'abri des entraves, des sujétions et des tracasseries que lui imposent le régime des entrepôts, le système de l'admission temporaire et celui du *drawback*, et même, d'ailleurs, celui de ces sections d'exportation créées par la loi du 29 décembre 1917 et réalisées seulement au Havre et à Marseille où elles n'ont donné que des résultats dérisoires.

Tout commerce de réexportation ne peut vivre et se développer qu'à la condition, — sous réserve, bien entendu, des lois et règlements dont l'objet est de prévenir et de réprimer les fraudes commerciales, — de pouvoir, avec la plus entière liberté, opérer tous triages, assortiments, divisions, mélanges, reconditionnements, etc. destinés à satisfaire les goûts extrêmement variés de sa clientèle mondiale. La réforme projetée n'a pas d'autre objet.

Il est bien certain qu'à la faveur du nouveau régime, nos réexportations, jusqu'ici comprimées jusqu'à l'étouffement par notre système actuel, ne manqueront pas de se développer dans une large mesure, contribuant ainsi au redressement progressif de notre balance commerciale. Sans doute, les zones franches n'attireront pas indifféremment toute espèce de marchandises : il est raisonnable de prévoir que leur échapperont nécessairement les marchandises « lourdes », telles que charbons, minerais, phosphates, etc., et les produits de grande valeur : les premières, parce qu'elles se prêtent mal aux transbordements et sont, le plus souvent, dirigées par chargement complet vers leur destination définitive ; les seconds, en raison de ce que leur valeur même dépend de la certitude de leur origine, certitude que leur ferait perdre leur passage en zone franche. En revanche, — comme l'écrivait déjà en 1928 M. Paul de Rousiers, l'éminent et regretté secrétaire général du Comité central des armateurs, — on verra profiter de la nouvelle institution « la multitude des marchandises courantes, de faible prix, et destinées à une clientèle extrêmement nombreuse : vins de coupage, huiles végétales extraites de graines exotiques, spiritueux de second ordre, etc., toutes marchandises n'ayant

pas de titre de noblesse à conserver, ne se recommandant d'aucune origine, mais s'adaptant aux goûts comme aux besoins d'un large public ». De ce nombre seront nos productions coloniales ; du moins celles excédant les besoins de la métropole et qui pourront trouver en zone franche de nouveaux débouchés.

Et, enfin, notre marine marchande, — plus particulièrement notre armement libre, dont le marasme est si grand que M. Henri Tasso a pu dire que bientôt, si nous ne sortons de notre torpeur, notre pavillon national ne flottera plus que sur les lignes subventionnées, — tirera un notable profit de l'établissement de zones franches dans quelques-uns de nos grands ports : elle aura sa part dans le sensible accroissement de leur trafic ; elle y trouvera surtout ce fret de retour dont l'insuffisance a été jusqu'ici l'une des causes primordiales de son infériorité. Pour cette seule considération, l'expérience ne mériterait-elle pas d'être tentée ?

Mais, si l'on veut que l'institution de zones franches donne les résultats que l'on doit raisonnablement en attendre, il faut, pensons-nous, rompre avec cette politique d'éparpillement qui nous a déjà valu tant de mécomptes, notamment en matière d'aménagements portuaires : elle devra être limitée à ceux de nos ports qui sont déjà d'importants marchés internationaux. D'ailleurs, à cet égard, on ne peut que s'en remettre à la sagesse et à l'expérience de nos Chambres de commerce maritimes auxquelles est réservée, fort opportunément, l'initiative de la décision.

MAX DE FOURCAULD.

SPECTACLES

LES TABLEAUX DE M. MAURICE LOBRE

L'exposition que M. Maurice Lobre fit de ses tableaux à la galerie Charpentier a inspiré à tous ses visiteurs la plus vive et enchantée admiration. Elle fut trop brève, au gré de tous, et nous aurions souhaité pouvoir retourner maintes fois en ces salles qu'ornaient tant de chefs-d'œuvre. M. Estaunié a écrit un fort beau roman qui s'intitule : *les Choses voient...* Celles que peint M. Lobre, vivent. Les poètes ont été souvent inspirés par le mystère des choses : « Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres » a soupçonné l'un, et l'autre a soupiré : « Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? » Tous les objets de la prédilection de M. Lobre ont cette âme et, en tous les marbres et lambris, en toutes les pierres dont son pinceau, aussi exact et fidèle que magique, reproduit les formes et les aspects, nous sentons la secrète, invisible présence qui est leur lumière intérieure.

Et, d'abord, admirons ses « Versailles » dont il sent si profondément, — autant que Henri de Régnier en ses poèmes de *la Cité des eaux*, — la splendeur et la nostalgie. La rêverie du passé, enclose en ces bassins verts, l'apparition radieuse du château par un jour clair et rose, ces façades féeriques qui semblent émerger du cataclysme du passé et ressurgir d'un océan aussi profond que celui-là où dort la ville d'Ys... autant de beautés. Ce Versailles des rois, des favorites, des fêtes, des chasses et des forêts, c'est aussi le modèle de ces demeures merveilleuses que les conteurs de contes, Perrault, Mme d'Aulnoy, réimaginaient pour leurs princes et leurs belles, leurs oiseaux bleus, leurs chats bottés et leurs chattes blanches. C'était le temps des fées qui régnèrent avant l'époque de la science.

Cette féerie latente, M. Lobre, en ses toiles de Versailles, la suscite sans l'affirmer. Nous y pensons, nous la pressentons, en face de cet admirable intérieur du palais, sa salle magnifique, ses ors, ses porphyres, ses hautes fenêtres, ses glaces, ses parquets miroitants, ses lustres, ses sculptures, ses plafonds peints, ses espaces faits pour les cérémonies pompeuses, et, par les portes ouvertes, la galerie longuement aperçue qui semble s'enfoncer dans les temps abolis avec les souvenirs des amours et des gloires. Quel métier et quel art furent unis pour réussir, en son ensemble autant que dans les plus minutieux détails, une œuvre de cette importance et de cette qualité !

Les intérieurs de cathédrales de M. Lobre sont célèbres. Une seule nef d'église est ici, et nous attire par son mystère et sa profondeur de grotte sacrée. Une vibration verte de jour y joue encore dans la pénombre, cependant que le crépuscule irise avec piété la grande rosace d'améthyste. Et l'immense lustre, descendant de la voûte ténébreuse, y scintille comme une stalactite.

Voici toute une série de fleurs, unies aux faïences et aux porcelaines hors desquelles elles s'érigent : des hortensias bleus dont les tons sont si doux auprès des pâtes tendres, et ces diverses teintes de cinéraires alternant les combinaisons de leurs palettes en plusieurs effets charmants, tels les enfants d'une même mère qui se ressemblent sans être tous pareils. Toutes ces fleurs baignent en une atmosphère si vraie que nous les croyons toujours vivantes. Le même sortilège nous fait rêver à la musique muette dont résonnent encore ces instruments, ce violon brun si étonnant de présence et de forme, à demi posé sur le velours bleu de son étui entr'ouvert, cette harpe prête aux arpèges, cette viole de gambe, ce luth si ravissamment argenté, près de ces cornemuses essoufflées et de cette flûte d'ébène faite pour moduler dans la nuit une chanson triste. Ces compagnons, ces serviteurs des vieux rêves, ont une grâce, une mélancolie très évocatrices. Cette résonance du passé, cette durée interdite à la chair et qui se prolonge en ces objets, ces meubles anciens, prennent dans le songe présent de notre vie une importance que le peintre sent fortement et subtilement. Contemplons ces cheminées magnifiques ornées de bustes méditatifs et

solitaires, ces miroirs aux reflets mystérieux, cette console d'or qui semble née d'une flamme, et le silence de ces salons, de ces salles à manger, de ces chambres ravissamment meublées où l'on ne peut s'attendre à voir entrer que des gens d'esprit ou des amoureux.

Une salle de musée sans visiteurs, où, seuls, vivent les multiples objets de la vitrine, est un tour de force éblouissant, car toutes ces petites statuettes si sages vont, sans doute, dans un instant, quitter leur maison de verre et s'animer de cette agitation nocturne qui, l'ombre venue, est permise à tous ces précieux prisonniers. Le Bouddha bleu, se détachant comme une pierrerie qui pense, sur le fond du paravent d'or, nous contemple avec indulgence. Ce canapé jaune est si douillet, si confortable et si propice qu'il nous oblige à nous asseoir.... mais en face de lui ; et nous le regardons tout à notre aise, en nous émerveillant de sa forme et de sa couleur, ainsi que de ce citron si frais, de ces tasses si blanches dont les portraits sont voisins du sien. Car ces toiles, que l'on appelle tristement « natures mortes », sont, là, aussi vivantes, aussi expressives que les autres tableaux, que ce soit la coupe de fruits, le croûton de pain, le saucisson, le grand plat de Rouen, le jambon, les ors du vin dans les carafes, la soupière blanche de teinte et de galbe si purs, près de ces couteaux à manche bleu, etc. La table à thé de laque rouge avivée par le ton gris des flambeaux d'étain et de la cuillère d'argent, le coffret carminé, doublé de satin capitonné bleu de ciel, sont d'un ton inoubliable de fard frais, de charme chinois et d'élégance picturale.

Quelques portraits de vivants se joignent à ceux des meubles, des bibelots, des décors, de l'église et des palais. Je me sens pleine de sympathie pour cette charmante dame aux cheveux d'argent et à l'écharpe rose qui, dans une pièce délicieusement meublée, déjeune sur une nappe d'un jaune lumineux, entre deux perroquets verts. L'un est encore en sa cage dorée ; l'autre, perché sur le doigt de la dame, semble lui raconter tous les potins les plus savoureux sur les convives absents. Mais je reconnais, un peu plus loin, le beau visage de Mme Hanotaux et, ensuite, celui, d'une ressemblance si vivante, de M. Gabriel Hanotaux, en son cabinet de travail, se détachant sur un fond de livres et de bibliothèques, cepen-

dant que l'on aperçoit, au mur, l'ombre peinte du cardinal de Richelieu, vaguement éclairée sous la lampe suspendue et amortie par son abat-jour vert.

A SAINT-EUSTACHE

Ce fut une fort belle séance religieuse et musicale que cette fête célébrant à Saint-Eustache l'anniversaire de la canonisation de sainte Élisabeth. Le programme portait les noms de Bach, Mozart et surtout de Franz Liszt dont *la Légende de sainte Élisabeth* fut exécutée avec splendeur. Le concert commença par un choral de Bach : *Aus tiefer Noth*, d'une grandeur, d'une majesté pieuses et sombres, saisissantes. Au grand orgue, M. Joseph Bonnet déroulait la puissance expressive de son admirable talent, et les trombones, telles les trompettes du jugement dernier, scandaient terriblement ce *De profundis*. Un frisson sacré tombait des hautes voûtes avec ces appels de cuivre, et des ailes inexorables semblaient planer sur les mortels à genoux. Puis, durant le Salut du Très-Saint-Sacrement, l'excellente maîtrise de l'église, sous la direction de M. de Vallombrosa, chanta des œuvres charmantes de Mozart et de Rameau. Enfin, l'Oratorio de Liszt, œuvre dont l'achèvement coïncida, je crois, avec son entrée dans les ordres ou la précéda de peu, commença, sous la direction éminente de M. Alfred Cortot, qui, au dire de tous les musiciens, possède admirablement cette œuvre et la conduit avec une autorité et une compréhension au-dessus de tout éloge. M. Charles Panzera, MM. Louis Noguera et André Pactat, Mmes Marcelle Bunlet et Madeleine Vhita prêtaient leur voix, leur talent, leur science musicale et vocale à ce concert que complétaient l'orchestre de la Société philharmonique de Paris, le Chœur philharmonique de Paris et la Manécanterie des petits chanteurs à la croix de bois. Si l'acoustique de Saint-Eustache n'offre pas toujours la pureté et la perfection désirées, l'ensemble de l'interprétation et son effet général furent très nobles, très grands. L'orchestre méritait autant d'éloges que les voix, et l'on était heureux d'entendre cette œuvre du maître hongrois écrite à la gloire de la plus belle et touchante sainte de la Hongrie. Certes, l'œuvre peut paraître inégale, en ses beautés comme en ses

lenteurs, mais quelle originalité d'inspiration et d'orchestration, quel étonnant assemblage du sens de l'opéra et de l'austérité sacrée, quelle richesse technique, et, par moments, quelle surprise de reconnaître ces foudres et ces éclairs dont Wagner composa maints de ses orages ! Quelle suavité de détachement terrestre en certaines phrases de sainte Élisabeth, quel viril désespoir dans celles de son époux, qu'a servi si bien la maîtrise de M. Panzera, et quel élan, quelle montée aérienne dans la véhémence des chœurs !

Si, à certains moments, l'œuvre languit et s'étire, on oublie ces lassitudes, dans la virilité ou la délicatesse de certains enchantements. Quel miraculeux épanouissement sonore exprimant ce chapitre de la légende qui veut qu'Élisabeth, obligée par son mari d'entr'ouvrir son manteau sous lequel elle cache les aumônes qu'elle apporte aux pauvres, ait offert aux yeux éblouis du roi toute une trame embaumée d'innombrables roses ! Que de ferveur royale en cette canonisation après les suprêmes douleurs de l'exil et de la mort, suivies, ressenties, évoquées par le génie du musicien en une sorte de mystique entente ! Œuvre très grande, sinon chef-d'œuvre, émouvante par tout ce qu'elle a d'humain et en même temps de tendu vers le ciel. Peut-être est-elle très significative de l'état d'âme de Liszt au moment de sa vie où il la termina.

Nous ne remercierons jamais assez les artistes qui nous permettent l'audition des compositions de ce Liszt deux fois génial et que nous a fait mieux connaître et mieux aimer, après le beau livre de M. Guy de Pourtalès, *la Vie de Liszt*, la publication que M. Daniel Ollivier a faite de ses lettres à Mme d'Agoult et de celles si curieusement et tendrement sévères à sa charmante fille Blandine, digne fille d'un tel père et qui devait mourir trop tôt. Cette douce mort de sainte Élisabeth et sa récompense céleste, Liszt y a peut-être exprimé sa résignation religieuse et son déchirement paternel.

A BAGATELLE. EXPOSITION : LE BOIS DE BOULOGNE

Juin. C'est le mois charmant de la roseraie. Bagatelle est toute en fleurs ; malgré le soleil et les orages, les milliers de roses pourraient composer la doublure multicolore du plus

grand manteau de sainte Élisabeth, et leurs corolles, si diverses de parfums, de formes et de couleurs, nous font oublier la tristesse de voir les églantines défleuries. Le miracle ici, et en tous les jardins de la saison, c'est cet effeuillement que remplace et renouvelle la profusion d'autres éclosions et d'autres épanouissements. Si les iris, les premiers, ont déjà fini leur vie demi-aquatique et transparente, les iris du Japon, eux, les ont remplacés dans le bassin rectangulaire où se divertissent une jolie mère-cane d'un brun ponctué de jaune et tous ses petits canards qui jouent à cache-cache avec elle, entre les tiges des hautes fleurs. Elles sont, ces fleurs, de tous les tons du mauve, du blanc et du violet. Iris dits *Lævigata* dont les variétés s'intitulent ici Sasuma, Toyama, Osaka, et... Diogène (pourquoi ?). Ils sont si beaux et si frais avec leurs larges pétales abaissés comme des oreilles végétales, leurs tons de velours et de soie, leurs brosses poudrées de pollen, tels que nous les admirons sur les plus anciens kakémonos, sur les plus vieilles estampes. Fleurs de jadis qui n'avez pas changé vos modes et vos costumes, ainsi que le font les humains, vous nous faites croire à la durée de la même beauté.

Les rhododendrons sont encore en fleur, à la fois puissants et diaphanes, corymbes dont les blancs et les mauves semblent nés d'un matin de brume...

Mais dirigeons-nous vers le petit château où nous attend une exposition fort agréable organisée par le Musée Carnavalet et où, nous dit le conservateur M. J.-L. Vaudoyer, « les quelques deux cents peintures, dessins et gravures évoquent l'histoire de l'ancienne forêt de Rouvray », aujourd'hui bois de Boulogne. Donc, nous pouvons nous divertir à nous imaginer rencontrer, en ce bois de Boulogne d'autrefois, des « messieurs et des dames » qui n'ont plus aucun rapport de charme vestimentaire avec ceux d'aujourd'hui (les humains ne font pas comme les iris...). Voici des cavaliers et des amazones, dont Alfred de Dreux souligne avec esprit le classicisme ou le romantisme, voici des calèches et des bicyclistes, voici l'impératrice Eugénie en sa daumont ou conduisant elle-même le fringant cheval attelé à son léger tilbury ; voici des personnages de Constantin Guys, de Toulouse-Lautrec, de Lewis Brown, de Boldini..., nous montrant tour à tour les exagé-

rations ou les élégances de la mode d'antan. Jean Béraud, Édouard Detaille, Henry Gervex nous ramènent aux Acacias ou à Armenonville. Les courses Auteuil-Longchamp ont inspiré beaucoup de peintures et de lithographies. Degas et Jeanniot y ont peint d'incomparables chevaux et jockeys; Forain, Manet, et tant d'autres en ont fixé des aspects divers. La Muette, le Ranelagh, le Tir aux pigeons, le Pré Catelan, les Acacias, l'avenue du Bois, etc., ont là, chacun, leurs illustrations et leur petite histoire, ainsi que le château de Madrid et l'abbaye de Longchamp. Toute cette amusante documentation est habilement présentée dans les jolies salles du petit château de Bagatelle, et l'on passe quelques intéressants moments à la regarder, avant de gagner l'autre partie du parc, de pelouses et d'ombrages où le repos est si vert, où les arbres sont si bien groupés et où, dans le charme précaire mais si bienfaisant de la solitude, on souhaite de ne rencontrer personne : ni les élégants et les habitués des diverses parties du Bois, signalés en cette exposition, ni ceux d'aujourd'hui qui figureront peut-être, plus tard, dans les expositions futures.

ARTS DE LA CHINE ANCIENNE

Vous pouvez aller à l'Orangerie, même si vous êtes tout à fait incompétent au sujet des arts de la Chine ancienne. Vous y passerez un moment, très reposant et très beau, en ces vastes salles fraîches et bien aérées, ce qui n'est pas à dédaigner par ce temps cuisant, et si vous êtes un remarquable sinologue, vous apprécierez la valeur de quelques trésors.

Nous sommes accueillis à l'entrée de la grande salle par deux lions séculaires qui ont des têtes peu rassurantes de vieux collectionneurs très méfiants. Puis, nous admirons tour à tour des vitrines renfermant des jades, objets rituels, plaques ornementales, emblèmes mystérieux, armes, etc..., et d'autres grandes vitrines exposant d'admirables céramiques revêtues d'émaux polychromes dont les formes, la matière, les couleurs, les inventions de décorations, mériteraient des descriptions sans fin. Des stèles, des dalles funéraires dont la pierre est ciselée et décorée en relief bas, nous proposent leurs énigmes.

J'attribue le sentiment de paix que l'on éprouve en ces contemplations, à la nombreuse présence des Bouddhas et Bodhisattvas qui, autour des murs, veillent sur nous avec une indifférence que l'on peut croire favorable. Sur tous ces visages, règne la même ironie, fleurit ce même sourire que l'on remarque à Port-Royal au masque mortuaire de Pascal. Certains sont magnifiques. Ils sont datés d'époques variées, de siècles divers.

Cette tête est d'une pierre au ton d'or, une énorme tiare surmonte son fin et divin visage d'une expression intraduisible. Cette statuette aux jambes croisées, d'une main tenant son pied, de l'autre main supportant la joue inclinée, semble un dieu prêt à danser, presque immobile, ainsi que l'imite Uday Shan Kar en ses poses et rythmes hiératiques. Cet immense Bouddha en méditation, mains croisées, visage béat et railleur, nous domine de sa haute stature. Ses deux disciples, Ananda et Kacyapa, sculptés en marbre peint, l'un vieux, l'autre jeune, on ose, en dépit des siècles, les affirmer ressemblants, tant ils semblent vivre, debout en leur attitude attentive, tant ils nous surprennent de leurs yeux bridés, tant leurs lèvres minces semblent arrêter les paroles, tant leurs si longues oreilles paraissent lourdes de vieux secrets.

Et combien d'autres statues, évoquant aussi bien l'art grec que l'art indien, mériteraient une description minutieuse! Signalons au moins ce bas-relief, *l'Apsara volant* en pierre polychromée, étrange génie, mi-humain mi-dragon, qui semble aussi bien nager que voler, en sa reptation grise et rose.

La salle II contient des merveilles : céramiques émaillées datant presque toutes de l'époque Song. Qui dira le voluptueux modelé de ces bols, d'une proportion si pure, faits pour la lèvre ou pour la cendre, la perfection de ces plats, de ces vases, pansus ou aplatis, arrondis, allongés ou de plans carrés, de ces coupes aux profondeurs douces, la finesse exquise de ces tasses, et leurs blancs, leurs noirs inimitables, ces verts, ces bleus-violets de prune, ces gris, ces céladons, ces réussites de contours si parfaites qu'elles semblent dues à la nature, la splendeur de ces potiches et de leurs décorations, l'imprévu poétique du moindre petit vase où une corolle éclôt dans la matière même. Enfin, comment décrire ce grand plat très

rond et très creux, d'un beige rosé couleur d'aurore, irréprochable, comme une corolle ?

Des estampes délicieuses nous arrachent à la contemplation des céramiques ; des gravures en couleur sur bois, représentant, avec cette connaissance amoureuse de la nature qu'ont les peintres d'Orient, des fleurs, des fruits, des oiseaux... Mais voici une « pyramide » de porcelaines du XVII[e] et du XVIII[e] siècle... Étourdie par la contemplation de tant de fragilités qui ont traversé les âges, je reviens saluer Bouddhas et Bodhisattvas et je crois lire en leur sourire un peu de dédain pour moi, chétive créature, qui durerai moins que ce petit bol gris, que ce petit vase vert...

BALLETS DE PHILADELPHIE

Les ballets de Philadelphie dont l'étoile, la directrice et l'animatrice est miss Catherine Littlefield ont donné quelques représentations dont je n'ai vu que la troisième. Je ne peux donc parler de l'*Aubade* (musique de M. Poulenc).

J'ai assisté au *Moment romantique*, à *Terminal*, à *Barn Dance*. Le *Moment romantique*, dansé par une nombreuse troupe sur une série de danses de Chopin, s'inspire un peu des *Sylphides* pour les costumes en même temps que d'un *Bal dans le vieux Vienne* des ballets Joos, tout en gardant son accent bien américain ; on sait toujours qu'on n'est pas au bord du beau Danube, mais sur la rive du beau Delaware. Cela est fort intéressant d'étudier les essais de danses classiques du pays des girls blondes et des noirs danseurs de claquettes. Nous sommes bien forcés de constater que quelques siècles de cette spéciale tradition chorégraphique de notre danse manquent encore à l'école nouvelle, dont les sujets sont néanmoins fort bien et vigoureusement doués. Catherine Littlefield en blanc, et sa sœur Dorothée en tulle noir, ombre et clarté amoureuses, tour à tour, ou réunies, du beau danseur Dolinoff ont exécuté un pas de trois très varié d'expressions, de groupements et de difficultés très brillamment démontrées. Ce trio a remporté le plus vif et le plus mérité succès.

Terminal, ballet inspiré par des scènes de la vie américaine, est une réussite totale et savoureusement pittoresque.

Les décors de M. Pinto sont fort drôles en leur vérité nue et la musique de M. Kingsley, si elle commence par nous remémorer les rythmes ferroviaires du *Pacific* d'Honegger, a cette excuse que, elle aussi, s'inspire du chant des locomotives et du halètement de la vapeur ; elle s'émancipe ensuite en danses chères aux jazz et nous plaît par la langueur farceuse des trompettes bouchées et l'entrain luisant des danses syncopées.

En cette gare joyeuse, défilent et dansent, selon les diverses arrivées des trains, après les laveuses de plancher, les nègres porteurs de bagages, les hommes d'affaires, les voyageurs pressés, des girls variées, de bons nègres bien comiques ornés d'une petite fille cocasse et géante qui exécute une danse bouffe irrésistible ; voici l'homme vedette qui parle au micro, entouré d'une nuée de reporters ; voici la star en voyage et ses satellites environnées d'une autre nuée de photographes ; voici les vendeuses de victuailles ; voici les habitués de la banlieue, enfin toutes les variétés de l'espèce humaine qui se rencontrent un instant dans l'entrecroisement des départs et des arrivées d'une gare. Tout cela finit par des mariages ; toutes les femmes réapparaissent ornées de voiles blancs et c'est la danse d'amour du départ vers le pays de la lune de miel. Tout ce monde disparaît dans le *honey moon express* et nous laisse sur une impression très gaie, très bariolée et très divertissante. Tous les danseurs et mimes de cette fantaisie ont un talent rare dans l'expression et les attitudes, une étonnante précision dans les rythmes divers de leurs danses ou de leurs acrobaties, un don de l'ensemble si naturel qu'il paraît un jeu simple du hasard et des associations de leurs rencontres et c'est cet instinct d'union musicale avec les sons et les rythmes, celle de chacun d'entre eux avec les autres danseurs, comme s'ils étaient les notes incarnées de la partition, qui fait la valeur secrète de cette petite scène... qui n'a l'air de rien que d'une farce bien réglée.

The barn dance, ce sont les réjouissances de garçons et de filles, paysans et paysannes, enfants turbulents, beaux gars, fillettes aimables, dans le décor d'une grange ouverte largement sur un fond frais de nuit bleue. La véhémence et l'entrain de ces danses méritent les mêmes compliments que je viens d'écrire à propos de *Terminal.*

FILMS

Aimez-vous les dessins animés ? Tous, nous en raffolons. Certains sont composés pour le public enfantin, mais les grandes personnes y ayant pris un plaisir extrême, un genre tout particulier est né de ces applaudissements des deux âges : une folle féerie, une suite d'aventures et mésaventures mirobolantes, se déroulant en un rythme accéléré, auquel la musique et la couleur achèvent de donner une intensité irrésistible. Les enfants et les parents s'y divertissent. *Le Père Noël, l'Arche de Noé, le Royaume de Neptune*, etc. sont aussi classiques en leur répertoire que *Cendrillon* ou *le Petit Poucet* dans nos contes écrits. Et Mickey, l'affreux et délicieux Mickey, héros de péripéties sans nombre, est entré dans la gloire, où se prélassent, sans jamais grandir, les héros des fictions puériles. Sa plus récente incarnation est *Mickey magicien* : Mickey, faiseur de tours comme nul prestidigitateur, animé sans être un dessin, n'en a jamais su réussir... et pour cause. Mickey se livre, en cette nouvelle bande, à des inventions et à des supercheries surprenantes au point d'être magiques, cela au grand dam et à la comique colère de son ennemi et partenaire involontaire, le canard habillé, dont le petit béret de marin va si bien à la physionomie au long bec claquant et protestant avec une fureur qui déchaîne l'hilarité de toute la salle. Ce dernier Mickey est un enchantement burlesque et impayable. Je n'ai rien vu de plus amusant récemment dans les dessins animés, depuis celui du chien couvant les œufs abandonnés par la mère poule, et adopté ensuite par les poussins reconnaissants, lorsque le coq et la poule veulent arracher leur progéniture au chien dévoué et maternel.

Ce sont là des fables expressives, d'une moralité comique imprévue et d'une fantaisie qui exige une sorte de perfection. Car les dessins animés qui ne sont pas exécutés et conçus avec cette perfection nous ahurissent par leur rapide tohu-bohu sans permettre l'éclosion charmée de la surprise et de l'émerveillement. *Mickey magicien* est une étonnante petite réussite, un chef-d'œuvre de ce nouvel art qui sait flatter et ressusciter en nous, les grands, cette enfance cachée qui ne demande qu'à renaître.

L'Entreprenant monsieur Petrof est une histoire fort banale d'amour et de mariage à l'américaine ; mais si nous y rions de quelques farces, *gags* et quiproquos, nous n'en serions que peu satisfaits, si le rôle de monsieur Petrof n'était joué par Fred Astaire, un des plus éblouissants danseurs de ce monde des ombres. Mince, grand, d'aspect, au repos, un peu clownesque et dégingandé, le visage aimablement sardonique, acteur expressif, certes, mais sans fascination spéciale, dès que Fred Astaire danse il devient un personnage inimitable. Il n'est pas seulement un danseur de claquettes prestigieux en la netteté et la vélocité variée de ses rythmes, il est aussi un danseur dans toute la beauté de ce seul terme, un danseur d'un élan, d'un envolement et d'une grâce incomparables. C'est par la danse et non par ses grimaces et ses inventions ironiquement sentimentales qu'il exprime son amour, son désir, sa déception, son attente, sa tristesse, son espoir. C'est en envoûtant par les cercles et les passes magiciennes de cette danse la femme aimée, — sa compagne habituelle, Ginger Rogers, — qu'il la conquiert, la subjugue, et l'emporte, à la fin, dans une sorte de spirale de bonheur.

Un moment bien curieux est celui où, dans la chaufferie du paquebot, Fred Astaire s'abandonne à la musique des machines, des bielles et des pistons qui remplacent, par leur bruit, leur mécanisme et leurs propulsions, les puissances d'un orchestre. (N'est-ce pas ce que tente M. Serge Lifar dans certaines de ses créations : *Icare*, *David triomphant* ?) Fred Astaire, à la fois danseur classique et fantaisiste, s'incorpore à la marche du navire, en devient, par ses pas, ses gestes, ses voltes, sa vitesse, ses élans, l'esprit mystérieux, le génie bizarre... la pensée ailée... Et c'est très beau.

Boissière, le roman émouvant et dramatique de M. Pierre Benoit, est, tout naturellement, devenu un film dont il semblait, par ses épisodes mouvementés, ses péripéties angoissantes et bien construites, déjà présenter les images. D'excellents interprètes en assurent le succès, et tout particulièrement Mlle Spinelly, fort expressive, jolie, simple, capricieuse au début, passionnée ensuite, et, pour finir, héroïque avec le plus poignant naturel et le plus grand talent.

LES FLEURS DE S. A. R. MADAME LA DUCHESSE DE VENDOME

Mme la duchesse de Vendôme a exposé pendant une semaine, dans les salons du *Figaro*, des peintures, des aquarelles, des paysages, des fleurs. Un grand succès a accueilli ces tableaux, presque tous vendus dès les premiers jours, tandis que les souscriptions se multipliaient pour les livres illustrés par la duchesse, en particulier *la Croix des Alpes*. On sent, en tous ces portraits de fleurs, non seulement le talent féminin et compréhensif de l'artiste, mais un sentiment profond de tendresse pour toutes ces amies multicolores qui peuplent notre solitude et nous donnent tant d'heures d'enchantement et de consolation. Heureuses sont les mains adroitement douées qui peuvent fixer par le dessin et la couleur ce bonheur de quelques instants, ce bouquet aujourd'hui préféré et encore dans toute la gloire de sa saison. Ce jeu de l'art, qui dérobe au temps le souvenir fixé de ce que ce temps nous arrache, nous en sentons l'attentif amour en ces multiples corolles dont l'arrangement, la délicatesse ou les feux sont, ici, souvent si harmonieusement réussis. Boucles légères des glycines, orgueil lumineux des glaïeuls, puissante grâce des iris, beauté de vitrail des anémones larges ouvertes, gentianes bleues comme une nuit d'été, tulipes, dahlias flamboyants, brumeuses scabieuses, capucines unies aux fruits vermeils, fleurs de pêcher, instants de rêve rose sur une page azurée, roses et marguerites, toutes ces fleurs ont été traitées par le peintre avec la connaissance juste de leurs beautés apparentes et aussi avec celle que la botaniste a de leurs verts et radieux secrets. J'ai passé un moment charmant en ce jardin créé par d'augustes mains qui veulent en disperser les trésors pour les partager en bienfaits. J'en rends grâces à Celle qui a su choisir en ses massifs et ses parterres, dans l'atmosphère irisée du Léman et de la Savoie propice aux corolles, celles qui ne se faneront pas.

GÉRARD D'HOUVILLE.

LA JEUNESSE DE DESGENETTES

MÉDECIN DES ARMÉES IMPÉRIALES

Parmi les illustrations médicales que la France doit à la Normandie, il n'est pas de figure plus attachante que celle de Desgenettes. Paré des plus belles qualités morales en même temps que praticien des plus habiles et théoricien de la plus haute distinction, il attire la sympathie non moins que l'admiration. D'un caractère entier et ferme, voire, le cas échéant, pas très commode, il n'hésitait pas, à l'occasion, à tenir tête même à Napoléon, qui, d'ailleurs, ne lui en tenait nullement rigueur, l'ayant en toute particulière considération. Se jugeant lui-même à ce point de vue, Desgenettes prétendait tenir de sa mère, née bretonne, « la raideur et l'opiniâtreté qui, avec la réserve normande, était le fond de son caractère ».

Il était né à Alençon, le 23 mai 1762, au sein d'une vieille famille du pays, des plus honorablement connues, qui, à son nom patronymique de Dufriche, avait joint celui d'un petit domaine, les Genettes, qu'elle possédait aux confins du bourg d'Essai. Et c'est à ce même nom de terre que, par la suite, l'illustre médecin attacha le titre de baron que lui décerna l'Empereur. Il signait, en effet : René Dufriche, baron des Genettes.

Sous la plume des historiens, l'habitude s'est d'ailleurs prise d'écrire Desgenettes en un seul mot ; c'est avec cette orthographe que le nom figure sur la liste générale des membres de l'Institut et c'est elle qui, en définitive, a prévalu dans l'usage courant.

VIE PUBLIQUE

La vie publique de Desgenettes, qui s'ouvre en 1793, avec son admission dans le corps de santé militaire, est bien connue ; on peut même dire qu'elle appartient à notre histoire. Rappelons-en ici les grandes lignes. Sous le commandement de Bonaparte, Desgenettes a été médecin en chef de l'armée d'Italie, puis de l'armée d'Égypte, qu'il a suivie dans la désastreuse expédition de Syrie ; c'est là que se place ce qu'on peut appeler la phase héroïque de sa carrière, avec le légendaire incident de la peste de Jaffa : Desgenettes, pour remonter le moral des malheureux atteints de ce terrible mal, se piquant avec une lancette d'abord plongée dans un bubon de pestiféré. On sait, au reste, en quels termes magnifiques Chateaubriand parle, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, du glorieux médecin de l'armée d'Égypte : « Desgenettes, d'une pauvre famille de gentilshommes normands, est encore en vénération parmi les Arabes, et Wilson dit que son nom ne devrait être écrit qu'en lettres d'or. » Il convient, par ailleurs, de ne pas oublier le rôle très actif que Desgenettes a joué à l'Institut d'Égypte dont il fut membre dès l'origine. On lit à ce propos, dans l'*Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Égypte*, de Raybaud, que le grand praticien rapporta de son séjour en Orient « une foule d'observations médicales ou physiologiques pleines de savoir et de sagacité ». C'est grâce à ces observations qu'il put, pour la première fois, donner une forme scientifique aux principes de l'hygiène des armées.

Après avoir été, en 1801, attaché, comme médecin en chef, à l'hôpital du Val-de-Grâce, il fut, en 1804, promu inspecteur général du Service de santé des armées impériales qu'il accompagna dans toutes leurs campagnes à travers l'Europe, donnant partout l'exemple du dévouement le plus absolu, joint à la plus haute valeur professionnelle. Tombé, en Russie, entre les mains de l'ennemi, il fut tout aussitôt rendu à la liberté par ordre de l'empereur Alexandre Ier, en reconnaissance des soins qu'au cours de cette terrible campagne, il avait prodigués aux soldats russes tombés entre nos mains, aussi bien qu'aux français.

Enfin, ainsi qu'il convenait à ce fidèle auxiliaire du grand Empereur, ce fut encore lui qui, sur le champ de bataille de Waterloo, dirigea le service de santé de la garde impériale, mettant ainsi le point final à la partie militaire de sa brillante carrière.

Pourvu entre temps de la chaire d'hygiène à la Faculté de médecine de Paris, il s'en vit dépouiller en 1823, hélas ! pour des raisons politiques. Commandeur de la Légion d'honneur depuis 1814, il fut élu à l'Académie de médecine en 1820 et à l'Académie des sciences le 10 septembre 1832, après avoir eu la joie, le 2 mars de la même année, d'être appelé au poste, qu'il avait vivement désiré, de médecin en chef de l'Hôtel des Invalides. En outre, de 1830 à 1834, il fut maire du 10e arrondissement de Paris.

Il est mort le 2 février 1837, à la veille d'accomplir sa soixante-quinzième année, « s'abandonnant, plein de résignation et de foi, nous dit son panégyriste Pariset, à la clémence du Dieu qu'avaient adoré ses pères ».

Il était alors veuf de Marie-Anne-Charlotte Colombier, qu'il avait épousée le 30 janvier 1798, donc peu avant son départ pour l'Égypte, et qui lui avait donné trois enfants : deux fils et une fille devenue la baronne de Sordeval.

Tel est, sommairement brossé, le tableau de la vie publique de Desgenettes. On est moins au courant de ce qui concerne sa vie privée et notamment sa jeunesse, bien que les faits qui s'y rapportent méritent mieux que de l'indifférence. Mais il se trouve qu'une heureuse circonstance permet d'en effectuer la restitution, voire de façon assez détaillée, grâce à deux volumes, aujourd'hui très rares, parus en 1835 et 1836 chez Firmin Didot et qui figurent dans la bibliothèque de l'Institut, lui ayant été légués par un membre de l'Académie des Sciences, le baron Hippolyte Larrey. Le titre général de l'ouvrage est : *Souvenirs de la fin du* XVIIIe *siècle et du commencement du* XIXe *ou Mémoires de R. D. G.* Or, R. D. G. n'est autre que René des Genettes. Une note manuscrite d'Hippolyte Larrey, sur la feuille de garde du tome I, fait savoir que ces *Mémoires*, remis à son père, le fameux chirurgien des armées de Napoléon, par leur auteur, son ami, devaient primitivement, dans la pensée de celui-ci, fournir la matière de cinq volumes ; seuls les deux premiers ont pu être par lui

publiés ; mais ces deux volumes nous conduisent jusqu'aux premiers temps de la carrière active de l'auteur et nous font, par suite, assister à toute la période de sa formation, en un récit d'un tour simple et familier, relevé d'une foule de détails amusants et pittoresques. Aussi, indépendamment de son objet particulier, l'ouvrage présente-t-il un très réel intérêt en tant que peinture de mœurs dans les dernières années du XVIIIe siècle.

FORMATION INTELLECTUELLE ET PROFESSIONNELLE

C'est au collège d'Alençon que Desgenettes fit ce qui s'est appelé depuis lors ses études secondaires. Très réputé quand il était entre les mains des Jésuites, ce collège avait sensiblement décliné après leur départ, leurs successeurs, membres du clergé séculier, ayant été loin de les égaler dans leur tâche pédagogique. Aussi, lorsqu'il eut atteint ses seize ans, le jeune René fut-il envoyé à Paris pour y achever ses humanités comme pensionnaire à Sainte-Barbe, maison alors tenue par des religieux, dont les élèves suivaient les cours du collège du Plessis. Parmi ses nouveaux maîtres, notre écolier eut la satisfaction de trouver deux de ses compatriotes du pays d'Alençon : les abbés Rattier, de Damigny, et Prudhomme, de Montsort, qui, tout naturellement, prirent de lui un soin particulier.

Ces souvenirs de Desgenettes sur son séjour, de 1778 à 1780, à Sainte-Barbe, écrits d'une plume alerte, fertiles en anecdotes, émaillés de portraits à travers lesquels on aperçoit fort bien les originaux, pourraient fournir la matière d'une agréable brochure qui s'intitulerait : *la Vie d'un écolier à Paris à la fin du* XVIIIe *siècle.*

A sa sortie de Sainte-Barbe, René accompagna sa mère à Alençon pour y rester six semaines. Il semble que ç'ait été là le dernier séjour de quelque durée qu'il ait fait en son pays natal. Retourné ensuite à Paris pour y parachever ses études, il s'y installa à la pension Verdier, alors en grande réputation.

C'est à cette époque que, par une amie de sa mère, Mme du Gage, il fut présenté à diverses importantes personnalités résidant à Paris, et notamment à l'illustre Buffon qui lui fit une curieuse impression : « Ce qui me frappa le plus,

dit-il, après sa belle stature et sa figure de lion au repos, fut le luxe de sa coiffure et de ses habits qui contrastait avec une singulière bonhomie et un grand laisser-aller de langage. » Ce grand laisser-aller de langage est bien fait pour nous surprendre de la part d'un homme qui, la plume à la main, s'exprimait avec tant de solennité.

Les étudiants de la pension Verdier se rendaient, au dehors, à tels cours qu'il leur plaisait. Desgenettes, pour sa part, suivit, au Collège de France, le cours de poésie de l'abbé Delille, qui jouissait alors d'une vogue extraordinaire, en même temps que ceux, plus sévères, de l'abbé Aubert pour la littérature française et de Béjot pour l'éloquence latine. Il y joignit, au Collège de Navarre, le cours de physique expérimentale de Brisson. De tels choix soulignent chez lui l'intention bien évidente de s'assurer avant tout une forte culture, purement désintéressée.

Ces brillantes études furent couronnées pour lui par le grade de maître ès arts, — nous dirions aujourd'hui de licencié ès lettres, — conféré suivant un cérémonial qui nous paraît maintenant bien suranné : « Les examens finis, raconte notre lauréat, nous reçûmes à genoux, et à Notre-Dame, la bénédiction du chancelier de l'église de Paris, qui nous conféra le grade de maître ès arts au nom et par délégation du Saint-Siège. Nous étions au nombre de cinq ou six, tous en soutane et rabat. Mes camarades, tous clercs tonsurés, étaient dans leur costume habituel, tandis que mon gros catogan bien poudré annonçait une autre vocation. »

Cette autre vocation était celle de la médecine dont, sans plus tarder, Desgenettes entama les études spéciales. Mais il nous apprend qu'à cette époque, à la Faculté de médecine de Paris, en dehors de quelques maîtres réputés tels que Roux, Bucquet, Vicq d'Azyr, l'enseignement, « confié, dit-il, à de jeunes désœuvrés, était à peu près nul ». Pour y suppléer, les écoles de chirurgie (alors traitée comme tout à fait distincte de la médecine), celle de pharmacie et le Jardin du Roi, devenu depuis lors le Muséum d'histoire naturelle, offraient aux étudiants d'appréciables ressources, mais qui manquaient entre elles d'une suffisante liaison. Quand vint pour lui le moment d'affronter le doctorat, Desgenettes, après une série de séjours à l'étranger, s'étendant sur plusieurs

années, et sur lesquels nous allons jeter un coup d'œil, jugea à propos d'aller suivre les cours de la Faculté alors la plus réputée de France, celle de Montpellier. Il y reçut, en 1790, le grade de docteur, avec une thèse très remarquée sur les vaisseaux lymphatiques, qui, contenant d'intéressantes observations nouvelles, le classait d'emblée parmi les chercheurs.

Entre le début, à Paris, et l'achèvement, à Montpellier, de ses études médicales, le jeune homme, poussé par le souci de parfaire sa culture générale, prit, comme il vient d'être dit, le parti d'aller un peu voir comment les choses se passaient au delà de nos frontières ; mais il n'interrompit pas pour cela sa préparation médicale, s'efforçant au contraire de l'enrichir de tout ce qu'il lui était possible de s'assimiler au cours de ses déplacements.

Le récit, très vivant, de ces expéditions à l'étranger, qui occupe plus des quatre cinquièmes du premier volume des *Mémoires de R. D. G.*, en constitue, sans aucun doute, la partie du plus haut intérêt, et qui mérite que nous nous y arrêtions quelque peu.

SÉJOUR A LONDRES

La mère de Desgenettes, morte en 1782, lui avait laissé un certain pécule pouvant lui permettre de donner suite à ses projets de voyages. Et c'est ainsi qu'avec son ami le botaniste Houtou de La Billardière, son aîné de quelque sept ans, Alençonnais comme lui, et destiné, lui aussi, à devenir membre de l'Académie des sciences, il entreprit, au début de juillet 1784, de se rendre en Angleterre.

Ce voyage, qui nous paraît aujourd'hui chose si simple, était loin, en ce temps-là, d'offrir la même facilité. De Paris, en passant par Rouen, les deux compagnons gagnèrent Dieppe, partie à pied, partie, pour le trajet de Saint-Germain à Rouen, par un de ces bateaux que Desgenettes appelle une « galiote ». Après une traversée maritime assez mouvementée, et qui dura trente-six heures, nos voyageurs atteignirent la côte anglaise en un point voisin de la ville de Lewes (donc vraisemblablement aux abords de Newhaven). De là, ils se rendirent à Londres par « une de ces voitures publiques, dit

notre narrateur, qui sont dans le genre de nos diligences actuelles ».

A Londres, qui lui fit de prime abord une impression très favorable, Desgenettes se mit immédiatement en rapport avec diverses personnalités pour qui il avait été muni de lettres d'introduction, dont une du professeur Broussonnet pour sir Joseph Banks, président de la Société royale des sciences, et une autre de Benjamin Franklin en personne pour le docteur Lettsom, connu non moins pour son active philanthropie que pour ses nombreux travaux professionnels, et qui devait grandement faciliter à notre étudiant tout ce qui pouvait contribuer à l'avancement de son instruction.

Grâce à de telles recommandations, Desgenettes vit rapidement s'ouvrir devant lui les portes du monde intellectuel londonien, où il lui fut donné d'entrer en relations avec les savants les plus réputés : Cavendish, Cavallo, Kirwan, Sheldon, Cruishank, Smith et divers autres.

Ce lui fut, en outre, l'occasion de faire la connaissance de plusieurs Français résidant temporairement à Londres, sans qu'il pût alors se douter, pas plus qu'eux d'ailleurs, du rôle de premier plan qu'ils allaient être appelés à jouer, quelques années plus tard, sur le devant de la scène politique : d'abord M. et Mme Roland, lui, possédant « toute la gravité d'un quaker », elle, future Égérie des Girondins, jetant dans la conversation des « réflexions spirituelles et toujours pleines de justesse » ; puis le comte de Mirabeau, accompagné de l'amie qui, à cette époque, embellissait son existence, Mme de Nérac. Rien de plus piquant que le tableau, brossé avec esprit par Desgenettes, de l'intérieur du futur tribun, qui, en attendant de se sentir enflammé d'un zèle sans bornes pour la cause du peuple, ne se privait pas, le cas échéant, de rosser son valet de chambre au point même de se mettre en fâcheuse posture au regard de la justice anglaise.

Rentré en France le 1er janvier 1785, Desgenettes fit à Paris un séjour de dix mois au cours duquel, pour le progrès de ses connaissances médicales, et toujours en vue de son doctorat, il fréquenta assidument l'hôpital de la Charité, et plus spécialement le service du docteur Des Bois de Rochefort, à son estime remarquable praticien.

En outre, les commissions dont il avait été chargé par

divers membres de la Société royale de Londres pour leurs correspondants parisiens lui fournirent l'occasion d'entrer en relations ou de faire plus ample connaissance avec quelques hommes de science très en vue, et notamment avec Franklin, Bailly, Condorcet, Vicq d'Azyr, Fourcroy. Sous sa plume, l'évocation de leur façon d'être et de leurs propos est des plus savoureuses.

Mais son besoin de déplacement n'était pas encore pleinement satisfait. Étant allé, pendant l'été de 1785, faire une saison aux eaux de Passy, alors très fréquentées, surtout, bien entendu, par des sujets britanniques, il s'y lia avec un jeune gentilhomme irlandais, de son âge, joyeux compagnon, et le projet se forma entre eux d'un voyage en commun en Italie, projet mis sans plus tarder à exécution.

VOYAGES EN ITALIE

Desgenettes, qui avait passé six mois à Londres, devait rester trois ans et huit mois en Italie, la parcourant en tous sens, séjournant à diverses reprises en ses villes principales, y multipliant ses relations dans les milieux les plus distingués. En ce pays si bien fait pour l'enchanter, le jeune homme était à même non seulement de parfaire sa culture générale, mais aussi de perfectionner grandement son savoir professionnel au contact de maîtres éminents en l'art de guérir. Ces années eurent incontestablement la plus heureuse influence sur le plein épanouissement de sa personnalité. C'est avec une sorte de tendresse qu'il en parle dans ses *Mémoires*.

Sachant voir et observer, non moins sensible aux beautés de la nature qu'à celles de l'art, il fait montre, dans son récit, du plus ferme talent, aussi bien dans ses descriptions qui font toujours image que dans ses portraits, sous lesquels on sent revivre ses modèles. Se plaisant à analyser les caractères, il sait, avec son sens délié, le faire de la façon la plus pénétrante, et ses jugements sur les œuvres d'art sont marqués au coin du goût le plus délicat. Fin lettré, il trouve sur cette terre bénie des humanistes maintes occasions de faire appel à ses souvenirs classiques, au reste toujours avec à propos et sous une forme agréable, exempte de tout pédantisme. Il a soin, en outre, de noter toutes les acquisitions dont s'enrichit son

savoir médical, au cours de ses diverses allées et venues, mettant ainsi en lumière les avantages de la méthode péripatétique d'éducation professionnelle qu'il avait adoptée.

C'est le 9 octobre 1785 que, flanqué de son Irlandais, Desgenettes se mit en route, pourvu de chaudes lettres de recommandation du ministre des Affaires étrangères, comte de Vergennes, pour les représentants de la France dans les principales capitales italiennes : le comte de Durfort à Valence, le cardinal de Bernis à Rome, le baron de Talleyrand à Naples.

Après quelques haltes dans la traversée de la France, à Lyon notamment où ils passèrent trois jours, les voyageurs franchirent les Alpes au Mont-Cenis, sans nulle difficulté, pour se diriger de là sur Turin, puis sur Milan, chacune de ces villes les retenant huit jours. Desgenettes était alors loin de soupçonner que la marche des événements le ramènerait quelques années plus tard en cette même région, dans des conditions bien différentes.

En passant par Bergame, Brescia, Vérone, Vicence, Padoue, Ferrare et Bologne, les voyageurs gagnèrent Florence où la lettre du comte de Vergennes valut à Desgenettes, de la part du comte de Durfort, le meilleur accueil. Dès ce premier contact, il céda au charme pénétrant de cette délicieuse ville d'art ; toutefois, ce ne fut qu'un peu plus tard qu'il y goûta le régal d'une visite prolongée. Et de même pour Sienne, où nos touristes firent un dernier arrêt avant de s'acheminer vers Rome, terme de cette première randonnée.

Là, dès l'arrivée, l'association des deux compagnons fut dissoute, d'un commun accord, sans aucune aigreur de part ni d'autre ; mais Desgenettes avait hâte de reprendre sa pleine indépendance au regard du joyeux Irlandais qui, tout au long de la route, profitant du moindre arrêt, s'était révélé joueur incorrigible, au point même de faire courir les risques les plus graves à la bourse commune qu'ils s'étaient constituée au départ pour le voyage.

A Rome, grâce encore à la lettre de Vergennes, le cardinal de Bernis reçut Desgenettes avec les marques de la plus grande bienveillance.

L'ambassadeur de France était à cette époque la plus éminente personnalité du corps diplomatique auprès du Saint-Siège. C'est dans ses salons que se rencontrait la société

la plus choisie de la Ville éternelle. Tous les voyageurs de haute marque, de passage à Rome, avaient à cœur de s'y montrer, tels, précisément en cette année 1785, le roi de Suède Gustave III, voyageant sous le nom de comte d'Haga, la duchesse d'Orléans qu'accompagnait Mme de Genlis, l'abbé de Bourbon, fils naturel de Louis XV, que l'on traitait en véritable prince, le duc de Cumberland, les ducs français de Crillon, de Chaulnes, de Choiseul, le prince de Ligne, le bailli de Suffren, etc. Heureuse fortune pour un simple étudiant d'être admis à voir de près de si grands personnages, à saisir leurs propos sur le vif.

Toute satisfaction de vanité, — on dirait aujourd'hui « de snobisme », — mise à part, — et il ne semble pas que le brave Desgenettes ait pu être enclin à pareille faiblesse, — le contact de tels personnages lui procurait, à tout le moins, l'avantage de polir, de raffiner son allure dans le monde, ce qui, pour un homme aussi avisé que lui, n'était certes pas à dédaigner.

Ici, un curieux incident mérite d'être retenu. C'est à cette époque qu'éclata, comme un coup de tonnerre, la fameuse affaire du Collier, qui souleva, on peut le dire, une émotion universelle. Notre mémorialiste n'a pas manqué de noter la sensation produite par cette affaire dans les hautes sphères romaines. Comme il arrive fatalement en une telle occurrence, les opinions touchant la culpabilité, ou non, du cardinal de Rohan eurent tôt fait en s'entrechoquant d'exciter les passions les plus véhémentes. Elles agitèrent même le Sacré Collège où le feu avait été mis aux poudres par une lettre que, dans son désarroi, le pauvre Louis XVI avait écrite au Pape pour lui demander, sans attendre l'issue du procès engagé, de destituer Louis de Rohan de la dignité cardinalice. Suivant l'avis de la majorité du Sacré Collège soutenu auprès de Sa Sainteté par son doyen, le cardinal Albani d'Urbano, Pie VI n'acquiesça d'ailleurs pas à la requête du roi de France. La nouvelle de l'acquittement du cardinal fut apportée à Rome quelques mois plus tard, alors que Desgenettes y résidait pour la seconde fois, par un officier principal des chasses de Son Éminence, « arrivé à franc étrier, nous dit le narrateur, revêtu d'un riche et éclatant uniforme et précédé par un courrier du prince, sonnant une bruyante fanfare ». Mode de

transmission des nouvelles, moins commode sans doute et surtout moins expéditif que la T. S. F., mais combien plus pittoresque !

Desgenettes entra encore en relations à Rome avec d'autres personnes que tous ces grands de la terre, et même pour lui d'un plus sensible intérêt, comme le P. Jacquier, supérieur des Minimes chargés du culte à l'église de la Trinité-des-Monts, Français, homme d'esprit et de science, dont le commerce suivi lui fut des plus profitables ; Mgr Salicetti, Corse de naissance, érudit, spirituel, médecin du Pape et possesseur d'une des plus riches bibliothèques médicales du temps ; le chirurgien Flajani, alors le plus en renom de sa profession à Rome, homme d'esprit lui aussi, qui mit sa salle de dissection, au grand hôpital du Saint-Esprit, à la disposition de Desgenettes en lui disant : « Vous aurez, monsieur, des cadavres à souhait ; nos médecins ne vous en laisseront jamais manquer. »

Inutile de dire si notre touriste érudit se complut par ailleurs à raviver ses souvenirs classiques, grâce à des visites répétées aux vestiges sacrés de la civilisation antique, soit à Rome même : Capitole, Palatin, Forum, Colisée,... soit aux environs : Tivoli, Villa Hadriana...

Ce n'est qu'après le carnaval de 1786, qu'il nous décrit avec de vives couleurs, et au lendemain de Pâques, que Desgenettes se mit en route pour Naples, par Terracine, Velletri, les marais Pontins, Mola-di-Gaëta, où il s'émut à la vue de la maison de Cicéron et du chemin creux où le grand orateur fut assassiné par ordre d'Octave, enfin Capoue et Aversa.

La lettre de recommandation de Vergennes n'eut pas moins d'effet à Naples, auprès du baron de Talleyrand, qu'à Florence et à Rome auprès de ses collègues. L'ambassade de France s'ouvrit toute grande devant lui et il s'y trouva *de plano* sur le meilleur pied, non seulement avec l'ambassadeur et l'ambassadrice, mais encore avec tout le personnel les entourant. Introduit par ce canal dans la meilleure société napolitaine, il y fut fort bien accueilli, en particulier par la duchesse de Mignano-Carraciolo, Française de naissance, de la maison lorraine de Ligniville, qui, dit-il, « avait beaucoup d'esprit, aimait et jugeait assez bien les arts », mais « se mêlait

moins heureusement de médecine ». Croyons-l'en sur parole.

D'autre part, au point de vue professionnel, il tira le meilleur parti de ses relations avec les grands maîtres qu'étaient les professeurs Gatti, Cotugno, Sarcone, Cirillo, Vairo, d'ailleurs traité par eux en véritable ami, jouissant parfois de la faveur d'avoir l'un ou l'autre d'entre eux pour cicerone dans ses excursions autour de Naples, à Pausilippe, à Portici, à Pompéi, au Vésuve,... excursions sur lesquelles il nous donne des détails du plus vif intérêt.

Mais sa vie mondaine, très active, ayant entraîné une baisse sensible du niveau de sa trésorerie, force lui fut, pour s'en retourner à Rome, de se résigner à faire la route à pied. Ce ne fut d'ailleurs pas sans profit pour lui, en lui permettant de s'attarder le long du chemin soit pour jeter un regard sur une curiosité qui, sans cela, lui aurait échappé, — telle, à la Cajeta de Mola-di-Gaëta, la momie du connétable Charles de Bourbon, recouverte de son armure, — soit pour se livrer à des observations intéressant sa profession, comme ce fut le cas dans les marais Pontins dont il analysa de façon approfondie les causes d'insalubrité, ainsi que la marche des épidémies y renaissant sans cesse.

Rentré à Rome, ce fut avec plaisir qu'il reprit sa place dans le cercle du cardinal de Bernis, pour y récolter encore de nouvelles relations, notamment avec le marquis de Créqui dont l'esprit sarcastique avait de quoi divertir ceux aux dépens de qui il ne s'exerçait pas ; le chevalier Azara, ambassadeur d'Espagne, homme d'une étonnante érudition, qui, au dire de notre mémorialiste, « connaissait un peu la langue grecque et parfaitement celle des anciens Romains, écrivait très élégamment la langue espagnole, fort correctement le français et l'italien, et entendait l'allemand et l'anglais » ; mais surtout le commandeur de Dolomieu, de l'ordre de Malte, savant géologue, futur membre de l'Institut, dont la longue et maigre silhouette faisait penser à Don Quichotte et chez qui un profond savoir s'unissait à une extrême originalité. Parlant du début de leurs mutuelles relations, Desgenettes déclare : « C'est une circonstance qui a eu une grande influence sur le reste de ma vie. » Ils devaient, au reste, quelques années plus tard, se retrouver en Égypte.

Quand vint l'été, alors que tous les étrangers fuyaient

le climat de Rome, ne pouvant le supporter en raison de sa chaleur excessive, Desgenettes, vers la mi-juillet, accompagna Dolomieu dans un voyage à travers les États de l'Église, voyage fort instructif pour notre étudiant, et dont, sous sa plume, le récit ne manque ni de couleur ni de saveur. Ce n'est qu'après la séparation des deux amis, qui eut lieu à Orvieto, et tandis que Dolomieu reprenait le chemin de Rome, que Desgenettes alla faire des séjours prolongés d'abord à Sienne où il tira grand parti de ses rapports avec le professeur Mascagni, puis à Florence où, pour son meilleur profit, il se lia avec les docteurs Bichesaie, Visconti, Zaccagni et Fabbroni qui a laissé un nom dans la chimie. Par ailleurs, grâce au comte de Durfort, il se créa là de nouvelles relations mondaines, non dénuées d'agrément, au premier rang desquelles la marquise Tavanti et le marquis Genori.

Repassant par Sienne, au retour de Florence, il y retrouva Dolomieu qui le décida à passer encore un hiver à Rome. Mais une irrésistible attirance le ramena une fois de plus à Sienne et à Florence avant de regagner la France. Ce n'est que le 1er avril 1789 qu'il fit de définitifs adieux à la capitale de la Toscane, pour lui parée de tant de séductions, avant de se rendre par Modène et Reggio à Gênes, d'où une felouque l'emmena à Marseille en mai 1789.

Peu de Français, sans doute, auront fait, en plus du latin, une aussi large place, dans leur formation intellectuelle, à la civilisation proprement italienne. Il n'a d'ailleurs pas eu, — et tant s'en faut, — à le regretter. Le ton sur lequel, en ses souvenirs, il parle de cette période de sa vie est là pour l'attester. Mais le coup d'œil que nous venons de jeter sur le long séjour de Desgenettes en Italie, appelle une autre réflexion. Ce séjour s'est déroulé entre l'âge de vingt-trois et celui de vingt-sept ans de notre héros. Or, de bonne famille certes, mais de condition modeste, ce jeune homme a été admis avec une faveur marquée dans les cercles les plus distingués, voire les plus fermés, de villes telles que Rome, Naples, Florence ; il a été, de la part des plus grandes autorités médicales de l'Italie, l'objet des attentions les plus empressées et les plus flatteuses ; ce sont là d'éloquents témoignages propres à mettre en relief ses qualités de tenue et de sociabilité en même temps que d'intelligence et d'esprit.

Sans y prendre garde, car on n'y sent nulle part une intention d'apologie personnelle, il a, de fait, par la franche narration de ses souvenirs, fourni pour lui-même les éléments du plus bel éloge.

DÉBUTS DANS LA VIE ACTIVE

De Marseille, ce n'est pas le chemin de Paris que prit Desgenettes, mais celui de Montpellier où, comme nous l'avons vu, il avait résolu d'achever ses études médicales. Ce lui fut l'occasion de visiter, en cours de route, Avignon et Nîmes, villes bien faites pour charmer un amateur d'art tel que lui.

A Montpellier, il reçut l'accueil le plus ouvert de plusieurs professeurs à qui il avait été recommandé : Broussonnet, père de son ami de Paris, Gonan, Fouquet, Chaptal enfin, dès ce temps, célèbre comme chimiste, qui, tous, furent frappés de l'acquit que possédait déjà cet étudiant d'espèce rare. Est-il besoin d'ajouter qu'il satisfit de la façon la plus brillante aux diverses épreuves que devait couronner l'obtention du bonnet de docteur, épreuves encore accompagnées à cette époque des plus bizarres cérémonies faisant un peu songer à celles du *Malade imaginaire* ?

C'est à Montpellier que Desgenettes vit poindre les prodromes de la terrible crise qui, pendant plusieurs années, allait bouleverser la France. Il ne rentra à Paris qu'en décembre 1791, après une absence de six ans et demi, pour voir, perdu dans la foule, se perpétrer les premiers crimes de la Terreur.

Au début de 1793, sur les conseils de plusieurs de ses anciens maîtres, dont Vicq d'Azyr, tendant à le soustraire aux dangers que, si effacé qu'il fût, il ne pouvait manquer de courir à Paris, il accepta d'aller servir comme médecin militaire à l'armée d'Italie, cette Italie qui exerçait toujours sur lui la même attraction. Dès lors, son sort était fixé ; il allait faire ses premiers pas dans la carrière où il était appelé à s'illustrer.

N'ayant eu ici en vue que l'histoire de sa jeunesse, nous allons le quitter à cet instant, non toutefois sans extraire du tome II de ses *Mémoires* (où il donne force détails du plus haut prix sur sa campagne d'Italie) un passage relatant un

petit fait, mais combien saisissant, qui eut pour théâtre une auberge de Fréjus, peu après qu'il y fut arrivé.

« Assis, dit-il, à une table autour de laquelle soupèrent une trentaine d'officiers, je remarquai deux chefs de bataillon des milices corses, qui se traitaient de frères, et qui m'adressèrent sur Paris plusieurs questions auxquelles je répondis avec empressement pour lier conversation avec eux. L'intérêt toujours croissant que m'inspirèrent ces deux inconnus me fit désirer, avant de nous séparer, de savoir leurs noms. Un sous-officier corse, qui les servait avec déférence et respect, auquel je m'adressai à cet effet, me répondit : « Ils se nomment Bonaparte. Celui qui paraît le plus jeune est pourtant le plus vieux ; c'est le comte (1), ou Joseph ; l'autre, le canonnier, est un fier militaire... Vous entendrez parler, un de ces matins, du cadet des Bonaparte... » Il n'a pas tardé, en effet, à en entendre parler.

Tel a été le premier contact, — émouvant par sa simplicité même, — de Desgenettes avec l'homme prodigieux autour de qui, distingué par lui avec honneur, il n'allait pas cesser de graviter tout au long de sa prestigieuse carrière.

MAURICE D'OCAGNE.

(1) « Le comte », il entendait évidemment par là le chef de la famille réputée noble.

ALERTE SUR L'ATLANTIQUE-NORD

Voilà deux ans qu'étudiant, à cette même place, le « grand problème de l'Atlantique-Nord », nous souhaitions voir la France défendre victorieusement sa chance dans la compétition qui, déjà, s'annonçait très disputée (1).

Il n'est plus temps, aujourd'hui, de formuler des vœux, de tenter, comme nous l'avions fait alors, de tracer, d'après les opinions les plus compétentes, la voie à suivre, ni même d'épiloguer sur les erreurs passées ; un *pool* tenu secret a été signé entre *Air-France* et la *Deutsche Luft Hansa.*

L'opinion politique comprend la nécessité absolue pour la France de prendre part au trafic aérien qui, dès cette année, va s'établir entre l'Europe et l'Amérique du Nord ; et pourtant ce sujet d'intérêt national n'a pas été porté devant les Chambres, à peine a-t-il intéressé les commissions de l'air, et l'annonce, chaque jour plus précise, des démarches et des succès étrangers semble moins passionner le public que, naguère, le récit, à la première page de leur quotidien, de la lutte pour le « Ruban bleu » entre *Queen Mary* et *Normandie.* Certains même n'ont pas relevé, le mois dernier, cet entrefilet discrètement encarté parmi les faits divers :

« L'hydravion américain *Bermuda Clipper* a franchi, le 25 mai, comme il était prévu depuis plusieurs semaines, l'étape New-York-Iles Bermudes de la ligne Transatlantique-Nord.

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin 1935.

« L'hydravion britannique *Cavelier* a couvert le trajet inverse à la même vitesse moyenne de 250 kilomètres-heure. Ces deux appareils ont, le lendemain, rejoint leur base, accomplissant les « vols-retour » avec le même succès. »

Or, voici en clair le sens de cette information : employant la méthode qui leur a donné de si beaux résultats sur le Pacifique, les *Pan American Airways*, travaillant ici en accord total avec les *Imperial Airways* britanniques, ont inauguré le premier tronçon de la ligne New-York-Londres. Le *Bermuda Clipper* n'est pas un prototype d'une technique révolutionnaire : il existait déjà en 1935 et nous en avons longuement parlé ; c'est l'un des *Sikorsky S-42*, enlevé, pour la circonstance, à la ligne du Pacifique. Quant au *Cavelier* : hydravion quadri-moteur des *Imperial Airways*, son histoire est bien la plus belle leçon... que l'aviation française ait jamais reçue.

Il y a deux ans, l'Angleterre ne possédait aucun appareil susceptible d'assurer un service transatlantique ; à ce moment, les États-Unis, désirant établir avec elle les bases d'une liaison régulière, lui proposèrent un *pool*. Nous sommes en juin 1935 : l'*Air Ministry* demande des projets d'appareils transatlantiques ; en septembre, les hydravions *Short* dérivés d'un type éprouvé, le *Scipio*, sont acceptés ainsi que des quadrimoteurs terrestres du modèle *Armstrong Whitworth*.

Le 15 novembre 1935, 29 hydros et 12 terrestres sont commandés ; des prototypes : le *Short Mayo*, appareil composé, des quadrimoteurs de Havilland viendront s'ajouter en un renfort éventuel.

Le 4 juillet 1936, le premier hydravion quadrimoteur *Short*, de la série de 29 commandés par les *Imperial Airways*, vole à Rochester ; *un mois plus tard, tous ses essais sont terminés* et le second de la série vole lui aussi.

Le 15 novembre 1936, un an jour pour jour après sa commande, le *Short* n° 1 est utilisé sur les lignes ; le n° 3, le *Cavelier*, qui nous occupe plus spécialement, est emballé et expédié aux Bermudes, où il volera le 21 février 1937 : 4 800 kilomètres de rayon d'action, 260 à l'heure de vitesse de croisière.

Cependant que, le 25 mai dernier, il va des Bermudes à New-York, les *Imperial Airways* « réceptionnent » le treizième

des hydravions de sa série, qu'afin de juger de leurs possibilités, la grande compagnie britannique emploie journellement sur ses lignes d'Australie et du Cap.

Dix-huit mois après la commande, douze appareils modernes volent sur les lignes impériales anglaises, et tous les autres modèles commandés poursuivent leurs essais.

En France : un seul avion est en ordre de vol, le *Lieutenant de vaisseau Paris*, du programme de... 1928 !

Les deux appareils commandés pour la ligne de l'Atlantique-Sud et qui pourraient éventuellement être utilisés entre Paris et New-York ont été choisis en février 1935 : ce sont le *Loire*-102 et le *Lioré*-47. Le premier a volé le 12 mai 1936 : il n'a pas, plus d'un an après, terminé ses essais. Le second a volé le 25 juillet 1936 et a coulé au cours de ses essais voilà deux mois. Le n° 2 de sa série ne sera pas prêt avant quatorze mois ! Ici, comme sur l'Atlantique-Sud, l'on s'est rabattu, pour sauver la face, sur le dérivé d'un gros bombardier Farman, le 2230 : il vient d'être mis en construction le 1er mai 1937. Inutile de nous illusionner sur les qualités du *Latécoère*-52 1, renfloué après son naufrage de Pensacola : il est d'une technique qui, excellente voilà huit ans, se trouve aujourd'hui surclassée !

Quelques consolations nous attendent cependant après ce noir tableau : le *C. A. M. S.* 161 et le *Latécoère*-630, appareils rapides et ultra-modernes spécialement conçus pour la ligne Transatlantique-Nord, voleront peut-être sur l'Océan en décembre 1938. ; notre ministre de l'Air vient d'annoncer la commande d'un prototype Lioré 49 qui serait prêt en 1941!

Et Couzinet, Métral, Richard, Amiot, qui possèdent dans leurs cartons d'ingénieurs les plus beaux projets, susceptibles de redresser la situation et de nous donner sur l'Atlantique-Nord cette suprématie que les nôtres ont achetée de leur sang sur l'Atlantique-Sud, pensent à proposer à l'étranger ce que leur pays ne veut ou ne sait pas utiliser.

Nous possédons la plus belle richesse, celle qui, à travers notre histoire, a si souvent sauvé les situations les plus compromises : les hommes.

Lorsque l'un de nos confrères fut reçu, voilà quelques années, par le directeur de la compagnie allemande qui nous

disputait la ligne Europe-Chili, celui-ci lui fit part des projets et des réalisations en cours qui allaient assurer sur ce parcours la prédominance indéniable de la *Deutsche Luft Hansa* :

— Mais, alors, s'inquiéta notre compatriote, pourquoi nous craignez-vous au point de rechercher notre alliance ?

Son interlocuteur, surpris, baissa la tête et murmura seulement :

— Oui, moi, j'ai l'infrastructure, le matériel, l'appui total de mon gouvernement. Mais, vous, vous avez... Mermoz.

Cet Allemand avait raison : Mermoz, contre toute attente, sauva la « ligne ».

Nous n'avons plus Mermoz, mais il a créé un « esprit », formé des émules.

M. Louis Couhé, — et ceci est une décision de poids, — vient d'être mis à la tête de la Société en constitution pour l'exploitation de Paris-New-York : les cartes qu'il a en mains, à l'instant d'engager des pourparlers, caractérisent assez exactement ce que les joueurs de bridge dénomment : jeu blanc. Paul Codos, qui avait commencé les études de la ligne et auquel avait été affecté un appareil, va partir sur Dakar-Natal. Parmi les pilotes, radios, navigateurs d'*Air-France*, qui totalisent chaque semaine les traversées Afrique-Amérique, M. Louis Couhé, aviateur de vieille date, saura choisir les premiers équipages à lancer sur la route du Nord. Rouchon, Guerrero, Comet, Salvat, Dabry, Gimié, Néry sont tous de la grande équipe de ceux avec lesquels Mermoz décollait, voilà cinq ans, sur l'Atlantique, à bord du *Vicomte de la Vaulx*, vieux terrestre transformé en hydro, ou de *l'Arc-en-ciel*, prototype hardi qu'il avait découvert et lancé. A leur tête, Guillaumet, le pilote aux 60 traversées de l'Océan, aux 350 traversées des Andes, Guillaumet que Mermoz avait voulu pour second.

A ces hommes, *Lieutenant de vaisseau Paris*, *Santos-Dumont*, *Farman*, *Loire* ou *Lioré*, tout sera bon, car ils connaissent la parole de Mermoz : « L'Atlantique, je le sauterais avec une brouette, pourvu qu'elle ait des ailes ! »

Le *pool* qui vient d'être signé entre *Air-France* et la *Deutsche Luft Hansa*, et dont tous les détails ne sont pas encore connus, semble moins favorable à la France qui n'y

gagne presque rien qu'à l'Allemagne qui en retire des avantages certains.

La *Deutsche Luft Hansa* pourra en effet utiliser les terrains et l'infrastructure de nos lignes de l'Atlantique-Sud et de l'Extrême-Orient et bénéficiera en outre de l'organisation météorologique française de l'Atlantique-Nord.

Air-France, en échange, pourra utiliser les navires-catapultes allemands ; or, les quadrimoteurs Lioré H 47 pèsent 19 tonnes, et je ne crois pas que l'on ait jamais songé à catapulter de tels navires volants ; d'autre part, nous ne possédons aucun type d'appareil transatlantique catapultable.

L'avenir nous apprendra ce que vaut à l'usage et en face du consortium anglo-américain un tel accord, mais, comme jadis, les liaisons maritimes, les lignes internationales aériennes jouent aujourd'hui un rôle prépondérant dans la vie des peuples : la carence de la France sur l'Atlantique-Nord aurait un retentissement mondial et funeste.

RENÉ DE NARBONNE.

LE MOUVEMENT POÉTIQUE

Il est superflu de présenter M. Alfred Droin aux lecteurs de la *Revue*, dont il est depuis de nombreuses années l'un des plus brillants collaborateurs ; ils savent, en particulier, que plusieurs des poèmes aujourd'hui rassemblés sous le titre *les Flambeaux sur l'Autel* (1) ont paru ici même.

Sans prétendre examiner l'évolution d'un écrivain dont l'homme d'action, loin de paralyser l'effort, sut favoriser le développement, je rappellerai que la première œuvre du futur commandant Droin, *Amours divines et terrestres*, vit le jour en 1901, avec une flatteuse préface de Sully Prudhomme. Ce patronage, il ne l'a jamais renié ; et l'on peut constater sans erreur qu'il est un de nos rares poètes en renom qui se soit irréductiblement tenu, malgré l'existence et l'avènement de tant d'écoles nouvelles, dans la ligne du Parnasse, — Parnasse adouci, toutefois, tempéré et qui, rejetant le dogme tant soit peu artificiel de l'impassibilité, en a conservé le « contour pur » et l'idéal de perfection formelle. C'est ainsi que l'auteur du *Crêpe étoilé*, de *la Jonque victorieuse* et du *Songe de la Terre* se montre, çà et là, le plus fidèle descendant de Leconte de Lisle, mais de celui des *Elfes*, de *la Vérandah* et des *Études latines*, plutôt que de celui des grands poèmes gréco-bouddhiques.

Je pensais à cette noble et audacieuse hérédité en feuilletant, ces jours-ci, certaines pages des *Flambeaux sur l'Autel* et en y découvrant le fréquent usage de formes peu répandues et renouvelées des mètres antiques : ainsi cette strophe saphique remise en honneur par la grande Renée Vivien, qui est précisément parmi les poètes favoris de M Droin :

(1) Firmin-Didot,

Quelle volupté ce musical silence!
Ne dirait-on pas que des anges, parfois,
Sur ton beau vélin d'où le songe s'élance
Attardent leurs doigts?

Ce mode admirable, où s'essaya Ronsard et que, si je ne me trompe, Louis Ménard fut, par la suite, le premier à ressusciter, devait, en effet, trouver en la jeune disciple de Sapho son plus remarquable interprète. Et c'est aussi, je crois, le même poète helléniste des *Rêveries d'un Païen mystique* qui inventa la strophe alcaïque française, dont M. Droin tire aujourd'hui de si heureux effets. Mais Louis Ménard était plus savant que poète, s'il est vrai qu'on rencontre de belles strophes dans son *Prométhée délivré*, plus près d'Eschyle que de la prodigieuse symphonie shelleyenne. Il est néanmoins permis de compter au nombre des réussites prosodiques sa traduction de la fameuse ode d'Horace *(Justum ac tenacem propositi virum)* :

L'homme juste et ferme aux volontés puissantes
Brave les fureurs des tyrans et des fers
Et l'exil et les voix menaçantes
De la foule, et les flots gonflés des mers.

Si la grande main de Zeus dans la tempête
Fait rugir la foudre, il l'entend sans trembler.
L'univers peut crouler sur sa tête,
Les débris rouleront sans l'ébranler.

Or, écoutez comme M. Alfred Droin a renouvelé la vieille trame:

Ton âme s'enivre au fluide concert
Qui parmi les bois, au moment de l'averse,
Égoutte un peu son tintement clair,
Se meurt, se ranime et puis se disperse.

Matin triomphal! Océan de beauté!
On entend vibrer les cymbales des anges!
Le monde perd son opacité,
La robe de Dieu déroule ses franges.

J'ai tenu à signaler ces réussites, où l'on aurait tort de ne voir que des curiosités, bien que *le Songe de la Terre* et *les Flambeaux sur l'Autel* en contiennent plus d'un exemple. Au reste, M. Droin se joue avec une égale aisance et dans ces rythmes encore tenus pour insolites, et dans les mesures consacrées. Je ne lui ferai donc pas l'injure de ne paraître m'intéresser qu'à une virtuosité consommée, sans laquelle, au demeurant, il ne saurait y avoir plus de poésie qu'il ne peut exister de musique se passant de l'harmonie et du contre-

point. Tel l'auteur d'*Enoch Arden*, de *Maud* et d'*In Memoriam*, celui qu'un romancier célèbre a pu surnommer « le Tennyson de notre empire colonial » doit, il me semble, l'essentielle valeur de son chant à l'ardeur constamment juvénile, à la faculté d'enthousiasme d'une âme généreuse et sensible, à la candeur comme au tragique de la nature et de la vie humaine. Ce charme est notamment palpable dans l'humble oraison du *Divin Tisserand* :

Je ne suis rien, Seigneur, qu'un peu de vanité,
Une débile voix qui gémit et s'efface,
Mais chaque jour me lie à ton éternité
Et me laisse mieux voir les éclairs de ta face.

Car tu sais me guérir de mes infirmités
Et de l'eau du salut emplir mon puits stérile;
Tu sais, dans ma maison, répandre tes clartés
Et faire dans ma lampe à temps remonter l'huile.

Mysticisme, tendresse même, chez cet homme dont la carrière fut naguère vouée à l'énergie et à l'héroïque défense du prestige français : et quoi d'étonnant, je vous prie ? Quoi d'étrange, encore, que nous trouvions le sens de l'image éblouissante chez un grand voyageur dont l'œil et l'esprit ont reflété des horizons si divers ?

C'est l'aurore ! Incendie enclos dans une opale.
Le miracle automnal m'éblouit et j'entends,
Sous les rameaux mouillés, des accords hésitants :
Le rouge-gorge chante en un buisson d'or pâle.

Quelle que soit donc la fidélité de M. Alfred Droin envers ses premiers maîtres et leur sagesse olympienne, leurs harmonies rigides, peintre et musicien tour à tour, il s'est prouvé capable de faire sonner des cordes aux timbres variés ou de recueillir sur sa palette toutes les couleurs du prisme.

* * *

Parmi les esprits éminents d'aujourd'hui, nul ne m'a paru, peut-être, — depuis la mort de Remy de Gourmont, — plus complet que M. André Suarès. Encore, à la différence de l'auteur de *Sixtine*, du *Chemin de Velours* et du *Latin mystique*, qui n'écrivit qu'occasionnellement en vers, — et en vers étrangement gauches et artificiels, si peu dignes du profond analyste et du subtil esthéticien qu'il fut, — la poésie, chez l'auteur du *Voyage du Condottière* et de *Présences*, n'est-elle jamais un « divertissement »; elle se montre à chaque

page, à chaque ligne, que celle-ci soit ou non mesurée ou rimée, stricte ou souple, précise ou volontairement floue. Et je ne veux pas dire par là que toute son œuvre soit une suite de poèmes en vers ou en prose. Il ne semble d'ailleurs point que le « poème en prose » ait reçu jusqu'à présent une définition satisfaisante, ni même que ce genre soit viable, en notre langue du moins ; j'inclinerais même à penser que ce n'est là qu'une façon de dire, par opposition aux myriades de compositions assujetties aux trop faciles règles de la versification, mais qui sont plus « antilyriques » que le *sermo vulgaris* ou la prose journalistique.

Bien que les livres essentiels de M. Suarès soient parsemés de poèmes véritables, absolus dans la forme comme dans le thème, — ainsi la trilogie de *Vers Venise*, *Fiorenza*, *Sienne la Bien-Aimée*, — on ignore généralement l'existence de recueils entièrement lyriques comme *Airs*, *Lais et Sônes*, depuis longtemps épuisés, et surtout cet admirable *Poème du Temps qui meurt*, dont il n'existe qu'une édition de grand luxe, illustrée par Antoine Bourdelle (1928). En attendant et souhaitant prochaine la réimpression de ces ouvrages à peu près inconnus, nous sommes heureux d'en découvrir le tout récent prolongement qu'en constitue *Rêves de l'Ombre* (1). Dans ce livre dont le titre est la traduction d'une image pindarique, — σκιᾶς ὄναρ, — sont représentés les trois types de poésie, au sens large et au sens étroit du terme, où M. Suarès a enfermé sa doctrine et son chant : récits en prose à demi rythmée, laisses en vers libres, mais toujours respectueux des ressources mélodiques d'une certaine prosodie, enfin vers français, c'est-à-dire à temps fixes, à périodicité régulière. De ces vers, au reste, le mystère procédant d'une pensée longuement mûrie n'est point exclu ; toutefois, il ne s'agit point là d'hermétisme, mais du résultat, rendu naturel par la longue pratique de la méditation, d'un problème où le symbole et sa transcription poétique obéissent à des progressions simultanées. Ce procédé de composition savante me semble exactement comparable à celui dont usent les auteurs de symphonies quand, après avoir longtemps porté en eux le thème générateur, ils n'ont plus qu'à transcrire d'un seul jet une succession de notes sur le clavier ou la portée tout prêts à recevoir accords et intervalles. Je n'imagine pas que M. André Suarès ait agi autrement lorsque naquit sous sa plume ce fluide morceau, qu'on peut qualifier d'andante :

(1) Grasset.

C'était l'heure où la nuit compte les pleurs de l'herbe
Et scelle d'un baiser tous les frissons du soir;
Le sourire de l'aube alors lie la gerbe;
Ulysse ne croit plus, délices du revoir,
Aux palpitations de l'attente ravie
Qui fait de Pénélope une viole d'amour;
Le rêve ni l'espoir, rien ne vaut que la vie;
Il n'est plus de moments dans l'ivresse du jour:
Le passé n'est plus rien qu'une heure inassouvie;
Les deuils sont moins amers que la douceur des pleurs
Où le cœur oublié lui-même se convie.
Pécheresse, ma sœur, rose de mes douleurs,
N'est-ce donc pas assez que vous soyez vivante?
Colombe, le sang pur dore encor vos couleurs.
Oh! pour de tels moments toute magie est lente;
L'éclair même est trop lourd; jusque dans les tourments
Le poignard est une aile à la plume brûlante;
Non, la mort n'atteint pas le vol des grands amants
Qui comblent de leur chant l'éternité silente.

Tous les sens ne participent-ils point au charme de pareils vers, que revêt le double caractère de l'existence individuelle, de la formule transposée en phrase musicale, et d'une harmonie d'ensemble, absolument fondue? Mais surtout des poèmes de ce type, — et ils abondent dans l'œuvre nombreuse et variée de l'auteur, — tirent leur véritable prestige de l'émotion propre du poète, de cette espèce d'état de grâce sans lequel la poésie est réduite à un pur exercice. « En poésie, écrivait-il récemment, l'âme est tout; elle seule est créatrice, et poésie veut dire création. C'est elle, sentiment ou pensée, qui cherche à donner une forme absolue à son objet. Mais quelle forme est absolue réellement? Celle-là seule qui communique à l'auditoire l'émotion du poète. » Je ne pense pas trahir M. Suarès en arrêtant ici ma citation d'un essai où il tente, avec une noble sincérité, de justifier l'emploi d'autres formes que celles du vers traditionnel. Je suis parfaitement d'accord avec lui lorsqu'il énonce qu'« il est des esprits, tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils pensent est poème; d'autres, en dépit des vers et des strophes, rien n'est poésie de ce qu'ils prétendent faire »; et d'autant plus que nulle meilleure définition de son art n'a pu être proposée. Encore faut-il s'entendre sur la portée du mot « poème » lorsqu'on parle de poésie *française*; je ne nie pas qu'il existe une prosodie intermédiaire entre l'accentuation d'une belle prose et le nombre, enrichi de rimes, d'assonances et de césures, qui s'observe dans le vers régulier; mais je ne me

lasserai pas de répéter qu'à l'inverse de ce que nous remarquons en d'autres idiomes, où les longues et les brèves sont constamment vérifiables, et qui admettent le vers blanc et le verset, la langue française a dû se créer et conserver une métrique presque draconienne et nettement distincte de l'accentuation trop vague de la prose proprement dite, si « poétique » qu'elle se montre parfois. C'est même, selon moi, sa supériorité sur ses voisines, qu'un beau vers s'y distingue d'emblée d'un simple découpage numérique de syllabes, flanqué d'un son quelconque à l'une de ses extrémités et d'une majuscule à l'autre. Et qu'on ne me dise pas qu'un instrument employé pendant plus de cinq siècles et qui a donné tant de merveilles doive être rejeté sous prétexte d'usure : la science et surtout la passion contrôlée d'un grand artiste seront toujours capables d'en obtenir de nouveaux trésors ; de même, un grand compositeur, à toutes les époques possibles, sait combiner les règles encore plus étroites de la mélodie sans risquer de tomber dans le plagiat, la monotonie ou la sécheresse. M. Suarès me fournit maintes preuves supplémentaires de ce que je crois être, en toute sincérité, de tout l'amour que m'inspire la poésie, la vérité, ou tout au moins l'une des vérités dans ce domaine infiniment riche et toujours susceptible de rajeunissement : il me suffit de recopier ce magnifique sonnet, *Fusée*, que j'avais lu d'abord dans la revue qui a inséré les remarques citées plus haut (1) et que j'ai retrouvé dans *Rêves de l'Ombre :*

Lieu de la liberté, désert pur, saint désert,
Forme de la pensée où s'enferme le vide,
Mirage de l'amour au puits d'Éliézer,
Je viens tirer le seau dont ma soif est avide.

Le silence infini n'est qu'un sable fluide,
La dune et l'oasis, le demain et l'hier,
Un océan de rien que pas un flot ne ride
Qui dort d'un même songe au berceau de la mer.

O voix qui ne veut pas que le vent lui réponde,
A mon être altéré d'une amour sans seconde
C'est peu d'un seul soupir, cygne du ciel profond.

L'innocence de l'eau, ce ciel qui le ciel mire,
N'interrompt pas ici le rêve où se confond
Le palmier de la vie à l'ombre de Palmyre.

(1) *Yggdrasill*, que dirigent les deux excellents poètes Raymond Schwab et Guy Lavaud.

* * *

Nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié les trois beaux poèmes de M. Henry Dérieux que la *Revue* a insérés dans son numéro du 15 avril 1936. Aurai-je l'outrecuidance de supposer qu'ils se rappellent aussi la trop brève analyse que j'avais donnée antérieurement, dans l'une de mes chroniques, lorsque parut *le Regard sur le Monde* ? Des circonstances où je ne fus pour rien m'empêchèrent de rendre compte en temps utile de *Face à Face*, volume sorti des presses à la fin de 1935 (1). C'est dire quelle joie j'éprouve, à l'occasion de la récente publication d'un nouveau recueil, *Heureux qui comme Ulysse*... (2), à dire plus explicitement la très haute estime où je tiens un des plus purs élégiaques de ce temps.

Je dis bien « un des plus purs élégiaques ». Et qu'on ne me soupçonne point d'assigner à l'élégie un rang inférieur parmi les genres lyriques ; elle m'apparaît en effet comme celui qui les résume excellemment, s'il ne les contient pas tous en germe, — à condition, toutefois, que l'on se place sur le seul plan de la composition harmonique digne de transcrire un sentiment tout personnel. Cela est si vrai que, parmi les grands poètes de toute époque et de tout pays, on en trouverait très peu qui n'aient pas été, au moins occasionnellement, des élégiaques. Notons encore que l'élégie, qualifiée, bien à la légère, de « plaintive » par Boileau, peut revêtir divers aspects, selon qu'elle célèbre l'amour et la nature, pleure ou exalte la mort ou chante la foi. Aujourd'hui, aux côtés d'un Francis Jammes, d'une Marie Noël, d'une Gérard d'Houville, M. Henry Dérieux continue dignement la grande lignée.

Le Regard sur le Monde, auquel j'ai fait allusion il y a deux ans, a reçu, avec *Face à Face*, un prolongement dans le sens de l'espoir et de la régénération du chrétien par la souffrance. Nous y entendons la réponse du poète, sans cesse éprouvé dans sa chair, à la voix divine. Mais, contraste inattendu, c'est la créature, maintenant, qui jette l'appel au Créateur, jusqu'à le forcer, pour ainsi dire, dans ses retranchements, jusqu'à vaincre ce « silence éternel » dont Vigny s'était contenté par orgueil, mais que nul vrai croyant ne saurait accepter. Le poème auquel je pense tout spécialement est le sixième de la *Sixième Veille* ; il s'oppose à celui du *Regard sur le Monde* qui a pour titre *la Voix* et où M. Dérieux prête à Dieu le même ton pathétique que Verlaine dans les fameux sonnets de *Sagesse* :

(1) et (2) *Mercure de France.*

Dans l'infini des cieux je te vois, je t'appelle :
Tu détournes la tête et ton cœur se rendort.
Mes larmes t'ont suivi, va, pauvre enfant rebelle ;
Que te donner, hélas ! t'ayant donné ma mort ?

Et voici donc le finale de cette déchirante prière, qui, d'abord empreinte de l'âpreté du créancier réclamant son dû, s'achève sur un cri d'amour et d'*incorrigible* espérance :

Les cieux hésiteront dans leur gloire et l'espace
Manquera sous mes pieds titubants : tout debout,
Je plaiderai ma cause avec toi, face à face,
Je débattrai mon sort avec toi jusqu'au bout.

Mais déjà je connais ton ultime sentence...
Tes deux bras s'ouvriront à ton enfant charnel
Et je m'abîmerai dans ta splendeur immense,
Toi qui nous convias à l'amour éternel.

Cette simplicité, d'une acquisition si ardue chez un poète à qui nul secret de notre évolution technique n'est étranger (1), M. Dérieux l'a poussée à l'extrême dans cette suite octosyllabique qui porte en exergue le célèbre hémistiche de Joachim du Bellay et qui est sa plus récente publication. Car le vers de huit pieds, si répandu, est peut-être la mesure qui supporte le moins la médiocrité. Il en a été fait, notamment, un grand abus au XVIIIe siècle, où la poésie fut réduite, avant l'avènement de Chénier et à l'exception de quelques jolies stances de Parny, à de fades madrigaux et à des polissonneries mirlitonesques ; au XIXe, les Romantiques et les Parnassiens de second ordre l'affaiblirent en croyant le perfectionner, et il fallut, pour lui rendre ses muscles, la virtuosité de Banville, la puissance verbale d'Hugo, la science de Baudelaire et de Verlaine.

Neuf poèmes, en réalité un seul poème en neuf parties, probablement composé à d'assez longs intervalles, mais pourvu d'une indéniable unité. Ce n'est plus ici, sauf une pause douloureuse et d'ailleurs brève, la plainte d'un cœur angoissé, d'une chair pantelante, mais le sursaut presque ininterrompu d'une âme irrésistiblement tendue vers la joie sereine, vers la paix reconquise. C'est un périple, sans doute imaginaire, mais réel néanmoins, ne fût-ce qu'en vertu d'un rythme constamment balancé, véritablement maritime. La souffrance d'hier n'est certes pas oubliée, le bonheur d'aujourd'hui n'est pas aveugle et se sait toujours vulnérable ; mais l'énergie impose une sorte de

(1) Il est aussi l'auteur d'une remarquable *Poésie contemporaine* (*Mercure de France*).

masque aux mauvais souvenirs. Et l'hymne se poursuit sans heurt ni faiblesse, en plein ciel.

— Ciel pur, éternelles étoiles !...
O nature, tu m'es témoin
Que j'ai pu frémir jusqu'aux moelles
Sous la dent du mal qui me point.

Du moins, témoigne aussi, nature,
Que parmi le courroux du flot,
J'ai gardé foi dans la mâture
Et fermé mon cœur au sanglot.

Ainsi, sur sa barque amirale,
Perclus, reclus, mais non brisé,
Ulysse, au fort de la rafale,
Conservait foi dans un baiser.

Cette foi, qui soutient un tel poète dans les épreuves physiques et spirituelles, et qui, ou je me trompe fort, lui donne du génie, j'en sais plus d'un qui la lui envierait, si la sincérité se montrait toujours en fonction de l'effort et si certaines attitudes artificielles n'en tenaient trop souvent lieu lorsqu'il ne s'agit que d'obtenir, par un tour habilement exécuté, le suffrage d'un auditoire blasé et uniquement accessible à la surprise.

* * *

Je n'ai pas eu la chance de rencontrer Marcel Ormoy, qu'une santé délicate contraignit, dans les dernières années de sa vie, à ne faire à Paris que de rapides apparitions ; il projetait de s'y installer lorsque s'aggrava soudain le mal incurable dont on se croit toujours guéri, mais qui rarement pardonne. Il s'en fallut de peu, que je découvrisse ce « visage inconnu » (c'est le titre du premier livre de sa seconde et meilleure manière), et le contretemps qui m'en priva demeure un de mes regrets irréparables. Je n'ai de lui, outre ses douze plaquettes, que de brefs billets ; mais ils témoignent d'une amitié fraternelle que je lui rendais de tout cœur. J'essayai, aussitôt après sa mort prématurée, en août 1934, d'exprimer ma piété envers une œuvre admirée d'assez longue date : ces lignes furent insérées ici même au mois de décembre suivant. Il m'est aujourd'hui très doux, lorsque paraît un recueil de ses poèmes posthumes, de rendre un suprême hommage à la mémoire du très noble poète de *la Flamme et le Secret*.

Chacune des divisions de son dernier livre, *la Terrasse sur la Mer* (1), correspond aux divers aspects revêtus par l'inquiétude d'un

(1) Garnier.

poète constamment écartelé entre le doute et l'espoir, entre l'éphémère qu'il n'acceptait pas sans réticence et le durable auquel il aspirait sans cesse. C'est dans les *Airs anciens* que je retrouve le mieux la veine élégiaque et ce timbre qui m'émut si profondément lors de ma première lecture du *Visage inconnu* :

Trop longtemps le regret avec le désespoir
Ont versé dans mon cœur le doute et l'amertume.
Je ne veux plus chérir que la douceur du soir
Et ce feu ténébreux qui dans tes yeux s'allume.

L'angoisse de vieillir qui hante nos matins
S'apaise au ciel couchant dans des brumes complices.
Écoute, et qui se plie à nos tendres destins,
La mer nous présager de nocturnes délices.

Mais cette trêve, cette recherche de l'oubli, un esprit lucide et scrutateur en connaissait la brièveté. L'amertume, où, en réalité, Ormoy puisait, avec je ne sais quelle joie farouche, une raison contradictoire de vivre et de chanter, reprenait aussitôt son empire. Il faut lire les quatre *Dialogues* imaginés..., non, transposés (car ils furent probablement vécus), entre deux amants las l'un de l'autre et qui entretiennent volontairement un malentendu qui leur tiendra lieu d'accord complice. Ce malentendu, on pouvait en escompter la disparition au contact de l'espérance qui parfois s'allumait au ciel orageux d'une destinée insatisfaite : symptômes qui semblent se faire jour dans les deux dernières parties de *la Terrasse sur la Mer*.

A la fin du livre, je trouve en effet deux prières, deux espèces de *De profundis* où le pessimisme semble bien près de se dissiper dans la paix entrevue enfin :

En vain, Seigneur, en vain nous désaffame
Le pain mortel si dur à conquérir.
Notre âme aussi, défaillante, réclame :
Comme le corps elle veut se nourrir.

Vous l'avez faite à votre ressemblance,
Participante à votre éternité,
Du réconfort que votre amour dispense
Priverez-vous la seule pauvreté ?

Dans la mesure où un poète se livre dans son œuvre, — et c'était le cas d'Ormoy, qui trouva dans la poésie l'unique remède à son inquiétude, — le drame intime qui dévora cette vie s'aperçoit clairement. Or la Muse paraît avoir été non seulement la consolatrice, mais la tortionnaire du poète. Aussi, outre celui de notre admira-

tion, sied-il d'apporter le tribut de notre amour et de notre pitié à un poète qui fut peut-être, et sans la moindre pose, notre dernier romantique.

* * *

Avec son nouveau livre, *Deucalion* (1), M. Henri-Philippe Livet semble inaugurer une manière assez différente de celle qui avait jusqu'ici caractérisé un tempérament déjà très original dès la première œuvre, ces *Palmes* recueillies en 1932. S'il est vrai que l'auteur des *Chants du Prisme* méritait d'être, à juste titre, classé parmi les poètes de la nature, on pouvait aisément, à l'étudier de près, constater qu'il ne sacrifiait jamais à la pure et facile description, à la simple peinture objective du paysage, et déceler chez lui des traces de panthéisme, voire de mysticisme. Deucalion, le Noé de la fable hellénique, c'est l'homme régénéré après la faute, celui qui fait « peau neuve » et, tout en recréant des hommes, rend aux dieux leur vrai visage : de même le poète, qui rajeunit la légende en la peuplant aux couleurs et selon les formes de ses songes. Et, comme les dieux ne furent à l'origine que la personnification des forces naturelles, c'est encore la nature que M. Livet glorifie lorsque ses idées s'incarnent dans l'évocation fabuleuse. Ainsi les strophes majestueuses qui ont pour titre *Mythologie du Blé* constituent la transposition champêtre, la figuration bucolique d'un hymne à Cérès :

Ce sera le matin porté par tant de gerbes
Que l'azur vibrera d'une odeur de moissons,
Puis cet écrasement où ne flotte nulle herbe,
L'horizon sans un pli sur un sol sans frissons.

Alors éclateront les austères cymbales,
Alors Cérès, baisant les fronts adorateurs,
Par les sillons poudreux raclera ses sandales
Et gutturalement brandira ses acteurs.

Les hauts chars passeront, fauves, aux chemins sombres
Écrasants de silence et d'épis hérissés,
Et le criquet strident debout sur les décombres
Attellera la lune à ses longs chœurs glacés.

Plus directe est l'invocation à Bacchus, qui, placée sous l'égide d'André Chénier, s'apparente aux rythmes somptueux d'Emmanuel Signoret et de Léon Deubel : elle a l'allure triomphale de *la*

(1) *La Comédie humaine*, 24, rue de Passy.

Souffrance des Eaux et l'audace métaphorique de *la Lumière natale* :

Te voici balançant par le sentier qui saigne
Ta pâle épaule d'ambre et les thyrses narquois;
Des soirs gonflés de pourpre inaugurent ton règne,
Les satyreaux ont ceint de roses ton carquois.

. . . .

Voici qu'à ton front d'or l'antique frénésie
Ressuscite au milieu des cratères fumants,
En mille groupes d'yeux pétillants d'ambroisie
La Bacchanale heureuse aux houleux tournoiements.

S'il est vrai que maintes pages se ressentent, en outre, de la fréquentation salutaire de Mallarmé ou de Maurice du Plessys, d'autres, au contraire, rappellent assez fâcheusement les abus de ces symbolistes ou romans de seconde zone qui ont pris l'excentricité pour le nouveau et tenté sans succès d'acclimater une terminologie prétentieuse. Or, M. Livet a trop de goût pour ne pas sentir l'inutilité, tout de même que le danger, de pareils moyens. J'en atteste le sage conseil sur quoi s'achève une des pièces de son dernier chapitre, *A la Porte éternelle* ; ce ton si simple paraît annoncer le jaillissement d'une source, non moins claire, mais plus fraîche peut-être, où le poète va s'abreuver par intervalles, sans renier les philtres subtils où il a puisé de si nobles ivresses :

Oui, mon âme, voici votre attente comblée
Par ce présage-là qui vous fut désespoir;
Ne cherchez plus, chère âme, où la vie est allée,
Puisqu'elle épelle un nom dans la chambre du soir...

Elle tisse le chant de toutes ces journées
Que Marthe emploie (en vain, semble-t-il à sa sœur)
A préparer le lit des heures presque nées
A mi-voix conseillant sa rétive douceur.

Poète, il faut garder ta ferveur moins secrète,
Une harpe l'exige, inconnue à nos rois,
Mais dans l'ombre gonflée à l'appel des prophètes,
Du flot galiléen qui déferle à la Croix.

N'est-ce point là le prélude à l'élégie, longtemps contenue comme les battements d'un cœur secret, et qui va pouvoir faire entendre son chant au grand jour, telle Psyché revigorée par la conquête de l'Amour et désormais fière de sa défaite ?

YVES-GÉRARD LE DANTEC.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

MORT DE M. GASTON DOUMERGUE

La France a appris avec émotion la mort subite du président Doumergue (18 juin). Sa bonhomie souriante, son bon sens supérieur, son patriotisme énergique, avaient fait de lui, durant son septennat, un Président selon le cœur du Français moyen dont il comprenait les aspirations et partageait les goûts. Cet homme du Midi savait allier la souplesse à l'autorité. Il n'est peut-être aucun Président qui ait exercé une influence plus personnelle sur les affaires publiques, et toujours dans le sens de la sagesse et de l'intérêt national. Ce qui importe, chez un homme politique, c'est moins le point où il est parvenu à une heure donnée de sa carrière que le sens de la courbe que dessine l'évolution de sa pensée. Parti d'un radical-socialisme sectaire, ministre de M. Combes, M. Doumergue, comme chef du gouvernement et comme Président, fut un artisan de la paix religieuse. Les catholiques de France garderont le souvenir reconnaissant de son voyage à Orléans, où, sous les auspices de Jeanne d'Arc, il accueillit le cardinal Lépicier, légat du Saint-Siège. Lorsque, après le 6 février, les partis désemparés, la France déchirée et désolée firent appel à lui comme à un sauveur et à un père, il accourut de son Tournefeuille et prit la direction des affaires ; sa fermeté douce rétablit la confiance ; mais l'histoire ne dira-t-elle pas qu'il a laissé passer une occasion unique de réaliser les réformes politiques, constitutionnelles, sociales, morales, dont le pays a besoin pour devenir une démocratie saine et fonder un empire respecté ?

LA DÉMISSION DU CABINET BLUM

Le gouvernement avait promis, le 5 mars, d'apporter à sa politique économique et financière certains amendements qui la ramè-

neraient aux saines pratiques et aux méthodes depuis longtemps éprouvées qui sont capables de remettre d'aplomb les budgets déséquilibrés ; plus récemment, il a parlé d'une « pause », de la nécessité de « laisser souffler l'économie française » avant de lui imposer de nouvelles charges, d'une « trêve de l'Exposition ». Vains propos, espoirs chimériques ! La logique des choses, l'enchaînement implacable des causes et des effets ne s'arrêtent pas et on ne les arrête pas. Si le ministère Blum a dû démissionner, c'est qu'il s'est trouvé en face des inéluctables conséquences, — prévues et annoncées, en dehors de toute passion politique, par tous ceux qui ont quelque expérience financière, — de sa politique de dépenses excessives et d'appels réitérés à un crédit surmené auquel on fait tout ce qu'il faut pour ne pas inspirer confiance. Le gouvernement en était arrivé au point où les remèdes eux-mêmes deviennent catastrophiques.

C'est à ce moment que les chefs de gouvernement qui se sont fourvoyés ont coutume de rejeter sur ceux qui les avaient avertis la responsabilité de leurs erreurs, et où ils se préparent à tomber avec adresse sur le terrain le plus favorable à leur retour éventuel. Après l'échec avéré de son « expérience », M. Blum est parvenu à ce stade de sa carrière. Depuis quelques jours, sentant s'approcher l'heure fatale, il esquissait la manœuvre destinée à présenter sa chute comme l'effet de la résistance d'une classe de privilégiés aux volontés du suffrage universel et à préparer, sur les ruines du système parlementaire, le mouvement de masse qui ferait de lui une sorte de dictateur populaire. A Luna-Park, le 6 juin, il prononçait ces paroles qui, dans la bouche d'un chef aussi rompu aux manœuvres politiques, prennent aujourd'hui toute leur signification : « Si nous échouions..., on serait obligé de se demander, — et c'est une réflexion bien grave, — s'il n'y a pas un vice plus profond, un vice congénital ; si ce que nous avons cru possible et que nous continuons à croire possible ne l'est pas, s'il n'est vraiment pas possible à l'intérieur du cadre légal, à l'aide des institutions démocratiques, par une coalition de partis, sans excéder un programme commun qui respecte les principes de la société actuelle, de procurer aux masses populaires de ce pays les réformes de progrès et de justice qu'elles attendent. » Disséquez le raisonnement ; il est limpide : si le ministère est renversé, ce n'est pas qu'il ait commis des fautes et compromis les finances, c'est que les institutions démocratiques sont insuffisantes pour réaliser de grandes réformes, que le front populaire

ne peut pas donner au peuple le bonheur qu'il attend dans le cadre légal de la société « capitaliste ». Conclusion : dictature socialiste.

Serait-ce donc par hasard que, le même jour, M. Jouhaux tenait à Clermont-Ferrand le langage qu'il a depuis démenti, mais que tous les témoins ont entendu et qui était sans doute concerté avec le président du Conseil ? « Si demain les événements parlementaires faisaient choir le gouvernement, la C. G. T. ne l'accepterait pas. L'ère de la politique est finie. C'est en face du pays qu'il faut gouverner dans la légalité démocratique. La C. G. T. a le droit, sur le terrain économique, de gouverner au nom des intérêts qu'elle représente. Elle en a le droit ; mais elle ne veut pas le faire pour ne pas se substituer au gouvernement légal du pays. Cependant, elle entend faire respecter les réformes sociales dans l'intérêt des travailleurs. » Quand M. Léon Blum, président d'un ministère parlementaire, et M. Jouhaux, chef du « ministère des masses », parlaient ainsi, le plan d'un fascisme révolutionnaire était déjà préparé. Reste à savoir si le Parlement en permettra la réalisation et si les institutions parlementaires sauront se défendre.

Que M. Léon Blum se soit proposé ou de briser la résistance du Sénat ou de tomber en préparant son retour triomphal, c'est ce que démontre sa demande des pleins pouvoirs financiers dans des conditions et en des termes qui devaient faire cabrer les sénateurs qui ont gardé le souci des finances nationales et des libertés publiques. Un programme détaillé et précis pouvait prêter à des concessions mutuelles et aboutir à un accommodement. Une demande massive de pleins pouvoirs, sans indiquer à quel usage ils seraient employés, inquiéta même la Chambre, où furent votés plusieurs amendements significatifs et où, dans le vote décisif, plus de vingt radicaux-socialistes se séparèrent du front populaire, et mit le Sénat, à la suite de sa courageuse Commission des finances, en opposition irréductible.

M. Léon Blum et ses amis socialistes et communistes veulent présenter l'impasse d'où le ministère n'a pas réussi à s'échapper comme le résultat d'une opposition du patronat et du capitalisme à ses réformes sociales. La réalité est beaucoup moins simple. Le fond même de la plupart des réformes sociales n'est pas en cause, mais les circonstances où elles ont été réalisées et les conséquences économiques et financières qu'elles entraînent. Parmi ces réformes, plusieurs étaient nécessaires ; d'autres auraient été acceptables si elles n'avaient été faussées par la surenchère révolutionnaire du syn-

dicalisme, telle la loi des quarante heures devenue, malgré M. Léon Blum lui-même, la loi des cinq jours. Depuis l'origine du front populaire, son action a été constamment aggravée et dénaturée par le développement parallèle des forces révolutionnaires dont il n'a pas osé s'affranchir. Le parti communiste et la C. G. T. ont tenté de profiter de l'avènement du front populaire au gouvernement pour s'emparer du pouvoir et réaliser à leur profit une révolution dans le style de Moscou. Les lois sociales qui furent votées virent le jour dans une atmosphère de révolution et de haine, non pas comme un moyen de paix sociale, mais comme un instrument de lutte des classes et une préparation à la dictature du prolétariat. Il en résulta, pour l'économie nationale, des charges qu'elle n'était pas en état, après la grande crise d'où elle sortait à peine, de supporter et dont le premier effet fut de rendre inévitable cette dévaluation du franc que le ministère, dans sa déclaration, avait solennellement promis d'éviter. La C. G. T., poussée par la surenchère communiste, s'est constituée, avec la connivence du gouvernement, comme un État dans l'État, comme un rouage moteur inconnu de la constitution et en dehors de la règle parlementaire. C'est à cette dualité d'abord qu'est dû l'échec de « l'expérience » Blum et c'est d'elle aussi qu'il s'agit de savoir si le ministère Chautemps parviendra à se débarrasser.

L'échec provient en outre de quelques illusions socialistes en matière de finances. Sous prétexte d'augmenter le pouvoir d'achat des masses et, par là, de ranimer l'économie nationale, on acceptait même les accroissements de salaires les plus exorbitants et l'on mettait les entreprises hors d'état de soutenir de pareils frais sans une forte augmentation des prix de revient et des prix de vente. Sous prétexte de résorber le chômage, on se laissait imposer la loi de 40 heures sous la forme des cinq jours qui, au lieu de mettre les chômeurs au travail, met les machines en chômage. Rien que pour les chemins de fer, dont le déficit annuel est de sept milliards, il a fallu embaucher 80 000 employés nouveaux sur lesquels 5 000 seulement sont des chômeurs et 75 000 des paysans enlevés à la terre. « L'erreur capitale, écrivait M. Paul Reynaud, celle dont l'expérience actuelle est en train de mourir, fut de diminuer l'effort de la nation et la quantité de richesses produites au moment précis où la France doit relever les ruines accumulées par cinq ans de crise et s'armer pour défendre son existence. »

Le ministre des Finances résolvait toutes les difficultés qui lui

étaient proposées, surtout durant les premiers mois, par le maximum de dépenses ; il créait de nouveaux emplois inutiles et coûteux, car le premier souci du front populaire au pouvoir fut de satisfaire les appétits de sa clientèle, toute une horde famélique de jeunes gens et de courtiers électoraux qui se ruèrent sur le budget comme la misère sur le monde. Il fallut dévaluer, il fallut emprunter dans des conditions onéreuses en France et à l'étranger. Le Français qui, avant la guerre, a donné 100 francs-or pour une obligation 3 pour 100, détient aujourd'hui un titre qui vaut moins de 10 francs. Les porteurs du 4 1/2 émis au pair en 1932 perdent la moitié de leur capital. Est-ce donc en ruinant le pays que l'on aura des industries prospères et capables de payer de hauts salaires ? On ne réussira qu'à prolétariser toute la nation, et peut-être est-ce ce résultat que l'on cherche. La diminution de l'encaisse-or de la Banque de France, qui dépassait 80 milliards en francs-Poincaré, est maintenant au-dessous de 50, chiffre minimum considéré comme indispensable à la Défense nationale et à l'indépendance de la patrie. Le souci d'arrêter cette fuite de l'or n'a pas été l'un des moins puissants mobiles qui ont décidé M. Caillaux, M. Abel Gardey, la Commission des finances et une forte majorité du Sénat à prendre la responsabilité d'une crise ministérielle. Trop tard, disent ceux qui observent la situation financière. Trop tôt, répondent ceux qui, tâtant le pouls de l'opinion, se demandent si le pays se rend pleinement compte des désastres préparés par un an de gouvernement socialiste.

En présence d'un échec qui menaçait de tourner à la catastrophe financière, il fallait s'attendre à une manœuvre destinée à rejeter sur d'autres les responsabilités ; on vit reparaître dans la presse du front populaire les vieux « bobards » : « le mur d'argent », « les 200 familles », « le complot des capitalistes ». Les remèdes préconisés par les socialistes annoncent le programme du futur cabinet socialiste-communiste de M. Blum. A Périgueux, M. Jouhaux déclare : « Pour que le pays puisse vivre dans la liberté, il faut nationaliser les usines, la grande industrie sidérurgique, les produits chimiques, les engrais, les moyens de transport. » Et M. Paul Faure réclame « le contrôle direct des établissements de crédit et des grands consortiums ». Quant à la presse socialiste, elle surenchérit naturellement ; on n'y lit qu'appels à la haine et à la violence ; le pays, à l'entendre, se diviserait en deux partis dont l'un ne penserait qu'à affamer et à opprimer l'autre : c'est ainsi que l'on prépare l'esprit de guerre civile et que l'on aboutit à des massacres.

Le Sénat, dont la vigilance financière est l'attribution par excellence, ne s'est pas laissé prendre à la sophistique de M. Léon Blum ni aux vagues adjurations de M. Auriol. Il se trouvait en présence d'un problème d'arithmétique auquel les considérations politiques ne pouvaient modifier un chiffre : la fuite de l'or, la hausse des prix qui annule les augmentations de salaires et crée le circuit fatal d'où l'économie ne peut s'échapper, l'accroissement des prix de revient dans l'industrie qui interdit l'exportation et condamne à l'autarchie, enfin et surtout la détresse de la trésorerie. Il n'est plus nécessaire de conter l'histoire de cette bataille parlementaire qui d'ailleurs fut courte ; le résultat seul importe, avec quelques fortes paroles que le pays a besoin d'entendre. A la Chambre, le 16 juin, ce furent encore MM. Flandin et Paul Reynaud qui firent entendre la voix de la raison à des députés inquiets, mais en majorité résolus à suivre le ministère. Au Sénat, la Commission des finances rejeta le projet voté par la Chambre ou du moins n'en conserva que les dispositions les moins dangereuses. En séance, M. Abel Gardey, rapporteur, déclara : « Le programme du gouvernement est imprécis, il ne peut se substituer aux législateurs pour l'imposer. Nous ne voulons pas des pleins pouvoirs... Nous voulons sauver les réformes sociales, mais en assainissant les finances... La notion de sacrifice doit être adoptée par toutes les classes... Nous ne voulons aucune forme d'autarchie. » M. Caillaux, président de la Commission, — à qui le pays doit beaucoup de reconnaissance pour son attitude ferme et mesurée en ces jours difficiles, — résume en quelques traits saisissants les fautes du gouvernement Blum qui, en un an, a accru la dette de 29 milliards : « Étonnez-vous, avec de tels résultats, de la méfiance de la nation !... » « Le Sénat consentirait des pouvoirs pour l'exécution d'un programme de redressement ; nous n'en pouvons consentir pour vous permettre de subsister quelques mois en bouleversant l'économie du pays. » Les capitaux français à l'étranger, la confiance seule peut les faire revenir. Le Sénat rejeta par 188 voix contre 72 le projet voté par la Chambre et repris par voie d'amendement par le sénateur Perrier, et adopta par 238 voix contre 52 le projet de sa commission. Le gouvernement n'avait pas formellement posé la question de confiance, mais personne ne doutait que son existence fût en jeu.

La Chambre, la nuit suivante, vota une seconde fois par 346 voix contre 248 le texte repoussé par le Sénat, malgré un excellent discours de M. Piétri. Certains officieux se hâtèrent de chercher un accommodement, mais visiblement M. Léon Blum ne souhaitait pas

durer, préférant faire endosser à ses successeurs la responsabilité des mesures que ses fautes ont rendues nécessaires. Un texte transactionnel, rédigé par MM. Campinchi et Hymans, n'apportait pas au Sénat les garanties qu'il jugeait indispensables ; et M. Gardey, de son côté, présentait un texte que le gouvernement ne jugeait pas suffisant. M. Blum posa nettement la question sur le terrain politique : « Notre existence dépend de vous. » M. Caillaux répondit nettement : « Nous demandons un gouvernement qui nous apporte un programme financier net, clair, qui nous permette de sortir de la situation terrible dans laquelle nous nous trouvons. » Le texte du gouvernement fut repoussé par 168 voix contre 96 et 35 abstentions. Dans la nuit du 20 au 21 juin, le ministère Blum alla porter sa démission au Président de la République.

LE CABINET CHAUTEMPS

On pensait depuis longtemps qu'à un cabinet « front populaire » à direction socialiste ne pouvait succéder qu'un cabinet « front populaire » à direction radicale dont la présidence ne pouvait guère échoir qu'à M. Camille Chautemps. Sans doute avait-il, dans la coulisse, préparé son ministère composé exclusivement de radicaux-socialistes et de socialistes, car, appelé par M. Albert Lebrun aussitôt après les consultations rituelles, il réussissait en quarante-huit heures à constituer un cabinet. La seule question délicate était de savoir si le Conseil national socialiste immédiatement convoqué et auquel ne siègent pas que des parlementaires, admettrait la participation des membres du groupe à un ministère qui prend la place de celui de M. Blum. Le président du Conseil sortant fut le premier à le lui demander : « Nous avons à préserver le passé et à préparer l'avenir. » Ses avis ont été écoutés, malgré l'opposition de nombreux « militants ». Mais la motion signée par MM. Léon Blum et Paul Faure, que le Conseil national a acceptée à une forte majorité, tend à limiter étroitement le champ dans lequel pourra évoluer le cabinet Chautemps. Il devra ne se composer que d'hommes appartenant au front populaire et poursuivre la réalisation intégrale de son programme. Aucun ministre ne pourra être pris parmi les parlementaires qui ont combattu le cabinet Blum, et si le ministère ne réussit pas, sa succession devra appartenir au parti le plus nombreux à la Chambre, c'est-à-dire au parti socialiste. La motion n'oublie pas d'attaquer le Sénat et de demander la suppression de l'Assemblée issue du suffrage

restreint qui a osé entraver l'œuvre voulue par l'Assemblée issue du suffrage universel. Il convient de ne pas attacher une importance exagérée à ces formules de style.

Le ministère Chautemps ressemble comme un frère au ministère Blum. La plupart des ministres et sous-secrétaires d'État gardent leurs fonctions. M. Léon Blum reste ministre sans portefeuille et vice-président du Conseil. M. Auriol devient ministre de la Justice et c'est M. Georges Bonnet, ambassadeur à Washington, qui assume la lourde charge des Finances. M. Campinchi prend la Marine, M. Chapsal le Commerce, M. Février le Travail, M. Lebas les P. T. T., M. Rucart quitte la Justice pour la Santé. M. Chautemps, qui appartient à l'une des familles consulaires de la République, est un manœuvrier parlementaire adroit et souple ; on doit espérer qu'il se révélera un homme droit. Il se trouve aux prises avec une situation financière très dangereuse et difficile. L'œuvre de rétablissement économique et financier qu'ont menée à bien des gouvernements démocratiques tels que celui de M. Van Zeeland en Belgique et celui du président Roosevelt aux États-Unis, il ne doit pas être impossible de la réussir en France, mais il faut revenir à des méthodes directement opposées à celle de M. Léon Blum et de M. Vincent Auriol. Toutes les démocraties du monde, grandes ou petites, ont surmonté la crise ; la prospérité serait aussi revenue en France, si le défunt ministère n'avait fait tout ce qu'il fallait pour la refouler. Partout, sauf en France, la prospérité renaît, mais elle est conditionnée par la production. Si compromise que soit la situation qui a forcé M. Blum à s'en aller, on peut rétablir l'ordre dans les finances, mais c'est à la condition de renoncer à la démagogie. On dit que les lettres de démission de M. Rist et de M. Baudouin, dont la lecture devant la Commission des finances du Sénat aurait produit une très vive impression, contiendraient, la première surtout, tout un plan de restauration financière et économique. S'il en est ainsi, c'est à un technicien de la valeur de M. Rist, bien plutôt qu'à un homme politique, qu'il aurait fallu faire appel. La politique doit être, de toute nécessité, à l'heure actuelle, subordonnée à la finance. Si la politique financière change, tout change. Sinon, on peut prédire l'échec à bref délai de cette nouvelle phase de l'expérience. Le ministère Chautemps a encore en mains les moyens de remettre d'aplomb le pays ; s'il ne prend pas les moyens nécessaires pour y réussir, il ne restera plus que les moyens révolutionnaires.

L'ALLEMAGNE ET L'EUROPE

La Russie soviétique est en proie à une crise intérieure qui se prolonge et dont on ne saurait prévoir l'issue. Sous le nom de trotzkisme, le dictateur Staline poursuit et extermine tout ce qui fait opposition à son pouvoir. Après le suicide de Gamarnik, le maréchal Toukatchewski et sept autres officiers généraux ont été arrêtés et, en quelques heures, jugés à huis clos, condamnés et exécutés. Ils ont, comme les accusés des précédentes fournées, avoué et reconnu les crimes dont ils étaient accusés. Du moins le bref communiqué qui constitue tout ce que l'on sait sur le procès, nous le dit-il. Ils auraient trahi leur pays en livrant à l'Allemagne (désignée par une périphrase) des renseignements très importants sur l'armée russe. Personne, en Europe, n'a ajouté une foi entière à de si invraisemblables accusations. Ce qui paraît probable, c'est qu'un complot contre le pouvoir et la vie de Staline a été ourdi dans certains milieux militaires de l'armée rouge; Gamarnik en aurait été le chef. Une insurrection militaire contre l'omnipotence de Staline aurait trouvé des sympathies et des appuis en Ukraine et dans la Russie blanche où sévit une répression impitoyable. L'effort des trotzkistes, des vieux bolchévistes, contre le pouvoir de Staline parviendra-t-il à le renverser, ou bien la domination absolue du nouvel Ivan-le-Terrible sera-t-elle pour longtemps consolidée après la destruction de ses adversaires et de ses rivaux ? On ne saurait le dire. Ce qui est certain, c'est que la Russie soviétique, dans l'état matériel et moral où ces atroces convulsions l'ont jetée, serait hors d'état d'exercer en Europe centrale une influence décisive, plus incapable encore d'une action militaire.

L'Allemagne le sait. Les journaux du Reich jugent avec le plus sévère mépris les tragédies russes. Pourtant, l'assassinat du général von Schleicher, le 20 juin 1934, ne diffère de celui du maréchal Toukatchewski que par l'absence de toute mise en scène judiciaire; le massacre de Rœhm et de ses amis était moins légal que les procès politiques de l'U. R. S. S. et les procédés par lesquels fut truqué le procès du malheureux Hollandais accusé d'avoir incendié le Reichstag ne le cèdent en rien aux us et coutumes du Guépéou. Quoi qu'il en soit, l'incapacité relative où se trouve la Russie pour agir en Europe centrale et orientale incite l'Allemagne à une politique plus active. M. de Neurath multiplie les démarches et les

voyages. Il était, ces jours derniers, à Belgrade où M. Stoyadinovitch multipliait, pour le mieux accueillir, les phrases enthousiastes et flatteuses et parlait de « l'identité de vues » entre lui-même et le ministre des Affaires étrangères de M. Hitler. C'était au moment où précisément la presse du Reich cherchait une mauvaise querelle à la Tchécoslovaquie au sujet d'un Allemand des Sudètes. Le but de la politique de Berlin est de faire de l'Europe danubienne et balkanique, avec l'assentiment de M. Mussolini, un champ d'expansion pour l'influence économique et politique de l'Allemagne. L'opération préliminaire est d'isoler la Tchécoslovaquie et de lui imposer une sorte de vassalité.

M. de Neurath avait annoncé sa prochaine visite à Londres où la rentrée de l'Allemagne et de l'Italie au comité de non-intervention en Espagne avait produit bon effet. On se demandait s'il n'offrirait pas à l'Angleterre l'alternative d'abandonner ses revendications coloniales, pourvu qu'il ait les mains libres en Europe centrale. Mais voici que le 22 juin, on annonce que le voyage est ajourné. Le 19, les troupes du général Franco sont entrées à Bilbao. Cet important succès ne présage-t-il pas le triomphe final des « nationaux » et l'Allemagne ne croit-elle pas avoir intérêt, avec l'Italie, à les aider ? Le croiseur *Leipzig*, de l'escadre allemande de contrôle des côtes d'Espagne, annonce qu'il a aperçu le sillage de plusieurs torpilles qui lui étaient lancées par un sous-marin qu'il n'a pas vu et que le gouvernement de Valence déclare inexistant. La presse du Reich jette feu et flammes à ce sujet et le gouvernement demande au Comité de Londres une démonstration navale devant Valence. Ne se flatte-t-on pas à Berlin qu'une crise ministérielle à Paris est une bonne occasion pour quelque succès diplomatique ? L'affaire paraît d'autant plus sérieuse que le prétexte est moins établi ; car il faudrait d'abord qu'il fût prouvé que ces torpilles ne sont pas ... de Nuremberg. Au Comité de Londres, l'entente n'a pu se faire. L'Allemagne reprend sa liberté d'action et se prépare à quelque coup de sa façon. De très graves conséquences peuvent s'en suivre.

RENÉ PINON.

Erratum : Dans la *Revue* du 15 mai 1937, page 372, ligne 39, et pages suivantes, lire Saint-Andréol et non Saint-Andéol.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

tch
s et
t le
. où
elle
but
e et
pan-
opé-
oser

s où
tion
irait
colo-
Mais
e 19,
rtant
» et
der ?
côtes
pilles
que
Reich
omité
latte-
onne
utant
abord
g. Au
prend
n. De

pages

LA

L

retro
autr
F
par
mon
de l'
pour
mêm
car i
I
femn
donn
pour
plus
naïfs
trom
F
aux

Co
(1)

LA NOUVELLE ARCHE DE NOÉ

DEUXIÈME PARTIE (1)

I

Le monde dans lequel je vis est, décidément, bien étrange. L'esprit de logique et de raison que mes professeurs ont essayé de m'inculquer au cours de mes études, ne retrouve plus ses bases. Je sens bien qu'il me faut faire une autre éducation, acquérir une seconde nature.

Pris par le calme plat, j'ai laissé ma goélette à Cotonou et, par le chemin de côte, je l'ai précédée à Ouidah. Fara Gomis, mon capitaine, en a profité pour me lâcher. Un de ses amis de l'escale est venu m'aviser de sa décision. Il est parti à pied pour prendre son baluchon à bord de la goélette. Il ne réclame même pas le solde de sa paye, qui n'est pas très important, car il a souvent sollicité des avances.

Les raisons de son départ ? Impossibles à découvrir. Une femme ? Une famille qu'il a retrouvée ici après l'avoir abandonnée sur un autre point de la côte ? Peut-être sa répulsion pour la panthère n'était-elle pas simulée ? Je doute et ne sais plus que penser. On croit les Africains tour à tour simples, naïfs ou harcelés par leurs croyances superstitieuses : on se trompe souvent sur leur compte.

Pour trouver un autre capitaine, j'ai dû aller rendre visite aux autorités françaises représentées ici par un commis des

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

Affaires indigènes et un douanier. Je m'adresse d'abord au premier. C'est un grand brave homme d'une trentaine d'années, à tête ronde plantée de cheveux très noirs coupés ras. Au premier abord, je ne crois pas qu'il devienne un jour gouverneur général. Mais il est bon. C'est une qualité essentielle.

Letort écoute mes doléances, qu'avec la fougue de la jeunesse j'exprime de véhémente manière.

— Je vais le faire arrêter ! me dit-il. Abandon de poste qui n'a aucune excuse... Tout ça, c'est des manières de mauvais nègre.

Puis M. Letort réfléchit :

— Voyez donc le douanier, ajoute-t-il. Il a votre rôle d'équipage, votre congé...

— La goélette et les papiers sont à Cotonou. Pas de vent pour venir ici.

— Envoyez un piéton. Je vais vous fournir un homme.

Je m'asseois, un peu découragé. Que de temps perdu ! Et mes bêtes qui m'attendent...

— Que faites-vous donc ? me demande le commis en m'offrant une cigarette. Ce n'est pas pour votre plaisir que...

Je lui explique l'objet de mon voyage le long des côtes d'Afrique. Encore un sédentaire qui se met à sourire, mais de si bon cœur que mon tempérament n'ose pas se déchaîner.

— Moi aussi, me dit le commis, j'ai quelques bêtes dont les indigènes me font cadeau.

— Des singes ! dis-je.

— Et pourquoi pas ?

— Trop de singes ! Toujours des singes ! Vous n'avez pas d'autres bêtes ?

— Je vous les montrerai tout à l'heure, me dit le commis. Buvons d'abord un coup.

Le boy nous apporte l'absinthe : un véritable bienfait dans cette case administrative, haute de plafond, solidement construite, avec de larges vérandas soutenues par de forts piliers carrés, très bien blanchie, mais dont toutes les portes sont ouvertes à la chaleur et aux administrés.

— C'est bien certain ! me dit le représentant du gouvernement. Je vais le faire arrêter, votre capitaine ! Je ne connais personne ici qui puisse le remplacer... Cependant, allez donc rendre visite au capitaine portugais qui commande le fortin

et l'enclave que son pays a conservés depuis le XVII[e] siècle. Tout ce qui navigue ici dépend de lui. Matelots et patrons en rupture d'engagement se réfugient chez lui. Son vrai rôle, d'ailleurs, est d'attendre que la France paye cinq millions de francs cette enclave de trois hectares de Portugal. Une paille ! Il est aussi très occupé à naturaliser portugais tous nos crapulards et nos mécontents... Allez le voir. Sa femme est belle. C'est la seule femme blanche du pays... Elle est un peu bizarre, mais elle est belle... Allez la voir en attendant le retour de vos papiers de bord... Si l'on vous invite, laissez-vous faire... Ça vous intéressera... Pour le reste du temps, vous êtes ici chez vous...

Je dis comme je peux des remerciements. Au fond, je suis furieux. Quelle histoire ! J'avais prévu beaucoup d'ennuis, mais pas celui-là. On peut moins compter sur les hommes que sur le matériel. Ma vieille « barque » est plus fidèle.

Un souffle d'air passe sous la véranda.

— La brise se lève, dis-je. Il me faut aller chercher ma goélette !

— Voyez donc d'abord le capitaine-gouverneur portugais. Il trouvera votre homme, sinon il vous en donnera un autre. Vous êtes jeune... C'est ce que je vous dis qui est le plus important... Faites-moi confiance... Je connais le pays... D'abord, ajoute-t-il, venez donc voir mes bêtes.

Dans la cour de sa petite résidence, M. Letort, commis des Affaires indigènes, a fait édifier une espèce de clapier blanchi à la chaux, à l'ombre de beaux arbres vert sombre. Il est heureux de parler avec un Français de passage : il n'arrête pas.

— Voyez-vous, me dit-il, j'ai une passion pour les lapins. Affaire d'éducation... Ça me rappelle mon enfance. J'ai tant aimé les bons civets que faisait ma pauvre mère. Ici, pas de lapins, seulement des lièvres. Et ils sont sauvages ! Alors je les remplace par cet animal, et cet autre...

Et M. Letort me montre un ratel, un porc-épic et une sorte d'animal moitié antilope, moitié rongeur. Le porc-épic s'agite à notre vue, tandis que le ratel fait des cabrioles.

— Il voudrait bien que je lui donne des petits pois ! s'écrie le commis en montrant les longues tiges noires et blanches du porc-épic. Oui, il adore les petits pois. Il est très

familier, vient dans la salle à manger, le soir, avant de se coucher, et chaque fois qu'on lui laisse un peu de liberté. Je l'appelle Porte-pipe, car j'ai toujours envie de planter des pipes sur ses piquants. L'inconvénient de cette bête vient qu'on ne peut fermer aucune porte quand il est dans une pièce de la maison. Acajou, chêne de France, sapin du nord, rien ne lui résiste. Lorsqu'il se croit enfermé, il fait un trou dans la porte en quelques minutes. C'est un terrible rongeur. Vous le voyez, je suis obligé de tout blinder ici avec des vieilles touques de pétrole...

— Et les petits pois ?

— Ce goût lui est venu le jour de Pâques. Le cuisinier nous servait, après le rôti, des petits pois extra-fins au beurre que m'avait vendus un commerçant de l'escale. J'en offris une assiette à Porte-pipe, qui se régala. Depuis ce jour, chaque fois que je mange des petits pois, il m'en réclame en frappant le plancher à coups de pattes, à la manière des lapins. Une fois, l'animal fit un beau tapage, courant autour de la table en agitant ses piquants : les petits pois que je lui avais donnés n'étaient que de seconde qualité, des mi-fins au naturel !

— Il n'y a plus de sauvages ! dis-je.

— Je le crains... C'est comme chez les Noirs...

Et le commis de l'Administration part pour faire le procès des indigènes évolués, qui de notre civilisation s'ingénient à ne prendre que les travers et les tares.

— En revanche, dit-il, je ne suis pas contre les commerçants qui, par la vente du sucre et du savon aux indigènes, font plus pour la pacification que beaucoup de décrets et de tirailleurs... Eux et les missionnaires, chacun à leur rang, ils font du bon travail...

L'homme n'a pas une grande culture, mais il n'est pas privé de sagesse.

— Quant aux évolués, reprend-il, ces garçons-là croient être civilisés parce qu'ils portent un casque, nos costumes, et qu'ils possèdent nos petits diplômes !...

Pendant qu'il débite sa diatribe, j'examine l'autre animal. C'est une sorte d'agouti, espèce d'hybride d'antilope naine, de rongeur et de porc. Ses pattes ont trois doigts ondulés. Il ressemble, en petit, au plus vieil ancêtre du cheval, bien avant que celui-ci ne fût solipède.

— Ça tient moins de place qu'une girafe, dit M. Letort. Si vous les voulez, prenez-les. Je les ai assez vus. On m'a promis deux petits phacochères, dont les indigènes ont tué la mère, il y a quinze jours. Cela me suffira. Je reçois constamment des bêtes de brousse. Je ne pense pas que cela puisse être considéré comme cadeau, même par un inspecteur sévère. Pourtant, prenez-les... Ça vous fait tant plaisir!.. Et allez voir le capitaine portugais. Il s'appelle Pedro de Magalhaes. Prononcez : Magaliens...

Avant que j'aie pu dire merci, ce brave homme m'avait poussé hors de sa maison...

***

Un fortin bâti au temps des fusils à pierre, des murs qui n'arrivent vraiment plus à soutenir les couches de chaux grasse qu'un prisonnier applique distraitement en long et en travers des surfaces pelées, des créneaux cariés, des bâtiments qui figurent toujours sur les inventaires de Lisbonne, mais pour lesquels Lisbonne n'autorise aucune dépense, des fenêtres sans vitres pour la plupart, des tuiles mélangées de tôles ondulées, des bois pourris recouverts de mauvaise peinture grise toute en écailles : tel est le siège de cette enclave portugaise en territoire français. Survivance des anciens comptoirs à esclaves, ces bâtisses dominent légèrement le bord de mer. Un pauvre jardin témoigne du besoin que l'on a ici de légumes frais : il est encombré de tomates, qui poussent en Afrique comme de la mauvaise herbe et dégénèrent plus vite encore. Seuls les arbres, issus de la terre rouge, sont merveilleusement ombreux.

Le capitaine de Magalhaes est un petit homme à forte mâchoire, très jaune. Il fut volontaire, sans doute, autrefois. On sent aujourd'hui qu'il est demeuré capable d'une bienveillante indifférence. Il parle correctement le français.

— Ma femme, me dit-il, sait que vous êtes ici. On sait tout, dans ces pays de bavards. Elle sera heureuse de causer avec vous, si vous voulez bien dîner à la maison... Quant à votre homme, je vous le trouverai demain matin. Sinon lui, du moins un autre qui le vaudra. Ça ne manque pas, par ici...

J'ai d'abord refusé de dîner. On a toujours prétendu, devant moi, qu'une telle invitation en Portugal n'est qu'une

formule de politesse vide de sens pratique. Cependant, j'ai dû finir par accepter. Au fait, qu'ai-je à risquer ? De marcher dix minutes et de m'entendre dire que le « capitaine-gouverneur est parti subitement en voyage ».

Quand je reviens, le soir, au moment du repas, le commandant du fortin et sa femme m'attendent sur la véranda à demi ruinée qui regarde la mer. La femme est belle. Du moins, elle me paraît belle après la vision répétée des Dahoméennes au crâne plus ou moins tondu et dont l'expression est assez bestiale. C'est pour moi une apparition. Je ne regrette plus l'incident qu'a créé le départ de Gomis, ni ma goélette, ni les animaux qu'elle contient. Dieu y pourvoira !

Le repas est aussi médiocre que simple. Je dois parler beaucoup, car M. et Mme de Magalhaes sont peu bavards. Cette belle femme n'entend rien à la cuisine, mais je suis ravi par l'émotion que me donne sa présence. On se croit séparé de la vie européenne, du souvenir des chères créatures qui ont veillé sur votre enfance et entouré de soins votre adolescence, qui vous ont accompagné, le soir du départ, sur le bateau accosté à un quai boueux et triste : et voici que tout revient, que j'en oublie mon expédition et mes angoisses.

Mme de Magalhaes est coiffée de lourds cheveux sombres : sa peau est plus pâle, plus mate que celle de nos Françaises, le climat l'a un peu alourdie. On ne peut toutefois la confondre avec aucune métisse. Je l'écoute, je la regarde manger.

Mais, que se passe-t-il donc ? Le poulet que le boy lui sert est tout découpé en petits morceaux, en bouchées. Le pain est dur : son mari le lui rompt avec les doigts. Elle n'est pourtant pas infirme. Ses belles mains de cire claire, veinées à fleur de peau, vont et viennent avec grâce et facilité...

Je remarque alors que le capitaine ni moi n'avons de couteaux. Le boy nous a servi notre dîner tout coupé. « C'est un raffinement de service, ou encore, les couteaux convenables sont détériorés, volés peut-être », me dis-je. Les fantaisies des hôtes étrangers me paraissent toujours respectables...

Aux questions que me pose la belle Portugaise, je réponds en retraçant les grandes lignes de mon odyssée. Elle suit avidement mon récit. Pour elle, c'est du théâtre à domicile.

Mais comme je suis plus intéressé à l'entendre, je lui demande si elle et son mari n'ont pas « fait » d'autre colonie.

— Timor ! dit le capitaine-gouverneur.

Cette île de la mer des Moluques excite ma curiosité. Comme je suis amateur d'armes, je demande des renseignements sur les fameux kriss malais en usage dans toutes les îles de la Sonde.

— Comment un couteau qui serpente peut-il pénétrer dans la peau d'un homme ou d'une bête ? dis-je.

Et je compare les différents poignards dont se sert l'humanité en colère...

Qu'ai-je fait là ? Voici que la jolie femme s'est d'abord arrêtée de manger. Le peu de couleurs que lui avait données le vin épais d'une vallée de son pays disparaissent. Jamais elle n'a été si pâle. Pour la distraire, je corse mes définitions, j'apporte des preuves de pénétration de certains couteaux : les poignards du Sénégal, les dagues à deux lames du Congo, les stylets du Soudan, la baïonnette française. Le capitaine lève la main. Je ne comprends pas. Tout d'un coup, sur un mot trop précis, mon hôtesse défaille. Le capitaine et les boys se précipitent. On l'emporte, sans qu'elle fasse un mouvement ni qu'elle profère une plainte.

— Je suis désolé ! me dit le capitaine lorsqu'il revient de sa chambre. J'aurais dû vous avertir. Depuis qu'elle est dans ce pays, elle ne peut plus voir un couteau, ni entendre parler d'un couteau. Je ne sais si jamais elle a été menacée. Je ne le crois pas. On m'en aurait avisé. C'est plutôt depuis qu'elle a vu frapper quelqu'un, ici... Une rixe de matelots ivres...

Mes excuses ne se font pas attendre. Le capitaine me rassure. Il est habitué.

Comme une petite pluie fait parler tout doucement les arbres dans la cour, il m'entraîne sous la véranda.

— En Europe, me dit-il, nous sommes fondus dans la masse. Ici, c'est terrible. Ou l'on est trop grand, ou l'on est trop petit... C'est terrible ! Vous avez de la chance de voyager, de vous déplacer... Pas le temps de prendre des habitudes...

Et il se met à délayer sa philosophie. Par bonheur, — car, malgré mon émotion de tout à l'heure, je commence à ne plus trouver drôle ma situation, — un son de corne s'élève venant de la mer.

L'officier portugais s'arrête de parler.

— Un voilier, dit-il. Cela me fait penser que demain il faut que je vous trouve un capitaine... Êtes-vous content de votre trafic ?

Le descendant des découvreurs du globe ne s'étonne pas de ma carrière fantaisiste. Il m'est très sympathique. La trompe s'est arrêtée de mugir. Le bruit de l'ancre du voilier coupe mes réflexions. C'est pour moi le signal du départ...

* * *

Le lendemain matin, comme je me précipite dans le fortin portugais, au risque de bousculer un aveugle et le jeune garçon qui le conduit, reliés l'un à l'autre par un bâton, je trouve Bilima, le second de mon équipage, portant la boîte qui contient les papiers du bord.

Avant que j'aie le temps de le renvoyer au poste français, et à notre douane de qui le bateau dépend, il me fait son rapport : c'est Gomis qui les a conduits ici. Cette nuit même, il est descendu à terre avec sa malle. On ne l'a plus revu.

Avisé, M. Letort prescrit une enquête, envoie ses miliciens dans la ville, sur la côte. A midi, nous sommes fixés sur le sort de Gomis : le commis des Affaires indigènes peut m'affirmer que mon capitaine ne reviendra plus.

— Il s'est laissé tenter, me dit-il, par une succession vacante depuis longtemps et pour laquelle on n'arrivait pas à trouver de prétendant. Il s'agit de la petite royauté de Porto-Seguro, une autre ancienne escale portugaise devenue allemande, dans la colonie voisine du Togo. Vous qui êtes libre, vous auriez pu briguer ou plutôt accepter ce trône. Je vous aurais conseillé de vous abstenir. Autour de la case royale circulent de nombreux poisons. Nous sommes ici dans une région où les empoisonnements sont faciles, courants. Et je crois même que cette pauvre dame portugaise que vous avez, sans le vouloir, mise à mal, a dû subir quelque petit café un peu trop amer. Quant à votre Fara Gomis, laissez-le faire. On ne retient pas à bord ces vagabonds de la Guinée portugaise, même lorsqu'ils ont du sang d'Europe dans les veines... Laissez-le faire... Il va goûter des méthodes de Grüner...

— Qui est Grüner ?

— L'administrateur allemand du district voisin de Grand-

Popo où vous étiez ces jours-ci. Il a la justice expéditive. A la moindre histoire, une peine préliminaire : *Twenty-five!* Vingt-cinq coups de corde sur le derrière. Car il parle le pidgine... Ces gens-là n'apprennent pas la langue *mina* et les indigènes n'arrivent pas à dégoiser l'allemand... Il faut ajouter en faveur de ce justicier rapide, qu'il fait planter beaucoup d'arbres utiles. Quand un chef de village vient porter une réclamation, il ne manque jamais de lui demander : « Combien as-tu planté de tel ou tel arbre ? » Et si l'enquête confirme les bonnes méthodes du chef indigène, celui-ci reçoit une casquette galonnée de faux or. Ils aiment beaucoup les casquettes dorées, les Noirs ! Pourquoi ne nous laisse-t-on pas agir de la même manière ?...

Chez le capitaine-gouverneur représentant du Portugal, j'ai dû choisir entre plusieurs marins noirs qui ont été patrons de côtre ou de goélette. Mon choix s'est porté sur le plus vieux. Sa barbiche blanche et ses petits yeux m'ont inspiré confiance. Il est manchot. « Accident de mer », déclare-t-il. Sa bouche est déformée : cela doit venir d'un coup de poing ou d'un coup de trique. L'essentiel est que son âge fait présumer sa philosophie et que ses appétits doivent être calmés. Sans doute serai-je maintenant tranquille. Domingo Mendy, originaire de Boulam, en Guinée portugaise, élevé chez les missionnaires de Carabane en territoire français de la Casamance, va me ramener dans son pays. Tout va bien.

Avec le capitaine-gouverneur et M. Letort, nous avons bu ensemble deux bouteilles de champagne que j'ai fait prendre à bord. Pour me prouver qu'il ne me garde pas rancune de ma bévue de la veille, M. de Magalhaes me fait cadeau de deux petits pythons familiers que les Dahoméens ont coutume d'adorer. Les braves petites bêtes se tortillent pour m'entourer les poignets.

— Ma femme en a vraiment peur, me dit le capitaine-gouverneur.

Nous embarquons les trois bêtes que m'a données M. Letort. Je suis heureux de retrouver le vieux pont usé de ma goélette, le calao, les oiseaux-trompettes, les cages de pintades et autres volatiles, l'hippo qui dort et le buffle qui rumine. Le serpentaire du Niger danse sur un poisson, l'hyène s'agite, sans que

je puisse discerner si c'est de joie ou de peur ; les singes sautent sur place et appellent des bananes. Mes petits pythons m'ont suivi, doucement lovés dans un sac. Je les installe à l'ombre, sous le pont, près de la cambuse.

Trois sons de corne : je dis adieu au pays des Amazones, et nous quittons la côte des Esclaves...

* * *

La pluie a cessé. Les nuages sont restés accrochés au ciel. Le climat de cette côte ressemble à celui de l'Europe par ce point : jamais ici ne s'établit de vraie saison sèche, comme il arrive au Sénégal et au Soudan. Mon rôle d'équipage est en règle. Le douanier a frappé mes feuilles avec son cachet de cuivre. Le manifeste porte : *Divers animaux vivants et provisions de bord.* Rien de tout cela ne paie de droits, ni d'entrée, ni de sortie. Nous voguons maintenant sur une mer grise, lisse et doucement ondulée. Le chien jaune paille, à qui la panthère a fait grâce, est tapi à l'ombre de la cabine. A mon arrivée, il redresse les oreilles, mais n'agite pas la queue. Le caresser ? J'y ai songé. C'est encore inutile. Les chiens indigènes n'obtiennent jamais de caresses de leurs maîtres noirs. Pour l'apprivoiser, je devrai employer la nourriture. Il est encore très maigre. Bien qu'il fasse très chaud, il est pris de graves frissons qui le parcourent de la tête à la queue. Sa confiance dans les hommes est réduite. Il me semble entendre les battements de son cœur...

Le nouveau patron est au gouvernail : il veut se familiariser avec le bateau. Notre barque est vieille, mais assez obéissante. Dès que le coup de barre « laisse porter », elle s'étire encore avec souplesse.

La brise du sud-est nous pousse gentiment par trois-quarts. La vue des cocotiers devient confuse. Ce n'est bientôt plus qu'une ligne sombre, d'où sortent quelques hautes têtes et les toits blafards des habitations européennes. La frange écumeuse de la barre a disparu. Nous sommes en pleine sécurité.

— Est-ce que nous allons chez les Angalais ? me demande Domingo Mendy, le nouveau patron.

— Non ! Sassandra.

— Sassandra ? Sassandra, encore sauvage ! dit le patron.

— Ça ne fait rien.

Négligé, Domingo Mendy paraît plus vieux que je ne l'avais d'abord vu. Petit, trapu, il commence à être chauve. Les cheveux qui lui restent, tout frisés, sont presque blancs. C'est un pur nègre, avec le nez court et épaté, les lèvres demi-épaisses. Son infirmité, qui ne l'empêche pas de manœuvrer d'une seule main la roue du gouvernail, me le rend sympathique. Peut-être, lui, ne craindra-t-il aucune sorte de bête. Quand je lui parle des animaux-totems, il sourit.

— Affaires de jeune homme ! dit-il.

Les choses ne vont pas trop mal ainsi. Après une période d'inquiétude, à laquelle la mort de Delmotte ne fut pas tout à fait étrangère, me voici de nouveau optimiste. Je passe en revue mes bêtes, moins nombreuses que je ne voudrais, mais qui constituent déjà pour moi une réussite honorable. Surtout quand je note l'hippo et le buffle, pièces de choix. De la sorte, je ressemble à ces traitants d'arachides qui, tous les soirs, montent sur leur colline de graines entassées en plein air et contemplent le résultat de leur travail, ou à ces banquiers lointains qui examinent sans cesse leur bilan.

Ce décompte de mes animaux me remplit aussi d'amitié. Désœuvré, je joue avec eux. L'axiome de M. Corvadier garde ici toute sa valeur : « Avec les bêtes de brousse, la nourriture ne suffit pas ; il faut s'occuper d'elles, leur parler le plus souvent possible. La curiosité les amène à nous plus encore que la faim. »

Les oiseaux sont vraiment les plus faciles des créatures, du moins les gros oiseaux. Mon petit d'autruche se porte bien et dévore des tas d'herbe fraîche et de graines d'arachides. Sa tête plate de reptile ne s'occupe, dirait-on, que de nourrir ce grand corps sans ailes. Le calao est toujours un familier de mes repas. Solennel et confiant, il me donne sa crête à gratter. Son œil se voile et se dévoile toujours comme l'objectif d'un ancien appareil photographique. Il n'est vraiment pas bavard. Et pourtant, je comprends tous ses gestes.

L'expédierai-je en Europe ? Je commence à en douter.

Les ombrettes esquissent une retraite à mon approche, de côté, à la manière des crabes. Mais ce n'est là qu'une vieille habitude. Comme je les revois, ces petits échassiers, juchés sur le toit de leur maison encastrée dans une fourche d'arbre mort au-dessus d'un marigot !... Leur plumage brun n'a rien

de séduisant, leur bec noir plus long que la tête n'est pas dangereux, leur œil roux foncé n'est pas intelligent, et j'ai pour ces ombrettes une grande estime. Elles construisent, elles représentent dans l'air ce qu'est le castor dans les cours d'eau. Non seulement elles construisent, mais elles aiment leurs aises. Leur maison de boue et de branchettes est beaucoup plus vaste que ne l'exigerait le volume de ses habitants et contient trois pièces : un vestibule de guet, une salle à manger et une chambre à coucher. C'est dans cette dernière pièce que la famille dépose les œufs, les couve et élève les petits.

Pourront-elles construire en Europe ? J'en doute. Qui songera à leur procurer les matériaux ? Et puis, le danger supprimé, l'abri artificiel étant assuré, vont-elles suivre aveuglément les vieilles coutumes du clan ? J'en doute encore. Pour le moment, elles ont la paix et les surprises du bord. Comme les autres oiseaux, un côté de leurs rémiges est rogné : elles ne peuvent donc pas s'échapper. Cependant, il leur arrive souvent de regarder les vergues, et de chercher dans la mâture un coin où se loger.

Le secrétaire, ou serpentaire, est en cage : trop armé pour que je le laisse en liberté avec les autres bêtes. De temps à autre, le cuisinier, élevé lui aussi au rang de belluaire, lui offre un poisson long. L'oiseau se précipite, danse autour de la victime, lui décoche des coups de bec, bat des ailes pour la tromper, comme s'il attaquait un serpent venimeux. Puis, tout à coup, il le saisit à la tête avec son bec, maintient le corps avec ses serres. En un instant, le poisson est dépecé par cet ennemi des reptiles.

Je n'ai pas fait mention des perroquets, des perruches, des minuscules youyous que l'on trouve un peu partout et dont le prix est de vingt-cinq centimes à la saison des nids et va jusqu'à cinquante centimes hors saison. On peut en remplir des cages et des cages. C'est criard et sans intérêt. De temps à autre, un sujet se distingue, grimpe sur votre épaule aux heures des repas, fait la sieste dans votre poche et passe la nuit sous votre lit. Mais ce n'est là que le menu fretin du tropique. L'hippo, le buffle, la panthère, sont des numéros plus attrayants.

Cependant, aucun d'eux ne consent à se laisser apprivoiser. De longues heures m'appartiennent, pendant lesquelles je leur

prodigue des soins de père. Inutilement. Je finis par les mettre dans la catégorie des objets utiles, des marchandises de rapport. Ce sentiment même n'est pas très solide. N'ai-je pas omis de les assurer à Cotonou !.. Je sais bien que si j'avais perdu l'un d'eux, l'hippopotame, par exemple, je ne perdrais pas une grosse mise ; que la panthère et le buffle sont de véritables occasions. Mais il me faut compter avec les frais de ma croisière et de la nourriture. Pourquoi n'ai-je pas pris cette précaution qui nous garantissait le profit de cette campagne ? Distraction ? Négligence ? On est curieusement touché, dans ce pays, par une sourde maladie de la volonté. On sait ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter, et on laisse passer les heures avec un fatalisme dont l'origine ne vient d'aucune religion. Le risque, le danger, le péril, on les sent : on ne fait pas un geste pour les éviter, on attend... Quoi ? On ne sait pas. Un créole de la Réunion m'expliquait, un jour, à Dakar, que cette maladie avait un nom dans son île : *avoir tatane*. J'ai *tatane* et j'ai surtout le sentiment d'avoir trahi les intérêts de mon associé...

Je regarde le ciel. Il est couvert, mais clément. L'hippo se porte bien. Mes hommes lui construisent, au moyen d'un vieux bassin carré en zinc, que j'ai trouvé dans la cale, à l'avant, une sorte de baignoire où nous pourrons lui procurer l'illusion de la promenade quotidienne près de sa mère, dans les eaux de son marigot natal.

Cela nous occupe une demi-journée. Notre peine n'est pas inutile : le stupide animal goûte pleinement les joies de la baignade. Nous avons installé son bassin près de la pompe de cale. C'est un des matelots qui a eu cette idée : cela évite de monter de l'eau avec des seaux. Les noirs ont assez d'imagination lorsqu'il s'agit d'économiser du travail.

Les petits sangliers d'eau mangent les ignames entassées sur le pont. Les singes réclament sans trêve des arachides, des bananes, des ignames, du riz. Tout leur est bon. Le buffle mange son herbe, la panthère dévore deux poulets par jour. Cela me peine de les voir égorger. Aussi, je préfère que le cuisinier les tue rapidement et les plume hors de ma vue.

Il a aussi du chagrin, mais ce n'est pas le même que le mien.

— Tant de viande nous ferait plus de profit ! déplore-t-il.

Et il essaie de donner du poisson à la panthère. Elle le

refuse, malgré l'exemple de son protégé auquel je fais manger de mon repas de riz et du poisson grillé en sa présence, dans la cale, et qui commence à remuer un peu la queue.

L'hyène est plus conciliante. Toutes nos réserves de viande y passent dès qu'elles sont avariées, ainsi que les os de cabris que je fais sacrifier pour l'équipage et pour moi, à jour passé.

Le porc-épic ne s'en prend pas aux flancs du navire : il voit le ciel sur sa tête. Les petites antilopes sont de bonne composition. En somme, tout va bien. Je consulte la liste de nos correspondants. Avec un peu de chance, je puis, en territoire français, garnir assez honorablement ma nouvelle Arche de Noé.

II

Les trouvailles de la côte sont inattendues. J'espérais beaucoup de Bassam, et j'ai été déçu. Je sentais que j'aurais trouvé de la bête tout le long de la voie ferrée qui pénètre au cœur de la forêt : impossible d'y aller, le pays n'est pas sûr, on me l'a confirmé. Je ne comptais pas trop sur Sassandra, et voici que j'y trouve mon plus curieux contingent. Un avis de notre correspondant, M. Rey, nous invite même à pénétrer dans la lagune, pour y charger en eau calme.

Depuis les bouches du Niger, il est impossible de trouver une crique, un estuaire, où l'on puisse abriter une embarcation d'un certain tonnage. Or, voici qu'un piroguier noir envoyé par M. Rey nous accoste. Il nous offre de nous piloter et de nous faire entrer dans la petite lagune qui communique avec la mer et qui sert ainsi d'embouchure à la rivière Sassandra. Un vapeur ne pourrait passer dans le goulet. Un brick même aurait de la difficulté. Il risquerait surtout de s'échouer dans ce port naturel, à la manière de cette grande goélette anglaise qui ne ressortit jamais, pourrit sur place et forma une île que le pilote nous montre aussitôt entré. La vase et les bois morts se sont amassés autour de l'épave. Les palétuviers et les arbustes ont fait le reste.

Grâce à notre faible charge, nous avons passé sans difficultés. Il me semble que je vais prendre un temps de villégiature. Quelle satisfaction de voir notre goélette à l'abri de l'Océan !

Ce havre de repos, malgré la chaleur qui est torride et humide à la fois, m'apaise complètement. J'étais fatigué. Je ne suis pas assez marin pour rester des mois au large, et je souffre, depuis quelque temps, des infidélités que je fais à mon bateau. Les capitaines au long cours, et même au cabotage, ne prennent pas la licence d'explorer l'intérieur des terres. On dit que cela ne leur porte pas bonheur. Je ne suis qu'armateur-subrécargue : une telle restriction ne m'est pas imposée, j'en profite.

Ma bonne impression continue : ce M. Rey est un vrai colonial de solide race et un amateur de bêtes. Mieux encore, un connaisseur. Sa demeure, à elle seule, prouve son sens du confortable. Avant même de la visiter, je demande :

— Quelles bêtes avez-vous ?

— Oh ! oh ! Pas si vite. La jeunesse est bien impatiente... On voit que vous n'êtes pas un ancien en Afrique... Quand vous aurez, comme moi, seize ans de côte, vous verrez que la fréquentation des sauvages donne de la patience.

M. Rey se met à rire. Car il est aussi bon qu'il est gros. Il est même très gros, rouge de figure, congestionné, dirait-on. Il paraît âgé : trente-sept ans. Sa démarche est lourde. Il ne porte pas de chemise, mais des chemisettes de percale à un seul bouton et à manches courtes. Il transpire beaucoup.

— Venez d'abord voir ma case et votre chambre.

Ce mot de chambre me procure déjà du bien-être. Coucher dans un vrai lit ! Voilà qui ne m'est pas arrivé depuis longtemps.

Il est dix heures du matin et la maison est entièrement close.

— Ce système m'est personnel... Et il me réussit très bien, dit M. Rey.

L'habitation est une longue bâtisse sans étage, en pierre, chaux et pisé, blanchie à la chaux, avec une véranda soutenue par de lourds piliers carrés. La toiture est en tôles ondulées que dissimule une épaisse couche de chaume. Par une porte entrebâillée, mon hôte me pousse dans la maison, après avoir ouvert une deuxième porte en chicane. Je ne distingue rien ; nous sommes dans l'obscurité.

Pas longtemps : de petites fenêtres dormantes, à double vitre, répandent une faible lueur à laquelle je m'accoutume.

Il fait frais. Je le dis et mon hôte en est tout heureux.

— Quand je pense, s'exclame-t-il, à la bêtise des Européens de la colonie ! Ils laissent tout grand ouvert, le jour, et crèvent de chaleur. Ici, voyez-vous, les lampes à pétrole même sont isolées dans l'épaisseur des murs et séparées de nous par des vitres, avec leur tirage sur l'extérieur. Cela demande quatre lampes au lieu de deux, et m'économise celles de la véranda. Et je n'ai pas chaud, vous comprenez ?

Les murs sont d'une épaisseur vraiment inusitée : près d'un mètre. Le plafond est fait de troncs d'acajous serrés et colmatés avec de la terre glaise. Une véritable forteresse.

— Ils pourraient mettre le feu à la paille du toit, que je résisterais ! dit mon hôte.

Et il me montre ses armes, ses cartouches. Je ne suis qu'un enfant près de lui. Tout au plus, un apprenti.

Nous buvons. Cela fait partie, en premier lieu, du cérémonial de réception.

— Voici un télégramme qui vous concerne, me dit-il. Londres a répondu. Le Lloyd offre de prendre le risque avec un transbordement, jusqu'à Marseille, Gênes ou port du nord, à 12 pour 100 de la valeur déclarée. Risque couvert dès versement de la prime à leur correspondant, la *United Trade*, qui a un comptoir ici, de l'autre côté de la lagune. Acceptez. C'est cher, mais cela vous assure votre bénéfice. Qu'est-ce que vous avez à bord ?

J'énumère mon cheptel sauvage.

— D'accord avec vous ! L'hippo, le buffle et la panthère valent seuls la peine d'être assurés. Vous y ajouterez quelques bêtes intéressantes que je vais vous montrer. Acceptez ! Vous n'avez pas dû payer tout ça très cher dans l'est...

— Mais, dis-je, je n'aurai peut-être pas assez d'argent pour régler l'assurance et vous-même... Un crédit m'attend à Conakry pour mes achats dans le nord...

— Vous ne me paierez pas ! Je suis en compte avec M. Corvadier. Vous me signerez une note de crédit et nous réglerons en France, ou à Bassam à son passage.

Cet homme est assez magnifique. Peu sentimental. Sur son bureau, pas d'autres photos que celles de deux gamins dans un jardin français.

— Mes neveux, me dit-il. Je les aime comme des fils.

Je n'ose l'interroger plus avant. Mon rôle ne se restreint-il pas à lui acheter des bêtes?... Et je suis très impatient de les voir. Nous ressortons et il me mène, soudain pénétré par l'air chaud qui nous entoure, dans une autre maison qui est celle du commerce. Là, un mulâtre portugais s'occupe du trafic avec les indigènes. Derrière ce magasin, à côté des cuisines, des cabanes munies d'une porte se dressent côte à côte dans un solide enclos fait avec des branches de palétuviers.

A peine avons-nous pénétré dans la clôture que des appels s'élèvent, rauques, mêlés à d'énormes soupirs. Un grand chimpanzé ouvre vivement sa porte et vient vers nous en poussant de petits cris de joie, lèvres allongées. Pour marcher plus vite, il s'aide en appuyant sur le sol les phalangines de ses deux mains.

— Eh bien, Koffi! lui crie son maître. Ne marche pas comme un singe!

Et voilà que le chimpanzé se redresse aussitôt, lance les bras en l'air comme un équilibriste. Il est aussi grand qu'un gamin de onze ans. Tout frémissant, à cause de la réprimande, il tombe dans les bras de son maître, lui dit des excuses et des choses tendres. Sur une caresse, il rit, montre ses énormes dents plates, fouille dans les poches de M. Rey, lui enlève un biscuit et se met à danser.

— Va chercher la petite!

Et son maître lui tend une clef. Koffi va tout droit à une autre case, enfonce la clef dans la serrure, tourne d'un côté, ne réussit pas, tourne de l'autre côté, ouvre la porte, saisit un petit être tout noir mais qui lui ressemble et nous l'amène en pleurs.

— C'est une femelle de quinze mois, dit M. Rey. Une enfant. Je l'ai appelée Nine. Elle comprend bien son nom. Donnez-lui un biscuit. Faites ami avec elle. Je l'ai tenue à l'écart de moi, justement pour qu'elle ne s'attache pas. Sinon, il devient impossible de les céder à un autre maître : elles crèvent. Elles sont d'une sensibilité exaspérée. Alors, je rudoie un peu celle-ci, pour qu'elle ne se prenne pas à m'aimer...

Et la jeune guenon chimpanzé s'est hissée sur ses bras et cherche à l'embrasser.

— Vous voyez, me dit-il ; je n'ai pas complètement réussi à me rendre indifférent...

— Et Koffi ? Comment va-t-il supporter la séparation ?

— Oh ! pour lui, ce n'est pas la même chose. Il a sept ans passés. Un vrai luron, capable de se défendre tout seul. Il est fort comme un turc. Et puis, il a déjà eu deux autres maîtres blancs. Je suis le troisième. Alors, il est un peu habitué. Vous allez le gâter pendant quelques jours, le temps d'attendre mes hommes qui sont allés chez les Bétés et les Gouros. Et il vous suivra. Je pense qu'ils vont nous rapporter quelques bêtes intéressantes avec des charges d'ivoire... Vous êtes bien, ici, à l'abri de la barre et des coups de vent ! Allons, apprivoisez vos futurs passagers !.. Koffi, donne la main au *bourafouré* (1).

Le grand chimpanzé hésite, se balance comme un jeune paysan timide.

— Allons, plus vite que ça !

Il finit par me tendre la main.

— Je vous apprendrai à parler sa langue. Cela facilitera vos rapports. Je vous donnerai aussi des renseignements sur son caractère. C'est par paresse d'esprit que l'on attribue à toute une espèce, à toute une famille, les mêmes qualités et les mêmes défauts. Ils ont des lymphatiques, des nerveux, des sanguins, comme chez nous. Certains sont bons garçons, d'autres ombrageux. La timidité les paralyse ou le toupet les rend audacieux. Koffi ne manque pas d'humour. Il aime la plaisanterie. Amusez-vous à le chatouiller, il vous rendra de petites tapes sur les mains en vous grondant amicalement. Nine, au contraire, est une petite sotte assez vaniteuse. Vous l'aurez par la parure. J'ai vu ça tout de suite. Pour le moment, c'est Koffi qui s'occupe d'elle. Et il est parfois un peu rude. Mais elle s'accommode de ses manières...

En effet, le grand chimpanzé s'était déjà emparé de la petite guenon. Tantôt il la pressait contre son cœur, tantôt il lui cherchait les insectes entre les poils, par politesse affectueuse, tantôt il la traînait sur le sol sans prendre la peine de la consoler lorsqu'elle pleurait à grosses larmes.

Je sens, sur le coup, que je vais être prodigieusement intéressé par ces êtres dont j'ai entendu parler plus d'une fois, dont j'ai lu la vie dans les livres et qui vont, viennent, jouent, pleurent, rient, en un mot, vivent aujourd'hui devant moi.

(1) Ce mot désigne les Blancs en Côte d'Ivoire, surtout chez les Gouros, une des principales tribus.

M. Rey m'apparaît comme un homme hors du commun. Il l'est en effet. Son œil gauche est dévié, plus faible que l'autre. Mais l'œil droit travaille pour deux.

C'est un grand chasseur. Il me répète :

— Jeune homme, vous devez tirer trop vite... A la chasse, on tire toujours trop vite... Ah ! l'impatience de la jeunesse !

De sa véranda on découvre la petite baie formée par l'estuaire de la Sassandra. Sur la droite, les maisons de commerce occupent une langue de terre sablonneuse. Tout au bout, plantée sur un rocher, surveillant le goulet, la maison de l'administrateur a pris la place d'un ancien fortin.

— Je vous mènerai chez M. le Résident, dit M. Rey d'un air amusé. C'est un tout petit bonhomme qui épousa dans sa jeunesse, c'est-à-dire il y a douze ans, une jeune créole de Saint-Louis du Sénégal. Depuis, on les a envoyés ici. La pauvre femme, qui était jolie, s'est mise à grossir. Ses bras sont plus épais que votre poitrine et il lui faut une paire de chaises pour s'asseoir. La pauvre !.. Elle est si gentille !... Comment peut-on se laisser aller de la sorte ? Songez donc que je ne suis qu'un pygmée à côté d'elle...

Le déjeuner et la sieste dans un lit, au sein de cette grande case fraîche, dans la pénombre qui me repose de tant de journées blafardes ou rutilantes, l'après-midi, la nuit et les jours qui ont suivi, sont pour moi autant d'heures pleines dont le souvenir ne me quittera pas de longtemps. J'aime cet homme sans prétentions, si ferme et si juste avec tous, si habile avec les choses, si bon envers les êtres...

Le jour les petits lézards, la nuit les tarentes, ces reptiles aux pattes garnies de ventouses, rayent ses murs blancs. Leur nombre est inusité.

— Je les élève, me dit-il. Certains idiots les tuent sous prétexte que ce sont des bêtes venimeuses. Pour qui, venimeuses ? Encore une histoire ! C'est comme les crapauds et les araignées : des bienfaiteurs de l'humanité. Ça mange les larves de moustiques, les moustiques eux-mêmes, sans arrêt, jour et nuit... Et on les tue ! L'humanité est trop bête ! Méfiez-vous des moustiques. Voilà nos vrais ennemis ! Cette saleté de moustique noir qui vous donne la fièvre paludéenne ! Cette pourriture de moustique zébré qui vous inocule la fièvre jaune, la mort ! Ne badinez jamais avec ça... Vous comprenez

maintenant pourquoi j'élève les tarentes, les araignées, les lézards. J'élèverais des chauves-souris, si je le pouvais...

Le premier soir, comme nous attendons plusieurs invités pour l'apéritif, je me hasarde à lui faire remarquer que son stock de bêtes est restreint.

— Ici, je ne fais pas de la pouillerie, me dit-il. Si vous voulez des singes, après-demain vous en aurez cent. Je suis le maître des singes. Des serpents, des crocodiles, des chats-tigres ? Dites ce que vous voulez... Ce sont des bricoles...

— Si j'avançais dans l'intérieur avec quelques hommes à vous, peut-être que...

Je n'ai pu parler davantage.

— Jamais je ne prendrai cette responsabilité ! s'écrie-t-il. Peut-être dans dix ans, mais pas aujourd'hui. Vous ne savez donc pas ce qui est arrivé à Lecœur, l'an dernier ? Non, vous ne savez pas... Voici : Lecœur, sergent d'infanterie coloniale, fut détaché par la colonne de pacification à Soubré, village qui est le chef-lieu d'un grand district entre la Sassandra et le Cavally, limite du Libéria. On lui donna huit tirailleurs pour tenir en mains la valeur de trois de nos arrondissements. Ce n'était pas fait pour étonner un gars de l'infanterie coloniale, sergent par-dessus le marché, pas frileux des yeux et débrouillard, comme vous allez vous en rendre compte... Lecœur se fit bâtir une belle case pour lui, quatre cases pour ses tirailleurs et installa un petit camp, à la manière des Romains. On n'invente rien, vous savez...

« Toutefois, Lecœur inventa quelque chose. Au bout d'une semaine, les gens du pays, constatant que la troupe ne s'était pas grossie des compagnies de miliciens qu'ils attendaient, commencèrent à devenir insolents. Que faire avec huit hommes contre des guerriers coléreux et avides de grabuge ? Notre homme occupa ses huit hommes à creuser un puits. Oui, un puits !... Ça vous étonne, n'est-ce pas ? Un puits dans un pays où il pleut tout le temps, dans une forêt où l'eau sort de partout et vous gâte l'existence...

« Quand le puits fut assez profond et assez large, Lecœur se pencha sur l'orifice, parla, reçut l'écho de sa voix. Ses calculs étaient excellents.

« Alors, il fit appeler le grand chef, les sorciers majors, les petits chefs, et les installa autour du puits. Et là, penché, il

parla. En français, naturellement. Mais, à travers ce français tour à tour impératif et confidentiel, les chefs, les sorciers et le menu fretin du commandement indigène pouvaient reconnaître leurs noms, bien scandés par le sergent Lecœur, leurs noms fidèlement répétés par l'écho.

« Lorsqu'il eut fini sa palabre avec le creux de la terre, Lecœur se redressa, simula une fatigue, prit son temps, et, dans le silence : « Vous avez entendu ! dit-il aux fortes têtes qui l'entouraient. Vous avez entendu ! Je viens de parler avec les Blancs de France, par-dessous votre pays et vos arbres. Je leur ai donné de vos nouvelles, je leur ai dit qui vous êtes, ce que vous faites, ce qui remue dans vos cervelles... Et ils m'ont répondu. Vous les avez entendus, eux aussi ! Prenez garde ! Si vous ne suivez pas les chemins que je vous ai marqués, si vous ne me rendez pas les fusils cachés encore dans la broussaille, si vous tuez, si vous mangez vos voisins, si vous avez même l'intention de tuer, j'appellerai aussitôt les Blancs qui habitent la France et ils m'enverront le lendemain des bateaux, des fusils, des canons que nul ne pourra compter, et ils vous fendront les reins du haut en bas !... Est-ce cela que vous voulez ? »

« Bien entendu, les chefs, les sorciers et les petits ambitieux friands de chahut, de disputes et de viande humaine, ne se le firent pas dire deux fois. Et ils se tinrent tranquilles, grâce au téléphone souterrain que Lecœur avait inventé et qui remplaçait le fil de cuivre, les godets de porcelaine et les poteaux que le génie n'avait pas encore installés entre ce poste et notre escale, — ce qui est fait aujourd'hui.

« Comme vous le voyez, Lecœur savait palabrer. Pourquoi n'en est-il pas resté là ?... Fort impressionnés par son stratagème, les gens turbulents du pays firent leurs petites affaires sans provoquer de troubles. Et la paix s'installa dans ce district, sous la direction d'un astucieux sergent et de huit tirailleurs qui se faisaient livrer tous les matins de larges provisions de vin de palme.

« De temps en temps, l'un d'eux venait à Sassandra pour acheter chez moi des condiments, des conserves et des cartouches de chasse destinées au fusil du sergent, pour toucher la solde et l'emporter au chef-lieu où chaque tirailleur était prince. Ces émissaires m'apportaient des lettres du sergent

Lecœur. C'est ainsi que je connus, mois par mois, les événements de son poste en forêt. Car il habitait vraiment la forêt. Pas quelques arbres par ci, par là, mais un de ces fouillis d'où peuvent à peine se tirer les éléphants, les chimpanzés et les sauvages.

« Aussi je sentais bien qu'il s'ennuyait. Je lui envoyais des bouquins, des journaux vieux de deux mois, des liqueurs et des apéritifs. Rien à faire : Lecœur s'ennuyait... Il ne pouvait pourtant pas faire la guerre pour se donner de la distraction. Neuf Lebels et quelques milliers de cartouches n'auraient pas été très loin à travers les fûts d'acajou, d'avodiré, d'iroko, d'azobé, de je ne sais quoi encore, qui vous dominent comme de grands cierges blancs lorsque vous vous promenez dans ce maquis humide et ténébreux.

« Lecœur s'ennuyait, et ce n'est pas lorsque ses huit tirailleurs s'adjugèrent huit filles de l'endroit pour en faire leurs épouses que l'ennui risqua de lui passer.

« Sa situation dans le pays était toujours énorme, par le fait qu'il parlait souvent et devant témoins à la bouche de son puits. Les Noirs n'avaient pas remarqué qu'il lui manquait des dents et que son cheveu devenait rare : il était un phénomène barbu, le maître de Soubré, le dieu de la forêt.

« Un jour, vint au poste, avec son père, une jeune Guerzé fort pimpante, comme il s'en trouve dans cette race de forêt monstrueuse. Il la réclama pour servante. Le père ne fit aucune difficulté. Pour moi, je crois que ce sont les sorciers du pays qui avaient poussé l'homme à offrir sa fille...

« Ce qui arriva, les jours suivants, fut pénible. Quand ces sauvages constatèrent que leur dieu était descendu de son Olympe, quand la fille eut raconté partout qu'il était un homme comme les autres, la colère de ces gens fut terrible. Le tam-tam de guerre se répandit parmi les friches, ébranla les grands arbres. Le puits, le fameux puits, on ne le redoutait plus : la gueuse s'était penchée, comme le chef blanc, sur l'orifice, avait parlé et reconnu ses propres paroles, en pur guerzé...

« Lecœur et ses huit hommes furent massacrés une nuit. On n'a jamais retrouvé un seul de leurs os, mais seulement des boutons de cuivre, le casque du sergent avec son ancre dorée, les galons d'or et les fusils...

« Alors, vous comprenez maintenant pourquoi je ne veux pas vous laisser remonter la Sassandra, courir sur les sentiers de forêt. Attaqué, vous êtes homme à vous défendre durement. Raison de plus pour qu'en vous absorbant, par petits morceaux avec le *foutou* national, on soit persuadé d'assimiler vos qualités de tireur et votre courage...

« Je sais bien que là où une compagnie armée jusqu'aux dents ne passe pas, se fait massacrer, un homme seul, confiant dans son audace et son prestige, peut traverser, surtout pour faire des affaires... Mais je ne me sens pas capable de prendre à votre égard ni envers M. Corvadier, mon ami et votre associé, une telle responsabilité...

« Pourtant, croyez-moi, je ne les crains pas les responsabilités ! Ici, cela fait partie du métier, de la vie !... »

Pendant que M. Rey monologue de la sorte, avec les gestes et les dessins dans l'espace qui accompagnent toujours l'élocution des Méditerranéens, je contemple ma goélette, encore blanche, qui fait partie du paysage. La brise du sud-est passe par le goulet, survole les comptoirs, nous évente, mais ne dérange pas le bateau. Il me semble que je suis possesseur d'un des yachts amarrés et ancrés, l'hiver, à Monte-Carlo.

— Voulez-vous venir demain à bord ? dis-je à M. Rey, pour visiter ma cargaison ?

— D'accord. Auparavant, nous réglerons les questions d'assurances. Vous êtes de cet avis, n'est-ce pas ? En attendant, venez vous rafraîchir. Vous n'avez pas entendu sonner la cloche ? Non ? Vous n'êtes pas habitué, voyez-vous... C'est la cloche de l'apéritif...

Et ce bon M. Rey éclate de rire. Déjà les amis de l'escale sont arrivés.

Le rite de l'apéritif colonial, solennel et familier à la fois, parce qu'on ne sait quoi se dire ou qu'on a trop à se dire, ne serait pas changé aujourd'hui, je le sens bien, si Koffi n'était venu nous voir.

— Koffi ! dit son maître, apporte la grenadine !

Le chimpanzé écarte le boy, va au buffet, prend une chaise, l'approche, monte dessus, et choisit la bouteille de sirop rouge.

— Va chercher ton gobelet !

Et Koffi s'empresse, l'air très sérieux, d'aller saisir une vieille boîte de conserve rangée sur l'appui d'une fenêtre et dont on a adouci les bords. Son maître lui verse beaucoup de grenadine, quelques gouttes d'absinthe, et fait le plein d'eau.

Avant de boire, Koffi remercie en quelques mots, de ses mots à lui, que j'apprendrai plus vite encore que le malinké, je le sens bien. Dès qu'il a fini, il fait le tour des invités et leur tend la main. Personnellement, je n'ai droit qu'à un adieu distrait. Pour son maître, il fait mieux : il lui prend les doigts gras et roses entre ses dents, et, tout doucement, les mouille de sa salive. Koffi a les traits un peu brutaux comme ceux de beaucoup de nos garçons de quatorze ans, toutes distances gardées. Mais dans ses yeux marrons brille une flamme d'amitié, une tendresse même, qui me remue. « Encore un crève-cœur que je me prépare pour le jour où il faudra l'expédier », me dis-je en moi-même. En passant devant les boys, Koffi les a un peu houspillés. Les invités rient. M. Rey plaisante les boys.

— Il existe entre les chimpanzés et les Gouros de la Côte d'Ivoire des haines originelles, explique-t-il. De véritables luttes de tribus à tribus. C'est une guerre de races... Au fond, ajoute-t-il, nous ne savons pas tout ce qui se passe en forêt...

Les invités opinent. La plupart, à côté du sujet. Ils sont insignifiants ou le paraissent. Car une étrange discipline joue dans les maisons de commerce comme dans l'administration, et souvent un commis n'ose parler à son aise devant son patron. Le plus important de tous, ce soir, c'est le directeur du comptoir de la *United Trade*, auquel je verserai les primes d'assurances.

— Venez demain à bord, lui dis-je, avec M. Rey. Vous verrez, de vos yeux, les sujets, et vous pourrez certifier leur bon état...

— Vous y ajouterez Koffi et Nine ! dit M. Rey, et peut-être d'autres bêtes qui vont nous arriver de la forêt.

On mange beaucoup à terre. J'ai un bel appétit, mais je me porte mieux quand je fais mon repas d'un seul plat. Le dîner de M. Rey comporte sept services et deux vins. C'est trop. Sa table est renommée. Il ne s'est jamais laissé dominer par son cuisinier ni ses boys. Il tire du pays toutes les

ressources possibles. Poisson de mer et poisson de rivière, grosses crevettes, camarons, — ces espèces de crevettes-écrevisses qui fréquentent ici les cours d'eau, — volaille, gibier, radis et salades d'Europe qu'il arrive à faire pousser dans son jardin, et jusqu'aux gros escargots de forêts que mangent les indigènes et dont la chair s'apparente au caoutchouc. Cependant, je me prends à regretter les repas de langouste et de poulet que je faisais sur la Côte des Graines, repas tout simples dans lesquels la langouste énorme et pleine entrait pour trois sous et le maigre poulet pour dix sous ! Je regrette aussi mon riz du bord, si léger, malgré l'huile de palme...

Il faut m'excuser si je mentionne les repas chez M. Rey : le colonial est comme les autres hommes, il ne vit pas que de grand air et de rêveries aux étoiles...

Les bourgeois sédentaires ignoreront toujours le plaisir que l'on prend à retrouver un lit, un vrai lit, un large lit, avec la moustiquaire qui vous procure une deuxième intimité. Par bonheur pour eux, le service militaire et la literie de caserne leur permet, une fois dans la vie, d'être comblés par cette béatitude. Ce qui leur manquera toujours, c'est, dès le matin, la visite de Koffi l'audacieux, de Nine, la tendre fillette pleurnicheuse, de l'antilope rayée, curieuse et guindée, autour d'une table qui vous met en face d'un brave homme, d'un homme solide, et d'un fameux café mêlé de lait condensé.

Koffi est heureux des biscuits que je lui donne et qu'il chipe aussi à Nine. Celle-ci pleure et demande la protection de son maître. M. Rey me l'envoie, afin qu'elle comprenne que je dois devenir son second père nourricier. Je chasse Koffi, je fais semblant de le battre. Il comprend fort bien que la moindre colère ne me possède pas. Et il rit, découvre ses dents plates et jaunes, bat le plancher avec ses longs pieds, frappe sur la table, sur les chaises, sur tous les objets de la salle à manger.

— Koffi est content, me dit son maître. C'est bon signe. Il vous a accepté. Il était temps que je m'en débarrasse. Il poursuivait les fillettes indigènes... Quelque jour, on l'aurait retrouvé empoisonné...

Et, comme j'ai l'air surpris :

— Oh ! ajoute M. Rey, nous vivons ici sur une des terres

du poison : comme en Gold Coast ou au Dahomey. C'est si facile ! La forêt en est pleine, de poisons... Et le procédé a un avantage : nul ne peut connaître le meurtrier. Il faudra donc vous méfier, avec votre équipage. Koffi est très fort pour son âge. Il n'est pas beau. Il est même laid. Car il y a chez eux, comme chez nous, de beaux garçons et de belles filles. Mais c'est un magnifique échantillon de la race... J'ai assez d'habitude pour les reconnaître. Ainsi, Nine, qui n'est pas encore très formée, sera une belle fille, « si Dieu lui prête vie »... Regardez bien, vous allez vous rendre compte de la force de Koffi...

Le chimpanzé vaque dans la cour à ses futiles occupations, mange une banane, tiraille les vêtements des serviteurs et grimpe sur les arbres pour fuir leurs représailles.

— Koffi, viens m'aider ! lui dit son maître en faisant mine de pousser une balle de cotonnades anglaises qui pèse plus de soixante kilos.

Et le chimpanzé accourt, en s'aidant de ses mains.

— Et ne marche pas comme un singe ! s'écrie M. Rey.

Et Koffi se redresse, tend les bras, demande pardon à son maître, prend sa place et fait rouler la balle de cotonnades, tout seul, jusqu'à l'entrée du magasin.

Je sens bien que les heures vont passer très vite à considérer ces êtres que je n'ai jamais pu observer dans leur climat. Je pense aussi que c'est folie de les étudier dans leur exil, derrière les barreaux d'une prison !

— Offrez-lui une cigarette !

Koffi prend gravement la « Régie Maryland » que je lui tends et l'introduit entre ses longues lèvres. Une allumette, et voilà que le chimpanzé tire, garde la fumée, pose la cigarette sur le sol, renvoie la fumée et reprend sa cigarette avec ses lèvres, sans se tromper d'extrémité, bien entendu...

Nous décidons d'aller à bord avec le directeur de la *United Trade*, avant la grande chaleur de onze heures. Koffi nous suit. Je lui offre la main. Il la prend, tandis que Nine s'est agrippée à M. Rey. Nous avons l'air de deux pères de famille suivis de leurs serviteurs, qui sont les piroguiers.

Sur la berge, des Noirs se baignent. Les requins ne franchissent pas le goulet et les crocodiles ne descendent pas si bas. Pendant que nous attendons l'arrivée du directeur de la

United Trade qui va visiter ma goélette, Koffi lance des pierres aux baigneurs nus, pour jouer, ou rattrape les projectiles que les Noirs lui relancent avec de gros rires et des injures drôlatiques plein la bouche. Les bras des hommes agissent comme une catapulte, le bras de Koffi se balance et se détend comme une fronde. La force et la précision de ses coups sont admirables.

Une jeune négresse remonte la pente de la rive. Koffi va vers elle et, tout doucement, se met à lui téter un sein. Il ne la lâche qu'aux cris de son maître qui répond aux cris de la fille. Et, pour faire oublier cette incartade, Koffi aide, de toutes ses forces, nos hommes à pousser à l'eau la lourde pirogue qui doit nous porter à bord de ma goélette.

Je m'attends un peu à trouver ivre tout mon personnel navigant. Il m'a été facile de remarquer l'accord qui s'est rapidement établi entre le nouveau capitaine et son équipage, fondé sur un goût commun pour les boissons alcoolisées. Or, on boit beaucoup dans la forêt, et les comptoirs sont garnis de bouteilles carrées, de bouteilles rondes, à étiquettes françaises, allemandes, anglaises.

A première vue, dès que nous avons enjambé le bastingage, il devient évident que les hommes sont affectés par un roulis intérieur. Seul, le cuisinier se tient bien, parce qu'il est assis devant la cuisine. Le bassin de l'hippo manque d'eau, ainsi que les abreuvoirs de la panthère et du buffle. L'hyène tire la langue. Le porc-épic s'agite. Le ratel fait des cabrioles. Le chevrotin et le calao se dirigent vers nous comme vers des sauveurs. Je suis persuadé que toutes ces bêtes aisément familières se rendent parfaitement compte de la différence d'intérêt que peuvent leur porter des hommes blancs et des hommes noirs. Je n'en suis pas à ma première expérience de cette sorte.

— Belle pièce, votre hippo ! me dit M. Rey. Mais si vous pouvez vous débarrasser de la panthère, le plus tôt possible, n'hésitez pas.

— Pourquoi ? Elle a l'air très calme et n'est pas fragile. Grâce à son ami le chien...

Et je lui raconte leur histoire en quelques mots.

— Très bien, dit M. Rey, mais la panthère, ne l'oubliez pas, ça porte malheur...

Je ne souris pas, par politesse. Cependant, la foi en mon étoile est plus forte, chez moi, que la peur des présages. Je déclare simplement au directeur de la *United Trade* que je n'assurerai pas le fauve, et que je courrai tout seul son risque. Et, en riant, j'ajoute que le chien me sert d'assurance contre la neurasthénie et la mort de la panthère.

— C'est tout de même un chien, dit M. Rey, en caressant la pauvre bête qui s'est réfugiée entre mes jambes, à la vue de Nine et de Koffi, et qui tremble de frayeur.

Et il s'amuse fort de mon écriteau : *Arche de Noé.*

— Vous êtes un peu jeune pour le rôle, me dit-il, mais vous réalisez une de mes premières ambitions.

Les grues couronnées se mettent à pousser de grands cris dès que j'approche la main de la cloche. L'hippo renifle et roule de gros yeux. Les singes grimpent dans les haubans et s'installent sur les vergues. Les ombrettes s'écartent avec prudence, en crabes...

Koffi, qui s'est penché sur le panneau de cale, recule à mon appel. Par bonheur, il n'a pas aperçu la vieille ennemie de sa race, la bête au pelage fauve taché d'ombres. Il se précipite alors sur le chien, pour lui chercher les puces. Entre ses fortes et longues mains, le pauvre animal demeure immobile, saisi, inhibé. Je tâte ses flancs : ce ne sont pas de tels exercices qui guériront sa maladie de cœur. Il est laid, méfiant, mais il me devient sympathique.

* * *

La prime d'assurance est versée pour l'hippo, le buffle, Koffi et Nine. Il ne reste plus qu'à attendre les bêtes qui vont descendre de la forêt. J'envie maintenant les racoleurs noirs et je me surprends à trahir les intérêts de mon associé. Ne suis-je pas heureux de ces retards qui me permettent de jouer au yachtman millionnaire en villégiature au milieu d'une baie enclavée dans cette forêt immémoriale ? Les dangers qu'elle contient, et que je n'ai fait que deviner dans le district d'Assinie, m'exaltent. Cette verte puissance, même avec ses mystères sanglants, ennoblit ceux qui l'approchent, quand elle ne rend pas fous ceux qui l'habitent.

Nous sommes allés en visite chez M. le Résident. C'est un

administrateur de 3e classe. Je ne sais s'il est jeune ou vieux. Il est assez desséché, jauni, parcheminé. Il parle par sentences et doit connaître son règlement par cœur, ainsi que l'annuaire de l'Administration coloniale. A l'entendre, je suis porté à croire que la majesté de la forêt et la grâce du site qu'il habite ne le touchent pas. Il regrette Saint-Louis du Sénégal, où il a pris sa femme.

L'énorme et tendre créature nous fait manger un riz sénégalais au kandia et s'excuse de ne pas pouvoir nous offrir un couscous de mil avec des courges, des papangayes et du *lalo*. C'est toute sa nostalgie de Saint-Louis qu'elle exprime ainsi. Cela me serre le cœur. Je lui parle ouolof : elle me répond avec enthousiasme et la gorge serrée. Les gens qui n'ont vécu que dans le Sud ne peuvent imaginer toute la familiarité poétique en usage dans les manières et le parler du vieux Sénégal. Émue par ma randonnée, dans l'impossibilité où elle se trouve d'aller à bord de l'*Henriette* visiter ma ménagerie, cette brave femme m'offre un rat palmiste apprivoisé qu'elle appelle Émile.

Émile n'est pas autre chose qu'un écureuil de palmier. Il mange des biscuits sur un coin de table, fort correctement. Comment va-t-il pouvoir vivre avec le chat du Cameroun et les serpents ? J'imagine que des difficultés vont commencer entre mes passagers.

Le milicien de la Résidence, en tournée de police dans l'escale, nous a ramené, un matin, tout mon équipage, sauf un matelot demeuré à bord, complètement ivre. En tête, mon capitaine manchot, Domingo Mendy. Que faire ? Ce n'est pas ici que je pourrai remplacer de tels hommes qui, au demeurant, ne sont pas de mauvais diables et ont la navigation dans la peau. Je ne les donnerais pas pour des sextants et des compas de précision.

Comme Domingo parle le français (il a été élevé dans une Mission des Pères du Saint-Esprit), M. Rey le fait comparaître devant lui avec ses hommes et leur tient ce langage :

— Connaissez-vous les gens du pays de Man ?

— Nous ne les connaissons pas ! dit Domingo.

— Vous m'écoutez ?

— Nous t'écoutons !

— Eh bien ! ces gens-là avaient besoin de venger dix-neuf de leurs hommes qui avaient été tués et mangés par les Bétés, leurs voisins. Ils firent la guerre aux Bétés, qui sont proches de nous, à deux jours de marche. Ils leur tuèrent vingt-six hommes, les découpèrent, et les mangèrent frits dans l'huile de palme. Aujourd'hui, les Bétés recherchent sept Manos pour que le compte soit juste : c'est indispensable pour la conclusion de la paix. Les Bétés sont mes clients... Je n'ai qu'à les faire avertir que des Manos rôdent dans nos rues et boivent tout leur vin de palme...

D'un signe, Domingo Mendy entraîne dehors ses hommes et leur traduit cette palabre. Moins d'une heure après, je les aperçois dans la mâture. Ils ne sont jamais plus descendus à terre. J'ai préféré cet avertissement à toutes les sanctions que j'aurais pu appliquer pour abandon de navire. Je dois ménager mon capitaine : ne sont-ce pas ses déclarations qui feront foi pour les assureurs en cas de mort d'animaux à notre bord ?

— Ces hommes craignent plus leurs semblables que nous... dis-je. Ils nous savent indulgents...

— Et faibles..., dit M. Rey. Faites attention. Ils ne comprennent pas la faiblesse. Ainsi, tout dernièrement, un gouverneur passa chez les Gouros, en tournée. Il leur demanda s'ils étaient contents de leur administrateur. A la moue que firent les chefs, il comprit que ça n'allait pas. Interrogé à ce sujet, un des anciens finit par dire : « C'est un commandant de rien du tout ! »

« — Et quel commandant vous plairait donc ? demanda le gouverneur conciliant.

« — Capitaine Caussade ! dirent-ils d'un seul élan.

« Renseignements pris, ce capitaine, qui avait commandé la région, usait de méthodes aussi dures que simples. Ses sentences se réduisaient à trois ou quatre formules précises et rapides. Ajoutez à cela qu'il connaissait assez bien l'esprit et la sensibilité de l'indigène. Ainsi, pour faire avouer un coupable, il le faisait suspendre, les yeux bandés, à une branche d'arbre au moyen d'une corde qui passait tout juste sous les aisselles, les pieds de l'homme touchant terre. A ce moment, un jardinier creusait doucement la terre sous les pieds de l'homme. L'impression de sentir le sol se dérober

sous lui poussait aussitôt l'accusé à avouer. C'est même ainsi que j'ai compris l'angoisse que déchaîne un tremblement de terre... Inoffensif, le procédé réussissait toujours. D'autres châtiments, en revanche, étaient moins bénins, tels que les coups de lanière sur le derrière. Eh bien ! c'est ce chef blanc que les chefs noirs réclamaient ! Il nous est bien difficile de connaître les Noirs !...

— Peut-être, dis-je, si l'on avait consulté les populations au lieu de consulter les chefs (pour qui cette justice expéditive favorisait l'exercice facile de leur fonction), peut-être le plébiscite eût été différent...

— Ce n'est pas certain. Ces gens aiment l'autorité. Je pourrais vous citer cent exemples...

Les hommes sont arrivés de la forêt avec un hippopotame nain, un éléphanteau noir et ficelé comme une andouille de Vire, deux iguanes, des singes colobes, des singes dianes, un lynx, un serpent boa, quelques menues autres bêtes et une paire de pointes qui donneront une trentaine de kilos d'ivoire. Mon voyage devient magnifique. M. Rey ne cache pas sa joie et gratifie aussitôt ses racoleurs et les piroguiers. Car tout ce monde est descendu en pirogue, ce qui ne va pas sans difficultés, les fleuves et les rivières de la Côte d'Ivoire étant peu navigables.

L'hippopotame nain, presque adulte, est gros comme un énorme porc. C'est un animal très rare et fort coléreux.

— Impossible à apprivoiser, dit M. Rey. Gardez-le bien, mais gardez-vous en. C'est une brute... L'éléphanteau sera plus facile. Pièce rare aussi. Avec des bananes, vous en ferez vite ce que vous voudrez. Pas besoin de cage. Vous entraverez ses pattes de devant et ses pattes de derrière, par paires. Il n'a pas plus de quatre mois.

Les hommes expliquent qu'ils se sont emparés de la mère avec un piège fait d'une lance qui tombe sur la bête, chargée avec une grosse bûche, et la transperce après avoir été déclenchée au moyen d'une petite liane tendue dans un sentier.

— Nous avons beaucoup travaillé ! disent-ils.

Et c'est vrai. Je n'ai qu'un regret : celui de ne pas avoir été avec eux, non pour tuer, mais pour voir des sentiers, des

collines, des forêts, des hommes que mes semblables n'ont jamais vus.

Mon retard ne charge plus ma conscience. J'ai des excuses au plaisir que j'ai trouvé ici, dans ce site inégalé sur cette côte, malgré la chaleur humide qui, par moments, me prive de mes moyens physiques et de ma volonté. Ma campagne est assurée. Sauf accident grave, j'ai réussi. Ma joie du début s'affermit : je suis heureux et utile à la fois. Un remords semble poindre dans ma conscience au sujet de la capture et de la séquestration de ces bêtes libres : il ne me tourmente pas encore.

Nous n'avons pas laissé aux derniers venus le temps de se réacclimater à terre : d'emblée ils ont été installés à bord. Un autre bassin a été fabriqué pour l'hippo nain qui descendra, lui, à fond de cale, car il serait capable de tuer le fils des hippos géants. L'éléphanteau est mis sur le pont, avec un tas d'herbe devant la trompe, les deux pattes de derrière reliées à un des mâts par une bonne corde souple, celles de devant retenues dans la direction des ridoirs de haubans.

Dès qu'il aura accepté ma présence et mon amitié, peu à peu je lui donnerai un peu plus d'aisance. Pour le moment, je lui offre des bananes et j'en ai fait charger des régimes par pirogues entières : à dix sous le régime de deux cents bananes, qui est le cours libre de la région, je ne me ruine pas.

Je l'appelle Samô, qui est son nom en mandingue, pays de ses ancêtres. Il a l'air si intelligent que je ne doute pas de me faire très vite adopter. Ève fut tentée par une pomme. Cette petite femelle sera séduite par des bananes et des soins corporels. L'histoire, dit-on, n'est qu'un perpétuel recommencement.

Nous avons ajouté Samô et l'hippopotame nain sur les déclarations d'assurances. M. Rey a versé les primes. Comme nous ne savons pas le prix de ces bêtes et qu'il ne m'appartient pas d'en discuter avec un homme de cet âge et de cette qualité, il est entendu que nous partagerons les charges et les avantages de l'opération, y compris les deux chimpanzés, la biche rayée et les bestioles qu'il me livre : singes capucins, colobes, deux iguanes, etc... C'est un très brave et très digne homme.

On rencontre bien des cuistres aux colonies comme ailleurs, des hommes, chétifs d'esprit et de cœur, qui jouent aux grands

seigneurs parmi les Noirs et qui croient s'élever par leur insolence ; on fréquente aussi des demi-fous, des exaltés (ce ne sont pas les moins pittoresques) ; des hommes pour lesquels la colère est un vice choyé ; d'autres dont le climat n'a pas écrasé l'esprit de haine ; mais on y trouve des hommes merveilleux d'équilibre, de bonté volontaire, de douce fermeté, qui font aimer la vie, même la rude vie tropicale. J'étais enchanté de ma solitude : je suis vraiment ravi par la fréquentation de cet homme dont l'humeur, sans être toujours égale, reste si apaisante. Avec lui, je ne me sens pas cette envie de discuter qui nous persécute tous, sous le terrible climat du tropique...

* * *

Derniers jours à Sassandra. J'ai fait la tournée des adieux, après plus d'une semaine de repos, d'apéritifs et de dîners. C'est à la veille même du départ que se place l'épisode le plus curieux de mes premiers contacts avec Koffi, le chimpanzé.

M. Rey a ordonné à son cuisinier de me faire rôtir deux poulets de sa basse-cour, deux poulets engraissés avec du riz cuit, du manioc et des ignames bouillis, deux poulets très différents des poulets de course auxquels la hâte des achats aux marchés indigènes et dans les villages m'a habitué.

Ponctuel (tout le service de M. Rey est ponctuel : il paie bien et sait ce qu'il veut), le cuisinier s'est mis en devoir d'attraper les deux volailles et de les préparer. Koffi est dans la cour. La scène ne lui a pas échappé. Il se rapproche du cuisinier, surveille tous ses gestes. Les Noirs n'égorgent pas les poulets avec le même soin qu'apportent nos paysannes pour ne pas répandre inutilement le sang : ils tranchent à moitié la gorge...

Le cuisinier saisit donc un coq, le couche sur une caisse vide qui sert de billot. Jusque-là, Koffi pense que l'homme s'amuse avec la bête : il a tellement joué de la sorte lui-même avec Nine, avec les poules, avec les chats auxquels il cherchait à arracher les griffes.

Quand, soudain, il s'aperçoit qu'après le passage du couteau sur le cou tordu le sang gicle et que la volaille jetée à terre se débat dans une violente agonie, Koffi fixe la scène avec des yeux démesurément ouverts, découvre les gencives

non pour rire, mais pour grimacer, une grimace de terreur et de dégoût... Il ne sait peut-être pas ce qu'est la mort, mais il connaît la souffrance. Toute sa face le révèle, il a horreur du sang. Le cri rauque qui lui échappe, la crispation de ses longues mains roses marbrées de noir sur son visage et sa poitrine, tout trahit son angoisse énorme, profonde. Koffi voit le sang, il subit la répétition du supplice au détriment de la seconde volaille, il est révulsé... Il voudrait fuir, il se cramponne à la caisse vide, tachée de rouge, et il râle lui-même, de toute la force du coffre, mal arrondi et poilu comme un sanglier, qui lui sert de poitrine... Koffi voit la mort... Son âme profonde la sent, tout comme ses entrailles, sa cervelle et ses sens.

Je l'appelle. Il finit par s'arracher au spectacle de cette exécution quand les poulets demeurent inertes et que le cuisinier, indifférent, est parti, après avoir donné l'ordre au marmiton de plumer les volailles... Alors, il se jette contre moi, poussé par un élan de confiance véhémente, s'agrippe à mes bras, me tend ses lèvres extensibles. Il transpire et exhale cette odeur spéciale que donne la sueur des chimpanzés, un peu âcre et musquée... Koffi me serre à m'étouffer. Il est très fort et il se sent tout à coup très faible devant la souffrance et la mort... Peut-être sera-t-il maintenant comme la femme de Ouidah qui ne peut plus supporter la vue des couteaux...

Pendant le drame, Nine, à côté de nous, n'a pas cessé de décortiquer des fruits et de les mastiquer avec lenteur et un incroyable détachement.

La scène a été providentielle. J'ai calmé Koffi, lui ai fait boire une grenadine plus chargée d'absinthe que d'ordinaire. Il m'embrasse et se cramponne à moi. Notre amitié est scellée...

Il s'est laissé embarquer avec moi. Il a même permis que son maître lui fixe au cou son vieux collier de cuir à cadenas. Nous l'avons, bien à contre-cœur, attaché près de la barre, loin des animaux. Avec Nine, il a été le dernier à monter sur notre vieux navire, au milieu de cette rade où j'aurai passé quelques beaux jours de ma vie.

Adieux à M. Rey, une dernière bouteille de champagne à bord. Puis, nous avons levé l'ancre au début de la marée descendante, nous laissant porter par le courant et guider

par deux pirogues chargées de pagayeurs qui nous ont pris en remorque.

Tout le cher paysage torride défile lentement devant moi. A gauche, ce sont les premiers contreforts de cette forêt qui me fait frémir et que je veux revoir, et l'amorce de la route côtière, et le village de pêcheurs. A droite, tout contre le ciel, la colline chevelue avec ses hautes torsades sombres et le petit contrefort où j'aimais monter, le soir, à l'heure qui précède la fermeture des boutiques et l'apéritif. De là, je contemplais, éclairés par les bas rayons du soleil déclinant, ma goélette toute blanche, qui paraissait neuve et si ardente avec sa guibre au dessin bien conservé, son tableau arrondi, ses mâts cintrés, le petit castel de l'Administration, les toits gris du commerce, la surface plate de la rade, de cette petite mer intérieure où j'ai régné pendant quelques jours et où j'aurais voulu acclimater des cygnes ; enfin la maison de mon hôte. Encore trop proche de la civilisation, une telle demeure abrite néanmoins toutes les qualités de l'homme, véritablement homme, qui s'est évadé, mais qui garde, contre l'entourage indigène et contre le climat, sa personnalité entière si accessible aux joies et aux peines d'autrui.

Le goulet est franchi. Nous voici en mer, lentement bercés. Je n'aurai plus beaucoup de temps pour rêver, car mon cheptel vif s'est considérablement accru. Obligé peu à peu de devenir arbitre, pacificateur, médecin, organisateur et intendant, quelque peu dompteur, parfois le sentiment de ma faiblesse me domine au centre de ce petit monde isolé.

Je demande alors à un matelot de m'inonder d'eau de mer, à pleins seaux, à la grande stupeur des singes et de Koffi qui se demandent comment un être qui marche debout et leur ressemble peut aimer l'eau à ce point, et qui en oublient leurs disputes, leurs gaspillages, toute leur futile agitation.

Les nerfs calmés, le corps rafraîchi, je me sens plus d'audace et de résolution pour continuer ma route, pour doubler le cap des Palmes et remonter vers le nord.

André Demaison.

(La dernière partie au prochain numéro.)

LE GLISSEMENT DE L'ÉTAT

XII (1)

APRÈS L'EXPÉRIENCE BLUM

La situation politique a brusquement évolué au milieu de juin. Le cabinet Blum, au cours d'une nuit orageuse, a soudain demandé des pleins pouvoirs. La Chambre les lui a accordés. Le Sénat les lui a refusés. Moins nerveux et plus prudent, il a vite discerné que la requête du cabinet Blum engageait dangereusement l'avenir. Il a arrêté dans une séance mémorable ce projet galopant de dictature. Le cabinet Blum s'est retiré après un an d'existence. Avec lui s'achevait la première partie du règne du Front populaire, l'ère des espérances frénétiques et des illusions, des improvisations et des gaspillages. Les caisses de l'État se trouvaient près d'être vides.

Comment les choses en sont-elles arrivées là ? L'histoire du glissement de l'État s'est rapidement compliquée depuis un an. Au cours des précédentes études, nous avons montré comment le pouvoir exécutif avait peu à peu perdu toute autorité. Il avait abdiqué au profit des Chambres qui ne se contentaient pas de légiférer et de contrôler, mais qui dominaient les gouvernements. L'État ne défendait plus le budget contre le Parlement, enclin aux largesses électorales. Il ne défendait plus l'administration contre les exigences des élus. Il ne défendait même plus les prérogatives de son commandement contre les ingérences continuelles du pouvoir législatif. Les ministères finissaient par être des instruments, à l'usage des parlementaires souverains. L'État s'effaçait.

(1) Voyez la *Revue* du 15 février 1937.

L'ÉCLIPSE PARLEMENTAIRE

Or les Chambres, ce sont les partis. Les partis sont électifs. Les élections dépendent des comités, des puissances occultes comme la franc-maçonnerie, des organisations comme celles des syndicats. Le Parlement était omnipotent tant qu'il était soutenu par les masses électorales auxquelles il distribuait ses bienfaits aux frais des contribuables. Mais un jour ces masses flagornées et jamais éclairées sur leurs devoirs, sur les conditions de la vie publique, sur les nécessités permanentes d'un État, se sont avisées de leur puissance. Elles ont cru qu'elles pouvaient commander directement. Et le Parlement, du jour au lendemain, a été réduit à la situation humble de chambre d'enregistrement.

La rapidité de cette opération est un des phénomènes les plus curieux de l'histoire contemporaine. Le destin ironique a voulu que le cabinet Blum, qui se prétendait le plus démocratique des ministères que la République ait connus, dirigeât la plus grande entreprise qui ait jamais été tentée contre les institutions parlementaires. Les Chambres ne se sont pas aperçues tout de suite de l'accident dont elles étaient les victimes. Au Palais Bourbon, le déchaînement et l'euphorie du front populaire défendaient tout discernement. Le Sénat, plus réfléchi, faisait bien quelques remontrances, en attendant des jours meilleurs. Les jours meilleurs ne venaient pas. Et comment seraient-ils venus ?

Le cabinet Blum dès son avènement avait découvert le ministère des masses. Il s'appuyait sur lui sans fierté, sans paraître se douter qu'il avait trouvé son maître. Le ministère de front populaire sacrifiait avec empressement le Parlement et imaginait qu'il avait désormais un appui bien plus solide. Le Parlement restait au travail, si l'on peut dire, à titre d'ornement. Les décisions, les lois, l'interprétation des lois, la direction politique lui échappaient. C'est la C. G. T., ce sont les syndicats révolutionnaires, ce sont les chefs communistes qui étaient les vrais inspirateurs de tout ce qui s'accomplissait. Quand M. Jouhaux, qui cumule tant de fonctions, s'est avisé d'ajouter une occupation nouvelle à toutes les autres, et qu'il s'est improvisé prophète,

il a dit, du moins d'après les journaux : « L'ère de la politique est finie. » La formule a été tout de suite contestée. Le sens n'en a pas été modifié. M. Jouhaux, qui est trop accaparé par ses multiples emplois pour avoir le goût des nuances, a simplement fait avec une certaine brusquerie une constatation. Il a voulu dire que les Chambres ne comptaient plus, que l'existence du cabinet Blum ne dépendait plus d'elles.

On s'est récrié. On a dit que c'était la fin de la République démocratique. C'est une question qui peut être discutée. La loi essentielle de toute démocratie, c'est la loi du nombre. Il n'est pas inconcevable que le nombre vaille hors du Parlement comme à l'intérieur du Parlement. En quoi est-il démocratique que la volonté populaire élève sur le pavois M. Sarraut ou M. Chautemps et en quoi ne serait-il pas démocratique qu'elle élève M. Jouhaux ? La seule différence entre ces manifestations du nombre est que l'une se fait par l'intermédiaire du Parlement et l'autre par l'intermédiaire de la C. G. T. Ce qui est vrai dans les plaintes de ceux qui déplorent la décadence des institutions démocratiques, c'est qu'elles sont en train de périr sous les formes parlementaires. Par le système de la libre discussion, de la controverse des partis et de l'expression des opinions diverses, il y avait à l'arbitraire une limite, et à défaut d'une limite, une consolation. Les cabinets radicaux, durant un demi-siècle, ont fait ce qu'ils ont voulu et parfois avec une certaine brutalité, comme au temps de M. Combes ou du cartel de M. Herriot. La liberté de la critique et la liberté de la presse suffisaient au sentiment d'indépendance dont les Français gardent le goût. Les masses sont peu patientes, plus portées à user de leur force, et leur règne n'est pas précisément celui de la tolérance. Elles crient contre le fascisme, et elles pratiquent un fascisme rouge, qui tend à ce que le langage barbare des modernes nomme un État totalitaire.

Il y avait donc quelque chose de fondé dans les protestations de ceux qui signalaient dans la politique du cabinet Blum une action antidémocratique, si l'on entend par là une action antiparlementaire, dirigée contre les institutions, les coutumes libérales ou ce qui en restait, la constitution. Le Sénat avait un sentiment juste quand il protestait contre

les habitudes du cabinet Blum et quand il rejetait la loi contre la presse. Le Sénat est composé en majorité de radicaux. Il est certes très avancé. Mais il est très attaché encore à un ensemble d'usages qui sont désignés sous le nom de libertés démocratiques. La Haute Assemblée a eu l'impression confuse et forte que le cabinet Blum était en train de changer la figure de la République. Elle ne reconnaissait plus le régime qu'elle était habituée à honorer et à gérer à sa guise.

LES NOUVEAUX MAITRES

Un transfert d'autorité est à lui seul une révolution. Le cabinet Blum a accompli celle-là tout de suite. C'est une question de savoir s'il a voulu ce qui est arrivé. C'est un fait qu'il a accepté les événements, même sans les vouloir.

Les communistes, dirigés par des spécialistes en démolition, ont joué depuis une année un jeu très subtil qui a eu beaucoup de succès. Ils ont inventé le front populaire en ayant l'intention de ce qu'ils faisaient. Ce n'était certes pas par amour des radicaux, qu'ils considèrent comme une survivance destinée à disparaître. Ce n'était pas non plus par amour des socialistes, qu'ils détestent et contre lesquels ils ont mené, pendant plusieurs années, la plus dure, la plus sévère campagne. Mais la formation du front populaire était le moyen le plus sûr d'utiliser les troupes socialisantes. Les communistes savaient bien qu'une fois le rassemblement populaire opéré, ils en seraient les maîtres. Ils l'ont été. Ils l'ont été au Parlement où ils ont prouvé qu'ils agissaient en vrais souverains de la majorité, que le cabinet Blum n'existait que par eux, et périssait sans eux. Ils l'ont été hors du Parlement en envahissant la vieille C. G. T., en transformant le syndicalisme social en syndicalisme politique, en préparant les mouvements, en décidant les grèves, en étant à tous les instants les chefs visibles et les chefs invisibles.

La responsabilité des radicaux en cette aventure est écrasante. Elle remonte loin, puisque durant trente ans avant la guerre, ils n'ont cessé de s'allier aux socialistes et de contribuer aux progrès de l'esprit révolutionnaire. Mais elle a été particulièrement lourde depuis 1924. Le cartel de M. Herriot a été la première ébauche du front populaire. Il a précipité la

crise financière où le franc a perdu les quatre cinquièmes de sa valeur, et la crise diplomatique où la victoire devait s'affaiblir. Il a déterminé surtout une crise de l'esprit public qui ne s'est jamais complètement ressaisi.

A maintes reprises les radicaux ont eu l'occasion de discerner leur erreur et de la réparer dans la mesure où elle était réparable. Ils se sont même associés à une œuvre de rétablissement que les finances ou les affaires extérieures rendaient nécessaire. Chaque fois ils l'ont interrompue quand elle pouvait devenir efficace et bienfaisante. Chaque fois, ils ont rejeté le pays vers l'incohérence et le désordre. Tour à tour, ils ont abandonné M. Raymond Poincaré, M. Gaston Doumergue et M. Pierre Laval.

En 1935, leur choix était fait et ils retournaient délibérément à la révolution. En 1936, le cabinet Sarraut préparait les élections du front populaire. M. Herriot présidait la Chambre rouge. M. Daladier et M. Chautemps, flanqués de M. Cot, entraient dans le cabinet Blum et s'associaient à la manifestation triomphante où l'Internationale et les poings tendus symbolisaient la nouvelle politique. Si les communistes ont été les directeurs véritables du front populaire, on peut dire que sa constitution, son action et sa durée n'ont été possibles que par la collaboration et le consentement des radicaux.

Il est à peine croyable que les radicaux n'aient pas compris dans quelle aventure ils s'engageaient. La clairvoyance n'a jamais été leur vertu principale. La passion les a souvent conduits et mal conduits. Les causes de leur adhésion au front populaire sont multiples. Mais certainement, une de celles qui a le plus compté est dans l'amertume que leur a laissée leur règne durant la législature de 1932-1936. Leurs échecs successifs, leur manque de prestige, leurs difficultés au Parlement et lors des élections les avaient mal disposés. L'affaire du 6 février, et le discrédit qui a atteint le parti radical dans l'affaire Stavisky les a exaspérés et inquiétés. Pour se tirer d'embarras, ils ont eu recours à un remède dangereux. Ils ont appelé au secours les troupes révolutionnaires. Ils se figuraient, avec une bonne volonté anachronique, qu'ils les contiendraient, et les relations attendries de M. Herriot et des Soviets les rassuraient. Mais Moscou a surgi, et Moscou

a montré tout de suite quel usage la IIIe internationale entendait faire du front populaire.

Quant aux socialistes, ils étaient, au lendemain des élections de 1936, tout à la joie d'être enfin au pouvoir. Ce bonheur confortable s'est prolongé. Mais il n'allait pas sans mélancolie. Il y avait des ministres socialistes : la direction réelle du cabinet Blum appartenait aux communistes. Si le parti de Moscou n'a pas obtenu tout ce qu'il veut, en particulier au sujet des affaires espagnoles, il obtenait assez de choses pour que le cabinet Blum lui parût inappréciable. Ce qu'il ne faisait pas, il le préparait ; il le préparait librement, avec la protection du ministère. Il a remporté à l'Exposition un succès symbolique. Le cabinet Blum voulait que l'Exposition tournât en sa faveur. Les communistes en ont fait un champ d'expérience soviétique. Non seulement l'Exposition n'a pas été prête, mais elle a servi à des illégalités constantes. Le triomphe du parti communiste a été marqué par cette histoire scandaleuse : des ouvriers qui voulaient travailler ont été expulsés sur l'ordre de ceux qui ne voulaient pas travailler, et le commissariat général a fait intervenir la police, non pas pour protéger les travailleurs, mais pour les chasser du chantier.

Les techniciens de la vieille politique imaginent encore de temps en temps qu'il peut y avoir une scission entre communistes et socialistes. Il n'y en a pas. Il n'y en aura pas plus demain qu'aujourd'hui. Socialistes et communistes sont également marxistes, partisans de la révolution, ennemis de la propriété et du capitalisme. Les socialistes voudraient seulement des formes différentes. Mais ce sont les communistes qui imposent sans cesse leur volonté. Ils ont fait échouer la politique dite de la pause. Ils ont fait échouer l'Exposition. Ils ont fait échouer la trêve. Ils ont failli faire tomber le cabinet Blum, à la Chambre le 15 juin, et s'ils ne l'ont pas fait, c'est sans doute parce qu'ils croyaient que le ministère introuvable contenait encore de grandes possibilités de désordre et de destruction.

Après un an d'existence, le cabinet Blum était parvenu à ce résultat. Il avait dépossédé peu à peu les Chambres de leur pouvoir. Il avait laissé grandir le pouvoir rival et illégal des masses. Il était devenu l'instrument des meneurs dont les uns ne rêvent que de collectivisme et dont les autres, plus

pratiques, cherchent l'accroissement du gâchis et une aventure révolutionnaire.

PLAIE D'ARGENT ET ÉCONOMIE CONTROLÉE

Telle était la situation quand le cabinet Blum s'est aperçu que ses embarras d'argent devenaient pressants. A la Chambre comme au Sénat, on les lui avait prédits. On lui avait même indiqué la date. Le cabinet Blum ne croyait rien. Il était plein de lui-même, et vivait comme si sa seule présence au pouvoir suffisait à tout régler. C'était exactement le contraire. Il inspirait une défiance et jetait un trouble qui sont incompatibles avec le crédit.

La politique économique et financière du gouvernement aboutissait à un échec complet. Le cabinet Blum avait annoncé que « le pouvoir d'achat » arrangerait tout : cette théorie absurde a eu comme conséquence d'accroître les charges des entreprises et d'accroître le prix de revient. Il avait annoncé que la vie serait moins chère, et le coût de la vie a augmenté. Il avait annoncé que la loi de quarante heures ne nuirait pas à la production, et le rendement du travail a été sérieusement diminué. Il avait annoncé une reprise des affaires qui rétablirait l'équilibre budgétaire, et l'État a manqué de plus en plus d'argent. Il avait annoncé qu'en augmentant les dépenses, il favoriserait la rentrée de plus fortes recettes, et les dépenses extravagantes du budget ont mis l'État dans la gêne. Le comble de l'art socialiste consistait, d'après le cabinet Blum, à dépenser d'autant plus que l'on possède moins. Avec ce beau système, la dette nationale s'est accrue en un an de 22 milliards et même, si l'on tient compte de la dévaluation, de 29 milliards. L'échéance est soudain arrivée. Le cabinet Blum n'a pu nier ses difficultés : il n'avait plus rien et la monnaie risquait fort d'être compromise.

Mais il a nié avec orgueil les causes. Il n'avouait jamais qu'il s'était trompé, que ses conceptions étaient fausses, que sa gestion a été mauvaise. Si rien n'allait plus, ce n'était pas la politique du cabinet qu'on devait rendre responsable. La coupable, c'était la société qui ne se prêtait pas docilement à la pensée éminente des révolutionnaires, c'était le capital, c'était le crédit, c'était l'épargnant. Le cabinet Blum avait

voulu aménager à sa manière la vieille maison française. Il n'y arrivait pas. Au lieu de conclure à sa maladresse ou à son incapacité, il s'en prenait à la maison même, et proposait de l'abattre.

Ainsi le cabinet Blum passait de la politique de réforme à l'action révolutionnaire. Il disait adieu à la « pause » qu'il avait demandée, à la trêve qu'il avait proclamée. Il retrouvait l'ardeur des Congrès de militants où en quatre phrases les orateurs démolissent la civilisation et refont en trois mots la cité future qui a toutes les qualités imaginables et qui n'existe pas. Autrefois, ces prétentions solennelles auraient fait éclater de rire les Français qui avaient de la raison. Il n'y a pas trente ans, Clemenceau défiait Jaurès à la tribune et lui demandait d'apporter son plan de société parfaite, que le chef socialiste n'apporta point. Mais, aujourd'hui, l'ignorance, le snobisme et la niaiserie ont fait de remarquables progrès. Il n'y a pas un groupement, qu'il soit de gauche ou de droite, qui n'ait son plan, qui ne propose un ordre nouveau, et qui ne soit prêt à vanter sa pharmacie sociale. Le bolchévisme mental a fait des ravages, même parmi ceux que leur culture ou leur foi devaient mieux protéger. Le bon sens, disait Descartes, est la chose du monde la mieux partagée. On a longtemps cru que le philosophe voulait dire que tout le monde en avait. On peut se demander aujourd'hui si cette interprétation est la bonne.

Le cabinet Blum a donc demandé des pleins pouvoirs, sans donner aucune explication sur ce qu'il en ferait. A la Chambre, l'opposition n'a pas manqué de démontrer avec force ce que cette procédure avait d'exorbitant et de dangereux. La majorité, elle, a fini par soutenir le ministère, après une alerte due aux communistes dont le concours était en retard. Au cours d'une nuit orageuse, on eut ce spectacle humiliant de voir une Chambre française suspendue aux décisions d'un groupe révolutionnaire qui avait tout l'air d'attendre les ordres de Moscou. La majorité, radicaux compris, n'en accorda pas moins les pleins pouvoirs. Elle ne parut pas discerner à quel niveau cette intervention moscovite faisait descendre la politique française. Elle ne parut pas davantage comprendre quel péril représentait un ministère qui se plaçait ouvertement sous cette protection.

LA GRANDE MISSION DU SÉNAT

Alors le Sénat s'est montré et il s'est bien montré. La Haute Assemblée est par destination gardienne de la constitution et des finances publiques. Elle est, par sa composition même, la dépositaire de l'expérience. Depuis l'avènement du cabinet Blum, elle était inquiète. Elle avait donné des avertissements. Elle avait signalé avec précision les inconvénients d'une politique qui allait contre toutes les lois économiques, contre les coutumes républicaines, contre la nature des choses. Mais elle avait toujours montré de la patience et même de la complaisance. Elle avait critiqué le cabinet Blum en le laissant vivre. Elle avait dénoncé le mal sans croire qu'elle pouvait l'empêcher. Était-elle craintive ? Était-elle faible ? Elle attendait son heure, et elle le fit bien voir.

Qu'étaient donc ces pleins pouvoirs que réclamait le cabinet Blum ? Qu'en voulait-il faire ? Pourquoi ne s'expliquait-il pas ? Pourquoi ne déposait-il pas des projets de lois ? Ses desseins secrets étaient suspects. Ses erreurs l'entraînaient avec une force irrésistible à l'économie contrôlée, et l'économie contrôlée, dans un ministère dominé par les masses, c'est le commencement de la dictature du prolétariat. « La Commission des finances, disait en une phrase significative son rapporteur, souligne la nécessité pour le gouvernement de choisir entre la politique de coercition et la politique de liberté : elle n'hésite pas à se prononcer pour la liberté. » Le cabinet Blum était pour la coercition, et s'en cachait à peine. Par un vote massif, le Sénat le condamna : il avait conscience de défendre à la fois la fortune de la France et le régime.

Ce sont en effet deux conceptions de la politique qui s'opposaient. A juger des choses d'après la surface, il y avait un simple conflit entre le Sénat et le cabinet Blum, que le ministère transformait assez adroitement en un conflit entre les deux Chambres. En réalité, c'était beaucoup plus. L'heure inévitable était venue où le cabinet Blum, qui avait affecté parfois des apparences libérales et qui avait même eu des prétentions nationales, découvrait sa vraie nature : il était avant tout marxiste, il voulait la révolution, il la préparait,

selon un mot de M. Marin, sur les ruines de la France. Le Sénat tentait de barrer la route aux entrepreneurs de démolition. Le conflit était entre les nouveautés subversives et les traditions du régime, entre le désordre et l'ordre, entre le non-être et l'être. Les stratèges cherchaient une conciliation entre ces notions contraires, et les amateurs de transaction se mettaient en quête de ces formules qui en phrases balancées voilent quelques jours les irrémédiables oppositions. Mais en vain. Le Sénat avait lancé un avertissement et prononcé une condamnation.

LES CHANCES DE L'AVENIR

Il a laissé un lourd héritage, beaucoup de ruines morales et matérielles. L'œuvre de réparation sera longue et difficile. Mais elle est d'une importance essentielle : selon ce qu'elle sera, l'État achèvera de se dissoudre ou il y aura de nouveau un État français, accordé à nos traditions et aux intérêts de la nation. Le problème économique et financier demeure tout entier. Il y aurait intérêt à se mettre au travail tout de suite. Le temps qui passe inutilement est perdu pour la nation. Un pouvoir indépendant et fort, assuré de sa continuité, pourrait seul entreprendre et mener à bien le labeur que réclame le bien public. Mais ce pouvoir n'existe pas dans notre régime.

L'État faible est voué à une série d'essais et de tâtonnements. Des ministères seront constitués et feront des efforts dispersés. On reverra sans doute défiler le vieux personnel radical-socialiste. On cherchera des ministres des Finances rassurant le public. On essaiera de suivre une politique sensée avec une majorité qui ne le sera pas. On gagnera des semaines ou des mois autant que l'on pourra. On attendra que les faits imposent les mesures que les hommes politiques ne savent ni n'osent prendre. En l'absence d'un État, c'est l'accident qui gouverne. La France, ne pouvant compter sur la volonté et la sagesse de ses ministres, compte sur son destin, et finira sans doute par s'aider elle-même afin que le ciel l'aide.

* * *

LA FRANCE
ET NAPOLÉON III

III (1)

L'ALLIANCE ANGLAISE

LA GUERRE D'ORIENT

Napoléon III veut rendre à la France sa position en Europe. Déchirer les traités de 1815, libérer les nationalités opprimées, sont les idées principales qui vont diriger son action extérieure. Pour aboutir dans cette tâche, il ne se sent pas assez fort, s'il ne s'appuie sur une alliance. La seule qu'il croie possible, durable, féconde en résultats, est l'alliance anglaise.

Dès la captivité de Ham, il rêvait d'en faire le pivot de sa politique future. Pays de civilisation profonde et sans heurts, attaché à sa tradition sans y trouver de chaînes, l'Angleterre, en face des monarchies vieillies dans l'absolutisme, Russie, Prusse, Autriche, représente à ses yeux le progrès et la liberté. La longue et ruineuse lutte du Premier Empire doit, songe-t-il, lui servir de leçon. L'erreur de principe de Napoléon fut de se heurter au colosse britannique. Napoléon III n'y doit pas retomber. Les instructions dictées à Sainte-Hélène par l'Empereur mourant à Montholon lui ont transmis un conseil qu'il entend d'autant mieux qu'il

(1) Voyez la *Revue* des 15 juin et 1er juillet.

a été reçu avec grâce sur le sol anglais dans ses années d'exil, et qu'il y garde de nombreuses et intimes relations. Il est ébloui par ses progrès économiques : la croissance du machinisme, le libre-échange répondent à ses desseins personnels. Avec l'Angleterre, il lui sera aisé, croit-il, de marcher d'accord. Cet état d'esprit, il l'a déjà témoigné quand il s'est fait représenter aux funérailles de Wellington. « Je veux oublier le passé », disait-il. Il n'a pas ajouté : « pour mieux fonder l'avenir ». Mais on l'a compris de l'autre côté du détroit.

Une occasion s'offre à lui, dès le début de 1853, à propos de l'affaire des Lieux saints.

C'est toute la question d'Orient qui se renoue. Née de la décrépitude de l'Empire turc et posée une première fois à Tilsitt entre Napoléon et Alexandre, elle a failli en 1840 précipiter la France dans une guerre contre toute l'Europe pour la défense du pacha d'Égypte Méhémet Ali, révolté contre le Sultan. Dix ans plus tard, la rivalité pour la garde des sanctuaires chrétiens, entre Grecs orthodoxes soutenus par la Russie et catholiques latins appuyés par la France, soulève un nouveau, mais d'abord modeste conflit. En mai 1850, Louis-Napoléon a protesté près de la Porte contre les empiétements des Grecs. Se dressant alors en colosse, l'empereur Nicolas a menacé le Sultan qui, pris entre deux feux, a atermoyé. Après cent marches et contremarches diplomatiques, vers la fin de 1853, l'affaire semble devoir se régler de façon pacifique, grâce à l'extrême désir de conciliation du gouvernement français.

Mais le Tsar a d'autres vues. Fourbe, tandis qu'il prodigue les compliments à l'ambassadeur de France Castelbajac, il propose à Londres, par l'intermédiaire de l'envoyé anglais, sir Hamilton Seymour, un accord pour partager les territoires ottomans.

L'Angleterre se récuse. Lord Clarendon, chef du Foreign Office, est partisan du *statu quo*. Si la succession de l'*homme malade* venait à s'ouvrir, ce serait à un congrès européen d'en disposer, le traité de 1841 ayant placé l'indépendance de l'Empire ottoman sous la garantie des cinq grandes Puissances.

Ainsi rejeté, Nicolas s'entête. Il envoie à Constantinople, en ambassade extraordinaire, son ministre de la Marine, le

prince Mentchikov. A grand éclat, fastueux, insolent, il exige satisfaction entière dans la question des Lieux saints et le protectorat de fait sur tous les sujets grecs du Sultan. Rifaat Pacha refuse, avec des formes conciliantes. Le Russe furieux rompt les pourparlers et quitte le Bosphore pour Odessa (22 mai).

L'Europe s'émeut. Le chancelier russe Nesselrode essaie en vain d'incliner son maître à plus de prudence. Mais Nicolas n'écoute point, il ordonne et Nesselrode obéit. D'une encre hautaine, il adresse un nouvel ultimatum à la Porte et une note circulaire aux Puissances. Puis, le 3 juillet, l'armée russe, concentrée en Bessarabie sous le commandement du prince Gortchakov, envahit les principautés roumaines.

Pour sauver la paix, l'Autriche réunit une conférence diplomatique à Vienne. Napoléon III y fait communiquer un projet de compromis qui ménage l'orgueil russe et maintient les droits du Sultan. Mais quand Pétersbourg l'accepte, c'est Constantinople qui le repousse. La guerre va-t-elle être évitée ? Non, elle éclate, et par un coup de théâtre : la destruction de la flotte turque à Sinope. Le 30 novembre, l'escadre d'Osman Pacha, qui s'était abritée dans ce port, est accablée par les forces bien supérieures de l'amiral Nakhimov.

Napoléon III et son ministre Drouyn de Lhuys, réveillés de leurs illusions, proposent aussitôt à l'Angleterre l'occupation de la Mer Noire par les deux marines. Londres, plus irrité encore que Paris, saute sur l'offre.

La guerre, Napoléon III, tout en la craignant, y incline. Il a une double revanche à prendre contre la Russie. Personnelle : l'empereur Nicolas l'a traité avec dédain quand il a pris la couronne. Dynastique : c'est la Russie qui a abattu Napoléon. Ce tsar farouche, propre frère d'Alexandre, représente pour lui, comme d'ailleurs pour la France, la Sainte-Alliance, les mutilations de Vienne, tout ce contre quoi son élévation s'est faite, tout ce que depuis sa jeunesse il s'est promis d'effacer.

Peut-être ses déclarations antérieures lui font-elles éprouver quelque gêne. « L'Empire, c'est la paix », a-t-il proclamé. Mais il est trop intelligent pour ne point se dire que l'Empire, ce ne peut pas être la paix. L'Empire, régime de force imposé

par les circonstances, qui tire son principe de l'adhésion populaire, doit pour vivre, pour s'enraciner, non seulement conserver son prestige extérieur, mais l'accroître, car le peuple, plus qu'un calme bonheur, prise l'éclat.

Toutefois, il tente un dernier effort de conciliation en s'adressant à Nicolas par une lettre personnelle qui propose un arrangement honorable pour tous. Le Tsar refuse avec hauteur. La guerre dès lors est inévitable. Le 10 avril 1854, une alliance est conclue entre la Grande-Bretagne et la France pour la défense de l'Empire ottoman. La parole est au canon.

* * *

Les chefs de l'expédition sont désignés : pour l'Angleterre, lord Raglan, vétéran des guerres de l'Empire, loyal, brave et borné ; pour la France, Saint-Arnaud, condottiere aigu dont le cœur se défait, et qui, laissant le ministère de la Guerre au maréchal Vaillant, part pour Marseille où se rassemblent les troupes. Il ne s'agit d'abord que d'un corps d'armée, à quatre divisions, confiées à Canrobert, Bosquet, Forey et au prince Napoléon, devenu général par la seule vertu de son sang. Les Anglais, moins nombreux encore (25 000 hommes), s'équipent à Malte. Puis l'expédition se concentre, dans une étonnante confusion, une pénurie de tout, sur la mer de Marmara, à Gallipoli. Peu d'exemples d'un pareil désordre militaire. Mais le moral des troupes est excellent, les vieux régiments d'Afrique fraternisent avec les Écossais et les Irlandais de Raglan. Dès la fin de mai, on pourrait les conduire en Crimée.

Cependant les généraux alliés hésitent. Les Russes ont franchi le Danube et mis le siège devant Silistrie. Le commandant des forces turques, Omer Pacha, aventurier croate, persuade Saint-Arnaud de prendre l'offensive sur le Danube pour débloquer Silistrie. L'état-major français démontre au maréchal l'imprudence d'un tel projet quand les vivres et les munitions sont encore en mer. Saint-Arnaud se ravise, puis quelques semaines plus tard revient à l'idée de soutenir les Turcs, et toute l'armée anglo-française est dirigée sur Varna. Moins inquiets de cette avance des troupes alliées que de l'attitude énigmatique de l'Autriche, les Russes lèvent alors

le siège de Silistrie et évacuent les principautés. Saint-Arnaud s'écrie :

— Paskevitch me vole en se sauvant !

Où porter maintenant son effort ? C'est l'Angleterre qui en décide. La presse de Londres, Palmerston, le prince Albert lui-même réclament l'occupation de la Crimée et l'attaque de Sébastopol. Sébastopol... entreprise audacieuse. Le comte Benedetti, notre chargé d'affaires à Constantinople, l'écrivait dès le 30 août à Thouvenel, second de Drouyn de Lhuys et son rival secret. « Jeter quatre-vingt mille hommes et deux cents pièces de canon sur une côte ouverte, à sept cents lieues de distance, au pied d'une citadelle formidable ! On va à l'inconnu. On ne connaît ni le terrain, ni la force de l'ennemi... Tout est livré aux hasards et aux accidents. »

Mais le hasard, l'accident ont jusque-là réussi à Saint-Arnaud. Enchanté d'agir, il se jette avec feu dans cette aventure. Ordre est donné de tout préparer pour l'expédition.

En attendant l'embarquement de ses troupes, pour les occuper peut-être, ou pour tromper les Russes par une amorce de campagne, il commet la folie de les envoyer pousser une pointe au nord de Varna, par les fiévreux marécages de la Dobroudja. Le choléra, dont le germe a été apporté de Marseille, se développe dans ces déserts chauds et mouillés et fait chaque jour des centaines de morts. Sans moyens de transport, sans service de santé, l'armée doit rebrousser chemin. Cette absurde équipée coûte plus de quatre mille hommes. De surcroît Varna est dévastée par l'incendie. La misère des troupes est redoutable. Miné lui-même par la maladie, Saint-Arnaud fait tête au désastre : « Je viendrai à bout de tout, écrit-il, mais j'userai le reste de ma vie. » Il espère, cette tête brûlée des guerillas d'Afrique, prendre sa revanche en Crimée. Une courte et brillante campagne comme l'annoncent les Anglais et la victoire, la paix avant l'hiver. Déjà l'escadre franco-britannique, se promenant en maîtresse dans les eaux du Nord, a occupé les îles d'Aland et pris Bomarsund. Jaloux de ce succès, le maréchal hâte le départ de l'armée. Le 14 septembre, forte de cinquante-huit mille hommes, tant Français qu'Anglais et Turcs, elle débarque à Old Fort, à dix lieues de Sébastopol.

Nulle guerre plus mal conduite. Cette expédition, qui

devait être rapide, brillante, économe, par le choix maladroit de l'objectif, l'impéritie des chefs, leur rivalité, va devenir une campagne interminable, difficile, harassante, meurtrière, où les victoires ne seront arrachées que par l'admirable valeur des troupes. Au reste, à cet égard, toutes les guerres du Second Empire se ressemblent. Les généraux sont mauvais. C'est le soldat français, hardi, alerte, ingénieux qui, par son mordant, son intrépidité, sauve l'honneur du drapeau.

* * *

La Crimée, jadis terre turque, annexée par la Grande Catherine, n'est, au nord, qu'une steppe herbeuse qui vers la mer d'Azov meurt dans le sel des marécages. Au sud, le pays relevé par l'Iaïla Dagh, coupé de vallées vertes, arrosé par de petits fleuves, est pittoresque et doux. La presqu'île est peu peuplée, les villes y sont rares. Seul Sébastopol, création de Catherine, offre un grand port, mal protégé du côté de la terre, mais pourvu de fortes défenses sur la Mer Noire.

Mentchikov, investi par le Tsar du commandement des forces russes, court au-devant des Alliés. Il les arrête sur les berges escarpées de l'Alma, à mi-chemin entre Eupatoria et Sébastopol. Le soir du 19 septembre, les deux armées bivouaquent face à face. Le matin suivant, la bataille commence. Mentchikov se tient sur les hauteurs dans une position avantageuse. La division Bosquet doit franchir l'Alma et tomber sur la gauche russe, tandis qu'au centre attaqueront Canrobert, le prince Napoléon et les Anglais. Mais ces derniers tardent et Bosquet est obligé d'attendre plusieurs heures. Il s'ébranle enfin. Les vétérans d'Algérie, zouaves et tirailleurs, se hissent jusqu'au faîte des collines. Les Russes plient. Saint-Arnaud, ranimé par la bataille, lance ses autres divisions qui, sous le feu de l'ennemi, passent à leur tour la rivière. Mentchikov commet la faute de ne pas engager à temps toutes ses forces. Les Britanniques foncent sur sa droite et, malgré de lourdes pertes, s'établissent eux aussi sur le plateau. Les drapeaux français flottent déjà sur les positions russes. Mentchikov ordonne la retraite. Faute de cavalerie, on ne peut le poursuivre. Au reste, les munitions manquent et les régiments s'égaillent. Saint-Arnaud fait planter les

tentes. Épuisé, demi-mort, il trace son premier bulletin de victoire. Il se croit déjà devant Sébastopol.

Mentchikov, craignant une attaque des escadres ennemies, fait couler ses plus vieux navires à l'entrée du port. L'armée alliée est en vue. Les Russes croient à un assaut imminent des défenses du nord. Mais privés de l'aide de leur flotte maintenue désormais hors de la rade, Anglais et Français tournent la ville pour l'aborder au sud. Les premiers s'installent à Balaklava, les seconds sur le dur plateau de Chersonèse, coupé de crevasses, balayé par le vent de l'Euxin. A ce moment, Saint-Arnaud, atteint par le choléra, se voit forcé d'abandonner l'armée. A ses derniers jours, ce condottiere, cachant d'atroces souffrances, a montré une énergie admirable. Le 26 septembre, il remet le commandement à Canrobert. Couché dans sa voiture, il passe devant ses troupes, leur sourit en adieu. Embarqué sur le *Berthollet*, couvert d'un drapeau, un prêtre près de lui, il meurt avant que les côtes de Crimée disparaissent. Napoléon III lui accordera le suprême honneur des Invalides, dont il n'était point digne, s'il n'avait su finir en héros.

Si faible du côté de la terre, Sébastopol ne tiendrait pas contre une rapide attaque. La place n'est protégée que par des fragments de remparts, quelques redoutes, des tranchées. Mais les Russes, inlassables ramasseurs de terre, vont en peu de temps élever d'énormes ouvrages sous la direction d'un jeune lieutenant-colonel, dont le nom grandira, Todleben. Marins, soldats, ouvriers, bourgeois de la ville, jusqu'aux femmes, enthousiasmés par les harangues de l'amiral Kornilov, les exhortations des popes, travaillent jour et nuit ; de leurs mains sort un système continu de défense, jalonné de bastions puissants : *Bastion de la Quarantaine*, *Bastion central*, *Bastion du Mât*, épaulé par les batteries des *Casernes* et de la *Pointe*, le *Grand* et le *Petit Redan*. Les dominant tous, commandant la rade, la ville et la campagne, une bâtisse blanche, la *Tour Malakoff*, organisée solidement, va servir de pivot à la résistance.

Canrobert et Raglan, généraux sans coup d'œil, laissent l'adversaire se cuirasser ainsi, par crainte d'un échec, s'ils ordonnaient l'assaut. Ils se bornent à ouvrir des tranchées à trois kilomètres au sud et bombardent la ville qui, munie

de grosses pièces de marine empruntées aux navires, riposte avec avantage. Les Anglais pourtant défoncent le *Grand Redan*, mais, laissés sans soutien, ils n'osent y lancer leur infanterie (17 octobre). Leur succès se dissipe en fumée. Après trois jours de canonnade, qui tuent deux mille hommes aux Russes, et parmi eux Kornilov, le commandement allié aperçoit l'évidence ; Sébastopol ne sera pris qu'après un siège long. Les Anglais s'y résignent les premiers. Quant aux Russes, plus exaltés que jamais, ils attendent leur délivrance d'une contre-offensive de Mentchikov.

Mentchikov en effet, tenant la campagne au nord de la ville, s'est accru d'incessants renforts. Il attaque les redoutes anglo-turques de Balaklava (25 octobre). En dépit d'un engagement meurtrier où la *Light Brigade* de Cardigan s'élance dans une chevauchée aussi vaine que généreuse, la journée finit sans décision.

Le 5 novembre, voulant profiter de sa supériorité d'effectifs sur les Alliés, Mentchikov, au petit jour, dans la brume, tombe sur les Anglais au plateau d'Inkermann. Surpris, les Britanniques reculent. Mais ils se ressaisissent et par un feu précis forcent l'adversaire à se rejeter dans le ravin des Carrières. Une seconde attaque, à la batterie des *Sacs à terre*, défendue par les *Coldstream guards*, s'achève en un terrible corps à corps. Les Britanniques, malgré leur froid courage, vont être écrasés, quand Bosquet jette à la rescousse ses chasseurs à pied, ses zouaves et ses tirailleurs. Les Russes ne peuvent tenir ; ils lâchent pied, se réfugient dans la ville. La bataille d'Inkermann, si disputée, a coûté trois mille hommes aux Anglais, huit cents à nous-mêmes, plus de dix mille aux Russes.

Victoire assurément, toutefois stérile, et qui montre aux Alliés combien la partie sera grosse de hasards. Les troupes dont l'hivernage n'a pas été prévu, qui manquent de vêtements de laine, souvent de vivres et de bois, campent dans la boue glacée, sous le brouillard ou la neige, entourées de cadavres de chevaux. Le froid multiplie les malades qu'il faut évacuer sur Constantinople, converti en hôpital. « L'Empire recommence par 1812 », dit durement Victor Hugo.

Les opérations ont cessé ; quelques coups de canon, un cheminement parallèle des tranchées russes et françaises. Bien

tenus en mains par leurs chefs Canrobert, Bosquet, Bizot, les soldats peuvent trouver le temps long, ils gardent bon esprit. Trois divisions nouvelles viennent les renforcer, avec un général dur et hardi, Pélissier, nommé en remplacement de Forey. Dans leurs baraquements misérables, sans trop se plaindre, ils attendent une décision pour le printemps.

En France, la déception a été forte. Paris s'imaginait que Sébastopol tomberait au son de nos clairons. Bien que les journaux soient muselés, l'opinion est renseignée par les lettres des soldats. L'inquiétude peu à peu grandit. Le gouvernement a levé 140 000 hommes sur la classe de 1854 et ouvert un nouvel emprunt de cinq cents millions. Les milieux officiels affectent l'optimisme. Le *Moniteur* va même trop loin quand, parlant de l'hiver en Crimée, il ose écrire : « La douceur de la température rappelle le climat d'Italie. » Cependant que des hommes tombent morts de froid au bivouac.

Napoléon III a beau affecter la confiance et vouloir que sa cour brille, s'égaie en fêtes, il est soucieux. Les souffrances de l'armée pèsent sur son cœur. Il s'impatiente. Regardant ses cartes, il voit à distance que le siège est mal conduit, et récrimine contre ses généraux. Il envoie en Crimée des officiers qui ont sa confiance pour inspecter l'armée, lui rapporter leurs impressions, d'abord Montebello, puis Niel qui restera devant Sébastopol, et bientôt remplacera Bizot, tué d'un boulet.

* * *

Vers la fin de février 1855, la température s'est adoucie en Crimée ; les opérations reprennent. L'armée maintenant compte 130 000 hommes, dont 80 000 Français. Sébastopol est entourée d'un lacis de tranchées. Mais ses défenses sont devenues formidables. Todleben, animateur de la résistance, prévoyant une attaque sur le faubourg de Karabelnaya, s'est emparé du *Mamelon vert* qu'il a fortifié à la barbe des Alliés. Canrobert veut prendre sa revanche. Dès l'aube du 9 avril, sous un déluge de pluie, de ses cinq cents bouches à feu il bombarde la ville. Les Russes répondent avec une artillerie double. Dans un brouillard d'eau et de feu, ce duel continue durant dix jours. Les ouvrages russes sont ravagés. Un assaut les emporterait. Mais le commandement allié, à qui nulle leçon

ne profite, n'ose s'y résoudre. Les Russes perdent six mille hommes dans cet inutile orage, les Franco-Britanniques près de deux mille. Le général Bizot est parmi les morts. C'était la plus froide tête de tout l'état-major.

Napoléon III est profondément déçu. Mal informé des difficultés de la guerre, il veut des Tuileries imposer ses plans. Ils ne tendent à rien de moins qu'à l'investissement total de la place, doublé d'une campagne à l'intérieur de la Crimée. Il y faudrait bien d'autres forces. Les Anglais font la sourde oreille. S'appuyant des avis de Niel, l'Empereur insiste, il envoie de nouveau des *Missi dominici* ; ses télégrammes entrecroisent ordres et contre-ordres. L'embarras s'accroît encore quand un câble sous-marin relie la France à Sébastopol.

Niel a remplacé Bizot. Viril, net, d'intelligence étendue et vive, il se trouve en conflit constant de caractère avec Canrobert, bon soldat, mais stratège par trop modeste, qui voit le détail sans l'ensemble et hésite toujours à prendre une décision. Au retour d'une expédition menée par les escadres contre le fort et les magasins russes de Kertch, Canrobert, tiraillé entre les reproches des Tuileries, l'opposition qu'il rencontre chez les Anglais, les impatiences de Niel, rend son commandement à l'Empereur et rentre dans le rang. Sage résolution. Canrobert n'est pas homme à débrouiller une situation devenue si difficile. Pélissier lui succède. Il est résolu et brutal. Les soldats, sans beaucoup l'aimer, sentent en lui un chef.

Il a un plan, et ce plan est simple, et il va l'exécuter sans déviation. Il écarte les suggestions de Niel, néglige les ordres de l'Empereur. Il ne veut pas d'une campagne en Crimée. L'investissement total de Sébastopol lui paraît absurde ; il n'en a pas les moyens. Ce qu'il va tenter, c'est la prise successive des ouvrages qui au sud défendent la ville : le *Mamelon vert*, les *Ouvrages blancs*, l'ensemble fortifié dominé par la tour Malakoff. S'il y réussit, Sébastopol tombera.

Nos soldats du génie, dirigés par le général Frossard, ont, par des sapes infinies, merveilleusement préparé la besogne. Le 6 juin, le bombardement commence, causant de grands dégâts au *Mamelon vert* et aux *Ouvrages blancs*. Au soir du 7, les Anglo-Français s'élancent à l'assaut. En une demi-heure ils se rendent maîtres des deux positions. Mais leur

ardeur les entraîne. Ils attaquent la Tour Malakoff, et sont repoussés avec tant de pertes qu'ils doivent se retirer en désordre. Un instant le *Mamelon vert* est repris par les Russes. Bosquet le leur arrache en engageant ses réserves. La journée a été meurtrière : 6 000 hommes hors de combat. L'armée pourtant est réconfortée par ce succès. Pélissier prépare un nouvel assaut. Le 18 juin, les Anglais marchent sur le *Grand Redan*, les Français sur le *Petit Redan* et sur Malakoff. L'affaire échoue, malgré la splendide bravoure des troupes. Les Russes tiennent bon. Pélissier fait sonner la retraite. Il y a tant de morts qu'un armistice d'un jour est conclu pour les enterrer.

Un frisson d'anxiété secoue la France quand elle apprend l'échec. L'opinion désavoue maintenant une guerre si vaine dont on ne peut prévoir la fin et qui va exiger de plus lourds sacrifices. Napoléon III convoque le .Corps législatif qui, le 2 juillet, vote sans mot dire une levée de 140 000 hommes et un emprunt de 750 millions.

Très inquiet, très agité même, car le danger croissant le tire de son flegme habituel, l'Empereur veut relever Pélissier de son commandement. Vaillant et Fleury lui font au dernier moment révoquer son ordre. Pélissier, qui voit monter autour de lui la désapprobation de ses seconds, Niel, Bosquet, Canrobert, des Anglais aussi, tient tête à tous. Le choléra a reparu. Les terribles fatigues de la campagne ont épuisé l'armée. Le 28 juin, lord Raglan meurt, laissant Pélissier plus maître de ses coudées. Il soutient le moral des troupes en les faisant travailler à de nouvelles tranchées vers Malakoff et le *Grand Redan*. A Sébastopol, l'esprit de résistance a décru peu à peu par la décimation des assiégés, la maladie, les privations de toute espèce, l'absence des deux principaux animateurs. Todleben a été blessé, Nakhimov tué. Le Tsar envoie en vain des renforts peupler ce monceau de ruines. Ils ajoutent à la misère et à la confusion. Gortchakov, qui remplace Mentchikov, est, comme Pélissier, banderillé sans relâche de conseils et de reproches. Il se décide le 18 août à lancer l'armée de secours campée sur le plateau de Mackensie à l'assaut des positions alliées. Elle échoue après de furieux engagements sur les bords de la Tchernaïa.

Gortchakov se décourage. Huit jours après, il écrit à Pétersbourg : « Il n'est personne qui ne taxe de folie

l'idée de prolonger la défense. » De son lit d'ambulance, Todleben l'empêche d'évacuer la partie sud de Sébastopol. Mais les Russes sont à bout de forces. Pélissier le sent et s'en réjouit. « Tout va bien, tout marche, nous avançons », télégraphie-t-il à l'Empereur.

Napoléon III est rasséréné par ces nouvelles, comme aussi par la visite à Saint-Cloud de la reine Victoria et du prince Albert, qui produit grande impression sur les cabinets européens. Des fêtes magnifiques leur sont offertes. Les Parisiens, mobiles et friands de cortèges, acclament les souverains anglais. La reine parcourt la première Exposition universelle française ouverte au Palais de l'Industrie. Elle visite les Invalides et vient se recueillir devant le tombeau de Napoléon. A la lueur des torches, dans le tumulte d'un orage, la petite-fille de George III contemple avec respect le cercueil ramené douze ans plus tôt de Sainte-Hélène et qui attend encore sa sépulture définitive. Prenant par la main le prince de Galles, le futur Édouard VII, mince et blond dans son costume écossais, elle le fait agenouiller devant les restes du vaincu de Waterloo.

Les tête-à-tête des souverains les confirment dans leur mutuelle sympathie. Victoria se déclare « fascinée » par Napoléon. « Il est merveilleux, écrit-elle, que cet homme soit arrivé à se lier si intimement avec nous. »

Aussi bien l'issue de la guerre leur semble-t-elle comme à tous prochaine. Pélissier est résolu à obtenir une décision avant l'hiver. Il a fait pousser ses tranchées jusqu'à vingt-cinq mètres de Malakoff, à quarante du *Petit Redan*, à deux cents du *Grand Redan*. L'assaut est fixé au 8 septembre. Il est précédé d'un bombardement « infernal » qui écrase les ouvrages russes et accable leurs défenseurs. Partout des incendies s'allument, des poudrières sautent. A midi, par un vent furieux, sous un ciel sombre, les troupes alliées sortent de leurs parallèles, au signal donné par Bosquet. Les zouaves, dans un bruit joyeux de clairons, grimpent hardiment sur les talus de Malakoff. Une lutte ardente et courte s'engage. Le drapeau tricolore flotte bientôt sur la tour. Le *Petit Redan* est pris en même temps. Mais les Anglais, hachés par la mitraille, ne peuvent atteindre le *Grand Redan* et doivent se replier. A ce moment, la fortune semble tourner. La division

Levaillant échoue devant le *Bastion central*, la division Dulac doit évacuer le *Petit Redan*. Héroïsme farouche des combattants, tuerie affreuse ; les généraux Courtois, Trochu, Bosquet, Bourbaki sont blessés. Mais, posté sur le *Mamelon vert*, Pélissier reste ferme, et Mac Mahon, sur la tour Malakoff, se maintient contre l'assaut incessant, désespéré des Russes. A la fin, ceux-ci renoncent sur l'ordre de Gortchakov, qui, jugeant sauf l'honneur de ses armes, décide d'abandonner Sébastopol pendant la nuit.

D'immenses convois quittent la ville au crépuscule. En même temps, tout ce qui peut servir aux Alliés est détruit. Les magasins de munitions sautent, les canons sont jetés à la mer, les derniers bâtiments russes sabordés dans les rades. Toute la nuit Sébastopol brûle. Les Russes repliés au bord de la place, les Alliés au nord des glacis, contemplent ce brasier énorme qui rougit le ciel. Le surlendemain 10 septembre, Pélissier y fait son entrée dans un silence respectueux. L'Empereur l'a nommé, ce matin-là, maréchal de France.

*
* *

Aux Invalides comme à Hyde Park, le canon annonce au peuple de Paris et de Londres la prise de Sébastopol. Dans les deux pays, la joie éclate. Tient-on la paix ? Napoléon III n'en est pas sûr. De nouveau il chevauche ses chimères. Il engage Pélissier à compléter son succès par une campagne en Crimée. Il songe à attaquer la Russie sur la Baltique, à faire lever la Pologne. Il envoie Canrobert à Stockholm pour préparer une alliance. Cependant, l'armée est bien lasse. Quelques opérations de détail maintiennent à grand peine son esprit combatif. Pélissier résiste aux invitations répétées de l'Empereur qu'il déclare impraticables.

L'opinion française semble unanime à réclamer la fin des hostilités. Le peuple sait le sang qu'elles ont coûté, les commerçants se plaignent de l'arrêt des affaires. Les finances sont en mauvais point. Quel profit, même moral, peut-on attendre d'une prolongation du conflit ? Napoléon se laisse peu à peu gagner par cette influence. Le 15 novembre, à la fête de clôture de l'Exposition, il salue l'espoir d'une « paix prompte et durable ».

Les Anglais y sont moins décidés. Soucieux de leur avenir en Asie, ils veulent accabler le géant moscovite. Ils n'ont pas eu assez de part à la victoire. L'échec du *Grand Redan* pèse sur leur esprit. La presse britannique presque entière s'oppose à un accommodement prématuré. Napoléon III, par des lettres privées à la reine Victoria, s'efforce de l'incliner à plus de modération.

L'Autriche alors propose des bases de paix : les quatre points d'une note franco-anglaise présentée dès 1853 : 1° Remplacement du protectorat russe sur les principautés danubiennes par une garantie collective des Puissances ; — 2° Libre navigation du Danube ; — 3° Garantie de l'indépendance de l'Empire turc ; — 4° Protection des sujets chrétiens du Sultan sans qu'il soit porté atteinte à ses droits. Ces quatre points sont accrus d'une rectification de frontières de la Bessarabie et de quelques articles de détail. Le jeune tsar Alexandre, las de la guerre, hésite pourtant. Au Caucase, son armée a pris la forteresse turque de Kars, relevant ainsi son prestige militaire. Il pourrait traiter à présent, mais répugne à toute concession territoriale. Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume intervient à ce moment près de lui. Cédant à sa pression comme à des soucis intérieurs, le Tsar accepte, le 16 janvier 1856, les conditions formulées par l'Autriche.

Paris exulte. La rente monte de 5 francs. L'Angleterre, d'assez mauvais gré, signe à Vienne le protocole d'accord. La paix sera réglée par un Congrès réuni à Paris. Satisfaction éclatante accordée à Napoléon III et à la France qui peuvent y voir justement une revanche du Congrès de Vienne.

La Conférence s'ouvre le 25 février 1856, sous la présidence de Walewski, ministre des Affaires étrangères. La Prusse, à la demande anglaise, n'y est pas représentée. Clarendon, Orlof, Buol, Ali Pacha, Cavour, Bourqueney sont les principaux plénipotentiaires. Pour commencer, un armistice est conclu entre les belligérants.

Napoléon III voudrait profiter de l'occasion pour faire annuler solennellement les traités de 1815. Le cabinet britannique s'y oppose, comme il s'oppose à laisser discuter les questions de Pologne et d'Italie. On s'entend assez aisément sur la neutralisation de la Mer Noire. Le statut des chrétiens dans l'Empire turc est assuré par un *hatti-humayoun* du

Sultan. Point de difficultés non plus pour la navigation danubienne. A propos des principautés roumaines, le débat devient plus épineux. La Russie renonce à son protectorat. Napoléon III propose de réunir Valachie et Moldavie en un seul État. La Turquie et l'Autriche s'y refusent. Les deux principautés vivront donc séparées, sous la garantie de l'Europe...

Le 16 mars, un grand bonheur échoit à l'Empereur. Après trois ans de mariage, il lui naît un héritier. La nuit a été lourde d'angoisse. Au matin, le docteur Conneau se précipite vers Napoléon :

— Sire, c'est un fils !

Souriant, tremblant, les joues humides de larmes, l'Empereur, après s'être agenouillé près du lit d'Eugénie, traverse les salons, emplis de dignitaires et de serviteurs.

— Un fils ! Un fils ! crie-t-il. Je suis bien heureux.

Dans sa joie, il embrasse au hasard cinq ou six personnes. Puis, revenant à la dignité, il dit à voix haute :

— Je ne puis vous embrasser tous, mais je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez.

Le Congrès, suspendu par les fêtes, reprend séance le 18 mars, élargi cette fois par l'accession du représentant de la Prusse Manteuffel, admis à la demande réitérée de Napoléon. Il prend ainsi figure d'un véritable Sénat de l'Europe. A ce titre il garantit de façon solennelle l'intégrité de l'Empire ottoman. Le 28 mars, la plume d'un aigle du Jardin des Plantes sert à signer le traité de paix.

Cette paix, qui termine enfin une entreprise hasardeuse, règle moins la question d'Orient qu'elle ne l'assoupit. Elle l'assoupit du moins pour vingt ans...

En outre, la situation personnelle de Napoléon III y a gagné un relief que depuis la chute de l'Empire aucun souverain français n'avait pu reconquérir. Les vieilles dynasties ne pourront plus le traiter en intrus heureux. Les Anglais ne constatent pas cette montée sans quelque aigreur. De ce jour, quoique les deux cabinets gardent les rapports les plus amicaux, l'entente va se relâcher.

Walewski, d'ordre de l'Empereur, engage le Congrès dans une voie nouvelle et qui ne vise à rien de moins qu'à un rajus-

tement de l'Europe. Il n'ose point trop parler de la Pologne pour ne pas indisposer le Tsar. Mais, après avoir demandé la libération des ports grecs, il aborde la question romaine et propose l'évacuation des États pontificaux par les troupes autrichiennes comme par les troupes françaises. Les représentants de la Russie, de la Turquie et de la Prusse gardent une réserve prudente. Mais Cavour produit un mémorandum sur la revision nécessaire du statut de l'Italie. Malgré les efforts de l'Autriche, le problème le plus grave de ce temps est ainsi délibérément posé, avec l'adhésion d'esprit de Napoléon « Faisons quelque chose pour l'Italie », répète-t-il. Le protocole final, rédigé avec adresse par Benedetti, se borne à enregistrer des vœux. Réuni pour terminer une guerre, le Congrès de Paris en a préparé une autre. Pour éclater, il ne lui faudra que trois ans.

POLITIQUE INTÉRIEURE DE L'EMPIRE AUTORITAIRE UN SOUVERAIN ÉCONOMISTE

Cette époque, commencée en 1852 et qui s'achèvera en 1860, forme ce qu'on a appelé la période de l'Empire autoritaire. Napoléon III jouit alors en France d'un pouvoir à peu près sans limites. Son autorité souveraine régit la nation d'une manière absolue, sans contrôle ni frein. Après tant d'années obscures, comblé par une prodigue fortune, il n'en est point étonné, sa foi reste aveugle dans l'avenir.

S'il a, malgré ses lacunes, des vues larges, souvent fortes, il ne prévoit pas assez les conséquences de ses actes et montre souvent moins de volonté que d'entêtement. Quelques pensées, assez élémentaires au vrai, le dirigent. Ce sont celles qui ont inspiré déjà ses *Idées napoléoniennes.* Maintenant qu'il le peut, il en poursuit l'application. A l'intérieur, il veut l'ordre et le progrès matériel, un accès plus facile des classes pauvres à la propriété, une graduelle amélioration du sort des masses ouvrières. L'autorité pour lui doit être ferme, mais paternelle. Le pouvoir ne se justifie que s'il donne aux petits le bonheur. A l'extérieur, il rêve de rendre aux nationalités si longtemps comprimées ou dépecées leur libre jeu, sous l'hégémonie morale de la France.

Dans son cabinet des Tuileries, situé au rez-de-chaussée,

il lit, médite, écrit beaucoup. Comme l'oncle, comme la plupart des membres de la famille Bonaparte, il est né et est resté publiciste. Sa langue facile et diffuse abonde en lieux communs. Dans son travail personnel, il est aidé par le vieux Mocquard, le jeune Corse Piétri, devenu son secrétaire particulier, et le docteur Conneau. Ces deux derniers lui serviront souvent, Piétri surtout, d'agents secrets.

L'Impératrice, très jeune encore, fort occupée de sa vie brillante, est, en gros, au courant des affaires. Mais elle ne s'y intéresse que par foucades. Vive d'esprit, libre d'allures, sans grand jugement, très Espagnole, et aussi très Européenne, par ses relations à l'étranger, son habitude des voyages, elle reçoit avec grâce, mais sera toujours plus grande dame que princesse. Elle agit à l'étourdie, parle un peu trop, selon la passion, le caprice du moment.

Napoléon III a doré la vieillesse de son oncle l'ex-roi Jérôme, fait maréchal et gouverneur des Invalides, mais qui n'est qu'une figure de parade dont il faut cacher les dessous. Il a gardé beaucoup d'amitié pour sa cousine Mathilde. Mal mariée au prince Demidoff, elle mène une vie libre et fastueuse, entourée d'artistes et d'écrivains qui lui donnent un peu l'air d'une autre Marguerite de Navarre. Elle apporte souvent à l'Empereur l'écho de la société, de l'opinion de Paris. Son frère, le prince Napoléon, est dévoré du désir de remplir un rôle de premier plan. Comblé lui aussi, doté avec largesse, il a gardé de son passage à l'Assemblée nationale des tendances républicaines et anticléricales déclarées. Il est un vrai Corse, un vrai neveu du chef de la dynastie. Sa figure éclate d'une ressemblance insolente avec celle du Premier Consul. Sans culture véritable, il est intelligent, ambitieux et fantasque. Ses velléités démagogiques le font parfois morigéner par l'Empereur. Mais Napoléon l'aime en souvenir d'Arenenberg où il lui donnait des leçons de sciences. Il voit en lui une force dont le régime pourra se servir si on sait la canaliser. Bien que se méfiant de ses écarts, il l'appelle aux Tuileries et s'ouvre parfois à lui de ses desseins, ceux surtout qui touchent à l'Italie. Le prince Napoléon s'est campé en adversaire fougueux des petites monarchies de la péninsule ; il se fait, en privé comme en public, l'avocat de son unité.

L'empereur des Français ne saurait se contenter de régner comme un souverain de l'ancienne école. Investi par le peuple d'une dictature politique et militaire, il entend en porter pleinement la charge. Dans ses ministres il ne voit que les exécuteurs de sa volonté. Il les rassemble en conseil aux Tuileries, mais ne permet la discussion que des affaires que lui-même y porte. Point de délibération réelle, point de vote. Napoléon III entend les avis, et, le Conseil congédié, prend seul les décisions. Le vrai travail s'accomplit dans son cabinet, avec le ministre intéressé.

Napoléon agissait ainsi. Comme lui, son neveu prétend « tout savoir, parce qu'il est seul responsable de tout ». Mais son esprit est trop différent de celui de son modèle pour que le même système, appliqué au même État, à quarante ans de distance, donne d'aussi heureux effets. L'instinct, l'énergie, la puissance, comme la minutie d'attention de Napoléon, comme aussi son prestige personnel, lui permettaient, vis-à-vis d'hommes supérieurs comme Talleyrand et Fouché, de garder toutes choses dans sa main. Donner des ordres n'est rien, si l'on n'en contrôle assidument l'exécution. Sujet d'ailleurs à de fréquentes hésitations, à des absences de volonté, Napoléon III peut bien être le maître de la France, il n'est pas le maître des bureaux. L'administration dans sa marche continue, subtile et mouvante, lui échappe. Il le sait, s'en irrite, essaie d'y remédier en envoyant parfois quelqu'un de ses officiers prendre des informations directes. « Mais, avoue-t-il avec une naïveté mélancolique au maréchal Vaillant, tous les agents se concertent pour les lui déguiser, et s'il signale un de ces mille abus inséparables de la nature des choses, on lui garde rancune au lieu de lui savoir gré. »

Les fonctionnaires demeurent ainsi les vrais moteurs de l'immense machine. Les ministres opposent des difficultés étagées aux demandes de l'Empereur. Le plus souvent, ils négligent ses ordres. « Je n'ai pas d'influence », dit parfois en souriant Napoléon III. Ce despote éprouve grand peine à placer ou faire avancer ses protégés.

Comme Napoléon, il va garder pendant presque tout son règne *l'équipe* qui l'entourait à son arrivée au pouvoir. Ces hommes ont profité de son élévation, il les a couverts de titres et d'argent ; leur intérêt les lie étroitement à sa fortune. Sauf

Maupas qui, heurté à Saint-Arnaud, disparaît dès 1853 de la scène, ils vont continuer d'occuper tous les postes dirigeants jusqu'en 1870, avec, il est vrai, des changements d'emploi, quand ils se seront montrés incommodes ou auront subi des échecs.

Morny, que Napoléon sent nécessaire, reçoit la présidence du Corps législatif dès 1854, en remplacement de Billault. Il la gardera jusqu'à sa mort, en 1865, sauf la courte interruption de son ambassade en Russie.

Persigny, séide exigeant et bourru, passe du ministère de l'Intérieur à l'ambassade de Londres, puis revient, de sa rude main, mater les préfets. Rouher, travailleur probe, mais fruste et plein de faconde, sera tour à tour vice-président du Conseil d'État, ministre de l'Agriculture et du Commerce, ministre d'État, président du Sénat. Son rôle ne cessera de s'élargir jusqu'à lui mériter, vers la fin du règne, le surnom de « vice-empereur ». Nommé ministre de l'Intérieur aux lieu et place de Persigny, Billault, juriste adroit, de souple éloquence, sera l'un des plus utiles auxiliaires de l'Empereur. Il deviendra, en 1860, ministre sans portefeuille pour défendre devant la Chambre les projets de loi du gouvernement. Il mourra trois ans plus tard, ministre d'État. Baroche, lui aussi procédurier accompli, et sous des airs solennels fort avisé et rompu aux affaires, garde la présidence du Conseil d'État jusqu'en 1869. Pierre Magne, Périgourdin délié, grand fonctionnaire, dirigera durant tout le règne les Travaux publics ou les Finances. Fould, homme d'affaires habile et ingénieux, prendra ce dernier portefeuille après avoir été dix ans ministre d'État. Drouyn de Lhuys, diplomate de carrière, assez courtisan, mais qui dans les grandes occasions retrouve son franc-parler, reviendra au quai d'Orsay après la guerre d'Italie pour ne se retirer qu'au lendemain de Sadowa. Walewski, fils naturel de Napoléon I[er] et de la Polonaise, ancien officier devenu publiciste, puis ambassadeur, remplacera Drouyn aux Affaires étrangères, puis Fould au ministère d'État en attendant, Morny disparu, de lui succéder à la présidence du Corps législatif.

Il en est pareillement des militaires. Vétéran de Waterloo, le maréchal Vaillant est employé successivement au titre de grand-maréchal du Palais, de ministre de la Guerre, de com-

ndant en chef de l'armée, enfin de ministre de la maison l'Empereur. Le maréchal Pélissier, le vainqueur de Malakoff, a ambassadeur à Londres, puis gouverneur de l'Algérie. maréchal Magnan, grand veneur, puis commandant de mée de Paris.

Ces instruments du régime impérial ne manquent point qualités. Ils ont souvent de la culture, des traditions, pars même le sens des grandes affaires. Pourtant, à l'exception Morny, vraiment remarquable, sans moralité, mais doué savoir-faire et de vues et qui, dans cette époque creuse, l garde figure d'homme d'État, la plupart des personnaés en place sont subalternes. Bons Français, mais dépourvus xpérience profonde, enfants du hasard et de la faveur, p penchés vers l'opinion interne du pays, qu'ils jugulent, is craignent, incapables de s'opposer aux bonds imprévus la chimère impériale, ils vont administrer la France en tisans. Dans les affaires extérieures, ils ne s'élèvent point x vues générales ; sans hauteur d'esprit, ils suivent leur nchant personnel, tenus dans l'ignorance ou même trompés r l'Empereur qui mène sa diplomatie par des fils obscurs qui ne les consulte que lorsqu'éclate une crise. Leur amourpre, leurs convictions, leurs intérêts se heurtent, se nfondent, imprimant des soubresauts et des secousses à la litique française. Amis de l'Autriche comme Drouyn de uys, inféodés à l'Angleterre comme Persigny, enthousiastes la Russie comme Morny, ils la font hésiter entre le Pape la fusion italienne, entre l'Allemagne unie et l'Allemagne rcelée, épuisant ainsi tous les systèmes parce qu'aucun eux n'est suivi avec méthode et qu'on les abandonne à la ille d'en recueillir les fruits. Au demeurant, ils ont une ande excuse : l'instabilité de la pensée impériale de qui ils pendent en tout et qui, au moment même qu'ils ont cru la mprendre ou la fixer, les déçoit et les confond.

* * *

Avec un Sénat nommé par le pouvoir, une Chambre issue la candidature officielle, toute vie politique intérieure ns les premiers temps du régime doit s'éteindre. L'Empeur y compte, car, ouvrant la session de 1853, il dit ns fard, dans une phrase où curieusement il se rencontre

avec Renan : « La liberté n'a jamais aidé à fonder d'édifi politique durable ; elle le couronne quand le temps l' consolidé. »

« Elle le couronne... » Promesse bien vague, mais peut-êt sincère, qui s'imposera plus tard à l'esprit de Napoléon, qu'il se résignera, devant le réveil du pays, à tenir. A l'aub du règne, il n'en saurait être question. C'est l'ère de l'autorit sans atténuation, sans compromis. Les projets de loi, pr parés par le Conseil d'État, sous la main de Baroche, so présentés dans les trois mois de session du Corps législat avec une abondance telle que les députés doivent les voter bloc sans les avoir étudiés. Et pourtant parfois ils regimben Les budgets, qui chaque année s'alourdissent, font l'obj de discussions assez aigres, dont l'écho n'arrive au public q comme un murmure, trois jours après le débat, dans un pl résumé que les journaux insèrent à la page des annonce Ce semblant d'opposition oblige toutefois le gouverneme à retirer son projet d'abaissement des tarifs douaniers, ch à l'Empereur, entêté dans ses idées libre-échangistes. Prote tionnistes dans l'âme, les membres du Corps législatif so aussi foncièrement conservateurs. D'origine orléaniste po la plupart, attachés au régime par la crainte d'une révol tion nouvelle s'il venait à défaillir, ils se montrent dési téressés, désireux sincèrement du bien de l'État, avec le se souci honorable de préserver, en face d'un pouvoir trop fo au moins leur liberté d'esprit.

L'arrivée de Morny à la présidence va faciliter d'aille leurs rapports avec le souverain. Le demi-frère de l'Emp reur, par ses dehors gracieux, son adresse d'instinct à évit les heurts, à trouver des accommodements, à sauver l amours-propres, sait procurer à l'Assemblée une illusi d'indépendance. Il l'arrête sur les pentes périlleuses, huile s débats, mais en même temps sans y paraître étoffe son rô Il est un parlementaire-né en même temps qu'un diplomat Il finira, les interpellations étant interdites par le règleme par autoriser, — et Montalembert le premier en profite, des *observations* « présentées avec tact, loyauté, dans un b esprit ». La session peu à peu s'allonge. En cinq ans, le Co législatif vote tout près d'un millier de lois.

Le Sénat, déjà si vassal et qu'on voudrait tout à fait se

vile, lève aussi quelquefois la tête. Il doit se borner à contrôler le caractère constitutionnel des textes législatifs. La hardiesse lui pousse de les discuter. Le gouvernement, sans égards, rabat sa prétention.

*
* *

L'opinion est tenue en bride avec plus de rigueur encore que sous l'Empire premier. La presse est réduite à un très petit nombre d'organes dont le rédacteur en chef est agréé par le gouvernement. La province n'a pour ainsi dire que des feuilles officieuses. A Paris, *le Constitutionnel*, *le Pays* et *la Patrie* sont gouvernementaux ; *la Gazette de France*, *l'Union*, *l'Assemblée nationale*, légitimistes ; *l'Univers*, catholique rallié ; le *Journal des Débats*, orléaniste ; *le Siècle*, républicain prudent. Émile de Girardin conduit *la Presse* selon ses vues et ses intérêts du moment. Qu'un journal élève le ton, il reçoit un avertissement. S'il persévère, il est suspendu. C'est la ruine pour ses propriétaires ; ils lui préfèrent la soumission.

Les conversations, même privées, sont comme les écrits sous la surveillance de la police. Quand commence la guerre d'Orient, Persigny fait appeler au ministère de l'Intérieur les présidents des trois plus grands cercles de Paris et leur enjoint le silence sur la politique. L'acteur Grassot, s'étant permis de dire dans un café où on le sert avec lenteur : « C'est ici comme à Sébastopol, on ne peut rien prendre ! » est arrêté pour cette boutade. Jules Simon, qui a critiqué *chez soi* le gouvernement, est avisé de garder désormais plus de retenue. Les policiers sont partout. Paris est parfaitement bâillonné. « L'aristocratie a été détruite, écrit Victor Cousin. La bourgeoisie ne pense qu'à gagner de l'argent. » Et l'économiste Lavergne répond tristement à un Anglais qui veut s'informer de l'état moral du pays :

— Comment aurais-je des nouvelles ? Personne ne nous parle, excepté le gouvernement, et nous ne croyons pas ce qu'il dit.

Et pourtant, malgré cette contrainte, l'opposition au régime impérial veille encore. Mais les royalistes demeurent divisés par la concurrence du comte de Chambord et du comte de Paris, et d'autre part le ralliement en masse du clergé à Napoléon III les paralyse. Les légitimistes sont

réduits à une bouderie hautaine. Le comte de Chambord, — Henri V, — entouré de partisans vieillots, ne connaît rien de la France nouvelle.

Autrement dangereux, autrement actifs sont les orléanistes. Ceux-là, l'Empire les craint et les surveille. La masse de leurs troupes, propriétaires, industriels, commerçants, amis avant tout de l'ordre et de la prospérité matérielle, est ralliée au nouveau pouvoir qui la garantit. Nombre d'anciens parlementaires de la monarchie de Juillet, pourvus de portefeuilles ou de grands emplois, sont devenus ses meilleurs agents. Mais les chefs du parti : Thiers, Guizot, le duc de Broglie et, à un degré plus bas, Molé, Duchâtel, Barante, sans oublier Lamoricière et Changarnier, retirés en Belgique, demeurent irréductibles, au-dessus des tentations ou des craintes. N'ayant plus de voix aux Assemblées ni dans la presse, ils font au régime une guerre d'épigrammes, de lettres qui, dans les salons, les journaux étrangers, piquent de banderilles le gouvernement, les souverains, leur cour. Le *Journal des Débats*, tenu à une cautèle qui peut limiter, mais n'enchaîne pas l'esprit, sert d'organe à cette opposition ironique et acharnée. Saint-Marc Girardin, Samuel de Sacy, bientôt Prévost-Paradol y montrent d'autant plus de talent qu'il leur faut s'exprimer par allusions, par antiphrases, par omissions.

L'Académie française, dans cette éclipse de liberté, devient le refuge de la pensée indépendante. Élisant les hommes les plus représentatifs de l'époque, elle leur donne l'occasion, dans des discours souvent admirables, d'appliquer à l'absolutisme la censure de la vérité. Guizot reçoit Montalembert, Salvandy Berryer qui se dispense ensuite de la visite traditionnelle au chef de l'État. Sacy, qui représente excellemment le *Journal des Débats*, proteste avec courtoisie dans sa harangue contre les abus de la contrainte. Le duc de Broglie, successeur de Saint-Aulaire, fait l'éloge courageux de Louis-Philippe et ose évoquer « le sanctuaire des lois assiégé, envahi à main armée, la guerre civile dévastant les cités, les premiers de l'État poursuivis, proscrits, fugitifs... »

Le retentissement de ces paroles, dont les ondes voyagent, est caché, mais immense. En 1857 enfin Falloux s'assoit au fauteuil de Molé, et c'est contre le régime l'occasion d'un

regain d'hostilité contenue. Dans l'entourage de l'Empereur, on s'indigne, on s'irrite, on veut supprimer l'Académie ou du moins élever en face d'elle une compagnie rivale. Plus sage que ses familiers, Napoléon III s'y refuse. Ayant étouffé la République, il songe, comme son oncle, qu'il faut du moins laisser respirer « la République des lettres ». Il sent bien que cette élite demeure impuissante dans l'ordre des faits. Ayant pour lui des cadres soigneusement renforcés, l'adhésion sûre de l'armée, du clergé, des foules paysannes, il ne saurait s'inquiéter beaucoup de flèches élégantes qui, lancées de l'Institut ou des salons, si elles bourdonnent autour de son trône, sont sans effet contre la réalité du pouvoir et la marche des institutions.

Il est plus soucieux sans doute de l'opposition républicaine et là, en effet, est un danger sourd, mais véritable, mais constant. L'exil n'a pas désarmé les chefs de la Montagne. Émile Deschanel, Challemel-Lacour, Edgar Quinet sont à Bruxelles, Victor Hugo à Jersey, Louis Blanc, Schœlcher et Ledru-Rollin à Londres. Ils publient des articles, des pamphlets qui, comme *Napoléon le Petit* et plus tard *les Châtiments*, gagnent la France dans les ballots des colporteurs ou les poches de voyageurs complaisants. Des associations se sont créées en Angleterre, *la Commune révolutionnaire, la Révolution*, faites pour réunir, assister les proscrits, mais où les proscrits se déchirent. Leur misère mal secourue porte les uns à une exaltation forcenée, les autres à un ralliement honteux.

Le gouvernement facilite leur discorde en répandant des grâces en mainte occasion, surtout au lendemain de la naissance du Prince impérial. Bientôt ne demeurent que les bannis volontaires comme Hugo (« Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là ») ou Barbès, qui s'est vu ouvrir la prison de Belle-Isle parce qu'il a écrit une noble lettre adressant ses vœux aux soldats de Crimée, et qui a refusé la liberté, qu'il a fallu expulser, et qui mourra stoïquement en Hollande aux derniers jours du règne.

Le Siècle paraît tenir lieu d'organe aux idées démocratiques et républicaines. Il n'est en vérité qu'une soupape à leur compression. Son directeur, Havin, trop désireux de durer, ne résiste guère aux indications du gouvernement.

Il affecte un ton anticlérical qui plaît à la bourgeoisie voltairienne et qui lui assure un vif succès. Veuillot peut dire avec raison : « *Le Siècle* est sous la protection de la police. »

A Paris, la population ouvrière est demeurée républicaine. Quelques trublions obscurs, de tendance extrémiste, l'entretiennent dans sa résistance par des manifestations aux funérailles d'Armand Marrast, d'Arago, enfin de Lamennais.

Les étudiants, brûlés par leurs lectures, — Victor Hugo, Michelet, Proud'hon, — organisent des charivaris contre Sainte-Beuve au Collège de France ou contre Nisard qui, à la Sorbonne, a soutenu, d'ailleurs avec justesse, la théorie des « deux morales », l'une politique, par laquelle doivent se conduire les gouvernements, l'autre privée qui s'impose aux particuliers. On lui reproche follement de justifier ainsi les crimes d'État.

Ces mouvements apparents, sans danger véritable, ont des correspondances souterraines. Elles donnent naissance à plusieurs machinations contre la vie de l'Empereur : complot de l'Opéra-Comique, triste et puérile équipée (juillet 1853), machine infernale de Pérenchies (septembre 1854), attentats de Pianori, de Bellemare, pauvre fou qui finira à Bicêtre. Une manière d'insurrection éclate la même année aux ardoisières de Trélazé. Toutes ces tentatives avortent, car la police a les yeux bien ouverts. Mais Napoléon sent trop la menace pour rien relâcher de son autorité. De la contrainte qu'il fait peser sur la France entière, ne sont exceptés que les catholiques. Il leur doit pour une bonne part son arrivée au pouvoir, leur concours lui reste nécessaire. Il veut aussi se ménager le Pape des mains duquel, aux premiers temps du règne, il espère qu'il sera sacré. Aussi pour le clergé affiche-t-il empressement et respect. Les conciles provinciaux, interdits par l'ancienne monarchie, sont tolérés. Le budget des cultes est augmenté, le traitement des évêques relevé, le nombre des desservants payés par l'État accru. De nombreuses congrégations de femmes sont reconnues, de nouvelles écoles secondaires créées. Les chantiers publics et les cabarets sont fermés le dimanche durant les offices. La police confisque les ouvrages antireligieux. De larges subventions permettent sur tout le territoire la construction ou l'achèvement de nouvelles églises.

Les fonctionnaires sont tenus d'assister à la messe et les soldats participent aux processions.

Certaines difficultés naissent pourtant avec l'Église, à qui le gouvernement refuse la reconnaissance légale du repos du dimanche et la prééminence du mariage religieux sur le mariage civil. Le prince Napoléon, Persigny, le préfet de police Piétri, adversaires déclarés des ultramontains, les juristes comme Delangle et Portalis pèsent sur l'esprit de l'Empereur pour limiter ses concessions au clergé. La loi Falloux est légèrement modifiée au regret des catholiques. Seize recteurs sont nommés, assistés chacun d'un conseil académique. L'Université en devient plus vigoureuse et plus indépendante des évêques et des préfets. Mais l'alliance du pouvoir et du monde religieux n'en paraît pas atteinte. Durant ces premières années de l'Empire, leur accord est tacite et profond. Ne la trouble même pas la déception éprouvée par Napoléon III à propos du sacre. Pie IX, sollicité secrètement par le général de Cotte, puis par le cardinal de Bonnechose et Mgr de Ségur, a exigé la suppression des *Articles organiques*. Napoléon III y répugne ; il craint de choquer le sentiment public français. La négociation traîne et se perd dans des conciliabules. Rome et Paris demeurent sur leurs positions. A défaut de l'onction sainte, trop chère au prix qu'il la faudrait payer, Napoléon obtient du moins que le Pape accepte d'être parrain de son fils. « Pareil baptême vaut un sacre », dit l'Empereur à l'Impératrice. Et le sentiment du pays comme celui de l'Europe semble lui donner raison.

***

Napoléon, pendant ses six années de détention au fort de Ham, a longuement rêvé d'une transformation économique de la France. Il est de cette génération d'hommes qu'on appelle aujourd'hui « les hommes de 48 », qui se perd parfois dans un brouillard de théories et une pluie de formules, mais veut sincèrement, généreusement, l'amélioration du sort des travailleurs, le progrès moral et matériel du pays par un aménagement moderne de ses ressources, la coordination de ses richesses et de ses besoins. Investi d'un pouvoir plus absolu que ne l'eurent jamais les rois, sa pensée première,

et là il mérite une louange certaine, s'applique à la réorganisation complète du système social français.

Quelques lois, de caractère spécial, lui servent de prélude : création d'une caisse nationale des retraites pour les fonctionnaires de l'État, réforme du recrutement de l'armée avec à la base une exonération du service contre paiement d'une prime fixe. Nous y voyons aujourd'hui une scandaleuse injustice, mais, pour le temps, c'était un progrès sur la « vente » des remplaçants par de sales officines. Les soldats reçoivent désormais haute-paie et, s'ils rengagent, pension de retraité. Le code de justice militaire est refondu ; très dur encore, il accorde certaines garanties aux accusés, mais leur refuse les circonstances atténuantes admises dans la juridiction civile.

L'économie politique est alors dominée par d'anciens Saint-Simoniens, le père Enfantin, les frères Pereire, Michel Chevalier, Guéroult. Leur esprit entreprenant, actif, tendu vers l'accroissement de la richesse par le crédit, le libre-échange, l'accession progressive de toutes les classes au bien-être, répond aux vœux intimes de l'Empereur et de ses familiers.

Le 10 décembre 1852 est établi le Crédit Foncier de France qui, prêtant aux communes, aux personnes morales et aux particuliers, facilitera la construction d'innombrables immeubles. En même temps les Péreire fondent le Crédit mobilier, destiné à financer les affaires industrielles et commerciales. Il leur vaudra un développement extraordinaire, surtout dans l'exploitation des mines, la distribution du gaz et la diffusion des chemins de fer.

En 1852, la France n'a guère plus de 3 000 kilomètres de rails. Vingt-quatre compagnies, en mauvais point presque toutes, les administrent, désabusées et inertes. Leurs actions sont à vil prix. Inspiré par Morny, qui saura n'y point perdre, l'Empereur les fond en six grands réseaux qui se partagent le territoire et reçoivent une garantie d'intérêt de l'État. Dès lors la construction des lignes nouvelles s'intensifie. Un immense filet de voies ferrées s'étend sur la France. Rapprochement des populations, circulation des denrées, nivellement des prix vont s'en suivre, avec aussi cette conséquence funeste du lent, mais croissant abandon des campagnes

pour les villes. En 1858, 18 000 kilomètres de voies sont livrées au trafic.

Parallèlement s'organise le réseau télégraphique, jusque-là réservé aux communications officielles, et qui s'ouvre maintenant aux privées. La navigation est protégée. Les régimes précédents la négligeaient. A présent trois lignes, pourvues d'une subvention du gouvernement, relient la France à l'Amérique du Nord, aux Antilles et à l'Amérique du Sud.

Dès la fin de 1852 commence la transformation de Paris. La capitale est jusque-là demeurée à peu près dans l'état où l'avait laissée le Premier Empire. Pour une grande part encore, c'est une ville du Moyen âge et de la Renaissance : entassement pittoresque de palais, d'églises, d'hôtels, de couvents, de logis bourgeois, de malsaines maisons ouvrières. Les rues y serpentent étroites, labyrinthe tout prêt pour l'émeute, où en une journée, juin 48 et décembre 51 l'ont encore montré, peuvent jaillir cent barricades. Napoléon III, par souci stratégique d'abord, pour purifier et embellir ensuite la ville, y laisser la trace sensible de son règne, a décidé d'y percer de grandes avenues qui mettront en valeur les monuments, aéreront les quartiers populaires et assureront, en cas de troubles, le passage des troupes et du canon.

L'Empereur a découvert un auxiliaire solide dans le préfet de la Gironde, Haussmann, sorte de grand ogre alsacien, haut en couleur, dru en propos, laborieux, sûr de soi. Il le nomme préfet de la Seine et fait de lui, pour seize années, un vrai dictateur de l'urbanisme. Né pour l'arbitraire, Haussmann ne s'embarrasse de rien. Le conseil municipal, les ministres souvent hostiles, il les ignore. L'argent, à coups d'emprunts, il en fait sourdre par nappes successives où se noient obstacles et adversaires. Paris dès lors n'est plus qu'un immense chantier.

On éventre les faubourgs ouvriers, les vieux centres révolutionnaires, les quartiers Saint-Antoine, Saint-Martin, Saint-Denis, la Cité. Une grande croisée, de la gare de l'Est à l'Observatoire, et de la barrière du Trône à l'Étoile, jette à bas des milliers de maisons, sordides et ravissantes, pour leur substituer de hauts immeubles bourgeois, d'aspect pesant, où l'on peut bien croire que la révolution ne

s'accrochera plus. On ouvre des perspectives. On construit des quais, des ponts, des égouts, des casernes. Le Louvre s'achève pour rejoindre par deux longs bras les Tuileries. Les Halles, le Palais de l'Industrie s'élèvent. L'Hôtel de ville et Notre-Dame sont dégagés, rendus au soleil, mais privés de toute l'humanité que les siècles avaient déposée, soudée à leurs assises. A l'imitation de Londres, — et là on ne peut qu'approuver, — des jardins publics s'ouvrent à l'intérieur de la ville, de grands parcs se dessinent à sa périphérie, à Montsouris, aux Buttes-Chaumont, dans la plaine Monceau. Les Bois de Boulogne et de Vincennes sont aménagés. Énorme ensemble de travaux dont Napoléon avait eu le pressentiment plus que l'idée, que seul un long régime absolu peut mener à sa fin, et qui va faire de Paris, aux yeux du monde, le parangon des capitales. Les grandes villes de province, Lille, Le Havre, Lyon, Marseille, vont s'en inspirer. Sur tout le territoire, c'est un renouvellement qui change la face de la vieille France.

Cela ne va point sans de prodigieuses dépenses qui accablent les budgets municipaux et aussi, — à Paris surtout, — sans une indécente spéculation. Sous l'influence de confidents d'Haussmann, de familiers des ministères, les indemnités fixées par les jurys dépassent souvent la mesure. Napoléon III le sait, et qu'un agiotage effréné précède la pioche des terrassiers. Mais il croit, — n'est-il pas un joueur lui-même ? — que la prodigalité appelle la richesse. Et de fait les résultats semblent le justifier. Jamais l'argent n'a couru si vite, en tels torrents, du Trésor aux poches des particuliers, et de celles-ci aux emprunts. Chassé-croisé constant qui gonfle les banques et réjouit les intermédiaires. Mais prospérité factice, richesse de papier. Au vrai, la France, dans ces primes années de l'Empire, souffre d'une crise économique intense, que le pouvoir, si enclin à chanter son los, ne parvient qu'assez mal à cacher.

De très mauvaises récoltes de blé produisent une véritable disette. Le gouvernement a beau faire appel aux grains étrangers, répandre subventions et secours aux agriculteurs, dans bien des provinces il faut rationner le pain. Des fléaux s'abattent sur la vigne, la pomme de terre, les vers à soie. Des inondations ravagent les régions de la Garonne et du

Rhône. Enfin de 1853 à 1855, le choléra fait près de deux cent mille morts. A ces désastres s'ajoutent les deuils de Crimée, le fardeau d'une guerre sans cesse allongée et dont personne n'aperçoit le but. Sous une écorce brillante, le fruit est malade et dépérit.

Pourtant, la paix venant, ce grand bonheur semble en tirer d'autres après lui. Tout succède, tout se répare et s'épanouit. L'Exposition universelle de 1855, dont l'Empereur s'est fait le champion, après des débuts incertains s'est achevée en vrai triomphe...

* * *

Le Corps législatif doit se renouveler en juin 1857. Si l'opinion était plus libre, l'occasion serait précieuse de vérifier si le pays approuve la politique suivie par le régime, et s'il demeure attaché aux institutions issues du Coup d'État. Mais de liberté il ne saurait être question. Le ministre de l'Intérieur Billault a par circulaire averti ses préfets. « Comme il propose les lois aux députés, le gouvernement proposera les candidats aux électeurs et ceux-ci feront leur choix. » Seront du reste présentés tous les députés sortants. Contre la candidature officielle, l'opposition est dépouillée de toutes armes. Ne sont tolérés ni comités électoraux, ni réunions, ni programmes. Les préfets et sous-préfets mènent une campagne ardente et dithyrambique, dont le but est surtout d'éviter les abstentions. Le préfet de la Dordogne ose écrire : « Comme Dieu, le gouvernement veut le triomphe du bien, en laissant à chacun la liberté du mal. » Dans les départements il sera difficile de résister à telle pression d'un pouvoir d'où découlent faveurs et places. Mais à Paris, si étranglée que soit la presse, si forte la police, l'opposition parvient à s'organiser.

Un comité se forme où des vétérans de la République comme Cavaignac, Garnier-Pagès, Carnot, Goudchaux, Bastide se rencontrent avec de jeunes avocats et journalistes, Ernest Picard, Jules Simon, Émile Ollivier, Nefftzer, Darimon. Deux tendances s'y affrontent, nées de la différence des âges. Les doctrinaires de 48 voient railler leur « naïveté » par ces hommes nouveaux qui veulent lutter contre l'Empire à l'intérieur même de ses institutions. Après de longs et orageux

conciliabules, l'accord ne peut se faire sur le choix des candidats. Ils se présentent en deux listes, que Billault et Haussmann combattent avec acharnement. Ces divisions entravent leur succès. Toutefois, cinq républicains sont élus : Carnot, Goudchaux, Cavaignac, Ollivier, Darimon. Les cinq autres circonscriptions restent aux candidats officiels. Mais l'échec n'en est pas moins vif pour le gouvernement.

En province au contraire ne sont nommés que deux républicains, Hénon à Lyon, Curé à Bordeaux, et trois indépendants catholiques. L'administration triomphe avec lourdeur. Montalembert, trop noble pour pactiser, est battu. Cependant pour l'ensemble de la France l'opposition groupe 665 000 voix contre 5 471 000 données aux tenants du régime. Dans un pays si fortement garrotté, après cinq ans de règne absolu, ces résultats montrent la persistance du parti républicain. Napoléon III, alors à Plombières, confie sa déception à Fould. L'Empire garde une majorité énorme, mais il n'a pas rallié ses adversaires. Ceux-ci restent debout, nombreux et, bien qu'avec une prudence obligée, agissants.

Affichant une sérénité qu'il n'a pas, car tout brave qu'il soit, l'Empereur doit craindre, s'il succombait, pour sa femme et pour son fils, il multiplie les montres d'apparat, passe une grande revue à Châlons, à la fin des manœuvres, inaugure avec éclat le nouveau Louvre, puis l'asile de Vincennes ouvert aux ouvriers « invalides de l'industrie ». Il distribue la médaille de Sainte-Hélène aux survivants des grandes guerres. Enfin il se rend avec l'Impératrice à Osborne pour rencontrer les souverains anglais.

Aux yeux du public l'alliance scellée par les épreuves de Crimée demeure solide. Mais Napoléon, préoccupé de ses projets de remaniement italien, s'est dans ces derniers temps rapproché de la Russie avec une insistance qui a déplu au cabinet de Saint-James. L'Empereur voudrait, pour avoir la main libre, se concilier à la fois Londres et Pétersbourg. Tiré entre les deux influences rivales de Morny qui, envoyé comme ambassadeur extraordinaire près d'Alexandre, prône l'amitié russe, et de Persigny, qui veut le renforcement des liens avec l'Angleterre, il engage un jeu oscillant, obscur et dangereux.

La triple entente qu'il poursuit est irréalisable. Toute

manifestation de sympathie vis-à-vis du Tsar irrite les ministres de la reine Victoria. Napoléon a adressé à Alexandre ses souhaits pour 1857 dans une lettre où il exprime l'espoir que, «si de grands événements surviennent en Europe, l'intérêt des deux pays leur permettra de combattre ensemble ». Le chancelier russe Gortchakov répond dans le vague. Mais le grand-duc Constantin, venu à Paris, reçoit les confidences de l'Empereur. On s'émeut à Londres. Napoléon, par une lettre privée à la reine, s'excuse. Persigny, tout en déplorant les « utopies » de son maître, propose à Clarendon, pour arranger tout, une entrevue des souverains.

La rencontre est infiniment plus froide qu'on ne l'espérait en France. Les conversations de Napoléon et du prince Albert, encore que courtoises, laissent paraître un fond de défiance et de reproche... On se sépare sans s'être rapproché.

Au rapprochement ne saurait aider la visite que deux mois plus tard, en septembre, Napoléon rend à Stuttgart à l'empereur Alexandre. La Tsarine se dispense d'y venir pour ne pas rencontrer « Mlle de Montijo ». Fine blessure, mais Napoléon III affecte de l'ignorer. Il a amené avec lui Walewski qui confère avec Gortchakov, tandis que les deux souverains échangent des idées plus générales. Une entente de principe sort de ces réunions. Les deux États agiront de concert en ce qui touche le statut de l'Orient. Chacun d'eux promet à l'autre en cas de guerre une bienveillante neutralité.

Accord incompatible avec l'alliance anglaise. A Stuttgart, Napoléon III n'a fait que l'affaiblir un peu plus sans obtenir de la Russie d'adhésion formelle. De plus en plus il se heurte au dilemme que son inconstance a créé. L'amitié britannique, il la croit toujours nécessaire. Mais entêté à déchirer les protocoles de Vienne et à « faire quelque chose pour l'Italie », il va la compromettre, l'user jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une trame lâche. En regard, il ne s'est point assuré de vraie alliance continentale. Sa politique extérieure dès lors apparaît en porte-à-faux. Elle est à la merci d'un incident, même d'un caprice. L'un ou l'autre, Persigny ou Morny avaient raison. On devait se décider et suivre dans ses conséquences logiques une action continue. Napo-

léon III donne ici sa mesure d'homme d'État ; il ne choisit pas, persuadé qu'il pliera les événements à ses désirs. Il semble qu'échappé par merveille à l'aventure, il retourne invinciblement vers elle, parce que l'aventure, il l'a dans la pensée et dans le sang.

***

Le Corps législatif se réunit le 28 novembre pour la vérification des pouvoirs. Parmi les députés républicains Carnot et Goudchaux refusent le serment, s'écartant par là de l'Assemblée. Restent seuls devant l'immense flot conformiste trois opposants à peu près inconnus : Hénon, Darimon, le jeune Ollivier. Aux élections complémentaires, Jules Favre et Ernest Picard viendront les rejoindre. Ce seront les Cinq. Petit groupe, mais qui se révélera important par l'union, par la constance. Dans l'Empire gonflé de sa prospérité de surface, il va demeurer comme la pierre d'attente, aussi l'ancre d'espoir du parti républicain.

OCTAVE AUBRY.

(A suivre.)

TRENTE ANS DE PEINTURE
AU PETIT PALAIS
(1895-1925)

I

Pour les gens de mon âge, pas de souvenir plus éclatant que celui de la « Centennale » et surtout de la « Décennale » de 1900. Apprendre brusquement toute cette gloire française, découvrir d'un seul coup Manet, Degas, Renoir, Monet, Sisley, Berthe Morizot, le *Déjeuner sur l'herbe* et *Lola de Valence*, le *Bar des Folies-Bergères*, le *Moulin de la Galette*, *la Loge* ! Comprendre qu'on faisait partie de ce monde radieux, qu'on était quelque chose dans l'allégresse de ce printemps, que tout cela nous appartenait et ne nous serait plus jamais retiré ! Ce fut une date dans nos vies, et quelque chose de mieux encore : c'est à partir de ce moment qu'il fut décidément reconnu que le Français savait peindre, et que tous les musées d'Allemagne et d'Amérique se hâtèrent de récolter les maîtres de l'impressionnisme.

Que s'est-il passé depuis ce moment ? Quel travail s'est poursuivi dans les ateliers ? Que reste-t-il à la France de la situation artistique qu'elle possédait dans notre jeunesse ? Quels talents, quelles étoiles se sont levées depuis trente ans, pour succéder à celles qui ravirent notre vingtième année ? Est-ce que notre âge mûr aura tenu ou trahi les promesses de notre adolescence ? Ce que nous voyions naguère, au seuil de notre vie, était-ce une conclusion ou une aurore, une fin ou un commencement ? Aurions-nous, à notre tour, au moment

de faire nos comptes, un bagage à montrer au monde qui ne fût pas indigne de ce qui nous a précédés ? Pourrions-nous aligner, en face de nos souvenirs, un présent qui tienne le coup et dont nous aurions le droit de ne pas trop rougir ?

J'avoue que ce n'est pas sans appréhension que j'abordais cet examen et que je gravissais les degrés du Petit Palais des Champs-Élysées, où M. Raymond Escholier, qui préside aux collections de la Ville de Paris, a pris sur lui de réunir, pour la première fois, l'ensemble de la production des maîtres contemporains et de ce qu'on appelle la jeune peinture française. Car cette peinture se présente en ordre dispersé. Il y a longtemps que les artistes ont renoncé à se produire dans la cohue des Salons officiels ; ils les ont désertés, à l'heure même où la République élevait à leur intention l'immense carcasse du Grand Palais, et se refusaient à le partager avec le Concours hippique et le Salon de l'Auto. Ils prenaient le parti de ne plus exposer du tout ou bien de ne se montrer que de loin en loin, presque en secret, à leur heure, dans de petites galeries qui se multipliaient dans le faubourg Saint-Honoré ou, sur la rive gauche, autour du carrefour Raspail ou de la rue de Seine, le long de l'Institut. C'est dans ces petites expositions que se sont faites depuis trente ans la plupart des réputations, ou encore dans l'effervescence des Salons « à côté », comme le Salon d'Automne ou celui des Indépendants, ou le dernier en date, le Salon des Tuileries.

Rien de plus compliqué que l'histoire de ces manifestations successives, dont la chronique plus tard sera un sujet fort difficile à débrouiller. C'était déjà une occupation que de les suivre au jour le jour, lorsque chaque quinzaine, dans vingt boutiques diffférentes, on voyait se renouveler l'affiche et de nouveaux candidats à la gloire se proposer sur la cimaise. C'est là que s'édifiaient en secret cent valeurs nouvelles, là que se promulguaient les noms qui allaient occuper l'attention des amateurs. Là se créaient le climat et l'atmosphère de l'œuvre d'art. Déjà nous savions que le goût, dans cette production immense, commençait à faire son choix : nous avions rencontré, surtout à l'étranger, ces peintures nouvelles, qui faisaient leur chemin chez les collectionneurs, et même apparaissaient parfois dans les musées. Mais, enfin, nous n'avions encore jamais eu l'occa-

sion de considérer le spectacle dans son ensemble, d'opérer le classement, de passer en revue toute l'armée active de la peinture contemporaine. Bref, c'était le moment de reviser nos jugements, de remettre en place et de contrôler une foule d'impressions déjà anciennes et qui n'étaient que des impressions de détail, rapides et décousues, d'en restituer la suite, de voir ce qui résistait à l'épreuve du temps, et comment tout cela se tenait, quelle figure cela faisait en face des maîtres du passé. C'est cet examen de conscience auquel nous conviait M. Raymond Escholier, et, pourquoi m'en cacherais-je ? je conviens qu'en entrant, je n'étais pas tout à fait rassuré.

A présent, je dois le dire aussi, je suis tranquille ; et je ne doute pas que le public partagera ce sentiment. C'était pourtant hardi, dans ce même palais où l'on voyait, voilà deux ans, l'incomparable exposition de l'art italien, c'était hardi de réunir les vivants les plus discutés et ceux qu'on a coutume d'appeler, à tort ou à raison, les maîtres d'avant-garde : là où nous étions convoqués par la *Vénus* de Titien et par celle de Botticelli, nous voici invités par une figure de Matisse et une figure de Maillol. Sans doute n'y trouvera-t-on pas autant de chefs-d'œuvre, fermement établis dans la conscience d'être durables, mais, à tout prendre, le spectateur n'y rencontrera pas moins de richesse et moins de vie. S'il existe, en dehors des objets de la peinture, certains thèmes de forme et de couleur, qu'on puisse appeler des dieux plastiques, peut-être verra-t-on, au bout du compte, qu'ils ne laissent pas d'être aussi vivants dans les ouvrages que voici, d'un Segonzac ou d'un La Fresnaye, d'un Friesz ou d'un André Derain, qu'ils ne l'étaient dans ceux d'un Luca Signorelli ou d'un Piero della Francesca, d'un Caravage ou d'un Gentileschi.

C'est l'honneur de l'école française, depuis Cézanne, que d'avoir livré cette bataille pour la conquête des éléments du langage et pour l'établissement des conditions de l'œuvre d'art. Cette bataille, si je puis dire, s'est livrée sur deux plans : deux groupes de peintres s'y sont attaqués presque ensemble, mais dans deux directions différentes, les uns plus attachés à la culture de la sensation, les autres plus raisonneurs, plus cérébraux et plus abstraits ; ces deux histoires parallèles se

développent au Petit Palais dans deux galeries séparées, la galerie intérieure étant réservée aux premiers, c'est-à-dire aux Indépendants proprement dits, la galerie extérieure aux « cubistes » et à leurs disciples. Bien entendu, il s'est produit, dans la pratique, une foule d'échanges entre ces deux séries d'ouvrages ; toutes ces expériences se poursuivent dans des vases communicants. Mais il n'en subsiste pas moins une différence considérable entre ces deux moments : c'est un mouvement en deux temps, qui correspondent à un décalage de générations, celle de 1895 et celle de 1908 à 1914, qui vit le triomphe du cubisme et qui assista à la rivalité célèbre de Matisse et de Picasso. Ainsi, la division adoptée par la topographie de l'exposition n'est pas artificielle et répond à peu près à la succession des faits.

A l'intérieur de chaque galerie, des divisions secondaires forment une suite de salles où se trouvent groupées les œuvres de chaque artiste, sans un souci trop rigoureux de leurs affinités ou de la chronologie. L'ensemble se présente ainsi, conformément à la réalité, moins comme une histoire suivie que comme une collection d'histoires individuelles, une grappe de cellules, où l'on voit chaque peintre au travail, suivant son goût ou son génie. Peut-être cette vue est-elle la plus exacte ; peut-être convient-il de substituer en effet, à la notion d'école, celle d'études particulières et d'un ensemble de biographies. L'histoire introduit dans les faits un ordre, dont le récit ne saurait se passer, mais dont il ne faut pas qu'elle soit dupe. Tout se réduit, en art, à l'existence de l'artiste. C'est ce qui distingue le travail humain de l'instinct de la ruche. L'ensemble du phénomène apparaîtra sans doute ainsi moins lisible, plus complexe : mais, quoi qu'on pense du résultat, comment rester indifférent à l'activité passionnée, à la température et à la fécondité de ce prodigieux laboratoire ?

UN GROUPE DE JEUNES GENS : LES NABIS ET L'HISTOIRE D'UNE BOITE DE CIGARES

Pour comprendre les faits, il faut se replacer, comme nous le faisions tout à l'heure, à cette date de 1900, à l'époque de cette « Décennale » dont je parlais en commençant, et où le public s'aperçut de l'extraordinaire éclat de l'art impres-

sionniste. Ce groupe si décrié apparut ce qu'il était : la plus vivace, la plus charmante et la plus authentique des écoles françaises, la plus traditionnelle aussi et la plus sérieuse, sous ses dehors légers, si l'on ne confond pas la dignité de l'art avec la pompe des sujets. Ce fut un ravissement et le début de la faveur populaire. La glace était rompue et la partie gagnée. Il semblait qu'il ne restait plus qu'à chanter la victoire. Mais quelques esprits plus sagaces surent deviner dès ce moment que ce triomphe était illusoire et ne faisait que célébrer une chose du passé. Robert de la Sizeranne pouvait écrire dès lors son article fameux, sur *le Bilan de l'impressionnisme*. A l'heure où l'impressionnisme entrait dans la gloire, il était mort : ce n'était pas un baptême, c'était un enterrement.

En réalité, la dernière exposition du groupe datait de 1886, et dès ce moment apparaissaient les signes d'une réaction en sens contraire. C'est de 1888 à 1890 que se développent les brèves et surprenantes carrières de Vincent van Gogh et de Seurat, chez qui l'on pourrait discerner les principes de tout ce qui allait suivre, jusqu'au lyrisme des « fauves » et à la géométrie des cubistes. M. Maurice Denis a raconté, dans une page célèbre, comment, vers 1890, une pochade de Gauguin, brossée sur le couvercle d'une boîte de cigares, fut apportée dans un cercle d'élèves de l'académie Jullian, par son ami Paul Séruzier : cette boîte de cigares fut, on l'a dit, la vraie boîte de Pandore, de laquelle allait jaillir la peinture moderne. L'impressionnisme reposait sur la division du ton et la négation de la consistance des corps : Gauguin, c'était le ton entier, la teinte plate, l'exaltation de la couleur pure, la forme circonscrite dans sa masse par un trait, comme par un plomb de vitrail, l'expression subordonnée à la valeur décorative, l'esthétique du verrier ou de la tapisserie ; c'était l'horreur du trompe-l'œil et de la copie des choses ; c'était un langage qui se contentait de prendre dans la réalité un point de départ, non pour lui faire concurrence, mais pour y substituer un système de signes ou d'équivalents passionnés ; une manière de s'exprimer indirecte, réfléchie, qui n'offrait pas, en quelque sorte, un miroir de la nature, mais une nature nouvelle, imaginaire, *créée*, ayant l'existence des mythes et des fables ; c'était l'art archaïque, la stylisation, la déformation

volontaire, le calvaire breton, l'hiéroglyphe d'Égypte, l'idole maorie, annonçant déjà la vogue prochaine de l'art nègre (Gauguin lui-même avait dans les veines du sang péruvien, et il était facile de reconnaître dans son personnage l'allure de l'Inca déchu). C'était enfin Cézanne, ou du moins quelques-unes des idées de Cézanne, avec lequel Gauguin et Van Gogh s'étaient abouchés dans leur mémorable campagne d'Arles, et en qui ils saluaient et admiraient dès lors, en dépit de l'étiquette, le pionnier d'un art nouveau et le constructeur patient d'une peinture qui était l'antipode de l'impressionnisme.

Voilà tout ce qu'il y avait sur cette planchette de quelques centimètres, qui était le couvercle d'une boîte de demi-londrès. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer la vocation d'un groupe de jeunes gens. Cette tablette devenait pour eux les tables de la Loi. Il s'agissait de sortir d'un art qui ne se proposait d'être qu'un art de sensations et de pure analyse, un art « où l'œil mange la tête », et où l'on ne demandait rien de plus à l'artiste que d'être un reflet docile et sensible de l'univers. Ces jeunes hommes découvraient que la peinture a son objet en soi, qui n'a presque rien à voir avec la réalité dont on la croit l'image, mais dont elle n'est pas moins éloignée que la musique ou la danse, et dont elle ne peut offrir que la transcription par un système de symboles plastiques. Ils s'avisaient que la peinture, comme dit Léonard, est *cosa mentale*, qui a son existence avant tout dans l'esprit de l'auteur, et se reconnaissaient tous dans cet aphorisme de leur camarade Maurice Denis, qui est l'axiome fondamental de la peinture moderne, à savoir : « qu'un tableau, avant d'être un cheval de bataille, une femme nue, etc., est une surface recouverte de lignes et de couleurs en un certain ordre assemblées ». Principe d'indépendance, commun à toutes les écoles contemporaines, et qui devait être poussé bientôt, de corollaire en corollaire, à de singulières conséquences.

Ils étaient, en effet, aux environs de 1900, un groupe de jeunes gens, âgés de la trentaine, tous unis par un dégoût commun du naturalisme vulgaire qui régnait dans les ateliers, et qui s'intitulaient eux-mêmes les « *Nabis* », par un terme d'ésotérisme renanien et décadent, qui marque bien la nuance

morale de cette époque d'esthètes et de Rose-Croix. Ils se réunissaient pour discuter et dîner ensemble. Maurice Denis les a groupés dans un petit tableau, imité des réunions d'artistes de Fantin-Latour, et appelé *Hommage à Cézanne.* Ce tableau, qu'on regrette de ne pas voir au Petit Palais, ferait un bon « pendant » à l'*Atelier aux Batignolles.* On y voit auprès du vieil Odilon Redon, ce curieux chercheur de pierre philosophale, toute l'équipe des *Nabis.* Vuillard, Bonnard, X.-K. Roussel, Ranson, et l'auteur du tableau lui-même, auquel un homme barbu, à lorgnon de professeur, Paul Séruzier, est en train de faire une démonstration devant un paysage du maître d'Aix. C'est ce Séruzier, on l'a vu, peintre sec et stérile, qui servit de trait d'union entre ses jeunes amis et le groupe de Pont-Aven, leur fit connaître les idées de Gauguin. Il se retira du reste de bonne heure en Bretagne, et cessa de compter. Son rôle se borne à celui d'agent de liaison. Il ne fut qu'une allumette, vite éteinte, mais il avait transmis la flamme. Derrière le chevalet, un autre personnage précieux, Ambroise Vollard, allait être l'auxiliaire et l'apôtre de la nouvelle école et devenir pour elle ce que Durand-Ruel avait été pour les impressionnistes et Goupil pour les maîtres de Barbizon.

Tout le monde connaît la magnifique carrière de M. Maurice Denis, son œuvre sereine et vaste, aujourd'hui populaire, sa maîtrise accomplie et reconnue de tous, son équilibre, sa noble culture, le labeur infatigable qui lui fait prodiguer depuis quarante ans, sur les murs et les voûtes des églises, des palais publics et des demeures privées, le flot de ses idées riantes, la grâce de la vie naturelle et de la vie religieuse. Comme Corot, il a vu l'Italie de bonne heure, et toujours il lui en est demeuré quelque chose. Son génie habite tour à tour les coteaux de Mareil et la crique de Perros-Guirec, mais il a vécu jeune sur la colline de Fiesole, et c'est là que son cœur a élu domicile, sur les pentes d'une croupe toscane, pareille à un autel, où les cyprès et les lys célèbrent les fiançailles d'un mois de Marie éternel. Inutile de rappeler une œuvre vraiment édifiante, qui n'a pas sa pareille aujourd'hui pour l'harmonie et la tendresse, la seule qui ait eu la fortune de trouver le chemin des cœurs, de s'insinuer dans la vie de famille, associée aux plus saintes émotions humaines, avec

l'illustration, le paroissien et le missel, l'image de première communion : grande gloire, pour un artiste, que d'entrer ainsi au foyer, d'être l'ami et le confident, le compagnon de la prière, l'aliment de l'âme, le bon pain, le pain quotidien. C'est peut-être ce côté de son œuvre dont le peintre serait disposé à faire le moins bon marché. Mais j'ai un faible, je l'avoue, pour les petits ouvrages de son adolescence, ces petits tableaux sourds, timides, délicats, empreints d'un charme romanesque, où l'on voit des jeunes filles rêveuses, en tuniques blanches, se pencher sur des bassins noirs, et attendre des cavaliers de miniatures persanes : j'aime ces arbres grêles, ces formes longues et pures, un peu quintessenciées et préraphaëlites, mais si éloignées du vulgaire ; j'aime cet air de légende, de ballade, de *Mærchen*, si nouveau à ce moment, qui était celui de la vogue triomphale de Zola, cette atmosphère de chapelle, qui nous débarbouillait des coups de grosse caisse. J'aime ce prélude à mi-voix d'une grande vie, et où déjà se faisait jour cette idée que l'art est autre chose que la reproduction du monde, mais l'épanchement d'une source secrète, un chant, une effusion du cœur.

Il est plus difficile de voir en quoi des artistes tels qu'Édouard Vuillard et Pierre Bonnard peuvent se rattacher à ce groupe des *Nabis*. Il n'y a pas d'œuvre contemporaine que je préfère à la leur, mais il n'y en a pas de moins mystique. Pas plus qu'à leur maître Degas, dont ils sont les deux seuls disciples (dans la mesure où l'on peut dire que Degas a formé des élèves), il ne leur est arrivé de traiter une seule fois un sujet religieux et de faire ce qui s'appelle un tableau de piété. Ils n'ont jamais pris leurs motifs que dans les scènes les plus voyantes, les moins dramatiques, les plus unies de la vie ordinaire : rarement plus d'une ou deux figures, aucune action, pas plus de contenu anecdotique qu'il n'y en a, par exemple, dans une toile de Vermeer, cette attitude contemplative, concentrée sur l'étude d'une figure isolée, — « isolée » n'est pas le mot, car le « milieu », l'atmosphère, les moindres brimborions y participent d'une manière silencieuse et active, — devait conduire M. Vuillard de l'intimité au portrait ; et en effet, depuis vingt-cinq ans, il n'est plus guère que portraitiste, et du reste, on le sait, bien qu'il n'expose jamais et qu'il fuie la publicité, autant que d'autres la recherchent, le pre-

mier portraitiste de ce temps. Son portrait de Lucien Guitry, celui de la comtesse de Noailles, celui d'une vieille dame pointue, qui élève, accoudée dans son fauteuil, des mains sèches et autoritaires, jointes par le bout des doigts, sont des chefs-d'œuvre dignes du Louvre, et qui ajoutent quelque chose à la tradition française.

Mais ces beaux et sérieux ouvrages, d'une conscience si touchante, ont-ils le charme que respiraient ceux que l'auteur faisait autrefois, ces intérieurs ravissants, habités par la rêverie, le loisir, la lecture, et où, parmi les bibelots, les meubles, les cadres suspendus au mur, les fleurs se mourant dans leurs vases, on devinait une présence qui ne prenait forme que peu à peu, comme c'est le problème de chercher, dans certaines images révolutionnaires, les profils de la famille royale entrevus dans les branches d'un saule. Images charmantes, les seules où l'avenir trouvera le rythme particulier de ces années 1900 et de ce fouillis aimable, et aujourd'hui si décrié, où les femmes se plaisaient alors : gracieuse « musique de chambre », où les motifs se fondent comme dans une sonate de Debussy. Mais le caractère singulier de ces peintures, c'est que rien n'y sent la description ou l'inventaire. La fiole, le cristal, les coussins et les soies, les tapis, le fauteuil, la cheminée, les poufs n'y existent pas pour eux-mêmes, mais comme les accessoires d'une petite conjuration, d'une conspiration qui a pour but une sorte d'opération magique ; l'artiste dispose les éléments de sa petite féerie, il combine astucieusement les lignes et les tons assourdis, les rayures du papier chiné, les bouquets du papier à fleurs, pour en composer quelque chose comme une incantation : les choses ne jouent plus que comme les conditions d'un décor, comme une faïence persane, un vieux cuir de Cordoue, avec ce je ne sais quoi qu'y ajoutent un secret et un silence humains.

M. Pierre Bonnard pratique des méthodes très voisines, non avec plus d'esprit, mais dans un esprit très divers, et avec un égal bonheur. Peu portraitiste, ou trop nonchalant pour s'en donner la peine, il remplace habituellement, dans ses intérieurs, les modèles vêtus par de fraîches nudités, représentées à leur toilette, selon la coutume de son maître Degas, mais à qui, loin de les noircir ou de les dénigrer, il excelle à prêter des grâces de jeunes chattes, dont l'intérêt n'est pas

dans leur frimousse. Personne n'a interrogé avec plus de profit les estampes japonaises et n'en a tiré plus de ressources et de savantes roueries. Il y a chez lui le même côté furtif que chez Vuillard, la même horreur de l'évidence et de la banalité, la même aversion pour l'éloquence, le même goût du nécessaire qui se présente de biais, avec un air fortuit : pour tout dire, le même caprice, avec plus de gaieté et plus de fantaisie. C'est encore cette manière allusive, cette façon de cacher son jeu ou de brouiller les cartes, de provoquer de charmantes surprises et de tirer des choses les plus usuelles, vues sous un jour particulier, une gracieuse comédie. Nul ne sait, comme M. Bonnard, ruser avec la réalité et captiver les yeux par de spirituelles énigmes, jongler avec les apparences, organiser de petits traquenards. Souvent, la figure que l'on cherche dans la chambre n'est présente qu'à l'autre bout, renvoyée par une glace, à l'endroit où on l'attend le moins et qui se trouve, comme par hasard, être le plus juste. Le tableau, qui allait se découdre, retrouve soudain son équilibre. La nappe à carreaux, la vitre, la théière, l'assiette, le jardin et le pot de fleurs composent, avec le tablier et le corsage de la servante, le plus délicieux rébus. Personne comme cet espiègle ne s'entend à jouer des tours à la routine, à se moquer du convenu, à sourire du confortable « tout fait », et à fabriquer, avec des objets de tous les jours, la table, l'argenterie, la vaisselle, l'armoire aux confitures, une symphonie joyeuse, ironique et sournoise, un petit univers brillant, une fantasmagorie rythmique et diaprée, comme un ballet de formes, de flammes et de tons. Il ne reste qu'un pas à faire, un degré d'irréalité de plus à concevoir, et déjà vous touchez à l'art d'Henri Matisse.

Le dernier du trio, M. X.-K. Roussel, est un talent assez différent des deux autres. C'est un génie agreste qui, depuis sa jeunesse, — mais a-t-il vieilli ? — se contente d'un seul air de flûte, et des mêmes lisières des bois de l'Ile-de-France, à l'heure où le Satyre aux pieds de chèvre se hasarde au sortir des fourrés et lutine la nymphe, et où les couples faunesques commencent, autour des sources, leurs jeux rustiques et divins. Toute son œuvre n'est guère qu'une variation heureuse d'une *Odelette* d'Henri de Régnier, où les grands dômes verts de la forêt de Marly font un accord acide avec l'azur profond

d'un ciel sicilien, tandis que dans les herbes se dispersent ou se poursuivent des thèmes amoureux de Clodion. Mais, en marge de cette œuvre gracieuse et mythologique, comme un jardin à la française redevenu sauvage, dont les statues s'animeraient et prendraient la clef des champs, je sais, de ce maître charmant, de petits paysages, généralement au pastel, simplifiés, monochromes, comme des fusains, un peu crépusculaires, où tremblent, le long d'un ruisseau invisible, des files de peupliers, et où l'auteur a mis, dans le dessin d'un penchant de coteau, toute l'essence de sa poésie.

J'oubliais, dans le tableau-manifeste et corporatif de Maurice Denis, un dernier personnage à moustache militaire et chapeau haut de forme, à mine de professeur d'escrime, qui fait une figure assez insolite dans cette bande de rapins. C'est le Suisse Félix Vallotton, dont l'art extrêmement serré et volontaire, catégorique et défini, ingresque et massif à la fois, forme un contraste aussi marqué que sa personne elle-même avec celle de ses amis. Cet homme de fer, à tête de gendarme, fusionne mal, demeure là comme un corps à demi étranger. Il reste toujours en lui une certaine froideur, une dureté un peu gourmée et calviniste, même s'il aborde le « corps féminin, qui tant est tendre », et qui occupe une place centrale dans sa pensée : il y porte surtout des préoccupations de « volume » et de style, qui expliquent l'intérêt qu'une partie de la jeunesse prête à ce maître considérable. Elle reconnaît en lui certaines recherches de construction qui, par quelques côtés, l'apparentent aux cubistes. Quant à moi, je préfère dans son œuvre certaines pages moins « faites » et moins glacées, comme le beau morceau de la *Femme qui se coiffe*, qu'on verra au Petit Palais, ou le précieux petit tableau de la *Tasse de chocolat*, presque touchant à force d'impersonnalité, comme une photographie d'intérieur, qui rappelle certains ouvrages du Genevois Liotard.

On a réservé auprès de lui une ou deux petites salles à des petits maîtres un peu indécis, tous aimables, excellents peintres, d'origines diverses, que je ne sais trop comment classer dans cette rapide revue, et qui forment un groupe gracieux d'intimistes : Charles Guérin, qui alterne entre des études de filles ordinairement en bustes, puissantes et canailles, et des fêtes galantes, sur des thèmes du Second Empire, où

se mêlent des réminiscences de Watteau et de Constantin Guys ; Jean Puy, Camoin, Manguin, et le pauvre Pierre Laprade, le plus charmant de tous, avec ses ombres délicates de femmes au piano, sa sensibilité de romance et de vignette romantique, où les arbres jouent du Chopin par les fenêtres ouvertes, avec ses natures mortes étranges, où des masques de comédie grimacent dans de pâles bouquets de roses. Nous ne comprenions pas, de son vivant, tandis qu'il était parmi nous, cette impression troublante de menace et de nostalgie. Sa mort ne nous a que trop éclairés. Elle rôdait parmi tous ces charmes fragiles et tout près de se défaire. C'est elle qui communique, sous des nuages lugubres, un air de pressentiment à la figure de la délicieuse Lantelme, sur le pont du yacht fatal, deux jours avant sa fin tragique. Ils étaient du même bateau, le peintre et son modèle, et du même voyage, d'où l'on ne revient pas.

L'ATELIER DE GUSTAVE MOREAU : M. HENRI MATISSE

Mais, à la même époque où se réunissaient les « Nabis », un second groupe, plus divers encore, se formait autour d'un maître alors illustre qui incarnait, pour les gens de goût, la révolte contre le naturalisme, l'auteur d'*Œdipe*, d'*Eurydice*, de *Le jeune homme et la mort*, le bizarre Gustave Moreau. Sa réputation aujourd'hui nous semble bien surfaite. Son musée est une nécropole. Mais son ascendant fut immense. On a fait, il y a quelques années, une exposition des « élèves de Gustave Moreau » : elle suffirait à sa gloire. On y rencontrait des talents aussi variés que ceux de René Piot, du délicat Simon Bussy, du Belge Evenopoel, de Raoul du Gardier, de Jules Flandrin, de Hughes de Beaumont (je nomme exprès, pour commencer, ce qui ne figure pas au Petit Palais). Parmi les autres qui devaient former la brigade des « fauves », Georges Rouault, Georges Desvallières, Albert Marquet, Henri Matisse.

Je ne dis qu'un mot de M. Marquet, non sans regret · car c'est le peintre dont je parlerais avec le plus de plaisir. C'est un artiste exquis, d'une perfection et d'une simplicité déroutantes. L'absence de manière, de recherche, d'effort, une limpidité de cristal, une transparence et une souplesse,

une justesse du regard, l'art de ne dire que l'essentiel, font de ses paysages des œuvres sans prix, qui font presque penser parfois à des Corot, à des Manet. Le mur de la salle du Petit Palais, qu'il occupe avec trois marines, a l'air d'une fenêtre ouverte. Personne n'a représenté l'eau comme lui, fait sentir comme lui, sans vains détails, sa nappe, sa perspective, sa nature, sa consistance, sa couleur de thé, de lait ou d'orangeade, l'assiette et le balancement d'une coque sur la mer. Personne, par des moyens plus concis et plus infaillibles, n'a rendu l'atmosphère d'une journée de neige ou d'une soirée pluvieuse sur les quais de Paris. Tout ce qu'il fait ravit par un mystère d'exactitude, de style et de clarté. A ceci près, qu'il semble exempt d'inquiétudes, et qu'il n'y a en lui ni fièvre, ni trouble contagieux (mais Corot les a-t-il connus ?), on ne voit d'autre reproche à lui faire, que celui de quelque sécheresse, lorsqu'il lui arrive de peindre des figures. (Ce léger tort est du reste moins sensible dans ses pastels.) Faut-il que le talent ne puisse, de nos jours, se passer du tourment ? On verra toujours avec bonheur une toile d'Albert Marquet ; mais ces mérites mêmes, qui le placent si haut, le mettent un peu à part, dans une position où il jouit de plus d'estime qu'il n'a d'imitateurs.

Au contraire, depuis plus de trente ans, M. Henri Matisse se trouve être le meneur du jeu et le maître le plus écouté et le plus suivi de la jeunesse. Voilà trente ans que ce grand peintre est à la tête du mouvement et ne cesse de proposer à sa génération de brillants paradoxes, d'inventer de nouvelles formules, aussitôt répandues et reproduites à l'étranger, de Moscou à Oslo et de Berlin à Pittsburgh. Voilà trente ans que ses idées successives, ses audaces, ses métamorphoses font événement. Le premier, il nous a habitués à cette pensée dangereuse que l'art est quelque chose de nouveau et que l'artiste est celui qui change et se recrée lui-même continuellement, ne se répète jamais et n'existe qu'à la condition de surprendre et de désorienter. Jusqu'à présent, le peintre était un homme qui nous offrait un monde paisible et rassurant par un certain caractère de fixité ; ses progrès, ses changements de style et de manière se produisaient à son insu, résultaient d'un travail intérieur et involontaire. M. Henri Matisse paraît être le premier qui nous ait montré l'art comme une chose où

le lendemain est indépendant de la veille, et qui se soit fait une loi du conseil de Zarathoustra, c'est-à-dire du risque et de vivre dangereusement.

Ce n'est pas en quelques lignes que l'on peut retracer la course de ce maître extraordinaire et la suite étonnante de ses avatars et de ses aventures. Lui-même, il y a quelques années, nous en a offert le spectacle dans une exposition d'ensemble, qui fut une des dernières qui se tinrent rue de Sèze, dans les salles de l'ancienne galerie Georges Petit. Là se trouvaient réunis une foule de morceaux célèbres, comme la *Négresse verte* ou la *Négresse bleue*, dont chacun à son heure a fait école, et est devenu la base de l'expressionnisme allemand. J'aurais revu avec joie un certain tableau de femme couchée, dans une robe de mousseline rose à volants rouges, qui était un morceau d'un style étourdissant, d'un charme inégalé depuis la jeunesse de Renoir. J'aurais aimé surtout revoir certaines œuvres abstraites et monumentales, dont l'artiste s'est préoccupé pendant toute sa vie, et dont l'expression dernière est la prestigieuse peinture de la *Danse*, exécutée pour le grand hall de la fondation Barnes, à Philadelphie (l'auteur a fait présent du carton original au musée du quai de Tokio), composition inouïe où il a marié le dessin des vases grecs et l'irradiation incandescente, la fournaise des vitraux de Chartres.

M. Matisse occupe deux salles entières du Petit Palais. Il est le roi de cet empire, comme M. Aristide Maillol l'est dans le domaine des sculpteurs. On ne l'y verra pas sans doute sous tous ses aspects et, surtout, sous les plus grandioses ; mais ce choix de cinquante tableaux, triés sur le volet, suffit à guider le public et à lui donner le fil de ces quarante ans de peinture et de raisonnements. J'écris sans catalogue : le « livret » n'a pas paru encore à l'heure où je rédige ces notes. Il contiendra plus d'un renseignement précieux, qui me manque. Je m'excuse de l'incomplet de ces indications.

Les premiers tableaux du jeune homme de vingt-cinq ans datent de 1895 et sont d'un Matisse argenté, délicat, à l'œil raffiné dans les gris. Bien peu auraient soupçonné, dans ces tableaux si sages, ce qui couvait là d'ardeurs et de flammes latentes. Le coloriste n'est pas né encore, mais déjà il possède

le secret ou le don, qui jamais ne l'abandonnera de sa vie, et qui le sauvera toujours dans les parties les plus risquées, lui permettra de tenir les plus hasardeuses gageures ; je veux dire le sentiment le plus infaillible des « valeurs ». Comme disait Renoir en parlant de Cézanne, il ne peut poser deux tons à côté l'un de l'autre, sans que cela « fasse bien ». Ces tableaux sont de simples natures mortes. Le jeune Velazquez a commencé par là. Le rôle de la nature morte dans l'œuvre d'un Braque, d'un Picasso, s'explique facilement : c'est en combinant des objets simples que l'artiste apprend à construire ce petit monde qu'est un tableau, et à définir le rapport où il se tient avec l'univers. Je recommande particulièrement la copie de *la Raie* de Chardin, copie exécutée par Matisse vers 1898. (Quand aura-t-on l'idée de faire un musée de copies ? Ce serait la leçon la plus instructive pour l'intelligence de la peinture.) C'est une dissection chromatique, une analyse colorée, une sorte d'écorché où le tableau de Chardin est réduit à une mosaïque violente, à une architecture de taches, à une construction ou à une fugue tonale. C'est peut-être le premier ouvrage personnel de Matisse, celui où se libère de sa gangue ou de sa grisaille ce qui sera son génie, le démon de la tonalité. Il ne s'agit déjà plus pour lui d'un fac-similé, d'un *double* du modèle, mais d'une création spéciale, ayant ses lois particulières, non point d'une reproduction mais d'un exercice de peinture. Toute la floraison la plus audacieuse de l'art contemporain s'embranche dans cette œuvre classique du vieux Chardin.

C'est vers ce moment, aux environs de la trentaine, que l'artiste découvrit Cézanne (dont il vient de donner à la Ville de Paris un admirable tableau de *Baigneuses*, compagnon de toute sa vie, qui est demeuré pendant trente ans le bréviaire ou l'aliment de ses méditations) et qu'il emprunte au maître d'Aix son système de touches pures et non fondues, de formes cernées par un trait, de volumes obtenus par des modulations de la tonalité. Il inaugure sa manière « fauve ». Dès lors, s'accumulent les scandales, les œuvres incendiaires, pareilles aux renards à la queue de fagots enflammés, lâchés par le héros biblique dans les récoltes des Philistins : les figures éclaboussées de bleus, de roses et de verts, tatouées de taches multicolores qui effaraient le bourgeois au Salon des Indépen-

dants, comme si elles portaient sur le visage une palette mal lavée, un torchon à essuyer les brosses, et qui excitaient tour à tour le ricanement ou les hauts cris. On est étonné de revoir au bout de trente ans ces œuvres provocantes, comme le *Portrait de Marguerite* (1906) et de les trouver si charmantes, toutes proches des dernières « figures » de Corot.

C'est peut-être pour se défendre de ce charme involontaire et de ce sortilège qui émanait de lui, que l'artiste vers ce moment opère une volte-face et une conversion profonde. Don Juan se couvre de cendres et revêt le sac de la pénitence. Le séducteur prend les armes contre lui-même et se dépouille brusquement de toutes ses séductions. Peut-être la fascination de l'art nègre, qui se répand vers cette époque, la découverte de cet art synthétique des primitifs, a-t-elle été pour quelque chose dans ce revirement, qu'on observe chez Matisse comme chez Picasso. C'était pour eux une manière, poussée jusqu'à l'outrance, de vomir le naturalisme et de combattre les grâces de l'impressionnisme, d'aller à contre-sens du courant, de dire non ! aux facilités. Il y a là une période de cinq ou six ans, qui est le tournant du siècle, le pivot de l'art moderne. (Poussin a éprouvé au milieu de sa vie une crise pareille, une sombre fureur de laideur et d'acharnement : témoin sa *Pietà* de Dublin.) Il n'y a rien de moins plaisant que cet art-là, et pourtant rien de plus fécond. Impossible de pousser plus loin le renoncement, l'austérité, le goût de la pauvreté picturale. Le dénuement, dans certaines œuvres, arrive à un degré rebutant, presque sauvage. Le style, dans les *Poissons rouges* (1910), le *Peintre et son modèle*, à force d'ascétisme, se fait raboteux, et barbare. Non seulement toute ressemblance et toute illusion, mais toute espèce de vraisemblance et de plaisir est immolé, piétiné, dans un fanatisme de sacrifices. La simplification des formes, l'abolition des nuances, dévastent le tableau et n'en laissent debout que des ruines, un schéma, une carcasse calcinée, des charbons consumés.

Cette rage de purification, ce « brûlement des vanités », a sa beauté ; un si grand exemple assura l'ascendant de Matisse. C'est alors qu'il accomplit son hégire et fit (1911), après Delacroix et tant d'autres, son fameux voyage du Maroc. Ce qu'il en rapporta, comme un nouvel « Hadji », ce n'est pas seulement un certain ordre de sujets, un vestiaire d'Orientales,

un bazar exotique de babouches et de narghilés, variantes nouvelles sur le thème charmant du harem et des *Femmes d'Alger* ; c'est surtout une vision particulière du décor, de l'arabesque, du tableau conçu comme un ornement, en dehors de toute imitation et de toute réalité, simplement comme un objet en soi, une fontaine de délices, faite pour le divertissement, la rêverie, la contemplation.

Il serait trop long d'expliquer tout ce que l'artiste a tiré de cette vue des choses, depuis les grands panneaux d'une seule couleur, où les objets se disposent, comme des *graffiti* à la craie sur un mur, sans ombres, esquissant entre eux des musiques secrètes, ainsi que cela se passe sur la laque des paravents, jusqu'aux tableaux (tels que celui du musée de Grenoble), traités dans le style héraldique du blason ou du carton de tapisserie. « Un tableau, dit Matisse, est une proposition. » De ces propositions, de ces invitations au songe, de ces variations sur certains éléments choisis dans la réalité, combien le grand virtuose ne nous en a-t-il pas fait ! Que de moyens il nous donne, que d'alibis, d'échappatoires pour tromper notre désir, satisfaire notre soif de rêve !

Cette façon d'organiser le tableau comme une fête, comme une petite machine destinée à ravir les sens et à calmer l'esprit, conçue (comme disait Poussin) pour la délectation, c'est un art dont M. Matisse demeure le prince inimitable. De là peut-être le malentendu initial qui le sépare d'une partie du public. Le public ne juge de l'art que par la vérité : il n'y cherche que le plaisir de reconnaître ce qu'il sait et le détail qu'il aime. Il n'entend goutte à ce langage exquis de la forme pure. « Hé ! réaliste maudit ! c'est l'*odieuse réalité* que j'abhorre, que je suis ! » s'écriait déjà Delacroix, dans une apostrophe célèbre. M. Matisse ne fait pas autre chose que d'extraire de la création, sans tricher, sans mentir, une essence de bonheur, et des éléments de rythme, de couleur, d'allégresse et de mélodie.

Par une élimination savante du clair-obscur et des ombres, par l'emploi de la couleur vierge et de certains motifs, dont la répétition compose une cadence et une prosodie (ces motifs peuvent être déconcertants de simplicité : des barreaux de balcon, le « pékin » d'une étoffe, les lattes d'un volet), il n'est pas de sujet si insignifiant dont il ne tire quelque merveille.

Voilà plus de vingt ans que le miracle se renouvelle : un bout de la Promenade des Anglais, avec un palmier près de la mer, aperçu de sa fenêtre, à Nice ; une jeune rêverie accoudée au balcon, un pot de fleurs sur l'appui de la fenêtre, fleurissant tout l'azur de la Méditerranée ; une sieste sur un sofa, un modèle en caleçons de sultane ou d'odalisque, il ne lui en faut pas davantage pour créer un accord heureux, un objet qui est une prouesse d'exécution, une cause de béatitude et de félicité.

Sans doute, nous n'avons là encore que la moitié de ce grand maître, un Matisse amputé de toute son œuvre décorative et des résultats les plus hautains et les plus généraux de son art et de sa méthode. Sans doute aussi on peut regretter certaines limites de son système, le parti pris qui lui interdit, non seulement le drame, l'anecdote, mais simplement l'émotion, la tendresse, la sympathie humaine. Tout le pathétique de Matisse se réduit au drame personnel du praticien, au problème de l'artiste aux prises avec son art. Peut-être les maîtres d'autrefois, sans ignorer de pareils problèmes, faisaient-ils bien de ne pas dédaigner de nous prendre par les entrailles. Mais comment discuter ? On ne résiste pas au charme. Devant certaines toiles de Matisse, certains accords de rouges et de noirs, de blancs et de bleus, devant certains triomphes, comme le glorieux bouquet de la collection Georges Bernheim, ou les fusées des lys et des pieds d'alouette, le décor de la poterie, les ramages de la tenture composent un épithalame, il n'y a qu'à rendre les armes : on sait qu'un tel chef-d'œuvre a sa place marquée au Louvre, à côté des chefs-d'œuvre de tous les siècles. En vain se demande-t-on si la peinture ne déroge pas en se réduisant à lutter avec le charme d'une faïence, la beauté d'un tapis. Qu'importe ! Quoi qu'il fasse, M. Henri Matisse est toujours l'irrésistible, l'enchanteur.

DEUX ARTISTES MYSTIQUES : GEORGES DESVALLIÈRES ET GEORGES ROUAULT

Il est curieux qu'en même temps que cet Esprit de lumière, sortaient du même milieu (de l'atelier Moreau) deux génies entièrement contraires, de ceux que M. François Mauriac

appellerait des « anges noirs », M. Georges Rouault et M. Georges Desvallières.

J'ai si souvent parlé ici même de M. Desvallières, que le lecteur me permettra de me borner cette fois à quelques mots sur lui. Sa belle carrière de peintre, de soldat et de paladin est suffisamment connue. Ce grand artiste catholique forme en toute chose le plus parfait contraste avec son ami et son confrère de l'Institut, M. Maurice Denis. Inutile de rappeler ses œuvres de jeunesse, précieuses et raffinées, ouvragées jusqu'au tarabiscotage, comme des bijoux de Lalique, puis la crise qui a suivi et changé brusquement ces élégances un peu mièvres en un style convulsif, balbutiant, sanglotant, balafré, charbonneux, dramatique, le plus éloquent et le plus torturé qui ait paru dans l'art depuis le terrible retable de Mathias Grünewald au musée de Colmar.

Depuis la guerre, ce lyrisme a pris un caractère plus visionnaire encore, plus apocalyptique et plus bouleversant. Quelquefois le tableau chancelle, et l'œil a peine à s'y reconnaître dans ces tempêtes de ténèbres et d'éclairs, et dans ces explosions de météores dans la nuit.

M. Georges Rouault est un des « cas » les plus singuliers de l'art moderne. J'aurais aimé revoir de lui certaines œuvres de ses débuts, comme l'admirable *Pietà* de Grenoble, sorte de joyau noir et baudelairien, encore très proche des *Salomés* de son maître Gustave Moreau, auquel il a voué une vénération filiale et dont il entoure la mémoire d'un culte. Ce n'est guère qu'aux environs de 1905, qu'a commencé à s'aggraver son caractère de « hibou » (c'est lui qui parle). C'est alors que ce solitaire, gardien du mausolée de son maître, comme ce peintre d'autrefois qu'on appelait *Civetta* (la chouette), au pied de la butte Montmartre, dans le quartier des plaisirs, entreprend cette peinture satirique et lugubre du « monde où l'on s'amuse », des pitres et des clowns, des parades foraines, de l'amour vénal, de la Vénus des carrefours. Il y porte une férocité de moraliste caricatural, une violence de dessin, une puissance vengeresse de vision déformante, qui passe de loin les œuvres les plus âpres de Hogarth et de Rowlandson, le vinaigre de Degas, le vitriol de Lautrec. Et pourtant, dans ces images forcenées de la luxure, le misogyne met parfois une étonnante beauté de matière et une magistrale grandeur.

Jamais la pauvre argile humaine ne s'est vue plus maltraitée ; et jamais on n'a vu combien la colère est voisine de l'hommage, et la haine de l'amour.

Impossible d'imaginer une galerie de trognes plus repoussantes, de grimaces plus hallucinantes, et, dans cette dérision, un plus funèbre désespoir. De tout cela, comme d'un Enfer de vice et de péché, s'élève peu à peu une pensée mystique, une plainte, une supplication, une voix qui demande grâce. Car cet étrange peintre est un peintre chrétien. Plus il va, plus il s'exaspère, plus il redouble de brutalité : il enferme ses tons dans des plombs de plus en plus épais, retrouve la technique du verrier (c'est par là qu'il avait commencé), retourne jusqu'aux stylisations byzantines des mosaïstes de Palerme et de Cefalù. Et l'on s'aperçoit que son cas est une remontée authentique du moyen âge, le retour d'un revenant plein de terreurs et de cauchemars, qui se souvient d'avoir été l'auteur de ces monstres, de ces grotesques, de ces gargouilles des cathédrales.

LES « FAUVES »

J'abrège, et j'en suis désolé, car c'est précisément à cette heure, vers 1905, qu'arrive à la rescousse une promotion nouvelle d'artistes qui étaient à peine les cadets des maîtres dont nous venons de parler, tous nés de 1875 à 1880, et qui forment, si je puis dire, la « classe » de l'Exposition de 1878 : Maurice de Vlaminck, André Derain, Raoul Dufy, Otton Friesz, Charles Dufresne et Dunoyer de Segonzac.

Tous ces jeunes gens abordaient à la fois le public, et venaient grossir la troupe des « fauves » ; tous convaincus que l'impressionnisme n'était plus désormais qu'une formule épuisée qui avait dit son dernier mot, un feu d'artifice éteint qui avait achevé de tirer ses dernières fusées. Ils arrivaient après la fête ; il fallait trouver autre chose. Tous se réclamaient plus ou moins de Cézanne qui venait de mourir, et en qui ils pressentaient le dernier de la grande famille, la dernière pousse du vieux tronc où ils pussent se rattacher, et retrouver les principes d'un art classique, qui ne fût pas celui de l'École et de l'Académie. Ils accoururent en foule en Provence, non loin de Cassis où vivait le vieux Renoir, pour se joindre à la

bande de Matisse, et prendre les leçons d'une terre sculpturale, où le végétal lui-même a les formes de l'architecture. Ils venaient se soumettre à cette discipline que Poussin avait reçue jadis de la campagne romaine.

Il y eut alors sans doute, dans cette volonté de composer et de construire, un excès d'énergie, des violences et des âpretés ; dans ce désir passionné d'échapper au fugitif, à la dispersion et au papillotage, dans cette négation furieuse du plaisir, il y eut des rudesses, de l'ostentation, des outrances inutiles. En fait, je ne hais pas cette tension, cet effort, cette conviction juvénile : je ne puis regarder sans admiration cette contrainte, cette contraction de l'âge héroïque du « fauvisme ». Même quand on n'est pas tout à fait dupe, on est tenté de dire : « Bien rugi, lion ! »

En tenant compte d'une part d'attitude théâtrale, si naturelle à la jeunesse, et d'une part de sport, qui consiste dans le plaisir de jouer aux enfants terribles, on ne peut nier ce qu'il y a d'imposant dans l'abnégation d'un Derain, qui n'arbore sur sa palette (comme Tintoret) que deux tons, un blanc et un noir, et qui est capable d'un portrait qu'on pourrait prendre pour un Greco ; on est forcé de convenir, en regardant son grand tableau des *Baigneurs*, si sourd et si monumental, que ce « garçon-là » (comme Balzac le disait de Daumier) « a du Michel-Ange sous la peau ». La grande toile des *Buveurs* de Segonzac, qui est de la même époque, est une œuvre d'une austérité, d'une rusticité noble, qui fait songer tout de suite à des figures de connaissance et qui, par-delà Cézanne, va rejoindre tout droit la lignée de Le Nain.

Tout cela était plein de promesses et d'une luxuriance splendide de dons et de talents. C'est alors que survint la crise du cubisme qui menaça de tout compromettre et de tout emporter. Cette crise éclata plusieurs années avant la guerre. Quelles en furent les raisons et les conséquences, comment l'école allait traverser cette tempête, et ce qui en résulta, c'est ce qui nous reste à raconter.

LOUIS GILLET.

(A suivre.)

L'AMÉRICAIN DEVIENT-IL COSMOPOLITE ?

Le peuple américain, formé d'un mélange de races comme on n'en avait pas encore vu, devrait être, semble-t-il, le plus cosmopolite du monde, animé d'un esprit international qui l'élèverait au-dessus des particularismes de la vieille Europe auxquels il marque un profond dédain. On s'attendrait à le voir tout pénétré de ce sens de l'universel qui ouvre le citoyen d'une patrie à l'intelligence de toutes les autres et fait que l'élite de toutes les autres se meut à l'aise dans l'esprit de cette patrie. Or, on ne parle, au contraire, depuis un quart de siècle, que d'*Américains cent pour cent*, de *réaction de l'américanisme* et de *politique d'isolement*. Le citoyen des États-Unis paraît plus replié sur lui-même qu'il ne l'a jamais été. Est-ce bien son attitude réelle, et quelles en seraient les raisons ? N'y a-t-il pas des exceptions et ne voit-on pas déjà se manifester d'une manière sensible des signes de changement ? Autant de questions dont la portée déborde les cadres de la psychologie et de l'histoire, puisqu'elles sont de l'intérêt le plus actuel et le plus positif, inséparables aussi des perspectives de l'avenir.

L'AMÉRICANISME DU PURITAIN ET DU PIONNIER

Il faut d'abord éviter une équivoque sur le terme de « cosmopolite ».

Quand Paul Bourget, dans *Cosmopolis*, nous montrait, venus à Rome des quatre coins du monde, des personnages de

cette société internationale où semble s'effacer la diversité des origines, le drame dans lequel il les engageait avait pour objet de manifester en chacun d'eux, sous un cosmopolitisme superficiel, les traits fondamentaux qui accusent la race ou la nation. Son Américain, Lincoln Maitland, est un cosmopolite qui, au fond, reste Américain. Est-ce le cas de tous ses pareils, et finiraient-ils, en se multipliant, par exercer une influence sur la mentalité de leur pays et par y introduire un élément nouveau ? C'est une question. Ce n'est point celle qui se pose à propos du type d'Américain dont la formation, après s'être annoncée de bonne heure, a été complètement arrêtée, refoulée, mais reprend sous nos yeux, depuis quelques années, dans une Amérique à certains égards nouvelle. Ou plutôt cette question est accessoire ; il y en a une autre, capitale. Peu importe que l'Américain déraciné, nomade, soit ou non différent des autres et que, ne restant pas chez lui, il reste ou ne reste pas de chez lui. Nous avons ici en vue l'Américain d'Amérique, et ce que nous nous demandons, c'est si certaines conditions ou circonstances n'ont pas déjà commencé et ne continuent pas de le différencier parfois d'une masse relativement homogène, en introduisant dans son esprit ou dans son caractère quelques traits qui ne s'y trouvaient pas. L'Américain cosmopolite serait alors celui qu'on ne pourrait plus faire tenir tout entier dans la formule rigide par laquelle ses concitoyens les plus ombrageux à l'égard d'un tel changement définissent l'« américanisme cent pour cent ».

Cet américanisme-là est fait de la persistance de deux éléments essentiels dans lesquels est inscrite en quelque sorte l'histoire des origines du peuple américain : le puritain et le pionnier, l'un et l'autre du type anglo-saxon. Le planteur de Virginie, plus aristocrate et plus habitué à commander, joua, au temps de la guerre d'indépendance et dans les premières années de la vie nationale, un rôle capital. Washington et Jefferson appartenaient à cette catégorie, mais elle fut assez vite dominée ou éclipsée par les deux autres. Cette persistance exclusive apparaît, à la réflexion, d'autant plus étonnante qu'une immigration continue, et, à certaines époques, massive, a introduit chez ce peuple à rapide croissance tant d'éléments différents qui auraient pu contrecarrer ou effacer les caractères primitifs. Dans les dernières années

du dix-neuvième siècle, en effet, lorsque le prodigieux essor de l'industrie américaine attira dans son sillage les foules que lui envoyait la misère de l'ancien monde, d'autres races, celles de l'Europe orientale et de l'Europe méridionale, apportèrent leur contingent : Polonais et Russes, Grecs et Italiens, Juifs de partout, se précipitèrent dans l'immense usine en activité que devenaient les États-Unis, et des éléments slaves, des éléments balkaniques et orientaux, des éléments latins, vinrent se mêler au premier fonds jusqu'alors assez homogène qu'avait fourni l'Europe occidentale et septentrionale et où prédominait le type anglo-saxon.

De 1890 à 1914, ce fut une véritable invasion du territoire des États-Unis, surtout dans l'Est industriel. Mais les nouveaux venus, qui se maintenaient, sauf de rares exceptions, dans une condition inférieure, s'adaptaient assez vite aux nécessités communes de la vie américaine, entraient sans résistance dans les cadres généraux que sa formidable pression impose à tous ceux sur lesquels elle s'exerce, et ainsi, plus ou moins superficiellement d'ailleurs, ils s'américanisaient. Cela veut dire que, sans rien introduire de leur propre nature dans le puissant courant de la vie américaine, ils se laissaient eux-mêmes emporter par ce courant. Leurs enfants, élevés à l'école américaine, avec de jeunes Américains, étaient plus complètement encore américanisés. Et ainsi, il n'y avait rien de changé en Amérique. Le représentant par excellence de cette période, le président Théodore Roosevelt, ne se trompait point quand il disait : « Nous autres Américains, nous avons un très bon estomac : nous digérons tout ce que le monde nous envoie. » Le colosse américain transformait en sa propre chair et en son propre sang cette nourriture hétéroclite. C'est ce qu'on aurait pu appeler : le miracle américain.

A le regarder d'un peu près, il n'avait rien que de très naturel et l'explication en était simple. Toutes les forces de la vie américaine agissaient, en effet, dans le même sens, pour que la fusion, dans la mesure où elle s'opérait, s'effectuât au profit de la race anglo-saxonne et des deux éléments dont celle-ci avait assuré la prédominance dans le développement du peuple américain : le puritain et le pionnier. En dépit donc de tant d'éléments divers venus de partout, l'Amérique de 1914 restait une Amérique anglo-saxonne et puritaine, animée

de l'esprit d'aventure et poussée par le besoin d'expansion des ancêtres qui avaient entrepris et réalisé cette « conquête de l'Ouest » à laquelle sont dues la puissance et la richesse de l'Union avec ses quarante-huit États couvrant aujourd'hui le continent tout entier, de l'Atlantique au Pacifique.

Sur toute l'étendue de cet immense territoire un type américain s'était donc constitué, plus différent que jamais de celui qu'on aurait pu attendre du mélange de tant de races. Au lieu d'évoluer vers une synthèse originale, l'Américain, à cet égard, avait plutôt rétrogradé. De très bonne heure, en effet, dès la fin du régime colonial et aux premiers temps de l'Union des treize colonies, on avait vu paraître la première ébauche d'un type américain, assez nettement distinct de l'Anglo-saxon. Un Franklin, un Jefferson, un Morris, un Monroë, avaient beaucoup vécu en Europe et même en France, le pays le plus européen d'alors, à Paris, véritable capitale intellectuelle du dix-huitième siècle, quand il y avait un esprit européen et qu'elle en était le centre. Ces grands Américains, les pères, avec Washington, de la nation américaine, n'étaient ni des puritains ni des pionniers, mais des politiques, des diplomates assouplis par une culture européenne et en constantes relations avec ceux qui représentaient cette culture. Franklin avait longtemps habité Passy, il était l'ami de Mme d'Houdetot ; Jefferson fréquentait les Encyclopédistes, s'était nourri de leurs idées ; les Mémoires de Gouverneur Morris sont remplis des souvenirs et des anecdotes de sa vie parisienne. Monroë remplaça Morris à Paris comme ministre des États-Unis, y arriva en pleine Terreur et entra si bien dans les vues des républicains français que le prudent Washington, plus sympathique d'ailleurs à l'Angleterre qu'à la France, le rappela en 1796. Il n'aurait pas fallu beaucoup de temps pour que, l'évolution continuant dans ce sens, un type d'Américain cosmopolite se formât en Amérique à côté du puritain de l'Est, du pionnier de l'Ouest et du planteur virginien dans le Sud.

Mais cette évolution ne se poursuivit pas et le sens en fut au contraire renversé. Le recul commença avec le brutal avènement de la démocratie jacksonienne, portée au pouvoir par le chef qui lui laissa son nom, Andrew Jackson, septième président des États-Unis (4 mars 1829 - 4 mars 1837) et le

premier qui vînt de l'Ouest. Formé parmi les émigrants du Tennessee et dans des escarmouches indiennes, il fait prédominer l'américanisme le plus accentué, le plus intransigeant, le plus brutal et aussi le plus replié sur lui-même ; car, de plus en plus, les questions intérieures et le développement économique vont primer tout le reste. Ils aboutiront au triomphe du *businessman* et plus tard du « capitaine d'industrie », c'est-à-dire d'une nouvelle féodalité d'hommes d'affaires et de financiers qui, après la grande crise de la guerre de Sécession, gouverneront le pays. Ce sont là des manifestations d'américanisme et des phénomènes d'américanisation avec lesquels on s'éloigne de plus en plus de la formation d'un type cosmopolite : rien de plus favorable au contraire à l'utilisation et par conséquent au développement du type du puritain et du pionnier.

C'est un trait caractéristique du puritain, en effet, que cette laïcisation de l'idée religieuse qui fait de l'homme engagé dans les intérêts et les affaires du monde un ministre et un agent des volontés divines. Pour les puritains d'Amérique la conquête et l'exploitation d'un nouveau continent devenaient une grande entreprise au service de Dieu, service positif et pratique, dont la première récompense était le succès en ce monde, en attendant le salut dans l'autre. Ainsi se rencontraient pour la première fois les deux éléments, — sens pratique et idéalisme, — dont le mélange allait faire le fond de l'esprit américain. Dans une récente étude intitulée *l'Amérique en quête de sa voie* (1), un ancien secrétaire d'État, M. Henry A. Wallace, fait une place à ce qu'il appelle « le concept protestant du gain », en montre l'importance et conclut que les forces et les faiblesses des États-Unis sont, sans aucun doute, dans une large mesure, le résultat du développement des idées qu'ont exprimées à cet égard Luther, Calvin et John Knox, et il constate avec raison qu'il n'y en avait pas de plus propres à favoriser une rapide extension de la production de la richesse. Il n'est pas besoin d'insister sur le renfort qu'allaient apporter en ce sens à l'idée puritaine les dispositions et l'activité du pionnier. Ainsi s'exprime la prédominance de ces deux éléments dans la formation du type

(1) *Scribner's* de juillet 1936.

américain. Ainsi s'explique en même temps que cette américanisation croissante ait de plus en plus éliminé de sa formation tout élément cosmopolite.

De tels éléments n'ont pu reparaître qu'avec l'afflux d'une immigration nouvelle, accompagné d'autres circonstances agissant toutes dans le sens opposé à celui qu'avait produit le miracle américain. Cette immigration n'introduisait pas seulement dans la population américaine un fort contingent de Slaves, de Latins et de Juifs ; elle accroissait la proportion des catholiques parmi les protestants, elle introduisait dans la masse anglo-saxonne et protestante des ferments nouveaux, elle faisait naître l'idée d'un nouveau type américain en formation qui pourrait être assez différent et même s'opposer à lui. C'est ainsi que le célèbre écrivain juif anglais Israël Zangwill, étudiant ces problèmes, écrivait : « Le véritable Américain n'est pas encore né. » On suppose bien que ce n'était pas l'avis de ceux qui se considéraient comme les véritables Américains. Il y eut donc de leur part une réaction très vive. « Américains cent pour cent », comme ils se qualifièrent, ils s'opposèrent aux « Américains à trait d'union » : Germano-Américains, Judéo-Américains, etc., qui représentaient, eux, un nouvel américanisme, celui de l'avenir. Le vieil américanisme, celui du passé, qui voulait rester celui du présent et même assurer sa persistance future, se défendait. C'est lui qui fit voter la prohibition, les nouvelles lois d'immigration destinées à restreindre jusqu'à le réduire presque à rien l'apport des races nouvelles, si largement accru depuis 1890. On vit même renaître l'ancienne organisation du Ku-Klux-Klan, formée jadis contre les noirs et qui étendait maintenant son action contre tout ce qui n'est pas anglo-saxon et protestant aux États-Unis.

Une si vive réaction du vieil américanisme sera-t-elle efficace pour arrêter ou du moins ralentir l'évolution du facteur nouveau et sa prédominance ? Ce qui est dès maintenant certain, c'est que les nouvelles lois d'immigration suffisent à arrêter la marée montante des races qui menaçaient d'altérer profondément la composition primitive du peuple américain. Il n'entre plus désormais qu'un petit nombre d'Italiens, d'Espagnols, de Russes, de Polonais, de Tchèques et autres peuples de l'Europe méridionale et orientale. Sur un

fait positif comme l'immigration, il est facile de légiférer, et la loi suffit à résoudre le problème : le Congrès a fixé un *quota*, — nous dirions un contingentement, — d'immigration pour chaque pays ; dès lors, il ne peut plus entrer que le nombre d'immigrants fixé par le *quota*. Mais l'échec et finalement le rappel de la loi de prohibition ont montré qu'en d'autres matières la législation avait moins de prise. Ce sont des influences puritaines qui avaient faire voter cette loi : elles se sont brisées contre la résistance des forces antagonistes. Sur d'autres points encore, la réaction du vieil américanisme a elle-même suscité, en sens inverse, des tendances qu'on pourrait rattacher au nouvel américanisme. La plus importante et la plus caractéristique de toutes est celle que nous verrons plus loin se manifester, dans l'ordre intellectuel et moral, chez la génération d'après-guerre. A travers les violences ou les excès qui naissent de son inquiétude et de son désarroi, on peut discerner les divers courants d'une réaction contre l'Amérique anglo-saxonne et puritaine, dont l'espoir ne pourrait évidemment que l'élargir par l'adjonction d'un type nouveau à celui du puritain et du pionnier : l'Américain cosmopolite. Voyons d'abord comment celui-ci s'est formé ou est en train de se former.

LES CAUSES DE LA FORMATION

L'élément initial, c'est le mélange des races dans lequel l'apport anglo-saxon n'a pas gardé, durant la période de 1890 à 1914, la prépondérance presque exclusive qu'il avait autrefois. Il s'y ajoute cette question si grave des races de couleur, — Indiens, Nègres, Chinois et Japonais : Rouges, Noirs et Jaunes, — qui a toujours éveillé les susceptibilités les plus ombrageuses du vieil américanisme. L'exotisme est un des ferments les plus actifs de l'esprit cosmopolite : là où il apparaît, celui-ci naît et se développe. On l'a bien vu chez nous, à la fin du XVIIIe siècle et plus tard dans le Romantisme. Il ne faut pas oublier qu'il y a aux États-Unis un exotisme, non pas d'emprunt, agissant de l'extérieur comme c'est généralement le cas, mais installé et endémique, un exotisme provenant de ce que le territoire des États-Unis n'est pas le domaine exclusif de la race blanche, et que celle-ci, d'ail-

leurs, y est représentée par les éléments les plus disparates. Il y avait avant elle des indigènes qui, en assez grand nombre, subsistent encore ; puis les noirs ont été introduits, ont proliféré et, longtemps esclaves, tenus à l'écart de la vie nationale, commencent maintenant à y participer en quelque mesure et même à intervenir dans la vie intellectuelle et artistique : il y a toute une littérature inspirée par les Noirs ou créée par eux, et leur influence est peut-être plus grande encore dans la musique. Les problèmes issus de la présence des Noirs, de leur esclavage et de leur affranchissement, ont éveillé la susceptibilité des Américains à l'égard des races de couleur et posé plus récemment, quand l'infiltration des Jaunes parut menaçante, le problème d'un nouveau danger.

La présence et l'action de ces éléments « exotiques » ont provoqué dans l'ordre psychologique les mêmes réactions que dans l'ordre politique et développé, chez les Américains, un sens ombrageux de leur américanisme : repliés sur eux-mêmes, ils sont devenus plus étroitement, plus brutalement américains. Cet exotisme-là n'a donc rien fait, au contraire, pour le développement de l'esprit cosmopolite. Mais il n'en a pas moins une part dans ses origines, car il a contribué à mettre sous les yeux des Américains, il a proposé à leur imagination, avec des visages et des âmes de races si différentes, une matière analogue à celle que l'exotisme va d'ordinaire chercher au dehors.

Il en est de même pour les apports de l'immigration européenne qui ne provoquent pas cette réaction violente et, au contraire, agissent sur le corps de la nation et sur son esprit. Ils introduisent en effet dans l'organisme physique et, par son intermédiaire, dans l'organisme moral, des éléments qui en modifient la constitution primitive et tendent précisément à y créer une prédisposition plus cosmopolite ; d'autre part, ils fournissent, aussi bien que les éléments de couleur, une matière exotique. Comme les Américains n'en aiment pas moins à se déplacer et sont habitués à compter pour peu la distance, les voilà en mesure de cumuler, avec les ressources d'un exotisme intérieur dont ils ont le privilège, celles que fournit l'exotisme proprement dit, celui du dehors, par les voyages, le dépaysement dans de nouveaux décors, la surprise d'une humanité d'aspect si différent et peut-être, au fond,

de nature si pareille. L'exotisme s'offre donc plus largement à l'Américain qu'à tout autre peuple, lui permet d'élargir ou de renouveler sa vision de la nature et de l'homme, de conquérir pour son imagination des provinces ignorées, de devenir le citoyen d'un plus vaste monde.

Mais ces tentations restaient sans effet, ces appels sans écho, tant que le peuple américain persistait dans l'unanime contentement de soi-même, la confiance et l'optimisme qui furent si longtemps les traits dominants de son caractère et les forces déterminantes de son activité. Si c'est une question de savoir jusqu'à quelle profondeur la crise a changé ces dispositions dans les masses, il est certain qu'un changement profond s'est produit dans une élite intellectuelle au cours des vingt-cinq dernières années. Il s'indiquait à la veille de la guerre ; il s'est fortement accentué, peut-être faudrait-il dire qu'il s'est exaspéré dès le lendemain.

Dans les premières années du siècle, quand l'influence des nouveaux éléments déversés aux États-Unis par l'immigration depuis 1890 commençait à se faire sentir, il s'était exercé une forte pression du vieil américanisme, préoccupé de réagir et de se défendre. Germano-Américains, Judéo-Américains, Latins et Slaves, opposaient à la masse qu'on pourrait appeler anglo-américaine des tendances et des habitudes se rattachant à d'autres races et à des cultures toutes différentes. Il se dessinait donc un néo-nationalisme contre lequel se manifestait déjà une certaine *réaction*. La guerre, en cristallisant celui-là, stimula celle-ci, qui ne put d'abord s'exprimer librement durant la période où le pays, par suite des circonstances exceptionnelles, était soumis à un régime spécial. On sait que la soumission n'alla pas sans résistances. Dans l'ensemble, le peuple américain se montra finalement uni au delà de ce qu'on pouvait espérer, mais la réaction reparut, avec la liberté, au lendemain de la guerre. Elle se renforça du malaise et des troubles de la jeune génération qui, aux États-Unis comme ailleurs, — comme chez nous, — se montrait inquiète, irritée et rebelle. L'esprit de protestation et de critique rapprocha donc les fils de la vieille Amérique puritaine, comme Ezra Pound, Edgar Lee Masters, Floyd Dell, Max Eastman, John Reed, Sherwood Anderson, un peu plus tard Sinclair Lewis, et des fils d'immigrants allemands comme

Théodore Dreiser et Karl Sandburg, ou ces autres Américains de fraîche date que les descendants des anciens colons qualifient un peu dédaigneusement « d'Américains à trait d'union » (Italo-Américains, Russo-Américains, etc.) Ainsi la réaction d'après guerre jeta dans le même creuset les matériaux disparates d'une intellectualité nouvelle, mais ce n'était pas cette fois l'élément anglo-saxon et protestant qui faisait la qualité de l'alliage, comme dans le grand creuset d'où était sorti le peuple d'Amérique. On peut appeler cosmopolite l'Américain fait de ce métal.

Il s'exerce cependant sur l'esprit américain des influences de culture à la fois beaucoup plus étendues et beaucoup plus profondes : celles de l'humanisme et du catholicisme.

L'humanisme est un mouvement né du double désir, chez des lettrés de la Nouvelle-Angleterre, de sauvegarder, dans le désarroi contemporain, la qualité intellectuelle et morale de la culture traditionnelle contre l'assaut qui la menace, et de l'élargir ou de l'assouplir en quelque manière pour lui permettre de se mieux défendre et de mieux résister. Il n'est pas surprenant que ce mouvement soit conduit et représenté par des professeurs : la doyenne et la plus illustre des Universités, Harvard, qui célébrait, l'automne dernier, son troisième centenaire, y a très largement contribué. L'initiateur et le précurseur n'était pourtant pas un universitaire. W.-C. Brownell fut pendant une quarantaine d'années attaché à une grande maison d'édition, bien connue par la valeur de ses publications et en particulier de la plus importante revue des États-Unis, le *Scribner's*. Vers sa trentième année, Brownell était venu à Paris d'où il avait voyagé à travers l'Europe durant trois ans. Il débuta en 1888 par un ouvrage qui nous est consacré : *Traits caractéristiques des Français, essai de critique comparée.* C'était en effet une comparaison entre la démocratie américaine et la démocratie française. Brownell y faisait preuve d'une finesse, d'une pénétration et en même temps d'une ampleur d'analyse qui le classent parmi les moralistes de race et attestent qu'il n'a pas fréquenté en vain La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargues et Sainte-Beuve. Il montrait dans le peuple français une société organique avec une subconscience commune et faisait ressortir comment il avait été ainsi façonné par toute son histoire,

dans laquelle il réservait, notons-le dès maintenant, une part très large au catholicisme. Ce premier ouvrage était suivi, quatre ans plus tard, d'un second, *l'Art français*, dont la pensée maîtresse est la même : cet art est celui qui représente le mieux et avec le plus de perfection les qualités d'une nation organisée, d'un peuple possédant une âme commune ; il est donc aussi celui qui convient le mieux à l'Amérique pour lui apporter ce qui lui manque, une tradition lui permettant d'assimiler le meilleur de ce qu'a produit et de ce que pourra produire l'humanité (1).

De lignée puritaine, Paul Elmer More se préoccupe de soustraire la civilisation américaine à la réaction si violente qu'il voit se développer contre une doctrine aussi rigide et aussi sombre. Séduit par la pensée grecque dans ce qu'elle a de plus souple et de plus lumineux, la philosophie platonicienne, mais convaincu d'autre part que l'Humanisme ne saurait sauver la civilisation menacée sans le secours de la religion, il a repris l'étude des origines du Christianisme, et s'appuyant sur le Platonisme qui marque avec tant de force le dualisme de la matière et de l'esprit sans lequel nulle religion n'est possible, il a cherché à unir dans une synthèse moderne ces deux grands courants spirituels.

M. Irving Babbitt s'est tenu plus exclusivement sur le terrain de l'Humanisme ; il peut être considéré comme le principal chef de ce mouvement. Nous devons dégager sa pensée de la thèse qu'il soutient et qui, quel qu'en soit l'intérêt, ne se rapporte pas directement à notre objet. Rappelons seulement qu'il a fait le procès de ce qu'il appelle la civilisation naturaliste qui succéda à celle du moyen âge et trouva son plein épanouissement dans Rousseau et le Romantisme. *Rousseau et le Romantisme*, c'est le titre du principal ouvrage de M. Irving Babbitt, c'est aussi le thème essentiel de tous les autres, car l'auteur voit dans ce mouvement et son initiateur la plus parfaite expression de ce qu'il faut combattre. Pour faire ce procès, pour soutenir sa thèse, M. Irving Babbitt a procédé à de nombreuses enquêtes à travers les principales littératures européennes, surtout celle de la France ; il a même utilisé la pensée orientale ; il a donc ainsi ouvert, comme

(1) Voir Louis J.-A. Mercier, professeur à l'Université Harvard : *le Mouvement humaniste aux États-Unis*, 1 vol. in-8, librairie Hackett, 1928 (p. 25).

Brownell, comme More, de larges fenêtres par où pénètre, dans le vieil américanisme puritain et anglo-saxon, l'air du dehors, un air tout pénétré de souffles méditerranéens et d'influences plus lointaines encore, qui portent en elles des forces de renouvellement. En proposant une renaissance de l'Humanisme comme moyen d'entente pour toutes les tendances philosophiques et religieuses à base de spiritualisme, M. Irving Babbitt favorise une culture de caractère universel qui peut contribuer très efficacement à la formation du type cosmopolite aux États-Unis.

L'influence du catholicisme s'exerce, les Humanistes l'ont bien vu, dans le même sens, mais avec beaucoup plus d'étendue à la fois et de force. Brownell insistait sur la part qui lui revenait dans l'ensemble harmonieux de la culture française, et Paul Elmer More ne croyait pas qu'il fût possible de trouver ailleurs un recours contre la vague de désordre social et d'anarchie intellectuelle que soulevait l'inévitable réaction anti-puritaine. L'essence du catholicisme est, en effet, l'universalité. En opposition avec le caractère particulariste et national des autres formes de la religion chrétienne, il apporte partout avec lui l'unité de la doctrine et du culte. L'autorité de son chef spirituel s'étend sur une immense famille dont les membres sont répartis par toute la terre et appartiennent à tous les peuples. Elle établit ainsi entre eux une parenté qui ne connaît pas de frontières. Par là, le catholicisme tend à faire revivre, entre les différents pays où il exerce son influence, quelque chose de l'unité du moyen âge, alors qu'il y avait vraiment dans le monde une « catholicité ». Par son rôle dans l'éducation, la vie intellectuelle et la vie morale, il introduit donc dans la culture américaine un élément universel et peut réagir efficacement contre ce qu'il y a de trop spécifique dans une mentalité à base de tradition puritaine et anglo-saxonne.

L'EXPRESSION D'UN ESPRIT NOUVEAU

Des divers éléments qu'on parvient ainsi à discerner dans la composition du type cosmopolite, il en est qui trouvent naturellement leur expression dans la vie elle-même et qui s'y manifestent d'une manière assez évidente ; d'autres qui

ne peuvent s'exprimer qu'à travers la littérature ; d'autres enfin dont il est possible de saisir à la fois la présence et l'action dans la littérature et dans la vie.

Ce dernier cas est précisément celui du catholicisme, qui entre, nous venons de le voir, comme élément essentiel dans la constitution du type cosmopolite, et que nous retrouvons ici comme celui dont la manifestation revêt le plus d'ampleur et d'éclat. On a pu voir en maintes circonstances combien les grands évêques américains, un Gibbons, un Ireland, étaient préoccupés de montrer que la qualité de catholique romain n'altérait en rien leur américanisme. Le prestige qui s'est attaché à leurs personnes, la considération que leur a toujours témoignée le gouvernement de leur pays, confirment cette légitime prétention. Il faut reconnaître qu'il y a d'ailleurs aux États-Unis une véritable émulation et une sorte d'heureuse rivalité entre toutes les Églises dont chacune s'attache à faire la preuve qu'elle est capable de former les meilleurs citoyens ; et le gouvernement a toujours eu la grande sagesse d'encourager de telles dispositions. Mais il est certain que si l'action religieuse du catholicisme sait s'accorder, aux États-Unis comme partout, avec les exigences de la vie nationale, il n'en garde pas moins lui-même, là comme partout, non seulement son caractère universel, mais encore l'universalité de ses rites, de ses formes, de sa langue, c'est-à-dire un cosmopolitisme religieux, partout visible, qui ne peut exister que dans le catholicisme et ne se peut voir que là. Tous les jours, sur tout le territoire des États-Unis, dans leurs 18 000 églises, les 20 millions de catholiques américains peuvent assister aux mêmes offices, entendre et réciter les mêmes prières latines que les catholiques de Paris, de Berlin ou de Rome. Tous les dimanches et jours de fêtes religieuses, ils peuvent voir leurs cent un évêques, leurs quinze archevêques et leurs quatre cardinaux officier pontificalement, crosse en main, mitre en tête, avec le même cérémonial qu'à Rome, à Berlin ou à Paris. Les mêmes ordres et congrégations d'hommes et de femmes y vivent en communauté sous la même règle que leurs frères et leurs sœurs de France ou d'Italie. Le Congrès eucharistique de Chicago a déroulé, sous la direction du cardinal archevêque de cette ville, un Allemand d'origine, les mêmes pompes que celui de Vienne ou celui de Buenos-Aires.

Au delà de ces apparences qui agissent avec tant de force sur les sentiments, la même unité se retrouve dans la doctrine et par elle agit sur l'esprit et sur les mœurs, c'est-à-dire sur la conduite en même temps que sur la pensée. Si un romancier de talent, capable de voir juste et d'exprimer avec force, avec pittoresque ce qu'il a vu, mettait en scène un prêtre catholique américain, il est probable que ce prêtre aurait beaucoup de traits communs avec ceux de chez nous ou d'ailleurs. M. Sinclair Lewis a consacré un de ses romans, *Elmer Gantry*, à un ministre d'une secte protestante : c'est une satire impitoyable de l'américanisation du ministère religieux. Gantry marche avec le progrès et en utilise toutes les innovations : publicité intensive, machine à additions pour compter le total des âmes sauvées, téléphone, interviews, campagnes contre le vice, radios, fanfares... Sa vocation religieuse date du jour où, solide pugiliste et prompt à chercher querelle, il tomba, dans une réunion d'Y. M. C. A., sur un baptiste évangéliste qui fut assez fort pour l'abattre d'un coup de poing ; il résolut alors d'être un chrétien « costaud » et de faire son chemin dans cette voie. Il réussit étonnamment. M. Sinclair Lewis nous dit qu'on ne peut voir cela qu'à Zenith, cette ville qui, dans deux de ses romans, symbolise l'américanisme ; Gantry est un produit de la race, du milieu et du moment ; il n'y a pas plus américain ni moins cosmopolite.

L'auteur d'*Elmer Gantry* se rattache au grand mouvement de réaction littéraire qui commença par le grand débat critique ouvert en 1900 (1) et s'est développé depuis sous l'action des circonstances, en particulier de la crise provoquée par la guerre. Emerson, encore qu'il fût un héritier de la culture européenne, avait provoqué la rupture quand, pour encourager ses compatriotes à l'indépendance de l'esprit, il déclarait dans son célèbre discours de 1837 (2), qui fut considéré comme le manifeste d'une génération nouvelle : « Nous avons trop longtemps écouté les muses raffinées d'Europe. On suspecte déjà l'esprit de l'homme libre américain d'être timide, imitateur, incolore... Telle ne sera pas notre opinion, frères et amis ; s'il plaît à Dieu, elle ne sera pas telle. Nous marcherons sur

(1) Louis-J.-A. Mercier, *ouvr. cité.*

(2) Prononcé le 31 août devant la *Phi Beta Kappa Society*, à Cambridge, Massachusetts.

nos propres pieds, nous travaillerons avec nos propres mains, nous parlerons suivant nos propres esprits. » On ne l'entendit que trop bien. C'était au début de la présidence Jackson, qui ouvrait, nous l'avons dit, une ère d'intransigeant américanisme. La réaction ne devait se produire que quatre-vingts ans plus tard et de notre temps. Au fond de la discussion engagée entre l'humaniste de Harvard, M. Irving Babbitt, qui venait de publier *le Nouveau Laocoon*, et un Israélite newyorkais, Spingarn, qui répliqua par sa fameuse conférence de l'Université Columbia sur *la Nouvelle critique*, ce qui apparaît aujourd'hui nettement, c'est l'opposition des deux américanismes : « Chacun plaidait *pro domo* dans le cadre de l'Amérique : l'un cherchait à défendre l'Amérique de ses pères ; l'autre cherchait à conquérir l'Amérique pour ses fils (1)... » Ce qui se trouvait en cause n'était en réalité rien de moins que l'avenir de la civilisation américaine.

Nous le voyons aujourd'hui ; mais personne ne le voyait alors, et bien peu de gens s'en doutèrent jusqu'au jour où crûment et rudement, sous l'influence d'une véritable psychose de guerre, en 1917, un jeune écrivain, Stewart Sherman, cria le fait à la face du public dans son volume : *De la littérature contemporaine.* La catastrophe qui ébranlait le monde et allait entraîner l'Amérique elle-même ne créait pas ces problèmes : elle en faisait apparaître la véritable signification. Le débat s'animait et aussi s'approfondissait. En 1918, Van Wyck Brooks (2) faisait le procès de la culture américaine, lui reprochait d'être superficielle, d'avoir la terreur de l'expérience, de se complaire aux préventions et aux préjugés. Irving Babbitt se décide à répondre à *la Nouvelle critique* de Spingarn parue huit ans auparavant, et Henry Mencken publie un article sensationnel, *Critique de la critique*, réimprimé l'année suivante dans le premier volume de *Préjugés*, qui sera suivi de deux autres en 1920 et 1922. Stewart Sherman riposte avec *le Génie de l'Amérique* (1923). La bataille qui mettait aux prises Mencken et Sherman, ces deux prota-

(1) Ludwig Lewisohn, *Psychologie de la littérature américaine* ; version française de Maxime Piha. Éditions Rieder, Paris, 1 vol. in-8, 1935 (p. 289).

(2) Dans *les Lettres et la direction spirituelle.* Il avait publié trois ans plus tôt une œuvre déjà importante de ce point de vue : *l'Amérique atteint sa majorité.* Il revient à la charge avec des arguments plus vifs et plus solides dans l'œuvre nouvelle.

gonistes, ainsi que leurs alliés, manifeste, aussi bien chez les défenseurs du vieil américanisme que chez ceux qui mènent contre lui une si violente attaque, l'élargissement et le renouvellement de l'esprit américain.

Cet esprit nouveau transforme la littérature proprement dite : la poésie, le théâtre et le roman. Tenons-nous en à ce dernier et demandons-lui quelques exemples. S'il ne nous présente pas encore une figure caractérisée d'Américain cosmopolite, probablement parce que l'Américain cosmopolite n'est pas encore un caractère individuel bien déterminé, ni encore moins, par conséquent, une espèce sociale, nous trouvons un peu partout des signes du changement. C'en est fait, notamment, du parti pris d'édification dont le roman eut à s'accommoder jusqu'à l'ère nouvelle qui date de l'après-guerre. Si l'audace s'est fait attendre, elle a, en quelques bonds, rattrapé le temps perdu. Celle des jeunes romanciers de cette période, leur liberté, leur licence, n'ont plus rien à envier à leurs précurseurs ou contemporains d'Europe. Des écrivains, étrangers de race, sinon de naissance, introduisent dans la littérature américaine un esprit entièrement différent de celui que la tradition anglo-saxonne et puritaine y fit si longtemps prédominer. Le rôle et l'influence d'un romancier comme Théodore Dreiser sont à cet égard considérables. Dès son premier roman, *Sister Carrie*, qui remonte pourtant à 1900, ce fils d'émigré allemand met en scène, dans cette « tragédie du désir », une idée sur laquelle il reviendra souvent parce qu'elle est une de ses idées fondamentales, et c'est que la morale de l'individu, — on devrait dire son tempérament, — et la morale courante, sont radicalement distinctes et différentes. Or, il n'y a rien de moins américain qu'une pareille conception. La morale courante, pour Dreiser, n'est autre chose que l'ensemble des conventions sociales et des préjugés sociaux, autant dire une fiction, comme le *droit*, tandis qu'il faut voir, dans la morale de l'individu, l'affirmation de ses désirs, par conséquent une réalité, comme la *force*. Nous connaissons bien cette antithèse et nous en reconnaissons aisément l'origine : ce n'est pas seulement par sa manière gauche, diffuse et lourde, que, comme le dit Mencken, « Dreiser est teuton ». Voyez-le, dans *le Financier* et *le Titan*, s'attacher aux faits et gestes d'un individu de proie, le héros dreisérien

par excellence : un pur tempérament sans l'ombre d'une conscience. Il ne connaîtrait d'autre guide que l'ambition, si celle-ci n'avait à partager son pouvoir avec ce que les freudiens appellent la *libido* : le « Titan », comme d'autres personnages de Dreiser, est un furieux érotomane. Nous n'avons pas besoin d'insister pour faire comprendre à quel point cette morale féroce et silencieuse prend « le contre-pied de la morale puritaine qui oppose au tempérament de l'homme instinctif l'homme moral et social, dont elle assure le perfectionnement par un système de contraintes ». Est-il devenu américain, ou reste-t-il germain, cet Allemand d'Amérique, ardent à proclamer les droits de l'homme charnel et à dénoncer, au nom d'une morale « bio-chimique », tout le système social du pays dont il emprunte la langue comme il en a accepté les lois (1) ?

Voilà, à sa manière, un nouvel Américain, un Américain cosmopolite. Robert Mc Almon, Gertrude Beesley, Ben Hecht, William Carlos Williams, bien d'autres encore se plaisent à nous peindre l'adolescence, ses refoulements, ses nostalgies, ses révoltes, ses essais tragiques d'évasion. Un roman comme *le Village* est, à cet égard, bien caractéristique. Dans cette suite de croquis et de confessions de jeunesse, M. Mc Almon nous montre « avec une impartialité cruelle et froide » de jeunes Américains qui « ont littéralement le diable au corps ». *What happens* (Ce qui arrive) de John Herrman est un « document impitoyable et sinistre » sur les mœurs des étudiants américains des deux sexes, et il s'accorde avec le témoignage de M. Percy Marks dans *The plastic age*. M. Ben Hecht nous présente des personnages de même ordre dans *Humpty Dumpty* et *Erik Dorn*. Comme nous voilà loin du parti pris américain de ne montrer la vie que sous des aspects réconfortants ! De ce changement il en résulte un autre, non moins capital. Alors qu'une tradition, à laquelle nul n'osait se soustraire, orientait délibérément la littérature américaine vers l'optimisme, le désordre et le désarroi qu'elle exprime aujourd'hui s'accompagnent d'une morne tristesse et d'une

(1) Nous rapprocherions ici de Théodore Dreiser, si nous ne nous en tenions au roman, un autre Allemand d'origine, Karl Sandburg, dont l'œuvre poétique correspond au même mouvement de révolte naturaliste contre les usages, lois et coutumes qui paraissent intolérables à ces « immigrés » et à quelques descendants authentiques des Anglo-Saxons puritains : Edgar Lee Masters, Robert Frost.

révolte désespérée, et conduisent donc au pessimisme. D'où ce besoin de dérivation et de fuite, cet esprit de critique et de révolte qui sont des signes si caractéristiques de la jeune littérature américaine et qui la portent à regarder *ailleurs*, à chercher *autre chose* que ce qu'elle trouve dans son pays. Il est donc naturel de voir deux courants parallèles se dessiner à travers cette littérature : celui de la satire et celui de l'évasion. D'une part, un critique comme M. Henry Mencken et un romancier comme M. Sinclair Lewis, de l'autre, les romans de Joseph Hergesheimer (*Cytherea*, *Lina Condon*, *Java Head*) ou de Floyd Dell (*The Runaway : « le Fugitif »*, cette histoire d'un homme qui va chercher jusqu'en Chine l'oubli de son village natal et de sa vie conjugale, puis revient, transformé et méconnaissable, après plusieurs années, parmi des gens qui lui sont devenus complètement étrangers, y compris sa propre fille). On voit sans peine comment ce besoin d'évasion, ce goût de l'ailleurs, ont ouvert la littérature à une inspiration qui dès lors renforcera la tendance elle-même. On voit aussi du même coup ce qu'il y a de changé dans l'esprit américain, moins sûr et moins satisfait de lui-même, plus porté donc à devenir moins exclusivement américain, c'est-à-dire plus cosmopolite.

En même temps que dans l'ordre intellectuel, ce cosmopolitisme paraît en traits plus gros et plus superficiels, mais aussi par cela même plus aisément visibles, dans la vie politique des États-Unis. Boston, vieille citadelle puritaine de la Nouvelle-Angleterre, est devenue, par l'afflux des immigrants étrangers dans ses grandes industries, un centre électoral essentiellement cosmopolite. Le vote d'ouvriers de toutes races ne pouvait plus être identique à celui des anciens électeurs, à peu près tous anglo-saxons et protestants. C'est là que le gouverneur Al Smith, Irlandais catholique, a recueilli le plus de suffrages lors de sa candidature à la présidence des États-Unis, où ne s'était jamais présenté qu'un Américain de vieille souche et protestant. C'est également dans l'antique capitale puritaine que la loi puritaine de la prohibition a rencontré le plus d'adversaires. Les masses ouvrières de la Nouvelle-Angleterre votent donc, sur beaucoup de points, comme voteraient les ouvriers d'Europe. Aux deux extrémités de la société, dans l'élite intellectuelle et dans le prolétariat ouvrier,

on voit ainsi s'ébaucher, à côté de l' « Américain cent pour cent », un type différent, en passe de devenir cosmopolite, ou touché tout au moins par le cosmopolitisme.

Et tous ces signes, toutes ces manifestations, se concentrent, pour s'y renforcer et s'y épanouir, dans l'aspect, la vie et l'esprit des grandes métropoles de l'Est, du Centre, de l'Ouest, New-York, Chicago, San-Francisco, si différentes l'une de l'autre, mais si différentes ensemble, précisément par leur caractère cosmopolite, des autres villes américaines qui n'ont fait que développer dans de plus ou moins vastes proportions, leur caractère américain. Boston, Philadelphie, Baltimore, Washington, à l'est, Saint-Paul ou Saint-Louis, au centre, Denver ou Salt Lake City, à l'ouest, évoquent le passé de l'Union, prolongé dans le présent, ou surgissent de ce présent sans passé ; elles donnent l'impression d'une croissance rapide, mais normale et dans un sens nettement déterminé par leurs origines nationales et leur rôle dans la vie politique, économique, intellectuelle ou religieuse de la nation. San Francisco, au contraire, ancienne mission espagnole au temps où la Californie faisait partie du Mexique, porte ouverte sur le Pacifique, c'est-à-dire sur l'Extrême-Orient, reflète cette double influence de la géographie et de l'histoire. Sous un ciel d'azur qui évoque la lumière et le climat des civilisations méditerranéennes beaucoup plus que l'atmosphère des énergies anglo-saxonnes, dans un décor d'orangers, de citronniers, de flots bleus et de palmes, une population active, — il le faut bien, car la ville est entraînée par le mouvement général du pays et subit l'impulsion du même moteur, — mais sensible à la joie de vivre, rapproche, depuis son origine au temps des chercheurs d'or, des éléments très divers que continue d'appeler cette grande métropole des États américains de l'Ouest, leur débouché naturel sur l'autre océan, à l'extrémité du chemin de fer Central-Pacific. Au centre, sur les bords du vaste lac Michigan, pareil à une mer intérieure, Chicago, métropole de ce qu'on appelait autrefois l'Ouest, a drainé tous les produits de cette fertile région des prairies ; elle a créé toutes les industries qui s'y rapportent : machines agricoles, conserves de viandes, transports. Terminus de trente-cinq lignes de chemin de fer, elle est vraiment, par suite de sa position centrale, le nœud des communications. Formidable

accumulation de travail et de richesse, elle a attiré les élites dirigeantes et les masses prolétariennes. Elle est devenue la ville la plus américaine par son activité, la plus cosmopolite par sa population, — avec New-York.

Celle-ci est jusqu'à ce jour la plus formidable agglomération urbaine qui se soit jamais constituée en aucune partie du monde, ancien ou nouveau. Il faut éclaircir à son sujet un étrange malentendu. Tantôt, en effet, cette cité géante nous est donnée comme l'image même de l'Amérique, la patrie de tout ce qu'il y a d'essentiellement américain ; tantôt nous entendons dire, et surtout par des Américains, que New-York n'est pas l'Amérique, mais précisément le plus grand centre cosmopolite du monde, un immense caravansérail où se mêlent toutes les races, un gigantesque débarcadère où se pressent des foules disparates qui n'ont trouvé encore ni le temps ni les moyens de s'américaniser. Les deux jugements sont vrais, bien qu'ils paraissent contradictoires, et cette vérité dans la contradiction suffit à révéler une équivoque. Il n'y a rien de plus américain que les gratte-ciel, la prodigieuse activité qui jamais ne s'arrête, le développement au maximum de toutes les ressources que le progrès matériel et surtout mécanique peut fournir à la vie moderne, l'utilisation à l'extrême limite des transports en commun, du téléphone, du télégraphe, etc. Mais, d'autre part, il est bien évident qu'il n'y a rien en Amérique de moins américain qu'une ville qui est la plus grande ville juive de la terre (« près de deux millions d'Hébreux », dit M. Paul Morand : « Il y a là des Juifs allemands, des Juifs espagnols et portugais, des Juifs du Levant, de Hollande, de Galicie, de Hongrie, de Roumanie, d'Ukraine ; il y a là les Israélites milliardaires de la Cinquième avenue, les Israélites millionnaires de Riverside Drive, les Israélites pauvres de Harlem, du Bronx et de Brooklyn... ») ; la plus grande ville magyare, après Budapest, la seconde cité italienne, la troisième allemande, la seule capitale de l'Irlande. Et n'oublions pas ses 300 000 nègres.

S'étonnera-t-on qu'à Chicago et à New-York se soient formés les courants les moins traditionnels de la littérature américaine et que les novateurs, les non-assimilés, les rebelles soient nés là ou s'y soient formés ? Si vous voulez voir une ville américaine, strictement américaine, allez, avec M. Sin-

clair Lewis, à Gopher Prairie, la ville de *Main Street*, et à Zenith, la ville de *Babbitt* et d'*Elmer Gantry*. Le mot *américain* n'a donc pas toujours le même sens, suivant qu'on l'applique à ce qui apparaît aux uns comme l'Amérique d'hier, aux autres comme l'Amérique de demain. La première est la vieille Amérique anglo-saxonne et puritaine ; la seconde, l'Amérique cosmopolite.

*
* *

L'Amérique d'aujourd'hui reste hésitante et partagée, — quelquefois déchirée, — entre les deux. Les éléments qui peuvent constituer et sans doute constitueront un jour l'Américain du type cosmopolite s'insinuent, fermentent, et le type lui-même reste en formation. Mais tel élément déjà s'exprime ici, tel autre là, tel autre ailleurs ; on les voit, un à un ou plusieurs ensemble, se manifester dans la vie, dans la littérature ; ils se manifesteront, selon toute vraisemblance, de plus en plus, et c'est de l'action commune de tous ces éléments que résultera le type nouveau du cosmopolite, c'est-à-dire l'Américain plus évolué, plus complexe que les types primitifs : puritain de l'Est, pionnier de l'Ouest, ou planteur de Virginie. Lui aussi, on le voit se dessiner déjà, en même temps que s'affirme et s'introduit dans la psychologie générale du peuple américain chacun des traits destinés à le former. Peu à peu la mentalité américaine tout entière en sera modifiée et elle trouvera son expression, comme il arrive toujours, chez les mieux doués et les plus qualifiés pour la représenter.

N'est-ce pas ce qui est arrivé chez nous et n'y a-t-il pas à cet égard, entre la France et les États-Unis, des analogies qui nous permettent de mieux comprendre le cas de ce pays ? La France est certainement, de tous les pays d'Europe, celui dans la formation duquel il est entré le plus d'éléments divers, soit de races, soit de cultures. Le mélange, la fusion a été l'œuvre des siècles. Cette œuvre achevée, l'amalgame s'est révélé d'une résistance, d'une richesse, d'une ductilité exceptionnelles. Le temps manque encore à l'amalgame américain. D'autre part, il ne faut pas oublier qu'il s'est formé dans des conditions fort différentes des nôtres, sous la pression de circonstances économiques à la fois très impérieuses et très simplificatrices qui ont abouti à la formation d'un type uni-

forme, parce qu'il est, en effet, très simple et très *standardisé.* L'Amérique a fabriqué les hommes comme les Américains, ou plutôt les machines inventées par les Américains, fabriquent les objets, c'est-à-dire en série. Mais une telle fabrication s'est trouvée singulièrement facilitée par la qualité homogène de la matière première : le puritain et le pionnier anglo-saxons qui s'y prêtaient si bien. Précisément parce que sa composition même a changé et aussi parce que les circonstances changent à leur tour, elle s'y prête et s'y prêtera dans l'avenir beaucoup moins bien. Des manifestations d'esprit cosmopolite paraissent aujourd'hui ; ce sont des esprits cosmopolites qui, nous pouvons déjà le prévoir, se manifesteront, non pas demain, mais plus tard. Il faudra du temps, beaucoup de temps peut-être, peut-être aussi moins qu'on ne croit (aux États-Unis tout va si vite), pour que dans le fameux creuset, *melting pot*, le mélange des races donne un produit vraiment nouveau. Mais on ne peut guère concevoir qu'à la longue et en fin de compte il ne le donne pas. Un nouvel américanisme se dessinerait alors, qui serait assez différent de celui du passé. L'Amérique d'aujourd'hui, — et c'est peut-être le secret de la crise morale qu'elle traverse, — est entrée dans la période qui conduit de l'un à l'autre, avec toutes les incertitudes, toutes les difficultés, tous les malaises d'une phase de transition.

FIRMIN ROZ.

LA DOUBLE ERREUR

PREMIÈRE PARTIE

I

Il y a des noms qui sont, en quelque manière, des symboles : celui de la Ménagerie l'est devenu pour moi. Néanmoins, la première fois que je l'entendis prononcer, je ne conjecturai pas toute la signification qu'il prendrait un jour dans mon esprit.

C'était chez des amis auprès desquels j'étais venu me reposer à la campagne. La mode était cette année-là, dans la société où je me trouvais, de visiter les belles demeures que la rigueur des temps obligeait leurs propriétaires à ouvrir plusieurs fois chaque semaine au public, contre une rétribution qui allait à payer les impôts et les réparations urgentes.

Nous nous tenions, au début d'un lumineux après-midi de septembre, dans le salon de mes hôtes qui commandait une double vue, d'un côté sur les pentes boisées descendant mollement jusqu'à la boucle de la Seine, de l'autre sur une longue pelouse bordée, à droite comme à gauche, par des rosiers disposés sur des pylônes et reliés entre eux par leurs guirlandes fleuries. Au fond de la perspective, montait une futaie à l'entrée de laquelle une statue de Diane semblait arrêtée dans sa course.

On sentait que l'été s'achèverait demain dans les verdures dorées de l'automne et l'on s'empressait à vivre ces derniers moments d'une saison dont on savait qu'il faudrait attendre longtemps le retour.

Une jeune femme servait le café : on allumait les premières cigarettes.

— Que verrez-vous aujourd'hui ? nous demanda la maîtresse de maison qui prenait soin du plaisir de ses invités.

— Nous aurons bientôt touché tous les buts d'excursion dans les environs, répondit son fils plus intéressé à conduire sa robuste voiture qu'à visiter des châteaux encombrés des témoignages d'un passé qui lui était inintelligible.

Mais sa mère ne renonçait pas aussi aisément à organiser ces randonnées auxquelles elle ne prenait jamais part.

— C'est une aimable façon de se débarrasser de nous, disait malicieusement un de ses vieux amis qui, lui, ne répugnait pas à courir les routes, bien assis dans une confortable automobile.

— Voyons, poursuivait notre hôtesse que nous échouions à déconcerter, vous avez visité Champ, Le Marais, Pontchartrain, Villarceaux...

— Dites que nous nous sommes introduits dans tous ces domaines où nous eussions pu être reçus, si nous avions pris la peine de nous y faire présenter.

— Allons ! pas de snobisme : nous parlons sérieusement.

— Connaissez-vous la Ménagerie ?

Celui qui posait cette question nous faussait justement compagnie ce jour-là, pour rendre ses devoirs à une parente dont la terre était voisine de celle où nous nous trouvions.

Personne ne se souvenait d'un domaine de ce nom.

— Ce n'est pas Dampierre, évidemment ; mais cela vaut la peine d'être vu, continua notre conseilleur ; c'est un charmant manoir sur la route de Dreux. On m'a conté à son sujet toute une histoire que j'ai oubliée... Quand vous avez quitté Neauphle, vous prenez sur la droite, après le passage à niveau...

Mais déjà nous avions déplié les cartes et nous cherchions notre chemin dans cet enchevêtrement de lignes rouges et bleues qui se recoupaient sur le fond jaune du plan, comme pour mieux brouiller les pistes. Le fils de la maison fit voir qu'il savait lire ce grimoire.

— Il y a deux itinéraires : par l'un nous gagnons douze kilomètres, mais le sol moins bon fatiguera la voiture et ses occupants ; par l'autre nous faisons un détour, mais nous bénéficions d'un meilleur terrain. Au plus long, nous avons cent dix kilomètres : cela fait deux heures de trajet.

— Nous prendrons le thé là-bas, conclut sa sœur, et nous serons ici pour le dîner.

— Voilà qui va bien ! Je demande au garage que Germain amène la voiture dans une demi-heure : nous sommes d'accord?

Aucune protestation ne s'éleva. Nous partîmes dans le temps convenu.

J'ai toujours goûté l'agrément de ces petits départs. Il me semble chaque fois que je me jette dans l'aventure. Mais, comme nous ne trouvons le plus souvent dans les choses que ce que nous y mettons, je suis moins déçu que beaucoup par l'usage que je fais de mon imagination dans ces brefs voyages.

Certains jours, toutefois, je ne porte rien de prévenu dans mes promenades : je m'abandonne aux impressions du chemin, j'accepte les suggestions du paysage. Ainsi en était-il, tandis que la voiture gagnait la Ménagerie à travers une campagne qui m'était familière. Rien de singulier à tirer de ces terres plates, de ces médiocres constructions, de ces boqueteaux qui n'étaient que les restes d'anciennes forêts morcelées : seul, le ciel demeurait digne de notre hommage.

Il n'était pas quatre heures, quand l'automobile s'arrêta dans le village dont nous avait parlé l'instigateur de notre expédition : nous ne nous étions trompés de direction qu'une fois et sans grand dommage. Il fallut ici s'enquérir.

— La première route à droite en sortant du pays, nous dit l'homme que nous interrogions ; à six cents mètres en bas de la côte vous verrez l'entrée.

Une de nos compagnes jeta un regard désolé autour d'elle.

— Pas d'hôtellerie pour le thé !

— Nous pousserons jusqu'à Dreux après notre visite.

Celle-ci n'eut pas lieu.

A la distance indiquée, et précédée d'une sorte d'esplanade plantée de hêtres, l'entrée de la Ménagerie nous apparut : deux tours carrées, mangées de mousses et ruinées vers le sommet, encadraient une poterne fermée par un aménagement de planches clouées, qui donnaient à entendre que l'accès, de ce côté, était abandonné.

Sans accorder plus d'attention à ces vestiges assez communs d'une primitive enceinte, nous les contournâmes pour nous engager dans une avenue montante qui n'était au vrai que la route, mais sous le couvert de hautes frondaisons.

Quelques pas nous conduisirent devant une grille majestueuse qui courait en bordure d'une cour rectangulaire et soigneusement sablée au fond de laquelle s'élevait la façade du château fait de pierres et de briques mêlées dans la plus heureuse proportion, sous la douceur bleutée d'un vieux toit d'ardoises.

Une telle architecture échappait à la description. Ce qui contentait ici notre regard, outre la belle couleur rose et blonde des matériaux, était un ensemble plein de mesure et presque de sagesse, où tout semblait disposé pour la meilleure convenance. Nous trouvions les fenêtres de l'étage, la porte, au-dessus d'un perron de trois marches, les hautes cheminées et entre elles les lucarnes dans leur bordure sculptée, à la place où nous nous attendions de les voir, ce qui est bien quelque chose dans un temps où tout ordre est renversé, autant dans les édifices que dans les gouvernements.

Il ne faut pas conclure de là à trop de symétrie : nos pères n'aimaient pas tant celle-ci et savaient l'éviter sans disgrâce. Ainsi, cette demeure d'un aspect tout à la fois noble et aimable était accolée, sur la droite, par un bâtiment disparate qui nuisait à son effet. J'aurais aimé le supprimer et faire ainsi la preuve qu'il déparait celle-là. A la réflexion, je ne suis plus aussi assuré que c'eût été un bien.

C'était une sorte de fabrique montée en vieilles briques, mais dont les murs nus, percés de baies parcimonieuses, formaient une masse compacte et morne, alourdissant l'ensemble auquel elle était jointe. Que venait faire là une pareille construction, quand sur la gauche un délicieux pavillon d'époque Louis XV composait une suite en retour telle qu'on la pouvait souhaiter ? La cime de beaux arbres qu'on apercevait au delà, laissait soupçonner des jardins qui s'étendaient de l'autre côté du château.

Nous étions arrêtés devant cette grille formée de lances dont les pointes dorées paraissaient, sous le soleil, autant de flammes allumées en notre honneur. Au centre de celle-là, s'ouvraient deux hauts battants surmontés d'un écusson et flanqués de grosses lanternes en fer forgé où brûlaient autrefois des sortes de torches, au retour des carrosses, dans le temps des chasses.

Pour l'heure, ces battants étaient clos, et nous faisions

petite figure, parcourant du regard, à travers leurs barreaux, ce logis offert à notre curiosité. Nous avions vainement ébranlé une cloche dont le bruit était allé mourir assez loin sans faire surgir personne. Une solitude, qui n'était toutefois pas l'abandon, régnait sur tous les aîtres. Je notai que les fenêtres du rez-de-chaussée n'avaient que de grands rideaux dont les lampas, drapés de part et d'autre des vitres miroitantes, permettaient de deviner confusément quelques meubles ; celles de l'étage, plus strictement voilées, donnaient mieux l'impression d'abriter la vie.

Le silence qui se reformait entre chacun de nos appels, convenait merveilleusement à ce lieu, et il me semblait juste que notre troupe fût retenue sur ce seuil, crainte qu'elle ne vînt troubler quelque présence invisible qui voulait être respectée.

— Ces gens se moquent de nous ! S'ils redoutent qu'on les importune, qu'ils n'ouvrent pas leur domaine au public !

Notre conducteur mécontent maugréait de la sorte en agitant furieusement la cloche : j'eus honte de ce tintamarre auquel répondit, dans le voisinage, l'aboiement d'un chien.

Cette violence produisit un autre résultat : un homme apparut à l'angle de ce pavillon qui me plaisait tant. C'était, à ce qu'on en pouvait voir, un jardinier arraché par notre carillon à sa besogne. Il marchait avec la lenteur appliquée des travailleurs de la terre et tenait son chapeau à la main, non par révérence, mais parce qu'il épongeait son front. Il reçut sans broncher nos récriminations, et quand mes compagnons eurent fini de protester, il répondit simplement :

— Le château est fermé le lundi et le vendredi : c'est écrit sur la pancarte clouée à la porte devant la place. Vous n'aviez qu'à lire, au lieu de déranger le monde.

Il nous renvoya proprement à l'écriteau que nous avions négligé et nous tourna le dos sans souci de notre colère ni de nos sollicitations. Nous en fûmes pour notre humiliation d'avoir prié ce malotru.

Quand il eut disparu, il ne nous resta plus qu'à vérifier son dire et à nous accuser réciproquement d'inattention. Ce fut court, au surplus, car il n'y eut vraiment, je crois, que moi de déçu dans l'affaire. Un thé copieux que nous prîmes un moment plus tard dans une ferme aménagée en hôtellerie pour

l'agrément des touristes, et où un gramophone, pourvu d'un « pick-up », permettait de danser sur une pelouse tondue à cet effet, fit oublier cette déconvenue à mes belles amies. Qu'il faut donc peu de chose à des jeunes filles, pour changer le cours de leurs pensées !

Je n'avais pas la naïveté de m'en étonner, gardant pour moi seul le regret de n'avoir pu pénétrer plus avant dans la Ménagerie, et nourrissant déjà le projet de revenir, pour satisfaire ma curiosité avivée par cet échec.

Le soir, je fus hanté sans raison par cette cour déserte où l'herbe pointait entre les cailloux lavés par une pluie récente. Je composais là un clair de lune romantique, et suivais la marche insensible d'un rayon argenté sur cette façade dont il tirait de l'ombre, l'un après l'autre, quelque bel ornement pour le faire resplendir. Je voulais qu'un oiseau chantât dans un arbre proche, pour accompagner la féerie que je forgeais et dont le premier personnage était une jeune femme descendant les trois marches du perron, dans une robe de satin cramoisi. Elle écoutait le vent léger lustrant dans un froissement soyeux les feuillages obscurs. Qu'attendait-elle ?

Au fait, qui donc habitait ce calme logis ? Je m'en informai le lendemain auprès du commensal qui nous avait proposé ce but d'excursion.

— Je n'en sais, ma foi, rien, me dit-il. Moins indiscret que vous, je me suis tenu pour content de voir les extérieurs. Introduit dans le parc avec quelques passants, je n'en ai pas demandé davantage, et, tandis que ceux-ci circulaient dans les pièces livrées au public, je me suis gardé de les suivre. J'ai pour règle de laisser à mes souvenirs un peu de mystère : cela leur conserve de l'attrait par tout ce que j'y ajoute de fantaisie. Je connais donc les parterres du jardin français, ainsi que la façade du château qui les regarde et à laquelle deux ailes avancées donnent un aspect inattendu, mais rien au delà. Je n'ai pas demandé au concierge qui nous guidait un renseignement qui eût détruit ce que je construisais dans mon esprit à propos de cette Ménagerie dont le nom lui-même m'est resté inexpliqué. Je puis ainsi rêver en toute liberté.

J'aurais pu être aussi sage que ce donneur de conseils, et ne pas retourner vers ce qui m'avait fugitivement enchanté. Que n'aurais-je pas perdu à agir ainsi !

Tout en me répétant que la prudence préserve nos conquêtes, et qu'à vouloir accroître celles-ci, nous courons le risque qu'elles nous soient ravies, j'irritais, par une pareille taquinerie, mon désir de revenir dans un lieu où rien néanmoins n'emportait une indiscutable admiration. Mais nous n'aimons pas que ce qui nous étonne, et nous sommes assez souvent émus par des objets modestes entre lesquels et nous s'est fait spontanément un accord, dont nous manquons à pouvoir rendre compte.

Je ne tins pas au delà de quelques jours à satisfaire ce besoin de mieux voir ce logis où le hasard m'avait conduit d'abord. Sans consulter mes hôtes, qui n'eussent peut-être pas démêlé ce qui me poussait, et m'eussent dissuadé de renouveler l'entreprise, je requis une voiture et m'en allai seul, à la recherche de je ne savais trop quoi.

En approchant la Ménagerie, par les mêmes chemins qu'à mon précédent voyage, je craignais d'être frustré du plaisir que je me promettais, et de compromettre, de surcroît, celui que j'avais une fois goûté. Eussé-je été plus sensé, en me rangeant à l'avis de ce dilettante qui avait appris de la vie dans quelle mesure il convient d'user des occasions qui nous échoient ? Mais quoi ! j'étais encore assez jeune pour jeter dans l'aventure mon contentement, quitte à ne le plus retrouver.

J'aurais, au surplus, la ressource, parvenu à la grille, de ne pas mener plus avant ma reconnaissance et de renforcer ma première impression. Je me disais cela, en souriant, et sans aucune intention d'être à ce point raisonnable. Je le vis bien, aussitôt descendu de voiture : j'allai droit à la cloche et la fis retentir d'un geste plein de décision. Ce mercredi était jour de visite : je pouvais exiger qu'on m'ouvrît, et, bien que je fusse seul sur cette route montante, je me sentais résolu à l'obtenir.

Une si belle ardeur se révéla superflue : je n'eus pas à combattre pour manifester ma volonté : un domestique en livrée sortit du pavillon et m'accueillit sans objection. Je reçus une satisfaction de fouler sous mes pieds les cailloux de la cour, et donnai volontiers le prix du ticket qui me fut remis.

— Si monsieur veut bien prendre la peine de me suivre.

Ce valet de pied avait du style : pour un peu, j'eusse cru que j'allais être introduit auprès du maître de la maison. Quand la clef tourna dans la serrure, je ne me retins pas de demander :

— Les propriétaires sont absents ?

— Madame la comtesse est encore à la mer avec sa famille ; nous l'attendons la semaine prochaine.

Je trouvai plus digne de borner là mon investigation.

Le pavement noir et blanc du vestibule où nous étions arrêtés réfléchissait, dans sa surface brillante, l'amorce de l'escalier dont une rampe ouvragée épousait l'ample courbe et le lustre qui pendait du cintre à une chaîne. Deux banquettes recouvertes d'un velours amarante, une console au-dessus de laquelle une glace coupée était prise dans le mur et, sur une gaine de marbre, un buste d'homme honnêtement traité, faisant, sans ostentation, un décor classique.

Le précieux venait des trumeaux qui surmontaient les portes et où les attributs sculptés dans la pierre rappelaient les saisons de l'année. Mon guide voulut attirer mon regard sur un important baromètre dont les ors assoupis luisaient dans un entre-fenêtre, à contre-jour.

— On dit qu'il a été donné à l'arrière-grand-père de feu monsieur le comte par le roi Louis XVI qui était venu chasser ici de Versailles. Il y avait alors des bois et du gibier là où vous ne voyez plus guère que la plaine.

Je restai indifférent à ce souvenir incertain, mais non pas aux parfaites proportions de cette première pièce qui me faisait espérer une succession de beaux appartements.

— Nous allons voir maintenant la salle à manger.

Déjà le domestique me précédait vers celle-ci, quand survint l'imprévu.

II

Quelqu'un descendait l'escalier derrière moi : je me retournai avant d'avoir pu me reprocher ce mouvement réflexe. La surprise m'arrêta sur place, mais celui qui s'avançait vers moi, la main tendue, paraissait assez peu décontenancé par cette rencontre inopinée.

— Ah bien ! voilà, mon cher, ce à quoi je ne m'attendais certainement pas. Que viens-tu faire ici ?

— Tu le vois, je visite en touriste une demeure où je suis, moi-même, fort étonné de te trouver.

Je considérai un instant Jacques Guéritain, mon ancien condisciple de Normale, et sa vue me reportait à quelques

années dans notre commun passé, me faisant oublier, sous le choc de cette résurrection impromptue, ce qui nous entourait. Une joie secrète naissait en moi, que je goûtais ainsi qu'un merveilleux rajeunissement.

Cet homme qui se tenait là debout, dans un costume d'une grosse étoffe anglaise de teinte neutre, était celui auprès duquel j'avais écoulé de si heureuses soirées dans la vieille maison de la rue d'Ulm et auquel j'avais lu, avec tremblement, mes premiers essais littéraires. Je ne pouvais toutefois m'empêcher de noter chez Jacques quelques changements que l'absence avait apportés dans son comportement, et sous lesquels il me fallait chercher mon ami du temps que je dis.

Son visage régulier gardait, en dépit d'un certain affinement, cet air de grand sérieux qui m'avait conquis dès l'abord, comme l'affirmation qu'il exprimait un climat intime où les questions importantes de la vie n'étaient pas prises légèrement. J'étais prêt à certifier qu'aujourd'hui encore, Jacques Guéritain n'accordait audience qu'aux plus nobles idées. Il ignorait les basses combinaisons où nos contemporains donnent libre cours à leurs moins bons instincts, sous le signe du succès qui légitime les moyens les plus douteux.

— Je retarde évidemment sur mon époque, me disait-il déjà autrefois : cette désolante disposition d'esprit me met dans un état de réelle infériorité quand joue la concurrence, et malheureusement, la sorte d'étude à laquelle je me suis voué me dessert dans la compétition, en me faisant douter si notre civilisation actuelle est supérieure aux précédentes, dans lesquelles je découvre des vertus que nous avons librement oubliées.

Sous cette forme presque pédante, il cachait un sentiment très net des valeurs humaines et peut-être de la sienne propre. Toutefois, cette gravité naturelle ne le rendait pas ennemi de la fantaisie, et la mienne, loin de le désobliger, lui offrait une récréation à laquelle il était sensible.

A le mieux observer, je remarquais aujourd'hui, outre tout ceci qui était le vieux fond de son tempérament, une assurance et comme une maîtrise de soi-même qui faisait quelque peu défaut à l'étudiant encore timide. J'aimai sur-le-champ cet accomplissement d'une nature qui prenait possession de tous ses dons.

Grand, vigoureux de corps et d'esprit alerte, ce Lorrain, fils d'un professeur, laissait voir, cet après-midi, dans son allure et son vêtement, un souci de discrète élégance qu'il méprisait au temps où nous commentions Durkheim, et qui me faisait soupçonner qu'une femme n'y était peut-être pas étrangère.

Nous nous étions séparés à la sortie de l'École, nourris d'une science dont nous avions hâte de nous débarrasser dans l'agitation du siècle, et nous promettant de nous revoir le plus souvent possible. Le cours des événements se chargea de nous faire manquer à nos serments. Jacques, qui n'entendait pas professer dans un lycée, mais devenir un savant, entra à la fondation Thiers pour trouver le loisir de préparer sa thèse de doctorat : il attendait une chaire d'histoire dans quelque faculté. Celle-là tardant à venir, il avait accepté une mission dans l'Amérique du Sud. C'était environ le temps où l'Université jouait le rôle d'ambassadrice de la France auprès de certaines nations étrangères. J'avais aperçu Jacques peu de jours avant son départ pour lui souhaiter un heureux voyage et ne l'avais pas revu.

Quatre années avaient passé depuis lors : nous nous écrivions à des intervalles qui allaient s'espaçant davantage à mesure que nous nous éloignions de notre dernière rencontre. Deux de mes lettres demeurèrent sans réponse, ce dont je fus un peu fâché : je négligeai moi-même d'écrire avec la régularité que je souhaitais trouver chez mon ami. Au bref, deux courants divergents nous entraînaient : je me consacrais tout entier aux lettres, mais non point dans le genre sérieux qu'avait choisi Jacques. Je composais de petits récits ,mi-badins, mi-philosophiques, dont certains avaient forcé la faveur d'un public plus érudit qu'étendu, et ma situation d'attaché au ministère des Affaires étrangères, qui semblait devenir une pépinière d'écrivains, me laissait déjà assez de loisir pour mener de front ma vie mondaine et une activité littéraire.

Ce ralentissement dans notre commerce amical était, au surplus, sans importance entre nous qui étions assurés que nos sentiments réciproques ne pouvaient varier dans leur essence. Cela nous apparut sans discussion, dans ce vestibule de la Ménagerie où le hasard nous réunissait, pour des fins que lui seul connaissait.

Rien de ce que je savais de Jacques Guéritain n'expliquait sa présence ici, et il me fallait, pour comprendre celle-ci, un éclaircissement qui tardait à venir dans ce premier moment donné à l'agrément de la reconnaissance. Quand je vis mon ami congédier le domestique témoin de notre heureuse conjonction, en l'assurant qu'il me conduirait lui-même à travers les appartements, je conclus sans mérite qu'il était familier de la maison, ce qui, loin d'apaiser ma curiosité, la porta à un plus haut degré.

Ainsi qu'après une longue séparation, nous mettions un empressement maladroit à tout dire de nous-mêmes, dans un seul mouvement. Je parle ici pour moi plus que pour Jacques, car celui-ci faisait paraître, en l'occurrence, ce même souci de l'ordre et cette méthode que je lui avais souvent enviés dans les plans de nos dissertations, et qui l'inclinait à reprendre les choses *ab ovo*, pour en développer les conséquences de la façon la plus satisfaisante pour l'intelligence.

J'avoue que je ne prêtais pas une oreille pleinement attentive au récit que Jacques me faisait des conférences données par lui à Buenos-Aires, ni à tout ce qu'il me disait de la société argentine. J'aurais préféré qu'il me confiât la raison pour laquelle il était en ce moment, assis comme chez lui, dans une bergère d'époque régence, au milieu de ce salon où nous avait abandonnés le valet de pied.

Je jugeai, à l'entendre, qu'il était moins sensible que moi au privilège de résider dans une pareille demeure, et que l'habitude en avait, pour lui, émoussé le plaisir. Aussi, tandis que les noms vénérés de Fustel de Coulanges, de Le Play, de Taine et de Sorel revenaient dans son discours, je m'accordais licence de promener mon regard sur les murs peints d'une couleur jaune délicieusement fanée, dans des moulures d'un vert acide. Une somptueuse tapisserie occupait le panneau central de cette pièce, décrivant au vif les jeux champêtres dans un encadrement de fruits et de feuillages éclatant de fraîcheur. Trois fenêtres, vis-à-vis, l'éclairaient généreusement.

Des meubles précieux, mais en petit nombre, composaient une sélection qui eût séduit l'amateur le plus averti. Le reflet blond des bois de rose appliqués en marqueterie sur ceux-là, jouait parmi les bronzes dorés et les lampas couvrant les sièges, pour créer une atmosphère légère et brillante qui pro-

longeait ici celle du jardin, où régnaient, dans une divine lumière, les espèces de fleurs les plus variées.

Une si parfaite réussite donnait à penser que le même artiste avait conçu, puis ordonné ces parterres et choisi ces excellents spécimens du mobilier français.

— Mais tu ne m'écoutes pas ! s'écria Jacques d'un air faussement scandalisé.

— C'est vrai !

Nous éclatâmes d'un rire jeune ainsi qu'il nous arrivait de le faire autrefois, quand nous étions « en cagne ». L'accord entre nous était rétabli. Je plaidai néanmoins pour m'excuser :

— J'apprécierais mieux tout ce que tu pourrais me dire, si je m'expliquais ta présence ici.

— J'aurais dû commencer par là : toujours cette incorrigible illusion de croire que nos affaires peuvent intéresser les autres. L'avons-nous cependant assez souvent proclamée cette décevante vérité, que nous ne devons compter que sur nous-mêmes !

— Allons ! pas de bêtises, mon vieux ! Si deux hommes sont à peu près sûrs l'un de l'autre, nous sommes bien ces deux-là ! Concède-moi seulement que je puis être surpris et ne trouve pas mauvais que, venu pour exercer mon observation, j'aime d'abord connaître par quel concours de circonstances tu me fais les honneurs de cette maison.

Jacques Guéritain a toujours su revenir avec bonne grâce sur les mouvements où le pousse sa sensibilité blessée : il n'y faillit pas en l'occurrence.

— A tout prendre, tu as sans doute raison. Nous sommes trop enclins à croire que ce que nous savons est également clair pour les autres.

— Grave défaut, dis-je en persiflant, pour un professeur dont la tâche est justement d'informer ses auditeurs !

— Tu n'as pas perdu ton penchant à la critique. Prends garde à ton tour : il y a là un germe de destruction dont un romancier, qui est un constructeur, doit se méfier.

Cet échange de leçons fait sur un ton amical ne m'empêcha pas de remarquer qu'une nuance de mélancolie passait dans le regard de Jacques ; je ne pouvais l'attribuer à ma taquinerie ; j'y vis plutôt le signe d'une préoccupation intime que ma pré-

cédente question avait dû ranimer. Il demeura un peu de temps sans parler, puis se leva.

— Sortons, veux-tu bien ? Nous serons plus libres pour causer en marchant.

Comme je le suivais sans opposition, il sourit et ajouta :

— Ne va pas t'imaginer au moins que je redoute des oreilles curieuses. Je suis seul aujourd'hui à la Ménagerie. M. de Seguiran est à Paris jusqu'à ce soir.

— C'est le propriétaire du domaine ?

— Pas précisément. Il est le frère de Mme de Marcoussay à laquelle appartient en réalité la Ménagerie, mais s'il n'habitait point ici et ne mettait pas sa fortune en commun avec celle de sa sœur, celle-ci ne pourrait pas soutenir le train de sa maison.

— C'est un bienfaiteur à sa façon.

— Tu ne crois pas si bien dire. Avec les impôts chaque année grandissant, et l'entretien toujours plus dispendieux des bâtiments, leurs revenus réduits ne permettent plus à beaucoup de châtelains de conserver leurs terres.

— C'est à cette quasi-indigence que nous devons de visiter des demeures où, pour la plupart, nous ne serions pas admis.

— Moi peut-être, mais toi, tu as toujours fréquenté dans la société.

Je crus percevoir dans sa voix une sorte de fêlure qu'y mettait un regret, mais ce fut si bref que je ne m'y arrêtai pas dans l'instant. Plus tard seulement, je retrouvai dans ma mémoire cette intonation triste.

— Nous allons vers des temps où les derniers grands domaines disparaîtront, faute de fortunes pour les maintenir en état. Une civilisation s'effondre : celle qui monte ne prêtera plus d'intérêt à ces restes d'un régime périmé.

— Celui où nous sommes est déjà considérablement diminué. J'en parle en toute connaissance, puisque je suis le secrétaire de M. de Seguiran.

Je restai un peu interdit par cette communication : je connaissais à mon ami une aisance qui le mettait au-dessus de telles servitudes. Il comprit mon hésitation à l'interroger de façon plus pressante.

— Emploi tout bénévole et qui n'excédera pas une courte durée. La vérité est que M. de Seguiran possède, dans sa biblio-

thèque, des documents qui me sont précieux pour un important travail que j'ai entrepris. Je reconnais la bienveillance de mon hôte, en l'aidant dans la rédaction d'un ouvrage qui intéresse, dans une bonne mesure, la Ménagerie.

Je l'interrompis ici dans le développement où il se lançait, sans m'aviser que j'allais, par là, contre mon propre dessein.

— Mais, d'abord, d'où vient ce nom bizarre et qui ne répond en rien à tout ce que je vois ?

— Aujourd'hui, sans doute, mais quand il fut donné vers le milieu du règne de Louis XV à ce domaine qui s'appelait primitivement Le Mesnil-sous-Bois, il n'en allait pas de même. N'oublie pas que le XVIIIe siècle a été l'époque de nombreuses excentricités. C'était environ le temps où le seigneur de Montbard mettait les animaux à la mode dans les salons, tandis que Montesquieu et Voltaire faisaient de même pour les Persans et les Turcs. Les singeries et les pagodes n'étaient pas seulement des motifs propres à décorer des boudoirs : certaines gens prenaient au sérieux cet exotisme littéraire, ce qui nous paraît un peu comique avec le recul des siècles, mais ceux-là rompaient gravement des lances en faveur des Chinois ou des Hurons, exaltaient le génie constructeur des castors et comparaient, sans rire, les républiques de la Grèce à celles des fourmis rouges.

— Chaque âge a ses extravagances : nous semblerons fous d'une autre manière à nos neveux.

— Je le crains : et ceux-ci, de surcroît, n'auront pas, pour nous absoudre de nos bévues, le témoignage de tant de chefs-d'œuvre que nos ancêtres nous ont laissés dans tous les genres et qui nous font les tenir en estime, quelque ridicules qu'ils se montrent par d'autres côtés.

— Leurs lubies, elles-mêmes, avaient plus de fantaisie que les nôtres.

— Ce dut être le cas de ce M. de Chovances qui descendait, je crois, d'un personnage du même nom, dont parle Bussy-Rabutin au début de ses mémoires secrets. Il avait connu Buffon au Jardin du Roy, et pris de lui la curiosité des bêtes que la solitude tourna en une sorte d'amour. Celui-ci, comme tant d'autres, ne fut pas toujours heureux. De là à ouvrir un refuge aux animaux sauvages, il n'y avait qu'un pas que le marquis de Chovances franchit allègrement. Ce digne gentilhomme,

dont la fille devait épouser le comte de Marcoussay, établit dans un coin retiré de son parc un jardin zoologique et entra en correspondance avec des voyageurs susceptibles de lui rapporter, de leurs périples lointains, des échantillons précieux de la faune des tropiques ou des contrées boréales. Nous trouvons, dans les relations qu'il a pris soin d'écrire, qu'il possédait deux lions, un jeune tigre, des antilopes, un couple de zèbres, une hyène, un ours et un puma dont il était particulièrement fier. Une troupe de singes donnait la comédie aux invités qu'il promenait dans cette ménagerie.

Il attendit vainement un éléphant et deux girafes annoncés à plusieurs reprises et qui semblent bien n'être jamais arrivés. Je ne parle que pour mémoire, de loups, renards et marcassins, animaux fort communs, dont nos régions sont productrices. Il eut aussi une belle collection d'oiseaux : perroquets de diverses espèces, flamants roses et ibis importés d'Égypte, un aigle et plusieurs faucons ainsi que des hiboux.

Ce n'est pas dans ses propres souvenirs, mais dans ceux de son frère, autre original, que j'ai trouvé le récit des misères que lui causèrent toutes ces bêtes, dont les unes moururent tuées par le climat, la claustration, une nourriture impropre et dont les autres s'échappèrent, pour la grande terreur des paysans, donnant aux hobereaux du voisinage l'occasion de chasses rares et fertiles en incidents tragi-comiques.

Le frère, qui riait sans pitié des mésaventures de son aîné et se plaignait de la puanteur que répandaient les pensionnaires de ce dernier, avait donné lui-même dans le travers de son époque qui voulait qu'un grand seigneur, lecteur de l'Encyclopédie, s'instituât protecteur des sciences, des arts, et aussi de l'industrie.

Ce fut une belle émulation. Les premiers du royaume de France tinrent à honneur d'attacher leur nom à une fabrique de porcelaines, de tapisseries ou de toiles peintes : l'exemple vint du Roi et de ses favorites. On vit la duchesse du Maine patronner la manufacture de Sceaux, le duc d'Orléans, celle de la rue du Pont-aux-Choux ; celle de Chantilly se fit gloire d'avoir été fondée par Louis de Bourbon, prince de Condé; Oberkampf ne connut le succès, à Jouy, que quand il eut mis ses indiennages sous la protection du souverain.

M. de Chovances ne resta pas en arrière du mouvement :

nous lui devons cette fabrique que tu vois et qui fait un si fâcheux accompagnement à cette agréable demeure. Entre 1760 et la Révolution, on y modela des pièces de forme en porcelaine qui prétendirent à imiter les pâtes tendres de Vincennes et de Mennecy et aussi des figurines en terre qui rappelaient assez celles que Cyfflé exécutait, à Lunéville, pour Stanislas.

Tandis que son frère écornait largement sa fortune dans ses achats d'animaux, le cadet compromettait la sienne dans des essais de céramique qui ne furent pas tous malheureux. Je te montrerai de bons bibelots qui ont échappé à la destruction et qui font la preuve que notre homme avait embauché des artistes experts dans leur profession; mais la matière première n'atteint pas en qualité celle de ses concurrents : de là vient le discrédit où sa marchandise tomba assez vite.

Il avait appelé des ouvriers et des décorateurs qu'il logeait, les uns dans les dépendances de l'usine, les autres dans le village. Il doublait sa tentative industrielle d'une expérience philanthropique. A l'imitation du philosophe de Ferney, il essayait la vertu de la liberté sur les hommes et mettait en pratique quelques chapitres du *Contrat social*, bien qu'il estimât peu Rousseau.

C'est l'histoire de ces frères, singuliers chacun dans genre, que leur descendant écrit aujourd'hui sous ce titre *Deux gentilshommes précurseurs des temps modernes*. Je l'y aide dans une bonne mesure, et trouve là mon profit, puisque je possède, en échange de ma peine, une bibliothèque inestimable.

— J'entends bien, dis-je ; mais ceci n'est qu'un épisode dans ta vie laborieuse, une récréation entre deux besognes plus sérieuses. Tu as le droit de prétendre à une chaire à la Faculté de Lille ou de Bordeaux, voire en Sorbonne, si tu as quelque soutien dans le monde politique.

— Je n'y songe vraiment pas pour le moment. Je me suis fait mettre en congé temporaire pour me consacrer davantage à ma tâche. L'histoire a besoin de n'être pas servie que par des professeurs : il y faut des hommes plus indépendants.

Cette déclaration me déconcerta comme un reniement d'un certain idéal traditionaliste auquel Jacques m'avait accoutumé. Rien ne ressemblait moins à l'idée que mon ami s'était toujours faite de son rôle que cet abandon et ce vagabondage

qui le faisait s'éloigner d'un chemin délibérément choisi et soigneusement tracé. Il fallait que l'œuvre qui le requérait fût bien passionnante pour qu'il manquât ainsi à toutes ses résolutions. A moins qu'il n'y eût autre chose que Jacques ne disait pas et qui était l'essentiel. Je n'avais pas à chercher au delà de ce qu'il me confiait. Ce fut donc sans arrière-pensée que je m'informai de la société au milieu de laquelle il vivait.

— Il y a ici toute une famille, outre M. de Seguiran dont je viens de te parler. La comtesse de Marcoussay, sa sœur, veuve depuis dix années et qui a perdu son fils aîné dans un accident d'automobile l'avant-dernier automne, conserve auprès d'elle sa bru et les enfants de celle-ci. Sa fille, mariée à un M. de Pluvinel, habite la plus grande partie du temps dans ses terres en Normandie ; il y a encore deux garçons plus jeunes, Hubert, qui a vingt ans, et François, un adolescent dont l'éducation me semble un peu négligée : c'est dommage, car l'enfant est intelligent.

« La comtesse de Marcoussay vit à Paris trois mois de l'hiver pour satisfaire à ses obligations mondaines, et le reste de l'année à la Ménagerie qu'elle aime. Son séjour actuel sur le littoral de l'océan est une exception : le docteur a ordonné les bains de mer à ses petits-fils. Tu le vois, la maison est animée, on y reçoit volontiers, et tout le voisinage y fréquente.

Le visage de Jacques s'irradiait à parler de ses hôtes. Je n'avais pas besoin de tous les détails qu'il me donnait avec complaisance, pour mesurer de quelle sympathie il entourait ceux-là. Sans doute, il éprouvait ici la douceur de retrouver un foyer, après son exil dans l'Amérique du Sud.

Notre causerie, qui nous avait entraînés par de capricieuses allées vers une sorte de château d'eau construit au fond du parc, un peu dans la manière de cette fontaine de la rue de Grenelle où Bouchardon a couché la Marne et la Seine aux pieds d'une femme assise qui est Paris, nous ramenait maintenant vers la bibliothèque en rotonde. Là était proprement le domaine de Jacques.

Les livres couvraient les murs dont ils épousaient la courbe rompue par deux fenêtres et une belle cheminée en brèche d'Alep. Sur celle-ci, une pendule en forme de pyramide offrait au regard un des plus purs exemplaires de la ciselure sur bronze que le XVIIIe siècle ait produits. Toutefois, ces attributs

guerriers qui mêlaient les armes au laurier, couronnaient un étrange cadran, où nous pouvions lire une double division du jour en dix et en douze heures. Cet essai infructueux pour renverser le vieux système duodécimal a rejoint rapidement, dans le fatras révolutionnaire, la réforme du calendrier grégorien.

Devant ce délicat chef-d'œuvre je ne pouvais m'empêcher de penser que l'homme ne saurait demeurer dans sa paix, et qu'il lui faut sans cesse inventer des manières d'en sortir, quitte à le regretter assez vite. Je communiquai ma réflexion à Jacques qui en sourit, comme d'une naïveté.

— Quand tout se borne à fabriquer des jouets tels que celui-ci, le mal n'est pas grand ; mais cette époque néfaste a bâti des machines plus redoutables que cette pendule.

Puis, après un silence :

— Tiens, voilà nos bonshommes, le savant et le philanthrope.

D'un mouvement de tête, il me désignait de médiocres peintures qui, de chaque côté de la cheminée, montraient, à mi-corps, les deux MM. de Chovances. L'un, maigre et brun de teint, avec un visage chevalin, des yeux proéminents, un air de gravité suffisante répandu sur toute sa personne, était sans aucun doute l'admirateur de Buffon. L'autre, replet, le regard fin, les joues vermeilles, la bouche gourmande, exprimait par tous ses traits une bonhomie aimable. Ce bon vivant ne pouvait être que le protecteur des arts. Tous les deux portaient perruque : leurs habits étaient de velours clair et leurs hautes cravates laissaient échapper des jabots de batiste finement plissée.

Mais déjà Jacques Guéritain ouvrait des volumes reliés en maroquin et ornés de fers précieux, pour me prouver que les pièces rares abondaient dans cette collection. J'aurais plus volontiers donné mon soin à deux dessins à la sanguine qu'il me plaisait d'attribuer à Pater, dans le temps qu'il laissait penser à Antoine Watteau.

L'après-midi s'écoulait dans ces agréments : je parlais maintenant de moi à la prière de mon ami.

— Tu es fort goûté ici, me dit-il. Ces dames ont lu ta *Mascarade de la jeunesse*, et je me suis fait un petit succès personnel en disant que je te connaissais. Quand la comtesse de Marcoussay saura que tu es venu ici, je n'aurai de cesse

que je ne t'aie présenté. Il faudra bien t'y résigner, mon cher ; tu ne peux me refuser d'accroître mon propre prestige en usant de toi. Mais, à tout prendre, tu ne seras pas à plaindre, car ce sont des femmes charmantes.

Je regardais mieux Jacques, emporté par une sorte d'enthousiasme qu'il ne contrôlait pas. Ce garçon-là était heureux d'un bonheur qui venait de plus loin que ces livres et ces jardins sur lesquels s'inclinait déjà le soir : tout son être rayonnait d'une animation secrète empruntée peut-être à l'amour.

III

Une semaine s'était écoulée depuis que j'avais pris congé de Jacques en promettant de revenir, et il fallait bien m'avouer que je n'en avais aucun désir : j'avais peur de déranger ce qui s'ordonnait dans ma mémoire.

Je savais maintenant d'où venait ce nom bizarre donné à un château où le hasard m'avait conduit et je le rapprochai de cette autre Ménagerie dont les vestiges avoisinent, à Versailles, un des bras du grand canal. Je me rappelais, pour m'en récréer, cette façade couleur de roses et de miel qui n'a de pareille que celle des vieux hôtels de la place des Vosges.

Je revoyais cette classique fontaine sous des feuillages à peine rougissants, le salon jaune et vert où tout semblait frappé d'une immobilité qui m'enchantait, la bibliothèque resplendissante de riches reliures, la fabrique désaffectée où les fours étaient depuis longtemps éteints et dont les tours inutiles ne s'ébranlaient plus sous le pied d'aucun artisan. Ma pensée amicale s'attardait sur cette vitrine à peine poussiéreuse, où de petites figures de terre ambrées par le temps faisaient revivre un peu de la grâce d'un siècle révolu. J'écoutais des voix menues qui chuchotaient à travers les couloirs et les escaliers, m'efforçant à surprendre le secret des ombres.

Mon imagination allait plus loin : dans ce décor qui me plaisait tant, je logeais des personnages chimériques qui venaient à mon appel, d'au delà du monde visible. C'étaient des êtres charmants et tristes échappés des histoires contées par les poètes, des comédies italiennes ou des féeries de Shakespeare. Je connaissais leurs visages mystérieux et leur

belle allure : je les faisais danser, aimer et pleurer à mon gré, dans les détours du parc, fuir et se retrouver dans ces appartements qui auraient pu être les leurs.

Je m'abandonnais à la douceur de rêver sur des thèmes que j'improvisais successivement. Aurais-je trouvé de plus belles péripéties que celles que je forgeais et où j'engageais mes héros ? Allais-je tirer un récit de ma promenade ? La tentation en était grande, mais l'entreprise m'embarrassait. Je musardais dans la compagnie de fantômes légers dont je conduisais les ébats bientôt évanouis dans l'air bleu.

Je n'avais par ailleurs aucun souci des vivants qui avaient repris possession de leur demeure. Le seul que j'eusse peut-être aimé rencontrer parmi ces gens dont Jacques m'avait entretenu, était ce vieil amateur écrivant l'histoire de deux maniaques qui, livrés chacun à leur démon, se divertissaient au déclin de la Monarchie et prenaient au sérieux un jeu que nous ne savons plus que railler.

Que m'importait cette famille qui, loin d'ajouter par sa vue à ma satisfaction, n'aurait pu que compromettre celle-ci ? Une divinité tutélaire, qu'il convenait de remercier, m'en avait évité la présence : je n'eus pas la sottise d'aller contre celle-là et d'encombrer, par une maladroite démarche, le souvenir d'une solitude dont j'étais, en moi-même, le maître.

Une journée de pluie que nous eûmes à subir, ne put qu'accroître cette sorte de délectation intime où j'étais. Tandis que l'eau brouillait les perspectives au delà des vitres ruisselantes, et que les odeurs végétales, avivées par l'humidité, nous frappaient au visage quand nous nous hasardions sur le seuil entre deux ondées, ce que j'avais vu à la Ménagerie se développait en moi jusqu'à m'envahir tout entier. Le mauvais temps, qui nous tenait prisonniers, était propice à ces sortes d'envoûtement dont l'origine est plus en nous qu'au dehors. Quand je quittais la table de bridge où je montrais déjà de déplorables distractions, je retrouvais, avec joie, mon théâtre secret et les marionnettes que je commençais d'y mouvoir...

Brusquement, un matin, dans le ciel lavé où les nuages semblaient tout neufs, surgit un soleil chaud d'été. Les gazons étaient lustrés, les fleurs peintes de couleurs fraîches, l'espace enrichi de parfums inconnus. Chaque route invitait au voyage : je marchais dans les allées amollies par les averses de la veille

d'un pas délivré ; je respirais profondément, pour le plaisir de sentir la brise emplir ma poitrine.

Il me parut tout naturel qu'à mon retour d'une course dans les sous-bois, un domestique me remît un copieux courrier. Il y a des jours où nous attendons des nouvelles, avec l'obscure prescience que celles-ci ne peuvent être que bonnes : on fait crédit à la fortune, l'esprit tendu vers le grand large.

Assis sur un banc, j'ouvris l'une après l'autre les enveloppes de formes et de nuances variées. Rien ou presque qui valût un regard : des factures, un catalogue de librairie, quelques missives banales..., mais le matin avait trop d'inimitable candeur pour que je voulusse me déclarer déçu. La dernière lettre était de Jacques : je souris et la dépliai sans hâte. Je savais qu'elle viendrait. Si j'avais été sincère, j'aurais dit qu'elle était derrière mon songe et l'animait de loin. Je n'aurais sans doute pas aimé que le fil fût rompu si tôt entre la Ménagerie et moi. Je trouvais bon de n'y pas retourner, mais sous condition que, dans cette affaire, la décision m'appartînt. J'avais besoin de garder l'assurance que je pouvais perfectionner ma connaissance de ce lieu dont les beautés nourrissaient ma méditation.

Misérable contradiction du cœur humain ! Voici justement que je me fâchais à lire ce billet où Jacques m'ouvrait cette fois toutes grandes les portes du château de la Ménagerie. Ce que j'avais prévu se réalisait.

« Je suis chargé de t'aller chercher samedi, m'écrivait-il : ces dames comptent sur toi pour le déjeuner. Tu recevras une invitation officielle, mais je prends les devants sur celle-ci, craignant un de ces mouvements d'humeur dont je te sais capable. Fais céder en ma faveur cette sauvagerie qui comporte au surplus de flatteuses exceptions. Tu ne regretteras pas de t'être rendu à mon insistance : la comtesse de Marcoussay et son frère, tous les deux empressés à te connaître, sont tels que tu ne pourras que te féliciter d'entrer dans leur commerce... »

La première réaction n'avait pas été la violence que j'aurais pu moi-même redouter. L'agrément d'une aussi pure matinée m'aidait, je pense, à bien accueillir cet ennui. Je m'y résignais avec une aisance qui écartait l'idée de surprise. Qui eût pu dire enfin, si je n'aimais pas déjà assez ces ombrages versés sur

des statues, ces eaux en cascades sous des bas-reliefs de pierre et la parfaite convenance de ces architectures, pour goûter un nouveau contentement à les revoir, même en médiocre compagnie ?

Je repoussai ces vaines considérations ; l'invitation n'était pas là : elle pouvait manquer ; dans le cas contraire, je me faisais fort d'inventer une excuse et de me dérober. Mais qui donc osera prédire à son propre sujet ? Quand le billet de Mme de Marcoussay me parvint le soir de ce jour, je fus sensible au ton de celui-là autant qu'à l'écriture : la femme qui l'avait rédigé avait de l'esprit et le meilleur usage. Je renonçai à me récuser.

Pour apaiser mon scrupule, je plaidai au tribunal de mon for intérieur. Je suis homme de lettres, curieux d'intrigues et le plus souvent en quête de personnages. De quoi sont faits nos livres, sinon de traits empruntés à la chronique vivante et qu'il s'agit de rendre, par d'heureux arrangements, plus universellement humains ? Allais-je refuser de m'instruire en agrandissant le champ de mon expérience, faillir à mon art et perdre l'occasion d'observer quelques bons types dont j'étais assuré de tirer parti ?

Je répondis sans plus différer à la comtesse de Marcoussay et déposai le lendemain ma carte chez cette dame. Ce devoir de politesse souleva un débat entre moi et ceux de mes amis qui m'accompagnaient. Ne prétendaient-ils pas malicieusement user de leur droit de visiter la Ménagerie contre l'achat d'un ticket ? J'enrageai à leur démontrer que, reçu moi-même au titre d'invité, je ne pouvais me joindre à un groupe de touristes. Ce fut un beau tapage. Ils feignaient de ne pas m'entendre, pour finir par me reprocher de faire le glorieux devant cette grille qu'ils s'obstinaient à vouloir franchir. J'eus tout le mal imaginable à me libérer de ces mauvais plaisants et à porter ma carte chez le concierge.

Détournés avec peine de leur projet, ils m'accablèrent d'une autre façon et il me fallut subir les critiques injustifiées dont ils couvraient l'objet de mon choix. Cette tracasserie, à vrai dire cordiale, fut sans suite ; mais à entendre mes compagnons parler en béotiens de ce vieux manoir, je mesurai avec confusion combien celui-ci m'était déjà cher. Pendant notre retour, j'appelais presque un événement fâcheux qui, rompant ces

préliminaires, me ferait demeurer sur une position où je sauverais mes avantages.

J'atteignis le samedi dans ces tergiversations ; quand mon ami parut, mes scrupules s'évanouirent : je l'accompagnai volontiers. J'étais de nouveau la proie d'une certaine impatience où il entrait de l'allégresse.

L'automobile qui nous emportait, puissante et confortable, datait toutefois de deux années : je vis là un signe qui me confirma dans cette opinion que la famille de Marcoussay était contrainte à l'économie. J'en conçus un petit attendrissement ; de quoi je me moquai aussitôt.

Au cours du trajet, Jacques fit paraître une gaieté qui, pour si naturelle qu'elle fût, ne m'en gênait pas moins, comme étant contraire au caractère habituel de mon ami : je pris le parti d'en sourire. Mais, à le voir me remercier avec insistance d'avoir accepté l'invitation qu'il avait été le premier à me transmettre, je cherchai vainement la raison de son plaisir. Fallait-il croire que cet universitaire, fils d'un professeur de lycée provincial, se grisait de frayer dans une société qui n'était pas la sienne et d'y produire un camarade que le succès commençait à tirer de l'obscurité ? Cette idée me désobligeait, qui diminuait l'estime affectueuse où je tenais Jacques Guéritain.

Je dus abandonner la solution de ce problème, parce que nous arrivions au village où nous avions demandé notre chemin, dans notre premier voyage. Deux virages, une route droite plantée d'arbres qui me devenait familière, et la voiture lancée franchit l'entrée, décrivit une courbe à travers la cour sablée et s'arrêta devant ce perron que nous avions considéré, deux semaines plus tôt, avec le dépit de gens laissés dehors.

Il ne restait en moi aucune amertume de cette humiliation, tandis que Jacques me précédait dans le haut vestibule au pavement noir et blanc : chaque chose était là à sa place, et le silence n'était dérangé par aucun bruit. Je respirais avec aise en donnant mon manteau au domestique : je crois même que je souriais. J'aurais seulement voulu que le jardinier malappris, qui nous avait précédemment congédiés, me vît ainsi dans la place. J'espérais que cette revanche, refusée pour l'heure, me serait accordée dans une prochaine promenade poussée à travers les jardins.

Je n'eus pas le loisir de caresser davantage ces images préalables ; une porte s'ouvrit : j'étais introduit auprès de la maîtresse de maison.

Mme de Marcoussay disposait des fleurs dans un vase. Elle se retourna à notre arrivée et me tendit une main qu'elle avait belle, sans afféterie. Grande et demeurée mince, dans cet âge où la plupart des femmes sont menacées par l'embonpoint ou le dessèchement, elle portait, rejetée un peu en arrière, une tête dont les traits réguliers avaient de la froideur. Ses cheveux étaient prématurément gris, ce dont elle tirait un excellent effet par un nuage de poudre. Sa coiffure serrée faisait penser à celle de Mme de Pompadour, dans le tableau peint par Nattier et qui est au musée de Saint-Omer.

On ne pouvait nier qu'elle n'eût grand air avec un peu de hauteur que ne corrigeait pas assez l'affabilité appliquée du regard. On la devinait désireuse de plaire, mais plutôt par les dons de l'esprit que par ceux du cœur. Elle montrait en parlant une vaste culture et une austérité dans les principes qui la rendaient, sans nécessité, autoritaire. Le dessin trop net des lèvres accusait cette tendance au despotisme, au-dessus d'un menton volontaire.

Une robe de crêpe gris l'enveloppait de plis nombreux et flous. Elle avait dû choisir ce vêtement soyeux pour atténuer cette sorte de roideur qu'elle échouait à vaincre en elle. Son teint conservait pour quelque temps encore une qualité fragile qui rappelait la chair à peine meurtrie des roses d'arrière-saison dont la délicatesse nous émeut d'autant plus qu'elle est sans lendemain. Un collier de perles traçait autour de son cou un fil de clarté laiteuse où jouaient de minuscules reflets.

Auprès d'elle se tenait une jeune femme dont le moins qu'on en pût dire était que sa vue éblouissait, dans un premier abord.

— Sabine de Marcoussay, la veuve de mon fils.

C'est ainsi, brièvement, que sa belle-mère me la présenta après m'avoir nommé à elle. Je ne saurais pas bien exprimer tout ce que contenait cette courte phrase d'allure inoffensive : je n'en ai goûté toute l'amère saveur que plus tard.

En ravivant aujourd'hui mon souvenir, je retrouve en moi-même le choc qu'y produisit alors cette radieuse apparition. Quelque chose dans cette créature dont le corps parfait évo-

quait invinciblement l'idée d'un arc puissant et flexible, donnait l'impression d'un éclat que l'on avait presque peine à soutenir. Dans ce clair salon, elle ramassait vraiment toutes les lumières éparses et les concentrait sur sa personne avec une force qui obligeait à fermer un instant les yeux, après l'avoir contemplée : son image persistait alors sur la rétine, ainsi qu'il arrive, quand on a fixé trop longtemps une tache vivement colorée. Si l'on rouvrait les paupières, ce qui l'entourait était terne.

Il me fallut considérer posément les traits de son visage pour comprendre qu'elle n'était pas très belle : elle était infiniment séduisante, ce qui était beaucoup mieux. La jeunesse dans sa fleur parait cette Sabine qui, je le savais, était mère de deux petits enfants. On l'eût tenue pour une jeune fille, sans cette expression ambiguë que le sourire autant que le regard laissaient percer et où la malice et la volupté mêlées composaient le masque de coquette le plus ensorcelant que j'aie vu. Il y avait toutefois trop de naturel dans toutes ses manières, pour qu'on y pût dénoncer une intention provocante : elle était ainsi, autant pour elle-même que pour les autres, ce qui rendait son commerce plus périlleux.

Je n'ai connu qu'au cours de nos successives rencontres la couleur d'acajou clair de ses cheveux massés en vagues courtes et dont une mèche, qu'elle repoussait sans cesse parce qu'elle barrait son front, était pareille à l'aile vivante d'un oiseau, la double accolade de ses lèvres rouges gonflées comme un fruit d'été et retroussées vers les commissures, le charme de ses yeux bridés ainsi que ceux d'une faunesse et qui, dans un seul moment, passaient d'une nuance à une autre, suivant le sentiment qui l'animait.

Ses joues et son cou qui était nu assez bas, ambrés par le soleil et l'air marin, n'avaient recours qu'à un maquillage succinct quoique habile. Sa main, bien modelée, manquait peut-être de cette finesse où l'on s'est longtemps plu à trouver le signe d'une bonne race.

A la décrire ainsi, après plusieurs années écoulées, je m'étonne encore qu'elle produisît un si singulier effet avec des moyens qui, pris en eux-mêmes, n'avaient rien d'extraordinaire. Mais pourquoi vais-je me défendre ici ? Je n'étais pas le seul à subir cet attrait un peu inexplicable.

Je revois très bien la robe qu'elle portait ce matin que nous fîmes connaissance, et le souvenir m'en est vif, car j'eus quelque mal à l'accorder, dans ma pensée, avec cette condition de veuve qui était celle de Sabine. Rien n'était plus délicieusement gai que cette fine toile bise, brodée avec profusion de fleurs aux tons violents et dont la fraîcheur campagnarde contrastait avec la toilette classique et en demi-teinte de la comtesse de Marcoussay. Au-dessus de ses chaussures de golf en cuir jaune, ses chevilles étaient prises dans des bas de sport écossais. Je ne vis sur elle aucun bijou qu'un bracelet d'or jaune dans lequel était sertie une montre.

Il y avait là une énigme pour l'observateur à constater que deux femmes aussi dissemblables vivaient sous le même toit, et le moins que l'on pût conjecturer à les voir, était que les heurts qui surgissaient fatalement entre leurs caractères, ne trouvaient d'amendement que dans le culte d'une mémoire qui devait leur être également chère.

Tout cela, je le dis maintenant, quand le déblaiement est fait; mais tandis que j'écoutais rire la jeune femme, mon sentiment, engagé dans des impressions multiples et contraires, perdait sa certitude et tournait à la confusion. Des arrivants me tirèrent de l'embarras où j'allais choir, en requérant mon attention sur un autre point, mais me privèrent du même coup d'un avantage immédiat, en m'écartant de la piste où mon intuition me lançait. Quand j'y revins, tout était brouillé : il me fallut un assez long temps pour m'y reconnaître.

Le premier de ceux qui me détournèrent d'une scène, où j'aurais pu déceler certains éléments du drame auquel je me suis trouvé mêlé dans la suite, était M. de Seguiran, frère de la comtesse de Marcoussay et patron de Jacques.

Celui-là ne me prit pas au dépourvu : j'en avais quelquefois rêvé et, bien qu'il différât du personnage que j'avais construit pour mon usage secret, je lui donnai ma sympathie sans discuter. Plus petit que sa sœur, presque menu, avec un buste étroit et un beau visage pensif qu'il inclinait sur l'épaule gauche, soigneusement vêtu et de manières courtoises, il était un peu disert quand on le poussait sur un sujet qu'il aimait, mais le plus souvent son esprit était absent de la société où il discourait, retenu dans une invisible région, parmi des ombres amicales et choisies. Il était distrait et sans aucune méchan-

ceté, ainsi que j'eus souvent l'occasion de le vérifier; mais il portait, dans les actions quotidiennes, une timidité et une irrésolution qui lui enlevaient toute chance d'être un grand caractère.

J'ai cru, au début de nos relations, que sa sœur exerçait sur lui un certain empire : je me suis rendu compte dans la suite qu'elle ne le conduisait que dans les petits événements; pour ceux qui avaient de l'importance, il ne recevait d'impulsion que de ses démons intimes et donnait, de lui-même, dans la chimère. Il était bien le descendant de ces deux originaux dont il écrivait l'histoire, et il n'avait aucun effort à faire pour entrer dans leurs manies. Mises à part ces petites faiblesses que son tempérament expliquait, c'était le meilleur homme qui se pût voir, et très étranger aux intrigues de la comtesse de Marcoussay.

Ses deux neveux, entrés en coup de vent, s'immobilisèrent à ma vue et me saluèrent avec aisance. L'aîné, Hubert, offrait le type de ces grands garçons que nous rencontrons partout sans les remarquer, tant ils se ressemblent, et pour qui le sport, dans lequel s'accomplit totalement leur nature, est la première raison de vivre. Le reste n'est à leur regard que broutilles, et ils entendent gentiment par là tout ce que leurs pères ont tenu pour essentiel.

Le second, à peine sorti de cet âge heureux où l'on dévore le monde avec des yeux tout neufs, faisait paraître une personnalité plus accusée que son frère. Sur son visage, où s'effaçait l'indécision de l'enfance et s'ébauchait le masque de l'homme qu'il serait demain, je découvrais ce pathétique qui n'appartient qu'à l'adolescence et qui nous saisit si fortement, nous qui approchons le milieu de la vie. Nous aimons, dans ces écoliers gauches, les espérances que nous n'avons pas su réaliser et qui recommencent en eux, par une émouvante tricherie. Nous savons bien, quand nous réfléchissons, qu'ils ne seront pas plus habiles que nous ne l'avons été, mais nous leur prêtons cette chance dont nous n'avons pas profité et qui est le vrai trésor de tout embarquement.

Je pensais cela et autre chose encore, en admirant le front large, la chevelure rebelle, les yeux émerveillés, la bouche saine aux dents de jeune animal du dernier fils de la comtesse de Marcoussay. Quel serait le destin de ce gamin grandi trop

vite et qui devrait ajuster son nom aux exigences d'une société où sa caste n'avait plus de rang ? Mon souci me parut aussitôt ridicule : les deux frères n'étaient point disposés à s'empêtrer dans un pareil problème. Comme tous leurs contemporains, ils allaient vers l'avenir avec des cœurs de conquérants. Au surplus, l'un et l'autre avaient de la distinction, sous le parti pris d'un certain laisser-aller que les jeunes hommes croient volontiers aujourd'hui la marque de la bonne compagnie.

Je nous voyais au complet et prêts à passer dans la salle à manger, quand une porte opposée à celle qui ouvrait de plain-pied sur la terrasse, s'entrebâilla pour introduire une jeune fille : à peine l'avions-nous entendue entrer qu'elle était au milieu de nous. Cette discrétion la desservit auprès de moi : je prêtai si mal l'oreille quand la maîtresse de maison me la présenta, que je fus incapable, tout le jour, de mettre aucun nom sur sa personne. Elle devait toutefois sortir de l'ombre où je la reléguais ainsi, faute de clairvoyance, et témoigner qu'elle n'était pas seulement une institutrice pareille à toutes celles qui subissent, en courbant l'échine, le caprice des enfants et la protection dédaigneuse des parents, mais une femme redoutable, jouant sa partie au milieu des gens qui usaient d'elle imprudemment.

Ici j'anticipe. Assise au bas bout de la table, elle n'était vraiment qu'une jeune fille un peu grêle qui savait s'effacer et n'écouter que ce qu'il convenait qu'elle entendît. Son comportement, ses gestes étriqués, la sorte de niaiserie souriante appliquée sur son visage lisse, tendaient à cette impersonnalité parfaite qui, atteinte, fait s'abîmer son auteur au néant. Qui donc au vrai la voyait, de ceux qu'elle surveillait étroitement ? Elle n'offrait aucune prise aux regards qui, s'ils la rencontraient, s'en détournaient avec ennui.

Tout en elle prétendait à passer inaperçu, sa simple robe de serge bleue, sa coiffure ingénieusement disposée pour en bannir tout effet, le dessin assez mou des joues et du nez, les paupières abaissées pour dérober l'expression du regard qui l'eût sans doute trahie. C'était, dans le genre, une réussite poussée au plus haut point.

J'ai eu besoin d'une longue observation pour démêler là-dedans l'aveu d'une hypocrisie lentement formée, sous l'ai-

guillon de la nécessité. Quand j'ai mieux connu cette jeune fille, j'ai conjecturé toutes ces défaites et ces succès qui, par un jeu alterné, l'avaient portée jusqu'à cet état où je la trouvais. Que de rancunes mal refrénées, que de jalousies solitaires, de révoltes, de découragements, d'affreuses tristesses, de haine patiemment remâchée, cette victoire sur soi-même ne représentait-elle pas !

Il faut descendre sous les eaux tranquilles, pour mettre à nu ces cratères bouillonnants qui font la preuve d'un feu toujours actif aux entrailles de la terre. Ainsi en va-t-il de bien des âmes sur lesquelles nous osons nous pencher. Mais, je le répète à ma honte, je ne pressentis rien de ces luttes, ni de leurs conséquences, tandis que le domestique passait les plats d'un convive à l'autre.

J'accordai pour lors mon suffrage à cette salle dont les murs, couverts d'anciennes boiseries dans leur laque d'origine d'un vert fané, étaient ornés de plats en faïence polychrome de Delft et de Rouen. Deux natures mortes, dans la manière des maîtres flamands, complétaient la décoration, l'une au-dessus de la cheminée, qui supportait, entre deux candélabres d'argent à plusieurs branches, une soupière en porcelaine de Chine, l'autre au-dessus d'une longue desserte garnie de quelques pièces en vieux vermeil. Un buffet d'acajou massif d'époque Louis XV, deux rafraîchissoirs mis devant les fenêtres, un régulateur et des chaises exécutées par un élève de Cressent, formaient un excellent mobilier où rien n'avait été laissé à l'improvisation.

Mon examen conduit en quelques clins d'œil, je me livrai à mes hôtes. J'étais à la droite de la comtesse de Marcoussay ; M. de Seguiran occupait sa gauche, laissant à son neveu Hubert la place du maître de maison, en dépit de sa jeunesse. Ce souci des préséances, devant lequel s'inclinait un homme d'âge, en disait beaucoup sur les mœurs de cette famille.

Face à sa mère, le grand garçon avait à ses côtés sa belle-sœur et une vieille dame surgie je ne savais d'où et que la comtesse traitait familièrement, comme une parente peu fortunée. Je supposai que celle-ci, impotente, avait dû être installée à table avant tout le monde : nous l'y laissâmes au reste, en partant, et je ne la revis plus. Mon ami Jacques était auprès de l'éblouissante Sabine et paraissait fort heureux de

son sort. François de Marcoussay fermait le cercle vis-à-vis l'institutrice.

Mon regard errait distraitement sur ces privilégiés réunis autour de la table, quand une idée saugrenue m'assaillit. Je me rappelai le nom baroque du château où j'étais et reconnus tout soudain, dans ceux qui m'entouraient, de quoi le justifier à nouveau. N'était-ce pas une façon de ménagerie qui s'offrait à moi, dans un aimable raccourci, s'il faut entendre par là un rassemblement d'animaux différents, parqués dans un même lieu, pour l'agrément des curieux ?

Sans m'attarder à ce qu'une pareille assimilation avait d'inconvenant dans la circonstance, j'en fus amusé comme d'une bonne trouvaille. J'avais déjà décelé, après bien d'autres, sur le visage humain, ces caractères plus ou moins lisibles qui le rapprochent de certaines familles d'herbivores, de rongeurs ou de gallinacés ! En poussant un peu cette assimilation désobligeante, on aboutissait à une évidence qui n'allait pas sans quelque horreur. Mais c'est là un jeu où l'on passe maître aisément : comment résister à le jouer ? Une sorte d'impitoyable vérité nous fascine, à laquelle il faut bien nous abandonner. Un de nos professeurs, rue d'Ulm, nous montrait réellement un museau amenuisé de renard ; une de mes tantes, pleine d'une suffisance majestueuse et provinciale, avait la démarche authentique d'une dinde...

Je sentis tout ce que ce divertissement intime avait d'irrévérencieux, quand la conversation, après deux faux départs, s'organisa autour de la prochaine rentrée du Parlement, ce qui permit à M. de Seguiran de regretter, une fois de plus, l'ancien régime. Quand il eut dit en fort bons termes son sentiment, mon ami Jacques montra une érudition intelligemment mise à la portée de tous, à propos de ruines romaines découvertes dans le voisinage de Nîmes.

Je jetais de fois à autre mon mot dans le débat, pour reconnaître les prévenances dont j'étais l'objet, mais comment arrêter le cheminement d'une pensée qui veut s'accomplir, même aux dépens d'autrui ? Celle-ci se modifiait au surplus en se développant, prenait du champ et m'entraînait dans un sens imprévu : je passais du grotesque au tragique sans soupçonner que j'étais sur la bonne piste.

Mes hôtes formaient à ma vue un groupe où les principes

n'avaient rien perdu de leur valeur et où l'on ne boudait toutefois pas le progrès. L'ordre régnait là d'une génération à la suivante et aussi ce respect des notables qui témoigne de la dignité de ceux qui le professent. Nous savions d'où venaient et où allaient ces gens unis par la communauté de la race : nous le croyions du moins, ce qui est la même chose. Néanmoins, dans la réalité, qui étaient-ils ?

Quelle humanité dépouillée d'idées toutes faites, de coutumes reçues, d'actions grégaires, se cachait sous ces dehors qui nous contentaient, en nous rassurant ? Nous eussions peut-être frémi, à imaginer les instincts primitifs qui, libérés par la passion, pouvaient ramener ces civilisés vers une barbarie aggravée par la science, et faire apparaître, tout à coup, la horde nue, là où nous honorions une famille honnêtement constituée et enrichie des apports successifs de tous les membres qui l'avaient précédée.

Quelle vie secrète doublait celle dont nous saisissions les apparences heureuses en ce moment ?

La maîtresse de maison se penchait vers moi.

— J'ai tout particulièrement aimé votre *Mascarade de la jeunesse*. Vous y peignez au vrai le malaise de ces malheureux enfants livrés à la néfaste émancipation de notre époque et qui revisent maladroitement tous les vieux concepts. Un de mes amis, qui a de la perspicacité, qualifie cette génération d'inhumaine...

Voilà bien ce que j'avais craint : mon éloge composé dans une langue fleurie. Par bonheur, Mme de Marcoussay aimait à disserter sans reprendre haleine : or, j'étais un mince sujet pour alimenter cette élégante verbosité ; il fallut bien abandonner là mes mérites et élargir une improvisation d'où je disparus à mon soulagement.

Qu'il est donc aisé de se griser de sa propre éloquence ! Je feignais d'écouter celle qui se donnait carrière à mon côté, piquant de ci de là, dans ce discours, quelque approbation congruente ; j'évitais par là de parler de moi-même, ce qui était une aubaine. Cette audience imparfaite que j'accordais à Mme de Marcoussay me laissait toutefois libre d'observer un petit manège qui, de l'autre côté de la table, me captiva bientôt plus qu'il n'aurait sans doute convenu.

Tandis que les phrases coulaient harmonieusement de la

bouche de mon hôtesse et que le frère de celle-ci, saturé de ces vertus oratoires, revenait par la pensée à ces bonshommes en perruque qui refaisaient, avant Danton et Robespierre, la société française, mon ami Jacques s'entretenait à voix presque basse avec sa belle voisine et l'agrément qu'il tirait de cet aparté le transformait. Ce feu du regard, ce sourire retenu, cet air de connivence qui l'unissait à cette Sabine, insolemment heureuse, et une certaine ferveur qu'il cachait mal, tout cela était d'un autre homme.

Mais oui, c'était un autre homme. La vérité éclatait à ma vue : il était inutile de la nier. Ce Jacques transfiguré, qui s'inclinait vers une femme coquette et désirable, n'était plus le gauche universitaire dévoué à la science, mais un amant empressé auprès de celle qui l'avait conquis.

Comment le blâmer, quand je voyais cette jeune veuve séduisante et ravie ? Car elle aussi aimait. Que d'adresse et de liberté dans ce don qu'elle faisait d'elle-même à travers les embûches d'un repas familial ! Elle se livrait avec une audace que je croyais être le seul à surprendre, dans un clin d'œil plein de tendre abandon, dans une moue nuancée d'espièglerie, dans cette émouvante façon d'entr'ouvrir les lèvres qui laissait rêver de baisers, dans l'imperceptible mouvement de ces doigts posés sur la nappe et où je devinais l'impatience qui la tourmentait d'étreindre la main de Jacques.

Tout me devenait clair, pendant que la voix de la comtesse prêtait à son monologue les plus savantes cadences. Je tenais l'explication d'une présence assidue dont j'avais été d'abord surpris : je me demandais hier encore ce que mon ami pouvait bien faire dans ce château, car l'histoire de ces deux MM. de Chovances me paraissait un assez mince attrait pour l'y retenir. Ah ! que j'aimais donc mieux le savoir enchaîné à cette Ménagerie par les charmes d'une femme, surtout quand celle-ci était cette adorable Sabine !

J'aurais voulu féliciter Jacques, tant ma découverte me mettait en joie. Je souriais un peu niaisement, je le crains, au bonheur de mon ami.

Mon regard ne se détacha qu'avec peine de cette petite scène révélatrice pour retourner vers les autres convives et les prendre silencieusement à témoin de ce qui m'enchantait :

dans ce mouvement circulaire, il rencontra l'institutrice et n'alla pas plus loin.

Incapable de dominer son désordre intime, cette jeune fille montrait sur ses traits, par ailleurs sans caractère, des sentiments violents qui se bousculaient entre eux pour occuper la première place. Ainsi font sur l'écran les images s'engendrant l'une l'autre dans un rythme qui les rend insaisissables. La passion jalouse, la perfidie haineuse, une hébétude désespérée et une sorte de sombre satisfaction se succédaient, ravageant ce misérable visage, puis s'effaçaient, le laissant nu, flétri, inexpressif, déjà presque mort.

Il y a de ces coups de sonde qui, donnés dans les régions obscures de nous-mêmes, amènent à la surface les éléments troubles d'un honteux subconscient, et attestent que nous devons compter avec toute la bassesse que nous nourrissons à notre insu.

Ce que j'éprouvais fut à ce point sensible que j'osai rompre le soliloque fastidieux de ma voisine et pressai M. de Seguiran, autant que Jacques, d'entrer dans la conversation. Je me dépensais moi-même, afin que la discussion devînt générale, ce qui me valut de paraître un merveilleux animateur, quand je ne pensais qu'à défendre deux amoureux contre je ne savais quel danger qui, aussitôt soupçonné, n'était plus. Négligeant ce prestige que je m'acquérais auprès de mes hôtes, j'employai la fin de ce déjeuner à me persuader que j'étais tombé dans une aberration ridicule.

Revenus au salon, Sabine de Marcoussay et mon ami se rejoignaient dans un tête-à-tête pour renouer leur entretien interrompu, sans que personne en parût étonné. L'institutrice avait disparu. M. de Seguiran fumait sur la terrasse où ses neveux jouaient au ping-pong.

Une petite phrase qui pouvait aussi bien être un ordre qu'une prière déchira le silence parfumé.

— Sabine, soyez assez bonne pour servir le café.

Celle qui désunissait par là les deux amoureux, n'était plus cette maîtresse de maison qui, un moment auparavant, nous tenait soumis à sa parole péremptoire. L'amabilité assez noble qui fardait son visage se défaisait, ainsi qu'un mauvais maquillage, ne laissant plus sur ses traits arides, qu'une colère amassée dans son regard et autour de ses lèvres pincées.

J'éprouvai un nouveau déconcertement. Que fallait-il conclure de mes précédentes remarques ?

Mais déjà Sabine s'avançait avec la démarche d'une jeune déesse et, dans toute sa personne, une sorte de défi qu'une impertinente condescendance rendait plus offensant, quand elle s'adressait à sa belle-mère. Je pus craindre un instant que la conjonction de ces forces adverses ne donnât lieu à un esclandre. Il n'en fut rien : ces deux femmes n'eurent que sourires pour s'aborder, et je dus admirer sans réserve cet empire sur soi-même que donne seule une parfaite éducation.

On amenait justement les enfants de Sabine et la comtesse de Marcoussay n'était plus qu'une grand mère indulgente.

J'aurais bien voulu prendre congé sur cette embellie, mais je dus dépenser plus d'une heure dans la compagnie de M. de Seguiran qui me conduisit à travers la fabrique déserte, où je fus obligé de subir, pour la seconde fois, le récit véridique des malheureux essais dont celle-ci avait été le théâtre. Que les meilleures gens ont donc de peine à ne pas nous ennuyer de leur marotte !

Nous retrouvâmes Jacques dans la bibliothèque : il me sembla qu'il venait seulement d'y arriver. Il était de fort bonne humeur et me pressa de demeurer ; mais je ne cédai point à ses instances et réclamai de partir.

— J'espère que vous voudrez bien ne plus oublier maintenant le chemin de la Ménagerie, me dit la comtesse de Marcoussay, quand je lui présentai mes hommages dans l'instant de la quitter. Vous me ferez, monsieur, tout le plaisir du monde en tenant ma maison pour celle de véritables amis.

C'est sur cette invitation, qui n'était pas dans le ton d'aujourd'hui, que je montai dans l'automobile.

Je n'y étais pas assis auprès de Jacques depuis cinq minutes que celui-ci jeta en moi le désarroi et renversa, par la confidence la moins attendue, le roman que je commençais de bâtir dans mon esprit.

— Il n'y a pire chose dans la vie que d'être aimé d'une femme que l'on n'aime pas, soupira-t-il assez drôlement.

Comme je me taisais, interloqué par ce début, il reprit :

— Ne va pas me croire imbu d'une fatuité qui n'est pas dans mon caractère. A nul autre qu'à toi, je n'oserais parler ainsi, par peur de me mettre en fâcheuse posture, car il me

semble aussi odieux que sot d'affirmer qu'on est l'objet d'une poursuite amoureuse. Mais tu me connais assez pour écarter d'ici l'idée d'une basse vantardise ; je puis être sincère en toute liberté.

« Quoi ! me disais-je, va-t-il prétendre que cette belle Sabine l'importune ? Il ne me fera pas douter de ce que j'ai vu. Peut-être raille-t-il seulement. » De toute façon, j'aurais préféré qu'il n'allât pas plus outre.

— Je ne comprends pas très bien, dis-je un peu sèchement.

Jacques perçut finement ma déception et protesta.

— Allons, pas de bêtise, mon vieux ! Je ne suis pas un butor et si je te fournis, en passant, un petit document humain dont l'écrivain, chez toi, saura tirer profit, je te confie d'abord un scrupule... je m'apitoie réellement sur la passion que j'ai, bien contre mon gré, inspirée à cette pauvre fille.

Le malentendu était flagrant.

— Mais, voyons, de qui parles-tu ?

— De Mlle Duponchel.

— L'institutrice ?

— Je sens que je prête à sourire, mais c'est sans intention, je t'assure. Il n'y a rien de comique à constater que l'on fait souffrir... et je crains que cette jeune fille ne souffre.

J'étais très loin de vouloir me moquer : le souvenir de cette femme, transportée d'une fureur secrète, me revenait de façon désagréable. Je ne m'étais pas trompé et Jacques avait raison : la haine chez la femme tient toujours à l'amour. Je feignis néanmoins une désinvolture que je jugeai adroite.

— Ce sont là, sans vouloir t'offenser, mon cher, des choses qui arrivent tous les jours.

— Tu en parles à ton aise : on voit bien que tu n'es pas en cause. Mais quand on est appelé, dans la vie commune, à se rencontrer à la même table à tous les repas, cela ne va pas sans désagrément.

— Admettons-le. Le mieux est d'avoir l'air de ne t'apercevoir de rien.

— Merci du conseil.

— Je suppose qu'elle ne t'a fait aucune déclaration.

— Mlle Duponchel est bien élevée. Mais ces regards, ces silences, ces rares réflexions où je puis surprendre l'état d'un cœur tourmenté, m'éclairent assez.

Pourquoi Jacques me disait-il tout cela quand il aimait par ailleurs ? Obéissait-il simplement aux exigences d'une conscience honnête, ou voulait-il me donner le change et me détourner du couple qu'il formait avec Sabine de Marcoussay ? S'il en était ainsi, j'allais lui prouver qu'il perdait sa peine.

— Le plus ennuyeux dans ces sortes d'affaires, c'est qu'on se fait toujours une ennemie de la femme que l'on paraît dédaigner : elle devient, par dépit amoureux, une furie dévouée à notre chute. Qui dira la terrible patience d'une jalousie qui ne s'exprime pas et attend pour frapper, et cette sorte d'instinct qui lui fait deviner que notre cœur n'est pas libre et qui l'occupe ? Il y a une espèce de femme capable de toutes les infamies.

— Que vas-tu imaginer là ? Voilà bien les romanciers ! Mlle Duponchel n'est pas du tout celle que tu crois. C'est une nature douce et très bien équilibrée... et qui n'a, au surplus, rien à soupçonner.

J'étais fixé : Jacques faisait volontairement le mauvais psychologue et organisait sa défense avant même d'être attaqué. Je notai toutefois dans sa voix une hésitation qui marquait de l'inquiétude. Je profitai de l'avantage que celle-ci m'offrait, et demeurai muet, haussant seulement les épaules. Après quelques minutes de ce recueillement, j'entendis :

— Tu ne me dis rien.

— Que veux-tu que je te dise ? Dans les questions de sentiment...

— Tu ne m'en veux pas, au moins ?

— Mais non, Jacques. Entre nous, il ne peut rien y avoir de tel... Tout de même, fais attention !... Avec les femmes, on ne sait jamais où l'on va.

Et quand la voiture s'arrêta devant le seuil de mes amis, je ne sus que lui répéter :

— Réfléchis bien et prends garde.

Il pouvait donner à cet avis pertinent le sens qu'il lui plairait.

JEAN MORGAN.

(La dernière partie au prochain numéro.)

(La dernière partie au prochain numéro.)

EN TERRE BRETONNE

LES MONTAGNES ENCHANTÉES

De Rostrenen à Crozon, les Montagnes Noires s'étendent sur 100 kilomètres, grande échine à l'ossature de schiste qui, sur la carte, s'incurve comme le dos d'un monstre antédiluvien, les derniers contreforts, — j'allais dire les dernières vertèbres, — dressant vers la mer un long cou de plésiosaure.

Nées à l'époque primaire, — alors que les Alpes et les Pyrénées, relativement jeunes, ne datent que de l'époque secondaire, — les Montagnes armoricaines, comme les monts d'Écosse et d'Irlande, les chaînes de Bohême, de Scandinavie, et notre Plateau central, comptent parmi les plus vieux massifs d'Europe. Aujourd'hui, elles ne sont plus que des chaînes en ruines, mais elles ont gardé une majesté de reines découronnées. Malgré leur faible altitude, 200 à 300 mètres, — le Menez Hom, point culminant, n'a que 329 mètres, — les Montagnes Noires forment un décor imposant. Dix fois plus hautes aux premiers temps géologiques, elles ont été réduites, par une lente érosion millénaire, à l'état de pénéplaines. Le roc primitif sort de partout et ressemble à des ossements brisés.

Le vertige des siècles vous saisit dans ces solitudes. Longues levées de terre barrant l'horizon, puissantes assises qui portèrent des sommets géants, vastes plans obliques, cimes nues et dépouillées comme le Mont Pelé, dos arrondis de bêtes monstrueuses couverts d'une rude toison de taillis, hautes arènes rocheuses où les vents mènent une ronde effroyable, où tous les esprits de l'air viennent prendre pied.

Assagies désormais, fixées dans une forme définitive, les

Montagnes Noires ont pris un air d'éternité qui est un de leurs charmes. Grandes houles figées, crêtées comme des vagues, paysage orageux, inhumain, au-dessus duquel plane une âme farouche.

Les touristes qui ont parcouru en auto les « Highlands bretons », les hautes terres de l'ouest, ont salué, en passant, un bourg somnolent, un vieux porche d'église, un cimetière hérissé de croix blanches, gardé par deux ifs noirs, patriarches plusieurs fois centenaires symbolisant l'éternité. Ils rentrent chez eux, la mémoire riche de belles images : dentelures des monts, moutonnements des futaies, architecture aérienne des clochers. De bonne foi, ils croient connaître nos montagnes armoricaines. En réalité, ils n'ont rien vu.

Le pays des Monts, quasi désert, mal desservi, hostile en apparence aux passants, ne retient pas l'étranger. Son charme est fait d'une essence particulière que goûtent seuls quelques initiés. Monde fermé, région à part, prestige d'une terre qu'enveloppe encore, comme d'un voile étincelant, un immense sortilège.

Les « Meneziou Du » (1) règnent sur un long territoire qui comprend une partie des Côtes-du-Nord, du Morbihan et du Finistère. Ils portent de vieux noms imagés et évocateurs : Menez Kam (montagne tordue), Toulaëron (Trou des voleurs), le Laz (Le Meurtre), Menez Kelc'h (montagne du Cercle), Karrek an Tan (rocher du feu), Menez Ruffel (montagne de l'Essoufflement).

Leur versant nord donne sur la vallée de l'Aulne, fraîche coulée qui vivifie et renouvelle tout un monde végétal. La reine des rivières bretonnes prend sa source dans le Trégor, sur les pentes du Beffou, en Locuhec (Côtes-du-Nord), et va se jeter dans la rade de Brest. En suivant la ligne droite, elle pourrait arriver à son but après un trajet relativement court. Elle préfère prendre le chemin des écoliers, faire des boucles capricieuses, contourner les mamelons, s'approcher des bois, flâner au soleil comme une couleuvre paresseuse.

Des hauteurs de Scaër et de Coray, on découvre le versant sud. Les sommets se détachent à l'horizon, longue file de dos bossus, lointaine caravane immobilisée dans le désert

(1) Meneziou Du : Montagnes Noires.

du ciel. C'est le seuil d'un grand pays portant encore l'empreinte d'un passé émouvant et mystérieux. Décor solennel presque inchangé depuis le temps des vieilles migrations.

Qu'est-ce qui a valu à la chaîne armoricaine le nom de « Montagnes Noires » ? Les sombres forêts de pins qui endeuillent l'horizon ? Les blessures violacées que laissent aux flancs des monts les ardoisières en cours d'exploitation ? Le front sourcilleux des crêtes bordées de granits foncés, de grés enfumés par les brumes ? Les branches dépouillées des futaies hivernales, hêtres aux bras couleur de suie, chênes étêtés dont les moignons sont semblables à des os calcinés ? Aucun géographe ne peut le dire. Seuls le savaient les peuples primitifs, poètes-nés, premiers parrains des vieilles terres, ceux-là mêmes qui ont si joliment appelé « goasglaz » (ruisseau vert) le filet d'eau qui coule près de Lanvéoc.

MONTAGNES SAINTES ET MONTAGNES DIABOLIQUES

Quatre montagnes saintes dans des pays dont les noms ont de belles consonances celtiques : Rostrenen, le Faouet, Loc-Ronan, Castellin (en français Châteaulin.)

Chaque année, le 14 août, la procession nocturne monte les pentes de la montagne de Rostrenen, avec sa file de pèlerins portant des cierges allumés. Les flammes sautillantes, protégées par des corolles en papier, illuminent de vieux visages de terriens et de purs ovales de jeunes montagnardes, tandis que la foi des anciens âges garde des cœurs sans détours. Tous les étés, Notre Dame de Rostrenen fait le tour de son fief. On promène sur les épaules son buste dont la tête porte une couronne d'or étincelante de pierreries comme celles des madones de Séville.

Le Faouet tire sa gloire de sainte Barbe dont la chapelle fut accrochée à un sommet des Montagnes Noires par le sire de Toulbodou et autour de laquelle se tient, le dernier dimanche de juin, dans un envol de coiffes blanches et un déploiement de bannières dorées, un de nos grands pardons d'été. Taillée en plein granit, fouillée comme un reliquaire, elle porte, encastrés dans ses murs, de gros anneaux de fer. Autrefois, les marins en perdition faisaient le vœu imprudent de contourner les murs extérieurs de la chapelle dont trois

parois sur quatre surplombent la vallée de l'Ellé, véritable gouffre de verdures. Il fallait s'accrocher des deux mains aux anneaux, la pointe des pieds appuyée sur un simple ressaut de la pierre. La foi moderne est moins téméraire, mais le modeste sanctuaire est toujours bruissant de prières et l'on y voit des ex-votos spéciaux offerts par les navigateurs bretons essaimés aux quatre coins du monde : œufs d'autruches, fanons de baleines, défenses de poissons-scies. Et, chaque jour, de vieux Faouétais usent leurs derniers souffles à monter jusqu'à ce « Ti ar Zant » (1) montagnard, par des sentiers à pic, dans un éboulis de rochers qui demanderaient des bâtons d'alpinistes.

Loc-Ronan est un grand mausolée sauvage où fut enseveli le corps d'un aventureux apôtre venu d'Hibernie au VIe siècle pour évangéliser la Bretagne. Tous les six ans, une procession solennelle, la grande Troménie, attire dans le pays d'adoption de l'apôtre irlandais des milliers de pèlerins qui vont vers Loc-Ronan comme vers une Mecque bretonne.

Les habitants de Châteaulin montrent avec fierté aux étrangers l'asile vénéré de saint Idunet. C'est la pointe de Ban-Nin, hauteur qui domine l'Aulne. Sur ce cap avancé, si l'on en croit le cartulaire de Landevennec écrit au IXe siècle, saint Gwénolé venait visiter le frère Idunet, vénérable solitaire qui, dans ce lieu sauvage, « consacrait à Dieu ses jours et ses nuits ».

Mais si l'on peut compter les montagnes saintes, comment dénombrer les montagnes diaboliques sur lesquelles se tenaient les sabbats nocturnes ? Les sommets maudits, mauvais anges dans la milice des cimes, étaient légion.

De Henri IV à Louis XIV, dans tout le royaume de France, en général, et dans la Bretagne en particulier, la sorcellerie étendait ses noirs filets. L'âme celtique fut toujours éprise de merveilleux. « La Bretagne, a dit Charles Le Goffic, est le berceau enchanté de toutes les superstitions. » La Bretagne intérieure, surtout, plus isolée, plus secrète, était un fief satanique. Ce n'étaient que sabbats échevelés, pratiques sacrilèges, envoûtements, obsessions, adjurations. Des torches de résine éclairaient des assemblées nocturnes au cours desquelles

(1) Ti-ar-Zant : maison du Saint.

des hommes, des femmes, avec des rites spéciaux, faisaient pacte avec le démon en échange d'un pouvoir inavouable, brûlant les saintes images, lançant des anathèmes contre Dieu et la Vierge, se livrant à une chorégraphie diabolique. On prenait rendez-vous sur un plateau désert. Les mauvais anges arrivaient « par le chemin des merles », par le grand chemin des airs. Les démons se rassemblaient sur les hauteurs, derrière l'écran mauve des taillis ; un philtre mystérieux était offert aux adeptes et avait le don d'intoxiquer les âmes et les corps ; c'était une « liqueur noire », haschich breton préparé avec l'âme empoisonnée de certaines plantes et qui devait jeter les esprits dans une sorte de songe. Liqueur noire! Messes noires ! Montagnes Noires ! Tout était noir, jusqu'à la bannière où était peinte l'image d'un bouc, jusqu'à la poudre qu'on lançait en l'air pour faire périr les bêtes et les récoltes, sans parler de « An ael du », l'ange aux ailes sombres qui est l'ange de la tentation.

La Bretagne était plus touchée que le reste de la France, et l'Argoat plus que l'Armor. Les « Meneziou Du », avec leurs plateaux déserts, leurs replis secrets, devaient être une des dernières forteresses du démon.

LES SORCIERS

Purgées de leurs démons familiers, les montagnes armoricaines sont rendues depuis longtemps à la paix des solitudes, à la grande famille pacifique des arbres. Mais si les Meneziou sont débarrassés de leurs diables, ils ont toujours leurs sorciers. Si trois belles rivières claires, transparentes, joliment teintées aux couleurs du ciel, l'Odet, l'Isole et l'Ellé, prennent leur source dans les Montagnes Noires, si des ruisseaux fous, fils des pluies, descendent les versants avec des bonds désordonnés, fougue de la jeunesse, des filets d'eau trouble coulent des pentes et charrient encore toutes les superstitions du moyen âge. Derrière la forteresse des monts, aux confins de l'Europe, s'abrite une Bretagne archaïque où fleurissent encore les pratiques des vieux temps.

Un chemin encaissé entre de hauts talus, un chemin peu pressé qui flâne sous les houx, part de la grande route en prenant résolument sa droite ; vingt mètres plus loin, il se ravise,

tourne brusquement à gauche, et finit par s'arrêter net devant une cour de ferme. La maison basse et trapue vous regarde avec les deux petits yeux sans malice de ses fenêtres, prunelles étincelantes dans le soleil ; une poignée de paille tombant de sa toiture de chaume mal peigné lui barre le front d'une grosse mèche blonde. Pour l'étranger, c'est une maison rurale comme les autres. Pour les initiés, c'est un sanctuaire qui a ses pèlerins toute l'année. C'est la maison du décompteur. Chaque décompteur a sa spécialité. Celui-ci guérit les dartres, sans remèdes, avec des passes, une formule magique et en comptant à rebours. Suggestion, vous diront les médecins qui ne nient pas la possibilité d'une guérison ; don spécial, patrimoine moral transmis de père en fils, affirmera le guérisseur fier de son pouvoir. J'ai su, par le truchement d'un barde paysan, comment le guérisseur opère. Il fait neuf fois le tour de la partie malade, en disant en breton cette oraison entrecoupée de croix tracées sur la peau, d'un pouce mouillé de salive : « Dartre ! Dartre ! ta place n'est pas ici ! fuis par tous les chemins qui s'ouvrent devant toi ! Passe neuf mers, neuf fontaines, et neuf montagnes, et va te perdre dans les monts d'Arré ! »

Cette formule est empreinte de couleur locale. Il en est une autre employée au pays de Vannes et par laquelle on enjoint à la dartre d'aller « barz skouarn ar pesk en kreiz ar mor », dans l'oreille d'un poisson au milieu de la mer. On guérit les verrues par des procédés analogues.

Tous ceux qui vivent dans l'intimité de la montagne armoricaine connaissent l'antre confortable de la « sorserez » qui, moyennant finances, lève les mauvais sorts jetés sur les étables et la porte rustique, ravinée par les pluies, de la guérisseuse qui, affirme-t-on, cicatrise, rien que par l'imposition des mains, les plaies provoquées par les brûlures. Ils connaissent bien aussi la maison du « marchand de louzou », du marchand d'herbes, taupinière accrochée à une pente. Tout en labourant son champ, un paysan, médecin et pharmacien sans diplôme, exerce son art depuis vingt ans, toléré par les « confrères » sortant des Facultés qui ne veulent pas se mettre à dos la population. D'ailleurs notre homme a la sagesse de ne pas traiter les cas graves. Derrière l'écurie se trouve un jardinet fleuri dès le printemps. Officine en plein vent, ce

courtil contient toutes les plantes qui jouent un rôle important dans la médecine populaire : armoise, sureau, menthe, camomille, millepertuis, tanaisie (la mère des herbes), centaurée (l'herbe à la fièvre).

Il faut se méfier davantage des marchands de remèdes secrets, qui préparent dans l'ombre, à l'usage de leurs clients, une effroyable cuisine : sirop de cloportes, poudre de souris (1), vin blanc au crottin de cheval. Pharmacopée extravagante inspirée des formules contenues dans un livre célèbre vendu dans les fermes par les colporteurs : *les Merveilleux secrets du petit Albert* qui, lui-même, avait fait des emprunts aux inimaginables recettes préconisées par les sorciers arabes et par les vieux apothicaires-astrologues qu'honorait de sa confiance Catherine de Médicis. Mais le *Petit Albert* abusait un peu trop de la crédulité et de la patience du public. Il promettait des cures miraculeuses à des conditions irréalisables. Pour guérir, il fallait employer des mixtures où entraient des choses qu'on ne trouve pas facilement en boutique : œil de belette, langue de vipère, sang d'hirondelle, pierre magne, poudre d'azur, graisse de momie, dent de cheval marin. Le bon sens populaire simplifia les formules et remit en honneur des remèdes dont les matériaux, d'une fantaisie moins échevelée, sont à la portée de tous.

On vient de loin vers le guérisseur des bêtes. Il habite, lui aussi, en dehors de la grande route, et ses sentiers, au milieu des ajoncs, sont bordés d'épines. Une vache est-elle malade? Un cheval est-il condamné par le vétérinaire? Bien vite on court chez le sorcier. Celui-ci opère à distance ; il demande le nom de l'animal, son âge, sa couleur ; il s'agenouille, récite une oraison en mettant dans son jeu tous les saints du calendrier breton ; il les adjure avec une telle ardeur qu'il a l'air d'entrer en transes et que la sueur lui coule du front. Il ne manquera pas de montagnards pour vous affirmer qu'à l'heure exacte où le sorcier « forçait les saints », la bête, qui restait inerte depuis plusieurs jours, s'est levée et s'est mise à tirer sur le ratelier. Simple coïncidence ou transmission de force? Vers 1836, les lutteurs bas-bretons, avant d'en venir aux mains, juraient « qu'ils n'emploieraient aucun charme pour

(1) La poudre de souris et la poudre de cloporte sont indiquées dans les vieux Codex.

se procurer la victoire ». Il y a une trentaine d'années, un lutteur de Scaër, réputé invincible, allait, dit la chronique, prendre la force des bœufs dans un pré triangulaire.

Il existe aussi de mauvais sorciers, jeteurs de sorts qui agissent sur les vaches et empêchent leur lait de donner du beurre, envoûteurs qui font « sécher » leurs ennemis. Tout le monde les connaît ; personne ne les nomme tout haut.

LA CAPITALE DES MONTAGNES NOIRES

Gourin ! Capitale des Montagnes Noires, fin de l'Europe, frontière de la civilisation française. C'est un terminus du petit chemin de fer d'intérêt local. Pour aller à Spézet, qui est à treize kilomètres, pas d'autre moyen de transport que l'autobus deux fois par semaine. Il y a bien la ligne Carhaix-Châteaulin, mais elle vous oblige à faire un long détour et le train vous dépose à trois kilomètres du bourg.

Ici, les rues ont des noms locaux et savoureux : rue Pen-ar-traon, rue du Couvent blanc, rue de la Vierge, rue Moulin-Madame, place Ar morc'h (place aux cochons). L'église, trapue, avec son clocher à balcon, s'impose dans le décor. Le presbytère, avec ses vastes pièces sonores, son jardin donnant sur les sommets, est un petit royaume rustique. C'est l'hôtellerie du Bon Dieu où la table a toujours un couvert pour l'hôte de passage.

Derrière une façade de schiste, demeure un vieux paysan à figure d'ascète. C'est le gardien des morts. Il sait des prières en breton imagées comme des psaumes de David ; il en a pour toutes les heures de la nuit mortuaire, nuit sainte qui a ses assistants, ses rites, ses coutumes millénaires.

La veillée commence par une formule d'exorcisme où l'on prie le Seigneur « de chasser de la maison le serpent infernal et d'y introduire les anges de la paix ». Ensuite, c'est le défunt qui parle par la bouche du gardien des morts : « Mon âme quitte cette vie si triste et si pauvre pour aller vers l'éternité bienheureuse, vers la richesse éternelle... Que mon âme soit reçue au ciel, au nom des anges, des prophètes, au nom des vieux saints de mon Pays !... » Et les assistants répondent en breton : « Jésus, fils de la Judée, ayez pitié de son âme » !

Le gardien des morts rend bien aussi quelques services aux

vivants. Il guérit les maux de dents avec des passes et une prière à sainte Apolline.

Après des détours dans les vieilles rues qui ne savent pas trop où elles veulent aller, me voici devant Ti-bleiz (maison du loup). Elle est habitée par un chasseur. Les fauves ont pullulé autrefois en Basse-Bretagne. Les vieux noms du terroir, transmis de génération en génération par la mémoire bretonne, évoquent le souvenir des ours disparus. On trouve actuellement, en effet, des parcelles inscrites au cadastre sous le nom de « Toulen arz », le trou de l'ours.

Jusqu'au XVIIe siècle le seigneur loup, minotaure exigeant de jeunes vies, désola la région. Le 8 juin 1697, messire Guillaume Roussel, recteur de Plounéventer, inscrivait sur son registre paroissial l'acte de décès de Yves le Hétet, du village de Coustancou, mort à onze ans « estranglé et entamé par un loup, à veüe de Jean Cor, de Fiacre Cochant et de plusieurs autres, mais qui ne purent à temps le secourir ». Et ce n'était pas un fait isolé. Le 30 septembre 1698, une jeune fille, Françoise le Boulch, était « attaquée, dévorée, mangée par un loup environ la moitié de son corps, à Langroaz, en un endroit que l'on nomme Run-ar-Pic,... et fut enterré le reste de son corps, le lendemain, en l'église tréviale d'Henvic. »

Les loups rôdaient autour des fermes pendant les nuits d'hiver. On les traquait comme des malfaiteurs. Quand un montagnard avait aperçu à l'orée d'un bois la silhouette fuyante du carnassier, il courait aussitôt au bourg en criant : « Ar bleiz! ar bleiz ! » (Le loup ! le loup !) Les chasseurs arrivaient en nombre. Les loups furent exterminés. Il ne reste plus de ce temps héroïque, qui eut ses poètes, que des sonneries de trompes sous lesquelles vivent encore des paroles périmées : « Le loup, vrai cafard », ou : « Harloup, Tabouraut! harloup, Miraut ! »

Il y a soixante ans seulement, les loups étaient encore les pires ennemis des paysans de l'Argoat. Rusé et voleur, Isengrin n'a jamais eu une bonne presse. Il jouait un rôle noir dans les ballades et les mystères du moyen âge. Le journal *le Finistère*, dans son numéro du 16 septembre 1874, décrit une grande battue qui eut lieu sous les futaies de Coat-Boc'h, près du Plessis. Depuis longtemps déjà, une terrible famille de carnassiers, véritables brigands du maquis breton, venait

faire des razzias dans les troupeaux de la région. Après avoir opéré loin de leur repaire, à Coray, à Briec, à Langolen, les loups poussaient l'audace jusqu'à s'attaquer aux villages du Laz et de Trégourez et à enlever les moutons et éventrer les veaux à deux pas des fermes. Bien nourris de chairs tendres, bien logés sous bois dans des lits de feuilles sèches, c'étaient des bêtes magnifiques, fortes, musclées, au poil luisant. M. Faugeyroux, lieutenant de louveterie, se mit à la tête de huit chasseurs, et, le même jour on tua cinq grands fauves.

AU CŒUR DE LA BRETAGNE

Entre Gourin et Spézet, en pleines Montagnes Noires, le coin le plus sauvage d'Armorique, le plus breton de Bretagne. De ces hauteurs, on aperçoit les crêtes de la chaîne rivale : Montagnes Noires et Montagnes d'Arré, grandes levées de terre, font penser aux vagues d'un même océan. Une aube désolée se lève sur les monts, pâle et froide comme une aurore d'Islande. Le ciel de plomb est tout d'une pièce, grand dôme de métal luisant. Un soleil blanc voilé de nuées regarde pardessus les cimes ; son œil mort plonge dans la vallée aux eaux dormantes piquées de joncs noirs. Pas une âme dans ces solitudes. Rien d'humain dans le paysage. Les fermes, cachées dans des replis de terrain ou sous les futaies, ne se révèlent que par de minces rubans de fumées. De temps en temps, une bécasse fend l'air de son bec pointu comme une flèche ; un geai passe dans un éclair bleu ; des corbeaux s'enlèvent, les ailes tendues, petits aéroplanes noirs exécutant des vols planés. Par ailleurs, rien de vivant. Un raidillon aux arêtes vives mène à une plate-forme rocheuse. Un seul compagnon de route, le vent d'ouest qui tourbillonne en agitant les knouts noirs des genêts. Il vous pousse tantôt à droite, tantôt à gauche, vous barre la route, vous enlace, vous enroule dans ses spirales puissantes et siffle comme un serpent.

Rois des hauts plateaux, les vents ont leurs noms dans la langue imagée des Celtes comme les démons ont les leurs dans les livres de magie : Morzill, vent de mer, vent du sud-ouest, qui apporte jusque dans les monts son haleine chargée de sel et d'iode ; Avel-uhel, vent du nord qui a gardé un goût de neige, un peu de l'âme glacée des banquises, on l'appelle aussi

Avel Steren, vent de l'étoile, car il vient des régions où brille l'étoile polaire, astre froid des nuits arctiques ; Gwalarn, grand souffle vivifiant qui a vagabondé sur la Manche, le Noroît des pêcheurs, puissant moteur des bateaux à voiles.

Ici, on ne peut marcher longtemps sans retrouver les bois qui ceinturent la montagne de leurs multiples enceintes. Sous branches, on enfonce jusqu'à la cheville dans un tapis humide fait d'humus et de feuilles rousses. Les feuilles mortes ! L'air en est rempli comme d'un essaim de papillons de nuit. Elles volent, emportées par le vent et, avant d'aller s'échouer définitivement au pied des arbres, elles décrivent des courbes majestueuses ou courent longtemps sur le sol comme des bêtes affolées.

Quand cet automne doré aura fait place à l'hiver noir et dépouillé de Bretagne, ce coin solitaire connaîtra l'horreur tragique des tempêtes, les pluies cinglantes aux lanières glacées voilant les lointains, les vents déchaînés qui heurtent les volets comme une houle.

Au bout d'un chemin aux profondes ornières apparaît un toit de chaume crêté de plantes grasses et de bouquets d'herbes. Il est roux comme les bois et vert comme la plaine cornouaillaise. Et me voici assise devant une cheminée de pierre où flambe un grand feu de branches, don magnifique de la forêt. Un chien fauve est couché devant l'âtre et rêve, les yeux ouverts, en prenant voluptueusement sa part de bonne chaleur et de riche lumière. Le sol est en terre battue, et, en me voyant entrer, la fermière, pour me faire honneur, s'empare de son balai de genêt et racle consciencieusement les brindilles de sapins entassées dans les creux. Elle porte un bonnet moyenâgeux de laine noire qui, le dimanche, sera remplacé par une coiffe de mousseline blanche. Elle ne sait pas un mot de français ; son humble vie s'émiette entre le puits et l'étable, entre l'armoire et le foyer. En la voyant, je songe à la « sône » désenchantée des mariés qui faisait partie du répertoire breton de Marc'harit Philippe, vieille paysanne de Pluzunet :

Les jeunes gens quand ils se marient
Doivent faire un jardin
Et y mettre trois sortes de plantes :

De l'herbe de mélancolie et de tourment
Et de l'herbe de patience.

La servante, elle aussi, ignore la langue de Montaigne et de Rabelais, de même que les deux jeunes enfants qui sont bien en âge d'être écoliers, mais qui ne vont pas en classe, car on ne peut pas demander à de petites jambes de sept et huit ans de faire chaque jour les douze kilomètres que représente aller et retour le trajet jusqu'à Gourin. Seul, l'aîné, qui a onze ans, part chaque matin à sept heures pour le bourg avec, sur le dos, son cartable de bois contenant ses livres, son lard et le pain pour la soupe qui sera fournie par la cantine. L'hiver il revient en pleine nuit. C'est le savant de la famille. Le voilà qui entre, les pieds nus dans ses sabots, par ce clair jeudi de novembre.

— Bonjour, Loeiz ! Qu'avez-vous fait de beau à l'école, hier ?

— On s'est occupé de Louis XIV et on a logé du bois.

A son tour, le fermier vient s'asseoir devant le foyer chaud qui, en Bretagne, est une sorte d'autel domestique. Il pousse du pied le grand épagneul roux et lui donne un ordre bref. Le chien se lève, va fureter dans un coin et fait un double voyage pour apporter des sabots secs au maître. Et, comme j'admire l'intelligence de la bête, l'homme me dit :

— Oui, çui-ci est un dégourdi, et c'est un bon chasseur. Mais si je le vendais à un Parisien, il ne pourrait rien en faire. Follic ne comprend que le breton.

LES BEAUX SANCTUAIRES DE LA MONTAGNE

Bretagne, terre sainte ! Patrie des clochers ! Les uns, comme le Kreisker, — 76 mètres, — pointent en plein ciel, élan magnifique de la matière, prière cristallisée, hosanna silencieux de la pierre ; d'autres se perdent sous branches, ils ne sont là que pour donner un accent au paysage, pour marquer un « ti ar zant » campagnard, la maison du thaumaturge local, saint inconnu de Rome, et qui bénit, de son tertre, une lande, un bois de pins solitaire.

Au moyen âge, on portait devant les armées la chape miraculeuse de saint Martin, afin d'obtenir la victoire. L'oratoire

où l'on enfermait cette chape merveilleuse fut appelé chapelle et donna son nom à tous les petits sanctuaires qui s'élevèrent un peu partout, aux siècles de foi, comme une floraison de pierre.

Les chapelles, vassales des églises, petites sœurs des pauvres, plus nombreuses en Armorique que partout ailleurs, ont chez nous leurs rustiques pardons, leur humble foule paysanne dont les sabots font un bruit de marée sur les dalles... Maisons des saints !... Paradis bretons d'où les bêtes ne sont pas exclues, puisqu'on y trouve saint Hervé avec son loup, saint Alar avec son cheval, sainte Marguerite avec son dragon, saint Kornély avec son bœuf, saint Corentin avec son poisson. C'est entre les bras de pierre des églises et des chapelles que s'est réfugiée la Bretagne légendaire ; c'est là que la Bretagne du passé, si près de disparaître, a trouvé asile, comme, autrefois, les condamnés à mort. La vie des saints se lit sur les vitraux, grandes pages flamboyantes ; on y voit aussi les donateurs, seigneurs en cotte de mailles ou en tunique blanche brodée d'hermine. Murs et verrières sont un Gotha où l'on trouve les blasons de toute la noblesse bretonne.

Les beaux sanctuaires de la Montagne sont peu connus et les étrangers les voient mal, car il leur manque l'initiation celtique. Qui pense à faire un détour pour aller entre Scaer et Coray saluer Itron Varia Coadri (Madame Marie de Coadri) dans la petite chapelle autour de laquelle des ormes mélancoliques montent depuis trois cents ans une garde muette et fidèle? Elle a une âme bretonne avec ses vieux saints et ses paroissiennes en cols plissés et en coiffes blanches.

Quand on passe à Briec, il faut faire un long trajet dans un désert de marais et de joncs pour se rendre jusqu'à Notre-Dame des Trois fontaines. Solitaire, connue seulement d'humbles pèlerins, la chapelle, qui a appartenu à l'ordre de Malte, rêve depuis des siècles sur son tertre humide, dans sa robe de pierre tout argentée de lichens. Le chemin de croix, composé de gravures anciennes maladroitement coloriées, porte des inscriptions en breton. Un christ d'un réalisme douloureux vous poursuit longtemps de son air d'humaine souffrance.

Trégourez. Une vieille église du XVIe, un clocher à balcon, hérissé de gargouilles, qui peuple le crépuscule breton de

monstres ailés, cornus, griffus, prêts à bondir dans l'espace. Elle est habitée par de vieux saints de pierre d'un art primitif. Une couronne de tombes l'entoure ; des ifs noirs se tiennent aux quatre coins du cimetière, drapés dans leurs feuillages sombres comme des anges de la mort.

Notre-Dame du Cran se tient à l'écart de Spézet. Les automobilistes pressés ne la voient pas et ils ne savent pas ce qu'ils perdent. Ses vitraux du XVI[e], tout vibrants de riches couleurs, pourpre royale, bleu profond dont les anciens verriers ont emporté le secret, sont délicieux de naïveté et de poésie rustique. L'un d'eux représente le baptême de Notre Seigneur ; le Jourdain est réduit aux proportions d'un ruisseau et l'on voit les poissons en transparence dans l'eau. Il y a, à côté, une nativité non moins charmante. Les bergers apportent à l'Enfant divin des œufs de mésanges dans un nid et un oiseau blanc dans une cage d'osier, présents de pauvres, humbles cadeaux de paysans dont les types ont été pris parmi les montagnards bretons.

Reine de la Montagne, Notre-Dame du Menez-Hom a toujours des visiteurs. Les touristes s'arrêtent longuement devant le célèbre retable, chef-d'œuvre de la Renaissance italienne vanté par les guides, mais ils passent sans comprendre devant un groupe de pierre représentant un vieillard, un enfant et un loup. Ignorant les gloires de l'iconographie bretonne, comment pourraient-ils identifier ce visage à barbe de fleuve, ces yeux clos, cette sérénité et reconnaître saint Hervé, barde aveugle, apôtre nomade, âme chantante à qui l'on attribue le cantique du Paradis?

Toute une compagnie de bienheureux tiennent leurs assises dans l'église de Pleyben. Un vitrail très curieux rappelle une coutume de la Bretagne médiévale qui, aujourd'hui, choquerait nos délicatesses de civilisés. On voit saint Germain, avant sa conversion, grimpé sur une échelle et en train de pendre des têtes de sangliers dans un arbre au moyen de gros crochets de boucher. Au temps de Jean V, duc de Bretagne, alors qu'en France les courtisans de Charles VII, l'indolent « roi de Bourges », filaient le parfait amour aux pieds de leurs belles, en leur murmurant les stances fleuries de Charles d'Orléans, les seigneurs bretons avaient une autre manière de faire la cour aux femmes. Lorsqu'ils devaient recevoir de nobles visi-

teuses, bien vite, ils s'enfonçaient dans la forêt, et, vêtus de peaux fraîches, un couteau à la ceinture, l'arbalète au poing, ils couraient sus aux fauves. Après l'hallali, armés d'énormes lames, ils faisaient une ample provision de têtes mortes. Et quand la belle Haude ou la blonde Iseult arrivaient en vue du château de leur chevalier servant, elles s'arrêtaient, charmées, devant des trophées sauvages : sur les branches dépouillées d'un châtaignier, des fruits monstrueux avaient poussé pendant la nuit, des fruits noirs, des fruits roux, énormes, velus, fruits mûrs d'où coulait goutte à goutte une sève rouge, du sang épais et visqueux : c'étaient des têtes de loups, des têtes de sangliers, des têtes de renards, des têtes de blaireaux. Vive Dieu ! Les Keranlouet, les Trouzoulic, les Kermerc'hou, les Tresiguidy, les Kergorlay étaient des hommes ! Ils n'étaient pas confits dans le musc et le benjoin comme les mignons d'Henri III ! Durcis par le vent, boucanés par le soleil, grands chasseurs, rudes cavaliers, ils sentaient le cuir et le cheval ! Repus de venaison, ils avaient dans le sang un peu du sang des fauves. Exaltés par les gwerz barbares, excités par l'hydromel qu'ils buvaient à pleins hanaps de fer, ils étaient toujours prêts à faire front aux hommes et aux bêtes. Ils vivaient près de la nature et à une époque où la force et l'adresse gardaient encore tout leur prestige.

DU FEU ET DU SANG

Sous Henri IV, un aventurier de haut vol, Guy Eder, seigneur de la Fontenelle, mit en coupe réglée l'évêché de Cornouaille où « l'oie était grasse », disait le proverbe du temps. La région des monts, — Châteauneuf du Faou, Châteaulin, Plomodiern, Locronan, — ne fut pas épargnée. Après avoir forcé les portes des fermes et des manoirs, le larron-gentilhomme s'enfuyait, avec son butin, dans l'île Tristan. Son repaire se trouvait au fond de la baie de Douarnenez, à 400 mètres de la côte, et les soudards du roi, mis plusieurs fois à ses trousses, bons terriens, braves devant les hommes d'armes, s'arrêtaient épouvantés devant la menace du flot et les dents noires des récifs.

Non content d'enlever l'argent et le bétail, La Fontenelle poussa l'audace jusqu'à enlever une noble héritière, Marie Le

Chevoir, fille de Lancelot Le Chevoir, seigneur de Coatezlan, et le plus fort c'est qu'il s'en fit aimer. On en eut la preuve lorsque l'heure de la justice sonna pour La Fontenelle, chevalier de l'Ordre du roi et bandit de grands chemins : Marie Le Chevoir fit l'impossible pour le sauver. Elle n'y réussit pas. Il fut roué en place de Grève, en septembre 1602, et sa tête tranchée fut emportée à Rennes où, — après avoir été, pendant trois jours, « secouée dans quelque bissac, au dos d'un cavalier », — elle apparut « livide et pitoyable » au sommet de la vieille porte Toussaint devant laquelle s'assemblèrent manants et bourgeois de la capitale bretonne.

En 1675, lors de la révolte du papier timbré, le drapeau rouge flotta sur les clochers du Poher. Des incendies allumés un peu partout illuminèrent les vieux monts silencieux. Les paysans rassemblés au son du tocsin et du korn-boud, aux accents sauvages de refrains révolutionnaires où revenait souvent le fameux cri de guerre : « Torr e ben ! » (Casse la tête !), tinrent tête au duc de Chaulnes et commirent toutes sortes d'exactions. Le quartier général des Bonnets rouges était situé aux environs du Ménez-Kam. Conduits par Le Balp et par le grand Le Moign, ils forcèrent les portes, volèrent, massacrèrent, agneaux transformés en loups.

Le château de Tymeur fut envahi par les séditieux et brûlé en partie. M. de Montgaillard, représentant de Louis XIV, forcé de parlementer avec les meneurs, ne dut son salut qu'à la ruse. Le 16 juillet 1675, les paysans, partis de Spézet, marchèrent sur le château de Boisgarin qui fut incendié et dont il ne resta que des ruines.

Non seulement la Montagne Noire, comme la montagne corse, a eu ses brigands, mais elle a eu aussi sa « brigande », restée légendaire dans toute la Cornouaille : c'est Marion du Faouet.

Chef d'une bande de hardis compagnons, — tous gens de sac et de corde qui lui obéissaient comme un seul homme, — Marion, pendant dix ans, terrorisa le pays, dévalisant les montagnards au retour des foires de Laz et de Gourin, réquisitionnant, dans les fermes, le cidre, la farine et le lard qui étaient payés avec des sauf-conduits. Ces sauf-conduits n'étaient pas une monnaie illusoire, car, si Marion ne respectait guère le bien du prochain, en revanche elle avait le

respect de la parole donnée, et les paysans munis de ces « laissez-passer » pouvaient circuler tranquillement sur les routes sans avoir à craindre la « bande des Finefond ».

Vive, décidée, énergique, la reine des brigands sut en imposer à des hommes rudes. Rien ne résistait à l'amazone bretonne, pas même les chevaux rétifs qu'elle montait comme un cosaque du Don. Avec son cœur chaud, ses cheveux de flamme, son teint clair de rousse, ses yeux gris couleur de nuées, Marion ne manquait pas de charme et elle eut toutes sortes d'aventures amoureuses. Après avoir échappé dix fois à la police du roi, elle finit par être appréhendée par les archers et fut pendue, un soir d'août 1755, à Quimper, sur la place du Chastel, tandis que le soleil couchant empourprait les trèfles et les quadrilobes de la cathédrale.

Les Montagnes recommencèrent à s'agiter en 1789. Le 11 août, le tocsin sonna de nouveau à Spézet. Les domaniers de Mme de Roquefeuil déclarèrent ne plus vouloir payer la dîme des grains et des chapons, mais seulement la redevance en argent ; de plus, ils exigeaient que la châtelaine contribuât, selon sa fortune, aux « droits du roi » et les autorisât à disposer des bois existant sur leurs terres.

Après avoir entendu la messe dévotement à l'église du bourg, ils se rendirent à la sacristie, et, là, forcèrent le recteur Causer à inscrire sur une feuille leurs desiderata. Munis de ce papier, les forcenés se portèrent en masse au château de Kerlouet, en Plévin, chez la vieille comtesse de Roquefeuil, la sommant de leur remettre ses titres convenantiers. Sur son refus, on lui passa une corde sous les bras, et on la descendit dans le puits d'où on la retira après immersion, à demi asphyxiée. Nouvelle sommation qui se heurta à l'entêtement breton de la douairière et nouveau plongeon dans l'eau glacée. Plus morte que vive, Mme de Roquefeuil remit ses titres qui flambèrent dans la cour du château et dont les cendres furent dispersées aux quatre vents des montagnes.

Un drame rapide se déroula près de Briec, le 13 messidor an IX (2 juillet 1801), sur la route de Quimper à Châteaulin. Ce soir-là, une bande armée conduite par Hervé Beuden, dit Sans-Quartier, et par Le Cat, dit La Volonté, guettait la diligence de Quimper à Brest. Vers minuit, les lumières de la voiture apparaissent à la descente de Saint-Hervé. Des hommes

sortent de l'ombre. Un coup de feu, un ordre bref : halte ! Le postillon, mis en joue par deux fusils, s'arrête. Les brigands enjoignent aux voyageurs de descendre. Ces derniers étaient peu nombreux, six en tout, dont une femme. La Volonté prend au collet un vieillard vêtu d'une redingote et d'une culotte de drap violet, chaussé de bas et de souliers de même couleur. Il lève son fanal et s'écrie : « Je te reconnais, il y a longtemps que je te cherche. Tu as voté la mort du roi. Tu vas mourir. » Le meneur fait un signe, deux coups de feu retentissent dans la nuit, et Yves-Marie Audrain, évêque constitutionnel du Finistère, tombe à la renverse sur la route où il expire presque aussitôt.

UNE IDYLLE DANS LA MONTAGNE

Ceinturée de vert par ses forêts, visitée par l'Aulne, grâce ondulante et paresseuse, la Montagne Noire, meurtrière à certains moments, fut idyllique à ses heures.

C'est dans un manoir perdu au milieu des taillis sauvages, à la limite nord-est de la commune de Spézet, que vécut la Belle au Bois dormant bretonne : Élisabeth Magon de Boisgarin. Terre noble depuis le XVe siècle, Boisgarin, dont les seigneurs portaient d'argent à trois fasces de gueules, est souvent cité dans les vieux parchemins. Son vrai nom est Coatgarin qu'un clerc trop zélé a francisé. En 1450, Jehan Coatgarin était vassal du seigneur de Kergorlay et lui devait douze deniers de chefrente. Charles Camus, seigneur de Boisgarin, est inscrit parmi les nobles de Spézet à la réforme de 1536.

Le manoir fut rebâti en 1750 par un riche négociant de Saint-Malo, M. Magon de la Gielais, qui, selon la mode du temps, ajouta à son patronyme le nom de son domaine. Sa fille Élisabeth devait jeter l'émoi dans une cour d'Europe et faire verser des flots d'encre aux diplomates.

Légèrement boiteuse comme notre duchesse Anne et comme la tendre La Vallière, Élisabeth de Boisgarin avait un charmant visage et un esprit aiguisé relevé de sel marin, car, si elle était fille des monts, elle était aussi fille de la mer. Son père possédait à Saint-Malo une de ces robustes maisons de granit dont les murs de forteresse sont faits pour épauler les

vents du large. Elle habitait pendant une partie de l'année en Spézet, dans ce castel de Boisgarin défendu par son enceinte de montagnes. Mais la Belle au Bois dormant bretonne, plus avisée que celle de Perrault, n'attendit pas pendant cent ans la venue du Prince charmant ; elle alla au-devant de la belle aventure et c'est dans la cité des corsaires qu'elle rencontra celui qui devait lui apporter une couronne.

Le prince Eugène, né le 22 septembre 1753, fils cadet du prince régnant Louis-Victor de Savoie et de la princesse Christine-Henriette de Hesse, frère de la princesse de Lamballe qui paya si cher sa fidélité à Marie-Antoinette, avait pris du service en France sous le nom de comte de Villefranche (Villa franca) et commandait le régiment de Savoie-Carignan. Il était en garnison à Saint-Malo lorsqu'il connut Élisabeth de Boisgarin dont il s'éprit si bien qu'il l'épousa, le 22 septembre 1781, dans la chapelle du château du Parc, en la paroisse de Saint-Meloir des Ondes.

Le jeune couple vécut un poétique roman d'amour qui eut pour décor la grande houle de la Manche, les silhouettes ailées des vaisseaux malouins, et les feuillées secrètes, la façade de schiste de Boisgarin, belle image de pierre. Court roman clos dès le premier chapitre, car le prince régnant, furieux de cette mésalliance, — Mlle de Boisgarin était de petite noblesse, — obtint du Parlement l'annulation du mariage pour vice de formes et exigea la séparation. Mais un héritier était né de cette union, le 13 septembre 1783, mêlant inséparablement le sang breton et le sang savoyard.

Bons sangs ne peuvent mentir. Le fils d'Eugène de Savoie et d'Élisabeth de Boisgarin, engagé comme simple soldat sous Napoléon Ier, fit une fortune rapide dans les armes et devint colonel de hussards, puis baron de l'Empire. Louis XVIII, en 1814, lui rendit son titre de comte de Villefranche ; il épousa la fille du duc de La Vauguyon, Pauline de Quélen d'Estuer, et mourut le 15 octobre 1825. Il fut le père du dernier prince de Savoie-Carignan, Eugène, né le 14 avril 1816, mort à Turin le 15 décembre 1888. Ce petit-fils de la « penhérès » (1) bretonne fut reconnu héritier présomptif de la couronne par le roi Charles-Albert de Sardaigne, — décret du 18 avril 1834, —

(1) Penhérès : héritière.

en cas d'extinction de la branche régnante et il exerça la régence pendant les guerres de l'indépendance italienne.

La légende, toujours plus belle que l'histoire, veut que la reine d'Italie, Marguerite de Savoie, mère de Victor-Emmanuel III, lors de son voyage en Bretagne en 1908, soit allée en pèlerinage à Spézet et à Boisgarin, ce coin de terre qu'enveloppe encore comme d'un enchantement le souvenir d'un amour romanesque. Rien n'est moins sûr. On sait seulement que la fameuse auto grise qui contenait la visiteuse royale et sa suite traversa les Montagnes Noires pour aller de Morlaix à Quimper. D'ailleurs, à cette époque, le manoir de Boisgarin, simple gentilhommière avec sa corniche sculptée et ses fenêtres à petits carreaux du XVIIIe, n'était déjà plus qu'un cadavre de pierre, une maison morte dont l'âme bretonne s'était envolée. Toutes les parties nobles de la vieille demeure, arrachées une à une, cheminées de granit, modillons œuvrés, avaient servi à bâtir un nouveau castel près de Châteaulin. Actuellement, il ne reste du domaine de Boisgarin qu'une ferme et quelques pierres historiées ensevelies dans les herbes comme dans un cimetière abandonné.

LE YEUN. — LE MÉNEZ-HOM

Au bout de la vallée de l'Aulne, entre les contretorts avancés de la Montagne Noire et le mont Saint-Michel de Brasparts, point culminant de l'Arré, se trouve le Yeun-Elez, vastes tourbières, étendues perfides et sinistres au milieu desquelles bouillonne le Youdic, la vasière sans fond. Par les jours sans soleil, le Yeun-Elez est d'une indicible tristesse ; c'est un désert mouvant devant lequel toute vie semble s'être retirée. Les habitations se tiennent à l'écart, le sol noirâtre est stérile. Solitudes farouches, terres maudites qui ne connaissent ni les jeunes verdures d'avril, ni la grâce fleurie de juin, ni les riches feuillées de novembre. Indifférent aux saisons, le Yeun a toujours sa même couleur sombre. Seules les plantes des marais croissent dans ses fondrières : joncs revêches, lichens roussâtres, mousses semblables à celles des vieilles tombes. C'est une immense cuvette enserrée par les crêtes rocheuses des monts ; un vent aigre y tourbillonne et sa voix tourmentée semble sortir des profondeurs.

Le soir, le Yeun est un abîme de ténèbres ; des flammes courent sur la terre, palpitantes comme des ailes de démons, ce sont des feux-follets. Ce feu errant des marais est appelé en breton « letern noz », lanterne de nuit, ou « paotr ar skod tan », fils du tison de feu. Que saint Ronan vous préserve de mettre le pied sur « ar ioteu », l'herbe de l'égarement qui, aux abords du Yeun, mêle ses touffes enchantées au maigre gazon! « En effet, si vous avez la mauvaise chance de marcher sur cette plante, vous tournerez toute la nuit dans un cercle infranchissable et ce n'est qu'au lever du soleil qu'il vous sera possible de retrouver votre chemin. »

Le Ménez-Hom !... Montagne inhumaine, nue comme une terre qui vient de naître, elle ne porte pas de moissons. Elle n'a jamais enfanté le blé ni le seigle, la charrue n'a jamais ouvert ses flancs. Virginité farouche qui s'enveloppe dans un manteau de bruyères comme dans une chlamyde violette. Tout le pays est à ses pieds dans un immense prosternement. La chapelle qui porte son nom, Sainte-Marie du Ménez-Hom, a l'air, elle-même, d'être agenouillée devant le grand mont solitaire, premier occupant de ces régions austères et dépouillées.

Roi des Montagnes Noires, comme le Ménez-Mikel est le souverain de l'Arré, le Ménez-Hom lève la tête par-dessus le troupeau des monts et, attentif, silencieux, il veille sur la plaine, sur « ar blonen » qui s'étend jusqu'à Crozon. Dominant tout le paysage, il paraît énorme, l'ancêtre, malgré sa faible altitude de 329 mètres. C'est qu'il s'élève d'un seul jet puissant, c'est que sa silhouette robuste n'est pas dépassée dans le ciel breton. De son sommet, on embrasse un pays immense fait de landes, de bois et d'eau. La rade de Brest luit au nord-ouest, miroitante étendue venant rappeler le mariage indissoluble de la Bretagne et de la mer.

Le Ménez-Hom a trois sommets et il est terminé par un cairn de pierres, tombe préhistorique de chef, antique signal, roches sacrées sur lesquelles les bardes de jadis venaient chercher l'*awen*, l'inspiration. Qui sait si les anciens sorciers ne vinrent pas essayer d'arracher au pic sauvage du Ménez-Hom la « pierre magne » qui, dans les formules de magie celtique, a les mêmes pouvoirs que la pierre philosophale? Les

druides, versés en astronomie, durent faire plus d'une fois l'ascension de la montagne farouche, observatoire tout trouvé pour suivre le cours des astres et jeter un regard curieux et déjà averti « dans le champ des étoiles ».

C'est du « Jed », le plus haut sommet, que les guetteurs exploraient l'horizon afin d'apercevoir à temps les voiles ennemies. L'arrivée des pirates du Nord était annoncée par des feux qui, allumés de cimes en cimes, allaient jusqu'à Gourin prévenir les milices de prendre les armes.

Sous le cairn du Ménez-Hom dort, dit-on, le roi Marc'h qui envoya Tristan chercher, par delà les mers, Iseult, la princesse lointaine. Et son sommeil millénaire est bercé par les vents du large...

Montagnes sauvages, derniers retranchements où l'âme bretonne pourchassée s'est réfugiée comme un aigle affolé ! Hautes murailles de terre sur lesquelles pèsent les nuées d'automne, rochers rodés par les vents, grandes frises de sapins noirs sur les fonds rouges du couchant ! C'est sur les tables de pierre du Ménez-Hom, Sinaï armoricain, que s'inscrivent les vieilles lois périmées ailleurs. C'est dans l'immense virginité des cimes, dans la majesté inexprimable des sommets baignés d'air marin que j'ai médité sur toutes les choses passées, dans un long agenouillement de l'esprit, comme devant une Patrie retrouvée.

MADELEINE DESROSEAUX.

AU TEMPS DES PRÉCIEUSES

LA GUIRLANDE DE JULIE

LA *Guirlande de Julie* est, comme on le sait, un recueil de madrigaux calligraphiés sur vélin, illustré de fleurs peintes, qui fut offert en 1641 par le marquis de Montausier à sa fiancée Julie d'Angennes, fille de la marquise de Rambouillet, la reine des Précieuses.

Le parcours de la carte du Tendre n'était pas toujours, à cette époque, une vaine image : Julie d'Angennes fit soupirer son fiancé quatorze ans ; il était à la mode, pour une jeune fille, d'avoir à ses pieds quelques « mourants ». Cette longue mort devait s'orner d'attentions délicates pour trouver enfin sa récompense. De fait, Montausier et Julie finirent par se marier en 1645. Ironique, le destin se vengea : ils ne furent pas heureux.

D'après M. Émile Magne, l'idée de *la Guirlande* était venue à Montausier par un hasard qui lui avait fait feuilleter, certain jour, un in-quarto commis par un obscur auteur, l'abbé de La Morlière, et qui avait pour titre : *les Antiquités, histoires et choses remarquables de la Ville d'Amiens.* Dans ce fatras, il découvrit une *Guirlande ou chapeau de fleurs, à la duchesse de Fronsac,* qui était une suite de sonnets célébrant chacun la grâce de cette déesse sur le thème d'une fleur, ce qui sembla à Montausier du dernier galant. La conception n'en revenait sans doute pas à La Morlière lui-même, car nous connaissons une *Ghirlanda* italienne dédiée à la comtesse de Montferrat, qui est de 1595, et qui a, par conséquent, sur la sienne, qui n'est que de 1598, une priorité, pour le moins de date.

Détourner l'idée du chanoine d'Amiens pour la grande gloire de Mlle d'Angennes et l'avancement de ses propres affaires, Montausier n'eût pas été amoureux si à cela il avait fait la moindre objection : on prend son bien où on le trouve et les idées où elles sont. Mais il eut scrupule à fabriquer lui-même cinquante sonnets ou madrigaux, si ardente que fût son inspiration, fille de sa passion. En faisant cette réserve sur la richesse de sa propre veine, il ne se calomniait pas trop, car les vers que nous conservons de lui témoignent de plus de bon vouloir que de bonheur, et chacun sait qu'en art, le bon vouloir ne suffit pas.

Mais l'Hôtel de Rambouillet, quartier général des beaux esprits, où trônait Arthénice et ondoyait Julie, était tout indiqué pour fournir la pâte de l'ouvrage : Chapelain, Scudéry, Desmarets, Conrart, les quatre Arnauld, les trois Habert et *tutti quanti*, discrètement sollicités, — car il fallait garder le secret pour ménager la surprise, — ne marchandèrent pas leur concours qui, dans l'heure, fut si large, et la floraison madrigale si abondante que Montausier ne sut plus où donner de la tête ; d'autant qu'il entendait, malgré tout, se réserver la place la plus nombreuse : il taille et refoule. Certains auteurs, arrivés trop tard et souffrant d'un poème rentré, en sont quittes en le publiant ailleurs : ainsi Pierre Le Moyne, qui avait choisi la « fleur de grenade ».

Cette inflation péniblement contenue fut limitée à la fin à soixante-deux pièces. Montausier avait fait quinze madrigaux et il faut lui attribuer sans doute le sonnet qui ouvre le livre : *Zéphire à Julie*, non signé ; Scudéry avait apporté cinq madrigaux, Malleville neuf, Colletet quatre, Desmarets deux, les frères Habert, qu'on appelait, pour les distinguer entre eux, l'un l'abbé de Cérisy, l'autre le commissaire de l'Artillerie, et le troisième monsieur de Montmort, s'étaient partagé six madrigaux, et les Arnauld sept ; d'autres familiers de l'Hôtel de Rambouillet complétaient la collaboration, parmi lesquels Chapelain, Gombauld, Tallemant des Réaux (celui des *Historiettes*), Antoine Godeau, qu'on avait surnommé, à cause de sa petite taille, « le nain de Julie », Martin de Pinchesne, qui était le neveu de Voiture, et Conrart, l'homme du silence prudent, qui avait gracieusement madrigalisé sur le lys, la tulipe, l'hyacinthe, la fleur « d'orange », la fleur de

grenade et l'immortelle. Enfin, le marquis de Rambouillet lui-même, père de Julie, voulant se montrer le digne époux d'une Précieuse, et, du même coup, — car il n'était point ennemi de marier sa fille, — encourager dans une galanterie de si bon goût un prétendant de son gré, entra dans le jeu : il déposa, comme on dit, sa carte de visite, en apportant son petit madrigal, qu'il avait fait de son mieux et qu'on accueillit avec une louange discrètement teintée de déférence.

Corneille ni Voiture n'avaient présenté d'offrande : Corneille, parce qu'il en voulait à l'Hôtel de Rambouillet de ne pas l'avoir soutenu dans la querelle du *Cid* et à Julie en particulier de n'avoir pas aimé *Polyeucte* et de l'avoir trop dit ; Voiture, parce qu'il avait lui-même un sentiment pour Julie, ce qui le classait dans l'opposition : en tant que rival, force lui était d'ailleurs de s'avouer que Montausier, avec cette idée de Guirlande poétique qu'il était allé pêcher Dieu sait où, marquait un point.

PLUS que pourvu de copie, il fallait maintenant que Montausier réalisât l'ouvrage. La pièce devant rester unique, comme était unique, aux yeux de son amoureux, la beauté qui l'inspirait, il ne pouvait être question d'imprimer le recueil. On fit donc appel à un jeune maître en calligraphie, du nom de Nicolas Jarry, qui se mit aussitôt à l'œuvre.

Ce Jarry mérite une mention ; par la suite, *la Guirlande* devait le mettre en valeur et le lancer : lorsque La Fontaine, en 1658, après avoir terminé le poème d'*Adonis*, le dédiera au financier Fouquet, c'est Jarry qui en fera la calligraphie. Louis XIV le nommera, par brevet, son « écrivain et noteur de musique ». Maître d'un art ingrat, patient, raffiné, qui devait disparaître à peu près complètement devant les progrès de la hâte et de l'utilité, Jarry mourut en 1674.

De nos jours, nous ne connaissons plus guère la calligraphie que par les billets de faire-part ou les en-têtes commerciaux. Il nous faut nous pencher, dans une exposition, sur les feuillets d'un manuscrit persan ou d'un livre d'heures du XV[e] pour ressentir l'émotion qu'inspire cet art monastique. Mais ne médisons pas de notre temps : la typographie, infiniment variée et en perpétuel devenir, des Didot, des Deberny, des Peignot, pour ne parler que d'eux, c'est dans les vieux traits

de la calligraphie qu'elle cherche souvent la source de son renouvellement : sait-on que tel caractère d'imprimerie, qui d'abord nous étonne, s'inspire de l'onciale carolingienne dont sont écrits les édits de Charles le Chauve ou de Louis le Bègue ?

Sagement, Jarry commença par faire une maquette : il recopia les madrigaux sur cinquante-trois feuillets in-4°, en bâtarde. Reliés, ces feuillets formaient une sorte de *Guirlande* « prototype », si l'on ose dire, non illustrée, bien entendu, et qui fut soumise à Montausier comme avant-projet.

Cet exemplaire eut son histoire : nous le retrouvons, en 1751, mentionné dans le catalogue des livres de Joseph Crozat, marquis de Tugny, le fils du célèbre financier, auteur du canal de Picardie. Il passe, de là, dans la bibliothèque du marquis de Courtanvaux, et ensuite entre les mains de Didot le jeune, « imprimeur de Monsieur », un membre de cette dynastie fameuse de libraires et d'imprimeurs parisiens qui, parmi ses titres particuliers de célébrité, compte celui d'avoir édité le *Voyage du jeune Anacharsis* et d'avoir été le beau-frère de Bernardin de Saint-Pierre. Ce Didot-là fit imprimer, d'après ce manuscrit, une copie de *la Guirlande* en 1784, la troisième qui ait paru (1).

Jarry passa ensuite à l'exécution d'un manuscrit définitif : il calligraphia les madrigaux sur quarante feuillets de vélin, in-octavo, cette fois ; mais ce format était mal choisi, et cette *Guirlande* de poche ne plut pas à Montausier qui, maniaque et têtu comme tout amoureux, voulait quelque chose de hors pair. Néanmoins, cet exemplaire rebuté eut aussi son histoire : en 1784, il fut acheté 406 livres par Guillaume Debure, à la vente de la bibliothèque du duc de La Vallière (2).

Nous devons savoir gré à Montausier de son obstination : s'il s'était borné à faire calligraphier soigneusement ses cinq

(1) Les madrigaux composant *la Guirlande* furent imprimés pour la première fois en 1662, chez Charles de Sercy, et pour la deuxième fois en 1729, à la suite d'une *Vie de M. le duc de Montausier*, écrite par un Jésuite, le Père Petit, publiée par Rollin et Ganeau.

(2) Voici, d'après Van Bever, les noms des propriétaires successifs, depuis Debure, de cette pseudo *Guirlande*, avec les prix qu'ils l'ont payée :

Incourt d'Hangard : 622 livres ; Lefèvre : 250 francs ; J.-J. de Bure : 2 950 francs ; le marquis de Sainte-Maure Montausier, en 1887, 15 900 francs ; le comte de Mosbourg : 19 000 francs.

L'exemplaire serait actuellement à Londres, dans la collection du baron de Rothschild.

douzaines de madrigaux sur vélin, nous aurions aujourd'hui un document sans doute intéressant, mais non point la pièce unique dont le témoignage nous apporte si gracieusement le climat de l'Hôtel de Rambouillet. Sa véritable inspiration fut de faire illustrer le volume, et pour cela il s'en fut trouver un miniaturiste nommé Nicolas Robert, qui était, comme Jarry, un « moins de trente ans ».

Robert et Jarry, de concert, se mirent à l'œuvre, et au bout de deux ans les quatre-vingt-dix feuillets in-folio de *la Guirlande*, la grande, la célèbre, enfin approuvés par Montausier, étaient prêts à être reliés.

Grâce des livres ! Depuis trois siècles, les fleurs que le pinceau délicat de Jarry a fixées sur le vélin onctueux n'ont rien perdu de leur fraîcheur ; et quelle touchante conscience ! Sur les feuilles de la rose, n'a-t-il pas été mettre de ces petits pucerons qu'on voit dans les jardins, pour plus de vérité ? Voici l'œillet, la violette, la jacinthe ; l'angélique, l'amarante, la fleur de thym et l'iris portant son vieux nom, la « flambe », qui n'est plus usité, et c'est bien dommage pour les poètes, cette rime perdue, car nous n'en sommes pas riches ; deux variétés de tulipes, l'anémone, le « soucy », la violette, le jasmin, le muguet, le perce-neige, le pavot, l'immortelle, bref vingt-neuf fleurs, sans compter les pages du début où un étonnant zéphyr souffle légèrement des pétales multicolores sur la terre, et le titre, encadré d'une large et chatoyante couronne florale : *la Gvirlande de Iulie.*

Pour la reliure, on s'adressa à un artiste dont les bibliophiles de nos jours connaissent bien le nom : il s'appelait Le Gascon, et sa particularité, — propre aux génies de l'antiquité, — est de n'avoir peut-être été qu'un mythe, car il est possible que « Le Gascon » ne fût que le surnom de Florimond Badier qui fut, lui aussi, un « as » de la reliure, et dont l'existence est bien connue. La gloire, en tout cas, d'avoir porté au plus haut la perfection des reliures à la fanfare surchargées de petits fers au pointillé, appartient à l'un et à l'autre, s'ils sont deux, et à Florimond Badier, dit Le Gascon, si *sunt bis in unum.*

On exécuta pour *la Guirlande* une reliure pleine, en maroquin rouge, régulièrement semée de l'entrelacs *JLA* (Julie Lucinia d'Angennes) d'une charmante simplicité.

Enfin, la fameuse pièce fut prête (il y avait trois ans qu'on y travaillait) et Montausier la présenta à Julie le 22 mai 1461, jour de sa sainte patronne.

Il semble bien que l'effet ait été manqué ; Julie, malgré ses trente-cinq ans, n'avait nulle envie de se marier. Le pauvre Montausier, avec son beau présent, n'eut qu'un succès d'estime ; il exhale son amertume dans un sonnet :

... Son amour est un but où je ne puis atteindre...

Dépité, il s'en va guerroyer en Alsace. Mais il y a des passes noires, et Bellone ne lui sourit pas plus que Vénus : au cours d'un combat, il est fait prisonnier et traité durement, malgré son rang et son titre, par une soldatesque germanique sans courtoisie. L'Hôtel de Rambouillet intervient aussitôt auprès de la régente Anne d'Autriche, pour faire verser à l'ennemi la rançon exigée. Mais Mazarin, sans l'avis de qui la Régente ne décide rien, fait la sourde oreille, et Montausier, au bout d'un an, se morfond toujours dans son cachot de Schweinfurt. Enfin, il arrive à rassembler, avec l'aide de ses amis et de sa famille, les 10 000 écus de la rançon, et, libre, il accourt à Paris, mais pour y trouver Julie toujours aussi rétive.

Coup sur coup, il hérite alors d'un de ses oncles, M. de Brassac, le titre de gouverneur de Saintonge et d'Anjou, et, de la veuve de cet oncle qui le suit de près dans la tombe, une belle fortune : l'honneur, et de quoi soutenir cet honneur. Vraiment, Charles de Sainte-Maure, marquis de Montausier, maréchal de camp et gouverneur de la Haute-Alsace, de la Saintonge et de l'Anjou, était un beau parti. Mise au pied du mur, Julie imposa alors à Montausier d'abjurer le protestantisme, déclarant qu'elle n'épouserait jamais un réformé. Dernier coup pour Montausier, qui avait de la conscience et tenait à sa foi. Néanmoins, il se convertit, sincèrement semble-t-il, après de longues disputes théologiques avec le prédicateur de la Reine, le Révérend Père Faure.

Enfin, Julie se décide. Le contrat est dressé, et nous y voyons que l'apport de la future consiste surtout en un titre qui équivaudrait, de nos jours, à un certificat nominatif d'obligations de chemin de fer : c'était une « rente sur l'Entreprise des coches d'Orléans » que lui avait donnée, pour étoffer

sa dot, une grande dame, amie des Rambouillet, la duchesse d'Aiguillon. Et le mariage est célébré le 3 juillet 1645.

Nous abandonnerons là Montausier, non sans indiquer qu'on incline à croire que Molière l'aurait dépeint sous les traits du Misanthrope : l'homme aux rubans verts, paraît-il, c'était lui, alors que, vieillissant, il brûlait ce qu'il avait adoré et n'avait plus qu'indignation et sarcasmes pour le ton du *Sonnet à Phyllis.*

Que devint *la Guirlande* ?

Une fille naquit du mariage le 21 juillet 1646 ; cette petite Marie-Julie devait épouser, en 1664, Emmanuel, comte de Crussol, puis duc d'Uzès.

Cette duchesse d'Uzès, fille de Julie, hérita, en 1690, de *la Guirlande* à la mort de son père, qui était duc de Montausier, depuis 1665, et mourut elle-même cinq ans plus tard.

La Guirlande fut alors vendue par ses héritiers. Un « particulier » l'acheta 15 louis d'or, soit environ 2 500 francs de notre monnaie, et la revendit au « premier valet de chambre » du duc de Bourgogne, Denis Moreau, homme « fort supérieur à son état », et dont Saint-Simon a tracé un beau portrait dans ses *Mémoires* ; Moreau en fit don à François-Roger de Gaignières. Un personnage, ce Gaignières : modèle de Démocède, dans les *Caractères de La Bruyère (De la mode)*, il est le type du collectionneur : « Vous voulez, ajoute Démocède, voir mes estampes, et bientôt il les étale et vous les montre... »

Voici en quels termes il présente *la Guirlande* :

« Le dessein de cet ouvrage est un des plus ingénieux et des plus galants qu'on pût imaginer en ce genre. M. Huet l'a appelé le chef-d'œuvre de la galanterie, et a vanté la magnificence de son exécution : on peut dire qu'elle n'a été en rien inférieure au projet.

« Il a pour auteur feu M. le duc de Montausier, qui l'envoya, le jour de la fête de Julie-Lucine d'Angennes de Rambouillet, à cette charmante personne, dont il devint enfin l'époux après en avoir été longtemps l'amant. »

Attaché à la Maison de Guise, il fut gouverneur de Joinville, et cette charge lui laissa le temps de rassembler une collection de parchemins et de manuscrits qu'il donna de son vivant à la bibliothèque du Roi et au cabinet des estampes.

La Guirlande passa alors entre les mains du chevalier de Bauche et fut achetée, à la vente des livres de celui-ci, en 1726, par l'abbé de Rothelin.

Charles d'Orléans de Rothelin descendait de Dunois, celui de Jeanne d'Arc, dit le Bâtard d'Orléans. Cet homme aimable, qui entra à l'Académie française en 1728, avait accompagné, quelques années auparavant, le cardinal de Polignac dans une mission diplomatique à Rome. Il y avait acquis un goût si vif et si sûr pour la numismatique que la collection de monnaies anciennes qu'il rassembla fut jugée, à sa mort, assez belle pour être achetée par le roi d'Espagne Philippe V, afin d'enrichir la bibliothèque de l'Escurial.

L'abbé de Rothelin fit don de *la Guirlande* à l'un de ses amis, Claude de Boze. Il écrivit de sa main, sur le premier feuillet, la dédicace suivante, qu'on y lit encore :

« Je prie M. de Boze de vouloir bien accepter le présent livre, et le placer dans son magnifique cabinet, comme une marque de ma tendre amitié. — L'abbé de Rothelin. »

Ce M. de Boze, encore un collectionneur et un numismate passionné, fut garde du Cabinet des Médailles en 1719. Son érudition le fit nommer secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions en 1706, et il remplaça Fénelon à l'Académie française en 1715. A sa mort (1753), ses héritiers dispersèrent sa bibliothèque, et *la Guirlande* fut achetée par Jules-Robert de Cotte, beau-frère de Mansart, qui la revendit à M. Gaignat à la vente de qui elle fut achetée par le duc de La Vallière, pour la somme de 780 livres.

Ce grand seigneur, le douzième possesseur de *la Guirlande* depuis Julie d'Angennes, avait hérité, en 1739, une belle fortune de la princesse de Conti, fille naturelle de Louis XIV et de Louise de La Vallière, et l'employa à composer une bibliothèque qu'il plaça dans son château de Montrouge.

Après sa mort, survenue en 1780, sa bibliothèque fut vendue aux enchères en 1784, et cette vente attira les principaux libraires de Paris et de Londres.

Presque tous les livres furent achetés par le marquis de Paulmy d'Argenson qui les plaça dans sa bibliothèque de l'Arsenal, laquelle, comme on sait, fut rachetée en 1785, par le comte d'Artois, le futur Charles X.

Quant à *la Guirlande*, elle fut rachetée à cette vente par

la propre fille du duc de La Vallière, la duchesse de Châtillon, qui se porta acquéreur par l'entremise d'un libraire anglais nommé Peyne. Aux enchères, le manuscrit fut poussé jusqu'à 14 510 livres, dont la duchesse de Châtillon n'eut qu'à s'acquitter qu'en « moins prenant », suivant le terme notarial.

La duchesse de Châtillon n'avait que deux filles : la princesse de Tarente et la duchesse d'Uzès : celle-ci hérita, à la mort de sa mère, de *la Guirlande* qui revenait ainsi, après un long détour, aux mains des descendants de Julie d'Angennes, les d'Uzès, qui la possèdent encore de nos jours.

A notre connaissance, *la Guirlande* de Julie n'a été exposée que deux fois depuis lors : en 1878, le duc d'Uzès, grand-père maternel de l'auteur de ces lignes, la prêta pour l'exposition universelle de 1878; mais ensuite, sa veuve, née Anne de Mortemart, celle-là même qui a laissé, en disparaissant à quatre-vingt-cinq ans en 1933, le souvenir d'une si populaire silhouette, se fixa une règle stricte de ne pas s'en dessaisir pour des expositions. Ce n'est qu'en 1935 que *la Guirlande* vit le jour de nouveau à l'exposition du troisième centenaire de l'Académie française à la Bibliothèque nationale.

Telle est l'histoire de *la Guirlande*. Ajoutons que le duc d'Aumale, en 1893, deux ans avant sa mort, toujours féru de beaux livres, en avait offert à la duchesse d'Uzès une somme qui, en francs d'aujourd'hui, dépasserait le demi-million ; mais celle-ci préféra conserver par devers elle ce manuscrit qu'avait eu entre ses mains Marie-Julie de Sainte-Maure, duchesse d'Uzès, née du lointain mariage du duc de Montausier, le Misanthrope, avec Julie d'Angennes de Rambouillet, la Précieuse (1).

(1) Après le décès, en février 1933, de la duchesse d'Uzès, plusieurs journaux rappelèrent le souvenir de *la Guirlande de Julie*. Citons, malgré ses inexactitudes, l'entrefilet paru dans *Je suis partout* du 11 février 1933 : « Que deviendront les archives d'Uzès, de Bonnelles, de Dampierre ? Ce sont, dit-on, les plus riches de France. Que deviendront les lettres de Charles IX au baron de Crussol et la correspondance de Voltaire au marquis d'Antin ? Et, perle rarissime, le manuscrit de *la Guirlande de Julie*, offert en 1645 par l'enamouré Montausier, — le misanthrope, — à M[lle] de Rambouillet ? L'exemplaire unique de la main de Jarry, avec les fleurs peintes par Robert, demeura jusqu'à la Révolution française dans les archives de la famille. En 1784, il fut acquis 14 502 francs par le duc de La Vallière. Il revint, à la Restauration, dans la bibliothèque des d'Uzès, où il est encore. Un fac-similé en a été tiré au commencement du XIX[e] siècle, par les Didot. Avons-nous besoin de le dire ? C'est une pièce unique. »

Ces quelques notes ne seraient pas complètes, si nous ne donnions un goût des pièces qui composent *la Guirlande de Julie.* Soyons francs : ce qui plaisait le plus aux Précieuses est précisément ce qui, aujourd'hui, et pour parler comme elles, nous donne le plus furieusement sur les nerfs.

Cette recherche laborieuse de l'allusion, de la métaphore, de l'antithèse, ces gentillesses fades, ces finesses convenues, cette horreur, non pas seulement du réalisme, mais du réel, ces clichés dont la rime annonce automatiquement le retour, ces concetti à l'italienne, tout ce jiu-jitsu galant nous sont, il faut bien le dire, à peu près insupportables maintenant.

En outre, un madrigal, passe encore : mais soixante, sur le même thème et sur le même ton ! Ils nous feraient prendre en grippe cette pauvre Julie, et nous serions tout près de souscrire au jugement sévère de M. Émile Magne qui dit, en parlant de *la Guirlande* : « Vainement y chercherait-on une trace de talent. »

Si l'on se sent au contraire porté à l'indulgence, on admettra l'appréciation de Van Bever :

« Ce sont de jolies piécettes, fleurs écloses dans un siècle des plus galants qui fut jamais. Aussi leur charme suranné, auquel s'ajoute je ne sais quelle tendresse ingénue, quelle grâce poétique, leur assure-t-il une place dans notre collection... »

D'ailleurs, s'il est vrai que le déchet est énorme, les poètes et romanciers précieux ont néanmoins enrichi la langue française ; il faut beaucoup leur pardonner : à travers le jeu de mots, ils aimaient le jeu des mots, et plus parlés qu'écrits. Leur invention nous vaut des expressions courantes dont la fraîcheur s'est préservée à travers trois siècles d'usage intense.

Cueillons dans *la Guirlande* quelques fleurs.

Voici, par Desmarets, le madrigal de la Violette, qui est devenu classique :

Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe,
Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour ;
Mais si sur votre front je me puis voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Les piécettes des frères Habert ne sont pas sans un certain goût.

Celui qui avait été commissaire de l'Artillerie avait madrigalisé sur le Soucy :

Ne pouvant vous donner ni sceptre, ni couronne,
Ni ce qui peut flatter les cœurs ambitieux,
Recevez ce soucy qu'aujourd'hui je vous donne
Pour ceux que tous les jours me donnent vos beaux yeux.

Celui qui était abbé de Cérisy avait écrit un madrigal sur la Rose, dont nous citerons deux vers que M. Paul Valéry lui-même avait remarqués un jour en notre présence :

L'excès de ma beauté moi-même me tourmente,
Je languis pour moi-même et brûle de mes feux...

Voici un échantillon des vers de Scudéry :

LE PAVOT

Accordez-moi le privilège
D'approcher ce front de neige,
Et, si je suis placé comme il est à propos,
Auprès de ces soleils que le Soleil féconde,
Je leur donnerai le repos
Qu'ils dérobent à tout le monde.

Pour remplir un devoir de piété, nous voudrions citer ce bon Montausier ; mais comment choisir au milieu de tant de platitudes ! Enfin... :

LA TULIPE NOMMÉE FLAMBOYANTE

Permettez-moi, belle Julie,
De mêler mes vives couleurs
A celles de ces rares fleurs
Dont votre tête est embellie.
Je porte le nom glorieux
Qu'on doit donner à vos beaux yeux.

Passons.

Malleville avait écrit neuf madrigaux. En voici deux :

LA FLEUR D'ADONIS

Si quelque soin vous tient de vous rendre immortelle,
Et de voir votre nom par le monde semé,

Rendez-vous à l'amour, ne soyez plus rebelle :
Si je fleuris encor, c'est pour avoir aimé.

LES SOUCYS ET LES PENSÉES

Ton beau teint ne peut supporter
D'autres merveilles que les siennes.
Par lui la rose est sans couleur,
Les œillets ont perdu la leur,
Les tulipes sont effacées,
Les lis n'ont plus de pureté,
Et pour toi rien ne m'est resté
Que des Soucys et des Pensées...

Arrêtons-nous là : aussi bien pensons-nous avoir donné au lecteur une idée de *la Guirlande de Julie* en tant qu'œuvre littéraire.

Ce manuscrit célèbre, témoignage précieux des Précieuses, qui, d'heureuse fortune, a traversé trois siècles sans dommage, et nous est parvenu intact dans sa jeune fraîcheur, a ramené notre pensée au centre de cette époque héroïque et galante que nous aimons par tout ce que, pêle-mêle, notre souvenir en évoque : que sais-je ? Les trois mousquetaires, le grand Cardinal, Roxane, Cyrano, les Espagnols, les belles frondeuses, comme Marie de Chevreuse, la noble simplicité des châteaux Louis XIII, en briques orangées et chaînes de pierre blanche, et la grande Mademoiselle pointant les canons de la Bastille du fin bout de sa cravache d'amazone...

Voici une page un peu oubliée de Victor Cousin, que nous donnerons à cause des perspectives assez larges qu'elle fait entrevoir sur les romanesques débuts du grand siècle :

« Le XVIIe siècle ne relève pas de Louis XIV, qui le couronne, mais de Richelieu, qui l'a inspiré. Nul ne ressentit mieux que Richelieu le goût renaissant de la politesse et des lettres. Le fond de cette âme extraordinaire était l'ambition ; son vrai génie était tout politique ; mais passionné pour tous les genres de gloire, il désirait aussi être ou paraître le plus bel esprit de son temps, et même un cavalier accompli. Dès qu'il fut puissant, il mit à la mode ses propres goûts ; et, dès 1630, il y avait à Paris plus d'un hôtel où se réunissaient,

pour passer le temps le plus agréablement ensemble, des gens d'esprit, avec des femmes aimables, qui naturellement donnaient le ton. L'Hôtel de Rambouillet a été le plus considérable de tous ces foyers de l'esprit nouveau, et il en est resté le plus célèbre.

« Il s'ouvre vers 1620, et subsiste à peu près jusqu'en 1648, où l'idole de la maison, Mlle de Rambouillet, mariée en 1645 à M. de Montausier, le suit dans son gouvernement de Saintonge et d'Angoumois, au commencement de la Fronde. Le beau temps de l'illustre hôtel est donc sous Richelieu et dans les premières années de la régence. Pendant une trentaine d'années, il a rendu d'incontestables services au goût national; mais le bien qu'il pouvait faire était accompli en 1648. Déjà ses défauts commençaient à paraître et à prendre le pas sur ses qualités. Les cercles inférieurs qui s'étaient formés à Paris et en province, d'abord utiles aussi parce qu'ils propageaient la politesse, avaient fini par être dangereux en faisant dégénérer la noblesse des idées et des sentiments en une fausse grandeur, outrée et maniérée, surtout en transportant l'affectation dans la simplicité. C'est alors que, le genre précieux s'étant corrompu, le grand maître en fait de naturel et de vérité lui déclara cette guerre impitoyable par laquelle il a fini, les *Précieuses ridicules* étant sa première pièce improvisée en 1660, et *les Femmes savantes*, la dernière en 1672. »

Enfin, nous ferons entendre, pour terminer, une voix féminine : « ... Les idées ni les connaissances qu'on peut y développer n'en sont le principal intérêt : c'est une certaine manière d'agir les uns sur les autres, de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité, de parler aussitôt qu'on pense, de jouir à l'instant de soi-même, d'être applaudi sans travail, de manifester son esprit dans toutes les nuances par l'accent, le geste, le regard, enfin de produire à volonté comme une sorte d'électricité qui fait jaillir des étincelles... »

C'est ainsi que Mme de Staël a défini ce qui faisait les délices de l'Hôtel de Rambouillet, et qui, de nos jours même, reste le grand plaisir français : la conversation.

PIERRE DE COSSÉ-BRISSAC.

EN MARGE
DU CHEMIN DES DAMES

LA PRISE DES BASTIONS DE CHEVREUX (22 mai 1917)

LE BOIS DES COULEUVRES

Il faisait chaud dans ce bois que les hauteurs du Chemin des Dames protégeaient des vents du nord. Le soleil, implacable, dardait ses rayons de feu. Et la faible brise, qui, par instants, soufflait dans la vallée de l'Aisne, ne parvenait pas à rafraîchir le temps orageux. A peine cette brise, d'ailleurs, ridait-elle légèrement les eaux de la rivière et du canal latéral dont les larges méandres allaient se perdre à travers les collines boisées et verdoyantes du Soissonnais.

On était au 20 mai 1917. Relevés des premières lignes dans la nuit du 16 au 17, les bataillons prenaient, avant l'attaque, quelques jours de repos. C'est ainsi qu'ils avaient passé quarante-huit heures dans les carrières de Roucy, longues galeries creusées dans le roc des collines qui dominent la rive sud de l'Aisne. Ces carrières, dont les ouvertures, à peine camouflées, « regardaient » vers l'ennemi, étaient malodorantes, sales, mais éclairées à l'électricité. Les hommes avaient fini par s'y installer tant bien que mal, heureux tout de même d'être à l'abri du bombardement et de pouvoir, en fraude, aller à l'arrière se ravitailler dans les villages voisins.

Le moral était merveilleux, malgré la grande déconvenue du 16 avril. Et chacun se préparait de nouveau à faire, sans hésiter, son devoir pour l'attaque des bastions de Chevreux. L'enlèvement de ce système de courtines se révélait absolu-

ment nécessaire afin de parfaire le front du Chemin des Dames dont il fallait prolonger la ligne de Craonne à Chevreux. Et le général Niessel, commandant le 9e corps, avait chargé le 77e de cette opération.

Deux bataillons de ce régiment étaient ainsi arrivés, en ce matin du 20 mai, dans le bois des Couleuvres. Partis au petit jour des carrières de Roucy, ils avaient traversé Concevreux et franchi l'Aisne à Cuivry-les-Chaudardes. Sous les taillis épais, les hommes recherchaient maintenant l'ombre et se dissimulaient à la vue des avions qui, tous les jours, ne cessaient d'inspecter nos lignes. Couchés à même l'humus des feuilles mortes, ils goûtaient la fraîcheur des sous-bois que fleurissait une profusion de muguets. Le soleil paraissait à travers les ramures et posait sur le sol des taches de lumière dorée, mouvantes et magnifiques. L'air embaumait. Cachés dans les verts feuillages, les oiseaux, éperdument, chantaient. Les hommes, se laissant aller à la douceur de vivre, rêvaient...

Quand, tout à coup, apparaissent d'étranges émissaires, agents de liaison d'un régiment voisin dont un bataillon a refusé hier soir de monter en ligne. Des billets circulent sur lesquels une écriture malhabile annonce que la guerre est finie, que des régiments entiers marchent sur Paris. Des parleurs s'improvisent, — ils ne sont pas du 77e : — « Vous ne savez pas ce qui se passe, les gars, car vous descendez de là-haut. La guerre sera terminée quand vous voudrez. Il suffit d'empêcher les ravitaillements d'obus de parvenir aux batteries et de refuser ce soir, comme nous, de faire la relève... »

Les hommes écoutent sans trop comprendre, lèvent les épaules. Mais les émissaires insistent : « Que faisons-nous ici ? Les ouvriers métallurgistes, les mineurs sont à l'arrière. Bien payés, à l'abri, ils attendent, sans hâte, la fin des hostilités. Où est la justice ? Nos permissions sont supprimées. Une vague de dévergondage déferle dans le pays où l'on se moque de nous. *On* essaie de nous cacher la vérité. Mais, par des sources sûres et détournées, d'*autres* nous renseignent utilement. Et puis, cette terre de France que vous défendez depuis tant de mois, tant d'années, combien d'entre vous en possèdent-ils en propre un mètre carré ? Pour qui nous battons-nous enfin ? Pour des généraux auxquels il faut des victoires et de la gloire. La fin de

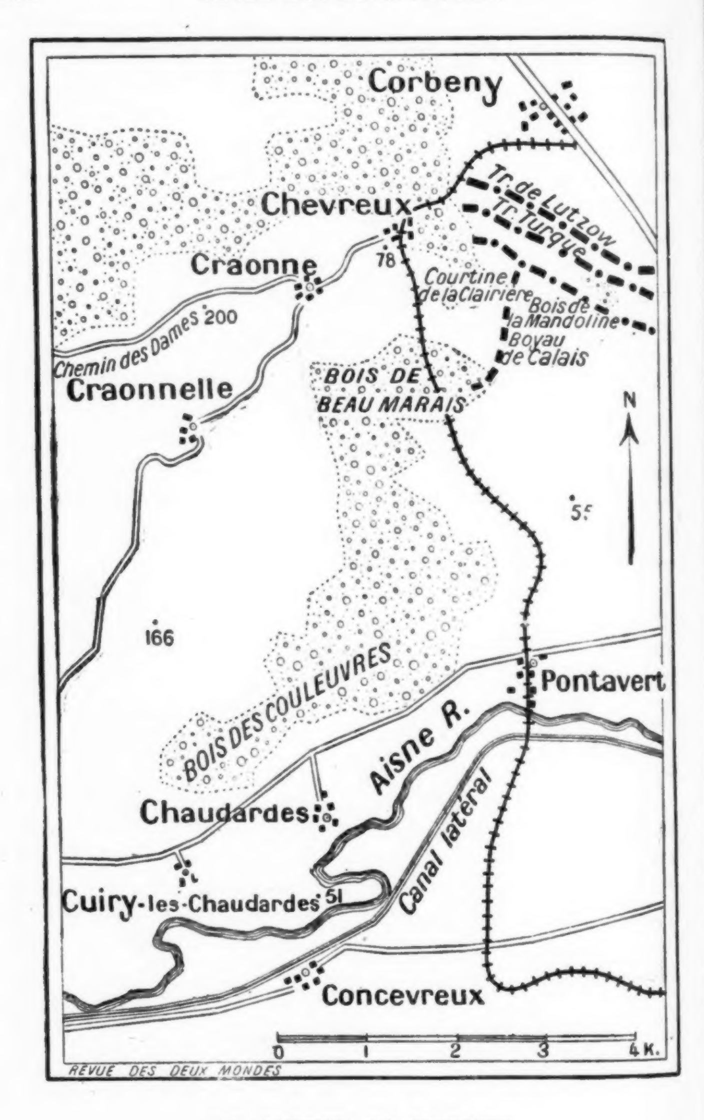
la guerre, la verra-t-on un jour ? Plus sûrement, nous resterons à pourrir dans les barbelés... »

Les esprits se montent sourdement. Des yeux brillent dans les faces bronzées, mal rasées. Les hommes se lèvent, — tant pis pour le repos, — dans un bruit de baïonnettes, de bidons, forment des groupes qui pérorent toujours à voix basse : « Ceux qui dirigent la guerre ne savent pas la faire. Ils nous promettaient la percée. Ils nous ont trahis... Nous ne voulons plus être des bêtes errantes, destinées à l'abattoir. Nous en avons assez de nous battre pour n'arriver à rien. On en a marre !.. »

Les officiers s'approchent. A la compagnie de mitrailleuses du 1er bataillon, le capitaine Rocafort, que le sergent Delaunay a prévenu, fait rassembler ses sections dans un coin du bois. Le capitaine Bouhier groupe la 1re compagnie à l'écart. Les hommes obéissent sans un murmure. Le lieutenant-colonel Maillard, qui commande le 77e, interroge le commandant Béziers la Fosse. « Je suis certain, répond ce dernier, que mon bataillon ne se mutinera pas. Et même, mon colonel, je vous fais le pari, malgré la chaleur, d'ordonner le rassemblement de tout le régiment au sommet de cette colline qui domine l'Aisne. Je l'y mènerai. Il ne manquera personne. » Le commandant de Montluc, de son côté, est « sûr » du 3e bataillon qu'il tient merveilleusement en main et n'est nullement inquiet. La contagion ne saurait se propager si vite et si complètement parmi ces unités d'élite.

D'ailleurs, voici le général Niessel qui vient de haranguer le régiment voisin et s'approche du 77e. Les hommes dressent l'oreille. Niessel ! le commandant du 9e corps, le grand chef ! Il nous a assez passés en revue, questionnés au camp de Mailly, regardés défiler sur toutes les routes, interpellant, jovial, chaque section. Les hommes connaissent tellement sa voix qu'ils ne se méprennent pas quand, la nuit, le général les salue en passant dans la tranchée. Il n'est pas fier avec le soldat qui se sent à l'aise et compris. Puis, il paraît que c'est un as, connaissant son métier. Que va-t-il faire ? Qu'un fusil parte du groupe des exaltés, et c'est la catastrophe, la répression impitoyable !

Le général a laissé son auto à fanion près du bois et, la canne à la main, il s'avance tout seul ; sur son casque, les trois



LES BASTIONS DE CHEVREUX

étoiles s'aperçoivent à peine ; sa vareuse couleur kaki, sans insigne, le fait ressembler à un simple soldat. Il marche d'un pas vif, selon son habitude, le jarret tendu. Les orateurs essaient encore de placer quelques mots, de conseiller la désobéissance. Mais les hommes ne les écoutent plus. Ils quittent leur attitude agressive et regardent leur général. Celui-ci pose droit sur eux ses yeux bleus et clairs, semble leur communiquer sa flamme, sa volonté.

« Mes enfants, dit-il, j'ai voulu vous voir et vous parler avant l'attaque. » La voix s'élève ferme, vibrante, dans un grand silence. Elle s'adoucira, au fur et à mesure que le général parlera, et un bon sourire illuminera le visage énergique. « Vous allez monter en ligne ce soir. Vous descendrez dès que vous aurez conquis vos objectifs et vous partirez en permission. La préparation d'artillerie a été aussi bien faite que possible. Les photos d'avions montrent que les tranchées et les ouvrages de l'adversaire sont totalement bouleversés par notre bombardement. Je vous donne ma parole d'honneur qu'il n'y a plus de fils de fer. L'artillerie a fait son devoir. A vous de faire le vôtre pour l'honneur de votre magnifique régiment. Pendant l'attaque, je serai près de vous et je vous verrai. Allez me chercher des Boches ! J'ai confiance en vous. Vous allez rentrer maintenant dans vos compagnies, vous reposer, essayer de dormir jusqu'à ce soir pour posséder toutes vos forces cette nuit et demain. Je resterai ici jusqu'à votre départ. »

Tout malaise est dissipé. « Il a du culot, notre général, tout de même », constate l'agent de liaison Hervé, du 1er bataillon. Et ce culot lui sert. La crânerie à la guerre, c'est d'un vrai chef. — « En somme, dit un autre poilu, Niessel a raison de nous faire confiance. Si nous écoutons pérorer, nous savons bien quand même où se trouve le devoir, le dur devoir auquel nul ne peut échapper... »

PLAN D'ENGAGEMENT

Le 77e a pour mission d'enlever le système des courtines du bois de Chevreux, « système particulièrement défendu par l'ennemi » et « organisé d'une façon inexpugnable », selon les termes du *Plan d'engagement* de la 18e division. Les photos,

prises en avion, signalent de nombreuses entrées de blockhaus et des nids de mitrailleuses dissimulés dans tous les abris bétonnés.

L'attaque se présente très délicate. Il importe essentiellement d'éviter la fusillade par derrière, après l'avance. Donc les nettoyeurs de tranchées devront opérer « à fond » dans tous les abris et ne pas se laisser surprendre.

Le 3e bataillon (commandant de Montluc) attaquera, à droite, le bois en Mandoline et la tranchée de Lutzow. Il « poussera ensuite le plus loin possible » dans les boyaux de Parseval et Sigurd et s'efforcera de s'emparer d'un nouveau boyau allemand, signalé par nos avions. Il a trois objectifs bien définis : courtines de la Clairière, — tranchée Turque, — tranchée de Lutzow. Une compagnie du 32e d'infanterie épaulera le bataillon du 77e en cas de nécessité.

Le 1er bataillon (commandant Béziers la Fosse) attaquera, à gauche, le bois de Chevreux. Il s'emparera des nombreux ouvrages de défense dont fourmille ce bois (1er objectif), dépassera la tranchée Turque (2e objectif) et, par la chaussée de Chevreux, essaiera de tenir le défilé dans les marais (3e objectif).

Le 2e bataillon (capitaine Dupin), très fatigué par un long séjour en première ligne, se tiendra, en réserve de la 18e division, prêt à agir sur la droite du 77e, dans le secteur du 66e d'infanterie (bataillon Rabusseau) qui fait liaison.

Les compagnies de première ligne formeront trois vagues : deux vagues de sections d'assaut, une vague de sections de renfort. Chaque vague sera suivie d'un détachement de nettoyeurs de tranchées fortement constitué.

Une section de mitrailleuses restera en réserve dans les parallèles de départ de chacun des deux bataillons. Les trois autres sections marcheront dans les intervalles de la première vague, prêtes à lutter contre tout ennemi qui se dévoilerait et à s'installer sur les positions conquises. Des canons de 37 contre-battront les mitrailleuses allemandes.

La liaison s'établira *vers l'avant* et s'effectuera par coureurs, téléphone, pigeons-voyageurs, appareil optique et appareil de T. P. S. (transmission par le sol).

Deux sortes de fusées seront utilisées : la fusée à un feu qui veut dire : « Je suis là » ; la fusée à trois feux qui se traduit

par : « Allongez le tir ». Le bataillon de gauche (1er) emploiera la couleur verte ; le bataillon de droite (3e), la couleur blanche.

L'artillerie lourde achèvera et « maintiendra » la destruction des centres de résistance et des abris. A partir de l'heure H moins 60 minutes, 4 groupes de 155 exécuteront un tir lent sur certains abris de mitrailleuses et sur des nœuds de communication. En même temps, le barrage se déclenchera, sous la forme d'un tir de harcèlement à cadence très lente, ratissant le terrain en avant des objectifs, coiffant les tranchées ennemies.

Un groupe de 75 établira un barrage roulant en avant de la première ligne ; un autre groupe établira un barrage fixe sur les mitrailleuses déjà repérées de la première ligne.

Le barrage sur la première ligne sera levé à H + deux minutes. Le barrage roulant, marchant à la vitesse de 25 mètres à la minute, viendra se fixer pendant deux minutes sur la 2e ligne, les pièces en barrage fixe sur la 1re ligne transportant leur tir sur la 2e ligne en barrage roulant.

Les deux barrages (fixe et roulant) sur la 2e ligne seront levés à H + 7 minutes.

Le barrage roulant, marchant à la vitesse de 25 mètres à la minute, viendra se fixer sur la 3e ligne. Le barrage fixe se portera d'un bond sur la 3e ligne. Les deux barrages y seront maintenus pendant quatre minutes.

Par suite, les barrages sur la 3e ligne seront levés à H + onze minutes. Le barrage fixe se portera sur les boyaux et les pistes ennemis. Le barrage roulant ratissera le terrain, pendant cent mètres, au delà de la 3e ligne, puis doublera le barrage fixe. A partir de H + trente minutes, le barrage se transformera en un tir de harcèlement lent.

Deux pelotons de génie aideront l'infanterie à réaliser la liaison de notre 1re ligne avec les objectifs successivement atteints.

La partie conquise sera immédiatement organisée et *tenue coûte que coûte.* Les unités en pointe se retrancheront solidement et couvriront leurs flancs. Les unités en retrait des précédentes auront pour *premier devoir* de flanquer les unités avancées et de se relier à elles.

Les unités en première ligne enverront des patrouilles reconnaître les emplacements sur lesquels l'ennemi se sera retiré.

Des dépôts de matériel seront installés à proximité des P. C. de compagnie et de bataillon. Des dépôts d'eau (deux litres par homme) seront créés auprès de chaque P. C. de compagnie. Ils seront alimentés par les points d'eau de l'arrière et gardés pour éviter le gaspillage. Interdiction absolue d'utiliser l'eau trouvée chez l'ennemi.

Les évacuations des blessés s'effectueront, sur les postes centraux de Vendée et de Rivoli, par les boyaux Liévin, B4, Moussier et Calais. Les brancardiers divisionnaires porteront leur poste avancé à Monaco.

Les hommes laisseront le sac au train de combat. Ils monteront avec deux jours de vivres, deux sacs à terre, un bidon de deux litres d'eau. Les voltigeurs porteront 200 cartouches et 2 grenades ; les grenadiers, 15 grenades ; les grenadiers V. B., 10 grenades V. B. ; les pourvoyeurs V. B., 20 grenades V. B. Les officiers et les chefs de section devront régler la consommation des grenades. Les hommes ne tireront, même au fusil, qu'au commandement.

Le colonel Quintard, commandant l'infanterie divisionnaire, dirigera l'attaque de son poste de Vendée. Le lieutenant-colonel Maillard, commandant le 77e, lui sera adjoint et, après l'enlèvement de la position, sera chargé de son organisation.

Voilà, exposé, l'essentiel du plan de l'attaque, plan très étudié, compliqué, mais dont officiers et sous-officiers connaissent par cœur les modalités. Que va donner son exécution avec les réalités de la bataille si chargée d'imprévus ?

Nous allons maintenant la décrire.

EN LIGNE

La relève s'effectue à l'heure exacte, sans incident. Et pourtant, jusqu'au dernier moment, des billets circulent en cachette : « Ne montez pas, le 77 ; on vous recevra à coups de grenades. » Le bombardement ennemi n'est pas violent. Seul, un tir d'enfilade prend le 1er bataillon dans le boyau Calais et fait des victimes. L'ordonnance du commandant, Hubert, a le bras arraché.

Toute la journée du 21, les officiers transmettent les consignes. Et quand l'aube du 22 mai se lève dans un ciel

tourmenté de gros nuages orageux, les fantassins du 77, chacun bien à son poste, n'attendent plus que l'heure H.

A dix heures trente, une note secrète parvient de l'infanterie divisionnaire aux chefs de bataillon : « L'attaque aura lieu le 22 mai. L'heure H = seize heures vingt. Cette heure ne sera notifiée que par écrit et il est interdit d'y faire allusion, même à mots couverts, par le téléphone. Les commandants de compagnie feront occuper les emplacements de départ un quart d'heure avant H, c'est-à-dire à seize heures cinq. » Les derniers ordres en conséquence sont immédiatement transmis à toutes les unités.

A quinze heures vingt, notre bombardement s'accentue progressivement.

Il y a, en première ligne, de gauche à droite, occupant les anciennes tranchées ennemies que nous avons pu garder lors de l'attaque du 16 avril : la 1[re] compagnie (capitaine Bouhier) et la 3[e] compagnie (capitaine Baudet-Desroches) avec la 2[e] compagnie (capitaine Benoiton) en réserve, puis la 11[e] compagnie (capitaine Bignon) et la 9[e] compagnie (capitaine Le Gouvello) avec la 10[e] compagnie (capitaine Chouteau) en réserve sur deux échelons.

Soldats, sous-officiers, officiers se tiennent au coude à coude dans les tranchées boueuses, unis par la même fraternité d'armes, par une semblable anxiété. Notre bombardement tend au-dessus des têtes une voûte de trajectoires qui fouaillent l'air rageusement. Les obus sont si nombreux que la lumière paraît en être obscurcie. Un roulement d'express domine de temps en temps le tintamarre. Dans la terre, alors, retentit profondément un coup sourd, métallique : un obus de rupture qui pénètre et explose.

L'ennemi dont nos canons lourds musellent les batteries répond mal. Toutefois, un 150 pénètre, sans éclater, dans le P. C. du colonel Maillard et, un instant retenu par l'enchevêtrement des rondins, effleure l'épaule du capitaine Poncin, puis « se pose » aux pieds du lieutenant de Saint-Paul. A l'entrée du gourbi, un 77 tue l'adjudant Liard et blesse les agents de liaison du 2[e] bataillon. A la 9[e] compagnie, un 105 contusionne le capitaine Le Gouvello ; à la 10[e], le lieutenant Sarrazin est enterré et un coup court de nos 155 jette le désarroi dans une section de la 3[e]. Deux équipes de la

compagnie Schilt (1) rejoignent les troupes d'assaut. Mais leurs appareils lance-flammes, détériorés, ne peuvent servir.

A quinze heures trente, le commandant de Montluc, discrètement, se transporte, avec toute sa liaison, dans la parallèle de départ, auprès du téléphone installé sous quelques rondins. « Ma présence n'est pas passée inaperçue des hommes de mon bataillon, écrit le commandant. Et c'est fort bien. Il faut qu'ils me sachent à leur tête. Ce n'est point forfanterie de ma part. C'est une obligation morale. »

A seize heures, un de nos canons de 37 commence son tir. Nos soldats, l'entendant pour la première fois, s'imaginent qu'une mitrailleuse ennemie, non repérée, se prépare déjà à bloquer notre attaque. L'effervescence ne se calme que sur les adjurations des officiers.

A seize heures cinq, la première vague se masse dans les parallèles de départ, la plupart envahies par l'eau. Les hommes, capote retroussée, s'efforcent en vain de relever leurs musettes qui trempent dans la boue. Les visages sont pâles, crispés. Certains soldats, par des signes, essaient de plaisanter. Quelques-uns échangent à l'oreille des impressions. La plupart demeurent graves. Un bleu de la classe 17, « qui ne sait pas ce que c'est », fixe les anciens avec un pleur dans l'œil et une rougeur aux pommettes. Il ne cesse de remuer et fait clapoter l'eau.

Le ciel est toujours nuageux. La tache claire du soleil semble basse sur l'horizon. Il est vrai que nous sommes dans un ravin, au pied de la falaise de Craonne dont l'aspect squelettique est sinistre. Des troncs d'arbres déchiquetés marquent l'emplacement du bois de Chevreux. En certains endroits, l'herbe a poussé. Et cette couleur verte ressort étrangement sur la grisaille de la terre effroyablement bouleversée. Des cadavres putrides, datant de l'attaque d'avril, sont encore étendus et de grosses mouches bourdonnent autour. Près d'une tranchée comblée, douze corps sont ainsi couchés, en colonne par deux, fauchés d'un seul coup. Les hommes regardent, impressionnés ; un malaise les étreint devant ces morts, leurs camarades. Et pourtant, comme ils se cramponnent à l'espérance que la mitraille les épargnera et qu'ils se compteront, ce soir, au nombre des vivants !

(1) Nom de l'inventeur de l'appareil lance-flammes.

Le capitaine Bouhier interpelle les gars de « sa 1re » : « Eh bien ! nous allons y aller encore une fois et après nous partirons en permission. — Oui, mon capitaine, répond un vieux brisquard qui sera tué, le soldat Blanlœil, mais, moi, ça sera pour la grande ; j'irai tout de même de bon cœur, comme les camarades... » Cependant les minutes qui les séparent de l'heure H sont longues. Les obus augmentent encore leur sifflement de couleuvres méchantes. L'aspirant Nony les distingue très bien dans l'air et s'évertue à compter les « gros calibres » avant qu'ils éclatent. Le bruit est devenu infernal.

Tout à coup, un « chut ! attention ! » redresse d'un même mouvement les échines. C'est l'heure : seize heures vingt !

ATTAQUE DU 3e BATAILLON

Le commandant de Montluc, par les petites excavations creusées au préalable dans la paroi de la tranchée, grimpe sur le parapet. En quelques secondes, tout le monde est sorti et « se hâte » vers l'ennemi, baïonnette haute ou grenade à la main. « Je me retourne, écrit le commandant. La compagnie de réserve, parfaitement alignée, marche comme à la parade. C'est vraiment un beau et inoubliable spectacle, très émouvant, et qui dédommage des mauvais moments, spectacle que j'ai encore dans les yeux vingt ans après et qui me procure une satisfaction que seuls peuvent éprouver des officiers de troupe. »

Les compagnies de 1re ligne serrent si bien sur le barrage roulant qu'elles marchent pour ainsi dire dedans, ce qui fait rouspéter le brave capitaine Bignon : « Ces sacrés artilleurs nous tirent dans les fesses ! » Nos unités, pour cette raison, subissent quelques pertes et atteignent le premier objectif (les courtines de la Clairière) avant que le barrage soit levé. La compagnie de réserve rejoint très vite et franchit, sans accident, la zone probable du barrage adverse que l'ennemi, surpris, ne déclenche que lorsque tout le monde a passé. Les grenadiers cueillent les prisonniers et nettoient les abris. La fumée du bombardement s'élève tellement épaisse devant notre infanterie que celle-ci demeure complètement masquée à la vue des Boches aplatis sous le tir de notre artillerie.

Le premier objectif est ainsi atteint d'un seul élan. Et déjà la première vague poursuit sa progression, s'orientant toutefois un peu trop sur la droite. Le commandant de Montluc, suivi de ses téléphonistes et des porteurs de pigeons, constate d'ailleurs tout de suite qu'une brèche est en train de se former au centre de son bataillon et que la compagnie du 32e, qui doit épauler le 3e bataillon, n'est pas sur le terrain. La gauche du 3e bataillon semble avancer péniblement, sans pouvoir se déprendre du 1er bataillon « accroché quelque part ». Au contraire, la droite, en l'espèce la 9e compagnie, file, file... vers le nord-est.

Heureusement, la 10e compagnie arrive fort à propos. Le commandant ordonne au capitaine Chouteau de la précipiter dans la brèche : le peloton Lamoureux en direction de la 9e, le peloton Rocafort orienté vers la 11e. Mais les Allemands tiennent ferme cette brèche. Les nôtres n'avancent que très difficilement, de trou d'obus en trou d'obus. Le lieutenant Lamoureux est tué d'une balle de mitrailleuse. Le soldat Bicrel s'écroule, grièvement blessé. Le peloton parvient à atteindre toutefois la « ligne » des sapes d'où partaient des feux si violents qu'ils faillirent bloquer notre avance. Les grenadiers, sous les ordres de l'adjudant Breillac, entreprennent un « nettoyage sans pitié ». Dans le même temps, le peloton Rocafort a dégagé la 11e et prend place à la gauche de cette compagnie, en liaison avec le 1er bataillon. Ce peloton flanque ainsi toute la gauche du 3e bataillon. La section de mitrailleuses Oiret facilite la manœuvre et, installée sur un point dominant du bois en Mandoline, bat sans arrêt les bois de l'Enclume et du Forgeron où se tiennent des réserves allemandes.

C'est ainsi qu'est atteint le 2e objectif, la tranchée Turque, tellement bouleversée que le capitaine Chouteau ne l'identifie qu'à des bouts de claie et à des tronçons de rail d'une voie de soixante. Mais déjà les fantassins de la 11e, sans même marquer un temps de pause, sont partis à l'attaque du 3e objectif et parviennent à la tranchée de Lutzow avant que les soldats du XIXe prussien sortent de leurs trous et esquissent une résistance.

Le mouvement splendide a enthousiasmé le général Niessel qui put suivre la manœuvre du haut de son observatoire du

Faité (1). Et le général Duchêne, commandant l'armée, accouru près de Niessel, admire la précision et la rapidité avec lesquelles fonctionnent tous les moyens de transmission : fusées, T. P. S., téléphone, pigeons-voyageurs, messages lestés d'aviation, etc.

Le commandant de Montluc a choisi, comme P. C., un trou d'obus sur une crête, près de la tranchée Turque, au nord du bois en Mandoline. Il domine ainsi le champ de bataille. Le maréchal des logis d'artillerie qui l'accompagne a déroulé son fil pendant la progression et le commandant téléphone que tout va bien. Avec son capitaine-adjoint Chaillou, il examine le terrain à la jumelle et « situe son monde ». Son bataillon se trouve en effet désaxé vers le nord-est, mais toute sa ligne est solidement tenue.

A dix-sept heures dix-sept, le commandant s'applique à faire préciser la position exacte de ses compagnies. Il sait combien les réponses seront malaisées à établir en raison du bouleversement du terrain conquis et connu seulement par la carte. Puis l'artillerie ennemie commence à réagir. Et les liaisons deviennent dangereuses. Le sergent Lévy, un « Algérien bon garçon », est « mis en miettes ». Le caporal Birot, — un brave, esclave du devoir, estimé de tout le bataillon, — est tué. Le capitaine Chaillou reçoit un éclat d'obus dans la main, en écrivant sur ses genoux les ordres du commandant.

Toutefois, la 10e compagnie répond : « Je suis vraisemblablement dans la tranchée Turque, à environ 150 mètres en avant de la lisière nord du bois en Mandoline, en liaison à droite avec une mitrailleuse, à gauche avec des groupes d'unités disparates. Il est absolument nécessaire qu'à la brune la liaison soit établie par d'autres unités et qu'un travail de retranchement soit fait par des travailleurs du génie avec grands outils. Nous ne pourrons tenir ici absolument qu'à cette condition. Signé : capitaine Chouteau. »

La 11e compagnie répond : « Ma situation est la suivante. Deux sections dans Lutzow. Deux sections et les éléments Rocafort de la 10e en échelon vers la gauche, essayant d'assurer la liaison avec le 1er bataillon qui n'a guère progressé. La

(1) L'observatoire du Faité était situé sur une crête, en avant de la ferme du même nom, à la lisière d'un petit bois. Le général Niessel avait fait installer, dans les arbres, un perchoir d'où l'on dominait tout le champ de bataille.

section de mitrailleuses Sénécourt, en position face à gauche. Il serait bon que quelques unités se tinssent à gauche, prêtes à intervenir. Je crains pour ma gauche. Signé : capitaine Bignon. »

Aucune nouvelle encore de la 9e compagnie. Entraînée par l'ardeur de son chef, le capitaine Le Gouvello, elle est partie d'un seul élan, s'est emparée de ses objectifs, glissant cependant un peu sur la droite, creusant le trou qu'a bouché aussitôt la manœuvre heureuse du capitaine Chouteau (10e compagnie). Mais le commandant de Montluc, à la jumelle, aperçoit certains éléments de la 9e « se battant avec ardeur », aux abords de la tranchée Lutzow, en liaison étroite avec le 66e.

A dix-sept heures trente, le commandant communique à l'infanterie divisionnaire : « Voici situation approximative : je tiens la tranchée Turque ; mes deux sections de tête de la compagnie de gauche et des fractions de la compagnie de droite ont atteint Lutzow. Je n'ose progresser, craignant pour ma gauche. Le 1er bataillon ne paraît pas être à ma hauteur. Prière m'envoyer outils. »

Le 3e bataillon a pleinement réussi son attaque avec le minimum de pertes. Et sa ligne demeure ainsi composée de droite à gauche : 9e compagnie (Le Gouvello) ; une section de la 11e compagnie ; 2 sections de la 10e compagnie (capitaine Chouteau) ; 3 sections de la 11e compagnie (capitaine Bignon) ; 2 sections de la 10e compagnie (lieutenant Rocafort) protégeant le flanc du bataillon et en liaison avec le 1er bataillon dont l'avance a été moins grande que celle du 3e bataillon.

ATTAQUE DU 1er BATAILLON

A seize heures vingt, « comme un seul homme », le 1er bataillon s'élance à l'assaut, à travers un terrain accidenté, truffé de travaux de défense. Au départ, un 220, tiré un peu court, tombe en plein sur une section de la 2e compagnie, sortie trop vite. L'adjudant Chauvet qui la commande est pulvérisé avec une dizaine d'hommes.

A la 1re compagnie, le lieutenant Rigaudeau, suivi « comme son ombre » par le caporal-observateur Rossinès, se dirige vers un fortin, à quatre-vingts mètres de la parallèle de départ. Pas une balle. Pas trace de fils de fer ni de tranchées. Rien

qu'une succession d'entonnoirs énormes, des débris d'arbres avec des cadavres en décomposition. Rossinès parvient vite avec ses hommes au fortin. Aucun Boche ne se montre. Et pourtant de ce blockhaus dont l'entrée est à demi défoncée, les nettoyeurs, quelques instants après, feront sortir quarante Allemands. Rossinès lance une fusée verte à un feu indiquant la prise de l'objectif. Et la compagnie continue son mouvement en avant. Mais sur le deuxième objectif, une forte résistance s'organise.

« A trente mètres de nos soldats », des Allemands, debout dans une tranchée, ouvrent un feu violent. Notre tir de barrage, très nourri, éclate au-dessus d'eux. Ils ne se baissent même pas et semblent n'être pas touchés. Derrière, chez nous, les éclatements de nos grenades ne cessent de retentir. Des occupants ennemis, sortis de leurs abris, ont tiré dans le dos des Français et ne veulent pas se rendre. Nos grenadiers ont fort à faire. La lutte est sanglante. Enfin, notre ligne se reforme. Et le lieutenant Rigaudeau, plein d'ardeur, essaie de la « faire démarrer de nouveau » : « Allons voir plus loin ce qui se passe ! » Mais les Allemands, dans leur tranchée, résistent toujours. L'un se tient encore debout et, posément, vise comme au stand. Le lieutenant Rigaudeau, avec son fusil Lebel qu'il porte toujours à l'attaque, le met en joue. Sur la gauche, brusquement, plusieurs coups de mitrailleuse retentissent. Le lieutenant, qui n'a pas eu le temps d'appuyer sur la gâchette, s'affaisse, une balle au front. La tête a éclaté. Le casque, plein de sang et de cervelle, roule par terre. Et cette mitrailleuse, échappée au bombardement, se met à tirer sans arrêt au ras du sol, faisant voler du sable. Les hommes, tapis dans les trous d'obus, sont cloués sur place. Plusieurs lèvent la tête et sont tués net. Des grenades éclatent également sur nous qui en lançons à notre tour, en avant, « sans savoir où ».

Le soldat Génelot, — toujours volontaire pour les missions dangereuses, — a repéré la situation de la compagnie engagée trop en pointe. Il en prévient immédiatement Rossinès : « Inutile d'aller plus loin. Nous avons perdu la liaison avec la gauche qui a dû se replier. » D'ailleurs, le tir incessant de cette mitrailleuse, dont on ne peut situer l'emplacement, rend tout mouvement impossible. A elle seule, va-t-elle arrêter la progression de la compagnie ? Le sous-lieutenant

Auriol est tué. Le sous-lieutenant Darcy reçoit une balle dans sa musette pleine de grenades incendiaires qui prennent feu et éclatent. Torche vivante et hurlante, l'infortuné lieutenant périt dans les flammes, atroce vision qui affole les hommes. Le capitaine Bouhier, pour détruire la résistance, commande des tirs de mitrailleuse. Une balle lui brise le poignet. Il ne reste plus d'officiers à la compagnie dont l'aspirant Nony prend le commandement. Il le remet, quelques instants plus tard, au sous-lieutenant Deslandes dépêché par le commandant Béziers la Fosse. A ce moment, le lieutenant Reneaume, très habilement, réussit à faire avancer sa section de mitrailleuses. Elle dégage ainsi la 1re compagnie qui peut continuer sa progression, épaulée vigoureusement par la 2e compagnie du capitaine Benoiton dont la section Sicre, obliquant à droite, comble le vide produit au départ par l'éclatement du 220 tiré trop court.

La 3e compagnie du capitaine Baudet-Desroches s'est emparée du premier objectif. Mais un fortin de la tranchée Turque bloque son avance. Sous les feux de la section de mitrailleuses de l'aspirant Flornoy, elle s'infiltre peu à peu, sans pouvoir atteindre toutefois le troisième objectif. Les Allemands, sortis de plusieurs blockhaus échappés à notre bombardement, se défendent avec une ardeur extraordinaire, se battant à la grenade, au fusil, en une mêlée farouche. Les mitrailleuses du lieutenant Pinon arrêtent net une contre-attaque qui tournait notre gauche. Le grenadier Carrer, athlète splendide, fait des merveilles. Les chenilles, les feux rouges de l'adversaire ne cessent de s'élever demandant le barrage. Les artilleries sont déchaînées. Certaines pièces de 75, du 33e, tirent jusqu'à 20 coups dans la première minute, selon l'estimation du brigadier Bernard Pellaumail. La fumée des éclatements finit par dissimuler les adversaires les uns aux autres. Nos grenades V. B. obtiennent un résultat foudroyant. L'aspirant Nony en fait éclater à lui seul plus de trois cents. Nos soldats parviennent à créer une sorte de mur de feu que les Allemands ne peuvent franchir.

Le combat est particulièrement acharné dans un boyau où gisent de nombreux cadavres et qui a été séparé en deux par un barrage de sacs de terre. Le soldat Blanlœil reçoit une balle dans la tête, en essayant de le franchir. Le sergent Prin,

un as, est tué en contournant l'obstacle avec sa section. Le caporal Zérobabel a le bras arraché au ras de l'épaule ; un lambeau de chair tient encore l'os absolument broyé. Le caporal perd son sang en abondance. Mais, la figure rayonnante, il crie à l'agent de liaison Hervé : « Mon vieux, la guerre est finie pour moi. J'ai la bonne blessure. » Et, dans une fièvre exaltante, il se met à faire des projets d'avenir.

Les agents de liaison Hervé, Auvinet, Pouplin, Wetzel, assurent héroïquement la transmission des ordres. Wetzel, un Alsacien, par son entrain, son courage, fait l'émerveillement du commandant qui ne peut s'empêcher de l'embrasser sur les deux joues à l'une de ses liaisons. Wetzel recevra la médaille militaire, mais sera tué plus tard. Les balles sifflent sans arrêt. A chaque instant, nos hommes se plaquent dans les trous d'obus. Les tranchées, presque toutes nivelées, n'existent plus. D'un abri, quarante-cinq prisonniers sortent et, au pas de course, se dirigent vers l'arrière. A l'entrée d'un blockhaus, un soldat, baïonnette au canon, écoute « si rien ne remue », car nous avons lancé à l'intérieur une dizaine de grenades, les ennemis ne voulant pas se rendre. Une sape, la plus profonde, est totalement murée par les obus ; elle doit servir de tombeau à combien d'Allemands qui, emprisonnés sous les décombres, vont mourir asphyxiés ?

Un avion à la cocarde tricolore passe et repasse assez bas sur nos lignes. Les hommes sont persuadés que le général Niessel, de ce poste aérien (1), a suivi l'attaque et mesure lui-même l'avance sur le terrain.

Le 1er bataillon, s'il ne s'est pas emparé du troisième objectif (2) qui lui était assigné, a réduit la résistance de la plupart des blockhaus du bois de Chevreux et menace fortement la tranchée Turque. Il s'est heurté à de nombreux

(1) En fait, le général Niessel se trouvait au Faité, à son poste de commandement, où l'appelaient ses obligations de général en chef, surtout un jour d'offensive. Mais le bruit courait, parmi les soldats, qu'il était en avion, ce que pouvait expliquer la parfaite connaissance du terrain acquise par le général grâce à ses continuels déplacements en première ligne.

(2) Le 24 mai, à dix-huit heures trente, le 3e bataillon du 77e et le 1er bataillon du 32e, qui avait relevé le bataillon Béziers la Fosse, attaquaient les « quelques points » de la tranchée Turque qui restaient à conquérir. Au 77e, le capitaine Bignon avec les sections Ami et Adam, le lieutenant Rocafort avec son peloton se faisaient particulièrement remarquer par leur élan, leur impétuosité. Au 32e, sous l'impulsion du commandant Herment (aujourd'hui général), les hommes du capitaine

travaux de défense formidables et à un ennemi résolu à vaincre. Mais celui-ci, notre heure H ayant été judicieusement choisie, n'a pas le temps, avant la nuit, de monter une contre-attaque de grand style, et ses réactions immédiates sont vite jugulées par nos hommes qui, avec une bravoure intrépide, maintiennent intégralement le terrain conquis.

SOIR DE BATAILLE

Voici le soir qui tombe, l'heure grise du crépuscule toujours dangereuse, car propice aux embuscades. Les guetteurs ont des ordres sévères et ne doivent pas se laisser surprendre. D'ailleurs, le commandant de Montluc, accompagné du capitaine Chaillou, part visiter les P. C. de ses compagnies et quelques éléments de la première ligne. Sans se baisser, les officiers parcourent le secteur, sautant de trou d'obus en trou d'obus. « Marcher droit, sans ramper, explique le commandant, est la méthode la plus sûre, car l'ennemi tire continuellement au ras du sol, et il vaut mieux risquer une balle dans les jambes qu'à la tête. » Le moral de nos soldats est merveilleux ; leur confiance en nos armes, absolue. Ils ont d'ailleurs la nette conscience d'avoir cet après-midi gagné la bataille avec le minimum de pertes. La fièvre de la victoire les exalte. Déjà ils commencent, pleins d'activité, les travaux de terrassement, de consolidation de leur ligne : trous d'obus, faciles à réunir dans cette terre si friable, et dont ils forment une tranchée voisine de celle qu'ils ont prise et que notre bombardement a nivelée. Nos soldats préfèrent ainsi aménager ces trous d'obus plus difficiles à repérer et à bombarder que la tranchée conquise dont les moindres méandres sont indiqués sur le plan directeur de l'ennemi.

Le commandant de Montluc, jusqu'aux dernières lueurs du jour, du haut de son P. C., — il a pu dégager l'entrée d'un abri et y installer sa liaison et son poste téléphonique, — scrute à la jumelle le champ de bataille, essaie de deviner les intentions de l'ennemi par l'orientation de ses fusées, en

Cavey (2e compagnie), du capitaine Deloustal (3e compagnie) marchèrent admirablement. La section du lieutenant Gaignier fit à elle seule trente-cinq prisonniers dont un officier et s'empara de trois mitrailleuses. En quinze minutes, la conquête des courtines de Chevreux était ainsi brillamment achevée. Les pertes du 1er bataillon du 32e d'infanterie se montaient à quatre tués et à dix-sept blessés.

dénombrant ses mitrailleuses. Mais l'Allemand, qui a beaucoup souffert, se borne à pilonner systématiquement nos travaux de défense et nos arrières. La 6e compagnie du capitaine Duncan renforce, à la nuit, le 3e bataillon. Les grenadiers dont le chef, le lieutenant Brindejonc, est blessé d'une balle au ventre, explorent et nettoient à fond tous les abris ; ils font de nouveaux prisionniers.

Au 1er bataillon, le commandant Béziers la Fosse s'inquiète de la relève des nombreux blessés que panse avec abnégation le docteur Carreau, veille à l'approvisionnement des troupes, s'assure en personne de la solidité de la première ligne. Avec une « clairvoyance et une précision remarquables », il explique aux chefs de section les emplacements à occuper. Les hommes, fièvreusement, travaillent à « s'enterrer », à renforcer les liaisons. Le sergent Raimbaud, parti en avant chercher des planches qu'il avait repérées au soir tombant, est la victime d'une fatale méprise. Le lieutenant-colonel Maillard, en inspectant le nouveau front, aperçoit une corvée d'eau, surprise par le bombardement, et qui tournoie, affolée, dans la zone dangereuse. De sa voix de stentor, il appelle les hommes, cherche à les attirer de son côté. Et il n'hésite pas à franchir le parapet pour secourir l'un des soldats qui, exténué, blessé aux genoux, est sauvé parce que son colonel l'emporte sur ses épaules.

Toute la nuit, c'est un va-et-vient extraordinaire de corvées montant sacs de terre, outils, rondins, munitions, les réseaux Brun, les vivres... Nuit de mai, chaude, orageuse, sinistre avec ses gros nuages qui cachent les étoiles, avec ses fusées innombrables qui ne cessent d'illuminer un terrain crevassé, aux aspects chaotiques, et que domine, — vision dantesque, — la croupe monstrueuse de Craonne, toute fumante des éclatements d'obus.

Les équipes se suivent, se croisent, sans interruption, dans les boyaux le plus souvent éboulés et qui, en nombre insuffisant, desservent le secteur. L'un d'eux, le boyau Calais, reliant le bois de Chevreux au bois Beau-Marais, est rempli de boue. Les hommes y pataugent consciencieusement jusqu'aux genoux, parfois jusqu'à mi-cuisses. A tout instant, ils butent contre des obstacles invisibles : rondins, torpilles, abandonnés

par des corvées en détresse. Des prisonniers passent, par bandes auxquelles il faut faire place. Les soldats Liénard, Pougneaud et Barues en conduisent, à eux seuls, une trentaine dont quelques-uns, affreusement blessés, reçoivent, au poste de secours du régiment, les soins du médecin-major Ruchaud. L'ordonnance Beduneau, avec quelques hommes, ramène à l'arrière le corps de son officier, le lieutenant Rigaudeau. En raison de l'étroitesse et des sinuosités des tranchées, les brancardiers portent les blessés à deux. Travail des plus pénibles ! La distance est longue ; le terrain, épouvantable : une succession de montagnes russes. Il faut en outre emprunter des boyaux pleins d'eau, mettre souvent le masque à gaz, car le bois Beau-Marais est infecté d'obus lacrymogènes. Des exclamations retentissent, impérieuses : « Pas si vite ! Attention ! mes mains sont coincées ; mon pied est pris dans un fil. Je glisse. Halte ! Impossible de tenir le brancard. Aidez-moi... » Les respirations s'élèvent, haletantes. La mitraille tombe, tout près. On n'y fait pas attention. Il serait impossible, d'ailleurs, de s'abriter avec le brancard et le blessé. Puis les forces physiques, après tant de fatigues, sont absolument à bout. L'esprit matérialisé ne raisonne plus.

... Alors que le matin du 23 mai commençait à poindre dans un ciel sans couleur, aube morne éclairant lamentablement un paysage de désolation et de mort, j'ai vu deux équipes de brancardiers, « n'en pouvant plus », passer, par-dessus le boyau Calais, dans le bled, en pleine vue de l'ennemi, afin de porter plus librement leurs blessés. Véritables blocs de boue, les hommes, — des brancardiers de compagnie et des musiciens du 77e, — avaient leurs mains toutes saignantes ; elles s'étaient écorchées aux parois du boyau. Le regard terne, ils marchaient d'un même pas pesant d'automates. Un avion à croix noire tournait au-dessus d'eux. Ils n'entendaient pas le crépitement de la mitrailleuse ni le sifflement des balles. Quelqu'un leur cria très fort : « Vous ne voyez donc pas l'avion qui tire sur vous ? Vous allez vous faire tuer, les gars ! » Ils ne répondirent pas. Seulement, un brancardier leva le bras en un geste d'impuissance ou d'indifférence. Qu'est-ce que mourir ? Cette question touchait-elle leur sensibilité humaine ? Avait-elle un sens pour eux chez qui même l'instinct de conservation ne réagissait plus ?

A un certain moment, quelques fusants d'un 130 autrichien à tir rapide encadrèrent une équipe. Deux brancardiers furent touchés. Nous les trouvâmes dans le boyau où l'explosion les avait projetés : l'un, la poitrine traversée, un éclat dans le cœur, râlait ; l'autre perdait son sang par une blessure affreuse à la jambe et la boue tout autour était devenue rapidement rouge...

LE GÉNÉRAL NIESSEL FÉLICITE LE RÉGIMENT

Une préparation impeccable d'artillerie et l'élan extraordinaire d'un régiment d'infanterie avaient permis la prise des bastions de Chevreux. Magnifique victoire. Nous nous emparions d'un important matériel : canons de 77 de tranchées, lance-bombes pneumatiques, mitrailleuses Maxim... Nous faisions 309 prisonniers dont 14 officiers, parmi lesquels 3 commandants de compagnie. Ce nombre dépassait le chiffre de nos pertes évaluées à 39 tués dont 4 officiers et 213 blessés dont 5 officiers. Notre bombardement, surtout par grenades, avait fait d'innombrables victimes chez l'ennemi ; un de ses bataillons « était à peu près détruit ». Nous avions atteint tous les buts assignés. La ligne du Chemin des Dames était consolidée. Le général Duchêne, commandant l'armée, félicitait le général Niessel. Et ce dernier, le sourire aux lèvres, venait remercier le 77e.

De la même façon qu'au bois des Couleuvres, il apparaissait, sa grosse canne ferrée à la main, le casque aux trois étoiles bien d'aplomb sur la tête, la taille droite dans la vareuse kaki. Mais la scène se passait, le 27 mai, au camp de Coulonges en Tardenois. « Surtout, qu'on ne *les* dérange pas, avait prévenu le général. Je ne veux pas de prise d'armes. Vous ne réveillerez les dormeurs qu'au dernier moment. Ils ont le droit de se reposer. Les hommes se présenteront comme ils seront. Je veux les voir tels que la bataille les a faits. Pas d'astiquage ni d'embêtement. »

Et, devant le régiment rassemblé en carré : hommes le calot sur la tête, quelques-uns même sans coiffure ; jambières, brodequins disparaissant sous une couche de boue durcie ; capotes déchirées, aux pans coupés ; figures à la barbe pas faite, aux yeux brûlant de fièvre, le général, sans façon,

s'expliquait : « Eh bien ! mes amis, avez-vous trouvé des fils de fer ? Non. J'ai tenu parole. Et, de votre côté, vous êtes sortis, tous, sans une hésitation, en braves. Vous vous êtes emparés de vos objectifs, faisant plus de prisonniers que vous aviez de pertes. Je suis fier, je suis content de vous. » Puis, s'adressant au colonel : « Maintenant, Maillard (1), voici des croix plein mes poches. Elles sont pour tes hommes. Si tu en veux d'autres, demande-les moi. Décore tout de suite tes poilus. — Mon général, tes ordres seront exécutés. Tu peux être tranquille à ce sujet. — Et envoie dès aujourd'hui les permissionnaires. Ils le méritent. — Mais, mon général, peut-être faudrait-il mieux attendre la distribution des effets ? — Non, cela n'a pas d'importance. Fais-les partir dès ce soir. Ils doivent être fiers de leurs glorieux uniformes de tranchées. »

... Le fait est que, lorsqu'après un long voyage nos soldats arrivèrent au pays, ils ne manquèrent pas d'être entourés et interrogés. Quel souffle vivifiant d'ailleurs n'apportaient-ils pas, qui allait chasser les miasmes de l'arrière ! Le civil, las de cette guerre longue, au résultat incertain, écoutait, attentif, le récit des exploits héroïques, regardait, impressionné, ces uniformes en lambeaux sur lesquels brillaient des croix de guerre toutes neuves. Et voici qu'il se reprenait à espérer, à ne plus douter de la victoire finale, puisque des hommes, — les plus jeunes et les plus beaux de France,— continuaient, malgré l'heure trouble, de sacrifier, « de bon cœur (2) », leur vie pour la patrie.

ÉLIE CHAMARD.

(1) Le général Niessel était de la même promotion de Saint-Cyr que le colonel Maillard.

(2) Expression du soldat Blanlœil, que nous avons citée plus haut.

LES LIVRES D'HISTOIRE

Les publications relatives à l'histoire du Premier Empire se sont multipliées au cours des dernières années au point de remplir presque une bibliothèque et de décourager même la patience de ceux qui ont tenté d'en dresser une bibliographie complète. Mais elles offrent un caractère commun que presque toutes représentent des monographies ou des œuvres de détail. Il semblerait à première vue que leurs auteurs aient reculé devant l'effort nécessaire pour les fondre en une œuvre d'ensemble, comparable par son ampleur à la grande histoire à laquelle est restée attaché le nom de Thiers. L'utilité d'un travail de ce genre devenait pourtant chaque jour plus évidente. M. Louis Madelin se trouvait particulièrement désigné pour le mener à bien par l'imposant ensemble de ses études sur les principaux personnages et les épisodes marquants du régime napoléonien. Il faut le remercier d'avoir tenté l'entreprise dans un grand ouvrage qui comprendra douze volumes et dont le premier, tout récemment paru, embrasse la période comprise entre les débuts de la Révolution de 1789 et l'avènement du Directoire (1).

Par son sujet même, ce volume semble particulièrement propre à donner une idée du dessein qu'en a poursuivi l'auteur, comme de l'originalité de sa tentative. M. Madelin, en effet, ne s'y est pas seulement proposé de mettre à la portée de ses lecteurs ce que les plus récents travaux des chercheurs ont ajouté aux notions les plus communément reçues au sujet du Premier Empire. C'est la conception même de l'histoire du règne qu'il s'est efforcé de renouveler. En la

(1) Louis Madelin, *Histoire du Consulat et de l'Empire. La Jeunesse de Bonaparte.* Un vol. in-8 ; Hachette, 1937.

retraçant, la plupart de ses devanciers, suivant l'exemple que Thiers leur avait donné, semblaient avoir cédé à la tentation de la laisser absorber par la biographie du souverain lui-même, l'une étant considérée comme « en fonction » de l'autre. M. Madelin semble s'être attaché surtout à les séparer et à montrer que chacune d'elles avait une existence propre, digne d'être retracée à part.

Le premier volume de son œuvre semblait se prêter particulièrement à cette démonstration, puisqu'il permet de saisir sur le vif, comme dans un diptyque, la dualité de deux destinées, celle d'un homme et celle d'une nation, qui se développent en même temps et se rapprochent jusqu'au jour où elles se réunissent. Ce parallélisme apparaît jusque dans l'entrecroisement des chapitres, dont les uns (I à IV, VII-VIII, XI, XIV, XVI) sont relatifs au développement de la personnalité de Bonaparte et les autres (V-VI, IX-X, XII-XIII, XV) au développement de la situation créée par la Révolution de 1789 jusqu'au jour où la marche des événements amène l'une à se confondre avec l'autre. Ils embrassent la période de dix années comprise entre l'entrée de l'ancien élève de Brienne dans un régiment (1785) et la fin de la Convention (1796). Ils présentent ce grand intérêt de montrer comment le jeune gentilhomme corse se laissa tenter un instant par la perspective d'une carrière politique à parcourir dans son pays natal, où il fait des séjours presque aussi longs que dans ses garnisons, jusqu'au moment où l'effondrement de ce rêve (1792) va fixer définitivement sa destinée, d'abord par sa participation au siège de Toulon, d'où il sortira général à vingt-quatre ans, puis, après une passagère disgrâce, par son rôle dans les journées de vendémiaire qui le met définitivement hors de pair. « Suivre cette double montée de l'Événement et de l'Homme, déclare à ce propos l'auteur, cette marche l'une vers l'autre de la Révolution et de Bonaparte, constitue l'une des plus passionnantes études qui se puissent imaginer. »

C'est là une impression qu'il a su communiquer à ses lecteurs et c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de son ouvrage.

* * *

Comme celle du Premier Empire, mais pour des raisons fort différentes, l'histoire de la IIIe République semblait jusqu'ici se prêter difficilement à la composition d'un ouvrage d'ensemble, comparable par ses proportions et son importance à ceux de M. Thureau-Dangin sur la monarchie de Juillet ou de M. de la Gorce sur le Second

Empire. Cette histoire, M. Gabriel Hanotaux avait, peu avant la Grande Guerre, tenté de l'écrire dans une œuvre magistrale, que d'honorables scrupules de conscience l'empêchèrent malheureusement de poursuivre au delà de l'année 1882. Mais elle a fait depuis l'objet de publications qui se sont multipliées au cours des dernières années (1), et parmi lesquelles il convient de citer particulièrement celles de MM. Daniel Halévy et Maurice Reclus. M. Maxime Petit tente aujourd'hui de nous en présenter la synthèse, dans un volume (2) où il embrasse le sujet dans toute l'étendue de sa durée, depuis l'armistice de 1871 jusqu'aux élections de 1936, en le considérant aussi dans toute la variété de ses aspects : évolution de la politique intérieure, Grande Guerre, expansion coloniale, développement des institutions, état des arts, des lettres et des sciences Ainsi compris, son ouvrage vient à son heure au moment où l'on annonce la fondation d'une *Société d'histoire de la IIIe République* : il apporte un précieux instrument de travail à ceux qui l'étudient et d'intéressants sujets de réflexion à ceux qui la connaissent déjà.

La lecture en invite d'abord à rechercher quels points de repère l'on peut établir et quelles grandes divisions distinguer dans ce long espace de quarante-quatre années qui sépare les deux guerres de 1870 et de 1914, — la période d'après-guerre restant réservée, comme relevant moins à l'heure actuelle de l'histoire que de la politique. En Angleterre, pays classique du parlementarisme, il suffirait pour répondre à une question de ce genre de reproduire la liste des ministères qui se succèdent au gouvernement, l'occupent pour la plupart pendant toute la durée d'une législature et dont l'existence répond à l'opposition constante comme à la domination alternative de deux grands partis nettement divisés. On n'a pas cette ressource en

(1) André Bellessort, *les Intellectuels et l'avènement de la IIIe République*, 1 vol. in-12, Grasset, 1931. — Robert David, *la Troisième République*, 1 vol in-8, Plon, 1934. — Daniel Halévy, *la Fin des notables. La République des Ducs. Décadence de la liberté. La République des comités*, 4 vol. in-12, Grasset, 1930-1936. — Héritier, *Histoire illustrée de la IIIe République* (1871-1931), 2 vol. in-4, Librairie de France, 1933. — Robert de Jouvenel, *la République des camarades*, 1 vol. in-12, Grasset, 1934. — Maurice Reclus, *l'Avènement de la Troisième République. Le Seize mai*, 2 vol. in-12, Hachette, 1930-1931. — Raymond Recouly, *De Bismarck à Poincaré. Soixante années de diplomatie républicaine*, 1 vol. in-12, Éditions de France, 1932. — Albert Thibaudet, *la République des professeurs*, 1 vol. in-12, Grasset, 1927.

(2) Maxime Petit, *la IIIe République*, 1 vol. in-4, Larousse, 1936.

France, où l'on n'a pas compté entre les deux guerres moins de cinquante-huit cabinets, la plupart de composition hétérogène et séparés les uns des autres par de simples nuances d'opinion. En réalité, c'est dans l'état social du pays qu'il faut chercher la raison d'être de son évolution politique depuis 1871. Le pouvoir y a appartenu d'abord aux anciennes classes dirigeantes, pour passer après à la classe moyenne et faire ensuite une place aux classes populaires, de manière à donner successivement au régime la forme d'une République conservatrice (1871-1879), puis d'une République opportuniste (1879-1899), et enfin d'une République radicale-socialiste (1899-1914).

La période de République conservatrice, pendant laquelle le pouvoir appartenait aux « notables », c'est-à-dire aux anciennes autorités sociales, ne nous paraît-elle pas à l'heure actuelle plus éloignée encore de nous par les paradoxes de son histoire que par le recul du temps ? Elle nous offre en effet le spectacle d'une assemblée élue pour conclure la paix, appelée à choisir une forme de gouvernement, d'une majorité décidée à rétablir la royauté, amenée à fonder la République, et enfin d'une constitution votée comme un expédient provisoire destinée à devenir la plus durable que la France ait connue depuis 1789. « C'est là, a écrit un bon juge, l'un des épisodes les plus curieux de l'histoire parlementaire (1). » Comme elle représentait dans l'esprit de tous les partis une période d'attente, elle ne pouvait se prolonger bien longtemps. Des trois pouvoirs que l'Assemblée nationale avait mis en présence avant de se séparer, la Chambre des députés, le Sénat et la Présidence de la République, le premier était immédiatement conquis par les républicains (février 1876), qui s'y affermissaient à la suite d'une dissolution (16 mai 1877), la seule d'ailleurs de l'histoire du régime. Le second devait l'être aux élections partielles de 1879, où leur victoire leur ouvrait l'accès du troisième, en entraînant la retraite du maréchal de Mac Mahon et son remplacement par M. Grévy.

Ainsi se trouvait consacré l'avènement au pouvoir du parti républicain, recruté dans ces « nouvelles couches sociales », c'est-à-dire dans la bourgeoisie et dans la classe moyenne, dont Gambetta avait dans un discours retentissant proclamé la croissante importance politique. La nécessité de ménager beaucoup d'intérêts et de croyances pour affermir sa victoire amena ceux qui le composaient à abandonner

(1) Bellessort, *les Intellectuels et l'avènement de la IIIe République*, p. 152.

une partie de leur programme d'opposition à une minorité radicale, pour en retenir ce qui leur paraissait immédiatement réalisable, et fonder ainsi, sur l'appui des classes moyennes, une République bourgeoise, appelée opportuniste dans le jargon politique du temps.

Ce régime allait durer pendant une vingtaine d'années, partagées par moitié en deux phases. Pendant la première, il cherche à justifier son avènement par des réformes à l'intérieur, des entreprises coloniales au dehors, et il a à défendre son existence, et contre un retour offensif des anciens partis (1885), et contre l'ambition d'un général populaire (1886-1889). Lorsqu'il sort de cette période de luttes, c'est pour entrer dans une ère de détente d'une durée à peu près égale (1889-1899), et qui représente la partie centrale et la plus tranquille de l'histoire de la IIIe République. Tout en traversant sans en être ébranlé les périls que représentent pour lui le scandale de Panama et l'agitation anarchiste, il voit son prestige consacré au dehors par la conclusion de l'alliance russe, au dedans par le ralliement d'une partie de l'opposition de droite à la République, comme par le développement d'une prospérité matérielle et d'une tranquillité morale qui ne semblent pas avoir été atteintes depuis 1871.

Au moment où il paraissait consolidé par la longue durée du ministère Méline, la retraite de ce cabinet allait inaugurer une nouvelle période dans l'histoire de la IIIe République. Ce changement eut pour occasion et pour signal la grande commotion produite en France par la fameuse « affaire », pour cause profonde un besoin naturel de réaction contre la prépondérance politique des modérés, pour expression l'arrivée au pouvoir, sous le nom de « bloc » républicain, d'une coalition des partis avancés restés jusqu'alors dans l'opposition. A la république opportuniste des classes moyennes succéda la république radicale-socialiste, qui faisait une plus large part dans le gouvernement à l'élément populaire.

Comme sa devancière, elle dut traverser pour s'établir sans contestation une période de luttes, qui dura près de dix ans et que remplirent dans sa plus grande partie trois ministères de combat : ceux de Waldeck-Rousseau (1899-1902), de Combes (1902-1905) et de Clemenceau (1906-1909). Le premier entama contre les congrégations une lutte que le second conduisit à son terme logique par la séparation de l'Église et de l'État, tandis que le troisième se signalait par un essai de gouvernement autoritaire à l'égard de tous les opposants de droite ou d'extrême-gauche. Après lui (1909), et

comme si une sorte d'alternance régulière devait faire toujours succéder l'apaisement à la tension dans la lutte des partis, l'arrivée au pouvoir de M. Poincaré sembla annoncer un retour à la politique du juste milieu et rappellerait à distance les temps du ministère Méline, si la vie politique n'avait été dominée, à partir de ce moment, par un problème ou plutôt par une menace destinée à peser de plus en plus lourdement sur son développement : celle de la guerre extérieure, qui éclata dans l'été de 1914.

Telle se présente, considérée à vol d'oiseau et dans ses grandes lignes, l'histoire de la IIIe République depuis le jour où elle est devenue le régime définitif du pays (1879). Le spectacle en a donné lieu, de la part d'observateurs soucieux d'en pénétrer le sens et d'en tirer la conclusion, à des remarques assez intéressantes pour mériter d'être rapportées.

* * *

La première est celle que M. Halévy a eu le mérite de dégager d'un curieux rapprochement. Alors qu'en Angleterre la plupart des consultations électorales aboutissent à des renversements complets de majorité, en France elles servent surtout à mettre en lumière, par l'uniformité de leurs résultats, « l'étonnante immobilité des masses (1) ». Et, de fait, si l'on néglige les étiquettes de groupes pour s'en tenir à la répartition des électeurs en deux grandes catégories, selon qu'ils désirent la prolongation ou le changement de l'ordre de choses actuel, l'on ne tarde pas à constater que la proportion n'en varie guère d'un scrutin à l'autre : elle se chiffre par une moyenne de quatre millions et demi de satisfaits contre trois millions et demi de mécontents. A quoi tiennent à la fois la faiblesse et la permanence de cet écart ? A l'indifférence du corps électoral ? A son attachement à la personne de ses élus, indépendamment de leur doctrine ? Ou simplement, comme inclinerait à le croire M. Daniel Halévy, à la force de leur encadrement et de leur discipline ? Toutes ces explications contiennent une part de vérité, mais doivent être complétées par une autre, aussi ingénieuse que vraisemblable.

Telle que l'a présentée son auteur, M. André Siegfried, avec une singulière force de démonstration, le Français moyen, qui forme la majorité du corps électoral, se trouve constamment combattu entre ses sentiments et ses intérêts : il a le cœur à gauche et le

(1) Halévy, *la République des comités*, p. 80.

porte-monnaie à droite. D'un côté, l'esprit d'égalité le porte à accorder ses suffrages aux candidats les plus avancés par leur étiquette, parce qu'ils personnifient à ses yeux la lutte contre les privilèges de la fortune ou de la naissance ; de l'autre, son esprit d'épargne le conduit, à la moindre alerte financière, à rendre sa confiance à ceux dans lesquels il cherche une garantie pour la sécurité de ses économies. De là, dans son attitude politique, des oscillations qui font alterner de brusques poussées en avant avec certains retours en arrière, comme ceux qui ont marqué l'avènement des ministères Méline en 1896 ou Poincaré en 1912 : « Ce flux et ce reflux, conclut M. Siegfried, après avoir exposé cette thèse, expliquent toute notre histoire parlementaire depuis cinquante années (1). »

A côté des remarques auxquelles donne lieu la rivalité des partis, il en est d'autres, relatives au recrutement de leur personnel dirigeant, qui méritent d'être relevées, quoique de moindre portée, comme pouvant servir à l'étude de l'évolution sociale du régime. Et tout d'abord celle que M. Albert Thibaudet, dont la mort récente a laissé tant de regrets, avait développée sous une forme un peu paradoxale dans un de ses derniers ouvrages. Le titre seul (*la République des professeurs*) suffit à en indiquer l'objet. C'était autrefois un lieu commun de répéter que la corporation des avocats occupait la première place dans la vie parlementaire française, et même dans la composition des gouvernements successifs. D'après l'auteur, l'affaire Dreyfus et l'arrivée au pouvoir du parti radical-socialiste auraient eu pour conséquence de lui enlever cette sorte de monopole, par l'avènement, d'une importance égale, d'une classe nouvelle, dont la situation était restée secondaire jusqu'alors : celle des membres de l'enseignement, depuis les grands universitaires élus députés ou sénateurs jusqu'aux « intellectuels » ou aux instituteurs de province destinés à devenir leurs plus fidèles électeurs. Cet accroissement d'influence sur les affaires publiques s'est trouvé symbolisé par le rôle de premier plan qu'a été appelé à jouer, sous le ministère Combes, le plus important d'entre eux, M. Jaurès, comme « ministre de la parole, chef des gauches, conseiller du gouvernement, directeur spirituel de la République (2) ».

Après la « République des professeurs », la « République des camarades ». Il est rare que les partis, en prolongeant leur existence,

(1) Siegfried, *Tableau des partis en France*, p. 127.
(2) Thibaudet, *la République des professeurs*, p. 33.

n'arrivent pas à présenter les caractères et surtout les défauts d'une caste. C'est un phénomène de ce genre que s'est proposé de signaler M. Robert de Jouvenel dans un livre déjà ancien, mais qui a paru conserver assez d'actualité pour mériter une récente réédition. Il y étudie, sous une forme satirique, cette sorte de déformation intellectuelle qui conduit les parlementaires à considérer l'exercice de leur mandat comme une véritable « profession ayant ses usages, ses méthodes, sa filière, et presque sa hiérarchie » ; ils en arriveraient à obéir assez aveuglément à l'esprit de corps pour que la République puisse être définie comme une « grande camaraderie », où « tout s'arrange » par l'effet des relations et des complaisances personnelles (1). Il est à peine besoin de faire ressortir la part de paradoxe que contient cette définition, dont le développement sert surtout à l'auteur de prétexte à déployer les ressources d'une intarissable verve. Il convient simplement de noter la contribution qu'elle peut apporter à l'étude des mœurs parlementaires sous la IIIe République.

* * *

Ce ne sont là, d'ailleurs, que les petits côtés de l'histoire du régime. Sa grandeur la plus incontestée, et qu'il importe de souligner en terminant, réside ailleurs : dans son action diplomatique et dans son œuvre coloniale. Sur ces deux points, et en particulier sur le second, il est difficile de lui refuser l'hommage que commande un simple rappel des faits. Il avait trouvé la France mutilée et isolée à la suite de ses tragiques défaites de 1870. Malgré les préventions que pouvait rencontrer sa forme de gouvernement en dehors de ses frontières, il a réussi à conclure une alliance militaire (1891) avec la plus absolutiste des monarchies européennes, puis à la compléter par une « Entente cordiale » avec l'Angleterre, bornée d'abord au règlement d'anciennes querelles coloniales, étendue ensuite au domaine de la politique continentale, et destinée à se transformer en Triple Entente opposée à la Triple Alliance de l'Europe centrale. Le jour venu d'un conflit dans lequel la France a été entraînée sans l'avoir provoqué, elle a pu ainsi gagner une guerre dont l'issue aurait été fort douteuse si elle s'était réduite aux proportions d'un duel avec l'Allemagne.

Mais c'est dans le domaine colonial surtout qu'elle a offert sous

(1) De Jouvenel, *la République des camarades*, p. 1, 5 et 6.

la IIIe République un réconfortant spectacle : à tel point que l'on a pu sans exagération représenter la rapidité de son expansion d'outre-mer comme « l'un des événements les plus remarquables de toute notre histoire (1) ». Elle a accompli en moins d'une trentaine d'années une œuvre assez considérable à première vue pour absorber l'activité de plusieurs générations. Les occupations successives de la Tunisie en 1881, de l'Indochine de 1883 à 1885, du Congo et du Gabon de 1879 à 1886, du Dahomey en 1892, du Soudan de 1890 à 1901, de Madagascar en 1895, du Maroc de 1907 à 1914 ont marqué les étapes successives d'une épopée, — le mot n'est pas trop fort, — qui a abouti à décupler la population et à centupler presque l'étendue de nos anciennes possessions coloniales, de manière à leur donner les proportions d'un véritable « Empire ». L'œuvre accomplie dans cet ordre d'idées a été d'autant plus méritoire qu'elle a été poursuivie avec une singulière continuité de vues, sans l'appui et presque contre le vœu de l'opinion populaire, hypnotisée depuis 1870 par la menace allemande. Elle apparaît d'autant plus durable qu'elle a trouvé sa consécration dans l'emploi d'excellentes méthodes coloniales, et surtout qu'elle a subi l'épreuve de la Grande Guerre, au cours de laquelle la France a trouvé des ressources du côté où l'on pouvait redouter pour elle des embarras. C'est par cette constatation réconfortante qu'il convient de terminer cette revue des principaux aspects présentés par la IIIe République au cours de sa longue existence, tels qu'il est permis de les dégager des principales publications consacrées à son histoire.

Albert Pingaud.

(1) Recouly, *De Bismarck à Poincaré*, p. 118

RÉCEPTION DE

M. EDMOND JALOUX

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Pour un homme qu'on disait habitué à se mesurer avec les lions, les guépards et les panthères en cage, M. Edmond Jaloux nous parut assez ému en pénétrant sous la Coupole. Il est vrai qu'il n'y affrontait point des fauves rassasiés de chair crue avec lesquels il y a toujours moyen de s'entendre, pourvu qu'on ait un fouet à la main ; il y était attendu par le public à la fois le plus aimable et le plus redoutable, impatient de nourritures intellectuelles, difficile sur la qualité de ces nourritures-là, et il n'avait en main, pour se défendre, que trois douzaines de feuillets imprimés. Il s'en servit si bien que les impatients et les difficiles se trouvèrent apprivoisés en quelques instants et que nous ne vîmes pas manger le dompteur.

J'ai l'air de plaisanter, mais il n'est pas de néophyte, soumis à l'honorable épreuve des pompes académiques, qui ne tremble un peu en échappant au roulement des tambours de la garde pour tomber dans les applaudissements d'une salle frémissante. J'ai, bien des fois, observé le public des premières du palais Mazarin. C'est pendant les longs instants qui précèdent l'heure des discours qu'il sied de l'étudier. On voit, se pressant sur d'étroites banquettes, des dames dont on peut être sûr qu'elles font usage de l'imparfait du subjonctif dans leur conversation et même dans leur langage intérieur ; elles gardent, dans la position difficile où sont leurs coudes et leurs genoux, une aisance de salon ; elles ont un air d'être, depuis trois siècles, en familiarité avec les gens et les choses de l'Académie ; on en prendrait certaines pour des amies de Voiture et de Saint-Amant, d'autres pour des habituées du salon de Mme du Deffand, dans la confidence de Diderot, de Fontenelle et du président Hénault. Auprès d'elles, on aperçoit des hommes réputés pour leur savoir, leur

esprit, la finesse de leur jugement. J'y ai rencontré un ancien préfet de la Seine qui tuait le temps en lisant dans le texte les *Métamorphoses* d'Ovide ; j'y ai vu des princes de l'Église partager leur banquette avec des pontifes de la médecine, des maîtres du barreau s'y trouver épaule à épaule avec de jeunes licenciés. Tout ce monde est passionné de beau parler, avide d'entendre un éloge bien fait, secrètement enclin à souhaiter que la réponse du Directeur ait du mordant, du piquant, du griffant, et, pour tout dire, qu'elle égratigne le nouvel académicien. Si bien qu'en fin de compte le Directeur se trouve être délégué par le public pour mettre un peu de cruauté dans les jeux d'éloquence pour quoi l'on est convié, si bien aussi que nous revenons par ce détour à M. Edmond Jaloux et à ses fauves.

M. Edmond Jaloux a lu, d'une voix qu'il voulait impassible et qu'il n'arrivait qu'à rendre doucement monotone, un des plus beaux essais critiques que nous eussions entendu développer en séance de réception académique. Si c'est là le langage qu'il tient à ses panthères, on comprend pourquoi il s'est, jusqu'à présent, tiré de leurs griffes sans une égratignure. Il fallait l'entendre célébrer Paul Bourget avec une chaleur qu'il combattait lui-même à la façon de ces pompiers qui allument des incendies pour la joie de les éteindre ; parfois il élevait le ton, il s'émouvait aux beautés mêmes de son texte ; on pouvait croire qu'il allait vibrer et nous faire vibrer avec lui ; mais tel un diapason qu'on touche du doigt pour en interrompre le frémissement sonore, il s'arrêtait brusquement sur la voie d'enthousiasme où nous nous apprêtions à le suivre.

Il apparaissait que M. Edmond Jaloux tenait à demeurer dans les limites de la critique et à n'y échapper que pour y rentrer aussitôt avec délectation. Cet homme sensible est maître de lui plus qu'on ne l'eût pu croire, à en juger par l'émoi qu'on lisait sur ses traits. Songez qu'il est arrivé à nous faire oublier, pendant une heure et quart d'horloge, qu'il était Marseillais. Il a fallu que M. Georges Lecomte le lui rappelât avec une sévérité des plus amusantes pour que nous en fussions convaincus.

M. Georges Lecomte était, comme on dit, dans une forme excellente, et, de lui et de M. Edmond Jaloux, on en venait à se demander si ce n'était point lui le Méridional. Il tirait de sa réponse, comme d'un carquois, des traits dont il criblait le nouvel élu ; nous en suivions la trajectoire de la tribune où il siégeait au banc où la victime les recevait : toujours fidèle à son système d'impassibilité, M. Edmond Jaloux ne bronchait pas. Et M. Georges Lecomte de redoubler de

piques et de pointes : « Quoi ! monsieur, vous êtes Marseillais, et vous ne célébrez pas Bourget avec l'accent de la Cannebière ! Vous êtes Provençal, et l'on vous prend pour un Hindou méditatif !... » M. Edmond Jaloux ne sourcillait toujours pas. M. Georges Lecomte, qui est Bourguignon, s'entend à merveille à dire avec une bonhomie courtoise ce qu'un autre risquerait de rendre insupportable à la victime. Il faut être d'un pays de bon vin, d'une région de France où fleurit la vigne sur des coteaux ensoleillés, pour être cruel avec tant de gentillesse, pour taquiner avec tant de secrète tendresse.

D'ailleurs, M. Georges Lecomte nous donna la mesure de ce que pouvait être la générosité de son cœur quand il ajouta à l'éloge de M. Edmond Jaloux, — car il y vint enfin, — la louange d'une bonne douzaine d'écrivains aujourd'hui disparus, qui n'avaient point siégé sous la Coupole, et celle d'une autre douzaine d'écrivains, bien vivants, qu'il avait l'air de souhaiter d'y voir siéger. Un des lauréats de ce palmarès se trouvait être assis devant moi ; je l'observais : il prenait visiblement plaisir à entendre son nom retentir sous ces voûtes académiques, et son plaisir se manifestait par la façon qu'il avait de baisser les paupières en simulant de n'avoir rien entendu ; mais ses mains tremblaient.

De M. Edmond Jaloux il était question, également, et dans des termes qui faisaient oublier les pointes du début. Toutefois, tel était l'art avec lequel M. Georges Lecomte mêlait la personne du récipiendaire à celle de ses propres amis, que nous ne savions plus, à un certain moment, si c'était M. le chanoine Mugnier qui avait les honneurs de la séance ou bien M. Jaloux. Nous buvions, non du vin, mais du lait : mettons que ce fût lait de Bourgogne. Après la savante leçon de M. Edmond Jaloux, nous étions à la récréation : nous goûtions les agréments d'un discours qui passait de la malice à la gravité, qui amusait et émouvait, qui accrochait au passage, comme des notes de soleil, les noms de Renoir, de Pissarro, de Monet, de Sisley et de Berthe Morizot, et qui se terminait par une analyse pénétrante des sentiments et des idées de Paul Bourget. Un discours très français, car on sait que l'esprit français est comme l'eau d'une rivière touchée par les rayons du jour : sa surface miroite et attire d'abord le regard, mais bientôt elle livre à celui qui se penche vers elle le mystère de ses profondeurs, et celui-là reste étonné qu'une eau qui brille soit une eau qui vit.

MAURICE BEDEL.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *Le Simoun*, pièce en 14 tableaux de M. H.-R. Lenormand.

Je ne crois pas qu'en inscrivant *le Simoun* à son répertoire, la Comédie-Française lui ait rendu service. Lorsque la pièce de M. H.-R. Lenormand fut créée par Gémier, il y a une quinzaine d'années, elle fit époque par l'originalité de sa conception : on accepta le scabreux de la donnée générale et de certaines scènes. Je sais bien qu'avec le temps tous les effets s'atténuent. Il n'en reste pas moins que, dans le cadre de la Comédie-Française, telles hardiesses, acceptées ailleurs, donnent l'impression de ne pas être à leur place.

La pièce est trop connue pour qu'il soit besoin d'en rappeler autre chose que les grandes lignes. Le personnage central, Laurency, a aimé passionnément sa femme, Yvonne, qui l'a trompé. Il a fui, loin, encore plus loin, et s'est établi négociant dans le Sud algérien. Dix-huit ans après, sa femme étant morte, il s'avise de faire venir la fille née de ces tristes amours, Clotilde. Dès qu'elle arrive, et au premier regard, il est frappé de l'extraordinaire ressemblance de la jeune fille avec sa mère. En l'embrassant, ce n'est pas elle, c'est cette mère qu'il croit presser sur son cœur. Et cette confusion, entre la vivante et la morte, ne laisse pas d'être terriblement gênante.

Tout de suite Laurency explique à Clotilde qu'il a pour maîtresse une métisse, Aiescha, dont elle devra accepter la présence, et dont il ne redoute pour elle ni l'ignoble voisinage, ni la furieuse jalousie.

Cependant un incident lui décèle la présence au fond de son cœur d'un sentiment qu'il ne s'avoue pas à lui-même. L'agha étant venu lui demander, pour son fils Giaour, la main de Clotilde, il entre dans une colère soudaine et tragiquement révélatrice.

La pièce se poursuit en brefs tableaux qui ont pour objet d'évoquer l'âme musulmane, sentencieuse et fataliste, sous les traits de

personnages représentatifs : prophètes et pouilleux. L'un d'eux, qu'on s'étonne de trouver sur notre première scène, nous transporte au seuil d'une maison mal famée. Et à mesure nous apparaît, dans ses conversations désolées, ses plaintes et ses gémissements, le complet désarroi du malheureux Laurency, conscience désemparée, et devenu une loque humaine.

Mais voici la scène terrible, d'où la pièce tire son titre. Le simoun s'est déchaîné. On l'entend souffler, siffler, gronder : il fait battre les portes et ondoyer les toiles à grand fracas. Cette fois, tout le monde est fou. Laurency croit tenir dans ses bras sa femme au lieu de sa fille. Et Clotilde, qui nous a paru jusqu'ici supporter fort allégrement le climat et garder sa fraîcheur et sa pureté de petite Française, prend le chemin du bled embrasé, pour aller rejoindre le prince charmant qu'est le jeune Giaour. Mais à peine a-t-elle fait quelques pas, elle tombe frappée à mort par le poignard empoisonné d'Aiescha.

Sur ce drame de la déchéance humaine, tel le Destin sur la tragédie antique, plane un acteur invisible et toujours présent, ce climat torride, hostile à l'Européen, qui débilite les forces, irrite les nerfs, dissout les consciences. On y assiste troublé soi-même, mal à l'aise, accablé. Est-il vrai que notre armature morale soit assez fragile pour ne pas résister à quelques degrés d'élévation du thermomètre ? Se peut-il que la vie aux colonies ressemble à un tel enfer ?... Après cela, à cause de cela, nous n'avons garde de contester la puissance d'évocation d'une telle œuvre. Il reste qu'elle n'est pas de celles que notre grande scène nationale a pour mission de nous proposer en modèles.

La mise en scène, dont l'importance est ici capitale, est digne de tous éloges. On a sans cesse sous les yeux un décor et une lumière qui sont les meilleurs commentaires du drame. L'interprétation, très soignée, manque d'harmonie. M. Clariond (Laurency) passe d'une diction le plus souvent trop basse et confidentielle à de soudains éclats de voix. Mlle Ventura (Aiescha) est, au contraire, continument et uniformément bruyante. Mme Madeleine Renaud promène à travers la pièce la grâce et l'aisance d'une Parisienne en croisière. M. Escande est un séduisant Giaour d'une élégance toute conventionnelle. M. Brunot, en vérificateur des poids et mesures, excellent.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LE CABINET CHAUTEMPS ET SA POLITIQUE FINANCIÈRE

Le gouvernement Blum n'étant pas « un ministère comme les autres », il n'était pas possible de s'en débarrasser, si néfaste qu'il apparût depuis longtemps, en appelant au pouvoir un cabinet que soutiendrait une majorité nouvelle ; il fallait donc que l'on trouvât en lui-même son antidote. Le 5 mars, M. Léon Blum et M. Auriol avaient annoncé et promis une profonde modification dans la politique économique et financière, leurs amis socialistes et communistes ne leur ont permis de la réaliser que dans une mesure insuffisante. Une saine politique financière, en effet, postule une politique générale qui crée les conditions nécessaires au redressement et qui s'interdise toute concession aux passions révolutionnaires. Le ministère Chautemps est-il en mesure de procéder à la pénible liquidation de la néfaste expérience Blum ? C'est le problème d'aujourd'hui.

Les obstacles qui se dressent devant lui, qui ne les voit ? M. Chautemps, en qualité de ministre d'État, faisait partie du cabinet Blum et en a donc approuvé, au moins par son silence, les actes. Comment pourra-t-il diriger une politique nettement différente ? Un ministère Blum avec Chautemps ou un ministère Chautemps avec Blum, n'est-ce pas bonnet blanc et blanc bonnet ? Deux choses pourtant diffèrent profondément : l'orientation et l'ambiance. Le gouvernement de M. Léon Bum n'était parlementaire et constitutionnel qu'en apparence et par les formes extérieures ; il était, en réalité, surtout avant le 5 mars, un essai de dictature socialiste et révolutionnaire. Que le chef du ministère ne soit plus le même, n'appartienne plus au même groupe, ce n'est pas un détail, c'est un fait capital, d'autant plus que M. Camille Chautemps est un homme de gouvernement plus qu'un homme de doctrine ; il représentait, dans le cabinet Blum, l'élément modéré et, dans une cer-

taine mesure, modérateur. Avec lui, c'est l'élément le plus sage qui prend le gouvernail. Que M. Vincent Auriol ne soit plus ministre des Finances, c'est aussi une satisfaction pour tous ceux qui apportent en cette délicate matière autre chose qu'un esprit de parti et que des méthodes de réunion publique, et qu'il soit remplacé par M. Georges Bonnet, dont les principes et la compétence sont notoires, c'est une autre garantie.

Quant à l'ambiance, elle est changée. Les radicaux-socialistes ne sont pas très fiers d'avoir ouvert, pour des raisons d'intérêt électoral, les portes de la cité aux éléments subversifs et ils sont disposés, dans la mesure du possible, à limiter et à réparer les dégâts, car ils appréhendent avec raison que leur clientèle électorale ne les leur reproche. Les chefs socialistes, eux, savent fort bien, quoi qu'ils en disent, qu'ils ont conduit le pays aux abîmes financiers et, au moment où ils se sentaient acculés aux inéluctables conséquences de leurs erreurs, ils ne sont pas fâchés de passer la main, quitte à accuser ensuite leurs alliés radicaux de trahir la démocratie ; car telle est la bonne foi des partis !

Le groupe socialiste, qui avait promis monts et merveilles quand il était dans l'opposition, s'aperçoit que son programme est incompatible avec l'ordre financier et que même les résultats qu'il se flatte d'avoir obtenus risquent de disparaître dans la ruine générale. Le cabinet Blum était acculé à une impasse dont sa querelle, voulue et préparée, avec le Sénat, a révélé l'aspect tragique : impasse financière avec la caisse vide et l'impossibilité d'emprunter ; impasse sociale avec la loi des 40 heures devenue la loi des cinq jours, une production française réduite, la hausse incoercible des prix et la nécessité d'une nouvelle dévaluation du franc dans des conditions plus défavorables encore que la première. Dans le cabinet Chautemps et plus encore dans le pays, les socialistes vont prendre le rôle de censeurs, ceux « qui n'ont pas voulu cela » et qui sont partis parce qu'on leur refusait l'emploi des moyens de coercition pour « faire payer les riches ». Pour le moment, ils dissimulent leur déconfiture et masquent leur retraite avec des airs de bravoure et des attitudes arrogantes. C'est M. Lebas qui, à Roubaix, ameute ses troupes socialistes contre le Sénat et que le nouveau président du Conseil est obligé de désavouer. C'est M. Léon Blum à qui incombait, en sa qualité de vice-président du Conseil, de lire au Sénat la déclaration ministérielle et qui se récuse parce que, au début de la séance, le président Jeanneney devait faire entendre la juste protestation

de la Haute Assemblée contre le langage incorrect et inconstitutionnel de M. Lebas. C'est M. Auriol qui s'indigne parce que le Sénat avait voté l'affichage du discours de M. Abel Gardey et qui avoue par là reconnaître son œuvre dans le tableau trop exact qu'en a tracé le rapporteur général. Il s'agit de « crâner » pour réconforter les militants et, comme l'a dit M. Blum, de « préparer l'avenir ». L'avenir, c'est d'abord le Congrès de Marseille où il s'agira d'expliquer aux amis de M. Marceau Pivert l'utilité de l'intermède Chautemps, les finesses du jeu parlementaire et la nécessité d'une participation socialiste au nouveau gouvernement. L'avenir, ce sont les élections cantonales de cet automne et la succession du cabinet Chautemps de concert avec le camarade Thorez et les communistes pour qui cependant M. Léon Blum n'a pas une particulière dilection. Mais si le parti radical-socialiste se ressaisit et si les groupes modérés savent éclairer le pays, il se peut qu'il y ait loin de la coupe aux lèvres.

Le point de vue des socialistes est très simple, du moins celui qu'ils adoptent à l'usage de leurs électeurs et de leur propagande. Au meeting du 24 juin, M. Jouhaux, au nom de la C. G. T., est venu affirmer la volonté d'action politique du syndicalisme ouvrier : « La C. G. T. saura rester vigilante pour qu'il ne soit pas dévié de la route tracée par la volonté du pays, par le suffrage universel dont l'expression ne doit pas être bafouée par les oligarchies financières et par les ploutocraties industrielles. » Position essentiellement révolutionnaire, car la C. G. T. n'est pas, que l'on sache, un organe constitutionnel chargé de faire respecter les volontés du suffrage universel. Position, convient-il d'ajouter, nettement contraire aux intérêts professionnels des travailleurs que la C. G. T. se pique de défendre, car la dévaluation de la monnaie et la détresse économique sont incompatibles avec de hauts salaires. M. Thorez, au nom du parti communiste, a donné l'assurance de son appui au nouveau gouvernement « dans la mesure où il assurera la défense des conquêtes sociales de notre peuple, la réalisation des revendications encore inscrites au programme du front populaire et le redressement financier aux frais des riches ». Telles sont les limites étroites dans lesquelles socialistes et communistes entendent enfermer l'action du cabinet Chautemps. Saura-t-il et pourra-t-il s'en dégager ?

Le ministère s'est présenté le 29 juin devant les Chambres. De la déclaration ministérielle il y a peu de choses à dire, sinon qu'elle exprime en termes clairs les conditions dans lesquelles le cabinet Chautemps arrive aux affaires ; continuité de la politique sociale et

de la politique extérieure du précédent gouvernement ; nécessité impérieuse et immédiate d'un redressement financier. Toute la question était de savoir comment M. Chautemps et ses collaborateurs entendaient le redressement financier. MM. Rist et Baudouin, dans la lettre par laquelle, le 14 juin, ils donnaient leur démission de leur fonction au Comité de gestion du fonds de stabilisation, avaient indiqué la seule voie qui restât ouverte. La crise aiguë de la trésorerie, l'inquiétude croissante pour la stabilité du franc, y disaient-ils en substance, sont telles que les mesures préparées par le gouvernement sont inopérantes. « Les notes des 20 mars, 12 avril et 15 mai indiquaient des remèdes qui, alors, auraient pu être suffisants, mais qui ne le sont plus. Un temps précieux a été perdu qui ne peut plus être rattrapé. » Des mesures exceptionnelles de trésorerie s'imposent à très bref délai ; « elles doivent être comprises dans un plan d'ensemble comprenant un relèvement sensible des impôts à rendement immédiat, d'importantes augmentations de tarifs des services industriels et concédés, une liberté plus grande laissée aux mouvements du franc. Cet ensemble doit former un tout indivisible, précédé d'une déclaration qui, en disant la totale vérité au pays, affirmerait solennellement que le retour, par étapes assez rapides, au complet équilibre budgétaire, — les seules dépenses exceptionnelles de la défense nationale devant être couvertes par l'emprunt, — doit être dorénavant pour tous la loi suprême, quelque dure qu'elle puisse être. »

M. Georges Bonnet, arrivant d'Amérique, avait à choisir entre ce programme et la continuation de la politique de M. Auriol. « Il suffit d'énoncer le programme des experts, écrivait M. Frossard, le 24 juin, pour que la contradiction éclate avec le programme dont le Conseil national socialiste exige la réalisation intégrale. Si M. Georges Bonnet choisit le plan des experts, il se heurtera tout de suite au *non possumus* résolu du groupe socialiste et de ses ministres. S'il choisit le programme du front populaire, on ne voit pas pourquoi ses chances d'aboutir seraient plus fortes que celles de M. Vincent Auriol. » En face de ce dilemme, MM. Chautemps et Bonnet choisirent, dans ses grandes lignes, le plan des experts.

Le nouveau gouvernement a donc opté pour la seule solution qui fût une solution. Les déclarations sincères du ministre des Finances et du président du Conseil, le discours magistral de M. Paul Reynaud à la Chambre, celui, d'une si accablante précision, de M. Abel Gardey au Sénat, ont montré qu'à une situation désespérée convenaient seules des mesures radicales et immédiates. La France a perdu, depuis

1934, la moitié de l'encaisse or de la Banque. Le déficit du budget ordinaire de l'année courante sera entre 7 et 8 milliards, le découvert du budget extraordinaire de 8 milliards et demi. Le Trésor aura, d'ici la fin de l'année, à supporter 9 milliards d'avances à diverses collectivités et 10 milliards 600 millions d'échéances exigibles. Le budget de 1938 se présente avec un découvert initial de 50 milliards. Le fonds de stabilisation est épuisé ; du 1er au 22 juin, il a perdu 5 200 millions d'or ; du 22 au 28 il a dû jeter sur le marché 2 milliards et demi de métal. Le fonds épuisé n'a pu être reconstitué que par prélèvement sur l'encaisse or de la Banque. A l'heure où le ministre parlait, il restait 20 millions liquides dans les caisses de l'État et on avait dû faire face aux paiements de la journée par une avance de la Caisse des dépôts et consignations.

En présence de cet effroyable bilan, le gouvernement prend ses responsabilités. « On a pu penser un moment, déclare M. Chautemps, que plusieurs voies s'ouvriraient à nous. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui... Des mesures de contrainte dans un moment de panique financière iraient à l'encontre du but poursuivi. La voie de la liberté nous est seule offerte. Elle impose de lourds sacrifices. Le gouvernement remplira tout son devoir envers la démocratie et fera tout pour que les sacrifices exigés soient les moins lourds et les plus équitables possibles. Il y a toutefois une limite, que je me dois de faire connaître au pays, à cet effort de justice. Cette limite est marquée par la nécessité impérieuse de la réussite de nos projets. »

En présence de cette situation loyalement reconnue par le gouvernement, M. Paul Reynaud concluait son discours par cet avertissement : « Demain, la France apprendra que sa monnaie a fait les frais de la politique de ces derniers mois. L'heure est venue de nous élever au-dessus des soucis de doctrine. Nous sommes tous d'accord pour dire que la paix sociale n'est pas possible, si la classe ouvrière est malheureuse. Il faut tenter de maintenir les réformes sociales, mais, pour cela, le gouvernement n'a pas le droit de se tromper. Un premier échec s'est traduit par une punition sévère : une nouvelle dévaluation et illimitée cette fois. Un second échec aurait des conséquences encore plus redoutables. La France n'a plus les moyens de se tromper encore. » La Chambre et le Sénat, — ce dernier après un saisissant discours du rapporteur, M. Abel Gardey, que la France aurait dû lire sur les murs de ses mairies si le Sénat n'avait voulu ménager les susceptibilités de M. Auriol, — ont accordé au gouvernement les pleins pouvoirs pour réaliser un redressement

financier dans des conditions particulièrement difficiles et pénibles.

Quelles sont les grandes lignes de ce programme, le meilleur sans doute dans la détresse où la politique Blum-Auriol a mis la France, mais qui marque une phase désastreuse de notre histoire financière ? Tout d'abord, le franc est « décroché » de l'or, c'est-à-dire qu'il devient une monnaie libre, flottante, qui cesse d'être convertible en une quantité déterminée d'or. C'est le cas de la livre sterling que le gouvernement britannique n'a pas cherché jusqu'ici à stabiliser légalement mais que, en pratique, le fonds d'égalisation maintient à un niveau à peu près constant ; mais l'Angleterre a toujours eu une politique financière admirable et elle a toujours subordonné sa politique générale aux besoins de sa politique financière ; elle a une organisation bancaire de premier ordre, une industrie rénovée, des institutions stables, un esprit public expérimenté et sage. L'opération sera certainement beaucoup plus difficile à mener à bien chez nous dans une atmosphère empoisonnée par les passions politiques et les haines sociales ; mais c'était le seul moyen d'arrêter les sorties d'or dont le rythme s'est dangereusement accéléré en ces dernières semaines. Si l'on s'était contenté de dévaluer le franc, il aurait fallu laisser sortir l'or. Un échange de lettres avec les banques d'Angleterre et des États-Unis établit que l'opération s'accomplit dans le cadre intact de l'accord tripartite.

Voici donc le franc devenu une monnaie flottante, une monnaie sans garde-fou, en un temps où nombreux sont les fous qui s'agitent par le monde. A travers les révolutions et les guerres du XIXe et du XXe siècle, le franc a pu subir des vicissitudes, se trouver exposé à des hasards, il a surnagé et avec lui s'est maintenue la fortune de la France, parce qu'il est resté en rapports constants et fixes avec l'encaisse-or. Cette encaisse, il a fallu de longues années pour la constituer, mais l'imprudence de quelques brouillons l'a fait fondre comme glace au soleil. Si une telle opération a été favorable à l'économie britannique, c'est qu'elle s'est faite dans des conditions très différentes et que le fonds d'égalisation a eu à lutter bien plus souvent contre la hausse que contre la baisse du change. Ni en Angleterre, ni aux États-Unis la monnaie n'a été abandonnée sans défense aux forces qui pouvaient l'entraîner et, d'ailleurs, l'intention de M. Georges Bonnet n'est pas de laisser vagabonder le franc ; le fonds de stabilisation n'est pas supprimé ; on se préoccupe de le reconstituer et il continuera de surveiller le marché des changes. Malgré les précautions, le franc, devenu monnaie de papier « souple »,

est plus exposé aux attaques et plus fragile. Un tel système, comme l'a dit M. Gardey au Sénat, exige un assainissement financier complet et durable, sans lequel « l'inflation inévitable aurait tôt fait d'engloutir à la fois l'économie et la monnaie ».

Le franc détaché de l'or, c'est sans doute un moyen d'éviter la faillite complète, mais c'est d'abord et en soi une calamité, comme le dit avec raison M. Frédéric Jenny, dans *le Temps*, une catastrophe nationale, la sanction de la détestable politique du ministère Blum. La livre, qui valait 110 francs 55, a immédiatement bondi à 129 ; le franc subissait donc une diminution de valeur de 14 pour 100, et cela neuf mois après une dévaluation de 33 pour 100. Le franc de 1928, le franc Poincaré, est amputé de 42 pour 100 de sa valeur. Les conséquentes sociales sont désastreuses : ruine de la classe moyenne, diminution, sans profit pour personne, de son pouvoir d'achat ; acheminement, comme en Allemagne, vers la prolétarisation. Les conséquences politiques sont, par le chemin presque obligé de l'autarchie économique, le glissement vers la dictature. La première république française est morte de la banqueroute des assignats ; la république allemande est morte de la dépréciation du mark ; c'est sur cette pente que nous pousse la folie socialiste : ce qui reste de nos libertés y périra. M. Léon Blum aura beau s'expliquer, rectifier, épiloguer, comme il vient de le faire à Bordeaux, son nom restera attaché à cette catastrophe nationale. Puisse l'histoire du franc Bonnet être moins désastreuse que celle du franc Auriol !

L'inflation monétaire s'opère massivement par une avance de 15 milliards de la Banque de France à l'État. C'était le seul moyen de procurer à la trésorerie une aide indispensable. La politique financière du précédent cabinet avait rendu impossible tout emprunt intérieur ou extérieur. On peut espérer, si le nouveau ministère y tient la main et si la situation s'éclaircit, une hausse des rentes qui permettrait des conversions ultérieures. Des impôts nouveaux ou des majorations d'impôts anciens permettront d'atténuer le déficit du budget et seront un acheminement vers le retour à l'équilibre. On donne « un tour de vis » à l'impôt sur le revenu ; mais comme c'est immédiatement que l'on a besoin d'un accroissement de recettes, c'est surtout aux impôts indirects que l'on recourt. On s'efforce de comprimer les dépenses. Certaines dépenses se trouveront automatiquement réduites par le jeu de la dévaluation ; d'autres ne seront relevées qu'après certains délais. Que ne supprime-t-on les emplois inutiles créés par le front populaire pour satisfaire sa clientèle ! Si

les affaires reprennent, — elles reprendront si la politique le leur permet, — on peut escompter certaines réductions de dépenses. On revisera certains programmes trop vastes ou on les échelonnera sur un plus long temps ; on éludera certaines promesses imprudentes. Bref, le programme Bonnet est le moins mauvais qui puisse être préparé dans la détresse où nous a mis le gouvernement Blum. Mais pourra-t-il être appliqué ?

C'est une question de politique générale. Ou bien le cabinet Chautemps sera rapidement emporté, ou bien il se mettra résolument à sa besogne d'assainissement, brisera les résistances qu'il ne pourra pas faire plier, et pratiquera la politique financière qui s'impose, et cela entraînera dans la politique générale des conséquences telles que le front populaire n'y survivra pas. Si opportunistes que soient leurs chefs, voit-on les socialistes et les communistes renoncer même temporairement aux parties de leur programme qui servent le plus utilement à leur propagande ? Accepteront-ils l'impopularité de mesures fiscales regrettables, mais indispensables, telles que le relèvement du prix du tabac ? La baisse du franc va inévitablement provoquer les réclamations des syndicats ouvriers et des syndicats de fonctionnaires : excellent terrain pour les intrigues des agitateurs professionnels, prétexte commode à des troubles dans la rue. Il n'existe pratiquement aucun moyen de faire rentrer les capitaux que la politique révolutionnaire a effrayés et qui ont émigré, ou plutôt il n'y en a qu'un, le retour à la confiance. Dans la fable de La Fontaine, c'est le bienfaisant Soleil et non le brutal Borée qui force le voyageur à ouvrir son manteau.

On constate partout une reprise des affaires. Les capitaux, si l'on cesse de les effrayer, s'emploieront volontiers en France et l'or reviendra dans les caisses de la Banque. Techniquement, les circonstances sont favorables ; seule une mauvaise politique peut faire échouer l'opération de salut. D'un côté est l'intérêt le plus certain de la France et les principes financiers les moins douteux, de l'autre les illusions d'une idéologie condamnée par l'expérience de tous les peuples et les passions destructrices que le front populaire a déchaînées. Il ne peut s'agir d'une pause ou d'une trêve : l'œuvre de réparation à accomplir exige des années de prudence et d'ordre. Voici les Chambres en vacances. Le pays attend anxieusement que M. Camille Chautemps et son équipe donnent la mesure de leur capacité d'action et de leur autorité.

L'EUROPE ET LA GUERRE D'ESPAGNE

Le conflit d'idéologies que M. Chautemps cherche à apaiser, mais qui, malgré lui, oppose une moitié de ses collaborateurs à l'autre et divise profondément le Parlement et le pays, n'est-ce pas le même qui sépare les nations en deux camps adverses et qui met en danger la paix de l'Europe ? Nous avons brièvement rapporté comment, au moment où l'Angleterre se montrait satisfaite de la rentrée de l'Allemagne et de l'Italie au comité de non-intervention et se réjouissait de la venue annoncée de M. de Neurath à Londres, un brusque revirement se produisait dans la politique de Berlin ; le ministre des Affaires étrangères renonçait à son voyage, l'Allemagne et l'Italie annonçaient qu'elles étaient résolues à reprendre leur liberté d'action. Du jour au lendemain, la tension diplomatique révélait une situation dangereuse ; dans les derniers jours de juin, l'inquiétude à Londres était extrême et l'on s'attendait à une rupture des négociations avec toutes ses conséquences. Depuis lors, la diplomatie a réussi tout au moins à gagner du temps, ce qui semble prouver que, du côté de « l'axe vertical », on y regarde à deux fois avant de pousser les choses à leurs extrêmes conséquences.

Que s'est-il donc passé ? Il faut tenir compte d'abord de certains facteurs psychologiques qui, dans les régimes personnels, sont parfois prépondérants. Des informations concordantes laissent croire que M. Hitler, en présence des cercueils des trente et un marins du *Deutschland*, aurait manifesté une très vive et d'ailleurs légitime émotion et se serait promis de punir leurs meurtriers en aidant au succès des adversaires du gouvernement de Valence. L'incident des torpilles du *Leipzig* lui aurait fourni l'occasion souhaitée. De cette affaire, qui n'a jamais été éclaircie, personne ne parle plus. Nous voulons bien croire qu'il y eut des torpilles, mais qui les a lancées ? Étaient-elles chargées ? Pourquoi manquèrent-elles leur but ? Le gouvernement de Valence offrait de prouver que ses sous-marins n'étaient pas en croisière le jour où se serait produite la tentative d'agression. L'Allemagne n'a pas voulu d'une enquête qui pourtant aurait pu donner des résultats intéressants. En n'insistant pas, elle a donné l'impression que ses griefs, en l'occurrence, étaient peu fondés ; elle a préféré généraliser le problème. Ce qu'elle cherche, selon sa tactique habituelle, c'est une *Kraftprobe*, une épreuve de force.

La France est embourbée dans une crise ministérielle et dans des

embarras financiers. On croit volontiers, à Berlin, que l'on se bat tous les jours dans les rues de Paris et que la révolution communiste est proche. On sait d'ailleurs que la Russie, où Staline a fait fusiller plusieurs chefs de l'armée, est hors d'état de faire sentir son poids en Europe ; l'Angleterre est loin d'avoir achevé son réarmement. Le moment ne serait-il pas propice à un succès diplomatique décisif, même au risque d'entraîner la guerre. C'est exactement d'un raisonnement de même nature qu'est sortie la guerre de 1914, dont l'Allemagne porte intégralement la responsabilité ? La mission de l'Allemagne nationale-socialiste est, au dehors comme au dedans, l'extermination du communisme ; elle doit la poursuivre en Espagne en favorisant autant que possible le succès du général Franco, auquel la prise de Bilbao semble donner des chances sérieuses de l'emporter définitivement. Avec une Espagne qui serait fasciste, — c'est du moins ce que l'on croit en Allemagne et en Italie, — la péninsule ibérique deviendrait l'alliée des Puissances de « l'axe vertical » dont la position dans la Méditerranée se trouverait singulièrement renforcée, même si l'Allemagne et l'Italie n'y acquéraient aucun territoire, ni aucune base navale. Et voici précisément le point où apparaît le danger : le renforcement de la puissance allemande et italienne dans cette Méditerranée qui est la route indispensable de leurs communications avec leurs empires respectifs, l'Angleterre ni la France ne peuvent l'admettre. L'indépendance absolue de l'Espagne est un axiome permanent de leur politique. L'Angleterre n'a pas chassé Napoléon d'Espagne pour y tolérer M. Hitler ou M. Mussolini.

Que telles soient bien leurs préoccupations dominantes, le Fuhrer et le Duce ont pris soin de nous en avertir eux-mêmes en s'adressant à leurs peuples. Le 25 juin, M. Neville Chamberlain qui, pour la première fois, prenait la parole comme Premier ministre dans un débat de politique extérieure, apportait une déception aux Allemands qui, on ne sait pourquoi, s'imaginaient qu'ils le trouveraient plus malléable que M. Anthony Eden. Son discours, très modéré mais très ferme, ne cachait pas les inquiétudes du gouvernement, mais indiquait la politique que l'Angleterre, d'accord avec la France, entendait suivre. Dès lors que l'Allemagne et l'Italie ne participent plus effectivement au contrôle naval, l'Angleterre et la France proposent d'en assumer seules la charge et insistent pour obtenir au plus tôt le retrait des combattants étrangers. On eut encore, à cette séance, la surprise d'entendre M. Lloyd George dénoncer le manque de droiture de la politique allemande et demander

que l'Angleterre et la France résistent avec franchise, « et même avec brutalité », aux volontés des dictateurs. M. Eden enfin défendit la politique de non-intervention qui, bien qu'elle n'ait joué qu'imparfaitement, a sauvé la paix, et montra la situation devenue plus dangereuse depuis la rupture de l'accord du 12 juin.

C'est surtout en réponse à ces paroles prononcées aux Communes que le Fuhrer, présidant à Wurzbourg, avec M. de Ribbentrop à ses côtés, une de ces manifestations grandioses qui constituent la vie politique des Allemands, dirigea son véhément discours. Le Reich, dit-il en substance, a fait l'expérience des organismes collectifs ; il s'en détache résolument. « En de pareils cas, à partir de maintenant, nous assurerons nous-mêmes la liberté, l'indépendance, l'honneur et la sécurité de la nation ; nous nous protégerons nous-mêmes et, grâce à Dieu, nous sommes aujourd'hui assez forts pour pouvoir le faire. » Ainsi la paix est à la merci du moindre incident ; si les avions de Nuremberg reparaissaient dans le ciel, le Fuhrer ne consulterait personne et ne se fierait à aucun organe collectif : l'Allemagne agirait. Si l'on n'était habitué aux violences de langage de M. Hitler et si l'on ne tenait compte de l'ambiance dans laquelle la harangue fut prononcée, on devrait conclure que la guerre est proche. Et ce fut, à Londres, l'impression dominante.

A la séance du Comité, le 29 juin, M. de Ribbentrop et M. Grandi criblèrent de critiques la proposition anglo-française et laissèrent prévoir que l'Allemagne et l'Italie demanderaient la reconnaissance du gouvernement du général Franco comme belligérant. La discussion fut ajournée au 2 juillet. La veille, M. Mussolini lui-même publiait dans le *Popolo d'Italia* un article très violent où il expose son point de vue sur la question du retrait des « volontaires » étrangers d'Espagne. Il s'y refuse nettement ; ils sont au service de Franco et ne dépendent que de lui. M. Mussolini, piqué au vif par l'affaire de Guadalajara et par les critiques d'ailleurs excessives que la presse, dans certains pays, a publiées contre les soldats italiens, veut que le bolchévisme soit écrasé en Espagne et qu'il le soit par les Italiens. Ce sont, dit-il, les rouges qui ont donné à la lutte ce caractère en proclamant qu'ils voulaient écraser le fascisme. La France et l'Angleterre, qui demandaient la non-intervention, déclaraient en même temps que, « en hommage aux principes, — qui ne sont plus tellement immortels, — de leur régime, elles n'avaient pas les moyens d'empêcher les départs des volontaires, les collectes d'argent, les meetings de solidarité ». Il accuse la France d'avoir violé l'engagement de ne pas

envoyer de volontaires, tandis que lui-même le respectait. Maintenant, la lutte ne peut plus être arrêtée. Il y aurait, d'après M. Mussolini, 20 000 à 25 000 étrangers de chaque côté. Les rappeler serait impossible. L'article se termine ainsi : « Tout ce qui pouvait être fait du côté franco-anglais pour donner la victoire aux bolchévistes de Valence a été fait. Et nous ajoutons que du côté italo-allemand, tout ce que l'on pouvait faire pour isoler l'incendie espagnol a été fait. Maintenant la parole est au canon. Une nouvelle et grande Espagne est en train de surgir dans le sang et les ruines. La tentative bolchéviste d'invasion de la Méditerranée a été enrayée. »

Opposer fascisme et bolchévisme et conclure que l'un des deux doit triompher, c'est schématiser outre mesure une situation aussi complexe que dangereuse ; c'est proclamer inévitable la guerre générale dont M. Farinacci, déclare, dans un article du *Régime fasciste*, qu'il faut saisir l'occasion favorable ; c'est assumer la plus effroyable responsabilité. Si l'article de M. Mussolini était moins violent, on pourrait le discuter. Concédons-lui que certains ministres du cabinet Blum ont commis des imprudences, mais la politique de la France a toujours tendu à isoler le conflit et à assurer la paix. Faut-il donc renoncer à tout espoir ? La réunion du 2 juillet a encore abouti à un ajournement et M. de Ribbentrop a présenté des contre-propositions dont le point principal est la reconnaissance aux deux partis de la qualité de belligérants. Ce plan italo-allemand a été jugé inacceptable. Mais, en attendant la réunion plénière du Comité fixée au 8 ou au 9, la diplomatie cherche une solution. M. Eden a déclaré, dans un discours, que l'Angleterre, en plein accord avec la France, poursuivait un double but : circonscrire la lutte, maintenir l'intégrité de l'Espagne et sauvegarder les intérêts britanniques dans la Méditerranée. Au fond, il n'est aucun gouvernement qui ne souhaite trouver une issue et éviter le pire, et la preuve, c'est que l'on prolonge les négociations en se gardant de rompre. Épreuve de force. Pour épargner à l'Europe le retour périodique de telles crises, il faut, une bonne fois, résister. Mais il faut aussi trouver une solution qui ménage tous les amours-propres. Pour qu'une épreuve de force puisse aboutir à un résultat favorable, il importe qu'il n'y ait ni vainqueur ni vaincu.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

inte-
usso-
erait
fait
es de
tout
fait.
pagne
lché-

deux
aussi
géné-
sciste,
yable
it, on
abinet
France
done
abouti
propo-
partis
jugé
é fixée
éclaré,
France,
l'inté-
lans la
uhaite
n pro-
force.
rises, il
olution
e force
ait ni

LA

E

n'es
dra
vie
esc

Les
Gra
plu
à u
Le
eu
ne
un
de
tri
cil
ve
ga
vi

LA NOUVELLE ARCHE DE NOÉ

TROISIÈME PARTIE (1)

I

Encore une pluie qui charge notre mâture gémissante. Pourvu qu'aucune tornade n'accoure de l'horizon et ne surprenne nos vieilles toiles ! Le véritable hivernage n'est pas proche, mais je crains tout de même. Que deviendrait ce petit peuple de bêtes attachées, encagées dans les vieilles caisses à claire-voie que j'ai pu récolter au hasard des escales ?

L'hippo renifle la joie qu'il éprouve dans l'humidité. Les singes acceptent la pluie en silence, tout recroquevillés. Grand Dieu, que de singes ! De quoi amuser les enfants de plusieurs capitales et tenir compagnie, avec mes perroquets, à une société de vieilles filles... Ils approchent de la centaine. Leur état n'est pas mauvais. A peine trois ou quatre d'entre eux sont-ils enrhumés. S'ils toussent, je dois éviter qu'ils ne contaminent tous les autres. Les soigner moi-même est un métier dangereux. M. Corvadier m'a bien recommandé de me laver après les avoir touchés : leurs maladies de poitrine se transmettent aux hommes. Et Dieu sait s'il est difficile de guérir même un rhume sous les tropiques... ! Je ne veux pas les compter : si l'équipage se trouve dans l'obligation d'en détruire, j'ignorerai à jamais le nombre des victimes.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 juillet.

Et c'est ainsi que le remords s'installe à nouveau dans ma pensée. Mes bêtes sont-elles heureuses ? Sont-elles vraiment malheureuses ? Quelle va être leur vie dans les jardins et les parcs zoologiques ? N'est-il pas cruel de les séquestrer ou bien l'état de nature leur est-il plus cruel encore ?

Si je récapitule ma jeune expérience et si je réfléchis, je constate que la nature est souvent une marâtre envers ses enfants. Sans compter les multiples désagréments de la vie, au cours de laquelle beaucoup d'animaux sauvages, sauf l'éléphant, le rhinocéros, le boa et le lion, sont persécutés par la peur d'être attaqués, privés de sommeil par l'angoisse de chaque minute, la nature se montre terrible aux petits. Quel est le déchet parmi les nouveaux-nés des animaux ? Considérable, énorme. Un couple de rats, si la famille ne subissait pas de pertes, donnerait plusieurs centaines de milliers de rats en très peu d'années. Et ce serait la fin de notre monde, à nous. Or, dans la réalité, il n'échappe guère que quelques individus. Un couple de lions, à raison de six lionceaux par portée, devrait fournir à la brousse, en douze ans, une tribu de près de quatre cents lions. Quel bétail, quelle tribu d'hommes serait capable de s'opposer à ce déchaînement de forces ? En réalité, il en reste deux ou trois. Et ce ne sont pas les fusils ni les flèches des chasseurs qui font tout ce massacre. Il n'est que de voir téter une portée de ces futurs rois : ce sont toujours les deux plus forts qui accaparent les tétines de la mère. Et cette mère ne se mêle jamais de défendre les plus faibles et de les empêcher de mourir d'inanition.

Que dire aussi des mâles d'antilopes qui, aux premières gambades sérieuses des faons, s'empressent de crever, à coups de cornes, la panse des futurs concurrents... Non, tout n'est pas tendre dans la nature ! A suivre les drames de la plaine, de la savane et de la forêt, on comprend parfois pourquoi certaines espèces se sont soumises à l'homme et lui restent fidèles, malgré les colères du maître, malgré l'abattage à jour fixé, au centre même de la brousse à travers laquelle la fuite serait chaque jour si aisée...

Voilà ce que je me dis souvent, lorsque les heures s'écoulent doucement comme la petite brise à travers mes voiles, pendant qu'Émile joue devant moi, grimpe sur mes genoux, déjà familier, quémandeur et si léger, le panache de sa queue en

point d'interrogation, comme celle de nos écureuils. Son œil futé m'assure que la navigation près d'un homme est moins périlleuse que la recherche des graines dans les palmiers...

Quant à Koffi, détaché, il a passé l'inspection des singes, l'œil méfiant, les muscles en défense : il n'a jamais vu tant d'espèces réunies. A la première occasion, je prendrai parmi ces derniers les individus les plus sauvages et les remettrai dans la brousse, sur le bord d'une rivière ou d'un marigot. Nous verrons bien comment ils apprécieront la liberté.

Nine, traînée par son grand frère en exploration, ne goûte pas du tout la présence de ces singes aux gestes innombrables, de l'hyène hagarde, du porc-épic vraiment trop mobile, des sangliers d'eau rapidement turbulents. La calao même l'effraie, car l'habitant de la forêt prend moins peur du danger véritable et coutumier que des objets et des êtres même inoffensifs qui lui sont inconnus.

Entre les mille réflexions qui m'assaillent, les menus soins donnés à mes bêtes et les discours que je leur tiens pour les distraire et les habituer à ma voix, je cultive avec amour quelques plantes à fleurs que j'ai mises en pots, ou plutôt en touques vides à pétrole, devant ma cabine. Certaine de ces plantes n'a jamais de fleurs. Ce sont les feuilles des bouts de branches qui se font plus claires, plus tendres et semblables à des pétales. De plus, on dirait que tout l'arbuste a été aspergé de gouttelettes acidulées, tant il y a de taches blanches sur le fond vert sombre du feuillage.

Le cuisinier consent à tirer de l'eau douce de nos barriques avec le canon de fusil coudé qui sert de siphon. Il le fait sans hâte, par quoi il manifeste son mauvais gré. Pour lui, c'est de l'eau perdue. Le Noir ne comprend pas la fleur. Je n'ai encore pu découvrir ce mot dans leurs langages que j'entends. En revanche, on y parle autant de fruits que d'enfants.

Après le Libéria, le temps fraîchit un peu vers le soir. La goélette se balance, les mâts frémissent, les cordages crissent. Domingo fait raidir les haubans. Si j'étais riche, je changerais les ridoirs et quelques autres agrès.

Cette brise me comble d'aise. Rien n'est plus pénible ici que de naviguer vent arrière ou trois-quarts arrière. La chaleur devient alors écrasante. Il est vrai que je me tire d'affaire en me faisant inonder souvent avec de l'eau de mer. Un des

matelots, qui me sert de doucheur, prétend toujours que j'ai le corps blanc comme de la chaux. Il dit « la sô », et manque chaque fois d'imagination. Il me demande :

— Si on te gratte un peu fort, le sang ne jaillira-t-il pas ?

Et il rit de toutes ses dents pointues, ses dents de fils de cannibale.

Cependant, comme la brise ne mollit pas et que nous éprouvons pour la première fois de notre traversée l'effet conjugué du tangage et du roulis, voici qu'un grand silence tombe sur le bateau. Plus de singes dans les haubans ni sur les basses vergues : ils se sont réfugiés dans les encoignures, à ras du pont. Ceux qui sont en cage deviennent subitement tristes. Chacun d'eux se contracte pour tenir le moins de place possible.

Les mouvements du navire sont vraiment bien mesurés, mais leur régularité semble affecter tous les êtres qui, pourtant, dans leur brousse, usaient à longueur de journée de la souplesse des branches, et dont les longues chutes, d'un arbre à l'autre, favorisaient plutôt la digestion.

Nine languit, accroupie à l'entrée de ma cabine. Koffi ne gambade plus, ne plaisante plus. Il flaire le pont pour y retrouver son centre de gravité. Puis, il finit par s'écrouler contre le bastingage, la tête dans les épaules, la lippe molle, l'œil à demi voilé, le poil un peu fou, une main à terre et retournée, l'autre qui gratte mélancoliquement un pied, puis l'autre pied, sans doute pour rétablir la circulation du sang...

Je lui offre une cigarette. Il soupire et me dit, d'une voix éteinte et l'œil vitreux, que je suis cruel. Koffi, les singes et la plupart des animaux sont malades : ils ont le mal de mer. Le petit hippopotame du Niger n'est peut-être pas atteint. Mais comme il glisse, il s'est couché, la tête à plat sur le pont, sans pensée. Ses gros yeux rouges regardent je ne sais quoi à travers moi.

Le chevrotin, les antilopes et le potamochère essaient de maintenir leur aplomb et oscillent sur leurs sabots fendus et pointus. Aucune fierté dans leur regard.

Je me penche sur le panneau de la cale : le buffle oscille dans son *box*, l'œil vague, les cornes à plat, le cou tendu, comme un muet qui voudrait prononcer un discours. Le tas d'herbe, devant lui, est intact. J'en profite pour descendre le

caresser. Il demeure indifférent à mes avances, sans même la réaction de force qui marquait jusque-là nos colloques.

La panthère est pelotonnée dans un coin de sa cage, le poil bourru, l'œil mystérieux. Souffre-t-elle ? Pense-t-elle à ses sous-bois ombreux ? En a-t-elle assez de mes volailles plumées et rêve-t-elle de viandes surprises et saignantes ? Si elle éprouve pour la première fois la sensation qui met à mal les autres bêtes, sait-elle comment et pourquoi elle n'est pas à son aise ? La souffrance des bêtes est-elle capable de révéler l'état de leur âme obscure ? Ce qui demeure obscur pour nous, l'est-il entre les animaux d'une même espèce, entre les représentants d'espèces diverses ?

Les questions arrivent encore en cohue devant cette bête que je n'ai pas encore rencontrée en liberté, quand, soudain, je me sens repoussé de la caisse contre laquelle je suis appuyé. Une violente secousse : c'est l'hippo nain qui a projeté ses trois cents kilos contre les parois, à seule fin de me faire sentir que je suis un intrus.

Celui-ci n'est pas abordable, mais c'est au moins une brute en bonne santé.

Je remonte sur le pont. La brise se maintient. Nous taillons de la route. La vieille goélette devient un noble coursier. Elle dépasse ses possibilités. Toutefois, l'escale ne fera de mal à personne : la manœuvre de la pompe ne laisse guère de répit aux deux hommes disponibles de l'équipage.

Les grues couronnées ont rabattu leur toupet et agrandi leurs yeux d'or. Samô, l'éléphanteau que je n'avais pas aperçu, à l'abri d'une vieille toile se tient assez bien. Le pas oscillant de ses ancêtres et la fréquentation des marécages lui ont donné un cœur plus solide. Il ne fait plus mine de me fouailler avec sa trompe quand je lui présente des bananes mûres. J'ai passé bien du temps à les lui choisir, dans les régimes verts : il n'est pas ingrat. Avant son départ pour l'Europe, il sera mon ami.

L'hyène bave, mange, vomit, remange : aucune maladie, encore moins un malaise, n'est capable de diminuer sa voracité. Je la caresse au passage, sans conviction. Elle tire sur sa chaîne, par habitude. Elle agissait ainsi avec son maître chéri, le médecin militaire. Il est des êtres qui ne savent pas se rendre amicaux.

Porte-pipe s'est caché dans sa forêt de piquants. Seul, un plat de petits pois fins pourrait le tirer de sa torpeur. Je préfère le laisser jeûner. Il en sera de même pour les autres animaux. Le jeûne est une excellente médication. Beaucoup de bêtes capturées périssent par un régime alimentaire mal compris, établi d'après des sentiments d'homme et non d'après la coutume de la brousse.

Tout à l'heure, mon buffle me faisait penser à ce bœuf qu'un cargo avait embarqué pour la provision de viande du bord. La pauvre bête, saisie par le tangage entre Dakar et Bordeaux, resta huit jours sans avaler une poignée de foin. Je n'aurais jamais supposé une telle résistance à la famine. Pain, son, grain, sel même, tout avait échoué. De dépit, un des maletots présenta au bœuf un paillon de bouteille. Ce fut ce rebut qui rendit au brave animal son appétit, alors qu'on lui avait déjà offert de la paille fraîche. Pourquoi ? Par quel mécanisme de ce cerveau encorné ? Encore des questions sans réponse.

Une des conséquences de ce jeûne, pour le bœuf, fut qu'on ne l'abattit point : il avait trop maigri.

Le nouveau python ne bâille pas : il dort. Il a repris son sommeil interrompu par sa capture. Il se peut aussi que l'air de la mer, auquel il n'est pas habitué, l'engourdisse. Il forme un tas jaune et noir. Les couleurs sont si bien réparties à travers ses écailles que j'admire la nature qui les lui a données, non seulement pour l'aider à surprendre ses proies, mais en même temps pour qu'il soit dissimulé aux yeux de ses adversaires pendant les longues journées de digestion et de sommeil.

Mes petits pythons apprivoisés de Ouidah, je les nourris avec des œufs de poule. Leur grand frère doit mesurer près de cinq mètres de longueur : je ferai mettre dans sa cage deux poulets vivants. Il a passé l'âge et la taille des simples douceurs...

Un des beaux souvenirs de ma traversée sera l'aubade que m'ont donnée ce matin les oiseaux du bord ; non pas les perroquets, mais les petits chanteurs que j'ai recueillis dans les escales. Ils n'ont pas eu l'honneur d'une mention pour la raison qu'ils ne se vendent guère : ils servent plutôt de

gratification aux capitaines qui s'occupent des bêtes qu'ils ont prises en charge. Les indigènes les attrapent avec des pièges-cages qu'ils confectionnent eux-mêmes et dans lesquels l'appât est une poignée de grains aux pays de forêt, une calebasse d'eau dans les pays de savanes.

On dirait que ces oisillons sentent l'approche d'une de leurs terres préférées. La grande forêt se montre surtout propice aux perroquets qui fréquentent la cime des arbres, décortiquent aisément les dures amandes et sont amateurs de grands voyages. Plus hospitalière aux oiseaux chanteurs est la demi-savane de Guinée, la forêt claire où les graminées ont le droit de vivre, où poussent le riz et le mil des indigènes. L'oisillon ne se nourrit pas de bananes, comme les singes, ni d'ignames comme les sangliers et les lièvres, ni d'amandes à coques dures comme Émile mon écureuil de palmiers Malgré les rapaces dont le vol est plus large, plus menaçant, la savane est vraiment la patrie des bêtes et des oiseaux.

Tout mon petit monde ailé a compris, ou plutôt senti. Les oiseaux de mer, plus nombreux, nous avertissent de la présence d'îles et de rochers. Leurs cris stridents orchestrent assez bien les roulades des chanteurs gris, dont la merveilleuse voix compense la légère disgrâce du plumage. Ce réveil en mer, au milieu des chants et des pépiements d'oiseaux, est une faveur du destin. Je suis sûr que c'est là un bon présage. Ma croisière est heureuse. Elle va finir en beauté...

La seule ombre au tableau vient de la toux de Nine. Je lui applique de la teinture d'iode sur la poitrine, entre les poils noirs, sur sa peau bistrée. Elle se laisse faire et me témoigne de la reconnaissance par des embrassements d'une tendresse maladroite qui me mouille les yeux.

Conakry. C'est la grande ville : deux bonnes douzaines de maisons à étages, y compris la résidence du Gouverneur, la mission catholique et les anciennes maisons de commerce, une suite de jolies baraques en forme de villas distribuées le long de larges avenues, le tout dans un immense parc tropical qui sert de décor à cette petite capitale de la Guinée.

Une lettre de M. Corvadier m'y attendait, ainsi qu'un avis du consignataire de navires qui s'occupe du vapeur *Ternoe*. Ce cargo, sur lequel je devais embarquer tous mes

passagers à destination du nord de l'Europe, aurait du retard, me dit-on, et ne toucherait pas Conakry. En revanche, je dois aller accoster le *Sophia Kouppa*, cargo grec qui sera en charge dans quinze jours en Casamance. Encore peu habitué à mon commerce, je ressens de la joie à l'idée que mon « Arche de Noé » ne va pas encore se vider de son contenu animal, alors qu'une réalisation prochaine devrait seule me réjouir.

Je reçois des nouvelles de France, qui datent de trois mois. On m'annonce des morts. On meurt donc aussi en Europe, même en pleine jeunesse ! Paris a été inondé par sa vieille petite Seine. Tout arrive... Je voudrais que les morts et les catastrophes de « là-haut » m'affectent : je n'y parviens pas. Nous vivons vraiment ici dans un autre cycle de préoccupations. Je ne m'en plains pas et réserve ma pitié pour ceux que tourmentent outre mesure les absents.

Notre correspondant me livre un pauvre chacal, deux chats-tigres et un magnifique lionceau du Soudan. Il s'excuse.

— Le caoutchouc est en hausse, me dit-il. C'est pourquoi les indigènes ne se dérangent plus pour chercher et apporter des bêtes. C'est une marchandise de temps malheureux. Aujourd'hui, l'indigène qui ramasse une livre de caoutchouc gagne plus qu'en faisant un long voyage pour nous apporter un guépard... Et puis, ils sont devenus orgueilleux... Ils me rient au nez quand je leur parle de ce trafic. Attendez un peu que le caoutchouc baisse ! Alors, M. Corvadier en aura, des bêtes, et pour rien...

C'est un Grec qui tient une petite boutique et un bistrot pour indigènes. Rien de son ancêtre Ulysse. Nos affaires sont vite réglées.

Après un dimanche passé en ville, un des seuls dimanches à terre de cette croisière, je repars. Nous avons embarqué les bêtes, de l'eau douce, de l'herbe fraîche et de nombreux paniers d'oranges et de citrons, des régimes d'excellentes bananes, des provisions de bouche, des cabris pour mon jeune lion, pour la panthère et les autres carnassiers.

Il est temps que je transborde ma cargaison. Si mes nouvelles recrues en sont encore à la surprise, mes premières bêtes finissent par s'ennuyer à mon bord. Ce n'est pas toute la vie que de recevoir de la nourriture. On voudrait bien aussi participer aux bruissements de la brousse, entendre les feuilles

mortes glisser entre les feuilles vertes, les voir faire une descente en spirale, jouir des ombres et des rayons de la forêt, aller, revenir, s'arrêter, faire croire que l'on pense, comploter des projets énormes et ridicules. Quand on est un animal, on ne s'ennuie pas comme les hommes, pour les mêmes objets. Surtout, on ne sait pas que l'on s'ennuie. Et l'on s'ennuie tout de même, par les pattes, par les poils, par les griffes, les oreilles, les cornes, par le ventre et le museau...

* * *

Combien de kilomètres avons-nous parcourus jusqu'ici ? Je joue au marin en calculant les distances, à l'aide de mon vieux petit atlas scolaire. Notre croisière animale compte déjà entre deux mille cinq cents et trois mille kilomètres.

Les îles de Loos, que les Anglais nous donnèrent en échange de Fachoda, ont disparu à l'horizon. Il me faut surveiller les rations des bêtes et l'arrimage des provisions.

Au moment où j'arrive vers mon petit hippo, que j'appelle toujours *Old Calabar*, en souvenir des pontons, je lève soudain la tête : jamais un matelot n'a pompé avec tant d'ardeur. Je regarde l'homme et ne le reconnais pas. Je l'interroge : il s'arrête de pomper et me répond par des cris indistincts. Le second, Bilima, me rejoint et m'explique que c'est un volontaire. En Europe, nous appelons ce genre de voyageurs : un passager clandestin. Il est muet, mais pas sourd. Il comprend le patois portugais et le mandingue. Son intention, me fait-on comprendre, est de retourner dans son pays, quelque part, plus haut. Et il montre vaguement le nord.

En réalité, il a été accepté par mon équipage, comme pompier de remplacement, car notre vieille *Henriette* fait eau chaque jour davantage. L'homme est presque nu, seulement protégé à la ceinture par une bande de vieille toile à voile. Il est magnifiquement bâti, un hercule moyen à tête bestiale, tout juste à deux échelons au-dessus de Koffi. Mais dans ses yeux brille une flamme de bonté étonnée, de dévouement suave qui me touche directement. Un enfant de la nature, un homme primitif est devant moi, en pleine confiance. C'est un beau spectacle, antique et très pur.

Pour me témoigner sa bonne volonté, il se remet à pomper avec une vigueur à laquelle nous ne sommes pas accoutumés.

J'appelle le capitaine et veux discuter d'une paye, si minime soit-elle. Au mot de *diniero*, qui en patois portugais de la Côte signifie : argent, mon sauvage se met à hurler, à gesticuler, comme si on le forçait à marcher sur des braises. Par signes, par onomatopées, il me fait comprendre qu'il ne veut que manger et s'habiller.

A regret, je lui donne un vieux pyjama : il va être laid, autant que moi, tandis que, nu, il offre au soleil un corps de demi-dieu. Quel est son nom ? A-t-il même un nom ? On l'interroge. Il essaie d'exprimer des mots, il bégaie :

— Assissicio !

Nous raccourcissons. On l'appellera : Assicio. Dès que je prononce son nom, il lâche la pompe pour sauter en l'air et danser. Il est heureux, il répète :

— Assicio ! Assicio !

Nous n'avons jamais su la signification de ce mot étrange. D'où vient-il ? Quelle est sa race ? L'énigme sera peut-être résolue si, un jour, dans une escale, des parents ou des amis le reconnaissent. Je vais lui confier la charge de nourrir le lionceau : un tel garçon doit être inconscient et impavide. Cela va très bien ensemble.

Ce sauvage qui méprise l'argent possède une faculté d'ingurgitation qui dépasse toute idée. Il boirait l'huile de palme à l'écuelle, s'il osait ; il y plonge les doigts avec volupté. Le chat du Cameroun le regarde faire, curieusement, en attendant sa part de poisson et de riz.

Quant au chien, méprisé par ses anciens maîtres depuis des siècles, il se tient assis, les oreilles basses, le nez en l'air, à l'écart des hommes. Il est plus à l'aise lorsque le cuisinier m'apporte mon plat de riz au poisson arrosé de citron. Le pauvre animal au poil jaunâtre, bien que toujours secoué de frissons, a vite compris que la race des hommes à peau claire fournit de meilleurs amis que les hommes à peau sombre. Entre les deux espèces, peut-on confondre ceux qui vous mettent dans une cage de fer en face d'une panthère et ceux qui vous en retirent ?...

Je dois prendre beaucoup de précautions pour le caresser : il redoute chaque fois d'être battu. Sa timide confiance finit par me faire plaisir. Je l'amène près du jeune lion. Aucune frayeur supplémentaire : il sait aussi que ces grosses bêtes ne

mangent pas toujours les chiens maigres et tremblants. Les rapports de causalité sont courts, mais solides dans la cervelle d'un chien que la suprême injustice du sort a mis dans la brousse africaine plutôt que dans le château d'un squire écossais...

Le vent de mer est plus vif au cours de nos nuits. La fraîcheur augmente. Cet abaissement de température me fait l'effet d'une cure de montagne. Il y a trois mois que je n'ai pas respiré un air frais. Je serais parfaitement heureux si Nine ne toussait pas en dépit de la teinture d'iode et des couvertures dont je la protège.

* * *

Ce qui vient d'arriver au gros serpent me confirme dans la conviction que tous les êtres vivants n'ont pas une commune mesure de sensibilité. Qu'on n'aille donc pas me parler d'égalité dans la douleur ! Rien ne me fera croire que le serpent boa et une femme nerveuse sont sur le même plan. Voici plutôt l'événement.

Pour nourrir mon grand reptile, j'avais donc fait mettre deux poulets vivants dans sa cage. Au bout de deux jours, il ne les a même pas regardés. La fraîcheur lui est-elle plus pénible qu'à mes petits pythons fétiches de Ouidah ? Le fait est que ceux-ci avalent régulièrement, sans le casser, un œuf de poule. Ils ne le font éclater que dans l'arrière-gorge, gonflée comme une de ces cloques obtenues par les enfants en aspirant un caoutchouc, et rejettent ensuite la coquille.

Notre grand serpent, lui, dédaigne les œufs et ne voit pas ses deux poulets. Il dort. Bien entendu, le cuisinier ainsi que le matelot qui soigne ce côté du pont se sont bien gardés de donner du riz aux volailles. Quand on doit être avalé par un serpent, on n'a pas besoin de manger...

Alors, qu'est-il arrivé ? J'ai tout simplement trouvé les deux poulets en train de tuer bel et bien le grand, l'immense serpent.

L'affaire a dû commencer à l'aube, par un coup de bec, droit sur la boucle la plus ronde, sur l'anneau le plus puissant du reptile. Je suis arrivé trop tard pour savoir lequel des deux a osé le premier : je l'aurais gardé pour la reproduction...

Une fois la peau crevée, la question n'a pas traîné. Maintenant, les dégâts sont irréparables. C'est même pourquoi

j'ai laissé continuer l'expérience. Chez ces poulets, la cruauté a été un auxiliaire de la faim. Désormais, je dirai : cruel comme une poule, plutôt que : cruel comme un tigre.

L'un après l'autre, les poulets ont ainsi picoré le dos du grand serpent, lequel n'a pas réagi. Est-il engourdi par la fraîcheur ? Je ne veux pas croire qu'il soit dégoûté de sa captivité, car je me refuse toujours à prêter aux bêtes des sentiments proches des nôtres. Ce sont rarement les mêmes raisons, en dehors des fonctions élémentaires, qui nous font agir dans les mêmes circonstances, elles et nous.

Les poulets ont donc percé la peau, taillé dans la chair blanchâtre. Pas une goutte de sang n'a coulé. Un trou s'est creusé, à loger le poing d'un homme fort, dans l'énorme muscle dorsal du serpent. Encore une autre pièce perdue ! Le reptile n'a même pas dérangé un de ses anneaux pendant que les volailles picoraient l'étoupe grasse de sa chair, jusqu'aux vertèbres...

Les poulets se redressent, tout ragaillardis. Je les donne à l'équipage avec défense au cuisinier de me servir du riz qu'ils auront assaisonné. Le serpent va crever. Je leur en fais aussi cadeau, avec un sac de sel. Il va crever sans s'en douter. La mort ne paraît pas être cruelle aux reptiles.

Allongé sur le pont, celui-ci mesurait plus de quatre mètres. Koffi a été pris d'une frayeur panique à sa vue. Pauvre Koffi ! Que va-t-il devenir, lui, en Europe ? Acteur ou cycliste dans un cirque. Il oubliera les cigarettes que je lui donne de temps en temps et dont il renvoie la fumée, au grand ébahissement des singes et de l'équipage...

Tout va bien, excepté l'état de Nine. Je crains pour sa vie, je suis même très inquiet. Le serpent n'était pas quelqu'un. C'était une longue bande de vertèbres, de chair et de peau bien dessinée, une étroite cervelle et une gueule extensible. Nine est plutôt une enfant. C'est terrible de voir mourir un enfant. J'en ai vu mourir, que m'apportaient des négresses abandonnées et silencieuses : elles ont leur manière à elles d'être affolées dans leur tendresse maternelle. Eh bien ! ces petits noirs semblaient déjà dominés par la fatalité. Ils ne bougeaient pas, ne cherchaient même pas un recours près de leur mère.

Nine représente assez bien, dans son espèce, une fillette de quatre ans ; tandis que Koffi est un gaillard qui tiendrait tête facilement à un de nos garçons de douze et même de quatorze ans. Elle ne tousse plus, mais crispe ses mains sur sa poitrine. Elle a lacéré le petit vêtement que je lui avais fait confectionner par le cuisinier du bord avec un coupon de finette acheté dans un comptoir.

Toute une histoire, cette minuscule camisole, mauve et et rose comme pour une jeune négresse convertie... Koffi a été très jaloux. Il est resté nu, lui : et ça ne lui convenait pas du tout. Alors, il tourmentait Nine, par des agaceries à demi distraites.

Pour remonter le moral de la petite, je lui ai payé un de ces colliers de perles de verre dorées que les Syriens vendent aux négresses. Cela fait des parures pour femmes coquettes et pauvres, et remplace les bijoux d'or fin, d'or filigrané, d'or forgé, que portent à leur cou et à leurs oreilles les femmes du Sénégal, vaniteuses au possible.

Nine a beaucoup admiré mon cadeau. Toutes les femelles de chimpanzés sont folles de perles dorées. Cela lui a donné de la joie pour deux jours. Elle en a oublié de tousser.

Et puis, le mal est revenu, un mal que ne mettent pas en fuite les perles du cou, les perles d'oreilles, ni les gros paquets de verroterie dont les femmes noires s'entourent aussi les hanches pour se rendre opulentes.

Depuis quelques jours déjà, Nine n'absorbe que des boissons chaudes, de mon lait condensé que ne boit plus guère aucune de mes bêtes. Chaque fois que la douleur la saisit, elle s'efforce d'arracher le mal installé dans sa petite poitrine velue et carrée. Elle a maigri, terriblement. Sa tête est démesurée. La proportion de la calotte cranienne et des mâchoires est presque à notre honte. Une seule mais essentielle différence : je n'ai jamais senti, sur le devant, cette fontanelle qui palpite chez nos bébés et qui m'effrayait tant, quand j'étais jeune, chez un de mes petits cousins. Le cousin est en passe de devenir ingénieur, tandis que Koffi est toujours un grand enfant qui fumera peut-être un jour des cigares et prendra ses repas devant deux mille personnes, — mais qui restera toujours un enfant.

Les expressions de Nine sont démesurées, comme son

crâne. Ses yeux marrons se voilent à moitié dès que la souffrance monte. Elle grince des dents, s'arrache les poils du torse. C'est terrible de voir ça et ne pouvoir rien qui soulage ce petit être !...

Je suis comme les Noirs, je ne comprends pas la mort. Malgré les tombes d'Européens que j'ai trouvées un peu partout au cours de mes randonnées, malgré la mort récente de Delmotte et sa démission sans paroles, je ne peux pas concevoir un instant que la vilaine histoire me touche de près. Je n'ai point peur de ma propre mort, non point par courage, mais parce que je suis attiré seulement par le positif et que le négatif me fait horreur. Comme les Noirs, je n'imagine pas le néant de la mort. Ici, la vie éclate, victorieuse et simple, dans les grandes forêts, dans la savane où les herbes et les céréales poussent à vue d'œil au moment des pluies. Et si une mort survient, chez un arbre, par exemple, c'est pour fournir de l'engrais nécessaire à un autre arbre ou lui laisser l'espace dans sa montée vers la lumière.

Nous voici à la fin d'un de ces jours torrides auxquels succèdent des heures de fraîcheur subite. La mer ne garde pas longtemps les rayons du soleil, comme font les masses du sol. Le couchant est rouge. L'hivernage s'annonce par des couleurs violentes. La surface des eaux est noire comme de la poix. J'ai l'impression que nous flottons, par miracle, sur un univers en gésine.

La petite camarade de Koffi souffre toujours. Les crises, d'abord espacées, reviennent maintenant tous les quarts d'heure. Alors, ce petit être, qui ne m'a pas jusqu'ici montré beaucoup d'affection, que je croyais stupide, me tend les bras dans les moments d'accalmie, veut m'embrasser pour me remercier des soins que je lui donne. Nine me tend ses lèvres, qui s'allongent démesurément et se posent sur mon cou...

Et quand la crise revient, elle fait affreusement grincer ses mâchoires, tandis qu'un rictus de douleur découvre ses gencives où ne sont pas encore placées toutes ses dents.

Au dehors, mes Noirs se perdent en palabres. Je n'appelle personne au secours de Nine. Lequel d'entre eux comprendrait ma sollicitude envers une bête qui n'est pas un cheval ?

Leurs bœufs mêmes, si utiles mais peu glorieux, ils ne les soignent guère...

Nine agonise. Ses crises reviennent toutes les cinq minutes, si violentes qu'elle casse son beau petit collier de perles creuses, plus brillantes que de l'or vrai. Je le remonte, pour lui faire plaisir, encore une fois. Je ne sais si elle s'en aperçoit.

Dans les moments de répit, je n'ose plus soutenir son regard anxieux. J'ai beau imaginer qu'elle ne pense rien, affirmer qu'elle ne souffre pas comme nous, je ne puis arriver à croire qu'elle ne maudit pas les hommes qui l'ont arrachée à la forêt, qui lui ont donné des habitudes auxquelles rien ne la préparait. Je sais bien que d'autres petits de sa race sont atteints par les fraîcheurs de l'aube, le jour où les mères ne les abritent plus de leur poitrine carrée, de leur sein penché ; je sais bien que je lui ai, pour ma part, toujours fourni un asile confortable, alors que les membres de sa tribu en sont restés, depuis des millénaires, au nid plat, fait de branchages et d'herbes, sur lequel on s'étend pour dormir, la tête appuyée sur un bras en guise de coussin ; je sais parfaitement que, n'ayant jamais su construire un toit de chaume, même aussi simple que celui des derniers parmi les hommes noirs, un abri comparable, même de loin, à celui des ombrettes ou des castors, ces imitations d'hommes sont trop souvent secouées par la toux au cours de leurs palabres et de leurs discussions ; je sais enfin que, certains jours, la tribu s'éloigne d'un corps noir et refroidi après l'avoir recouvert de feuilles et de branchages pour qu'il soit dérobé à la vue des grands rapaces ; je sais aussi que la famille s'enfuit alors dans un autre district emportant une tendresse perdue, mais qu'elle oublie vite les jeux futiles d'un petit qui avait jusque là échappé à la panthère et au serpent. Je n'ignore rien de tout cela, et pourtant je ne peux m'empêcher de frémir en face de cette mort qui n'est petite que pour nous, les hommes, et qui, pour Nine, est totale. Je suis peiné, rempli de gêne, comme si j'étais vraiment responsable.

Voilà, tout est fini. J'ai même éprouvé une sensation d'apaisement quand la petite n'a plus souffert, quand elle n'a plus bougé, quand elle est restée là, sur ses couvertures, — un petit corps noir et gris, avec une grosse tête d'enfant séparée du reste par un collier d'or bien net, bien brillant...

II

Le besoin d'eau douce, de fruits, de poulets et d'herbe fraîche, nous a fait aborder la terre dans un petit rio dont l'embouchure est située en face de l'archipel des Bissagos. C'est une vieille femme qui règne sur ce district, plus par la sorcellerie que par le pouvoir que lui laissent les Portugais. Sa résidence est en retrait de la côte, suivant la précaution que prenaient autrefois les villages noirs bâtis hors de la vue des frégates et des corvettes.

Le nom de la vieille femme, Djitébo, est marqué de rouge par M. Corvadier. Je ne devais donc pas beaucoup compter sur ses ressources. Or, elle m'a vendu un jeune guépard, un serval, deux petits phacochères, un couple de chiens de prairie, animaux fort rares, un jeune chimpanzé qui remplacera Nine, un marabout qu'elle a gardé dans sa cour et que l'on nourrit de poisson frais.

Plusieurs de ces bêtes ont été capturées à des journées de marche dans l'intérieur : la vieille sorcière a dû les exiger d'un chef plus reculé qui ne trafique jamais avec la mer.

On la croit visitée par le dieu suprême qui, chez les Papèles, dépasse en autorité les génies de toute espèce et les mânes des morts. Elle profite avec bonhomie, en présence des Blancs, de ses prérogatives divines, mais n'oublie pas de discuter âprement ses intérêts. Tout ce qui me restait de tabac en feuilles, de savon, de sucre, de poudre et de plomb n'a pas suffi à payer ses bêtes. A vrai dire, ma cargaison n'était plus importante. En fin de compte, j'ai dû me défaire d'un de mes fusils. Ce n'est pas trop cher pour réparer mes dernières pertes.

A voir la joie d'un vieil homme qui assiste Djitébo, j'acquiers la certitude que j'ai fait un grand honneur à un prince consort nourri d'huile et de vin de palme, gras comme un porc à l'engrais, qui transpire sans trêve et s'évente avec une queue de bœuf.

La déesse m'a pris la main et m'a donné une corde. Au bout de la corde se trouvait un cochon noir. C'est un cadeau de satisfaction. Elle me donne aussi le tabouret de bois sculpté sur lequel je suis assis pendant nos palabres : les lignes en sont pures et magnifiques.

Malgré ces élans d'une hospitalité crasseuse et malodorante, bien que divine, je n'ai qu'une hâte : gagner l'estuaire de la Casamance. Les raisons d'optimisme que m'apportent mes dernières acquisitions n'empêchent pas un certain malaise physique de m'envahir. Je suis très fatigué. La quinine même ne chasse pas les angoisses de mon corps. Je ne sais plus ce que je veux. Je cherche à mettre un terme à mon aventure et j'espère pourtant qu'elle durera encore. La terre m'attire et je me sens plus léger d'avoir quitté les hommes avec qui je viens de traiter.

— Sauvages beaucoup trop ! me dit Domingo Mendy qui a déjà oublié les calebasses de leur vin de palme. Où nous allons, maintenant ?

— Carabane ! Il faut y rattraper le *Sophia Couppa.*

— Celui qui charge des arachides... Tant mieux !

— Pourquoi, tant mieux ?

— C'est à Carabane que j'ai été élevé, chez les Pères de la Mission. J'y ai aussi un enfant...

Ce qu'il ne dit pas, et que je sais pour avoir surpris des conversations, c'est qu'il s'y est marié, qu'il a répudié sa femme, la mère de son enfant. Un point de sa vie m'échappe : où a-t-il perdu la main qui lui manque ? Dans quelles circonstances ?... Le vieux Samory n'hésitait pas, pour maintenir l'ordre dans ses territoires, à couper la main d'un homme à son premier larcin ; et je sais que certains petits potentats usent encore de cette répression. Si mon vieux Domingo avait dépassé le vol, s'il avait tué chez ses voisins au temps de sa jeunesse, cela expliquerait aussi la coquetterie qu'il affiche parfois de mettre une fleur rouge à son chapeau crasseux... Cette humanité noire ne manque pas de secrets.

De toute manière, nous allons vivre, attendre un autre navire en pays de connaissance, non loin de l'escale où habite le Syrien propriétaire de la goélette. Il me semble que le destin nous sera plus favorable qu'en terre étrangère. Je laisse donc Bissao et Cachéo, où nous devions relâcher. Possibilités plus grandes de rattraper le cargo grec, ligne directe qui me permet d'éviter des petites îles et des hauts fonds dangereux : tous les calculs sont pour nous. Il nous reste la part de chance qui, en Afrique plus qu'ailleurs peut-être, pèse dans la balance.

Mes bêtes sont, chaque jour davantage, brisées par la traversée. Loin de les exciter, l'air de la mer les rend apathiques. Peut-être aussi la peur atavique des grandes surfaces d'eau les maintient-elle en état de moindre action. Seul, l'éléphanteau se démène un peu plus. Je le gave de manioc que j'ai trouvé à ma dernière escale et dont le goût de châtaigne sucrée lui plaît infiniment. Cependant rien ne le calme.

A quoi est due cette agitation ? Se rend-il compte, dans ses fibres profondes, que ses parents libres sont capables de nager pendant des heures et de traverser de vastes étendues d'eau ? Regrette-t-il sa mère que les hommes ont tuée ou prise au piège ? Je n'approuve pas les chasseurs d'éléphants. Il est vrai qu'un troupeau de ces grosses bêtes détruit journellement un tonnage considérable de verdure, qu'ils ne se gênent pas pour déraciner, broyer, avaler les plantations des indigènes, bananiers, arbres fruitiers et céréales. Cependant, je ne puis m'empêcher de blâmer celui qui les surprend dans leur sommeil et qui s'offre un beau coup de fusil, alors que ces puissantes masses n'attaquent pas l'homme sans provocation. Il vaut mieux que ce soit la mère qui soit morte. Elle serait inconsolable de la perte de ce gros garçon noir qui se balance aujourd'hui sur le pont de mon bateau. Tandis que lui l'a probablement oubliée.

Cependant, pourquoi élève-t-il la trompe à chaque instant pour prendre le vent ? Sent-il la terre, maintenant plus proche de nous ? Regrette-t-il l'atmosphère lourde dans laquelle il baigna dès sa naissance, les lueurs vertes qui descendent de la voûte de verdure et les grands fûts grisâtres des arbres qui virent ses ébats d'enfant ? Je suis certain que, si je le gardais à terre, je m'attacherais fort à ce jeune éléphanteau. Ne me rappelle-t-il pas aussi, d'une autre manière que Koffi, cet excellent M. Rey de Sassandra ?...

Le propre de l'homme, s'il n'est pas amoindri dans ses fibres intimes, est d'oublier la fatigue, l'épreuve, et de chevaucher à nouveau l'avenir. Pendant que nous avançons, doucement appuyés sur tribord par la brise du large, rien ne peut m'empêcher de songer à cette escale de Carabane où nous allons faire halte, nous reposer, ressentir les mêmes apaisements qu'à mes premiers voyages. Joal, Conakry, Sassandra,

Carabane : ces noms évoquent pour moi des villégiatures antiques, comme sonnaient aux oreilles des navigateurs d'autrefois, Candie, Palerme, Alexandrie, Majorque et, plus tard, Lisbonne et Cadix. Je revois déjà les grandes bâtisses en pierre blanchie à la chaux qu'avaient construites les esclavagistes de la fin du XVIIIe siècle. La pierre et les dalles venaient d'Europe à fond de cale des vaisseaux négriers, auxquels elles servaient de lest. Les monceaux de coquilles et d'huîtres que l'on trouve à certains confluents de marigots, cuits au moyen de troncs d'arbres de la grande forêt, fournissaient la chaux. Les toitures étaient faites de planchettes en bois dur, en manière d'ardoises, telles qu'on les utilise dans les pays du nord de l'Europe.

Il me tarde d'être nonchalant, le soir, sur leurs terrasses et d'écouter le bruissement des cocotiers qui aiguisent leurs feuilles au vent de mer, rythmé par de lointains tam-tams, ou les décharges des fusils au cours de cérémonies funèbres. C'est un des pays où j'ai perdu ma montre sans regret, où j'ai fermé mes livres, où j'ai laissé mon encrier se dessécher, mes vêtements se moisir. On y est entouré de vastes superstitions, on y vit parmi les ténébreuses entreprises de nègres qui possèdent des richesses incroyables en bœufs et en rizières, et qui jouent avec la mort. Partout, dans ce pays fantastique, la divinité s'incarne dans une fille noire, pour lutter contre les génies des arbres, de l'eau, de l'air et de la terre, pour libérer des êtres puissants et nus de l'oppression des forces invisibles. La chair y est forte et l'esprit très faible. Les limites de la vie et de la mort y sont assez mal établies... N'est-ce pas à cause de ces étranges détails que mes nerfs et ma pensée sont émus au souvenir des heures passées dans cette escale, à l'idée d'y revenir ?

*
* *

Un coup de vent, une fausse tornade, une sorte de bourrasque sèche a bousculé nos barriques d'eau potable. Trois se sont éventrées. La moitié de notre provision est perdue ; et les bêtes, les singes surtout, consomment beaucoup d'eau. Mendy se rapproche doucement de la côte que nous n'avons plus qu'à suivre pour arriver à l'embouchure de la Casamance.

De temps à autre, un cotre nous croise, venant du nord,

bon vent portant, alors que nous naviguons péniblement « au plus près ». Nous échangeons des signaux, des appels, des salutations. La navigation est plus dense dès que l'on approche du Sénégal, les routes de mer plus fréquentées.

La côte est percée, par endroits, de petits estuaires bordés de noirs palétuviers. C'est au fond de telles découpures de la terre qu'autrefois les négriers arrivés d'Amérique venaient s'embosser, à l'abri des poursuites des frégates anti-esclavagistes. Les multiples canaux qui relient entre eux les estuaires permettaient aux pirogues des potentats nègres d'amener leurs captifs à bord des voiliers sans éveiller l'attention des garde-côtes.

Rien n'est changé depuis un siècle, ni la forêt qui dissimulait les mâts, ni les marées qui portaient les petits navires à l'intérieur et les remettaient en mer, ni les paquets d'huîtres qui s'accrochent toujours aux racines extérieures et aux branches retombantes des palétuviers, ni les lourds crocodiles qui se traînent sur la vase grisâtre inaccessible à l'homme. Rien n'est changé que le trafic : contrebande de tabac, de kola et de poudre au lieu de « pièces d'ébène ». A terre, à Carabane, à Cachéo, à Bissao, les magasins sont restés les mêmes, avec leurs vieux anneaux fixés aux murs et devenus inutiles.

— Nous devrions entrer dans un des marigots pour chercher de l'eau, me dit Domingo Mendy. Les bêtes et les hommes vont en manquer. Nous avons le temps de rentrer dans la passe demain matin, avant midi. Essayer de franchir la barre pendant la nuit n'est pas sûr... J'ai des amis, à terre, qui nous donneront de l'eau et chez qui nous pourrons dormir tout à fait tranquilles... Je ne me fie pas au ciel... Il y aura du vent mêlé à l'obscurité...

Toutes ces raisons me paraissent excellentes. Aucun vapeur ne pénétrera dans le chenal avant le matin. Nous sommes assurés de le rattraper dès demain à midi, en face des wharfs de Carabane.

Et nous voici, deux heures après, mouillés devant un débarcadère à peu près net de vase, le dos aux palétuviers, face aux premiers arbres de la forêt qui borne l'horizon, tout pareils aux forbans de jadis. Une case rectangulaire surmontée d'une croix sert de chapelle au missionnaire de Carabane

quand il visite ses catéchumènes. A moitié dissimulées dans la broussaille, les longues cases d'un petit village laissent échapper de leur chaume des nappes de fumée. Cela sent la terre humide, le bois demi-vert, le riz chaud et le poisson grillé.

Je fais cueillir des huîtres dans les palétuviers. En un instant, j'en ai cent douzaines devant moi. Je dînerai ce soir de coquillages. Le cuisinier fabrique un riz aux huîtres. Pour les ouvrir, il flambe les paquets jusqu'au moment où les mollusques bâillent. La pointe d'un couteau fait le reste. Une calebasse est vite remplie. C'est une friandise appréciée.

Avant la chute du soleil, sur cette eau calme qui glisse vers la mer, installé près du jeune lion, je mange des douzaines de ces petites huîtres qui ont l'aspect et le goût de nos portugaises. Quand je suis rassasié de les manger crues, je les fais rôtir par le cuisinier, et je continue.

Koffi me regarde et se méfie de ces nourritures qui sortent de la pierre. Le chien les avale cuites : il mangerait n'importe quoi. Le chat sans queue, attiré par l'odeur, se souvient de son ancien état de loutre; dégoûté de l'eau mais non des fruits de la mer, il dévore les huîtres crues ou cuites dès que je les lui jette sur le pont. Assicio se gave de ces coquillages. Il me fait imaginer les tribus primitives, aux millénaires passés, qui ne se nourrissaient que de mollusques, praires, huîtres, palourdes, et qui rejetaient toujours les coquilles au même endroit, à l'entrée du village ou aux débarcadères, et que nous retrouvons aujourd'hui en véritables collines.

Les singes nous considèrent tous avec une envie imprécise : ils choisiraient, pour nous tenir compagnie, des bananes. Aucun de ceux qui sont en demi-liberté ne tend ses désirs vers la berge.

Koffi fraternise avec son camarade sauvage. C'est lui qui fait toutes les avances d'amitié. L'éléphanteau lève la trompe : il sent le marécage et la forêt. En bas, l'hippo nain est toujours aussi taciturne et coléreux ; la panthère subit son sort en silence et je me demande ce que doit être son système nerveux, ce que devient le jeu de ses muscles. Les petits serpents sont lovés à cause du vent plus frais ; le porc-épic s'agite sur le pont ; un tour à terre lui ferait le plus grand plaisir. Les chiens de prairie sont renfrognés, les biches inquiètes, l'hyène bave. Le buffle sauvage souffle, mais se

souvient d'une malheureuse expérience le jour où l'eau montait dans la cale et lui mouillait les sabots ; les ombrettes et les grues font preuve de circonspection. Le calao présente à gratter son cimier et son bec. Ce n'est plus un calao de brousse mais un ami des hommes. Quant à Émile, il devient encombrant à force de familiarité : si je ne m'en défendais, il ne quitterait plus mes genoux. On dirait, en revanche, que le jeune lion s'ennuie. L'odeur des bœufs lui vient-elle aux narines ? Il va, vient, retourne s'accroupir, se relève. Je voudrais être riche pour le garder dans ma propre maison...

Maintenant, je suis moins pressé de réaliser mon opération. Tout me paraît plus facile. Partout ailleurs, j'étais en voyage. Ici, je me sens mieux chez moi, tant les premiers contacts de l'homme qui a débarqué sur une terre ont frappé leur marque sur son âme en quête d'émotions. Je voudrais que cette soirée plantureuse et paisible se renouvelle.

...Mendy m'annonce qu'il a retrouvé son ancien beau-père parmi son bétail qu'il tient éloigné de la ville, et que cet homme, point du tout fâché de son divorce unilatéral, va tuer un bœuf pour nous offrir un festin de riz et de viande à notre déjeuner.

Les crapauds du voisinage organisent, à la nuit, un concert énorme et dissonant.

— Ils appellent la pluie, me dit Bilima, le second du bord.

* * *

Dès huit heures du matin, nous sommes descendus à terre. Les hommes sont endimanchés comme des paysans un jour de frairie. Ils ont même cet air gauche de gens qui vont entamer une partie de boules. Les senteurs lourdes de la brousse, humectées de rosée, se mêlent à l'odeur iodée de la marée montante. Au loin, dans la plaine où l'on va bientôt semer le riz, la foule des bœufs meugle. Leurs grandes cornes se heurtent. Les taureaux défient les puissances de la forêt, pendant que les veaux et les génisses prennent leurs ébats. C'est un véritable fleuve de dos roux, jaunâtres, noirs ou blancs, qui s'écoule avec lenteur. Toute la richesse de ce pays broute et piétine le sol.

Sous les arbres du village, grande cuisine. Les entrailles du

bœuf sont déversées à terre. Des gamins noirs, tout nus, jouent avec les boyaux. Une odeur de sang et de bouse fraîche s'insinue à travers la fumée des cuisines. Perchés sur les arbres, les vautours surveillent ce déballage de victuailles. A terre, les oisillons cueillent le riz échappé des calebasses. Des jeunes gens pressés font griller des morceaux suiffeux qui grésillent sur les braises. Affairés, les femmes à tête rase et aux seins flasques ont l'air de démons. L'huile de palme revient me poursuivre ici : c'est un luxe auquel les invités ne peuvent rester indifférents... Les gourdes de vin de palme sont rangées sous l'arbre à palabres dont les racines, dénudées par les pieds de plusieurs générations, vont servir de sièges.

Le soleil maintenant nous domine. L'ombre des arbres est un bienfait. Pour marquer mon rang, je m'installe à l'écart sur une vieille ancre de marine. Trophée ou épave de quelque naufrage. A défaut de forgeron capable de la découper, elle doit encore servir de fétiche. Notre hôte nous comble de prévenances. Nous sommes soignés par des jeunes filles et des garçonnets qui disposent devant nous des calebasses pleines de riz et de morceaux de viande. Les mains noires plongent toutes dans le riz blanc et fumant. Pour nous faire plus d'honneur, l'ancien beau-père de Mendy nous offre un condiment qu'il réserve, dit-il, à ses hôtes préférés. C'est du jus de citron bouilli mélangé de piment rouge.

Il en verse un peu sur le côté de sa calebasse, comme par discrétion, et largement sur le riz de ses invités. Je regrette qu'Assicio soit demeuré à bord pour garder le bateau et surveiller les bêtes. Ses camarades mangent maintenant à pleine main, comme les Noirs seuls sont capables de manger. Leurs joues se gonflent : on dirait des cynocéphales devant un tas de bananes.

Les oiseaux chantent, les bruits de la brousse saluent la brise qui soulage les hommes et les bêtes de la chaleur méridienne. Le vin de palme coule à flots dans une calebasse qui fait le tour des invités. Cette ripaille barbare me comble d'aise. Curieux de goûter ce jus de citron conservé dont on ne m'a pas offert, à cause de sa force et de son goût peu fait pour les Européens, je profite d'une absence de notre hôte pour en assaisonner mon riz.

Sous les tropiques, l'estomac devient vite paresseux, et

j'ai déjà pris l'habitude des condiments féroces ou même malodorants comme certaines graines d'arbres, le poisson fumé et les huîtres séchées au soleil. Celui-ci est agréable, bien qu'une légère amertume gâte la saveur acidulée de la mixture. Cela me remet en mesure de bien terminer le repas.

Hélas ! que n'ai-je été plus circonspect ! Que n'ai-je eu un moindre appétit ! En Afrique, il semble que, plus qu'ailleurs, tout soit écrit d'avance sur le grand livre de la destinée...

Il est près de trois heures à la hauteur du soleil, quand la marée descendante nous remet en mer. Encore quelques heures de navigation. On devine déjà au loin les hauteurs qui dominent l'entrée du fleuve. Nous allons nous présenter à la barre avec la marée montante, et nous nous glisserons dans cette entrée avec la majesté tranquille d'honnêtes gens qui rentrent enfin chez eux... Quel succès de curiosité ne vais-je pas obtenir dans cette escale de Carabane !...

Sur le pont, près de la pompe, Assicio racle un fond de calebasse de riz garni de viande assaisonné de jus de citron que ses camarades lui ont rapporté de terre.

* * *

De ma vie, je n'oublierai les heures qui ont suivi ce repas. Le malheur a commencé par Domingo Mendy. Il a appelé son second, Bilima, et lui a dit :

— Prends la barre. Gouverne sur Diembéring, puis Diogué. Moi, ma tête me fait trop mal.

Bilima a pris la barre. Il gouverne en force, tandis que Mendy manœuvre en souplesse. La goélette « abat » comme un cheval qui change de pied.

Mendy va se coucher dans sa cabine. Je me dis : « Il a trop bu ! »

Une demi-heure après, Bilima appelle un matelot et lui confie la barre. Je me dis encore : « Celui-ci a trop bu, autant que le patron. » Et Bilima va s'allonger à l'avant, tout contre le guindeau, près du buffle.

Comme sous l'empire d'un avertissement secret, je me lève et fais le tour du pont. Le cuisinier, qui a beaucoup plus mangé que d'ordinaire de cette cuisine qu'il n'avait pas faite,

est affalé sur le pont, non loin de l'hyène, prostré, la face grise, les deux mains à son ventre.

Je retourne à la barre, j'appelle les deux matelots et Assicio. Les deux matelots ont l'air d'être ivres. Soudain, l'un d'eux nous quitte sans rien dire et va s'accroupir près du panneau de cale. L'autre résiste mieux. Qu'est-ce qu'ils ont donc tous ? La seule ivresse n'explique pas leurs gestes, leur lassitude, la décomposition de leurs traits...

Voilà que tout s'éclaire dans mon cerveau qui, jusqu'ici, refusait la lumière : nous avons été empoisonnés... Nous sommes empoisonnés !... Ma tête, je la sens lourde. Je m'asseois devant Assicio qui reste là, planté devant moi, bouche bée. Il me reste assez de pensée pour me souvenir qu'en rentrant à bord, ce citron pimenté m'ayant donné soif, j'ai bu une demi-bouteille de vin rouge. Bonne inspiration. Excellent contre-poison. J'espère tenir le coup. Au surplus, je n'arrive pas à croire que cet excellent homme, riche de bœufs, ait eu de si noires intentions à l'égard de mon capitaine.

Je me suis relevé, pour réconforter deux des hommes qui paraissent moins atteints et leur faire croire que nous ne sommes pas tous terrassés. Je suis allé vers le lion, qui demandait son cabri quotidien, auquel nul ne songeait plus. Le jeune animal est sans colère, mais comme un chat qui a faim.

L'homme de barre tourne les yeux en tous sens, devient grisâtre. Je me saisis du gouvernail et le renvoie s'asseoir contre le bastingage. Par bonheur la brise est régulière et la barre assez douce à maintenir.

Alors, ma mémoire fonctionne, comme dans les circonstances graves. Je me souviens de cette fameuse rancune que garda pendant dix-neuf ans un vieux chef de la Côte d'Ivoire dont le fils avait été dévoré par des hommes d'une tribu lointaine de passage sur son territoire. Notre présence avait empêché le vieux guerrier d'organiser une expédition de représailles. Un soir, amené par les routes ouvertes du libre trafic, un jeune étranger s'arrêta dans son village et vint manger dans la calebasse du chef. Il demeura plusieurs jours dans le pays, se créa des amitiés par son heureux caractère. Jusqu'au jour où il raconta des histoires, ne fût-ce que pour payer l'hospitalité dont il profitait. Le malheureux jeune homme donna même des nouvelles de sa tribu, juste-

ment celle dont les guerriers avaient absorbé, dix-neuf ans plus tôt, le fils de son hôte d'aujourd'hui. Le pauvre garçon n'était pas né au moment du crime : il fut pourtant égorgé dans la nuit même, dépecé et mangé le lendemain. Le vieillard n'avait jamais abandonné sa vengeance : il avait compté sur les génies de sa tribu, qui lui amenaient, tardivement mais sûrement, une victime expiatoire sous son couteau.

Ainsi le beau-père de Mendy s'était donc vengé. Peut-être même a-t-il réparé un tort plus grave fait autrefois à une famille devenue entre temps son alliée... Il n'avait pas voulu me mêler à sa rancune : c'est moi qui étais allé donner dans le piège qui ne m'était pas destiné.

Telles sont, à peu près, les dernières idées consistantes qui me sont venues ce soir-là. J'ai encore pensé qu'Assicio avait peu mangé de ce riz d'enfer, que le beau-père n'avait pas touché au côté empoisonné de sa propre calebasse. J'ai eu la force de montrer à mon demi-fou muet la roue du gouvernail et la direction à tenir. Puis, je me suis traîné, à quatre pattes (je ne pouvais mieux faire), du côté de la cuisine. Et j'ai, en souvenance de mes études de chimie, écrasé des charbons que j'ai avalés comme j'ai pu en grinçant des dents. J'en ai fait avaler à Bilima, au cuisinier, à un autre encore. Assicio m'a aidé. Il n'était pas encore touché. J'ai rempli mes poches de charbons pour en avaler encore. « Corps réducteur... C'est un corps réducteur. » Voilà ce que je ne cessais de me répéter.

Assicio m'a aidé à me traîner du côté de l'arrière... Où est le patron ? J'essayais de crier, de l'appeler. Ce n'était qu'Assicio qui me répondait par des cris insensés. Où étions-nous ? Que faisions-nous ? Mes yeux ont cru apercevoir Bilima qui donnait de grands coups de poing au mât contre lequel il râlait. Puis, je suis tombé dans une demi-conscience...

Je voyais les choses se déplacer sans qu'il me fût possible de les en empêcher. Je subissais les faux coups de barre d'Assicio, j'entendais ses cris désordonnés sans que je pusse comprendre si c'était pour me réconforter, m'avertir ou me confier sa propre détresse. J'étais en perdition... Par moments, quand je reprenais un peu de lucidité, affalé entre le bastingage et la paroi de ma cabine, j'apercevais le lionceau et Koffi et les autres bêtes, et j'entendais un perroquet qui

poussait des cris éperdus dont je ne distinguais plus la folie. Car je me raccrochais à ces cris, comme aux seules sonorités capables de correspondre avec ma raison.

Et sur ce bateau sans hòmmes, je me figurais la victime d'une vaste sorcellerie au milieu de laquelle je tournais à vide, à vide, à vide...

III

La nuit. J'ai été pris d'un grand frisson. C'est le vent qui s'est levé. Je n'étais pas mort, mais tout mon système nerveux me refusait son service. Mes fils télégraphiques étaient coupés. J'ai bien vu qu'Assicio gouvernait mal, qu'il s'affolait, que les voiles, mal bordées au changement du vent, engageaient notre pauvre goélette. J'ai voulu me lever pour me rendre compte de notre position, appeler le patron, Bilima, un matelot... Je n'ai pas pu. Ni ma voix, ni mes organes ne pouvaient suivre le peu de pensée qui me restait après les interminables instants où j'ai subi l'angoisse de l'anéantissement.

Je me souviens vaguement, comme dans un rêve anxieux, que nous avons talonné à plusieurs reprises. Ces chocs ont un peu réveillé ma conscience, ou plutôt ont agi sur ce qu'il m'en restait à la façon d'une discussion que l'on entend dans la maison d'en face. Je me suis dit : « Nous ne coulerons pas très bas, pas plus bas que les rochers... » Et mon instinct vital me faisait souvenir que des cailloux trouent le sable, juste devant les buttes qui cachent le village de Diembéring aux vues de la mer, que l'on y pêche des langoustes, et qu'en grimpant aux mâts on y peut toujours se maintenir au-dessus de l'eau.

Les chocs ont continué, sont devenus plus terribles à mesure que les rouleaux de la barre grossissaient. Nos vieux cordages n'ont pas longtemps résisté. Entraînés par le poids des voiles, ébranlés par les chocs qui les ont chassés de leurs emplantures, les deux mâts sont tombés, l'un après l'autre, ouvrant le pont à moitié pourri, démolissant le bastingage. Je me suis dit : « Pas d'importance, je serais incapable de grimper à une échelle de cordes... Qu'est-ce donc qu'ils nous ont flanqué dans l'estomac avec ce jus de citron pour que ça nous coupe ainsi les nerfs et les muscles ?... »

Dans le fracas, j'entendais l'hyène qui jappait de terreur, à petits cris, comme si elle expectorait des os avalés trop vite. Pas d'autre cri de bête. Au point que j'aurais douté de mon existence si je ne m'étais senti tout gluant, tout souillé...

Nuit sombre. Pas de feu de position. Pas de lampe-tempête. Le vent sur nos membres impuissants et mouillés. Les rouleaux de la barre se renvoyaient le bateau. Je sentais vaguement que nous avancions vers la terre. Nous quittions une roche pour en retrouver une autre qui s'amusait, elle aussi, avec le ventre de la goélette. Nous devenions de plus en plus lourds. Je ne me rendais pas compte exactement pourquoi, mais je le sentais aux secousses qui avaient moins d'amplitude. Un seul point de comparaison me venait à l'esprit : celui du fer à repasser que les tailleurs reposent bruyamment, lourdement, sur la grille.

Et puis, le mouvement s'est ralenti. On aurait dit que les rouleaux s'éloignaient. Nous sommes devenus immobiles. J'ai cru voir des ombres sur le pont, des ombres qui circulaient du côté de la terre, l'ombre d'un homme. J'ai cru entendre pousser des cris aussi inarticulés que ceux de l'hyène et que le bruit de la mer tout à l'heure. Tout a eu l'air de s'évanouir, de s'éloigner de moi...

Pourtant, mes efforts, je ne les considérais pas comme perdus. Les quelques lueurs de raison qui me restaient, dans mon impuissance à me mouvoir, me portaient à l'espoir : je pensais à réparer le désastre, à rassembler mes bêtes, à sauver mes caisses, à recommencer... Je voulais tout transporter à Carabane, à Carabane... Ce nom sonnait dans mon cerveau comme une cloche lointaine...

Un grand apaisement s'est produit en moi, comme il s'était produit sur notre bateau devenu inerte, sur notre bateau de plomb.

* * *

Me voici réveillé, à terre, devant un grand feu d'herbes et de broussailles qu'Assicio entretient comme un démon. Dans mes vêtements souillés de vomissures, je frissonne en me séchant. Je suis dans des conditions de débâcle impossible à décrire, au point que je vais me récurer, me rincer dans une flaque d'eau que la marée a laissée derrière elle. Je ne m'en

désole pas : c'est cette débâcle générale qui a sauvé ma pauvre carcasse.

Et, tout nu dans les premières lueurs de l'aube qui monte derrière moi, se mêlant aux flammes du brasier, la vérité, la grande vérité m'apparaît. L'*Henriette*, notre pauvre goélette, est là, devant moi, à quelque cent mètres, comme une baleine rongée par les poissons, déchiquetée par les squales. Il me faut un effort de ma triste imagination pour me figurer que je viens de naviguer plusieurs mois sur ces planches disloquées, décapitées...

Pauvre *Arche de Noé*, déjà vieille de cent ans ! C'est infiniment déplorable un navire à la côte, un navire vaincu... Je ne sais même plus si ce fut un brick, une goélette ou un simple cotre, cet amas de grisailles parmi les roches têtues qui ont joué avec nous comme des brutes.

Je reviens au feu. Assicio n'est plus là : il a dû partir à l'assaut de la dune, au pied de laquelle je vis et je respire, pour y cueillir de quoi entretenir la flamme... Le pauvre chien jaune profite de ma solitude pour s'approcher de moi. D'où vient-il ? Comment a-t-il pu quitter le bord ? Assicio m'a porté ici, j'en suis sûr, car je ne vois aucun être humain près de nous. Mais le chien ?... Il a la queue entre les jambes et grelotte. Ça ne le change pas. Oui, c'est Assicio qui m'a porté ici à marée basse et qui a pris mes allumettes dans la pochette supérieure de mon pyjama...

Il a moins mangé que nous. Seulement quelques bouchées des restes du festin. Quelle chance ! S'il ne nous avait pas échoués ici, nous nous perdions corps et bien sur la grande barre à l'entrée du fleuve, où les requins ne nous eussent pas épargnés. Peut-être son instinct d'homme primitif l'a-t-il sauvé... Il a dû avaler du charbon de bois, pour m'imiter... Il a bien fait.

Le voici qui revient avec une brassée de combustibles. Et il entretient le feu. Nulle consolation ne pouvait venir mieux à propos.

A peine séché, j'appelle mes hommes.

— Domingo ! Mendy ! Domingo !

Nul ne répond. Assicio me fait le geste de dormir, et il me montre le bateau. Oui, c'est entendu, nous allons réveiller le patron qui dort sur l'épave éventrée. Mon cri a pourtant

réveillé quelqu'un : c'est le calao qui s'approche avec méfiance, car il a peur du feu. Par où est-il venu, lui aussi ?...

Le jour naissant me renseigne : la goélette est éventrée ; un grand trou fait une tache noire dans ses flancs et se raccorde mal avec le doublage en cuivre. C'est par là que tout le monde est passé.

Je continue l'appel de l'équipage.

— Bilima ! Bilima !

Assicio me montre des traces sur le sable. Traces humaines : elles se dirigent vers l'intérieur des terres et se perdent dans la forêt.

J'appelle le cuisinier. Un grognement me répond, du haut de la dune. Le gamin n'est pas mort et s'est réfugié dans les herbes. Il descend, lamentable. Le feu le réconforte. C'est lui qui m'explique ce qu'Assicio est impuissant à dire. Il précise assez bien mes vagues souvenirs. Il s'est réveillé, après avoir évacué le poison, tard dans la nuit. Il s'est sauvé comme il a pu à travers les dernières vagues.

— Et les autres hommes ?

— Je n'ai pas vu le capitaine. Il dormait, je crois, dans sa cabine. Les autres ont fait comme moi.

— Et les bêtes ?

Le gamin écarte les deux bras et les laisse retomber, pour manifester son ignorance, comme nous haussons les épaules. Une chose est certaine, qu'il ne dit pas : dans une telle aventure, un homme noir ne se soucie guère des animaux.

Je donne un ordre.

— Allons-y voir ! Il faut les sauver.

Le jour est très clair, maintenant. Alors, Assicio me prend par la main, me mène le long de la plage, se courbe sur le sable. Oh ! c'est très facile de retrouver des traces sur une plage que ne fréquentent que les goélands, des courlis, sur une plage habitée seulement par les crabes roses et les poux de mer.

Et je demeure stupéfait.

Voici des traces de singes. Non pas des traces de singes au pas, de singes qui jouent, qui vont à l'abreuvoir, qui s'assoient, font de la mimique et des espiègleries et repartent, mais des traces de gens pressés, poursuivis par la peur ou par des voraces, de gens en désarroi. Il y a là de larges mains, de

longues mains, des menottes, mêlées aux trous pointus qu'ont faits les biches, les antilopes. Les proies ont pris la fuite ensemble.

C'est bien cela les ombres que je voyais vaguement se démener sur le pont, aux heures lourdes de cette nuit, pendant que j'étais recroquevillé, impuissant, après les talonnements de la goélette...

Assicio est vraiment un fils direct de la nature. Il m'entraîne plus loin, sur du sable que les vagues n'ont pas recouvert depuis les grandes marées. Là, je découvre les pattes de l'hyène, comme celles d'un gros chien à qui l'on ne lime jamais les griffes. La brute doit déjà rôder autour d'un troupeau et se croire d'essence supérieure pour avoir échappé par un miracle à la captivité des hommes. Elle va en raconter des histoires aux autres hyènes et aux chacals qu'elle va trouver sur son chemin de vagabonde !...

Ces larges traces rondes avec des niches, comme l'abside d'une église entourée de ses chapelles, ne sont-ce pas là les pas du lionceau ? Ses traces se perdent du côté des arbres qui couronnent la dune. Il va se débrouiller tout seul maintenant. Trois cents kilomètres de forêt, de plaines à riz, de marécages coupés de marigots lents et jaunâtres : tel est l'itinéraire qui le mènera vers la terre des lions. Là, il va falloir qu'il ne fasse pas le faraud auprès des mâles plus âgés que lui, bien capables, après tout, de l'égorger pour supprimer un concurrent. A moins que le collier qu'il porte encore au cou ne fasse impression sur ses semblables et qu'il ne soit admis tout de suite comme chef de clan... Que le dieu des lions l'accompagne, le protège ! Il me paraissait déjà noble, beau et loyal... Quelle sera sa conduite s'il rencontre un de ces chasseurs à peau blanche qui viennent chercher une gloriole spectaculaire ? Je préfère qu'il ne rencontre plus d'hommes... jamais plus d'hommes.

Comment ?... Lui aussi, il nous a quittés, l'éléphanteau, le petit Samô, dont les cousins, les oncles se tiennent à deux cents lieues d'ici ! Voici ses empreintes rondes, profondes, que l'eau remplit comme de petits bassins. Je reconnais ses ongles de pachyderme. Quelle perte pour moi ! Ils manquent d'éléphants d'Afrique dans les parcs d'Europe ; ils en sont réduits à admirer les grosses bêtes d'Inde, à courtes oreilles. Que

celui-ci retrouve une mère et qu'il évite les hommes de ce pays, les Floups, grands amateurs de viandes et de tripailles!...

Encore des singes. Ils ont dû faire deux migrations distinctes. Que se sont-ils dit en fuyant ? Par quels cris étouffés se sont-ils rassemblés ? Que vont devenir les colobes ? Ils vont sûrement effrayer les cercopithèques d'ici avec leurs longs poils noirs et leur barbe blanche. J'ai peur qu'entre singes la même xénophobie n'agisse qu'entre les tribus de nègres, entre les peuples blancs ou les antiques Indiens d'Amérique. Et les « pains à cacheter »? Et les capucins de la Côte d'Ivoire? Je suis anxieux à leur sujet. Ne vont-ils pas faire de nouvelles espèces hors de leur climat ? Quel embarras sera celui des savants chargés d'expliquer, un jour, de telles migrations, de telles anomalies !...

Mon cerveau, anéanti pendant quelques heures, travaille à pleines cellules, comme dans la fièvre.

Traces de chacal, traces de lynx, de chats-tigres. Quand j'hésite, Assicio imite, par des gestes et des attitudes, la bête dont l'identité m'échappe.

Les cynocéphales ne sont pas à plaindre. Je reconnaîtrais leurs pas entre mille. Ils sont partout chez eux, en Afrique, et ils ne craignent personne.

Voici des empreintes mêlées. Chiens de prairie (Assicio aboie en prolongeant le dernier cri), sangliers de terre, guépard, porc-épic... Cher Porte-pipe ! Il va se replonger dans les masses de verdure, faire son trou, grignoter des amandes de palme, effrayer les petits voraces, mener sa petite vie intelligente.

Quoi ! seraient-ce les empreintes de mon petit hippo ? Je fais erreur, sans doute. La mer l'aura emporté. Il a été la proie des requins qui infestent cette côte. Notre perte matérielle serait énorme s'il n'était assuré.

L'agouti ne saurait nous tromper : Assicio me montre ses traces en imitant, avec trois doigts, ses pattes triangulées. Encore des empreintes d'antilopes. Je reconnais surtout celles, plus larges, plus fendues, de mon coba préféré. Il va se moquer de la pluie, grâce à son poil onctueux. Mais qui va lui donner du sel et des cigarettes ?... A la première occasion, j'en achèterai un autre, tout petit, pour moi, pour ma maison...

Toutes les cages ont donc été brisées pendant que la mer

nous saisissait, comme avec la main, et nous cognait contre les têtes de roches... J'ai donc tout perdu, tout le fruit de cette expédition ! Que va dire M. Corvadier ? Quel bonheur que j'aie assuré les bêtes rares ! M. Rey est un homme de bon sens. Peut-être sans lui me serais-je laissé aller à l'insouciance.

Le buffle ? Où est passé le buffle ? Nous ne le retrouvons pas plus que la panthère. En revanche, voici les traces de l'hippo nain. Il s'est enfui, trottinant comme un porc qui aurait de l'œdème des pattes. Il est condamné à être solitaire, célibataire : car il n'existe pas d'hippo nain dans cette contrée. Tous les hippos de grande race pèsent plus de deux tonnes. Que va-t-il devenir ? Pourra-t-il se battre avec les immenses crocodiles que je tuais sur les bords de ces marigots ? Ça ne voyage pas comme un lion ni comme un éléphant, l'hippo nain du Libéria et de la Côte d'Ivoire...

Grand Dieu ! Que de problèmes à résoudre, demain, dans la brousse. Tous les génies des bêtes vont avoir de l'occupation !

Et moi, avec mon épave, la recherche du capitaine, de mes effets, de l'argent et des bêtes rescapées ?... J'envoie au plus proche village le cuisinier, avec ordre d'alerter le chef, de me faire envoyer des hommes. La marée monte. Les rouleaux vont encore assaillir ma pauvre goélette qui, maintenant, a pris de l'importance sur cette plage à la fois déserte et désolée... Que sont devenues mes caisses d'oiseaux ? Heureusement, je les avais fait mettre dans la timonerie, après la mort de Nine.

Et Koffi ? Et son camarade ? En cherchant bien, je retrouve le chemin de leur fuite parmi les pas d'hommes et de singes. Tandis que les Noirs posent le pied bien à plat, les deux chimpanzés se laissent porter sur le rebord extérieur. Ils s'aident aussi avec les phalangettes des mains lorsqu'ils sont pressés. Voici les empreintes des trois doigts du milieu. Koffi a donc perdu confiance dans les hommes qui ne savent pas éviter un naufrage, puisqu'il marche maintenant à quatre pattes, comme les singes. Je me sens accablé. Tant de familiarités m'avaient donné à croire que j'avais pris une place de choix dans son cœur, dans son imagination... Il a fui, comme les potamochères, pour ne plus subir de mauvais rêves pareils à celui de la dernière nuit. De qui ou de quoi va-t-il être la

proie ? Va-t-il supporter le climat ? L'autre m'intéresse moins. C'était encore un sauvage. Il a été vengé de l'adresse des hommes...

Assicio continue à imiter leur démarche et leurs cris. Il n'est pas très éloigné d'eux. Mais lui, il est fidèle.

Ce tapis de sable m'aura donc parlé plus clairement qu'un livre. Je ne puis me résoudre à m'en éloigner, et je relis en tous sens ses indications, mêlant mes propres pas à ceux de toutes ces bêtes qui ont fait partie de ma vie.

Je ne sais plus que devenir. Le soleil me rôtit. Je monte sur la dune pour me mettre à l'abri des arbres. Brave Assicio ! Il a sauvé mon casque, non point pour m'éviter des insolations, mais parce qu'il croit que cette coiffure est un insigne de commandement.

De là-haut, je découvre mieux mon désastre. Entre deux roches, au loin, le cadavre du buffle fait une bizarre tache noire. Ballotté par les secousses du navire, la brute lourde, exaspérée, a encore brisé sa caisse et sauté par-dessus le bastingage, la pente du pont aidant. Elle a dû se briser les pattes sur une roche et se noyer. A moins que la chute d'un mât ne l'ait préalablement aplatie.

Que le vieux roi des buffles l'accueille dans les pâturages de l'au-delà : il est assuré. M. Corvadier ne perdra rien, et les hommes du village aidés par mon cuisinier et Assicio vont le dépecer, le faire griller pour nous redonner des forces.

— Domingo ! Mendy !

Mon vieux capitaine manchot ne répond pas à mes appels. Que fait-il ? Serait-il mort ? Ce geste de dormir qu'a fait Assicio ne veut-il pas dire davantage ?

Du haut de ma dune, je suis le dessin de la plage jusqu'à la lointaine entrée du fleuve sur ma droite. Des plaques noires maculent le blanc éclatant du sable. Par curiosité autant que pour tromper l'attente de la marée basse, je descends et gratte ce sable très noir. Il est plus dense à mesure que je creuse...

Oh ! ma sainte mère ! Quelle bonne idée vous avez eue de me faire étudier la chimie ! Là où je ne voyais, d'en haut, là où je n'aurais vu, en passant, que des sables pourris par de la vase mêlée de végétaux décomposés, je crois reconnaître

des sables titanifères. Plus je le touche, plus je le soupèse, plus je compare ce sable noir brillant avec le sable blanc également mouillé, et plus je me convaincs que je suis en présence de larges masses de minerai d'une extraction merveilleusement facile. Je revois les négresses qui l'achètent au marché, ce sable noir, pour le mélanger au beurre et alourdir ainsi leurs cheveux roulés en cordelettes verticales ; et je me dis qu'il a fallu ce désastre pour que je pense à sa qualité... Car le propre de l'homme est aussi, dans les pires occasions, de se raccrocher à un espoir nouveau, de repartir après un coup d'arrêt.

Je ne demeure pas longtemps seul avec mes nouvelles imaginations. Les hommes du village sont arrivés. Ils m'entourent. Ce sont des Floups. Presque nus, ils m'offrent de beaux échantillons d'humanité. Fils de gens qui allumaient jadis des feux pour tromper les voiliers et leur faire manquer l'entrée du fleuve, leurs narines palpitent, leurs yeux s'éclairent à la vue de mon épave. Sur la promesse d'une paye, d'une gratification, ils vont transporter à terre tout ce que nous pourrons retirer de la goélette dès que la marée sera basse.

Nous avons pénétré dans mon pauvre bateau, sans échelle, par le flanc, par une énorme ouverture qui me rappelle de triste façon la porte d'entrée des animaux que Noé, sur l'ordre de l'Éternel, pratiqua dans la construction de son Arche.

Le chien m'a suivi jusqu'en bas : il a refusé de remonter dans cette misérable maison flottante.

Les roches noires sont impassibles : si j'étais doge de Venise, je les ferais battre à coups de lanières d'hippopotame.

... Mendy est mort, recroquevillé dans sa cabine, du côté de sa main valide, comme s'il se réservait une dernière possibilité de se relever. Il me paraît très vieux. Les gens du pays vont lui faire de belles funérailles : cela leur donnera une occasion de fête. Pauvre Domingo ! Si courtois, si discrètement dévoué, si bien placé à mi-chemin de notre civilisation et de la sauvagerie primitive, plus par le cœur que par les vieilles défroques européennes dont il croyait se parer ! Je l'ai fait habiller avec un de mes pyjamas. Il est parti avec ses petites préoccupations, peut-être avec son grand secret. Son

affaire n'est pas réglée : il lui reste des parents qui le vengeront.

A l'avant, sous un tas de voiles, près de la cuisine, grogne le porc noir que m'a donné la sorcière Djitébo. Le cuisinier s'en empare et emmène à terre cette bête qui a oublié les chemins de la forêt et s'est attachée en confiance à la maison des hommes...

Mes effets sont mouillés, bousculés avec le reste de nos provisions et des agrès ; je récupère tous ces objets. L'argent est là, intact dans ma cantine ; la boîte du navire aussi, avec son congé, son manifeste et le rôle d'équipage, datés de Conakry. Qu'importe, d'ailleurs ? Il ne me reste plus rien à importer ou à exporter, ou presque rien. Je ne me soucie plus des passages de vapeurs. Dormir dans une simple case m'apparaît maintenant comme un bienfait de Dieu et des hommes. Me voilà retombé dans l'imprécision du temps et de l'action, après avoir cru que j'étais un maître d'aventures et conducteur de ma destinée.

En retirant les cordages de réserve, les paniers de provisions de la timonerie, ainsi que quelques toiles qui s'y trouvaient encore, nous avons fait sortir Émile de la cachette où il s'était réfugié. Mon petit écureuil de palmier s'est laissé prendre doucement. Il est tout craintif, peu confiant, malgré ma présence. Les tornades dans les arbres, en temps d'hivernage, font moins de grabuge que les rouleaux de la barre qui jouent avec les roches noires pour éparpiller les pièces d'un bateau, n'est-ce pas ?

Près de la cambuse, sur une étagère où j'avais amarré leur caisse à l'abri de la fraîcheur (l'histoire du gros serpent boa m'avait édifié), voici que je découvre, lovés dans les vieux sacs qui leur servaient de couvertures, mes deux petits pythons-fétiches du Dahomey. Ils n'ont pas bougé. Ont-ils entendu la catastrophe ? Rêvaient-ils du paradis de leurs maternelles sorcières, le Mékoukotoumé des rois et des guerriers dahoméens ?

Nous les avons emportés à terre, avec les cordages rescapés de la grande secousse, avec la foule de petits et de gros objets dont est composé un navire et que l'on n'aperçoit pas lorsqu'ils sont en place. J'ai aussi fait déclouer mon écriteau *Arche de Noé*. En souvenir... Oui, en souvenir... Je l'accro-

cherai dans la première case que je ferai construire à mon compte lorsque j'aurai découvert une escale favorable ou que je m'installerai pour exploiter les sables noirs. Et mon hamac, et quelques ustensiles de cuisine... J'ai fait tout ramasser. Et puis, nous avons abandonné notre pauvre goélette, en sortant par le même trou que les bêtes, par le même chemin que la panthère dont la caisse a été mise en pièces...

Voilà mon histoire bien finie. Il faut maintenant me débrouiller avec les assureurs, avec le propriétaire de la goélette, aller chercher un représentant de l'autorité pour qu'il fasse les constats nécessaires.

Mes hommes d'équipage sont revenus, après s'être remis de leurs émotions dans le village voisin. Ils sont revenus, non point pour reprendre la navigation avec moi, mais pour toucher la solde de leur paie.

Nous avons tout réglé, sur le sable noir, par petits tas de pièces de cinq francs, de un franc et de dix sous, pendant que les Floups sauvages, à grands coups de poignards, se coupaient des pantalons de « toubab » dans les morceaux de nos vieilles voiles raidies par l'eau de mer.

Et ils sont partis, mes hommes, l'un après l'autre, la main levée en signe d'adieu. Le cuisinier, en dernier, m'a seulement demandé une des marmites de fonte. Ustensile ou trophée ? Je ne sais. Les deux à la fois, sans doute.

J'ai voulu donner une paie à Assicio. Cela a failli faire un drame. Il a poussé de grands cris, moins sensés que jamais. Sans courtoisie à mon égard ni respect de l'argent, il a donné un coup d'orteil dans le petit tas de piécettes. Et il s'est assis, obstiné, la mâchoire en avant, le front écrasé comme un gorille, les yeux fixés sur un infini vers lequel j'ai senti que je ne pouvais pas le suivre...

Les Floups sauvages ont emporté à l'abri de leurs grandes cases en terre tout ce qu'ils ont pu sauver de ma catastrophe. Le soleil est maintenant très dur. C'est une vraie pluie de feu, à peine tempérée par la brise qui se lève avec le retour de la marée. Pourtant, je m'obstine encore et recule le moment de remonter la dune, de quitter ce rivage que la mer, dans quelques instants, va baigner, comme elle le fait depuis des millénaires, en toute innocence. Je ne puis me décider à détacher

mes regards de ce qui fut notre pauvre vieille goélette, avec ses bordés de chêne ramolli, maquillés de blanc, son tableau arrière à la mode de Paimpol, sa lisse, sa tonture aujourd'hui brisée. Je repasse nos aventures, comme au moment où les gens, dit-on, sont sur le point de mourir. Nos escales, je les revois : Old Calabar, les vieux pontons qui, depuis plus de cent ans, n'arrivent pas à faire naufrage, l'huile de palme, et Delmotte, les palétuviers, et les sorcières d'Abomey, et la femme aux couteaux. Je revois M. Rey et sa baie de Sassandra, et Conakry et nos voyages en brousse, et la vieille déesse qui, hier encore, mâchonnait ses lippes tortueuses.

C'est tout de même beau la vie, quand la mort vous a pénétré sournoisement, quand elle vous a cogné en vain le crâne toute une nuit contre les cailloux et qu'elle n'a réussi qu'à endormir un manchot grisonnant !

Voilà ce que je me dis. Et je sors mes deux petits pythons pour les réchauffer au soleil, les libérer, pendant que je remplis leur sac avec du sable noir, ce sable dont je vais envoyer un échantillon copieux en Europe, afin qu'on me fixe sur sa teneur en titane.

Car je n'ai pas l'intention d'abdiquer. Je vais recommencer à terre ce que je n'ai pas réussi à la mer... Je voudrais m'en aller, tout de suite, me remettre en train, réparer le passé, préparer l'avenir : une sorte de langueur me retient encore quelques instants, assis sur ce rivage, avec Émile sur mon épaule, Assicio qui rêve toujours comme savent rêver les fous et les muets, le calao qui attend que je marche pour me suivre à pas comptés, mon pauvre chien jaune qui grelotte accroupi et l'œil clignotant, mes deux petits serpents familiers qui se sont enroulés à mes chevilles et mon sac de sable noir qui contient mes ambitions nouvelles.

Je ne me plains pas, je ne regrette rien, que la déception qu'aura mon associé. Malgré mon échec, je préfère encore l'étrange passage que je viens de vivre à l'existence toute unie de ces gens d'Europe qui sont morts depuis longtemps et ne s'en doutent pas...

ANDRÉ DEMAISON.

NOTRE SÉCURITÉ

L'AVIATION ET LES ARMÉES

Il n'est pas une étude, une conférence ou un débat parlementaire sur la Défense nationale où ne soient vigoureusement affirmés, à la fois, l'importance du rôle de l'aviation dans l'ensemble des opérations militaires et le caractère décisif de son intervention immédiate dans la bataille.

Et l'accroissement ininterrompu de la puissance des avions ne peut que renforcer cette conviction, en soulignant l'avantage immense dont bénéficieront les armées éclairées, couvertes et appuyées par l'aviation la meilleure, la plus nombreuse et la mieux employée.

Après avoir eu dans ce domaine, pendant longtemps, une supériorité éclatante sur tous ses adversaires éventuels, l'armée française disposerait-elle encore aujourd'hui, en cas de conflit, d'un nombre suffisant d'escadrilles, parfaitement équipées en vue de leurs missions, correctement instruites et bien connues du commandement terrestre qui devra les utiliser ? Posséderait-elle pour affronter la bataille, d'où doit dépendre le sort du pays, l'arme aérienne qui lui est indispensable ?

LA SCISSION TERRE-AIR

Malgré les apparences flatteuses de quelques revues spectaculaires, malgré même l'optimisme officiel, la réponse s'éloigne malheureusement de l'affirmative. Une étude sérieuse des réalités révèle, en effet, dès l'abord, une dangereuse rupture des liens qui devraient unir en tout temps l'aviation et le commandement terrestre. Rupture, dont les conséquences ont

été un amenuisement progressif de l'aviation destinée aux armées, de la valeur de son matériel et, aussi, de la préparation des chefs terrestres au commandement des forces aériennes qu'ils seraient appelés à employer en temps de guerre.

Le risque de cette rupture avait bien été pressenti dès la création du ministère de l'Air et signalé comme un danger menaçant la cohésion de notre défense nationale. Aussi, le premier ministre de l'Air avait-il tenu à affirmer devant le parlement qu'une liaison étroite resterait établie entre l'armée de terre et les forces aériennes de coopération et que ses chefs conserveraient le contrôle de l'entraînement tactique de leurs escadrilles. Une instruction interministérielle précisa même l'action que le général en chef devait exercer dès le temps de paix sur la préparation des unités aériennes passant sous son commandement en temps de guerre.

Mais ces excellentes dispositions ne se maintinrent pas longtemps. Le souci de la liaison entre la terre et l'air qui, sous l'aiguillon du danger, avait été si grand pendant la guerre, s'affaiblit rapidement. Plusieurs raisons intervinrent pour amener la distension progressive des liens. D'abord, le désir naturel du jeune ministère de l'Air de sauvegarder son unité et son autorité en éloignant du fonctionnement de ses différents services toute intervention étrangère. Ensuite, sa préoccupation d'éviter une spécialisation trop exclusive des escadrilles, spécialisation qui eût pu constituer un obstacle à la concentration éventuelle de toutes les forces aériennes sur un objectif capital, si les circonstances la rendaient nécessaire. Et surtout, enfin, *l'apparition de la doctrine du général Douhet* à laquelle se rallièrent aussitôt les esprits que toute nouveauté séduit.

D'après cette doctrine, on le sait, la solution de la guerre devrait être recherchée en se mettant sur la défensive au sol et en prenant l'offensive par air au moyen d'une masse d'aviation aussi puissante que possible, à la constitution de laquelle tous les autres efforts seraient subordonnés.

L'attrait de cette doctrine gagna jusqu'aux hautes sphères du ministère de l'Air où, malgré les assurances officielles, il devint de bonne orthodoxie de classer parmi les « ordres mineurs » l'aviation destinée aux armées. Le cadre des opérations terrestres, dont on réduisait gratuitement les

dimensions, paraissait désormais trop exigu pour une arme dont la vitesse et le rayon d'action, toujours croissants, permettaient de viser les régions les plus lointaines du territoire ennemi. Seule, « l'action indépendante », appliquée à des opérations de grande envergure, saurait obtenir des forces aériennes un rendement rationnel. Toute disposition susceptible d'entamer la puissance de cette « action indépendante » allait donc à l'encontre de l'intérêt supérieur et devait disparaître. En particulier, l'affectation régulière d'escadrilles actives aux armées devait être supprimée. De même, les avions spécialement conçus pour la reconnaissance stratégique ou pour l'observation devaient céder la place à des appareils capables de participer, avant tout, aux bombardements et de venir ainsi renforcer, au moment voulu, l'armée de l'air indépendante.

L'erreur de la doctrine du général Douhet a été maintes fois mise en lumière et il reste bien démontré que, dans l'état actuel des moyens, seul, le gain de la bataille terrestre par la convergence de tous les efforts, sur terre, sur mer et dans les airs, permettra d'obtenir la décision finale.

Mais, la séduction d'une théorie nouvelle exaltant la foi des aviateurs dans les possibilités et dans l'importance de leur arme leur fit oublier, particulièrement ces derniers temps, les principes fondamentaux de la guerre et les entraîna vers la recherche de la victoire par la seule « bataille aérienne ». Les programmes de matériel et les organisations furent progressivement orientés vers le renforcement exclusif de la flotte aérienne indépendante ; l'aviation des armées passa à l'arrière-plan et les droits d'inspection initialement reconnus au département de la Guerre furent supprimés. Perdant le contact des forces aériennes, les chefs de l'armée en perdaient peu à peu la connaissance et, conséquence plus grave, s'habituaient à l'idée d'aborder le conflit avec un nombre insuffisant d'escadrilles composées en majeure partie de réservistes dont le courage ne saurait être mis en doute, mais dont l'entraînement risquera d'être insuffisant. Escadrilles dont le commandement terrestre connaîtra mal, par ailleurs, les chefs, les possibilités et la valeur.

Et cependant, l'évolution des armements rend plus indispensable que jamais l'appui direct de l'aviation aux opéra-

tions terrestres, d'une aviation spécialement équipée en vue de cette tâche et en liaison étroite avec les armées.

Comment se traduit, en effet, dans ses lignes dominantes, cette évolution des armements depuis une dizaine d'années ?

C'est par :

— l'apparition des grandes unités mécaniques ou motorisées ;

— le développement des chars de combat de grande puissance ;

— l'accroissement des portées de l'artillerie ;

— les progrès immenses des performances de l'aviation et, aussi, en contre-partie, les progrès des armes anti-aériennes.

La conséquence essentielle de ces transformations a été d'augmenter, en même temps que les moyens de feux des unités, leur vitesse, leur rayon d'action et leurs possibilités de manœuvre. Les coups peuvent partir de plus loin et arriver plus vite avec des effets destructeurs accrus. N'en ressort-il pas d'une façon éclatante que l'arme susceptible de découvrir au plus loin la menace de l'ennemi, d'en entraver au plus tôt la progression, de faire converger, de la façon la plus rapide, tous ses feux sur le point capital du champ de bataille prend désormais une importance exceptionnelle ; qu'on ne saurait concevoir des armées sans les forces aériennes capables de les éclairer à grande distance, d'assurer leur protection contre l'aviation ennemie et d'agir par le feu jusqu'aux arrières profonds du dispositif adverse ; *que les chefs terrestres, enfin, doivent avoir, dès le temps de paix, la connaissance précise d'une arme qui, en temps de guerre, leur est aussi indispensable que l'artillerie ou le génie et dont le maniement est rendu plus délicat par suite de son évolution technique particulièrement rapide* ?

LE RENSEIGNEMENT, PREMIER BESOIN DU CHEF. LES DIFFICULTÉS DE SA RECHERCHE

Cette nécessité d'une aviation parfaitement entraînée et à la disposition immédiate du commandement s'affirmera dès l'ouverture du conflit. *En tout premier lieu, pour résoudre le problème capital du renseignement sur l'ennemi.*

Qu'on évoque, par la pensée, la situation dans laquelle

se trouveront les *commandants de corps d'armée de couverture* au moment d'une attaque brusquée. Depuis quelque temps on vit dans une atmosphère de tension politique plus ou moins accentuée. Des renseignements incontrôlables signalent des accumulations de forces au delà de la frontière. On attend l'orage sans savoir exactement où, ni sous quelle forme il éclatera. Puis, subitement, un matin, avant le jour, les cantonnements sont bombardés sur une grande profondeur, le feu s'allume sur tout le front et les masses ennemies, appuyées par une nuée d'avions, s'élancent à l'assaut. Bientôt les nouvelles, contradictoires et inquiétantes, affluent au poste de commandement ; la ligne menace de fléchir en plusieurs points ; des infiltrations ennemies se produisent ; les demandes de renfort se font pressantes... Dans cette confusion du combat, le commandant du corps d'armée ne pourra conduire son action que s'il a sur certains points précis des renseignements sur l'ennemi, et d'abord sur la direction de son effort principal. A cette condition seulement, il pourra manœuvrer avantageusement les réserves destinées à faire échec à l'adversaire et à maintenir l'intégrité du front. Renseignements d'autant plus nécessaires que les réserves seront peu importantes eu égard au front à tenir. Ce n'est donc que par une manœuvre parfaite de ses faibles moyens, fondée sur des renseignements exacts, que le commandant du corps d'armée parviendra à faire face aux événements.

Ces renseignements précis et rapides, seule l'aviation pourra les donner dans les conditions voulues. Non pas une aviation uniquement à base de réservistes plus ou moins entraînés et mobilisés avec un matériel de « deuxième ligne » ; mais des escadrilles actives, équipées avec des avions modernes et parfaitement préparées aux difficultés de leur mission. Car, contrairement à une opinion encore trop répandue, leur tâche dans la bataille sera très difficile.

On a, en effet, une tendance à croire que l'observation aérienne de corps d'armée s'effectuera dans une zone relativement calme avec la possibilité de se réfugier rapidement dans les lignes, et qu'elle peut être assurée avec un matériel déjà surclassé et un personnel irrégulièrement entraîné. Le spectacle offert pendant les manœuvres, où l'on voit des appareils d'observation survoler longuement les lignes à

faible altitude en décrivant des circuits d'une gracieuse régularité, sans se heurter à des obstacles apparents, contribue, trop souvent, il est vrai, à justifier cette opinion et à répandre l'illusion que les missions aériennes de corps d'armée sont d'une exécution aisée.

La réalité du champ de bataille sera tout autre. Ce n'est pas dans une atmosphère libre, mais dans un ciel sillonné par les patrouilles ennemies et par les trajectoires de la D. C. A. que les avions de corps d'armée auront à opérer. Les appareils lents seront inévitablement atteints et détruits ; seuls des avions à grande vitesse et très maniables pourront échapper au risque et, par des manœuvres habiles, mettre en défaut la chasse et la D. C. A. ennemies. Pour remplir leur mission, ils agiront par coups de sonde rapides, aux trajectoires variées. Malgré la confusion intense qui enveloppera le combat, ils devront savoir découvrir les renseignements dans les instants très brefs de ces courtes incursions chez l'ennemi. Ils devront aussi pouvoir se dégager des emprises de la chasse adverse grâce à l'excellence de leur tir.

Ces possibilités, on le conçoit sans peine, ne seront accordées qu'à des équipages très bien entraînés et disposant d'un matériel parfaitement adapté aux exigences du champ de bataille.

Même pour le corps d'armée il faut donc une aviation de qualité.

A l'échelon de l'*armée*, l'aviation devra faire face à une exigence nouvelle, conséquence de l'apparition des grandes unités motorisées.

Avant la motorisation, en effet, les troupes progressaient à une vitesse de 4 kilomètres à l'heure ; leur étape journalière ne dépassait guère 40 à 50 kilomètres et il suffisait de pousser les reconnaissances aériennes jusqu'à cette profondeur pour procurer au commandement une sécurité correspondant à une journée de marche. Aujourd'hui, avec les transports motorisés, ce sont des déplacements quotidiens de 150 kilomètres qu'il faut envisager et c'est sur une profondeur trois ou quatre fois plus grande qu'autrefois, qu'il faudra explorer la zone ennemie pour procurer au commandant de l'armée une sécurité analogue. La tâche de l'aviation d'armée devient

ainsi, à la fois, plus lourde et d'une exécution technique plus délicate. Il apparaît d'une façon évidente qu'au lieu de réduire ses effectifs il faut au contraire les renforcer.

Mais, c'est au plan *du général en chef que la nécessité du renseignement et aussi la difficulté de sa recherche prennent tout leur développement.* Qu'on réfléchisse à l'étendue de la zone à explorer (800 kilomètres de front, sur 500 de profondeur), à la variété des hypothèses qui se présentent, aux délais qu'exigeront les manœuvres sur un vaste théâtre d'opérations, aux *conséquences tragiques que pourrait entraîner une vue erronée de la situation,* et on mesurera la tâche dévolue à l'aviation chargée d'éclairer le commandant en chef et l'effort qu'elle devra fournir. Il faudra, en effet, que le commandant en chef soit renseigné, non seulement sur l'importance du premier échelon des forces ennemies lancées en attaque brusquée ainsi que sur les secteurs dans lesquels leur offensive s'avérera la plus dangereuse, — indications que devront normalement fournir les armées de couverture et leur aviation, — mais encore sur le *moment à partir duquel commenceront les mouvements des masses ennemies mobilisées et sur leur orientation.*

La recherche de ces renseignements exigera des reconnaissances nombreuses, poussées jusqu'à une très grande profondeur et entreprises *dès l'ouverture des hostilités* de façon à pouvoir surprendre et suivre, par la comparaison des aspects successifs de la zone adverse, le développement de la concentration ennemie.

Là aussi, l'emploi sur une grande échelle des transports motorisés est venu donner une extension considérable au champ des recherches et rendre plus délicate la tâche de l'aviation.

Jusqu'alors, l'ensemble des mouvements de concentration s'effectuait par voie ferrée. Ils se présentaient sous la forme de longs courants de transports, constitués chacun par une soixantaine de trains, se suivant à une distance de 12 à 15 kilomètres. Ces courants, dont le tracé général était commandé par le réseau du temps de paix, pouvaient être prévus à l'avance avec une certaine exactitude. Il en était de même des zones de débarquement situées à des distances variant de 30 à 80 kilomètres en arrière du front de couverture. L'explo-

ration stratégique se résumait ainsi à relever sur un nombre limité de voies ferrées un trafic facile à voir ; puis, à surveiller l'arrivée des troupes dans des zones de débarquement probables, arrivée dont l'arrêt prolongé des trains dans les gares utilisées constituait un indice certain. La tâche des avions se trouvait ainsi simplifiée. Pour eux, la difficulté, — et elle restait très grande, — consistait surtout à pénétrer profondément dans la zone adverse, malgré l'obstacle de la chasse ennemie et des circonstances atmosphériques. Demain, cet obstacle subsistera, aggravé par les progrès de la chasse et de la D. C. A. ; il s'y ajoutera la sérieuse difficulté de découvrir des mouvements beaucoup plus complexes qu'autrefois et mieux dissimulés aux vues aériennes.

Désormais, toutes les routes seront utilisées pour les transports acheminant vers les frontières une masse de plusieurs millions d'hommes. En dehors des courants réguliers se développant sur le rail, des centaines de colonnes d'importance variable sillonneront le théâtre d'opérations ennemi dans des directions diverses et parfois opposées en apparence. Peut-être même une grande partie de ces colonnes se déplaceront-elles uniquement de nuit, prenant leur repos le jour, soigneusement dissimulées dans les localités ou dans les bois. D'autre part, au lieu de se présenter comme autrefois sous la forme d'opérations simultanées et massives entreprises à l'ouverture du conflit, la mobilisation et les transports des grandes unités ennemies commenceront peut-être secrètement dès le temps de paix de façon à être terminées très peu de jours après le déclenchement des hostilités.

On devine combien il sera délicat de savoir dégager d'un tableau aussi chargé et se déroulant aussi rapidement, les lignes maîtresses susceptibles d'éclairer le commandant en chef sur la situation et quelles qualités devront présenter les équipages chargés d'effectuer les reconnaissances d'exploration.

On n'y parviendra qu'en lançant dès le premier jour, sur cette immense zone de 800 kilomètres de front et 500 kilomètres de profondeur, dans laquelle viendra s'inscrire progressivement la manœuvre de l'ennemi, de nombreuses reconnaissances, régulièrement renouvelées.

Ces reconnaissances exigeront un matériel de hautes performances et un personnel d'élite.

Il suffit, pour s'en convaincre, de suivre l'une d'elles par la pensée, de la voir tantôt s'élever jusqu'à 6 ou 8 000 mètres pour franchir les lignes sans être repérée, tantôt s'enfoncer pendant 100 ou 200 kilomètres dans l'opacité des nuages pour gagner, au « pilotage sans visibilité », son secteur d'exploration, descendre ensuite au-dessous du plafond, se retrouver dans un pays souvent inconnu, entreprendre les recherches en sondant les voies ferrées et les routes ou en fouillant le terrain à basse altitude. Puis, pour se soustraire à la D. C. A. et à la chasse adverses, reprendre de la hauteur, s'enfoncer de nouveau dans les nuages, se retrouver. Malgré la fatigue occasionnée par ces brusques écarts d'altitude et par le froid enduré dans la haute atmosphère, malgré la dépense nerveuse accompagnant les vols de cette nature, conserver la lucidité d'esprit indispensable pour interpréter et exploiter judicieusement les indices découverts. De nuit, vaincre les traîtrises de la navigation dans l'obscurité et remplir sa mission en s'accrochant à des indices fragiles, fugitifs et souvent très difficiles à définir.

On conçoit sans peine que, seuls, des équipages disposant d'un matériel parfaitement adapté à ce genre de missions, bien instruits de l'organisation, des doctrines et des modes d'action de l'armée de terre, et surtout remarquablement entraînés, puissent assurer avec succès une tâche offrant de telles difficultés.

Ces conditions ne seront réalisées, — il faut en être bien convaincu, — qu'avec des escadrilles de grande reconnaissance *spécialisées*, dont l'organisation, l'équipement et l'entraînement seront conduits en vue de satisfaire aux exigences de leur tâche capitale.

Croire que des « escadrilles lourdes de bombardement » pourront convenablement remplir des missions nécessitant un matériel et un entraînement si différents des leurs, constitue une erreur totale dont les conséquences seraient tragiques. Il ne faut pas qu'un désir excessif d'unification aboutisse à priver le général en chef de l'outil qui lui est indispensable pour la conduite des opérations. La technique moderne impose à l'intérieur de toutes les armes, même de celles dont la simplification serait le plus justifiée, un minimum de spécialisation. Comment s'imaginer que l'arme la plus tech-

nique de toutes, l'aviation, puisse échapper à cette loi ?

Il ne suffira pas d'avoir d'excellentes escadrilles de grande reconnaissance, il faudra en outre que le commandant en chef sache, d'une façon précise, ce qu'il peut leur demander, donc qu'il connaisse exactement, non pas les possibilités théoriques, mais la valeur pratique de leur matériel et de leur personnel. Ceci implique qu'il ait, dès le temps de paix, un contact régulier avec ces unités.

En temps de guerre, ce contact entre l'aviation d'exploration et le commandement terrestre devra être permanent, car le renseignement aérien ne sera pas recherché d'une façon isolée, indépendamment du renseignement terrestre. Les deux devront être, au contraire, étroitement coordonnés ; le renseignement terrestre permettant souvent d'orienter et de faciliter les recherches aériennes, le renseignement aérien confirmant ou redressant le renseignement terrestre. Cette coordination indispensable ne peut avoir lieu qu'au point où affluent les renseignements de tous ordres : au poste de commandement du général en chef.

Au surplus, les besoins du général en chef évoluent continuellement, en fonction de sa propre manœuvre et de la manœuvre ennemie. L'exploration aérienne doit donc pouvoir être ajustée, à chaque instant, aux exigences de la situation. Ceci implique encore que les escadrilles de grande reconnaissance soient aux ordres du général en chef. Espérer, comme on l'entend professer parfois, que celui-ci pourra être convenablement renseigné par une aviation dépendant d'une autorité parallèle à la sienne, sollicitée par d'autres missions, éloignée de la manœuvre terrestre, est une illusion dangereuse. *Il faut que les yeux des armées soient près du cerveau et en liaison directe avec lui.*

Si, après avoir envisagé le rôle de l'aviation de renseignement dans les opérations de couverture et de concentration, on passe à la bataille pour y suivre l'action des engins blindés de grande puissance et de l'artillerie à longue portée, on est, là encore, frappé de l'extension prise par la tâche obligatoirement dévolue à l'aviation.

Les grands chars modernes d'une vingtaine de tonnes, fortement armés et progressant à la vitesse d'un cheval au galop constituent, sans nul doute, des engins redoutables.

Nos règlements prévoient qu'ils « précéderont largement l'infanterie sur des objectifs successifs et que, parfois même, ils pénétreront profondément dans le dispositif adverse pour atteindre les armes les plus lointaines et les organes de commandement ». Dans son ouvrage *la Guerre et les hommes*, le général Debeney dépeint, en un tableau impressionnant, leur intervention dans la bataille : « une irruption de plusieurs centaines de chars encadrés et appuyés par une masse puissante d'artillerie, ouvrant le chemin aux divisions d'attaque et constituant l'élément central d'une offensive susceptible d'effets décisifs ». Certes, ces violents assauts pourront réussir et provoquer l'ébranlement du dispositif ennemi ; à condition, cependant, que cette masse de rupture n'agisse pas en aveugle, que sa progression soit éclairée et ses coups de bélier successifs judicieusement appliqués.

Or, si les chars sont puissants, ils ont le grave défaut d'y voir mal. Seul, l'avion, en les précédant pour reconnaître le terrain, signaler les objectifs, éventer les contre-attaques, leur permettra de s'engager résolument dans le dispositif ennemi et d'utiliser leur vitesse, facteur indispensable du succès.

A chaque augmentation des unités blindées, doit donc logiquement correspondre une augmentation du nombre des avions destinés à les accompagner au combat.

Le développement de l'artillerie à longue portée entraîne une nécessité du même ordre. Ce n'est plus jusqu'à 8 ou 10 kilomètres, mais jusqu'à 20 ou 25 qu'une partie importante de nos batteries modernes étendront désormais leurs tirs pour atteindre par leurs feux les réserves, les postes de commandement et les accès lointains du champ de bataille. Mais elles ne peuvent plus, dès lors, être renseignées sur leurs objectifs ni contrôler leurs tirs qu'avec l'aide des avions. Sans avions, pas d'artillerie à grande portée. A quoi dès lors servirait cette augmentation de puissance, si on ne créait pas en même temps les moyens d'observation indispensables pour son utilisation complète ? Plutôt que d'en être réduit, faute d'avions, à exécuter des « tirs sur zone », ruineux en munitions et d'une efficacité aléatoire, mieux vaudrait diminuer le nombre des batteries et, avec les moyens rendus disponibles, créer les escadrilles qui permettraient aux unités maintenues d'appliquer correctement leurs feux.

On entend bien, parfois, déclarer que ces renforcements de l'aviation d'observation peuvent et doivent être assurés, en temps opportun, par des escadrilles de bombardement momentanément détachées de leur corps aérien en application de la règle d'après laquelle « l'armée de l'air doit être tenue prête à engager toutes ses forces, soit dans la bataille aérienne, soit en renforcement de la bataille terrestre ». Cette règle est, certes, séduisante. Elle bénéficie du prestige attaché aux grands principes de l'économie des forces et de la concentration des moyens et elle encourage le commandement terrestre à s'accommoder d'une faible dotation d'escadrilles organiques en faisant luire à ses yeux l'espoir d'une arrivée massive de toute l'armée de l'Air dans le secteur décisif du champ de bataille. Il conviendrait, toutefois, de préciser sous quelle forme et au bénéfice de quelles actions l'intervention ainsi prévue de l'armée de l'air pourra se produire. On conçoit bien que la chasse des réserves générales puisse venir renforcer celle des armées, que les escadres de bombardement puissent être lancées sur les réserves ennemies, les dépôts et les communications de l'adversaire. Mais on voit mal comment l'observation des corps d'armée, qui *exige un matériel spécial, des équipages parfaitement préparés à cette mission, bien en liaison avec les unités au sol, ayant, au surplus, une connaissance approfondie de leur secteur de bataille,* pourrait être convenablement assurée par des escadrilles de bombardement subitement arrachées à leur mission antérieure et ne remplissant aucune des conditions requises. S'en remettre à cette solution pour assurer l'observation de l'armée, c'est courir à un échec certain. Seules des escadrilles spéciales bien adaptées à leur mission et maintenues en liaison constante avec les grandes unités terrestres, permettront à celles-ci de n'avoir pas à se battre en aveugles.

IL FAUT AVOIR LA MAITRISE DE L'AIR SUR LE FRONT DE BATAILLE

Encore ces escadrilles ne devront-elles pas être livrées à leurs propres forces sur le champ de bataille, sous peine de voir la chasse ennemie les paralyser instantanément. Il faut, en effet, être persuadé que notre adversaire éventuel, pénétré

de l'importance de l'observation aérienne et des résultats que peut obtenir le harcèlement des troupes par les avions, cherchera à prendre la maîtrise de l'air au-dessus de la bataille en y déployant une puissante aviation de chasse. L'esprit qui anime ses publications militaires et ses règlements ne laisse aucun doute à ce sujet.

Pour que nos escadrilles d'observation ne risquent pas d'être aussitôt rejetées loin du front de combat et nos troupes impunément mitraillées ou bombardées, nous devons donc disposer, sur ce front, d'une chasse assez nombreuse pour assurer la maîtrise de l'air.

La modicité de nos effectifs a fait rechercher la solution du problème dans une autre direction : celle de la grande bataille aérienne livrée dès l'ouverture des hostilités, toutes forces réunies, et visant la destruction de l'aviation adverse soit sur ses terrains, soit au cours de ses incursions au-dessus de notre territoire. D'après des théoriciens, plus ou moins heureusement inspirés par la doctrine du général Douhet, le gain de cette bataille entraînerait automatiquement la maîtrise de l'air sur le front des armées, auxquelles il suffirait par suite d'accorder une faible quantité de chasse organique en vue d'actions de détail. D'ailleurs, si les circonstances le rendaient nécessaire, l'armée de l'air pourrait, en temps opportun, pousser le gros de ses forces jusqu'au champ de bataille.

Il est à craindre que cette théorie ne soit immédiatement mise en défaut par les événements. Il est indiscutable qu'il faudra poursuivre au plus tôt et avec la plus grande vigueur l'attaque de l'aviation ennemie sur ses terrains. Mais ceux-ci seront longs à découvrir et difficiles à atteindre. La destruction de l'aviation adverse par ce procédé ne pourra être que l'aboutissement lointain d'efforts renouvelés. La chasse ennemie conservera donc sa liberté d'action et nous la trouverons en forces *au point où se décidera l'issue de la guerre : au-dessus du champ de bataille terrestre*, agissant en liaison avec les armées. C'est là que se déroulera, en réalité, une des phases les plus intenses et les plus meurtrières de la bataille pour la maîtrise de l'air.

Cette maîtrise de l'air, on le sait, ne présente pas un caractère continu, mais intermittent et limité aux secteurs et aux

heures définis d'après les besoins des opérations. Il en résulte que la manœuvre de la chasse doit être adaptée à celle des armées et qu'il est, par suite, nécessaire de mettre cette arme à la disposition directe des commandants d'armée. Si, dans le désir de réaliser de puissantes concentrations de moyens, on voulait grouper la chasse à des échelons supérieurs, en contact moins immédiat avec les événements et avec les besoins du front, on risquerait de voir ses interventions se produire en retard, à faux, ou dans de mauvaises conditions. La guerre en a fourni maintes fois la preuve.

Enfin, l'intention louable de porter en avant, au moment voulu, la chasse couvrant l'intérieur du territoire se heurtera à de grandes difficultés ; car, même au plus fort de la bataille, celui-ci restera sous la menace immédiate du bombardement ennemi et il ne sera guère possible d'affaiblir le dispositif initial de sécurité. Qu'on se rappelle les attaques lancées sur Paris en même temps qu'était déclenchée la grande offensive allemande du 21 mars 1918 ! Croit-on qu'il aurait pu être question, à ce moment-là, d'enlever les escadrilles de protection de la capitale et de les transporter devant Montdidier ?

La seule raison sérieuse qui puisse être invoquée pour la diminution de la chasse à l'échelon de l'armée et son groupement aux échelons supérieurs réside dans la faiblesse des effectifs. Cela revient à constater que nous ne disposons pas d'une chasse assez nombreuse pour faire face aux besoins essentiels de notre sécurité. Il ne faut pas se résigner à subir cette situation, mais entreprendre d'urgence le renforcement de cette arme.

L'attribution aux armées de la chasse qui leur est indispensable ne doit d'ailleurs pas s'opposer à son unité d'action dans la lutte aérienne. Il est évident que cette lutte se développera sur l'ensemble du théâtre d'opérations en ignorant les limites des zones d'action terrestres. Pour gagner leurs objectifs lointains à l'intérieur du pays, les expéditions de bombardement survoleront inévitablement le territoire de plusieurs armées. Elles ne seront, cependant, mises en échec que si elles se heurtent à un dispositif d'ensemble, manœuvré par un seul chef qui puisse faire saisir les escadres adverses dès le passage des lignes, les tenir accrochées pendant tout leur parcours, et les accabler sous des concentrations successives.

Cette unité d'action peut être réalisée tout en maintenant dans le cadre des armées la chasse qui doit opérer en liaison directe avec elles. Il suffit de prévoir que la chasse d'armée devra également participer à la couverture d'ensemble du territoire dans les conditions fixées par le *général commandant en chef responsable à la fois de la bataille terrestre et de la sécurité aérienne du pays.* Disposant comme adjoint immédiat du commandant supérieur des forces aériennes, le général en chef sera en mesure de faire assurer au mieux la coordination des actions aériennes, quelle que soit l'affectation momentanée des unités.

Mais ceci entraîne l'unité de commandement Terre-Air ? Sans nul doute. Le territoire et la part du ciel qui se trouve au-dessus ne forment qu'un seul théâtre d'opérations, dans lequel il ne doit y avoir qu'un seul chef. Hors de cette unité de commandement, aucune solution rationnelle ne peut être apportée au problème capital de la coordination et de la convergence des efforts.

LE BOMBARDEMENT A TOUJOURS UN LIEN AVEC LES OPÉRATIONS

L'étude de l'action du bombardement conduit à la même conclusion.

Parce que le bombardement peut atteindre des objectifs très éloignés et concentrer avec une grande rapidité la masse de ses feux sur n'importe quel point du territoire ennemi, on veut voir en lui une arme dont l'action dépasse l'horizon des armées et doit rester indépendante d'elles. On aboutit ainsi à la création d'un commandement spécial sans lien de subordination avec le commandant en chef terrestre et on ouvre la voie à la divergence des efforts au lieu de préparer leur concentration.

Et cependant, pour être utile, toute action de bombardement, si profonde soit-elle, doit entrer dans le cadre de la manœuvre générale et être, par suite, constamment orientée par le commandant en chef des opérations.

Comment imaginer que les attaques des voies de communication puissent être laissées à l'initiative d'un chef indépendant du commandement des armées, alors qu'elles doivent répondre étroitement aux nécessités de la manœuvre terrestre,

nécessités qui varient chaque jour et que le commandant en chef est seul en mesure de définir ? Lui seul peut décider des régions et des moments où le bombardement devra poursuivre l'interruption des mouvements ennemis.

La détermination des terrains, des dépôts, des établissements militaires à attaquer doit, également, avoir lieu en fonction du développement des opérations et dans un ordre d'urgence qui favorise les étapes successives de la manœuvre générale. Il n'est pas jusqu'aux expéditions de représailles qui n'intéressent le commandant en chef par les réactions qu'elles peuvent provoquer contre certains points sensibles de la zone des armées, et par les concentrations de forces aériennes qu'elles entraîneront infailliblement au passage des lignes.

Que dans *l'exécution des missions* une large indépendance de mouvements soit nécessaire au bombardement, cela est indiscutable. Mais les points d'application de son effort doivent toujours être fixés en coordination étroite avec le développement de la manœuvre générale. Ils ne peuvent l'être que par le chef responsable de cette manœuvre.

C'est d'ailleurs la solution adoptée par nos adversaires éventuels. Ils ont placé, dès le temps de paix, leurs forces terrestres et leurs forces aériennes sous la même autorité, de façon à réaliser une parfaite coordination des moyens. Dans quelle situation d'infériorité nous placerions-nous délibérément si nous opposions, à cette convergence puissante des efforts, des actions mal soudées entre elles ?

La même unité d'action doit être réalisée dans les groupes d'armées et les armées engagées dans la bataille en plaçant sous les ordres directs de ces grandes unités les formations de bombardement chargées d'appuyer leur action.

Non seulement pour assurer une désignation des objectifs qui corresponde parfaitement aux besoins de la manœuvre et aux événements survenus, mais encore pour donner au bombardement, grâce à des liaisons directes, la possibilité d'intervenir en temps opportun. Il ne faut pas oublier, en effet, que si l'aviation de bombardement est une arme puissante et rapide dans sa trajectoire, son déclenchement, comme celui de toutes les masses lourdes, exige, en revanche, une importante accumulation d'efforts préalables et de longs délais

de préparation. Il suffit, pour s'en rendre compte, de calculer les tonnes d'essence et de munitions qu'il faut manipuler pour équiper les gros avions, — souvent sur des terrains de circonstance et avec un outillage réduit, — et de songer aux nombreuses opérations que nécessite la préparation tactique d'une mission de bombardement.

Déjà, pour une unité tenue en alerte en vue d'une mission donnée, dont les avions ont reçu le chargement convenable, dont les équipages sont au courant de la situation et se tiennent prêts à recevoir l'ordre d'exécution, on compte qu'il s'écoulera près d'une heure entre le moment où arrivera le renseignement décidant du déclenchement de l'action et l'envol des escadres ; délai nécessité par les derniers préparatifs techniques et les manœuvres de départ. Le bombardement n'atteindra ainsi les objectifs fixés qu'une heure et demie ou deux après l'arrivée du renseignement intéressant. Que seront devenus, en deux heures, les éléments motorisés ennemis qu'il s'agissait d'attaquer ? Comment aura évolué l'opération qu'il fallait appuyer ? Même avec ce délai réduit au minimum, le bombardement aura souvent de la difficulté à atteindre son but dans de bonnes conditions.

Qu'adviendrait-il, avec les délais nécessités par la préparation totale d'une mission inopinée ? Ce n'est plus par heures, mais par demi-journées ou par journées qu'on devrait compter. Il faudrait renoncer à assurer sur le champ de bataille cette convergence totale des feux terrestres et aériens si nécessaire pourtant aux instants décisifs.

On mesure ainsi l'illusion de ceux qui espèrent pouvoir manœuvrer les feux du bombardement avec la même facilité et la même rapidité que les tirs d'un groupement d'artillerie. S'imaginer que des escadres stationnées, équipées et orientées en vue d'une action de riposte ou d'attaques lointaines en territoire adverse pourront être instantanément lancées sur des colonnes ennemies en marche ou sur des objectifs de champ de bataille, constitue une erreur grave. Leur intervention ne se produira dans les délais désirables que si elles ont été mises, en temps voulu, aux ordres immédiats du commandement terrestre intéressé. Celui-ci, directement renseigné sur l'ennemi, prévoyant à l'avance ses propres manœuvres et les besoins qui en découlent, tiendra le bom-

bardement au courant de la situation et le mettra ainsi en mesure d'intervenir dans les moindres délais.

Il ne s'agit pas d'émietter le bombardement entre les armées, mais, lorsque le besoin s'en fera sentir, d'assouplir son articulation et son emploi aux exigences de la situation, quitte à opérer le regroupement nécessaire quand il faudra réaliser des actions massives.

LE REDRESSEMENT QUI S'IMPOSE

Concluons : une armée moderne ne sera en mesure d'affronter avec succès l'épreuve de la guerre que si elle dispose d'une aviation nombreuse, *parfaitement équipée et instruite en vue des missions spéciales qui l'attendent, en liaison étroite avec les troupes et bien connue des chefs qui seront appelés à la lancer dans la bataille.*

Ces conditions se trouvent-elles actuellement réalisées chez nous ?

On ne peut malheureusement pas l'affirmer. Ni l'organisation du temps de paix qui supprime, *en pratique*, les escadrilles de grande reconnaissance spécialisées et les escadrilles actives des corps d'armée, versées dans quelque « corps aérien » offensif ; qui ne donne au commandement terrestre aucune possibilité *effective* d'intervenir dans la préparation tactique des forces aériennes prévues pour lui en temps de guerre, et d'en connaître la valeur ; ni les idées qui paraissent prévaloir dans les milieux officiels de l'Air sur le rôle de l'aviation et sur la situation respective des commandements terrestres et aériens ne permettent d'avoir la certitude que nos armées disposeraient, en cas de conflit, de l'aviation qui leur serait indispensable.

En attendant la réalisation inéluctable d'un commandement unique Terre-Air, *il faut rétablir, à tous les échelons, les liens qui n'auraient jamais dû cesser d'exister entre l'aviation et le commandement terrestre* et donner à celui-ci le moyen de connaître les unités qui lui sont destinées en temps de guerre, d'intervenir dans leur préparation tactique et de suivre l'évolution de leurs possibilités.

Au contact direct de l'aviation, les chefs de l'armée acquerront le sentiment exact de leurs besoins et *du devoir qu'ils*

ont d'y faire donner satisfaction. Ils seront ainsi conduits à demander, avec la conviction et la persévérance nécessaires, l'amélioration et le renforcement des moyens insuffisants. Ils seront enfin en mesure d'utiliser d'une façon judicieuse l'arme qui sera mise entre leurs mains à la mobilisation.

Il faut ensuite reviser les idées : affirmer, en premier lieu, l'importance capitale de la bataille terrestre dont l'issue décidera du sort du pays et doter, par suite, les armées de *l'aviation de qualité* qui leur sera indispensable pour enlever la victoire ; souligner la nécessité de la convergence des efforts, qui exclue les actions et les armées « indépendantes » et conduit à l'intégration de toutes les opérations aériennes dans le plan général d'action du commandant en chef ; montrer, enfin, que cette convergence des efforts ne s'obtiendra pas par une unification exagérée du matériel et par une concentration trop lourde et rigide des formations, mais par une adaptation plus souple des moyens aux besoins.

La Marine, pour laquelle la nécessité d'une aviation conçue, entraînée et instruite, en liaison étroite avec le commandement naval, se présente sous une forme, non pas plus justifiée, mais peut-être plus saisissante, est parvenue à faire adopter une organisation qui lui assure, dès le temps de paix, une action continue sur la préparation de ses forces aériennes mobilisées et qui lui permet de réaliser automatiquement, au moment nécessaire, l'unité de commandement dans un théâtre d'opérations donné. Elle a d'ailleurs été très efficacement appuyée, dans son action, par les Commissions parlementaires qui, pénétrées de l'importance de l'aviation et de sa liaison avec la flotte, ont exprimé le ferme désir que cette liaison fût établie dès le temps de paix.

Il convient que le département de la Guerre s'inspire de cet exemple et que, comme celles de la Marine, ses Commissions parlementaires veillent à ce que notre armée dispose effectivement de l'aviation qui lui est nécessaire. Le souci qu'elles ont de la défense nationale doit les porter à se pencher sans retard sur ce problème, à appuyer les efforts du ministre pour la réalisation des améliorations profondes qui s'imposent et, au besoin, à les provoquer.

* * *

LE MARIAGE ROMPU

OU LE NAUFRAGE DE FIGARO

D'APRÈS DES LETTRES INÉDITES DE BEAUMARCHAIS

La destinée prodigieuse du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro* a rejeté dans l'ombre le reste de l'œuvre de Beaumarchais. Bien plus, des aspects multiples de cette curieuse figure, véritable Protée, tour à tour « horloger, musicien, chansonnier, dramaturge, auteur comique, homme de cour, homme d'affaires, financier, manufacturier, éditeur, armateur, agent secret, négociateur, publiciste », bref, faisant tous les métiers comme Figaro, la postérité n'a retenu que l'auteur dramatique. Ce qui n'était dans cette vie tourmentée qu'un épisode heureux, un succès d'amateur, est devenu son principal, son unique titre de gloire.

Depuis l'excellent livre de Loménie qui, voilà plus de quatre-vingts ans, utilisa les papiers de Beaumarchais, on n'a rien ajouté de nouveau à la biographie de cet homme fameux. Aussi est-ce une bonne fortune pour la Bibliothèque nationale d'avoir pu récemment acquérir une importante et précieuse correspondance de Beaumarchais. Il s'agit du mariage, ou plutôt d'un projet de mariage de sa fille chérie, Eugénie, avec un jeune diplomate, Raymond de Verninac, ambassadeur de la République à Constantinople, au temps de la Révolution. Tous les épisodes de la vie de Beaumarchais prennent facilement l'aspect de pièce de théâtre. Lui-même a donné l'exemple avec Figaro ; plus tard, Gœthe a porté à la scène la mésaventure galante de la sœur de Beaumarchais avec Clavijo, l'inconstant Espagnol. Voici une nouvelle histoire Clavijo.

Mais cette fois, c'est la fille de Beaumarchais qui est en cause, et ce petit drame domestique se mêle à d'atroces péripéties. Nous sommes en pleine Terreur. Beaumarchais, engagé dans une invraisemblable histoire de fourniture d'armes déposées en Hollande, est réfugié à Hambourg, suspect à tous, risquant chaque jour sa tête : d'où des imbroglios incroyables, qui seraient comiques si les circonstances n'étaient pas aussi dramatiques ; bref, la matière d'un roman comme *les Liaisons dangereuses*, ou d'un drame comme *Clavijo*. Les personnages sont là. Il n'y manque qu'un auteur.

Voici les personnages :

Beaumarchais, soixante ans, la dernière incarnation de Figaro vieilli ; fournisseur d'armes pour le compte de la Convention, réfugié à Hambourg, d'où il surveille une opération compliquée, qui lui vaut d'être inscrit sur la liste des émigrés.

Thérèse Willermawlaz, troisième femme de Beaumarchais, qu'il a épousée en 1786, après avoir été son amant ; quarante-cinq ans, femme de tête, elle est restée à Paris pendant le séjour de Beaumarchais à Hambourg et réussit, non sans peine, à sauver sa vie, celle de sa fille et celle de son mari.

Eugénie, leur fille, dix-sept ans, fiancée à Raymond de Verninac.

Raymond de Verninac, trente ans, diplomate, ambassadeur de la République à Constantinople, de 1794 à 1796.

Fleury Gombaud, ami de Beaumarchais, resté à Paris, et traître de mélodrame.

Sophie Gombaud, fille du précédent, amie intime d'Eugénie qu'elle n'hésitera pas à trahir.

Puis, à l'arrière-plan, *Julie*, sœur de Beaumarchais, — *La Roche* et *Durand*, compagnons d'exil de Beaumarchais, — *Baptiste* et *Guillaume*, frères de Raymond de Verninac.

La scène se passe à Paris, pendant la Terreur, à Hambourg et à Constantinople, de 1794 à 1797.

PROLOGUE. LE JARDIN DE BEAUMARCHAIS

En 1787, Beaumarchais a cinquante-cinq ans. Figaro a jusqu'ici vécu dangereusement ; mêlé aux grandes affaires et aux plus mystérieuses, agent secret en Angleterre et en

Autriche, fournisseur d'armes et de bateaux aux insurgés américains pour le compte du roi de France, il a ramassé une belle fortune. Il se sent vieillir (il est devenu très sourd) et il éprouve le besoin de se fixer pour jouir en paix de ses dernières années. Comme il a passé sa vie dans la société des grands, des princes et des rois, il ne dédaigne point le luxe ni le faste, et comme il est parti d'assez bas, Figaro parvenu a la prétention de devenir l'égal de son maître Almaviva et de jouer au grand seigneur. Imprudent Figaro, qui ne sait pas que le peuple pardonne plus aux riches leurs richesses qu'aux humbles qui se sont enrichis, et qui n'a pas appris que le sage cache sa vie, — surtout en ce temps-là !

Bref, il avait acheté de la Ville un terrain, d'un hectare environ, en face de la Bastille, en plein quartier populaire. Là, il avait construit une magnifique demeure, qui lui avait coûté plus d'un million et demi ; elle devait, dans son esprit, donner au public la mesure de son goût et de sa richesse et servir de modèle à ceux qui voudraient désormais posséder une maison à la mode. Le jardin surtout, avec ses mouvements de terrain à l'anglaise, ses pelouses, ses fleurs, ses pièces d'eau, ses statues, avait retenu tous ses soins. Beaumarchais en était particulièrement satisfait, quand il faisait graver sur la porte, avec quelle inconscience, grands Dieux ! ce modeste distique :

Ce petit jardin fut planté
L'an premier de la liberté.

Et, sous un berceau solitaire, ce quatrain :

Désabusé comme Candide
Et plus tolérant que Martin,
Cet asyle est ma Propontide :
J'y cultive en paix mon jardin.

Des mots, des mots. La *liberté*, l'asile, la paix, et nous sommes en 1791 ! Figaro a cessé d'être clairvoyant.

Le seul sentiment sincère, profond et qui nous touche, c'est celui que nous révèle ce distique gravé sur le socle d'une statue de l'Amour, dans le jardin :

O toi qui mets le trouble en plus d'une famille,
Je te demande, Amour, le bonheur de ma fille.

Beaumarchais allait être servi. Eugénie, sa fille, était née le 5 janvier 1777. Elle avait donc quatorze ans en 1791. Beaumarchais adorait cette enfant. Pendant ses années d'aventures, il l'avait mise au couvent, attendant, pour la reprendre près de lui, que fût terminée la belle demeure qu'il avait fait construire pour elle. Ce jour heureux arriva enfin le 1er mai 1791, et Beaumarchais composa à cette occasion une *Vieille Ronde gauloise et civique, pour la rentrée d'Eugénie Beaumarchais, de son couvent, dans la maison paternelle.* On y lisait les couplets suivants :

Hier Augustin-Pierre,
Parcourant son jardin, (*bis*)
Regardant sa chaumière,
Disait d'un air chagrin :
Je le veux, car c'est la raison
Que je sois maître en ma maison... (*bis*)

Quelle sotte manie
Du bonheur me privant, (*bis*)
Retient mon Eugénie
Dans son f...atal couvent !
Je veux l'avoir, c'est la raison
Que j'en sois maître en ma maison... (*bis*)

Tous ces *beaux* que l'on nomme
Te lorgnent-ils déjà ? (*bis*)
Dis-leur : « Mon gentilhomme,
N'êtes-vous que cela ? »
Des parchemins et du blason
N'ouvriront point cette maison... (*bis*)

S'il a pour la tribune
Quelque talent d'éclat, (*bis*)
Qu'importe sa fortune !
Juge, écrivain, soldat ?
Esprit, vertu, douce raison :
Voilà son titre en ma maison... (*bis*)

Enfin, s'il sait se faire
Un beau nom quelque jour ; (*bis*)
Surtout s'il sait te plaire ;

S'il n'est point de la Cour ;
Je lui dirai : « Mon beau garçon,
Épouse-la dans ma maison ! » (*bis*)

Munie de pareilles recommandations paternelles, Eugénie, ce beau parti, n'avait plus qu'à attendre le prétendu qui réunît toutes ces qualités : un jeune citoyen, qui ne soit point de la cour, qui sache se faire un jour un beau nom, grâce à quelque talent d'éclat, même dépourvu de fortune ! A quatorze ans, elle n'était pas pressée. Cet oiseau rare se présenta beaucoup plus tôt qu'on ne pensait, et les circonstances firent qu'on crut prudent de ne pas le laisser échapper. Eugénie avait à peine quinze ans.

UNE HISTOIRE DE FUSILS

Beaumarchais croyait n'avoir qu'à jouir en paix de sa magnifique installation, en donnant quelques gages aux idées nouvelles ; il attendrait ainsi le gendre de ses rêves. Mais, dès la fin de 1791, les nuages s'amoncelèrent sur sa tête. L'étalage, à la fois naïf et insolent, de son luxe provocant, — on visitait sa maison et son jardin comme une des grandes curiosités de Paris, — le rendit bientôt suspect. Il n'avait jamais été très populaire et ce touche-à-tout s'était fait tant d'ennemis ! Aussi les langues de marcher. D'où venaient toutes ces richesses ? Pour mener un pareil train, lui le petit horloger, comme il avait dû voler le pauvre peuple ! Beaumarchais sentit l'impopularité grandir et la menace gronder. Il voulut jeter du lest. Ce sentiment, joint à un goût naturel de l'intrigue, de la spéculation et du bien public, explique parfaitement l'aventure désastreuse des fusils hollandais où sombra la fortune de Beaumarchais.

Cette histoire est bien connue. Au début de 1792, un Belge vint offrir à Beaumarchais un lot de 60 000 fusils provenant du désarmement des Pays-Bas, déposés en Hollande, et vendus par l'Autriche. Beaumarchais vit là une occasion inespérée de se mettre en confiance avec le gouvernement, tout en gagnant honnêtement sa vie. Il transmet la proposition au ministre de la Guerre, de Grave, qui le charge de mener à bien l'opération et lui fait une avance de 500 000 francs

en assignats sur caution de 745 000 francs, en contrats avec la Ville de Paris, déposés par Beaumarchais. Ce fut l'origine de tous ses malheurs. Le bruit se répandit bientôt dans le quartier qu'il détenait chez lui une quantité d'armes cachées. On vint perquisitionner chez lui. Il est arrêté le 23 août, délivré le 30, par Manuel à la veille des massacres de Septembre. Il obtient un passeport pour la Hollande à fin de liquider l'affaire des fusils. Après mille péripéties, il apprend, le 1er décembre 1792, qu'il est accusé de conspiration et que sa maison est mise sous scellés. Il part pour Londres, dans l'intention de venir en France se justifier. Il arrive à Paris en mars 1793. Là, après avoir risqué plusieurs fois sa tête, il persuade de la pureté de sa conduite le Comité de Salut public qui le renvoie en juin 1793, chargé d'une mission secrète pour terminer l'affaire des fusils en Hollande. Les maladresses du gouvernement, jointes aux dénonciations calomnieuses, conduisent à un désastre. L'Angleterre met l'embargo sur les 60 000 fusils. Beaumarchais, compromis en Hollande, suspect en France où il est inscrit sur la liste des émigrés, est obligé de se réfugier en juillet 1793 à Hambourg où il vivra misérablement jusqu'en 1796, époque où, enfin rayé de la liste des émigrés, il pourra rentrer en France presque complètement ruiné.

C'est pendant ces années dramatiques de 1792 à 1797 que se place le curieux épisode des amours d'Eugénie de Beaumarchais et de Raymond de Verninac.

APPARITION D'UN PRINCE CHARMANT

Raymond de Verninac était un jeune hobereau du Quercy, né à Souillac en 1763, venu à Paris dans les dernières années de l'ancien régime. Joli garçon, répandu dans le monde où il a des succès de salon, poète à ses heures, il avait publié en 1787 un *Recueil de pièces fugitives*. Il cherchait sa voie, quand éclata la Révolution. Il se tourna avec ardeur vers les idées nouvelles et sut si bien se pousser qu'en 1791 il fut envoyé par le gouvernement en Avignon comme médiateur et plénipotentiaire pour la réunion du Comtat Venaissin à la France. Sa mission ne paraît pas avoir été suivie de brillants résultats, mais les opinions avancées qu'il manifesta, les relations qu'il

entretint là-bas avec les partis extrêmes lui assurèrent des appuis précieux à Paris : il s'orientait nettement vers la Révolution et s'engageait dans la carrière diplomatique. En avril 1792, il était envoyé à Stockholm comme ministre plénipotentiaire avec la mission d'obtenir la neutralité de la Suède. Il en revint au commencement de 1794, après un échec complet.

C'est au cours de ces années, et j'imagine à son retour d'Avignon, en octobre 1791, qu'il fréquenta chez Beaumarchais. Sa qualité de poète lui ouvrait les portes de la maison et ses talents de citoyen, qui lui permettraient de « se faire un beau nom quelque jour », comme disait la chanson de Beaumarchais, en faisaient aussi un candidat possible à la main d'Eugénie. Ce joli garçon n'avait-il pas, de plus, ce qu'il fallait pour plaire à Eugénie ; et pour un diplomate peu fortuné, Eugénie ne se présentait-elle pas comme un des plus riches partis de Paris, avec un père très puissant dans les conseils du gouvernement ? C'est Thérèse de Beaumarchais qui, la première, vit pour sa fille les avantages d'une pareille union et elle n'eut pas de peine à persuader Beaumarchais. Eugénie avait seize ans à peine, presque une enfant, et ne paraît pas d'abord avoir éprouvé un grand empressement vers ce prétendant qui avait le double de son âge. En fille respectueuse, elle accéda aux désirs de ses parents. Le projet de mariage dut s'ébaucher au début de 1792, au moment où Beaumarchais engageait l'affaire des fusils de Hollande.

Mais les choses se gâtèrent rapidement. Beaumarchais avait dû, pour les mettre à l'abri, envoyer sa femme et sa fille au Havre ; Verninac était parti pour Stockholm.

Beaumarchais ruiné, suspect, émigré à Hambourg, ne représentait plus d'ailleurs pour Verninac un beau-père bien désirable, d'autant que Verninac, rappelé de Stockholm, était nommé ambassadeur à Constantinople ; faire de la fille de Beaumarchais proscrit une ambassadrice du gouvernement de la Convention, il n'y fallait plus songer. Il s'agissait seulement de rompre les engagements avec Eugénie, mais sans éclat. Verninac devait être revenu à Paris en juillet 1794, lorsque Eugénie et sa mère furent incarcérées à Port-Royal, d'où elles furent libérées après le 9 Thermidor, et je ne doute pas que dans cette crise dramatique il ne se soit employé à adoucir leur sort. Du moins, les deux femmes ne lui ont jamais

fait grief. Mais bien avant ces tragiques événements, son parti était pris de rompre avec Eugénie.

C'est l'histoire de cette rupture que contient la copieuse correspondance de Beaumarchais, que nous avons retrouvée, correspondance bien curieuse échangée entre trois personnages placés l'un à Hambourg, l'autre à Constantinople, le troisième à Paris, à une époque où les lettres mettaient trois et quatre mois à parvenir aux interlocuteurs, où il faut, sous peine de mort, dissimuler sa personnalité et les affaires dont on parle, s'exprimer en sous-entendus qui permettent toutes les trahisons, recourir pour correspondre à des tiers dont on n'est pas sûr ; voilà le spectacle extraordinaire que nous donne cette correspondance, où l'on ne lira pas sans émotion les accents déchirants de Beaumarchais, incertain du sort de sa femme et de sa fille chérie, plein de bonhomie et de candeur, acceptant comme argent comptant tous les mensonges de Verninac, qui se dérobe. Ah ! que Beaumarchais a vieilli ! et que la vie l'a diminué ! Où est le Beaumarchais qui jadis était parti pour Madrid, afin de tirer vengeance de Clavijo, cet Espagnol parjure, qui avait manqué de parole à sa sœur ?

LA DOUBLE INTRIGUE OU LE MARIAGE ROMPU

Verninac voulait rompre, mais il tenait essentiellement à ce que la rupture ne vînt pas de lui. Il employa le moyen classique. Il fit la cour à l'amie intime d'Eugénie, Sophie Gombaud, la fille de Fleury Gombaud, le confident et l'homme de confiance de Beaumarchais. Eugénie et sa mère en furent à l'instant alarmées et conçurent leurs premiers doutes ; mais la confiance se rétablit. Verninac cacha mieux son jeu, tout à ses préparatifs de départ pour Constantinople. Là-bas, si loin, il aurait toujours le temps d'aviser et de se retourner. En attendant, à la veille de partir, et pour bien dissimuler ses intentions, il eut soin de signer un engagement solennel de mariage avec Eugénie.

« Nous, Raymond Verninac et Amélie-Eugénie Caron-Beaumarchais, animés l'un pour l'autre des sentiments les plus profonds d'estime et de tendresse, déclarons librement en présence de nos parents et de nos amis soussignés que notre résolution et l'un de nos vœux les plus chers est d'être unis

ensemble par les liens du mariage ; mais, considérant que l'un de nous, Raymond Verninac, est obligé de partir sous peu de jours pour aller remplir à l'étranger une mission du gouvernement ; considérant que l'absence du père d'Amélie-Eugénie Beaumarchais étant par une suite de circonstances malheureuses imputée à l'émigration, quoique légitimée, motivée par l'autorisation expresse et une commission du Comité du Salut public, ne nous permet pas de nous prévaloir civilement de son consentement connu de tous les soussignés, remettons à l'époque de notre réunion (époque que nous nous efforcerons de rendre la plus prochaine possible) l'accomplissement de nos intentions ; remettons à la même époque de régler les conventions matrimoniales sur lesquelles nous entendons nous concerter loyalement, sous la direction de nos parents et amis respectifs ; contractant ici l'obligation sacrée de ne prendre aucun engagement contraire à la présente déclaration et nous regardant dès ce moment même comme liés du nœud le plus respectable auquel nous regrettons fortement de ne pouvoir joindre la sanction d'une déclaration publique devant les autorités. En foi de quoi nous avons dressé cette expression sincère de nos sentiments que nous avons signée l'un et l'autre, savoir : Raymond Verninac, fils majeur, avec l'agrément d'Étienne Verninac son père, et Amélie-Eugénie Beaumarchais, fille mineure, du consentement de Marie-Thérèse-Amélie Willersmawlaz sa mère, sous les yeux des parents et amis qui l'ont signée avec eux et nous. A Paris, ce 7 Brumaire de l'an III de la République (28 octobre 1794).

« Fait double : A. Eugénie Caron Beaumarchais ; Rd. Verninac ; M. T. A. Willersmawlaz ; E. Verninac ; Baptiste Verninac; Gombaud. »

Le bon billet ! Les diplomates qui ont l'habitude de signer des pactes officiels savent la valeur de ces chiffons de papier. Pourquoi les engagements privés compteraient-ils davantage ? Ces assurances solennelles une fois données, Verninac n'avait plus qu'à mettre du large entre Eugénie et lui. Quinze jours après, le 14 novembre, il partait pour Constantinople, via Bâle et Venise. Pour rester correct jusqu'au bout et sauver les apparences, il informait de son départ Beaumarchais réfugié à Hambourg et lui donnait rendez-vous à Bâle où il

devait passer quelques heures le 21, afin de lui donner des explications nécessaires. Inviter ce pauvre homme à faire, à cette époque, le voyage de Hambourg à Bâle pour une rencontre aussi incertaine, autant dire qu'on ne tenait pas du tout à le voir. Beaumarchais s'en douta bien un peu, mais il était encore plein d'illusions et surtout, dans sa retraite de Hambourg, il était très mal informé de ce qui se passait à Paris dans sa maison. Il répondit à Verninac :

Ce 4 décembre 1794.

« J'ai reçu, mon ami, le 29 novembre au soir, votre lettre du 14, par laquelle vous m'apprenez que vous serez le 21 à Bâle. Et que n'allant plus où je vous espérais (1), vous n'avez aucune possibilité de me rencontrer sur la route ; en m'invitant d'aller moi-même à Bâle passer quelques heures avec vous, cette seule expression du court espace de quelques heures qui paraît m'indiquer que vous y restez peu vous-même, a dû vous démontrer d'avance l'impossibilité physique de l'exécution d'un tel plan. Aussi regardai-je plutôt cette invitation inutile, comme l'effet de l'embarras, — n'ayant rien à me dire, — d'oser ou de pouvoir me mander quelque chose du lieu d'où partait votre lettre, que comme un vrai projet de nous voir réellement dans la ville et le temps marqué. J'ai déjà traversé une fois les trois quarts de l'Europe dans cet espoir trompeur, à travers mille dangers ; et après un séjour de sept mois aussi dangereux que bien tristes, dans un lieu où vous n'avez pu venir (2), il a bien fallu à tout risque revenir, sans vous avoir vu, d'où j'étais parti à peu près, donnant des soins encore plus tristes aux affaires qui m'appelaient.

« Mais qu'ai-je besoin, mon ami, de me justifier de ne pouvoir faire un voyage sur lequel vous n'avez pu compter ; quand vous savez bien que les intérêts les plus chers qui puissent enflammer un homme, un cœur paternel aux abois, m'auraient fait tout braver et passer au travers du feu pour aller encore une fois courir la chance de l'an passé, sous un espoir *seulement apparent* de serrer dans mes bras deux êtres que leur union me rendait également chers ? Si j'avais pu me bercer d'une aussi douce illusion, toutes ces chimères d'un

(1) A Stockholm.
(2) Décembre 1792 à juin 1793, à Paris.

bonheur passager et surtout du repos d'esprit que cette vue m'aurait donné sur la sûreté de ma chère enfant, se sont évanouies pour moi. La seule chose qui m'en reste est que *votre mariage est encore ajourné*, et je ne tarderai pas à vous expliquer nettement la consolation que j'en tire dans les brouillards qui m'environnent. J'apprends aussi de vous que vous allez voir des pays bien loin de nous vers l'Orient, comme on me le mande du Nord. Je vous y souhaite, mon ami, tous les honorables succès que vous avez droit d'en attendre. Mais comme il m'est impossible d'aller vous interroger de vive voix sur les causes successives de tant *d'ajournements* successifs, dont les motifs ne m'ont jamais été confiés, mon attachement paternel pour un enfant si ballotté, cet attachement paternel, la seule chose *qui ne s'ajourne* point, me fait supplier de m'instruire franchement (et vous le pouvez d'où vous êtes) de la vraie position actuelle de celle qui n'a pu cesser, même pour sa conservation, d'être la fille de son père, comme Thérèse (1) a pu cesser d'être la femme d'un époux qu'elle a cru perdu ; elle se trompa...

« Ah ! que je serais orgueilleux de mon enfant si je pouvais me figurer que ce dernier *ajournement* provient de sa délicatesse ; si je pouvais croire, en effet, qu'elle n'a pu souffrir de se donner à celui dont elle ne pouvait plus augmenter la fortune ! Elle ne m'en serait pas plus chère ; je sens que cela est impossible ! Mais que de droits elle eût acquis, par cette estimable fierté, sur l'opinion de son père ! et que cette opinion serait la douce récompense de tous les soins que je me donne pour vaincre le dégoût de ma trop funeste existence, dans l'espoir d'assurer un jour l'indépendance de ma fille ! Mais une si haute pensée me paraît un peu forte pour une personne de son âge !

« Si ce que vous nommez *encore un ajournement*, ne vient pas d'elle, mais de vous ; si ce nouvel ajournement, qui se classe pour moi au rang des ruptures complètes, a été le fruit naturel de la prudence de vos parents, qui n'ont pas cru que vous dussiez épouser une fille sans biens, qui n'apportait en dot à son époux que l'injustice dont son pays couvrait les services d'un père ; je vous le dis avec franchise, votre famille

(1) Thérèse, pour sauver sa tête et celle de sa fille, avait dû, pendant la Terreur, divorcer d'avec Beaumarchais.

a eu raison, et vous aussi, de suivre ses avis. Vous ne me deviez pas d'aussi grands sacrifices : et quoique votre équité naturelle vous ait sans doute porté à n'en pas rendre ma fille moins heureuse, il vaut mieux, pour elle et pour vous, qu'elle soit demeurée dans l'état où vous l'avez laissée en sortant de la France, *si sa vie est hors de danger*. Ce temps de douleur finira ; et je ne désespère pas de la récompenser un jour d'avoir osé compter sur son bon père, quand chacun en désespérait.

« Quant à vous seul que j'interroge sur tout ce qu'on a eu le malheur ou la cruauté de me laisser ignorer, depuis dix-huit mois bien entiers, sur les détails de mes affaires, qui pourtant étaient bien les leurs, je vous demande, comme une espèce de gratitude pour tous les sentiments que je vous ai prouvés, de me répondre, article par article, sur tous les objets qui vont suivre.

« Je suppose, mon ami, que vous le ferez avec d'autant moins de répugnance, que je vous avais bien persuadé, d'après les otages précieux que j'ai laissés à mon pays, que je n'ai pu manquer à aucun devoir envers lui. Aussi, les ai-je remplis tous, quelque ruineux qu'ils aient été, en accumulant toutes mes preuves, à mesure de chaque occasion. J'ai donc la démonstration dans mes mains : que moi seul j'ai fait mon devoir ; que les gens mêmes qui m'ont expatrié, sous prétexte de me charger, ont semblé se donner le mot pour faire crouler mes affaires, dont ils ont paru se moquer, quelque chose que j'aie pu leur écrire, ou leur faire écrire ; et que les plus puissants obstacles que j'aie eu à combattre et à vaincre, n'ont pas été ceux que les événements naturels me donnaient aux lieux où j'agissais, mais ceux de l'intérieur, et la malveillance des hommes seuls, de qui j'avais droit d'espérer et protection et secours. C'est cet état d'absurde persécution où l'on m'a tenu constamment, aussi public que bien prouvé, qui sera la base même, et j'ose dire triomphante, de ma justification authentique, quand le temps sera revenu, où celui qui a mille fois raison pourra enfin se faire entendre, quand le seul motif d'inculper ne sera plus, pour quelques-uns, l'espoir de s'emparer impunément de la fortune des citoyens qui l'ont jugulée, et que personne n'osera plus nous dire : *qu'égorger des milliers d'innocents, c'est battre monnaie à la place de la Révolution.* Et ce temps me paraît s'avancer à grands pas. L'horreur

profonde que tant de cruautés perdues ont imprimée dans l'âme de tous les malheureux Français, commence à leur faire sentir que l'on ne fonde pas le gouvernement d'un grand peuple sur la spoliation totale et les supplices arbitraires de tous ceux qui avaient le plus vif intérêt au bon ordre, à l'établissement de ce royaume en république, tous les propriétaires et les gens éclairés qui sont les seuls vrais patriotes sur lesquels on doive compter, quand le pataugeage est fini...

« Dites-moi d'abord bien franchement quel motif si puissant, de la part de Thérèse, la fit s'opposer brusquement à la chose qu'elle avait paru désirer le plus vivement, qu'elle avait portée aussi près de son exécution, et sur laquelle, dans le temps, vous réclamâtes mon appui. Lequel motif d'opposition je n'ai jamais pu deviner, mais que probablement vous avez su depuis, puisque, me demandant de nouveau mon inutile consentement, vous avez ajouté*q ue les motifs d'éloignement ne subsistaient plus en partie...*

« Je n'ai jamais su par personne ce qui avait porté Thérèse à la mesure du divorce. Ou elle cédait à la malveillance dominante, et s'annonçait sans doute comme ne voulant plus appartenir à celui qu'on feignait de trouver vaguement coupable d'une fuite qui n'existait pas, et surtout d'intentions de nuire, quand il ne cessait de donner les plus fortes preuves du contraire. Ou, si ce ne fut pas son motif, la seule terreur de partager la persécution d'un mari lui a fait supposer des mécontentements antérieurs qui pouvaient amener cette dissolution étrange. Je n'aurai peut-être, de longtemps, une autre occasion d'éclaircir un tel fait.

« J'ignore encore ce qu'on a pu me reprocher dans mon pays, pour briser envers moi, sans m'appeler et sans m'entendre, tous les liens de la justice, et tous les droits du citoyen. Si, de manière ou d'autre, j'avais pu être instruit de ce dont on feignait de m'accuser, ma prudence, mon droit, l'intégrité de ma conduite, m'auraient fourni des moyens sûrs d'arrêter un pareil désordre. Et mes amis ne peuvent pas me dire, pour excuser un tel silence, qu'on n'avait nul besoin de moi pour me défendre, puisque personne n'a rien fait pour empêcher cette injustice, et que j'en avais les moyens que j'ai encore. C'est ce qu'on verra dans le temps.

« Jusqu'à quel point, mon cher, la spoliation de mes biens a-t-elle été portée ? Ai-je été jugé sans appel, comme sans forme ? dépouillé sans aucun recours, sans que l'on crût avoir le moindre besoin de m'entendre ? Ou, n'a-t-on pris contre moi que des mesures de sûreté, subordonnées aux choses qu'on éclaircirait par la suite ? Vous voyez à quel abandon absolu j'ai été livré par les miens ; puisque je ne sais pas un mot de ce qui s'est fait contre moi !...

« Ne puis-je aussi savoir par qui je puis donner de mes nouvelles à mon enfant, en supposant toujours qu'elle est en droit de s'honorer publiquement de son bon père ? Cet article touchant qui me ramène à elle en me mouillant les yeux et gonflant de nouveau mon cœur que j'ai eu tant de peine à soutenir, pour que ma lettre vous parût froide, cet article touchant en est le résumé. Où est ma fille ? Que fait-elle ? Le mot même *d'ajournement* où mon cœur s'enhardit à voir de la consolation me fait croire que si mes dangers pouvaient s'étendre encore sur mon enfant, vous ne seriez pas devenu, même en faisant un acte de prudence, cruel au point de supposer une possibilité de rapprochement éloigné, en m'écrivant sur cet enfant, si elle courait encore des risques relativement à son père. Si un tel état existait, renonçant à tout avenir, je partirais à l'instant même pour aller affranchir ma fille ou cesser enfin d'exister. Voilà sur quoi j'invoque votre honnête véracité. *Ma fille est-elle en sûreté?* C'est à cela qu'il faut répondre. Mon cœur se serre d'une telle force que mes idées s'en obscurcissent. Je sens que j'ai encore à vous parler ; je ne le puis en ce moment. Il faut que je me couche et que je pleure, si je ne veux pas étouffer. Mes idées se débrouilleront. Et par le courrier prochain vous recevrez le reste.

« Je vous embrasse, mon ami, dans un état à faire pitié ! »

Cette lettre si touchante dans sa bonhomie, si émouvante aussi par les accents déchirants qu'inspire à ce père angoissé l'incertitude du sort de sa fille, courut après Verninac à Bâle, puis à Venise, et ne le joignit qu'à Constantinople. Autant de temps gagné pour répondre aux questions précises de Beaumarchais. Mais, décidé à le berner, Verninac lui écrit de Venise, avant de s'embarquer, une lettre remplie de protestations d'amitié et d'attachement ; il met sa bourse même à sa disposition. A quoi, Beaumarchais, sans défiance, répondra :

31 janvier 1795.

«... Je vous remercie de vos offres de remise d'argent. Celui qui vit depuis deux ans dans une chambre de douze pieds carrés avec la même redingote, mangeant du bœuf bien réchauffé, avec l'économie habituelle de faire servir deux fois une allumette, ne sera point, j'espère, à charge à ses amis, tout pauvre qu'il est. Au contraire, j'ose espérer que les soins du reste de ma vie laisseront enfin à ma fille plus de fortune que votre générosité ne vous en fait attendre d'elle. Tous mes espoirs passés, présents, même futurs, se renferment dans celui-là. S'il m'en doit revenir une bien chère récompense, ce sera de vous en aller faire le don moi-même, quand tout cela sera recueilli... »

En même temps, plein de confiance dans les protestations de Verninac, qui lui présente son mariage comme simplement retardé par les circonstances, Beaumarchais écrit à sa fille chérie :

A Lubeck, 1er février 1795.

« Tu connais trop bien, chère enfant, la main de l'ami qui t'écrit, pour qu'il soit besoin de signer. Ceci n'est qu'une nouvelle effusion du cœur paternel que tu sais. Celui de ma bonne fille pourrait-il s'y méprendre ? Non. Et quand je n'aurais pas un devoir à remplir en t'écrivant, je saisirais encore cette occasion qui se présente pour satisfaire le besoin de m'entretenir avec toi. N'es-tu pas ma fille Eugénie ?

« Depuis mes deux lettres des 4 et 9 décembre derniers, lesquelles, je crois, t'ont été bien rendues, j'ai eu le bonheur, à mon tour, de recevoir de tes nouvelles. Si tu prenais ta carte de l'Europe, tu verrais quel immense triangle elles ont décrit, du point que tu habites, en passant par celui d'où l'on a fait partir les détails qui me tranquillisent sur toi, jusqu'à celui où ces nouvelles me parviennent ! J'ai senti, en les parcourant, que je n'étais pas mort à toute espèce de joie.

« Ma réponse de gratitude à l'homme obligeant qui m'écrit pour m'assurer *que tu seras heureuse*, a été le premier devoir que j'ai rempli, sans différer. Le second est de t'engager à m'aider dans cet acquittement du cœur envers celui dont on me parle : et les femmes ont, là-dessus, beaucoup de moyens qui nous manquent.

« Dis à ta mère combien je lui sais gré d'avoir retrouvé son courage pour porter à la conclusion son projet d'établissement pour notre enfant chérie, lequel projet a rencontré tant et de si cruels obstacles ! Dis-lui bien que je donne mon entière adhésion aux dernières mesures que vous avez prises en commun, pour en assurer, à la fin, l'accomplissement désiré ! Et surtout, si ton cœur, dont, pour rien, je n'aurais voulu gêner les inclinations, s'est donné, *comme on m'en assure*, et comme je me plais à le croire, en lisant la copie de cet engagement d'honneur que vous avez pris l'un et l'autre, en présence des deux familles, ma fille ayant eu, m'écrit-on, la plus entière liberté de céder ou de refuser, — je n'ai plus rien à souhaiter pour toi, que le sceau conjugal à cet engagement du cœur. Mes terreurs sur ma chère enfant, mes incertitudes de son sort sont anéanties pour toujours...

« C'est un des biens de la Révolution française d'avoir mis à leur place des hommes de mérite que le régime ancien eût laissés perdus dans la foule, et de m'avoir permis d'en choisir un, au milieu de tant d'infortunes ! Si quelque chose peut atténuer dans mon cœur le chagrin des persécutions que j'éprouve, c'est de sentir, *dans ton mariage même*, l'avantage de pouvoir enfin porter un jour dans mon pays, non la justification de ton père, qui, certes ! n'en a pas besoin, mais le compte honorable de toute sa conduite civique, sans craindre pour ma fille un danger personnel quand il en resterait pour moi ! Car, on la respectera d'abord, comme l'épouse d'un citoyen reconnu très utile à notre commune Patrie, en attendant qu'un même honneur lui soit rendu, comme à la fille d'un autre homme rempli des mêmes sentiments.

« Alors, il sera doux pour nous de rappeler à mes concitoyens d'aujourd'hui, que je suis le premier qui ait pris hautement à la tête de ses écrits, pour unique titre d'honneur, il y a dix-huit ou dix-neuf ans, celui de citoyen français, quand je mis la gloire de ma vie à concourir de toutes mes forces à la liberté d'un grand peuple, et quand il n'y avait alors que des courtisans, des valets à Versailles, de très nuls bourgeois à Paris, et des esclaves dans tout le royaume. Me voyant m'honorer du nom de citoyen, on m'en sut le plus mauvais gré, je n'en démordis point : j'en fis graver le titre avec mon nom sur le bureau de mon grand cabinet, pour que personne

n'en doutât, et l'on disait chez les ministres : *Voilà un homme dangereux dont il faudra bien nous défaire.* Et chacun a fait de son mieux pour en venir à bout, tu le sais.

« En attendant que cette époque arrive, où nous pourrons rappeler ces faits et beaucoup d'autres dont les bavards et les méchants ne se doutent guère, dans les calculs de leur vil intérêt, j'oublierai, te sachant heureuse, tout l'intervalle de douleurs qui s'écoule et s'écoulera jusqu'à ce moment destiné à nous réunir tous... »

Cependant que Verninac, le cœur léger, vogue vers Constantinople, après avoir bien berné Beaumarchais, voilà qu'à Paris se produit le petit scandale prévu, avec ses conséquences. Son intrigue avec Sophie Gombaud, l'amie d'Eugénie, est dévoilée par Sophie elle-même à Eugénie ; immédiatement Thérèse de Beaumarchais, indignée, écrit à Verninac pour lui signifier la rupture des engagements de sa fille.

La nouvelle de la rupture parvint à Beaumarchais en sa retraite de Hambourg, à la fin de février, par une lettre de son ami Gombaud, le père même de la coupable. Sur quoi, Beaumarchais stupéfait répond à son ami qu'il n'en croit rien, « tellement ces nouvelles sont contraires à ce que j'ai reçu de la partie intéressée à l'union que vous dites rompue... Quant à Raymond lui-même, sachez de moi, comme un acte sacré de la religion qu'on nomme *probité*, que, quelque chose qui arrive, je me tiens pour son obligé dans le cours entier de ma vie, pour la conduite loyale, franche, amicale et même généreuse qu'il a tenue à mon égard. » Beaumarchais est à ce point abusé qu'il donne tort à sa fille et déclare à Gombaud : « J'exige de ma fille qu'elle ne me cache rien de ses affections véritables. Raymond ne veut que son bonheur. Avec des sentiments aussi purs de sa part, et d'après ce qui s'est passé, *c'est un malheur et presque un crime, si elle ne le désirait pas pour son époux, de s'être engagée si solennellement.* »

S'il n'était pas si pénible de voir ce pauvre père bafoué par un roué, quelle excellente scène de comédie Beaumarchais, s'il n'était pas lui-même en cause, en eût tirée, pour un *Figaro berné, ou la revanche d'Almaviva* ! Ainsi Orgon s'était laissé envoûter par Tartuffe.

BEAUMARCHAIS DÉSABUSÉ

La confiance de Beaumarchais et ses illusions étaient à ce point tenaces, qu'il fallut des mois pour les lui enlever! Thérèse, prudente, lui dissimule d'abord une partie de la vérité et lui présente la rupture du mariage comme un effet de la répugnance d'Eugénie. Sur quoi, Beaumarchais blâme nettement sa fille, et quand enfin il apprend de Thérèse toute la vérité et la trahison de Verninac avec Sophie Gombaud, amie de sa fille, et la duplicité de Gombaud lui-même, son premier mouvement est de chercher à éviter la rupture, dans l'espoir toujours que les choses s'arrangeraient, comme au théâtre. Il écrit à sa fille :

21 août.

« Ma fille Eugénie ! je ne puis être suspect de partialité, puisque ma plus nette intention est de ne point gêner ton cœur sur le choix de l'époux que le ciel te destine. Tu m'as écrit que je prenais vivement la défense de Gombaud. Non, ma chère fille; mais ton père, poursuivi toute sa vie pour des calomnies de tout genre, est devenu, jusqu'à la preuve, l'avocat de tous ceux qu'on accuse, surtout l'irréconciliable ennemi de toute injustice et de toutes les préventions. On court si peu de risque à être indulgent, généreux, que celui qui passe sa vie à tâcher au moins d'être juste, finit toujours par acquérir des titres sur les bons et sur les méchants ! Crois-tu que j'aie dans le monde un seul véritable ennemi ?... J'ai défendu Gombaud, ma fille, et ne veux point défendre Ver... En effet, il y aurait une espèce de lâcheté d'avoir usé du temps de ta captivité, pour porter vers une autre des vœux qui t'étaient si bien dûs ! Et quelle autre ? Mon noble enfant ! Nous savons tous quelle immense différence la nature, si prodigue envers toi, a mise entre cette bonne petite fille et la remarquable Eugénie ! Comment ta fierté, mon enfant, ne t'a-t-elle pas garantie d'un aussi humiliant soupçon ? Sans te rendre coupable de vanité, ni d'orgueil, sans rabaisser ta jeune amie, comment n'as-tu pas réfléchi que l'homme qui a pensé à toi a dû se rendre difficile sur le mérite qu'on désire à la femme qu'on se destine ? et si plus de vive sensibilité dans le cœur de cette Sophie, que tu n'en as peut-être toi-même, avait égaré un

moment l'homme qui t'avait donné sa foi, crois-tu que cet oubli t'eût fait perdre à ses yeux le mérite réel, dont tout homme est si fier dans celle qui porte son nom ? Mais nous n'en sommes pas, mon enfant, à chercher à Raymond de si pitoyables excuses. Il nie absolument les torts que l'on lui donne. Il faut et l'attendre et l'entendre... Non, sans cesser d'être un ami aux efforts obligeants duquel je me crois vraiment redevable, s'il ne se lavait pas de cette espèce d'infamie, quand sa future épouse était incarcérée, il ne serait plus envers toi le protégé de ton bon père ! Agrandie, comme tu l'es, par les talents, les grâces et les bonnes qualités que donne le malheur, pendant qu'il s'est tiré de la foule commune par ses travaux et son esprit, vous n'êtes plus à mes yeux deux créatures ordinaires. Il faut, si vous vous épousez, que vous soyez fiers l'un de l'autre et qu'une estime raisonnée vous tienne lieu, après les premières amours, de ce vif sentiment, qui s'use par sa vivacité même. Dans le temps difficile où tu es destinée à vivre, c'est un protecteur éclairé qu'il te faut, et peu d'hommes sont dignes d'être les protecteurs d'Eugénie !... »

Pourtant, malgré les longs retards qu'entraîne la distance qui sépare les trois correspondants, les propos interrompus entre Paris, Hambourg et Constantinople, Paris qui accuse, Constantinople qui nie, et Hambourg qui flotte indécis, cet invraisemblable imbroglio prend fin et la vérité finit par s'imposer à Beaumarchais. Thérèse envoie des preuves indiscutables et Eugénie écrit à son père :

« Nous avons été l'objet de la plus lâche des perfidies. Mon heureuse étoile m'a sauvée des pièges qu'on tendait à ma crédule confiance. Tant d'horreurs auraient dû être ensevelies dans l'oubli. Nous ne vous en aurions pas offert le dégoûtant tableau, mais leur indigne mauvaise foi mérite ce châtiment. Mon père, à son retour, saura tous les détails. Les miens se rapportent entièrement à ceux de maman, et d'avance je signe ces tristes vérités. »

Sur quoi, Beaumarchais, ébranlé, communique à Verninac les accusations de sa femme et de sa fille, et ajoute :

Hambourg, 14 septembre 1795.

« Hélas ! n'ai-je donc pas assez de chagrins intimes sans me voir encore déchiré par tous ces troubles domestiques !

Mais je dois me raidir contre les douleurs qu'ils me causent, et employer tout ce que j'ai de force pour les supporter, de courage pour les combattre et de sagesse pour les finir. Il s'agit du bonheur de ma fille, et tout ce qui me reste de vie, je le conserve à cet objet. Ce seul motif a pu me faire vaincre la répugnance que je me sens pour cette discussion. La voilà faite enfin, et vous avez pu voir en la lisant que je m'occupe autant de ce que vous nommez vos plus chers intérêts, que de ceux de mon propre enfant, que je veux surtout être juste...

Le 16 septembre, à midi.

« J'en étais là de mon résumé, quand on m'apporte une lettre de Thérèse du 5 septembre. Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! la pauvre enfant ! Nous avons été tout à l'heure au moment terrible de la perdre, par une maladie affreuse et compliquée, mêlée de fièvre maligne avec redoublements. La mère qui m'en fait le détail, en me disant qu'elle entre en sa première convalescence, est aussi dans le trouble de tout ce qu'elle a éprouvé. Elle croit notre enfant sauvée... »

Les mois qui suivent se passent pour Beaumarchais dans l'inquiétude de la santé de sa fille, du rétablissement de ses affaires personnelles, du succès des démarches faites à Paris par sa femme et par ses amis pour obtenir la radiation de son nom de la liste des émigrés. Au milieu de ces tourments, lui arrive enfin une heureuse nouvelle, la première depuis son exil, celle des fiançailles de sa fille Eugénie avec un honnête homme, M. de la Rue. C'était la fin des brillants espoirs formés pour Eugénie qu'il avait vue, un instant, ambassadrice de France à vingt ans, début d'une carrière éclatante. Il écrit à Verninac pour lui annoncer la fin de ce beau rêve et le mariage d'Eugénie. Dans cette lettre datée de Hambourg, 2 décembre 1795, il commence par lui faire part de la décision de la jeune fille de voir annuler ses engagements avec lui.

« Maintenant, poursuit-il, il ne me resterait qu'à vous demander pour elle la liberté qu'elle désire, en vous priant de me conserver l'amitié franche que vous devez aux efforts que j'ai faits pour ramener vers vous ce cœur qui me paraît aliéné sans retour, si je ne recevais en même temps une lettre de sa mère qui me transmet tous les efforts que fait envers elle la famille du jeune La Rue, pour l'engager à obtenir un

consentement de ma part, pour une union avec ma fille : « Si tu crois devoir adopter les propositions de la famille La Rue, me dit Thérèse, on te regardera ici comme l'homme le plus philosophiquement revenu de toutes les illusions qui font mouvoir les ambitieux pour l'établissement de leurs enfants, etc...

« Ce qui me touche le plus, Raymond, dans les demandes de cette honorable famille, est juste ce qui m'a rendu votre recherche de mon enfant si douce pour votre ami, et si flatteuse pour ma fille ; c'est que l'incertitude de mon sort ne les arrête pas plus que vous. Même générosité de leur part. La fortune du jeune homme qu'on espère qui s'augmentera par la voie simple du commerce, suffit, dit-on, quant au présent, pour satisfaire à tous les besoins d'un ménage modeste et d'une jeune femme aussi sage que l'est ma fille, ajoutent-ils. Cet éloge du caractère reconnu dans mon Eugénie me donne des regrets pour vous, que mon malheur n'avait pas éloigné d'y songer...

« Tel est, mon ami Raymond, le véritable état des choses. Quant à moi, rien n'a pu obtenir encore la radiation tant promise de mon nom sur la liste des émigrés ; tout ce qu'on vous avait écrit n'était qu'une fausse joie. Mes biens sont tous sous le séquestre. La mère, la fille, la tante, ainsi que moi, vivent de chats et rats. Ma personne est sous le couteau : mais leur état est si pressant, que je veux tout braver pour obtenir enfin justice. A tout risque, je vais partir. Je vais me convaincre moi-même du plus ou moins d'urgence des mesures auxquelles on m'invite, pour assurer le sort de mon enfant. Attendez.

« J'exige donc, mon cher Raymond, que vous approuviez à l'avance tout ce qui me semblera sage. Si l'éloignement d'Eugénie est irrévocable (ce que je saurai en deux heures, lorsque j'aurai bravé les risques), je veux que vous restiez mon ami, celui de mon enfant, de ma famille, et l'une des joies de ma vieillesse. Si je n'ai pas accepté vos services, Raymond, je n'entends pas me dégager de ma vive reconnaissance. C'était un vrai bonheur pour moi, de voir en vous le protecteur de mon enfant. S'il est bien décidé qu'il faut que j'y renonce, je classerai cette grande perte au rang de mes plus douloureuses.

« Je vous serre dans mes bras avec la plus grande tristesse. »

ÉPILOGUE

Beaumarchais, enfin rayé de la liste des émigrés, quitta Hambourg et rentra à Paris, le 5 juillet 1796. Cinq jours après fut célébré le mariage d'Eugénie avec M. de La Rue. Beaumarchais put s'occuper alors de rassembler les débris de sa fortune, à peu près dissipée. Il avait touché une somme dérisoire des fusils de Hollande saisis par l'Angleterre, et il essayait de récupérer une partie des 745 000 francs avancés à l'État.

Verninac paraissait oublié. Il était revenu de Constantinople au début de 1797, dans une demi-disgrâce, et cherchait à se remettre à flot. L'épisode de son mariage manqué lui avait laissé un mauvais souvenir. Son rôle n'avait pas été brillant, et il craignait, pour ses ambitions futures, que cette fâcheuse histoire ne lui portât tort. Il se méfiait aussi de Beaumarchais, polémiste dangereux et adversaire redoutable. Il importait de le neutraliser et d'étouffer toute trace de sa conduite passée. Il écrivit donc à Beaumarchais, non pas en coupable repentant, mais en victime qui a des griefs à présenter. Beaumarchais, surpris, le prit très mal, mais, toutefois, sur le ton d'un homme qui veut liquider un passé pénible pour tous.

3 prairial an V (15 juin 1797).

« Raymond ! Il n'y a pas une phrase de votre dernière lettre qui ne soit une énigme pour moi. Il me semble que désirer de vous à moi une explication amicale, est vous donner un grand avantage sur moi, si vous croyez sincèrement que j'aie un tort envers vous ; et plus vos reproches sont graves, moins je puis souffrir qu'ils subsistent, faute de nous être entendus. Je ne vous en fais aucun, moi, mais des observations tendantes à restituer dans sa pureté ce qui s'est passé entre nous ? Non, Raymond, je me maudirais d'avoir pu dire un mot, ou faire un pas qui eût pu nuire à votre fortune, à votre considération ! Moi qui ne cesse de dire à tout le monde que lorsque j'étais malheureux vous m'avez offert des secours et des consolations qui m'ont attaché à vous pour la vie. Vos consolations m'étaient chères ; si j'ai refusé vos secours, rien

ne diminue à mes yeux le mérite vrai de vos offres, et ma reconnaissance existe. Ceci est une nouvelle arme que je vous donne contre moi, si vous pouvez prouver que j'aie offensé mon ami. Je veux vous démontrer que je ne l'ai pas fait; et si vous réfléchissez bien qu'il ne peut y avoir qu'un sentiment très délicat qui me rende, sans intérêt, un tel soupçon insupportable, vous vous hâterez de venir le détruire, ou vous accepterez un rendez-vous, ou dans mon jardin du faubourg, seul ou avec qui vous voudrez y mettre en tiers. Venez me prouver que j'ai tort de penser que vous ayez pu faire, du retour de mon amitié, un calcul d'intérêt de fortune; je ne vous l'ai écrit que conditionnellement, non pour vous blesser, mon ami, mais pour forcer votre fierté à venir m'en donner la preuve. Elle est nécessaire à nous deux. N'ai-je pu être votre ami, sans que vous ne fussiez mon gendre ? Que parlez-vous de fortune pour moi ? Ma spoliation presque entière me force à la fin de ma vie de travailler comme au commencement; et l'égoïsme et la cupidité et toutes vos fausses idées sur ma situation présente sont tout autant d'erreurs qu'il vous importe autant qu'à moi de détruire promptement, si vous êtes l'ami désintéressé que j'ai désiré conserver; relisez tout ce que je vous ai écrit du fond d'un grenier du Holstein; rapprochez-le de cette lettre et voyez bien dans l'entre-deux s'il peut avoir existé de ma part une seule idée, un sentiment ou un projet qui puisse vous avoir été contraire ! Je suis le même homme qui disait et qui écrivait : Si Verninac n'a point ma fille, j'aurai deux enfants au lieu d'un; car je n'oublierai point qu'il a pris un vif intérêt à mes peines ! Et je veux le redire encore; je suis parti de loin, Raymond, pour me faire un besoin de votre attachement. »

L'entrevue eut lieu entre Beaumarchais et Verninac, à la suite de laquelle, Beaumarchais, accommodant et pressé d'en finir, délivra à Verninac le certificat suivant :

« Je soussigné, déclare avec sincérité que l'engagement qui avait été contracté entre ma fille, approuvée par sa mère, et Raymond Verninac y apportant le vœu de sa famille, a eu mon plein consentement, du séjour de ma proscription, par estime et par une vraie amitié que j'avais et que je conserve pour Raymond Verninac. Je déclare que la rupture de cette union que j'avais désirée s'est faite avec déplaisir de ma part,

mais sans aucun motif qui ait pu altérer mes sentiments personnels pour Raymond, dont je déclare avoir reçu, dans mon malheur, des offres de services qu'un honnête homme n'oublie point.

« Je déclare que je lui ai remis, au nom de ma chère fille, tous les papiers intéressants qui se rapportent à cet engagement.

« Je déclare que je lui ai remis toutes les lettres que j'ai reçues de lui à Hambourg à cet égard ; le priant de garder les miennes, comme un gage de mon estime, et je n'exige de sa part aucune déclaration semblable à celle que je lui fais ; lui souhaitant tous les bonheurs auxquels j'aurais voulu contribuer.

« A Paris, ce 6 thermidor, an V.

« Caron Beaumarchais. »

Ainsi finit l'histoire du mariage projeté entre Eugénie de Beaumarchais et Raymond de Verninac. Eugénie épousa, comme on l'a vu, M. de La Rue dont elle eut une nombreuse et brillante postérité, digne du grand nom de Beaumarchais. Raymond de Verninac, rassuré du côté de Beaumarchais, et nanti d'un certificat de moralité en règle, jeta les yeux sur une fort belle personne, et très haut placée, Henriette Delacroix, fille du ministre des Relations extérieures. Il l'épousa le 1er décembre 1797. Malheureusement pour lui, son beau-père avait été destitué le 15 août précédent et remplacé par Talleyrand, qui ne portait dans son cœur ni le beau-père ni le gendre. Et la carrière de Verninac s'en ressentit bientôt. Mais, par son mariage, il allait devenir le beau-frère d'Eugène Delacroix, né l'année suivante.

André Joubin.

TRENTE ANS DE PEINTURE AU PETIT PALAIS

(1895-1925)

II (1)

UN PEINTRE ESPAGNOL A PARIS

Il y avait, vers 1902, et au cours des années suivantes, dans les derniers lambeaux de jardins accrochés aux pentes nord de la butte Montmartre, derrière l'église du Sacré-Cœur, du côté de la rue Ravignan, une population étrange et exotique qui aurait fort surpris le révérend Dominicain, rival de Lacordaire, dont cette rue portait le nom. Comment était-il arrivé que cette butte, peu à peu envahie par les peintres, depuis le romantisme, était devenue une colline des Muses, en face de la montagne latine ? Eugène Delacroix y avait eu son atelier dans la rue des Martyrs, non loin de l'hôtel de son amie Mme de Forget, atelier qui avait été, avant lui, celui de Géricault et d'Horace Vernet. Les impressionnistes, plus tard, se retrouvèrent au café Guerbois et au café de la Nouvelle-Athènes. Degas logea toujours, proche du bal Tabarin, à deux pas de son ami Ludovic Halévy, et non loin de l'endroit qu'habitent encore Édouard Vuillard et Pierre Bonnard.

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

Vers la fin du siècle, la bohème, refoulée peu à peu des pentes inférieures, n'occupait plus qu'un champ de plus en plus rétréci, au sommet de la colline, où subsistent des restes de l'ancien village de Montmartre, juché comme sur la plate-forme d'une tour, séparée du mouvement de la ville, et qui ne communique avec celle-ci que par des escaliers assez raides.

Aujourd'hui, ce paysage est encore en partie intact et conservé comme un décor pittoresque pour les touristes ; il fait partie du programme qu'on montre aux étrangers curieux de frissons parisiens, et désireux de boire en compagnie de mauvais garçons au cabaret du Lapin-Agile (ou du Lapin à Gill, comme d'autres l'écrivent : *grammatici certant*). En réalité, voilà vingt ans que ce n'est plus là qu'un décor vide ; il y a beaux jours que les rapins n'habitent plus ce pays, qu'ils ont déserté pour la rive gauche et le quartier de Montparnasse. Il ne reste là-haut que les dehors de vieilles masures, popularisées par les tableaux de Maurice Utrillo, et une légende qu'il faut chercher dans les livres de Francis Carco, de Pierre Mac Orlan et de Roland Dorgelès, en attendant que les historiens s'en occupent, comme nous trouvons dans certains recueils de Gautier et de Banville l'histoire anecdotique de l'école romantique.

Il y avait à l'époque dont je parle, parmi cette colonie d'artistes de la Butte, un certain nombre d'étrangers, en particulier d'Espagnols, plus ou moins en rupture de ban, attirés là par l'immense réputation de l'école impressionniste, dont on sait assez qu'à l'origine elle s'était inspirée des maîtres de Madrid. Personne n'ignore ce que Manet doit à Velazquez et surtout à Goya. Ces jeunes gens venaient tenter de rallumer à Paris la flamme de leur art national, presque éteinte dans leur pays. On se rappelle les débuts mémorables de M. Ignacio Zuloaga, qui conquérait alors Paris avec ses étonnants tableaux de *majas* et de gitanes, et qui faisait le portrait de Barrès, auquel il révélait Greco ou le « secret de Tolède ». Peut-être se rappelle-t-on aussi les ouvrages de Manolo, et ceux de l'illustre Catalan, José-Maria Sert, ou les aimables fantaisies de M. Anglada Camarasa, qui nous séduisaient par un air de féerie et de conte persan.

Dans ce lot d'Espagnols de la Butte, promis à des fortunes

diverses et souvent éclatantes, se trouvait un Andalou d'une vingtaine d'années, passablement misérable, de mine un peu sauvage, timide, taciturne, un peu court et trapu, à profil brusque et impérieux, sortant peu le jour, solitaire, et passant les nuits dans un travail furieux sur des dessins et sur des toiles qui ne trouvaient jamais d'amateurs. Il ne mangeait pas tous les jours. C'était une fortune quand son chat lui rapportait par la gouttière quelque morceau dérobé à quelque garde-manger du voisinage ; l'animal n'était pas seul à le dévorer : le rapin l'y aidait. Il s'appelait Pablo Picasso. Les gamins du quartier disaient : Tablo ! C'était le fils d'un Catalan et d'une mère italienne, qui était elle-même d'origine israélite, un de ces « sangs mêlés », comme il y en a eu de tout temps sur cette côte orientale de la péninsule ibérique, entre Valence et Malaga. Qui eût dit que ce petit animal sauvage, grelottant sous son « bleu » de mécano, avec son œil noir et cruel, tantôt silencieux, tantôt pris par accès d'une volubilité intarissable, et qui prononçait le français comme « une vache espagnole », serait quelques années plus tard l'artiste le plus illustre de sa génération, que son nom serait dans toutes les bouches, de New-York à Tokio, et qu'il lui serait donné de régner sur la peinture, d'en bouleverser toutes les formules, d'en changer toutes les habitudes, comme un tyran dont les caprices les plus arbitraires sont des lois, et qui se plairait à laisser à ses ennemis comme à ses admirateurs la réputation d'une vivante énigme ?

Avez-vous vu, sur la piste inondée de soleil, le petit cavalier, en habit rose de Watteau, étoilé de paillettes, saluer la foule, seul, au milieu de l'immense amphithéâtre, avec la bête noire et cornue qui gratte du sabot l'arène et frappe de ses pointes impatientes le vide de l'air, qui n'en peut mais ? Il fait le tour du cirque, face au public, le chapeau à la main, sur son cheval qui se déplace d'un mouvement latéral, dans le sens de l'aiguille d'une montre, sans s'occuper du monstre dont la rage s'accroît de son indifférence. Puis, toujours sur le même rythme nonchalant de polka, le voici qui revient au centre vers le quadrupède étonné, et, brusquement, enlevant sa monture d'un bond, plante verticalement sa pique dans le garrot du quadrupède. Le bois rompt. Une nappe pourpre inonde la robe noire du taureau, qui devient peu à peu une

boule de colère et d'orage. Et le tête-à-tête irritant se poursuit entre le petit personnage de givre, aux mouvements de danseuse, qui échappe et revient toujours avec des grâces de menuet, et la brute démente qui n'est plus qu'un nuage obscur d'émeute et de tumulte.

J'ai toujours pensé à cette scène chaque fois que j'ai voulu me définir le rôle et la personne de M. Picasso : la figurine étincelante, de glace et de soleil, presque irréelle à force d'éclat, au centre du disque brillant, comme une petite idole de feu, une sorte de salamandre, excitant par des prouesses la curiosité, entraînant les regards de merveille en merveille, admirée, mais contrainte à se rendre admirable, avec ce que cette attitude comporte de périls, de risques et de cabotinage.

Pour l'instant, il faut l'ajouter, le jeune homme, à vingt ans, était encore bien loin de concevoir le rôle de chef qui l'attendait. A Barcelone ou à Madrid, depuis l'âge de quinze ans, avec une âpreté, une agilité stupéfiantes, on l'avait vu donner les preuves d'une extraordinaire faculté de mimétisme, d'une souplesse d'adaptation confinant au pastiche et à la supercherie. Pour les quarante sous d'un dîner dans une gargote, il vous exécutait, à s'y méprendre, un faux Sargent, un faux Anquetin ou un faux Anglada, mousseux et romanesque à souhait, selon le dernier de ces maîtres qu'il venait d'apercevoir, et qui représentait pour lui, dans sa province, le dernier mot de la nouveauté. A Montmartre, avec son adresse à prendre le vent, il était tombé sous le charme de Lautrec et de Steinlen, qui étaient alors les rois de la Butte, et dont il reprenait les thèmes tantôt érotiques et friands, tantôt humanitaires et faubouriens.

Il avait adopté, renonçant à sa palette fleurie, un ton de camaïeu d'une espèce de bleu nocturne, qui ajoutait une note de complainte et de mélancolie à ces figures assez lugubres de vagabonds et de misérables. C'était une « Chanson des gueux », d'une sentimentalité quelquefois assez basse, des larves d'affamées, exténuées par l'anémie et par l'alcool, comme on en voit parfois d'écroulées sur le pas d'une porte, et dont le souvenir vous hante comme un reproche. Il savait du moins prêter à ces figures de haillons et de spleen, en même temps qu'une tonalité crépusculaire, des déformations

expressives et recherchées, certaines torsions pathétiques et convulsives qui leur imprimaient un aspect de sanglots. Il y avait en lui un Paganini de la ligne, qui pouvait jouer à volonté du violon sur nos cœurs.

Et puis, après l'« époque bleue », ce fut l'« époque rose », et cette série célèbre d'acrobates et de saltimbanques, d'arlequins et d'hercules forains, d'une si rare beauté de fresque, d'un ton si raffiné d'héliotrope ou de réséda, dans leur matière extra-légère, leur fluidité d'aquarelle. Peu de choses plus touchantes, dans l'art contemporain, que ces campements de nomades, ces antiques tribus de jongleurs, étrangères aux villes qu'elles amusent, et auxquelles elles apportent, avec le spectacle de leurs tours, une odeur nostalgique d'aventure et de voyage. Le peintre était l'un d'eux. Par une allégorie facile, il représentait sous cette forme discrète ses confidences et ses idées ; il usait de ce subterfuge. C'était lui, l'apprenti gymnaste, le grêle, ambigu jouvenceau qui, avec une inflexion d'arc, un geste éperdu de papillon, debout sur une boule, prend une leçon d'équilibre, devant l'hercule massif assis au premier plan, et qui lui sert de mentor. (Quel contraste entre ces deux formes ! Quel tremblement incertain des lignes de sable de l'horizon !) C'était lui, surtout, dans la page plaintive de la *Mort d'Arlequin*, c'était lui, le mince, le fragile, le maigre funambule, étendu, dans sa pose faiblement gémissante, et qui expire sous les yeux de ses frères navrés. Il meurt, le clown, il tombe, il se brise les reins le svelte et gracieux artiste, dont les gambades et les pirouettes sur la corde nous ravissaient : c'est la chute d'Icare, une élégie et un aveu, le *qualis artifex pereo* d'un casse-cou follement doué qui pleure, s'attendrit sur lui-même.

Peu de débuts plus séduisants et, du reste, plus réguliers que ceux de M. Picasso : exceptionnels seulement par la maîtrise du style et la qualité exquise du ton et de la calligraphie, la réserve, la pudeur de surfaire, une sorte de goût inné qui écarte la reproduction triviale du réel, n'en garde que des éléments et des signes poétiques des choses. Et je ne dis rien de cent dessins, de portraits à la mine d'argent, égalant la délicatesse des vieux maîtres florentins, d'eaux-fortes et de pointes sèches où, dans un simple trait sans ombre, comme tracé avec un clou, l'artiste faisait tenir une

vibration aiguë d'élégance et d'émotivité secrète et presque puritaine.

Ce Picasso de vingt-cinq ans, si pauvre et quasi inconnu, était l'enfant gâté du ciel, un garçon chéri de toutes les fées, une sorte de Prince charmant, qui n'avait qu'à toucher la toile ou le papier, ou qu'à égratigner le cuivre pour y faire naître des figures d'une pureté inimitable, d'une adolescence perplexe et comme alarmée d'être trop belle, qui semblait nous rendre, sur des thèmes nouveaux, la Jouvence de la Renaissance, le charme inquiet d'un Bramantino ou d'un Ercole di Roberti ; avec une anxiété singulière, ceux qui l'ont connu à ce moment nous le montrent interrogeant les toiles de ses rivaux, les palpant, les analysant, s'efforçant de leur dérober leurs *trucs* et leurs secrets, se nourrissant de tout comme un autodidacte. Et toutefois, avec tant de qualités miraculeuses, on discerne dans le jeune maître quelques motifs d'angoisse : il n'a pas cette sécurité d'un Corot, d'un Courbet, qui ont la terre sous leurs pieds, et qui pourraient peindre, sans se lasser ni nous lasser jamais, aussi longtemps qu'il y aura des arbres, des rivières, des collines, des femmes ; on ne sent pas chez lui ce puissant amour de la vie qui ne laisse d'autre embarras que l'excès des richesses.

A vingt-cinq ans, le voilà déjà dans une impasse, presque au bout d'une carrière de peintre, avec je ne sais quel sentiment d'âme en peine, une certaine pauvreté de fond, qui vient d'un refus du réel, peut-être d'un dédain d'homme trop doué pour les facilités de l'imitation. Va-t-il, jusqu'à la fin de ses jours, habiter sa roulotte, amuser le tapis avec ses arlequinades ? Et le pis est que s'il s'abandonne, dès qu'il cesse de se surveiller et d'exercer sur lui-même une extrême méfiance, on rencontre très vite, chose humiliante pour cet être si orgueilleux, une sensibilité un peu molle, un goût de *chromo*, qui fait penser à Murillo et à Luini, et une tendance à la fadeur.

Cependant, il était devenu le centre d'un petit cercle de gens d'esprit, journalistes et fantaisistes, issus de Banville et de Laforgue, tous très jeunes et un peu turbulents, tels que Max Jacob, André Salmon, et dont l'étoile était le charmant Guillaume Apollinaire, l'auteur d'*Alcools* et de *Calligrammes*, qui mêlait tant d'humour, d'industrie et de mystification

à tant de vraie poésie. Un amusant tableau de Marie Laurencin représente ce cénacle, où l'on reconnaît Picasso, avec son front de Lucifer têtu, à la droite de l'oracle, en frac, et doctoralement appuyé sur un livre, comme le saint Thomas d'Aquin de cette bande de gamins. Il ne faut pas oublier que ce qui va suivre, avec des côtés fort sérieux, a un peu le caractère d'une Fronde de très jeunes gens, et qu'il faut bien que jeunesse se passe, et que cela ne va pas sans un peu de jactance et de plaisir de faire enrager. Notons aussi que cet entourage littéraire, à partir d'un certain moment, est propre à M. Picasso, et allait à la fois le servir et le desservir, lui faire une publicité bruyante et lui causer du tort, comme c'est le cas toutes les fois que la littérature se mêle de la partie. Et M. Picasso lui-même, bien qu'il se vante de ne pas écrire et de ne savoir même pas bien parler, n'était déjà que trop porté aux subtilités de la dialectique et même d'une peinture hypocritement littéraire.

Tout cela se passait aux environs de 1906. On était en plein dans cette vague de réaction contre l'impressionnisme, dont nous esquissions le tableau dans la première partie de cette étude. M. Matisse exposait aux « Indépendants » ses toiles les plus synthétiques, les plus austères, les plus abstraites. C'est alors que deux des plus audacieux des « Fauves », MM. Vlaminck et André Derain, qui formaient entre eux une école, l'école de Chatou, entrèrent en relations avec M. Picasso, qui était resté tout à fait en dehors de ce mouvement, et lui firent admirer quelques spécimens de l'art nègre ; ces fétiches sauvages, qui n'étaient encore que des documents pour curieux d'anthropologie, ou des objets de bric-à-brac, légués par quelque officier de marine aux musées de province, commençaient d'intéresser les amateurs parisiens. Il s'en formait des collections, comme celle de Paul Guillaume. C'était la suite du mouvement d'intérêt qui se dessinait depuis longtemps, et qui attirait les délicats vers les arts primitifs, les gothiques, les Étrusques, les sculpteurs d'Égine. Déjà Gauguin, on l'a vu, avait inventé l'art aztèque, les idoles des peuplades de l'Océanie. La sculpture nègre paraissait plus proche encore des origines, plus naïve et plus authentique. C'était peut-être une illusion : elle représente un terme et un aboutissement, quelque chose de stéréotypé, beaucoup plutôt

qu'une spontanéité et un commencement. Peut-être qu'on prenait une arrivée pour un départ. En tout cas, cette sculpture, parfois si émouvante, souvent d'une si grande beauté d'exécution, où le bois a le poids du bronze, apportait un frisson nouveau, la terreur du vaste monde noir, son tragique, son esprit magique, sa stupeur, ses incantations ténébreuses fixées dans l'épouvante de ces masques inhumains, dans ces schématisations obsédantes comme des cauchemars, et qui frappent par une si puissante expression de mystère. C'est surtout ce caractère de schéma, de stylisation, de pouvoir déformant, analogue à celui du rêve et du haschisch, qui paraissait contenir, aux yeux de la jeunesse, un immense enseignement : on demandait à ces obscurs *grigris* la formule de leurs simplifications, le secret de leur étrange puissance d'envoûtement. Ces humbles artisans noirs, sans chercher, comme le sculpteur grec, à imiter la vie, étaient parvenus à créer des objets doués d'une vie propre, qui s'ajoutaient au nombre des objets de la nature, et pouvaient agir sur celle-ci, développer, comme des talismans, leurs vertus ou leurs maléfices.

Pour un artiste dans l'état de M. Picasso, parvenu à la limite extrême de l'adresse, au bord de la préciosité et de la mièvrerie, cette découverte fut une illumination : ce fut son chemin de Damas. Du jour au lendemain, il se fit plus fauve que les « fauves » : il se fit primitif, barbare. Il se mit à parler une langue raboteuse, épineuse, revêche, une langue sans nom par la rudesse et la sauvagerie, inouïe par l'accent de violence et d'austérité : ce fut une conversion, une volte-face totale, une révolution, comme il s'en passe dans la vie religieuse, une sorte de cure, où l'artiste, pensant se régénérer, essayait d'un bain de brutalité. Il dépouillait le vieil homme, piétinait toutes les règles de la grammaire civilisée, créait une sorte de « petit nègre » où tout, proportions, modelé, demi-teintes, se trouvait remplacé par des expressions presque effrayantes de férocité : c'était quelque chose d'anguleux, d'effarant, qui n'avait plus de rapports avec les arts graphiques, tels qu'ils étaient fixés par deux mille ans d'éducation gréco-romaine, et par cinq siècles de Renaissance, une dislocation des formes, une espèce de colère qui s'en prenait à toute la tradition occidentale, répudiait l'héritage de toute notre culture : ce

n'étaient plus que des plans et des arêtes cruelles, des figures sommaires et taillées à coups de serpe, comme dans une bûche, cernées de traits hargneux, balafrées de grossières hachures. Et il en résultait quelque chose d'atroce et de désespéré, comme si l'on voyait, à la place d'un champ de roses, se hérisser les dards, les couteaux des aloès, les affreuses panoplies des cactus. Ainsi, dans les contes arabes, un jardin de délices, par l'effet d'un *effrît*, d'un méchant enchanteur, se transforme en désert.

De la part d'un esprit aussi subtil que celui de M. Picasso, une pareille abjuration avait le sens d'un renoncement, d'un brûlement des vanités : il faut y voir un acte de pénitence et de contrition, une crise très consciente, une révolte contre les tentations de la sensualité. Ce n'était pas un acte vulgaire. L'artiste, avec une passion de néophyte, se jetait à corps perdu dans les atrocités : il se châtiait lui-même ; c'était une révulsion énergique contre la sucrerie, une façon d'aller au rebours de ses facilités. « Ce sont nos dons qui nous perdent ! » répétait le vieux Degas. Ne pas oublier qu'il y a, dans tous les romans espagnols, un épisode de retraite sur la Roche perdue, où Don Quichotte fait un plongeon dans la Thébaïde, exécute en chemise cent extravagances et cent culbutes qui étonnent Sancho Pança, devient le chevalier de la Triste Figure. C'est sa manière de faire son salut. Il y a un peu de cela dans le cas de M. Picasso. Après son « époque bleue » et son « époque rose », il eut les dix-huit mois de son « époque nègre ». C'était au moins le troisième de ses avatars. Il ne s'y tint pas longtemps. D'abstraction en abstraction, à force de schématiser, de styliser la forme, il en dégageait peu à peu une géométrie, et vers 1908, de cette géométrie il tirait le cubisme.

HISTOIRE DU CUBISME

Le cubisme est un mot qui ne représente pas plus une doctrine précise, que ne fait le mot d' « impressionnisme », et qui semble, comme lui, un nom de circonstance, prononcé par hasard et adopté par commodité. C'est M. Henri Matisse qui l'aurait créé, dit-on, au sujet d'un paysage de M. Georges Braque, exposé en 1907 à la galerie Bernheim. « Il y a un paysage de Braque où les maisons sont de petits cubes. »

Le nom était lancé. Les discussions et les théories suivirent.

Inutile de s'embarrasser de l'exposé de ces théories, d'ailleurs contradictoires : il y a dix cubismes, il y a dix façons différentes de les entendre, sans plus de commune mesure entre elles qu'il n'y en a dans une appellation qui embrasse Manet et Degas, Monet, Renoir, van Gogh sous le même nom d'impressionnistes. Il est impossible de trouver une définition satisfaisante, et M. Picasso lui-même, qui demeure aux yeux du public le grand responsable de cette invention singulière, se chargerait de lui donner aussitôt le démenti. Il règne sur toute cette affaire une confusion extrême : on n'a jamais pu savoir si le cubisme partait de la notion du « volume », qu'il prétendait représenter, ou du moins suggérer dans sa totalité, en juxtaposant des fragments de l'objet aperçus sous des angles divers, ou au contraire de la négation de ce même « volume », et de la suppression de toute perspective et de toute profondeur, comme incompatibles avec la surface d'un tableau à deux dimensions. Tout cela n'a jamais été complètement éclairci. Il n'y a pas d'accord sur ces principes élémentaires. Chacun joue sa partie comme il l'entend. Quant à la fameuse « quatrième dimension », aujourd'hui si célèbre, et dont il est tant question dans la jeune école surréaliste, c'est un beau mot d'Apollinaire, très commode pour se donner carte blanche, pour désigner un espace libre, la fuite, l'évasion hors du monde de la logique, mais dont il ne faudrait pas presser trop rigoureusement le sens.

Je demande pardon au lecteur de l'entretenir d'un sujet un peu dogmatique, où peut-être son premier mouvement serait de hausser les épaules ou de croire qu'on se moque de lui. Il y a dans tout Français un Boileau, qui est porté à voir dans ce qui heurte son sens commun une espèce d'hérésie et un manque de respect. Il y a une sorte d'opinion moyenne en art, qui est formée d'un certain nombre de jugements acceptés, qui ne changent que très lentement, et souffrent mal d'être brusqués. Mais peut-être ce public moyen s'exagère-t-il, dans un mouvement tel que celui du cubisme, la part du caprice, du volontaire et du gratuit. En réalité, ce phénomène, quelle qu'en soit la valeur au point de vue de la beauté, avait quelque chose de fatal. Il y en a peu dont les raisons histo-

riques soient plus visibles, et qui se justifient mieux par des motifs plus évidents.

Je laisse de côté les calculs classiques que l'on trouve dans les traités de Dürer et de Léonard sur les proportions humaines, les figures inscrites dans un carré ou dans un cercle, toute cette géométrie qui remonte aux Égyptiens et aux leçons de Pythagore, et permet de retrouver dans les membres du corps humain les nombres et les lois qui régissent l'univers. En dépit de certaines prétentions, cette mathématique sublime est bien étrangère au cubisme, qui n'offre avec elle que les rapports les plus superficiels. « Il y a de la musique et de la géométrie dans tout », disait, après Platon, Leibniz : peut-être a-t-il manqué au cubisme d'être, au sens sérieux du mot, une école de géomètres.

En fait, les choses se sont passées d'une manière beaucoup plus simple et plus irraisonnée. L'impressionnisme ayant fait bon marché de la ligne, il était naturel de la réhabiliter ; après une école de la couleur, il était à parier que ce serait le tour d'une école du dessin ; après la division du ton, une affirmation de la forme : c'était dans l'ordre. On a vu que cette réaction est déjà tout entière dans Gauguin et Seurat. Le bonhomme Cézanne, qu'on a confondu toute sa vie avec les impressionnistes, avait coutume de dire « Entre nous, tout, dans la nature, se ramène à la sphère, au cylindre et au cône », et à cause de cet axiome, mérite un rang d'initiateur parmi les fondateurs de la peinture moderne. C'est la pierre sur laquelle toute la jeunesse, depuis trente ans, a rebâti son Église.

Il serait aisé de tirer de là les principes du cubisme, s'il ne s'agissait que de principes. Mais je crois qu'il s'agit ici d'un genre de phénomènes beaucoup plus profonds et de causes plus mystérieuses, qui tiennent presque aux lois de la biologie, et qui apparentent les œuvres de l'art à celles de la nature. Je pense à une page charmante des *Mémoires* de George Sand, qui peut-être me fera comprendre. Delacroix, qui était en vacances à Nohant, s'occupait à y peindre une touffe de lys, dont la beauté l'avait séduit. Le lendemain, il fut obligé de recommencer son tableau : les calices s'étaient épanouis, c'était déjà une autre fleur. Le troisième jour, les pétales s'étaient encore ouverts, dilatés davantage ; la fleur

mourante ouvrait son cœur. Elle penchait sur sa tige, et l'artiste s'émerveillait de ces transformations, de ces nouveaux états, de plus en plus pathétiques, des phases de la plante qui accomplissait son destin, et atteignait, dans sa défaite, une sorte de perfection, ne montrait plus (ce sont les mots gracieux dont il se servait) que le squelette, la délicate architecture de la fleur.

Il semble que l'art aussi soit sujet, comme les autres choses vivantes, à ces lois de croissance et de dépérissement. Ce sont des phases, des états, des crises qui font partie d'un développement physiologique, et contre lesquelles il ne sert de rien de s'indigner. Tout art, si l'on veut prendre la peine d'y réfléchir, commence par le concret et finit par l'abstrait ; il débute par la reproduction et se termine par le signe, l'hiéroglyphe, l'écriture. Cela s'est vu plus d'une fois. C'était ainsi déjà à l'époque des cavernes. Le magnifique dessin naturaliste des Eyzies, la peinture de l'âge du bison et du renne, s'achève par des figures abrégées, par des *graffitti*, des bâtons, quelquefois par des images faites au pointillé, comme indiquées en têtes de clous. Il y a, dans les vieilles poteries, un âge du dessin géométrique. Vers la fin de l'époque hellénistique, après les excès déshonorants de virtuosité, d'agitation et de vérisme où se complaisent les épigones de Scopas et de Praxitèle, le hiératisme byzantin est un de ces moments, un de ces retours périodiques vers l'art abstrait, intellectuel, la convention, la dignité de l'expression décorative.

Ce n'est pas tout : peut-être y a-t-il encore dans le cas de M. Picasso un second élément également lointain, venu du plus profond de lui-même, la vieille voix furieuse d'Israël, la voix qui souffle du désert et commande à Moïse : « Tu ne feras pas d'idoles ni d'images taillées ; tu n'adoreras pas de dieux faits de tes mains. » A plus d'une reprise, cette voix de l'Orient a soufflé sur la face du monde : pendant plusieurs siècles, l'Europe, à la fin de l'Empire romain, a cessé de sculpter, a répudié la saillie, le relief, n'a plus connu que la guipure, le rinceau, l'ornement à plat, la dentelle claire sur fond noir. L'art musulman, depuis mille ans, ne sait plus autre chose : la ligne pure, la couleur pure, la calligraphie, l'arabesque, l'entrelacs, la combinaison infinie, les grottes enchantées de ses prismes et de ses nids

d'abeilles, le parterre de ses tapis et la fraîcheur de ses faïences ; il lui suffit de ce caprice abstrait, de cette fantaisie invariable et aussi variée que le dédale des songes ou les volutes d'une fumée.

C'est peut-être ce qui explique cette rage iconoclaste, cette fureur sacrée qui semble animer quelquefois les peintures cubistes de M. Picasso, cette façon qu'il a de mettre en pièces les figures et d'en faire un salmis, où Atrée ne reconnaîtrait pas les enfants de Thyeste. Et il faut dire que cette haine parfois trouve en nous des complices : il arrive que nous soyons las de cet art qui nous offre un éternel miroir de nous-mêmes, et auquel depuis tant de siècles nous ne demandons que notre reflet. Il arrive que nous prenions cette chair en dégoût, et que nous souhaitions justement un remède, un *alibi* qui nous permette de l'oublier. Ce n'est pas la première fois que la pensée s'insurge contre cette tyrannie du moi, contre cet unique personnage qui se voudrait la mesure de toutes choses, et contre l'esclavage fastidieux de la réalité. On peut bien concevoir, par instants, l'ennui de l'homme et la satiété de cet abus qui s'en fait dans les arts depuis la Renaissance et fait soupirer à Hamlet son : « *Man delights not me*, l'homme ne m'amuse pas, ni la femme non plus. » Quand on parcourt nos musées, nos jardins publics, nos monuments du dernier siècle, enfants sans gloire d'un humanisme qui fut si grand dans le passé, on peut se sentir excédé jusqu'à l'écœurement d'une sensualité sans joie, qui se prend pour de l'idéalisme et, devant cet amas de vulgarités, on se prend à regarder, en art, la copie du modèle comme le péché originel et à rêver, comme le poète, d'une peinture « qui se lave les mains de la vie ».

Rien de plus défendable, en un sens, que tout ceci et que l'acharnement de M. Picasso : on comprend ce carnage, ce massacre d'idoles auquel il se livre, le génie de bourreau qu'il déploie pour torturer et bafouer la forme ; certaines idées féroces, comme celle de représenter une gorge de femme où les seins sont deux poches clouées à la poitrine par des chevilles, font frémir comme des actes de terrorisme, de véritables attentats : on pense à ces tableaux de martyres, telles que sainte Agathe, d'une barbarie presque sadique. Il y a du Néron dans l'être capable d'un pareil crime. Parmi ces dépe-

çages de corps déchiquetés et désarticulés, décortiqués en lanières comme l'écorce du platane, ou brisés en mille tessons comme les fragments d'une poterie, certaines parties, par taquinerie, exécutées en trompe-l'œil, un bras de fauteuil, une frange de robe, un angle de sourcil, nous narguent et nous font croire que dans ce grimoire indéchiffrable nous sommes sur le point de discerner une forme : c'est le supplice de Tantale. A tout moment, dans ce chaos, on croit voir s'ébaucher un rythme, qui aussitôt se dissipe et se perd. Il y avait dans ma jeunesse un exercice de rhétorique qui consistait à remettre en vers une série de mots latins, préalablement mis en prose, et à reconstituer le texte original. Passe pour des mots ! Mais imaginez le même travail avec le nombre équivalent de lettres de l'alphabet, et de signes brouillés, dont rien n'indiquerait le sens, et essayez, dans ces conditions, de restituer un poème !

Quant à la prétention, souvent émise par les cubistes, de créer eux-mêmes un objet, différent de celui qui existe dans la nature, et qui se suffise à lui-même, j'avoue qu'elle m'a toujours laissé, non pas sceptique, mais déçu. On peut voir présentement au musée Cernuschi une admirable collection d'agrafes et de fibules archaïques chinoises, où ce petit miracle est parfaitement réussi : le motif de l'éléphant, par une série de métamorphoses, s'altère et se transforme sous nos yeux en oiseau : les oreilles deviennent les ailes, la trompe s'effile en col et en tête d'ibis ; on croirait assister à l'éclosion magique d'une créature vivante. Pourquoi la moindre femme berbère, la plus humble et inculte bédouine, accroupie devant sa tente, en combinant ses laines et ses motifs immémoriaux, fait-elle sans y penser des chefs-d'œuvre de rythme, et pourquoi voyons-nous, de ses mains ignorantes, s'échapper ces tapis, ces objets de beauté que M. Picasso, avec toute sa fougue, son esprit et ses doigts de fée, a toujours échoué à nous donner ? Il serait trop long de l'expliquer. Mais le fait est là.

Ce qui complique les choses, c'est que l'artiste, à tous les moments, s'est montré capable de produire des œuvres entièrement étrangères au cubisme. Il est double. D'une part, il est l'anti-grec, le briseur d'images, le négateur de toute forme ; d'autre part, il peut être le plus accompli et le plus minutieux

des stylistes. Toutes les fois qu'il a voulu, il lui est arrivé de peindre des portraits comme ceux qu'il a faits de Mme Picasso (le portrait au châle brodé, et surtout le portrait au peigne espagnol et à la mantille noire, de l'ancienne collection Plandiura) et montré qu'il ne tenait qu'à lui de battre les peintres traditionnels sur leur propre terrain et d'être, s'il lui plaisait, le plus parfait des disciples de M. Ingres. Il use des deux langages. Il joue sur les deux tableaux, comme pour nous persuader que les deux systèmes se valent : ses ouvrages classiques rassurent ceux qu'inquiètent ses ouvrages cubistes et leur servent, en quelque sorte, de caution ou de garantie,

Du reste, dans tous les sens, que de formules, que de variantes, que de paradoxes ingénieux ne sont pas sortis de ce cerveau toujours en travail ! Que de combinaisons et de fantaisies imprévues ! Depuis les découpures en papier de journal, les jeux autour d'une nature-morte, ayant pour point de départ une boîte d'allumettes, une bande de paquet de caporal, jusqu'aux grandes bouffonneries et aux charivaris en guise d'ombres chinoises, où les personnages sont des pantins de guignol, en planches, pareils aux polichinelles de bazar à dix sous, ou aux silhouettes de Kharagueuz ! Quels cauchemars, parfois,dans certains dessins d'outils, de clefs, de tournevis, à l'air de faune préhistorique et de vagues bêtes méchantes ! Sans parler des essais païens, des scènes mythologiques en style de métopes, avec leurs déesses pesantes aux formes de génisses, quelquefois déformées comme par une lentille convexe, mais toujours majestueuses et vraiment plus qu'humaines, ni des dessins au trait sur des thèmes d'Ovide, à la manière des vases grecs, rappelant les gravures de l'*Homère* de Flaxman.

Il semble que l'artiste, à travers tant de métamorphoses, ait conçu l'art de peindre comme une suite d'exercices, d'hypothèses également plausibles, de théorèmes également probables, entre lesquels il n'y a nulle raison de choisir ; on dirait que son œuvre est une succession de recherches, faites par des artistes différents, à moins qu'on ne suppose vraies ces nouvelles théories de la personnalité, formée d'un perpétuel devenir, d'une collection de « moi » indépendants les uns des autres, où le lendemain ne se souvient pas de la veille, où les

molécules s'éparpillent comme des gouttes de mercure. Peut-être pourrait-on envisager l'artiste comme le type de ce Lafcadio des *Caves du Vatican*, le héros libre, que rien n'engage au delà de la minute présente, ou encore, pour rester dans le ton espagnol, comme le fameux *Burlador de Séville* : ses « manières » seraient les « mille et trois » de Don Juan. Chose vraiment embarrassante ! Jusqu'à présent, on se représentait l'artiste comme un phénomène autochtone, comme une plante naturelle, de qui on ne pouvait attendre qu'une certaine espèce de produits, de même qu'un arbre fruitier ne donne pas indifféremment des cerises ou des pommes. M. Picasso semble avoir pris à tâche de renverser toutes nos idées. Il repousse toute loi. Il prétend échapper à toute nécessité. A l'antique notion terrienne, humble, quasi maraîchère, que nous nous faisions de l'artiste, attaché à un lieu et s'y mettant en espalier, il a substitué la figure de l'aventurier.

Et, cependant, est-on jamais le maître de s'évader, autant qu'on le croit, de ses fatalités ? A travers le désordre de ses « manières » successives, ne peut-on saisir une certaine unité, une fièvre, un tourment ?

Pour qui est sensible à la peinture, les grandes natures-mortes de 1926, avec leurs terribles accords de noirs et de rouges sourds, leurs poings de marbre crispés sur un bâton, leur calme apparent, sont des drames : on y sent une violence sauvage, quelque chose de forcené, comme dans l'immobilité d'une nuée d'orage. Plus tard, dans les derniers ouvrages que nous ayons de lui, la tempête se déchaîne : ce ne sont plus que des caricatures pénibles, d'une outrance folle, une dérision, des injures à la forme humaine, qui passent de bien loin les hallucinations et les grotesques de Goya, dans les fresques de la *Quinta del Sordo*. On n'y voit plus à l'œuvre qu'un « baroque » enragé, une sorte de Churriguerra qui se parodie lui-même, avec des couleurs de poisons et un entrain burlesque, cocasse et démoniaque. Dans tout cela se fait jour une espèce de désespoir et comme une malédiction, ce malheur qui n'était jamais arrivé à un artiste, et qui est proprement la peine de l'enfer : le malheur de ne pas aimer et de peindre sans amour. La rencontre d'un génie plastique de premier ordre, de dons inouis de

virtuose, et d'un nihilisme absolu, telle est la tragédie de M. Picasso.

Ce mélange unique de talents et de facultés contraires, de passion et de sécheresse, de force créatrice et de pouvoir destructeur, expliquent assez le prestige extraordinaire qui l'entoure, la fascination qu'il exerce, et son auréole redoutable de bon ou de mauvais ange. Il est bien difficile de dire quel sera son rang dans l'avenir, non plus qu'on ne sait si on l'admire ou si on le déteste. On hésite devant ce monstre d'égotisme, d'orgueil et d'impersonnalité.

LA LIQUIDATION D'UNE FAILLITE

A le bien prendre, le cubisme n'est que l'histoire individuelle de M. Picasso, ou plutôt l'une des îles du vaste archipel où l'a promené son odyssée. C'est pour lui seul que cette expérience, dont son esprit s'est trouvé le théâtre, a eu quelque réalité. Elle était d'ailleurs achevée bien avant la guerre. Les beaux portraits classiques dont j'ai parlé plus haut, sont de 1919. A ce moment-là, le cubisme avait dit tout ce qu'il avait à dire. Le maître liquidait son fonds. Quelques peintres s'attardaient à exploiter une des recettes qu'il leur jetait en passant, et dont il s'amusait pendant un ou deux ans. On peut dire presque d'eux tous qu'ils n'ont fait que vivre de ses restes.

Parmi les cubistes de la première heure, M. Georges Braque a presque seul tenu un rôle indépendant, et même exercé de son côté une certaine influence sur les idées de M. Picasso. C'est lui qui lui a fourni quelques-uns des accessoires, la pipe, le bocal, l'écuelle, la mandoline, à côté du journal plié, qui sont les éléments invariables ou plutôt les prétextes de ses compositions colorées. Il a trouvé de bonne heure une tonalité, une gamme étroite, formée d'un petit nombre de notes très rapprochées, un brun, un gris, un vert amande, un blanc, un noir, dont il compose des accords un peu monotones, mais extrêmement veloutés : il a fait cette trouvaille une fois pour toutes, et s'y tient avec une prudence toute normande. Il se risque aussi peu que Picasso se montre téméraire. Il équilibre ses taches avec un sens exquis de l'ordonnance, sans tenir compte de la perspective, sur un

plan vertical, comme dans la sculpture égyptienne, ou comme si les objets se tenaient, sans glisser, sur ces guéridons Empire, en acajou, qui étaient munis d'un « abattant ». Il dispose ses petits trophées sans se lasser, comme un bon artisan qui aurait sculpté autrefois des motifs bucoliques sur des panneaux de lambris Régence. Il y a chez ce petit-maître une sécurité, une bonhomie, une paix, quelque chose de fruité et de très vieille France, qui fait de lui un demi-Chardin, un excellent décorateur de dessus de portes, un compagnon cordial et discret de l'intimité. Avec celui-là, on est tranquille : il est de la famille.

J'avoue que je fais peu de cas, au contraire, du reste de la bande cubiste, qui me paraît fort ennuyeux. Quand je devrais être pendu, je ne saurais distinguer, pour sauver ma tête, un Juan Gris d'un Marcoussis. Quant à M. Fernand Léger, je n'entends rien à ce qu'on appelle son art : il a inventé une peinture parfaitement insipide et aseptisée, une peinture de mécano appliqué, semblable à une épure, où les êtres et les objets, les femmes et les choses partagent la nature du carreau émaillé, du matériel perfectionné et de l'appareil sanitaire. Ses tableaux ressemblent à un catalogue d'articles destinés à figurer le Progrès, à l'usage des Pécuchets des Soviets. Il n'y a rien de plus froid et de plus insignifiant que les pseudo-Hubert Robert et les décors de M. Lurçat.

Ce côté du cubisme représente, il faut en convenir, un immense déchet, et offre le spectacle d'un lamentable naufrage. C'est que ce n'était pas la découverte d'un champ inédit de la nature, comme il était arrivé aux maîtres de Barbizon ou à la génération de 1860 : ce n'était qu'une invention technique, qui ne pouvait intéresser que les spécialistes, et ne valait que ce que valent les peintres qui s'en servaient. Pourtant, cette étrange aventure n'en fut pas moins un événement considérable dans l'école. Il se trouva que quelques peintres en tirèrent des réflexions et un enseignement. Ils y aperçurent, chose curieuse ! ce qu'il contenait peut-être le moins, les éléments d'une méthode. L'esprit français est toujours le même. Il porte partout son besoin d'ordre. Dans ce qui n'était qu'un séisme, une espèce de catastrophe, il trouva une architecture et une leçon de discipline, qui rejoi-

gnait, on ne sait comment, les conseils de Cézanne et les exemples de Poussin : tant il est vrai qu'on ne cherche que ce qu'on porte en soi et ce qu'on a déjà trouvé. Des épaves du navire fracassé, ces jeunes gens retirèrent quelques pièces utilisables, comme un paysan obstiné, avec les débris d'un château écroulé, se rebâtit une maison.

C'était un paradoxe de prendre le cubisme pour un principe de construction. C'est pourtant ce qui arriva, et ce qu'on voit dans les ouvrages de M. André Lhôte et de M. Jean Metzinger. De cette poétique anarchique, du reste instable et inconsistante, qui ne connaît pas le repos et ne demeure jamais la même, ils parvinrent à extraire des lois de stabilité, et un système d'organisation du tableau. Ce fut un des tours les plus singuliers qu'ait joués l'intelligence française à une doctrine étrangère : elle l'adaptait en l'adoptant, la transformait du tout au tout. C'était le jour et la nuit. Le cubisme changeait de « signe » : tout ce qui était négatif devenait positif, se changeait en affirmation. Ce procédé est encore un peu embarrassé chez M. Metzinger, dont les figures restent encombrées d'une armature trop visible, comme une façade dont on n'a pas retiré les échafaudages. Mais chez M. André Lhôte, ce souci de composer, l'appareil légèrement dogmatique et scolaire, n'arrivent pas à étouffer une nature joyeuse, un sentiment de fête, un esprit aimable et heureux, une gaieté méridionale, qui glisserait aisément à un soupçon de facilité; la charpente cubiste dont il se sert lui impose une tenue et une dignité, mais la nature est la plus forte, et ne peut s'empêcher de reparaître, en souriant, dans des minois, des accroche-cœurs et des grâces de jolies femmes, dans des rythmes dansants de valses populaires.

Le cas de Roger de La Fresnaye est des plus instructifs, pour nous faire voir ce qu'un jeune Français, à la veille de la guerre, s'apprêtait à tirer des exemples du cubisme. La perte de ce jeune homme, mort à quarante ans, en 1925, des suites de la campagne, demeure à jamais regrettable. Ses tableaux cubistes, d'un goût charmant, d'une tonalité si heureuse, montrent une nature pleine d'abandon, de spontanéité, un cœur aussi tendre que celui du chef de l'école paraît dur. C'était le fils d'un officier. Il se mit à appliquer les pratiques du langage synthétique aux sujets militaires.

Il est impossible de voir son grand tableau du *Cuirassier*, son *Équipage d'artillerie*, sans penser aussitôt aux deux tableaux de Géricault, les tableaux de 1812 et de 1814, *le Dragon à cheval* et *le Cuirassier blessé;* cent ans plus tard, exactement, ce jeune peintre, avec moins de fougue, mais une égale volonté, un parti pris imposant de simplification, nous ramenait le style héroïque, le sentiment de l'épopée. On ne se console pas de la disparition de ce jeune maître, que tourmentait la soif de la grandeur.

En même temps, par l'agitation qu'il provoquait, par sa versatilité même, son esprit de contradiction, par sa manière de tout remettre en question, ce multiforme cubisme agissait en un sens tout contraire : au lieu d'une discipline, c'était une permission, une espèce d'indulgence plénière, une déclaration d'indépendance de la peinture. Beaucoup de choses, qu'on eût tenues pour à peine sérieuses, et presque indignes du nom d'art, se voyaient autorisées. Qui eût cru qu'une femme pouvait s'enrôler sous les drapeaux de la peinture abstraite ? Et, pourtant, que serait Mlle Marie Laurencin sans Pablo Picasso ? Un goût de femme, un gris de perle, un rose fané, un bleu pastel, un accord exquis de nuances argentées et légères, des figures sans traits, avec des airs de biches, des mines de sainte Nitouche, rusées et innocentes, des têtes de Greuze, mêlées de blancheurs de houris, des grâces de gravures de modes et de miniatures persanes, un amalgame étrange de *Petites filles modèles* et du *Spectre de la rose*, le tout chiffonné avec esprit, comme un bouquet chez la fleuriste, ou comme les rubans d'un chapeau, composent une élégante féerie, un petit ballet de sylphides, qui a tout juste l'existence d'un songe de jeune fille. Que resterait-il de ce songe, s'il avait fallu l'exprimer dans un autre langage que celui de l'allusion, de la brume et de l'irréel ?

M. Raoul Dufy s'est fait à son tour, à la faveur de la même levée d'écrou, un petit langage amusant, puéril et roublard, qui n'aurait eu, dans d'autres conditions, que peu de chances de plaire. La peinture devient pour lui, comme pour l'enfant, une sorte d'écriture, moins une description qu'un résumé des choses ou de la fête qu'elles donnent aux sens. Afin d'être plus sûr d'obéir à la seule dictée du cœur et de se débarrasser des locutions apprises, il affecte (voyez son portrait) de peindre

de la main gauche (il oublie que le peintre de la *Joconde* était gaucher). Il est convenu, dans cet art spécial, que les couleurs du « fond » empiètent légèrement sur celles des personnages, qu'un spectateur emporte sur le dos un peu du vert de la pelouse, comme dans les « papiers peints » ou dans une estampe populaire, dont les planches sont mal repérées. Il est convenu que les vagues sont représentées « naïvement » par une suite d'accents circonflexes, que les aplombs sont un peu de travers, les maisons un peu de guingois, et que les pigeons, en se posant à terre, emportent avec eux un peu de ciel et une petite flaque d'azur.

En un mot, par tout un côté, cette doctrine-protée se trouvait être une libération. Stérile dans ses effets directs, et n'ayant peut-être pas créé un seul chef-d'œuvre, ni même une œuvre convaincante, cette étrange expérience faisait jouer des ressorts, ouvrait des voies inattendues. Je ne crois pas qu'il existe un seul tableau cubiste qui excite autre chose qu'un intérêt de curiosité ; cet art ne pourra guère figurer dans les musées qu'à titre de document. C'est une tentative mort-née. Et cependant, il sera impossible de faire, sans en tenir compte, l'histoire de l'art contemporain. Il est défunt en tant que formule pittoresque, et il est très vivant en tant que formule décorative. Qui eût cru que cet art abstrus et cérébral, pour lequel les critiques mobilisaient tout l'arsenal de l'esthétique, ferait fortune comme enseigne et comme engin par excellence de publicité commerciale ? Cet art du signe, du rébus, de l'idéogramme parlant, est entré dans l'usage quotidien, dans notre vie de tous les jours : il nous entoure sous la forme d'affiches, de prospectus, de réclame utilitaire. On le nie ou on le conjure comme un danger, et il nous environne comme une présence familière.

LA JEUNE PEINTURE FRANÇAISE

Parmi les jeunes, qui avaient trente ans aux environs de 1910, il y en eut bien peu qui ne furent pas touchés ou du moins un peu inquiétés par ce grand événement. Plusieurs furent au moins intrigués et préoccupés. Il fallait être bien sûr de soi et avoir la tête fort solide pour n'être pas quelque peu troublé. Ce moment de trouble est la mesure d'une cer-

taine sensibilité de l'esprit. Les meilleurs se ressaisirent bien vite. Ils eurent tôt fait de reconnaître la différence de valeur qui séparait le cubisme des exemples de Cézanne et un sophisme de génie d'une vérité éternelle fondée sur le sentiment et sur l'amour de la nature.

Ils prirent le parti de n'en faire qu'à leur tête et de n'écouter que les maîtres qui ne trompent pas, l'instinct et le bon sens, le cœur et le naturel. Chacun selon son tempérament, on les vit revenir à des façons de peindre qui ne s'éloignaient guère de la tradition. Ils étaient sortis tranquillement des crises successives de l'impressionnisme, du « fauvisme », du cubisme, et retrouvaient, sans programme, sans phrases, sans manifestes, quelque chose qui était d'eux-mêmes et qui était la peinture de toujours. « Il n'y a pas de peinture moderne, disait l'un d'eux : il n'y a que de la bonne ou de la mauvaise peinture. » Presque tous se seraient mis d'accord sur cette déclaration. Après tant d'événements, de tumultes et de secousses, la peinture française suivait son cours et reprenait au point où l'avait laissée la grande tradition, où se confondent Le Nain et Poussin, Ingres et Delacroix, Cézanne et Renoir.

Je ne peux pas nommer tout le monde ; une énumération serait fastidieuse. Je crois pourtant que certains paysages de Derain ou de Segonzac, certaines figures d'Othon Friesz, certaines *Jeunes mères* de Louis Asselin, certaines peintures de Jean Marchand, de Suzanne Valadon, Luc-Albert Moreau ne seraient désavouées par aucune personne ayant le goût et le sentiment des vrais maîtres de chez nous ; plusieurs font déjà figure dans les musées, à côté des chefs-d'œuvre d'un Corot, d'un Manet, et ne paraissent pas trop indignes de ce voisinage. Les natures et les esprits diffèrent. On retrouverait aisément chez Dunoyer de Segonzac (surtout dans ses dessins, ses admirables eaux-fortes) un cousin de Fragonard ; M. André Dufresne est plus lyrique, avec un goût somptueux de la nature exotique, des pays tropicaux, des escales imaginaires et des Polynésies de rêve ; il a de la gloire dans la tête. M. Henri de Waroquier y a plutôt des drames et conçoit des paysages qui sont des tragédies. M. Othon Friesz est un peintre de morceaux fameux ; il suffit d'un regard sur ses toiles d'un dessin si fier, d'une si noble tonalité murale, d'un

rythme si aisé et si naturellement éloquent, pour se dire qu'il est né pour la peinture monumentale.

Mais ce n'est pas tout. Depuis trente ans, il se trouve que Paris est le rendez-vous des peintres et est redevenu l'école du monde. Des Hollandais comme Van Dongen, des Italiens comme Modigliani et Chirico, des Russes comme Pascin ou Chagall, des Japonais comme Foujita, composent ce qu'on appelle l' « école de Paris ». Cela ne s'était point vu depuis la fin du XVIIIe siècle, lorsque presque toutes les cours d'Europe avaient un Français pour « premier peintre » et que l'on comptait plus de trois cents étrangers parmi les élèves inscrits sur les registres de l'Académie. Peut-être le fait tient-il à cet attrait particulier, à cette griserie, à cette liberté absolue, qui se paie parfois très cher, mais qui seule permet de tout oser, parce qu'elle est sûre, à la longue, de rentrer dans ses cadres et de retrouver la mesure. Paris est de nouveau, comme disait la vieille Christine de Pisan, la maîtresse ès Arts du monde et la reine « de l'empire de peintrerie ». Peut-être est-il permis, sans trop de forfanterie, d'en tirer quelque gloire.

LOUIS GILLET.

A L'EXPOSITION

LA MÉDECINE AU PALAIS DE LA DÉCOUVERTE

> La science, dans notre siècle, est l'âme de la prospérité des nations et la source vive de tout progrès. Sans doute la politique avec ses fatigantes et quotidiennes discussions semble être notre guide. Vaine apparence ! Ce qui nous mène, ce sont quelques découvertes scientifiques et leurs applications.
>
> PASTEUR.

Une partie du Grand Palais est transformée en Temple de la Science, sous le nom de *Palais de la Découverte.*

Montrer à la foule comment naquirent les grandes inventions, lui expliquer, par des images aussi spectaculaires que possible, par des démonstrations simples et par des expériences frappant l'imagination, comment s'effectuèrent les principales découvertes qui ont transformé l'humanité, tel a été le dessein du professeur Jean Perrin en créant ce musée, unique au monde, qui devra durer après que l'Exposition aura fermé ses portes.

Certes, il était difficile d'instruire les ignorants, tout en intéressant les esprits cultivés. Les présidents de section se sont admirablement acquittés de cette mission ; on peut dire que la réussite est parfaite.

Une heure passée au Palais de la Découverte laisse l'esprit ébloui. Évoquant ces dioramas du musée d'Histoire naturelle de Chicago, où sont figurées les premières étapes de l'humanité

depuis l'homme des cavernes, voilà donc, se dit-on, ce que l'intelligence humaine a pu réaliser depuis cette époque où l'homme n'était guère différent des singes anthropoïdes! Au cours des siècles, par la logique et par l'intuition alliées, l'homme est parvenu à découvrir les grandes lois de l'univers, il s'est emparé des forces éparses dans la nature et les a disciplinées, il a poursuivi patiemment le jeu des constructions mathématiques qui se prolongent jusqu'à l'infini, il s'est ingénié à créer par la physique et la chimie un univers nouveau. Rien ne lui semble impossible.

La rotonde du Palais de la Découverte semble quelque temple d'Égypte qui donne l'effroi d'un dieu mystérieux. Dans une atmosphère céruléenne apparaissent d'immenses piliers d'un bleu sombre. Au centre, une formidable machine électrostatique dresse vers le ciel deux énormes sphères métalliques qui, chargées à 5 millions de volts, font jaillir de fantastiques étincelles. Que nous sommes loin du temps où l'homme s'amusait à frotter un bout d'ambre pour attirer des corps légers ! cependant, c'est cette constatation qui est à l'origine de la force prodigieuse que l'homme a su capter pour transformer la vie à la surface du globe.

Montez cet escalier qui mène, sous un ciel constellé d'étoiles, à la section de l'Astronomie. Il faudrait être bien insensible pour ne pas se sentir ému devant ces extraordinaires cartes célestes qui révèlent l'immensité du monde ; la terre, ce n'est donc que ce grain de sable jeté dans l'infini !

Parcourez la Physique, la Chimie, l'Optique, la Biologie, la Génétique. Regardez, lisez, écoutez les démonstrateurs dans chaque section, suivez les expériences de chimie, faites fonctionner vous-même tous ces appareils de physique et d'optique. Quand vous franchirez la porte monumentale qui vous rejettera dans le tourbillon de la vie, vous vous sentirez plus riche de connaissances nouvelles. Vous comprendrez mieux ce qui vous entoure et à quoi vous ne prêtiez pas assez attention. Vous admirerez le mode de vie étonnant que l'homme pendant des siècles, — et surtout depuis cent ans, — s'est évertué à forger. Vous serez déconcerté à la pensée que l'esprit inventif de l'homme ait pu réaliser ce que n'aurait même pu rêver son imagination.

Mais, ce premier moment d'étonnement passé, vous serez

effrayé : jusqu'où ira ce génie d'invention ? L'homme n'est-il pas en train de se détruire soi-même par la puissance de ce qu'il a créé et qui le dépasse ? L'étincelle est bien stupéfiante qui éclate entre les deux boules du Palais de la Découverte, mais cette étincelle est capable de tuer celui qui serait assez téméraire pour s'en approcher. Tous ces appareils de physique sont bien prodigieux, mais ils sont plus puissants que les forces réunies de milliers d'êtres humains. Ces machines sont bien extraordinaires, mais, remplaçant l'homme, elles créent la crise où il se débat.

Depuis cent ans, l'effort humain a surpassé les réalisations des vingt derniers siècles. Ce fut la course échevelée à l'invention dans tous les domaines de l'activité. Aussi a-t-on l'impression que l'homme est inadapté à la vie qu'il s'est faite. Il commence à en sentir le poids qui l'accable. Il se rebelle ; mais il est projeté dans le tourbillon malgré lui ; il ne peut plus faire une pause, il lui faut aller toujours plus loin, ne cesser de créer, jusqu'au moment où, à bout de souffle, vaincu par ses propres trouvailles, il succombera.

Je me souviens de ce soir où je vis New-York pour la première fois dans toute sa tragique grandeur. Du haut de Radio City on apercevait à ses pieds la ville immense qui se prolongeait de l'Hudson aux plus profonds lointains. Les buildings gigantesques projetaient dans la nuit leurs milliers de baies lumineuses. Des artères, à perte de vue, étincelaient, se croisant et s'enchevêtrant dans un écheveau fantastique. Les plus grands bateaux du monde faisaient d'innombrables points brillants sur l'eau. Et au-dessous de soi, en regardant bien, on voyait de minuscules autos et des nuées de fourmis humaines, agitées dans des sens contraires. Tout dans cette ville, était sans mesure, disproportionné à l'homme. Et deux sentiments étreignaient. L'un était d'admiration pour la prodigieuse audace de l'homme qui s'est exhaussé par son intelligence et sa volonté vers les sommets de la puissance. L'autre était d'effroi : l'homme n'était plus qu'un atome, dominé par les forces mécaniques, écrasé par ce qu'il avait créé. Il ne lui était même pas loisible de demander grâce : ni le ciel ni la terre ne l'aurait entendu. Il était à tout jamais accablé par l'immensité de son œuvre.

Ce sont un peu les impressions que l'on ressent en sortant

de cette féerie de l'intelligence qu'est le Palais de la Découverte.

Au train où vont les choses de l'invention, à la fin de ce siècle, dans quel gouffre l'humanité n'aura-t-elle pas sombré ?

On peut s'imaginer qu'un jour notre civilisation aura disparu. De tout ce qui fait notre vie intellectuelle et matérielle rien ne restera. Il en sera de nous comme il en fut des civilisations égyptienne ou khmère.

Supposez ensevelies nos cités de l'ancien et du nouveau monde, orgueil de l'homme du xxe siècle. Si un individu, d'une époque que nous placerons, si vous le voulez bien, à l'an 6 000 après Jésus-Christ, découvrait dans l'Europe ou l'Amérique, transformées en désert, une ville, telle que Berlin ou Londres ou Paris ou New-York, et si, par miracle, toute notre civilisation mécanique d'aujourd'hui surgissait intacte des cendres du passé, quelle ne serait pas sa stupéfaction! Vous représentez-vous les trains, les autos, les avions, la lumière électrique, la T. S. F., les hauts-parleurs... se mettant à fonctionner tout à coup devant cet homme qui jusque-là aurait vécu dans un monde auquel la mécanique aurait été complètement étrangère ? Ne croirait-il pas que nous étions des demi-dieux ?

Parcourez avec des yeux neufs le Palais de la Découverte : vous éprouverez un sentiment semblable. Tout vous semblera miraculeux dans le monde actuel.

Des sections du Palais de la Découverte nous ne parlerons ici que de celles consacrées à la chirurgie, à la médecine, à la microbiologie.

SECTION DE CHIRURGIE

La section de chirurgie a été dirigée par le professeur Gosset. Elle ne pouvait avoir un meilleur patronage. Le professeur Gosset, avec cette sagacité intellectuelle et cette ampleur de vues qui sont les caractéristiques de son esprit, a conçu que la section de chirurgie ne devait pas présenter l'histoire rétrospective de la chirurgie. Ce qu'il fallait, c'était « rendre compréhensibles quelques-unes des découvertes qui ont permis à la chirurgie son essor merveilleux et l'ont portée au degré de bénignité et d'efficacité qu'elle a atteint aujourd'hui,

même dans les cas les plus compliqués... Ayant à choisir entre les découvertes qui permettent aux chirurgiens d'exécuter aujourd'hui les opérations les plus difficiles (on ne doit plus dire les plus hasardeuses) avec un pourcentage de succès vraiment admirable, j'ai pensé qu'il fallait se borner à trois découvertes : l'asepsie chirurgicale, l'anesthésie, la transfusion sanguine (1) ». (A. Gosset.)

Ce sont là les trois magnifiques présents que la chirurgie a faits depuis cent ans à l'homme souffrant.

Entrez dans ce stand de la chirurgie, remarquablement réalisé par M. G. Walter, architecte, qui a construit le nouvel hôpital Beaujon. Vous y verrez tout d'abord ce qui concerne *l'anesthésie.*

On est saisi d'étonnement à la pensée que l'anesthésie date de 1842, moins d'un siècle ! Qu'on se représente une intervention chirurgicale du temps où les malades éveillés assistaient à leur propre opération. Quelles devaient être les douleurs d'une amputation de cuisse ou tout simplement d'une incision au bistouri ! Pouvoir exécuter les opérations les plus pénibles sans que le patient soit conscient, faire sombrer son intelligence et sa sensibilité dans le gouffre où tout est sommeil et oubli ; graduer à volonté cette narcose ; puis réveiller au moment voulu cet endormi, et pouvoir lui dire quand il retrouve le monde extérieur : « Tout est achevé », n'est-ce pas un des dons les plus merveilleux que l'homme ait reçus de l'homme ?

Cependant les anesthésiques ne sont pas sans inconvénients. Certains sont toxiques pour le foie, le rein ou le poumon. Aussi les chirurgiens ont-ils cherché, en ces dernières années, les anesthésiques les moins toxiques.

M. Robert Monod, que M. Gosset a chargé de montrer au public ce qu'on devait entendre par anesthésie chirurgicale, a représenté par des tableaux muraux et des figures, non seulement extrêmement clairs et bien ordonnés, mais esthétiques, les différents modes d'anesthésie : par inhalation, par voie rectale, par voie veineuse. L'anesthésie locale et la rachianesthésie sont aussi évoquées.

(1) *La Chirurgie.* Exposition internationale, Paris, 1937. Palais de la Découverte, Masson éd.

L'histoire résumée de l'anesthésie nous fait assister aux progrès réalisés depuis le jour où Humphry Davy découvrit le protoxyde d'azote jusqu'à l'époque actuelle où les efforts sont dirigés vers les anesthétiques synthétiques.

Non seulement le grand public, mais les hommes de l'art trouveront dans cette présentation remarquable de M. Robert Monod des renseignements du plus haut intérêt.

Après le hall de l'anesthésie, voici le *bloc opératoire* idéal. Il montre ce que doit être l'*asepsie chirurgicale*.

Si la chirurgie a pu arriver à ce point de perfectionnement où nous la voyons parvenue aujourd'hui, c'est parce que le chirurgien ne redoute plus l'infection des plaies. C'est ce que nous montre le docteur Pierre Fredet dans un chapitre de la monographie consacrée à *la Chirurgie au Palais de la Découverte* :

« Jusque vers 1870, dit le docteur Pierre Fredet, les chirurgiens du XIXe siècle n'osaient intervenir que sur quelques organes et n'exécutaient, en général, que des opérations simples.

« La suppuration des plaies était presque la règle ; on la considérait comme le processus normal de la réparation. La guérison n'était obtenue que dans quelques cas, après de longues suppurations qui épuisaient les malades, entraînaient souvent des hémorragies, des destructions étendues et n'aboutissaient parfois qu'à des résultats fonctionnels médiocres (cicatrices vicieuses, raideurs articulaires, mutilations).

« Les plaies accidentelles exposaient aux plus graves dangers. Les grandes opérations se compliquaient habituellement d'infection générale et se terminaient presque toujours par la mort...

« Bien que la découverte de l'anesthésie, vers le milieu du siècle, eût fait apparaître une foule de possibilités, la chirurgie était contrainte de rester désarmée devant les maladies qui frappent les organes abdominaux et thoraciques, les centres nerveux, devant la plupart des malformations ou des difformités des membres. Le chirurgien n'opérait, pour ainsi dire, que la main forcée : il ouvrait des abcès, il amputait des membres en cas d'absolue nécessité.

« Aucune précaution spéciale ne paraissait nécessaire

pour procéder à une opération. On l'exécutait volontiers dans le lit du malade ; la peau n'était l'objet d'aucune préparation. Le chirurgien et ses aides opéraient en vêtements de ville ; ils ne se privaient pas de faire des autopsies et de se souiller les mains au contact des plaies suppurantes ; les plus soigneux se contentaient d'un lavage des mains sommaire. Les instruments, avec des parties en bois et des pièces inséparables, n'étaient qu'incomplètement et superficiellement nettoyables. On employait les objets de pansement tels qu'ils venaient du dehors ; dans les hôpitaux, on les laissait séjourner sur les tables, au milieu des salles de malades. La charpie, dont on faisait une grande consommation, était souvent effilochée par les malades eux-mêmes, dans leur lit. Les plaies étaient couvertes de cérat qu'on retirait de pots à large ouverture, exposés aux poussières, et où chacun puisait à sa guise.

« Depuis ces temps néfastes, la chirurgie a subi une transformation radicale, car elle n'a plus à redouter l'infection. Tous les organes malades auxquels la physiologie n'interdit pas de toucher peuvent être traités ; les opérations orthopédiques sont devenues possibles ; les plaies se réparent simplement, sans complications ; la mortalité opératoire est tombée à un taux infime.

« C'est bien là une révolution. La chirurgie, jadis impuissante, a vu s'ouvrir devant elle un champ d'action qui s'élargit chaque jour ; de meurtrière qu'elle était, elle a été rendue bienfaisante. Mais un tel changement, qui a pour point de départ les géniales découvertes de Pasteur, n'a pas été obtenu du premier coup. »

Après les travaux de Pasteur sur les germes microbiens, Joseph Lister (d'Édimbourg) pense que les plaies chirurgicales sont contaminées par des organismes analogues aux ferments. Il faut tuer ces microorganismes par des agents chimiques, partout où ils se trouvent : dans l'air, sur la peau du malade, sur les mains du chirurgien, sur les instruments, dans les objets de pansement, dans la plaie opératoire. D'où l'emploi de l'acide phénique.

Cette *méthode antiseptique* a constitué un immense progrès. En France, Lucas-Championnière fut son ardent défenseur.

Cependant la méthode avait un grave inconvénient. En détruisant les microbes par des antiseptiques, on adultérait

en même temps les cellules de l'organisme, d'où la réparation des plaies était difficile ; parfois même on observait des nécroses des tissus. C'est alors que le chirurgien Félix Terrier eut la notion que, ce qu'il fallait faire, c'était éviter d'apporter des microbes dans le foyer opératoire. Pour cela, on devait s'asteindre à n'employer que des instruments et des objets de pansement stériles et éviter de toucher la plaie chirurgicale avec des mains souillées.

Pasteur, en 1878, dans sa célèbre communication sur « la théorie des germes et ses applications à la médecine et à la chirurgie », avait formulé les règles générales de la chirurgie moderne, telles qu'elles devaient logiquement découler de ses études sur les générations dites spontanées :

« Si j'avais l'honneur d'être chirurgien, disait-il, pénétré comme je le suis des dangers auxquels exposent les germes des microbes répandus à la surface de tous les objets, particulièrement dans les hôpitaux, non seulement je ne me servirais que d'instruments d'une propreté parfaite, mais après avoir nettoyé mes mains avec le plus grand soin et les avoir soumises à un flambage rapide, ce qui n'expose pas à plus d'inconvénients que n'en éprouve le fumeur qui fait passer un charbon ardent d'une main dans l'autre. Je n'emploierais que de la charpie, des bandelettes, des éponges préalablement exposées dans un air porté à la température de 130 à 150°; je n'emploierais jamais qu'une eau qui aurait subi la température de 110° à 120°. Tout cela est très pratique. De cette manière, je n'aurais à craindre que les germes en suspension dans l'air, autour du lit du malade ; mais l'observation nous montre chaque jour que le nombre de ces germes est, pour ainsi dire, insignifiant à côté de ceux qui sont répandus dans les poussières, à la surface des objets ou dans les eaux communes les plus limpides (1). »

En 1882, Félix Terrier alla demander à Pasteur de l'initier aux méthodes de la microbiologie. Il fréquenta le laboratoire de la rue d'Ulm. Il saisit d'emblée que la chirurgie devait se plier à la technique inflexible, réglée par Pasteur : l'asepsie était fondée.

Le four à flamber, dit four Pasteur, qui permet de stéri-

(1) Comptes rendus de l'Académie des sciences. Séance du 29 avril 1878. Voir *Œuvres de Pasteur,* tome VI, p. 112-130 (Masson éd.).

liser les instruments par la chaleur sèche à des températures de 160° et plus ; l'autoclave, inventé par Chamberland dans le laboratoire de Pasteur, qui donne la possibilité de stériliser les compresses dans la vapeur d'eau à 120° : tels sont les deux appareils qui pouvaient permettre une asepsie parfaite.

Mais l'asepsie des instruments et des objets de pansement n'est pas suffisante. Il faut encore la désinfection des téguments des opérés et des mains des chirurgiens. Enfin, le problème de la stérilisation de l'air ne doit pas être négligé. Certes, la contamination par l'air n'est pas aussi redoutable qu'on le pensait il y a soixante ans ; cependant, on a eu tort de ne plus guère penser à cette source d'infection. C'est pourquoi le professeur Gosset et le docteur Pierre Fredet se sont attachés à réaliser une salle d'opération dont l'atmosphère fût, autant que possible, privée de germes.

« La salle d'opération doit constituer une enceinte hermétiquement close, afin qu'on puisse, avant toute intervention chirurgicale, stériliser l'air qui y est contenu, sans que l'air extérieur risque de s'y introduire. Mais, pour faire pénétrer le chirurgien, ses aides et le malade dans ce milieu aseptique par hypothèse, il faut, de toute nécessité, établir momentanément une communication entre celui-ci et l'atmosphère ambiante, d'où contamination initiale. On parvient à refréner la pollution en interposant, entre la salle d'opération et l'extérieur, une série de sas étanches, dont l'air est stérilisé. En passant successivement de l'un dans le suivant, on réduit progressivement les quantités d'air eptique qui se mélangent avec l'air aseptisé. Cet envahissement peut encore être atténué, si l'on établit une pression d'air légèrement supérieure à la pression atmosphérique (2 à 4 millimètres d'eau) depuis la salle d'opération jusqu'au premier sas. Au moment de l'ouverture de chaque porte de communication, un refoulement d'air septique se produit vers le dehors...

« Les dimensions exiguës que l'on est obligé de donner à l'enceinte opératoire, pour permettre aux spectateurs, confinés au dehors, de n'être pas trop éloignés du champ opératoire et de bien voir, nécessitent une ventilation continue de la salle d'opération, avec de l'air neuf, aseptisé, et même un conditionnement de l'air, c'est-à-dire le maintien d'une température et d'un degré hygrométrique

déterminés, faute de quoi le séjour y serait intenable (1). »

La stérilisation de l'air de l'enceinte opératoire et des sas de pénétration peut être obtenue par la formolisation ou encore par l'ionisation et la précipitation des particules microbiennes.

Pour rendre pratiques ces notions, MM. Gosset et Fredet ont conçu un *bloc opératoire* idéal, répondant aux données actuellement acquises en vue de pousser l'asepsie jusqu'aux dernières limites du possible. Ce bloc opératoire sera la réalité de demain.

Le troisième hall de la chirurgie est consacré à la *transfusion sanguine*. C'est au docteur Tzanck qu'a été confié, par le professeur Gosset, le soin de montrer au public comment doit être pratiquée la transfusion et les merveilleux résultats qu'on peut en obtenir.

On sait tout ce que l'on doit en cette matière à M. Tzanck : si dans les hôpitaux de Paris la transfusion est organisée d'une façon systématique, c'est grâce au centre qu'a créé M. Tzanck à l'hôpital Saint-Antoine ; et si la technique de la transfusion est devenue une méthode extrêmement simple, se répandant de plus en plus, c'est beaucoup grâce aux perfectionnements apportés par M. Tzanck. On ne saurait assez l'en louer.

La connaissance des *groupes sanguins* et l'invention de moyens efficaces pour *empêcher la coagulation du sang* ont rendu la transfusion à la fois presque inoffensive et aisément praticable. Ce sont ces deux découvertes que M. Tzanck a voulu rendre saisissables pour le public. Il a voulu montrer aussi comment, dans une grande ville, doit être organisée en permanence un centre de transfusion, pourvu de techniciens exercés, avec un grand nombre de donneurs parfaitement étudiés, afin d'éliminer les incompatibilités sanguines et la transmission de maladies infectieuses. « Il faut pouvoir expédier, dit-il, dans le minimum de temps, auprès du malade qui saigne, le donneur qui convient et le médecin capable de recourir à la technique la meilleure (2). »

(1) *La Chirurgie*. Exposition internationale, Paris, 1937. Palais de la Découverte. *L'Asepsie chirurgicale*, par Pierre Fredet. Masson éd.

(2) *La Chirurgie*. Exposition internationale, Paris, 1937. Palais de la Découverte. *La Transfusion sanguine*, par A. Tzanck.

Grâce à des appareils fort ingénieux qui fonctionnent sous les yeux du public, tout visiteur, en sortant de ce hall, saura comment se fait une transfusion correcte, comprendra les dangers des incompatibilités sanguines et saisira tout ce que la méthode de transfusion a apporté au chirurgien en cas d'hémorragies.

Le médecin aussi peut avoir recours à la transfusion, en mettant en jeu les propriétés antitoxiques, antihémorragiques ou nutritives du sang. Ici, on est encore à la période des tâtonnements.

Dans ce hall de la Transfusion, comme dans les diverses sections du Palais de la Découverte, l'homme cultivé et même le spécialiste s'instruiront plus qu'en lisant de gros traités.

SECTION DE MÉDECINE

La section de médecine a été placée sous la haute direction du professeur Roussy, doyen de la Faculté de médecine de Paris, dont le génie d'organisation fait l'admiration de tous les milieux intellectuels, aussi bien à l'étranger qu'en France. Tant par son caractère que par son esprit d'ordre et de méthode, par sa claire vision des choses et sa parfaite connaissance des hommes, il est aujourd'hui et restera dans l'avenir le grand doyen de notre Faculté.

Il était singulièrement difficile de donner au public une vue d'ensemble des principales découvertes effectuées dans le domaine de la pathologie depuis une cinquantaine d'années : la science médicale a été entièrement rénovée. Et cependant ce tour de force a été réalisé.

Le professeur Roussy, avec la très active collaboration du professeur agrégé Justin-Besançon, a fait appel à tous ceux qui ont bien voulu lui apporter leur concours, professeurs à la Faculté de médecine ou au Val-de-Grâce, médecins des hôpitaux, biologistes (1).

Charlatans, bateleurs et réclamistes, qui sont l'opprobre de la médecine, ont été soigneusement éliminés. Les maîtres qui ont collaboré à cette exposition ont même été presque

(1) Mlle Louise Vitry et M. R. Claisse ont été les actifs secrétaires de cette section. MM. Germain Debré, Néret et Mouraille en ont été les architectes-décorateurs.

tous jusqu'à s'interdire de citer les noms des vivants, afin que la science médicale apparaisse en toute objectivité. Puisse cet exemple être dorénavant suivi !

Les principales étapes des découvertes de la clinique médicale française, depuis le début du XIXe siècle, sont exposées. Voici les portraits de tous les grands cliniciens qui ont été les fondateurs de la science médicale contemporaine : Laënnec, Trousseau, Bretonneau, Potain, Charcot, Duchène de Boulogne, Déjerine, Fournier, Widal, Babinski, Sicard...

Dans cette section historique je vous conseille de jeter un regard sur les différents stéthoscopes imaginés depuis un siècle : ici ce tube creux en bois de Laënnec, l'inventeur de l'auscultation médiate ; là cet appareil qui enregistre graphiquement les résultats de l'auscultation et qui, grâce à des haut-parleurs, permet au public d'entendre ce que le médecin lui-même perçoit en auscultant. Vous en éprouverez quelque étonnement.

Un peu plus loin, voici l'œuvre du Service de santé de l'armée. Il était juste que fussent exposées les découvertes effectuées par les médecins militaires depuis cent ans, découvertes d'une portée considérable. Maillot préconise en 1834 l'emploi de la quinine à hautes doses dans le paludisme. Villemin démontre en 1865 l'inoculabilité de produits tuberculeux au lapin et est ainsi l'initiateur de toutes les recherches ultérieures sur la tuberculose. Laveran découvre en 1880 l'agent du paludisme. Vaillard, dès 1891, entreprend des recherches sur le tétanos ; elles devaient aboutir, en collaboration avec le docteur Roux, à la préparation du sérum antitétanique qui sauva tant de blessés pendant la dernière guerre. Le professeur Vincent découvre en 1892 l'angine ulcéreuse, résultant de l'association d'un bacille fusiforme et d'un microorganisme spirallé, puis met en évidence l'agent pathogène de la maladie tropicale dénommée *pied de Madura*, et, parmi bien d'autres travaux qui ont illustré son nom, prépare le vaccin antityphoïdique à l'éther.

Passons maintenant au stand consacré à la thermométrie. « Si étonnant que le fait puisse aujourd'hui paraître, lit-on

dans la notice consacrée à *la Médecine au Palais de la Découverte* (1), la mesure systématique de la température du corps ne s'est introduite que très tardivement dans les procédés courants d'exploration médicale. Il y a seulement un siècle, les médecins n'appréciaient la fièvre qu'en tâtant la peau de leurs malades et en prenant leur pouls. Ce n'est que plus tard que Wunderlich introduisit en médecine l'emploi du thermomètre que l'industrie a perfectionné et qui se trouve actuellement entre les mains de toutes les mères de famille. »

On verra les appareils les plus modernes qui permettent la mesure électrique et même l'enregistrement continu de la température du corps.

Parmi les appareils qui servent à la clinique, voici un dispositif montrant comment on détermine le *métabolisme de base*, qui renseigne sur l'intensité des combustions fournissant à la machine humaine l'énergie ; voici le phonocardiographe qui traduit graphiquement les vibrations sonores constituant les bruits et souffles perçus par l'auscultation du cœur ; voici l'électrocardiographe qui enregistre les courants dont est parcouru le muscle cardiaque et permet de déceler les moindres troubles de la contractilité des différentes régions du cœur.

On admirera de magnifiques radiographies du cœur, de la vésicule biliaire, du crâne et même du cerveau, des os et même du squelette entier. En les regardant, comme on trouve juste ces mots de la notice consacrée à *la Médecine au Palais de la Découverte* : « On peut dire que la découverte des rayons X par le physicien allemand Rœntgen, à la fin du siècle dernier, a joué, pour l'exploration des organes dans leur ensemble, un rôle très comparable à celui du microscope pour celle des cellules ou des éléments cellulaires. »

Ce n'est pas seulement au diagnostic des maladies que les appareils de physique sont utiles, c'est aussi au traitement.

Les agents physiques sont de plus en plus employés, que ce soit les courants de haute fréquence, les ultra-violets, les rayons X ou le radium. On ne conçoit plus un médecin qui se priverait de ces moyens d'action. Ils ont transformé la thérapeutique, et nous ne sommes encore qu'à l'aube de leur étude !

Le visiteur mesurera le chemin parcouru depuis la fin

(1) *Médecine. Les aspects de la science médicale.* Exposition internationale, Paris, 1937. Palais de la Découverte. Masson éd.

du XVIIIe siècle : c'est alors que l'Italien Galvani reconnut l'effet du courant électrique sur les nerfs et les muscles. Comment ne pas admirer l'œuvre de d'Arsonval, de Rœntgen, des Curie : leurs découvertes ont ouvert au médecin un champ illimité.

Il me faudrait citer tous les stands de cette section de médecine. C'est impossible. On doit aller les voir. L'un d'eux intéressera particulièrement : c'est celui de la *réanimation.*

La méthode expérimentale démontre que l'on peut maintenir en survie un organe isolé du reste de l'organisme, à la condition de placer cet organe dans un milieu physiologique et d'assurer une circulation sanguine artificielle, — et même une respiration artificielle, s'il s'agit des poumons. Les belles expériences du professeur Carrel avec le colonel Lindbergh le prouvent. N'est-il donc pas possible de prolonger la vie dans un organisme entier au moment où il est « aux abois de la mort » ?

Ce problème de la réanimation est passionnant. Dans les syncopes cardiaques, on a pu réanimer un cœur qui ne battait plus, en injectant dans ses cavités de l'adrénaline ou de la caféine. En cas d'arrêt respiratoire, par l'installation d'emblée de la respiration artificielle, qui lutte contre l'asphyxie, excite par un mécanisme réflexe les centres respiratoires bulbaires et assure un massage du cœur, on a pu faire revivre un homme qui était en état de mort apparente.

Un appareil fort ingénieux, que l'on verra au Palais de la Découverte, combine l'action mécanique, obtenue par compression pneumatique externe du thorax et de l'abdomen, avec l'inhalation de l'oxygène, favorable au rétablissement des fonctions normales du sujet en état de mort apparente. L'appareil est automatique et peut être rapidement mis en œuvre. Le sauveteur a les mains libres et peut assurer un traitement de son malade.

Dans le stand des maladies du poumon sont présentées de superbes radiographies : les unes montrent comment on décèle les diverses affections pulmonaires ; les autres révèlent comment, en introduisant une substance opaque dans les bronches, on peut voir avec netteté l'image d'une dilatation

de ces bronches ; d'autres enfin rendent visible le pneumothorax que le médecin est appelé à faire, selon la méthode de Forlanini, pour obtenir un collapsus du poumon qui peut être curateur.

Après avoir admiré des procédés d'investigation nouveaux, tels que la bronchoscopie qui permet de voir à l'intérieur des bronches, le visiteur sera particulièrement intéressé par les applications de la chirurgie à la pathologie pulmonaire. Les opérations les plus hardies ont été effectuées : n'a-t-on pas été jusqu'à faire l'ablation d'un lobe pulmonaire, même d'un poumon entier, dans certains cas de suppuration ou de cancer du poumon ?

Au hasard des pas, on verra les moyens d'étude modernes des maladies du cœur et des vaisseaux ou les procédés qui permettent d'observer à l'intérieur de l'œsophage, de l'estomac et du rectum, ou les techniques d'exploration des fonctions hépatiques et rénales.

Ne manquez pas de parcourir le stand des maladies du système nerveux. Vous y verrez, outre l'exploration radiologique du cerveau après injection de gaz dans les cavités de cet organe, les procédés d'étude du liquide céphalo-rachidien, qui baigne le cerveau et la moelle et peut refléter les maladies de ces organes. Ce qui vous intéressera surtout, c'est le traitement de la paralysie générale, maladie réputée autrefois incurable : par l'inoculation d'une forme bénigne de paludisme, on observe des améliorations, même des guérisons.

Les très beaux moulages provenant de l'hôpital Saint-Louis montrent les différentes maladies de la peau, avec une netteté de formes et de couleurs telle que l'on s'imagine voir les malades eux-mêmes.

Le stand des vitamines est singulièrement suggestif. L'aspect de cobayes et de poules privés de vitamines dans leur alimentation montre l'importance primordiale de ces substances pour le développement de l'organisme.

C'est en étudiant les relations entre l'extension d'une maladie très répandue en Extrême-Orient, le béribéri, et la décortication du riz que naquit la notion de « vitamine ». En décortiquant et en polissant le riz, on le prive de substances

nécessaires à l'organisme, les vitamines, dites *vitamines B*, d'où apparition de la polynévrite béribérique.

Une autre maladie, le scorbut, qui produit de graves hémorragies, est due à l'absence de produits frais dans l'alimentation. C'est une maladie des marins, des explorateurs, qui consomment uniquement des conserves privées d'une vitamine, dite *vitamine C*. Il suffit de donner des fruits ou des légumes frais, en particulier des oranges, des citrons ou des choux, qui contiennent en fortes proportions cette vitamine, pour arrêter les accidents.

Il existe une vitamine antirachitique, dite *vitamine D*. Elle est nécessaire à l'ossification des cartilages, c'est-à-dire au développement normal du squelette. Elle existe en grandes quantités dans l'huile de foie de morue.

Les chimistes ont pu déterminer les formules des vitamines. Ils sont même parvenus à reproduire les vitamines B et C.

La découverte des *maladies par avitaminose* a eu une portée considérable. Elle a montré qu'à côté des maladies infectieuses et des maladies dues à une substance toxique, il en est d'autres provoquées par le manque d'apport dans l'organisme d'un produit indispensable au maintien normal de la vie.

Le stand des glandes à sécrétion interne n'intéressera pas moins que le stand des vitamines.

On découvre chaque jour des fonctions nouvelles à ces glandes. Leur rôle s'avère de plus en plus important, à mesure qu'on les connaît mieux.

Voici l'hypophyse dont les lésions produisent des déformations du squelette, telles que acromégalie ou gigantisme. Altérée, cette petite glande peut encore déterminer une maladie caractérisée par une émission considérable d'urine quotidienne, appelée *diabète insipide*, ou une obésité connue sous le nom de *syndrome adiposogénital*. C'est encore l'hypophyse qui tient sous son contrôle le fonctionnement des glandes sexuelles, en émettant des substances stimulant ces glandes.

Voici la glande thyroïde dont l'hyperactivité produit le goître exophtalmique et dont l'insuffisance de sécrétion détermine le myxœdème. A côté de ces deux affections, dont on

voit de très suggestives représentations, la glande thyroïde a un rôle extrêmement complexe dans les échanges de l'organisme. On s'en rendra compte en visitant ce stand de l'endocrinologie.

Voici les parathyroïdes dont l'extirpation amène des accès de contractures avec une diminution considérable du calcium sanguin. Voici le thymus, utile au développement de l'enfant. Voici les glandes surrénales et les maladies déterminées par leur insuffisance ou leur hyperfonctionnement.

Voici, enfin, les glandes génitales. On sait, depuis les expériences poursuivies en France par M. Pezard et par le professeur Champy, que les caractères différentiels des sexes dépendent de ces glandes.

Que de faits étonnants sont mis en relief dans le stand de l'endocrinologie ! Ici, c'est le pancréas et son rôle dans le diabète : vous verrez comment la découverte de l'insuline a transformé le traitement des diabètes graves.

Que vous dirai-je du stand de l'anaphylaxie, de celui de l'identification en médecine légale ?... Il n'est pas un stand de la section de médecine qui n'intéresse et même parfois ne surprenne. Les conquêtes récentes de la médecine sont vraiment plus nombreuses et plus étonnantes qu'on ne se l'était imaginé.

En quittant cette section médicale, vous sourirez des personnes qui oseront dire devant vous cette banalité, répétée sans cesse : si la chirurgie a fait des progrès considérables depuis le début de ce siècle, la médecine n'a guère évolué ! Dites à ces ignorants d'aller s'instruire au Palais de la Découverte.

C'est la première fois qu'une exposition internationale crée un stand de la découverte en médecine. Jusqu'à présent, on s'était attaché seulement à montrer la lutte contre les fléaux sociaux. Ce sera le mérite du professeur Jean Perrin d'avoir voulu présenter au public la médecine d'un point de vue purement scientifique.

Car la médecine est devenue une science. Ces paroles écrites il y a dix-neuf ans par un très grand médecin qui fut en même temps un très grand biologiste, le professeur Fernand Widal, auraient pu être inscrites au fronton de cette section médicale :

« J'ai toujours été pénétré de cette pensée que la culture des sciences physiques et naturelles était la première des obligations pour le médecin qui veut s'adonner à la recherche. Ces sciences, outre qu'elles lui ouvrent sans cesse des horizons nouveaux, lui fournissent des moyens d'investigation précis, des techniques réglées et des procédés de mesure qui lui permettent d'apporter la rigueur là où il n'y avait encore que l'à peu près et de mettre des certitudes là où on ne recueillait que des impressions. C'est en appliquant les méthodes de ces sciences que la médecine devient elle-même une science. »

SECTION DE MICROBIOLOGIE

La section de microbiologie a été consacrée à l'œuvre de Pasteur et ses conséquences. Nous avons été chargé d'assumer la direction de cette section (1).

Un buste de Pasteur a été placé à l'entrée de la section. Derrière ce buste, sur une large surface murale, est inscrite une des pensées favorites de Pasteur : « Je crois invinciblement que la science et la paix triompheront de l'ignorance et de la guerre, que les peuples s'entendront, non pour détruire, mais pour édifier. »

Dans une salle nous avons réuni une série de documents sur la vie du fondateur de la microbiologie : photographies de Pasteur aux différents âges, depuis un daguerréotype alors qu'il était élève à l'École normale, jusqu'à la dernière photographie de lui, prise quelques semaines avant sa mort. On remarquera surtout une photographie de Pasteur à quarante-trois ans : son large front, son regard scrutateur, sa mâchoire volontaire expriment la concentration, la ténacité dans l'effort et la puissance de l'esprit à quoi rien ne résiste.

Voici la maison où il naquit, à Dôle, le 27 décembre 1822, maison transformée en musée. Voici sa maison paternelle à Arbois, où il passa son enfance et où il revenait chaque année, maison ouverte maintenant au public : rien n'y est

(1) M. Domart, interne des hôpitaux de Paris, a été le très dévoué secrétaire de cette section. C'est à lui, en très grande partie, que l'on en doit la réalisation. M. Vigneau a été l'architecte pour la décoration d'ensemble.

changé depuis le jour où il la quitta pour la dernière fois. Voici des devoirs de jeunesse, des lettres de son père et plusieurs lettres de lui à ses parents, à ses sœurs, à ses enfants : toutes montrent la tendresse de son cœur et sa sollicitude pour les siens. Ici des portraits de son maître Jean-Baptiste Dumas et de celui qui se constitua son parrain scientifique, Biot. Là ses collaborateurs. Parmi eux, celle qui fut la compagne de toutes les heures de sa vie, aussi bien des heures de doute et de douleur que des heures de triomphe, et sans laquelle jamais son œuvre n'eût pu s'accomplir : Mme Pasteur.

Sous cette photographie de Pasteur avec un enfant la tête appuyée sur son épaule, on lit ces mots de M. Roux : « L'œuvre de Pasteur est admirable, elle montre son génie, mais il faut avoir vécu dans son intimité pour connaître toute la bonté de son cœur. »

Sur ce mur à droite, voici des reproductions des pastels que Pasteur exécuta dans son enfance. Ils montrent combien Pasteur tout jeune avait déjà le don d'observation. Les portraits de son père et de sa mère sont particulièrement émouvants dans leur sincérité.

Parmi ces souvenirs intimes ont été placées une série de pensées de Pasteur, d'ordre philosophique ou moral, et des lettres montrant que, dès ses premières recherches sur les fermentations, il entrevoyait la grandeur de son œuvre qui devait le mener à la découverte de la cause des maladies virulentes.

Au centre, sur une table, à la disposition des visiteurs qui peuvent les feuilleter, se trouvent la *Vie de Pasteur* et les *Œuvres de Pasteur* (1).

Le visiteur, après avoir vu tous ces documents, sera, nous l'espérons, imprégné de l'esprit et de la sensibilité de Pasteur. Il admirera et aimera.

Il montera ensuite par des gradins à un palier où une série de grands panneaux schématise l'ensemble de l'œuvre de Pasteur. Avec la collaboration de deux savants de l'Institut Pasteur, l'un microbiologiste, le professeur R. Legroux, l'autre chimiste, le professeur M. Schœn, tous deux imprégnés

(1) Les *Œuvres de Pasteur* seront complètes en sept volumes. Six ont déjà paru (Masson et Cie éd.).

de l'esprit pastorien, nous nous sommes efforcé de montrer, d'une façon aussi claire que possible, les différentes étapes de l'œuvre de Pasteur.

Au premier abord, tout semble divers dans cette œuvre. Constitution moléculaire des corps, action optique des cristaux, problème de l'origine de la vie, phénomènes de fermentation et de putréfaction, altérations des vins et de la bière, causes des maladies virulentes, façon de les éviter par des inoculations préventives de virus-vaccins : que de sujets n'a-t-il traités ! que de questions n'a-t-il résolues ! Cependant, tout s'enchaîne dans cette œuvre si diverse. Tout s'harmonise suivant un plan logique.

Voici le panneau de la *dissymétrie moléculaire*, avec des cristaux extrêmement agrandis, qui montre les travaux de Pasteur sur la constitution moléculaire des corps et leur action optique. Après des recherches qui vont de 1847-à 1856, Pasteur, ayant associé la cristallographie, la chimie et l'optique, conclut : « La vie est fonction de la dissymétrie moléculaire. »

Voici le panneau sur les *fermentations*. « La fermentation n'est pas une œuvre de mort, mais une œuvre de vie. » Un film qui se déroule sans arrêt projette sur un écran le développement du ferment alcoolique. Le visiteur, en lisant ce qui est inscrit sur ce panneau et en regardant les figures et les ballons de verre remplis de liquides ensemencés, saisira comment Pasteur distingua une bonne fermentation d'une mauvaise ; comment, par ses expériences, il put donner des conseils qui transformèrent les industries des fermentations.

Le panneau sur les *générations dites spontanées* montre les fameuses expériences de Pasteur qui aboutirent à cette conclusion : « La génération spontanée est une chimère ; chaque fois qu'on y a cru, on a été le jouet d'une erreur. »

Le panneau suivant est consacré à *la vie sans air*, découverte par Pasteur. Un film illustre cette pensée : « Lorsqu'un être vivant vient de mourir, animal ou plante, à la vie qui l'a abandonné va succéder la vie sous d'autres formes. Dans les parties superficielles que l'air peut toucher, les microorganismes aérobies se multiplient ; il s'opère une combustion lente. En même temps, la putréfaction fait son œuvre au sein

de la masse par les anaérobies. Peu à peu, par ce travail de combustion et de fermentation lentes, la matière animale et végétale finit par disparaître. »

Les travaux de Pasteur sur *le vin, le vinaigre, la bière*, sont relatés dans le panneau suivant. Puis ce sont *les maladies des vers à soie* qui dévoilèrent les mystères de l'hérédité et de la contagion et montrèrent toute l'importance du « terrain ».

En suivant la progression des travaux de Pasteur, on arrive à *la théorie des germes et ses applications à la médecine et à la chirurgie*. Des clichés lumineux montrent le staphylocoque, le streptocoque, le pneumocoque, tels qu'ils furent découverts.

Les derniers panneaux sont consacrés à l'atténuation de la virulence des germes, d'où l'obtention de *virus-vaccins*, et au retour à la virulence. Des schémas, des dessins, des clichés, un film cinématographique, expliquent les données essentielles de ces découvertes de Pasteur qui, en 1879-1881, ont couronné la série des recherches poursuivies depuis plus de vingt ans.

La rage et la *vaccination antirabique* sont le thème du dernier panneau.

Ainsi le visiteur peut suivre, étape par étape, le développement de l'œuvre de Pasteur et en saisir la parfaite unité. Il peut se rendre compte de la persévérance dans l'effort pendant quarante ans et aussi des éclairs de génie qui sans cesse illuminèrent la voie merveilleuse débutant par les travaux de cristallographie pour aboutir à la prophylaxie de la rage.

Après l'œuvre personnelle de Pasteur, un panneau est consacré au *laboratoire de Pasteur*, de 1885 à 1888 : travaux de Chamberland et Roux sur l'immunité produite par les microbes tués, de Roux et Yersin sur la toxine diphtérique. En 1888 l'Institut Pasteur était fondé : « Hélas ! disait Pasteur, j'ai la poignante mélancolie d'y entrer comme un homme vaincu du temps. »

Ces mots, que nous avons souvent entendus répéter par Pasteur à la fin de sa vie, terminent la présentation de la grande œuvre : « Allez, enseignez les nations ! »

Tous ces panneaux, exécutés selon un plan uniforme,

retracent en quelques mots les principales étapes des découvertes, montrent les expériences décisives, sont illustrés de dessins, de photographies, de clichés lumineux. Sous chaque panneau, dans une vitrine, on peut voir des reproductions photographiques de certaines pages extraites soit des cahiers de laboratoire de Pasteur, soit de sa correspondance, des notes écrites par lui, des passages de certaines de ses communications à l'Académie des sciences ou à l'Académie de médecine, des documents divers. Ainsi sont rendus vivants les différents chapitres de l'œuvre scientifique de Pasteur. Sur les côtés de chaque vitrine nous avons tenu à placer des traductions, en anglais et en allemand, des phrases inscrites sur le panneau correspondant.

Pour que le public saisisse toute l'importance des découvertes pastoriennes, un très grand panneau résume les *conséquences de l'œuvre de Pasteur*. On y lit :

Avant Pasteur, les problèmes de la structure moléculaire des corps, de l'origine de la vie, du cycle éternel de la vie et de la mort dans la nature, étaient enveloppés du plus profond mystère ; l'homme regardait sans les comprendre les phénomènes de fermentation et de putréfaction ; il était impuissant à se préserver des maladies contagieuses, ne sachant ni leur cause ni leur mode de propagation ; les chirurgiens n'osaient plus opérer, la moindre incision pouvant être une porte ouverte à la mort ; l'infection puerpérale était la terreur des maternités.

Depuis Pasteur, la stéréochimie est née, fille des travaux sur la cristallographie ; les industries des fermentations se sont transformées ; la médecine vétérinaire a été rénovée ; la médecine humaine a subi une révolution sans précédent ; la chirurgie connaît la sécurité opératoire ; l'infection puerpérale est évitée ; l'hygiène a été créée.

L'œuvre pastorienne se continue par l'Institut Pasteur et ses filiales.

Le public est initié à la fabrication des vaccins par microbes tués et des vaccins par anatoxine. Puis on lui montre ce qu'est un sérum, par quelles séries de recherches la notion de sérothérapie a été édifiée. Cette partie des conséquences de l'œuvre de Pasteur a été réalisée avec l'aide de M. G. Ramon, sous-

directeur de l'Institut Pasteur, et de M. Salimbeni, professeur à l'Institut Pasteur.

Puis ce sont l'Institut Pasteur d'Algérie, dont M. Edmond Sergent montre le splendide effort ; l'Institut Pasteur de Tunis, dont M. Burnet expose les remarquables travaux effectués en ces trente dernières années ; le jeune Institut Pasteur du Maroc, dirigé par M. Blanc, et déjà riche de découvertes ; l'Institut Pasteur de l'Afrique occidentale française, dont M. Mathis était directeur et auquel vient de succéder M. Peltier ; l'Institut Pasteur de Brazzaville, dirigé par M. Saleun ; l'Institut Pasteur de Madagascar, dirigé par M. Girard. Enfin les Instituts Pasteur d'Indochine, dont M. Noël Bernard est le directeur et M. Yersin l'animateur, exposent leur grande activité.

Descendant quelques marches, on parvient au stand des maladies virulentes. Diverses personnalités, particulièrement qualifiées, ont bien voulu collaborer avec nous pour schématiser par quelques phrases et par quelques documents frappant l'esprit, d'une présentation fort ingénieuse, les principales découvertes effectuées dans l'étude de certaines maladies microbiennes.

Ce stand débute par l'histoire de la vaccine, prélude de l'œuvre de Pasteur, présentée par M. H. Bénard. Puis, voici la prophylaxie des fièvres éruptives par MM. R. Debré et Bonnet, l'amibiase par M. R. Deschiens, les leishmanioses par M. A. Lwoff, la poliomyélite épidémique par MM. Levaditi et Mollaret, la fièvre jaune par M. Mollaret, la tuberculose expérimentale par M. A. Boquet, la peste, par M. Ed. Dujardin-Beaumetz ; enfin le typhus exanthématique, la fièvre typhoïde, le choléra, la dysenterie bacillaire (1).

(1) Dans l'opuscule intitulé : *Microbiologie. L'Œuvre de Pasteur et ses conséquences* (Palais de la Découverte. Exposition internationale, Paris, 1937, Masson éd.), on trouvera des notices écrites par ceux qui ont collaboré à la section de microbiologie : *l'Œuvre de Pasteur*, par Pasteur Vallery-Radot, R. Legroux et M. Schoen ; *l'Institut Pasteur et ses filiales*, par Pasteur Vallery-Radot, Ed. Sergent, Et. Burnet, C. Mathis, G. Blanc et Baltazard, S. Saleun, G. Girard, Noël Bernard et Morin ; *Variole et vaccine*, par H. Bénard ; *Fièvres éruptives*, par R. Debré et Bonnet ; *la Fièvre jaune*, par P. Mollaret ; *la Poliomyélite épidémique* et *la Syphilis*, par Levaditi ; *la Tuberculose expérimentale*, par A. Boquet ; *la Peste*, par Ed. Dujardin-Beaumetz ; *l'Amibiase*, par R. Deschiens ; *les Leishmanioses*, par A. Lwoff.

Le public pourra ainsi se faire une idée de l'effort gigantesque accompli par Pasteur et ses continuateurs pour lutter contre les maladies infectieuses.



Après avoir parcouru ces sections de chirurgie, de médecine et de microbiologie, il m'est arrivé souvent de me demander ce qu'il adviendrait à un de nos grands cliniciens du XIXe siècle, — un de ceux dont on voit l'effigie dans la section de médecine, — si, revenant à la vie, il se promenait à travers ces stands où frémissent les découvertes récentes qui ont bouleversé nos méthodes d'examen et de traitement... Sans doute, il regarderait et ne comprendrait pas.

Peut-être, dans une cinquantaine d'années, sera édifié un nouveau Palais de la Découverte. Ce que sera alors la section consacrée aux sciences médicales, on ne saurait l'imaginer. Car la médecine brûle les étapes. A considérer les prodiges qu'elle a réalisés depuis un demi siècle dans la connaissance de l'homme sain et de l'homme malade, on se demande quel merveilleux destin l'attend.

PASTEUR VALLERY-RADOT.

LA FRANCE ET NAPOLÉON III

IV (1)

LA PREMIÈRE FAUTE

UN FANTOME DE JEUNESSE

Jusqu'ici, en dépit d'erreurs qu'un succès d'ensemble fait absoudre, le Second Empire a marché dans les voies que se proposait son chef dès l'avènement. Voici le moment qu'il va se détacher de deux de ses bases essentielles : l'amitié anglaise, l'alliance avec les catholiques. La faute en revient sans conteste au souverain. Peut-être était-elle inévitable en raison même de son passé et de son caractère. Le sentiment personnel l'emporte chez lui sur les nécessités vitales du pays. C'est le vice profond des dictatures que le dictateur s'y oublie rarement assez pour ne songer qu'à l'État. Ses souvenirs, ses rêveries, ses craintes vont entraîner l'empereur des Français à intervenir en Italie.

Depuis la grande ébullition de 1848, la péninsule est retombée dans une torpeur apparente, sous le despotisme en fait assez doux de six petits princes, courbés sous la férule autrichienne. Deux seuls États, de domaine étendu, restent indépendants. La maison de Savoie règne sur le Piémont, la Savoie, Nice, Gênes et la Sardaigne ; la maison de Bourbon

(1) Voyez la *Revue* des 15 juin et 1er juillet.

sur Naples et la Sicile. Entre eux, le patrimoine de l'Église est occupé au nord par les Autrichiens, au sud avec Rome par les Français. Le grand-duc de Toscane, le duc de Parme, le duc de Modène, garnisonnés par les habits blancs, sont des vassaux, moins même, des préfets de l'Autriche qui garde en outre la main sur la plus vivante, la plus somptueuse partie de l'Italie, de Milan à Venise, sous le nom tudesque de royaume lombardo-vénitien.

De là elle domine tout, intervient partout.

Pareille tutelle est devenue insupportable aux patriotes italiens qui, vaincus, châtiés, dispersés en 1830 et 1848, se sont peu à peu regroupés et n'attendent qu'un signal pour se soulever derechef. Leur grand espoir, bien que ses ménagements envers l'Église les aient souvent déçus, se tourne toujours vers l'héritier du premier roi de l'Italie une, l'empereur des Français d'à présent. Il leur appartient toujours, croient-ils, par son passé de carbonaro. Ils ne sauraient douter de sa sympathie, de son désir de leur rendre la liberté. Un des leurs, le comte Arese, mouvant et subtil, est demeuré avec lui en étroite liaison. Napoléon III a permis au Piémont de prendre part à la guerre de Crimée et par là de siéger au Congrès de Paris sur le même rang que les grandes Puissances. Dans ces solennelles assises, il a traité en confident, en compère, Cavour, le premier ministre sarde, en qui les patriotes voient l'homme le plus capable de régénérer leur pays.

Grand ministre d'un petit État, le comte Camille de Cavour est sans doute à ce moment le politique le plus remarquable de l'Europe. D'imagination ardente, il garde pourtant le sens du possible. Il connaît ses forces, mais sait les oublier pour regarder l'avenir. Ce petit homme à lunettes, replet, balourd, mais plein de bon sens, d'énergie froide, doué d'une capacité de travail hors de pair, soutenu surtout par la force qui seule fait les grands chefs modernes, un patriotisme sans fissure et sans compromis, va en quelques années donner corps aux espérances, transporter l'illusion sur un plan réel. Cavour fera voir combien une personnalité dominante influe sur les événements, dirige, change l'histoire. Il fera gagner cinquante ans, un siècle peut-être à l'Italie.

Il ne lui paraît pas possible d'agir seul. *L'Italia fara da se*, cette formule a péri à Novare. La jeune armée sarde ne peut

tenir contre les vieilles troupes des Habsbourg. Il lui faut l'appui d'une grande Puissance pour arracher d'abord la Lombardo-Vénétie à l'Autriche. Plus tard, on verra.

Cette Puissance ne saurait être que la France. S'entendre ensuite avec la Prusse, peut-être Cavour y pense-t-il déjà ? Mais c'est affaire à longue échéance... La France, par son autorité actuelle comme par son passé, — la Révolution n'a-t-elle pas, la première, proclamé le principe des nationalités et Napoléon ne l'a-t-il pas suivie dans cette voie ? — la France, par l'origine et le caractère de son souverain comme par l'antipathie que la majorité de son opinion conserve contre l'Autriche, la France seule peut, doit l'aider dans l'œuvre de libération.

Il y a en effet, pour les Français de tout temps, mais surtout pour les Français d'alors, si près encore des campagnes de Bonaparte, une sorte de magie dans ce nom : l'Italie. Qu'un peuple si parent, au milieu du XIXe siècle, demeure esclave des pandours, l'idée éveille chez la plupart des hommes de cette génération, qu'ils soient impérialistes ou républicains, une irritation, presque un remords.

Cavour patiente quelques années. Sous un jeune roi qui le laisse agir à sa guise, il refond sa monarchie, l'administre avec sagesse, reconstitue l'armée, crée des chemins de fer, des lignes de paquebots, négocie des traités de commerce. Une occasion heureuse s'offre avec la guerre d'Orient. Il fait adhérer son souverain à l'alliance anglo-française. Le sang piémontais coule à Traktir. La maison de Savoie en prend une importance européenne. Au Congrès de Paris, Cavour, par sa bonhomie, sa flatterie ingénieuse, s'attache Napoléon. Il se ménage des amis dans son entourage, sans regarder aux moyens. Tout lui est bon pour servir ses vues. La paix rétablie, il envoie en France sa cousine, la ravissante comtesse de Castiglione, « pour coqueter et séduire, s'il le faut, l'Empereur » et par là l'intéresser davantage à la cause italienne. Conquête facile. Mme de Castiglione admise aux Tuileries, malgré la répugnance de l'Impératrice, attire aussitôt l'attention de Napoléon III. Bien qu'il touche maintenant à la cinquantaine, il reste par trop galant. La belle comtesse, avare autant que gaspilleuse, reçoit des bijoux, de l'argent. Mais quand elle glisse à la politique, dans la petite maison de Passy

que l'Empereur a fait disposer pour leurs rendez-vous, il l'écoute à peine. Elle croit jouer les Égérie et n'en a point l'étoffe.

Au demeurant, Napoléon n'a pas besoin que la Castiglione l'incite à favoriser la libération de l'Italie. Cette idée le travaille assez. Il n'a pas oublié l'insurrection des Romagnes, ni son affiliation imprudente au carbonarisme. Les attentats de Pianori, de Tibaldi, si récents, l'ont averti de l'impatience des révolutionnaires. Il voudrait l'apaiser. Rendre à elle-même la péninsule, en faire sinon un seul corps, — car il ne va pas jusque-là, il en discerne le danger, — du moins un pays affranchi, pacifié, orienté vers une destinée heureuse et noble, c'est toujours son vœu profond, l'une des tâches essentielles qu'à l'extérieur il assigne à son règne. Et il semble, si l'on s'en tient aux apparences, qu'il lui serait facile de la réaliser.

Il est à ce moment au plus haut de sa courbe. Tout lui a succédé. Il a été vainqueur en Crimée ; il lui est né un fils. A part quelques îlots de résistance, la France lui est soumise de plein consentement. Toutes les chancelleries du continent ont les yeux tournés vers Paris. Encore allié de l'Angleterre, il est l'ami de la Russie. L'Autriche et la Prusse se montrent pour lui pleines de déférence. Dans le lourd décor des Tuileries illuminées, centre d'une capitale rajeunie, pleine de luxe et de joie, il a pris figure, comme jadis le tsar Alexandre, d'un Agamemnon de l'Europe.

Il n'est pas si enivré pourtant qu'il ne comprenne qu'il est moins libre dans sa politique, son action extérieure, que beaucoup ne l'imaginent autour de lui. Annexer au Piémont l'Italie du Nord, c'est l'affaire d'une guerre, qui sera sans doute courte, facile, et où la France devra trouver elle-même son profit. Mais, ces résultats obtenus, pourra-t-il s'en tenir là et opposer une barrière stable à la poussée des patriotes italiens qu'une telle victoire aura exaltés ? Dans l'aventure, le Pape risque de perdre ses États. Ce serait la brouille avec le Saint-Siège. Le gouvernement impérial, privé de l'appui catholique, courrait à de sérieuses difficultés intérieures. Au reste, des influences intimes pèsent sur sa volonté. L'Impératrice, bien qu'elle n'ait encore que peu de part aux affaires, ne peut sans colère l'entendre faire allusion à un changement en Italie. Sa dévotion castillane, sa fidélité au Saint-Siège se sont encore accrues depuis que le Pape a accepté

d'être parrain de son fils et qu'elle a reçu de Pie IX l'hommage de la Rose d'or. Elle prend son parti avec obstination, même avec violence. A satiété, elle répète qu'agrandir le Piémont serait faire « un métier de sot ». Au fond de tendances légitimistes, elle penche pour une alliance conservatrice avec l'Autriche ; son jeune empereur François-Joseph lui inspire une vive sympathie. Elle s'épouvante à l'idée d'une rupture éventuelle avec le Vatican ; qui sait : d'une excommunication possible ? Jalouse au surplus de la Castiglione, jalouse par orgueil surtout, elle a pris en haine Cavour dont elle ne peut ignorer que la belle Florentine s'est faite l'agent.

Walewski, ministre des Affaires étrangères, Morny, qui, revenu de sa mission en Russie, où il a épousé une ravissante femme-enfant, la princesse Sophie Troubetskoy, a ressaisi la présidence du Corps législatif et par là une influence directe sur le gouvernement, Persigny même, son rival, qui, venant souvent de Londres, reste en contact avec l'Empereur, sont résolument hostiles à une entreprise qui, assurent-ils, rejettera l'Europe dans le trouble et qui, en France même, risque d'ébranler l'assiette du régime. Si obstiné qu'il soit dans ses desseins, Napoléon ne saurait s'aveugler sur la valeur de leurs arguments.

Il n'a pour le pousser à une action prochaine que son cousin Napoléon, qui s'est fait le fanion de la gauche impérialiste et espère trouver dans un remaniement de territoires un établissement princier, sa cousine Mathilde, naturellement dévouée aux intérêts de son frère, enfin ses amis de jeunesse, Conneau et Arese, qui, tous deux compagnons de l'équipée romagnole, n'ont jamais, depuis son accession au trône, douté que l'empereur des Français ne tiendrait tôt ou tard le serment du conspirateur de 1831.

Dans ses petites chambres étouffantes et dorées des Tuileries, Napoléon regarde, à travers la fumée de sa cigarette, se former, se défaire, se reformer des combinaisons infinies. Conscient des périls, il ajourne les décisions sans lâcher sa chimère. Il soutient l'espérance de Cavour, tout en rassurant l'Europe, endort les craintes de l'Impératrice et de ses ministres sans s'interdire des mots qui trahissent son intention profonde. Comblé jusqu'ici par les circonstances, il attend qu'elles le servent encore. Il compte sur sa destinée, sur le

temps, le hasard, l'imprévu qui fond sur les hommes comme sur les États...

*
* *

Le jeudi 14 janvier 1858, l'Empereur et l'Impératrice doivent assister, à l'Opéra, à la représentation de retraite du baryton Massol. Dès huit heures, la foule s'amasse autour du théâtre pour attendre leur venue. La salle éblouit : uniformes, habits, toilettes claires très décolletées, selon la mode lancée par l'Impératrice. Toutes les belles de l'époque, de M[me] de Persigny à la comtesse de Castiglione, sont là. Le spectacle commence par le deuxième acte de *Guillaume Tell.*

A huit heures et demie, précédé par un peloton de lanciers de la garde, le landau des souverains arrive rue Le Peletier. On les acclame. Au moment où la voiture tourne pour se ranger devant le péristyle, retentissent presque sans intervalle trois violentes explosions. Les becs de gaz qui éclairent la façade du théâtre s'éteignent. Les verres de la marquise et les vitres des maisons voisines se brisent à grand fracas. Les chevaux s'abattent. La voiture impériale, criblée d'éclats et de projectiles, s'affaisse sur le trottoir. La foule s'enfuit. Les cris de terreur se mêlent aux plaintes d'agonie des lanciers, des agents, des curieux couchés sur le sol. Les officiers de l'escorte courent à l'Empereur. A la lumière des torches qui rend plus blafards encore les visages, Napoléon sort de la voiture, chapeau troué, une écorchure au nez, mais sans trouble apparent. Il offre la main à l'Impératrice, qui saute à terre, sa robe blanche et son manteau éclaboussés de sang. Le général Roguet, qui les accompagne, est blessé au cou. Comme on s'empresse autour d'elle, Eugénie crie avec impatience :

— Ne vous occupez pas de nous, ce sont les risques du métier. Pansez les blessés.

Les blessés, il y en a cent cinquante-six, dont huit ne survivront pas. Avec sang-froid, Napoléon ordonne de relever les victimes. Oubliant son rang, parfaitement humain, il veut les accompagner à la pharmacie où on les transporte. Un commissaire de police, Lanet, prend sur soi de lui signaler que, s'il ne paraît pas à l'Opéra, les spectateurs, qui ont entendu l'explosion des bombes, vont le croire gravement atteint, mort peut-être.

— Cette erreur, dit-il, peut avoir des conséquences pour l'ordre.

— C'est vrai, répond l'Empereur. Allons, je reviendrai tout à l'heure savoir des nouvelles de ces malheureux.

Il offre le bras à Eugénie et, suivis de la princesse Mathilde, tous deux gagnent la loge impériale. La salle entière, debout, les salue avec enthousiasme. L'orchestre joue la fade romance de la reine Hortense, *Partant pour la Syrie*, qui sert d'hymne officieux depuis que *la Marseillaise* est exilée. Napoléon dit au docteur Véron, directeur de l'Opéra, qui attend ses ordres :

— Faites continuer le spectacle : qu'on ne change rien.

Morny, Persigny, Billault, Walewski, d'autres ministres, des généraux, de hauts fonctionnaires qui assistent à la représentation s'empressent à féliciter l'Empereur. Il les accueille avec sa courtoisie ordinaire, mais dit à Billault, ministre de l'Intérieur :

— Votre police se fait joliment !

Au premier entr'acte, les souverains regagnent les Tuileries. Paris a illuminé ; c'est dans une acclamation sans fin qu'au pas, leur cortège rentre au palais.

Dans le salon de l'Impératrice affluent ministres, ambassadeurs, dignitaires. L'Empereur, après quelques vagues paroles de remerciement, s'est tu. Eugénie, assise sur un sofa, encore en manteau, adresse de durs reproches au préfet de police Piétri :

— Ne savez-vous pas, monsieur, que vous me répondez de la vie de l'Empereur ?

Son imagination galope vers le pire : si l'Empereur était tué ou gravement blessé, l'insurrection dans Paris, la dynastie renversée. Elle peut être elle et son fils traités comme Marie-Antoinette et le petit Dauphin... Elle voit l'échafaud.

Veillée longue et confuse, où se crêtent, mêlées, la colère, la volonté de répression, l'effroi. Le splendide décor impérial semble tout à coup, et à tous, Français comme étrangers, improvisé, fragile et flottant...

*
* *

La police de Piétri n'est pas si mal faite. Dans la nuit même, l'auteur de l'attentat, Felice Orsini, et ses principaux auxiliaires sont arrêtés.

Orsini a quarante ans. C'est un bel homme au teint sombre,

à la barbe ondulée, aux yeux brillants. Fils du patriote tombé aux côtés du prince Louis-Napoléon pendant la retraite sur Forli, il conspire lui-même depuis l'enfance pour l'affranchissement de son pays. Il a croupi dans les prisons de Metternich et ramé sur les galères du Pape. Amnistié, il devient, en 1849, membre de la Constituante romaine. Il soulève les Marches contre les Autrichiens, est pris et enfermé à Mantoue, s'en évade, se réfugie à Londres. Type même de l'aventurier politique, sincère, mobile, ardent, intègre, un peu faux, jamais bas, il en vient à recruter des complices pour assassiner Napoléon III. Après avoir si longtemps cru en lui, il l'a vu traquer les libéraux en France, s'allier aux conservateurs et aux cléricaux, juguler outre-monts la révolution romaine. Il est devenu l'obstacle, l'ennemi. Qu'il meure, et la République s'imposant en France fera surgir la République au delà des Alpes. Il réunit de médiocres comparses, Simon Bernard, chirurgien dévoyé qui lui fournit l'explosif, Pieri, escroc à chevrons, et deux fils de famille, Gomez et Rudio, capables de tout parce qu'ils meurent de faim. Par la Belgique, il gagne Paris sous le nom d'Allsopp. La douane française voit passer le matériel de l'attentat sans un soupçon. Pieri, Gomez et Rudio rejoignent un mois plus tard.

Le 14 janvier, leurs préparatifs sont achevés et, sauf Pieri, arrêté le soir même par un policier, ils exécutent leur plan avec exactitude. Sur les quatre bombes qu'ils portent, trois sont lancées. Ils s'enfuient à la faveur du désordre. Mais Pieri parle ; sa maladresse fait aussitôt retrouver ses acolytes. Orsini ne tarde pas à avouer et même à revendiquer fièrement la responsabilité du complot.

Tandis qu'on instruit son procès, l'Empire traverse une double crise, intérieure et extérieure, dont on a mal mesuré encore la gravité. Le haut personnel impérial, les conseillers directs de Napoléon ont eu très peur, trop peur vraiment pour des hommes d'État. Conscients qu'un attentat peut jeter à l'abîme la dictature dont ils sont les premiers bénéficiaires, ils veulent par un ensemble de mesures répressives d'une dureté exceptionnelle décourager les assassins. Lui-même, Napoléon se prononce pour la rigueur. Il a fait demander le dossier de la machine infernale de la rue Saint-Nicaise, et hanté du parallélisme, qu'il a voulu d'abord et

que maintenant le destin semble lui imposer entre sa carrière et celle du chef de sa race, il incline, comme l'a fait en 1800 le Premier Consul, à produire un effet de terreur en France et au dehors. Il ne voit pas assez combien les temps sont changés.

Recevant aux Tuileries, le 16 janvier, les grands corps de l'État venus pour le féliciter d'avoir échappé aux bombes, il écoute, froid et sévère, les harangues des présidents du Sénat et du Corps législatif. Le premier, Troplong, dénonce avec emphase « l'esprit révolutionnaire » qui, chassé de France, a élu domicile au dehors et s'est fait cosmopolite. Après lui, Morny, sortant de ses formes courtoises, tient un langage indigné : « Les populations, dit-il, s'inquiètent des effets de votre clémence qui se mesure trop à la bonté de votre cœur. Elles se demandent comment des gouvernements voisins et amis sont impuissants à détruire de vrais laboratoires d'assassins. » Coup droit porté à la Belgique, au Piémont, surtout à l'Angleterre qui offre refuge à tous les bannis et les laisse librement chez elle ourdir leurs trames.

Sans doute l'occasion semble-t-elle bonne à Morny pour affaiblir l'accord avec l'Angleterre et lui substituer une entente franco-russe dont plus que jamais, depuis son ambassade et son mariage, il se montre partisan. Napoléon III ne veut pas le suivre dans un changement si radical. Le lendemain, 17 janvier, il adresse à la reine Victoria une lettre privée : « Dans l'effervescence du moment, écrit-il, les Français veulent voir partout des complices du crime, et j'ai peine à résister aux mesures extrêmes qu'on veut me faire prendre. Mais cet événement ne me fera pas dévier de mon calme habituel et tout en cherchant à fortifier le gouvernement, je ne veux pas être coupable d'aucune injustice... »

Il jette ainsi du lest. Mais il est débordé. Comme au 2 décembre, Morny agit ici en vrai chef d'orchestre. Walewski joue sa partie en adressant des représentations à Bruxelles, à Turin, à Londres. Sa dépêche au cabinet de Saint-James est d'un ton insolite vis-à-vis d'un gouvernement allié : « L'assassinat érigé en doctrine, est-ce le droit d'asile ? L'hospitalité est-elle due à des assassins ? La législation anglaise doit-elle servir à favoriser leurs desseins, leurs manœuvres ?... » Lord Palmerston évite de répondre. Il fait seulement, par le Foreign Office, dire à son ambassadeur lord Cowley « que le

Parlement britannique ne votera jamais un bill d'exclusion contre les réfugiés. Autant vaudrait lui proposer l'annexion de l'Angleterre à la France. » Cependant le cabinet Palmerston, pour donner à Paris une satisfaction raisonnable, fait étudier un projet de loi qui punirait comme crimes, et non plus comme délits, les conspirations tramées sur le sol anglais contre les souverains étrangers.

Le Piémont reçoit une mise en demeure encore plus roide. Walewski réclame la suppression du journal de Mazzini, *l'Italie et le peuple*, et des garanties pénales. Cavour élude la première demande et satisfait à la seconde avec mollesse. Son souverain, Victor-Emmanuel, envoie à Paris son aide de camp La Rocca, à qui il donne ces instructions fières, mais habiles, bien faites pour toucher Napoléon : « Dites à l'Empereur qu'il y a huit cent cinquante ans que nous portons la tête haute, et que personne ne me la fera baisser, enfin qu'avec tout cela, je ne désire autre chose qu'être son ami. » Napoléon apprécie la qualité de cette réponse. « Votre Roi est un brave », dit-il à La Rocca. Mais les cabinets de Paris et de Turin vont s'en tenir pour un temps aux termes les plus froids.

Le 18 janvier, dans son discours du Trône, l'Empereur fait connaître aux représentants la politique intérieure qu'il entend suivre désormais : « Le pouvoir doit être fort..., une liberté sans entraves est impossible. Le danger n'est pas dans les prérogatives excessives du pouvoir, mais plutôt dans l'absence de lois répressives... »

L'exécution suit de près. Deux journaux sont supprimés, *le Spectateur*, royaliste, la *Revue de Paris*, républicaine. Le régime des passeports à l'intérieur est resserré. Le territoire est partagé en commandements militaires (Paris, Lyon, Nancy, Toulouse), placés chacun sous l'autorité d'un maréchal. C'est à l'armée, assise et instrument essentiel du régime, que dans son péril ce régime a recours. Une loi dite de sûreté générale est proposée au Corps législatif. Le gouvernement reçoit le droit d'expulser du territoire, ou d'interner en France ou en Algérie, tout individu condamné pour complot, rébellion, attroupement, détention d'armes, offenses à l'Empereur. Il peut même prendre pareille mesure à l'égard des hommes compromis en juin 1848, en 1849, en décembre 1851, « et que des faits graves signaleraient de nouveau comme dangereux

pour la sureté publique ». Loi exorbitante, dont la brutalité effraie le pays et indispose jusqu'à cette Chambre abaissée prête à tous les votes. Morny qui, bien que président de l'Assemblée, s'est fait nommer rapporteur du projet, réussit à assoupir inquiétudes et défiances. Dans la discussion publique, Émile Ollivier, député de Paris, intervient pour la première fois. Le regard clair sous ses lunettes, ce jeune avocat, plein d'une autorité étonnante pour ses années et sa position d'adversaire, proteste contre une loi qui donne au ministre de l'Intérieur le droit de prononcer de lourdes peines, sans aucune garantie pour les accusés. « Elle doit être repoussée, conclut-il, non à titre d'opposition mesquine, mais par sagesse, par dévouement même envers le souverain, et pour montrer la véritable voie qui doit inaugurer la politique de l'avenir. » Quelques légitimistes l'appuient. Baroche, orateur officiel du Conseil d'État, répond, sous la correction des formes, avec une insolence savoureuse chez un juriste. Il ose dire que « l'Empire repousse le respect exagéré des scrupules de légistes qui ont amené les révolutions de 1830 et de 1848 ». C'est avouer crûment qu'il n'est fondé, ne se soutient que par la force. A la fin, on vote et le projet est adopté par 227 voix contre 24. Au Sénat, la loi est ratifiée en un jour, malgré l'opposition, plus qu'honorable, courageuse, d'un général, Mac Mahon (19 février).

L'arme est prête. Qui va s'en servir ? Non pas Billault. Les Tuileries lui reprochent sa mollesse. Il a contre lui les catholiques et les impérialistes de droite. Dès le 7 février, démissionné, il est remplacé par le général Espinasse, sous le titre significatif de ministre de l'Intérieur et de la Sûreté générale. Espinasse, le plus dur des auxiliaires de Morny, a sur son nom bonne part du sang du 2 décembre. Tout de suite, il s'emploie. Répétant la phrase du Prince-président en juin 1849 : « il est temps que les bons se rassurent et que les méchants tremblent », il convoque les préfets, les invite à pratiquer des arrestations dont il fixe le chiffre : dix dans ce département, huit dans celui-là. Au total quatre cents, la plupart choisis parmi les expulsés de 1848 à 1851, gens de basoche, médecins, contremaîtres d'usine. Parfois, pour compléter le nombre, on prend au hasard. Presque tous sont dirigés sur l'Algérie. Le serment préliminaire et écrit de fidélité

à l'Empereur, est désormais exigé de tous les candidats aux élections. Enfin, pour parer à l'instabilité du trône, l'Empereur nomme un Conseil privé, composé du prince Jérôme, du prince Napoléon, et des principaux dignitaires. Il assistera l'Impératrice qui deviendra de droit régente en cas de mort du souverain.

Sous l'influence directe de Morny, les colonels de tous les régiments ont fait parvenir à l'Empereur des adresses de dévouement. Elles sont conçues en des termes sans mesure, qui flétrissent l'esprit démagogique et contiennent parfois de véritables insultes contre l'Angleterre, représentée comme « un repaire d'assassins qu'on ira un jour chercher jusque dans leur île ». Le gouvernement, pour bien montrer ses égards pour l'armée, les fait insérer au *Moniteur*. L'effet à Londres est immédiat et déplorable. Une campagne de presse très violente s'engage des deux côtés du détroit. Le bill présenté par le cabinet Palmerston pour punir les conspirations, est voté pourtant en première lecture par les Communes. Mais en seconde lecture, l'opposition lui reproche avec force de n'avoir pas relevé comme il convenait l'incorrection des demandes françaises. La loi est rejetée ; Palmerston tombe. Lord Derby le remplace, flanqué par Disraëli et lord Malmesbury.

L'ambassadeur de France, Persigny, rogue et brutal, fait l'insolent. Non seulement l'alliance paraît perdue, la paix même est menacée. Cependant Napoléon va revenir à une plus saine conception des événements. La violence n'est pas dans son caractère. Il craint de se voir isolé en Europe. Il ordonne à Walewski de faire un pas de retraite. « Ma dépêche du 20 janvier n'a eu d'autre but que de signaler un état de choses que nous jugeons regrettable. Nos intentions amicales ayant été méconnues, nous nous abstiendrons de toute discussion ultérieure qui porterait atteinte à la bonne intelligence des deux nations et nous nous en rapportons à la loyauté du peuple anglais. » Persigny furieux démissionne. L'Empereur lui donne pour successeur le maréchal Pélissier, duc de Malakoff, qui, s'il ignore tout de la diplomatie, a l'avantage de porter sur soi l'auréole de Crimée et d'être le vivant témoignage de la fraternité d'armes franco-britannique. Il est accueilli à merveille ; des fêtes lui

sont offertes ; l'atmosphère s'adoucit ; la presse change de registre. Bientôt l'Empereur trouvera le terrain assez raffermi pour inviter la reine Victoria à venir inaugurer le nouveau port de Cherbourg. L'amitié franco-anglaise, qui a failli sombrer, se radoube. Échec pour Morny, mais satisfaction profonde pour Napoléon III qui espère, dans les changements européens qu'il médite, pouvoir la garder pour pivot de sa politique étrangère. Pourtant, les beaux jours de l'entente sont passés. Après ce grand choc dont elle est mal remise, elle ne saurait supporter de nouvelles secousses sans mourir.

*
* *

Devant la Cour d'assises de la Seine, le procès d'Orsini et de ses complices a commencé le 25 février. Débats singuliers ; défense et gouvernement sont d'accord. Le préfet de police Piétri obtient d'Orsini qu'il ne sera pas parlé aux débats du carbonarisme. Tandis que ses comparses discutent, ergotent, s'abritent derrière lui, le principal accusé garde une attitude courageuse. Il ne s'excuse pas. Napoléon III s'opposait à la libération de son pays : il a voulu l'abattre. Après le réquisitoire du procureur général Chaix d'Est-Ange, trop gêné pour être éloquent, Jules Favre prend la parole pour Orsini. Paysan du Danube à tête rude et hirsute, à barbe mal taillée, Jules Favre, qui fera toujours un piètre politique, est un avocat merveilleux. Il se plaît dans le romanesque, il brille dans le pathétique, il sait faire pleurer, il pleure. Sans chercher à préserver Orsini de la mort, il ennoblit son acte, le dresse en patriote, en martyr. Il plaide moins pour lui, que pour ses idées. Orsini disparaît derrière la figure captive et désolée de l'Italie. A la fin, Jules Favre, *autorisé par l'Empereur*, lit d'une voix profonde un émouvant appel de l'accusé à Napoléon III : « J'adjure Votre Majesté de rendre à l'Italie l'indépendance que ses enfants ont perdue en 1849, par la faute même des Français. Que Votre Majesté se rappelle que les Italiens, au milieu desquels était mon père, versèrent avec joie leur sang pour Napoléon le Grand, partout où il lui plut de les conduire, qu'elle se rappelle qu'ils lui furent fidèles jusqu'à sa chute. Qu'elle se rappelle que tant que l'Italie ne sera pas indépendante, la tranquillité de l'Europe, celle de Votre Majesté ne seront que chimères. Que Votre Majesté ne

repousse pas le vœu suprême d'un patriote sur les marches de l'échafaud, qu'elle délivre ma patrie et les bénédictions de vingt-cinq millions de citoyens la suivront dans la postérité. »

Peu s'en faut que les applaudissements n'éclatent. Cette sonore prière, — qui sera publiée au *Moniteur* par la volonté même de Napoléon III, — a bouleversé les sentiments, conquis les âmes. Certes, Orsini et deux de ses complices, Pieri et Rudio, sont condamnés à mort. Mais Paris oublie le crime, ne voit plus que le sacrifice du criminel. Orsini grandit encore quand, transféré à la Roquette en attendant de subir sa peine, il s'adresse une dernière fois à l'Empereur pour désavouer l'assassinat politique et, refusant toute clémence pour soi, demander grâce pour ses complices : « Je vais mourir avec calme, et je veux qu'aucune tache ne souille ma mémoire. Quant aux victimes du 14 janvier, je leur offre mon sang et je prie que les Italiens devenus indépendants dédommagent un jour ceux qui auront souffert. »

Napoléon est très ému, et avec lui l'Impératrice. Elle implore la grâce du condamné. Elle va jusqu'à dire :

— Orsini n'est pas un assassin vulgaire comme Pianori, c'est un homme fier, il a mon estime.

Elle voudrait lui rendre visite dans sa prison pour le réconcilier avec Dieu. Napoléon interdit ce geste dramatique, y voyant un manque de dignité. Mais il incline au pardon, que lui conseillent sa générosité naturelle et aussi peut-être le souci de sa sécurité dans l'avenir. Conseil des ministres et Conseil privé s'élèvent contre son désir de clémence.

— N'oubliez pas, sire, dit Fould, que c'est du sang français qui a été versé rue Le Peletier.

Hélas ! trop de malheureux sont morts, si l'Empereur a échappé. L'archevêque de Paris, Mgr Morlot, lui-même est pour l'expiation. L'Empereur baisse la tête et se résigne. Il gracie Rudio. Mais, le 13 mars, Orsini et Pieri vont à la guillotine. Pieri chante l'hymne des Girondins. Orsini, muet, le voit mourir, mais avant de se livrer à l'exécuteur, il lance à la foule immense un double cri, très haut :

— Vive l'Italie ! vive la France !

Peu de cris dans l'Histoire auront eu un pareil écho.

*
* *

Plus que l'attentat lui-même, les circonstances du procès, l'espèce de frisson romanesque qui, dans ces dernières semaines par ondes a gagné l'opinion française, ont ramené Napoléon III vers le rêve italien. Déjà, donnant congé à Della Rocca, l'envoyé de Victor-Emmanuel, il lui a laissé entendre qu'en cas de conflit avec l'Autriche, le Piémont le trouverait à ses côtés.

La mort d'Orsini a fait jaillir dans toute l'Italie un flot d'enthousiasme, contenu au centre et au sud de la péninsule, débordant au nord. Les portraits du conspirateur sont distribués partout. La *Gazette officielle* de Turin publie ses lettres avec l'approbation expresse de Napoléon. Ainsi encouragé, Cavour s'ingénie à rapprocher encore les deux cours. Il fait voter par son parlement la loi réclamée par les Tuileries contre les complots. L'Empereur en témoigne sa satisfaction à l'ambassadeur sarde Villamarina. Il lui pose deux questions bien significatives :

— Où en sont les fortifications de Casale ? Et les fortifications d'Alexandrie ?

A cette heure, il n'hésite plus ; il est décidé. Sans en dire mot à ses ministres, fidèle à sa manie souterraine, il prépare ses voies. Il étudie longuement, seul dans son cabinet, les cartes du Milanais. Sans doute, les noms dorés d'Arcole, de Rivoli, de Marengo soulèvent-ils en lui cette ambition de gloire personnelle qui, depuis les années d'Arenenberg, l'a toujours possédé. « L'Empire, c'est la paix », a-t-il dit sincèrement dans un moment où le bonheur des masses, la réconciliation des classes dans le progrès économique dominaient sa pensée. Mais une dictature peut-elle se soutenir sans gloire militaire ? Et qu'est-ce qu'un empereur, en France surtout, si la victoire ne l'a pas couronné ?

Aux premiers jours de mai, il charge le général de Mac Mahon, dont il estime la simple droiture, d'inspecter, sous l'aspect d'un voyageur ordinaire, les fortifications des principales places cisalpines, de Milan à Pola.

Un peu plus tard, il fait appeler le docteur Conneau et le charge d'avertir officieusement Cavour qu'il se rendra bientôt à Plombières pour y faire une cure. Cavour saisit l'invite et

répond qu'il sera heureux, voyageant lui-même en Suisse, d'aller saluer l'Empereur.

Le 20 juillet, à Plombières, sous le nom de Giuseppe Benso, il est introduit dans le modeste salon d'hôtel où l'attend Napoléon III. Dès les premiers mots, l'Empereur lui annonce « qu'il est disposé, moyennant certaines conditions, à marcher avec le Piémont contre l'Autriche ».

Quelles sont ces conditions ? Tout d'abord un motif plausible de guerre au regard de l'opinion européenne. Si près de voir sa grande espérance réalisée, Cavour, interdit par une ouverture si franche, cherche le motif et ne trouve pas. Enfin, examinant la carte, souverain et ministre s'accordent sur un prétexte assez mince. Une insurrection sera fomentée à Modène, le duc demandera secours à l'Autriche, les habitants feront appel au Piémont. Le conflit dès lors éclatera. Mais l'Empereur entend le limiter en Europe comme en Italie. Il croit que l'Angleterre, la Russie et la Prusse, pour des raisons diverses, n'interviendront pas. Il compte d'ailleurs sur une campagne brillante et rapide. Les Autrichiens une fois chassés de Milan et de Venise, refoulés derrière l'Isonzo, il faudra donner un statut nouveau à la péninsule. Ici, la discussion devient serrée. Les deux compères adoptent enfin ces bases : Victor-Emmanuel s'accroîtra du royaume cisalpin de Napoléon : Lombardie, Vénétie, Émilie, Romagnes. La Toscane et l'Ombrie formeront une principauté qui sera offerte à la duchesse de Parme. Le Pape, que Napoléon veut absolument ménager, conservera Rome et le premier patrimoine de Saint-Pierre ; en outre, il recevra le titre de président de la Confédération italienne. On laissera les Bourbons à Naples pour ne pas perdre la sympathie de la Russie qui les protège. Mais ils devront réformer leur administration vétuste. Si plus tard leurs sujets s'insurgent, on décidera de l'attitude à tenir. Pourquoi ne pas attribuer alors leur royaume à un Murat ?

Reste à régler une question infiniment délicate. Ses rêves n'empêchent pas toujours Napoléon d'être réaliste. Pour les sacrifices que va faire la France en hommes et en argent, pour compenser aussi l'énorme accroissement de territoire qui va faire du Piémont un grand État, il demande la cession de la Savoie et de Nice. Ce sera, pense-t-il, la dot de l'Empire à la France. Cavour se récrie moins pour la Savoie, berceau

de sa dynastie, que pour Nice, peuplée d'Italiens. La donner à la France, c'est trahir le principe des nationalités ! Le point reste en suspens.

— Affaire secondaire, dit Napoléon, nous nous en occuperons plus tard.

Le tête-à-tête a duré quatre heures. L'Empereur donne congé à Cavour et l'invite à une promenade en voiture pour l'après-midi. Il conduit lui-même le phaéton qui, de Plombières, gagne les vallons boisés des Vosges. Dans ce nouvel entretien, il confie au ministre sarde son vif désir de voir l'entente politique se renforcer par une alliance de famille. Il demande pour son cousin Napoléon la main de la princesse Clotilde, fille aînée du roi Victor-Emmanuel. Baissant les yeux sous ses besicles, Cavour présente quelques objections : extrême jeunesse de Clotilde, caractère hasardeux du prince... L'Empereur plaide la cause de celui-ci : « Il vaut mieux que sa réputation... Il m'a causé parfois des embarras ; il aime la contradiction, il est frondeur, mais il a l'esprit sérieux et un très bon cœur. » La résistance de Cavour s'affaisse par degrés. Il tient trop à l'accord pour s'inquiéter vraiment des lendemains d'un tel mariage. Quand ils rentrent à Plombières, il se déclare gagné, ne réserve que la décision du roi. Décision dont il est sûr, car Victor-Emmanuel, bien qu'il aime sa fille, est d'avance résigné à un si fructueux sacrifice. Napoléon serre la main du délié Piémontais : « Ayez confiance en moi, lui dit-il en manière d'adieu, comme j'ai confiance en vous. »

Il a tort d'avoir confiance. Cavour l'a joué. Il a paru accepter le principe imposé par l'Empereur d'une Italie libre, mais non pas unie. Or, Cavour ne tend qu'à cette unité, sous le sceptre de son prince. Il est bien sûr qu'une fois maître de la vallée du Pô, Victor-Emmanuel verra se donner à lui une à une, par explosions successives, toutes les régions de la péninsule. Il l'affirme dans le rapport que de Baden, le surlendemain, il adresse au roi. Et Victor-Emmanuel partage sa conviction. Il donnera sa fille et risquera l'aventure : « Dans un an, dit-il, je serai roi d'Italie ou seulement M. de Savoie. » La partie est trop belle, l'occasion trop unique. « Surtout, recommande-t-il à Cavour, ne tombons plus dans les filets de la diplomatie. Pour aboutir, il faut du canon... »

*
* *

Revenu à Paris, Napoléon s'applique à dissimuler ses intentions aux yeux des ministres. Walewski, qui a du sens commun plus que de l'esprit, hasarde quelques observations sur cette diplomatie thermale qu'il a connue des premiers et dont une brève note de l'Agence Havas a transmis l'aveu. L'Empereur l'aveugle aisément. Pour ramener à soi l'opinion libérale, il desserre, apparemment au moins, les sangles de l'autorité. Déjà Espinasse a quitté le ministère de l'Intérieur où le légiste Delangle, anticlérical décidé, le remplace. Le prince Napoléon est fait ministre de l'Algérie et des colonies. *Le Siècle* et *la Presse* ne tardent pas à monter une campagne contre l'oppression autrichienne en Lombardie. Dans le *Moniteur* même, Edmond About publie d'alertes et vifs articles sur l'administration désuète des États romains. L'Impératrice s'en irrite, mais l'Empereur sourit de ses pointes voltairiennes. L'affaire Mortara, l'enlèvement par ordre pontifical d'un enfant israélite de Bologne baptisé à l'insu de ses parents, alimente une polémique acerbe où seul Veuillot, dans *l'Univers*, avec plus de talent que d'équité, prend la défense de la Curie.

En même temps, Napoléon III dessine une manœuvre de séduction diplomatique. La reine Victoria et le prince Albert viennent à Cherbourg, le 4 août, fêter l'achèvement du port. Des toasts cordiaux sont échangés, mais en vérité le charme est rompu. Les anciens alliés ne sont plus qu'un vieux ménage prêt à se disloquer. Victoria s'inquiète de la renaissance de la flotte française, un peu trop étalée. Dès son retour, elle fera augmenter sa propre marine. Inaugurant ces jours-là, à Cherbourg, la statue de Napoléon, l'Empereur célèbre une fois de plus la paix. Mais son hommage rend un son équivoque : « Un gouvernement qui s'appuie sur la volonté des masses n'est l'esclave d'aucun parti, il ne fait la guerre que lorsqu'il y est forcé pour défendre l'honneur national ou *les grands intérêts des peuples.* »

De là, pour flatter les populations catholiques, il se rend au pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray.

Cependant, il fait rassurer l'ambassadeur autrichien Hübner, par Walewski : « On voudrait faire croire que j'ai

des intentions hostiles envers l'Autriche... Sans doute, le Piémont m'est sympathique, sans doute j'aime l'Italie, et je continuerai toujours à prouver aux Italiens mes sympathies, mais dans certaines limites. »

— C'est-à-dire, ajoute Walewski, sans compromettre la paix.

Se cachant de tous et surtout d'Eugénie, l'Empereur envoie à Varsovie le prince Napoléon, devenu son confident dans l'intrigue italienne, en apparence pour y saluer le Tsar, en réalité pour lui proposer une alliance. Que la Russie porte une armée sur la frontière de Galicie et laisse la Hongrie s'insurger, en récompense la France renoncera à la clause du traité de 1856 qui neutralise la Mer Noire. Alexandre II mordille l'hameçon sans l'avaler. Il n'est pas prêt à la guerre et il ne s'engage qu'à une bienveillante neutralité. C'est beaucoup déjà.

Toujours en secret, Napoléon fait dire au prince régent de Prusse, — ici l'imprudence est bien grave, — qu'il pourra s'annexer le Hanovre et le Holstein pendant que l'Autriche sera immobilisée en Italie. Le prince Guillaume n'aime pas les Bonaparte. Il décline cette offre singulière et avertit la reine Victoria.

Que fera l'Angleterre en cas de guerre ? L'énigme préoccupe l'Empereur. A Compiègne, où la cour s'est transportée pour la saison des chasses, il invite les deux chefs du cabinet britannique, Palmerston et Clarendon. Dans plusieurs entretiens, il sonde leurs dispositions. Son souhait, expose-t-il, a toujours été de régénérer la Pologne et l'Italie. Pour la Pologne, il y renonce, au moins momentanément, afin de garder le concours du Tsar. Mais pour l'Italie, l'affaire semble facile et l'époque favorable. Clarendon effrayé entasse des objections que l'Empereur laisse tomber. Peu après, par l'intermédiaire de lord Cowley, il conseille « de s'entendre avec l'Autriche au lieu de se brouiller et d'obtenir avec son aide une sérieuse réforme du gouvernement pontifical ». De son côté, la reine Victoria écrit à Napoléon une lettre privée, l'avertissant qu'il n'aura plus à compter sur son amitié, s'il veut bouleverser l'Europe.

Il n'entend rien. Habité de l'envie d'une gloire personnelle, il étudie les campagnes de 1796 et de 1800. Le vieux

Jomini, soldat du premier Empire, transfuge après Moscou, vit encore au fond de Passy, la tête toujours lucide et féconde. Napoléon lui fait demander un plan de campagne. Le vétéran des grandes guerres répond qu'il doit attaquer les Autrichiens sur la gauche et passer le Tessin à Magenta ou à Turbigo. Plan tout napoléonien, ignorant du chemin de fer et du progrès des armes. Mais assez bon sans doute, puisqu'il ne s'agit que de battre les Autrichiens. Certains journaux, *la Patrie* et *la Presse*, parlent ouvertement de prochaines opérations militaires. Le *Moniteur* les dément sans conviction.

Cavour n'a point perdu ces quatre mois. Approuvé par son maître, il monte avec ardeur la machine révolutionnaire qui doit fournir un prétexte aux hostilités. D'accord avec les principaux agitateurs et chefs patriotes, La Farina, Garibaldi, Pallavicino, Minghetti, Pasolini, il galvanise la *Société nationale italienne* qui dans tout le pays multiplie ses comités et organise l'insurrection. En vue d'une diversion en Hongrie, il s'abouche avec le compagnon de Kossuth, le général Klapka. Bien secondé par La Marmora, ministre de la Guerre, il renforce les troupes piémontaises, complète leur armement. Vienne l'événement, il sera prêt.

Dans son espoir et sa joie, il parle trop ; n'était la double et même cauteleuse attitude de Napoléon III, l'Europe ne douterait pas que la guerre ne doive éclater avant peu. L'Autriche ne se fait plus guère d'illusions. Son ambassadeur à Londres, Apponyi, a déjà dit à Malmesbury : « La France détruira les traités de 1815, elle fera naître les complications qui donneront la Lombardie au Piémont, Naples à Murat et à elle la Savoie. »

Le chevalier Nigra, jeune, mais habile, a été envoyé à Paris par Cavour, pour arrêter en secret avec l'Empereur et le prince Napoléon les clauses du traité d'alliance. Tout en gagnant la sympathie de Napoléon III, il ne néglige pas de plaire à l'Impératrice ; si défiante qu'elle soit des Italiens, Eugénie le prend en gré. Les bases de l'accord sont celles de Plombières (1). La France s'engage à envoyer 200 000 hommes en Italie, « si l'Autriche commet quelque acte agressif ». Le Piémont recevra à la paix le royaume lombardo-vénitien, les

(1) Le traité ne sera signé officiellement que le 26 janvier.

duchés et une partie des États pontificaux. La Savoie et Nice seront cédés à la France. Alors seulement Napoléon avertit son ministre des Affaires étrangères. Walewski, stupéfait, se récrie :

— Sire, ose-t-il dire, vous vous êtes engagé dans une voie fatale !

Il veut démissionner. Napoléon le retient et, sans le persuader, le caresse assez pour qu'il avale sa rancœur.

A la réception diplomatique du 1er janvier 1859, l'Empereur, passant devant l'ambassadeur d'Autriche Hübner, s'arrête, et lentement, les yeux voilés, dit sur un ton de bonhomie :

— Je regrette que nos rapports ne soient pas aussi bons que je désirerais qu'ils fussent, mais je vous prie d'écrire à Vienne que mes sentiments personnels pour l'Empereur sont toujours les mêmes.

Effet calculé qui retentit dans toute l'Europe. A Paris, la Bourse s'affaisse, si bien que Napoléon, qui sans doute craint de s'être découvert trop tôt, essaie de rassurer l'opinion. Égards vis-à-vis de Hübner, les jours d'après, explications lénifiantes de Walewski, note du *Moniteur* affirmant que « rien dans les relations diplomatiques ne justifie les craintes ».

Alors Victor-Emmanuel va de l'avant ; le 10 janvier, à l'ouverture du Parlement piémontais, il prononce une harangue belliqueuse. Ce n'est point une surprise pour Napoléon. Le discours lui a été soumis. Il l'a remanié, même accentué. Presque aussitôt le prince Napoléon part pour Turin, accompagné du général Niel qui s'entretient avec La Marmora. La nouvelle du mariage, jusque-là officieuse, est annoncée dans le *Moniteur*. Autre Marie-Louise, la princesse Clotilde, point belle, mais d'esprit noble et religieux, s'est sacrifiée aux nécessités de l'État. Elle désirait un délai. Le prince a voulu hâter le dénouement. Non par amour, certes. Mais enté sur la plus vieille dynastie d'Europe, il se voit déjà régnant sur l'Italie centrale. Pour commencer, car il prétend à jouer un premier rôle historique. César de réserve, il n'attend du César pourvu (qu'il jalouse au fond, peut-être méprise) que les moyens de monter sur la scène.

Mal vu de la famille royale, de la Cour, même du peuple, il brusque les préparatifs, se prête, athée violent, à une comédie de confession, et, le 30 janvier, dans la *Capella*

regia de Turin, achève ce mariage tout politique. A Gênes, où les nouveaux époux, accompagnés de Victor-Emmanuel, prennent la mer pour gagner Marseille, une foule les entoure, qui hurle : « A bas l'Autriche ! Vive la guerre ! » Ils seront moins bien accueillis à Paris où le public, malgré les excitations de la presse officieuse, semble de plus en plus redouter le conflit.

Le conflit, Cavour y court de toutes ses forces, bandées vers ce but unique. Au même moment, comme pour lui faire écho, paraît dans la capitale française un opuscule anonyme dû à la plume prolixe de La Guéronnière que l'Empereur a amendé de sa main, dont il a corrigé lui-même les épreuves. Cette brochure, *Napoléon III et l'Italie*, expose hardiment ses vues et ses intentions. Elle stigmatise sans retenue les princes inféodés à l'Autriche. Elle célèbre la *théorie des nationalités*, dont elle fait remonter, justement d'ailleurs, l'origine au premier Napoléon, qui, dans une note dictée à Sainte-Hélène, réclamait « la centralisation de tous les peuples géographiques que la révolution ou la politique ont dissous ou morcelés ». Elle s'achève sur le souhait d'une Italie fédérée, d'où toute influence étrangère serait bannie.

Le pamphlet, dont chacun nomme l'inspirateur, soulève une forte émotion, tant en France qu'à l'étranger. Les affaires s'arrêtent, les changes oscillent, la finance s'épouvante, les faillites pleuvent. Autour de Napoléon III, la réprobation est générale. Il a prononcé le 7 février, pour l'ouverture du Corps législatif, un discours ambigu, balancé, sibyllin, qui n'a rassuré personne. De toutes parts affluent les plaintes. Persigny lui écrit vertement : « L'Europe et la France vous ont accepté parce que pendant neuf ans elles ont eu foi dans votre promesse de respecter les traités ; vous perdrez leur confiance si vous ne les respectez plus. » Et Walewski : « L'effet de la brochure est détestable... Si elle avait un caractère officiel, ce n'est pas demain, mais aujourd'hui que l'Europe serait coalisée, non pas contre la France, mais contre l'Empereur personnellement. Je le répète, sire, dans l'état des esprits en France et au dehors, la guerre est impossible ! » Le chœur des ministres s'accorde sur cette note. Morny, plus net encore parce qu'il est d'âme plus aiguë, qu'il a assemblé les planches du trône et que sa vue

va loin, déclare au Corps législatif que le régime doit demeurer fidèle à sa formule : « L'Empire, c'est la paix. » Il ajoute : « Le sang des peuples ne se répand plus légèrement... La plupart des difficultés s'aplanissent par la diplomatie ou se résolvent par des arbitrages pacifiques... Tous les gouvernements doivent compter avec une puissance nouvelle, l'opinion. »

Du côté des catholiques, si influents dans les provinces, le désaveu est éclatant. Ils mesurent la menace qui pèse sur la papauté. Le cardinal de Bonnechose, ami personnel de l'Empereur, l'adjure « de ne pas rompre avec sa politique, jusque-là si chrétienne ». Bientôt, il dira : « De protectrice du Saint-Siège, la France devient l'auxiliaire de ses ennemis. C'est un délire ! »

L'Impératrice, que Napoléon, pour être plus libre dans sa vie privée, a laissée s'intéresser de plus en plus aux affaires et qui en parle maintenant avec les ministres, les ambassadeurs, à bâtons rompus, d'une façon impulsive et capricante, l'Impératrice jette flammes, prédit les pires catastrophes.

Les militaires, Vaillant comme Niel, comme Fleury, protestent que l'armée, mal guérie des pertes de Crimée, n'est pas en état d'entreprendre une expédition peut-être dure et coûteuse. Empêtrés d'entreprises énormes, les financiers y voient leur ruine. James de Rothschild dit drôlement à un bal de la Cour, en retournant le mot célèbre : « La paix, c'est l'Empire, entendez-vous ? Pas de paix, pas d'Empire ! » Tous demandent l'abandon d'une politique personnelle dont les conséquences sont hors de toute prévision et le retour à une politique seulement inspirée des vrais intérêts du pays.

Seuls le prince Napoléon, Mocquart, Conneau, Piétri, Mme Cornu approuvent l'Empereur. Il a aussi, — mais quels alliés inquiétants ! — l'approbation des républicains. Presque entière l'Europe désavoue sa politique. La Russie, qu'il se flatte d'avoir gagnée, n'a promis qu'une bénévole neutralité. La Prusse lui est parfaitement hostile. Derrière elle, les princes de la Confédération s'agitent et se concertent. Toute l'opinion allemande est avec l'Autriche. Pour l'Angleterre, elle multiplie des avertissements dont le ton s'élève. Le prince Albert, resté Cobourg, ne voit plus dans Napoléon qu'un

aventurier sans frein qui pour d'obscurs desseins va bouter le feu au continent. Sous son influence, la reine écrit de nouveau pour réclamer le maintien de la paix. Napoléon répond en protestant de sa bonne volonté.

A cette heure, en effet, ému par des résistances si générales, si vigoureuses, l'Empereur est redevenu hésitant. Malmesbury en profite pour tenter une médiation. L'Autriche s'y prête volontiers. Bien qu'elle ait opéré déjà des concentrations de troupes sur la frontière piémontaise, elle manque en Italie d'hommes et de canons. Elle voudrait, si la guerre ne peut être évitée, au moins gagner du temps pour parfaire son armement. Lord Cowley, envoyé à Vienne, obtient des satisfactions sérieuses : évacuation du domaine pontifical, réformes dans les États italiens, paix garantie au Piémont, conventions nouvelles avec les duchés. Aux Tuileries, quoiqu'on ne renonce pas à l'idée d'une ligue italienne, le vent tourne à la conciliation. Le 5 mars, le *Moniteur* dément les bruits de guerre : « L'Empereur a promis au roi de Sardaigne de le défendre contre tout acte agressif de l'Autriche, il n'a rien promis de plus. » La rente aussitôt rebondit. Peu après, le prince Napoléon, bon ou mal gré, quitte le ministère de l'Algérie. Le public en conclut que la politique va changer.

Le Congrès de 1856 où il a paru en arbitre du continent a laissé de tels souvenirs à Napoléon qu'il en vient à l'idée de faire régler par une conférence européenne l'affaire d'Italie. A sa prière, le prince Gortchakov, chancelier de Russie, le propose aux grandes Puissances. L'Angleterre accepte sans entrain, suivie par la Prusse. L'Autriche adhère en stipulant le désarmement préalable du Piémont.

L'horizon diplomatique s'éclaircit. Mais Cavour et son roi veulent la guerre. Par le chantage ils ont déjà essayé d'agir sur Napoléon en menaçant de publier ses engagements secrets. Ils ont mobilisé l'armée piémontaise et crié bien haut que, si la France les abandonne, ils attaqueront seuls l'Autriche et déchaîneront la révolution en Italie. L'annonce du Congrès n'est pas pour calmer Cavour ; accourant à Paris le 26 mars, il est reçu par Napoléon. Entrevue pénible, même orageuse. Le Piémontais se répand en reproches, en supplications. L'Empereur est si bouleversé que pendant deux jours il garde la chambre. Cavour, sur un nouvel entretien

en présence cette fois de Walewski, repart pour Turin. Victor-Emmanuel l'accueille avec colère :

— Ce chien d'Empereur, s'écrie-t-il, se f... de nous ! »

Cavour le raisonne. Il n'a rien obtenu de précis, mais il a resserré sa prise sur Napoléon. Il est convaincu maintenant qu'il l'entraînera dans ses voies.

Cependant l'Angleterre redouble d'efforts pour maintenir la paix. Elle propose un désarmement général avant le Congrès. L'Autriche, pressée par elle, y consent. Cavour, sur une dépêche impérative de Walewski, se résigne, la mort dans l'âme (19 avril). Il brûle des papiers, pense au suicide. Seul un miracle peut le sauver.

Le sort le comble ; le miracle se produit. L'Autriche, après tant de patience, tout à coup se lasse. Elle manque d'argent ; il lui faut ou démobiliser ses troupes ou s'en servir. Le jeune empereur François-Joseph cède aux conseils de violence. Le 20 avril, son chancelier Buol adresse un ultimatum à Turin, où il somme le Piémont de désarmer sans délai.

Faute suprême, qui attribue les torts à l'Autriche, décourage ses meilleurs amis, Angleterre et Prusse, dissipe les scrupules et les craintes de Napoléon, exaspère les populations italiennes, enivre de joie Cavour.

— Nous avons tenu la dernière séance de la Chambre piémontaise ! s'écrie-t-il. La prochaine fois, ce sera le Parlement du royaume d'Italie !

Cette fois, les dés sont jetés. Les événements vont jouer comme un chef-d'œuvre d'horlogerie. Cavour rejette l'ultimatum et fait appel à la France. Le 24 avril, jour de Pâques, les régiments de Paris défilent faubourg Saint-Antoine, au milieu des vivats, pour gagner la gare de Lyon. Le Corps législatif vote un emprunt de 500 millions et une loi qui porte le prochain contingent à 140 000 hommes. Morny, faisant bon visage à fortune redoutée, prononce un discours patriotique :

« Ne regardons plus en arrière, c'est devant nous qu'est le drapeau de la France. »

Qu'il désapprouve l'Empereur, que le désapprouvent avec lui tous les hommes importants du régime, nul n'en doute. Au contraire, Jules Favre, au nom des républicains, approuve la guerre et applaudit à l'affranchissement de l'Italie.

Napoléon, comme pour se justifier près du pays et surtout

près des catholiques, fait afficher une proclamation où il expose ses buts : « L'Autriche a amené les choses à cette extrémité qu'il faut qu'elle domine jusqu'aux Alpes ou que l'Italie soit libre jusqu'à l'Adriatique... Nous n'allons pas en Italie fomenter le désordre ni ébranler le pouvoir du Saint-Père, mais le soustraire à toute pression étrangère. » Huit jours après, laissant la régence à l'Impératrice, il part pour l'armée dont il assume le commandement suprême. Il part non sans appréhensions. Sa femme, son fils laissés derrière lui lui donnent des soucis. Quand il quitte les Tuileries, muet, il embrasse ses familiers ; beaucoup pleurent. Le peuple l'acclame sur le trajet vers la gare de Lyon. Il en est réconforté. Lui aussi, songe-t-il, il aura son Arcole ou son Marengo. Par quelle grâce, on ne sait, celle du bonheur sans doute, il se croit devenu capitaine. N'est-il pas un Bonaparte ? Un tel nom doit avoir sa magie. Il l'a en effet. Et s'il ne fait pas illusion à ses plus proches, l'indolent artilleur de Thoune, le piètre écolier des stratèges va faire illusion à la France et à l'Europe, par une nouvelle faveur du sort qui n'est pas las encore de le servir.

LA CAMPAGNE DE 1859

L'armée française n'est pas prête. On a bien massé quelques divisions dans le sud-est, fait revenir des troupes d'Algérie. Mais les approvisionnements manquent, et les équipements de toute sorte. Train des équipages, service de santé sont misérables. L'artillerie est pourvue d'une soixantaine de nouveaux canons rayés, de tir plus précis et plus rapide, mais les munitions sont insuffisantes. Pour beaucoup d'anciennes pièces, plus de boulets. La faute en retombe sur l'incapable ministre de la Guerre Vaillant, qui d'ailleurs a été gêné les derniers temps dans ses préparatifs par la nécessité du secret. Le maréchal Randon le remplace au ministère, et Vaillant, — choix absurde, — devient major général de l'armée d'Italie.

Le généralissime autrichien Giulay, disposant de plus de cent mille hommes à pied d'œuvre, pourrait profiter de la lenteur des communications et de l'impéritie du commandement pour tomber sur les Piémontais et les écraser avant qu'arrivent les renforts français. Formaliste, timoré, il s'attarde, franchit le Tessin le 29 avril et marche sur Turin,

à l'allure de six kilomètres par jour. A deux étapes de la capitale piémontaise, il s'arrête, pour bientôt rétrograder sur Mortara.

Cette faute inattendue permet à l'armée française, passée par Suse et par Gênes, de se concentrer à Alexandrie, où les Sardes viennent la rejoindre. En tout 150 000 hommes. Napoléon peut mesurer le désordre et l'imprévoyance de l'État-major. Il s'en effraie. Par bonheur, l'esprit des troupes est excellent.

La Toscane s'est soulevée contre son grand-duc. Un gouvernement provisoire est formé à Florence. On y envoie le prince Napoléon avec un petit corps.

Giulay, obsédé par le souvenir du premier Bonaparte, croit que l'ennemi va traverser le Pô pour le tourner. Il pousse une reconnaissance au sud de Pavie, éprouve un échec à Montebello. Suivant en gros le plan de Jomini, l'armée franco-sarde glisse vers le nord pour tomber sur la droite autrichienne. En chemin, Palestro est pris par les Piémontais et conservé par les zouaves, qui par acclamation, ce soir-là, nomment Victor-Emmanuel « caporal ». Le roi, en effet, par sa bravoure gouailleuse, a été le héros de la journée ; Giulay se replie alors derrière le Tessin pour barrer la route de Milan. Les Français le suivent. Mac Mahon traverse la rivière à Turbigo où ses turcos font merveille et marche en combattant sur Magenta. Espinasse occupe le pont San Martino, mais plus avant il est arrêté par un profond canal, le Naviglio Grande. Tout ce pays d'ailleurs n'est qu'un grand marécage, planté de saules, de mûriers, de vignes, de hauts maïs, où la vue est étroitement bornée et où l'on ne peut avancer que par des chaussées étroites et perfides. Piètre terrain où mener une armée... Le soir du 3 juin, les Français cantonnent sur un triangle trop étiré, de Turbigo à Trecate et à Novare. Ils ne savent où sont les Autrichiens. Au jour seulement, l'État-major assure qu'ils bivouaquent autour de Magenta.

Napoléon, établi dans une auberge à San Martino, attend pour commencer la bataille que Mac Mahon, suivant les ordres reçus, atteigne Magenta. Passé midi, il entend le canon du général vers Buffalora. Il commande alors à la Garde de passer le Naviglio. Le Ponte-Nuovo, seul accès, est défendu

par un feu terrible. Les zouaves du général Cler, magnifiques d'entêtement, l'enlèvent enfin. La Garde va pouvoir marcher sur Magenta. Mais les Autrichiens reviennent en force. C'est contre quatre régiments déjà éprouvés l'avalanche d'une armée. Cler est tué. Les Français reculent, mais pied à pied. Déconvenue inexplicable, Mac Mahon ne paraît toujours pas. Son artillerie s'est tue. Inquiet de l'éparpillement de ses troupes, par une bévue d'Espinasse, il a perdu plusieurs heures à les rassembler.

L'action est ainsi bien mal engagée. L'Empereur, à qui Regnault de Saint-Jean d'Angély, commandant la Garde, demande des renforts, répond anxieux, le regard vide :

— Je n'ai rien à vous envoyer ; maintenez-vous, barrez le passage.

Grenadiers et zouaves font tête comme ils peuvent à l'assaut furieux des Autrichiens. C'est le beau fait d'armes de la journée. Enfin, vers trois heures et demie, l'arrivée d'une brigade de chasseurs à pied et de lignards les tire d'affaire. Il était temps. Les Autrichiens sont repoussés. Au même moment, de nouveau tonne l'artillerie de Mac Mahon, parvenu enfin aux abords de Magenta.

Giulay, par un mouvement hardi, essaye de traverser l'armée française. Canrobert et Vinoy, avec une folle bravoure, l'arrêtent au village de Ponte-Vecchio. Combat acharné, pertes lourdes. Là est le fort de la bataille, encore que la décision doive venir d'ailleurs ; de Magenta où Mac Mahon vers six heures du soir a jeté les divisions d'Espinasse et de La Motterouge. Les zouaves ici encore font merveille. Ils épuisent la résistance des Autrichiens, retranchés dans les maisons, et qui se battent en enfants perdus. Espinasse est mortellement blessé. La petite ville à la fin est emportée à la baïonnette. Cette péripétie fixe le sort de la bataille. L'ennemi lâche ses positions de Ponte-Vecchio et se retire vers l'est sous les canons d'Auger.

L'Empereur, demeuré à San Martino, n'apprend la victoire qu'à la nuit tombante. A peu près sans nouvelles, dans une angoisse silencieuse qu'il essayait de masquer en sang-froid, il a longtemps redouté la défaite, songé au repli. Sa joie est vive, encore que cette bataille, au vrai, ne termine rien et que le hasard soit pour beaucoup dans le succès. Crânes,

le képi sur l'oreille, les généraux vont se battre comme ils se battront toujours durant le règne, en sous-lieutenants. Merveilleuse bravoure des soldats, impéritie des chefs. Aucune science stratégique, même tactique, des ordres sans lien, un chaos de colonnes et de convois. Les deux armées n'ont engagé que la moitié de leurs effectifs, en raison de la difficulté du terrain et de la lenteur des chefs. L'énergie, le mordant des hommes l'ont emporté ; eux seuls vraiment ont gagné la partie. Quant aux Piémontais, malgré les ordres, ils sont demeurés en arrière, à l'exception de la division Fanti. Soit prudence, soit mécontentement de se trouver sous les ordres d'un général français, Victor-Emmanuel a gardé ses troupes l'arme au pied.

Le lendemain 5 juin, recevant Victor-Emmanuel à son quartier général, l'Empereur lui reproche sa négligence qui a rejeté tout l'effort sur les Français et un moment compromis la journée.

Un peu décontenancé, malgré son humeur fanfaronne, le roi s'excuse et promet qu'à l'avenir il saura réparer son tort.

— Sire, dit-il, à la prochaine affaire, je demande que vous me placiez à l'avant-garde.

L'Empereur s'adoucit et l'invite à déjeuner.

Giulay s'est replié dans la direction de l'est, abandonnant Milan. La grande ville lombarde, où les vieux se rappellent encore l'éblouissant passage de Bonaparte, se couvre en un instant de drapeaux français et italiens. Napoléon III et Victor-Emmanuel, côte à côte, y font leur entrée le 8 juin. Milan, qui ne les attendait pas si tôt, les accueille bien. Peut-être pour chauffer l'enthousiasme, de la villa Bonaparte, où il a établi son quartier général, l'Empereur lance « aux Italiens » une proclamation d'une rare imprudence : « Unissez-vous, dans un seul but : l'affranchissement de votre pays... Mon armée ne s'occupera que de contenir vos ennemis et de maintenir l'ordre intérieur, elle ne mettra *aucun obstacle à la manifestation de vos vœux légitimes.* »

Langage trop propre à surexciter un peuple fiévreux et dont Napoléon III ne tardera pas à mesurer les conséquences. Déjà la Toscane a passé sous l'administration piémontaise. Parme, Modène, les Romagnes couvent l'insurrection. Cette Italie qui se lève, Cavour oubliant ses promesses la pousse à

l'unification, plus encore qu'à la liberté. L'Empereur doit prévoir que, dès que les habits blancs auront quitté Bologne et Ravenne, le drapeau du Pape y sera abattu. Sans doute ne désire-t-il pas le maintien intégral des États de l'Église ; à Plombières, il en en a accepté fort aisément la mutation. Cependant il lui faut bien tenir compte de l'inquiétude qu'une spoliation même partielle du Pontife soulève déjà en France. Les catholiques crient à la trahison, les gens d'affaires craignent des répercussions politiques. Comme l'Impératrice régente, qui, trop neuve pour un tel emploi, s'effraie de sa responsabilité, les ministres, — surtout Walewski et Randon, tenus dans une ignorance complète des actes de Napoléon, — souhaitent une paix rapide, car ils voient grandir la nervosité et la malveillance de l'Europe. Partout, des difficultés surgissent. Napoléon III y est sensible, et dégoûté de la guerre par ce que ses yeux en ont vu déjà, il commence lui aussi d'en désirer la fin.

Mais la victoire de Magenta n'est pas assez décisive pour obliger l'Autriche à déposer les armes. Les habits blancs ont évacué la Lombardie et les Romagnes et se sont concentrés aux confins de la Vénétie, le long du Mincio, en avant des places du Quadrilatère. Position formidable. Augmentée de nouveaux corps, l'armée autrichienne compte à présent 180 000 hommes ; le jeune empereur François-Joseph a pris son commandement. Elle est beaucoup mieux ravitaillée que les Français qui l'ont poursuivie, par Brescia, dans l'extrême chaleur et la poussière, et manquent de tout, même de biscuit et de café.

Les avant-postes se heurtent dans la journée du 23 juin. Mais on y prête peu d'attention. Les Autrichiens ont repassé le Mincio et se sont solidement établis au sud du lac de Garde, sur un groupe de collines escarpées, près du village de Solférino. Leurs adversaires, à peine à deux lieues, ne s'en doutent pas. Des deux parts, on ne prévoit point la bataille qui va s'engager le lendemain, par la simple rencontre des corps en marche vers des directions opposées.

Les Franco-Piémontais ont environ 150 000 hommes, divisés en six corps. Niel, imprudemment avancé, enlève Medole et dès lors se trouve en flèche. Mac Mahon, parti de Castiglione, s'arrête devant les hauteurs de Cavriana solide-

ment tenues par l'ennemi. A sa gauche, Baraguay d'Hilliers, seul chef qui ait montré quelque prévoyance, s'attaque aux collines échelonnées devant Solférino. Plus au nord, vers Pozzolengo, les Piémontais sont tenus en échec par la vigoureuse défense de Benedeck. Ainsi, sur un front de quatre lieues, quatre batailles séparées. Napoléon arrivé à huit heures à Castiglione veut les nouer. Il prescrit de porter l'effort au centre, sur la tour de Solferino, afin de couper en deux l'adversaire. Et il dirige dans cette direction non seulement la Garde, mais ses réserves.

Très dure, pendant des heures, la lutte se prolonge sous un ciel étouffant, où traîne l'orage. A gauche, les Piémontais sont battus par Benedeck. A droite, Niel, que Canrobert ne soutient pas à temps, se trouve en grand péril. Mais au centre, après des engagements acharnés, les hauteurs abruptes de Solferino sont prises et le drapeau tricolore est arboré sur la fameuse tour, la Spia d'Italia qui domine tout le pays. Mac Mahon marche alors sur Cavriana, où se trouve le quartier général de François-Joseph. Au prix de grosses pertes, il emporte le monte Fontana, clef de la position. Mais une contre-attaque l'en chasse. Il y revient, est encore repoussé. C'est l'instant critique. Fleury l'aperçoit. Il dit à l'Empereur qui, les yeux à la lorgnette, ne donne aucun ordre, semble absent :

— Sire, tout cela est bien long... Il ne faudrait pas la perdre, celle-là. Ne faites pas comme votre oncle à la Moskowa, donnez votre Garde, il n'y a pas à hésiter.

L'Empereur, se tournant vers Regnault de Saint-Jean d'Angély, commande alors d'engager la dernière division de la Garde, les grenadiers et les zouaves du général Mellinet. Sous leur assaut endiablé, l'ennemi doit enfin lâcher pied. Les Français couronnent peu à peu toutes les hauteurs. Bientôt après, Mac Mahon et la Garde entrent dans Cavriana. Ainsi se réalise la simple, mais juste idée stratégique de Napoléon. La ligne autrichienne est coupée. Pour n'être pas tourné, profitant d'un furieux ouragan qui, sous des flots de grêle et de pluie, arrête entièrement la bataille, François-Joseph ordonne la retraite. Napoléon voudrait le poursuivre. Mais Mac Mahon l'en dissuade. Les troupes françaises, dit-il, sont trop lasses et trop affamées. On laisse l'ennemi repasser tranquillement le Mincio.

Le soir même, à Cavriana, où il a pris le logement de François-Joseph et mangé son dîner, Napoléon dicte le bulletin de la journée et adresse à l'Impératrice une courte dépêche : « Grande bataille, grande victoire. »

*
* *

Les Autrichiens ont poursuivi leur retraite jusque derrière l'Adige. Au lieu de précipiter sa marche, l'armée franco-piémontaise demeure inerte plus d'une semaine. Elle a plus de malades encore que de blessés. Le quart de l'effectif encombre les hôpitaux de Brescia et de Milan. Le typhus a éclaté, mais pour le public on tait son nom. Quoique le succès soit plus net qu'à Magenta, l'armée marque moins de joie. Rien de décisif encore. Il faut à présent assiéger les places du Quadrilatère et traverser l'Adige. L'ennemi reste entier, et à mesure qu'il se rapproche de ses bases, il va se renforcer constamment.

L'inquiétude générale ne fait qu'orchestrer l'inquiétude personnelle de Napoléon. Non seulement l'affreux spectacle de la guerre le déchire, mais il craint de plus en plus que Cavour, passant outre au traité, ne soulève toute l'Italie pour la réunir au Piémont. Il est encore un danger plus pressant, plus grave. La Prusse prend ses dispositions pour concentrer 235 000 hommes autour de Mayence. Le tsar Alexandre a envoyé à l'Impératrice son aide de camp Schouvalov pour lui dire : « Hâtez-vous de faire la paix ; sinon vous allez être attaqués sur le Rhin. »

Il borne du reste ses bons offices à cet avertissement. Pour l'Angleterre, bien que le nouveau cabinet Palmerston-Russell soit beaucoup plus favorable à l'Italie que le ministère Derby, on ne saurait compter sur son intervention en cas de conflit avec la Prusse. Le prince Albert est pour cela trop bon Allemand. Walewski, Randon et l'Impératrice s'épouvantent. La France ne pourrait réunir que cinq divisions, surtout composées de conscrits, pour défendre sa frontière de l'est. Chaque jour apporte à Napoléon de nouvelles et plus pressantes dépêches. « Traiter, il faut traiter ! » Pareille supplication répond au vœu intime de l'Empereur. Mais sa promesse de « faire libre l'Italie jusqu'à l'Adriatique » ? Cette promesse, il en mesure aujourd'hui tout le danger. Par Persigny, redevenu son ambassadeur à Londres en rempla-

cement de Pélissier, il fait demander sa médiation à Palmerston, avec, comme bases, la cession de la Lombardie à Victor-Emmanuel, de la Vénétie et de Modène à un archiduc. L'Angleterre se dérobe. L'ancien ami Palmerston est fort dégoûté à présent d'un homme qui ne songe qu'à remanier le monde et qui se balance en équilibriste entre l'absolutisme et la révolution.

Déçu là encore, l'Empereur se résout à s'adresser directement à son adversaire, François-Joseph. Il va trahir Cavour, exaspérer les patriotes italiens. Mais il lui faut d'abord songer à la France et à soi. Il appelle Fleury et le charge de porter à Vienne, à l'empereur d'Autriche, une lettre proposant de suspendre les hostilités « pour laisser le temps à la diplomatie de négocier les conditions de la paix ». Par fortune, l'empereur d'Autriche n'est pas meilleur diplomate que stratège. Un grand jeune homme à figure claire encadrée de favoris, engoué de sa race et de son rang, mais simple de façons. Surpris par l'arrivée de Fleury, il demande un délai. Le lendemain, François-Joseph confie à Fleury une lettre où il accepte l'armistice.

« Bonnes nouvelles ! » s'écrie l'aide de camp lorsqu'il entre dans le cabinet de Napoléon. Il surprend sur ses traits la marque d'un grand soulagement. Le 9 juillet, la suspension d'armes est signée. Rendez-vous est pris par les deux empereurs pour une entrevue à Villafranca, entre Vérone et Valleggio, le surlendemain.

Sur la route poussiéreuse bordée de mûriers, laissant derrière soi son escorte de cavaliers, Napoléon III galamment se porte à la rencontre du jeune empereur en avant de Villafranca. Tous deux s'étant serré la main, entrent dans une maison en bordure de la route, où on les laisse seuls. Tête-à-tête très cordial, compliments sur la bravoure réciproque des troupes, assurances de sympathie mutuelle. Napoléon se montre prévenant, délicat. Il pose moins de conditions qu'il n'exprime de vœux. François-Joseph paraît séduit. Il n'a point de rancune contre la France, n'en veut qu'au Piémont. Sa réponse est franche. Il adhère à tout ce que propose Napoléon ou presque tout : « J'ai perdu la Lombardie, dit-il, je suis disposé à y renoncer. Mais je ne la céderai pas au Piémont, je la donnerai à la France, qui en disposera à son

gré. » Pour la Vénétie, il entend la garder. Il y accomplira de telles réformes qu'elle sera « non seulement heureuse, mais satisfaite ». Il admet que Parme soit réuni au Piémont, mais demande que Modène et Florence soient rendues à leurs princes. L'accord se fait sans peine sur une confédération italienne placée sous la présidence du Pape. Un congrès réglera les questions en suspens. Les deux souverains se séparent enchantés l'un de l'autre. Le soir même, portés à François-Joseph par le prince Napoléon, les préliminaires sont signés.

Victor-Emmanuel savait l'offre d'armistice. Mais Napoléon ne l'a pas consulté sur les conditions de paix proposées à l'Autriche. Quand il les lui apprend, le roi, profondément déçu et blessé, se laisse aller à un vif accès de colère. Il semble tout près d'un éclat, puis il se reprend, par politique plus encore que par dignité, et il assure Napoléon que, malgré sa tristesse, il n'oubliera pas le service rendu à la cause italienne. L'Empereur peut compter sur sa fidèle amitié... Cavour, qu'il court informer, donne sa démission...



Rentré en France, Napoléon III y trouve de la surprise, et presque du mécontentement. L'opinion mal avertie comprend mal pareille et aussi soudaine volte-face. Après les victoires dont on a fait tant de bruit, l'abandon de Venise rend le son d'une reculade. Aussi Napoléon évite-t-il Paris et va-t-il directement à Saint-Cloud. Il y reçoit l'encens officiel. Morny et Baroche louent sa modération, sa sagesse. Troplong ose le comparer à Scipion l'Africain qui a refusé de détruire Carthage après Zama. L'Empereur leur répond avec une franchise singulière chez un chef d'État : « Si je me suis arrêté, ce n'est pas par lassitude ni par abandon de la noble cause que je voulais servir, mais parce que dans mon cœur quelque chose parlait plus haut encore : l'intérêt de la France... »

Étrange condition que celle d'un souverain vainqueur et qui avec tant d'insistance cherche à se justifier. On touche là au mystère d'une personnalité complexe, toute en velléités, en caprices et en retours, et chez qui le sentiment surprend toujours la raison. Pourtant le discours est bien accueilli.

L'opinion se rassure. Le pays respire, heureux de retrouver ses enfants.

Le 14 août, les troupes d'Italie défilent en triomphe sur les boulevards, l'Empereur à leur tête, sous un ouragan d'acclamations. Arrivé place Vendôme, Napoléon s'arrête et salue de l'épée Eugénie et les membres de la famille impériale, entassés sur une estrade avec les dignitaires et les ministres. Sur un signe, Fleury va lui chercher son fils qu'il campe devant lui sur sa selle pour passer les régiments en revue. L'enfant porte, — à trois ans, — l'habit rouge et bleu des grenadiers de la garde. Il a les cheveux blonds, les yeux bleus de sa mère, mais la bouche affable de l'Empereur.

Précédés de leurs drapeaux noircis par la poudre et déchiquetés par les balles, voltigeurs de la garde, turcos, artilleurs se succèdent à pas vif parmi les cris et les vivats. La foule appelle les chefs par leur nom : Canrobert, Mac Mahon, Baraguay d'Hilliers. Ils saluent, contents. L'Empereur semble illuminé de joie. L'enfant qu'il tient contre sa poitrine, l'air extasié, bat des mains. Une incomparable ovation accueille les zouaves. Ce sont les héros de la campagne. C'est à leur mordant qu'on doit la victoire et la paix. Ils n'ont plus pour étendard qu'une loque sans couleur, pour uniforme que des braies de toile rapiécées, des vestes déteintes. Mais leurs yeux sont brillants, leur tête haute. Ils vont très fiers, une fleur au canon de leurs fusils. Leurs lignes sont clairsemées : ils y ont laissé la place des morts. Autour d'eux gronde le délire d'enthousiasme dont seul Paris est capable. Éperdu, le petit prince ôte son cordon de la Légion d'honneur et le leur jette. Il passe de main en main et, toujours marchant, le colonel l'attache au drapeau.

Moment de bonheur et de gloire qui marque l'apogée de l'extraordinaire aventure. Il fait tout oublier, les lourdes erreurs d'hier, les responsabilités grandissantes de demain. L'Empire, dans cet instant, semble inébranlable pour des générations. Du Corse debout sur sa colonne vers l'enfant gracieux qu'adore le multitude enivrée, descend sous le grand soleil une certitude de grandeur.

Ainsi comblé, dans une intention adroite mais aussi un sentiment sincère, l'Empereur tente d'effacer le souvenir des luttes politiques. Le lendemain, jour de sa fête, il amnistie

tous les proscrits. La plupart rentreront, hormis ceux trop orgueilleux ou trop habiles pour accepter une grâce de *Napoléon le petit*. En même temps, le *Moniteur* annonce la réduction des effectifs militaires. Signe d'une volonté de paix qui semble devoir enfin répondre au vœu intime du pays.

DANS LE GUÊPIER

De cette campagne courte et brillante, si tôt interrompue, un malaise grave est issu pour la France et même pour l'Europe. Cavour écarté, remplacé par La Marmora, Victor-Emmanuel a bien rappelé ses commissaires de Bologne, Florence, Modène et Parme. Mais les populations ne veulent point entendre parler du retour de leurs princes : elles députent à Paris pour adjurer l'Empereur de les laisser s'unir au Piémont. L'accueil de Napoléon relève leurs espérances. D'abord décidé à s'opposer à toute modification du statut du Centre italien, il en vient à admettre que Parme se donne à Victor-Emmanuel. Pour les autres États, il résiste encore. Mais la Toscane vote la déchéance de la maison de Lorraine. Bologne et Modène, de même que Florence, réclament leur annexion. Ennuyé, fatigué, se sentant pris dans un inextricable imbroglio, l'Empereur finit par céder à la pression de son ami Arese, aux remontrances du prince Napoléon, de Conneau, de Piétri et par promettre dans une lettre à Victor-Emmanuel, rendue publique, qu'il « soutiendra au prochain congrès les vœux de l'Italie centrale ».

Au fond, ce qui le gêne le plus, ce n'est point l'établissement du Piémont dans les duchés ni en Toscane, où pourtant il a souhaité un temps de voir régner son cousin Napoléon, c'est sa mainmise sur la Romagne. Il n'est pas de région italienne qui pèse autant dans son souvenir. Pour l'affranchir, en 1831, son frère est mort à Forli... Déjà, à un banquet d'adieux à Turin, Napoléon n'a pu s'empêcher de répondre à son cousin Pepoli que le vote des Romagnols serait respecté. Mais cela revient à dire que les Légations seront distraites du patrimoine de saint Pierre. Les catholiques français, avec raison, peuvent prévoir le détrônement temporel du Pape. Or ils ont été jusqu'à présent les plus sûrs tenants du régime. L'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup proteste ;

Mgr Pie, évêque de Poitiers et conseiller du comte de Chambord, lance dans une lettre pastorale un premier brûlot contre la politique impériale. Beaucoup de prélats l'imitent. *L'Univers*, où Veuillot publie leurs plaintes, reçoit un avertissement de la police : s'il ne se tait, il sera supprimé.

Revenant de Biarritz à Paris, Napoléon passe par Bordeaux où il est harangué par le cardinal Donnet :

— Restez fidèle, sire, à cette politique chrétienne qui fait bénir votre nom et qui est peut-être le secret de la prospérité et des gloires de votre règne.

Le souverain répond avec embarras que le pouvoir temporel du Pape peut se concilier avec la liberté de l'Italie. Le croit-il vraiment ? Il a de tels pouvoirs d'illusion ! Aussi compte-t-il, — et il semble sincère, — que, si mal qu'il ait taillé en Italie, le Congrès prévu saura, pourra recoudre. Mais personne ne veut du Congrès. A peine signés à Zurich les traités qui rétablissent officiellement la paix, les Puissances pressenties une à une se dérobent. L'Angleterre, sur qui Napoléon comptait le plus, lui montre à présent une défiance presque hostile. L'Autriche continue de plaider en faveur de l'impossible restauration de ses clients italiens. La Russie s'irrite des initiatives dangereuses de Napoléon. La France ainsi se trouve de plus en plus isolée. Avec une satisfaction qui ne se cache guère, on la laisse à ses embarras.

Sa manie de publiciste porte alors l'Empereur à faire paraître une brochure qu'il a sinon dictée, du moins inspirée jusque dans le détail au passif La Guéronnière : *le Pape et le Congrès* (22 décembre). Son anonymat même renseigne la presse sur son véritable auteur. Une fois de plus, se jugeant au seuil d'une nouvelle étape de son règne, et comme pour lui donner une préface, Napoléon a choisi ce détour pour exposer au grand public européen ses vues sur la question romaine.

La brochure, d'autant plus déférente dans la forme qu'elle est audacieuse dans le fond, affirme que le pouvoir tempore du Pape ne saurait être mis en cause. Il est nécessaire. Il sera conservé. Mais il ne peut être vraiment inattaquable que s'il est restreint dans son étendue. Le Pontife demeurant roi dans Rome et ses environs, c'est assez pour assurer sa liberté. Il n'a besoin d'administration, de justice, ni

d'armée. Sa qualité de petit prince italien ne lui a valu que déboires. Il y a laissé entamer le prestige incomparable que doit posséder le souverain des âmes. Désormais aucune préoccupation matérielle ne doit affaiblir son autorité. Au prochain Congrès de procéder à ce grand changement.

L'effet est immense, et dans toute l'Europe. De quoi pourrait maintenant servir un Congrès à Napoléon ? « Il a fait son Congrès tout seul », disent les Anglais. En effet, d'abord à tâtons, puis brusquement, l'Empereur est sorti du dilemme qui l'enfermait. Entre l'esprit d'autrefois et l'esprit nouveau, il s'est prononcé selon la logique de son tempérament et de son origine. Les faits l'ont surpris ? Il se retourne et adapte sa politique aux faits. En somme, avec lui il en a toujours été, il en sera toujours ainsi. Il fait moins de plans qu'on ne croit. Le plus souvent, il se laisse guider par « la nécessité du moment ». Sa vie lui a trop prouvé déjà qu'il est un cours des choses inévitable...

Mais son conflit avec les catholiques s'envenime. Débordent et de tous côtés les plaintes, les reproches, les injures. Mgr Dupanloup publie une réfutation de La Guéronnière, pleine de verve et d'éclat. *L'Univers* imagine de faire circuler des adresses au Pape. Il reçoit un nouvel et plus sévère avertissement. Agacé par cette opposition, Napoléon écrit de sa main à Pie IX pour l'inviter à « faire le sacrifice de ses provinces révoltées » et à les *confier* à Victor-Emmanuel.

Afin de mieux marquer son changement, il remanie son ministère. Walewski, hostile de tout temps à l'illusion italienne, s'est rendu incommode par ses remontrances. Napoléon le remplace par Thouvenel, ambassadeur à Constantinople, bon diplomate qui sera plus aisé. Billault succède à l'Intérieur au duc de Padoue, jugé trop ultramontain. L'Empereur par ce choix entend montrer aux catholiques que, s'ils veulent la guerre, il saura leur résister.

Comme on pouvait s'y attendre, le Pape répond, et roidement, à la suggestion de Napoléon. Déjà il a qualifié le factum de « monument insigne d'hyprocrisie ». Il ira plus loin, s'emportera en public contre son véritable auteur : « L'Empereur Napoléon n'est qu'un menteur et un fourbe. Je ne crois plus à sa parole... Que peut-il sur le Pape ? Rien. Sur Mastaï,

tout. Eh bien ! j'irai me réfugier au tombeau des Apôtres ; là il me fera prendre dans mes habits pontificaux, mais il saura ce que c'est de toucher à ces habits. Pour lui, l'heure de la justice est venue ; l'épée de Dieu est prête à le frapper par la main des hommes ! »

Le 19 janvier, il lance une encyclique ordonnant aux évêques d'animer leurs fidèles en faveur du maintien du patrimoine de saint Pierre. Courageux, *l'Univers* la publie. Cette fois, il est supprimé. Et Thouvenel dans une circulaire proteste hautement contre l'encyclique. L'agitation catholique n'en est pas intimidée. Certains prélats, tels l'archevêque de Rouen, Mgr de Bonnechose, l'archevêque de Paris, Mgr Morlot, l'archevêque de Cambrai, Mgr Régnier, tâchent de se rendre médiateurs. Ils n'obtiennent de l'Empereur que des paroles d'obscure courtoisie. Au contraire, la plupart des évêques, à l'exemple des Pie et des Dupanloup, ont pris fait et cause pour le Pape. Leur hostilité devient d'autant plus redoutable que de grands laïques leur apportent leur adhésion : Falloux, Cochin, le prince de Broglie, Thiers, Guizot, Cousin, Saint-Marc-Girardin, Villemain... La haute bourgeoisie est mécontente. L'Académie manifeste son désaveu en élisant un moine glorieux, Lacordaire.

Ainsi coupé d'une de ses bases essentielles, le gouvernement impérial doit naturellement se rapprocher des libéraux. Il excite les journaux d'inspiration anticléricale ou républicaine, tels que *le Siècle, la Presse, l'Opinion nationale*, à attaquer le Pape. Napoléon III s'appuie à présent sur ses adversaires de la veille par besoin tactique et sans se rendre assez compte que la voie où il vient d'entrer peut le conduire, en quelques étapes, hors du système autoritaire. L'axe intérieur du régime a été faussé par la question romaine.

* * *

Est-ce seulement coïncidence ? Le lendemain du jour où Pie IX mettait le feu à la poudrière en publiant l'encyclique, Victor-Emmanuel rappelait Cavour au pouvoir.

Celui-ci, puissamment encouragé par lord Russell, entend forcer la main à Napoléon. Il lui envoie Arese et un jeune chargé d'affaires, Nigra, séduisant et subtil. L'Empereur, placé entre la volonté de Cavour, l'aigreur de l'Angleterre,

le dédain à peine voilé de l'Autriche, tombe dans un désarroi qu'il essaie inutilement de cacher. Il voudrait tirer la Toscane des mains du Piémont ; il voudrait se rapatrier avec le Pape et par là avec les catholiques ; il voudrait enfin, s'il ne peut empêcher les annexions, obtenir l'ancien pourboire évanoui, Nice et la Savoie. Il tente en vain d'intimider Cavour par une manière de doux ultimatum. Cavour répond en préparant une nouvelle consultation populaire, dont il sait bien par avance le résultat triomphal.

Trois mois de confusion, d'intrigues emmêlées, de jeux fourrés diplomatiques, de marchandages. A la fin, la situation s'éclaircit. Cavour aura la Toscane, Napoléon Nice et la Savoie. Les deux complices de Plombières se sont de nouveau mis d'accord. Mais l'Angleterre, qui se juge à bon droit trompée par les assurances répétées de désintéressement de Napoléon, s'irrite à l'extrême. Cet agrandissement de la France, si mesuré pourtant, et conforme au vœu des habitants, lui semble une menace. La houle de colère est assez forte à Londres pour qu'on s'y croie revenu au temps de Pitt. Influencées par Londres, les petites nations voisines se croient en danger, ou du moins le prétendent. La Suisse proteste longuement. La Belgique se met en défense et se rapproche des Pays-Bas. Napoléon s'évertue à regagner les sympathies de l'Europe. Vis-à-vis du cabinet britannique, il échoue. Il a définitivement perdu la face aux yeux des Anglais. Il vient à Bade pour rencontrer le roi Guillaume de Prusse, ne l'apaise qu'en apparence. Le sentiment foncier de l'Allemagne est à présent contre lui. Autriche et Russie montrent indifférence ou hauteur.

Le 22 mars 1860, Modène, Parme, la Toscane, les Légations sont incorporées au Piémont. A la fin d'avril, par un plébiscite quasi unanime, la Savoie et Nice deviennent françaises. Napoléon III a obtenu là le grand succès tangible de son règne. Mais il ne l'a obtenu qu'au prix d'une réelle diminution morale, par un jeu trouble et irritant qui a déçu ses meilleurs amis. Ne sachant vraiment ni donner ni refuser, acquitter une promesse ni s'opposer au chantage, il a perdu la majeure part du prestige éclatant acquis dans les premières années du règne. Champion de l'indépendance italienne, il la trahit ; soutien de la religion, il spolie son pontife ; gardien

de la sécurité française, il fait naître sur son flanc un nouveau grand État qui n'a plus déjà pour nous de gratitude ni d'amitié. L'Europe entière le tient pour dangereux. L'alliance anglaise, base de sa politique extérieure, est pratiquement rompue et ne se ressoudera jamais. En France se détournent de lui les catholiques, vrai noyau de sa force. Pour le remplacer, il va se trouver entraîné à consentir aux éléments adverses une série de concessions qui transformeront le caractère même de son gouvernement et le conduiront vers de nouveaux périls.

On ne peut s'empêcher ici, — et Mérimée, commensal intime des Tuileries l'a fait le premier, — de songer à l'apprenti-sorcier d'Hérodote qui, au moyen de mots magiques qu'il a surpris, met en mouvement des forces aveugles, sourdes, qu'il ne lui est plus possible ensuite de maîtriser. Napoléon III, lui aussi, a prononcé des mots obscurs et redoutables : libération des peuples, droit des nationalités... Et le monde a tremblé, des lézardes ont paru, une cascade d'événements s'est précipitée dont il essaie en vain d'arrêter le torrent. En dépit de ses efforts, il est écarté, rejeté par le flot invincible et doit assister, plein d'ennui, de regret, au déroulement des conséquences désastreuses que son premier acte, son premier geste, sans qu'il l'eût prévu, contenaient. Seule une puissante, imperturbable volonté lui eût permis, après Villafranca, de museler le Piémont, de maintenir la balance entre les aspirations italiennes et les intérêts légitimes de l'Église. Pareille volonté, Napoléon III ne l'eut, ne l'aura jamais. Flottent pour cela dans son esprit trop de pensées contradictoires. Peut-être aussi est-il trop humain ? Les chefs de peuples ont à se garder des sentiments des autres hommes...

OCTAVE AUBRY.

LA DOUBLE ERREUR

DERNIÈRE PARTIE (1)

I

J'ÉTAIS venu ce matin-là revoir l'exposition des œuvres d'Hubert Robert dans cette ancienne Orangerie où les amateurs d'art ont éprouvé, depuis quelques années, de si beaux plaisirs.

Je voulais me récréer à ma guise, parmi ces tableaux dont la plupart m'étaient familiers. Pouvais-je mieux faire que renouer connaissance avec cette terrasse de Marly où trois femmes en simples atours, arrêtées auprès d'une fontaine que surmonte le dieu Mercure, nous invitent du geste à goûter la paix d'un horizon champêtre ?

J'avais eu de la peine à détacher ma vue de cette toile où l'auteur a su enfermer, dans d'étroites limites, une perspective largement aérée, sous une fine lumière de l'Ile de France. Je ne l'avais quittée que pour donner mon acquiescement sans réserve à ces ruines du temple de Pœstum où l'artiste s'est montré lui-même en habit rouge, assis sur d'illustres débris et dessinant ces architectures en partie détruites auxquelles une végétation, poussée entre les pierres, ajoute une touche vivante.

Échappé au sortilège de ces parcs et de ces palais baignés dans un poudroiement doré, je m'étais attardé sur ce terre-plein qui précède l'Orangerie et, appuyé à cette balustrade où

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

s'accoudent tant de rêveurs et d'amoureux, je renonçais à mettre de l'ordre dans mes émotions, pour m'abandonner au jeu facile de recomposer les journées italiennes d'Hubert Robert, protégé du comte de Stainville et pensionnaire de l'Académie de France. Je le suivais amicalement dans la campagne de la Sabine, devisant avec Fragonard et l'abbé de Saint-Non.

Le moment et le lieu étaient propices à ma fiction ; la splendeur de ce matin d'octobre et la particulière douceur de l'air rappelaient l'automne sur les hauteurs du Pincio. La Seine, à ma gauche, coulait sous un ciel bleu dont elle entraînait les reflets d'un pont à l'autre, sous les panaches de feuillages jaunis que les peupliers penchaient vers elle.

L'harmonieuse étendue de la place, l'ouverture des Champs-Élysées entre les chevaux de Coustou, les deux palais construits par Gabriel achevaient ce décor unique, à la calme majesté duquel il était impossible de rien retrancher.

Je pouvais, en toute vraisemblance, y ramener de Rome mes voyageurs. Ils avaient passé là dans ces heures fiévreuses qui précédèrent la période révolutionnaire, et ce Louvre, dont j'apercevais en me détournant la masse historique au fond du jardin des Tuileries, les avait abrités avec leurs familles. J'avais licence de chercher leurs silhouettes, parmi celles que ces lieux évoquent irrésistiblement et dont beaucoup sont celles des acteurs de ce drame où s'abîma la monarchie.

Je laissais ainsi ma pensée dériver avec indolence sur ce fleuve du temps et effleurer les îles fortunées où notre mémoire poursuit les héros de la légende, quand je reconnus, traversant cette terrasse de l'Orangerie, Sabine de Marcoussay. Mes fantômes furent mis par là en déroute. Sans réfléchir, je me dissimulai derrière le piédestal d'une statue : je voyais de là sans être vu.

La jeune femme ne semblait pour son compte aucunement soucieuse de passer inaperçue : elle regardait à droite et à gauche en quête de quelque arrivant. Je m'avisai tout naturellement que celui-ci ne pouvait être que Jacques et je me rembûchai pour ne pas gêner ce rendez-vous. La présence imprévue de Sabine de Marcoussay chassait les créatures légères que ma fantaisie promenait au bord de ce parterre royal : les morts s'effaçaient civilement devant cette belle

vivante qui, debout, à quelques pas de moi, me permettait d'admirer son profil hardi, sous le chapeau de feutre gris que sabrait l'aile verte d'un oiseau. Un renard enveloppait ses épaules de sa haute fourrure et avivait par sa rudesse l'éclat de son teint. La jeune femme était vêtue de cette façon discrète et toutefois élégante qui est celle qu'une Parisienne de son rang adopte le matin.

Je ne pensais pas sans un peu d'envie à la chance de Jacques que rien ne semblait prédisposer à une si rare conquête. L'amour emprunte vraiment des détours déconcertants et ses élections ne sont pas toujours celles que nous eussions prévues. Trop de choses séparaient cette séduisante veuve de mon ami pour qu'on ne s'étonnât pas de les voir former une liaison dont ils ne faisaient guère mystère, puisqu'ils se retrouvaient dans cet endroit de Paris où ils étaient presque assurés de rencontrer des personnes de leur cercle social. C'était en effet un risque délibérément accepté par celle qui, dans cet instant, retenait mon attention.

Je souriais derrière mon socle à l'idée que Hubert Robert devait accueillir plus d'un de ces couples heureux de se rejoindre sous le charmant prétexte d'admirer l'art du vieux maître.

J'avais quelque peu oublié la Ménagerie depuis que je l'avais quittée. Il n'avait pas fallu moins qu'une invitation reçue la veille pour y ramener mon esprit : Mme de Marcoussay me conviait à un séjour d'une semaine chez elle à l'occasion des chasses. J'avais mis sa lettre dans ma poche, décidé à refuser, car j'avais à travailler et ne trouvais pas sage d'aller me mêler à des intrigues où je ne voyais pas mon rôle. Que Jacques se débrouillât entre Mlle Duponchel et Sabine de Marcoussay !

Il suffisait que je revisse celle-ci pour tout remettre en question et balancer si j'accepterais ou non l'invitation. Un moment plus tard, il n'y eut plus de place pour le doute : une surprise me tira d'incertitude. Quand j'attendais Jacques avec un peu de malice, ce fut un autre qui survint, au-devant duquel Sabine se porta avec une hâte mal réprimée où je devinai de la joie.

L'homme, qui l'abordait le chapeau à la main, rassemblait en lui tout ce qui peut plaire à une femme. Il possédait la

robustesse et l'agrément physique avec cette inimitable distinction que la race transmet à certains héritiers d'une bonne lignée d'ancêtres. Mais à ces privilèges déjà précieux, s'ajoutait cet air de gaieté téméraire propre à ceux qui recherchent l'aventure et y engagent, avec leur intrépidité naturelle, un cœur difficile à satisfaire, plus difficile encore à retenir.

Involontairement, à son aspect, j'évoquai mon ami Jacques, ce beau regard d'intellectuel, cette bouche sensible, le pur dessin de son front, cette réserve presque grave, une fraîche jeunesse pleine d'inexpérience... Les armes n'étaient point égales et la comparaison que j'en faisais m'inclinait à une tristesse inquiète. Mais je n'avais pas le champ libre pour me désoler.

Sabine avait accueilli l'étranger avec ce merveilleux visage sur lequel jouait franchement la lumière de ce matin d'automne. Elle marchait maintenant au côté de ce compagnon qui se tournait parfois vers elle pour mieux recevoir, eût-on dit, et sans en rien laisser perdre, le rayonnement qui émanait d'elle comme de certains astres.

Ils déambulèrent ainsi un moment sans interrompre leur conversation. J'eus le loisir de les bien examiner. Mais quand je crus qu'ils allaient pénétrer dans l'Orangerie, ils contournèrent le bâtiment et poussèrent leur promenade au long de cette terrasse qui domine, par delà le quai, un paysage d'eau et de verdure où glisse quelquefois un chaland.

J'aurais pu, par un détour, revenir vers eux, couper leur marche et peut-être embarrasser Sabine en la saluant. A quoi bon ?... Ils allaient lentement, s'arrêtaient, puis repartaient du même pas. Quand ils eurent disparu à ma vue, je m'éloignai à mon tour, en proie à une bizarre perplexité. Que fallait-il croire? Ce rendez-vous, qui n'empruntait aucune des ressources dont usent ceux qui se cachent, n'autorisait pas un jugement sévère. Cet homme et cette femme étaient sans doute innocents : leur allure paisible, leurs manières ouvertes écartaient le soupçon.

Mais ce mépris des précautions dont on entourait autrefois de pareilles rencontres, n'est-ce pas justement un des caractères de notre temps ? Il y a dans nos mœurs actuelles un cynisme qui veut fronder ostensiblement l'opinion. On est allé si loin dans ce sens, qu'on paraît ridicule à vouloir ménager

quelque chose : la mode est au non-conformisme, particulièrement en morale ; quand on s'évade des vieux territoires de la coutume, on ne saurait jamais le faire assez complètement.

Qui donc, hormis un grincheux que je ne voulais pas être, aurait osé critiquer cet aimable tête-à-tête ?

Il restait pour moi à découvrir quel personnage mon pauvre ami Jacques jouait auprès de cette adorable inconstante. Il aimait : tout en faisait la preuve. J'avais bien cru qu'il était aimé. Mais une femme coquette prête souvent à des commentaires hasardeux...

Où diable avais-je l'esprit ce matin ? Ce que j'avais vu à la Ménagerie ne témoignait pas que Jacques eût été plus loin qu'un début de passion. Voire ! Il y a entre un homme et une femme qui s'aiment, un échange mystérieux qui les enveloppe d'une sorte d'effluve sentimental et les isole du monde extérieur. Un bon observateur ne s'y trompe pas. Au surplus, qu'aurait signifié, sans une liaison déjà avancée, cette confidence de Jacques touchant Mlle Duponchel et qui n'avait pour raison que de m'éloigner d'une vérité que je pressentais ?

Si Sabine de Marcoussay était la maîtresse de mon ami, que faisait-elle ici ce matin ? Les pistes se brouillaient : j'en ressentais une petite irritation, comme si ces gens qui là-bas poursuivaient leur entretien m'eussent raillé. Le mieux était de retourner à la source, puisqu'on m'en priait. Je ne suis pas chasseur, mais passer une semaine à la campagne quand le mois d'octobre a la grâce de celui dont je parle, est un plaisir de choix. Celui-ci se doublait en l'occurrence du divertissement qu'offre une énigme à résoudre : l'hésitation n'était plus permise.

J'écrivis ce même jour à Mme de Marcoussay que je serais heureux d'être son hôte et j'allai, après le dîner, au concert, car je goûte singulièrement la musique quand se fait en moi cette vacance qui prépare l'envahissement de quelque péripétie dramatique. La *Symphonie pastorale*, qu'on donnait ce soir-là, occupa tout le champ de ma sensibilité et ne permit à aucun être humain de se substituer aux créations de Beethoven.

Je retrouvai la Ménagerie le samedi suivant dans un parc flamboyant. Toutes les teintes des bois d'arrière-saison s'orchestraient à travers les perspectives qui déjà grandissaient

battues par le vent. Pareille à une royale tapisserie, la futaie, vers l'ouest, se défaisait feuille à feuille et sur le ciel, d'un azur plus fragile, la cime tourmentée des arbres découpait un profil diminué. Certaines allées, creusées d'ornières, proposaient aux flâneurs leurs fuites rouges et or que rayaient de leur vol des oiseaux chanteurs.

Rien n'était vraiment changé et tout était déjà différent, car peu de temps suffit pour ces transformations qu'on dirait invisibles et qui sont toutefois profondes.

Les habitants de la Ménagerie m'apparurent eux aussi sous un jour qui n'était plus celui de mon dernier voyage. On se mettait, à mon égard, en d'autres frais plus discrets, plus affectueux aussi ; on me disait de plusieurs manières, dont certaines charmantes, que j'étais de l'intimité : cela me rendait assez confus, puisque j'étais venu animé d'une nouvelle curiosité.

Jacques m'accueillit amicalement, mais avec moins d'élan. Il ne me poussait plus avec la même instance auprès de la maîtresse de la maison, soit par crainte de me nuire, soit parce qu'il estimait mon succès assuré. Peut-être était-il simplement la proie d'une lassitude personnelle. La vérité est que je ne le vis plus jeter de grands éclats dans la conversation, ni s'isoler aux regards de tous avec Sabine dans un coin du salon jaune et vert.

La jeune femme ne montrait point une semblable réserve : elle recherchait Jacques avec la même insouciance rieuse. Des deux, c'était lui, eût-on dit, qui redoutait le plus mon indiscrétion.

Aussi fut-il assez penaud quand je le découvris, le lendemain de mon arrivée, assis sur un banc, dans le fond du parc, auprès de Sabine de Marcoussay. Celle-ci prit fort bien la chose et sa parfaite aisance sauva mon ami de paraître un sot empêtré dans des explications que je ne demandais pas et dont il ne fût sorti que par une mauvaise humeur inopportune. Nous revînmes tous les trois de concert vers le château.

— Monsieur Guéritain me donnait des éclaircissements sur la politique générale : j'en ai grand besoin. Depuis que les traités ont remanié l'Europe centrale, je me perds dans ces États nouveaux et je crains de faire figure d'ignorante à la table de ma belle-mère : ma mortification serait pour elle un

petit plaisir que je ne veux pas lui donner. Me voilà maintenant documentée.

J'acceptai de bonne grâce la raison qu'elle me fournissait : j'eusse toutefois préféré qu'elle ne se fût point crue obligée à couvrir devant moi une démarche à peine imprudente. Son sourire moqueur me laissait par ailleurs entendre qu'elle n'exigeait pas que je fusse dupe : il suffisait que nous conservions la face : j'y consentis de bonne humeur. Je compris de surcroît que ma présence la servait, quand la comtesse de Marcoussay, qui de loin nous regardait venir, nous donna la bienvenue au seuil du grand salon. Cette petite complicité me réjouit intérieurement.

Quand je revis Jacques deux heures plus tard dans la bibliothèque, il avait l'air embarrassé d'un homme qui a commis une erreur.

— Tu as dû me trouver assez niais, cet après-midi.

— Mais non, mon cher ; je ne vois vraiment pas pourquoi tu dis cela.

— La malveillance est si prompte à nous prêter des intentions qui ne sont pas les nôtres.

— Que vas-tu chercher là, Jacques ?

— Je ne parle pas pour toi, sois en sûr, mais il y a des gens... — et tout brusquement : — que penses-tu de Mme de Marcoussay ?

— Elle me traite avec une sorte d'amitié que je ne mérite pas et qui m'agace un peu, je l'avoue. Tu me connais : j'aime au don de mon cœur de plus longs préludes et n'entends pas qu'on s'annexe celui-ci en trois entrevues. Ce travers mis de côté, la comtesse a des qualités qui lui donnent le pas sur beaucoup d'autres.

Jacques allumait une cigarette.

— C'est une femme pour laquelle sa maison tient lieu de tout. Tu ne t'en es pas aperçu, mais sa terre, sa famille, son nom, composent un seul bien qu'elle gouverne avec autocratie et auquel elle sacrifie aisément le reste du monde. Je la crois capable de beaucoup de choses, et même des moins bonnes, pour protéger et accroître le patrimoine des Marcoussay.

Je regardai mon ami avec une surprise qui n'était point feinte.

— Mais oui, il faut que tous ceux qui l'entourent servent sa fortune. Ainsi toi, en ce moment, tu rehausses la série des invités : elle aura à ton égard des prévenances qui ne seront que les démarches d'un égoïsme bien administré.

— Chacun a cependant ici une mine de contentement qui lui fait honneur : ses fils, ses petits-enfants et cette bru qui porte sur elle toutes les grâces du printemps...

— Tu ne vois que l'endroit du décor : moi qui vis dans la coulisse, je puis te dire que la comtesse manque d'aménité envers sa belle-fille.

— Rivalité de femmes. Mme de Marcoussay n'a pas encore abdiqué tout pouvoir de séduire... Quand on a été belle, — et elle a dû l'être, — c'est une rude épreuve de voir s'épanouir auprès de son automne tant de radieuse jeunesse. Comment n'être pas un peu jalouse ?

Jacques saisit le prétexte que je lui présentais et je pus me croire victime de ma propre adresse. En lui fournissant l'occasion de s'expliquer, je le poussais seulement à se dérober.

— Tu as peut-être raison, mais quelle que soit la source de cette animadversion, elle n'en est pas moins pénible à supporter : Sabine de Marcoussay souffre...

— Dans la mesure où cette jeune femme est attachée à sa belle-mère. Or celle-là me paraît mal prête à se laisser brimer.

— Tu la juges, toi aussi, sans bien la connaître. Sous des apparences futiles, c'est une nature délicate, une sensibilité vive, toujours prête à vibrer. Elle doit combattre pour ne pas s'abandonner à ses impressions... et puis, il y a en elle je ne sais quelle transparence de l'âme que je trouve infiniment émouvante.

Pauvre Jacques! Après avoir voulu se taire, il allait sans doute en trop dire. Je n'avais qu'à le laisser faire : qu'il poussât un peu davantage et son secret lui échappait. M. de Seguiran, en ouvrant la porte, lui épargna l'embarras du suprême aveu.

Mais il venait de se trahir, le comprit et fit paraître dans ses manières je ne sais quelle douceur et quel détachement presque triste qui me le rendirent soudain plus cher. Ce n'était, je le devinai, qu'une confidence différée. J'eus lieu de vérifier, le soir même, que mon ami pensait assez justement de Mme de Marcoussay.

La compagnie était choisie : quelques hommes venus pour

les chasses agitaient sans grande verve ces problèmes insolubles qui font la trame invariable des conversations dans la bonne société. Je quittai la table de bridge pour me faire présenter à Mme de Pluvinel arrivée de ses terres normandes avant le dîner. La fille de la comtesse tenait de sa mère, avec une hauteur naturelle, un port de tête fier et une noble prestance, mais il lui manquait d'être jolie, comme avait dû l'être Mme de Marcoussay, et aussi de posséder ces reparties de l'esprit et cette culture étendue qui constituent pour certaines femmes, quand approche l'âge des renoncements, une dernière façon de plaire.

Elle prenait sa revanche dans le plein air où elle se livrait à tous les sports avec une égale excellence. Par là elle se rapprochait de son frère Hubert dont les exploits au golf ou au tennis lui causaient un puéril orgueil.

Je l'attaquai délibérément sur le sujet de sa belle-sœur, simulant de m'apitoyer sur le précoce veuvage de celle-ci. Il m'importait peu de faire le fâcheux : j'étais assez nouveau dans la maison pour paraître en ignorer les mystères.

— Sabine est délicieuse, me dit Mme de Pluvinel, mais qu'il est difficile d'être tout ensemble veuve et jeune dans un monde rempli d'embûches ! Ma mère, qui porte à notre nom un souci constant, trouve sa belle-fille bien inconséquente et tâche à la retenir auprès d'elle, pour mieux servir la mémoire de mon frère. Or, je me suis laissé dire que même ici, entre maman et ses propres enfants, Sabine a beaucoup de peine à demeurer tranquille.

Ceci visait-il Jacques ? Tout le laissait supposer. N'eût été ce doute pénible, j'aurais ri volontiers de l'air important avec lequel ce discours était débité. Mais j'attendais mieux et risquai :

— C'est une situation assez intolérable d'être si tôt privée d'amour. Il faut bien concevoir que Mme de Marcoussay se remariera.

— Et pourquoi, je vous prie ?

— Mettez-vous à sa place.

— Elle a deux enfants adorables que nous ne voyons pas, ma mère et moi, sous la domination d'un beau-père quelconque.

Je haussai légèrement les épaules.

— Pourquoi quelconque ? Mme de Marcoussay est très digne d'inspirer un sentiment à un homme supérieur.

Je mis, je crois, un peu trop de chaleur dans mes paroles, mais que faisait cela ? Cette belle Sabine était de taille à se défendre contre une coalition féminine et n'avait nul besoin de ma protection. Elle saurait, je l'espérais, renverser les obstacles dressés entre elle et un autre bonheur conjugal, mais, dès cet instant, je soupçonnais que des intérêts matériels n'étaient pas étrangers à cette volonté de la retenir parmi les parents de son défunt mari.

J'aurais pu regretter de voir ces mouvements assez bas de l'âme humaine. J'avoue que j'y prenais plutôt un malin plaisir : ma ménagerie me donnait le spectacle.

Celui-ci n'était encore que comique. Je pressentis le lendemain que nous irions jusqu'à la tragédie, quand je vis paraître dans le cercle de Mme de Marcoussay le promeneur de la terrasse des Tuileries.

Michel de Chedarne appartenait à la race de ces grands vagabonds qui auront toujours raison auprès des femmes, car ils leur apportent, dans le souffle du large, un leurre merveilleux, avec une échappée sur l'inconnu nécessaire à la sensibilité de celles-là et satisfont en elles ce goût du risque que les plus sages gardent à leur foyer, comme la nostalgie de ces contrées inaccessibles dont elles ont rêvé jeunes filles.

— C'est l'invité de Sabine, me glissa à l'oreille Mme de Pluvinel, un seigneur de l'aviation. Regardez ma belle-sœur : elle le dévore des yeux. Cela est presque inconvenant.

— N'exagérons rien. N'est-ce pas plutôt ce jeune homme qui montre une certaine avidité, quand il la contemple ? Qui est ici la proie ?

Au vrai, ils formaient l'un auprès de l'autre un couple splendide où l'on devinait de profondes affinités de nature. A toutes les époques, on a admiré ces unions parfaitement accomplies, dans lesquelles il faut bien reconnaître l'imprévisible ouvrage du destin. Les catastrophes mêmes où celles-là se sont le plus souvent abîmées, n'ont surpris personne : chacun les attendait, comme la revanche des hommes sur le bonheur des dieux.

Sabine, la gorge et les bras nus, dans une robe de soie moirée d'argent, allait vers Michel de Chedarne comme

Sieglinde au-devant de Siegmund : je croyais entendre le divin appel du printemps.

Dans tout cela, que devenait Jacques ? Je le découvris dans un coin du salon, avec un visage si défait que je pensai courir à son secours.

. . . .

— Votre ami n'est rien moins que stupide et provoquera quelque scandale.

Ce ne fut point autrement que Mlle Duponchel me parla de Jacques, le lendemain de cette soirée où je l'avais vu si malheureux. C'était la première fois qu'elle s'adressait à moi en particulier et la vivacité même des termes qu'elle employait me peignait l'état de son cœur.

J'attendais la suite, amusant ma vue des deux petits garçons de Sabine assis dans le sable dont ils confectionnaient un édifice sans style, en souvenir de leurs vacances écoulées sur une plage de l'océan. Ils étaient charmants, blonds et roses, vêtus avec une recherche d'élégance anglaise ; leurs regards se reposaient avec une candeur toute fraîche sur ce monde dont ils venaient à peine de prendre possession. Mais pouvaient-ils nourrir le cœur d'une jeune femme qui s'engageait dans les voies enchantées de la vie amoureuse ?

— Oui, réitéra Mlle Duponchel pour marquer plus fortement son avis, ce garçon est un sot qui ne voit pas qu'il donne dans le panneau qu'on lui tend.

Elle était devant moi en quelque sorte dévouée à son devoir envers ces enfants et toutefois pleine de révolte. Son teint blême se colorait au feu de sa passion et ses yeux gris empruntaient à son ressentiment un vivifiant éclat : elle mordait, en parlant, ses lèvres qui rougissaient sous ses dents. Elle n'était certes pas embellie par ses transports secrets, mais elle offrait, en ce moment, pour moi un intérêt inhabituel, tant il est vrai que l'amour, même malheureux, nous transforme.

— Soyez claire, lui dis-je doucement. Rien n'est plus décourageant que ces propos sibyllins dont on ne comprend pas où ils veulent aboutir. Je présume que vous désirez du bien à mon ami et vous en remercie.

Elle fit entendre un rire sifflant qu'on pouvait interpréter dans le plus mauvais sens, puis respira avec force et me présenta une pensée mieux ordonnée.

— Vous comprendrez la position de M. Guéritain à la Ménagerie, quand je vous aurai dit que la comtesse de Marcoussay a sur lui des projets.

— Des projets ?

— Je ne connais pas ceux-ci, car la maîtresse de céans n'est pas portée à s'ouvrir sur ce qu'elle médite, mais soyez certain qu'elle n'eût pas toléré les assiduités de votre ami auprès de sa belle-fille, si celles-là ne servaient pas un plan caché. C'est une femme de tête qui a pris au sérieux la mission que son mari mourant lui a laissée : elle doit conserver à ses fils un domaine qu'il est difficile de sauver dans l'époque où nous sommes. Le mariage d'Hubert est l'objectif encore lointain qu'il faut atteindre et à la conquête duquel elle sacrifiera chacun autour d'elle.

— Je ne vois pas ce qu'un historien vient faire là-dedans.

— Moi non plus au premier coup d'œil. Mais il n'y a que de réfléchir, comme je vous le disais, pour affirmer qu'il a une utilité que nous ignorons. Ce que nous pouvons voir sans le secours d'autrui, c'est l'intérêt qu'il porte à Sabine de Marcoussay, — ici sa voix trembla lamentablement, — or, celle-ci est recherchée par Michel de Chedarne. La comtesse de Marcoussay est opposée à cette union.

— En vérité ?

— Michel de Chedarne est terriblement désargenté : il a besoin d'une dot.

— Que Sabine de Marcoussay lui offrirait ?

— Sa fortune personnelle est honnête, mais trop modeste pour ce requin sans celle que lui a léguée le fils aîné porteur du titre... Si Sabine se remarie, le revenu de ces capitaux que gère sa belle-mère et qui permet de conserver la Ménagerie, passant en d'autres mains, le domaine est perdu.

Je me souvenais de ce que Jacques m'avait dit de M. de Seguiran abandonnant sa part de fortune dans la terre familiale et acceptant la vie en commun pour éviter un abaissement de la maison de Marcoussay.

— Il importe donc que Sabine ne se remarie pas avant que Hubert ne puisse, par une union bien choisie, rétablir la situation compromise de sa mère et sauver la Ménagerie des lotisseurs qui la guettent. Nous sommes dans une période difficile : Sabine aime et est désirée ; que va-t-elle faire ?

« Vous n'auriez vous-même, monsieur, aucun parti à prendre dans cette affaire si votre ami n'y tenait une place. Cette considération me pousse à m'adresser à vous. Dites-lui de partir... oui, qu'il parte. Quelque pénible que soit pour moi cette détermination, c'est la seule que je le verrai embrasser sans crainte. — Ici, le ton baissa jusqu'à n'être plus qu'un murmure. — Ne jugez pas ! Quoi que vous ayez cru deviner, oubliez-le. Je vous parle ici avec un complet désintéressement. Mais hâtez-vous de mettre celui-ci à profit : je n'affirme pas que vous le retrouverez toujours... on n'a tout de même pas le droit d'imposer aux gens un fardeau qui dépasse leur force.

L'étrange fille ! et que voulait-elle ? Avant toute autre chose, soustraire l'homme qu'elle aimait au pouvoir d'une rivale. Mais celle-ci s'attachait ailleurs. Mlle Duponchel n'avait plus rien à redouter. Pourquoi alors éloigner Jacques ? Elle courait ainsi le risque de le perdre d'une autre façon qui ne serait pas moins douloureuse, car nul ne consent volontiers à se priver de l'objet de son amour. La manœuvre au vrai pouvait tourner contre elle. Où Mlle Duponchel retrouverait-elle mon ami ?

Restait qu'elle eût dit la vérité et qu'en sachant plus qu'elle n'en avouait, elle prît le parti de Jacques par peur que quelque mal ne lui advînt.

Cette conversation, où bien des choses restaient dans une ombre inquiétante, achevait de porter la confusion dans mes idées et me faisait craindre d'être joué. Je ne savais plus qui je devais d'abord condamner, cette Sabine qui bernait mon ami, Mme de Marcoussay qui, dans son égoïsme familial, barrait l'avenir à sa belle-fille, ou cette institutrice au regard sinistre qui, par dépit amoureux, semblait capable de trahir les uns et les autres.

— Vous ne dites rien.

Mlle Duponchel levait vers moi un visage angoissé.

— Je débrouille mal cet imbroglio où le sentiment et les intérêts se mêlent désagréablement. Je ne vois que Jacques qui dans tout cela n'ourdisse rien de vilain : c'est un honnête homme...

— Mais dupé. On l'est toujours parmi les coquins... Persuadez-le donc de quitter la Ménagerie et de n'y pas revenir.

— J'essaierai : mais se laissera-t-il convaincre ?

— A vous d'employer, monsieur, les moyens propres à cet effet. Si vous l'aimez, vous devez réussir. Enfin, voyons, croyez-vous que la comtesse de Marcoussay n'a pas quelque grave raison pour feindre d'ignorer la passion de celui-ci pour sa belle-fille ? Elle l'eût traité comme un cuistre, si elle n'eût suivi que son seul penchant ! Ah ! épargnez-moi de vous en dire davantage.

— Je vous trouve bien vive, mademoiselle. Mon ami, qui n'est point au service de la comtesse, collabore bénévolement à l'ouvrage de M. de Seguiran.

— Autre maniaque entiché à sa façon de ses ancêtres ! On dirait vraiment que ces gens-là sont les seuls dont la France ait reçu quelque gloire, tant leurs médiocres rejetons trouvent naturel d'en importuner chacun autour d'eux !

Saisissant brusquement par la main les enfants stupéfaits de cette violence, Mlle Duponchel les entraîna pleurants dans le fond du parc et m'abandonna à mes réflexions, qui tendaient alors à me prouver que cette malheureuse prenait ses précautions contre elle-même et tâchait à s'interdire quelque mauvaise action, en poussant mon ami hors de la Ménagerie.

Je débattis tout le reste du jour si j'entreprendrais Jacques sur cette nécessité de partir ou si moi-même quitterais le château sans parler.

Les chasseurs rentrèrent assez tard : le dîner et la soirée furent brillants. Mme de Marcoussay triomphait au centre d'une table soigneusement servie. J'occupais sa gauche, la place d'honneur était réservée au marquis d'Arizane, qui avait tué vingt pièces dans la battue, ce dont il n'était pas peu fier.

Michel de Chedarne ne se trouvait pas auprès de Sabine, mais Jacques, qui ne paraissait tirer de ce voisinage qu'une nouvelle raison de souffrir. La jeune femme néanmoins ne montrait point à son endroit une humeur différente de celle qui m'avait précédemment surpris : elle riait, se penchait à son oreille, faisait la coquette pour aguicher l'aviateur qui fronçait par instants le sourcil.

Le jeune maître de maison, face à sa mère rayonnante, méritait mieux de retenir l'amitié par sa saine et franche jeunesse. Il était, à côté de la vieille dame impotente et parée, l'incarnation de la force heureuse et sûre d'elle-même. Il

n'avait subi aucune des atteintes flétrissantes qui déjà laissaient leur marque sur le visage de Michel de Chedarne. Ce qui était brutal en lui l'était sans bassesse et avec une sorte d'innocence qui emportait l'indulgence.

Trois places plus bas, François écoutait avec un air rêveur une jeune cousine qui mettait un soin un peu gauche à le séduire : Eros rôdait encore autour de ces enfants. Seul, M. de Seguiran, contant à sa nièce de Pluvinel qui ne l'écoutait pas quelque trait de sa chronique, échappait à la domination du dieu malicieux et cruel.

A voir mon ami Jacques sombre et luttant contre soi-même pour ne pas déchaîner sa passion toute nue à la vue de ces personnes parfaitement civiles dans leurs manières, je comprenais que je ne pouvais différer ma tentative de sauvetage.

Je choisis le lendemain dans la matinée pour exécuter celui-ci et j'allai trouver Jacques dans sa propre chambre. Cette pièce, située dans l'aile gauche du château, regardait les parterres déjà défleuris et un petit miroir d'eau qu'un faune alimentait de son urne renversée. Grande et bien éclairée par deux fenêtres, elle était garnie, comme celle où je logeais, de bons meubles anciens et d'authentiques gravures.

Jacques fumait, assis à contre-jour sur le bras d'un fauteuil. Sur la table, des feuillets épars attestaient qu'il avait délaissé un travail commencé. Je crus bien voir aussi des brouillons de lettres inachevées qui dépassaient l'angle d'un sous-main de cuir rouge.

Mon ami me laissa entrer dans le sujet sans regimber. On eût pu croire qu'il ne m'écoutait pas ou que je parlais d'un autre que de lui-même. J'exposai l'urgence où je le voyais de partir, m'appuyant sur le seul tort qu'il se faisait en prolongeant ici un séjour qui n'avait que trop duré et compromettait sa carrière en l'écartant du milieu universitaire. Je ne nommai pas Mme de Marcoussay, car je connais ce qu'il faut employer de diplomatie envers un amant qui se croit trahi.

La mienne échoua à ma honte contre la vérité que nous sentions entre nous plus forte que notre volonté de la bâillonner. Jacques lança au dehors sa cigarette à demi consumée et me regarda droit au visage avec une expression d'humanité déchirée que je n'ai pas oubliée.

— Ne prends pas tant de peine pour me tirer d'ici avec de

misérables arguments. Il s'agit bien d'une carrière menacée ! C'est ma vie qui est gâchée !

— Ne dis pas de sottises ; à notre âge, rien n'est définitif. Nous allons vers l'accomplissement de tout notre être, et c'est cela que nous ne devons pas manquer.

— Je t'en prie : nous nous aimons assez, toi et moi, pour ne pas nous payer de phrases creuses. Tu sais à quoi t'en tenir sur mon cas.

— Et après ? Tu n'es pas le premier qui...

— On est toujours, pour soi-même, le premier devant l'amour.

Le mot était lâché, la brèche ouverte dans ce cœur farouche et embarrassé de pudeur. Je n'avais plus qu'à laisser Jacques epancher sa douleur. Il le fit simplement, avec des mots drus où il ramassait ses sentiments. Il me confia l'émerveillement qu'il avait éprouvé quand il avait découvert, quelques mois plus tôt, que cette belle Sabine lui accordait de l'intérêt.

— J'ai d'abord cru que je me trompais. Comprends-moi : c'était trop beau... et si imprévu ! J'étais transporté dans une de ces féeries qu'on me contait quand j'étais un petit garçon... Notre enfance a encore aimé ces sortes d'enchantements... Je mesurais bien tout ce qui nous séparait, mais qu'une femme a donc vite fait de supprimer les distances ! Je gardais intacte ma fierté et n'aspirais à rien autre qu'à regarder Sabine : j'étais certain que mon plaisir n'épuiserait pas ses charmes.

« Tu te souviens de notre jeunesse studieuse : l'amour y passait fugitivement, nos livres nous étaient plus précieux que lui. Nous aimions Hélène, Bérénice, Titania : nous n'avions pas le temps de conduire une idylle en dehors de nos rêves littéraires. La passion m'a pris au dépourvu... Cette femme s'ennuyait, je pense, prisonnière d'une vie que lui imposait sa belle-mère... J'étais un divertissement à tant de monotonie. Mais dans tout cela les faits ne signifient rien : ce qu'il faudrait rendre sensible, c'est l'atmosphère. On devient maladroit dès qu'on touche de telles choses et celles-ci s'évanouissent avant même que nous les ayons saisies... les psychologues me font rire avec leurs méthodes... on ignore tout de la passion, hors le bouleversement où elle nous jette. Quoi ! on est malheureux d'aimer et malheureux de n'aimer plus... Tu as vu Mme de Marcoussay : te semble-t-il qu'on puisse cesser de l'aimer ?

Je n'avais en moi que de la pitié pour cet égarement et me taisais.

— Tu vois bien.

— Mais, Jacques, tu déplaces la question : je ne nie pas ton sentiment ; je lui reconnais même tous les caractères de la fatalité. Mais c'est justement parce que tu aimes Mme de Marcoussay qu'il faut t'en éloigner. Où prétends-tu aboutir ? Allons jusqu'au fond du débat : tu souffres en ce moment de voir celle-là écouter une autre voix que la tienne. Que peux-tu attendre d'une lutte où tu n'apportes pas les armes qui décideront de la victoire ? Tu te diminueras à rester. Tu perdras jusqu'à la chance de sauver ton souvenir dans le cœur de cette femme.

— Que m'importe ! C'est elle que je ne puis pas consentir à perdre. Quand on a véeu les jours que j'ai coulés auprès d'elle, on n'envisage plus un avenir dont elle aura disparu... Je suis devant un désert, que je regarde en moi ou au delà. Toutes les colères solitaires, je les ai ressenties, toutes les résolutions de rupture, je les ai prises, puis abandonnées ; les humiliations, je les ai acceptées ; les avilissements de la jalousie, je les ai subis sans rougir : j'ai presque aimé un abaissement qui était le signe de mon servage. Cette femme possède toutes les ressources qui ensorcellent : elle n'a eu qu'à sourire pour détruire en moi ce dont j'étais le plus fier.

— Tu sais toutefois bien qu'elle se remariera.

— C'est probable.

— Que tu n'auras plus de place dans sa vie.

— Elle gardera la sienne dans la mienne.

— Tu n'auras bientôt plus de motif pour demeurer ici : ton travail achevé...

— Je le sais. Je sais tout cela, et aussi que Sabine sera peut-être demain la maîtresse de ce Michel, si elle ne devient pas sa femme.

— Et tu consens ?...

— Tu vois où j'en suis venu : plus de dignité.

A quoi bon batailler davantage ? Une aussi complète abdication de ce pouvoir d'inhibition qu'un être sain conserve sur soi-même m'ôtait toute espérance de réussir. Je me heurtais à ces forces instinctives qui sont en tous et que la passion libère sans ménagements. C'était ici une révélation des sens

que nos expériences d'étudiants ne nous avaient pas apportée, mais aussi une pure et ardente tendresse qui s'était trompée d'objet.

— Ne me méprise pas trop : c'est tout ce que je te demande.

Cette prière allait remuer en moi notre commun passé. Nous étions étendus par un de ces longs soirs de juin qui prolongent le jour jusqu'à la nuit, sur une pelouse du vieux jardin enclos de murs de la rue d'Ulm. Nous goûtions notre captivité, car nos esprits délivrés nous menaient, avec une enivrante alacrité, vers ces régions qu'on ne touche qu'un instant et où l'homme prend vraiment possession de lui-même. Nous nous nourrissions de toute la beauté, de toute l'intelligence que le génie classique nous a léguées, et, munis de cet héritage, nous déclarions superbement que l'avenir était à nous. Que restait-il de tout cela pour le plus brillant de nos camarades ?

Je hochai pensivement la tête et j'avançai :

— Il y a pour chacun une certaine déchéance dans l'amour.

— Et aussi un étrange dépassement de soi-même et comme la reconnaissance d'un domaine secret qui était en nous, mais réservé, et que nous eussions pu ignorer jusqu'à la mort.

Que répondre à cela ? Il y a, pour les cœurs malheureux, une douceur à divaguer. Je regardais le paysage inscrit dans le cadre de la fenêtre ouverte : rien n'y bougeait. J'appuyai ma confiance à cette immobile image. Une saison referait ce que la précédente avait détruit. En serait-il ainsi pour mon ami ? Une cloche sonna qui annonçait le déjeuner : je quittai Jacques sans rien ajouter.

J'aurais pu solliciter un entretien de M. de Seguiran, pour lui exposer le cas de son secrétaire, ou prier Sabine de Marcoussay d'agir elle-même sur celui-ci pour le décider à s'éloigner : je ne sus pas me résoudre à l'une ou à l'autre de ces démarches, voyant des inconvénients à chacune. Le temps serait peut-être plus habile que moi en l'occasion : c'était maintenant le seul auxiliaire dont il convenait d'user.

En quittant la Ménagerie deux jours plus tard, je n'emportais qu'une déplaisante incertitude touchant les acteurs du drame qui restait engagé derrière moi. Mlle Duponchel et Jacques m'avaient seuls découvert leurs positions dans celui-là. Pour les autres rôles, j'en étais réduit à des conjec-

tures ou à des interprétations tendancieuses. Le dénouement vers lequel tous ces personnages couraient, restait pour cela obscur, sans que l'on pût toutefois exclure l'hypothèse d'une catastrophe.

II

Il y a des jours où nous sentons que nous avons perdu les personnages que nourrissait notre imagination : les amarres qui les rattachaient à celle-ci sont rompues : ils s'en vont à la dérive et nous échappent.

Ainsi en allait-il pour moi de ces habitants de la Ménagerie dans l'hiver qui suivit mon séjour parmi eux. Il existe à Paris tant de raisons d'être diverti d'une préoccupation fixe, que nous avons souvent de la peine à préserver celle-là, si nous tenons à elle. La vie, en multipliant autour de moi ces occasions d'oubli, et le travail différé pendant l'été que je repris avec un esprit rafraîchi, m'écartèrent de ce château où devaient se succéder les péripéties d'une action qui avait un moment suscité avec force ma curiosité.

Mon amitié demeurait néanmoins alertée et je craignais d'apprendre que quelque malheur ne fût survenu pour Jacques. Mais le silence semblait seulement s'épaissir entre nous, isolant davantage cet amant désolé. Quand je ramenais vers moi son image dans un mouvement d'inquiétude, je convenais de mon impuissance à l'aider et demeurais dans une discrète et pénible expectative.

Ce qui me manquait, je crois, pour jouer un rôle plus actif dans cette affaire, c'était de connaître mieux ceux contre lesquels le pauvre garçon se battait. Hors lui et cette malfaisante institutrice qui m'avait découvert quelque chose de son âme empoisonnée de fiel, les acteurs de ce drame m'étaient étrangers : je n'en avais aucune connaissance personnelle, mais seulement celle que d'autres m'en avaient donnée.

L'hiver s'écoula, tandis que cette troupe de comédiens s'éloignaient à ma vue, laissant désert le théâtre de leurs exploits. Au premier jour du nouvel an, j'envoyai des fleurs à Mme de Marcoussay. Je reçus de celle-ci un mot aimable et l'assurance que je serais bien accueilli, si j'avais le courage d'aller jusqu'à elle, qui cette année ne quitterait pas la Ména-

gerie. Cette invitation me permettait de croire que rien n'avait bouleversé l'atmosphère autour de la comtesse.

A deux reprises, dans une soirée à l'ambassade d'Angleterre et au théâtre, je rencontrai Michel de Chedarne. Nous échangeâmes le salut et les propos de deux hommes qui ont vécu quelques jours sous le même toit sans toutefois se lier. Il ne me sembla pas que le jeune aviateur fût retourné très souvent à la Ménagerie, et un ami, à qui je le nommai, me dit qu'il occupait un poste avantageux dans une Société de navigation aérienne et qu'il était, certains jours, sur les côtes de l'Amérique du Sud, d'autres aux frontières de la Chine. J'appris par le même informateur que, loin d'être le requin dont m'avait parlé Mlle Duponchel, il jouissait d'une solide fortune personnelle et ne courait vers aucune dot. Je ne poussai pas plus loin mon enquête.

Je fis en février un bref séjour à Agay, puis revins à mon calme appartement de la rue Monsieur et m'y enfermai strictement pour achever un récit auquel j'attachais, à tort ou à raison, une certaine importance. Mon travail était réglé dans ce quartier de couvents par la sonnerie des cloches de Saint-François Xavier ou par celles du monastère des Bénédictines de Saint-Louis du Temple, mes voisines. J'atteignis dans ce labeur agréable la fin du carême et décidai d'aller musarder en Provence. J'avais bien mérité ces vacances pascales.

La veille de mon départ, le hasard mit sur mon chemin un ancien camarade de Normale. Celui-ci m'apprit que Jacques venait d'être nommé maître de conférences à l'université d'Aix. Je fus tout ensemble soulagé et mortifié : mon ami était délivré dans une certaine mesure de sa passion, puisqu'il acceptait un poste provincial, mais j'aurais souhaité qu'il m'en donnât lui-même la nouvelle, car il me déplaît de soupçonner d'ingratitude ceux que j'ai mis, dans mon affection, au-dessus de l'égoïsme vulgaire.

Je tâchai à me consoler de cette petite déconvenue et le voyage m'y aida. Descendre dans une flânerie printanière à travers ces molles campagnes qui s'étendent de Vienne à Fréjus par le comtat d'Avignon, est un des plaisirs les plus délicats qu'un esprit amoureux de la grâce latine puisse s'offrir. Tout prélude là aux belles promenades italiennes et je ne voyais pas qu'on se pût lasser de courir ces sentiers qui sentent

le thym et le citron. Sur leur poussière trop blanche, les platanes d'avril jetaient une première ombre grêle.

J'arrivai à Nîmes le jeudi de la semaine sainte et m'en fus tout droit aux jardins de la Fontaine pour renouer connaissance avec ce lieu choisi où il m'était aisé d'évoquer, dans une divine lumière, les enchantements de la villa d'Este et ce jardin Giusti, à Vérone, où les soirs ont tant de pathétique splendeur.

Il était quatre heures après midi quand je vins appuyer mon épaule contre la gaine de pierre d'où se dégage le torse puissant d'un faune qui tient en main une flûte champêtre.

J'avais devant moi cette terrasse qui forme le milieu du bassin principal, sorte d'île dessinée par un architecte familier de Versailles et sur laquelle s'élève la naïade de Raché dans une couronne de verdures tondues. Des vases cannelés et des groupes d'amours porteurs de guirlandes attribués à Larchevesque et dont certains viennent du château de Mosson, marquent les angles de cette charmante construction. Un canal étroit court entre ces margelles et l'eau y noie les piliers des anciens bains dont les portiques verdis de mousses ont une majesté sobre.

Au delà de ce décor aménagé au xviiie siècle par Philippe Mareschal et posé sur les blessures faites au vieux monument romain pour en réparer l'injure, je suivais du regard l'étagement des bosquets qui escaladent le mont Cavallier au sommet duquel la tour Magne propose à notre ingénieuse interprétation ses énigmatiques vestiges, et dont aucun archéologue n'a pu indiquer le primitif usage.

J'improvisai dans cette halte mon prochain vagabondage : je parcourais sans hâte ces chaudes campagnes où les oliviers et les vignes basses composent déjà des paysages virgiliens. J'alternais ces tableaux rustiques avec le souvenir des églises et des vieilles demeures qui conservent des tableaux et des tapisseries rares. J'évoquais dans cette récréation l'histoire de Don Quichotte tissée d'après les cartons de Natoire, qui fait, avec les jeux russiens de Leprince, l'excellente décoration de l'ancien palais des archevêques d'Aix et ce portrait de Gaspard de Gueydan par Largillière, au musée de la même ville, que je voulais comparer avec celui du maréchal de Berwick qui est à Nîmes.

Ce nom d'Aix en Provence ne pouvait faire moins que de

me remettre en mémoire celui de mon ami Jacques. Ce dernier était-il déjà installé dans sa nouvelle résidence et laisserais-je passer l'occasion de le chercher entre le cours Mirabeau et cette petite place d'Albertas qu'entourent d'anciens hôtels de membres du Parlement ? J'eus aussitôt de l'impatience contre moi-même : allais-je gâcher mon voyage dans un rabâchage inutile ? Jacques n'avait plus besoin de moi : j'étais venu ici pour me délasser : il convenait de ne pas m'encombrer, dès la première étape, d'un bagage sentimental. A mon tour de m'affranchir, comme j'en voyais tant le faire autour de moi.

Je n'eus plus qu'à me moquer d'une telle prétention quand, sortant de ce jardin où j'avais conduit mes songes, je me heurtai à M. de Seguiran qui était bien le personnage que je m'attendais le moins à trouver à Nîmes. Je ne fus pas longtemps à prendre mon parti, et cette spontanéité à sourire, à saluer, à serrer la main de l'aimable maniaque, me renseignait mieux qu'un examen approfondi sur l'état de mon esprit à l'égard de cette famille de Marcoussay.

M. de Seguiran avait le même regard un peu enfantin qui m'avait retenu, une égale distinction dans sa personne menue et cette sorte d'effacement qu'il portait dans toutes les actions de sa vie et que je n'ai vu céder que lorsqu'il parlait des MM. de Chovances et de leurs excentricités. J'eus à le rencontrer un plaisir où la sympathie se mêlait à la curiosité. Après deux phrases concédées à la politesse, je m'étonnai de le trouver aussi loin de ses livres et de cette fabrique où il goûtait de marcher solitairement parmi les tours immobiles et les fours éteints, écoutant résonner son pas sur le pavement de grandes dalles, tandis qu'une lumière hésitante entrait par les baies dont les vitres paraissaient dépolies, sous une épaisse couche de poussière.

Je n'eus pas formulé ma surprise de le voir à Nîmes que son visage délicat m'offrit le spectacle d'un vrai désespoir.

— Hélas ! J'ai bien le temps d'errer loin de ce qui n'est déjà plus notre bien.

— Quoi ! vous ne voulez pas dire...

— Il n'y a plus à le cacher : nous perdons cette agréable demeure... Oui, nous vendons la Ménagerie. Que dis-je, elle est vendue : ma sœur déménage ce que nous ne laissons pas

aux acquéreurs. On m'a alors conseillé de m'éloigner dans cette pénible occurrence, pensant que je supporterais mal ce déchirement... J'ai un vieil ami ici : je viens lui demander un refuge provisoire.

— La plus atteinte dans cet événement, n'est-ce pas Mme de Marcoussay ?

— A y bien regarder, vous avez raison : je gémis, ce qui déjà soulage ; elle se tait et concentre sa peine. Mais ma sœur a toujours montré une force de caractère qui me fait défaut. Dans les grandes circonstances de notre vie de famille, elle s'est toujours trouvée à la hauteur de sa tâche. Au surplus, vous l'avez vue et appréciée, j'en suis certain... Elle-même a pour vous beaucoup d'estime et sera toujours heureuse, le cas échéant, de vous recevoir. Moi, voyez-vous, c'est autre chose ; je suis un faible, la lutte me fait peur. C'est sans doute pour cela que je me mets à l'abri de mon temps dans le passé : je n'y combats plus que des fantômes.

Je vis qu'il allait s'égarer justement dans ces époques révolues : je le ramenai sans pitié à la nôtre et à son chagrin propre.

— Mais votre bibliothèque, vos chers livres dont les reliures retenaient dans leurs ors toutes les lumières du jour ?

— Sauvés ! intégralement sauvés. D'autant plus facilement que les nouveaux propriétaires de la Ménagerie sont des Américains sans culture : ils fabriquent des machines à compter...

— Ce n'est point là une raison suffisante ; beaucoup d'ignorants aiment ces apparences du savoir : il leur est agréable de caresser du regard le dos décoré de livres qu'ils ne liront jamais. L'important pour vous, monsieur, est que vous ne leur laissiez pas de quoi contenter leur vanité... Et vos petites figures de terre dont certaines faisaient penser aux meilleures épreuves de Cyfflé ?

— Je n'ai eu aucune peine à les conserver : personne ne s'en souciait.

— Il ne faudrait qu'un retour de la mode pour qu'on en comprît la vraie beauté.

— Ah ! les artistes qui ont modelé ces bonshommes à la ressemblance des petits artisans qu'ils rencontraient autour d'eux, comme on aurait aimé les connaître !

Il m'échappait à nouveau. Je le pressai de revenir à la réalité désobligeante.

— Je ne voudrais pas vous paraître indiscret, mais un aussi subit accident...

Il hocha la tête de cet air désabusé que je lui avais déjà vu.

— Il y a dans le monde beaucoup moins d'événements subits qu'on ne le croit généralement. Nous appelons soudaineté l'instant où ceux-ci éclatent, mais si nous avions été plus attentifs, nous eussions pu suivre le cheminement qui, par d'obscurs détours, les amenait vers leur point d'explosion. Il n'en a pas été autrement pour nous. Cette catastrophe qui emporte notre maison a eu, elle aussi, ses antécédents et vous n'avez peut-être pas été sans en soupçonner quelques-uns... Mais pourquoi ne vous demanderais-je pas votre opinion sur cette affaire, puisque le destin nous réunit et que vous connaissez intimement Jacques Guéritain ? Revenons vers ce jardin dont vous sortiez : sa paix convient mieux que l'animation des rues aux épanchements.

Nous passions à ce moment devant le temple bâti par Agrippa à la gloire de ses fils et que nous appelons improprement la Maison carrée. C'est à coup sûr le plus pur monument romain que nous possédions, mais je n'eus le loisir que d'y donner un coup d'œil. L'ombre, chassée par le soleil qui inondait les entours, se réfugiait entre les sveltes colonnes que couronnent des chapiteaux corinthiens où les branches d'olivier et les crosses d'acanthe s'entremêlent.

Mon compagnon ne prêta aucune attention à cette merveille : il était tout entier requis par son infortune et je me défendis de l'en détourner. Nous nous assîmes dans l'ombre de ce sanctuaire en ruines faussement dédié à Diane et qui fut sans doute celui du dieu local, protecteur de la source éponyme. M. de Seguiran ralliait la troupe de ses souvenirs.

— Vous nous avez laissés ce dernier automne à la veille d'un conflit où l'amour jouait le premier rôle... Ma nièce Sabine éprouvait une assez vive inclination pour Michel de Chedarne, un grand garçon que vous avez dû voir à la Ménagerie, à l'époque des chasses. Bien que perdu dans mes papiers, j'avais remarqué cette préférence qui ramenait sans cesse Mme de Marcoussay à la compagnie de ce cavalier élégant : les femmes ne mettent le plus souvent que peu de discrétion dans leur choix. Je trouvais pour moi très naturel que cette belle-fille ne se confinât pas dans un veuvage prolongé et

qu'après avoir donné à la mémoire de mon neveu ce qu'elle lui devait, elle disposât librement d'elle-même.

Ma sœur était loin d'être aussi favorable que moi à ce projet de mariage qui prenait consistance entre les deux intéressés. Elle y voyait des inconvénients qui ne m'apparaissaient pas. Mais je crus raisonnable de me mettre, une fois encore, de son parti et d'imposer silence à mon propre sentiment. J'eus sans doute tort : j'aurais dû laisser entendre à Sabine que je ne la désapprouvais pas. On s'occupe trop de ses intérêts et les miens confisquaient outre mesure tous mes soins. J'aurais pu invoquer, comme excuse, l'état de votre ami à ce moment.

— Jacques était malade ?

— Pas précisément, mais surmené, je crois : en tout cas, morose et distrait. Il avait d'étranges absences dont je n'ai pas, dans l'instant, soupçonné la cause. Je ne retrouvais plus en lui cette intelligence claire, cet esprit d'analyse si sûr, cette précision dans ses méthodes de travail que j'avais tant admirés. Il commettait des confusions regrettables, égarait des notes et brusquement battait la campagne tout l'après-midi, se plaignait de maux de tête. Il lui arriva plusieurs fois de ne pas dîner avec nous.

Je suis facilement nerveux. Une panique subite me saisit à la pensée que ce collaborateur irremplaçable allait me faire défaut : je négligeai ma nièce et son intrigue. Sabine eut avec ma sœur plusieurs explications assez vives dont les échos vinrent jusqu'à moi. Il en demeura une tension pénible entre ces deux femmes qui n'étaient pas faites pour se comprendre et qui ne s'étaient jamais franchement aimées.

— C'est bien là l'impression qu'elles donnaient quand on les voyait l'une auprès de l'autre.

— Il ne faut toutefois rien exagérer. Notre génération n'admet que difficilement les façons de la jeunesse actuelle, mais ce désaccord n'est souvent que de surface.

— N'y a-t-il pas eu quelque chose de plus grave entre Mme de Marcoussay et Sabine ?

— Ma sœur aime jalousement ses petits-enfants : elle aurait volontiers admis que Sabine ne se remariât pas par respect du nom que ceux-là portent.

Je me souvins à propos des insinuations de Mlle Duponchel et m'en servis sans précaution.

— Peut-être aussi des considérations de fortune...

J'eus honte de mon indélicatesse quand j'entendis M. de Seguiran convenir, avec une franchise pleine de dignité, que cela pouvait être vrai.

— Ah ! l'argent ! Je ne l'aurais pas dit, mais puisque vous avez deviné... tout est complexe et nous avons rarement la liberté d'agir selon nos préférences... Brusquement, Michel de Chedarne cessa de venir à la Ménagerie comme il avait accoutumé de le faire depuis les vacances. Sabine en parut vivement affectée, tandis que votre ami retrouvait, eût-on dit, son équilibre.

Nous allions atteindre cette époque où chaque année ma sœur réintégrait Paris avec tout son monde pour les trois mois d'hiver. Sans en donner de raison à personne, elle renonça à cette coutume et fit savoir qu'elle ne quitterait pas la Ménagerie à Noël.

Je ne saurais dire si ce fut cette détermination qui déchaîna la tempête, mais celle-ci éclata justement le lendemain de cette fête où j'avais vu les enfants de Sabine et ceux de ma nièce de Pluvinel danser une ronde autour d'un sapin vert auquel ma sœur avait suspendu, parmi des étoiles d'argent et des guirlandes de clinquant, ces jouets peints de couleurs vives qui sentent le vernis et que je n'ai jamais pu, pour ma part, regarder sans un peu d'attendrissement. Il faut aux hommes vieillissants ces hochets dont la vue les ramène vers ces jours premiers où l'univers tout neuf les enchantait...

Nous avions de nombreux invités au dîner et Sabine avait été particulièrement éblouissante dans une robe de velours noir dont la forme était, je crois, un peu osée. Elle parlait et riait assez haut, avec un visible désir de défier sa belle-mère par l'audace de ses propos. Je dus admirer, dans cette circonstance critique, la grande habitude que ma sœur a toujours eue de se vaincre ; mais il me parut bien, à plusieurs reprises, que les convives éprouvaient le même malaise que moi et appréhendaient un esclandre qui nous eût tous mis dans une posture difficile.

La soirée s'acheva néanmoins sans nous apporter ce que nous redoutions. J'entendis les automobiles démarrer les unes après les autres, dans le ronflement des moteurs. Le château tomba au silence, mais je continuai longtemps à prêter l'oreille,

comme si le bruit d'une querelle eût dû venir jusqu'à moi, et je ne m'endormis que vers le matin.

Quand je retrouvai ma sœur dans la salle à manger pour le déjeuner de midi, tout était fini : Sabine s'était enfuie avant le jour, emmenant ses enfants, mais nous laissant toutefois leur institutrice. Ma sœur ne fit rien voir de ce qu'elle ressentait devant la domesticité. Elle s'entretenait très naturellement avec ses fils et votre ami qui, lui, n'avait guère figure humaine. J'ai rarement vu un homme aussi pâle : ses yeux, dans le fond des orbites agrandies, jetaient des éclairs et sa voix avait, ce matin-là, une raucité que je ne lui connaissais pas. Je me rendis compte qu'il avait sensiblement maigri depuis quelque temps.

Il faisait visiblement effort pour dominer un tumulte intérieur et je crus, une fois ou deux, qu'il n'en resterait pas le maître. A l'issue du repas, tout entier passé dans une gêne qui, pour différente de celle que nous avions éprouvée la veille, n'en était pas moins vive, Jacques Guéritain me pria de lui accorder un moment d'audience. Je le conduisis dans la bibliothèque, non sans remarquer qu'il ne saluait pas ma sœur en la quittant : une telle négligence chez un homme d'une bonne éducation montrait à quel point il était troublé.

A peine étions-nous seuls qu'il commença de délirer, parlant de la comtesse de Marcoussay sans ménagements, faisant de Sabine une apologie outrée, et se plaignant d'être l'objet d'une machination qui n'aboutissait à rien moins qu'à un vol.

Je l'écoutais, éberlué, ne comprenant rien à un discours aussi désordonné. En vain, voulus-je intervenir dans ce chaos de sentiments, il ne m'en laissa pas licence, et me noya sous un flot de paroles qui n'étaient pas dans sa manière, et me confirma dans la certitude qu'il était malade. Devant une pareille exaltation, je ne trouvai à lui conseiller que le repos.

J'avais bien cru m'apercevoir à de petits indices que le pauvre garçon n'était pas indifférent aux charmes de ma nièce et qu'il était parfois empressé auprès d'elle, plus que sa fonction dans la maison ne le comportait. Mais c'était un savant si modeste et un homme si parfaitement élevé, que je n'y avais pas attaché d'importance. Par ailleurs, Sabine était assez belle pour enflammer plus d'un cœur autour d'elle.

On a toujours l'air d'un fâcheux quand on vitupère

l'amour, mais que de bonnes qualités ne nous fait-il pas gâcher et qui peut se dire si sage qu'il l'évite en temps voulu ! Mes pauvres originaux eux-mêmes ne s'étaient pas mis en garde contre la passion : l'ami de Buffon avait rencontré, chez Helvétius ou chez Julie de Lespinasse, une pécore entichée de science nommée Sophie Sarasin et qui le menait rondement ; pour son frère, il serrait de près les jolis modèles dont il usait pour exécuter ses groupes de céramique. Il faut la triste figure de cette demoiselle Duponchel demeurée derrière ma nièce pour décourager l'amour.

— Vous vous avancez peut-être beaucoup, monsieur. Sait-on jamais !...

— Pour revenir à votre ami, il garda le lit huit jours après notre entretien sans que le médecin pût diagnostiquer une affection particulière. Aussitôt qu'il fut remis sur pied, il nous quitta, à mon regret, me donnant à penser que le départ de Sabine n'était pas étranger à cette résolution. Je ne l'ai plus revu : il m'a fort courtoisement écrit qu'il allait passer quelques mois à la campagne sur l'ordre de la faculté.

Je ne puis assez vous dire combien il m'a manqué : si vous le voyez, faites-le lui savoir. J'ai d'abord voulu reprendre seul mon travail, mais j'ai dû bientôt y renoncer sous l'assaut de soucis plus graves.

— Et votre nièce ?

— C'est elle qui justement en était l'auteur. La lutte qu'elle engageait alors contre sa belle-mère, sur le terrain de la procédure, ne nous laissait aucun espoir. Sabine, qui avait la loi pour elle et entendait bien en user, fut intraitable sur tous les points. Elle, qui ne paraissait pas tenir à l'argent, fut âpre jusqu'à la férocité. Nous nous humiliâmes en vain. On eût dit qu'elle se vengeait d'une injure qui n'était pas faite qu'à sa bourse.

— Peut-être bien.

— Elle a repoussé toute conciliation, refusé de recevoir aucun de nos parents ; moi-même n'ai jamais pu la joindre. Elle n'a été contente que quand elle nous a eu réduits à vendre notre terre de famille. Je vous le répète, cela ressemblait à une vengeance... Elle qui, je le crois, était si peu faite pour cela !

— Je ne suis pas sûr que vous ayez possédé, dans cette

affaire, tous les éléments de jugement. Savez-vous, par exemple, si Mme de Marcoussay a jamais revu M. de Chedarne ?

— Vous m'y faites penser : tout cela a dû se tenir.

— La comtesse de Marcoussay était au courant de bien des choses.

— Probablement. Je n'ai jamais su que ce qu'on voulait bien me dire. Voilà l'inconvénient d'être un vieil homme féru du passé et qu'on tient à l'écart.

— Ou le bénéfice : vous avez évité par là plus d'un ennui.

— J'ai tout de même conscience d'avoir été pour les miens d'une grande inutilité.

— Ne vous accablez pas : le pire n'est pas d'être inutile, mais de nuire. Certains l'ont sûrement fait autour de vous et ce qui vous chagrine vient de là.

— Vous en savez, si je ne me trompe, plus que moi-même sur ce drame.

Je fis une réponse détournée.

— Il m'a suffi de vous écouter pour comprendre que tout n'a pas été ici l'œuvre du hasard et que mon pauvre Jacques, quand il vous parlait d'une trame ourdie par la malveillance, n'avait pas, je le crains, tout à fait tort.

Mais je vis M. de Seguiran si désolé que je ne poussai pas plus avant la suggestion. Ma conviction n'en était pas moins établie : le principal échappait au vieil enfant plein d'admiration pour sa sœur, que je voyais clairement à la base d'une action dont les effets seuls étaient patents. J'y songeais, longtemps après que nous nous fûmes quittés, et plus je retournais dans ma pensée ce que je venais d'apprendre et le rapprochais de ma conversation avec Mlle Duponchel, plus je rendais la comtesse de Marcoussay responsable de sa propre ruine.

Je ne résistai pas, en traversant Aix, à m'aller enquérir de Jacques à la Faculté. Un fonctionnaire que son emploi ennuyait me répondit hargneusement que M. Guéritain ne prenant possession de sa chaire que dans quinze jours, on l'ignorait jusqu'à cette date.

Muni de ce renseignement, je m'en allai, vers Aigues-Mortes, réveiller la mémoire de cette Bérénice que Barrès nous présente au seuil de son « grêle » jardin.

III

Ce fut Mlle Duponchel qui fit la complète lumière sur ce drame dont j'avais suivi en témoin différentes péripéties, mais dont les points essentiels demeuraient pour moi obscurs.

Quand un matin de juin mon domestique me remit sa carte, je ressentis au cœur un petit pincement que je connais bien et je fermai le livre d'un jeune écrivain que je lisais, plume en main, pour en donner une analyse dans une revue. Mon instinct me disait que la visiteuse annoncée m'apportait mieux que les fictions inventées par mon confrère.

Je ne reconnus pas très bien l'institutrice des enfants de Marcoussay quand elle entra. Quelque chose était changé dans ce visage dont je conservais un déplaisant souvenir. Ce masque ingrat, d'un dessin mou et que deux yeux d'un vert fade éclairaient mal, avait pris dans l'absence une sorte d'austérité qui, en le vieillissant, lui prêtait un caractère plus personnel. Sa laideur s'était, si je puis dire, stylisée : une douleur secrète l'avait remodelée, mettant de vigoureux accents dans cette chair blême, pinçant ces narines flasques, étirant les lèvres dans un pli d'amertume, creusant davantage les arcades sourcilières pour y loger un regard qui ne fuyait plus, mais offrait le rayonnement d'un nouveau tourment accepté avec sérénité.

Mlle Duponchel était vêtue sans recherche et sans pauvreté. Assise au flanc de mon bureau, elle serrait dans ses mains gantées ce petit sac que portent les femmes de toutes conditions et qui semble une partie d'elles-mêmes. Dès qu'elle commença de parler, mon étonnement s'accrut de ne pas retrouver ce débit précipité où les mots se bousculaient, poussés par la violence des sentiments qu'ils exprimaient. Elle n'usait plus en outre dans son discours de ces termes hardis que je l'avais vue employer fréquemment à la Ménagerie. Une si complète transformation me prévint, je dois le dire, en sa faveur et j'espérai qu'elle m'apportait cette vérité que j'avais vainement poursuivie.

— Je suis venue, me dit-elle posément, accomplir auprès de vous, monsieur, un devoir. Je voudrais restreindre mon récit à ce qui est nécessaire et je vous prierai de m'interrompre

si vous connaissez déjà une partie des faits auxquels je ferai allusion.

J'inclinai la tête en signe d'acquiescement, mais bien décidé à la laisser parler et à confronter sa version des événements avec celle que M. de Seguiran m'avait fournie dans les jardins de la Fontaine à Nîmes.

Passant rapidement sur les incidents qui s'étaient produits à la Ménagerie pendant le séjour que j'y avais fait le précédent automne et rejoignant l'entretien que nous avions eu alors dans le parc, Mlle Duponchel donna à celui-ci sa suite logique.

— Quand je vis que je ne pouvais éloigner votre ami de Sabine de Marcoussay par votre entremise, j'acceptai toutes les conséquences de mon ressentiment, dont l'une était de faire alliance avec la comtesse, puisque nos intérêts se rencontraient. Je n'ai pas su exactement comment cette dernière avait eu connaissance d'une correspondance échangée entre sa belle-fille et M. Guéritain. Peut-être avait-elle surpris quelque lettre reçue par Sabine pendant leur commun séjour au bord de la mer. La vérité est qu'elle n'ignorait rien.

On eût pu croire que, se voyant presque chaque jour, ces amoureux n'auraient eu nul besoin de s'écrire, mais les femmes ont de ces imprudences où elles se plaisent. Elles pensent se livrer davantage à un homme et mieux se compromettre pour lui, en laissant dans ses mains ce témoignage de leur amour et de leur abandon.

Mme de Marcoussay était avertie depuis plusieurs mois de la liaison de sa bru avec votre ami et si elle l'avait tolérée, c'était, ainsi que je vous l'ai dit autrefois, parce que son intérêt le lui conseillait : elle tenait par là cette femme insolente et heureuse dont la fortune demeurait dans la famille. Mais elle n'en ressentait pas moins vivement l'injure faite à la mémoire de son fils et à son nom.

Quand Michel de Chedarne se présenta et prit dans la vie de Sabine une place que l'ennui et une vacance sentimentale avaient concédée à Jacques Guéritain, la comtesse mesura le péril. Il ne s'agissait plus d'un divertissement, mais d'une nouvelle union. M. de Chedarne était mieux qu'un amant : c'était l'époux qui emportait avec Sabine tous les avantages que celle-ci représentait.

Quand elle eut bien examiné ce prétendant, Mme de Mar-

coussay bâtit son plan sans hâte. C'est une femme intelligente et qui reste froide jusque dans le danger. Elle comprit ce qui m'avait échappé, et que Michel de Chedarne aimait Sabine pour elle et non pour sa fortune : je m'étais trompée sur ceci qui était capital. Si cet homme n'avait été qu'un aventurier, la machination de la comtesse échouait. Il faut rendre ici justice à la sûreté de son coup d'œil autant qu'à son information.

Elle aperçut très bien qu'il suffisait d'avilir Sabine au regard de M. de Chedarne pour qu'il s'en éloignât à jamais : elle en avait le moyen et ne craignit pas d'en user. Par ailleurs, elle avait deviné quelque chose de mon propre amour et sut en tirer parti. Elle me dressa contre sa belle-fille et me persuada de me venger du dédain où me tenait votre ami. Comment ne pas céder à la tentation de frapper du même coup une rivale triomphante et un homme qui vous repousse ? N'est-ce pas là le ressort classique de toutes les tragédies amoureuses ? La vie n'est qu'un misérable recommencement ; ce qui a servi les héroïnes du drame antique est encore bon pour les femmes d'aujourd'hui. Ce qui fait la force de l'amour, c'est qu'il n'invente pas et qu'il se suffit à soi-même en répétant les mêmes stratagèmes. Le plaisir de blesser un ingrat sera toujours puissant sur un cœur que la passion déchire et la jalousie tombera aisément aux mêmes pièges. En reprenant des armes que nous méprisions dans les mains d'autrui, il semble que nous les lavions de leur souillure.

Ici Mlle Duponchel fit une pause que je respectai.

— J'acceptai enfin de m'emparer des lettres de Sabine à votre ami et de les remettre à la comtesse. Celle-ci les fit parvenir à Michel de Chedarne par une voie que j'ai toujours ignorée. L'opération fut en soi facile, car M. Guéritain avait un désordre qui s'étendait à ses papiers intimes.

Je ne résistai pas à lire ces lettres dans le temps que je les eus en main. J'ai ainsi vu de quel amour s'étaient aimés Sabine de Marcoussay et votre ami pendant plus d'une année : ce fut là ma première punition... Mais ma souffrance n'a rien à faire avec ce que je vous raconte. Je veux garder à mon récit ce caractère objectif qui doit être, selon moi, celui de toute confession. Il n'appartient qu'à Dieu de connaître les chemins par lesquels nous sommes venus à nos fautes et d'y

trouver, dans sa miséricorde, un tempérament à notre culpabilité.

La rupture, qui suivit incontinent la remise de ces lettres à Sabine par Michel de Chedarne, eut lieu dans la dernière semaine de décembre et, je le suppose, au cours d'une de ces entrevues que ceux-là avaient parfois à Paris. Mme de Marcoussay devint méconnaissable : je n'eus qu'à la regarder pour être assuré que sa belle-mère avait frappé juste.

La réaction toutefois ne se fit pas attendre. La soirée du réveillon se passa dans une atmosphère indiciblement nerveuse : je pensais à tout moment voir éclater la scène finale de ce drame. Celle-ci ne se plaça qu'assez avant dans la nuit qui suivit le jour de Noël, à l'issue de la réception que donnait la comtesse de Marcoussay, quand tous les invités furent partis, et non pas ainsi que je l'avais prévu.

Ce ne fut pas en effet sa belle-mère que Sabine attaqua, mais votre ami qu'elle accusa de l'avoir trahie auprès de Michel de Chedarne par rancune d'amant abandonné.

J'étais demeurée dans les appartements du rez-de-chaussée comme après chaque soirée, pour opérer une inspection et un premier rangement qui faciliterait le lendemain le service, car ce soin faisait partie de mes attributions. Je fus prise au dépourvu quand j'entendis la voix de Sabine s'élever du boudoir attenant au salon où je m'employais, et bien empêchée de m'en aller. Celle-là se croyait seule avec M. Guéritain, ainsi que le firent paraître ses premières paroles. Je n'eus bientôt plus le courage ni de fuir, ni de défendre l'homme que j'aimais encore : je contemplai mon ouvrage dans une espèce d'anéantissement.

Par quelle inconcevable aberration crus-je alors que je servais ainsi ma passion ? Il y a des éclipses de l'intelligence qu'on ne s'explique pas. A défaut d'honneur, j'aurais pu avoir de l'adresse : tout me manqua à la fois.

Chaque phrase de cette femme déchaînée et qui ne voyait plus ce qu'elle se devait à elle-même, cravachait ce malheureux dont je n'entendis d'abord que le souffle haletant.

— Vous vous êtes mis à la solde de ma belle-mère, disait Sabine, et vous avez vendu mes lettres pour barrer la route à un rival préféré. Ce sont là des procédés de laquais que je rougis de relever.

— Sabine ! voyons, vous ne pouvez pas penser cette chose monstrueuse. Vous et moi ! Vous que j'ai tant aimée, que j'aime...

— Je vous défends de me rappeler des sentiments dont je n'ai plus que honte !

Que pouvait contre cette fureur une protestation où frémissait la vérité ? Il est, hélas ! des heures où celle-ci est sans pouvoir sur nous. J'ai encore dans l'oreille les cris de révolte de Sabine outragée qui perdait son amour.

— Comment ai-je pu m'abaisser à vous aimer ? Mais vous ai-je seulement aimé ? Cela me paraît aussi ridicule qu'odieux ! Ah ! je vous dois au moins d'avoir déchiré ces lettres en me méprisant moi-même de vous les avoir écrites. Je voudrais arracher de mon esprit le souvenir de ce que j'ai été pour vous, tous ces souvenirs que votre lâcheté d'homme vulgaire a saccagés.

— Mais c'est abominable ce que vous dites là ! C'est faux ! Vous savez bien que c'est faux ! Tout ce que j'ai voulu être pour vous depuis le jour où je vous ai connue est une preuve que vous vous trompez. Si ces lettres ont disparu de chez moi, c'est qu'on les a volées.

— Cessez cette comédie et ayez au moins la crânerie d'être un gredin. Car vous n'êtes rien autre qu'un sinistre gredin. Vous étiez digne de figurer dans cette maison où l'on ne rencontre que vilenies. Reculez-vous et laissez-moi passer.

Ces mots que je vous répète, monsieur, ont été prononcés parmi beaucoup d'autres que j'ai oubliés : ceux-là m'ont plus vivement frappée par cette violence un peu mélodramatique qu'on n'eût pas attendue d'une femme telle que Sabine de Marcoussay. Je les ai si souvent remués en moi depuis cette époque, que j'en garantis l'authenticité.

La fin de cette scène fut sans intérêt. Deux portes en claquant interrompirent une dernière supplication de votre ami. Je demeurai seule dans les ténèbres, incapable de savoir si je souffrais ou si j'étais satisfaite. Je me rappelle qu'une chouette criait cette nuit-là, comme souvent, autour du château...

Le départ clandestin de Sabine, le matin suivant, et celui de M. Guéritain quelques jours plus tard apportèrent à l'épisode que je viens de raconter les conséquences que l'on pouvait

prévoir... Je n'ai jamais revu ni l'un ni l'autre de ces deux amants.

Mlle Duponchel épongea son visage, me donnant par là la mesure de l'effort qu'elle venait de fournir. Je détournai discrètement mon regard, la laissant recomposer sa contenance. Elle tira de son sac une enveloppe qu'elle posa sur mon bureau.

— Voici deux lettres que j'avais détournées de la liasse remise par moi à la comtesse de Marcoussay. Faites-les parvenir, monsieur, à celui des deux correspondants que vous jugerez le plus intéressé à les recevoir. Je vous demande, quand vous raconterez à votre ami ou à Sabine ma visite, de ne me ménager en rien. J'ai mis un assez long temps à me décider à parler, mais du jour où je l'ai résolu, j'ai entendu que cela servît à une réparation dans la mesure où celle-ci est possible. Nous ne reprenons rien de ce qui est passé, mais nous pouvons, en donnant aux faits leur vraie couleur, apaiser la haine qui veille dans certains souvenirs. Si même nous ne réussissons pas, nous devons le tenter, mais pour cela il faut être vraiment détaché de soi-même. J'y avais jusqu'ici échoué.

De fait, quand je la vis debout, très droite et plus grande que je ne l'imaginais, je compris que Mlle Duponchel ne tenait plus ni à elle ni aux autres, et je me demandai vers quoi elle allait en me quittant. Je n'osai toutefois pas l'interroger et la laissai partir sur un salut qui contenait un congé définitif.

Je ne lus pas ce jour-là les lettres qui venaient de m'être confiées, mais le surlendemain, je crois. Le faisant, je n'obéis à aucune curiosité déplacée. Je voulais seulement connaître si je devais les détruire ou s'il en pouvait sortir quelque bien pour les malheureux auxquels elles appartenaient. Je les ai parcourues comme s'il se fût agi de gens morts depuis de nombreuses années et avec une mélancolie à laquelle s'ajoutait un peu de malaise.

Il est toujours difficile de se rendre à l'évidence dans une matière aussi délicate et de ne pas éprouver un léger choc quand nous découvrons qu'une femme que nous rencontrions dans la société a pu écrire à un ami : « Mon Jacques aimé ». J'étais prêt à m'excuser sans aller plus loin.

Ces deux lettres où je relevais, ici et là, les divins enfantillages que l'amour peut seul inventer sans que l'on ose en

sourire, ne laissaient aucun doute sur l'intimité de cette liaison, mais conservaient un ton d'adorable tendresse bien émouvant pour moi qui les lisais maintenant quand tout cela était si misérablement achevé. Je comprenais mieux la douleur de Jacques devant ce qu'il avait perdu.

Quand pour la première fois je l'avais vu auprès de Sabine de Marcoussay, celle-ci était déjà lasse d'un amour qui n'avait été qu'un divertissement dans sa vie prisonnière d'un despotisme familial, et sans doute tournait-elle dès lors ses regards vers Michel de Chedarne.

Mais mon pauvre Jacques, qui s'était donné à cette femme avec la naïveté d'un garçon studieux et qui n'a pas encore aimé, comment n'eût-il pas cru qu'il s'embarquait pour une de ces navigations merveilleuses qui n'ont de fin qu'au delà des continents humains ? Ils étaient bien chacun dans leur rôle : le mal, comme souvent, était venu de là.

Pourquoi aurais-je hésité à envoyer ces lettres à mon ami avec une relation très explicite de la confession de Mlle Duponchel ? J'imaginais l'apaisement que j'apporterais par là à un chagrin qui, je l'espérais d'ailleurs, recevait du temps un certain adoucissement. Mon enveloppe me revint vers la fin de la semaine avec la sèche mention : décédé.

Attendais-je, sans me l'être avoué, une pareille nouvelle, ou mon cœur, offensé par le silence de Jacques, s'était-il endurci à son endroit, je n'aurais pu le dire, mais je ne fus pas frappé, sur le moment, aussi durement que je l'eusse dû être. Je courus néanmoins à l'École normale où l'on me donna l'adresse de M. Guéritain, à Nancy. Je lui écrivis et reçus, quelques jours plus tard, une lettre sage et digne où ce père, dont Jacques m'avait souvent tracé le portrait avec une respectueuse affection, me disait que son fils s'était noyé accidentellement au cours d'une promenade en barque.

Le défaut de commentaires était plus éloquent qu'un récit circonstancié. Il me fallut bien voir que mon pauvre ami ne s'était jamais guéri de sa blessure, comme je l'avais sottement cru. Aussitôt il me fut rendu. Je le vis tout au long de notre vie commune et dans nos dernières rencontres, quand un sentiment plus violent que notre amitié semblait nous séparer. Tout ce qui en lui était gentillesse du cœur et fine culture de l'esprit reprit sur moi ses droits. Nos soirées d'étude, nos

flâneries à travers les beautés de Paris, nos discussions sur la valeur de la science et ces lectures heureuses des poètes que nous aimions, se rangèrent dans leur ordre et me rendirent avec force une jeunesse qui sera sans doute, dans l'extrémité de mon âge, le seul bien que je regretterai.

Il ne me restait plus qu'à défendre la mémoire de Jacques auprès de Mme de Marcoussay : je n'y voulus pas faillir.

Celle-ci occupait boulevard Suchet, dans un de ces immeubles modernes que la spéculation bâtit hâtivement, un appartement dont le dépouillement raisonné laissait le visiteur incertain sur la destination du lieu où il se trouvait et ne pouvait que l'engager à fuir des horizons chimériques.

Le salon où Sabine me reçut présentait une décoration simplifiée jusqu'à la nudité : les murs, où l'œil ne s'exerçait que sur les lignes essentielles, donnaient une impression d'impersonnalité qui, un peu poussée, eût entraîné un vague malaise.

L'arrangement du mobilier n'était pas fortuit ; il accusait une volonté très nette de dépaysement et protestait contre le goût français partout répandu dans ce château de la Ménagerie d'une si bonne tradition. Chaque détail manifestait ici un parti pris d'évasion, une brisure avec un ancien état et l'exclusion d'une splendeur artistique que Sabine rendait complice d'une autorité capable d'infamie.

La jeune femme avait prétendu créer autour d'elle un climat différent. Nous étions ici aux frontières d'un monde nouveau où régnait une certaine confusion des genres et où la mécanique avait investi le domaine de l'esthétique, en attendant de se l'annexer. L'esprit de non-conformisme régissait les choses pour atteindre les âmes : c'était là une curieuse invasion dont il fallait craindre qu'elle ne détruisît de bonnes œuvres.

Les meubles offraient à la vue des surfaces lisses de bois sombres et précieux, où luisaient par places des ferrures et des poignées de bronze doré. Les sièges bas, couverts de cuir fauve ou d'épais velours incarnat, invitaient les corps à s'abandonner, l'esprit à divaguer sous la fumée des cigarettes. Les tapis de haute laine, blancs et écussonnés de dessins cabalistiques rouges, évoquaient une couche de neige tachée de sang.

Point de cheminée, mais d'étroites glaces prises dans des

cadres métalliques et flanquées d'appliques qui ressemblaient aux bras de leviers de quelque machine. De grandes coupes de verre contenaient, l'une des poissons chinois noirs et or, une autre de somptueuses roses rouges dont le lourd parfum traînait dans l'air tiède, une troisième, d'un bleu irisé, des feuillages aquatiques mouvant à peine sur l'eau, comme une chevelure déliée. Une console de marbre et de fer forgé supportait, moulé en terre cuite, le masque énigmatique et placide d'un dieu hindou. Je ne vis aucun tableau.

Dans cette froideur presque inhumaine, Sabine de Marcoussay gardait un charme étrange, tout ensemble hardi et secret, mais cet éclat éblouissant qui m'avait si fort séduit quand je l'avais vue l'année précédente, chez sa belle-mère, s'était sensiblement atténué. L'indifférence de son regard me gênait presque, tandis que je commençais d'exposer le but de ma visite : j'eusse aimé que ma parole y ranimât une étincelle de curiosité, mais j'y lisais plutôt que j'étais importun. Pouvais-je m'en étonner, quand je ne venais rappeler à cette jeune femme rien qui eût pour elle quelque attrait ?

J'aurais voulu voir auprès de leur mère ses deux petits garçons comme ceux qui étaient les plus propres à lui rendre le désir du bonheur. Un jouet d'enfant abandonné dans cette pièce sans douceur eût été pour moi un signe d'espérance.

Sabine de Marcoussay me laissa parler avec un ennui poli. Une de ses mains pendait au long de son corps et sa vue s'attachait, au delà de moi-même, à je ne savais quoi. Peut-être était-elle avec les fantômes que ma pensée ressuscitait dans son souvenir.

Mais quand je lui eus appris par quelle mort Jacques avait témoigné de son amour et que je lui eus remis, après lui avoir rapporté la confession de Mlle Duponchel, les deux lettres que je tenais de celle-ci, je la vis graduellement s'émouvoir comme, sous le vent précurseur d'un orage, fait la surface d'un beau lac. Son sang glissait en ondes perceptibles à fleur de peau, moirant son visage et ses mains d'une roseur aussitôt évanescente. Toutefois, elle se taisait.

A un moment, son trouble l'obligea de se lever. Elle s'approcha d'une fenêtre et souleva du doigt un long rideau de tulle.

Quelle femme peut entendre sans trembler qu'elle a calom-

nié un homme qu'elle avait auparavant aimé et qui s'est tué pour elle ? Sabine de Marcoussay fléchissait devant l'inexorable vérité. Je me gardai de rompre le silence où se cristallisait son regret.

Allais-je lui faire l'inappréciable don d'un mort à chérir, et mon pauvre Jacques retrouverait-il dans ce cœur délivré une place dont plusieurs l'avaient délogé ? La force de ceux qui nous ont quittés est de ne plus se détruire eux-mêmes en nous : pour peu que nous y soyons attentifs, c'est nous qui ajoutons à leur image avec la collaboration d'une tendre illusion.

Ainsi songeais-je, en admirant ce corps souple que parait une robe de soie amarante aux molles cassures, ces bras nus, ce cou flexible qui portait un visage devenu pensif. Pourquoi fallait-il que tant de biens fussent perdus ?

Au delà de cette silhouette campée à contre-jour et que la lumière venue du dehors ourlait d'un agile trait d'or, le bois de Boulogne étendait ses profondeurs bleuâtres sous un ciel d'été où dérivaient lentement quelques nuages effilés, semblables aux ailes roses des flamants.

Le doux après-midi s'achevait déjà : nous touchions cette heure sournoisement complice de l'amour où les femmes s'empressent avec allégresse vers un tendre rendez-vous. Était-ce à quoi songeait Sabine de Marcoussay immobile et muette ? Revoyait-elle les heures qu'elle avait coulées, seule avec Jacques, ou soupirait-elle après celles qu'elle eût connues avec Michel de Chedarne et dont sa belle-mère l'avait privée ?

Elle ne m'en fit pas l'aveu, mais tout dans sa personne exprimait un détachement qui m'inclinait à croire qu'elle n'était pas disposée à recommencer l'aventure du bonheur. La sensibilité a toutefois des ressources qui font échec à nos prévisions et nous invitent à la prudence. Sabine tourna vers moi un visage étincelant sous les clartés pourpres du couchant.

— Je vous remercie, monsieur, me dit-elle, d'être venu. Votre message efface bien des ombres, encore qu'il n'autorise aucune réparation. La haine est un fardeau dont certaines âmes s'accommodent mal... Pour le reste, chacun a fait son œuvre...

— Le temps fera la sienne.

Ses beaux sourcils se haussèrent dans son front pur, un air

de doute erra entre ses yeux et ses lèvres et disparut avant même d'être saisi : elle eut un mouvement d'épaules empreint de lassitude. Voulait-elle dire qu'elle renonçait, ou qu'elle s'en remettait à des dieux inconnus ? Je crus voir sa bouche s'entr'ouvrir. Peut-être allait-elle parler ? Mais non ; je m'étais trompé. Je la laissai dans cette incertitude.

Deux années ont passé depuis. Au dernier printemps, une promenade en automobile m'a ramené sur cette route qui va de Neauphle à Dreux et où nous étions venus un jour chercher notre plaisir. Je n'ai pas su me détourner de ce petit village, à la sortie duquel s'amorce une côte bordée d'arbres que je connais bien.

Devant la grille aux lances dorées, je suis descendu et me suis approché : j'ai reconnu cette architecture harmonieuse et modeste qui m'avait tant plu autrefois. La même façade de briques fanées et de pierre blonde s'offrait à ma vue sous la pente des hauts toits d'ardoises. A gauche, le pavillon Louis XV gardait sa sobre élégance : la fabrique était là aussi avec le souvenir falot de M. de Chovances. Le silence et la solitude régnaient encore dans la cour sablée. Les propriétaires avaient eu le bon goût de ne rien changer de ce côté. Je ne voulus pas pousser plus loin et m'éloignai.

Qu'une maison au bord d'un chemin a donc d'attraits sur mon esprit ! Si je n'y pénètre, il faut que j'en imagine l'histoire. Point n'en avait été besoin ici. Celle-là m'avait livré son secret et je ne la pouvais retrouver sans une émotion qui m'humiliait un peu, je pense, car, en remontant dans la voiture, comme j'évoquais pour moi seul son nom étrange, je voulus faire le philosophe.

Eh quoi ! me dis-je : vais-je m'attendrir ? Il arrive parfois dans une ménagerie que les animaux s'entre-dévorent : il en est advenu tout de même ici !

JEAN MORGAN.

SPECTACLES

CHEZ DELACROIX

M. André Joubin, on le sait, a consacré à la mémoire de Delacroix toute sa science et tous ses talents de grand archiviste en publiant la *Correspondance* et le *Journal* qui sont des témoignages admirables d'une existence illustre. Grâce à M. Joubin, nous avons aujourd'hui l'émotion et le plaisir de pénétrer en l'appartement qui abrita les dernières années du grand peintre. M. Joubin a organisé là une exposition « temporaire ». Les amis de Delacroix, qui composent une Société aussi connue que zélée et dont M. Joubin fait naturellement partie, avaient déjà sauvé l'atelier, voilà une dizaine d'années. Ce fut M. Raymond Escholier qui, apprenant que cet atelier, où furent peints tant de chefs-d'œuvre, allait sans doute être transformé en garage, fonda la *Société* qui put l'acquérir et y ouvrir un musée. Le musée du Louvre, et de généreux donateurs, tels que le baron Vitta, et des prêteurs aimables, tels les héritiers de M. Moreau-Nélaton, M. Paul Jamot, Mme Léouzon Le Duc, petite-nièce de Delacroix, etc., l'ornèrent de tableaux et de dessins, d'aquarelles et de gravures qui prennent une vie toute particulière de se retrouver là, chez eux, en cette lumière en été verdoyante que verse le jour chaud entre les feuillages des arbres. Car cet atelier que fit bâtir Delacroix selon ses goûts et ses plans et dont la façade, d'inspiration grecque par ses lignes et ses ornements, est d'une proportion si heureuse, est situé en un jardin. Oui ! un jardin qui, bien que parisien, a un air provincial, calme et charmant. Un autre enclos le prolonge, au fond duquel s'étend la façade d'une ancienne demeure. Et l'atelier, relié à la mai-

son et à l'appartement de Delacroix par un escalier extérieur, est ainsi devenu un petit temple, définitivement voué à une des plus hautes gloires françaises.

Ce qu'il s'agirait de sauver, maintenant, c'est cet appartement : c'est la chambre où mourut le maître, ce 6 de la rue de Furstemberg ouvrant sur la jolie place tranquille et discrète que domine la puissante et rose carrure de l'ancienne abbaye dont ne restent que les bâtiments de l'abbé. Qui se croirait dans le Paris fiévreux de 1937 en arrivant à ce lieu resté si étonnamment « d'autrefois » ? Dans la cour, un escalier raide s'offre. Nous le montons et nous arrivons à ce logis qui n'est qu'une partie de celui habité par Delacroix, lequel possédait aussi le deuxième appartement donnant sur le même palier. Ce logis clair, repeint d'un écru rosé, où l'ancienne salle à manger est réservée pour les archives, bibliothèques, etc., nous accueille dès le vestibule par les lithographies du peintre et celles faites, d'après ses œuvres, par Mouilleron. On sait, par une visite que fit Burty, en 1861, rue de Furstemberg et dont il a écrit les détails, que les choses étaient arrangées ainsi. Et M. Joubin s'est efforcé de replacer certains tableaux à la place exacte qu'ils avaient occupée du vivant de Delacroix. A défaut de meubles et d'objets que l'on ne possède plus, ces précisions contribuent beaucoup à la résurrection du passé. Le visiteur pieux, en très peu d'instants, se sent envoûté par le charme des ombres, cette magie que l'on respire en ces demeures où des êtres puissants ont habité.

Je l'évoquais, tel que ses admirables lettres et son journal d'un frémissement si humain et les souvenirs de ses contemporains nous le suscitent. Je viens de relire le portrait « écrit » que sa célèbre et chère amie, George Sand, traça de lui dans *Histoire de ma vie.* Je le retrouve, ce portrait, à l'instant, dans ces *Morceaux choisis* que vient de publier ce grand « sandiste », M. Samuel Rocheblave, avec des notices et des documents chronologiques qui font de ce livre un trésor de renseignements pour les lecteurs et admirateurs de la dame de Nohant. L'appréciation, la compréhension qu'elle y exprime du génie de Delacroix sont du jugement le plus profond, à une époque où ce génie était souvent incompris et discuté. Et, en quelques mots, elle nous le fait voir « enjoué, charmant..., pâle, frêle, nerveux, et se plaignant de mille petits

maux obstinés à le tenir en haleine ; on s'étonne que cette délicate organisation ait pu produire avec une rapidité surprenante, à travers des contrariétés et des fatigues inouïes, des œuvres colossales. Et pourtant, elles sont là, et elles seront suivies, s'il plaît à Dieu, de beaucoup d'autres, car le maître est de ceux qui se développent jusqu'à la dernière heure et dont on croit en vain saisir le dernier mot à chaque nouveau prodige... » Il faudrait pouvoir citer toutes ces pages qui prouvent à la fois l'amitié et l'admiration que Sand avait pour Delacroix et la maîtrise de son discernement artistique.

Si je la cite en ces lignes qui relatent notre visite rue de Furstemberg, c'est qu'elle y est présente. Un très beau tableau que son ami peignit chez elle et pour elle, *l'Éducation de la Vierge*, est posé sur la cheminée du premier salon. Les deux modèles féminins en ont été une vieille servante de George Sand et sa filleule, et cette œuvre, d'une inspiration si simple et si douce et d'une si riche couleur, fut peinte pendant un séjour à Nohant..., et le coutil que Mme Sand gardait pour ses corsets en fournit la toile. N'est-ce pas un détail savoureux celui-là, donné par la dame elle-même en une très belle lettre que la vitrine du second salon compte parmi ses trésors ? Des ennuis d'argent la forçaient alors à vendre ce tableau et elle le cède à un de ses amis, M. Rodrigues, en des termes d'une chaude et simple délicatesse. Et voilà ce tableau revenu chez celui qui le peignit, toujours grâce à M. André Joubin.

Dans le même salon, un portrait, traité en noir et jaune, posé sur un chevalet, attire immédiatement le regard. C'est celui, — tête et buste, — d'une belle femme aux yeux voluptueux et à la peau dorée, Mme Simon. Il est exécuté d'une touche si favorable et si amoureuse que l'on pense à quelque velléité sentimentale éprouvée par l'artiste pour son beau et charnel modèle. (Ce portrait appartient à la vicomtesse de Noailles.) La coiffure volumineuse de cheveux et de coques ornementales, les larges épaules, le visage plein, les grands yeux, l'accord des boucles d'oreille, de la broche, de la chaîne d'ambre et d'or, avec l'écharpe d'un jaune lumineux qui éclaire le velouté sombre du corsage, tout inspire ici l'adjectif « opulent » s'adressant à la fois à la femme, à ses ajustements et au génie du peintre.

Dans ce même salon, entre les deux fenêtres, on voit un

grand et beau portrait de Charles Delacroix, frère d'Eugène, peint par Riesener, en brillant et coloré uniforme des hussards de la garde. Il a repris ici la place qu'il y avait toujours occupée ; et, lui faisant face, nous voyons, par Delacroix, celui de Guillemardet, fils de l'ambassadeur à Madrid, — et dont un portrait par Goya est au Louvre. Son visage fin, aquilin et jaune a le droit d'être ici, étant celui d'un des amis les plus intimes de Delacroix. Quatre aquarelles, de couleurs exquises, achèvent la décoration du salon : deux études de cavaliers persans, une étude représentant un lit à baldaquin et une esquisse de l'appartement du comte de Mornay. Je crois que Balzac dédia au comte de Mornay *la Fille aux yeux d'or*, un de ses récits les plus singuliers. On retrouve dans l'aquarelle de Delacroix des détails décrits par le romancier de l'ameublement de *la Fille aux yeux d'or.*

A gauche du salon de Delacroix est sa chambre, celle où mourut l'homme de génie qui laissa à la France des œuvres aussi considérables que celles des plus grands maîtres de tous les temps. Cette pièce est étroite, assez petite. Le portrait de Charles de Verninac, son neveu, y a retrouvé la place qu'il occupait au-dessus du lit de Delacroix. L'oncle avait fixé avec prédilection les traits et la fraîcheur vivante du beau neveu à la carnation transparente, à la bouche de fruit. D'autres toiles ornent les murs : une femme nue, étude d'atelier, Delacroix jeune, en noir Hamlet, par lui-même, Delacroix peignant dans l'abbaye de Valmont ; puis des lithographies originales et un admirable dessin : portrait de Bonington ; un autre dessin : portrait du général Delacroix, vieux frère, ne ressemblant plus au brillant capitaine. Enfin, un splendide et doux bouquet de fleurs, aquarelle rehaussée de pastel, s'épanouit en une diversité merveilleuse de formes et de nuances, groupant les corolles que le maître sans doute préférait et qu'il peignit avec le soin d'un botaniste et la patiente délectation d'un ami des jardins. Cette aquarelle appartint à Cézanne qui l'aimait tout particulièrement.

Dans le petit salon, nous remarquons le joli buste d'Henriette de Verninac, sœur de Delacroix, par Chinard, épreuve en terre cuite remplaçant le marbre, qui se trouvait en ce salon. Une lithographie de Letoula représentant Delacroix ; de belles épreuves de lithographies de Delacroix : *Tigre*, *Lion*. Le tigre

surtout est superbe, accordant l'ondulation de son échine à celle des monts lointains du paysage. On sait que Delacroix allait souvent travailler au Jardin des Plantes, d'après les fauves. Et Mme Léouzon Le Duc, qui visite avec nous cette demeure émouvante, nous dit que ses parents lui racontaient la complaisance de ces fauves. Les tigres connaissaient leur peintre, et, le voyant s'installer pour les étudier et portraiturer, ils prenaient pour lui de belles attitudes et, à la lettre, posaient. Si l'interprétation des grâces de ces félins n'est pas tout à fait véridique, tant pis ! Je veux y croire. Le génie a tous les prestiges, et certains pouvoirs sentimentaux de l'homme sur les animaux restent mystérieux. Et puis, ces tigres étaient peut-être des tigresses d'une coquetterie toute féminine, aussi voluptueuse que celle de Mme Simon...

Quelques précieuses reliques méritent en ces vitrines un examen minutieux : une des palettes, ponctuée encore de touches de couleurs fraîches comme des pétales ; un passeport, un diplôme, un faire-part, un fragment du *Journal* manuscrit, un livre ayant appartenu au peintre quand il était petit et dont il avait colorié les animaux ; tout le dossier des lettres de Delacroix à sa sœur, un fragment du *Journal* manuscrit, l'agenda pour une année du *Journal*..., et cette facture de Le Roy pour la toile et le châssis sur lesquels fut peinte *la Barque de Dante*..., et ce cahier de classe que l'élève couvrait de croquis à la plume, croquis parmi lesquels on trouve celui de Talleyrand ; enfin un « recueil constitué par Ph. Burty et M. Tourneux » renfermant des documents concernant Delacroix et ses amis, autographes divers et du prix le plus rare aux yeux de ceux qui aiment le passé. Ceux-là se sentent vivre d'une existence plus riche et plus intense lorsque, par le sortilège de tous ces sillages, ils prennent place à leur tour dans la barque noire, à côté de Virgile et de Dante, et abordent, à force de foi et de piété, aux rivages qu'habitent les grandes ombres. C'est pourquoi nous devons un grand respect et, si nous le pouvons, une aide efficace à ceux-là qui entretiennent la flamme, recueillent les vestiges, groupent les souvenirs, retrouvent les moindres traces des pas des anciens vivants, et s'efforcent de conserver tout ce qui environne une belle et haute mémoire.

Puissent lire ces lignes de riches fervents de l'art et des

artistes ! Ils seront peut-être heureux d'aider les *Amis de Delacroix* à conserver l'appartement où il vécut ses derniers jours, près de l'atelier désormais, lui, à l'abri des vicissitudes, où la présente exposition offre, auprès des œuvres « permanentes », un choix renouvelé et complet de dessins et aquarelles du Louvre présentant le plus vif intérêt. Là, depuis quelques années, viennent déjà en pèlerinage les admirateurs désireux d'y contempler ces œuvres dans le lieu où Delacroix rêva, imagina et conçut.

Les arbres du jardinet l'ont vu passer ou s'asseoir sous leurs branches, et les pigeons qui roucoulent sur ces toits descendent peut-être de ceux-là dont ses yeux de peintre, qui ne dédaignaient aucune irisation vivante, admirèrent le chatoiement...

CENT INCUNABLES DE LA COLLECTION D'ESTAMPES EDMOND DE ROTHSCHILD

Par les soins de M. André Blum, conservateur de la collection d'estampes Edmond de Rothschild au musée du Louvre, cent pièces viennent d'en être exposées pendant deux semaines au Jeu de Paume. « Ces pièces, nous dit M. André Blum, ont été choisies parmi les plus anciennes pour répondre au désir exprimé par le premier Congrès international de la gravure. Les conservateurs étrangers, les artistes et les éditeurs ont demandé au musée du Louvre de montrer, pour la période de ce Congrès, cent épreuves choisies parmi les incunables du célèbre cabinet formé par le baron de Rothschild. » Le mot incunable est employé non seulement pour les livres antérieurs à 1500, mais aussi pour les gravures de ces époques. L'exposition du Jeu de Paume divisait ses trésors en trois parties : gravures en relief, gravures en creux, et livres xylographiques.

Les gravures en relief se subdivisent en xylographies, et en gravures sur métal en relief, dites en manière criblée. Dans les premières, que de beautés d'une grandeur naïve et de couleurs restées vives, tels *la Mort de la Vierge*, ce puissant *Saint Christophe*, ces *Saint Emmeran et saint Alban*, vêtus de bure et de pourpre et dont l'un tient sur son bras une « tête de rechange » comme le fardeau le plus naturel ! La

Madone dans sa gloire offrant l'Enfant dans un cercle de rayons qui sont les pétales d'une fleur d'or dont elle est le centre vivant, est une des plus belles images. Mais je devrais citer toutes ces compositions d'une gaucherie admirable où transparaît l'âme de qui les conçut, encore toute nourrie de foi légendaire et de grâce robuste et primitive : la délicieuse *Sainte Anne* gardant les enfants nimbés assis dans les plis de son manteau mauve ; la *Nef de sainte Ursule*, si belle en ses rouges, ses verts et ses bruns ; le *Saint Corbinien*, si simple et si majestueux ; les valeureux *Saint Georges*, etc. Les gravures anonymes sur métal en relief, dites en manière criblée, sont très curieuses. *Le Calvaire ou la Bible mazarine* est une composition magnifique et sans doute la plus extraordinaire de cette série dont toutes les épreuves, — comme celles de l'exposition en son ensemble, — sont souvent uniques et, en tout cas, toujours de la qualité la plus rare, la plus belle. Mais cette *Annonciation*, mais cet *Enfant*, mais ce *Saint Jérôme* ne méritent-ils pas aussi notre prosternation ?

Les gravures en creux se divisent en trois sections, en trois écoles : allemande, flamande, italienne. Le maître des cartes à jouer, le maître de la Passion de Nuremberg, le maître aux cadres de fleurs, le maître aux banderoles, et ceux que désignent des lettres ou signes cabalistiques, charment notre imagination autant que notre esprit et nos yeux... Puisque nous contemplons en profane ces merveilles, osons dire nos préférences pour cette *Dame*, si vivante d'attitude et d'expression, pour ce *Saint Jean-Baptiste*, — du maître qui a pris son nom, — si étonnant avec son aspect rustique d'animal humain, au milieu de ses agneaux et de ses oiseaux ; ce *Samson* et cette *Fontaine de Jouvence* d'un pittoresque si amusant, à la fois lieu miraculeux et institut de beauté, — du maître aux banderoles. Et je m'arrête longuement devant l'*Homme sentant une fleur*. Inoubliable est ce profil voluptueux, ce nez épais flairant avec tant de délectation cette fleur qui, épanouie sur sa brindille nue, est peut-être celle du magnolier de printemps. Après cette suite de personnages de Bible ou de légende, c'est un homme vrai qui respire la suavité d'un moment vivant, et Martin Shongauer, avec son *Meunier*, son *Départ pour le mariage*, illustre les travaux et les fêtes de l'existence quotidienne.

L'école flamande est sans doute une des plus intéressantes, ici, par la minutie de son art, la perfection aiguë de ses détails, et une puissance d'exécution où s'affirme la liberté d'une maîtrise souveraine. Les maîtres de *la Mort de Marie* et des *Sujets de Boccace* nous offrent *Une bataille* où la multiplicité des personnages est étonnante, l'exécution de Brunehilde, reine des Francs, d'un réalisme violent. Le *Saint Michel* du maître F. V. B., en robe de moine, avec des ailes d'ange, un manteau ailé, combat un dragon qui est aussi un démon ; et le maître de Zwolle grave un combat avec un centaure d'une imagination robuste et mythologique. Mais il m'a semblé qu'en toutes ces admirables gravures, d'une adresse de facture si merveilleuse, la perfection de l'art remplaçait l'intensité expressive si remarquable dans celles de l'école allemande. Mais voici les délectables splendeurs de l'école italienne, des nielleurs du Quatrocento, puis des graveurs au burin se plaisant tour à tour à magnifier les saints et les madones ou à étudier les nobles bêtes : tel ce lion d'une vérité royale ou ce féroce combat d'animaux (milieu et fin du XVe siècle). Voici les mystères fascinants des *Sept planètes*, les *Triomphes de Pétrarque* (école florentine du XVe siècle), et ces superbes combats où Pollaiuolo fait lutter des hommes nus, où Mantegna fait magnifiquement batailler les dieux marins. Enfin, comme fermoirs de cette admirable couronne de chefs-d'œuvre, s'entr'ouvrent en une vitrine la première édition de *la Bible des pauvres*, texte latin et 48 planches rehaussées de couleur, et celle de l'*Apocalypse* xylographique.

On peut déjà comprendre par l'imparfaite énumération de ces raretés qui ne sont qu'une faible partie du don Rothschild, l'importance de ce don. C'est un inestimable trésor d'art que celui, nommé par ses familiers le « baron Edmond », a légué à la France. Et ceux qui l'ont connu et l'ont admiré, apprécié, aimé, évoquent en quittant ces salles cet homme aussi savant que charmant et bon, grand connaisseur et bienfaiteur des arts et dont la haute personnalité a laissé un rayonnement qui n'est pas près de disparaître. Je me plais à les revoir, lui et la baronne Edmond, femme supérieure par son intelligence et les dons de son cœur, de son esprit et de son caractère, soit en leur hôtel du faubourg Saint-Honoré, soit en leur résidence estivale de Boulogne. Grands amis de

mon père José-Maria de Heredia, tous deux avaient bien voulu reporter sur moi une part de cette amitié et de leurs souvenirs. Je les revois, en cette longue salle ornée de tableaux des plus grands maîtres, où ils aimaient à réunir leurs amis après le dîner, et où l'on regardait quelquefois des gravures et des livres rares. Je les revois, dans le beau jardin de Boulogne où, après le goûter sur la terrasse entre les roseraies et sous les beaux arbres, ils dirigeaient leurs visiteurs vers le jardin japonais dessiné avec un art exquis par leur artiste nippon et dont les petits érables rouges étaient une des parures. Car ils prenaient tous les tons de la rose et du corail, de la flamme et de la lumière, de la plume d'ibis et du fard automnal, ces petits arbres légers et délicats aux teintes ardentes. On devisait dans un kiosque tout azuré d'hortensias bleus, on repassait les petits ponts joujoux, enjambant des cours d'eau en miniature abrités par des cèdres nains. Et l'on revenait à la maison ; on emportait en dernière vision celle d'incomparables petits tableaux de Watteau où la couleur d'une étoffe s'appariait à la rose et vive mémoire d'un érable incarnat, et, des fleurs dans les mains, on disait au revoir. « Vous reviendrez voir les érables rouges », affirmait l'hôte avec une amicale malice... Ce dernier au revoir était pourtant un adieu.

Mais le double souvenir de ce couple, de cet aimable et courtois vieillard d'une si noble allure jusqu'à sa fin, de cette femme d'élite chez laquelle la fortune n'avait jamais altéré la simplicité parfaite du cœur, et dont la modestie était le seul faste, ce souvenir je le garde. Il est gravé en ma mémoire, non par le Maître de la passion ou le Maître aux banderoles ou le Maître au cadre de fleurs, mais par ce maître de la mélancolie et de la vie elle-même : celui du regret fidèle.

REGARD SUR LA VILLE INCONNUE

Un beau soir d'été au long crépuscule : je sors. Le quartier du Trocadéro où j'habite est transformé en terrasse de ville d'eaux. Partout des tables entourées de consommateurs, des parasols de toutes les couleurs abritant la kermesse. Des lanternes aux lueurs dansantes commencent à osciller sur la place, avant le définitif éclairage qui tout à l'heure

dominera, et la foule se dirige, comme un véritable fleuve, vers l'entrée de l'Exposition. Les deux ailes incurvées du nouveau palais semblent ouvertes pour laisser passer ce peuple qui grossit d'instant en instant. Dans le soir bleu, intense et chaud, se dressent, à droite sur le ciel, les colossales statues du pavillon des Soviets, la façade élégante du pavillon roumain, à gauche, les lignes hautes, pures et cannelées de lumières du pavillon allemand. De l'entrée jusqu'au pont d'Iéna une double rangée des drapeaux de toutes les nations livrent au vent la souple allégorie de leurs couleurs et de leurs dessins. Les fontaines du Trocadéro subitement se révèlent en un fluide et foudroyant étincellement diamanté d'un blanc de fête, cristallin, fusant en jets incurvés, en plumages, en ailes d'eau, en panaches étincelants. Nous descendons une des pentes et leurs marches qui, partant de la terrasse, conduisent dans les jardins ; nous nous rapprochons de la féerie de l'eau, fascinatrice en ses forces, ses élans, à la fois maîtrisés et débordants, sources puissantes et délicieuses de clartés qui désaltèrent...

Mais d'étranges arbres fluides, bleus et roses, s'élèvent tout à coup de la Seine sombre, nous appellent sur le pont d'Iéna pour les admirer de plus près, ainsi que le jeu de leurs reflets dans le courant noir. De chaque côté du pont, et semblant monter vers le ciel, les hautes fontaines bleuâtres, puis orangées, puis enflammées, puis vertes ou mauves, prodiguent leurs transformations, semblent ouvrir l'orée d'une forêt magique. Les contours nouveaux de toits, de tours, de dômes, de colonnes surgissent peu à peu, en s'illuminant, nous découvrent une cité inconnue qui n'est plus Paris. Des vedettes glissent sur le fleuve où se mirent des feux blancs de pierreries se jouant sur un écrin ténébreux. Mais les hautes fontaines s'apaisent et avant de s'éteindre et de se taire apparaissent un instant, fantomatiques, spectrales, puis s'évanouissent... La Tour Eiffel qui s'effaçait, se fondait dans la nuit, et que l'on oubliait de contempler, tout aux attraits des eaux merveilleuses, éclate brusquement, s'impose, fardée d'un rouge diabolique de haut sucre d'orge un peu sucé en pointe par Satan. Elle se dresse orgueilleuse, dominatrice. Des projecteurs balaient le ciel. De violentes électricités forcent par leurs évidences les charmes

nocturnes et les épanouissements de lueurs aquatiques à s'anéantir. La foule reflue vers la montée et vers les portes que ponctue assez laidement la colonne de la Paix. Le retour est beaucoup moins beau que l'entrée et cette descente vers l'espace, la vaste étendue où se devinaient à peine au delà du Champ de Mars les monuments illustres, la descente entre les pavillons des contrées étrangères et ces drapeaux flottant au vent de France, vision imposante de grandeur et de majesté.

Un autre soir : celui du quatorze juillet. Foule de plus en plus intense. On a peine à pénétrer sur la terrasse du Trocadéro. Pas d'éclairages, pour ménager l'effet des feux d'artifice et leurs éclatements multicolores dans la nuit. Seule, la base de la Tour, ponctuée de lignes bleuâtres, et son faîte faiblement souligné de jaune s'aperçoivent dans cette ombre et sous les fumées. De chaque côté de ce signe presque irréel, les fusées, les bouquets, les soleils montent, s'effeuillent, se disjoignent, s'éparpillent, s'émiettent en étincelles. Parfois la nuit semble pour se « faire une beauté » les avoir secouées de sa houppe lumineuse en atomes de poudroiements ; parfois un jongleur invisible lance, reprend, rejette, rattrape et relance encore des balles d'or et de rose, d'émeraude et de saphir ; de grands jets éblouissants traversent l'horizon en étoiles filantes, en météores, cependant que s'étale et se délie quelque gerbe insaisissable ou quelque éventail de fantasmagorie. Les enfants grimpés sur les épaules paternelles s'exclament. Les groupes se disloquent. Les familles séparées s'appellent et se cherchent dans cette agglomération humaine. Le feu d'artifice est fini ; les projecteurs achèvent de balayer le nuage mouvant de leur fumée et la Tour s'allume de toute une armature diamantée la dessinant sur la nuit comme un chiffre mystérieux, comme le bizarre point d'exclamation suivant pour ces jours d'été le nom de Paris !

Dans ce vrai Paris revenons.

L'atmosphère grouillante de jugement dernier où s'agitait confusément une masse obscure d'humanité s'allège. La sortie de l'Exposition est brillamment et durement illuminée. Ce soir, les beaux drapeaux sont réunis autour de la colonne de la Paix et ondoient dans un vent chaud sous la surveillance de la lune qui s'est levée, couleur d'ambre, et reprend peu à peu possession du ciel citadin... Cependant, les flons-flons des

bals s'entrecroisent dans l'air, tour à tour étouffés ou criards, sonores ou lointains. L'Arc de Triomphe est glorieux de splendeur blanche ; les Champs Élysées, où fulminent mille lueurs bleues et rouges, charrient des milliers d'êtres vers la place de la Concorde. Cette place sans rivale, ce joyau de Paris, est fermée devant les Tuileries par une admirable muraille, qui semble vivante, de drapeaux gigantesquement tricolores ; elle est fêtée par tous les bouquets fériques des fontaines, encadrée par les palais sans pareils illuminés, comme des femmes au bal sont parées de leurs plus beaux diamants, et gardée par l'obélisque translucide, étincelant, qui, dressant vers le ciel un doigt de lumière, semble dire à tous ces grands enfants imprudents que sont les hommes : « Et, surtout ! soyez sages ! »

MIA SLAVENSKA

Mlle Mia Slavenska n'est certes pas inconnue à Paris, car elle a dansé avec succès à l'Opéra, avec Serge Lifar, dans *David triomphant*. Mais le « gala de danse » qu'elle nous a offert, en compagnie du danseur Anton Vuyanitch, nous a donné une occasion d'apprécier son talent en toutes ses diversités et en tous ses mérites de grâce, de jeunesse et de science terpsichorienne.

Elle a vingt ans ; elle est fort belle, ce qui augmente ses prestiges. Sa notice biographique nous dit qu'à cinq ans elle était déjà danseuse dans le corps de ballet de l'Opéra de Zagreb, à sept ans premier sujet ; à douze ans, elle donne à Belgrade son premier récital. La voici danseuse étoile, et bientôt chorégraphe, inventant des danses, réglant des ballets, dessinant les costumes ; et, après des études à Paris, des tournées en Europe centrale, un premier prix de danse aux Olympiades de Berlin, la voici charmant Paris par l'éclat de sa personnalité, la nouveauté de son talent, le feu de sa jeunesse et l'ardeur de sa chevelure d'or et de ses pas infatigables.

Nous la voyons apparaître, toute en noir, tutu long de tulle obscur et transparent, maillot sombre, dans l'enchantement d'un projecteur rose où, tour à tour, seule ou avec Anton Vuyanitch, également tout en noir, elle et lui dansent une suite de pas classiques sur des valses, études et nocturnes

de Chopin. La carnation nacrée de Mia Slavenska émerge en fleur féminine du corselet de velours sombre, des longs gants de ténèbres. Elle exécute, avec une virtuosité qu'égalent le naturel, la facilité de l'exécution, les pas les plus difficiles, les effets de pointes les plus soutenus. Elle est incomparable en des arabesques et des tournoiements où se révèlent toute sa puissance rythmique et toute sa juvénile agilité. La deuxième partie du programme nous montre Anton Vuyanitch, qui est un charmant, élégant, svelte et nerveux danseur, dans un *Capriccio* de Scarlatti, où il révèle beaucoup d'originalité et de fantaisie ; et, après des numéros plutôt d'attitudes que de danses, nous revoyons Mia Slavenska dans une frénétique et fort belle danse de *Salomé*, où elle fit preuve d'une expressive véhémence dramatique. Elle obtint un succès inouï dans *Mouvement perpétuel*, où elle est une poupée mécanique virevoltante, d'une maëstria incroyable. Enfin, le triomphe de ces deux danseurs fut la suite balkanique de danses populaires en costumes charmants de bariolages rustiques, — musique de Taïtchevitch, — d'une couleur si vive et si brillante. Là, tous leurs dons de jeunesse, de joie, de bonheur de la danse se sont épanouis avec une gaieté, une désinvolture, une liberté, une franchise éclatantes. Mia Slavenska, dans cette brève petite danse, *Jeune fille croate*, a été exquise. Et la danse de fiançailles, qu'elle et Vuyanitch ont dû bisser pour répondre à l'enthousiasme, fut un moment adorable de naïveté rustique, d'entrain nuptial, et aussi de protocole rythmique que l'on sent venir du fond des âges. Quels costumes ravissants, blancs, noirs et or, et que sont belles et charmantes ces danses significatives de telle ou telle contrée, transmises d'âge en âge par une tradition exacte, fleurs animées d'un climat et d'une race ! Et lorsqu'elles sont dansées par de belles artistes, quelle expression et quelle saveur elles empruntent à la personnalité de la danseuse ! C'est ce qu'avait si bien compris et su réaliser la grande et inoubliable Argentina.

GÉRARD D'HOUVILLE.

LA SÉCHERESSE AU MAROC

Venue au Maroc pour y faire une enquête générale, lorsque je demande à la Résidence l'autorisation de visiter les derniers territoires soumis, on m'objecte tout de suite :

— Mais vous ne savez donc pas que c'est la famine là-bas ?

— Alors, ces bruits qui courent sont fondés ? Oh! rassurez-vous, je ne serai pas une bouche de plus à nourrir, j'emporterai ma pitance, mais, plus que jamais, je veux y aller.

Et je bourre ma valise de conserves et provisions.

Les peuplades voisines du Sahara ont, pour leur malheur, la pénible habitude de la misère et je me rappelle que déjà, l'an passé, les troupeaux se mouraient aussi bien dans le Sud algérien que dans le Sud tunisien ; mais on me dit, qu'ici, les plus vieux n'ont pas souvenance d'une sécheresse comparable à celle de 1937. C'est le fléau le plus grave qu'ait enregistré le Protectorat depuis ses débuts, et, surcroît de malchance, voilà qu'en avril dernier, un sirocco brûlant, exceptionnel au printemps, vint encore aggraver la situation, anéantissant des promesses de fruits : c'est par brouettées qu'on ramassa sous les orangers les naissants espoirs de l'hiver prochain.

LES CAUSES

A Marrakech je trouve une ville surpeuplée.

Depuis des mois, de lamentables cortèges sillonnent les pistes brûlantes. Ce sont des femmes aux voiles bleus, chargées d'enfants squelettiques, des vieillards épuisés, des bêtes étiques, reliquat des troupeaux, les petits ânes gris, habituels compagnons d'infortune, portant les humbles trésors de ces

malheureux : tentes, tapis, théières, plateaux de cuivre, écuelles. Ils viennent du Sud grillé, se dirigeant sur des régions plus prospères. On a établi sur leur chemin des camps de ravitaillement, barrages destinés à arrêter ce flot envahissant, mais cependant beaucoup ont émigré ici, rêvant d'y trouver du travail.

La place Djemaa el F'na n'est-elle pas unique au monde ? Nulle autre ne réunit pareil nombre d'attractions. Ici, les conteurs les plus réputés savent tenir en haleine un auditoire frémissant, les serpents les mieux dressés dorment dans les sacs des charmeurs, et quelle variété de baladins, sorciers et marabouts guérisseurs, sans compter les troublants éphèbes chleus qui tournoient, éperdus, dans leurs longues robes de thuriféraires à ceintures rouges.

Ce sont des spectacles merveilleux pour ces paysans venus de bleds reculés. Ils oublient leur misère, les troupeaux décimés, les récoltes brûlées, et, confiants dans la protection d'Allah, jouissent des plaisirs de la capitale voluptueuse et dépravée : *Carpe diem*, diraient-ils, s'ils parlaient latin.

Ouvrir les yeux suffit pour comprendre l'origine de la disette : un des charmes de Marrakech était le splendide décor de l'Atlas neigeux sur lequel s'estompait la glorieuse Koutoubia. Hélas ! cette blancheur s'en est allée, emportant avec elle les illusions de ceux qui la croyaient éternelle.

Si la neige tombe sur l'Atlas, les rivières soudainement roulent des flots impétueux, atteignant jusqu'à deux mètres de hauteur ; ces crues sont indispensables à la fertilité du pays : or, il n'y eut en 1936 qu'une seule chute de neige que le soleil a depuis longtemps fondue.

J'ai eu l'occasion de voir le tableau des crues des trois dernières années pour l'Oued Ziz et son affluent, le Ghéris, les deux baignant le Tafilalet. Elles furent en 1934, année normale, de trente-trois jours pour l'Oued Ziz et de dix-sept pour le Ghéris, en 1935 trois jours et neuf jours, en 1936, trois jours et un jour. En conséquence, les sources et les *ouadi* sont en partie taris et les terrains éloignés de leur voisinage ont été trop secs pour être ensemencés, certains même depuis deux ans.

Les cultivateurs ont fini de manger leurs graines de semence

et, faute d'herbe, laissaient aller leurs moutons au prix dérisoire de vingt-cinq francs en avril, sept et huit francs un mois plus tard.

Tel est le drame qui se joue sur les deux tiers de la superficie du Maroc, atteignant au moins la moitié de la population.

Dans le nord, l'infime récolte de 1936 n'a pas permis de faire la soudure avec la suivante et l'exode des affamés descendit sur les grandes villes où ils furent secourus. Ces miséreux, à présent rentrés chez eux, ont le bonheur de couper une belle moisson. Restent le Sous, quelques régions voisines de Marrakech et l'Anti-Atlas.

Je vais d'abord voir le Sous. M'y étant rendue par l'impressionnant Tizi n'Test aux dix-huit cents virages, je m'étais arrêtée à Talaat n'Yacoub, à quatorze cents mètres, au pays Goundafa. Enfin, c'est un plaisir de contempler un vallon fertile, adorable, comme il en subsiste heureusement quelques-uns, malgré la tragédie de l'heure. Le N'Fis cristallin serpente au milieu des lauriers roses, cytises, lavandes, et, des coteaux, dégringolent des ruisseaux emplis de cresson. Cette fraîcheur a permis le développement d'arbres magnifiques dont les oliviers et noyers sont les souverains, régnant sur un peuple d'amandiers, figuiers, orangers et citronniers festonnés de pampres. Par ci par là éclate la note lumineuse de l'orge verte où, le soir, chantent les grillons, tandis que les grenouilles de l'oued, choristes infatigables, vocalisent tout le jour.

Contrairement à ce pays béni, le Sous, où je descends ensuite, est, comme tout le Sud, cruellement éprouvé certes, mais il connaît au moins l'espoir, ayant le privilège d'une nappe d'eau à dix mètres de profondeur. Les résultats obtenus par les colons qui ont foré des puits sont encourageants, ainsi que j'ai pu le constater par les nombreux cageots de tomates et haricots qu'a chargés mon autocar sur la route de Taroudant à Agadir ; si le présent est affligeant, cela permet d'envisager un avenir meilleur.

Aux environs de Marrakech, la plaine est d'une désolante aridité ; de grands espaces sont en jachère, ou bien leurs épis courts et clairsemés ne formeront que de pauvres bouquets ramassés pieusement, tels des fleurs rares ; mais j'ai vu plus haut, au pays Ourika, les bords de l'oued couverts de blés

géants montrant une fois de plus la fertilité du sol, dès qu'on peut l'irriguer.

Pour se rendre de Marrakech dans les délicieuses vallées de l'Anti-Atlas, il faut escalader les deux mille soixante mètres du Tichka par une route splendide taillée dans un roc rouge. Elle s'élève graduellement, découvrant à chaque lacet un horizon plus vaste. Nous sommes dans le brouillard, car l'Atlas a ses vapeurs comme les Alpes ses sœurs; cela m'explique la plantureuse végétation qui nous entoure à la montée. On traverse de charmants villages berbères aux maisons frangées de chaume à l'ombre de noyers touffus. C'est l'oued Toslita qui arrose cette riante vallée dont tout creux abrité se tapisse de cultures. Un défilé sauvage mène au col ouaté de brume, lieu sinistre, mais belvédère admirable sur les lointains sommets.

Le versant sud se présente tout opposé : dans une lande aride sont épars de très vieux conifères, — genévriers sans doute, — aux troncs noueux tordus par la bise. Le brouillard s'est évanoui, remplacé par le vent du nord qui mugit, vous déchire les oreilles et vous emplit les yeux de sable. Il a plu sur les crêtes ; ce vent en est la réplique, mais l'eau ne tombera pas : elle ne tombe jamais de ce côté.

Au delà de la prestigieuse Kasbah de Ouarzazat, ainsi qu'un rosaire, s'égrènent, sur le Dadès, des palmeraies semées de curieux châteaux berbères. Avant notre arrivée, les familles qui les occupaient étaient sans cesse en guerre, et l'un des rôles de nos officiers des Affaires indigènes est celui de médiateur entre ces voisins déchaînés au sujet d'une touffe d'orge ou d'un régime de dattes, certains arbres appartenant à plusieurs propriétaires. A mon passage, fonctionnait un de ces tribunaux, où un jeune capitaine siégeait, gravement assis entre le Caïd et le Cadi, jouant les « chats fourrés » de nos villes.

Et puis voilà Tinerhir, une des oasis les plus réputées du sud, dont la haute Kasbah se profile sur l'Atlas vaporeux.

Favorisé d'Allah, le Todra court rapide, permettant aux femmes leur occupation préférée qui consiste à laver dans l'oued ; mais, différentes de nos lavandières, elles entrent dans l'eau et piétinent leur lessive, se livrant en cadence à des gambades joyeuses, méthode propice au linge qui, savonné

seulement de terre et non de savon, sort de leurs pieds intact et blanc, tandis que cette gymnastique garde à ces dames leur souplesse.

Cette surprenante quantité d'eau produit une verdure savoureuse, champs bien cultivés, jardins riches en fruits, peuplés d'oiseaux, contrastant avec les coins désolés que j'ai vus.

La palmeraie abrite des ksours pittoresques, forteresses d'argile, n'ayant pas la solidité des burgs moyenâgeux qu'elles reflètent. J'en visite plusieurs, de modèles semblables. C'est d'abord, au rez-de-chaussée, la fosse à fumier ; à l'entresol, l'étable contenant une vache, un mouton noir, des poules ; à l'étage suivant, la meule à moudre le grain et la cuisine qui n'a comme cheminée qu'un trou au plafond. En continuant à gravir des marches démesurées, on arrive à la salle d'honneur ornée du matériel pour le thé et de la jolie lanterne en fer ajouré, populaire en tout le Maroc ; enfin, le haut de ce donjon aboutit à une terrasse où s'ébattent marmots et lapins et où s'écoule la vie familiale.

Dans une de ces demeures, une femme affolée par ma vue vocifère en son émoi des paroles qu'on me traduit :

— Partez, partez vite, je ne vous connais pas, qui êtes-vous ?

Elle est charmante, parée d'un collier que nombre d'élégantes lui envieraient ; il est fait d'énormes boules d'ambre grosses comme des noix, séparées par de longues turquoises et des grains de corail. Sa tête, couverte d'un mouchoir rouge, est ceinte d'un bandeau de pièces d'argent noué d'une longue tresse noire. Le Moghazeni qui m'accompagne la rassure, lui dit que je la trouve jolie et..., fille d'Ève, cette flatterie l'apaise, éclairant sa face brune d'un sourire.

« Eh ! me direz-vous, c'est de disette qu'il s'agit et non d'opulence ! » C'est juste, mais j'ai vu tant d'*ouadi* au lit craquelé, ne roulant que poussière, qu'une eau limpide entre des berges fleuries me paraît une féerie ravissante à évoquer et je n'ai pu résister au plaisir de raconter ces lieux que le bonheur habite.

Avec le Tafilalet, nous retrouvons la détresse qui nous occupe. Erfoud et Rissani étaient pourtant des régions prospères, ceci, parce que, de longue date, les Sultans avaient

coutume de reléguer en ce sud lointain leur encombrante postérité, — le harem de Moulay Ismaïl à lui seul compte jusqu'à huit mille femmes. — Pour avoir la paix, on comblait ces princes d'argent et ils créèrent, en leurs domaines, de somptueuses demeures et de magnifiques palmeraies ; celle de Rissani s'étend sur vingt kilomètres.

Tour à tour les combats du Tafilalet et l'actuelle sécheresse ont désolé cette belle contrée ; c'est navrant de voir aujourd'hui brisés les motifs délicats de ces intérieurs raffinés et les dattiers jaunis se mourant de soif.

LES REMÈDES

Voyons à présent les remèdes envisagés et les mesures déjà prises. Des travaux hydrauliques sont en cours, afin de capter l'eau des crues ; mais, ces barrages se chiffrant par millions, il est fait des essais préalables et, avant tout, on pare au plus pressé : nourrir ces malheureux qui, en dehors de ce qu'on leur donne, n'ont rien à espérer que les figues et les dattes, avant la récolte de 1938 subordonnée elle-même à la pluie qui tombera.

Dans les pays récemment aménagés, les officiers des Affaires indigènes remplacent les pouvoirs civils : ce sont eux qui prirent les premières dispositions pour rassasier cette horde famélique abattue sur leurs postes. Le général Noguès, autrefois directeur de ce corps admirable, plus capable donc que tout autre, dirigea l'organisation des secours.

Au début, on distribuait tous les cinq jours de l'orge et du riz, moins coûteux, venu d'Indochine ; mais ces grands enfants que sont les indigènes, avides autant qu'insouciants, dévoraient leur provision le premier jour, quitte à en être malades et à défaillir les suivants. Alors, on changea de méthode et dans les quatre-vingts postes de ravitaillement fonctionnant à l'heure actuelle, il est fait deux distributions journalières de soupe au riz, semoule et pommes de terre, opérations surveillées par l'officier de service. Parfois on achète et abat un troupeau destiné à périr de faim et c'est jour de bombance pour ces pauvres gens.

A Meknès, au centre d'hébergement de Bab Berdaine que j'ai visité, le pointage des cartes de soupe fonctionnait paral-

lèlement avec celui des cartes d'épouillage, amenant, grâce à cette précaution, un état sanitaire excellent. Peu à peu, chaque dispensaire ou hôpital est muni de ces appareils de désinfection perfectionnés; les poux, ces dangereux parasites, étant, ainsi que vous le savez, les agents transmetteurs du typhus, il importe d'en débarrasser les indigènes.

Ce qui m'a remplie d'admiration, c'est la touchante sollicitude des officiers pour ces infortunés dont ils s'occupent avec une charité tout évangélique. Il est vrai d'ailleurs qu'ils font pitié ; j'ai compris ici la justesse de l'expression « n'avoir que la peau sur les os » en voyant sur leur natte, anéantis de faiblesse, des enfants d'une maigreur que je croyais impossible.

Successivement, en mai, vinrent dans le Tafilalet le général François, inspectant les troupes, puis le Résident, afin de voir par lui-même les sinistrés et leurs régions dévastées. Ma bonne étoile, un matin que l'autocar m'emportait, me mit sur le passage de l'un d'eux.

A ma grande surprise, en longues processions, de tous les points de la vallée débouchait une foule nombreuse, étendards déployés, en habits de fête, les brillants costumes des belles Juives voisinant avec les sévères draperies bleues des femmes berbères. Cette diversité de religions excluant toute idée de pèlerinage, j'étais fort intriguée quand nous arrivâmes à une réunion de notables des divers ksours. En une fastueuse mise en scène ils avaient étalé leurs beaux tapis sur les bords de la route, disposé des samovars, théières, plateaux, et, debout, aux aguets, surveillant l'horizon, les vieux partisans aux barbes neigeuses attendaient. Auprès d'eux, j'aperçus des officiers d'Erfoud, personnages officiels qui allaient satisfaire ma curiosité.

— Pourriez-vous, capitaine, m'expliquer la raison de cet imposant rassemblement ?

— Avec d'autant plus de plaisir, madame, que cette manifestation est une marque de sympathie des populations du Ziz envers la France. Elles ont voulu rendre hommage au grand Chef français, qui passe, en remerciement de l'aide apportée à leur misère, et lui ont préparé cette réception, signe de bon accueil en leur vallée.

Ainsi, la reconnaissance ne serait pas un vain mot ?

Le général Noguès estime que cent vingt millions sont nécessaires à l'entretien des populations et à l'achat des semences d'automne, somme que le budget du Maroc est incapable de fournir seul. Déjà, en un élan de bienfaisante solidarité, les Français du protectorat ont donné généreusement, — les ouvriers d'une usine de Casablanca ont même travaillé le jour de l'Ascension, affectant ce salaire aux miséreux, — mais ce magnifique effort demeure insuffisant ; à présent, la métropole doit venir au secours de ses protégés d'outre-mer, son devoir s'unissant à son intérêt d'empêcher ses sujets de mourir.

Lors des débordements du Midi, combien de Marocains ont apporté leur obole à nos paysans ruinés : ne serait-ce pas le cas d'intervertir les rôles comme le sont les situations et que l'argent français atténue les effets de la sécheresse de la colonie, ainsi que le leur est venu parer aux dégâts de nos inondations ?

L'année 1937 est celle des noces d'argent de la France et du Maroc. Hélas ! quand la joie devrait seule éclater en cet anniversaire, nos amis souffrent et meurent, touchés par une affreuse calamité. Il faudrait, à cette occasion, leur faire sentir la solidité de notre appui et que cette épreuve dont nous prenons notre part achève de nous gagner les cœurs hésitants.

M. de Lyée de Belleau.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LE CARDINAL PACELLI EN FRANCE

« C'est dans un sentiment de spéciale reconnaissance envers la thaumaturge de Lisieux que le Souverain Pontife Pie XI, ne pouvant venir lui-même comme il l'aurait désiré, a voulu se rendre pourtant à ces journées de fêtes en la personne d'un grand ambassadeur extraordinaire, l'envoyé de son cœur, ému d'une indicible gratitude. » Ainsi s'exprimait, dans un discours vibrant d'émotion et riche de substance, le cardinal Pacelli, secrétaire d'État, légat du Saint-Siège pour la consécration de la basilique de Sainte-Thérèse à Lisieux. Qu'à notre dure époque de conflits sociaux et internationaux, de violences et de haines, une humble fille de France, qui vécut cachée dans l'ombre du cloître et dont toute la science ne fut qu'amour de Dieu et des âmes, soit élevée sur les autels, et qu'en son nom les masses s'émeuvent et accourent à Lisieux où se pressaient plus de 200 000 personnes dans un élan de tendre vénération, c'est, dans l'ordre spirituel, un fait de si haute portée et de si puissante signification qu'il prend une valeur politique, au sens le plus large et le plus élevé de ce mot. De même, le voyage en France et le séjour à Paris, en qualité de légat, du personnage qui jouit au plus haut degré de la confiance de Pie XI, puisqu'il est, avec le titre de secrétaire d'État, son Premier ministre, ne pouvait manquer, quelque limité et spécial qu'en fût l'objet, de prendre, en ce moment surtout, un aspect politique.

Le cardinal Pacelli avait déjà rempli à Lourdes une mission de même nature et il y avait reçu les honneurs et les déférentes attentions auxquels le protocole et la courtoisie traditionnelle en France lui donnaient droit. Cette fois, c'est à Paris qu'il a séjourné en un temps où la presse de certains pays représente la France comme à demi bolchévisée, la capitale comme le théâtre de troubles fréquents, le

gouvernement de la République comme révolutionnaire et obéissant aux ordres de Moscou. Il y a reçu l'accueil non seulement le plus correct, mais le plus empressé et le plus déférent ; pas une ombre au tableau, pas le moindre incident regrettable dans la rue : partout des foules respectueuses, souvent enthousiastes. On a le droit d'y voir un signe des temps. Le vieil anticléricalisme officiel, tel qu'il sévissait avant la guerre, a vécu, et le ministère du front populaire lui-même a délibérément refusé de s'y laisser entraîner.

Il faudrait de longues pages pour en expliquer les raisons. Indiquons-en seulement quelques-unes : la séparation de l'Église et de l'État ; la guerre et l'héroïsme des prêtres et religieux « sac au dos » ; les efforts heureux d'une part du haut clergé et de catholiques illustres et, d'autre part, de certains hommes d'État tels qu'Aristide Briand préoccupés de paix intérieure et extérieure comme aussi du rayonnement supranational de la France, pour séparer la religion de la politique ; le retentissement des doctrines sociales de l'Église enseignées avec une nouvelle énergie par Pie XI et pratiquées par un épiscopat de haute valeur et un clergé de plus en plus éclairé et sagement zélé. Certes, nous ne voulons pas dire que la religion n'ait plus d'ennemis ; au contraire, ceux d'aujourd'hui sont peut-être plus redoutables que ceux de la fin du XIXe siècle : l'agnosticisme agressif de certains intellectuels, le paganisme des masses élevées dans l'ignorance de toute religion et la haine de tout ce qui s'y rattache, préparent, comme l'a justement dit le cardinal Pacelli, un redoutable assaut contre toutes les formes du christianisme et même contre toutes les religions considérées comme « l'opium du peuple », selon la formule du communisme russe. La lutte est déchaînée et atteint le paroxysme de la violence dans le Reich hitlérien. Mais, en France, des forces jeunes se lèvent qui seront assez fortes soit pour prévenir le conflit, soit pour en sortir victorieuses. Le syndicalisme chrétien, qui fêtait dernièrement son cinquantième anniversaire, compte un demi-million d'adhérents résolus ; la jeunesse ouvrière catholique (J. O. C.), qui a célébré ces jours derniers sa dixième année, en présence de quatre cardinaux et la plupart des évêques français, réunissait 80 000 adhérents au Parc des Princes. C'est la vision de ces forces d'avenir autant que l'enthousiasme des foules de Lisieux et que les attentions du gouvernement qui ont réjoui l'âme ardente du secrétaire d'État et consolé le cœur de l'héroïque vieillard qui défend avec une si belle énergie, contre tous les sophismes et les erreurs, les droits de Dieu et les enseignements de l'Église : point

fixe, phare lumineux pour « les pauvres brebis qui s'en vont errantes et perdues dans les chemins de l'erreur, de la haine et de la mort ».

A la basilique de Lisieux comme à Notre-Dame de Paris, le légat évoqua en termes émouvants tout ce que la patrie de saint Louis, de Jeanne d'Arc et de sainte Thérèse a fait à travers quatorze siècles d'histoire et ce qu'elle continue de faire pour le rayonnement du catholicisme. « Inutile d'invoquer je ne sais quel fatalisme ou quel déterminisme racial. A la France d'aujourd'hui qui l'interroge, la France d'autrefois va répondre en donnant à cette hérédité son vrai nom : la vocation. Le passage de la France dans le monde à travers les siècles est une vivante illustration de cette grande loi de l'histoire, de la mystérieuse et pourtant évidente corrélation entre l'accomplissement du devoir naturel et celui de la mission surnaturelle d'un peuple. » Le légat rappela les trois encycliques lancées par le Pape, il y a quelques semaines, et dont nous avons souligné l'importance. « Les persécutions infligées à ses fils sont particulièrement lourdes au cœur du pontife actuel ; elles lui ont arraché plusieurs fois déjà, soit des plaintes déchirantes, soit des protestations solennelles. Mais ni la violence révolutionnaire des masses aveuglées par de faux prophètes, ni les sophismes de docteurs d'impiété, de ceux qui voudraient déchristianiser la vie publique, n'ont pu vaincre la résistance, n'ont pu enchaîner la parole et le blâme de ce vieillard intrépide. »

A Notre-Dame, le légat rappela avec insistance les enseignements sociaux des Papes ; la loi d'amour fait aux gouvernants un devoir d'apporter « une solution juste et chrétienne à la question capitale du prolétariat ». Mais il convient de veiller : « Le temps n'est plus des indulgentes illusions, des jugements édulcorés qui ne voulaient voir dans les audaces de la pensée, dans les aberrations du sens moral, qu'un inoffensif dilettantisme. » Le cardinal Pacelli s'adresse, pour réveiller leur indifférence, à ceux qui, « régulièrement et correctement assis au pied de la chaire, entendent passivement la lecture des encycliques, s'en retournent chez eux continuer tranquillement leur habituel train de vie sans avoir rien compris ni du danger commun ni de leur devoir en face de ce danger ». Et il exhorte aussi à veiller sur eux-mêmes « ces esprits ardents, ces cœurs généreux et sincères, mais dont le zèle ne s'éclaire pas aux lumières de la prudence et de la sagesse chrétiennes. Dans l'impétueuse fougue de leurs préoccupations sociales, ils risquent de méconnaître les frontières au delà desquelles la vérité cède à

l'erreur, le zèle devient fanatisme et la réforme opportune passe à la révolution. » Quant à l'Église, lorsqu' « elle élève la voix sur les grandes questions du jour, sur les problèmes sociaux, faisant la part du vrai et du faux, du licite et de l'illicite, elle n'entend favoriser ni combattre aucun camp ou parti politique, elle n'a rien d'autre en vue que la liberté et la dignité des enfants de Dieu ».

Le voyage du secrétaire d'État de Pie XI en France et le langage qu'il y a tenu constituent une solennelle manifestation de l'indépendance du Saint-Siège en face de tous les pouvoirs humains, quels qu'ils soient. Il eût été surprenant qu'elle ne trouvât pas des censeurs acharnés parmi ceux qui ont entrepris de « synchroniser » les Églises et qui mènent contre l'indépendance des religions une lutte hypocrite et brutale. Le luthéranisme n'est pas plus ménagé que le catholicisme et, pour la première fois peut-être, les deux confessions, séparées au XVIe siècle par la révolution protestante, se trouvent rapprochées par une commune persécution. Le pasteur Niemœller va être ces jours-ci jugé par un tribunal d'exception pour crime contre l'État. Le pasteur Hildebrandt a été arrêté le 18 juillet par la Gestapo. Les prisons regorgent de prêtres catholiques. Le langage des journaux hitlériens contre le Pape dépasse toutes les bornes de la violence, surtout depuis que Pie XI, recevant des pèlerins de Chicago, les a félicités d'avoir, en la personne du cardinal Mundelein, un pasteur « magnifique, si courageux dans la défense des droits de Dieu et de l'Église pour le salut des âmes ». On n'a pas oublié que l'archevêque de Chicago a, il y a quelques semaines, jugé la politique de l'hitlérisme à l'égard des catholiques avec une juste sévérité qui mortifia d'autant plus les dirigeants du Reich que le cardinal Mundelein est d'origine allemande. L'ambassadeur auprès du Saint-Siège reçut l'ordre de porter au Vatican une protestation contre le langage du cardinal, accusé d'avoir tenu des propos offensants pour le chef de l'État allemand. Et voici que maintenant le Pape adresse des éloges publics au cardinal. La presse officielle est déchaînée. Le Reich, dit-elle, n'est pas disposé à accepter sans réagir une « provocation aussi brutale ». On se demande si le gouvernement de Berlin ne prendra pas prétexte de cet incident, où, selon lui, le Pape aurait été provocateur, pour rompre un concordat qu'il ne se fait pas faute de violer, mais qui, malgré tout, le gêne. Le Fuhrer, dictateur de l'art comme il l'est de l'État, déclare que « jamais l'humanité, dans sa manière de sentir, n'a été plus proche de l'antiquité qu'aujourd'hui ». Ce qui

est vrai, c'est que l'Allemagne retourne allègrement au paganisme.

C'est en fonction des grands problèmes sociaux que s'ordonnent et que se classent non seulement les partis mais les peuples. Les doctrines totalitaires sacrifient la libre initiative des individus, les droits sacrés de la personne humaine, à l'État et à la race. Or, l'État n'est qu'un moyen, un moyen à vrai dire indispensable, pour assurer le libre et entier exercice des droits de l'individu ; les collectivités naturelles, l'État, la profession, la famille même n'existent en définitive que par l'individu et pour l'individu. Sans doute, les collectivités organisées ont une vie propre et sont autre chose qu'une collection d'individus, mais elles ne trouvent pas leur fin en elles-mêmes ; c'est en dernière analyse l'individu qui existe, qui a été créé à l'image de Dieu, qui a une âme immortelle et, — ajoutent les chrétiens, — qui a été racheté par le sacrifice d'un Dieu. Les doctrines totalitaires, dont il ne faut pas séparer les doctrines marxistes, mettent en péril l'autonomie et la dignité de la personne humaine.

Il n'était donc pas possible, pour la *Semaine sociale de France*, qui tient sa session annuelle à Clermont-Ferrand du 19 au 25 juillet, d'étudier un sujet plus important et plus actuel que : *la personne humaine en péril*. La despotique domination de la machine, les progrès de la technique, tendent à faire de l'ouvrier, à l'inverse du libre artisan d'autrefois, un simple rouage de la production, de même que le racisme et les régimes totalitaires tendent à faire de l'homme, à l'inverse du libre citoyen d'autrefois, un simple numéro dans le rang, qui, dès l'enfance, appartient à la machine-État et qu'elle a le droit de dresser pour son utilité. Entre l'individualisme anarchique et les doctrines totalitaires, il y a un juste milieu. Dans la très belle lettre qu'il a adressée à M. Eugène Duthoit, avant l'ouverture de la *Semaine sociale*, le cardinal Pacelli écrit : « L'homme ne doit jamais devenir comme un instrument ou un moyen entre les mains de la société, car celle-ci, en dernière analyse, n'existe pas par elle-même, mais pour les individus. »

Il nous faut malheureusement sortir de cette oasis de sérénité et de justice pour rentrer dans la fournaise des égoïsmes exaspérés et des passions virulentes. Nous ne le ferons pas sans emprunter une parole encore à l'esprit lucide et élevé de ce cardinal secrétaire d'État qui, — pour reprendre une saisissante expression de M. François Mauriac dans *le Figaro*, — a rendu « évidente et comme tangible la puissance temporelle de la sainteté catholique ». L'expérience prouve « qu'entre la mission salutaire de l'Église du Christ et

le progrès et la grandeur même matériels des nations, existe un rapport sacré et immuable » ; quand on l'aura reconnu, on aura trouvé aussi le secret de cette concorde entre les peuples « à laquelle travaille en vain le monde d'aujourd'hui ».

L'EUROPE ET LA GUERRE ESPAGNOLE

C'est, hélas ! à l'affreuse guerre qui déchire l'Espagne que peuvent s'appliquer ces derniers mots. Il y a maintenant un an qu'elle dure et elle ne paraît approcher de son terme ni par le succès décisif de l'un des deux partis, ni par une paix de conciliation, ni par une médiation. Dans les deux camps, on se déclare assuré d'une prochaine victoire. Le général Franco a donné au représentant de l'*United Press* une longue et très intéressante interview dont la note dominante est nettement intransigeante. Il exige « une reddition complète ». Le discours du président Azana, l'un des principaux responsables de la guerre civile, ne donne pas plus d'espoir : « Je sais qu'il y a un demi-million de baïonnettes espagnoles qui ne se laisseront pas vaincre. » Mais il y en a autant de l'autre côté, et qui ne sont pas moins résolues ! La guerre, dit-on à Valence, commencera sérieusement en novembre. En attendant, une bataille acharnée et très sanglante se livre maintenant autour de Madrid où les gouvernementaux ont attaqué pour dégager Santander ; le résultat reste indécis ; les nationaux attaquent dans la région de Cordoue. Le noble appel de M. de Madariaga, ancien ministre des Affaires étrangères, dans une lettre au *Temps*, pour « la paix dans la réconciliation », n'est pas sur le point d'être entendu. Et, pourtant, il faudra bien, un jour, en venir là ! Car il existe une troisième Espagne, dont on ne parle jamais et qui est pourtant la plus nombreuse, celle qui est excédée de tant de sang et de tant de ruines, qui sait que, tôt ou tard, il faudra recoudre, reconstruire, et que c'est elle qui en assumera la tâche ; mais elle n'a aucun moyen de faire entendre sa voix. Une lueur d'espoir apparaîtrait le jour où le gouvernement de Valence serait aux mains d'hommes capables de mater l'anarchie, de punir les crimes, d'établir l'ordre et d'instaurer une république conservatrice et pacificatrice. Il n'y a guère d'espoir que ce jour soit proche. Alors ?

Alors, il n'y a qu'une chose à faire : chercher le moindre mal, se cramponner à cette tâche de Pénélope de la non-intervention que Londres et Paris poursuivent avec une persévérance méritoire,

L'Europe, comme l'Espagne, apparaît de plus en plus divisée en deux camps qui s'accusent réciproquement de faire échouer les propositions les uns des autres, et qui peut-être disent vrai tous les deux. L'Italie, l'Allemagne et le Portugal poursuivent en Espagne cette lutte contre le communisme qui est, dans leur propre pays, la raison d'être de la dictature et son objet avéré ; ils y sont obligés, dans une large mesure, par le principe même de leur gouvernement. Les partis d'opposition n'ont aucun moyen ni de presse, ni de parole, de faire entendre leurs plaintes et leurs revendications ; mais soyons sûrs que le feu couve sous la cendre. M. Salazar lui-même, dont le gouvernement a été si bienfaisant au Portugal, vient heureusement d'échapper à un attentat.

En face se groupent les forces subversives qui reçoivent leur mot d'ordre des Internationales marxistes où les forces de Staline et celles de Trotzki, qui se dévorent à l'intérieur de la Russie, rivalisent de zèle au dehors pour détruire et ruiner. Le Bulgare Dimitrof, secrétaire du Comité exécutif de la IIIe Internationale, a publié dans la *Pravda*, à l'occasion de l'anniversaire de la guerre civile, un article où il attaque vivement la politique de non-intervention comme « une indigne spéculation des gouvernements sur les sentiments pacifistes des masses populaires », et où il adjure communistes et socialistes d'opérer leur fusion pour intervenir en Espagne. Le pacifisme, pour les partis de révolution, n'a jamais été qu'un trompe-l'œil, un moyen de piper la naïveté des électeurs ; si on les laissait faire, la guerre universelle serait pour demain, car ils escomptent qu'elle aurait pour résultat de précipiter la révolution qui leur donnerait le pouvoir. Tout est contradiction et hypocrisie. Le Congrès du parti socialiste à Marseille a entendu les plus véhémentes attaques contre la politique de non-intervention, il les a applaudies, mais il a approuvé le cabinet Blum d'avoir pratiqné la politique contraire, et il tolère le ministère Chautemps qui la continue plus nettement encore. Les journaux et les orateurs du *Labour* réclament que l'on fournisse des armes au gouvernement de Valence et se plaignent que la politique de non-intervention ne favorise que Franco, et le leader, M. Attlee, harcèle M. Eden de questions d'une indiscrétion si contraire aux traditions du Parlement britannique que sir Archibald Sinclair et l'opposition libérale ont approuvé la politique du ministère Chamberlain.

Les gouvernements britannique et français n'en ont que plus de mérite à poursuivre avec ténacité la politique de non-intervention,

mais leur position est souvent difficile, celle surtout de M. Chautemps qui doit compter avec l'extrême-gauche de sa majorité et dont les mouvements ne sont pas aussi libres qu'il le voudrait. En Allemagne, en Italie surtout, on se sert de ces difficultés pour accuser la politique française de duplicité. Des articles comme ceux de M. Farinacci sont nettement provocateurs, mais la politique du Duce, du comte Ciano et de M. Grandi qui la représente à Londres n'a visiblement d'autre objet que l'obstruction et tend à supprimer tout contrôle de non-intervention. L'Italie, en effet, poursuit en Espagne une guerre à la fois de parti et d'intérêt méditerranéen où elle a envoyé des forces importantes et où son amour-propre est engagé. L'Allemagne, à l'affût, espère que, des difficultés graves survenant dans la Méditerranée, elle aura l'occasion de réaliser ses desseins en Europe centrale. Son jeu, toujours le même, consiste à tenter de dissocier l'Angleterre et la France en accusant M. Delbos d'exercer une pression à Londres, afin d'empêcher la reconnaissance de l'Espagne nationaliste comme belligérante. La manœuvre n'a aucune chance d'aboutir ; mais on peut se demander si, en dehors de toute considération de politique intérieure, il y aurait de graves inconvénients à reconnaître au gouvernement de Salamanque, à qui obéit plus de la moitié de l'Espagne, la qualité de belligérant. N'est-il pas toujours préjudiciable de refuser de s'incliner devant un fait durable ? N'appartiendrait-il pas aux juristes de trouver, comme ils disent, une formule qui, constatant une situation de fait, en limiterait les effets juridiques ?

Telle est la situation ; il ne faut pas s'en dissimuler les dangers. Le détail des négociations, des contradictions, des palinodies, est d'importance secondaire et nous nous bornerons à un aperçu. La scène se passe à Londres, au Comité de non-intervention que préside lord Plymouth, et où nous représente avec tant de fermeté courtoise l'ambassadeur M. Charles Corbin ; toute la diplomatie est sur le qui-vive. On n'a pas oublié comment, à la suite de l'incident plus ou moins truqué du *Leipzig*, l'Allemagne et l'Italie annoncèrent qu'elles cessaient de participer au contrôle naval. Le 28 juin, le Portugal suspendait le contrôle international à sa frontière ; l'Allemagne et l'Italie prétendirent que la France, qui seule avec le Portugal a le privilège peu enviable d'une frontière de terre avec l'Espagne, continuât à subir chez elle ce même contrôle. Manœuvre : ou la France accepterait et sa dignité en souffrirait, ou elle refuserait et on pourrait l'accuser de favoriser le gouvernement de Valence. Le 9 juillet,

M. Corbin annonça au Comité que le contrôle international prendrait fin en France le 13 juillet à midi, à moins que le Portugal ne se résignât à le reprendre. Bien entendu, comme il fut dit explicitement, la France reste engagée par les accords de Londres d'août 1936 et de février 1937 et continuera de fermer sa frontière aux armes et aux volontaires ; seulement le contrôle, au lieu d'être international, ne sera plus exercé que par elle-même tant que, du moins, il ne sera pas rétabli sur les mers et au Portugal. Solution d'une logique inattaquable, qui fut pleinement approuvée à Londres et qui reçut effet, comme il avait été annoncé, le 13 juillet. Le colonel Lunn, qui dirigeait le contrôle international, a porté témoignage de la correction des autorités françaises et de l'efficacité de la surveillance. Le Comité chargea l'Angleterre d'établir un nouveau plan qui fût susceptible de concilier les divergences, et de poursuivre les négociations.

Dès le 14, le gouvernement britannique communiquait aux 26 Puissances représentées au Comité un projet de compromis dont voici les grandes lignes. Le contrôle naval serait remplacé par un contrôle international dans les ports espagnols et sur les aérodromes ; rétablissement du contrôle international sur les deux frontières de terre ; des commissions internationales viendraient en Espagne afin de procéder à l'évacuation progressive des « volontaires » des deux côtés ; quand des résultats positifs auraient été acquis, il serait possible d'en venir à reconnaître aux deux partis les droits de belligérants. Personne, à commencer par le gouvernement anglais, ne s'est dissimulé les obstacles auxquels ce plan se heurterait. Le premier est qu'il exige une négociation avec les deux gouvernements d'Espagne. Le projet fut accepté comme « base de discussian ». On gagnait ainsi du temps que la diplomatie s'efforçait de bien employer et l'on évitait de se trouver acculé à l'irréparable. Mais l'opposition harcelait M. Eden qui répondait par un discours d'une haute sagesse pratique.

Le 19, aux Communes, nouveau débat où M. Eden fit d'importantes déclarations. Si le projet de compromis échoue, s'il faut y renoncer, il n'y aurait plus d'autre issue que la cessation de la politique de non-intervention et l'ouverture des frontières avec toutes ses dangereuses conséquences. Heureusement, la confiance et l'intimité entre la Grande-Bretagne et la France n'ont jamais été plus complètes. « Au cours des années d'après-guerre, admettons-le franchement, il y eut des périodes pendant lesquelles le gouvernement français et nous semblions ne pas être toujours d'accord, par exemple,

dans la politique à suivre à l'égard de l'Europe et particulièrement de l'Allemagne. Cette période est passée et nous sommes persuadés qu'elle ne reviendra jamais plus. » C'est ici, en effet, dans une période critique, le principal espoir d'une solution pacifique.

Dès le lendemain de ce discours, si important et si conciliant, éclatait au sous-comité de non-intervention, la divergence complète des vues. M. Grandi torpillait brutalement le projet. Il exigeait d'abord la suppression immédiate des patrouilles navales anglaise et française préalablement à toute négociation avec les deux gouvernements d'Espagne. A quoi bon s'étendre sur les détails ? L'Italie, soutenue par l'Allemagne et le Portugal, veut à tout prix empêcher que le Comité n'aborde pratiquement le retrait des volontaires. Non seulement M. Farinacci, qui est un franc-tireur extrémiste, mais le Duce lui-même ont assez souvent répété que l'Italie soutient le général Franco. De là vient le péril de la situation. L'Angleterre, en plein accord avec la France, ne se décourage pas et continue à négocier. Répétons-le : épreuve de force.

LE CONFLIT SINO-JAPONAIS

Chinois et Japonais sont aux prises dans la région de Pei-ping (Pékin) ; on se bat, le canon tonne ; mais ce n'est pas nouveau et ce n'est pas la guerre, du moins pas encore, puisqu'on négocie et qu'aux dernières nouvelles, les troupes antagonistes s'étaient retirées d'un commun accord : question de « face ». Les gouvernements, — comme en Europe, — ne veulent pas la guerre. Seulement, il y a deux raisons d'en craindre l'explosion. La première est que, parmi les généraux chinois, il y a des nationalistes échauffés qui ne rêvent que la guerre sans avoir les moyens de la faire, et que le gouvernement de Tokio n'est pas non plus très assuré de pouvoir retenir l'élan de ses militaires. La seconde est que ces mêmes généraux chinois ont des accointances avec la Russie soviétique et qu'il existe une entente entre l'Allemagne et le Japon. Un conflit en Extrême-Orient, voilà qui, en détournant de l'Europe l'attention de l'Angleterre et des États-Unis, ferait le jeu de l'Allemagne.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

s
e
t
e
,
r
s.
e,
t
e,
e

ng
et
et
es
—
ux
es
ue
nt
de
nt
ne
nt,
et

L

L

je m'
et qu
l'on
ancie
F
puisc
m'at
en at
votr
avar
surp
seme
alor
V
boug
aux
des
étai

c

LA COURSE D'ATALANTE

PREMIÈRE PARTIE

I

Laissez que je me repose un moment encore et que je livre ma mémoire aux événements révolus. Laissez que je me souvienne et qu'entre la veille et le demi-sommeil je m'efforce de ressusciter un passé qui me paraît tout proche et qui est cependant aussi éloigné de moi que ces agrafes que l'on découvre aujourd'hui et qui nous viennent des plus anciens tombeaux de notre espèce...

Restez en face de moi, dans ce fauteuil ; écoutez-moi, puisque vous m'en avez manifesté le désir. S'il m'arrive de m'attarder à ce récit, et même de radoter un peu, somnolez en attendant la suite. De temps en temps, une image frappera votre esprit au moment où elle s'éveillera dans le mien. Nous avancerons ainsi, comme ces guides de montagne qui sont surpris par le brouillard, que le froid paralyse voluptueusement, et qui rêvent encore qu'ils sont près de leur bonheur, alors qu'ils vont perdre la vie.

Vous voyez ici le cadre de la mienne. Je n'en ai guère bougé. Après la mort de mes parents, je suis venu m'installer aux Caillols. Ma sœur, qui avait horreur de la ville et besoin des plus grands ménagements, m'y entraînait. La maison était alors telle que vous la connaissez : une grande façade

plate, sans ornements, de couleur ocreuse, avec des volets verts, et, aux angles, ses deux tours de brique rouge à créneaux, qui ne correspondent à rien et ne sont pas dans le style du pays. Je pense souvent à l'influence que le romantisme a exercée sur l'imagination de nos grands-parents. Vous trouveriez fréquemment dans la banlieue de Marseille de ces bizarres arrangements gothiques ou mauresques, qui témoignent du goût que l'on eut encore chez nous, il y a quatre-vingts ans, pour les premiers romans de Victor Hugo ou les poèmes orientaux de lord Byron, même après que la mode en fut passée à Paris.

Ces choses se sont faites peu à peu à notre air bleu, à notre ciel minéral, à nos grands coups de soleil, à ces pins qui tirent sur leur ancre dès que s'élève le mistral. Elles ont fini d'étonner : ce qui indique qu'elles vont à leur déclin. On les garde non par respect, mais par paresse, par avarice, parce qu'on déteste la dépense, les aménagements nouveaux, l'insolite présence des ouvriers dans une maison, et aussi parce qu'on juge dans son for intérieur que ce qui fut bon pour les aïeux doit l'être aussi pour les petits-enfants.

Quand nous nous sommes installés aux Caillols, Madeleine et moi, ce papier couvrait déjà les murs du salon. Beaucoup de nos maisons de campagne ont la même décoration, mais le dessin n'en est presque jamais le même. Cependant, si la disposition des lieux et des personnages change d'une demeure à l'autre, il s'agit toujours du même paysage naïf. Ici, vous voyez des amazones Restauration, une chasse au cerf le long d'un torrent couleur de lessive, des rochers moutarde surmontant des maisonnettes plus petites que le paysan à bonnet de meunier qui fume sa pipe devant une porte minuscule. Ailleurs, vous trouveriez des châteaux à tourelles, des parcs, des seigneurs Louis XIII et des chevaliers du Moyen-Age, à peine séparés par un lac, des barques sur des étangs. Mais, d'ici peu d'années, tout cela aura disparu. Vous le voyez : les taches d'humidité rongent sournoisement certains groupes de chênes jaunissants, et ce moulin, là-bas, sur la gauche, la moisissure le dévore. Je n'ai jamais osé toucher à cette tapisserie. Après tout, elle durera bien autant que moi.

Et puis, elle est trop mêlée à ma vie pour que je porte sur

elle une main sacrilège. Ce petit personnage qui pêche, assis sur une pelouse, d'un vert véronèse incroyable, ce sonneur de cor qui gonfle ses joues au point de les rendre semblables aux pommes de septembre, cette jeune fille dont une plume d'autruche caresse le cou ont presque des noms pour moi. Je m'attends toujours à ce que, quelque soir, ils se glissent sournoisement hors du mur et qu'ils s'installent auprès de moi pour engager cette conversation dès longtemps ébauchée. Après tout, ils en savent sur moi, sur Madeleine, sur Janine, sur les Brignoles, presque autant que moi-même. Si nous avons eu jusqu'ici si peu de choses à nous dire, c'est justement parce que les mêmes incidents nous sont trop familiers.

Au moment de notre arrivée, ce grand divan de reps vert était déjà dans son alcôve, ces rideaux de même étoffe aux angles des fenêtres. La cheminée portait ces deux vases Louis-Philippe, dont le décor, avec sa campagne anglaise, ses peupliers et ses eaux courantes, s'accorde assez bien aux paysages du mur. Ce guéridon de nacre et de laque branlait comme aujourd'hui. Mon seul apport personnel consiste en ces larges fauteuils de cuir où nous nous tenons et dans les livres qui remplissent les deux bibliothèques basses. Ailleurs, Madeleine et moi, nous avons fait notre travail normal de parasites ; creusé, vidé, ajouté, transformé, filé ; mais nous avons décidé, d'un commun accord, de laisser ce grand salon intact, pareil à ce qu'il était quand l'habitaient ceux qui nous ont précédés dans la vie et que nous n'aurons pas continués.

Si notre histoire personnelle s'arrête ici, si personne, après nous, ne reprendra notre légende, c'est un peu à la suite des petits épisodes dont vous m'avez demandé de vous faire le récit, après avoir regardé le trésor. Excusez-moi d'employer ce mot ambitieux pour désigner une collection d'objets dont vous avez pu voir ailleurs les répliques et qui n'ont rien d'exceptionnel. Mais ces bibelots ont joué dans notre groupe un véritable rôle de trésor ; aussi employé-je toujours cette expression comme si nous étions encore, sous une tente, dans quelque région dévastée par un passage de troupes barbares et que nous dénombrions, assis par terre, avides et encore furieux, les objets pillés.

Personne n'est demeuré pour moi plus indéchiffrable que ma sœur, à laquelle j'ai, en partie, sacrifié ma vie. Non point

qu'elle me soit demeurée obscure par suite de mon indifférence, mais elle a été, dans l'ensemble de ses démarches et de ses idées, quelqu'un d'assez mystérieux. Si j'avais eu le moyen de chercher dans ma famille, de génération en génération, cette sorte de faille, apparue dans certains caractères et qui a abouti à lézarder l'âme de Madeleine Badetty, il se pourrait que je comprisse les raisons de ses anormalités. Mais vous connaissez nos familles bourgeoises ou de petite aristocratie, dans le milieu provençal. Le silence est de rigueur ; tout y fait l'objet de cachotteries ; les choses les plus indifférentes ont intérêt, semble-t-il, à être dissimulées. Ce goût du mystère rejoint presque celui de la mystification.

Au hasard des propos, j'ai pu cependant deviner que ma grand-mère maternelle n'avait pas vécu sans excentricité. Son trait principal consistait à s'engouer brusquement de personnes nouvelles, de leur prodiguer le dévouement le plus total, de les aider de son affection et même parfois de sa bourse, jusqu'à l'heure où, sans raison appréciable, elle se brouillait avec elles, se considérait comme trahie dans ses affections les plus chères, les maudissait avec éloquence et se toquait d'une figure inconnue. Ces brouilles, autant que j'ai pu le démêler, avaient pour cause la susceptibilité.

Il faut que je vous avoue que la susceptibilité de notre famille est quasi proverbiale. S'il vous arrive de parler de nous à quelqu'un du pays, c'est le premier mot dont il se servira pour nous peindre. Vous aurez d'ailleurs l'occasion, à mesure que se déroulera mon récit, de voir que cette réputation n'est en rien injustifiée.

Les heures les plus nombreuses de ma vie, je les ai passées dans cette même pièce, en face de Madeleine. Quand il se forme entre un frère et une sœur une grande intimité, elle a un caractère si particulier qu'il devient presque passionnel. On connaît les indéniables phénomènes moraux déterminés par la jumellarité. Il se forma quelque chose de ce genre dans l'affection dont je parle. Ma sœur souffrait d'ailleurs d'une sensibilité presque maladive. Les médecins qui l'ont soignée toute sa vie n'ont pas compris grand chose à son état.

Enfant, elle était extrêmement paresseuse, et, jusqu'à sa puberté, on put croire qu'elle serait une enfant arriérée. A sept ans, elle ne savait ni lire, ni écrire et ne retenait rien.

Elle passait des heures comme endormie, accroupie sur quelque chaise basse, à regarder fixement devant elle. Quand on l'interrogeait, elle répondait par des phrases si absurdes que pendant longtemps mes parents la tinrent pour une idiote. Étant son aîné de quatre ans, je m'étais attaché à elle, dès sa naissance, d'une de ces tendresses enfantines qui finissent par développer leurs rameaux dans la vie tout entière et qui vous y emprisonnent.

Je ne discernais pas alors, heureusement pour moi, l'intelligence, ni en quoi consistait son contraire. Je ne divisais pas le monde de l'esprit, comme le font les professeurs et les gens du monde, en ces dessus de pendule : l'Intelligence avec un Flambeau, la Bêtise avec un Éteignoir. Je sentais bien qu'il se passait dans l'esprit de Madeleine quelque chose d'inexplicable, mais non pas de ridicule. Je la protégeais contre les domestiques qui la rudoyaient, contre mes parents qui lui parlaient avec mépris, contre nos cousins qui la battaient parce qu'elle avait l'air de ne rien comprendre. Dès qu'elle me voyait arriver dans la pièce où elle se tenait, son visage s'éclairait et elle venait mettre ses petits bras autour de mon cou ; elle savait bien que lorsque j'étais là, rien de fâcheux ne lui arrivait plus.

Ce fut moi qui lui appris à lire et à écrire, et presque sans effort ; elle voulait m'imiter en tout et connaître mes plus petits secrets. J'ai compris beaucoup plus tard qu'elle ne pouvait entrer en rapport avec quoi que ce fût que par la passion ; l'indifférence où elle était à l'égard des personnes qui voulaient lui donner un enseignement lui rendait cet enseignement inadmissible. Cependant, elle a gardé une intelligence bizarre et incomplète, ne comprenant pas les choses les plus simples, mais voyant avec une profondeur incroyable celles que personne ne savait distinguer ; si maladroite dans la vie pratique, qu'elle ne pouvait enfiler une aiguille ni coudre un bouton, mais soignant les malades ou les blessés avec une patience surhumaine, une intuition mystérieuse de ce qui devait contribuer au soulagement ou à la guérison d'accidents dont elle n'avait aucune science.

Elle aimait peu nos parents, excellentes gens, mais aveuglés par les conventions, les idées toutes faites, la conception la plus mécanique et la plus étroite à la fois de l'existence.

Au fond, elle les craignait, demeurait en face d'eux timide et taciturne. Elle ne reprenait toute sa liberté d'esprit que lorsqu'elle se retrouvait seule avec moi. A la longue, je finis par m'apercevoir que mon père et ma mère, tout en la dédaignant, la redoutaient aussi ; ils me faisaient penser à un couple de canards voyant apparaître un cygne au milieu de leur couvée, mais ce cygne était bien noir pour eux.

Il faut que je vous décrive ma sœur pour que vous en gardiez une image plus nette. Elle n'était pas grande, mais elle le paraissait, tant elle était mince. Sur un cou très long, elle portait un visage étroit, aux pommettes saillantes, aux joues creusées et dont la peau brune donnait une impression générale de matité anormale. Je ne lui ai jamais vu une couleur au visage, ni un bouton, ni une ride ; c'était comme un visage d'ivoire qui semblait lentement et doucement poli par les jours et qui ne paraissait pas appartenir à la même chair que les autres visages. Autre trait curieux, le nez était droit, fin, d'un dessin délicat, mais avait ces narines pincées que l'on voit aux visages des morts. Avec cela, des yeux noirs, les plus beaux du monde, comme dévorés de passion, et de longs cheveux du plus ténébreux éclat.

Telle je vous la peins, telle elle m'est apparue pendant des années sur ce fond de tapisserie romantique, mais je vous décris ici la femme qu'elle a été de vingt à quarante ans ; auparavant, c'était un petit visage chiffonné, pointu et jaune, dont les yeux brillaient douloureusement à travers des cheveux mal coiffés qui lui tombaient sur le front.

Je ne vous ai pas encore dit ce que Madeleine avait de plus extraordinaire. Vous le verrez apparaître peu à peu au cours de mon récit, je ne saurais vous l'expliquer, puisque cela échappe au contrôle de l'intelligence humaine. Mon attention s'est portée sur ce phénomène pendant des années sans pouvoir l'expliquer. Il était inconcevable et pourtant il est ; impossible, et pourtant il a souvent agi ; j'en ai eu cent fois la preuve. Je ne vous dirai pas qu'à la longue je n'ai pas fini, moi aussi, par éprouver à l'égard de Madeleine une sorte de crainte. Plus était grand mon attachement pour elle, plus y pénétrait ce sentiment ambigu. Si grande que fût sa tendresse à mon égard, si entier que fût son dévouement, l'une et l'autre me semblaient cependant m'arriver d'un autre point que celui où

je croyais les reconnaître. La supériorité flagrante de cet être, qui, aux yeux de tous, était inférieur aux autres, m'apparaissait alors d'une façon menaçante, d'autant plus menaçante, que Madeleine exerçait volontiers sur moi une tyrannie dont la jalousie faisait l'élément le plus intolérable. Petite fille, elle avait déjà décidé que je lui appartiendrais complètement et cette idée l'accompagna dans la vie d'une manière si absolue qu'elle ne put jamais comprendre qu'en agissant ainsi, elle aliénait peu à peu ma liberté personnelle.

Nous habitions, mes parents et moi, dans une maison de la rue Sylvabelle, une maison triste, d'aspect solennel et majestueux, qui donnait sur un jardin de buis d'où s'élevait, au centre même de la ville et ouvert à tous les vents avec ses écailles cliquetantes et sa sensibilité de névropathe, un magnifique peuplier. Mais Madeleine avait horreur de la ville, comme de toute société ; et quand nos parents moururent, à quelques mois de distance, — j'avais alors vingt-cinq ans, — Madeleine me supplia d'abandonner Marseille et de venir nous retirer dans cette propriété des Caillols qui nous avait toujours appartenu. Ma fortune me mettait à l'abri de toute nécessité laborieuse. Je n'avais de goût que pour la lecture, avec l'espoir d'entreprendre un jour un travail, historique ou philosophique, qui m'occuperait quelques années. Les Caillols communiquaient alors avec la ville d'une façon plus compliquée qu'aujourd'hui, puisqu'on ne pouvait s'y rendre que par le moyen d'une patache sonnante, cahotante et mal suspendue, qui partait toutes les heures. Nous aurions pu, il est vrai, acheter un cheval et une voiture, mais l'idée ne nous en vint même pas, tant nos mœurs étaient naturellement simples.

Ce fut ainsi que tout jeunes nous vînmes habiter ici. Le village, vous le connaissez ; la toute petite église sur la place, au haut de la montée ; le cimetière qui la jouxte et sur lequel ouvrent les fenêtres du presbytère ; la route, toute blanche, en faucille, qui descend sur Saint-Marcel ; la colline en pain de sucre, le monticule plutôt, hérissé de pins, que vous voyez de ces fenêtres ; au delà de nos terres, des prairies et un chemin de croix perdu dans les champs, avec son calvaire devant lequel on passe, quand on prend l'autre route, et ce silence qui me semble ici plus grand qu'ailleurs ou d'une tout autre

qualité. S'il fait beau demain, je continuerai mon récit sur cette terrasse où j'ai vu avec Madeleine tomber tant de crépuscules et où, l'un et l'autre, nous nous signalions avec un intérêt croissant ou avec angoisse les figures singulières que l'ombre faisait en s'accumulant dans les branches des platanes qu'elle modelait, façonnait, sculptait jusqu'à ce que nous vissions apparaître dans une grande masse noire, dont les ouvertures laissaient apparaître des morceaux de ciel, un chevalier armé d'une lance, formé par le dessin d'un rameau, ou je ne sais quelle racine de mandragore avec tous ses filaments humains. Vous comprenez déjà qu'à force de vivre avec elle, ma sœur avait fini par me communiquer quelques-unes de ses bizarreries.

II

Mais avant de continuer mon récit, il me faut reprendre les choses d'un peu loin, d'un peu loin pour vous, de plus loin encore pour moi, qui me renfonce dans ce long abîme de jours, où je vais presque à tâtons, me cognant partout à des portes closes.

Avant de vous présenter Louis de Brignoles, il me faut d'abord vous dire les liens qui m'attachaient à lui. La sœur de mon grand-père, Rosalie Badetty, avait épousé le comte Victurnien de Brignoles, grand-père de l'homme dont j'ai entrepris de vous entretenir. J'étais donc pour celui-ci un cousin issu de germains. Le comte Louis avait un frère et deux sœurs ; son frère Jérôme, qui s'était consacré à la prêtrise, mourut à l'âge de trente ans. De ses deux sœurs, l'une, Blandine, ne se maria jamais, l'autre, Marie, avait épousé Jean de Fortia, un homme aimable et riche, mais naturellement étourdi et qui perdit toute sa fortune. Je devrais même dire qu'il l'égara, ce qui est une expression plus juste, car nul ne sait où elle passa. Il n'était ni joueur, ni débauché, ni exagérément dépensier ; non, c'était un gâcheur. S'il achetait une maison afin de faire un bon placement, il la revendait aussitôt après à moitié prix ; il se toquait de valeurs au moment de leur dégringolade ; il mettait de l'argent dans des affaires qui disparaissaient ; il prêtait des sommes élevées à des amis qui, eux, pour son malheur, ne disparaissaient pas et reve-

naient à la charge. Finalement, il se trouva à peu près dans la misère lorsqu'il mourut.

Il laissait un fils, Joseph, que rien ne disposait au travail, puisqu'il se croyait riche, qui réussit à épouser une demoiselle Houtin, qui avait une petite dot, — oh! bien petite, — et qui fut contraint pour vivre de se placer comme premier clerc chez un notaire. Les malheurs de sa vie n'ont jamais réussi à détruire sa bonne humeur qui fut grande et son insouciance qui ne l'était pas moins.

Si je fais intervenir aussi vite Joseph de Fortia, c'est que la véritable situation de mon cousin de Brignoles m'apparut à la suite d'une visite qu'un samedi, à la fin de la journée, sans m'avoir prévenu, me fit aux Caillols ledit Joseph de Fortia.

J'avais pour mon cousin de Brignoles une de ces vieilles affections auxquelles on ne pense jamais, que l'on n'éprouve pas et qui sont dans votre existence ce que sont les meubles dans une maison, — ces meubles qu'on regarde sans les voir, auxquels on s'appuie sans y penser et dont on serait cependant désolé d'être privé. Mon cousin, qui semblait fait pour mener la vie d'un vieux garçon, s'était marié brusquement au cours d'un voyage qu'il avait fait dans le Bordelais, avec une demoiselle de Beljoc, beaucoup plus âgée que lui, que je n'ai pas à vous peindre déjà puisque vous la verrez évoluer au cours de mon histoire, mais dont il m'a toujours été impossible de comprendre pourquoi il l'avait épousée, à moins qu'ils n'aient été réunis par ce lien mystérieux que vous verrez agir par la suite.

Mais je dois avouer qu'au moment où il revint de son voyage, uni avec cette personne déjà très grosse, peu causante et d'une solennité déconcertante, Louis de Brignoles n'avait encore manifesté aucun des goûts qu'il ne tarda pas à montrer.

Ce fut de sa tante que me parla d'abord Joseph de Fortia, aussitôt que la conversation fut engagée. Joseph de Fortia avait alors une quarantaine d'années. En vous parlant de lui, il me semble le revoir ici même, assis comme vous l'êtes, se détachant sur la fameuse chasse au cerf. Tandis que je l'écoutais, je faisais entre cette image et son caractère un rapprochement qui amusait mon esprit. Il n'y avait personne, en effet, de plus pacifique, doux, et débonnaire que lui.

Il était blond avec des cheveux qui frisaient un peu, ce qui l'humiliait, je n'ai jamais su pourquoi, une petite barbiche pâle, qu'il tiraillait souvent en parlant, et des yeux myopes qui clignotaient, et dont le regard respirait une grande bonté. Avec cela, une taille moyenne, une tendance à l'embonpoint déjà marquée et des oreilles, bien faites, mais extrêmement rouges, comme on les a lorsqu'il fait très froid ou lorsqu'on est enfant et que l'on vient d'être grondé. Il y avait, en effet, quelque chose de puéril dans le caractère de mon ami Joseph de Fortia. Sa bonne grâce naturelle, son indulgence parfois caustique, dissimulaient un individu qui, s'il n'avait pas eu souci du respect humain, vous eût volontiers proposé une partie de billes ou de saut-de-mouton. J'exagère à peine : le plus grand plaisir de Joseph de Fortia était de jouer aux boules ou au tric-trac ; mais un homme peut bien partager cette double passion sans ridicule et on rirait de lui s'il jouait aux billes.

Joseph de Fortia, bien enfoncé dans le fauteuil où vous êtes, me demanda si je savais quelque chose de l'état de sa tante, Mlle Blandine, laquelle habitait au deuxième étage de cette maison de la rue Fongate où son frère et sa belle-sœur occupaient le rez-de-chaussée et le premier. Je la voyais moi-même rarement, ayant peu d'affinités avec elle et ne lui faisant que des visites de parenté. Elle était sensiblement l'aînée de son frère, ce qui lui donnait soixante-trois ans. Je ne sais si la génération nouvelle fabriquera encore des personnages de ce genre, mais dans nos vieilles familles provinciales, elles se trouvaient alors en grand nombre. Le mariage était une institution sociale si peu nécessaire, et j'ajouterai presque si peu naturelle, que les célibataires ne s'y comptaient plus. Il m'était arrivé une fois de demander à Louis de Brignoles pourquoi sa sœur ne s'était jamais mariée. Il me répondit avec surprise :

— Mais je suppose que l'occasion ne s'en est pas présentée.

Cette question ne l'avait même pas frappé. Pourquoi sa sœur Blandine se serait-elle mariée, puisqu'elle avait de l'argent, qu'elle n'avait pas un goût passionné pour le mariage et que, somme toute, cette institution offre plus de désavantages que d'agréments ? Ainsi raisonnait-on volontiers dans nos milieux où l'on estimait d'abord que montrer un goût

excessif pour cet état a quelque chose de choquant qui froisse la pudeur et qu'ensuite, si l'on n'a pas l'occasion de se marier dans des conditions tout à fait raisonnables, cela ne vaut même pas la peine d'essayer.

Mon opinion était que Mlle Blandine de Brignoles n'avait jamais voulu se résoudre au mariage par crainte ; elle avait peur de tout. Je n'ai jamais vu, je crois, une âme aussi timorée ; elle puisait dans la lecture de *la Croix*, l'unique journal qu'elle reçût, dans cette époque qui était relativement calme, des motifs incroyables d'épouvante. Elle lisait ce journal comme elle aurait lu *l'Apocalypse*, si son esprit modéré en tout avait pu s'élever jusqu'à ces visions de génie. Comme beaucoup d'âmes religieuses, elle avait une extrême terreur de la mort, son détachement chrétien de la vie n'allant pas jusqu'à vouloir la quitter. Mais elle se croyait détachée, parce qu'elle ne faisait pas un départ suffisant entre la vie en général, qu'elle considérait comme quelque chose de tragique, de tumultueux, de sacrilège et presque de démoniaque, et la sienne, si chétive, en effet, qu'on pouvait à peine l'appeler une vie, mais faite de toutes petites habitudes si douces qu'elle les aimait sans le savoir.

Elle sortait une fois par semaine, le dimanche, allant communier à l'une des premières messes, se rendant ensuite à la grand-messe, puis aux vêpres, l'après-midi. Le reste de la semaine, elle demeurait confinée dans son appartement, usant son temps à des occupations si menues qu'il me serait presque impossible de vous dire en quoi elles consistaient. J'ai lu, il y a peu d'années, les ouvrages qu'Henri Fabre a consacrés à l'étude des insectes ; il aurait fallu un véritable Henri Fabre avec toute sa patience, sa ruse et son application d'esprit pour arriver à déceler les mœurs familières de Mlle Blandine de Brignoles.

M. de Fortia me parut extrêmement trouble. Il me demanda avec insistance si j'avais des nouvelles de Mlle de Brignoles. Ne l'ayant pas vue depuis trois ou quatre mois, je ne savais rien d'elle. Fortia s'agita alors dans son fauteuil comme s'il était suffoqué de surprise ou d'indignation.

— C'est bien ce que je pense, dit-il : le silence le plus grand est fait sur cette maladie. Mon oncle Louis ne veut pas que l'on sache que sa sœur est en danger.

— Pourquoi ? répondis-je naïvement.

— Mon cher cousin, vous n'êtes pas sans savoir que les affaires des Brignoles sont fort embrouillées.

— J'ignore tout de leurs affaires.

— Au moins, n'ignorez-vous pas que mon oncle et ma tante sont pris depuis quelques années d'une véritable frénésie, qui consiste à acheter ce qu'ils appellent des « objets d'art ».

— J'entends, en effet, votre oncle parler de temps en temps d'un bibelot dont il vient de faire l'acquisition ; il m'a même montré une coupe en cristal de roche qui m'a paru assez belle, mais je ne soupçonnais pas que ce goût ait pris le caractère que vous dénoncez.

— Une folie, une véritable folie ! s'écria-t-il. Comment mon oncle qui ne sort pas, qui ne voit personne, achète-t-il ces choses qu'il déclare « ra-ris-simes » à des prix, paraît-il, exorbitants ? C'est un problème que j'ai intérêt à résoudre. Quoi qu'il en soit, ils ont déjà dépensé des sommes énormes et se trouvent fort gênés. Ma tante Blandine est très riche. Or, je suis son héritier au même titre que l'oncle Louis. Dans ces conditions-là, la moitié de son avoir devrait me revenir puisque l'abbé Jérôme et ma mère sont morts.

— Je continue à ne pas voir le lien.

M. de Fortia leva les mains et les agita furieusement au-dessus de sa tête, comme quelqu'un qui a perdu l'équilibre et qui fait une chute en arrière.

— Mais, mon bon Horace, la chose est claire ! Les Brignoles séquestrent ma tante Blandine pour qu'elle fasse un testament en leur faveur. Si l'on me défend d'entrer sous le prétexte qu'elle est trop faible pour me recevoir, cela vient uniquement de ce que l'on craint mon intervention dans cette affaire.

Joseph de Fortia, de plus en plus bouillonnant, s'était levé et marchait dans le salon :

— Je ne les laisserai pas me piller ainsi, dit-il, j'ai une femme, j'ai un enfant. Et puis, je n'ai pas l'intention de finir mes jours, moi, comme clerc de notaire. Je veux prendre ma retraite, jouir encore un peu de la vie avant de n'être plus qu'une pauvre carcasse dans un coin du cimetière de Saint-Pierre. Je vous le répète, Horace, cela ne se passera pas comme ça.

— Que ferez-vous ?

— J'interviendrai... j'interviendrai...

Je vis alors que mon pauvre cousin n'avait pas plus de plan, ni de malice que l'enfant qui vient de naître. Assez subtil pour repérer le danger, il était fort incapable d'y parer. D'ailleurs que pouvait-il faire ? Il n'est pas d'usage que l'on annonce à une personne âgée qu'elle est près de sa fin, moins encore que l'on compte sur sa fortune pour prendre sa retraite. Je reconnus là que toutes ces lois mondaines que l'on bat souvent en brèche ne manquent pas d'une certaine sagesse. C'est déjà une assez heureuse conséquence de leur sévérité que l'on puisse du moins s'en aller en paix sans être harcelé par les revendications de ses héritiers. Je jugeai donc bon de ne point insister et je laissai mon cousin Joseph à ses plans vagues et à ses indignations dans le vide.

— Irez-vous chez les Brignoles, dimanche ? me dit-il, en se dirigeant vers la porte.

— Sans doute.

— Ma cousine Madeleine vous accompagnera-t-elle ?

— Je l'ignore : elle ne m'a pas fait part de ses projets. D'ailleurs cela dépendra sans doute de son état de santé. Vous savez que ma sœur sort bien rarement.

— Nous pourrions nous retrouver rue Fongate et demander ensemble à voir ma tante Blandine. On n'osera pas me refuser devant vous de me conduire jusqu'à elle, comme on l'a fait ces derniers temps. Nous lui ferions une visite.

— Très volontiers. Mais je ne suppose pas que cette visite ait pour vous un caractère décisif. Vous ne pourrez tout de même pas faire allusion, si timidement que ce soit, à son testament.

— Du moins saurai-je si son état est aussi grave qu'on le dit ou s'il ne s'agit que d'un malaise dû à son âge et qui ne donne encore aucune véritable inquiétude.

Il fut donc convenu que nous irions rue Fongate, le dimanche suivant. Je raccompagnai M. de Fortia jusqu'au village où il devrait prendre l'omnibus. Le ciel s'empourprait comme il le fait à la veille des jours de vent. C'était un véritable incendie qui courait au-dessus du couchant. En même temps, on entendait bruire, sourdre, se répercuter les premiers appels du mistral. Le bruit de sa venue prochaine courait de branche

en branche, de feuille en feuille ; parfois même un rameau tout entier se tendait pour le conjurer, et sur la grande route blanche la poussière se soulevait, courait légèrement au-dessus du sol, puis retombait tout d'un coup quand l'aile qui l'emportait avait cessé de battre.

Quand nous aperçûmes l'omnibus, nous entendîmes le conducteur sonner dans sa petite trompette de cuivre pour appeler les retardataires et annoncer que la patache ne tarderait pas à s'ébranler. Fortia me quitta en toute hâte. J'eus beau lui dire que l'omnibus ne partirait pas sans lui, sa crainte de le manquer était si vive qu'il se mit à courir aussi vite qu'il le pouvait. Il était tout à fait comique tandis qu'il se précipitait le long de la route, le ventre secoué par son élan, tenant son chapeau d'une main, de l'autre un parapluie, car en ce pays de soleil il ne se déplaçait jamais sans l'avoir sous le bras, — « une averse étant toujours possible, disait-il, surtout dans les climats secs », — et les longues basques de sa jaquette flottant et dansant derrière lui.

III

La rue Fongate est parallèle au cours Lieutaud, mais un dénivellement assez fort du terrain fait que les habitations qui ont leur porte d'entrée principale sur la rue ont leur premier étage au niveau du cours.

La demeure du comte Louis de Brignoles était une petite maison de trois étages et de trois fenêtres de façade. Une maison banale, sans caractère, de triste apparence, comme elles le sont toutes dans cette rue habitée par de petits bourgeois et dont les rez-de-chaussée, à part de rares occasions, ne comportent pas de boutiques, sauf un boulanger et un charbonnier qui se trouvaient exactement en face du logis de mon cousin. Louis de Brignoles occupait le premier ; le rez-de-chaussée demeurait presque toujours fermé ; il se composait de plusieurs salons de réception, conservés indivis entre le frère et la sœur. On n'y pénétrait à peu près jamais. Pour ma part, je n'ai visité le principal d'entre eux que lors d'une circonstance qui prendra place dans mon récit. Au-dessus, on entrait directement dans une pièce de débarras, qui précédait la chambre du comte et de la comtesse de Brignoles. Cette pièce est restée

pour moi un véritable mystère. Par quelle aberration, les Brignoles conservaient-ils au seuil de leur chambre à coucher une pareille accumulation de choses inutiles et poussiéreuses, alors qu'ils avaient dans leur maison un grand nombre de coins vides où les entreposer ?

C'est ainsi qu'un mobilier Empire, qui n'était pas sans beauté et que recouvrait une soie groseille, supportait un véritable amas de matelas déchirés, d'édredons froissés et de couvertures de toute espèce qui formaient des accumulations d'étoffes sur le canapé et sur les fauteuils. Était-ce par paresse que l'on n'avait jamais débarrassé cette pièce ? M. de Brignoles voulait-il toujours avoir sous la main un choix complet d'édredons et de couvertures dans le cas où il aurait eu froid au milieu de la nuit, ou bien, craignant d'être cambriolé, voulait-il donner à des voleurs possibles l'impression qu'il vivait à la fois dans la misère et le désordre ? Il me serait impossible de vous répondre. Je ne suis sûr que d'une chose : de l'exactitude de ma vision.

On entrait directement de là dans la chambre à coucher. Elle pouvait passer au besoin pour un petit salon, puisqu'une alcôve, cachée par un grand rideau de lustrine verte, y dissimulait le lit. Des côtés de la cheminée, deux fauteuils dont l'un, énorme, pouvait contenir Mme de Brignoles, et l'autre, où se tenait généralement son mari ; fauteuils d'ailleurs sans valeur ni caractère ; dans un coin, un petit canapé droit, en acajou. Le reste se composait de chaises paysannes en grosse paille, dont le dossier était orné de peintures naïves, représentant des bergères à grand chapeau de paille, un râteau sur l'épaule ou un panier de fleurs au bras. Aucun des objets d'art dont m'avait parlé M. de Fortia n'était visible. Une pendule Empire somnolait, enfermée sous un globe de verre, ainsi que deux flambeaux de cuivre et de bronze, lesquels lui faisaient pendant, protégés de la poussière par le même artifice. Un petit guéridon de citronnier portait un service en opaline verte et un livre de messe. Le soir, il soutenait la lampe.

Je ne parle certes pas d'une époque bien lointaine, mais le monde a tellement changé, ces dernières années, que vous serez peut-être surpris de savoir que chez mon cousin de Brignoles, la lampe à pétrole, ni le gaz, qui existaient déjà alors,

n'avaient été admis aux honneurs de l'éclairage. On s'y servait encore de ces vieilles lampes à huile qu'on ne rencontre plus aujourd'hui qu'au fond des bric-à-brac. Un seul ustensile, garni d'un abat-jour vert, éclairait cette pièce, pourtant assez grande. C'est dire que, la nuit venue, on n'y voyait guère. Quand la clarté allait s'affaiblissant, Mme de Brignoles se tournait vers son mari et, sans quitter son fauteuil, que je ne l'ai pour ainsi dire jamais vue quitter, elle disait de sa voix autoritaire : « Louis, il faut monter la lampe ! » Louis se levait alors et tournait la petite clef de cuivre qui actionnait la pompe résurrectrice. J'entends encore ce long cric-crac comparable au bruit d'une petite horloge que l'on remonte : claire, pure, grandissante, la flamme se rallumait et l'obscurité rentrait momentanément dans les murs.

En dehors des incidents dont je vous parlerai plus loin, il ne semblait pas que rien pût venir du monde extérieur déranger ces vies mystérieuses, mystérieuses par leur silence, par leur immobilité, par leur manque de drame et d'action. Les actes avaient l'air d'y être filés d'une façon invisible, tant leur préparation était lente et sournoise. Aucun mot essentiel n'était dit ; aucune explication, possible. En public, le comte de Brignoles et sa femme se parlaient comme s'ils étaient en train de se faire une visite. On ne pouvait leur supposer aucune intimité, ni physique, ni morale, ni intellectuelle. J'essayai de me représenter l'attitude qu'ils avaient en face l'un de l'autre quand ils étaient seuls ; je n'ai jamais pu supposer qu'elle fût différente.

En ce temps-là, — et je suppose qu'il en est encore ainsi dans un grand nombre de vieilles familles de province, — des gens comme les Brignoles vivaient entre eux comme on vivait à la cour de Versailles ; Sa Majesté le roi Louis XIV était absent et voilà tout, mais, comme en sa présence, les rapports étaient guindés, cérémonieux, sans familiarité, ni détente. Des êtres rompus comme on l'était à une forte discipline n'avaient pas besoin de ces épanchements, ni de ces crises, ni de ces querelles, ni de ces disputes qui servent aujourd'hui de soupape aux contractions de nos nerfs dégénérés. Que l'on s'amusât chez le comte de Brignoles, vous ne me croiriez pas si je vous le disais. Mais la notion de plaisir était aussi absente de ces existences à demi souterraines que le besoin de l'expli-

cation. Une solennité un peu sépulcrale enveloppait la maison tout entière et les gens que l'on y voyait.

Il se pourrait, cependant, que cette contrainte fût quelquefois ressentie par ceux qui la faisaient régner ; ce fut sans doute la cause du succès momentané que remporta auprès des Brignoles une personne qu'on vit chez eux pendant plusieurs années et dont j'ai fini par comprendre que la présence avait amené quelques-unes des conséquences que vous verrez plus loin. Sans cette gêne, l'action de Mlle Houvelot n'aurait peut-être pas produit les épisodes qui ont changé la vie du comte de Brignoles et la mienne par la même occasion.

IV

Vous pensez bien que les observations que je vous fais en cours de route sont le résumé de mes expériences. A l'époque dont je parle, je vous l'ai déjà laissé entendre, je ne pensais jamais aux Brignoles, je les voyais fréquemment, je m'intéressais à eux dans la mesure où l'on peut s'intéresser à des personnalités que l'on considère comme à demi fossiles et je ne prêtais aucune attention à leurs agissements après les avoir quittés.

Ce fut la visite de Joseph de Fortia qui m'ouvrit les yeux pour la première fois. Elle me fit soupçonner qu'il pourrait y avoir un élément de trouble et d'évolution dans ces existences en apparence inertes. L'idée qu'une collection d'œuvres d'art de quelque importance s'élaborait au fond de cette petite maison, entre la pièce de débarras qui lui servait d'entrée et le rideau de lustrine verte qui cachait le lit, me donnait une curieuse idée des Brignoles. Ce fut dans ce sentiment que, le dimanche suivant, je me rendis chez mes cousins, vers quatre heures, comme d'habitude.

Sauf au mois de janvier où l'on voyait défiler toute la parenté, tant proche que lointaine, venue apporter ses vœux de nouvel an, le cercle intime des Brignoles se composait à peu près des mêmes personnes. En dehors de Joseph de Fortia qui y venait le plus souvent seul, quelquefois avec sa femme et son fils, lequel devait avoir huit à neuf ans à cette époque, je retrouvais là presque chaque dimanche l'abbé Regard, Mme Dechezleprêtre et sa sœur, Mlle de Guyon. Ce ne fut

que plus tard que nous vîmes apparaître Jeanne Houvelot.

Le comte et la comtesse de Brignoles étaient seuls avec celle-ci, quand je me présentai chez eux, ce jour-là.

Louis de Brignoles paraissait beaucoup plus âgé que son âge. Il me paraissait alors un vieillard ; plus tard, je fus surpris d'apprendre la date de sa naissance. Il était de taille moyenne, maigre, d'aspect incroyablement solennel ; il avait le visage jaune, tiré, un tout petit nez sans caractère, les arcades sourcilières très saillantes, deux petits yeux bleus enfoncés très profondément, une barbe large, mais pauvre, de couleur grise, la voix caverneuse, le geste rare et comme économe. Il semblait complètement replié sur soi, observant tout, d'un regard perçant qui, tout d'un coup, retirant, pour ainsi dire, sa vue de la terre, retombait dans une songerie dont je ne connaissais pas le chemin.

Sa femme, qui avait toujours été très forte, comme je vous l'ai dit, était devenue énorme, si énorme qu'il lui fallait un effort considérable pour s'arracher du fauteuil où elle était effondrée. Dans son visage empâté, couleur de cire, aux paupières tombantes, aux coins de la bouche tirés vers le bas, au menton bouffi et flottant, au grand nez aquilin, on pouvait retrouver les restes d'une beauté majestueuse. Des photographies, qui m'ont été livrées après sa mort, montrent un visage bourbonien qui semblait appartenir à une femme du XVIIe siècle, dont elle avait aussi les épaules rondes, épanouies, et bien tombantes. Plus tard, on trouvait encore dans ce visage déformé par la graisse une sorte de caricature du masque de Louis XIV âgé.

Mon arrivée coupa court à la conversation entamée ; j'eus l'impression que je gênais le trio. Mlle Houvelot se tut.

Elle devait avoir une quarantaine d'années ; c'était une grande fille brune, au visage impétueux, aux yeux noirs, dont l'expression ne manquait pas d'éclat. Avec cela, bruyante, gaie et d'apparence vulgaire. Elle avait été introduite chez les Brignoles par l'abbé Regard qui la protégeait. Elle passait, selon lui, pour être la descendante d'une très bonne famille, qui avait eu des malheurs, comme l'on dit, et tout perdu. Pour l'instant, elle exerçait le métier de couturière en journée. Toujours sous la protection de l'abbé Regard, elle allait de maison en maison travailler de ses doigts, ou aider la mère

de famille à faire ses robes ou celles de ses enfants. Mlle Houvelot avait fini par avoir une véritable autorité sur un grand nombre de personnes chez lesquelles elle se rendait : autorité dont il est difficile d'expliquer l'origine.

Comme si elle reprenait la conversation interrompue, c'est-à-dire pour me faire mieux sentir encore qu'elle l'avait interrompue dès mon entreée, Mlle Houvelot, d'une voix onctueuse et toute marquée de sonorités méridionales, interrogea Mme de Brignoles :

— Avez-vous de bonnes nouvelles de Mme de Damoiselet ?

Mme de Brignoles, à ces mots, quitta cet air maussade et malveillant qui fermait toujours son visage :

— J'ai justement reçu une lettre d'elle, hier, dit-elle. Irène me donne d'excellentes nouvelles de sa santé. Depuis trois semaines, elle n'a pas eu le moindre rhume. C'est très important.

Mme de Damoiselet était la nièce de ma cousine ; elle avait épousé un officier de cavalerie et vivait à Saumur, ce qui inquiétait beaucoup sa tante, qui trouvait le climat de cette ville mauvais pour la jeune femme. Mme de Damoiselet était l'unique but, l'unique objet des préoccupations de Mme de Brignoles. Je ne l'ai jamais vue s'épanouir qu'en parlant d'elle et changer d'expression qu'à l'énoncé de son nom. Je crois même que c'était le seul amour véritable qu'elle eût sur terre ; non pas qu'elle fût tout à fait sans cœur, mais ses sentiments semblaient participer d'une atonie générale, d'un manque complet de chaleur, comme si elle était séparée des êtres à la vie desquels elle était mêlée par une véritable zone d'indifférence qui ne la paralysait pas complètement, mais qui la laissait à peu près insensible, sauf sur ce point-là.

— Ma nièce, reprit-elle, est très préoccupée par la rentrée des classes. La petite Marie-Amélie doit faire sa première communion au printemps prochain. C'est donc une année bien sérieuse qui commence pour elle et, bonne mère comme elle l'est, Irène se préoccupe beaucoup des conditions dans lesquelles ce grand événement s'accomplira. Oh ! ce n'est pas qu'elle ait lieu de trembler : cette enfant est la piété même, mais il ne faut pas oublier que des conditions spirituelles dans lesquelles se fait ce grand acte dépend tout l'avenir ici-bas et dans l'éternité.

— Mais si j'en crois ce que vous m'avez dit souvent, reprit Mlle Houvelot, cette enfant est un ange. Et comment ne serait-elle pas un ange, reprit-elle avec exaltation, ayant la mère qu'elle a, ce modèle de piété, de dévouement, de bonté, de charité chrétienne, d'assiduité à ses devoirs ?

— J'en conviens, dit Mme de Brignoles, mais nous vivons dans un monde si pervers, si démoralisé, que je comprends les angoisses d'une mère quand elle se dit qu'elle va livrer à cet abîme d'iniquités une fleur aussi délicate que sa fille.

On entendit alors une grosse voix ronde, gaie, avec des inflexions un peu enfantines, qui criait sur le pas de la porte :

— Ah ! madame la comtesse, ah ! madame la comtesse, vous voilà bien avec votre abîme d'iniquités ! Mais non ! mais non ! Je vous le dis souvent, les femmes ne sont pas si mauvaises que ça. On peut toujours en faire façon. Oh ! bien sûr, ce n'est pas la perfection, mais si nous avions déjà le paradis sur la terre, on ne ferait rien pour le regagner ailleurs, et dame ! il faut tout de même un petit effort pour y arriver. Ce petit effort, nous ne le devons qu'à notre imperfection. Je dis toujours cela à mes confrères. Vous voudriez que les hommes fussent sans péché, mais s'ils étaient sans péché, comment se repentiraient-ils, et, s'ils ne se repentaient pas, comment diable arriveraient-ils au royaume de Dieu ? C'est tout de même simple.

L'homme qui parlait ainsi était l'abbé Regard, le protecteur de Mlle Houvelot. C'était un colosse, d'origine visiblement paysanne, avec un large visage rouge, toujours mal rasé, de gros yeux derrière ses lunettes, et des épaules de portefaix. Il rayonnait d'une sorte d'optimisme bon enfant qui dégageait autour de lui une chaleur transmissible. Son optimisme le rendait infiniment bon. Mais il avait un revers ; il le rendait aussi incroyablement naïf. Jamais je n'ai vu un homme protéger autant de canailles, en les prenant tantôt pour des saints, tantôt pour de merveilleux exemples de repentir et d'édification. Quand on prouvait à l'abbé Regard qu'il s'était trompé, il disait avec une déconcertante gentillesse :

— Eh bien ! oui, j'ai été roulé une fois encore. Que voulez-vous que j'y fasse ? L'important, voyez-vous, c'est de ne pas décourager les gens par la méfiance ou le scepticisme. Il faut croire à leur bonne volonté. Je préfère me tromper dans ce

sens-là que dans l'autre et condamner des innocents. Vous le voyez, comme ça, tout est pour le mieux.

Il venait à peine de s'asseoir lorsque Mme Dechezleprêtre arriva, suivie de sa sœur. Elles vivaient ensemble depuis que la première avait perdu son mari. A force de passer la journée ensemble et de bavarder indéfiniment, elles étaient arrivées à avoir à un tel point les mêmes idées sur tout et à se faire l'écho des mêmes préoccupations qu'il était rare que l'une pût commencer une phrase sans que l'autre la terminât, ou bien, se tournant l'une vers l'autre comme des personnes en visite, elles se faisaient des grâces et des révérences, s'approuvaient mutuellement, s'adressaient des compliments sur leur sagacité, riaient de leurs plaisanteries, et en arrivaient parfois à causer au milieu d'une réunion comme si elles étaient seules dans leur petit salon de la rue des Cyprès.

Mlle Houvelot les détestait ; elles-mêmes ne l'aimaient guère et trouvaient assez fâcheux d'être obligées de fréquenter, comme si elle était une dame de leur monde, une ouvrière en journée. Cependant les unes et les autres se faisaient aussi bon visage que les jaguars et les biches lorsque ces espèces se retrouvent dans un îlot perdu pendant une inondation de l'Amazone.

La conversation reprit alors ce cours presque stéréotypé qu'elle avait chaque dimanche. Il fut d'abord question de la politique, que l'on suivait dans un journal conservateur, *le Soleil du Midi*, depuis que la feuille royaliste, *la Gazette de France*, avait disparu. Comme chaque dimanche, la comtesse de Brignoles déclara en hochant la tête :

— Nous sommes à la veille de grands événements.

Et comme chaque dimanche aussi, Mme Dechezleprêtre répondit :

— La France est devenue la risée de l'étranger.

Il y eut un silence, silence régulier également, car la gravité des orages qui planaient sur nous tous était telle qu'il était impossible de ne pas sentir les premiers souffles des grandes paniques qui s'élevaient du sol. Il faut dire pour expliquer cette attitude que la loi sur l'instruction laïque et obligatoire n'avait pas encore cessé d'émouvoir les couches profondes de la société catholique. Il y avait là une sorte d'atteinte au domaine de l'esprit qui paraissait un triomphe

du démon. Aucune des personnes présentes ne pouvait croire à l'avenir d'une forme de gouvernement qui s'était manifestée par un tel abus de pouvoir, une mainmise si tragique sur la vie de l'âme.

L'abbé Regard lui-même, si optimiste, cessait de répandre dans la conversation l'huile de sa mansuétude et de sa bonne volonté. Il y eut à la suite de ce colloque quelques propos sur les derniers événements politiques, propos bien incohérents, car aucune des personnes présentes n'entendait quoi que ce fût à la vie politique de la France. Elles ne s'en étaient jamais préoccupées, avant l'application des « lois scélérates », comme on disait alors, et seules ces lois scélérates leur avaient ouvert l'œil et révélé que tout n'était pas pour le mieux dans le meilleur des gouvernements possibles.

Mais c'était là un sujet de préoccupation trop grave et trop agité pour ces esprits faibles. On en revint aux préoccupations courantes, au prix de la vie, à la difficulté de se faire servir, aux bouleversements qui se faisaient dans le monde. Mme Dechezleprêtre raconta que chez une de ses amies, quand elle recevait, on servait maintenant le thé à ses visiteurs. Cela semblait à tous un trait de gaspillage insensé, une sorte d'atteinte à la dignité de l'argent, dont la vraie fonction est de vivre dans un état de léthargie en produisant sans effort des revenus qui viennent à leur tour se mêler au sommeil de l'aïeul. Mme Dechezleprêtre conclut avec amertume : « On ne sait qu'inventer. »

Par un singulier retour des choses, ce fut au moment où les Brignoles se lamentaient sur les besoins de dépense qui caractérisaient la nouvelle génération et l'inutilité de ce luxe que l'on voyait peu à peu envahir la société moyenne, que Mlle Houvelot s'écria :

— Monsieur le comte, vous devriez bien montrer à vos amis l'objet magnifique que vous venez de trouver.

Elle n'y entendait nullement malice et ce n'était point par ironie qu'elle joignait ces deux thèmes. Mme de Brignoles dit alors à son mari, hésitant et gêné :

— C'est vrai, Louis. Va chercher le triptyque.

Alors son mari se leva, un peu confus d'attirer l'attention sur lui et sur sa vie privée et se glissa sous le rideau de lustrine. On entendit un bruit de clefs, un cliquetis de serrure, puis il

revint portant dans ses bras, religieusement, comme un prêtre, l'Évangéliaire, un grand objet de bois dont le sommet avait une forme triangulaire. Tout le monde se leva, bourdonnant d'impatience et frappé de stupeur. Mlle Houvelot répétait d'une voix frénétique :

— Vous allez voir, vous allez voir, il n'y a rien de pareil au monde !

L'objet était lourd et encombrant. On débarrassa le guéridon, on le tira au milieu de la pièce et le triptyque fut ouvert. C'était un émail limousin qui semblait d'une grande beauté et dont les deux volets représentaient le bois de Domrémy et l'audition des voix, d'une part, et de l'autre, Jeanne d'Arc sur son bûcher. La pièce centrale, la plus considérable, évoquait, dans un décor médiéval, la Pucelle au milieu d'hommes vêtus de bleu, blessée au siège d'Orléans. J'ai encore sous les yeux, pendant que je vous en parle, l'aspect même de cet émail (que je n'ai jamais retrouvé) : émail à la fois fluide et solidifié, fait d'une manière étrange, grasse, métallique, comme juteuse et cependant glaciale. La mort de Jeanne d'Arc était particulièrement pathétique. La vierge tournait les yeux vers le ciel, cependant que montaient vers elle de grosses fumées d'un gris bleuté en forme de points d'interrogation. Je me suis demandé, plus tard, si l'auteur de cette œuvre n'avait pas apporté une certaine malice à donner à ces tourbillons une forme à ce point dubitative.

Devant les cris d'admiration poussés par tous, M. de Brignoles reprit courage et dit d'une voix étouffée par l'émotion :

— N'est-ce pas que c'est beau ?

Puis, montrant deux initiales dans un coin :

— Voyez, il est signé : J. C. C'est Jean Court, le plus grand des émailleurs limousins. Voilà une pièce rarissime. Je peux dire que j'ai accompli un acte patriotique en l'achetant. Vanderbilt la voulait, elle allait partir pour l'Amérique. J'ai été averti à temps par le courtier qui me l'a proposée.

— Cela doit coûter une fortune, une chose pareille, dit Mme Dechezleprêtre.

— Une vraie fortune, répliqua sa sœur.

Je remarquai que le front de Louis de Brignoles se rembrunissait.

— Oui, dit-il, je dois avouer que j'ai fait là une vraie folie. Je ferai des économies sur autre chose.

Sa candeur était telle qu'il estimait évidemment pouvoir établir une balance entre la somme, en effet, considérable, — je l'ai su par la suite, — que lui coûtait l'émail de Jean Court et les quelques économies qu'il pouvait instaurer dans l'ordre de la maison en ne mangeant pas de viande ou en ne mettant qu'un morceau de sucre dans sa tasse de café. Mais il avait l'aveuglement des gens à passion dont tous les prétextes sont bons s'il s'agit de satisfaire leur passion. Il referma précieusement le triptyque et se glissa de nouveau sous le rideau de lustrine. Je profitai de sa disparition pour questionner ma cousine :

— Je ne savais pas, lui dis-je, que vous aimiez les objets d'art.

Cette phrase parut la troubler, elle répondit avec lenteur :

— Nous avons ce goût-là, Louis et moi, depuis quelques années. Mais nous achetons rarement, nous n'avons pas les moyens de faire de grandes dépenses. Et puis, c'est un placement. On nous dit que ces objets vaudront bientôt dix fois ce qu'ils coûtent. On retrouvera donc facilement le loyer de son argent. C'est agréable de se dire qu'on acquiert de jolies choses, qui vous font plaisir et que, par-dessus le marché, cela vous rapporte. Bien entendu, nous ne faisons pas cela par intérêt. Nous garderons les plus belles pièces. Nous revendrons le reste. Nous aurons ainsi une jolie collection qui ne nous aura rien coûté et nous aura même fait réaliser un sérieux bénéfice. Vous voyez que Louis exagère quand il parle de folie.

Louis revint là-dessus et son arrivée déchaîna un nouveau concert d'enthousiasme. Je lui demandai s'il n'était pas possible de voir les autres objets de sa collection, mais il bredouilla de façon indistincte : rien n'était plus facile, on prendrait rendez-vous, un autre jour. Il était évidemment confus de m'avoir caché si longtemps l'existence de cette manie. Je crois d'ailleurs que sans la gaffe plus ou moins concertée de Mlle Houvelot, la vue du triptyque m'aurait été dérobée comme celle des autres bibelots mystérieux que je soupçonnais de dormir, dans l'ombre, derrière le rideau de lustrine verte.

V

Joseph de Fortia m'avait donné rendez-vous à six heures chez sa tante Blandine.

Mlle de Brignoles avait quinze ans de plus que son frère. Elle était aussi sèche que lui, avec les mêmes yeux calmes, le même regard bleu, mais la naïveté de ce regard surpassait encore celle de Louis. C'étaient des yeux d'enfant qu'ils avaient l'un et l'autre, des yeux d'enfants qui n'ont rien vu de la vie, rien regardé en dehors d'un tout petit espace restreint d'idées toutes faites et d'habitudes toutes fixes.

Depuis ma dernière visite, elle avait passablement maigri et vieilli. C'était, en apparence, une femme très âgée qui se tenait accroupie dans son grand fauteuil, auprès d'un feu prématuré. Son bonnet de lingerie noire posé de côté, c'est-à-dire légèrement dérangé par la pose de sa tête, l'inertie de ses mains osseuses, toutes tachées de points noirâtres, la façon de stupeur avec laquelle elle m'accueillit, tout me révéla qu'elle sortait d'un profond sommeil. Sa domestique, Clarisse Perrin, n'avait fait aucune difficulté pour me recevoir, soit que Joseph eût exagéré les précautions prises, soit que Louis de Brignoles eût relâché sa surveillance, soit enfin que Mlle Blandine fût en meilleure santé. Cependant, aux premières questions que je lui posai, Mlle Blandine parla d'abord de celle-ci. Elle avait la voix éteinte, le souffle court et saccadé.

— Vous êtes bien bon, Horace, de vous informer de mon état. J'ai été très malade depuis que nous nous sommes vus. J'ai eu une longue bronchite qui a duré je ne sais pas combien de semaines. Sans les soins de cette bonne Clarisse, je crois que j'aurais été expédiée *ad patres*. Maintenant, cela va mieux, Dieu merci, mais je suis bien faible. J'avais fait le sacrifice de ma vie. J'ai même reçu l'extrême-onction ; il va falloir recommencer tout cela. Enfin, nous n'avons rien à opposer à la volonté du bon Dieu.

Craignant que sa maîtresse se fatiguât, Clarisse Perrin entra là-dessus. C'était une grande fille aux cheveux gris, fidèlement attachée à Mlle de Brignoles et secrètement ennemie de sa sœur, Marie Perrin, laquelle était passionnément dévouée à Louis de Brignoles et à sa femme. Les deux sœurs se haïs-

saient, ou presque, pour défendre les intérêts de leurs patrons qui, eux, s'aimaient, ou tout au moins le croyaient. Mais peut-être en réalité les deux servantes réalisaient avec une violence toute populaire les pensées obscures et les desseins ou craintes cachés du frère et de la sœur.

La pièce où recevait Mlle de Brignoles se trouvait au-dessus du salon que je venais de quitter. Elle avait la même dimension et un peu le même aspect, sauf qu'un dessus de chenille verte recouvrait la cheminée et que le milieu du salon était occupé par une grande table ronde que revêtait un de ces tapis que les familles fabriquaient alors elles-mêmes et qui se composait de languettes d'étoffes de couleurs différentes, posées les unes au-dessus des autres comme des écailles. La même lampe à huile éclairait à peine la pièce. Comme elle était posée sur la table, elle laissait dans l'ombre le visage de Clarisse qui se tenait debout près de Mlle Blandine.

— Elle a été bien fatiguée, la pauvre mademoiselle, disait Clarisse. C'est dans les bronches, paraît-il, que ça la tenait. Le médecin venait deux fois par jour. Et vous savez les visites de médecin, aujourd'hui, ce n'est pas bon marché. — Elle grommela entre ses dents de manière que sa maîtresse n'entendît pas : — Enfin, c'est toujours ça qu'ils n'auront pas, ceux d'en dessous. Si on avait laissé faire *l'harpie*, le médecin ne serait même pas venu.

Je n'ai jamais su où Clarisse Perrin avait appris ce mot qu'elle prononçait avec une certaine fierté et un rien de pédantisme. Bien qu'elle en ignorât le sens précis, elle sentait vaguement ce que sa sonorité contenait de farouche, d'instinctif et d'accapareur. Je ne l'ai jamais entendue parler de la comtesse de Brignoles que comme de *l'harpie*. Par respect pour Mlle Blandine, elle n'osait pas dire du mal de son frère, mais elle se rattrapait largement sur l'étrangère, sur l'inconnue, qui était venue semer la zizanie dans la famille.

Quand Joseph de Fortia sonna, on ne fit, non plus, aucune difficulté pour le recevoir. La vérité est qu'on souhaitait peu ses visites. Ici, Clarisse Perrin se réconciliait avec M. de Brignoles. On n'ignorait pas qu'à la première occasion Joseph se plaindrait amèrement du sort, rappellerait qu'il était l'unique fils de la sœur de Louis et de Blandine et qu'il avait droit à sa part d'héritage. Il était dans les vues des Brignoles de ne

pas accepter ce genre de conversation ; il était dans les vues de Clarisse Perrin, et pour de tout autres raisons, d'aider sur ce point les desseins de Louis. Fortia, d'ailleurs, s'intéressa à la santé de la valétudinaire, de la façon la plus maladroite. Il lui reprocha de ne pas l'avoir appelé, ni sa femme. Ils l'auraient entourée, cajolée, ils auraient veillé sur elle avec une sollicitude toute particulière. Il fit tant et si bien que Blandine lui dit enfin, d'une voix extrêmement sèche :

— Je te remercie de ta sollicitude, mais Clarisse est un ange de dévouement et Louis a été parfait. Je te dirai même qu'Adélaïde est montée une fois me voir. Et pour qu'Adélaïde grimpe un étage...

On ne savait ce que cachait l'ambiguïté de cette phrase, si Mlle Blandine admirait le dévouement de sa belle-sœur ou si elle jugeait à ce trait héroïque qu'elle avait été vraiment bien malade. Battu sur ce point, Joseph de Fortia se rabattit sur un autre. Il se plaignit de la vie ; tout augmentait, personne n'était honnête, l'éducation de son fils lui coûtait bien cher, sans compter sa santé, car ce pauvre enfant avait toujours quelque chose, ce qui inquiétait sa mère. Des glandes, des rhumes, des indigestions...

— Le médecin prétend qu'il est lymphatique, disait Joseph de Fortia. Je ne sais pas du tout ce qu'il faut faire pour empêcher quelqu'un d'être lymphatique. Mon médecin n'a pas l'air de le savoir mieux que moi.

— Change de médecin, dit Mlle de Brignoles, peut-être par humour, peut-être par stupidité.

— Je ne peux pas tant que je n'ai pas payé l'autre, dit lamentablement Joseph.

La conversation retombait au point mort. Mlle de Brignoles recommençait à somnoler. Joseph ne semblait pas s'en apercevoir et présentait un rapport languissant de ses catastrophes familiales. Clarisse, survenue de nouveau, ne s'y intéressait pas davantage que la vieille demoiselle. Une atmosphère d'ennui presque insupportable se dégageait de ce monologue, de la vue de ces vieilles femmes retirées hors de la vie, de cet appartement jamais aéré, qui sentait le renfermé, la poussière, le vieux linge, et je ne sais quel relent de moisissure que dégage la vieillesse humaine. Cette impression d'ennui agissait si fortement sur moi qu'elle m'engourdissait peu à peu comme

on prétendait autrefois que faisait l'ombrage du mancenillier. Il y a un degré dans l'ennui qui confine à la lâcheté et peut-être même au plaisir. C'est cette impression de repos que certaines personnes ressentent dans les cliniques, c'est l'abandon complet à ce rien qui repose comme un bain tiède. La tête de Mlle de Brignoles dodelinait doucement. Clarisse, debout, les poings sur ses fortes hanches, regardait le pauvre Joseph de Fortia avec une expression de fureur sarcastique qu'il ne remarquait pas. J'entendais prononcer des mots confus : « Pharmacien... Terme... Fin de mois... Il faut chercher un avenir à cet enfant... J'ai toujours été abandonné par ma famille... Personne n'a jamais rien fait pour moi... Mes parents m'ont toujours considéré comme un paria, parce que je n'avais pas réussi. » A ces mots, Clarisse Perrin éclata :

— Il y a tout de même quelque chose à quoi vous avez joliment bien réussi. C'est à endormir mademoiselle. Justement qu'elle a mal dormi, cette nuit. C'est bien heureux pour elle.

La puissance de Clarisse était trop considérable pour que Joseph luttât. Il se tourna vers moi et, avec un sourire suave :

— Je crois, en effet, que notre conversation n'a pas été sans action sur ma tante. Laissons-la reposer en paix, nous reviendrons la voir un autre soir. Bonsoir, Clarisse.

— Bonsoir, bonsoir ! dit la vieille bonne en poussant M. de Fortia vers la porte.

Nous descendîmes l'escalier. Dans la rue Fongate, Joseph de Fortia me dit :

— Je crois tout de même que cette visite n'aura pas été inutile. Ma tante n'a peut-être pas entendu tout ce que j'ai dit, mais ce qu'elle a entendu la fera réfléchir. Je vous remercie, Horace, de m'avoir accompagné. Sans votre présence, je n'aurais peut-être pas été reçu. Je ne sais pas ce qui se trame dans cette maison, mais c'est louche. Ma tante Adélaïde fait du bien vilain ouvrage.

Lui aussi refusait d'incriminer Louis. Tout le mal venait du dehors, c'est-à-dire de l'épouse, de l'inconnue, ramenée d'un lointain voyage, d'une femme, en un mot, qui n'était même pas Marseillaise.

Je ne sais pourquoi, ce soir-là, au lieu de prendre, comme d'habitude, l'omnibus des Caillols à Saint-Barnabé, je décidai de rentrer par le tramway de la Pomme et le hameau des

Contes. J'avais besoin de me détendre, de respirer un air plus frais. Je crois que j'ai longtemps étouffé entre la rue Fongate et l'atmosphère tendre et trop pathétique que me faisait ma sœur Madeleine.

VI

La nuit commençait de venir à nous. Je marchais machinalement par un chemin que je connaissais bien et qui ne retenait pas mes pensées. Au sortir d'une traverse empierrée, je longeai une prairie déjà fumeuse ; cela me mena à un plateau herbu, qui portait un chemin de croix. Ses stations étaient de pierre ; c'étaient des dalles presque tumulaires et qu'un lierre proliférant engainait d'une cuirasse de cœurs noirs. La croix centrale, avec ses bras écartés, se détachant sur un rideau de saules, avait, à cette heure, dans cette solitude, un caractère si tragique que j'en fus impressionné et que je me demandai pourquoi j'avais choisi ce chemin de retour.

Il faisait une fin de jour tragique comme celles qui précèdent les lendemains venteux. Des barres rouges et des stries noires se partageaient le ciel au-dessus du couchant, une accumulation de nuées couleur de cendre se condensait au-dessus, à ma droite, et l'on entendait, au ras du sol ou dans les tiges des osiers, ce sifflement léger qui se termine si vite en tempête.

L'ombre envahissait le hameau, ramassé déjà sur lui-même, presque hostile, avec ses maisons italiennes réunies à leurs jardins étroits par des ponts sous lesquels on passait. Quand je l'eus dépassé, je vis encore une éclaircie orageuse dans le ciel lugubre. Peu après, j'aperçus ma sœur qui venait à grands pas devant moi.

— Où vas-tu ? lui dis-je, surpris à la fois de sa rapide démarche et de cette promenade nocturne si contraire à ses habitudes.

— A ta rencontre.

— Comment pouvais-tu supposer que je viendrais par les Contes ? C'est un chemin que je ne prends jamais.

— Ne m'as-tu pas dit, en partant, que tu l'emprunterais pour rentrer ?

— J'en ai brusquement pris la décision en quittant Joseph, au coin de la rue Fongate.

— C'est curieux... Je croyais le savoir.

— Cela ne m'explique pas pourquoi tu es dehors à ces heures-ci.

— J'étais inquiète...

— Inquiète de quoi ?

Madeleine prit tyranniquement mon bras et se pressa contre moi.

— Le sais-je ? Il m'a semblé qu'un grand danger nous menaçait... Ou, plutôt, je ne sais lequel de nous deux il menaçait.

Elle éclata d'une sorte de colère concentrée, de révolte de l'être entier tendu dans un élan de revendication irrésistible.

— Mais toi et moi, cela fait-il deux ? Ce qui te menace met ma vie en danger, ce qui me tourmente te prend aussi pour cible... Et puis, je ne sais pourquoi, je te sentais malade, ou triste, ou abandonné... Quelque chose m'a dit que je devais accourir à ton secours : je suis venue.

Ce genre d'avertissement n'était point rare chez Madeleine. Dans l'affectueuse tension où elle vivait, il lui arrivait de sentir à distance ce qui se passait en moi. Ce trait vous surprendra, peut-être ; il ne saurait étonner quantité de mères qui en plein sommeil devinent qu'un de leurs enfants, dans une chambre éloignée, est brusquement malade, — ou ces jumeaux qui ne sont jamais tout à fait isolés l'un de l'autre. Madeleine insista :

— Qu'avais-tu ?

— Il se peut, en effet, répondis-je, que, tout à l'heure, en remontant vers les Caillols, je me sois senti envahi par un léger malaise... Oh ! pas grand chose ! Une sorte de tristesse soudaine, qui m'est tombée sur le cœur...

— Pourquoi ? Pourquoi ?

— Je l'ignore. J'ai eu soudain le soupçon que la vie que je mène n'est pas celle que je devrais mener ; que les années passent et que je demeure dans une inaction coupable ; que j'ai peut-être des devoirs à remplir...

Je me souviens qu'à ce moment précis le bras de Madeleine se mit à trembler sous le mien.

— Ne pense pas cela, dit-elle, avec violence. Pourquoi veux-tu avoir d'autres *devoirs* que ceux que tu as assumés envers moi ? Je vivais à peine que tu prenais déjà ma vie en charge. Que deviendrais-je sans toi ?

— Il n'est pas question que je te quitte.

— Si, si. Au fond de ta pensée, c'est justement cela que tu ambitionnes.

Elle s'éloigna de moi. Elle marchait un peu en avant, la tête baissée, déchirant une graminée stérile qu'elle avait arrachée au bord du chemin. L'ombre courait derrière nous comme une des cavales de l'Apocalypse. Nous fîmes ainsi quelques pas en silence. Mon atonie morale, succédant à la crise de désespoir que je venais de traverser, me paralysait comme une camisole de force ; je ne savais ni ce que je désirais, ni de quoi je souffrais. Si, à ce moment, Madeleine s'était enfuie en me criant : « Je ne te reverrai de ma vie ! » je n'aurais pas fait un geste, jeté un appel pour la retenir.

Elle revint vers moi et reprit mon bras :

— Il y a des heures où je me demande aussi également si tu ne devrais pas mener une autre existence, si je ne t'arrache point par excès de sollicitude à la vie que tu devrais avoir. Je me sacrifie pour te rendre heureux. Mais est-il en mon pouvoir de te rendre heureux ? Cette pensée, la nuit, me tient éveillée. Comment dormir avec un tel souci ?

— Il me semble que tu exagères beaucoup certaines choses.

— Rien n'est exagéré quand on aime. Je n'ai pas besoin de raison. Mon cœur seul me dirige, et l'affection que je te porte. J'ai voulu tout t'épargner des meurtrissures et des chagrins de l'existence, mais c'est peut-être cela dont tu as besoin.

— Mais de quoi parles-tu donc quand tu parles de la vie ?

— De l'angoisse, dit-elle. C'est dans l'angoisse qu'est la vie.

— L'angoisse est partout. Elle était tout à l'heure sur ce petit chemin que j'ai pris pour remonter ici.

— Où nous mènera-t-elle ? Tout a un but, tout a un sens. Mais je voudrais que pour toi il n'y ait ni but, ni sens aux choses, et que tu vives comme un enfant dans l'insouciance.

— Je ne suis plus un enfant, dis-je amèrement.

— Tu es le mien, s'écria Madeleine avec transport. Tu es tout pour moi. Ah ! le comprendras-tu jamais assez ?

— Il m'arrive quelquefois de trop bien le comprendre.

— Tu as raison. Cependant je ne suis pas une égoïste... Dieu m'est témoin, Horace, que je ne le suis en rien. C'est à toi seul que je pense ; jamais à moi.

Je n'eus pas la cruauté de lui rappeler ses toutes récentes

paroles ; à ses yeux, nous ne faisions qu'un. J'étais attaché à elle par tant de liens subtils qu'il ne me semblait même pas possible de recouvrer ma liberté. D'ailleurs, cette liberté même, comment l'eussé-je envisagée ? Je ne souhaitais précisément rien de plus que ce que je possédais et il me suffisait de penser au grand livre que j'écrirais, un jour, pour sentir que j'accomplirais mon destin. Je pensai machinalement à toutes les fiches qui s'accumulaient dans mon bureau...

— Pourquoi te quitterais-je ? lui dis-je.

— Tu es bon, s'écria-t-elle avec exaltation. Tu es meilleur que tous les êtres qui existent. C'est bien ce qui me torture.

Nous arrivions devant la grille de notre petit domaine. Déjà, des gens sortaient avec des lanternes, inquiets de notre retard, de l'absence de mademoiselle ; ils se préparaient à venir nous chercher à l'arrivée de l'omnibus : Eudoxie, notre femme de chambre, Justin, son mari, qui faisait office de jardinier, Dumas, le fermier, son jeune fils... Ce petit monde rassuré, nous entrâmes dans le salon.

Madeleine avait disposé dans des vases de style Louis-Philippe, décorés de fleurs des champs aux couleurs vives, et qui ont été cassés depuis, des roseaux qu'une amie lui avait portés de Camargue, — de ces roseaux de couleur rouge, de contact cotonneux, qui poussent dans les marais et que les peintres italiens placent volontiers comme un sceptre dérisoire entre les mains du Christ flagellé. Cela me fit penser au chemin de croix que je venais de traverser.

— Il serait peut-être plus plaisant de voir des roses dans ces vases, dis-je avec humeur.

— J'y place ce qu'on me donne. Thérèse a eu la bonté de m'apporter ces roseaux de son *mas*. Si tu aimes les fleurs, pourquoi n'en apportes-tu jamais ?

Hélas ! j'avais été si bien élevé, comme tant de jeunes gens de ma génération et de mon milieu social, à me refuser tout plaisir, que j'eusse considéré comme un luxe ostentatoire d'acheter des fleurs, — comme un luxe d'autant plus absurde que nous habitions la campagne et que des fleurs, nous en avions, — ces géraniums, ces fuchsias, ces bégonias, ces sauges, ces ageratums, ces reines-marguerites, que Justin entretenait à grand peine et qui faisaient sa bordure à notre terrasse, un accompagnement aux allées du petit bosquet.

— Je ne t'ai pas tout dit, fit Madeleine, en venant s'appuyer à la table devant laquelle je m'étais assis. Et c'est une des causes du trouble dont j'ai souffert, ce soir. Figure-toi qu'à cinq heures, j'étais assise sur la terrasse. Je lisais *l'Ornement des noces spirituelles* quand j'ai entendu jouer du piano...

— Jouer du piano ? Où ?

La voix de Madeleine se contracta de terreur.

— Ici même, à ce piano...

— Mais qui donc ?

— Laisse-moi parler. Ce n'était pas une hallucination. Le son venait du salon, et cependant, il était très faible, très grêle, comme lointain. Ce qui ne l'empêchait pas d'être extraordinairement distinct. Si distinct que je reconnus l'*Arioso dolente* de la trente et unième sonate, — si distinct aussi que je fis la réflexion que je ne l'avais jamais entendu aussi bien jouer et que la personne qui l'exécutait ainsi devait être une véritable artiste. A ce moment, je fus épouvantée et je courus ici. A peine, eus-je ouvert la porte que tout s'arrêta... Ah ! comprends-moi bien : la musique ne s'évapora pas doucement comme elle fait en rêve, non, elle s'interrompit brusquement, au milieu d'une mesure. J'eus le sentiment que je faisais peur à quelqu'un qui s'enfuyait...

— Eh bien ?

— Il n'y avait personne bien entendu, personne. Qui serait entré ainsi ? Par acquit de conscience, j'interrogeai Eudoxie : non, personne n'était venu. N'est-ce pas curieux ?

Au bout d'un moment, je dis :

— Tu devrais tout de même consulter un médecin, Madeleine.

— Je te le répète, Horace : ce n'était pas une hallucination.

— Les choses s'éclaireront peut-être, un jour. N'y pensons plus.

Eudoxie vint alors nous prévenir que le dîner, — ou plutôt le souper, comme on dit à Marseille, — était servi, et nous passâmes dans la salle à manger.

Mais, cette nuit-là, j'eus de la peine à m'endormir.

EDMOND JALOUX.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

LES LEÇONS DE LA GUERRE D'ESPAGNE

Pouvons-nous tirer des enseignements de la guerre d'Espagne, de quelle valeur et à quelles conditions ?

Quelles sont ses indications à l'égard de cette inconnue, la forme générale d'une guerre de demain ?

Quelles sont ses leçons à propos de la guerre aérienne, celle dont l'instrument s'est si fortement modifié depuis la grande guerre que des théories fort diverses se sont opposées dans la définition de ses principes ?

Telles sont les trois questions que nous voudrions examiner ici.

—

POUVONS-NOUS TIRER DES ENSEIGNEMENTS DE LA GUERRE D'ESPAGNE ?

Leur utilité. — Selon certains, cette guerre d'Espagne est trop différente de celle qui mettrait aux prises les armées des grandes Puissances européennes pour que l'on puisse en déduire des enseignements valables pour elle.

Pour d'autres, ses enseignements sont acceptables ; à ce point qu'ils auraient déconcerté les Allemands et les Italiens et dissuadé leurs dictateurs d'entamer une opération de force à laquelle l'un d'eux semblait décidé.

Ces opinions contiennent chacune leur part d'exagération et de vérité, mais nous aimons mieux, quant à nous, celle qui propose des fins positives en tirant parti des faits.

Par une loi de nature qui a de grands avantages, mais aussi des inconvénients, la lourde institution militaire est réfractaire à une rapide évolution.

Nous pourrions donner des exemples d'enseignements des guerres du Transvaal et de Mandchourie, mal utilisés pour la préparation de notre armée à la guerre qui allait éclater en 1914, et des conséquences que devait avoir, au début du grand conflit, un attachement excessif à des armes, à des méthodes et à des doctrines partiellement caduques.

Il y a aussi le danger contraire. Des esprits hardis croient à la force infaillible de leurs raisonnements plus qu'à une expérience trop vieille à leur sens, ou incomplète ou absente. Des doctrines d'organisation et d'emploi sortent toutes faites de leur esprit, fondées surtout sur des anticipations et sur des démonstrations de champs de manœuvre où l'ennemi est imaginaire et où le feu ne tue pas.

Il faut que les enseignements de la guerre d'Espagne servent à vaincre chez nous la routine et le conformisme, comme à nous préserver du danger des pures conceptions de l'esprit.

Leur portée. — Assurément, il faut être très prudent quand on se propose de dégager des événements d'une guerre en vérité assez spéciale, des conclusions ayant une portée générale, alors surtout que ces événements font l'objet d'informations tendancieuses et contradictoires.

Il y a, effectivement, des différences fondamentales entre les caractères particuliers de la guerre d'Espagne et ceux par lesquels nous nous représentons la guerre dans laquelle nous sommes susceptibles d'être entraînés un jour.

Les partis en présence n'ont pas mis en ligne, ni en effectifs, ni en matériels, des moyens comparables à ceux qui s'affronteraient au nord-ouest ou au centre de l'Europe. Nombre de missions et de problèmes militaires ne sont pas posés en vraie grandeur. Des possibilités demeurent dans l'ombre qui prendraient une importance considérable pour de grandes armées.

L'infanterie comprend quelque 300 000 hommes de part et d'autre, mais ils sont dispersés sur un millier de kilomètres ; ses lignes n'ont pas de profondeur dans la défense et elles n'en ont guère pour l'attaque. Elle n'a pas tous les moyens modernes

d'accompagnement et de liaison, ni une artillerie proportionnée au front de défense, moins encore au front d'attaque.

Les engins nouveaux ne sont pas utilisés dans les proportions admises à ce jour et souvent ils ne sont pas mis en œuvre dans un cadre normal. Quelques patrouilles d'avions bombardent, de loin en loin, une grande ville, un port, une ligne de communications sur lesquels des escadres ou des divisions aériennes répéteraient sans cesse leurs attaques.

Quelques dizaines de chars tiennent la place de divisions blindées. Souvent, les avions sont privés du secours d'une organisation rationnelle de la défense, et les chars, dépourvus du soutien indispensable d'une infanterie instruite et bien outillée pour leur accompagnement. Il faut donc se garder de conclure trop vite, à propos des chars, que « le trait a de nouveau vaincu la cuirasse offensive » ; à propos de l'avion, que la défense des arrières est impossible. Plus généralement, la guerre d'Espagne ne donnera pas des leçons complètes et définitives pour notre usage.

Leur valeur positive. — Tout de même, cette guerre qui dure depuis un an a présenté des situations très diverses et fourni des expériences répétées. Par cette diversité et cette répétition, elle apporte des renseignements précieux sur les armes actuelles, sur la valeur de leur conception et de leur réalisation, sur les modifications que ces armes sont capables d'imprimer à la forme des actions de guerre futures. A ce sujet, un rapport secret d'un officier allemand qui a été divulgué s'exprime ainsi :

« Il a été possible de faire des observations nombreuses, intéressantes et instructives et d'établir de manière définitive certains résultats ; observations et résultats qui ne seront pas sans influence sur les développements futurs de la technique et des tactiques de la guerre moderne...

« ...Il est permis d'affirmer que la défense contre les tanks a été développée et perfectionnée de manière plus rapide et efficace que le tank lui-même. »

Les armes nouvelles sont mises à l'épreuve du terrain dans des circonstances de guerre et à celle du feu. A l'épreuve du terrain, il est apparu par exemple que les chars lourds allemands sont trop lents au démarrage et en marche arrière, trop peu

maniables et finalement trop facilement incendiés ; que les avions, obligés de changer fréquemment de terrains pour échapper à la destruction par le bombardement, doivent permettre l'utilisation de terrains médiocres grâce aux dispositifs modernes d'hypersustentation.

L'épreuve du feu a démontré la supériorité des chars lourd et moyen, fortement blindés et armés, sur le char léger plus rapide, mais néanmoins plus vulnérable ; au contraire, la vulnérabilité excessive des avions de bombardement relativement lents et trop volumineux. Nombreux sont les renseignements de cet ordre qui, à la condition d'être soigneusement corroborés, auraient un grand prix au moment où des milliards sont consacrés aux fabrications d'engins nouveaux.

L'exploitation des leçons de la guerre d'Espagne par les Italiens, les Allemands et les Russes. — Or, les Italiens et les Allemands exploitent délibérément, avec intelligence et méthode, la guerre d'Espagne comme un champ de manœuvres et de tirs sur ennemis et sur buts réels.

Les Italiens mettent en œuvre, dans des formations constituées, leur matériel de ligne et les modes d'emploi réglementaires. Les Allemands font aussi l'essai de matériels nouveaux, des dispositions étant prises pour éviter des indiscrétions. Les rapports des techniciens qui dirigent ces essais auraient permis de nombreuses mises au point.

On sait que les deux pays constituant l'axe Rome-Berlin apportent les soins les plus attentifs à préparer leurs armées à toute éventualité ; on sait aussi qu'ils ont accéléré dans une mesure exceptionnelle la production industrielle de leurs armes de guerre, sans doute pour s'assurer le bénéfice de la quantité. Ils trouvent en Espagne une occasion exceptionnelle de faire la main de leurs professionnels, techniciens, tacticiens et spécialistes, et d'améliorer la qualité de leurs armements d'après l'expérience.

Il est à peine besoin de rappeler que les Russes agissent de même du côté des gouvernementaux, suivant leurs méthodes particulières, n'hésitant pas à mettre en ligne leurs matériels les plus modernes.

Position particulière de la France. — La position de la France, comme celle de l'Angleterre d'ailleurs, est tout autre. Elle est dictée avant tout par le souci d'avoir, après comme avant la guerre civile, au delà des Pyrénées, une nation amie. C'est un fait que, l'an dernier, des matériels français, généralement anciens, mais aussi des nouveaux, se sont trouvés engagés en Espagne ; certains de leurs défauts ou de leurs qualités ont été révélés et de cette épreuve les organismes qualifiés auront pu chez nous faire leur profit. Mais, dès le début de cette année, la France a pris l'initiative de la politique de non-intervention dans la guerre d'Espagne et elle se doit de l'observer scrupuleusement.

Tout comme les Anglais, nous nous trouvons ainsi en infériorité par rapport aux Italiens, aux Allemands et aux Russes, pour tirer tous les enseignements possibles de la guerre d'Espagne et les utiliser sans retard.

Infériorité sérieuse qu'il convient d'atténuer autant qu'il est possible par une organisation parfaite du recueil des renseignements sur les armements, sur leurs effets et sur les conséquences des progrès qu'ils réalisent. Il est à souhaiter que notre attitude de non-intervention nous permette d'avoir dans les deux camps des observateurs hautement qualifiés. De toute façon nous devons enregistrer, sans idées préconçues, les faits et les circonstances, leurs conséquences, éventuellement leurs leçons, afin de vérifier les fondements de nos programmes d'armement, de nos règlements de manœuvre, voire même de nos doctrines de guerre terrestre et de guerre aérienne.

LES INDICATIONS SUR LA FORME GÉNÉRALE DE LA GUERRE MODERNE

Nous connaissons, du moins, de façon assez précise, l'allure générale des opérations qui se sont déroulées, l'état relatif des forces en présence, l'espace et le terrain qui s'offraient à leurs manœuvres. Ce sont les éléments déterminants de la forme des opérations et de leurs résultats. Le rapprochement des situations respectives et des événements est donc instructif, d'autant qu'il semble confirmer de grandes leçons de la dernière guerre, à savoir :

— La possibilité d'une décision rapide par l'effet d'un déséquilibre initial des forces et d'une offensive de forme large et brusquée ;

— La facilité relative de rétablissement de la défense après une manœuvre en retraite ;

— La puissance de la défensive après les premières semaines de guerre, grâce à l'organisation du sol et à la mobilisation disciplinée de toutes les forces nationales ;

— Le développement croissant de la guerre aérienne au cours du conflit.

La possibilité d'une décision rapide au début de la guerre. — Les éléments positifs de la guerre se sont modifiés fortement dès les premiers mois, de sorte que les opérations ont comporté d'abord une période courte de guerre de mouvement, ensuite une période très longue, qui se poursuit, de guerre de stabilisation. Il s'en est fallu de peu que la première n'ait été décisive. Premier fait remarquable par ce qu'il nous rappelle et digne d'attention par ce qu'il nous fait craindre.

Au moment de l'insurrection, les forces gouvernementales ne sont guère que des milices populaires dans lesquelles sont convoqués tous les éléments extrémistes. Un appel sous les drapeaux donne 40 000 volontaires. Leur encadrement est très faible : beaucoup d'officiers et de sous-officiers de l'active ont été éliminés ou fusillés pour raisons politiques, deux cents officiers seulement se sont ralliés au gouvernement. Le matériel est rare.

Au même moment, les nationalistes ne disposent que des forces régulières, à faibles effectifs, des garnisons qui n'ont pas été réduites par les milices populaires, celles du sud et du nord de l'Espagne. Ces forces sont grossies par des « requetes » et des phalangistes, milices blanches qui présentent les mêmes défauts que les milices rouges : pas de discipline, pas de cohésion, pas d'instruction. Mais elles sont encadrées par un nombre très élevé d'officiers de carrière qui leur donnent une valeur bien supérieure. Elles disposent de la plus grande partie du matériel de guerre, d'ailleurs assez peu important, qui se trouvait en Espagne.

L'objectif des nationalistes est Madrid. Le plan : la marche concentrique sur la capitale en partant des grandes villes

insurgées. Mais, à défaut de forces suffisantes, les nationalistes sont impuissants à en entreprendre l'exécution, comme les gouvernementaux à profiter de leur position centrale pour aller réduire les foyers de la rébellion. Dès le départ, la situation se trouve stabilisée, la rébellion semble condamnée à l'échec.

Mais l'aviation, une aviation étrangère, va rompre l'équilibre ! Éloignant la flotte gouvernementale du détroit de Gibraltar, elle permet aux nationalistes d'effectuer le transport des troupes du Maroc dans la métropole, à la fois par mer et par air, et de disposer de forces désormais supérieures par le nombre, par la qualité et par l'armement ; forces qui, mises aux ordres du général Franco, vont prendre l'offensive et atteindre le cœur de l'Espagne.

Franco se rappelle ce qu'il a vu au Maroc, alors qu'il y combattait avec nous. En 1925, nous devions nous contenter de faire face aux attaques riffaines : nous réussissions seulement à les contenir et à les refouler légèrement. En 1926, dès la reprise des opérations, en liaison avec les Espagnols, nous les attaquions sur un front supérieur au leur et largement débordant : en dix-huit jours, ils étaient mis hors de cause ! Franco, par les conquêtes de Badajoz et de l'Estramadure, et par la liaison ainsi effectuée avec les insurgés du nord, développe aussi un vaste front perpendiculaire au Tage, dont il fait son axe de marche. Son avance est irrésistible ; tout élément rouge s'opposant à une colonne se trouve débordé par les colonnes de droite et de gauche ; les milices gouvernementales lâchent pied bien plus vite encore que les farouches Riffains en 1926. Talavera-de-la-Rena, Magueda, Tolède marquent les étapes de l'avance faite à l'allure de 250 kilomètres en quelques jours. Le sort de Madrid semble décidé ; vraisemblablement, la capitale ne sera pas défendue ou sa défense sera vaine et de courte durée. La supériorité des troupes disciplinées et commandées sur des milices mal encadrées et sans instruction est écrasante ; encore un peu, elle est décisive. La manœuvre de débordement menée par des forces supérieures en nombre et en qualité apparaît une fois de plus irrésistible : elle mène à la décision.

Le rapide rétablissement de la défense. — Cependant Franco n'avait pas dispersé les forces adverses ; il ne les avait pas

coupées de Madrid. Au contraire, il avait abandonné un moment la route directe de Madrid pour aller enlever Tolède, sur sa droite, et délivrer les héroïques défenseurs de l'Alcazar.

Pendant ce temps, devant le danger, les milices rouges se disciplinent et se renforcent. Elles s'installent aux cols de la sierra de Guadarrama, au nord-ouest et à l'ouest de Madrid. Couvertes de ces côtés, sur cette ligne de défense naturelle, elles mènent avec un succès surprenant une manœuvre retardatrice, la plus difficile de toutes, sur les plateaux au sud de Madrid. Il avait semblé que les rouges étaient perdus ; mais c'est leur tour d'être sauvés par l'appui extérieur, par l'arrivée de cadres, de volontaires et de matériels de guerre, qui leur apportent ce qui leur manque le plus : discipline et puissance matérielle.

Quand Franco reprend sa marche vers Madrid, à la fois par Talavera et par Tolède, il trouve partout de la résistance ; celle-ci s'accentue, elle s'accompagne bientôt de contre-attaques ; l'avance devient de plus en plus lente ; les nationalistes abordent Madrid par le sud, puis par l'ouest, puis par le nord. Ils sont progressivement immobilisés devant la ville et empêchés de l'encercler.

La guerre de mouvement est terminée : elle n'a duré que quelques semaines ; elle a pris fin dès que les gouvernementaux ont opposé un front égal aux assaillants, dès qu'ils ont eu des forces sensiblement égales en nombre et suffisamment encadrées.

Tout cela nous rappelle étrangement les premières opérations de 1914. Nous n'insisterons pas sur les ressemblances. Il nous suffit de conclure que les événements militaires des premiers mois de la guerre d'Espagne sont extrêmement suggestifs et doivent être médités par nous : ils confirment notre expérience propre, la valeur des dispositions que nous avons prises pour nous prémunir contre une attaque brusquée et la nécessité vitale de maintenir toute leur force à ces dispositions. Toutefois, ils nous invitent aussi à nous créer une armée de choc et de manœuvre immédiatement prête pour la contre-offensive destinée à compléter l'œuvre de la défensive sur les lignes fortifiées, prête aussi à l'offensive immédiatement, puisque c'est le moment favorable.

La puissance de la défensive après les premières semaines. — Autour de Madrid, les effectifs s'accroissent par l'afflux des contingents espagnols et par des renforts étrangers qui paraissent atteindre 60 000 hommes du côté nationaliste, 35 000 du côté gouvernemental. Les bandes sans organisation deviennent des formations résolues à se battre avec acharnement. Les deux adversaires reçoivent un important matériel de l'extérieur ; cependant, le nombre des batteries demeure faible, les munitions, les canons, les chars sont limités. En revanche, les tranchées se développent tout autour de Madrid et partout où la lutte est sévèrement engagée.

Dans ces conditions, le front de toute attaque est nécessairement restreint ; une avance est vite arrêtée ; la brèche bouchée, le front reconstitué après qu'une contre-attaque a ramené l'attaque épuisée à sa ligne de départ. Les engins blindés n'y peuvent rien ; ils traversent les rangs adverses, infligent des pertes sérieuses, mais, comme ils ne sont pas soutenus, ils sont dispersés par des mitrailleuses ou des petits canons intacts, entourés et incendiés, ou bien obligés de se replier en toute hâte comme à Guadalajara.

Les deux partis sont à nouveau impuissants. Franco veut compléter l'encerclement de Madrid, il est rejeté. Il esquisse une nouvelle manœuvre offensive le long de la côte qui le conduit victorieusement à Malaga ; mais les difficultés du terrain l'arrêtent. Il prend alors une solution de facilité. Il se propose d'enlever l'enclave de Bilbao, assuré d'avoir ici la supériorité d'effectifs et d'armements, notamment en artillerie et en aviation. A mesure qu'il gagnera du terrain, il rendra la situation de la défense plus difficile.

Cependant, après un brillant succès initial, l'avance se ralentit. Deux mois se passent avant qu'il ait réuni des moyens offensifs suffisants pour enlever Bilbao et conquérir la Biscaye. Il y réussit enfin parce que son adversaire n'a pas su préparer au cours de l'hiver et déclencher en temps utile une puissante offensive, par exemple autour de la pointe de Teruel, par laquelle Bilbao aurait été dégagé, comme Verdun fut dégagé par l'offensive de la Somme.

Quoi qu'il en soit, l'attaque sur Bilbao comme les attaques sur Madrid ont mis en pleine lumière la puissance de la défense sur des fronts organisés et la quasi-inviolabilité de

ses positions, si elles sont profondes, tant qu'elles ne sont pas débordées et que les réserves de manœuvre ne sont pas usées.

Ces trois dernières conditions étant satisfaites, il semble que deux adversaires ne peuvent que très difficilement et avec beaucoup de temps sortir de la stabilisation à moins de faits nouveaux dans l'ordre politique ou moral.

Notre esprit est ainsi reporté par les faits à la situation militaire sur le front occidental de la fin de 1914 à 1918.

Notre idée est confirmée qu'un adversaire éventuel de notre pays renoncera à l'attaquer, s'il n'a pas l'espoir de le surprendre, et d'enfoncer ou de déborder ses frontières organisées avant la constitution et l'entrée en action des armées de manœuvre.

L'extension de la guerre aérienne au cours du conflit. — La stabilisation persistant, la guerre devient fatalement de plus en plus aérienne. L'aviation est l'arme capable de produire les plus grands effets moraux ; celle aussi qui permet toujours l'offensive, une offensive singulièrement facile ici du fait que les territoires des deux camps n'ont qu'une profondeur moyenne de 150 kilomètres et que le front est très étendu ; celle enfin qui peut le plus aisément recevoir du personnel et du matériel de l'étranger, malgré le contrôle, puisque ce dernier ne peut guère empêcher l'arrivée d'avions par la voie des airs.

Au moment où la non-intervention des Puissances était unanimement décidée, l'aviation de chaque parti comprenait à peu près une centaine d'avions de bombardement et autant d'avions de chasse. Si la non-intervention avait été observée, les deux aviations seraient aujourd'hui à peu près inexistantes pour cette raison que la consommation des avions est telle au cours d'une guerre qu'une flotte aérienne renouvelle tout son matériel dans une période de trois mois. Au lieu de cela, les deux aviations, la nationaliste surtout, se sont largement développées. De même, dans la dernière guerre, après cinq ou six mois d'hostilités, le ciel se peuplait chaque jour davantage de machines et la guerre de surface devenait une guerre dans l'espace.

LES LEÇONS DE LA GUERRE AÉRIENNE

La guerre aérienne d'Espagne est particulièrement instructive en ce qui concerne ses instruments et sa forme.

Les personnels et matériels opposés. — D'abord, des machines, très différentes de celles de 1918, ont été mises en œuvre, dont on vient d'apprendre les exigences à l'égard du personnel et la valeur pratique.

La lutte d'aviation met aux prises, en plus des Espagnols, des Italiens et des Allemands d'un côté et surtout des Russes de l'autre. Des jugements ont été portés sur les uns et les autres : nous n'en retiendrons qu'une observation générale. La valeur d'un personnel d'aviation est faite à la fois de l'aptitude spéciale de la race, de sa formation aérienne et de son instruction militaire. La valeur du personnel influe beaucoup sur le rendement des machines jusque dans le combat ; un avion servi par un équipage supérieur se mesure avec un avion meilleur servi par un équipage médiocre. Cette observation est à retenir à propos d'une arme où l'on est souvent tenté de penser que le matériel est tout.

A l'égard du matériel, il est encore plus vrai de dire que la lutte d'aviation oppose d'une part les Italiens et les Allemands et de l'autre les Russes.

Le matériel des nationalistes est surtout italien (Fiat de chasse, Caproni et Savoia de bombardement) et allemand (Arado et Henkel de chasse, trimoteurs Junkers de bombardement). Celui des gouvernementaux ne comprend plus qu'un petit nombre d'avions anglais et français (Fairez et Dewoitine de chasse, bimoteurs Potez 54, Bloch 200 et 210 de bombardement), il est presque entièrement russe (1-15 et 1-16 de chasse, bimoteurs de bombardement Katiouska).

Si on synthétise par types d'avions les qualités et les défauts qui se sont révélés chez les uns et les autres, on retrouve les lois expérimentales de 1918.

L'avion de chasse demeure par sa grande vitesse, la puissance de feux de son armement axial, la précision relative de son tir à courte distance, l'adversaire redoutable de l'avion de bombardement (ou d'observation) sensiblement plus volu-

mineux et plus lent. Le tir des avions de bombardement, en dehors du plan axial, est quasi impossible avec les vitesses actuelles des avions et il n'a en tout cas aucune précision. Une vitesse égale à celle de l'avion de chasse ou au moins très voisine, beaucoup de maniabilité, un faible volume, un armement surtout axial, telles sont les conditions de la protection des avions de bombardement contre les armes aériennes et terrestres. Les Savoia-Caproni, les Junkers en font la preuve par leur insuffisante protection ; le Katiouska russe et le Dornier allemand, récemment arrivé, en font au contraire la preuve positive.

D'autre part, on n'est pas certain *a priori*, — les bombardiers allemands, italiens et français en témoignent, — d'avoir un avion de bombardement presque aussi rapide que le meilleur avion de chasse d'en face. Comme, dans ce cas, le bombardier réclame l'appui du chasseur ami, il faut concevoir ces deux avions comme complémentaires dans l'offensive. Cette nécessité avait été longtemps perdue de vue chez nous.

La protection contre les armes terrestres apparaît de plus en plus impérative. Les canons contre avions ont abattu un nombre élevé de machines et les petits canons automatiques interdisent pratiquement le ciel jusqu'à moyenne altitude dans la limite de leur zone d'action.

La forme de la guerre aérienne et ses effets. — Certaines parties du théâtre d'opérations présentent, par la continuité et par l'intensité de l'action aérienne, un cadre suggestif de l'emploi de l'aviateur dans la bataille ; d'autre part, l'intervention contre les objectifs de l'arrière donne, à échelle réduite, une figuration de ce que serait la lutte des armées de l'air pour l'attaque des territoires adverses et la défense du territoire national ; elle pose bien le problème de la protection des populations.

L'aviation dans la bataille. — La coopération de l'aviation à la bataille navale ou terrestre est une forme d'emploi classique et bien connue : la guerre d'Espagne présente cependant des faits saillants.

L'aviation nationaliste a joué un rôle capital dans la lutte

contre des bateaux de guerre mal protégés et dans l'établissement d'une libre communication entre le Maroc et l'Espagne.

Elle a donné un exemple d'intervention contre un corps de débarquement. Le commandement de Barcelone décidait, en août 1936, de reprendre l'île de Majorque que défendait une garnison nationaliste très réduite ; il y consacrait un corps de 8 000 hommes bien armés, mais comprenant peu ou pas d'aviation de chasse et d'artillerie anti-aérienne. Le débarquement s'opérait aisément. Toutes les résistances terrestres étaient bousculées. Le succès semblait acquis, lorsque l'aviation nationaliste, intervenant en force, infligeait au corps de débarquement un véritable désastre et l'obligeait à une retraite précipitée.

L'aviation gouvernementale a trouvé une occasion opportune d'intervenir avec un plein succès contre une attaque massive de chars et elle a ainsi joué un rôle éminent dans la contre-attaque de Guadalajara, qui a sauvé Madrid de l'investissement.

L'aviation nationaliste a montré en Biscaye la toute-puissance de l'aviation et son aptitude à tout faire dans la bataille lorsqu'elle n'est pas contrariée par une suffisante aviation adverse ou par la défense antiaérienne. Le succès foudroyant des premières attaques aurait été incontestablement en grande partie son œuvre. C'est elle encore qui aurait permis la rupture définitive de la ceinture de fer de Bilbao. Mais c'est également sur le front de Madrid, où la défense anti-aérienne est sérieuse, où l'aviation est nombreuse de part et d'autre et de valeur sensiblement équivalente, que les deux aviations interviennent étroitement et de la façon la plus active, comme une véritable arme de bataille, aussi bien à l'avant que contre les réserves et malgré des pertes sévères dans les deux cas.

Il s'agit en outre d'actions massives, de groupements d'une centaine d'avions répétant les opérations plusieurs fois dans la journée et influençant sérieusement le cours de la bataille terrestre. C'est là une constatation d'un très grand intérêt ; tandis que les Allemands préparent leur aviation à l'intervention massive dans la bataille terrestre, dans d'autres pays, dont le nôtre, l'opinion prévalait que la puissance des feux terrestres interdirait désormais à l'aviation cette inter-

vention massive dans le cadre, pourtant très étendu aujourd'hui, de la bataille terrestre.

Les opérations indépendantes. — Par ailleurs, les attaques menées contre l'intérieur du pays deviennent assez sérieuses pour donner une idée de l'importance que prendrait cette forme nouvelle de la guerre dans un conflit européen. Il suffit d'évoquer les sévères opérations de bombardement contre Durango et Guernica qui ont ému le monde entier. Le rôle joué, dans cet ordre d'idées, par les Baléares au bénéfice des nationalistes doit retenir l'attention. Les deux îles de Majorque et d'Ibiza sont deux grandes bases aériennes qui tiennent sans cesse sous leur menace toute la côte, de Malaga à Cerbère, et menace sérieuse puisque, comme on sait, des objectifs côtiers ne peuvent être sérieusement défendus par l'aviation contre des attaques venant du large. Ces attaques, bien qu'indirectes par rapport aux combattants du front, ne sont pas sans effets, ainsi qu'en témoignent des notes officielles issues récemment des deux commandements en chef.

Du G. Q. G. nationaliste : « Les bombardements de l'aviation rouge ont produit ces jours derniers plus de 300 morts et de 500 blessés chez les non-combattants. » Du ministère de la Défense nationale : « Le nombre des civils basques victimes des bombardements aériens, dans le mois d'avril, a été de 4 419 tués. » « Quantité de villes, éloignées pourtant du théâtre d'opérations, sont victimes d'implacables agressions aériennes. Il n'est pas possible de les défendre avec des canons et des mitrailleuses. Devant l'arme terrible qu'est l'aviation, il n'y a qu'un recours : l'aviation, c'est-à-dire la terreur contre la terreur. »

La protection du territoire contre les attaques aériennes. — Il est certain que les armes terrestres contre avions ne peuvent défendre qu'un nombre restreint d'objectifs. Et il en serait à peu près de même dans le cas d'un conflit européen. Au contraire, certaines villes comme Burgos et Salamanque d'un côté, comme Madrid et Valence de l'autre, sont assez bien défendues, puisque les avions assaillants se dérobent le plus souvent ou effectuent leurs bombardements à si haute altitude qu'ils sont sans précision.

Il apparaît qu'on se protège bien à la longue contre les bombardements. On a construit de nombreux abris un peu partout dans les grandes villes ; les habitants travaillent ou campent tout autour et, aux premiers appels des sirènes, ils rentrent sous terre et se mettent hors de danger. D'ailleurs, la protection est donnée aussi dans les villes par les constructions souterraines et par la très grande disproportion qui existe entre le nombre des avions de bombardement assaillants et l'étendue d'un objectif comme Madrid par exemple. Il n'est pas plus possible aujourd'hui à l'aviation qu'à l'artillerie d'avoir sur une grande ville des effets matériels véritablement terrifiants.

Qualité de l'aviation nationale, sécurité du pays, paix de l'Europe. — Le gouvernement espagnol le constate : en définitive « contre l'arme terrible qu'est l'aviation il n'y a qu'un recours : l'aviation ». Surtout une aviation de qualité supérieure ou au moins égale ; c'est ainsi que par leur qualité supérieure les machines aériennes de l'U. R. S. S. compensent (sauf en Biscaye où il n'y en a pas) l'infériorité numérique de la flotte aérienne gouvernementale. Autant que possible, une aviation supérieure en nombre, car on voit que l'aviation loyaliste, malgré une situation infiniment favorable et sa supériorité de qualité, n'a pas eu le loisir d'entreprendre la destruction de l'aviation nationaliste des Baléares, cette flèche enfoncée dans le flanc de l'Espagne gouvernementale.

Mais il se trouve, et ce n'est pas un effet du hasard, que la supériorité de qualité des machines appartient à un pays qui a une très grande et très active capacité de production aéronautique. Un tel pays a de grandes chances de n'être pas surpassé et même de dépasser les autres à un moment donné dans le domaine de la qualité aussi bien que de la quantité. Il y a, au centre de l'Europe, un autre pays dont ladite capacité est énorme ; de ses usines sortent actuellement en série des avions au moins équivalents en qualité aux avions russes d'Espagne.

Devant ces constatations, ne disons pas trop vite en France que nous aurons, au jour d'une guerre, la première ou la seconde aviation de l'Europe. Considérons sérieusement la puissance de notre industrie aéronautique et l'état de nos

finances d'où dépend avant tout la force d'une aviation nationale...

Revenant à la guerre d'Espagne, observons d'une part que des unités d'aviation de pays même fort éloignés sont venues se battre en Espagne, arrivant, malgré les barrages, par bateau ou en un seul vol depuis l'Europe centrale ; d'autre part, que les chefs des gouvernements et des armées qui se battent voient dans une supériorité aérienne affirmée des auspices résolument favorables au sort de leurs armes. Au jour du danger, nous ne serons donc jamais trop forts dans les airs contre un agresseur aussi bien à l'Est ou au Centre qu'à l'Ouest de l'Europe.

Pour la paix de l'Europe, souhaitons que d'abord soit recherché et obtenu à tout prix, entre les Puissances ou les axes qui menacent de s'opposer, l'équilibre des forces, plus exactement des valeurs aériennes. De ces valeurs il y a aujourd'hui une Bourse ; elle siège à Londres.

GÉNÉRAL ARMENGAUD.

SOUVENIRS
D'UN HOMME DE LETTRES [1]

I

EN QUÊTE D'UN ÉDITEUR. — LE BON THÉO

Lorsque, au retour des vacances de 1865, j'eus achevé d'écrire et de faire imprimer le poème de *Donaniel*, la question de l'éditeur se posa.

Depuis quatre années environ que j'habitais Paris, y faisant mon droit et venant de passer ma licence, je ne connaissais personne dans le monde des lettres qui me pût renseigner. Je m'adressai à la mère Gaux qui avait un étalage de livres sous les galeries de l'Odéon et dont, par privilège d'étudiant, je feuilletais parfois les nouveautés, lui achetant quelques volumes et bavardant avec elle à l'occasion.

— Un poème ! me dit-elle. Il faut aller trouver Lemerre. Vous serez là chez vous, il s'est fait le monopole de la poésie.

Je vivais dans une telle ignorance de tout que l'illustre éditeur, qui ne venait d'ailleurs que de s'établir, m'était inconnu. Je consultai le *Bottin* et j'allai droit chez Lemerre qui tenait boutique au boulevard des Italiens.

Cet habile homme compulsa les bonnes feuilles que je lui tendais et qui formaient un joli petit in-16 carré sur papier de Hollande, admira à la première page la belle composition romantique de Léopold Flameng, et dit :

(1) L'auteur de ces *Souvenirs*, Léon Barracand, poète et romancier, était né à Romans (Drôme) en 1844 ; il mourut peu de temps après la Grande Guerre, en 1919.

— C'est parfait ! Ça me convient. Nous mettrons le volume à 20 francs, et nous ferons une bonne affaire.

Une bonne affaire ?... Il s'agissait bien de cela !

— A vingt francs, dis-je, nous n'aurons guère d'acheteurs.

— Qu'importe, s'ils paient cher !

Il m'importait beaucoup. J'aurais voulu donner mon livre pour rien afin d'avoir plus de lecteurs. Et, sans rien conclure, je m'en allai un peu déconcerté.

En longeant les Boulevards, j'avisai derrière une vitrine les premières poésies de Sully-Prudhomme qui venaient de paraître chez Achille Faure dont la librairie toute nouvelle était établie près de la porte Saint-Martin. Mon petit paquet à la main, je m'y rendis.

Achille Faure était un homme jeune encore, vif et intelligent. Il lut quelques vers, les goûta, fit même une observation assez juste sur un mot « bruire » que je ne comptais que pour deux pieds. Finalement, nous nous entendîmes. Le brave garçon était trop artiste, trop lettré, et ce fut la cause de sa ruine sans doute. Il avait mis là quelque cent mille francs qui ne firent qu'une flambée.

Six mois après, le gros ballot de mes *Donaniel* (1) me revenait, qui de chez moi ne fit qu'un saut chez Lemerre, lequel, depuis, a publié la plupart de mes autres œuvres, poésies, romans, théâtre, histoire... Un certain nombre me restèrent, que je distribuai à tout venant.

Cependant quelques exemplaires étaient à la reliure, destinés à de grands noms : Hugo, Sand, Théophile Gautier, Jules Sandeau, Sainte-Beuve, etc.

Gautier habitait, dans une large avenue, dans les parages d'Auteuil, une gentille maisonnette prolongée d'un jardin. Dans le salon où j'attendais, un peu ému, je le vis surgir avec ses deux filles (Judith, plus tard Mme Mendès, et la seconde, plus tard Mme Bergerat). Il partait pour une matinée dramatique au moment où j'arrivais, et sa jolie escorte n'était pas pour rassurer mes timidités.

Théo (comme l'appelaient ses amis dans l'intimité) était l'un des plus illustres représentants encore vivants de l'école romantique. Je ne fus pas déçu en le voyant sans ce fameux

(1) Paru sous le pseudonyme de Léon Grandet.

gilet rouge des grands soirs de bataille littéraire, mais en redingote correcte. Bien des fois, en effet, je l'avais aperçu aux « premières ». Et, tout dernièrement encore, à une représentation du *More de Venise* à la Porte-Saint-Martin, du fond du parterre où j'étais blotti, je ne l'avais pas perdu de vue dans la petite avant-scène où il trônait. Il était pour nous un dieu des lettres.

L'accueil fut familier, cordial et gai, et me mit tout de suite à l'aise. En lisant l'épigraphe, il s'exclamait joyeusement : « A la bonne heure ! » C'était un distique de Pétrus Borel, dit *le lycanthrope*. Et je crus voir dans ce transport la satisfaction de rencontrer un dissident de l'École du Parnasse qui pointait alors et à laquelle on n'avait pas essayé encore de le rattacher. Nous nous mîmes en marche, vers l'omnibus qu'il allait prendre, précédés des deux jeunes filles.

A la voiture, nous nous séparâmes, et j'emportai, avec la poignée de main de Gautier, l'illumination des beaux yeux de Judith attachés sur moi et souriants.

La seconde visite fut plus posée. Par la chaude journée d'été, il revenait du fond du jardin, en veston léger, le col dégrafé, une petite calotte rejetée en arrière d'où ruisselaient ses longs cheveux. Sa première parole fut pour protester.

— Mais non ! vous n'êtes pas mon disciple. C'est du Musset, du Musset tout pur : vous l'imitez à s'y méprendre, à l'égaler !

Je crus sentir ici quelque déconvenue. Un peu par flatterie, je m'étais vanté d'être son élève. Je repartis que, sinon la forme, du moins le fond et l'allure, et le pittoresque du récit rappelaient *le Capitaine Fracasse*. Il eut un geste d'assentiment sans paraître bien convaincu. Il ne me fit qu'une objection : il n'aimait pas, n'admettait pas les rimes mêlées. Ce fantaisiste et cet indépendant se faisait l'esclave de la symétrie rythmique, de la régularité antique et classique.

CHEZ JULES JANIN

Dans un clair et luxueux chalet, parmi les fleurs, le gazouillis des oiseaux, le gai soleil et la verdure, à la lisière d'une voie de Passy qui en a retenu le nom de Jules Janin,

nichait, comme dans une immense volière, le plus corpulent des chroniqueurs dramatiques.

On l'appelait « le Prince des Critiques ». Un esprit léger, sautillant, voltigeant à la fois sur mille objets, un style pomponné, enrubanné, plein d'une verve florianesque, se développant en interminables arabesques et criblé de citations latines et autres, tout cela formant, dans un débordement d'incoercible bavardage, le plus étrange amalgame, lui avait valu ce beau titre.

L'oracle était invisible quand nous franchîmes la grille du parc. Mais une piécette glissée dans la main du petit valet qui nous reçut leva la consigne.

— Par là, me dit-il doucement en me désignant l'escalier, allez tout droit et vous le verrez... Mais motus !

Et je montai, sans me douter de ce qui m'attendait.

Assis dans une bergère qu'il emplissait de sa grosse personne, et flanqué d'un jeune secrétaire auquel il dictait, Janin s'agita violemment à ma vue, les deux mains jetées sur les bras du siège, comme s'il allait bondir et me sauter à la gorge, en même temps qu'il m'apostrophait :

— Qu'est-ce ? Comment avez-vous passé ?... Vous ne savez donc pas que c'est le jour de mon article !

Je restai pétrifié. Mon Dieu ! non, je ne savais pas que ce fût le jour de son article, et je ne savais pas que le jour de son article le mouvement universel dût s'arrêter, la terre entière faire silence, et qu'il fût interdit à tout poètereau de s'aventurer dans son voisinage. Je pus pourtant bredouiller le but de ma visite.

Après des fouilles multiples sur les tables et les meubles surchargés d'envois d'auteur, le jeune scribe, qui n'avait cessé de rire sous cape, finit par repêcher mon volume. Dès qu'il le tint, notre furieux se calma ; sa main potelée et fine en caressa avec amour le veau plein d'une belle teinte citronnée ; il suivit d'un œil amusé les fers du dos et des plats. Cet homme aimait vraiment les livres bien habillés, le beau papier, les beaux caractères, et il goûtait à leur seul toucher une visible volupté.

Il me remercia du joli cadeau ; et, tout en feuilletant quelques pages qui s'étalaient largement au gré d'un connaisseur en reliure, il voulut bien dire qu'il avait déjà lu des

fragments qui lui avaient fait plaisir et qu'il y reviendrait plus sérieusement. Il ne se hâta pas moins de me congédier en m'engageant à choisir un meilleur jour pour le voir.

JULES SANDEAU

Ce n'était plus, certes, quand je vis Jules Sandeau, l'élégant cavalier qu'une grande lithographie, suspendue dans le vestibule de son appartement, nous rendait à vingt ans, avec son joli visage ovale aux lignes pures, encadré de longs cheveux blonds bouclés. Les boucles étaient tombées ; l'embonpoint des jours indolents, nonchalants, après la tâche accomplie, l'avait envahi ; son teint s'était uniformément et fortement coloré ; le bas du visage reposait sur une rondeur molle et grasse et, s'il se peut dire, abbatiale, où fleurissait d'un rouge vif une lèvre gourmande et déroulée qui faisait plaisir à voir ; mais de cette bouche au sourire épanoui, des yeux bleus encore jeunes et clairs dans leurs paupières un peu meurtries, quel rayonnement, quelle douceur de gai et cordial accueil s'épanchait à chaque rencontre ! Il était la bonté même, la chaude et dévouée obligeance en personne.

Il habitait, au palais de l'Institut (1), le pavillon de droite. La fenêtre du grand cabinet où il recevait donnait sur le quai Conti, d'un côté, et, de l'autre, sur la petite place où s'élève la statue de Voltaire. Il se tenait là, frileusement blotti au coin du feu, fumant une longue pipe à tuyau de merisier. De temps à autre, la sirène d'un remorqueur venait jeter dans l'entretien sa longue plainte stridente ; il levait les bras : « Oh ! ce Paris... » Il n'y avait encore pourtant ni tramways ni autos roulant sous les fenêtres, ébranlant les murs.

Un jour, je le trouvai, toujours fumant et assis dans son coin chaud, avec une petite table basse près de lui, où quelques feuillets impitoyablement raturés s'éparpillaient.

— Cher maître, si je ne suis pas indiscret, vous nous préparez quelque chose ?

— Ce n'est pas pour vous, me dit-il. Je me suis laissé arracher une promesse par Hetzel (il s'agissait d'un livre

(1) Jules Sandeau était logé à l'Institut en qualité de bibliothécaire à la Mazarine.

d'étrennes qui fut *la Roche aux mouettes*). Mais ça ne va pas, je me suis rouillé. Ah ! mon ami, la vieillesse...

— Elle est belle, du moins, lui dis-je. Et vous êtes loin, cher maître, d'avoir atteint les dernières limites de l'âge (il n'avait guère plus de soixante ans) ; vous avez les honneurs, la gloire, l'universelle admiration... Oui, certes, on la peut dire belle !

— Une belle vieillesse, me dit-il, c'est comme une bonne fluxion de poitrine, un bon rhumatisme.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Il m'arrivait de me rendre le soir sur les Boulevards, au café de Madrid, où, vers dix ou onze heures, j'étais sûr de rencontrer Villiers de l'Isle-Adam et, *fidus Achates*, son ami, Jean Marras (1).

Villiers de l'Isle-Adam ! Ce grand et vieux nom m'imposait. L'homme toutefois ne répondait pas très exactement, au premier abord, à l'idée que je m'en faisais. Il était de petite taille, une figure plutôt ronde que battaient de longues mèches incessamment relevées d'une main fébrile, un petit nez rond sur une mince moustache toujours mordillée et tracassée du bout des doigts, des yeux bleus tantôt fixes d'une pensée absorbée et distraite, tantôt d'une mobilité égarée, et le teint brouillé et tacheté. Rarement tranquille et posé, il parlait par saccades, avec de sourds ricanements intérieurs où il y avait des mystères de profondeur ironique et d'arrière-pensée railleuse. Il semblait, dans tout ce qu'il disait, que sa principale préoccupation fût d'étonner et de s'étonner lui-même aux sursauts subits d'imaginations qui lui venaient. Ce qui m'étonnait surtout, c'est toute cette peine qu'il se donnait pour un bien petit résultat.

Tout cela ne le diminuait pas, rien ne pouvait le diminuer à mes yeux ; il me semblait, par son talent et le prestige de la plus illustre filiation, promis aux plus hautes destinées. Tout jeune, guère moins jeune que moi, il jouissait déjà d'un certain renom dans le monde des lettres, commençait à prendre rang parmi les « figures du Boulevard ». Il avait, dès ce temps,

(1) Jean Marras était lié avec Leconte de Lisle. Voir la *Revue* du 15 novembre 1933 : *Leconte de Lisle et Jean Marras*, par Louis Barthou.

beaucoup publié : des vers que nous admirions, un roman, *Isis*, qui est une sorte de poème en prose ; des contes d'une singularité un peu cherchée et forcée, et de grands drames romantiques d'une magnificence et somptuosité de style qui nous enchantait.

De temps à autre, un nouvel arrivant venait s'installer à notre table, échangeait quelques mots et s'éclipsait. Et, à minuit et demi, le café fermait, on nous mettait dehors : c'était l'inflexible règlement de police qui, sur toute la ligne des Boulevards et aux Halles, ne tolérait à ces heures nocturnes que quelques cabarets ouverts. D'un pas lent de promenade, sur le trottoir à peu près désert, nous nous dirigions, Jean Marras et lui, vers le restaurant du Helder pour y achever la soirée.

En face d'une volaille froide et de quelques coupes de champagne, dans le cadre d'une grande salle du premier étage, à quels sujets de causerie pouvions-nous bien employer ces longues heures de nuit ? La seule impression qui m'en reste, c'est qu'elles passaient trop vite ; et les seuls souvenirs qui demeurent sont ceux de quelques contes en projet dont il nous narrait la donnée, car volontiers il s'ouvrait de tout ce qu'il faisait ou devait faire. Il n'était pas comme certain que je connais, qui, cachottier et mystérieux, garde sur l'œuvre en gestation un silence jaloux, comme s'il craignait, en en divulguant le secret, de surprendre quelque signe d'improbation et de froideur dont son rêve se sentirait glacé et paralysé. Lui, au contraire, avait plaisir à parler ses récits avant de les écrire. Et, dans la surexcitation où cette sorte de mise en train le jetait, dans l'afflux d'idées nouvelles qui, par une espèce de choc en retour, lui pouvait venir de son public, si restreint et humble fût-il, peut-être avait-il des trouvailles, d'heureuses surprises dont il faisait son profit la plume à la main.

J'eus ainsi la primeur de contes dont quelques-uns parurent dans *la Revue fantaisiste, la Chronique des Arts et des Lettres* : des publications de jeunes ; presque tous roulaient autour d'un personnage, — *Tribunat Bonhomet*, — qu'il eût bien voulu élever à la hauteur d'un type, tel que le pharmacien Homais ou Joseph Prudhomme, mais qui n'a pas atteint leur popularité. De par ses qualités mêmes, cela

ne se pouvait : il avait, à un rare degré, le sens du bouffon et de l'extravagant, non le vrai comique. Et c'est une disgrâce qu'il partage avec tous les lyriques romantiques, Hugo, Gautier, etc. Il se complaisait dans la pure invention plutôt que dans l'observation de la vie.

Ainsi coulait le temps, jusqu'à ce que, dans la nuit finissante, à travers la solitude de Paris et le désert du Palais-Royal, dont les dalles sonnaient sous mes pas répercutés par l'écho des façades éteintes, je songeasse à regagner les lointains parages de la rue Bréa où j'habitais.

Il tint à me rendre en une fois et dans une invitation qui portât sa marque toutes mes politesses. Cela se passait chez Bonvalet et rien n'y manqua de ce qui pouvait embellir la soirée. Nous n'étions plus trois, mais une demi-douzaine de convives, et, entre autres, le jeune compositeur Armand Gouzien qui finit, comme critique musical, et qui nous chanta en l'accompagnant de sa propre musique la complainte des *Enfants de saint Nicolas* :

Ils étaient trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs...

Villiers lui-même était pianiste, mais ne jouait que des choses rares, raffinées et ténues, s'il se peut dire, peut-être de sa particulière invention.

A l'heure du règlement, il tira de son gousset un billet roulé en boule qu'il tendit au garçon. Son dédain de l'argent éclatait dans le peu de soin avec lequel il traitait le précieux chiffon. De même en était-il, du reste, de ses notes, fragments de pensées, ouvrage en cours et qu'il achevait de composer çà et là ; c'étaient de petits lambeaux de papiers froissés et graisseux qu'il dépliait lentement pour se les remettre en mémoire. Quand le plateau revint, où quelque or brillait parmi les pièces blanches, il eut, sans y jeter les yeux, un petit geste noble et simple pour le renvoyer.

Nous ne mentionnons ici strictement que ce que nous avons vu et entendu, laissant de côté la floraison de légendes dont s'enguirlande sa mémoire : par exemple, sa tentative de mariage avec une riche Américaine en quête d'un grand nom, — et il eût été difficile d'en trouver d'un plus beau lustre moyenâgeux, — dont la fortune eût été la bienvenue

dans l'éternelle pénurie qui le harcelait ; et, afin de constituer un parti plus sortable, la douloureuse opération à laquelle il se serait soumis pour l'extraction de ses mauvaises dents qu'un irréprochable ivoire remplaça ; et encore l'audience qu'il obtint de Napoléon III pour revendiquer la possession de l'île de Malte comme héritier et descendant du grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Cette descendance lui tenait au cœur, bien qu'elle lui eût été contestée. Elle le fut dans un procès qu'il intentait à je ne sais quelle direction de théâtre et à l'auteur d'une pièce historique où figurait le Villiers de l'Isle-Adam du règne de Charles VII. Il protestait contre le rôle odieux et antipatriotique que l'on prêtait au personnage, lequel, à la vérité, dans les troubles du temps, s'était bien rangé un moment au parti des Anglais et du duc de Bourgogne, mais n'avait pas tardé à faire sa soumission au roi. L'intimé riposta en mettant en demeure le comte Auguste Villiers de l'Isle-Adam de fournir ses titres, tous les parchemins et papiers de famille authentiques et certifiés de son arbre généalogique remontant jusqu'à ces profondeurs reculées et obscures du XIVe siècle. C'était peut-être beaucoup exiger.

Un propos est à citer qui le peint assez bien. C'était lors d'une des fameuses redoutes qu'aux derniers jours de l'Empire Arsène Houssaye donnait dans le bel hôtel de l'avenue de Friedland. Toutes les illustrations parisiennes s'entassaient dans les immenses salons, monde des lettres et Académie, artistes, hauts fonctionnaires, et, gardant sous le satin du loup et les plis du domino un commode anonymat, les beautés les plus renommées de la Cour des Tuileries, les plus illustres princesses et étoiles du théâtre. Paul de Cassagnac dansait comme un fou et, au dernier tour, se jetait à genoux aux pieds de sa valseuse, sans que ce délire de jeunesse émût ou gênât personne. Pendant une accalmie de la soirée, Villiers s'était assis au piano et, les yeux dans le rêve, esquissait en sourdine une de ces phrases mélodiques où il semblait se perdre dans l'infini. C'est alors que Jules Claretie, papillonnant çà et là, vint se pencher vers lui au-dessus de l'instrument : « Ces dames désireraient une valse... » Villiers, toujours l'œil extatique, le sourire aux lèvres, et le regardant en face, ne cessa de pianoter. Claretie insistait : « Ces dames attendent

de votre galanterie... » Et Villiers de continuer imperturbable. Enfin, l'un se lassa, l'autre quitta le tabouret.

— Vous n'avez pas été gentil pour Claretie, lui dis-je. Prenez garde ! C'est une puissance.

— Ah ! c'est Claretie, dit-il en riant, je ne le connaissais pas... Bon cela ! je ne suis pas fâché...

Je ne sais quel grief il pouvait avoir contre le futur administrateur de la Comédie-Française.

Un instant après, tandis que nous causions tous deux à l'écart, je m'inclinai vers sa boutonnière. Mon regard venait d'être attiré par une petite faveur de satin noir qui discrètement se fondait avec le noir de l'habit.

— Qu'est cela ? demandai-je.

— L'ordre de Malte.

— Ah ! Et qui vous l'a procuré ?

Il répondit gravement :

— Je n'avais pas à me le procurer. C'est moi, cher ami, qui le concède et qui en distribue le titre et les insignes.

Je n'eus pas la présence d'esprit de lui demander d'être admis dans l'antique et auguste chevalerie. Les pouvoirs et privilèges dont il se targuait n'étaient peut-être pas aussi vrais qu'il disait, car l'ordre de Malte, — sinon officiellement, puisqu'il fut aboli par Napoléon, du moins à titre d'association privée, — existe encore et a, croyons-nous, son siège à Rome, et jamais notre ami Villiers, que nous sachions, n'en put être grand-maître.

Et, toujours à propos de décorations, Leconte de Lisle contait volontiers cette anecdote. Villiers l'avait prié de le présenter à un puissant personnage, et ils avaient pris jour à cet effet. Il fut exact au rendez-vous et, en entrant, comme son pardessus s'entr'ouvrait, le poète aperçut une poitrine constellée du haut en bas de toute sorte de plaques et de croix, toute une orfèvrerie scintillante des mille feux de l'aurore. Leconte de Lisle, homme simple, fut ébloui, mais un peu gêné ; cela ne lui paraissait pas sérieux. Il pria Villiers de déposer cette profusion de décorations dans une armoire où il les reprendrait au retour de la visite. A quoi Villiers de l'Isle-Adam se prêta de bonne grâce.

A part ces légers travers, c'était l'homme le plus aimable, bon enfant et souriant à tous, n'enviant et ne dénigrant

aucun confrère, accordant son suffrage à tous les talents de quelque genre ou école qu'ils fussent, et, au regard du sien propre, incapable de faire un pas pour une louange, un article, inaccessible d'un autre côté aux critiques, planant au-dessus. La discussion avec lui était affable, animée et vive, sans qu'il s'emportât jamais sur aucun sujet ni contre personne. Une seule fois, nous le vîmes fâché, irrité, et c'est à une conférence de son vieil ami Çatulle Mendès sur la poésie contemporaine, où celui-ci lui marchandait un peu l'éloge, l'appelant un demi-génie, un génie incomplet.

— Eh bien ! lui dis-je à la sortie, vous devez être content ? On vous donne du génie !

— Content ! Content ! répéta-t-il, arpentant d'un pas nerveux la cour de la salle des Capucines. Vous allez voir ! Je vais lui parler !

Je ne vis rien, car je le quittai.

C'était après la guerre de 70, et nous nous voyions moins. Le mariage avait rompu mes relations de garçon avec le Boulevard, et nous ne nous rencontrions que de loin en loin.

LECONTE DE LISLE

Leconte de Lisle était alors, avec un talent parfaitement ignoré de la foule, la grande figure autour de laquelle commençait à se grouper toute la jeunesse de la poésie et des lettres.

Il me souvient qu'à cette date, j'entendis dans un groupe d'amis quelqu'un qui disait : « Barracand nous parle toujours de Leconte de Lisle. Ce de Lisle n'est pas le vrai, le grand, le seul qui compte ; celui-là est conservateur de la Bibliothèque nationale... » Je rends à M. Léopold Delisle, l'éminent bibliographe et paléographe, le zélé collectionneur de manuscrits, auteur de tant d'utiles catalogues et précieux répertoires, le tribut d'admiration qui lui est dû. Mais, sans lui faire tort, il est bien permis de dire que Leconte de Lisle lui peut disputer la notoriété.

Mes relations avec Leconte de Lisle remontent aux premiers temps du Parnasse, c'est-à-dire à l'année 1867 environ, où un certain nombre de jeunes, aux tendances fort diverses et ne formant guère à proprement parler une école,

se cherchaient un guide, un drapeau plutôt qu'un maître, et pensèrent l'avoir trouvé dans l'auteur des *Poèmes antiques*.

Leconte de Lisle habitait alors boulevard des Invalides. L'appartement, au cinquième, n'était pas vaste ; et l'on eût été à l'étroit dans le petit salon, sans la salle à manger qui offrait un dégagement les jours d'affluence. La vue s'étendait au levant, de l'autre côté du boulevard, sur les jardins de l'ancien hôtel Biron, qu'occupait alors l'aristocratique institution des *Oiseaux*.

Des bronzes, quelques bibelots, hommages d'artistes, épars sur la cheminée et les meubles ; des livres en foule rangés dans des vitrines, quelques-uns reliés, la plupart soigneusement et économiquement habillés d'un papier rouge glacé, faisaient tout le luxe du salon qui servait aussi de cabinet de travail. Avec un sourire aimable, une voix fluette et chantante qui gardait des gracilités éternellement subsistantes d'enfant, Mme Leconte de Lisle accueillait les visiteurs. Il ne me souvient pas d'autres dames ; Mme Judith Gautier peut-être et Mme de Heredia, tout nouvellement mariée au poète des *Trophées* : ce jeune ménage s'était installé non loin de là, avenue de Breteuil, le disciple auprès du maître.

Tel je vis celui-ci, alors qu'il approchait de la cinquantaine, tel à peu près, par un phénomène de conservation rare, il devait demeurer jusqu'à ses derniers jours. Son image ne se peut autrement définir qu'en l'appelant sculpturale : de robuste et haute stature, quelque chose dans l'attitude générale de redressé, qui mettait hommes et choses à une sorte de perspective lointaine ; un front bombé, déjà dégarni comme pour mieux montrer sa rondeur intelligente, la légère couronne des boucles blondes balayant le collet ; le nez finement droit ; dans ses joues pleines et rasées, le beau dessin des lèvres qui s'arquaient et se modelaient si fidèlement aux nuances de tout ce qu'il disait, curieuses surtout à observer quand il contait quelqu'une de ces anecdotes mordantes où il excellait ; et enfin, sous la barre avancée des sourcils, deux yeux d'une profondeur limpide et d'un bleu un peu froid de mer polaire. L'abus de la lecture (car il lisait du matin au soir ; « Il faut beaucoup lire », me disait-il) les avait mis à mal : l'un était perdu, sans qu'il y parût, d'ailleurs ; l'autre était

devenu très faible. C'est dans celui-ci qu'il encastrait ce monocle qu'on lui a si souvent reproché comme un signe d'impertinente élégance et qui lui était nécessaire pour suivre sur l'auditeur l'effet du trait lancé.

Ce n'est pas sans tremblement ni sans palpitation de cœur que j'entrais là : une enfance un peu sauvage au fond d'une propriété rurale, quelques années dans un lycée de province, d'autres à Paris, dans un cercle restreint d'étudiants, ne m'avaient guère doué des souplesses et de ce ton dégagé qu'on acquiert dans le monde. Et je savais l'homme redoutable, habile à saisir le ridicule, et volontiers railleur.

Ces craintes étaient exagérées. Rien de moins solennel et gourmé que son abord, rien qui ressemblât moins à l'homme impassible qu'on se fût imaginé d'après son œuvre, et rien qui trahît le sentiment d'un orgueil qui eût été légitime à l'heure où sa gloire allait poindre et dont nos juvéniles enthousiasmes annonçaient l'aurore en venant forcer sa retraite ; car il vivait assez isolé et dans un recueillement méditatif. Sa première enfance, à lui aussi, avait été assez sauvage, enfermé en soi-même, dans cette île lointaine de Bourbon où il était né ; elle lui avait donné le goût des rêveries et des pensées amoureusement caressées dans le silence et le secret. Mais, en dépit de cette réserve et des timidités qu'il tenait de son origine, c'était un passionné et un tendre ; il aimait à être aimé, et cette amitié, il la rendait bien à ceux qui la lui témoignaient. Il n'était pas nécessaire d'entrer bien avant dans son intimité pour trouver l'homme familier, vraiment bon et même bonhomme.

S'il raillait, c'est que les railleries ne lui avaient pas été épargnées. Ses traductions de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*, ses *Zeus*, ses *Moires*, son *Ephaistos*, quand il était si facile d'écrire Jupiter, les Furies et Vulcain, fournissaient une inépuisable mine de plaisanteries, et l'on avait tout dit en l'appelant pasteur d'éléphants. Nous commencions à le venger par la chaude admiration dont nous l'entourions et qui lui donnait conscience d'occuper enfin la place qu'à ce moment de la poésie il méritait, — la première.

Qui voyait-on là ?

Les plus assidus étaient certainement François Coppée et Heredia, Jean Marras dont j'ai parlé, — que doublait, bien

entendu, Villiers de l'Isle-Adam, — Léon Dierx. Mendès, jamais seul, avec cette allure de chef de la cohorte sacrée que, dès la première heure, il aima à se donner, arrivait suivi d'une nombreuse phalange dont les membres peu à peu s'écartèrent du rang pour le distancer et le laisser en route. Sully-Prudhomme, Jean Aicard, Georges Lafenestre, André Theuriet, André Lemoyne durent traverser ce salon. On voyait, dévot au maître, le jeune Anatole France, bien avant la grande brouille qui, à propos de ses articles sur le symbolisme, les devait diviser et qui manqua tourner en duel. Paul Verlaine y vint aussi quand il était encore présentable et n'avait pas, comme plus tard, roulé dans la pire bohème ; et Paul Arène, Armand Silvestre, Émile Bergerat, Xavier de Ricard, Albert Mérat et, — son frère d'armes, — le doux Léon Valade, et d'autres, bien d'autres que j'oublie. Enfin apparaissait par moments l'éditeur Lemerre, une inquiétude au fond des yeux, l'aléa de l'entreprise commerciale ; mais sur son front têtu, dans sa forte mâchoire, toute la volonté et la ténacité des prédestinés au succès. Il venait surveiller ses couvées de jeunes poètes.

On peut dire que là on causait vraiment de littérature, et non pas de ce que très improprement on appelle ainsi le plus souvent ; c'est-à-dire qu'à propos d'un livre on ne s'occupait ni du nombre d'éditions, ni de bonne ou mauvaise presse.

Il n'y avait pas grande divergence, tous ou à peu près se ralliant à la foi du maître et presque tous ayant le même ensemble de principes et de théories qui, à chaque période de la mode et du goût, flottent dans l'air ambiant et finissent par se condenser en doctrines et par former un programme. Mais, mieux encore, quand il s'agissait des poètes de la génération précédente dont la gloire, par suite de l'engouement public, persistait et peut-être gênait, tout le monde abondait dans le sens du maître et faisait chorus aux manifestations de ses haines et réprobations littéraires.

Il en avait de terribles. Il faut mettre Victor Hugo à part, dont il acceptait la suzeraineté. Là-bas, tout jeune, dans son île, le même coup de soleil l'avait frappé, dont nous avions tous longtemps déliré. Il reconnaissait lui devoir la révélation du génie lyrique de la langue, admirait la nouveauté de ces sortes de coups de fouet, de ces superbes redressements de la

phrase en panache qui, à la fin de chaque strophe, fouette et ravive l'attention, ce qui ne l'empêchait pas de noter quelques extravagances où la rime avait entraîné le poète :

Le poisson qui guérit l'œil mort du vieux Tobie
Se joue au fond du golfe où dort Fontarabie.

Et, dans je ne sais quelle pièce, une longue énumération de dieux bizarres et inconnus. Comme on demandait à Hugo s'il n'en avait pas inventé quelques-uns : « A peine un ou deux ! » avait-il répondu, au dire de Leconte de Lisle qui, étant la précision et la probité même, n'admettait pas de telles licences, et toutefois en souriait.

Il était plus sévère pour Lamartine. Il avait une telle horreur de la poésie élégiaque, du lyrisme effronté de ceux qui chantent leur « Elvire », leur maîtresse, qui étalent en public les coins les plus secrets et réservés du cœur, que cela allait jusqu'à la colère et au dégoût. Et pourtant, quand on y songe, ne devait-il rien lui-même à ces sentimentalités ? Ses plus belles pièces, et qu'on lira toujours avec une admiration émue, ne sont-ce pas celles où, comme dans *l'Illusion suprême*, flotte l'image d'une créature aimée ? Mais il ne faut demander à personne d'être absolument logique et conséquent, et, chez un artiste, ces contradictions s'expliquent trop : il a fait de l'art, des règles de son art, le tout de sa vie ; ce qu'il trouve de contraire, même dans les plus belles œuvres, l'offense comme un démenti, et, incapable d'être critique impartial et équitable des autres, il est naturellement injuste. Leconte de Lisle avait pour plusieurs, — pour Lamartine en particulier, — de ces pardonnables injustices.

Il détestait chez celui-ci, avec son dandysme et ses affectations de gentilhomme des lettres, cette phraséologie lâche, ce perpétuel délayage des idées et des sentiments, cet intarissable flux où le bon, le médiocre, tout coule sans arrêt. Il notait les négligences, les erreurs, les répétitions. Par exemple dans le début de la pièce *Bonaparte*, des *Nouvelles Méditations*.

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonier de loin voit blanchir *sur la rive*
Un cercueil *près du bord* par le flot déposé ;

Le temps n'a pas encor noirci l'étroite pierre
Et sous le vert réseau de la ronce et du lierre...

— Et, d'abord, s'écriait-il, il n'y a point de lierre à Sainte-Hélène.

Quant à Musset, c'était, entre tous, l'auteur particulièrement haï ; son mépris, sa rage devenaient de l'exagération et l'on peut dire de l'aveuglement. Rien ne restait debout, et tous s'aidaient à cette œuvre de démolition.

L'un citait le vers que condamnent toutes les lois de la botanique et de la germination :

La *fleur* de l'églantier sent ses *bourgeons* éclore...

L'autre, dans l'apostrophe à la « femme à l'œil sombre », l'indiscutable faute grammaticale :

Et si je doute des larmes,
C'est que je t'ai *vu* pleurer.

Et enfin, dans le fameux début :

Regrettez-vous le temps...
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère...

— Astarté, disait Leconte de Lisle, n'a rien à faire avec l'onde amère. Astarté est une divinité phénicienne, une déesse sidérale symbolisant la planète Vénus ; elle est fille du ciel et non de la mer.

Et il dirigeait de mon côté, à travers le lorgnon, un regard sévère et triomphant.

Toute la soirée ne s'écoulait pas en ces dissertations pédantes qui nous eussent transformés en un cénacle de rhéteurs byzantins. A tour de rôle, chacun se levait et, adossé à la cheminée, débitait son petit morceau.

De toutes ces œuvres, prose ou vers, qui s'égrenaient sous ces lambris et de ceux qui les dirent, l'exacte mémoire s'est enfuie. Il nous souvient pourtant de Villiers nous donnant le régal d'un de ses contes avec l'allure trépidante et cette gesticulation épileptique qui lui était particulière.

Une autre fois, Mendès dit des vers : on l'applaudit fort, comme il était de règle pour tous. Quelques-uns néanmoins

ne purent s'empêcher de remarquer que la fin de la pièce, par la forme et le fond, rappelait trop peut-être une poésie bien connue de Hugo.

— Je le sais, je m'en suis aperçu, dit-il vivement, cette fin n'est que provisoire ; je changerai ça avant la publication.

Et j'admirai sincèrement ce courage et cette souplesse de talent, que je n'aurais pas eus, de revenir sur l'œuvre refroidie, d'y couler et adapter une nouvelle formule, d'autres images et idées. Quelques mois après les vers parurent en volume ; je voulus m'offrir le plaisir de voir comment il s'en était tiré. Mais, ô surprise ! tels il nous les avait dits, tels je les retrouvais imprimés, et mon admiration pour le poète dut baisser un peu.

Il y avait, à la fin de la soirée, quand les départs avaient rétréci le cercle, une détente où la causerie allait à l'abandon dans une plus grande intimité. C'est alors que, sur nos questions, Leconte de Lisle consentait à raconter quelques souvenirs d'enfance et de jeunesse.

De ses jeunes années dans l'île, il gardait un enchantement, avec les jeux, les courses, les maraudes qui les embellissaient. Cet homme si sobre, que nous avons vu souvent à table expédiant sans y donner d'attention ce qu'il y avait dans son assiette comme dans la hâte d'en finir, se délectait à parler (et en quels termes d'une gourmandise raffinée !) des fruits de son pays mangés sur place, les mangues mûres, le lait de coco, etc.

Mais ce sont les cinq ou six longues traversées à la voile, de l'île africaine en France et de France à Bourbon, qui restaient le plus profondément gravées en lui. Quelques-unes de ces impressions ont passé dans ses vers, celle des *chiens hurleurs* (1), par exemple, qui, de la côte, durant de longues nuits, accompagnaient de leurs abois le passage du bateau ; puis les *requins*, — « les horribles bêtes ! » s'écriait-il, — suivant des semaines le sillage, émergeant parfois à demi et levant vers l'équipage leurs gros yeux aveugles dans l'espoir de quelque aubaine. Ils n'étaient pas difficiles à prendre : un torchon quelconque frotté d'huile ou de vieille graisse, dissimulant un crochet sur lequel l'animal se jetait goulument et

(1) La pièce intitulée *les Hurleurs* ; elle parut dans la *Revue* du 15 février 1855.

s'enferrait. Amené sur le pont, les matelots l'assommaient à grands coups de hache et le dépeçaient, et c'était merveille ce que contenaient les entrailles de la vorace bête : des vieilles bouteilles, de vieilles savates, de vieux pots de pommade et d'onguent, etc.

Dans une escale à Saint-Louis, il avait visité un grand entrepôt d'animaux féroces rassemblés là pour un commerce d'exportation. En dehors des lions et des éléphants, ce qui l'avait le plus frappé, c'étaient d'énormes ours au long pelage et comme empaquetés de vieux tapis ; leur nourriture était déposée dans une cage à deux ou trois mètres du sol où, d'un seul bond, d'un jet élastique, les lourdes bêtes s'élançaient. Et, pour peindre la chose, il avait encore un geste, frappant des deux mains ses genoux et les élevant brusquement en l'air. Plus tard, à Paris, cherchant à se redonner ces spectacles de la grandiose et brutale nature, il fréquentait assidûment le Jardin des Plantes. Il parlait, non sans horreur, du repas d'un vautour, dont un angora, — quelque hôte des environs égaré là et capturé par un gardien, — avait fait les frais. A peine lâché dans la cage, le pauvre chat s'était blotti peureusement dans un coin. Alors, lentement, avec un grand bruit de plumes froissées, le gros carnivore se laissait choir comme une masse du tronc fourchu qui lui servait de perchoir, et, posant l'une des pattes sur sa victime, d'un seul coup de ses ongles aigus lui ouvrait le ventre et mettait ses tripes au vent.

Et de toute cette ménagerie quelque chose encore est passé dans les vers de Leconte de Lisle.

Ses années d'étudiant à Rennes avaient leur tour. Il racontait une longue course aux environs avec ses jeunes amis, où l'on avait déjeuné dans un village chez un boulanger aubergiste. La journée était chaude, il était altéré, il ne s'était pas défié d'un petit cidre capiteux, si bien qu'après le repas il s'était profondément endormi. Quand il s'éveilla dans les plus noires ténèbres, son front heurta une voûte ; à droite, à gauche, de toutes parts des murs. Un caveau funéraire ! Un ensevelissement vivant ! L'idée terrible le traversa et il se mit à se débattre en poussant des hurlements. Enfin, la porte du four s'ouvrit, et il aperçut ses compagnons riant et s'applaudissant de la bonne farce. Il l'avait trouvée moins bonne qu'eux.

Son père, médecin à Bourbon, l'était venu voir à Paris. Cet homme, qui avait quitté la France tout jeune et n'y était que rarement revenu, était peu au fait de nos mœurs démocratiques. Et il y avait l'histoire de l'altercation avec un cocher malpropre sur lequel il avait brandi sa canne, prêt à le traiter comme un nègre de ses plantations. Ce qui avait fait s'amasser autour d'eux les badauds, au grand émoi de Leconte de Lisle s'efforçant de calmer la colère paternelle.

Enfin, c'étaient ses relations dans les lettres : Gautier, Flaubert, Brizeux, Mme Sand, Louise Colet dont il remettait les vers sur pied, et ses rapports avec son vieil ami Baudelaire, dont il nous citait les excentricités.

Un jour, de grand matin, celui-ci l'était venu voir et avait entamé une conversation qui s'était prolongée jusqu'à midi.

— Tu vas me faire le plaisir de déjeuner avec moi ?

— Merci ! avait répondu Baudelaire, je ne mange pas.

— A ta guise ! fit Leconte de Lisle, sans vouloir s'étonner, moi je me restaure de temps à autre.

Et il s'était mis à table, pendant que l'autre poursuivait la causerie qui les mena jusqu'au dîner.

— Et maintenant, tu accepteras bien ?...

— Puisque je te dis que je ne mange pas !

Et, toujours causant, il était resté jusqu'à minuit sonné sans vouloir accepter même une tasse de thé. Il ne mangeait pas !

Hélas ! tout cela se paie. Leconte de Lisle s'était rendu chez lui lors de sa dernière maladie. Le pauvre auteur des *Fleurs du mal*, écroulé dans un fauteuil, était méconnaissable ; l'amnésie le rendait muet. Il se leva pourtant, désigna les livres qui tapissaient les murs de la chambre, puis, se frappant le front d'un geste désespéré, laissa glisser les mains sur ses tempes, signifiant par là que tout avait fui de sa mémoire.

Le respect et l'admiration de Leconte de Lisle allaient de préférence à Alfred de Vigny, qu'il mettait très haut et auquel le rattachaient une certaine conformité de caractère et les mêmes idées sur l'art. A la première visite qu'il lui fit, il avait vu une silhouette en robe de chambre, pantoufles, foulard au cou et tenue négligée, glisser dans le fond de l'appartement. Introduit au salon, il avait longtemps attendu ; et enfin, peigné et rasé de frais, cravaté, chaussé d'escarpins, en

longue redingote, le poète l'avait reçu. Il ne se moquait point de ce cérémonial, il l'approuvait, il voyait dans ce souci de l'étiquette l'exacte correction et la conscience qu'Alfred de Vigny apportait à toutes choses... et à ses vers où, si l'ouvrier est un peu inférieur au penseur, se rencontrent des parties étincelantes et dignes des plus grands poètes.

Et, toujours à propos d'Alfred de Vigny, il me souvient qu'un jour, plus tard, étant allé voir Leconte de Lisle et l'ayant trouvé seul, je ne sais comment, au cours de l'entretien, il en vint à lire un passage de l'auteur des *Destinées*, où la parfaite beauté de la poésie et de l'idéal qu'il convient de s'en faire était décrite en des termes d'une élévation en quelque sorte religieuse. J'eus alors la surprise d'une voix qui se mouillait, d'une insurmontable émotion dont ses lèvres tremblaient.

— Vous comprenez, me dit-il, je n'ai jamais eu, moi, qu'une passion, un culte au monde, celui de la poésie ainsi comprise. Cela m'a toujours tristement isolé. Aussi, quand je rencontre par hasard un écho de mes propres sentiments, c'est un grand bonheur pour moi...

Il parlait avec cette pudeur embarrassée qu'amène la confession des intimes croyances, des choses de la foi. Et c'était bien un vrai croyant ; il en avait à l'endroit du dogme toutes les susceptibilités délicates. On lui faisait de la peine quand on lui disait que l'art n'est qu'un luxe et une amusette.

Longtemps après le coup de minuit, nous saluions le cher maître. C'eût été pour des gens sages la belle heure d'aller se mettre au lit. Mais nous avions les esprits trop excités pour songer à dormir. Et, de la lointaine avenue, à travers les ponts et les quais, les Champs-Élysées et la Concorde, par groupes de deux ou trois, toujours discutant et lançant des strophes au vent, nous faisions encore un long circuit dans Paris jusqu'aux hauteurs de Montmartre. Et, à l'heure de la dislocation, quand, avec les fidèles du Quartier, Coppée et d'autres, nous regagnions la rive gauche, l'aurore n'était pas loin de poindre.

Plus tard, quand il fut nommé bibliothécaire au Sénat, Leconte de l'Isle vint occuper, dans une dépendance de l'École des Mines et en lisière du boulevard Saint-Michel, un grand et vieil appartement assez mal distribué d'ailleurs,

mais comportant un vaste salon, où une main féminine avait su mettre quelque élégance et où, une fois la semaine, se réunissait une élite. Un peu de mondanité, mais discrète et choisie, s'alliait à présent au premier et tout littéraire élément. Les belles dames n'étaient point rares : Mmes de Bonnières, Houssaye, de Heredia, Pozzi, Psichari, de Nolhac, Tola Dorian, Beer, et la « belle Mme Gauthereau » dans tout l'éclat et la gloire de son triomphe ; sans oublier la colonie roumaine, d'éducation française, comme on sait : Mme de Linche, la princesse Bibesco, Mlles Vacaresco, Benjesco, etc. Les habitués des anciens jours s'y voyaient pour la plupart ; mais des visages nouveaux apparaissaient, changeant et se succédant d'un samedi à l'autre, toute la jeune génération qui grandissait et chassait la nôtre.

FRANÇOIS COPPÉE

Au fond d'une cour de la rue Royale, au rez-de-chaussée, j'entrevois, à travers un épais brouillard de cigares et de cigarettes, des ombres vagues qui s'agitent et qui pérorent. Le local est exigu et sans grand luxe. Nous sommes dans le pied-à-terre où l'heureux Mendès est venu s'installer avec sa jeune femme, Judith Gautier. Comme il est le plus beau des hommes, un Apollon rayonnant à la chevelure et à la lyre d'or, il a, — ce qui ne se voit pas tous les jours, — épousé la plus belle et la plus finement et héréditairement douée de tous les dons artistiques. Tout ce monde est jeune, gesticulant et bruyant, et ressemble assez à de grands collégiens en vacances et qui fument.

Il y a là un prédestiné, et qui ne s'en doute pas ; ses jeunes confrères encore moins. Il a déjà publié deux volumes, *le Reliquaire*, *les Intimités*, que les connaisseurs ont goûtés, dont ne s'est guère ému le grand public. Toutefois, on l'entoure, on l'écoute, on envie son bonheur : il a une pièce reçue à l'Odéon, qu'on répète, qui sera jouée prochainement !

On sait ce que fut cette triomphante soirée du *Passant*, qui lança Coppée en pleine gloire. Nous étions tous là, le clan des jeunes poètes, tous les édités de Lemerre, soulignant d'un tonnerre d'applaudissements chaque couplet de Zanetto

(Sarah Bernhardt) et de Sylvia (Agar) avec l'enthousiasme facile et contagieux de la vingtième année. Ce qui séduisit dans ce petit acte et qui séduit encore, c'est, outre la maîtrise déjà parfaite des vers, la poésie du cadre, le pittoresque des deux figures foncièrement voluptueuses et sensuelles, et l'aventure, contrairement à toute attente, tournant en moralité. A la chute du rideau, ce fut une ovation ; on se regardait, les yeux humides, on souriait, on se serrait les mains dans un délire de joie frénétique. Coppée, de ce jour, grandissait de cent piques sur nous, sans qu'un soupçon d'ombrage en vînt à personne, chacun se disant *in petto* : « C'est son tour aujourd'hui, ce sera demain le nôtre. » Hélas !

La presse fut à peu près unanime à saluer ce grand succès. Il n'y eut qu'une voix discordante, un critique peu bienveillant qu'en dépit de la conclusion édifiante le fond du sujet avait dû choquer, et dont le nom étonnera peut-être aujourd'hui. Mais Barbey d'Aurevilly pouvait-il prévoir que, quelque vingt ans plus tard, ils marcheraient tous deux, Coppée et lui, dans la même voie fraternelle, enrôlés à la défense de toutes les nobles causes et de la cause catholique en particulier ? Il était hostile, alors, à la jeune école parnassienne qui dérangeait ce vieux rimeur dans la tranquille possession de ses procédés prosodiques. Il se moqua agréablement de Zanetto déjeunant, au cours de ses vagabondages, de noisettes cueillies dans les bois, il fut cruel pour la future « grande Sarah », si exquise en son joli travesti.

On veut absolument qu'en sa jeunesse, avec sa face maigre, le visage rasé, le teint olivâtre, et les longues mèches brunes et plates battant sur l'oreille, Coppée ait offert le masque frappant de Bonaparte sous-lieutenant d'artillerie à Valence. Je n'ai jamais vu Coppée ainsi. Non, il n'avait rien du César moderne ; mais tel que je le vois, que je l'ai connu et toujours aimé, il me semble représenter excellemment le vrai Parisien de sa condition. Il en avait l'esprit, la saillie, le trait espiègle et moqueur sans fond de méchanceté, les façons familières et bon garçon, et la vive allure, toujours pressé, l'air d'être en retard pour l'heure du bureau, marchant la tête basse, les épaules effacées comme par l'habitude de se glisser dans la foule, de fendre le flot populaire.

Nous revenions un soir de chez Lemerre. Je lui dis :

— On attend maintenant un grand drame en cinq actes. Succès oblige !

— Je le voudrais bien ! s'écria-t-il. Cinq actes, c'est énorme, et je n'ai pas l'invention très abondante. Je me suis adjoint quelqu'un, nous y travaillons.

Il parlait de cette *Guerre de Cent ans*, écrite en collaboration avec Armand d'Artois, qui ne parut que bien plus tard et ne fut jamais jouée, je crois.

Devenu célèbre, Coppée recevait le dimanche matin dans son logis de la rue Oudinot. Tout le monde a connu, au fond de la cour silencieuse, le petit perron de trois marches ; un vestibule à traverser, la salle à manger où l'on saluait Mlle Annette Coppée, l'ange tutélaire du foyer (car il fallait montrer patte blanche), et l'on accédait dans le sanctuaire tapissé de livres, de quelques bibelots d'art, et dont la large baie vitrée s'ouvrait sur un parterre amoureusement entretenu. Les vieux amis y venaient en nombre ; la jeune poésie, les disciples du maître, connaissaient bien sa porte, et l'infortune ne l'ignorait point qui n'y frappait jamais en vain. Celui qui avait subi les plus dures épreuves eut toujours la main largement ouverte. Souvent, pendant que nous étions là, sa sœur Annette, passant discrètement, tendait une carte, lui glissait un nom à l'oreille : « Oui ! c'est bien... », disait-il.

— Il vient souvent, ne put-elle s'empêcher de murmurer un jour.

— Eh bien ! c'est qu'il a souvent besoin... Ce n'est pas sa faute.

Et dans le sourire au pli tombé se lisait l'amère expérience de la vie.

Je le vis pour la dernière fois en allant lui porter un de mes livres. Il était malade, il ne recevait pas ; il avait, quelques jours avant et pour la seconde fois, subi une douloureuse opération. Je m'éloignais tristement quand on me rappela. Sur la vue de mon nom, il avait désiré me voir.

Je le trouvai étendu sur son lit, tout habillé, sans que sa physionomie fût beaucoup altérée, me tendant la main et souriant de son bon sourire accoutumé. Comme je lui demandais s'il souffrait :

— Je souffre surtout d'appréhension, me dit-il ; on ne sait jamais les suites... Je voudrais bien recevoir mes amis

pour me distraire ; on me le défend de crainte de provoquer la fièvre...

Et, comme désireux de détourner l'entretien :

— Vous en pondez toujours ! dit-il élevant le volume au bout des doigts.

— Comme vous, cher ami ! Quand le pli est pris...

— Oh ! moi, on ne m'encourage guère... Voilà que les jeunes se retournent contre moi ! S'ils ne faisaient que se moquer, mais on m'insulte, on me couvre d'outrages...

— C'est la gloire !

— Ah ! la gloire...

Et la pensée envolée en une rêverie :

— Si je n'avais mis ma consolation que là...

La phrase restée en suspens s'acheva en moi-même : je compris que le croyant, l'auteur de *la Bonne Souffrance*, ayant atteint le port de la résignation chrétienne, se trouvait désormais à l'abri de toutes les misères humaines.

UN DUEL MANQUÉ

Je reçus, un jour, un petit mot de Mendès me donnant rendez-vous l'après-midi au café de Madrid, pour une affaire d'importance. Je m'empressai de m'y rendre.

Il était assis près de l'entrée, à une table joignant la cloison vitrée, d'où il embrassait toute la largeur du boulevard. Il me demanda dès l'abord :

— Connaissez-vous Hector de Callias (1) ?

— Je le connais pour l'avoir vu, je ne crois pas lui avoir parlé.

— Bon ! et Mme de Callias (1) ?

— J'ai été présenté à cette dame, mais je ne fréquente pas chez elle.

— Vous n'êtes donc engagé en rien avec l'un ni avec l'autre. Je le supposais ; c'est pourquoi j'ai songé à vous ; la plupart de mes amis sont de leurs relations intimes.

Et il me conta l'altercation que la veille, au théâtre, il avait

(1) Nina de Villard, qui avait épousé en 1864 Hector de Callias, journaliste et homme de lettres, divorça dans la suite. Elle posa pour *la Femme aux éventails* de Manet. Dans son salon de la rue Chaptal fréquentaient Villiers de l'Isle-Adam, Charles Cros, Catulle Mendès, Jean Richepin, Anatole France, etc.

eue avec le jeune journaliste, qu'il accusait d'avoir été inconvenant avec Mme Mendès.

Il était ému sans le vouloir paraître, d'une pâleur qui transparaissait sous la pâleur ordinaire de son teint, et visiblement avait passé la nuit blanche. C'était sa première affaire ; plus tard, en de multiples rencontres, il devait montrer plus de crânerie, trop peut-être, s'y rendant le cigare aux lèvres et le gardant à la main pendant qu'il ferraillait de l'autre.

Je répondis qu'heureux de lui être agréable, j'étais bien novice en la matière, n'ayant jamais servi de témoin.

— Vous n'aurez rien à faire ni à dire, vous serez avec quelqu'un qui se chargera de tout. J'ai écrit à Villiers, je l'attends ; à d'autres encore...

Là-dessus, il se leva brusquement, courut à la porte et héla un passant. Celui-ci se retourna et je le reconnus. C'était Pipe-en-Bois.

Cavalier, dit Pipe-en-Bois, était une célébrité du Quartier latin. Il devait ce surnom à ses traits heurtés et comme taillés dans une souche de merisier. Grand, dégingandé, tout en angles, avec des mouvements nerveux, il marchait le corps en zig-zag, l'air de se battre avec le vent, et ainsi allait-il quand Mendès l'avait arrêté. On était sûr de le voir partout où il y avait tapage et bagarre, dans les manifestations d'étudiants, aux « premières » où l'on sifflait les auteurs trop bien en cour, dans les bureaux des petits journaux qui, chaque jour, naissaient et mouraient aux alentours de la Sorbonne. C'était un ancien élève de Polytechnique, mais j'ignore ce qu'il faisait et s'il fit jamais quelque chose. Sa plus grande gloire fut de prendre rang plus tard parmi les dignitaires de la Commune, d'où il disparut sans qu'on entendît plus parler de lui.

Aux mêmes propositions de Mendès il fit à peu près les mêmes objections, acceptant toutefois si l'on ne trouvait pas mieux.

Cependant, le temps pressait, et Villiers n'arrivait toujours pas. Mendès, ne pouvant quitter sa place, finit par nous prier d'aller à sa recherche. Il ajouta les noms et adresses de deux ou trois autres personnes.

Et nous voilà partis. Aux diverses adresses nous trouvâmes visage de bois ; à la dernière, où nous demandâmes le comte

Villiers de l'Isle-Adam. on nous introduisit dans une pièce sévère et plutôt sombre, tendue de vieilles tapisseries, où, après quelques minutes d'attente, un vieux monsieur parut, le père de notre ami, qui, à nos questions, répondit avec un tranquille sourire :

— Auguste est sorti depuis quarante-huit heures et je ne l'ai pas revu ; je ne sais où il est ni ce qu'il fait.

De retour auprès de Mendès, toujours à la même place et toujours seul :

— Eh bien ! s'écria-t-il, que voulez-vous ? Il faut marcher tous les deux. Ces affaires se règlent dans les vingt-quatre heures, et voilà toute une journée perdue.

Il fallut bien nous décider. Chez Hector de Callias où nous nous rendîmes, on nous renvoya à son journal qui, paraissant le matin, se composait la nuit. C'était l'heure du dîner ; dans les grandes salles vides, un employé nous dit qu'il était absent, mais que, vers dix heures, nous étions sûrs de le rencontrer.

Quand nous revînmes, il nous attendait ; nous avions laissé nos cartes, et il devinait ce que nous lui voulions. C'était un jeune homme de notre âge, vingt à vingt-cinq ans, qui, quelques années après, fut emporté brusquement ; blond, joli garçon, la figure poupine et rosée, la moustache frisée, de grands yeux myopes à fleur de tête, l'air très doux et très franc.

Il nous raconta à son tour la scène de la veille :

— Je me promenais dans le couloir : j'aperçois Mme Mendès... Vous savez comme elle ressemble à... (le nom d'une actrice que j'ai oublié) ; comme elle devait jouer au même moment, je m'étonnai de la voir là : « Comment, c'est toi ! Que fais-tu là ?... » Ces mots à peine lâchés, je n'ai pas le temps d'expliquer l'erreur, je reçois un coup de poing en plein visage. J'avais bonne envie de riposter ; on se jette entre nous, on nous sépare... Et il veut encore des excuses ! C'est moi plutôt qui serais en droit d'en exiger...

J'étais bien peu fait pour l'office dont je m'étais chargé ; pendant qu'il parlait, je me tenais à quatre pour ne pas m'écrier : « Eh oui ! vous avez mille fois raison ! »

Cavalier prit la parole, comme il l'avait fait au début, et ce fut pour dire que nous devions nous en tenir à notre mission, qui était de demander une réparation et des excuses ;

quant aux explications qu'il voulait bien nous donner, nous les discuterions avec ses témoins.

— C'est bien mon sentiment, répondit-il doucement ; ce que j'en dis est affaire de conscience, pour qu'on ne me prenne pas pour ce que je ne suis pas, un malappris.

Et, après être convenu du lieu où nous pourrions nous rencontrer avec ses amis, la réponse portée à Mendès, chacun tira de son côté pour se retrouver à l'heure dite.

Mais l'incident devait se clore ici. Le lendemain, une lettre m'annonçait que tout était arrangé. Je n'en fus pas fâché.

JUDITH GAUTIER

En ce temps-là j'habitais rue Bréa un petit appartement composé de deux pièces. Le soir, en rentrant, je laissais la clef sur ma porte ; entrait qui voulait. De sorte que le lendemain, en m'éveillant, — tard, car je ne me couchais guère avant deux ou trois heures du matin, — il n'était point rare que je visse quelque ami assis au pied de mon lit.

Un jour, en ouvrant les yeux, j'aperçus Mendès. Il souriait, respectant mon sommeil et me regardant complaisamment dormir.

Il me fit le récit de l'aventure qui l'amenait du boulevard de Madrid où il habitait à présent ; il avait fait route en omnibus à côté d'une jeune femme avec laquelle il avait un peu coqueté. Les subtils manèges de cette idylle s'étaient soudain interrompus à un arrêt de la voiture, où sa voisine était vivement descendue. Il venait à Paris pour des achats, et dans un magasin, en portant la main à sa poche, il s'était aperçu qu'on lui avait « fait » son porte-monnaie. Ah ! la coquine ! il la reconnaîtrait ! Mais la reverrait-il jamais ?

Pendant qu'il parlait, j'avais tendu la main vers mon porte-monnaie, d'où je tirai deux louis en lui demandant si cela suffisait. Parfaitement ! Nous causâmes encore, tandis que je faisais ma toilette, et il partit.

Je lui rendis quelque temps après, me trouvant dans les parages du bois de Boulogne, sa visite. J'étais curieux de voir sa nouvelle installation dont il m'avait dit merveille. C'était un charmant petit hôtel entouré d'un parc, que Dumas fils, auquel il appartenait croyons-nous, lui avait loué à bon prix.

Il était, quand je me présentai, en courses à Paris, et c'est Judith qui me reçut. L'après-midi d'automne était frais, le calorifère allumé. Je la trouvai négligemment drapée dans une jolie matinée qui, au flottement de la marche, dessinait et accusait ses belles formes sveltes et pleines. Ravissante en sa fleur de jeunesse à peine déclose, ses cheveux bruns et fins tordus sur la tête, le nez d'une ligne si pure, le délicat contour des joues, sa bouche d'enfant, ses grands yeux d'un gris-jaune de souci décoloré emplis d'un si calme rêve, et tout ce que le costume et la nonchalance des attitudes lui prêtaient de grâce et de pittoresque en quelque sorte oriental.

Je la connaissais peu alors, l'ayant rencontrée deux ou trois fois à peine. Elle n'avait publié encore que *le Livre de jade*, cette quintessence de prose et de vers de l'Extrême-Orient, dont chacun s'émerveilla, Théophile Gautier tout le premier, qui ne soupçonnait pas, n'y ayant tâché en rien, avoir dans sa fille une si bonne élève et presque une émule. Et je ne savais rien d'elle, rien de cette enfance si curieusement cahotée, de la maison de sa mère nourrice au logis de ses tantes de Montrouge, de celles-ci au couvent, et des dames de la Miséricorde au chalet de Longchamp où je la voyais enfin. Tout cela nous a été révélé par ces précieux souvenirs, les trois volumes du *Collier des Jours*, où nous avons la surprise d'une petite Judith inconnue, espiègle, étourdie, ardente à toutes sortes de jeux, fertile en bons et en mauvais tours ; même l'un de ses livres, entièrement consacré à un pèlerinage au dieu Wagner et aux solennités de Bayreuth, est particulièrement remarquable en ceci, que Mendès, qui faisait partie de la caravane et qui, en toute circonstance, ne fut jamais homme à s'effacer, n'est pas plus mentionné, entre vingt autres dont on cite les faits et gestes et les moindres propos, que si, muni de l'anneau de Gygès, il fût devenu invisible. La séparation, arrivée peu après, a produit ce miracle d'oubli. Pour le quart d'heure, à vingt ans, elle commençait à s'enliser dans cette douce et quiète sérénité dont elle ne s'est guère départie depuis.

Au moment où j'allais me retirer, elle insista pour me retenir.

— Non ! restez ! Il ne peut tarder, il sera content de vous voir.

Elle n'eut pas de peine à me faire céder. Et, tantôt debout, tantôt assis, nous faisant vis-à-vis devant la bouche de chaleur où nous tendions les mains, l'entretien se renoua. Je ne sais comment nous en vînmes, — peut-être sur un compliment de moi, — à parler de sa chevelure.

— Il m'arrive, dit-elle, quelque chose de singulier. Quand j'y passe le démêloir, il s'en dégage des étincelles.

— C'est curieux ! Je voudrais bien voir...

— Qu'à cela ne tienne ! dit-elle en se levant. Seulement, pour que ces bluettes se voient, il faut être dans un endroit clos.

Elle fit, d'un geste prompt, sauter le nœud du chignon qui, en longue et luisante cascade, déroula ses anneaux derrière elle, et marcha vers un petit cabinet attenant dont la porte se referma sur nous. J'entendis le doux et soyeux crissement du peigne dont les dents, de minute en minute, déposaient sur ma main les petits astres phosphorescents. Cela produisait un léger chatouillement plutôt agréable. Nous nous amusâmes quelque temps à ce jeu, sans aucune malice, et, l'opulente masse remise en ordre, nous reparûmes à la lumière du jour.

La tranquille causerie reprit jusqu'à l'arrivée de Mendès. Après quelques propos, il m'entraîna dans une promenade au jardin et ses premiers mots furent pour dire :

— On me manque de parole, je suis obligé de manquer à la mienne. Mais au premier jour...

Je l'arrêtai, rien ne pressait, je ne venais pas pour cela. Qu'il n'acquittât pas sa dette, c'était le moindre de mes soucis, comme ce fut par la suite le sien de s'en souvenir. Et tout de suite, il se lança dans une dissertation sur la métrique. Il se piquait de profondeur et de subtilité en la matière, et nul n'ignorait, pour le lui avoir entendu dire, qu'il avait communiqué sa science à toute la génération poétique contemporaine, à Coppée en particulier à qui il avait appris à faire les vers.

Judith Gautier est devenue depuis l'auteur de *l'Usurpateur*, d'*Iskender* et de vingt autres grands ou petits romans de la Perse et de l'Empire céleste. Elle a la vision et le don des reconstitutions historiques ; l'auteur aussi de cette belle fantaisie dramatique, *la Marchande de sourires*, tant applaudie à l'Odéon. Je l'ai revue bien des fois, aux soirées de M[me] Adam, chez Leconte de Lisle, etc..., aux banquets solennisant

quelque événement ou fondation littéraires, et chez elle, rue Washington, à ses après-midi du dimanche, dont je fus des plus assidus.

L'appartement se prolonge d'un large balcon sur terrasse où le précédent locataire, — un nom des lettres qui m'échappe, — avait installé un verger, treille, fraisiers, arbres à fruits dont s'alimentait sa table. Il n'y a plus que des fleurs. Le grand salon est artistiquement meublé et décoré de chinoiseries et japonaiseries accrochées aux murs, au plafond, et de larges divans. Elle continue à s'y promener de son pas nonchalant, allant de l'un à l'autre et échangeant un mot, offrant des bonbons et des liqueurs exotiques. Les visiteurs sont tous artistes, et en grande partie musiciens, les frères Hillemacher, Franz Servais quand il vient de Bruxelles à Paris. C'est là que, sur un théâtre minuscule, eurent lieu les représentations de la *Tétralogie* et du répertoire de Wagner ; de gentils pantins, donnant à la perfection l'illusion de la vie, tenaient les rôles et faisaient les gestes ; des amateurs, leurs femmes, chantaient dans la coulisse ; un maître compositeur était au piano ; d'autres aux ficelles actionnaient les personnages. Et c'est elle, Judith, qui avait fabriqué, attifé, tout ce petit monde de soie et de bois et lui avait insufflé une âme. Encore une fois elle est fée, et, sous ses doigts prestigieux, toutes les menues choses d'art éclosent spontanément.

LÉON BARRACAND.

(A suivre.)

LES PRINCES D'ESPAGNE CHEZ TALLEYRAND

(1810)

Dans les premiers mois de 1808, l'Espagne était encore l'alliée de la France. Mais la faiblesse de Charles IV, l'inconduite de la reine, les intrigues de leur fils Ferdinand, l'exaspération de la nation contre Godoy, prince de la Paix, amant de la reine et véritable chef de l'État, tout laissait prévoir une tempête prochaine. Napoléon s'en inquiétait, redoutait surtout de voir ce pays tomber à son tour sous l'influence anglaise, comme y était tombé le Portugal, devenu une véritable colonie anglaise. Déjà, pour arracher ce dernier pays à la domination de son ennemie, il avait, quelques mois auparavant, envoyé Junot planter le drapeau français sur le palais royal de Lisbonne. Puis, sous prétexte de renforcer l'armée qui opérait ainsi sur les rives du Tage, quatre-vingt mille hommes avaient franchi les Pyrénées et, sous les ordres de Murat, s'enfonçaient profondément dans le sud.

Après bien des hésitations, comme s'il pressentait les malheurs qu'entraînerait pour lui son intervention dans les affaires de la péninsule, Napoléon résolut d'enlever aux Bourbons le trône occupé par eux à Madrid de si lamentable façon. L'occasion d'agir se présenta. A la suite d'un mouvement populaire à Aranjuez, Charles IV abdiqua, Ferdinand VII fut proclamé roi d'Espagne, puis Charles se ressaisit, se rétracta.

C'était la confusion. Père et fils se disputaient le sceptre. L'un et l'autre invoquèrent l'autorité de l'Empereur : il serait l'arbitre de cette querelle de famille.

Pour être à pied d'œuvre, Napoléon se transporta à Bayonne. Il ne connaissait pas l'Espagne. Lui, généralement si bien renseigné, l'était mal sur le caractère de ce peuple farouche, fier, enthousiaste, profondément attaché à ses racines. Trop facilement il s'imaginait que son prestige personnel s'exercerait là comme il s'était exercé ailleurs. Il se lança dans l'aventure : elle devait lui coûter cher.

Appelés près de lui, Charles et Ferdinand comparaissent, et, pendant quelques jours, c'est le spectacle, grotesque et tragique à la fois, de cette rivalité entre le père et le fils. Finalement, Ferdinand rend à son père la couronne qu'il n'a pas portée et Charles abdique en faveur de Napoléon. Le trône est vacant. L'Empereur y place son frère Joseph. Charles recevra en indemnité une belle dotation pour vivre à Compiègne d'abord, à Marseille ensuite. Ferdinand, prince des Asturies, son frère don Carlos, leur oncle don Antonio, frère de Charles, vivront eux aussi tous les trois en France. L'Empereur leur désigne pour résidence le château de Valençay que, trois ans auparavant, il a aidé Talleyrand à acheter, et, bien entendu, il paiera lui-même un fort loyer annuel, à peine suffisant pour couvrir les dépenses nécessitées par la présence des hôtes princiers et de leur suite.

VALENÇAY

Talleyrand, à cette époque, n'était plus ministre des Relations extérieures. Toutefois, en lui retirant son portefeuille, Napoléon n'avait pas rompu avec lui. Quand il l'invita à héberger les princes, — invitation équivalant à un ordre, — il lui prescrivit d'avoir pour eux égards et prévenances.

« Je désire, lui écrivait-il le 8 mai 1808, que ces princes soient reçus sans éclat extérieur, mais honnêtement, et que vous fassiez tout ce qui sera possible pour les amuser. Si vous avez un théâtre à Valençay et que vous fassiez venir quelques comédiens, il n'y aura pas de mal. Vous pourriez y faire venir Mme de Talleyrand avec quatre ou cinq femmes. Si le prince des Asturies s'attachait à quelque jolie femme et qu'on en

fût sûr, cela n'aurait aucun inconvénient, puisqu'on aurait un moyen de plus pour le surveiller. » Et ironiquement il ajoutait : « Votre mission est assez honorable : recevoir chez vous trois illustres personnages pour les amuser est tout à fait dans le caractère de la nation et dans celui de votre rang. »

Dans sa réponse, Talleyrand se garda bien de relever ce trait de raillerie.

« Mme de Talleyrand, s'empressa-t-il d'écrire le 13 mai à l'Empereur, est partie dès hier soir pour donner les premiers ordres à Valençay. Le château est abondamment pourvu de cuisiniers, de vaisselle, de linge de toute espèce. Les princes y auront tous les plaisirs que peut leur permettre la saison qui est ingrate. Je leur donnerai la messe tous les jours (le saint homme !), un parc pour se promener, une forêt très bien percée, mais où il y a peu de gibier, des chevaux, des repas multipliés et de la musique. Il n'y a point de théâtre, et d'ailleurs il serait plus que difficile de trouver des acteurs. Il y aura d'ailleurs assez de jeunesse pour que les princes puissent danser, si cela les amuse. »

Effectivement, en grand seigneur et parfait courtisan qu'il était, il essaya de rendre à ses hôtes ce séjour forcé aussi agréable que possible. Chasses, promenades, fêtes, séances de musique se succédaient. Pour la première fois depuis leur naissance, les princes, astreints en Espagne à une étiquette rigoureuse, jouissaient, dans cette vaste prison qu'était Valençay, d'une liberté qu'ils avaient ignorée jusque-là, comme celle de se promener ensemble, ce dont ils n'avaient jamais eu l'autorisation à Madrid. En dehors du parc, ils allaient souvent jusque dans un petit bois, d'une vingtaine d'arpents, situé « à deux portées de fusil » et qu'ils affectionnaient : pour leur éviter l'ennui d'être accompagnés, même discrètement de loin, par les gendarmes chargés de veiller sur eux, Talleyrand entoura d'un mur cette partie de ses terres, dans laquelle ils circulèrent désormais à leur guise. Il mit aussi à leur disposition sa bibliothèque, bien garnie de bons ouvrages, mais cette attention laissa les jeunes gens fort indifférents.

La prescription relative aux jolies femmes à recevoir à Valençay ne fut pas oubliée. Pendant deux mois, le prince des Asturies connut les charmes d'une petite liaison discrète.

Talleyrand n'y voyait aucun mal. Quand il raconte le fait dans ses *Mémoires*, il a soin d'ajouter, avec onction, en se souvenant sans doute de son caractère sacerdotal : « A ces distractions, pour lesquelles chacun m'aidait, se joignaient pour les princes les consolations de la religion : la grande infortune rend la foi plus vive et l'âme plus sensible. La journée finissait par une prière publique, à laquelle je faisais assister tout ce qui venait dans le château, les officiers de la garde départementale et même quelques hommes de la gendarmerie. »

Quel homme édifiant ! Devant les preuves d'un esprit si religieux, rien d'étonnant qu'un jour, à la nouvelle que Talleyrand allait s'absenter, les princes n'aient pas trouvé, en témoignage de leur reconnaissance pour ses attentions, de plus beau cadeau à lui offrir que les vieux livres de prière dont ils se servaient. « Je les reçus, dit Talleyrand sans rire, avec respect et avec une émotion que je n'aurai jamais la témérité d'exprimer. »

La vie s'écoulait ainsi pour les princes, un peu monotone, exempte toutefois de gros soucis. Habitués qu'ils avaient été en Espagne aux rigueurs d'un protocole sévère, ils n'avaient pas de la liberté la notion habituelle aux jeunes Français. Ils souffraient moins que d'autres des restrictions qu'on leur imposait, de la surveillance exercée sur eux. Dans cette prison aux barreaux dorés, ils jouissaient sans trop d'arrière-pensées de l'existence confortable et aussi distrayante que possible procurée par leur hôte, qu'il fût présent ou absent.

Cette surveillance, cependant, était rigoureuse. Plusieurs brigades de gendarmerie cantonnaient autour de Valençay. Rondes et patrouilles circulaient en permanence. Des policiers déguisés observaient nuit et jour les environs du château. Un jardinier, entre autres, avait toujours quelque travail à exécuter dans la partie du jardin d'où l'on voyait le mieux les fenêtres des appartements habités par les princes. Nul, bien entendu, ne pénétrait dans la maison sans montrer patte blanche. Une permission spéciale, accordée par le Gouverneur seul, était indispensable pour communiquer avec les captifs. Si ceux-ci enfin paraissaient pouvoir se promener librement à cheval, même dans les environs, une escorte plus ou moins discrète ne les perdait pas de vue et, le cas échéant, se serait opposée à toute tentative d'évasion.

ESSAIS D'ENLÈVEMENT

Si, malgré les efforts de leur hôte pour les distraire, les princes souhaitaient parfois un changement de résidence les rapprochant de Paris, c'était par désœuvrement, par ennui, plutôt que par un vrai désir de reconquérir une liberté dont ils n'auraient su que faire. Ferdinand surtout, d'une bravoure douteuse quoique ambitieux, semble n'avoir éprouvé aucune envie de rejoindre ses partisans en Espagne. Il se montrait sans dignité, s'humiliait devant son vainqueur, applaudissait ouvertement à ses victoires. Ainsi, quand le mariage de l'Empereur et de Marie-Louise fut officiel, il célébra cet événement par une grande fête : messe, *Te Deum*, banquet, toasts, puis illuminations, feu d'artifice, concert, distribution de cadeaux, rien ne manqua : pour son propre mariage il n'eût pas mieux fait !

Veuf depuis 1806, il aurait voulu entrer dans la famille impériale et cherchait à épouser une fille de Lucien. « Mon premier désir, écrivait-il au gouverneur de Valençay en sachant que sa lettre serait transmise à Paris, mon premier désir est de devenir le fils adoptif de Sa Majesté l'Empereur, notre auguste et digne souverain. Je me crois digne de cette adoption qui serait véritablement le bonheur de ma vie, par mon amour et mon attachement parfait pour la personne sacrée de Sa Majesté comme par ma soumission et mon obéissance entière à ses intentions et à ses ordres. »

Devant tant de platitude, on ne peut s'empêcher de se demander s'il ne cherchait pas à donner le change, si ce n'était pas une ruse pour masquer des projets d'évasion. On se posait la question à Paris.

En Espagne, on jugeait les choses autrement. Prêtant au prince leurs propres sentiments, nombreux étaient ses fidèles qui songeaient à briser ses chaînes, à le ramener au milieu d'eux, à le mettre à la tête de l'insurrection. Pas un instant ils ne pensaient qu'il pût rester volontairement en France. Aussi essayèrent-ils à diverses reprises de l'aider à reconquérir sa liberté. L'Angleterre, qui voyait là non pas l'intérêt de l'Espagne, dont elle se souciait au fond fort peu, mais une manière d'augmenter nos embarras, de lutter contre

la puissance de Napoléon, encourageait et subventionnait ces projets d'évasion.

La première tentative eut lieu vers la fin de 1808. Le comte de Montijo, parent du père de la future impératrice Eugénie, en confia l'exécution à un ancien émigré français, devenu officier dans la marine espagnole, Jacques de Malibran, qui n'avait de commun que le nom avec le futur mari de la célèbre cantatrice. Arrêté par les insurgés, la forte somme dont on le trouva porteur le rendit suspect à leurs yeux : il ne put accomplir sa mission et faillit y laisser la vie.

Un an plus tard, un artiste décorateur, qui avait travaillé au palais, à Madrid, Miguel y Forte, fut envoyé de Cadix. Après un long détour, il arriva en France, sans pouvoir pénétrer auprès des princes. Il dut repartir et, par un détour plus long encore, retourner en Espagne.

En janvier 1810, tentative plus sérieuse. Deux agents de la junte de Tarragone séjournèrent près de Valençay pendant une quinzaine de jours, très largement pourvus d'or eux aussi. L'un était âgé, l'autre jeune et déguisé en femme, ce qui lui permit de s'introduire auprès du médecin des princes, à qui il exposa tout un plan d'évasion. Ferdinand, mis au courant de ce projet, refusa de tenter une fuite qui, disait-il, rendrait sa captivité plus dure en cas d'échec. Cet insuccès, ajoutait-il, l'avilirait aux yeux de l'Europe. Il recommandait la patience à ses partisans. Il ne pouvait attendre une amélioration à son sort que de la fidélité de la nation espagnole pour ses anciens maîtres. A la conclusion de la paix entre la France et l'Angleterre, — cette paix que l'on devait attendre pendant tout l'Empire, — il remonterait sur le trône de ses ancêtres.

LE BARON DE KOLLI

Le premier ministre d'Angleterre, lord Wellesley, se préoccupait pourtant personnellement de faire évader les princes et pour le moins d'établir des rapports avec eux. A un moment, il entra en pourparlers avec un colonel. Puis un prêtre écossais, qui avait longtemps habité l'Espagne, lui parut plus indiqué : il devait chercher à entrer à Valençay comme aumônier.

Il était dans cette disposition d'esprit quand, au mois

de janvier 1810, un individu, sous le nom de baron de Kolli, sollicita de lui une entrevue par l'intermédiaire du duc de Kent. Il le reçut.

Ce soi-disant baron de Kolli était un aventurier. Agé alors de trente-deux ans, il portait beau, malgré sa petite taille, était soigné de sa personne, d'aspect sympathique, avec une figure intelligente et agréable. Il s'appelait en réalité Louis Collignon. Fils d'un ancien tambour-major originaire des environs de Bar-le-Duc, il dissimulait cette origine, trop obscure à son gré, et se donnait tantôt pour Piémontais, tantôt pour Irlandais. Nous ne suivrons pas son biographe dans les péripéties qu'il nous a retracées de son existence orageuse. Condamné pour faux, vol et désertion, la police le surveilla à diverses reprises. Soit pour se soustraire à ses recherches, soit, — tout est possible, — parce qu'il s'était amendé, il se retira un moment à la Trappe de la forêt de Sénart. Là, il se lia avec un certain Richard, ancien soldat vendéen, disait-il, blessé plusieurs fois pour le service du Roi. Bientôt la nostalgie du monde l'emporta chez eux sur l'amour du Seigneur et les deux amis revinrent à Paris. Richard y avait prudemment conservé son logement : ils l'habitèrent ensemble. Kolli, — nous lui conservons son nom d'aventure, — entretenait d'étroites relations avec une nièce de M. de Breteuil, Mme de Bonneval, de qui, semble-t-il, il tirait une partie de ses ressources. En même temps, par un mélange de galanterie et de religiosité, s'il aimait les femmes et remportait des succès auprès d'elles, il fréquentait certains prêtres, spécialement un curé de Paris, l'abbé Desjardins, qui, ébloui par la faconde de ce singulier pénitent, le recommanda au duc de Kent.

Le 15 novembre 1809, il quitta Paris, muni d'un faux passeport au nom de François Cocher et d'un viatique fourni par Mme de Bonneval. La police fut prévenue de ce départ, probablement par son ami Richard : il se rendait, disait-il, au couvent de Westmale, près d'Anvers. Il y passa effectivement quelques jours, rencontra à Anvers un jeune homme employé à l'administration de la Guerre, Albert de Saint-Bonnel, le détermina à donner sa démission et à l'accompagner en Angleterre.

Est-ce lui qui eut l'idée de proposer au gouvernement britannique de favoriser l'évasion de Ferdinand, de procéder

même à son enlèvement en cas de résistance de sa part ? L'initiative remonte-t-elle à lord Wellesley, auprès duquel l'introduisit le duc de Kent ? Toujours est-il qu'à la suite de ses entrevues avec le ministre, durant les premiers jours de janvier, il fut convenu qu'il tenterait l'aventure. Le plan fut arrêté dans ses moindres détails. Il se présenterait à Valençay comme un maquignon désireux de vendre aux princes de superbes chevaux qu'il amènerait avec lui. Il en demanderait un prix exorbitant, de manière à prolonger les pourparlers sans livrer ces montures qui devaient servir à la fuite. Soit par l'intermédiaire d'une personne de l'entourage des princes, soit directement s'il était reçu par l'un de ceux-ci, il les avertirait du but réel de sa présence et établirait ainsi avec eux des communications qui permettraient de fixer les détails de l'évasion. Au jour convenu, à franc étrier, les fugitifs gagneraient un point où les attendraient des montures de rechange. De relais en relais, on atteindrait rapidement la partie de la côte devant laquelle croiserait un navire anglais.

Le plan, minutieusement réglé par Kolli et Saint-Bonnel, reçut l'approbation de Wellesley. Pour inspirer confiance aux princes, on remit à Kolli deux lettres, l'une en français, l'autre en latin, du roi George, invitant Ferdinand à le recevoir comme ambassadeur extraordinaire et à écouter favorablement ses propositions. On lui remit, en outre, l'original d'une lettre écrite huit ans auparavant, en 1802, par le roi Charles IV au roi d'Angleterre, à l'occasion du mariage du prince des Asturies. Au verso de cette lettre, Wellesley certifia, de sa propre main, que cette pièce était bien authentique et qu'on la confiait au porteur pour « vérifier » sa mission. A ces documents, on joignit tout un lot de faux papiers, tenus en réserve ou même fabriqués en partie pour la circonstance : douze passeports, établis sur papier spécial avec le profil de l'Empereur dans la pâte, revêtus de signatures parfaitement contrefaites, feuilles de route d'officier, feuilles du ministère de la Marine ou de la Guerre avec en-tête rigoureusement exacts, cachets et timbres de diverses administrations. On ne lance pas sur les routes un émissaire de cette importance sans le munir de papiers si bien en règle que leur abondance même devrait inspirer méfiance à ceux qui sont appelés à les contrôler.

Le principal, bien entendu, ne fut pas oublié : Kolli ne l'aurait pas permis ! Sans parler de l'argent liquide dont on bourra ses poches et celles de Saint-Bonnel, on leur remit une forte somme, — au moins 200 000 francs de l'époque, ce qui équivaut à plus de deux millions actuels, — en diamants, disposés dans plusieurs sachets que les deux compères cousirent dans certaines parties de leurs vêtements.

Ainsi lestés, les deux agents furent confiés au capitaine Cockburn, le futur amiral qui devait, cinq ans plus tard, assurer la garde de Napoléon pendant la traversée et les premiers mois de la captivité à Sainte-Hélène. Sous le commandement de cet officier, un petit détachement, composé de deux vaisseaux, d'un brick et de deux goélettes, déposerait Kolli et Saint-Bonnel sur la côte de Quiberon et croiserait pendant trois semaines pour y attendre leur retour avec les princes fugitifs.

Les voyageurs débarquèrent dans la baie de Quiberon, durant la nuit du 9 au 10 mars. Isolément, ils gagnèrent sans encombre Paris, où ils se retrouvèrent chez Richard.

Pour échapper à l'attention de la police, Kolli loua immédiatement une petite maison, dans un quartier isolé de Vincennes, rue de la Pissotte, en bordure de la forêt. Il s'y établit seul avec Richard ; Saint-Bonnel logea ailleurs. Rapidement il s'occupèrent de se procurer ce dont ils avaient besoin, spécialement des vêtements, car, en dehors de ceux qu'ils portaient sur eux et qui leur étaient d'autant plus précieux que les doublures dissimulaient leur fortune, ils avaient laissé sur le navire anglais la presque totalité de leurs bagages. Ils achetèrent un beau cheval, par l'intermédiaire du célèbre Franconi, et un cabriolet. En même temps, Kolli recevait, non sans mystère, quelques visites. En cours de route, il s'était foulé un pied dans une chute de cheval, ce qui l'obligeait à rester à la maison. L'abbé Desjardins vint plusieurs fois chez lui, et bien entendu Mme de Bonneval, d'autres encore.

Ces allées et venues jointes aux précautions prises intriguèrent Richard. Kolli ne lui adressait aucune confidence, répondait évasivement à ses questions, si bien que ledit Richard se demanda s'il ne se tramait pas un complot contre la vie de l'Empereur. Bonne occasion de gagner les faveurs de la police, à laquelle il alla confier ses inquiétudes.

On avait déjà l'œil sur le personnage. Depuis son premier voyage à Paris, on le surveillait discrètement, de même que quelques-unes des personnes qu'il avait fréquentées. On lui laissa le temps de réunir dans la maison de Vincennes ses valeurs, ses papiers, ses bagages, et, le 24 mars, le célèbre et terrible Pasques, ce colosse à l'aspect formidable qui dompta de la façon que l'on sait la farouche résistance de Pichegru lors de son arrestation, vint mettre la main sur lui. En même temps, d'autres policiers arrêtèrent Saint-Bonnel, Mme de Bonneval, l'abbé Desjardins, et aussi, pour dissimuler ses services, Richard le mouchard.

Amené au ministère et interrogé par Desmarest, chef de la police secrète, il fut impossible à Kolli, en présence des papiers saisis chez lui, des lettres du gouvernement anglais, des fausses pièces habilement établies, de nier le rôle qu'il devait jouer. Hardiment, il avoua tout et se posa non comme un conspirateur, mais comme un sujet anglais, personnage officiel, ministre spécial envoyé par le roi George auprès d'un étranger, le prince Ferdinand. Le soir même on l'écroua, ainsi que Saint-Bonnel, dans le donjon de Vincennes, qui remplaçait, depuis deux ans, le Temple, de sinistre mémoire.

UN FAUX KOLLI

Mis au courant de l'affaire, Fouché se rendit sans retard à Compiègne, où l'Empereur attendait l'arrivée prochaine de la future impératrice Marie-Louise. Napoléon venait précisément de recevoir de Ferdinand une lettre de félicitation à propos de son mariage, lettre remplie de protestations de fidélité à sa personne. Qu'y avait-il de vrai dans l'expression de ces sentiments ? Ferdinand était-il réellement résigné ou ne cherchait-il pas au contraire à endormir la surveillance pour s'évader ? Bonne occasion d'en avoir le cœur net.

Qui eut l'idée de la comédie que l'on allait monter ? L'Empereur, Fouché, Desmarest ? Peut-être Kolli qui, inquiet malgré tout de la tournure que pouvait prendre l'affaire, aurait proposé d'être envoyé à Valençay, d'y remplir sa mission, de voir Ferdinand, de savoir par lui s'il voulait s'évader ou préférait rester captif, après quoi il indiquerait le résultat de sa démarche au gouvernement français, qui serait libre

alors de le garder en prison ou de le renvoyer en Angleterre. On ne sait. En tout cas, il fut bientôt décidé qu'un policier prendrait la place de Kolli, se présenterait à Valençay. Il remettrait à Ferdinand les papiers anglais, lui proposerait de s'enfuir, lui en fournirait les moyens. S'il acceptait, l'évasion aurait lieu et, sous couleur de le conduire par un détour à la côte normande, on l'amènerait en réalité à Vincennes.

Le choix que l'on fit de Richard pour remplacer Kolli n'était pas heureux. L'individu, assez grossier, manquait d'éducation, de souplesse, de tact, d'intelligence même. En revanche, on savait qu'il ne trahirait pas, ce qui était déjà un grand point. Il connaissait bien Kolli, il était au courant d'une partie de ses affaires, ce qui constituait un autre avantage. A la hâte, on le styla du mieux possible, on lui donna des instructions précises, — trop précises, même, — et, sous le nom d'Albert, on l'expédia à Valençay, porteur de la copie d'une lettre d'introduction auprès du gouverneur à qui, d'autre part, pour éviter toute erreur, on adressait l'original de la même lettre. Il devait se présenter comme un marchand ayant à vendre des objets d'art et de curiosité. On lui faciliterait son admission au château; on l'autoriserait à voir l'entourage des princes, les princes eux-mêmes si ceux-ci en témoignaient le moindre désir. Il lui serait facile alors de révéler la mission qu'il était censé avoir reçue d'Angleterre, de savoir si vraiment les princes désiraient s'enfuir de leur prison, et, dans le cas de l'affirmative, d'organiser une évasion, vouée d'avance à l'insuccès. Acceptation ou refus de partir : on serait fixé sur leurs sentiments.

Le pseudo-Albert se présente donc à Valençay, porteur de sa marchandise. Amené devant le gouverneur déjà prévenu, il se fait reconnaître par lui. Celui-ci, le commandant Berthémy, remplace depuis peu le duc d'Alberg. C'est un brave officier, avec de beaux états de service, qui a dû s'éloigner momentanément des champs de bataille pour soigner ses blessures. Soldat dans l'âme, sans être homme de cour et tout en remplissant très bien ses devoirs, il a su, par sa courtoisie et sa parfaite éducation, gagner rapidement la confiance des princes, qu'il approche chaque jour, avec qui même il joue tous les soirs aux cartes.

Au premier abord, il est quelque peu surpris de l'ordre reçu. Ce piège tendu aux princes ne lui plaît pas, cette supercherie blesse la loyauté de son caractère. Mais la consigne est là : il obéira.

Dès les premiers mots échangés avec le policier, il constate son insuffisance et surtout sa suffisance. Il essaye de le diriger, de le mettre au courant de certains détails de la situation. Tout glorieux de sa mission, Richard écoute mal ses conseils, se retranche derrière les instructions qu'il a reçues, dit-il, du ministre lui-même. Qu'on lui ouvre seulement les portes du château : il se chargera du reste.

On les lui ouvre. L'affaire ne traîne pas : mis en présence de don Antonio et d'Amezaga, l'intendant des infants, il se montre d'une telle maladresse, d'une si grande brutalité qu'Amezaga, effrayé de ses propos, se précipite chez Berthémy et lui demande d'expulser cet énergumène ! Les princes terrorisés s'enferment dans leur appartement, n'osent plus en sortir. Bref, échec complet.

De retour à Paris, Richard rend compte naturellement de sa mission de manière à en attribuer aux autres le mauvais résultat. Un rapport de Berthémy rétablit la vérité. Toutefois, comme c'est lui, après tout, qui a dévoilé les projets de Kolli et mis la police à même de s'emparer de ses papiers ainsi que des fonds rapportés d'Angleterre, on lui accorde néanmoins une gratification de dix mille francs : on ne saurait trop encourager la vertu ! En même temps, pour éviter tout bavardage de sa part, on lui conseille d'aller passer quelques jours hors de Paris.

Va-t-on en rester là ? Ce serait mal connaître Fouché... ou même l'Empereur. D'un échec, on tirera un succès.

UN RAPPORT OFFICIEL

A quelques jours de là, une voiture fermée, encadrée d'une escorte, entrait dans la cour du ministère de la Police. On confiait aux personnes présentes que le prisonnier qui en descendait, le baron de Kolli, venait d'être arrêté à Valençay. Parmi les assistants, se trouvait même quelqu'un de sa connaissance que l'on avait convoqué précisément pour ce jour-là, sous un prétexte assez futile, et qui pourrait au

besoin, par ses bavardages, répandre en ville le bruit de cette arrestation. Le prisonnier était bien effectivement Kolli, seulement il ne venait pas de Valençay, il n'y avait jamais été. Le matin même on l'avait extrait de son cachot de Vincennes, où il attendait, au secret le plus absolu. On procéda à un simulacre d'interrogatoire : questions et réponses avaient été soigneusement rédigées d'avance. Après quoi, on le ramena à Vincennes.

Que se passait-il donc ?

Quand Fouché avait rendu compte du résultat négatif de la mission Richard, Napoléon avait vu tout de suite le parti à tirer de l'affaire. Il prescrivit à son ministre de lui adresser un rapport que l'on publierait dans *le Moniteur*. Ce rapport annoncerait l'arrestation à Valençay d'un individu chargé d'une mission des Anglais auprès des princes et dénoncé par Ferdinand lui-même au moment où cet agent tentait de la remplir : c'était pourquoi il fallait avoir l'air d'amener au ministère un prisonnier arrêté à Valençay. « On mettrait, ajoutait l'Empereur dans sa lettre à Fouché, à la suite de ce rapport le détail de la fête qu'ont donnée les princes à Valençay, à l'occasion de mon mariage. Cette affaire présentée de cette manière ferait le meilleur effet en Europe. On pourrait laisser croire aux princes que ce sont eux qui ont fait arrêter l'agent anglais. Je répondrai au prince Ferdinand une lettre qu'on pourra également mettre au *Moniteur*. Vous sentez qu'il est nécessaire de faire une lettre du gouverneur de Valençay et deux interrogatoires, l'un à Valençay, l'autre ici, où il dira son nom, etc. *Arrangez cela de la manière la plus propre à mystifier les Anglais.* Je désire que vous me remettiez tout cela demain, désirant que *le Moniteur* l'imprime lundi ou mardi. Il ne vous restera plus qu'à bien mettre au secret l'agent anglais, pour qu'il ne puisse pas percer, et renouvelez les ordres les plus rigides pour qu'on ne lui donne ni plume, ni encre, ni papier. »

Quel admirable scénario !

Immédiatement, Fouché donna ses instructions. Il adressa à Desmarest le canevas du rapport que Berthémy était censé avoir envoyé par un courrier spécial pour annoncer l'arrestation opérée soi-disant à l'instigation des princes. Il indiqua même les paroles à mettre dans la bouche de Ferdinand :

« Les Anglais, aura dit ce dernier, ont fait bien du mal à la nation espagnole sous mon nom et ils ont encore fait couler le sang. Le ministère anglais, trompé lui-même par la fausse idée que je suis retenu de force, me fait proposer des moyens d'évasion... » Puis, des phrases sur le bon esprit du prince, son attachement à l'Empereur, attachement dont il importait que tout le monde fût bien persuadé.

Rapports et lettres furent bientôt prêts, rédigés dans les bureaux mêmes du ministère. Fouché en retarda toutefois de quelques jours la publication. D'une part, il ne voulait pas éventer trop tôt la mèche : s'il y avait des complices, ne pourrrait-on pas en saisir quelques-uns ? Les préfets du Morbihan et de la Loire-Inférieure étaient alertés, les côtes surveillées : nul ne se présenta pour embarquer ou pour débarquer. D'autre part, à l'insu de l'Empereur, il poursuivait à cette époque des négociations secrètes avec l'Angleterre par l'entremise des banquiers Ouvrard et Labouchère, en vue de la conclusion de la paix. Avec l'espoir de gagner les bonnes grâces du gouvernement anglais, il prévint en sous-main Wellesley de l'arrestation de son agent, avant de livrer la nouvelle au public. Wellesley parut se désintéresser de la question et ne lui en témoigna aucune reconnaissance.

Le 26 avril seulement, — la lettre de l'Empereur était du 14, — *le Moniteur* publia le rapport du ministre de la Police, celui que Berthémy était censé avoir envoyé, l'interrogatoire de Kolli arrêté, disait-on, à Valençay, deux lettres de Ferdinand, enfin les pièces par lesquelles le gouvernement anglais avait accrédité son émissaire auprès des princes. Si quelques-uns de ces documents étaient réels, les autres étaient faux, forgés pour la circonstance. Personne ne s'en douta sur le moment.

L'affaire eut naturellement du retentissement, en Angleterre surtout. Les journaux de Londres s'en emparèrent et, suivant leurs tendances, approuvèrent ou blâmèrent le ministre, qui ne s'en porta pas plus mal. Des polémiques s'engagèrent et elles duraient encore alors qu'en France on ne parlait plus de cet épisode.

LA FIN DE L'AVENTURE

A Valençay, après cette alerte, les princes, heureux d'avoir évité le piège tendu, continuèrent à mener la même existence assez terne, dépourvue à la fois d'ennuis et de joies. Plus humble que jamais, Ferdinand attendait son heure. Elle ne devait sonner qu'aux derniers jours de l'Empire. Au début de 1814 seulement, alors que le colosse chancelait, que l'ennemi franchissait nos frontières, il recouvra la liberté et le trône que lui cédait à son tour Joseph.

Quant à Kolli, on aurait pu le traduire devant une commission militaire. Son sort eût été vite réglé. L'Empereur préféra arguer de ce qu'il s'était donné comme Irlandais, « ministre plénipotentiaire » du roi d'Angleterre, pour proposer de l'échanger contre un prisonnier de guerre d'un grade équivalent à celui qu'il s'attribuait ainsi. A la démarche tentée dans ce sens, on répondit d'abord de Londres qu'aucune personne du nom de Kolli n'avait reçu de mission de ce genre. La riposte était facile : par ordre de l'Empereur, on établit une copie certifiée des pièces saisies chez l'aventurier et on l'envoya au gouvernement britannique, en lui demandant s'il désavouait son émissaire, auquel cas celui-ci subirait les conséquences de ce désaveu. L'Angleterre ne répondit pas et Kolli resta détenu.

Il était enfermé dans le donjon de Vincennes, au secret absolu. En 1811, il tenta de s'évader. Pendant des jours et des nuits, avec une peine infinie et une patience merveilleuse, il creusa une galerie à travers le mur de la prison. Profitant de ce que des maçons procédaient à des travaux, il essaya de se glisser au milieu d'eux et fut à deux doigts de réussir. Démasqué au dernier moment, il vit la porte de son cachot se refermer sur lui. Elle ne s'ouvrit qu'en 1814, au retour des Bourbons.

Une fois libéré, un de ses premiers soins fut de réclamer à la police les papiers et les objets saisis chez lui lors de son arrestation. On lui rendit les premiers. Après quelques démarches, on lui restitua aussi une partie de l'argent qu'il avait alors, mais on garda le principal, les diamants, sous prétexte que, provenant d'un gouvernement alors en guerre

contre la France, on devait les considérer comme prise de guerre.

A Londres, à Madrid, il poursuivit plaintes et revendications, non sans succès, car d'importantes gratifications, semble-t-il, lui furent accordées. En revenant d'Espagne, où Ferdinand VII l'avait fort bien accueilli, il se trouvait à Bordeaux, au mois de mars 1815, quand il apprit le retour de l'île d'Elbe. Il prit aussitôt du service dans la légion royaliste dite « Marie-Thérèse ». Mais la fortune de son ennemi Napoléon sombra définitivement à Waterloo avant qu'il ait eu le temps de guerroyer contre lui.

Pendant la seconde Restauration, tout en essayant, vainement d'ailleurs, de se faire rendre les fameux diamants, il réclama la Légion d'honneur et le grade de lieutenant-colonel, auquel il se prétendait des droits. Par malheur, le duc de Feltre, ministre de la Guerre, se souvint de propos tenus jadis devant lui par Fouché à son sujet : il prescrivit une enquête qui tourna à l'entière confusion du personnage.

Et dorénavant il ne fut plus question de lui. Il mourut en 1825, croit-on. Deux ans auparavant avaient paru ses *Mémoires* ou plus exactement un fragment de ses *Mémoires*, car l'éditeur ne nous a donné que la partie commençant précisément à sa tentative auprès des princes espagnols. Dans cet exposé de son rôle, les hâbleries se mélangent à la vérité, exactement de même que dans *le Moniteur...*

Comme c'est facile d'écrire l'histoire avec des témoignages particuliers aussi truqués que les pièces officielles !

ERNEST D'HAUTERIVE.

INDES FRANÇAISES

DÉBARQUEMENT A PONDICHÉRY

Sur le pont du *d'Artagnan*, les fauteuils de rotin, les chaises-longues s'alignent face à la rambarde. Nous sommes entrés dans la moiteur du golfe de Bengale. L'étendue des eaux est d'un vert magnifique : celui des prairies, au printemps, chez nous, quand les pluies ont été longues et fréquentes.

Plumage sombre, serres pendantes, de grands oiseaux, des milans, encombrent l'espace. La première fois qu'ils ont apparu, les passagers se sont amusés de leurs coups d'ailes, de leurs brusques plongées. A présent, personne ne leur fait plus l'honneur d'un regard.

Mais une porte s'est entr'ouverte : une lourde porte de bateau au seuil élevé. Le matelot qui la franchit est un petit gars de Basse-Bretagne : grosse tête carrée, prunelles d'un bleu presque blanc. Dans une assiette d'épaisse porcelaine, il porte trois rondelles de saucisson. Un milan fond sur lui et, d'un bec rapide, pique deux rondelles. Interdit, le matelot est demeuré bouche béante. Un autre milan en a profité pour enlever la rondelle qui restait. Des cris discordants ont déchiré l'air. Une lutte sauvage a éclaté tout de suite, poussée au dernier degré de la fureur. Chacun des rapaces exigeait sa part du butin. Cela n'a duré que quelques instants, et puis la paix est revenue sur la surface des eaux et dans les cieux.

Non loin de moi, un « colonial » est étendu. Vieux, déjà. Extraordinaire. Tout en cuir de Russie. Et frileux ! Comme ceux qui ont vécu longtemps sous les tropiques. Tant que nous avons été dans les eaux froides, il se fripait, chaque jour,

un peu plus. Maintenant, il s'épanouit. Moi, je souffre de mes poignets, de mes chevilles enflées, et de ne plus pouvoir retirer mes bagues au-dessus desquelles un bourrelet s'est formé.

Dans l'enfer des chaudières, le thermomètre marque 60 degrés. Toutes les quatre heures, il faut relever l'équipe des chauffeurs. Malgré cela, des accès de fièvre les fauchent tout d'un coup. Pourtant, ce sont des hommes solides et en pleine force.

Dans ces parages, le temps change avec une rapidité stupéfiante. Brusquement, le ciel noircit, se plombe. Des vagues se gonflent. La pluie se déverse torrentielle et si chaude qu'elle fume sur le pont. Les « cabiniers » ont beau se précipiter, ils n'ont pas le temps de fermer tous les hublots. Dans ma cabine inondée, mes valises voguent de conserve.

Une minute plus tard, le ciel a retrouvé son éclat de saphir. Reculés aux confins de l'horizon, les nuages y dressent de grands escarpements nacrés. La côte dessine un liseré blond sur lequel des cocotiers tendent comme un rideau sombre. Des cheminées se couronnent d'un panache. Des maisons s'égaillent : toits plats et façades blanches. Toute une ville et qui n'a point l'air nostalgique qu'on attendait.

Le bateau a jeté l'ancre au large. Pondichéry ne possède pas de port. Une rade seulement. Larges et plates, des barques viennent vers nous. A la barre, la mince silhouette d'un enfant. Aux bancs, les rameurs : six de chaque côté.

— Mais, ils sont nus ! Complètement nus !

— Ils sont beaux. On dirait des statues de bronze.

Cette phrase, j'étais sûre qu'elle viendrait, sûre qu'elle sortirait de la bouche de cette passagère que l'on a surnommée « la Chatte ».

Les barques approchent. Ce sont les chelingues, les fameuses chelingues de Pondichéry. On ne les trouve que là. Nulle part ailleurs. L'industrie des indigènes qui les construisent répond aux dangers de cette côte. A plusieurs reprises, on a tenté de les remplacer par des chaloupes à vapeur. Au premier coup de vent, celles-ci se sont retournées avec leurs passagers et l'équipage. Faites de pièces de bois réunies par des fibres de coco et calfatées de paille, les chelingues, au contraire, affrontent la mer tempétueuse et franchissent la barre qui, vers la rive, pousse ses rouleaux.

L'échelle de débarquement est à la coupée. L'une des chelingues s'efforce de la serrer de près ; mais si le flot montant l'approche, le flot descendant l'éloigne. Échelonnés sur les marches, cramponnés à la corde qui tient lieu de rampe, les passagers que tourmente le désir d'aller à terre forment une grappe qui oscille. Contre la coque du *d'Artagnan*, l'échelle se heurte, tape de grands coups sourds. Une vague la soulève. Je demeure suspendue entre le ciel et les eaux :

— Lâchez tout ! Allez-y ! N'ayez pas peur ! Hop !...

Je saute et tombe sur les genoux pointus d'un vénérable monsieur dont la figure verdâtre indique qu'il commence à subir les affres du mal de mer. A peine ai-je le temps de m'excuser. « La Chatte » boule à mes côtés. Une vague l'a aveuglée. Elle est dépeignée et tout en émoi :

— Je l'ai échappé belle... Si jamais on m'y reprend !...

Le mouvement rythmé des avirons aux courtes palettes soulève l'eau, la laisse retomber en une pluie diamantée que le vent disperse. Loin devant nous, c'est la côte nue et sèche que les vagues battent sans repos et vers laquelle me poussent cette fatigue inquiète, cet espoir de trouver du nouveau qui hantent le voyageur.

Les muscles des rameurs se tendent. Leur tâche est rude. Pour se donner du cœur, ils chantent. Chants en *tamoul*, qui nous sont hermétiques et dont les paroles, d'ailleurs, n'ont point de sens. Ils les composent eux-mêmes et pour eux uniquement, comme les petits enfants qui s'amusent.

Secoués par les vagues, nous progressons lentement, dans une buée ardente. Gémissements des passagers. Protestations véhémentes et inutiles. A qui souffre de nausées, tout paraît vite damnable et condamnable :

— Pourquoi Pondichéry n'a-t-il pas un quai de débarquement ? C'est scandaleux !

— La côte est trop plate, explique le « vieux colonial ». Un port serait tout de suite ensablé.

— Pourtant, à Madras...

— Vous ne savez pas ce qu'il en a coûté aux Anglais... ce qu'il leur en coûte chaque année... Plus que ça ne leur rapporte...

Loin de s'apaiser, le mécontentement augmente. Des bruits fâcheux circulent. Le vent, cette nuit, a arraché l'escalier

du *pier.* On l'a réparé par des moyens de fortune. Le débarquement sera difficile. « La Chatte » demande qu'on nous ramène au *d'Artagnan,* mais ses supplications sont sans écho.

Péniblement, nous accostons. A cinq mètres au-dessus de nous, quelques Européens et des indigènes forment des groupes paisibles. On devine qu'ils sont contents d'être là, qu'ils se réjouissent, intérieurement, à l'idée des acrobaties dont nous allons leur offrir le spectacle.

« La Chatte » pousse des miaulements apeurés. Tout le monde rit ; les rameurs tamouls secouent leurs avirons, et, en signe d'adieu, nous crient les deux seuls mots français qu'ils savent : « Papa, maman... Papa, maman... »

Maintenant, il faut parcourir la longueur du *pier* : quatre cents mètres sous un soleil de feu. C'est un supplice que je recommande à ceux qui ont la vocation du martyre.

UN PEU D'HISTOIRE ET DES HISTOIRES

Certains lieux du monde font partie de la sensibilité. On s'y attache avec une forte tendresse. Des noms restent liés au leur. Où est le Français qui, prononçant celui de Pondichéry, ne pense pas aussitôt à Dupleix ? A peine ai-je le pied sur la terre ferme, c'est de lui qu'il est question.

La nudité d'une esplanade s'étend comme une plage aride. Des colonnes y dessinent un hémicycle parfait. Dans l'éblouissement cruel de la lumière, rien n'est plus reposant que la douceur de leur beau ton gris de perle. D'où viennent-elles ? Qui faut-il remercier d'avoir réservé à nos cœurs une joie aussi grave ?

Je le demande à M. Jouveau-Dubreuil, le savant professeur du Collège colonial, venu au-devant de moi :

— Pas très loin de Pondichéry, à quatre-vingts kilomètres, une ville se trouve, une très grande ville. Complètement abandonnée, ainsi que cela arrive parfois aux Indes, elle fut jadis la capitale d'un royaume. Je vous y conduirai.

— On l'appelle ?

— Gingy. Les colonnes que vous admirez proviennent d'une de ses pagodes. Le roi de Gingy en avait fait don à Dupleix, qui les destinait à l'ornement de son palais.

Au soubassement d'une des colonnes, une silhouette appa-

raît en un relief peu accusé : l'un des rois de Gingy. Il a de grosses hanches, des joues gonflées comme s'il y cachait des noix et une confortable bedaine. Sur la tête, la plus extraordinaire coiffure qui se puisse imaginer : un tromblon surmonté d'un bonnet phrygien.

Son attitude, on ne se l'explique pas d'abord. Mais M. Jouveau-Dubreuil parle et la chose devient claire : le roi est en train de prier. Sur les faces voisines, ses femmes lui tiennent compagnie. Dans leur court destin, je veux croire qu'elles furent belles ; seule, je l'espère, la maladresse du sculpteur leur a infligé une silhouette trapue, des bajoues et des yeux de grenouille.

Au centre de l'esplanade, il y a une statue. Tout de suite, on est sûr que c'est celle de Dupleix. Pourtant, l'on mit du temps à la lui ériger. Son inauguration n'eut lieu qu'en 1870, le jour même de la déclaration de guerre à l'Allemagne. Je voudrais la regarder avec un cœur frémissant de respect. Impossible. Ce que je vois est un peu ridicule. Celui qui fit cette déplorable statue se moquait de la vérité historique. Son personnage ? Il l'a chaussé de grosses bottes de gendarme. Il l'a coiffé d'une perruque abondante en boucles, à la « Louis XIV ».

— Si les peuples n'étaient pas ingrats, remarque M. Jouveau-Dubreuil, un autre Français aurait sa statue ici. Un autre qui fut le véritable fondateur de nos premiers établissements aux Indes : François Martin.

Ce qu'ont retenu les manuels, c'est l'histoire de Pondichéry au cours du XVIIIe siècle, quand nous étions les maîtres du pays. Le XVIIe siècle est plus émouvant. Alors, ce n'étaient pas les Européens qui dominaient ; il leur fallait s'incliner devant la puissance indigène. Cela apparaît nettement dans les *Mémoires* si curieux que nous a laissés François Martin.

Tout est romanesque et aventureux, dans l'histoire de ce « grand colonial ». Sa naissance d'abord. François Martin est un bâtard. Son père, Gilles Martin, est un « gros marchand épicier de la halle ». Loin de rejeter l'enfant, il lui fait donner « bonne nourriture, soing et instruction... dans le calcul et les livres de marchandises... »

Malheureusement, Gilles Martin meurt subitement. Le fils légitime chasse son demi-frère.

François Martin a alors seize ans. Pour vivre, il accepte des emplois subalternes. On le trouve garçon de boutique chez un épicier. Là, il connaît Marie Cuperly. Comme lui, elle appartient au petit peuple des halles. Sa mère est harengère. Les deux jeunes gens s'aiment secrètement et s'épousent. Colère de la mère quand elle est au courant. Que François n'espère pas qu'elle lui dise jamais : « mon gendre ». Que sa fille n'essaie pas de la revoir. Entre elle et eux, il n'y a plus rien de commun. Comble d'infortune, le patron épicier ne veut pas de « garçon » marié. Il congédie son employé.

Ce n'est pas une joyeuse lune de miel, celle du jeune ménage. François cherche vainement du travail. Des enfants naissent. Marie Cuperly se remet à vendre du poisson, mais, ainsi que son mari, elle se trouve « dans une très grande nécessité de toutes choses ». Pour François Martin, il s'y ajoute l'humiliation de vivre du labeur de sa femme.

Un jour de l'été 1664, comme il erre dans Paris, une affiche apposée par la Compagnie des Indes attire son regard. La Compagnie informe « tous les artisans et gens de métier français qui voudront aller demeurer dans l'île de Madagascar et dans toutes les Indes qu'elle leur donnera le moyen de gagner leur vie fort honnêtement et des appointements et salaires raisonnables ». Aussitôt, — il l'a raconté, — voilà François décidé. Il n'y aura pas à son départ d'étreintes douloureuses, de paroles hachées de sanglots. Il quitte sa femme et ses enfants sans leur dire adieu ; il disparaît sans faire connaître le nom du pays où il se rend.

D'abord, il réside à Madagascar, puis il arrive aux Indes, à Masulipatam. Au début de février 1666, il débarque sur la côte du Coromandel, par une mer difficile.

Parce qu'il sait « un peu de tout », il rend de grands services à la Compagnie des Indes. On apprécie son activité, ses hautes qualités. Chez lui, tout est courage, droiture, honnêteté.

Décidé à ne rien ménager pour faire fortune, « il rêve de développer les relations commerciales avec le pays où il se trouve et même avec le Bengale dont il a compris l'importance économique ; il rêve d'y acquérir des possessions territoriales et d'y fonder des établissements, afin, écrit-il à Colbert à la fin de novembre 1679, de la voir (la nation) affermir bientôt dans des lieux d'où il ne soit pas facile de la tirer ». Durant

des années, il lui faut lutter. Le succès, il n'y parvient qu'après bien des étapes. Ce qui est beau, c'est sa persévérance.

Tel est l'homme qui fut « un des bons serviteurs de la France, un des plus méritants et des plus remarquables » (1).

LA VIEILLE « PONDY »

Pondichéry, la « vieille Pondy » comme l'appellent affectueusement les indigènes, ce n'est que rues qui s'en vont toutes droites, qui se coupent à angles nets. Et propres! Et bien entretenues !

— Lorsque les Anglais eurent détruit la ville, me dit M. Jouveau-Dubreuil, on décida de la reconstruire. Il semble qu'on l'ait fait en s'inspirant de Versailles. Les « cadets » qui venaient aux Indes, connaissaient tous la ville du grand roi. Pour eux, elle était un modèle, elle plaisait à leur goût, ami de l'ordre.

Une espèce de mélancolie flotte autour de nous, un air d'assoupissement. Les parfums des jardins eux-mêmes semblent dormir. Sur la chaussée déserte et brûlante, je me fais l'effet d'une intruse.

Nous sommes dans le quartier des Européens et, lentement, les familles des « Blancs » vont s'éteignant.

— Au milieu du XIXe siècle, remarque mon compagnon, les Européens, — je ne compte pas les « gens à chapeau » : les métis, — les Européens étaient encore un millier. Cinquante ans plus tard, ils n'étaient que huit cents.

— A présent ?

— Ils ne sont pas plus de cent cinquante à deux cents. Pourtant, Pondichéry a un collège colonial, une école de droit, une école de médecine qui forme des officiers de santé. La profession dominante, et qui donne le plus de prestige, est celle d'avocat. En dehors du barreau, un Blanc, qui n'est pas fonctionnaire, considère qu'il ne peut gagner sa vie ici. Il s'expatrie, il va chercher une situation en Indochine.

— Pondichéry n'est qu'une toute petite ville.

Qu'ai-je dit ! Qu'ai-je osé dire !

M. Jouveau-Dubreuil a un sursaut de tout son être :

— Une petite ville, Pondichéry ! Quelle erreur ! A cent

(1) Préface aux *Mémoires* de Fr. Martin, par Henri Froidevaux.

milles anglais, au nord ; à cent cinquante milles, au sud, il n'y a rien de plus grand sur la côte ; rien de plus important entre Madras et Trichinopoli. Excusez-moi ; mais, comme tous les Français, vous vous êtes embarquée avec cette idée que de notre empire aux Indes, il ne nous reste rien ou, du moins, pas grand chose. Pondichéry, madame, compte cinquante mille habitants. Dans la journée, il en a soixante-dix mille. L'afflux des environs est considérable. Point de droits de port à payer, ici. On y apporte les marchandises, de préférence à Madras. Pondichéry est un des rares points du globe qui ignore la crise. Pas un centime de dettes.

Victorieusement, M. Jouveau-Dubreuil me regarde. Intéressée, je demande :

— Cela tient ?...

— A ce que la colonie a été continuellement administrée avec sagesse. Toujours, elle a vécu en proportionnant ses dépenses à ses recettes. Son budget général est d'environ trois millions de roupies. En 1935, il s'est soldé avec un excédent de quatre cent mille roupies. Encore, cette année-là, des dépenses exceptionnelles avaient-elles eu lieu : huit cent mille roupies de travaux de bâtiments et de routes asphaltées qui ont remplacé les mauvais chemins où l'on risquait de casser un ressort. Que dites-vous de cela ?

— C'est exemplaire.

— Plus encore que vous le ne croyez. Nous avons de l'argent dans nos coffres, de l'argent de réserve. Le règlement exige une provision de deux cent mille roupies. Savez-vous combien elle atteint aujourd'hui ? — Les yeux de M. Jouveau-Dubreuil étincellent : — Six cent mille roupies, et cependant les difficultés des temps sont grandes. Mais, venez. Je veux vous faire voir quelque chose qu'on ne montre pas aux touristes et que la plupart des habitants de « Pondy » ignorent.

— Quoi donc ?

M. Jouveau-Dubreuil met un doigt sur ses lèvres.

— Venez.

— Vous êtes bien mystérieux.

Dans une sorte de marché aux puces, des indigènes sont accroupis sur leurs talons. Comme toujours, dans ces pays ardents, c'est le heurt le plus violent de la clarté et de l'ombre.

Leur torse doré est nu. Leurs turbans, leurs pagnes forment des bouquets prestigieux : pistache, mandarine. Les plus beaux sont de ces roses enflammés qu'a aimés Rubens et qui ont la fraîcheur de l'aurore ou l'éclat du couchant. Après une sérieuse lessive, quelles écharpes ils feraient ! Malheureusement, ce n'est pas eux qui sont à vendre, mais des boîtes de conserves vides et rouillées, des serrures hors d'usage, des flacons de pharmacie poussiéreux.

M. Jouveau-Dubreuil m'arrête devant une maison :

— Ouvrez les yeux. Elle date du XVIIIe siècle. Dans toute la ville, elle est la seule de cette époque. Dupleix a dû y venir plus d'une fois. Quelle émotion ! Un notable l'a habitée, une personnalité : Ananda-Ranga-Poullé. Ce nom ne vous dit rien ?

— Rien du tout.

— Excusez-moi donc de faire le pédant. Ananda-Ranga-Poullé, — appelons-le tout simplement Poullé, — ne fut pas seulement le courtier de la *Compagnie des Indes*, il fut le ministre de Dupleix. Nous lui devons de la reconnaissance, et je vous expliquerai tout à l'heure pourquoi. Sur le *poyal*, la véranda en bordure de la rue, Poullé recevait ses « clients » et les solliciteurs. Leur tour d'audience, les gens l'attendaient assis sur leurs jambes repliées, perchés comme des perruches, le long d'un banc en maçonnerie encastré dans le mur. Mais, entrons.

A la suite d'un premier corps de bâtiment, une petite cour carrée, toute blanche, est le cœur secret du logis. Au rez-de-chaussée, sous une galerie, les entrepôts. A l'étage, les chambres. Elles sont simplement passées à la chaux. De pauvres gens les occupent.

— Du temps de Poullé, dit M. Jouveau-Dubreuil, elles étaient garnies de tapis, de tentures, de divans aux étoffes précieuses. Beaucoup de miroirs aussi. Les Orientaux ont toujours eu, pour eux, un amour excessif.

« Représentez-vous Poullé dans l'une d'elles. La nuit est venue. Sur des feuilles de palmier, minutieusement, il consigne ce qu'il a vu, ce qu'il a dit, ce qu'on lui a dit au cours de la journée. Le sort de ceux qui participent au pouvoir est d'être attaqués. Poullé ne l'ignore pas. Qui sait si, un jour, ses *Mémoires* ne lui permettront pas de confondre ses ennemis. Pendant un quart de siècle, notre homme relate tous les

événements de l'Inde. Il meurt. Ses *Mémoires* disparaissent. On les considérait comme perdus, quand on eut la surprise de les retrouver. Où ? Je vous le demande. Dans sa maison même. Ses héritiers les avaient tenus pour chose négligeable. Avais-je tort de vous dire que nous devons à Poullé bien de la gratitude ? Nous possédons, grâce à lui, un document irréfutable pour écrire l'histoire de Dupleix et des Français à Pondichéry.

« CASTÉS » ET « NON CASTÉS »

Des coassements. Un bruit de rouet. Le canal qui sépare la ville européenne de la ville indigène est plein de grenouilles, de moustiques, de serpents. Depuis longtemps, on parle de le combler, mais comme il ne sert à rien, il a des chances de durer.

Dès qu'on l'a franchi, on tombe dans le grouillement, les remous puissants des foules orientales. Tout se heurte, se pousse dans la poussière et les cris : gens à la peau luisante couleur de marron d'Inde, petits bœufs trotteurs aux attaches fines, aux longues cornes peintes ; charrettes aux toitures en feuilles de palmier et qui tanguent comme des barques dans la tempête. La crudité des couleurs attaque les regards, vibre avec une mystérieuse énergie. Comment dire la délectation d'un violet qui s'oppose au vert, d'un orangé qui prolonge l'harmonie d'un pourpre défaillant ?

Des colliers brillent ; des broches s'incrustent dans une narine ; des bracelets tintent aux chevilles, aux poignets. Semblables aux belles esclaves des contes, les femmes des marchands, enchaînées dans des colliers, des ceintures de perles et d'or, sont accablées sous le poids de leurs bijoux. Quelques-unes en portent plusieurs kilos.

— A quoi bon un coffre-fort ? remarque M. Jouveau-Dubreuil. La femme en tient lieu et sert de réclame. Quand le mari a besoin d'argent, il emprunte sur les bracelets, les bagues achetés aux jours de prospérité, ou il les revend.

L'ardente lumière de midi nous inonde jusqu'au vertige. Le soleil verse sa douche de plomb fondu. Avec quelle joie je gagnerais le palais du gouvernement où, aimablement, le Gouverneur et sa femme m'ont invitée à déjeuner. M. Jouveau-Dubreuil ne l'entend pas ainsi.

Sous les auvents des échoppes, des ballots trop pleins montrent des piles d'étoffes de soie, de mousselines brodées. Des casseroles en fer-blanc lancent des étincelles ; des bassins de cuivre s'animent, deviennent aussi tentants que s'ils étaient en or. Les turbans, les saris (1) papillotent en taches multicolores devant mes yeux éblouis.

Tous ces gens qui se pressent, qui envahissent les comptoirs, qui assaillent les éventaires, qui discutent, semblent n'avoir qu'une idée : acheter, acheter, acheter...

— J'ai voulu que vous voyiez cela, dit M. Jouveau-Dubreuil, que vous vous rendiez compte. Cette animation, ce trafic, ce mouvement d'affaires... Certes non, Pondichéry n'est pas une petite ville.

Les mains dans sa ceinture de cuir, gras et mou, avec un ventre qui lui tombe sur les cuisses, n'est-ce pas l'ogre qui se dresse devant moi ? Dans ses prunelles sombres, le soleil allume un reflet de lame. L'air féroce, il surveille des quartiers de bidoche pendus au croc sur lesquels des mouches jamais rassasiées sont collées en grappes bourdonnantes.

— Le plus honnête, le plus débonnaire des bouchers, déclare M. Jouveau-Dubreuil. « Casté », par surcroît. Il ne vend que de la viande de mouton. Les « castés » ne mangeant jamais de bœuf, les bouchers qui en vendent sont toujours des « parias ».

— Ça existe donc encore les distinctions de caste ?

— Comment ! Si ça existe ? Mais les Orientaux ont établi des castes jusque chez les animaux : les rats palmistes sont de bonne caste ; les corbeaux sont des parias. Naguère, Pondichéry n'avait qu'une église : la cathédrale. « Castés » et « non castés » y suivaient ensemble les offices. Aux « castés » était réservée l'allée principale. Les parias n'avaient droit qu'aux bas-côtés ; mais, un jour, les « castés » ont déserté l'église, entraînant avec eux le prêtre, un « casté ». Privés de desservant, les parias ont désigné l'un d'eux pour réciter les prières. Voulez-vous un autre exemple ? A Trichinopoli, les Jésuites ont lutté pendant cinq ans contre les « castés » qui n'acceptaient pas que le même prêtre leur donnât l'hostie et la donnât aux « intouchables ». Finalement, ce sont les

(1) Pièce d'étoffe dans laquelle les femmes se drapent.

Jésuites qui ont dû céder. Remarquez, d'ailleurs, que les « castés » convertis sont le petit nombre. Leur conversion les retranche de leur caste. Ils perdent leurs parents, leurs amis. On en a vu que leur femme et leurs enfants abandonnaient. Au contraire, les parias qui se convertissent ont tout à gagner.

— J'aurais cru que, dans les villes...

M. Jouveau-Dubreuil ne me laisse pas poursuivre :

— Vous avez raison. Ici même, à Pondichéry, dans les deux grandes filatures qui occupent plusieurs milliers d'ouvriers, « castés » et « non castés » travaillent côte à côte. Dans les écoles et au collège colonial, tous les élèves suivent les mêmes classes. Si l'enfant d'un « intouchable » est bien tenu, s'il a des manières « européennes », ses camarades castés le traitent comme un des leurs. Jamais un mot blessant. Cette camaraderie, toutefois, ne dépasse pas la cour du collège. A aucun prix l'enfant casté ne se rendra chez le non casté et ne mangera avec lui.

Dans les campagnes, et spécialement dans le sud de l'Inde, le préjugé des castes subsiste dans toute sa rigueur. Qu'un paria tombe dans un puits, les castés le regarderont avec commisération, mais le laisseront se noyer.

— Savez-vous, reprend M. Jouveau-Dubreuil, quel est le crime le plus grave pour un casté ? Se laisser toucher par un paria. La purification, alors, s'impose.

— Elle consiste ?...

— A prendre un bain ; mais, dans certains cas, on doit boire le liquide du « bol sacré » : il contient cinq des produits de la vache : le lait, le beurre, le petit-lait, la bouse et l'urine.

— Grand merci ! Je m'arrête au petit-lait.

A nous autres, Européens, les manuels enseignent qu'il y a quatre classes dans la société hindoue. Il y en a bien davantage. Il y en a tellement que nul ne peut dire leur nombre. Dans les provinces du nord-ouest, on en compte trois cent sept ; dans le Bengale, plusieurs milliers. Celles que l'on connaît se divisent en d'autres qui se divisent, elles aussi.

Chaque métier, si petit soit-il, forme une classe délimitée et chacune de ces classes est plus méprisante pour celle qui lui est inférieure qu'aucun brahmine ne l'est pour un paria. Les potiers, les forgerons, les bouchers, les menuisiers se considèrent comme au-dessus des portefaix. Les porteurs

d'eau sont à l'honneur : l'eau est plus propre que la vidange. Les savetiers sont méprisés à l'égal des vidangeurs : ils vivent dans un état continuel de sacrilège, puisqu'ils travaillent le cuir de la vache ou du bœuf. Les blanchisseurs des « intouchables » sont parmi les plus vils : ils lavent le linge des « souillés ». Les parias musiciens qui vont jouer du tam-tam et du tambour dans les fêtes estiment qu'ils sont au-dessus des parias potiers, mais les joueurs d'instruments à vent sont tenus dans une espèce d'infamie : leurs instruments sont mouillés par la salive ; or, de toutes nos excrétions, c'est celle pour laquelle les Indiens ont le plus de dégoût.

EN ROUTE POUR GINGY

— Madame, si vous êtes prête, nous pouvons partir pour Gingy.

Gingy, la vieille capitale abandonnée, la puissante forteresse où il n'y a plus que des singes et des chèvres.

Aimablement, le gouverneur a mis l'une de ses autos à ma disposition. Dans le coffre, nous emportons un déjeuner froid. M. Jouveau-Dubreuil s'occupe à caler quelques bouteilles :

— De la bière japonaise. La route est longue. Nous aurons chaud.

Puis, relevant la tête :

— Je vous réserve une surprise.

— Laquelle ?

— Celle d'un temple. Le Révérend Père Faucheux me l'a signalé. Aucun écrivain ne l'a visité jusqu'à présent ; aucun archéologue ne l'a décrit. Vous serez la première à en parler. C'est une des merveilles de l'Inde.

— Une merveille inconnue !

— Elle est à l'écart des circuits habituels, et les touristes, vous les connaissez : des moutons de Panurge.

Sept heures du matin. Le soleil, encore bas, commence d'éclairer jaune. Les ombres s'étendent très longues vers l'ouest ; mais, déjà, la chaleur semble intolérable.

Heureusement, nous plongeons dans un tunnel de verdure. Des arbres énormes, qui me sont étrangers, bordent la route : *porchers*, *multipliants*, aux branches armées de longues racines et pendant comme des paquets de guenilles.

Le peu de ciel qu'on aperçoit entre leur ramure paraît d'un bleu plus sombre. Une sève puissante, une force impétueuse jaillit du sol ; toute une végétation « éternellement arrosée, éternellement surchauffée ». Les jardins, les vergers sont d'un vert épais, luisant, profond, aussi onctueux que de l'huile. Des rizières comme noyées succèdent aux plantations de cotonniers, à celles d'indigo. Le bétel s'enroule aux échalas. Le frôlement du vent passe et la houle des champs de millet et d'arachide frissonne longuement. Partout de la fraîcheur, car, partout, il y a de l'eau, des puits artésiens.

Sur la chaussée, c'est une confusion de troupeaux de bœufs, de charrettes lourdes de légumes, de fruits, de ballots, de couffins. Attelées à une paire de petits bœufs trotteurs aux belles cornes arquées et peintes en bleu ou en vert, elles roulent lentement : trois de front ; elles se suivent comme feutrées l'une dans l'autre ; elles forment un défilé toujours pareil, semblant ne devoir jamais finir. Cela pendant des kilomètres et des kilomètres.

Comme à Paris, le matin, autour des Halles, c'est une cohue, une animation prodigieuses. Par moments, tout s'engorge. Il nous faut ralentir, stopper.

M. Jouveau-Dubreuil se dresse à demi dans la voiture ; d'un large geste de la main, il embrasse l'horizon. Sa voix sonne comme une fanfare :

— Regardez ! Emplissez-vous les yeux de ce spectacle. N'est-ce pas une vision biblique qui se déroule ! une prospérité du temps des Pharaons !

Et comme il n'a pas oublié ma phrase malencontreuse : « Pondichéry est une petite ville », il répète :

— Pondichéry est la grande cité indienne. Une ville qui meurt, qui végète ? Allons donc ! Un centre en pleine expansion, au contraire, en plein essor.

« Et quels braves gens ! quelles bonnes gens, ces Tamouls ! Observez la manière dont ils conduisent leurs bêtes. Ils sont doux avec elles comme avec leurs enfants. Leur arrive-t-il, par hasard, de donner une tape à ceux-ci, il se le reprochent. S'ils sont chrétiens, ils s'en accusent à confesse : « Mais, observe le prêtre, ton enfant était en faute ; tu as bien fait de le corriger. — Comment ? ce n'est pas un péché de l'avoir frappé ... »

A PROPOS DES TRAITÉS DE 1814

Dans ce pays que nous possédons depuis près de deux cents ans, le passé demeure vivant. Ces paysages, Dupleix les a contemplés. Ces arbres, il les a fait planter. Il a respiré, dans le vent, l'odeur que je respire. Il a admiré sur le visage des indigènes, cette beauté que j'y retrouve. Ce vaste plateau au sol comme saturé de sang, ce plateau où l'air est plus léger et circule librement, Dupleix avait accoutumé d'y venir quand les chaleurs devenaient trop pesantes. Il partait à cheval avec son escorte de cipayes aux hauts turbans, à la longue jaquette écarlate s'évasant comme une jupe aux plis innombrables. Les tentes suivaient. Un camp se dressait. Dupleix s'y reposait quelques jours, y retrouvait l'illusion de la fraîcheur des Flandres, son pays.

L'étendue de nos établissements dans l'Inde égale à peine en superficie, le département de la Seine (1). Loin de former un tout, les cinq comptoirs que nous avons conservés sont étrangement dispersés. Si Pondichéry est au sud, Chandernagor est au nord ; Mahé est sur la côte occidentale.

L'on est tenté de parler d'incohérence et il faut admirer la prévoyance, la sagesse avisée de nos gouvernants.

Quand les traités de 1814 furent signés, la domination des Anglais, aux Indes, n'était pas ce que nous la voyons aujourd'hui. L'espoir nous restait de recouvrer les territoires perdus. Les cinq villes qu'on nous laissait pouvaient constituer des bases pour une reconquête.

Une tradition, qui n'est peut-être qu'une légende, veut que les Anglais ayant senti le danger aient alors proposé de céder Ceylan contre nos comptoirs des Indes. Sur notre refus, ils obtiennent « que Sa Majesté très chrétienne s'engage à ne faire aucun ouvrage de fortification dans les Établissements qui lui seront restitués et à ne mettre, dans ces Établissements, que le nombre de troupes nécessaire au maintien de la police ».

Comme si la garantie n'était pas suffisante, les territoires demeurés nôtres sont découpés, divisés, déchiquetés. Partout des enclaves britanniques s'avancent comme des coins propres

(1) L'ensemble du territoire est de 29 122 hectares.

à dresser des batteries : « Ici, la route appartient à l'Angleterre, tandis que les fossés sont sous la juridiction française. Plus loin, un étang dépend de Madras, tandis que les terres irriguées ressortissent de Pondichéry (1). »

LE PAVILLON DU SACRE DE RAMA

Une douane. L'auto ralentit. Impeccable dans sa tenue de toile, un fonctionnaire sort de son abri. Gingy est en territoire anglais et mon passeport n'a pas le visa britannique.

— Qui vous a dit qu'il le fallait ? s'exclame M. Jouveau-Dubreuil.

— Tout le monde.

— Vous allez voir.

Il se penche à la portière :

— *Going to Gingy.*

Le douanier acquiesce de la main et de la voix :

— *Right.*

Nous passons.

L'immensité des terres qui se déroulent offre une apparence d'éternité. Sur leur aridité, de hautes graminées se dressent dans l'excessive lumière. Les indigènes les appellent « la graine au bon plaisir du ciel », dit mon compagnon. Cette graine ne germe que s'il a plu. La nappe d'eau souterraine ici est très basse et rien n'est plus faux que les vers de *Rolla* :

Elle ne savait pas, lorsque les caravanes
Avec les chameliers passaient sous les platanes,
Qu'elle n'avait qu'à suivre et qu'à baisser le front
Pour trouver à Bagdad de fraîches écuries,
Des râteliers dorés, des luzernes fleuries,
Et des puits dont le ciel n'a jamais vu le fond.

Dans l'air libre, la voix de M. Jouveau-Dubreuil prend une ampleur magnifique. La poésie nous emporte sur ses ailes ; mais, brusquement, le chauffeur freine. Nous avons atteint la hauteur du gros village qu'est le Gingy moderne.

Une délégation bloque la route. Une délégation de pourceaux. Ils sont noirs, efflanqués et l'on ne saurait les regarder

(1) Elisée Reclus, *Géographie.*

qu'avec dégoût. Ils se nourrissent d'excréments ; leur chair en garde une odeur abominable. Nos missionnaires eux-mêmes le reconnaissent bonnement :

— Il faut un peu de temps pour s'y habituer...

Dans une petite carriole balancée sur ses essieux, un vieillard se laisse paisiblement traîner. Il est beau et vénérable. Comment ne le serait-il pas, je vous prie ? Longue, blanche, légère, frisottante, mousseuse, sa barbe s'étale en éventail. Son turban a la couleur d'une tomate, sa veste celle d'un concombre. Le front du petit bœuf qui le tire s'orne de perles comme des turquoises et à l'extrémité de ses longues cornes peintes, — l'une rouge, l'autre bleue, — des sonnailles font entendre leur voix légère.

— Le temple, « votre temple », annonce M. Jouveau-Dubreuil, est à une demi-heure de marche dans l'intérieur des terres.

Toute végétation a disparu. Le soleil brûle le nu de la plaine. De hautes montagnes ferment l'horizon. Dans leur énorme masse rocheuse, de gigantesques plans se profilent, séparés par des ravines d'ombre. A leur pied, très loin, une pagode pas plus grosse qu'un jouet d'enfant.

Point de route, point même de piste. Nous avançons sur un sol pulvérulent. Depuis que le monde est monde, le soleil calcine ces terres. Elles ont en elles la chaleur puissante d'un haut-fourneau. Leur couleur magnifique est fauve, comme la toison d'un lion. Chargé de sable, le vent pique ainsi que des épingles et durcit mes lèvres. Des touffes épineuses me griffent au passage. Par instants, je dois m'arrêter pour respirer un grand coup d'air.

— Courage ! me crie M. Jouveau-Dubreuil qui a pris les devants.

Je repars. Le vent redouble, glace sur moi la sueur dont je suis inondée : une bonne fluxion de poitrine, voilà ce que sera le cadeau de M. Jouveau-Dubreuil.

Maigres comme des sauterelles, des enfants du village que pousse la curiosité nous escortent. On les dirait faits de lumière et chacun d'eux est un prince des ténèbres. Ils bondissent. Ils sautent sur leurs pieds nus avec leur petit pagne couleur de groseille. Je leur fais signe de s'éloigner, car ils m'enveloppent de poussière.

Ils tournent vers moi leur visage ardent, ils me regardent de leurs yeux étincelants et ils sautent plus fort.

— Tenez bon ! reprend M. Jouveau-Dubreuil. Ne vous pressez pas. Faites comme les paysans. Allez lentement.

Pour nous narguer, semble-t-il, la pagode recule, s'enfonce dans la montagne ; son dôme vogue dans l'immensité bleue. Tout devient irréel. Le paysage va s'évanouir ; les montagnes, les enfants trop beaux qui rient et dansent autour de moi se dissiperont dans la brume mauve que la chaleur fait trembler. M. Jouveau-Dubreuil ne secouera plus les poches de sa veste de toile blanche comme pour en sortir de judicieux conseils, et je me frotterai tout d'un coup les yeux, chez moi, à Paris...

— Allez toujours, dit une voix dont je connais les joyeux accents ; allez toujours ; vous finirez bien par arriver.

Ce n'est pas sûr. Assise sur le sol où je vide mes souliers remplis de pierrailles, je suis pleine de découragement et de méfiance.

Les archéologues sont des gens redoutables. La merveille encore insoupçonnée de M. Jouveau-Dubreuil, qu'est-ce ? Une pagode, je le vois un peu tard. Et, des pagodes, aux Indes, combien n'y en a-t-il pas !

Soudain, un cri m'échappe. Un cri d'admiration. Triomphant, mon compagnon s'est retourné. De derrière un pli de terrain, un pavillon de féerie a jailli comme un mirage éblouissant. Dans la plaine désolée, ses proportions se révèlent, s'affirment harmonieusement équilibrées.

Les forces me reviennent pour courir vers lui :

— Vous ai-je trompée, me lance M. Jouveau-Dubreuil. Est-ce que ce n'est pas vraiment l'Inde qu'il fallait voir ? Venez, madame, mettez-vous ici. Ici, exactement.

Et mon compagnon, dont l'enthousiasme va croissant, trace, avec son talon, une marque dans le sable :

— L'antiquité égyptienne, la splendeur grecque n'ont rien produit de plus pur. C'est prodigieux. Regardez ce jaillissement vers le soleil. Regardez ce peuplement de colonnes. Leurs fûts sont les stipes des palmiers de la forêt cinghalaise où Râma vécut dans une extase mystique.

M'entraînant avec lui, M. Jouveau-Dubreuil fait quelques pas. Il rayonne, il exulte :

— Et maintenant ! Ah ! maintenant !... Les colonnes sont

comme escamotées. Il ne reste que celles que nous voyons de face.

— Le pavillon est devenu un arc de triomphe.

— Un arc de triomphe pour le retour du guerrier montant vers le temple afin de remercier les dieux. Ah ! madame, madame, que la vie est belle ! Pouvoir, en plein xx[e] siècle, dans un pays aussi rebattu que l'Inde, faire la découverte d'une merveille comme celle-ci !

M. Jouveau-Dubreuil ne se tient plus de joie. Énergiquement, il éponge son visage d'homme du Nord, son visage qui ruisselle :

— La vie est belle, mais elle est diablement chaude. Où est ma bière, ma bonne bière japonaise ? Hélas ! dans la voiture. Peu importe. Mettons-nous à l'ombre du temple.

Sur le sol, la lumière étend un somptueux tapis couleur d'abricot, tel qu'aucun nabab n'en a jamais possédé. Nous nous asseyons sur une pierre :

— Dans leur forteresse de Gingy, explique M. Jouveau-Dubreuil, les rajahs cuisaient à petit feu. Ici, au moins, l'air circule. Ils prirent l'habitude d'y venir pendant l'été. Un *pettai*, c'est-à-dire un centre urbain, se créa. Plus tard, vers 1600, donc sous le règne de notre Henri IV, l'un des rajahs (1) embellit le *pettai*. Devant la pagode due à ses prédécesseurs, il édifia cet adorable petit temple. Il l'édifia, non pour une divinité redoutable, aux bras innombrables, à la face grimaçante et horrible, mais pour le dieu humain, beau, chevaleresque, modèle de toutes les vertus : Râma dont l'épopée ressemble à un conte des *Mille et une nuits* et finit en apothéose par son couronnement. Chaque année, les fidèles commémorent ce grand événement. Au jour anniversaire, dans les pagodes consacrées à Râma, sa statue est enlevée processionnellement, puis transportée sous un pavillon construit exprès où on la laisse pendant quelques heures, comme pour permettre au dieu de se reposer et jouir de la vue de sa pagode. Ce petit temple est, précisément, le « pavillon du sacre de Râma ».

Mais, tandis que la plupart des monuments de l'Inde ne sont que des amas de ruines, offrant, dans leur décoration, un

(1) Mouttou-Krishna-Naïk.

fouillis, une complication inextricable, tout ici est simplifié, tout s'accorde à l'idée que nous nous faisons de la beauté.

Les montagnes rocheuses environnantes ont fourni la matière des dalles qui forment la toiture et celle des colonnes. L'artiste a respecté leur nudité. Quelques stries seulement le long des fûts. Au soubassement, la figure du dernier roi de Gingy et de ses ministres. Comme chapiteau, la fleur épanouie du lotus.

Au faîte, une pagode en miniature dresse l'élégance de ses tours en forme de tiare, ses colonnettes ; fait entendre, dans l'air bleu, son chant d'opéra.

— L'architecte qui a réalisé ce temple est demeuré inconnu ; mais, peut-être a-t-il édifié, quelque part, d'autres monuments ?

M. Jouveau-Dubreuil m'entend et secoue la tête :

— Certainement non ; on ne réussit pas deux fois un tel chef-d'œuvre.

LA VILLE FOUDROYÉE

Nous sommes remontés en voiture. Plus avant, il faut nous enfoncer au cœur de l'ancien royaume de Gingy, il faut chercher sa capitale mystérieuse et de grand renom.

Un entassement, un chaos de montagnes dévorées de lumière ; des rochers qui montent comme des tours, comme des châteaux puissants, comme des clochers roussis, éclatés sous un feu d'enfer.

Des remparts se silhouettent, descendent vers la cuve qu'enferment les collines, grimpent vers les sommets qui couronnent des forteresses. L'aspect violent et héroïque d'un Carcassonne poussé au paroxysme.

Des enceintes, trois enceintes sont faites d'énormes blocs de granit que l'on a patiemment taillés. Quelques-uns portent des traces de sculptures. Sans doute proviennent-ils d'une ville plus ancienne encore. Tels qu'ils étaient, on les a utilisés : on les a superposés à vif.

Sur tout cela, un silence qui étreint, un soleil à frapper de congestion et l'âpre odeur du sol sauvage, de ses crottes de bique, de ses plaques de bouse.

Les poternes et le dédale des passages en chicane franchis,

nous pénétrons dans ce qui fut, dans ce qui demeure une ville immense. La voiture a dû stopper à l'entrée. C'est à pied que nous allons parmi les pierres brûlantes. Des piliers sont tombés entraînant la voûte qu'ils soutenaient ; mais, ailleurs, des temples se dressent, des palais qui semblent intacts. On leur restituerait des portes que l'on pourrait les habiter. Haute comme un « gratte-ciel », avec des fenêtres innombrables, la maison des *Ranis* (1) n'est plus qu'une grande volière vide, mais si sonore qu'elle semble garder l'écho des voix qui l'ont animée.

Tout d'un coup, dans cette cité de la mort, dans cette ville comme foudroyée, quelque chose de vivant surgit : un enfant. Gracile et complètement nu, profilé à la pointe d'un rocher, il s'appuie sur son bâton de pasteur. Autour de lui, égaillées parmi les pierres, quelques chèvres noires : son troupeau.

François Martin eut, parmi les Européens, la bonne fortune, infiniment rare à l'époque, de pénétrer dans Gingy. Il y vint, non point seul mais accompagné d'un ami et d'un brahme.

C'était au début du printemps, en 1674. Quand les voyageurs arrivèrent, on ne leur permit d'entrer que dans la première enceinte. Ils y campèrent « sous un couvert de paille, bien à l'étroit et à la vue de tous les passants ».

La ville alors était déjà presque dépeuplée : « Elle servait de retraite à beaucoup de bêtes féroces. Il y avait plusieurs tigres dedans... il y avait une prodigieuse quantité de singes... Par un motif de charité pour ces animaux, des brahmes leur font porter, ordinairement sur le midi, du riz et des fruits... Ils les appellent au son d'une clochette de cuivre et ces singes y sont si bien faits qu'il n'en manque pas un. »

Après quelques jours d'attente, François Martin obtint d'être reçu en audience par le prince :

« Nous fûmes conduits jusqu'à la grande place du château. Il y avait quantité de petites boutiques autour où l'on vendait les denrées nécessaires à la vie et qui étaient toutes embellies d'ouvrages de stuc. Dans le « château », il y avait plusieurs appartements. »

(1) Épouses du rajah.

François Martin n'y pénétra pas ; on lui dit « qu'ils étaient tous bâtis de bois d'ébène ».

Étape de toutes les provinces voisines, Gingy avait compté parmi les villes les plus considérables de l'Inde.

Il faut nous la représenter, alors, avec ses grandes places circulaires, ses boutiques profondes. Des richesses s'y entassaient : les pierres précieuses dont l'Inde a toujours regorgé, l'or, l'argent, les mousselines transparentes, les soieries inusables, les produits délicatement ouvrés et apportés d'Europe.

Dans les rues dallées, les passants à la sclérotique orangée, aux dents étincelantes, se pressaient comme les abeilles d'un essaim. Leurs turbans étaient artistement drapés. Parfois, ils s'arrêtaient sous un auvent ombreux pour respirer un parfum qu'on leur offrait dans un flacon de cristal, faire miroiter un diamant ou caresser, de leurs longues mains brunes, le moelleux, la finesse d'un tissu.

COMMENT LES FRANÇAIS PRIRENT GINGY

Taillé dans le roc, un escalier abrupt grimpe au sommet de la montagne, à la citadelle. Toutes les dix marches : un système de défense. D'une montagne à l'autre, des courtines « très pratiques ».

Brusquement, le sol manque. Un gouffre se creuse. De l'autre côté, dominant le piton : la citadelle. Des canons la garnissaient. Une profonde citerne fournissait l'eau ; les magasins étaient abondamment pourvus de vivres, de munitions. Le pont-levis redressé, la garnison bravait les efforts des assaillants. Communément, l'on disait : « Gingy est imprenable. Toutes les forces de l'Inde s'uniraient vainement contre elle. » Pourtant, nous, Français, nous nous en sommes rendus maîtres. Dix ans durant nous l'avons possédée. Elle est la dernière ville que les Anglais nous aient arrachée.

Sa prise constitue un des faits brillants de notre histoire coloniale. Un des lieutenants de Dupleix, Bussy, fut chargé de mener l'expédition. Le 11 septembre 1750, après neuf jours de marche, sa petite troupe, — 250 Européens et 1 200 Cipayes, — arrive en vue de Gingy. Il est neuf heures du matin. Bussy dresse son camp. Il a peu d'artillerie : quatre canons. Est-ce avec cela qu'il prétend réduire Gingy que

défendent son cirque de rochers, ses puissantes fortifications ?

Mais ses ennemis, qui espèrent l'encercler, commettent l'imprudence de sortir de la ville, de s'avancer à portée de la mousqueterie. En un moment, la plaine est jonchée d'hommes et de chevaux.

Les canons de la place font « grand feu ». N'importe ! Nous nous rapprochons des remparts. A sept heures du soir, leur triple enceinte est forcée. La troupe de Bussy est dans la place.

Du haut de la citadelle, la garnison continue de tirer. Bussy ordonne de « pétarder les portes ». L'ennemi résiste d'abord, puis, saisi d'épouvante, il prend la fuite : « Une bataille gagnée sous les murs d'une place que l'on emporte d'escalade avec tous ses forts, en l'espace d'une journée, en n'ayant que dix hommes de tués, voilà, conclut d'Auteuil, un des lieutenants de Bussy, dans son rapport au ministre de la Guerre, voilà ce que l'on vit à Gingy (1). »

A TRAVERS LA VILLE MORTE

— Que dites-vous de notre salle à manger ? fait M. Jouveau-Dubreuil.

— Merveilleuse !... Où sommes-nous ?

— Dans le temple d'Anoumane, le dieu singe.

— C'est lui qui est là-bas, dans le fond, peint en vermillon, sur la grande roche plate inclinée ?

— C'est lui, avec son mufle prognathe et sa queue en point d'interrogation.

— Il n'a pas l'air commode.

— Détrompez-vous : il n'y a pas plus obligeant. Comme Râma se désolait parce que les dieux avaient enlevé la belle Sita, son épouse, Anoumane partit à la recherche de la jeune femme.

« D'un seul bond, il franchit la mer qui sépare Ceylan de l'Inde : il était le fils du Vent. Après bien du temps et des peines, il retrouva Sita. Râma attendait anxieusement. Anoumane ne lui dit qu'un mot : « Sita ! »

« Râma comprit : si Sita était morte, Anoumane n'aurait

(1) Archives des Affaires étrangères. Rapport signé d'Auteuil : 14 septembre 1750.

pas commencé en la nommant. Il y a, dans cette histoire, quelque chose de profondément émouvant...

« Mais je suis là à discourir et vous devez mourir de faim. Asseyez-vous sur ce fût. Si vous voulez un tabouret, voici une pierre.

Les larges dalles grises qui forment la toiture nous donnent un semblant de fraîcheur. Sur les tailloirs des piliers, des fleurs de lotus s'épanouissent. Mes yeux brûlés se reposent sur les eaux d'un lac. Belles, lisses, souriantes, elles invitent au bain.

— Gardez-vous-en bien ! s'exclame M. Jouveau-Dubreuil. François Martin assure qu'il s'y trouve des crocodiles.

Des profondeurs d'un panier, le chauffeur sort des provisions. J'attaque une aile de poulet. Sur le socle d'un pilier qui me sert d'appui, un charmant petit faune est sculpté. De ses longs yeux étroits, on dirait qu'il m'observe. Il rit de sa large bouche fendue qui est à la fois celle d'un homme et d'une bête ; ses jambes nerveuses et cabrées ont le pied fourchu du bouc.

— La civilisation hellénique a pénétré très loin avec Alexandre, observe M. Jouveau-Dubreuil. A la suite de ses troupes, il emmenait des artistes. Ceux-ci ont eu des élèves. L'Inde est un monde et qui demeure mystérieux : regardez, voici des rosaces, des entrelacs, qui sont purement Renaissance.

Comme nous en sommes au fromage, deux enfants se glissent dans l'embrasure de la porte. Dieu sait comment ils nous ont découverts, quel flair de jeune chien les a poussés vers nous.

Je leur tends un biscuit, un pilon de volaille, des œufs durs ; mais mes présents leur semblent diaboliques, « impurs », et ils se sauvent à toutes jambes. Vainement, le chauffeur les appelle en tamoul. Ils restent au loin, secouant la tête, les yeux pleins de convoitise, et maigres d'une faim jamais assouvie.

Y eut-il, jadis, ici, des jardins ombreux, des jardins bleus et verts, pleins de jasmins et de chants d'oiseaux ?

Il ne reste que le squelette d'une ville immense et pierreuse. Nous traversons des temples ; nous franchissons des seuils. De longs couloirs coudés à la fraîcheur obscure aboutissent à de petites cours carrées, profondes, pleines de paix, et dont l'intimité pénètre le cœur.

Sous la galerie tout autour, des pièces s'ouvrent sans fenêtre et basses. Chacune d'elles semble une prison ; chacune enferme une épaisseur incroyable de silence. Une odeur aussi y demeure cantonnée, une odeur que je ne m'explique pas. Serait-ce celle des femmes fardées, au corps frotté de myrrhe et de santal, qui ont mené ici leur vie de recluses ?

A peine en ai-je émis l'idée, M. Jouveau-Dubreuil fait un bel éclat de rire : des fientes de chauves-souris s'entassent dans les coins.

Le palais des « Ranis » m'attire. De leurs belles fenêtres à colonnettes délicatement tournées, elles apercevaient le rocher où, après leur mort, elles seraient brûlées au coucher du soleil. La piscine où elles se baignaient offre ses gradins en hémicycle. Leurs pieds nus ont glissé sur ces pierres ; elles s'y sont reposées.

La plupart étaient jeunes, avec un visage merveilleux ; mais il y avait aussi, c'est probable, de puissantes matrones envahies par la graisse, toutes pareilles à celles que l'on rencontre dans les rues de Pondichéry.

Un peuplement de colonnes effilées surgit. Quelques-unes encore debout, les autres à terre, comme fauchées par un cataclysme... ce qui reste de la « grande pagode aux mille colonnes ».

Longtemps nous errons de découverte en découverte. La chaleur se fait suffocante. Le jour baisse brusquement comme si c'était la nuit. Le vent se lève et siffle autour des temples dévastés. La pluie claque sur les dalles. La ville morte s'emplit de fracas, et, prenant notre course, nous fuyons sous l'orage.

Toutefois, au moment de franchir la poterne de la première enceinte, je m'arrête et me retourne. Une fois encore, je regarde ce que je ne verrai plus jamais.

HENRIETTE CELARIÉ.

LES CAHIERS

D'UN HISTORIEN MORALISTE

ALFRED RÉBELLIAU

En 1922, la *Revue* avait publié d'Alfred Rébelliau cette *Préhistoire de Bossuet*, souriante, pittoresque, détaillant allégrement dans l'ascendance de Bossuet les traditions très humaines que la grâce de la vocation sacerdotale est soudain venue supplanter ou discipliner. En 1927, ce furent les trois articles poignants sur *Bossuet et Louis XIV* : quel drame cornélien, s'achevant en tragédie racinienne par un fléchissement, que cette rencontre du prédicateur et du roi, jeunes l'un et l'autre, mais de diverse manière ; le prédicateur à l'âme confiante, le roi qui veut être libre de toute contrainte même divine, dans sa politique comme dans sa vie privée !

A la fin de 1934, la *Revue* annonçait douloureusement le deuil qui, en la frappant elle-même, frappait l'Académie des Sciences morales et politiques, la Fondation Thiers, l'Alliance française, et nos amis belges eux aussi, puisque Rébelliau, à tous ses titres et à tous ses dévouements, joignait la présidence des *Amis de l'Université de Louvain.*

Qui d'entre nous alors, ses amis et ses disciples, ne s'est recueilli au souvenir de ses traits, de son regard, de ses propos ?... Ce front audacieux, ces yeux acérés et si bons, cette attitude de conquérant scrupuleux, et, lorsque les déceptions ou les alarmes montaient trop spontanément à ses lèvres, ces pénétrantes formules toujours nuancées et parfois amorties

de charité ; et ce sourire attristé, sourire janséniste peut-être, qui terminait ses entretiens, ou les prolongeait d'une muette confidence... En le quittant, on méditait ses avis, on goûtait leur accent persuasif ; et l'on se prenait, à travers cette discrétion confiante qui était son charme original, à le chercher, à le déchiffrer lui-même.

Cette recherche, cette intimité, il m'est accordé aujourd'hui de la rendre plus aisée. Lui-même il s'était mis, — à l'intention de ses enfants et petits-enfants, à l'intention aussi du public cultivé, — à assembler des *Cahiers* d'impressions, qu'il intitulait, selon l'impression du moment : *A mes petits-enfants*, ou : *Souvenirs d'un Français moyen*, ou : *D'un siècle à l'autre*. Il rédigeait ces chapitres d'histoire vécue, — il les ébauchait surtout, car le loisir lui a manqué pour s'en faire une tâche suivie, — soit à la Fondation Thiers, soit plus ordinairement à Vertou, dans ce coquet domaine tout proche de Nantes, sa ville natale.

Là, sans doute, dans cette Bretagne, il retrouvait plus complète la mémoire de ses parents aimés, de ses chères études secondaires ; et toute son enfance austère et choyée, et tous les premiers objets de sa reconnaissance, de son immuable fidélité. Il « remuait », comme il dit, les lettres de ses amis de Sainte-Barbe, de Louis-le-Grand, de l'École ; ses notes de classe, ses vieilles copies de vers latins, ou ce mince recueil scolaire des *Maximes tirées de l'Écriture sainte* par Rollin, qu'il conservera jusqu'à son dernier jour au nombre de ses livres les plus intimes. Il se souvenait de Rennes où il avait enseigné à la Faculté des Lettres ; du cours d'*Histoire des idées chrétiennes* dont il avait été chargé, en 1905, à la Sorbonne ; et des expériences qu'il aurait voulues plus immédiatement efficaces pendant le temps surtout de l'après-guerre.

Dans ces émouvants feuillets, ses enfants, — ceux qui restent, puisque son fils et l'un de ses gendres ont été tués, — m'ont autorisé à cueillir quelques pages plus expressives. Ils n'ont pas souhaité que fussent imprimées telles notes déchirantes sur les deuils qui l'avaient le plus profondément meurtri. J'ai laissé tomber certaines ironies blessantes, et cependant plus encore blessées, sur tel peuple ami et rival, sur tel génial savant au cœur dur. Mais il était bien impossible de voiler ce qui, dans les dernières années au moins, a mis à la torture

cette âme si généreuse, si capable de souffrances subtiles et raisonnées. On connaîtra donc ici cette insistante angoisse patriotique, cette pénétrante amertume contre tel parti ou tel rouage politique qui, à ses yeux, faussait la France et risquait de la perdre.

***

Son pays natal, ses parents, avec quelle tendresse il les évoque ! A Nantes, où il naquit en 1858, voici la Loire majestueuse :

« Ce n'est plus son sourire et son nonchaloir de Touraine ; c'est l'allure large, fière et sévère d'un grand fleuve qui, entre des rives plus accidentées, va finir en grand style dans *une contrée qui ne sourit pas.* »

Voici son père, angevin, contrôleur des Postes, ancien camarade d'Allain-Targé, très épris des « vieilles grandes choses », qui, enthousiaste de Nantes, montre avec joie à ses enfants les pierres gallo-romaines, les maisons du XVI[e] siècle, et le château surtout, l'antique château de la reine Anne, où tant d'histoire a passé. Et voici sa mère, la Tourangelle aux nobles traits, irréductiblement attachée à la beauté de Tours, sa capitale.

Au lycée de Nantes, le premier maître qui eut sur lui une influence agissante fut le professeur de cinquième, dont l'exemple quotidien enseignait la modestie et la probité intellectuelles.

« Avec lui, nous n'avions pas l'impression d'effort facile et d'intelligence courante. Car cet excellent homme était un scrupuleux. Physiquement du reste il avait la figure du scrupule. Tête longue et étroite, couronnée de cheveux gris ondulés ; favoris élégants, blanchissants, bouche mince, nez aquilin très digne, et sous de gracieux sourcils foisonnants, deux prunelles bleues, mélancoliques infiniment. Sa voix, très douce, était très faible. Ce qui ne l'empêchait point de pratiquer le fatigant exercice de l'explication avec toute sa conscience appliquée, difficile et triste. Il trouvait évidemment un plaisir à nous montrer les difficultés des textes, les obscurités du sens, les pièges, les labyrinthes et les pénombres des phrases. Il s'arrêtait dans une explication : « Est-ce bien cela ? » gémissait-il. « Oui, je sais, Rébelliau a traduit ainsi ; c'est ainsi

qu'il a compris, Rébelliau. Et cela, sans doute, lui a paru clair ; et à nous aussi. Mais n'est-ce pas Praud qui a mieux compris ? N'a-t-il pas vu plus clair et plus à fond ? » Et, en me consolant du regard, le livre à la main, il encourageait Praud, le meilleur exégète. Et nous hésitions tous, avec lui. On remettait parfois au lendemain le corrigé, le *bon français* définitif. Et le lendemain, ce n'était pas toujours avec fermeté, c'était souvent avec l'humilité morose d'une intelligence jamais satisfaite que l'honnête M. Plissonneau, aux doux yeux graves, se décidait à trancher la difficulté éternelle.

« Et nous dûmes sans doute, dans notre génération, à cet excellent homme, un peu de notre esprit critique. »

Alfred Rébelliau grandit, et s'attache, d'un amour grave et sans cesse reconnaissant, à l'enseignement classique tel que le donnaient ses maîtres du lycée de Nantes. Sans doute, dans les programmes d'alors, les sciences tenaient trop peu de place ; on se souciait trop peu d'une connaissance exacte même du passé romain ou grec ; la curiosité n'était pas éveillée par le présent, ses difficultés, ses luttes. Mais de l'antiquité on apprenait l'âme ; des explications de textes surgissait « une légende dorée de l'héroïsme antique » ; et la « classe vivante », qu'on a depuis réinventée d'après les Allemands et les Anglo-Saxons, ils la pratiquaient, ces professeurs de province, « purs de tout exotisme et de toute philologie ».

« Nous avions quelques idées, avec le moyen de nous en faire... Notre professeur de rhétorique, Sarradin, fut pour nous un maître de pensée. Et cela, comme le sont, quoi qu'on dise dans le bavardage sot des polémiques, tous les vrais professeurs de cette classe, si fâcheusement débaptisée, et qui n'avait point honte, dans l'ancienne Université, de s'avouer consacrée à l'éloquence. En ce temps-là, — il n'est plus ; reviendra-t-il ? J'en suis sûr, car c'est la logique de l'éducation intellectuelle qui l'exige, — en ce temps-là, on croyait encore que l'éloquence n'est pas si ridicule ; que l'orateur n'est pas seulement *vir bonus dicendi peritus*, mais *vir sapiens.* C'était au moyen de discours français, de narrations, de lettres, ayant pour thème des situations du passé, des faits de l'histoire, des idées et des sentiments de l'antiquité classique ou des temps modernes, c'était par des exercices de cette espèce que l'on voulait que nous apprissions non seu-

lement à exprimer nos idées, nos sentiments, nos jugements, mais aussi à en avoir. Je vous prie de croire que des objections méprisantes, écrasantes, que l'on peut faire, au nom de la « sincérité », à ces « genres faux », je n'en ai ignoré aucune... Mais j'ai aussi cru, et vérifié toujours, que le profit de pensée dépassait de beaucoup cet inconvénient, ce péril du pastiche, en ces sujets de devoirs où l'on nous invitait à faire parler Cicéron ou Érasme, d'Aguesseau, Mirabeau, Fénelon ou même Voltaire... Quel meilleur moyen de faire toucher du doigt à un enfant, ce qu'il faut dire, ce qu'il faut taire, et de le faire s'intéresser à penser facilement, à parler topiquement, que de le faire se transporter en esprit dans une circonstance bien définie du passé, et entrer dans la peau de certains grands acteurs de l'histoire ? »

En « nous enchantant », sans doute cet humanisme risquait de « nous endormir » ; cependant quelle école de clarté, de sain libéralisme, de bon sens ! Quel accord facile entre ces vertus intellectuelles et les vertus chrétiennes, les notions chrétiennes de la charité, du prix de chaque âme ! Nous entendions parler bien vaguement, à Nantes, des œuvres sociales qui se levaient à Paris ;« cela n'empêche pas qu'un jour, il s'en fallut de peu que deux ou trois d'entre nous ne fondassent, au sortir des audiences du tribunal de simple police, une société de relèvement de la jeunesse délinquante ». Et puis nous avions acquis, dans nos classes de province, le sens de l'égalité : « il n'y avait point entre nous de ces admirations naïves ou de ces condescendances dédaigneuses, que, plus tard, j'ai vues à Paris dans le peuple étudiant ».

Et Rébelliau, sans se lasser, revient sur les bienfaits de l'éducation universitaire provinciale : « Nous n'étions pas ironiques, dit-il, nous n'étions pas dilettantes. Cette culture classique qui nous avait été donnée, nous l'avions prise au sérieux, nous l'acceptions d'une foi robuste, inconsciente. Il vivait en nous, cet ensemble d'idées et de dogmes moraux, politiques, philosophiques, civiques, dont successivement nous avions été imprégnés par cette admirable collection de livres : l'*Epitome historiæ græcæ*, le *Selectæ e profanis scriptoribus historiæ*, le *De viris illustribus Urbis Romæ*, qui, dès la huitième, la septième et la sixième, avaient installé dans notre esprit une mentalité grecque et latine. Sans difficulté,

nous y avions associé la chrétienne : le catéchisme catholique tel que le faisaient alors des prêtres, eux-mêmes latinistes, s'était surajouté et annexé à notre éducation laïque. Point de heurts, donc point de doutes ; et point d'indifférence. Nous étions faits, j'ose le dire, — car le mérite n'est point nôtre, on nous avait faits, — pour comprendre toutes les grandes choses. »

Après le lycée de Nantes, ce fut l'internat à Sainte-Barbe et la rhétorique supérieure à Louis-le-Grand, puis l'École normale supérieure. Sur ces époques de sa vie, les *Souvenirs* de Rébelliau ne sont qu'amorcés. Pourtant il a tenu à saluer avec reconnaissance l'humanisme de Gustave Merlet, et à marquer la hauteur morale, le sain idéalisme où vivait la jeunesse universitaire de 1876-1880 :

« Qu'étaient-ils, ces maîtres qui n'avaient point à faire de discipline ? Des parleurs en imposant à nos jeunesses par le prestige du verbe ? Des hommes de lettres arrivant en classe avec la notoriété des succès de théâtre ou de salon ? Mais non : ils étaient des professeurs, tout uniment. Ils faisaient aimer leur ministère, parce qu'ils aimaient eux-mêmes à le remplir. Ils faisaient aimer les lettres et les sciences, parce qu'eux-mêmes en étaient épris, sans le dire, sans fanfaronnade d'apôtres, mais leur zèle le disait assez. Le plus « connu » d'entre eux était, en 1876-1877, en rhétorique A, Gustave Merlet, dont le fort était la littérature française. Il s'y était voué. Il était docteur ès lettres, je crois, avec une thèse probablement sur le XIXe siècle, ou la littérature de la Révolution. Peut-être donnait-il parfois des articles à la *Revue bleue*. Peut-être pouvait-il se targuer d'avoir causé la veille avec Sarah Bernhardt ou Mounet-Sully. Mais ce qui suffisait à assurer son succès magistral, c'était son cours, ses leçons plutôt, ses entretiens à bâtons rompus, au moins en apparence, où, comme en se jouant, il semait les formules et les définitions. Pédantes, souvent, oui, certes ! Et contestables, combien ! Mais antithétiques, hyperboliques exprès. L'essentiel, dans l'enseignement, c'est de distribuer moins des vérités incontestables que des hypothèses contestées. De cet enseignement verbal de Merlet, suggestif au possible, paradoxal, téméraire, autoritaire, ses recueils de *Morceaux choisis* des auteurs français sont un spécimen. Leurs notes représentent

bien comment racontait, expliquait la littérature de la France, cet exégète aussi fantaisiste qu'informé. »

« A l'École, plusieurs de nos maîtres nous donnaient silencieusement, — par leur tenue morale, par la confiance qu'ils avaient en notre sagesse stoïque, platonicienne ou chrétienne, par l'espèce de contrat qu'il y avait entre eux et nous, — le sentiment que nous nous tiendrions comme eux sur le plan d'une vertu, condition d'une conquête de la vérité. C'étaient Ollé-Laprune, Boutroux, Lachelier, Ravaisson, des esprits purs, dont nous eussions eu honte de nous rendre indignes. Dans les Églises, catholiques ou protestantes, des conducteurs ou plutôt, car nous n'aimions pas être conduits, des conseillers amis, le P. Didon, le pasteur Fallot, Secrétan, le P. Hyacinthe, nous prêchaient la même morale de pureté.

« Mais de cette abstinence, il faut le dire, la cause la plus efficace, la plus solide, c'était sans doute l'état d'âme qui préservait alors, et qui a continué de préserver la plupart d'entre nous des entraînements de la politique. C'était cette vie intellectuelle fervente, chaleureuse et heureuse, que nous donnaient les lettres, les arts, la philosophie, l'histoire ; le plein contentement que nous offrait, — et nous le savourions joyeusement, — la jouissance d'esprit... Le mot de Pascal, que j'aime à citer, est juste : « Travaillons à bien penser, c'est le tout de la morale »...

Un carnet de notes qu'il a prises sur ses lectures pendant sa seconde année d'école devait lui paraître à lui-même bien expressif de ses goûts d'alors, puisqu'il le conservait parmi ses *Cahiers* de *Souvenirs*. On y trouve quelques extraits de Sainte-Beuve sur Chênedollé et sur Fontanes, un fragment de Saint-Marc-Girardin sur le goût littéraire au théâtre variant selon les vicissitudes des idées morales, quelques formules des Goncourt définissant le charme délicat des visages féminins, de longs et nombreux passages des *Lettres de direction* de Bossuet ; enfin, interrompant une suite de précisions de dates sur les poètes anglais, et transcrite d'une attentive calligraphie, *la Voulzie* d'Hégésippe Moreau et, de Sully-Prudhomme, *la Dernière solitude*, *les Danaïdes*, *Profanation*. Pour décembre 1879, la liste de ses « lectures à faire » est bien significative, elle aussi : *la Paix* du P. Gratry ; les *Lettres sur la religion* ; la *Correspondance* de Gœthe et de

Schiller ; les *Études* de Vinet *sur Pascal* ; Littré ; les *Épîtres* de saint Paul ; les *Psaumes*, les *Évangiles apocryphes* ; la *Préface* du *XVIe siècle* de Darmesteter ; les *Dogmes théologiques* de Thomassin ; le *Beaumarchais* de Loménie ; l'*Histoire du Dogme* de Genouilhac.

Bibliothécaire à l'École normale supérieure, puis maître de conférences à la Faculté des Lettres de Rennes, Rébelliau songe déjà à une tâche de juste propagande française. Il écrit à quelques directeurs de journaux américains de langue française, s'offrant à les renseigner sur l'état d'esprit et d'âme véritable de la France de 1890. Les réponses furent peu encourageantes. Mais surtout il travaille à sa thèse sur *Bossuet historien du Protestantisme*, dont le sujet ne manquait pas, comme les *Cahiers* le rappellent expressément, d'une certaine actualité politique :

« Il y eut vers 1891 un mouvement libre penseur, et, plus encore, radical, qui devra être noté dans les histoires d'idées futures, si toutefois on se soucie encore d'en faire ; ce sont au demeurant les plus utiles, les seules utiles.

« Ce mouvement, il a dû se traduire dans les faits généraux de l'histoire intérieure ; je devrais le savoir ; je devrais savoir l'histoire chronologique de mon temps ; n'était-ce pas peut-être le moment du ministère Combes ?

« C'est seulement dans l'ordre intellectuel que je note ici quelques témoignages de ce mouvement. Je dus à mes travaux spéciaux de les apercevoir. Alors je m'occupais presque exclusivement de Bossuet : vers 1891, voici que ce vieil homme redevenait d'actualité. On le combattait à nouveau. Renan, que la figure sereine, la foi placide de ce « pontife » avaient de tout temps impatienté, lui disait des choses dures, et l'injuriait même parfois avec plus de verve que de goût. En somme, il le traitait, à peu près, d'imbécile. Les protestants montraient, une fois de plus, qu'ils n'ont pas plus oublié la Révocation que les catholiques n'ont oublié la Terreur. Or, les protestants avaient beaucoup d'entre eux au pouvoir. Dans l'Université, en particulier, leur mérite, leur culture, leur laboriosité, et aussi, peut-être, une de ces préméditations de conquête, qui, très légitimement, stimulent les minorités, les avaient mis en possession de la plupart des postes importants et des places de chefs. (A l'Instruction publique, Buisson,

Rabier, Liard, G. Perrot, au hasard.) Et, comme toujours, l'organisation de l'Instruction publique, les programmes du pauvre enseignement sous ses trois formes étaient le champ de bataille. L'Enseignement secondaire, singulièrement, était « en proie ». Et on daubait sur les « auteurs inscrits », et Bossuet risquait l'expulsion. Et tandis que, parmi les historiens et critiques, la même curiosité qui m'avait attiré vers les côtés inédits de sa vie et de son œuvre provoquait des travaux intéressants (Lanson, le P. de la Broise S. J., l'abbé Lebarq du clergé de Rouen, etc.), les politiques pédagogues militants l'attaquaient. Ces sacrilèges indignaient la plupart des maîtres de la Sorbonne. Il répondirent, mais de différentes façons ; les plus vieux, et de tendances catholiques, comme Crouslé, en s'indignant ; les plus jeunes, libres penseurs, comme Lanson, en essayant, avec beaucoup de talent du reste et d'effort souvent, de « justifier » Bossuet. De quoi ? D'avoir été lui-même.

« De là, l'intérêt que mon étude sur l'*Histoire des Variations* se trouvait susciter avant son apparition... Crouslé, mon juge futur, me poussait l'épée aux reins : « On est bien impatient de voir votre livre. Hâtez-vous, si vous pouvez, de me le donner. Les gens en parlent ; et rien n'est plus fâcheux que de faire attendre les gens, c'est-à-dire Monseigneur le public... Je vous recommande au Dieu de Bossuet. » (8 mars 1891.)

« Et, sans doute, c'était pour l'amour de moi, cet excellent homme, chez qui l'absence de « l'esprit de finesse » a gêné de réels talents et un fonds de probité historique de premier ordre, et une érudition fort large et avertie... Mais c'était aussi pour l'amour de Bossuet, et pour sa plus grande gloire, car il savait que mes recherches m'avaient mené à sa réhabilitation comme historien, — et, au moins, pour sa défense. Un *bossuétisme* se formait, sous les souffles contraires de la politique contre l'anti-bossuétisme, application de l'anti-cléricalisme.

« — Je vous recommande au Dieu de Bossuet, qui ne me paraît pas plus à mépriser que le Bouddha, quoiqu'en ce monde on fasse beaucoup d'efforts pour nous rendre bouddhistes... » — Et, revenant en post-scriptum, de peur qu'à Rennes je n'en ignorasse : « — Croyez-vous que je suis obligé d'écrire en province qu'on n'a rien à gagner à retrancher Bossuet de la langue française et de l'enseignement public ? Je crains pour-

tant que nous n'assistions à ce spectacle, qui sera bien glorieux pour l'esprit français ! »

« Et c'est ainsi que mon travail d'érudit se trouvait, dès avant de paraître, rattaché à un mouvement qui allait se passionnant. »

Le mouvement se passionnait ; mais, lui, Rébelliau, voulait « uniquement » connaître « la réalité de ce qui fut, de ceux qui furent ».

L'exceptionnelle valeur du *Bossuet historien du Protestantisme* devait, en 1905, faire désigner Rébelliau pour la chaire, — trop modeste, — de l'*Histoire des idées et de la littérature chrétienne du XVI*e *siècle à nos jours*, que l'on créait à la Sorbonne. Les *Souvenirs* précisent les circonstances de cette création, et l'effective portée de cet enseignement.

« En 1905, après la séparation des Églises et de l'État, M. A. Briand, alors ministre de l'Instruction publique, s'était ouvert aux vues de MM. Bayet, directeur de l'Enseignement supérieur, Liard, recteur de l'Académie de Paris, A. Croiset, doyen de la Faculté des Lettres, E. Lavisse, directeur de l'École normale supérieure, pour rétablir, et si je puis dire, réinsinuer dans le haut enseignement universitaire l'histoire religieuse et, en quelque façon, la recherche théologique. Alors fut fondée, à la Faculté des Lettres de Paris, une sorte de section qui introduisait, annexait à la Faculté des Lettres, en s'y associant intimement, plusieurs enseignements religieux. Nos cours et conférences pratiques figuraient sur les programmes, affiches, annuaires ; les travaux que nous faisions faire par les étudiants étaient examinés et soutenus aux examens successifs de la licence et du diplôme d'études supérieures. Quant aux maîtres, le ministère et la Sorbonne les avaient choisis avec une préoccupation d'éclectisme : c'étaient MM. Guignebert, Picavet, Émile Mâle, Lods, Debidour et Rébelliau.

« J'ai fait ce cours de 1906 à 1918. Le champ de mon enseignement était allégé de l'histoire politico-ecclésiastique par l'enseignement voisin de M. Debidour : il pouvait donc se borner à l'étude des doctrines et des idées, en France surtout, en vue d'un intérêt pédagogique primordial, mais sans s'interdire des excursions nombreuses sur le Christianisme dans les autres pays de l'Europe moderne. Quant à l'esprit et

à la méthode que, pour ma part, j'essayais d'y porter, c'était une préoccupation strictement historique et descriptive, dont l'objectivité rigoureuse me permit de rallier dès l'abord et de retenir dans ce modeste séminaire des catholiques (pendant quelque temps des prêtres, dont plusieurs venus de l'Institut catholique), des protestants (dont même le pasteur unitaire d'une église londonienne), des israélites, des agnostiques, soit étrangers, surtout pendant la guerre, soit surtout français.

« C'est cette guerre qui a empêché de se manifester par un plus grand nombre d'ouvrages utiles cette petite école naissante, encore qu'il soit sorti des cours de MM. Picavet, Mâle, Lods et du mien, quelques mémoires imprimés de diplôme d'études supérieures : celui de Flachaire, par exemple sur la *Dévotion à la Vierge dans la première moitié du XVII*e *siècle*, celui de M. Rivière, sur *Fénelon*, celui de M. Lambin, sur *Bossuet en Angleterre*, un autre, d'un jeune savant anglais, sur *Voltaire et Bolingbroke*.

« Si, vers 1906-1909, l'activité si précieuse de l'École des hautes études consentit à se faire plus publique ; si l'Institut catholique fonda ou développa des cours qui, depuis la mort de l'abbé de Broglie, n'avaient peut-être plus donné tous les résultats désirables ; si, en 1910, le haut enseignement supérieur allemand s'ouvrit à l'histoire des religions en admettant à Berlin, dans la chaire d'Otto Pfleiderer, le Danois Lehman, et à Leipzig le Suédois Söderblom, en dépit des résistances de Harnack, auxquelles s'associait, je l'ai constaté, à Leyde, M. Chantepie de la Saussaye, il n'est pas, je crois, historiquement inexact de dire que la Sorbonne française avait donné, dans la mesure de ses moyens, un exemple initiateur et suggestif. »

***

Bientôt pourtant en Rébelliau, auprès du désir de connaître dans leur complète vérité « ce qui fut et ceux qui furent », l'attention au présent se faisait plus vive et plus exigeante. Dès le temps de la séparation des Églises et de l'État, il accumulait en liasses de coupures les articles de journaux qui lui paraissaient les plus chargés de valeur documentaire. Lorsqu'il les tria, en 1924, méditant sur la guerre et plus encore sur l'après-

guerre, c'est en moraliste patriote qu'il les relut, et qu'il leur donna un sens. « L'oubli gagne, gagne », constate-t-il alors dans ses *Souvenirs* ; on se dit en France que les relations avec l'Allemagne, — les affaires, — doivent reprendre, cordiales et lucratives. Ainsi pensent les plus honnêtes, ainsi s'excusent-ils en face d'eux-mêmes, sinon en face du portrait de leur père ou de leur fils. » Honnêtes bourgeois modérés, imprévoyants, candides, qui croient en politique « pouvoir tout concilier, parce qu'ils se figurent tout comprendre ». Rébelliau aurait voulu leur ouvrir les yeux, et c'est à leur intention, sans doute, qu'il se met à scruter les causes des maux, des infériorités dont souffre la France. La cause, relativement lointaine, il la voit dans l'état de malaise produit par la Séparation, telle qu'elle a été accomplie, hostile aux Églises, par le ministère et les Chambres de 1905 :

« Il est incontestable que la séparation des Églises et de l'État, exécutée par le gouvernement républicain que dirigeait alors Aristide Briand, aura été l'un des événements les plus considérables de l'histoire française au XXe siècle. De cette importance on a pu douter, surtout avant de l'accomplir. Peut-être même les hommes politiques qui acceptèrent de s'en faire les exécuteurs n'y auraient-ils pas mis la main, s'ils avaient pu penser que les conséquences politiques et sociales en seraient si fort appréciables. Leur patriotisme, au moins, eût hésité, et leur bon sens d'hommes d'État. Mais c'est que le bon sens des hommes d'État n'est plus celui d'autrefois, pour la bonne raison que leur recrutement, dans la démocratie, a changé. Quelque intelligents que puissent être les avocats d'arrondissement, on ne peut espérer qu'ils portent, dans le jugement de ce qui convient et de ce qui est utile en France, l'aperception fine, le discernement informé, le tact qu'y portaient les hommes de l'ancien régime, y compris même ceux de la Convention. Le ministre dont je viens d'écrire le nom en est, assurément, une preuve. Supérieurement intelligent, — mais des questions dont tous les éléments sont simples, massifs, et actuels. Défaillant, partout où il faut une psychologie plus fine, le sens du passé, des souvenirs informés, partout où il faut aussi reconnaître, malgré qu'on en ait, qu'il y a des *faits métaphysiques*. Au temps même où j'écris ces lignes (1924), cet homme d'État, qui n'a pas cessé

de travailler, pendant la guerre, et parfois judicieusement pour la France, redevient aussi étroitement et prosaïquement positiviste qu'il l'était à ses débuts, alors qu'il avait besoin de meubler son talent oratoire d'une philosophie simple et facile à porter dans les débats parlementaires.

« En tout cas, elle apparaît, au temps où j'écris ces lignes, l'importance de la décision radicale par laquelle, en décembre 1906, les deux Chambres françaises crurent pouvoir, sans inconvénient, déclarer que tout lien devait être rompu entre les confessions religieuses et l'État, et voter une loi qui, sous sa première forme, cherchait à appliquer rigoureusement dans l'État cette ignorance hostile des Églises...

« Ce que je voudrais, dans ce retour sur les choses de 1905-1906 et années suivantes, c'est préciser les points qui préoccupèrent spécialement les hommes de ma génération, de ma formation et de mon tempérament : les modérés qui voulaient, naïvement, des solutions moyennes, parce qu'ils se figuraient que, quand on comprend tout, on peut tout concilier. Qu'est-ce qui les frappait dans la mêlée d'opinions, de théories, de colère, de discours et actes, où ils étaient plongés ?

« Ils étaient plutôt partisans de la séparation. Ils avaient déjà assez vécu pour s'être attristés ou agacés maintes fois des zizanies perpétuelles, des vilaines ou ridicules escarmouches du pouvoir civil et des organisations religieuses, de l'asservissement misérable de celles-ci à celui-là, de la mainmise de celui-là sur celles-ci. L'accolement des Églises à l'État leur semblait déshonorer et rapetisser l'État comme les Églises ; l'État parce qu'athée ; les Églises parce que faisant semblant d'ignorer ce qu'était ce maître hostile et haï.

« Il leur semblait que l'État et la religion gagneraient l'un et l'autre à opérer à part, à travailler parallèlement sans se combattre et même sans se méconnaître, pas plus qu'il n'est possible aux habitants d'un bourg de ne pas voir de leurs yeux qu'il y a une église comme il y a une mairie. Il est vrai qu'ils souhaitaient, ces honnêtes gens, que les deux cités se séparassent à l'amiable, qu'elles pussent, sans blessure, disjoindre leur alliance illogique...

« C'est dire que les modérés intellectuels dont j'étais, observaient avec attention, mais sans sympathie, l'attitude de la majorité des deux Chambres, prête à voter et votant la plu-

part du temps sans amendement les mesures les plus propres à rejeter les Églises, non seulement hors de la hiérarchie civile et de l'organisation nationale, mais hors de la vie nationale elle-même ; bien plus, les mesures les plus évidemment capables d'empêcher la vie matérielle des associations mystiques.

« ... Ajouterai-je que nos inquiétudes n'étaient pas fort vives ? Il nous semblait être en présence d'un des épisodes des luttes anciennes du Gallicanisme, sous Louis XIV ou sous Charles X ou Louis-Philippe. Et que tout cela se résoudrait par un *modus vivendi* amiable. Le spectacle habituel de la vie parlementaire, avec ses parleries et ses vains orages, avec ses vanités et ses bravades avocassières, nous abusait sur le fond des choses et sur certains dessous de ces gestes. Singulier manque de clairvoyance, dira-t-on. Oui, il faut l'avouer avec humilité. Les « savants », les historiens que nous étions oubliaient totalement la *Constitution civile du Clergé* et ce qui en était sorti cent dix ans plus tôt. Nous ressemblions à nos hommes d'État... »

La cause permanente de nos maux, c'est l'insouciance française envers les éléments vrais de la grandeur française, de notre sécurité, de notre crédit. Les grands journaux, les grandes revues, devraient avoir une « rubrique du mouvement des idées étrangères sur la France », où collaboreraient des esprits libres, libéraux et loyaux, pour « dénoncer les foyers d'attaque et d'hostilité ». Cette insouciance nous fait bavarder sans mesure dans les « salons exotiques » de Paris, et nous renseignons indiscrètement l'étranger sur nos faiblesses :

« Combien accueillant le salon de X..., notable citoyen Américain ! Et, à l'exception de quelques grognons puritains, laquelle de nos gloires, laquelle de nos puissances n'y voit-on pas entre vingt et vingt-quatre heures ? Et comme l'assistance est intelligente et brillante, les causeurs y brillent volontiers. Ils s'y épanchent, même, et non seulement sur leurs petites affaires personnelles et leurs sentiments particuliers, mais sur les affaires publiques. C'est là que j'ai entendu, sur les mauvais moments de la guerre, les crises de la coopération interalliée et les défaillances de quelques-uns de nos amis, les propos les plus émouvants... Je les écoutais, avidement comme tout le monde, comme dix de mes confrères de l'Institut,

comme dix journalistes ou hommes de lettres des pays voisins.

« Quelques semaines après, je déjeunais seul chez le même hôte. Au fumoir, dans l'intimité, comme je le complimentais sur ses relations, les succès de son hospitalité, sa façon discrète de se faire tout à tous, il me confia qu'en effet, il savait recevoir ; qu'il s'y appliquait, méthodiquement ; et que, par exemple, après chaque réception ou chaque visite, il prenait un grand cahier où il notait avec soin, ayant une excellente mémoire, tout ce qu'il avait appris, surtout de curieux ou de secret.

« Je ne sais pourquoi, mais je n'ai plus eu l'envie depuis d'accepter ses invitations. Je pense même qu'il s'en aperçut. »

Cette insouciance nous rend indifférents sur l'union libre, tolérants à l'injustice ; incapables d'estimer, à leur juste valeur politique, les forces religieuses en Roumanie, par exemple ; apathiques lorsqu'il s'agit d'organiser dans nos colonies un enseignement adapté aux esprits et aux ressources indigènes. Ah ! « Terre de France, doux pays, milieu confortable et charmant », dont la fleur aussi est une « exquise maladresse » !

De ces préoccupations patriotiques, il a plus d'une fois entretenu R. Poincaré, dont il aime la fermeté, et « l'humanité » plus encore.

Le lundi 19 novembre 1923, il notait dans ses *Souvenirs* :

« Je viens de voir Raymond Poincaré. Depuis la fin de la guerre, je l'avais vu rarement. Il n'a vieilli que peu. Son masque, froid et ferme, n'a pas changé, sinon qu'il est plus tendu, semble-t-il, et d'une mélancolie plus sincère. Le front large et saillant, les méplats accusés, le nez qui s'écrase, la mâchoire qui ne s'ouvre qu'à bon escient et se ferme avec netteté, tout cela ferait une figure assez dure de médaille romaine, si l'œil n'était là, qui l'éclaire, et qui rassure.

« Nous avions eu jadis assez de préoccupations échangées et d'efforts communs pour que, venant lui parler d'autre chose que de politique, je ne pusse pourtant m'en taire et ne pas lui dire mon admiration, une fois de plus, et ma gratitude de citoyen pour son discours de vendredi dernier, le plus beau peut-être et le meilleur qu'il ait fait sur la résistance de l'Allemagne à la paix conclue. « Oui, a-t-il répondu tout de suite, merci, mais c'est très dur. — Plus dur que la guerre

vraie, n'est-ce pas ? — Oui, beaucoup, beaucoup plus dur. Parce qu'on ne peut pas se dire que cette prolongation de la lutte ne fatigue pas le pays, qui a tant souffert. On sent qu'il est lassé, qu'il voudrait enfin la fin, qu'il s'énerve, qu'il attend avec quelque impatience. — Ne vous l'exagérez pas, monsieur le Président, il vous approuve, vous le savez, dans son immense majorité, dans son unanimité totale, presque. Je le sens bien dans notre Ouest. » Sur ce dernier mot, devant l'œil interrogateur, j'insiste un peu. Et je vois le pli, que j'ai bien connu autrefois chez lui, du front qui enregistre. « Et puis, le pays ne doute pas du succès, de votre victoire. — Il a raison ; je n'ai pas, il n'y a pas lieu d'avoir la moindre inquiétude. »

« Le calme avec lequel cela est dit impressionne. Pourtant nous en entendîmes beaucoup de ces assurances, qui se trouvèrent vérifiées, mais qui, au moment qu'elles nous étaient données, étaient des mensonges ! Quelle différence de leur accent bruyant, à cette tranquillité douce, où l'œil bleu met alors sa lueur mystique. « Oui, tout cela finira bien, il n'y a pas de doute, mais combien de temps encore ! Ce sera long. Et c'est cela qui pour ce pays est terrible. » Et cela est beau aussi, cette hantise, ce souci du pays, de la foule anonyme, invisible, qui est là dans son cabinet, dans son esprit... Et je crois bien que c'est elle qu'il regarde, derrière le fauteuil où le président de la Conférence des ambassadeurs était assis tout à l'heure, où le maréchal Foch va tout à l'heure s'asseoir. Car la Conférence des ambassadeurs siège. Et c'est une heure critique. L'Angleterre cédera-t-elle ? Et à quelles conditions, disons à quel prix ? J'ai traversé tout à l'heure une salle bondée de journalistes. Il n'y a pas que les jeunes, petits reporters qui ont disposé leurs kodaks par terre, prêts à photographier le vainqueur, le maître de l'Europe et du monde, s'il s'affirme ou se laisse deviner quand il sortira : je veux dire cet ambassadeur de ce Royaume-Uni, de cet Empire britannique, qui ne veut plus se souvenir des zeppelins sur Londres, et qui ne veut voir que le mouvement du port à Liverpool, le bilan hebdomadaire de Manchester, les livres des mines de Galles, et la mercuriale du Stock-Exchange.

« Quand on pense que contre cette masse économique mondiale le rempart de la France, celui de l'avenir, c'est le petit Lorrain, pâle, chauve, sexagénaire, que je viens d'en-

tendre immobile dans son fauteuil modeste, c'est beau, on est fier... Mais on tremble. Un homme, un mortel ! »

Dans les derniers jours de 1933, voici que Rébelliau compose un long *Factum*, comme il l'intitule, sur la nécessité d'une « modification réglementaire » de la Constitution. Une revision apporterait trop de dangers : lutte nouvelle des partis, crise des affaires, incertitude entre tant de solutions possibles. Pour éviter ces risques, et pour donner à l'opinion publique justement mécontente les satisfactions qu'elle réclame, ne suffirait-il pas d'« élargir les droits ou, pour mieux dire, les libertés que la Constitution de 1875 consent au Président de la République » ?

« Le remède, à notre avis, c'est la mise en contact avec la nation du Président de la République et du président du Conseil, mise en contact qui, sans introduire dans la vie des Français une occupation politique habituelle à laquelle ils répugnent, leur donnerait la sensation qu'ils ne sont pas gouvernés despotiquement, et rappellerait aux deux Chambres du Parlement que si elles ne se mettent pas et si elles ne se soucient pas de se mettre elles-mêmes en rapport avec la nation, le Président de la République, contrôleur discret et impuissant, mais informé, écoute, entend, connaît aussi bien qu'elles la nation représentée, enregistre les coups et les à-coups. Nous n'imaginons pas, le moins du monde, un super-pouvoir. Nous rêvons un contrôle latéral perpétuel. »

Le contact nécessaire désormais entre l'exécutif et la nation serait établi par un Comité consultatif de huit ou neuf sections, composé de « citoyens n'appartenant pas aux Assemblées parlementaires ou au Conseil d'État »; le Président de la République « pourrait ajourner jusqu'après la réunion de tout ou partie de ce Comité sa signature des lois et décrets, et exercer après cette réunion son droit constitutionnel de renvoi aux Chambres ».

Le 7 février 1934, pour ce projet, Rébelliau rédige d'un trait un préambule d'alarme. L'état moral actuel de la France l'épouvante : le mécontentement est « universel, exaspéré, angoissé ». La majorité de la nation ne s'en prend point au régime républicain ; c'est au Parlement que va toute sa colère, tout son « mépris ». Le parti qui est au pouvoir depuis plus de vingt-cinq ans « a toujours l'air d'un combattant

préoccupé uniquement de se maintenir » ; il n'a plus le sens ni des intérêts nationaux, ni des principes. Cette aversion contre le Parlement est visible chez les intellectuels âgés ou mûrs, et chez les jeunes :

« Les intellectuels, qui ont fait la République, éprouvent le sentiment honteux et colère d'une défaite humiliante et d'une tromperie, où tout leur idéal est déçu. Et les jeunes ont tendance (néo-catholiques, néo-protestants) à chercher soit dans le communisme, soit dans la monarchie, une revanche. »

* * *

A son angoisse, quels remèdes trouvait-il, — consolations, espoirs, — autour de lui ou en lui-même ?

Certes, il n'était pas spontanément enclin à douter des jeunes gens, à censurer toute neuve énergie. Bien au contraire, il s'était réjoui, lors de son entrée, en 1919, au Conseil de la Fondation Thiers, d'avoir ainsi « un moyen de rester en contact avec les jeunes » ; en 1921, nommé directeur de la Fondation, tout aussitôt il allait à eux, il découvrait en eux avec joie un équilibre très français entre l'esprit de recherche érudite et l'esprit de synthèse. Tous ses « dirigés » de la Fondation lui ont rendu au moment de sa mort le plus pieux hommage, et plusieurs s'honorent d'être vraiment fidèles à son esprit. Cependant, la jeunesse intellectuelle d'après-guerre, il faut bien le dire, le déconcerta souvent, parce qu'elle lui apparaissait comme une « jeunesse autoritaire », aux ambitions positives et au cœur sec, c'est-à-dire comme un dur paradoxe. Alors il retournait avec une complaisance accrue aux souvenirs de sa jeunesse d'adolescent et d'homme, aux années où s'était épanouie, sans peur et sans reproche, sa juste sensibilité. Et il écrivait ces réflexions sur le « petit monde antique », *piccolo mondo antico*, monde peuplé d'âmes idéalistes et fraîches :

« Il y a des chances pour que les gens de notre temps fassent très vite à leurs successeurs sur cette terre un effet ridicule. Car, pensez qu'ils étaient, les gens de notre temps, *sensibles*. En feuilletant ma vie passée, j'en ai trouvé les preuves, à plein, parmi les souvenirs de ma petite enfance. Mais je la retrouve, cette sensibilité, — notre tare, notre infirmité, notre maladie, — je la retrouve persistante et non

pas seulement chez moi, mais chez mes amis, à travers ma correspondance qu'avec délices je remue, avant que de déchirer ces pages qui ne m'appartiennent pas à moi seul. Oui, nous étions plusieurs, dans nos générations, qui vivions par le cœur ; beaucoup, et qui n'en rougissions pas, et tout de même (laissez-moi vous le dire, chers jeunes gens secs d'à présent, pour qui les affections ne sont décidément que le produit des glandes internes ouvertes), cette mollesse vibrante de nos êtres ne nous empêchait ni d'agir, ni de vouloir. « C'est la première fois depuis longtemps que nous nous retrouvons pour de bon, lui et moi », m'écrivait en 1890 ou 1891 un de mes amis, réuni avec un autre ami commun, au bord de la mer, en vacances. « Nos femmes en ont profité pour faire vraiment connaissance, et nous pour remâcher de vieux souvenirs d'école, et repasser nos dix années de vie, depuis que l'école est finie. Je constate que nous vieillissons plus quant à la tournure que quant aux sentiments. On s'empâte, on grisonne, mais on reste très enfant, au fond. Cela doit être, chez certaines gens, congénital et incurable. Raymond et moi, nous retrouvons nos moindres émois d'étudiants, ceux que nous causaient un nom, un visage, une parole, un silence. Et il y a, au contraire, beaucoup de faits importants, beaucoup d'événements qui se sont produits depuis lors, que nous avons absolument omis d'enregistrer, au lieu que ces minuscules sensibleries nous sont présentes. Notre conscience intellectuelle ne serait-elle pas adéquate à la science de ce temps ? Notre conscience émotionnelle vibre encore au moindre frisson d'autrefois. Voilà où nous en sommes, et toi aussi... »

« Et Henry Michel avait raison, dans cette auto-psychologie. Mais, ô petits féroces, qui en lisant ceci aurez la sensation de feuilleter un keepsake de 1823 et d'écouter les harpes de Marceline Desbordes-Valmore ou d'Alexandre Guiraud, laissez-moi vous dire qu'Henry Michel, alors rédacteur au *Temps*, plus tard professeur en Sorbonne, d'un enseignement qu'il y créa, l'histoire politique, était cependant un homme et qui, alors et plus tard, fut le collaborateur et le conseiller de quelques grands acteurs de notre histoire politique ou pédagogique : Poincaré, Léon Bourgeois, Gréard, Liard ; que l'ami avec lequel il échangeait, sur les plages normandes, ces impres-

sions qu'il me confiait ensuite de leur part à tous deux, était Raymond Thamin ; lequel après avoir, en plusieurs rectorats de France, mené une vie singulièrement active, efficace, combative, est à présent directeur de l'Enseignement secondaire ; et que, si Michel fut enlevé dès 1904 à notre « tendresse », je n'ai point honte de mettre le mot, car il est vrai, ceux des amis de Michel qui, en le pleurant, — mais oui ! — en le pleurant encore, l'imitèrent, ont montré, j'ose le dire, de 1914 à 1920, que toute cette expansion de romances et larmes vieillottes n'empêchait pas l'énergie.

« Jeunes féroces, soyez des surhommes, avec *humanité*. Je le souhaite pour vos contemporains et pour vous. »

Parfois, en se réfugiant ainsi dans sa propre jeunesse, il y trouvait, selon l'empreinte de scrupule qu'il avait reçue de son vieux maître nantais, une occasion à remords, et il écrivait :

« Pauvreté de l'amour humain ! Vous croyez avoir aimé beaucoup votre mère, votre père. Mais vous êtes-vous aperçu de tout ce qui manquait à votre affection, de prévenance, d'intention, de précautions, d'exactitude ? Oublié, tel anniversaire, telle date de fête ; oublié que de telle autre date il valait mieux ne pas vous souvenir ; oublié, au moment du départ, le serrement de main, le baiser définitif, la promesse du retour. Oublié qu'au foyer où les deux vieux s'asseoient, il n'y a qu'un entretien, celui de vous, qui, là-bas, vous agitez, vivez d'une vie, d'un bonheur où ils ne sont pas, où ils ne sont plus. Cette lettre qui, par eux, est impatiemment attendue, pourquoi ne vint-elle pas ? Quelle négligence, ou quelle préférence de votre plaisir les en a privés ? Combien de larmes votre égoïsme a-t-il mises, sans y penser, pas méchamment, — cruellement, tout de même, — dans ces yeux qui s'éteignent, là-bas ? Quels coups a-t-il frappés sur les deux cœurs par ces « meurtrissures légères », assurément, mais qui ont diminué peut-être le peu de vie qui reste, et qui ont éteint peu à peu le dernier rayon ? Oui, sans doute, ils ne sont pas égoïstes. De votre activité, de vos succès, qu'ils ont faits, qui fut leur œuvre, ils se réjouissent. Mais, tout de même, serait-ce trop que vous les partagiez avec eux, que vous leur en donniez régulièrement quelques miettes ?

« Ils ne sont pas gourmands, allez ! Un rien, l'ombre d'un

geste, un demi-mot les contentera, les aidera à ne pas mourir tout de suite, eux dont vous vivez. »

Ou bien encore il s'attachait à donner de sa propre attitude religieuse, de sa prière, une définition qui elle-même est une ferveur :

« Il y a deux choses auxquelles, si l'on est religieux de nature et si l'on veut le demeurer, il faut croire et, si je puis dire, cramponner sa foi. L'idée de la grandeur et souveraineté et toute-puissance de l'Être divin ; — l'idée de sa bonté infinie, englobant, dominant sa justice.

« Et si l'on est religieux d'une façon précise, si l'on est chrétien, il faut concrétiser ces deux croyances et confiance en une troisième, corollaire du reste des deux premières, corollaire sentimental et scientifique à la fois : la croyance au caractère nécessaire, logique du miracle.

« Dans une âme ainsi ordonnée par elle-même, et consciente à ce point des besoins dont la satisfaction achève son être et fait sa force, dans cette âme il y a lumière vraiment, et dans la sécurité. Car elle est inattaquable, inentamable. Elle défie non seulement les Voltaire et les Renan, mais les Nietzsche, les Schopenhauer, les Berthelot. Les objections, les orgueils, les ambitions de la science, les sécheresses et le matérialisme de la vie physique contente d'elle-même et d'elle seule ne peuvent rien contre son idéalisme à qui la vie intérieure, pour peu qu'on la vive, donne à chaque instant une preuve expérimentale victorieuse... Les dogmes du mysticisme chrétien, l'Incarnation, la Rédemption, lui apparaissent lumineux dans leur mystère nécessaire et indispensable. Et même les espoirs de l'au-delà, et même la création, qui sont sans doute les deux plus difficiles à croire ! D'autant qu'à toutes les difficultés, — déjà diminuées et fondues en quelque sorte dans cette double foi de l'adoration et de l'amour, — l'âme ainsi fortifiée, approfondie, élargie, par sa propre action sur elle-même, se sent assez hardie pour apporter ses propres réponses. Orthodoxes toujours ? et absolument identiques aux formulaires ? Non, sans doute. Mais qu'importe ?

« Et quel est le théologien, à cette heure de l'histoire du monde, qui oserait bannir de l'Église, de l'Église catholique si riche, si variée, et si contradictoire souvent, — en son passé, — l'autonome fidèle qui, chaque matin et chaque soir, se

récite le *Pater* de l'Évangile en y ajoutant, comme son antienne suprême : « Seigneur, nous avons cru à l'amour que vous avez eu pour nous. »

* * *

Dans le dernier de ses *Cahiers*, Rébelliau se demande : *Où est l'être de l'homme ?* Dans ce qu'il fait ? Bien peu. Dans ce qu'il croit ? Davantage. Dans ce qu'il pense ? Hélas ! quel « bazar bariolé que l'esprit de l'homme moderne » ! La personnalité d'un homme, affirme-t-il, est constituée surtout par ce qu'il *veut* : « Un effort, si puissant ou si infécond ; une intention, quelque obnubilée parfois ou quelque timide qu'elle puisse être, cette tension, si insuffisante ou si exagérée qu'elle se manifeste, c'est là l'homme. »

On peut le juger, lui, sur ce qu'il a fait, cru, pensé, voulu. Son œuvre écrite est moins volumineuse qu'il ne l'eût souhaitée : il assumait tant de tâches, — parmi lesquelles son secrétariat de la Commission du *Dictionnaire* n'était ni la plus légère, ni la moins ponctuellement exécutée ! Beaucoup de ses recherches, de ses curiosités sont demeurées en chemin, paralysées par les irréductibles exigences de sa pensée avide de vérité complète et de son art raffiné d'écrivain. Si bien qu'il a gardé au fond de lui-même beaucoup de livres projetés, et c'étaient pour lui des « coquilles nacrées qui ne brillent qu'au fond de l'eau ». Mais ses livres d'histoire religieuse et morale demeurent, et son exemple : cette chaleur de cœur pour ceux qu'il aimait, du plus grand de ses amis, Bossuet, au plus modeste de ses disciples ; cette fidélité à l'âme de l'Université, qui avait formé la sienne ; cette générosité pour la patrie ; son amour filial délicat, son ardent amour paternel, cette sensibilité exigeante et attendrie qu'il portait dans sa foi religieuse. Voilà ce que les *Cahiers* nous rappellent, sur le ton de la confidence, — et du reproche, parfois.

ALBERT CHEREL.

LE PROCÈS

La faux sur l'épaule, courbé par la fatigue de sa journée et par la nuit tombante, qui incline aux méditations, Virgile Larribaud rentrait chez lui, suivi par sa fille, la petite Jeannette, qui trottinait de l'autre côté de la route, sa charge de pommes de terre sur le dos, lorsque, parvenu devant sa maison, il reconnut son homme d'affaires, l'huissier du chef-lieu de canton, qui l'attendait en marchant de long en large.

Le paysan poussa un cri d'allègre surprise.

— Ah ! monsieur Couturéou, je suis bien content de vous voir !

Il était dévoré de curiosité ; mais il se gardait de poser trop vite des questions à son visiteur. A cette heure-ci, les fossés et les haies qui bornaient la route pouvaient recéler des oreilles indiscrètes. Aussi ouvrit-il en hâte la porte de sa maison et poussa-t-il M. Couturéou jusqu'à la cuisine, vaste salle de réception au plafond enfumé, où Jeannette s'empressait d'allumer une lampe à pétrole, — par économie, Virgile Larribaud s'étant refusé jusqu'ici à prendre le courant électrique qui passait depuis un an devant les maisons les plus écartées de son village.

— Enfant, va donc fendre quelques bûches, pendant que nous parlons ensemble, M. Couturéou et moi.

Les deux hommes s'étaient assis l'un près de l'autre devant la table encore grasse du repas du matin. Jeanne à peine sortie, l'huissier tira de sa serviette de molesquine des feuilles de papier timbré dont le paysan se saisit avec avidité.

— C'est la copie de l'assignation que je viens de porter à Pascal Lacourtiade, disait l'homme d'affaires.

Pressé de commencer sa lecture, Virgile Larribaud répondait par un grognement approbateur.

— J'avais peur que vous ne laissiez passer les délais, monsieur Couturéou.

Et il n'écoutait pas les protestations de son visiteur ; il se plongeait dans les feuilles de papier timbré. Malgré l'air d'indifférence qu'il savait en général, en bon paysan béarnais, donner à sa figure, il ne pouvait en ce moment celer les sentiments profonds qui l'agitaient. Ses vieilles rides et ses fines paupières frémissaient d'aise aux formules juridiques qu'il avait fait envoyer à son voisin ; il les épelait, les relisait lentement pour que son plaisir ne lui fît point passer quelques erreurs.

Puis, lorsqu'il eut terminé, il demanda, en scrutant, de ses petits yeux à la pupille usée par le mauvais climat, le visage de l'homme qui se tenait sagement devant lui :

— Il ne vous a rien dit, M. Pascal Lacourtiade, lorsque vous lui avez fait cette commission ?

— Il s'est mis dans une grande colère, répondit l'huissier ; et je ne puis vraiment vous répéter ce qu'il a dit. Il faut l'excuser, car il y a des moments où un homme ne se connaît plus.

Cette fois, Virgile sut très bien cacher ce qui se produisait en lui ; il éclatait de rire au fond de son cœur.

— Je l'excuse, répondit-il solennellement. Ce pauvre Pascal y met de la méchanceté. Il ne se rend pas compte que c'est par force que je poursuis mon procès, vous comprenez, monsieur Couturéou, pour ma conscience et pour la justice de la chose.

Il prononçait ces derniers mots avec une sorte de majesté. L'huissier, gros homme au front bas, aux placides bajoues, ne manifestait aucune impatience à ces protestations dont il connaissait bien la valeur. Il approuvait même, s'inclinant avec déférence devant ce client aux vêtements râpés, au corps desséché par les privations, déférence que l'autre jugeait de mauvais goût de la part d'un homme de loi.

— Je l'excuse, répétait Virgile avec douceur ; mais, naturellement, monsieur Couturéou, si quelqu'un me voulait du

bien, il serait mon témoin pour toutes les injures que M. Pascal Lacourtiade lance contre moi ; et il faudrait bien que nous allions encore pour ça devant les juges.

M. Couturéou ne pouvait s'empêcher de rougir de son imprudence. Allait-il devoir mécontenter un bon client en lui refusant son témoignage ? Heureusement, Virgile avait de la délicatesse et n'insistait pas, ce qui permettait à l'huissier d'observer, pour détourner la conversation :

— Espérons que vous aurez plus de chance en appel qu'en première instance !

Le paysan haussa les épaules, une légère moue d'amertume au coin des lèvres. Vraiment, son interlocuteur manquait de tact en lui rappelant son premier échec.

— J'ai changé d'avocat, voyons ! murmurait-il. Le premier s'entendait avec mon adversaire et venait me raconter que je ferais mieux d'abandonner mon procès.

— Ce n'était pas un véritable homme d'affaires, convint l'huissier sentencieusement. — Puis, comme il y avait un moment de silence, pendant lequel Virgile, les yeux graves, ruminait ses mécomptes passés, l'huissier profita de l'occasion pour lancer avec une curieuse timidité : — A propos d'homme d'affaires, j'ai rencontré hier votre notaire, maître Blidou, qui m'a chargé de vous demander quelles étaient vos intentions pour votre héritage de la Nouvelle-Orléans.

L'expression de la figure de Virgile Larribaud changea soudain. Avec un air de mécontentement et de méfiance qu'il n'avait pas eu jusqu'ici, il demanda sévèrement :

— Pourquoi M. Blidou est-il venu vous parler de ça ?

Il songeait :

« Un notaire, ça devrait avoir de la discrétion. Ce serait la moindre des choses ! »

— Eh bien ! s'il m'a parlé de ça, maître Blidou, reprenait l'autre, gêné, c'est qu'il aurait en ce moment tout le temps de s'occuper de votre héritage. Les droits de succession ont été payés avec les titres que vous a laissés votre oncle. Il reste à liquider les immeubles ; et maître Blidou est d'avis que vous devez faire le voyage pour les négocier sur place. Ils en valent la peine, des immeubles situés en pleine ville, avec le confort, ascenseurs, salles de bains !

— Salles de bains ! ricana le paysan en regardant autour

de lui les murs nus de sa cuisine avec pour seuls ornements les jambons salés qui pendaient du plafond et, près de la cheminée, accroché à une pointe rouillée, le fusil qui lui servait à braconner de temps en temps.

— Et des ascenseurs ! reprit-il plus rudement. Moi, j'ai une vieille échelle, — et encore elle n'est pas trop solide, — pour monter à mon grenier.

M. Coutureou crut devoir sourire pour reprendre une contenance ; et il conclut avec douceur, — il y mettait de la ténacité, car le notaire l'avait intéressé à l'affaire :

— Le mouvement de son étude étant calme pour l'instant, maître Blidou pourrait vous accompagner dans ce voyage. Il vous reste à la Nouvelle-Orléans assez d'argent liquide pour en payer les frais : deux mille dollars, je crois.

— Je vois que vous êtes bien renseigné, répliqua le paysan d'un ton rogue. Ces dollars, si j'avais écouté le notaire, je les aurais dépensés pour ce voyage alors qu'ils ne valaient que quinze francs pièce.

L'huissier fit observer finement :

— Le prix du voyage a augmenté en même temps que le change des monnaies.

— Les immeubles aussi, murmura Virgile Larribaud avec une implacable rigueur.

Il n'insista point ; il n'était pas dans son caractère d'accabler sans nécessité les gens qui pouvaient le servir. D'ailleurs, il savait bien que la spéculation sur le dollar n'était entrée pour rien dans sa décision d'attendre, lorsque, deux ans avant, maître Blidou, fort ému, était venu lui apporter la lettre d'un *sollicitor* américain lui apprenant qu'il était légataire universel de son oncle, le frère de sa mère, Athanase Laplagne, décédé depuis quelques mois à la Nouvelle-Orléans.

Celui-ci était parti fort jeune pour l'Amérique comme les plus aventureux des Béarnais. Une petite colonie de gens de son village s'était formée en Louisiane, où il lui avait suffi dans ses débuts de connaître le patois de son pays pour faire ses affaires. Rigoureusement probe et travailleur, — car il n'y en a point d'autres dans cette race, — d'abord petit employé chez un compatriote, gros exportateur de coton, il en était devenu peu à peu le commis principal, puis l'associé

Trop occupé de s'enrichir, Athanase Laplagne n'avait eu le temps de songer à aucun plaisir, même pas à celui de fonder une famille ; et il était mort célibataire en se disant :

« Quand je suis parti de mon village, mon neveu, Virgile Larribaud, était un bon petit garçon. Tout le monde était d'avis qu'il me ressemblait. Je suis sûr qu'il profitera sagement de mes économies sans les dilapider. »

— Mon pauvre oncle n'avait pas voulu oublier le Béarn, répondit simplement Virgile à maître Blidou, quand il apprit son héritage.

Virgile Larribaud était un homme à la tête froide, aux pieds solidement posés sur la terre. Il n'avait point les nerfs à fleur de peau des pauvres citadins. Il avait accepté son legs universel avec gravité, se réservant d'y rêver au long des jours, en mangeant sa soupe, et lorsqu'il n'aurait pas à méditer sur des questions plus sérieuses.

— L'inventaire a été fait, revint bientôt lui dire son notaire qu'il n'avait jamais vu aussi empressé. Les droits de succession sont payés. Votre fortune est constituée par trois jolis immeubles en pleine ville. Le *sollicitor* se chargerait de les vendre lui-même et d'en tirer un million de francs ; mais des compatriotes, installés à la Nouvelle-Orléans et avec lesquels je suis en correspondance, vous conseillent de faire le voyage de Louisiane. Ils affirment que, sur place, vous obtiendrez facilement de vos immeubles deux ou trois fois plus qu'on ne vous en offre. Pour ce genre d'affaires, on abuse facilement là-bas de l'absence de l'intéressé.

Virgile avait médité un instant.

— Répondez *non* à ce *sollicitor*, avait-il décidé. Offrir un million de ce qui en vaut trois ! Il se moque de moi !

— Parfait ! s'était écrié le notaire, plein d'espoir. Alors, vous allez partir pour la Nouvelle-Orléans ? Voulez-vous que je me renseigne au sujet de la traversée ?

— Il faut que je taille ma vigne, monsieur Blidou ; ne nous pressons pas ! avait répliqué le paysan avec quelque humeur.

Et il avait recommandé au tabellion :

— Il est préférable que les gens du pays ne connaissent pas cette affaire. Je n'aime pas qu'on parle de moi, surtout au moment où j'ai un procès. Alors, monsieur Blidou...

— Soyez tranquille, mon cher ami, le rassura le notaire.

Je suis muet par profession ; à partir d'à présent, j'attends vos ordres.

Et il était parti avec un grand coup de chapeau, tandis que Virgile, le béret à la main, laissait ses idées se classer toutes seules dans sa tête. Les chiffres qu'on venait de lui proposer ne l'avaient pas épouvanté, encore moins ébahi, mais provoquaient chez lui une indéfinissable répulsion.

Il avait assez d'imagination pour considérer le luxe possible qu'ils représentaient, qu'ils tenteraient d'exiger de lui. Mais pourquoi changer un genre d'existence qu'il aimait ? Il se trouvait bien dans sa maison ; et sa propriété, travaillée, amendée par des générations de Larribaud, faisait corps avec lui, lui suffisait parfaitement.

Son vignoble n'était pas le plus grand, mais un des mieux exposés du village ; il avait un peu de champs, un peu de bois, un peu de prairies, et six têtes de bétail dans son étable. Il faisait de temps en temps quelque maquignonnage ; et, pour se distraire, il avait aussi la chasse, le pays étant giboyeux. Enfin, son âme était quiète, car il pratiquait tout bonnement comme ses ancêtres.

Il n'avait pas de dettes. Sa fille était solide et jolie, bien élevée avec ça dans le couvent voisin jusqu'à la mort de sa mère, qui était survenue l'an passé. Jeannette trouverait facilement à se marier ; il croyait même qu'on la lui avait déjà demandée. Elle était trop jeune encore ; il attendrait qu'un garçon obéissant et habile à la culture se présentât.

— « Pour les millions, je ne veux rien perdre ; j'irai un jour en Amérique », avait-il songé.

Mais il n'avait pas eu le temps de s'en occuper. Après la taille de la vigne, il y avait eu les labours, les foins, les moissons, et surtout son procès avec son voisin, Pascal Lacourtiade, un être borné, qui prétendait user, près de la cour de la ferme Larribaud, d'un droit de passage vexatoire.

— Vous comprenez bien, monsieur Coutureóu, disait-il en ce moment à son huissier, que mon affaire peut être appelée d'un jour à l'autre. Je ne commande pas aux gens qui fixent les dates ; alors, il faut que je reste pour expliquer à ces messieurs les juges les actes de propriété que je possède et qui sont un peu difficiles à comprendre, quand on n'en a pas l'habitude. Puisque je dérange ces messieurs, ce ne serait pas

poli de partir dans un autre sens. Et puis, je ne veux pas m'en remettre uniquement à mon avocat. Non, ce ne serait pas poli ; et ce ne serait pas raisonnable d'aller me faire condamner par défaut devant la Cour d'appel de Pau, pour le seul plaisir d'une promenade en Amérique.

L'huissier n'avait pas le temps de protester. Jeannette, les joues rougies par le travail et par l'air de la nuit, rentrait dans la cuisine, portant une charge de sarments qu'elle jetait dans l'âtre.

— Il est l'heure de préparer le dîner, père, disait-elle avec cette suprême autorité que les filles bien élevées n'ont que pour les choses du ménage.

M. Couturéou se levait, s'inclinait.

— Bonsoir, Virgile et la compagnie. N'oubliez pas que je suis toujours à votre disposition.

Et l'on entendit bientôt la motocyclette de l'homme d'affaires qui s'éloignait bruyamment sur la route, tandis que Virgile se carrait en silence devant sa table pour attendre la soupe, en tâtant de temps en temps le papier timbré qu'il avait mis dans sa veste, du côté du cœur.

Quelques heures après, Jeannette étant allée se coucher, il alla décrocher son fusil, siffla son chien, et il sortit dans la nuit, bonne nuit à gibier, bien plus limpide que tout à l'heure, quoiqu'on ne vît pas la lune.

En passant, il considéra avec un mince sourire la maison de son ennemi, qui était à cinquante mètres de chez lui, aussi trapue et solide sous ses tuiles plates que sa propre maison. Pas de danger que l'homme qui habitait là allât le dénonçer comme pratiquant le braconnage, ainsi que l'envie pourrait en venir, par manière de vengeance, à cet esprit mesquin ! En effet, le fils de Pascal, Julien Lacourtiade, un fervent de la chasse nocturne, pouvait prêter le flanc aux mêmes poursuites.

Un drôle de garçon, ce Julien, un propre à rien, d'ailleurs. N'avait-il pas eu la curieuse idée, lui, le fils unique d'une propriété paysanne, de gagner des bourses et de poursuivre ses études après l'école communale. Ce dégénéré de Pascal avait accepté ça ; il était tout fier, ma parole, le pauvre idiot, de voir son fils instruit !

Et par qui aurait-il fait travailler sa propriété, plus tard, si le garçon avait réussi à être fonctionnaire ? Par un étranger, sans doute. Heureusement que Julien avait fini par échouer à ses concours, et que, sans situation, il avait dû revenir travailler la terre. Mais Virgile Larribaud sentait bien que le cœur ne pouvait pas y être. Quand on a tenu un porte-plume pendant si longtemps, on ne tient plus proprement le manche de la charrue.

Quoiqu'il fût l'adversaire de Pascal, Virgile ne pouvait pas se réjouir de ce que Julien eût commis sans sa jeunesse de pareilles erreurs, si contraires au bon ordre des choses. Un homme instruit n'avait pas sa place parmi les « brassiers » et les bouviers d'un village ; et aucune anomalie particulière ne lui semblait profitable pour l'ensemble des gens.

Il pensait ainsi en s'enfonçant dans les « bouzigues » vers un terrier de renard qu'il avait repéré dans la journée, après quelques dégâts commis par cette bête malfaisante dans son poulailler, cette nuit ne devant pas être consacrée aux lièvres.

« Pauvres lièvres ! » se disait-il souvent, car il se reprochait parfois d'aller assassiner de petites bêtes sauvages, qui avaient bien le droit à cette heure-ci de se croire en sécurité, et de contrevenir ainsi en même temps aux lois des bêtes et des hommes. Il savait que c'était un péché. Il était bon chrétien ; mais le curé, tout-puissant sur les autres affaires de son âme, n'avait pas pu le faire renoncer au braconnage plus qu'à son procès avec Pascal, ce bon procès mûri pendant vingt ans de préparatifs et de méditations.

Ces deux plaisirs coupables étaient l'un pour le corps et l'autre pour le cerveau. Son procès lui donnait toutes les griseries d'un joueur d'une essence supérieure. Des magistrats en robes magnifiques, des personnages respectables, se dérangeraient pour lui expliquer pourquoi il avait gagné ou non une partie, qui pouvait durer très longtemps, avec des rebondissements et des émotions imprévus.

« Ça coûte un peu cher, pensait-il, mais ça en vaut la peine, surtout lorsqu'on a un avocat qui parle bien. »

Et le braconnage justifiait ces promenades nocturnes parmi la rosée et les aromes de la terre, qui vous parfument la chair et vous enrichissent le sang. On n'aime pas assez son village, quand on ne l'a pas connu dans tous ses recoins et

dans toutes ses ombres. Ce n'est vraiment pas la peine de traverser l'Atlantique et d'aller à la Nouvelle-Orléans, si l'on n'a pas été capable d'observer les métamorphoses d'une « bouzigue » ou d'un chemin creux.

En marchant de nuit dans un guéret, comme il le faisait en ce moment, il lui montait à l'esprit mille observations qui tenaient de la terre et du ciel.

« La lune est trop tendre, constatait-il. Les juges seront nerveux ces jours-ci ; il ne faut ni semer du blé ni couper des taillis ; les repousses ne se produiraient pas et les graines pourriraient sans germer. »

Il était arrivé dans une lande aux thuies très vieilles et très hautes, parsemée d'arbres tordus. Il marchait avec précautions, ne pensant plus qu'à son renard dont le gîte était tout proche.

Au fur et à mesure qu'il s'enfonçait dans la lande, il grognait de ce que l'obscurité devînt plus grande qu'il n'avait prévu, qu'il n'aurait fallu. Quoiqu'il eût conservé une vue excellente, il devait se fier à sa parfaite connaissance des lieux plutôt qu'à ce qu'il voyait. Et il lui fallait retenir son chien, qui commençait à s'énerver ; il l'attachait à sa laisse afin de ne pas risquer tout à l'heure de le confondre avec son gibier et de le tuer, comme il advient aux imprudents.

« Il vaudrait peut-être mieux revenir demain », se disait-il avec philosophie.

A ce moment-là, il crut voir une ombre rapide, une forme blondâtre passer derrière un buisson ; il tira au jugé.

Son coup de feu était encore répercuté par l'écho, lorsque s'éleva un cri humain qui lui remua le cœur. Il se précipita vers le buisson, l'écarta, découvrit un autre chasseur, affalé, gémissant, tenant son bras gauche dont la manche était baignée de sang.

— Que faisais-tu là, Julien ? s'exclama le bonhomme, inquiet.

Sans attendre la réponse, le jeune homme s'étant évanoui, il se hâtait de défaire la courroie de son arme et de s'en servir pour serrer le bras et arrêter l'hémorragie. Le blessé ne semblait avoir été touché qu'à cet endroit, ce qui était heureux, les cartouches employées par Virgile pour la chasse au renard contenant chacune trois balles assez épaisses.

« Que vais-je en faire ? » se demandait Virgile, perplexe.

Il voyait bien que sa victime n'était pas morte ; et son optimisme lui interdisait de penser qu'elle pouvait mourir.

« Ce n'est peut-être qu'une toute petite blessure, se disait-il. Ça saigne, c'est entendu ; mais, une fois le sang arrêté, c'est à moitié guéri. Et l'on ne peut pas se fier à l'évanouissement des gens de cette sorte. Leur instruction, ça les rend délicats comme des femmes. Comment est-ce que ça se mêle de braconnage ? »

Il en voulait terriblement au garçon d'avoir reçu une de ses balles et de le mettre dans une histoire pareille.

La perspective d'entrer chez son ennemi et de tout lui expliquer lui était abominable. Pascal Lacourtiade ne se servirait pas seulement de la circonstance pour lui faire abandonner son procès, ce qui serait déjà bien mal ; il exagérerait, suivant son habitude ; et il lui demanderait des dommages-intérêts. N'irait-il pas jusqu'à porter plainte devant le procureur en l'accusant, lui Virgile, d'avoir essayé de tuer Julien ?

Aussi, le garçon reprenant connaissance, il fut content de lui entendre exprimer ce qui correspondait si bien à sa pensée :

— Je suis trop faible pour marcher. Vous seriez bien gentil de me soutenir, monsieur Larribaud. Mais ne me conduisez pas chez mon père. Il en profiterait.

Virgile songea, à part lui, avec satisfaction :

« Il lui reste quand même un peu d'intelligence. Je ne l'aurais pas cru. »

Il sentait bien, en effet, qu'il s'arrangerait mieux avec ce jeune homme qu'avec son père ; il fallait retarder le plus possible l'instant où celui-ci apprendrait tout.

— Je vais te conduire chez moi, dit Virgile d'un ton bourru, après une minute de réflexion. Autrefois, je m'étais blessé, moi aussi, d'un coup de hache à la jambe, en abattant un arbre. J'avais honte de ma maladresse ; et je me suis très bien soigné tout seul. Pour toi, ce sera la même chose. Si tu n'as pas le sang gâté, inutile d'appeler le médecin. Quand je t'aurai fait un pansement, tu seras guéri ; et tu seras bien content que personne ne sache que tu as attrapé bêtement un coup de fusil.

N'obtenant point de réponse, il considéra sagement qu'il était approuvé, et se tut. Il avait chargé les deux armes sur

son épaule en même temps que le bras du blessé. Il avait soulevé celui-ci et le soutenait en marchant très doucement le long du sentier. Il prenait beaucoup de précautions ; mais la moindre secousse faisait horriblement souffrir le jeune homme, qui, par dignité, faisait des efforts surhumains pour ne pas se plaindre.

« Je suis puni, se disait Julien, de chercher de pareilles distractions ! Ce n'est sûrement pas cet accident qui va nous réconcilier avec Virgile ! »

Par des chemins de traverse, ils finirent par arriver au quartier constitué par les maisons Larribaud et Lacourtiade et par quelques autres maisons vidées de leurs habitants, qui travaillaient ou chômaient dans les villes.

Ils entrèrent sans bruit, ni l'un ni l'autre n'ayant envie de parler, et sans faire grincer la serrure, la porte étant restée fermée simplement au loquet comme tous les soirs de braconnage. La cuisine possédait une alcôve, qui avait servi autrefois, lorsque la famille Larribaud était plus nombreuse, et qui contenait toujours un lit solide, garni de deux paillasses bien fraîches et d'une couette, avec des draps et des couvertures que Jeannette tenait à honneur de changer à chaque saison nouvelle, comme s'ils eussent servi.

— A présent, on va te soigner, disait Virgile.

Il soulevait sa victime dans des bras qu'on n'eût point cru si vigoureux ; il la déposait sur le lit ouvert ; puis il se mettait à défaire la courroie et à dénuder la blessure pour la laver à grande eau froide, — comme il avait procédé pour lui-même, lors de son coup de hache, — à l'aide d'une éponge et d'une bassine qu'il avait près de lui.

Le sang ne recommençait pas à couler comme on aurait pu le craindre. Mais, malgré toute sa bonne volonté, Julien Lacourtiade était incapable de résister à sa douleur. Il finissait par pousser un grand cri et par s'évanouir de nouveau.

Tout cela n'aurait rien été si, attirée par le cri, la Jeannette n'était apparue venant de sa chambre, vêtue rapidement d'un jupon, et ses grands yeux exorbités.

— Qu'est-ce qui se passe, père ? Qu'est-ce qui arrive ? demandait-elle, haletante.

Virgile ne se démontait pas.

— Rien, répondait-il ; un petit accident de chasse. Aide-moi, plutôt que de poser des questions.

Jeannette Larribaud n'était pas de celles qui extériorisent la moindre émotion en vaines clameurs ; ses nerfs étaient sains et tranquilles. Elle vint ; et elle considéra un instant la blessure avant de décider :

— Ce n'est pas nous, père, qui pourrons soigner ça. Il faut appeler le médecin.

Virgile, si sobre de gestes qu'il fût, ne maîtrisa point un sursaut de mécontentement.

— Le médecin ! s'écria-t-il. Voilà comment sont les femmes ! Dès qu'elles arrivent, tout se complique. Est-ce que tu ne vois pas, ma pauvre malheureuse, que ce n'est qu'une petite blessure de rien du tout ? Une fois bien lavée, j'y mets un peu d'eau-de-vie pour la dessécher ; j'en fais boire au jeune homme ; et il peut partir chez lui. Je lui recommande de se soigner sans en parler à personne. Et, s'il n'est pas assez délicat pour se taire, moi je ne me souviens plus de rien, ni toi non plus.

En parlant ainsi, il considérait sa fille. Il était sûr de lui ; mais une femme, ça peut bavarder ; et malheureusement on tient compte parfois de son témoignage ! Au surplus, la Jeannette n'avait pas fini de vouloir le médecin, car elle était presque aussi tenace que lui.

— Je partage bien vos ennuis, père, reprenait-elle ; mais ils seraient beaucoup plus grands si la blessure de Julien s'aggravait. Je vais aller chercher le docteur Vergez. C'est un homme discret et qui comprend les choses. Sa maison n'est pas loin. Il peut être ici très vite, et en ressortir avant le jour, sans que personne l'ait vu.

Virgile ne tenta point de la retenir. Elle avait parlé avec une autorité où il distinguait quelques parcelles de raison ; et il n'était pas homme sans conscience. Elle avait noué son fichu sur sa tête ; elle était partie en courant.

Elle avait de bonnes jambes ; et le docteur Vergez n'hésitait jamais à se lever en pleine nuit. Moins d'une heure après, ils revenaient tous les deux ; Julien avait repris connaissance ; et Virgile était assis à son chevet, taciturne, se contenant pour ne pas s'endormir.

— Je ne vois rien de très grave, déclara le praticien,

son examen accompli. La blessure a été faite en séton et paraît saine. Aucun nerf, aucun os essentiel n'a été lésé.

— Est-ce qu'il pourra revenir chez lui sans que son père s'aperçoive de rien ? questionna Virgile avec vivacité.

Le docteur Vergez connaissait le procès Larribaud-Lacourtiade ; il avait immédiatement saisi la complication qu'allait y apporter cet accident ; et il était tout prêt à compatir avec Virgile pour lequel il avait de la sympathie.

— Je l'autorise à sortir d'ici dans deux ou trois heures s'il n'a pas de fièvre, répondit-il prudemment. Mais, pendant une quinzaine de jours au moins, il faudra qu'il porte son bras en écharpe et qu'il se ménage ensuite assez longtemps.

Le médecin concluait en s'adressant au patient :

— Par exemple, il dépend beaucoup de vous qu'on ne s'aperçoive de rien. Je suppose que vous n'en voulez pas à ce pauvre Virgile. Il ne l'a pas fait exprès ; il aurait pu vous abandonner en plein champ, où vous auriez attrapé une bonne pneumonie par une nuit pareille. Vous savez quelles relations il entretient avec votre père ! Si celui-ci apprend tout, il est à craindre qu'il ne fasse un véritable scandale, qui sera désagréable pour tout le monde, pour vous-même.

Virgile avait détourné la tête. Il ne lui convenait pas de supplier ce gamin.

— C'est bien à craindre, répétait Jeannette.

Julien réfléchissait profondément.

— Je dirai que je me suis démis l'épaule en tombant, cette nuit, finit-il par dire.

Puis le docteur partit ; on laissa le blessé se reposer un instant ; et, avant l'aube, Virgile, qui ne s'était pas couché, vint le réveiller.

— Il est temps que tu rentres chez toi.

Le jeune homme répliqua aussitôt, très doucement :

— Je me trouve bien ici.

— En sortant par la porte des étables, il fait encore assez nuit pour que personne ne te voie, insista Virgile en haussant les épaules. Dans une demi-heure, il sera trop tard.

Mais Julien ne bougeait pas ; et son attitude, d'ordinaire très droite, était si étrange qu'un doute traversa l'esprit du plaideur.

— Aurais-tu une idée derrière la tête pour ne pas bouger ? demanda-t-il vivement.

— Peut-être, murmura Julien sans oser le regarder.

Virgile bondit :

— C'est une menace ! Tu veux que je te promette d'abandonner mon procès ?

Julien ne put s'empêcher de sourire.

— Non, monsieur Larribaud ; mais je voudrais épouser votre fille. Elle a dix-huit ans. Je viens de rentrer du service militaire. Nos propriétés se touchent ; et nous nous aimons.

Virgile était éberlué d'une si faible exigence. Il faillit s'écrier avec soulagement :

« Ce n'était que ça ! »

Mais il se contint, car, à première vue, un pareil mariage ne lui convenait nullement. A son avis, Julien ne pouvait plus participer intimement à la vie rustique. S'il était revenu au village, c'était par force ; la tradition avait été rompue ; et le moral ne devait plus y être.

Par surcroît, il y avait ce procès qui n'aurait plus autant d'importance si, finalement, les propriétés Larribaud et Lacourtiade devaient être réunies.

— Tu n'es pas un mari pour elle, répondit-il donc avec une très ferme douceur.

Julien rougit, murmura au bout d'un instant :

— Et mon père prétend qu'elle n'est pas une femme pour moi.

— Il prétend ça ! s'écria Virgile, furieux.

Mais il se calmait ; il observait :

— Il va faire jour. Va-t-en. Si tu restais, je pourrais croire que tu t'es fait blesser exprès.

— Je ne suis pas assez malin pour ça, monsieur Larribaud, déclarait le jeune homme. Pourtant, puisque l'occasion se présente pour moi de vous parler en face, je ne veux pas la laisser échapper, car toute ma vie en dépend.

— Tu as appris de jolis mots au lycée, constatait le paysan. Ça peut te servir auprès des filles, mais pas auprès de moi.

Julien poussait un soupir, reprenait :

— Je le regrette, monsieur Larribaud. Dans ces conditions, il vaut mieux que je ne bouge pas. Seule la promesse

d'avoir Jeannette pourrait me donner assez de force pour dissimuler à mon père la cause de ma blessure, lorsqu'il me posera des questions.

« Malgré ses études, il lui reste encore un peu de finesse », observait à part lui Virgile, surpris.

Pourtant, il commençait à faire jour. Il renonçait à insister auprès du garçon. Il n'était pas dans son caractère de supplier un homme qui se sent le plus fort. « Tout cela finira mal ! » se disait-il, quoiqu'il gardât parfaitement son équilibre. La suite des événements de cette nuit l'avait ennuyé ; mais pas une seconde il n'avait été dépassé par eux. En cette mauvaise passe, il bénéficiait de sa sobriété, d'une ligne de vie toujours saine, et de l'hérédité de parents semblables à lui.

Comme Jeannette pénétrait dans la cuisine en même temps que les premiers rayons du soleil, il lui apprit tout bas, en peu de mots, ce qui se passait. Elle rougit beaucoup, se retourna vers le lit du blessé, murmura :

— Allez-vous-en, Julien ! Vous pourrez sûrement vous arranger pour qu'on ne vous voie pas sortir d'ici. Et vous ne parlerez pas. Il serait mal de m'obtenir de cette manière.

Un grand silence succéda à ces mots. Elle était partie en courant pour aller pleurer dans un coin de sa basse-cour, tandis que le jeune homme, lui obéissant, commençait à se lever lentement.

Des réflexions naissaient dans l'esprit de Virgile :

« Bien entendu, s'il a de l'instruction, ce n'est peut-être pas sa faute. Il avait pu recevoir de mauvais conseils. Malheureusement, maintenant qu'il l'a, son instruction, on ne peut pas la lui retirer aussi facilement qu'il l'a prise ! »

Il méditait encore, songeait :

« C'est dommage, parce qu'il lui reste de l'intelligence et même du bon cœur ! Je n'aurais pas cru qu'il avait gardé d'aussi bonnes choses. Qui sait si la Jeannette n'aurait pas de l'influence sur lui pour lui rendre quelques principes ? »

Julien Lacourtiade, le bras en écharpe, traversait la cuisine, tête basse. Il demandait :

— Conduisez-moi à la porte de l'étable, monsieur Larribaud. Je ne veux pas être reconnu. Vous auriez le droit de croire que j'ai fait exprès.

Virgile arrivait au fond de ses raisonnements :

« Accepter de donner le droit de passage à Pascal, renoncer à mon procès, c'est impossible ! Mais pourquoi ne pas laisser les enfants poursuivre leurs affaires ensemble, pendant que nous poursuivrions les nôtres ? Si des gens s'imaginent, après ça, que je vais devant la Cour d'appel de Pau pour le plaisir, tant pis ! Ce seront des gens malveillants, qui ne comprendront jamais rien à la justice. »

Le jeune homme se préparait à passer par la petite ouverture qui conduisait à l'étable. Virgile l'arrêta une seconde :

— Si ton père veut me parler de ton mariage avec Jeannette, je serai dans mon jardin tout à l'heure ; et il pourra s'approcher de la haie qui nous sépare.

— Vous me la donnez ? murmura le jeune homme tremblant de joie.

Les yeux de Virgile souriaient malgré lui ; et Julien n'eut pas besoin d'une autre réponse. Il passa dans l'étable, se faufila dehors sans être vu. Le bonheur l'avait déjà à moitié guéri.

Et Virgile, quand il eut bien déjeuné, s'en fut dans son jardin. Déjà, le Pascal, homme gras et fébrile, l'attendait de l'autre côté de la haie.

— Alors, comme ça, Virgile, tu voudrais marier nos enfants ?

Bien que le ton fût déplaisant, Virgile ne s'énerva pas.

— Si tu me le demandes poliment, oui, Pascal.

— Je vois bien ton jeu, Virgile, reprenait l'autre avec grossièreté. Tu as peur, à présent, de perdre en appel, et tu cherches une occasion pour qu'on s'entende à l'amiable. A peine envoyée, tu la regrettes, ta citation d'hier soir.

Quand il s'agissait de son procès, Virgile prenait un air grave.

— Tu n'aimes pas la justice, ô Pascal, pour avoir cette pensée. Ma fille et ton fils pourraient se traîner à genoux ; ils pourraient me menacer de se pendre : je ne te reconnaîtrais pas un droit de passage qui ne t'appartient pas !

— En tout cas, Virgile, si tu perds en appel, tu n'as plus qu'à vendre ta maison.

— Nous pouvons aller en cassation, tu l'oublies ; et tout pourra recommencer, répliqua tranquillement le père de Jeannette, avant de demander à son tour :

— Et si c'était toi qui perdais, Pascal ?

Pascal avait les idées trop lentes pour tenir longtemps tête à Virgile. Il déclara d'une façon méchante :

— Tu veux un gendre instruit, Virgile, avec l'espoir peut-être qu'il te donnera des conseils dans ton procès contre son père. Moi, je n'ai rien contre ta fille ; elle est brave et vaillante ; mais, si tu perds ton procès, il ne te restera rien ; tu n'auras plus qu'à devenir locataire ; et ta fille sera trop pauvre pour mon fils.

Virgile se recueillit un très long moment ; puis il prononça avec amertume :

— Et si je te prouvais que je suis beaucoup plus riche que toi, mauvais cap-bourrut, viendrais-tu me la demander poliment la Jeannette pour le Julien ?

Le ton de Virgile était si extraordinaire que l'autre en restait ébahi.

— Comment pourrais-tu me le prouver ? demanda-t-il.

— C'est le marché de Villeneuve, cet après-midi. Tu y vas d'habitude, Pascal ?

— J'y vais, Virgile.

— Eh bien ! avant ton départ, je te ferai porter par la Jeannette un mot pour M. Blidou, le notaire. Je l'autoriserai à te dire toutes les choses sur ma fortune qu'il n'aurait pas dû raconter jusqu'ici. Ça ne l'ennuiera pas de te renseigner à fond, car il a tout son temps, en ce moment, paraît-il.

Il sourit en considérant du coin de l'œil, à peu de distance d'eux, le petit chemin boueux et sordide dont les droits contestés les conduiraient tous les deux, pendant des années et des années, devant les tribunaux. Puis, il ajouta :

— Dans cette lettre que tu lui porteras, je dirai à M. Blidou que je me ferai représenter par deux jeunes mariés à une affaire que j'ai de l'autre côté de l'eau. Je paierai un beau voyage aux enfants. Ils seront sur le chemin de la Louisiane, pendant que nous irons plaider à Pau. Ne t'inquiète pas, Pascal ! Tu comprendras, ce soir.

BERNARD NABONNE.

QUEL EST L'AUTEUR DES "GRANDS JOURS D'AUVERGNE"?

Les amis des bonnes lettres ont tous entendu parler, avec plus ou moins de précision, de la *Relation des Grands Jours d'Auvergne.*

Ce texte, de 1665, d'un intérêt incontestable, se présente à nous avec toutes les garanties d'authenticité ; on peut le contrôler par un document contemporain : le *Journal du greffier Dongois* (1666). Il ouvre des horizons sur la situation morale de la France à cette époque ; il révèle à quels abus étaient exposés les justiciables, loin du Roi, au fond des provinces.

Pour obvier à ces désordres, le pouvoir central institua les Grands Jours, ou envoi de commissaires extraordinaires, choisis dans le Parlement, afin d'appliquer les grands remèdes aux grands maux. Des Grands Jours se tinrent à Troyes (1535), à Angers (1539), à Moulins (1540), à Poitiers (1541), à Riom (1547), à Lyon (1596), à Poitiers (1634), à Clermont (1665). La session de Clermont fut de beaucoup la plus célèbre ; elle comprenait : un président Novion, un maître des requêtes Caumartin, un avocat général Talon, et seize conseillers ; elle dura du 26 septembre 1665 au 4 février 1666, examina plus de douze mille plaintes et prononça quantité de condamnations. Les exécutions produisirent deux résultats : d'abord, la fuite à peu près unanime de la noblesse d'Auvergne ; ensuite, une amélioration temporaire : «la terreur et la sévérité, qu'on

a exercées contre quelques-uns, arrêteront, au moins pour quelque temps, les violences et les injustices manifestes (1). »

RAISONS DE DOUTER

Quel est l'*auteur* de la *Relation des Grands Jours d'Auvergne* ?

On l'a attribuée à Fléchier, en 1763, sur le vu d'extraits, et, après 1844, quand le texte intégral fut publié.

Il faut pourtant avouer que pas un mot, dans le texte, n'indique personnellement Fléchier, qu'on ignore à quelle date il devint « prédicateur du Roi », et même s'il se trouva à Clermont en 1665 ; on sait seulement qu'il composa cent dix-sept vers latins sur les Grands Jours : *In conventus juridicos Arvernis habitos Carmen*, et qu'il fut, à une époque indéterminée, précepteur du fils du maître des requêtes Caumartin ; il mourut en 1710 ; tout ce qu'on a publié sur les Grands Jours d'Auvergne dérive de copies non autographes, c'est-à-dire qui ne sont pas de la main de Fléchier.

Cependant, il est certain que l'auteur, quel qu'il soit, a voulu donner à entendre qu'*un ecclésiastique* tenait la plume : « On lui marquait que j'étais prédicateur, de mon métier (2). » « L'engagement que j'avais de prêcher à Riom, le jour de la Toussaint, dans l'église des religieuses de Notre-Dame, par la sollicitation de M. le lieutenant général..., m'obligea d'aller passer la fête à Riom avec M. le lieutenant... ; je prêchai donc (3). » — « J'avais été prié d'y prêcher (à l'oratoire de Clermont), ...il fallut haranguer devant les premiers orateurs du Parlement (4)... »

La *nature des propos*, prêtés à l'ecclésiastique, rend cette attribution très suspecte : « Nous admirâmes et l'effronterie des chanoines de ce temps-là et celle de la Cour de Rome (5). » — « Je me souviens d'avoir lu, dans le *Talmud* ou l'*Al-Coran*, qui sont également deux bons livres (6)... » — « Je ne suis point de ceux qui sont ennemis jurés de la comédie..., (je n'ai pas) la même ardeur que les Pères de l'Église (7)... » L'auteur fait dire par un moliniste qu'il vaut mieux rester huguenot

(1) Édition 1862, in-12, p. 310. — (2) P. 52. — (3) P. 103-104. — (4) P. 220. — (5) P. 121. — (6) P. 261. — (7) p. 134.

que de se convertir au catholicisme pour devenir janséniste (1); il plaisante sur les indulgences, à propos d'un service pour les trépassés chez les jésuites de Clermont : « Pour m'informer de la qualité de cette fête, lorsque le chant fut achevé, je tirai à part une bonne dame que j'avais déjà vue, et, au hasard de troubler un peu sa dévotion, je lui demandai quel était le sujet de l'établissement de cette fête. Elle me répondit que c'était une indulgence, que les bons Pères avaient obtenue du Pape, avec qui ils sont fort bien, pour faire sortir les âmes du Purgatoire ; qu'on n'avait qu'à visiter l'église, qu'à peine y était-on entré que les morts sortaient du lieu de leur prison ; qu'outre les bulles des Papes, il y avait des visions qui rendaient la chose authentique ; qu'une de ses voisines qui est fort âgée, et qui dit tous les jours l'office des morts, les sept psaumes et cinq fois le *Libera*, avait mérité de voir les âmes, qui étaient délivrées de leurs peines par les prières de tant de bonnes dames, passer en file comme des nuages lumineux vers le sommet du Puy-de-Dôme et laisser une trace de lumière qui est la marque de leur gloire. Je la remerciai de son avis (2). » Il se fait raconter les querelles religieuses et s'en « divertit fort » (3).

Du point de vue doctrinal, tout cela est plus qu'étrange de la part d'un ecclésiastique. — Mais il y a autre chose : ce sont quantité d'historiettes à la Tallemant des Réaux, avec l'emploi de certains termes qu'il est impossible de transcrire ici, parce qu'ils restent exclus de la bonne société (4) ; partout règne le scepticisme et une tendance à l'érotisme ; pour ridiculiser le rosaire, il raconte le cas d'une courtisane qui fut sauvée par Notre Seigneur travesti en galant : « Après le repas, cette pauvre abusée voulut parler de sa passion ; mais Notre Seigneur lui représenta la sienne, et, changeant de figure, parut avec sa croix (5)... » On pourrait citer une vingtaine de passages de ce genre. Moralement, c'est inacceptable de la part d'un ecclésiastique, surtout d'un prêtre vraiment pieux et distingué. Et ce n'est pas là une impression personnelle, elle a été partagée par d'autres lecteurs. Taine lui-même a été révolté à la vue de certaines pages : « Il (Fléchier) écrivit ce récit... parfois un peu leste... Il orne de

(1) P. 90. — (2) P. 86-87.
(3) P. 90. — (4) P. 118-119. — (5) P. 203.

gentillesses mythologiques... d'abominables aventures qu'on n'écouterait guère aujourd'hui que dans le greffe d'un procureur du roi et dans le laboratoire d'un médecin ; il est très léger en matière religieuse... Je laisse le reste dans le livre ; qui voudra, lira (1). » De même Weiss : « Je ne trouve point... que ce livre soit si innocent... Est-il possible à un ecclésiastique, qui avait déjà plus qu'atteint l'âge des pensées sérieuses (trente-trois ans), de raconter légèrement telle histoire, de la raconter honnêtement ?... il ne soupçonne même pas qu'il puisse y avoir quelque chose qui attriste... On sait s'il y avait dans Fléchier une âme charitable et tendre : au milieu de tant de forfaits, il ne laisse pas échapper un seul mouvement de pitié... C'est une raison de plus pour étudier de près le livre de Fléchier (2). » Mgr Grente demeure également alerté, en présence des propos prêtés à Fléchier : « Quel est le jeune abbé qui oserait, de nos jours, exercer son esprit sur de pareils sujets ?... Le sacerdoce peut-il donc rester au vestiaire du cabinet de travail (3) ?... » Tous se demandent comment l'auteur peut être un ecclésiastique ; aucun n'a recherché pourquoi le texte avait été attribué à Fléchier : on donnera plus loin l'historique de ce faux départ.

Il y a lieu d'attirer l'attention sur un *procédé de rédaction* de l'auteur : quand il raconte quelque anecdote gauloise, il a toujours soin de la mettre au compte de quelqu'un d'indéterminé, qu'il fait parler : sur les amours de Fayet (4) : « Je m'en ouvris à une personne de qualité..., il me répondit... » ; — sur les évêques de Clermont : « Nous rencontrâmes un chanoine, il me parla de la sorte (5)... » ; — sur le noueur d'aiguillettes, il rapporte l'information du huis clos, d'après le greffier (6) ; — sur la femme d'Espinchal (7) : « Elle lui tint ce discours... » On a vu qu'il avait procédé de même pour l'indulgence de l'église des Jésuites (8) et pour le miracle du rosaire (9) ; il n'y a pas de raison pour que l'allusion au prédicateur ne soit pas une fiction de même nature.

(1) *Essais de critique et d'histoire.*
(2) *Essais sur l'histoire de la littérature française.*
(3) *Grands Cœurs*, 1936.
(4) P. 8-37. — (5) P. 114-121. — (6) P. 68-71. — (7) P. 262-263. — (8) P. 86-90. — (9) P. 197-205.

L'AUTEUR SEMBLE ÊTRE UN PARLEMENTAIRE

L'analyse du texte révèle que l'auteur est *un parlementaire*. Il écrit ceci, sur lui-même, après une soirée mondaine : « Quelque divertissement qu'on eût pris le soir, il fallait venir au Palais le matin ; et, quoiqu'on eût été gai jusqu'à deux heures après minuit, il fallait reprendre son sérieux, cinq heures après, et faire le juge, après avoir fait le galant » (1) ; il remarque, en vertu de son expérience professionnelle : « Ce jugement n'aurait point passé à La Tournelle, et l'on trouvait étrange qu'il eût passé à la Chambre des Grands Jours (2) » ; — avec scepticisme, il considère les jugements comme coups de dés : « Le sort des jugements l'emporta (3). » « Ainsi il passa à fleur de corde, et fut sauvé par je ne sais quel hasard qui domine dans les jugements (4)... » ; — il se divertit au spectacle de la tragi-comédie du crime et de l'amour, ce qui lui inspire ce croquis de ses collègues : « Ils font dresser des échafauds pour les exécutions, ils font dresser des théâtres pour leurs divertissements ; ils font le matin des tragédies dans le Palais, et viennent entendre l'après-midi des farces dans le Jeu de Paume ; ils font pleurer bien des familles, et veulent après qu'on les fasse rire ; et, comme si la judicature était attachée à leur robe, ils dépouillent toute leur sévérité en la dépouillant, et ne se font plus craindre lorsqu'ils sont habillés de court. Ils voient pourtant, dans la représentation du théâtre, une partie de ce qu'ils voient en instruisant les procès (5)... »

Ce qui l'amuse particulièrement, c'est l'humiliation de la noblesse devant la robe du parlementaire ; on y sent poindre toute la morgue du robin : « La terreur était générale : toute la noblesse était en fuite (6). » « Dans l'empressement où était la Cour, elle examinait les crimes et n'avait presque pas le loisir de songer à la qualité des personnes ; ce qui fit que ce dernier (M. de La Tour) fut d'abord condamné à être pendu. Mais, lorsqu'on eut appris qu'il était de la première qualité, on lui rendit l'honneur qu'il méritait, et on le condamna à avoir noblement la tête coupée (7). » « M. de La Mothe-Tintry fut jugé le lendemain..., il fut condamné à trois ans de galères.

(1) P. 139. — (2) P. 132. — (3) P. 188. — (4) P. 225. — (5) P. 133. — (6) P. 53. — (7) P. 286.

Je ne sais si la mort ne lui aurait pas été plus douce que cette vie de forçat, qu'il doit mener, et s'il n'aurait pas mieux aimé mourir à Clermont que d'aller ramer à Toulon ou à Marseille ; tant il est fâcheux à un homme noble d'être exposé aux injures et aux traitements qu'on fait aux plus malheureux d'entre les hommes, et d'être enchaîné comme un esclave ! (1) » ; — sur les dépositions à huis clos et les délibérations, il fournit des détails, précis et circonstanciés, qui auraient échappé à un témoin voyant les choses de l'extérieur (2) ; — enfin, il emploie fréquemment des termes techniques de jurisprudence qu'un profane ne saurait inventer.

Sur toutes choses, ce parlementaire promène un regard d'ironie désabusée, et il s'épanche en propos libertins ; il prête à une dame *l'Art d'aimer* ; il doute de tout, excepté de lui-même ; il met son amour-propre à montrer qu'il savait écouter avec un air papelard tout ce qu'on lui avait raconté et qu'il n'en croyait que ce qu'il voulait ; il n'est pas loin de penser avec l'Écriture : « *Omnis homo mendax* », et avec La Bruyère : « L'homme naît menteur. » Il refuse d'être dupe, et ne serait pas du tout fâché que nous le soyons nous-mêmes ; on pourra relire, à ce point de vue, quelques passages caractéristiques : le cloître des Jacobins (3), le couvent des Cordeliers (4), le curé républicain (5), le notaire assiégé (6), les réformes de Mme Talon (7), le forçat qui tente d'échapper au bagne par le mariage (8), la condamnée qui préfère la mort à la main du bourreau (9). Dans la bonne opinion où il est de l'intérêt littéraire de sa *Relation*, il se le fait confirmer adroitement par un interlocuteur qui l'aborde, en s'excusant d'interrompre « *des pensées que vous pourrez peut-être un jour rendre publiques* (10) ».

LEQUEL ?

Quel est ce parlementaire, auteur de la *Relation* ? Une circonstance le décèle : il regarde comme d'une importance primordiale la question de la *présidence alternative* des Grands Jours ; l'intention de Colbert était qu'elle fût dévolue au

(1) P. 227. — (2) P. 69, 192 225, 240, 247, 287, etc. — (3) P. 197-205. — (4) P. 104-105. — (5) P. 207. — (6) P. 212-213. — (7) p. 93-103. — (8) P. 228-230. — (9) P. 231-233. — (10) P. 308.

maître des requêtes, l'opposition de Novion la fit échouer : « Nous assistâmes le matin à la messe du Saint-Esprit... Le président y alla tout seul (à l'offrande), M. de Caumartin suivit après, et les conseillers y furent deux à deux. Quoique la chose se fût passée ainsi de concert, il y en eut quelques-uns qui trouvèrent qu'on avait trop accordé au maître des requêtes, de lui avoir donné ce rang d'égalité avec le président, soit parce qu'il y a toujours opposition entre le Conseil et le Parlement, soit parce qu'ils craignaient que cette préférence ne lui donnât quelque avantage dans la contestation qu'ils avaient entre eux touchant la présidence, si M. de Novion venait à être absent ou récusé (1). » « ...Des gens qui jugent fort sagement des choses ont trouvé que M. le président et M. Talon auraient pu consulter les principaux de ces messieurs, et principalement M. de Caumartin qui tenait parmi eux un rang assez considérable (2)... » Caumartin accorda des lettres de rémission à M. de La Mothe, contrairement à l'avis de Novion et de Talon (3). L'auteur retrace longuement les vicissitudes de cette contestation de présidence : « M. de Caumartin... concerta avec les messieurs de sa compagnie un placet... Sa Majesté lui répondit qu'elle avait donné ses ordres là-dessus, qu'il n'avait qu'à partir et qu'il les recevrait après l'ouverture de la Chambre... » La semaine d'après, M. Talon reçut l'arrêt et la lettre de cachet dans les formes de la demande qu'on avait fait... Il la communiqua à M. le président, qui le pria d'attendre encore sept ou huit jours... M. le président lui proposait ensuite de se désister de ses sollicitations... Enfin, la lettre de M. Colbert arriva... « M. le président a proposé là-dessus un expédient... qui est que le Roi, qui doit aller un de ces jours au Parlement, présente à vérifier la prorogation des Grands Jours et insère la décision de présidence (4)... » Le 14 décembre, la Commission fut présentée : « Ces messieurs lui témoignèrent qu'ils étaient résolus d'arrêter dans la Chambre qu'on supplierait Sa Majesté d'adresser au Parlement cet arrêt pour l'enregistrement (5). » « Le Roi, ayant cessé de les tourmenter sur la présidence, avait témoigné qu'il voulait terminer le différend entre le Parlement et le Conseil, et régler le droit de présider entre les conseillers et les

(1) P. 42-43. — (2) P. 56. — (3) P. 57-58. — (4) P. 154-164. — (5) P. 194-197.

maîtres des requêtes par un arrêt décisif et général (1). »

Seul *Louis-François Lefèvre de Caumartin* (1624-1687), maître des requêtes, était intéressé à ce point à la question de la vice-présidence ; l'auteur trace des portraits, peu flattés, de Novion et de ses collègues : sa plume s'émousse, lorsqu'il aborde Caumartin : « Il est vrai, les grands hommes ont quelque faible ; on n'en a point pourtant remarqué en M. de Caumartin, qui avait la Commission des sceaux... La politique du président, à ne lui donner aucune part du secret des affaires, lui donnait occasion de servir avec plus de hardiesse ceux qu'il pouvait assister honnêtement. Enfin, il se ménagea si bien et avec tant de modération, dans ce différend de la présidence, qu'il fit toujours connaître que c'était un différend de charge, qui ne devait point passer jusqu'aux personnes, et s'acquit l'estime de toute l'Auvergne (2). »

On ne peut que conclure, comme très souvent : l'auteur, c'est l'intéressé, *is fecit cui prodest.* Ce Caumartin d'ailleurs n'était pas le premier venu : ancien ami intime et conseiller du cardinal de Retz, il était en rapports avec Marigny, autre ami de Retz ; on le retrouve, deux ans après (1667), intendant de Champagne ; il avait épousé en secondes noces, l'année précédente, Mlle de Verthamont, de qui il eut neuf enfants ; son fils aîné, M. de Boissy, M. de Saint Ange, ou Louis-Urbain Lefèvre de Caumartin, avait alors douze ans ; il fut l'élève de Fléchier. Il sourit à la pensée des prières que les Visitandines de Clermont offrent pour sa mère Madeleine de Choisy et pour son fils (3). On exagérerait en prétendant qu'il dissimule sa qualité de magistrat parisien ; il écrit, à propos d'une abbesse de Bénédictines : « Je me souviens qu'elle nous fit juges d'un procès qu'on plaida devant elle (4) », et au sujet de la rencontre, à Vichy, de Mme de Brion : « C'est une dame de Paris, fille de M. de La Barde, autrefois ambassadeur en Suisse ; l'honneur que j'avais d'être déjà connu d'elle (5)... » : précisément le grand-père de Caumartin avait été aussi ambassadeur en Suisse. Sainte-Beuve passa bien près de la vérité, lorsqu'il remarqua : « Rien n'échappe à M. de Caumartin des ridicules et de la morgue de ses dignes collègues (6). »

(1) P. 256. — (2) P. 316. — (3) P. 285. — (4) P. 53. — (5) P. 49. — (6) Introd., p. XIX.

D'OU VIENT L'ATTRIBUTION A FLÉCHIER

Pourquoi et comment la *Relation des Grands Jours d'Auvergne* fut-elle attribuée à Fléchier ? L'histoire de ce faux départ, dans l'identification de l'auteur, est suggestive.

En 1761, le conseiller Léon Ménard, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui, en 1737, avait publié une *Histoire des évêques de Nîmes* et, en 1750, avait soutenu l'authenticité du *Testament politique de Richelieu* contre « le sentiment de M. de Voltaire », entreprit une édition des *Œuvres complètes de Fléchier*. Le tome premier ne parut qu'en 1763 ; Ménard y fait allusion à « des difficultés survenues, par rapport à quelques morceaux qui devaient entrer dans le premier tome » ; il s'agissait des *Grands Jours*, qui furent insérés en partie dans le tome II ; mais la publication fut suspendue et les exemplaires durent être supprimés. Un désaccord violent avait surgi avec les héritiers de Fléchier, à propos de ce texte, provenant d'une copie. Ménard avait manqué de critique; et cependant il aurait dû être rendu plus circonspect : il signalait lui-même, en 1737, un apocryphe de Fléchier, *Recueil des antiquités du Languedoc*, de Rulman, attribué par Le Long d'après Nicéron : « Il est constant que M. Fléchier n'est point l'auteur de ce Recueil, qui est aujourd'hui au pouvoir de son neveu l'archidiacre (1). »

En 1774, Ch. Lebeau fit l'éloge de Ménard à l'Académie et s'exprima ainsi, au sujet de l'édition interrompue : « Il serait à souhaiter que quelqu'un vînt à bout des obstacles qui en ont interrompu la publication (2). »

Le 19 janvier 1778, quand d'Alembert lut l'éloge de Fléchier, il ne fit nulle mention des *Grands Jours* ; mais quand il le publia, il signala, en note : une relation « qui n'est imprimée qu'à moitié ».

En 1782, l'abbé Ducreux mit au jour une édition des *Œuvres complètes* de Fléchier. Il déclara, à propos des *Grands Jours* : « Faute d'avoir pu se procurer les manuscrits originaux, dont les éditeurs (Léon Ménard et le marquis d'Aubaïs) se flattaient de faire usage, et de s'être concertés avec la

(1) *Histoire des évêques de Nîmes*, II, 180.
(2) *Histoire de l'Académie des Inscriptions*, XXXVI, p. 256.

famille de M. Fléchier pour les obtenir, l'entreprise échoua (en 1763). » Maintenant, il se flattait d'être en possession du bon texte : « M. Fléchier, officier de dragons, le seul qui reste d'un nom si cher aux lettres et à la religion, s'est fait un devoir de concourir au succès de cette entreprise, en nous remettant tous les manuscrits de M. son grand-oncle, qui sont tous passés dans ses mains, avec les autres papiers de la famille ; il a aussi fourni plusieurs anecdotes, curieuses et peu connues, sur la personne et les écrits de ce prélat (3). » Ce qui ne l'empêcha pas d'accepter l'attribution des *Grands Jours* à Fléchier, sur la foi de Ménard, et en dépit du conflit survenu, *uniquement parce qu'une copie se trouvait chez les héritiers*, « ouvrage qui n'a jamais paru, sans doute parce que l'auteur, parvenu à la plus grande célébrité, ne le croyait plus digne de lui, et que nous n'aurions pas tiré de l'oubli, auquel il semble l'avoir condamné, si quelques écrivains de nos jours, qui ne l'avaient certainement pas vu, n'en avaient parlé comme d'une pièce aussi curieuse qu'agréable », « il composa la *Relation des Grands Jours*, ouvrage écrit à la hâte, et qui ne ressemble en rien, ni pour la gravité du ton, ni pour l'élégance du style, aux autres productions de sa plume... ; aussi n'a-t-il jamais permis que cette bagatelle devînt publique par l'impression... ; nous l'aurions même supprimée entièrement, si M. Ménard et d'autres n'en avaient pas parlé comme d'une pièce intéressante » (1). Ducreux demeura pantois en présence du texte, et il se borna, pour sortir de l'impasse par un subterfuge, à ne donner qu'un résumé et de courtes citations. Il ne s'en tint pas là. Il inséra d'autres apocryphes, telles ces *Réflexions sur les différents caractères des hommes*, qui sont de l'abbé Goussault ; et il les retoucha, afin de les rendre plus convenables.

D'autres éditeurs suivirent et ne purent ou n'osèrent pareillement que publier des résumés et des extraits : Legrand d'Aussy (1788), La Mésangère (1791), Chateaubriand (1827), Fabre de Narbonne (1828). C'était jeter de l'huile sur le feu, et exacerber dans le public le désir de connaître le texte même des *Grands Jours*.

Enfin, en 1844, le bibliothécaire de Clermont, Gonod,

(1) Ducreux, I, p. XI, XIV, XXIV.

publia le texte, d'après une autre copie, dont on ne connaît la provenance que depuis la vente Tiolier (1830) et qui est entrée à la bibliothèque de Clermont (ms. 513) ; rien ne prouve même qu'elle ait été en possession des héritiers de Fléchier. Ce fut un événement littéraire, et un beau tapage, à Clermont, à Nîmes et à Paris ; les passions politiques et religieuses s'en mêlèrent.

Les uns, noblesse et clergé, crièrent au scandale, humiliés qu'ils étaient d'un écrit qui étalait, sur un ton de persiflage, les vices et les crimes de leurs prédécesseurs. On s'irrita contre le texte, sans songer un seul instant à examiner le bien-fondé de l'attribution à Fléchier ; on possédait cependant des points de comparaison indiscutables, avec une correspondance de plus de 420 lettres et une série d'*Oraisons funèbres*. Un ancien officier de cavalerie, le comte de Résie, s'institua, avec plus de bonne volonté que de compétence, le défenseur du clergé et de la noblesse ; il plaida sans hésitation l'interpolation. Dans un *Examen critique*... (1845), il prétendit prouver que la condamnation du curé de Saint-Babel se référait à une erreur judiciaire de 1726, or Fléchier était mort en 1710 ; il produisit une lettre du 20 novembre 1844, émanant de Forestier, dernier curé de Saint-Babel, et attestant que « l'évêque de Nîmes lui avait fait répondre, par un grand vicaire, qu'ayant fait examiner les véritables *Mémoires* de Fléchier, on n'y avait trouvé aucune mention du curé de Saint-Babel » ; depuis lors, Chéruel a établi que Guillaume Boyer fut condamné en 1665 à être pendu comme assassin. Gonod, de bonne foi, répliqua en sommant ses contradicteurs de produire les fameux *Mémoires ;* il s'engageait même à les publier, à ses frais (1). On fut incapable d'aboutir, pour la bonne raison qu'aucun manuscrit authentique, autographe ou copie provenant de Fléchier lui-même, ne subsistait ; sur ce point, Boucarut, vicaire général et supérieur du grand séminaire de Nîmes, fut très explicite, le 15 novembre 1844 : « ... Je m'empressai d'écrire à la seule personne qui reste de la famille Fléchier, pour savoir si parmi les nombreux papiers de cet évêque, que ses neveux ont toujours conservés précieusement, il ne se trouvait pas le manuscrit des *Mémoires*

(1) *Réponse*..., juin 1845.

qui lui étaient attribués. La réponse a été qu'on n'a rien trouvé, qui eût le moindre rapport avec l'œuvre en question... Au nom du clergé du diocèse de Nîmes, je m'inscris en faux contre l'assertion de M. Gonod, qui attribue à Fléchier un ouvrage où l'impiété est jointe à l'immoralité... ». Résie s'était donc trompé lourdement, et Forestier avait exagéré. Il n'en reste pas moins que Boucarut voyait juste à l'encontre de Gonod, ainsi qu'on l'a constaté plus haut.

Les autres, on veut dire ceux qui, en 1844, se trouvaient de l'autre côté de la barricade, triomphèrent bruyamment ; on était à l'heure de la discussion de la liberté de l'enseignement secondaire ; le ministre Villemain ne se retint pas de dire : « Voilà un livre qui ne pouvait venir plus à propos ! » ; *les Actes des Apôtres* (1), *le Constitutionnel* et *le Journal des Débats* firent écho. Quelle aubaine ! les désordres de l'ancien régime, contés, en termes presque grivois, par un jeune ecclésiastique qui devint ensuite un évêque exemplaire. On fit état de quelques billets de Fléchier à Mlle de La Vigne, d'une courtoisie banale, pour le représenter comme un galantin, qui pouvait bien avoir écrit des choses moins innocentes. Sainte-Beuve, arbitre des lettres, trouva une explication : Voici du Fléchier, première manière : « la mémoire de Fléchier s'en rafraîchit pour longtemps, pour toujours ». Sous un air de bonhomie, il dissimula une satisfaction intense : « Je ne prétends pas analyser les *Grands Jours...* (Sainte-Beuve eût été mieux inspiré en se livrant à une analyse très précise du texte). Je n'ai voulu qu'indiquer l'esprit dans lequel cette lecture doit se faire... Mon but, dans cette introduction, sera d'amener tous les esprits, qui daigneront me suivre, à comprendre que ces *Mémoires* sont tout à fait d'accord, et pour le fond et pour le ton, avec ce qu'on pouvait attendre de la jeunesse de Fléchier ; qu'ils ne la déparent en rien ; qu'ils font honneur à l'esprit de l'auteur, à sa politesse, sans faire aucun tort à ses mœurs, ni à sa prochaine et déjà commençante gravité ; que dans ce léger et innocent ouvrage, il a tout simplement le ton de la société choisie où il vivait ; et qu'on ne saurait, même au point de vue de la morale et de la religion, trouver cela plus étonnant que de voir saint François de Sales ouvrir son

(1) Juillet 1844.

Introduction à la vie dévote en nous parlant de la bouquetière Glycera... Une des idées les plus singulières qu'ont eues les contradicteurs des *Grands Jours*, lors de la première publication, ç'a été de supposer que je ne sais quel philosophe du XVIIIe siècle y aurait intercalé à plaisir des passages ou des historiettes malignes, pour faire tort à la religion ou à la noblesse et pour décrier l'ancien régime... Oh ! que la plaisanterie irréligieuse de Voltaire procède différemment !... »

En couvrant de son autorité incontestée l'attribution à Fléchier, Sainte-Beuve devint le principal responsable, au point qu'on pourrait intituler le cas : une erreur de Sainte-Beuve ; il l'a diffusée dans un compte rendu, une introduction, et des chapitres des *Causeries du Lundi*, des *Portraits contemporains*, et des *Derniers Portraits*. Nécessairement tous l'ont suivi : Mérimée, l'abbé Favre dans *la Jeunesse de Fléchier*, les manuels et les encyclopédies.

Voltaire, qui avait été l'hôte de Dongois et de Caumartin le fils, n'a pas eu connaissance des *Grands Jours* ; autrement il n'eût pas manqué d'utiliser cette mine, précieuse pour lui. La copie pouvait fort bien être restée, après 1687, entre les mains de Mme de Caumartin, et avoir été confiée avant 1710 à Fléchier ou à d'autres.

En tout cas, Fléchier mérite de sortir à son honneur de cette aventure posthume, où le fourvoya le zèle inconsidéré de Ménard et de Sainte-Beuve, cause d'erreur pour plusieurs générations.

MARCEL LANGLOIS.

NIVIDIC

PHARE SANS GARDIEN

Il est des îles bretonnes qui semblent avoir voulu se prolonger en projetant au loin, dans une poussière d'embruns, d'énormes blocs de rochers. Autour d'eux la mer, inlassablement, danse sa ronde désespérée, arrachant ici et là un morceau de pierre, inondant tout. Parfois, coquette et paresseuse, elle vient doucement frôler le granit, l'effleurant à peine, ondulant avec mollesse autour de lui. Ce déploiement de forces et de charmes laisse le roc indifférent : il demeure insensible à l'appel des flots.

A Ouessant, du haut du clocher pointu qui, — comme un doigt tendu vers la lumière, — montre le chemin du ciel, on découvre à perte de vue, au delà des champs à l'herbe rase, au delà des toits bossus, mille rochers aux collerettes d'écume. Sur eux, à l'abri des vents du large, de longues et blanches caravanes d'oiseaux viennent se reposer. Et puis, un jour, mouettes et goélands reprennent leur vol dans un grand bruit d'ailes. Des hommes sont là, défiant le danger, avec des pics et des pioches, pour bâtir une de ces tours dont les feux, le soir, balayeront l'horizon.

Il faut avoir assisté, au moins une fois, au travail de construction d'un phare en mer, pour se faire une idée de l'effort qui a été fourni, de la patience dont on a fait preuve, du courage déployé.

Par temps calme, les ouvriers sautent d'une barque de pêche sur le récif. Entourés de ceintures de sauvetage, ils se couchent, se cramponnent au rocher, et, frénétiquement, le

creusent, profitant des quelques moments de basse mer qui mettent la pierre à découvert. Parfois la vague déferle sur les hommes, les entraînant avec elle. Ils flottent. On va les chercher. Comme si rien ne s'était passé, ils reprennent la tâche interrompue, aussi ardents qu'avant leur bain forcé. On ne travaille qu'une heure ou deux, par beau temps. Des mois entiers s'écoulent sans qu'on puisse aborder. Souvent, lorsque les eaux nous semblent plates, le labeur est rendu impossible par la houle longue qui se propage, provoquant des dénivellations d'un mètre ou deux.

La construction d'un phare en mer dure en moyenne dix ans. Ce chiffre est souvent dépassé, d'ailleurs, et certaines tours n'ont été achevées qu'au bout de vingt ans !

Enfin, une nuit la lanterne s'allume... Il y a de la vie à l'intérieur du phare ; des hommes veillent au salut des navigateurs, héroïques et modestes, prisonniers des ouragans, pour que, là-bas, plongé dans les ténèbres, tel courrier, tel paquebot puisse poursuivre sa route à l'abri des embûches que la mer a semées.

Ils sont trois dans un phare, séparés du reste du monde pour un mois. L'équipe complète, cependant, se compose de quatre hommes. Chacun, à son tour, dispose de dix jours de liberté à terre après les trente jours de veille. On ne rencontre donc jamais plus de trois gardiens à la fois. Leur rendre visite, c'est mesurer toute l'étendue de leur solitude !

***

Le phare de la Jument, — *Ar gazek*, — est ravitaillé régulièrement par une vedette des Ponts et Chaussées qui part d'Ouessant avec une importante cargaison de vivres, d'eau et de charbon. L'*Ouessantaise*, c'est le nom de la frêle embarcation, en a vu de rudes au cours de sa carrière ! Ballottée, secouée, disparaissant sous les vagues énormes, elle a toujours accompli sa mission avec courage. Il lui est arrivé de ne pas pouvoir débarquer ses provisions et de faire demi-tour avec ses conserves, son pain et son vin. Alors, du haut de la galerie supérieure du phare, cramponnés à la balustrade, fouettés par des paquets de mer, les gardiens tristement la regardent s'éloigner... Pendant plus de cinq semaines on a vu les tentatives de l'*Ouessantaise* demeurer vaines !

Que l'on songe à l'angoisse de tous ceux qui, dans l'île, attendaient son retour. Noire et blanche, la silhouette des femmes se découpait sur le rocher de Lampaul. Elles tendaient les bras comme pour arracher au pilote une nouvelle, un mot d'espoir. Rien... Au large, de temps en temps, on apercevait la tour de pierre qui semblait lutter contre la tempête...

Il ne faut pas oublier que, même par temps calme, la vaillante petite vedette ne peut pas accoster au pied du phare.

Ah ! l'étrange aventure que de se faire hisser par les gardiens jusqu'à l'entrée de leur habitation ! Imaginez un sac de grosse toile, bien bourré, sur lequel vous vous asseyez tant bien que mal. Ce siège primitif est attaché à une corde que vous empoignez solidement. Tout à coup, vous vous sentez emporté dans les airs, par saccades : les gardiens viennent de manœuvrer le treuil et vous montez en tournant sur vous-même comme une toupie. C'est par le seul moyen de ce « ballon », comme disent les marins, que sont possibles les rapports entre la vedette et le phare.

A l'intérieur de celui-ci, la muraille est humide, même l'été, et il n'est pas rare que le pain moisisse. Les nuits y sont glaciales et le bruit de la mer contre les récifs assourdissant. Lors des marées d'équinoxe, les vagues s'attaquent à la lanterne, ébranlant tout l'édifice, se ruant sur lui à l'écraser. Les oscillations sont si fortes qu'un des gardiens, un jour, a constaté qu'elles étaient parvenues à déplacer des bacs à eau d'une contenance de trois cents litres. Tout tremble, tout grince, tout gémit à ces heures-là.

Il y a plus grave. Les assises de la tour sont parfois menacées par ces assauts furieux. Ainsi en 1911, le massif de maçonnerie de la Jument fut démoli partiellement.

« Le mécanisme de la lanterne ne fonctionnait plus. Le mercure se déversait, les glaces se brisaient, les pendules s'arrêtaient...

« Plus tard, à l'extérieur, apparurent des fissures. Malgré le dévouement traditionnel des gardiens, il devenait difficile de les décider à conserver leur poste. On résolut d'entourer la base du phare d'un croissant de béton.

« Il fut incroyablement difficile de faire prendre la partie inférieure du nouveau béton, dans l'agitation constante de la mer, dont était le siège le pied de la roche.

« Les batardeaux se ruinaient avant d'être bétonnés, qu'ils fussent en briques, en sacs ou en planches. Le ciment aveuglait les scaphandriers. Si, d'aventure, on avait réussi à placer un élément de coffrage et à le bloquer de son béton, la mer, qu'on avait vu se calmer pour quelques heures après des semaines d'attente, se refaisait trop vite ; le béton frais se délavait et disparaissait, emportant avec lui des espoirs d'un mois de travail, parfois même de toute une campagne, tant et si bien que l'on ne put construire que 7 mètres cubes en deux campagnes : 1919 et 1920 (1). »

Est-il besoin d'insister davantage sur la vie que mènent à bord de leurs phares, navires immobiles, ces pilotes de la nuit qui veillent, au milieu de mille dangers, à la sécurité des coureurs d'océans ?

***

L'installation de la radio fut un premier progrès qui améliora considérablement le sort des gardiens. Des voix, des nouvelles, des chants vinrent à eux, glissant le long des rondes murailles, apportant un peu de cette gaieté, de cette joie, — de cette tristesse aussi,—que lancent les autres hommes à travers le ciel et que captent aujourd'hui tant d'êtres avides de peupler leur solitude.

La science ne devait pas en rester là. Elle fit mieux. C'est ainsi qu'un beau jour, on apprit qu'à un kilomètre de la côte d'Ouessant allait fonctionner *un phare en mer sans gardiens !*

Nividic est situé dans le prolongement de la pointe de Pern. Il est chargé de signaler l'obstacle le plus occidental placé sur la route des navires qui veulent contourner le Finistère. Ses fondations remontent à 1910. Il est entré en fonctions l'an dernier...

Du village de Lampaul, on emprunte une route cahotique dont les cailloux semblent fuir par mille trous. On traverse un désert de pierres tombées en pluie sur une herbe jaune et sale, à peine plus haute qu'un mauvais paillasson. A l'extrême pointe de l'île s'élève une bâtisse d'où s'élancent, vers la mer, deux câbles aériens. On suit un instant des yeux le

(1) *Cf.* Le Haffner, *A l'assaut des Océans*, et la remarquable étude de A. de Rouville ; *Construction des tours en mer* (*Revue maritime*).

trajet de leurs lignes parallèles, puis tout se confond dans la lumière du matin.

De la bicoque, sort une sorte de wagonnet suspendu au câble et qui glisse doucement. A deux, on s'assied sur une planche instable, les pieds ballants, et l'on part. D'abord, on rase presque le sol, puis, insensiblement, on s'élève, pour se trouver bientôt à une hauteur de 30 mètres. Si l'on a le courage de se pencher un peu, on découvre, à ses pieds, une eau transparente à peine agitée, de temps en temps, par quelque remous profond. Le câble, bien entendu, ne s'étend pas d'une seule portée de la cabine de départ à la plate-forme de Nividic. Deux pylônes lui servent de point d'appui. Distants l'un de l'autre d'environ 300 mètres, ils prennent leurs assises sur deux rochers : Concu et Kerzu. La ligne n'est pas droite. Elle tourne autour de chacun des gros piliers de ciment et le passage du téléférique s'en ressent. Le visage des voyageurs frôle le bloc en même temps qu'une secousse fait craindre les pires catastrophes ! Il n'en est rien, heureusement. En effet, de sa cabine, à terre, le mécanicien a ralenti notre nacelle qui peu à peu reprend de la vitesse. Du haut du phare, — l'atterrissage s'effectue à son sommet, — on contemple le chemin parcouru : 600 mètres au-dessus des eaux, 400 mètres au-dessus du sol.

L'intérieur de la tour diffère sensiblement de celui des autres phares en mer, puisque rien n'est aménagé pour recevoir des gardiens : toute la place est consacrée aux machines. On passe d'un étage à l'autre en se glissant par un trou d'où s'échappe une échelle de fer. Et l'on arrive ainsi au cœur même de cette étonnante merveille d'automatisme et de précision commandée de terre, à volonté, et dont l'âme se trouve à une lieue, au phare du Créac'h. Docilement, elle accomplit chaque soir sa mission de veille sans que, sur place, une intervention humaine soit nécessaire !

Il est difficile à la fois de dissimuler son admiration et son trouble devant pareille réussite. Ce gardien souple et ponctuel, fonctionnant seul, quel miracle !

Les câbles sur lesquels nous avons glissé apportent l'énergie et la force aux puissantes machines qui se réveilleront ce soir sous le fouet du courant, un courant alternatif monophasé à 500 volts, fourni par le Créac'h d'Ouessant. C'est de là-bas

que, lorsque la nuit commence à s'emparer du ciel, on donne l'ordre à la lanterne de fouiller la mer de son regard de feu : 200 000 bougies ! La télécommande s'obtient au moyen de courant continu superposé au courant alternatif, au départ de Créac'h.

— Et si, direz-vous, la lumière électrique s'arrête accidentellement ?

Tout a été prévu. Supposons qu'une lampe soit brûlée et par conséquent hors d'usage. Automatiquement, sans qu'il y ait interruption, un feu à gaz de secours se met en service.

Il est alimenté par des bouteilles déposées à l'intérieur du phare.

Le phare de Nividic ne se contente pas de projeter sa lumière à travers les ténèbres, comme une lanterne entre des mains invisibles. Il met en garde aussi les marins contre l'ennemi enveloppant qui étouffe les bruits et masque les récifs : la brume. Sa sirène, actionnée par des groupes électro-compresseurs, ne cesse de hurler que lorsque les brouillards perfides se sont évanouis.

Mais si sa voix venait à se taire ?

Immédiatement un autre appareil sonore entrerait en fonctions : un canon de brume, alimenté à l'acétylène, et automatique, lui aussi...

* * *

Et de nouveau nous nous retrouvons sur la plate-forme extérieure du phare, recevant en pleine figure le vent frais du grand large, chargé de parfums marins. A nos pieds, trente-quatre mètres plus bas, des vagues minuscules ondulent, contournent la base de la tour et meurent, pailletées d'argent. Le téléférique est là, qui se balance au-dessus du vide, suspendu aux câbles d'énergie électrique. Nous nous y hissons, mon compagnon et moi, en lui imprimant d'impressionnantes oscillations !

Puis, comme à l'aller, nous glissons doucement sur cette voie aérienne tracée à même le ciel. La terre se rapproche rapidement. L'île d'Ouessant, vue de notre nacelle, semble un vaste continent tordu par les tempêtes. Voici le phare du Créac'h d'où partent les consignes mystérieuses qui donnent sa vie à Nividic, phare sans gardiens. Voici enfin le

clocher de Lampaul, autre phare mystérieux, d'où s'envolent des consignes de courage, de patience et de paix...

Peu à peu, sans doute, la machine, astiquée, ronronnante, fidèle, remplacera les hommes au cœur simple et rude, symboles de la solidarité qui règne sur les mers.

Pour l'instant, Nividic est le seul phare non gardienné qui fonctionne commandé à distance. On ne peut guère encore songer à équiper toutes les tours comme on a aménagé celle-ci. Les unes sont trop éloignées de la côte, les autres n'y peuvent être rattachées. Sans ces relais indispensables, il est difficile d'imaginer la construction de pylônes porteurs de câbles. Et puis, il y a la question du prix d'installation et de revient. La main-d'œuvre humaine est moins coûteuse, dans ce domaine, que des années de labeur acharné.

Mais il n'est pas impossible qu'un jour, plus ou moins proche, tous ces phares ne dépendent plus que de la volonté d'un lointain gardien. Alors, quand en même temps brilleront dans la nuit ces flambeaux mobiles et rassurants, les marins et les capitaines auront-ils une pensée pour tous ceux qui, jadis, humblement, inscrivirent, eux aussi, leur nom au bas de la magnifique et poignante légende des océans ?...

L. Gabriel-Robinet.

A L'EXPOSITION

LA BIOLOGIE

AU PALAIS DE LA DÉCOUVERTE

Pour qu'il fût une image de l'effort scientifique de l'humanité, le Palais de la Découverte devait faire une large place à la science de la vie.

La biologie est certainement, par plusieurs de ses aspects, le plus ancien des savoirs humains. On fait gloire aux bergers chaldéens d'avoir balbutié les premiers mots de l'astronomie sous leur ciel scintillant de planètes et d'étoiles ; ils savaient pourtant beaucoup plus sur la vie de leurs moutons que sur la mécanique céleste. Le sillon que trace une charrue primitive, la greffe à laquelle s'assouplissent les doigts tenaces du cultivateur, impliquent une physiologie des plantes que l'empirisme le plus instinctif a devinée. La biologie est aussi vieille que la pensée.

Nul doute pourtant que la biologie ne constitue, suivant la vue d'Auguste Comte, le dernier groupe des sciences, celui qui doit profiter des découvertes de toutes les sciences plus simples, situées aux échelons antérieurs de la classification. Et c'est un fait : la biologie entraîne dans son escorte, comme ses auxiliaires, ses glorieuses aînées, la physique et la chimie, sans lesquelles elle ne saurait atteindre son but ; elle s'appuie même, timidement encore, sur les mathématiques ; avec leur concours, elle s'essaye à exprimer quantitativement, en formules algébriques, ses phénomènes si complexes. La biologie est donc aussi la plus jeune des sciences...

LE DOMAINE DE LA BIOLOGIE

Ne croyez pas que, pour tout autant, son domaine soit restreint. Elle totalise une série de disciplines consacrées chacune à un aspect particulier de la vie. La morphologie étudie l'organisation de ces systèmes complexes que constituent les êtres vivants, animaux ou plantes. La physiologie recherche le fonctionnement des appareils et les régulations qui font les manifestations de la vie adaptées entre elles, coordonnées et harmonieuses. Mais il faut aussi aller atteindre l'élément de matière vivante, la cellule, reconnaître la complexité de ce microcosme où règne déjà une merveilleuse division du travail, à l'échelle infiniment petite à laquelle nous conduisent les plus forts grossissements des microscopes, et c'est l'œuvre de la cytologie ; il faut rechercher comment les cellules sont organisées en tissus agissants, ce qui définit l'histologie. Il y a encore une physique de la vie, — biophysique, — qui n'est point exactement celle de la matière inorganique, car les êtres vivants et leurs produits ont des propriétés colloïdales qui sont leur apanage exclusif. Il y a surtout une chimie de la vie, — biochimie, — essentielle, puisque la vie, qui est dynamisme, impose d'incessantes destructions et reconstructions des molécules animées : il faut préciser ces transformations et sans prétendre réaliser toutes les synthèses, — ce qui serait créer de la matière vivante, suivant l'un des rêves des alchimistes, — il faut au moins fabriquer les sous-produits de la vie... Mais, faisant retour aux sciences qui sont uniquement biologiques, nous trouvons celles qui ont trait à l'habitat et au comportement des êtres : science des mœurs ou éthologie ; non loin d'elle, une psychologie animale qui doit trouver son achèvement dans la psychologie humaine ; une science sociologique qui étudie les groupements des êtres, sociétés animales, associations végétales. Joignez encore à cet ensemble déjà énorme la génétique qui, expliquant les phénomènes d'hérédité, a pris depuis trente ans une extension incroyable. Pensez enfin que, si l'étude de la diversité des millions d'espèces vivantes conduit à l'établissement des classifications, celles-ci n'ont d'intérêt que si elles expriment des parentés réelles ; elles doivent être de véritables arbres généa-

logiques ; car la biologie, sollicitée par l'idée d'évolution, qui s'impose nécessairement à l'esprit humain, se doit d'exhumer patiemment les formes disparues et de reconstituer le passé de la vie à la surface de la terre.

Ainsi un champ immense, tout le monde disparate des bêtes et des plantes, en tout lieu de notre globe ; des attitudes d'esprit extraordinairement variées : l'observation de l'infiniment petit voisinant avec la nécessité d'embrasser d'une seule aperception tous les temps révolus. Ici l'expérimentation minutieuse, là, l'ampleur d'hypothèses grandioses et partout, puisque chaque découverte révèle au savant un merveilleux nouveau, la sensation constante de ce que l'existence même de la vie est invraisemblable ; voilà ce qu'implique la biologie.

LA BIOLOGIE ET LE PUBLIC

De ce domaine immense, il y a toute une part qui est, depuis longtemps déjà, accessible au grand public. Les muséums, les « zoos », les jardins botaniques, lui ont permis de connaître les représentants marquants des faunes et des flores exotiques ; les aquariums lui ont montré les poissons aux coloris les plus étranges ; il a pu se croire promené sous les mers au milieu des merveilles où se hasardait à peine le *Nautilus*. Cette curiosité de naturaliste échappait au programme de l'Exposition. Le Palais de la Découverte devait ouvrir aux visiteurs les autres branches de la science biologique. Ce ne sont pas des images, mais des idées qu'il importait de leur rendre accessibles. Et l'on s'est ingénié à choisir les thèmes les plus frappants de la biologie.

Il ne faut pas se dissimuler d'ailleurs que l'effort demandé au public menaçait d'être plus ingrat en biologie que dans les sciences telles que la physique ou la chimie. L'homme du XXe siècle aime les appareils, même quand il ne sait rien de ce qu'ils présentent ; ils sont, pour lui, au moins, une force mystérieuse ; ils ont une beauté qui suffit à les légitimer ; mais surtout l'attrait est considérable de l'expérience de physique ou de chimie, où quelque chose se passe, qui est visible pour tous les yeux, immédiatement et sans effort... En biologie, les expériences analogues sont rares. Il faut écarter

toutes celles qui imposeraient une douleur à un animal sous les yeux du public ou qui impliqueraient la moindre intervention pouvant évoquer le mot de vivisection. Et chez les végétaux où les réactions sont lentes, seule la classique sensitive permet ces démonstrations rapides où la réaction suit l'action. Pour le reste, le type d'expériences du biologiste demande le lent concours du temps. Il faut une quarantaine de jours pour priver un rat de l'une des vitamines qui lui sont indispensables...Enfin, le plus souvent, l'effet d'une action obtenue avec patience n'apparaît que par comparaison entre l'être qui fut traité et un sujet normal servant de témoin ; encore est-il difficile de les présenter côte à côte, en chair et en os, et tout se résume-t-il alors, comme tant de réclames nous y ont habitués, — pilules amaigrissantes ou pommades effaçant les rides, — au simple diptyque : avant, après. Au total, bien qu'il s'agisse de la vie, une science assez peu spectaculaire et volontiers abstraite.

Cette réserve de principe faite, on sera d'autant plus étonné de la richesse et de l'intérêt des présentations qui mettent le visiteur en face de faits et d'idées choisis parmi les plus démonstratifs.

LE BANC D'ESSAI DE L'HOMME
LES ILLUSIONS DES SENS

A l'entrée du grand hall qui ne suffit point à héberger les sciences de la vie (une part de la biologie végétale se trouve isolée dans l'autre aile du Grand Palais, près des jardins et des serres), nous sommes accueillis par une étude de l'homme, qui sera pour nous une sorte d'introduction, puisque nous commencerons avec lui par la vie dans sa complication la plus haute.

L'homme est une machine qui comporte mille mécanismes : sensoriels, nerveux, musculaires. Il est apte à une infinité d'actions diverses. Il perçoit avec finesse ; ses mains sont habiles, ses muscles forts, son attention parfaite, son intelligence souple ; il contrôle admirablement ses réactions. Se comparant à ce schéma, chacun se fait de soi-même une image plus ou moins flatteuse. Voulez-vous être jaugés exactement : allez vous faire classer par l'un des appareils dont l'ensemble

constitue le banc d'essai de l'homme, organisé par le professeur Laugier et ses collaborateurs.

Voici par exemple un plan mobile muni de deux poignées, qui peut glisser sur un plan fixe, au-dessous d'une pointe immobile. Si vos sens et vos muscles sont parfaitement ajustés, comme vous le croyez, vous pouvez conduire le plan mobile suivant la règle qu'on vous impose : faire glisser sous la pointe, exactement, dans toute sa longueur, un trait tracé sur le plan mobile. On vous accorde même une tolérance : le trait est large ; un écart d'un à deux millimètres sur la droite ou sur la gauche ne vous sera pas compté comme une faute ; mais votre examinateur est incorruptible : chacune de vos erreurs ferme un circuit électrique : étincelle, claquement d'un électro-aimant, et, sur le compteur qui est votre conscience professionnelle, le total de vos fautes s'augmente d'une unité. Passez à la table suivante : on vous a choisi des épreuves aussi variées que possible. Si vous ne craigniez d'attenter à la dignité du lieu, vous penseriez, après vous être assis devant plusieurs appareils, ici pour « essayer votre force », là pour mesurer votre capacité pulmonaire, ailleurs pour éprouver votre attention, contrôler l'exactitude de vos sens..., que vous avez découvert mieux que la plus attrayante des baraques de jeux que puisse offrir une fête foraine. Mais retournez-vous : voici des graphiques, les courbes de la biotypologie ; derrière l'essai, de caractère aimable, se cache une science... ; les résultats obtenus par vous dans vos diverses épreuves vont vous classer par rapport à vos semblables, vous montrer à quel type humain vous appartenez ; et si vous êtes encore au seuil de la vie, un orienteur sagace pourra dire sinon à quelle carrière votre « individu » est particulièrement adapté, du moins lesquelles des formes de l'activité humaine vous sont scientifiquement interdites.

Un jeu nous a laissé deviner la complexité de la moindre action : perception et réponse, sens et muscles sont liés par un système nerveux, par un fonctionnement nerveux, dont rien ne peut nous donner une image utile. Ce sera une excellente école d'apprendre combien nos sensations sont dues souvent à une imperfection de nos organes sensoriels... Nos yeux, par exemple, nous fournissent des données d'une pauvreté incroyable ; notre système nerveux transfigure ces

données ; il les pare de ses propres richesses ; tout notre passé se mêle à celles de nos sensations que nous croyons les plus neuves et les plus pures. Aussi, qu'il est aisé de mettre nos sens en défaut ! Par exemple, on vous obligera infailliblement à percevoir des couleurs qui n'existent pas : la rotation des disques de Fechner, où figurent seulement en noir sur blanc quelques arcs de cercle, vous fait voir simultanément des lignes rouges et bleues, aux teintes pures. Là, regardez tourner d'un mouvement lent ce disque où est tracée une spirale d'Archimède aux pas serrés ; puis, brusquement, posez votre regard sur l'image voisine : hallucination ! un navire dont la proue fend l'onde file droit sur vous... ; comment avez-vous été trompé par une simple image immobile ? La psycho-physiologie explique : après la sensation centripète que vous impose la spirale, qui semble dans sa rotation rentrer au centre du disque mobile, vous animez ce que vous regardez d'un « mouvement consécutif » centrifuge. Par le même moyen, à l'aide d'un dessin aussi figé qu'un décor de céramique, on vous fera voir un vol d'hirondelles, qui s'éparpille dans le ciel bleu... Le stand du professeur Piéron est ainsi le domaine de l'illusionnisme... Il vous apprendra à douter de vos sens qui ne sont point, comme vous pensiez, de scrupuleux interprètes, mais qui enjolivent volontiers un rôle qui leur semble trop insuffisant.

BIOLOGIE DES CELLULES ET DES TISSUS

L'homme est le roi du monde vivant. Bien d'autres présentations lui sont consacrées. Ici on amplifie les bruits du cœur humain jusqu'à les rendre audibles pour toute une salle. Là, utilisant la sensibilité merveilleuse de l'oscillographe cathodique, M. Fessard transcrit en vibrations sonores les ondes cérébrales qui accompagnent la pensée. Mais, quittant l'humanité, c'est maintenant la vie sous ses formes les plus générales qu'il faut atteindre.

Les êtres vivants sont faits de cellules... Cette phrase est depuis plus d'un siècle un véritable axiome. Il est aisé d'en faire la preuve, chez les végétaux surtout, où une membrane souligne le contour cellulaire. Mais ce qu'étudie la cytologie actuelle et qu'il faut faire connaître, c'est le proto-

plasme lui-même, cette matière vivante élémentaire, constituée par une gelée peuplée de corpuscules dont on pourra demain peut-être déterminer le rôle exact dans la vie. Il ne suffit pas de se pencher sur un microscope pour voir tout ce monde du premier coup d'œil. Aussi des aquarelles délicates, exposées au stand de la biologie végétale organisé par le professeur Combes, sont-elles là pour traduire, de leurs teintes douces et fidèles, l'histoire du développement de la cellule, telle que l'ont établie les recherches du professeur Guilliermond. D'autre part un film où la lumière, habilement utilisée, vient créer des contrastes, comme dans un paysage trop monotone, montre, par les déplacements des corpuscules, que cette gelée vivante est agitée de mouvements et de remous... Enfin le professeur Rabaud présente un des appareils qui permettent d'intervenir, d'opérer au sein de la cellule : le microdissecteur, sous l'œil de son microscope, coupe des fragments de protoplasme, ponctionne les noyaux, en retire à son gré l'un ou l'autre des chromosomes, s'ils sont actuellement manifestés : c'est la chirurgie la plus délicate, réalisée à l'échelle cellulaire... ; un film, là aussi, montre le prodigieux travail que permettent, sous des doigts habiles, les vis moletées et les leviers dont la manœuvre affine les gestes humains aux dimensions de la cellule.

Isolées, la plupart des cellules meurent. Mais la science actuelle utilise beaucoup les cultures de tissus. On peut conserver en vie, dans de petites boîtes de verre, à l'abri des microbes, un fragment d'un cœur, par exemple. Il a été prélevé sur l'embryon qui se forme dans un œuf de poule ; c'était la paroi incolore de cette torsade rouge qui propulse déjà du sang, dans un être encore mal délimité, du jaune d'œuf sur lequel il se développait. On nourrit ce fragment du liquide où il baigne ; il grossit. Rythmiquement il bat, gardant, petit bout de cœur ainsi isolé, une sorte de mémoire de la fonction qu'il eût accomplie. Sous de fortes loupes, vous pourrez voir toute l'illustration de cette admirable expérience : un embryon vivant, qui fût peut-être devenu Chantecler, le fragment qu'on vient de prélever et de mettre en culture, et celui qui, maintenu en vie, soigné, rogné chaque jour, depuis plus de vingt ans, laisse penser qu'une parcelle de matière vivante pourrait être immortelle. Voici, tout proche,

l'appareil de Carrel et Lindbergh. Ce ne sont plus des tissus, mais des organes qu'on garde en vie dans cet organisme artificiel. Le petit corps jaunâtre qu'irrigue par pulsations régulières un liquide nutritif, oxygéné, tenant le rôle d'un sang, est une glande thyroïde ; elle vit pleinement, puisqu'elle sécrète et qu'elle augmente sa masse.

MÉTABOLISME

Croître, c'est en effet l'un des signes les plus certains de la vie. Et pourtant, égrenés les jours de l'enfance et de la jeunesse, nos corps ne manifestent plus de croissance. Organismes et cellules peuvent vivre sans croître. Qu'est-ce alors que la vie ?

Imaginez une machine qui se désorganiserait progressivement, si elle ne recevait d'une manière continue de l'énergie à dégrader, produisant de la chaleur par exemple sans aucune utilité immédiate ; vous aurez une image approchée de ce qu'est un être vivant. Le problème est plus complexe, parce que, à certains moments, payant l'énergie transformée, il apparaît aussi du travail, fourni par des muscles. Plus complexe, parce que l'énergie employée à l'entretien de la vie est l'énergie chimique d'aliments brûlés au feu de la respiration, pendant que d'autres aliments fournissent à la reconstruction de matière vivante. Métabolisme, voilà le mot qui désigne ces transformations chimiques incessantes qui accompagnent la vie, qui sont la vie : relativement récent, ce mot résume une des plus géniales découvertes de Lavoisier ; on verra avec intérêt la présentation consacrée à cette question par M. Magne ; elle met justement à l'honneur une œuvre scientifique bien française avec les réalisations de d'Arsonval et de Lefèvre.

C'est au niveau des cellules mêmes que ces phénomènes se produisent. Parfois ce n'est plus sous forme de chaleur qu'apparaît l'énergie dégradée ; s'il s'agit de lumière, le métabolisme devient perceptible pour nos sens. Il y a entre autres la lumière bactérienne... Vous devez au professeur Combes de pouvoir la contempler : après quelques mots d'explication, le démonstrateur éteint l'électricité ; dans l'obscurité totale, vous entendez un chariot qui roule, au-dessus de vous, et

la salle se trouve éclairée d'une lumière douce et rosée. Ce gigantesque plafonnier carré est étoilé, comme la Voie lactée. Chaque étoile est une culture bactérienne. La vie y gaspille de l'énergie en radiations lumineuses. L'oxygène est d'ailleurs indispensable : on nous a replongés dans le noir ; un faible sifflement : un L lumineux vient d'apparaître au mur ; le démonstrateur, ouvrant un robinet, a laissé l'air, donc l'oxygène, venir au contact d'une culture contenue dans un tube en forme d'L ; de proche en proche tout s'est illuminé. L'expérience continue : les mots *lumière végétale*, apparus dans la nuit, comme un moderne Mané-Thécel-Pharès, nous rappellent que les bactéries sont du domaine des botanistes.

En parallèle avec la production de lumière, on peut mettre celle d'électricité : diverses cellules émettent des ondes bioélectriques, sans aucune relation avec le magnétisme animal dont veut se réclamer la radiesthésie ; les cas les plus frappants sont celui du poisson-torpille, pour la violence de ses décharges, et l'oscillation cérébrale, dont nous avons vu qu'elle est liée parfois à la pensée et que l'on peut la capter sous la forme d'un encéphalogramme.

LES RÉACTIONS DES ÊTRES VIVANTS

Vivre, c'est réagir. Les réactions des êtres vivants aux forces qui s'exercent autour d'eux, — et aussi aux êtres avec lesquels ils doivent se partager le monde, — constituent l'un des principaux domaines de la biologie. Il faut analyser scientifiquement le comportement des êtres et ne pas interpréter, avec notre imagination d'homme, les réponses données aux actions extérieures.

Avec les tropismes, nous rencontrons une réponse imposée d'une manière inéluctable à l'être vivant par les conditions physiques environnantes. Dans le faisceau de lumière où il est placé, suivant l'intensité et la longueur d'onde utilisées, l'animal ira infailliblement vers la source lumineuse (phototropisme positif), ou il s'éloignera d'elle (phototropisme négatif). Les drosophiles, petites mouches chères au généticien, courant, se bousculant, volant même dans un tube étroit pour obéir plus vite à la force qui les entraîne, rivaliseront d'exactitude avec les daphnies, dont sont friands

les poissons d'aquarium. Plusieurs autres tropismes sont démontrés également sous le contrôle du professeur Rabaud qui a consacré à ces réactions de pénétrantes études.

D'autres êtres répondent à des actions extérieures par des modifications de forme ou de couleur. Diverses plantes d'une même espèce, croissant dans des conditions différentes, s'opposent bientôt par leur aspect : variant la teneur en oxygène ou en gaz carbonique de l'atmosphère, ajoutant du sucre au milieu de culture, le professeur Molliard a obtenu expérimentalement, pour quelques végétaux, des modifications de forme qui laissent loin derrière elles celles qu'on observe dans la nature. Si vous êtes plus sensibles à ce que montre la vie animale, allez voir les aquariums de Mlle C. Veil ; vous constaterez combien une espèce, poisson plat ou cyprin-carpe, change de teinte suivant la couleur du fond sur lequel elle se trouve. Le mécanisme se joue dans la peau, au niveau des cellules pigmentaires : sur fond sombre, elles s'étalent : l'animal noircit ; sur fond clair, elles rassemblent tout leur pigment et la teinte sous-jacente, lumineuse et gaie, se démasque. « Au total, l'animal se rend invisible. — Gardez-vous de cette interprétation finaliste ! Il est vraisemblable que le poisson n'ait aucune conscience de ses changements de parure. Tout le mécanisme qui règle ces variations est expliqué ; il est complexe : un réflexe nerveux, à point de départ oculaire, détermine la contraction des cellules à pigment et donne la robe claire... Aussi un poisson aveugle demeure-t-il foncé. Une glande, à la base du cerveau, l'hypophyse, déverse dans le sang une hormone qui dilate les cellules pigmentaires, quand elle les atteint. » De belles photos en couleur, un film, et un habile réseau d'expériences, — animaux privés d'hypophyse, sections nerveuses, — vous démontreront tous ces faits.

Vous trouverez aussi au Palais de la Découverte de superbes exemples concernant le mimétisme, sujet apparenté au précédent, et son explication actuelle.

Souvent ce sont les actions réciproques des êtres qui déterminent des variations de leur forme. Les effets les plus curieux sont ceux du parasitisme, association dans laquelle un être exploite les fonctions d'un être différent, et de la symbiose où les deux associés tirent également des bénéfices de la vie en commun. Le professeur Blaringhem a consacré à ces ques-

tions une partie des vitrines qu'il présente. Il a donné l'hospitalité aux collections réunies sur le cancer des végétaux par le professeur Gosset, dans son service de la Salpétrière (ce grand chirurgien est en effet un éminent biologiste) ; il a retracé avec l'aide de M. Magrou les points principaux des recherches de Noël Bernard sur la symbiose chez les orchidées ; il a sollicité le concours des savants français et étrangers pour réunir le plus possible de documents concernant les diverses formes des liens symbiotiques qui unissent des plantes supérieures et des champignons ou qui donnent naissance aux lichens.

L'HÉRÉDITÉ

Si le « croissez et multipliez » définit des propriétés fondamentales de la vie, l'hérédité a pour effet de maintenir chez les descendants les caractères des parents. Mais les parents, si proches soient-ils, n'ont point l'un et l'autre des caractères identiques, et les hérédités paternelle et maternelle se composent. Nous avons vu ici même (1) l'importance considérable des travaux récents faits en ce domaine, et les incroyables succès de la science : au Palais de la Découverte, la génétique occupe donc, à juste titre, une place de premier plan : on ne saurait en donner qu'un bref aperçu.

L'hérédité mendélienne est présentée, avec les exemples classiques, par le professeur Blaringhem. On sait l'importance de sa contribution personnelle à la génétique, où il a suivi la voie ouverte par Mendel et Naudin. Réaliste en même temps que théoricien, il éprouve le souci constant d'utiliser les phénomènes d'hérédité et d'hybridation au perfectionnement des plantes. On voit donc côte à côte les résultats des recherches théoriques de ses élèves, comme celles de M. Simonet sur les iris, et l'histoire de l'amélioration des orges et blés français. En biologie animale, divers stands illustrent les mêmes problèmes. Noirs ou blancs, à poils longs ou courts, des cobayes empaillés fournissent un excellent exemple des lois de l'hérédité mendélienne.

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet 1935.

L'ÉVOLUTION ET LA CONTINUITÉ DE LA VIE

Au milieu du hall de la biologie, une grande construction, due à MM. Fauré-Frémiet, Jean Rostand et Jean Painlevé, nous présente l'évolution. Il y a, vue des étages supérieurs, une gigantesque spirale aux couleurs brillantes qui évoque comme la mystérieuse rotation d'une nébuleuse. Au centre, sans doute, l'origine de la vie, qui demeure une énigme pour nous, ou la cellule primitive... ; il suffit d'accorder cette cellule à des esprits audacieux, pour qu'ils pensent, armés de l'évolution, en déduire l'infinie diversité des êtres. Donc de ce centre divergent des bandes, certaines s'épanouissant en gerbes élargies, d'autres minces comme le trait de feu d'une fusée. Et l'arche de Noé, renforcée des formes les plus caractéristiques des temps géologiques, s'est dispersée pour peupler cette surface qui doit avoir pour paramètres symboliques la matière, la durée et la vie... Il y a une grandeur indiscutable à cette hardiesse : elle ose matérialiser l'une des plus abstraites parmi les idées biologiques. Elle témoigne d'une confiance absolue dans les hypothèses de l'esprit humain : elle ose raccorder un mystère à ce que nous connaissons.

Dans l'Exposition, le passé de la vie sur la terre est évoqué surtout à propos des flores disparues. Le professeur Bertrand a envoyé de Lille de précieux fossiles et des documents parfaits sur les végétaux de l'ère primaire, principalement sur ceux qui ont formé les houilles.

Si l'évolution est une hypothèse grandiose, la continuité de la vie est une certitude scientifique. De la matière vivante se crée sans cesse et de même de la matière vivante se détruit. C'est la matière inerte qui est, pour un temps, élevée, dans les corps des êtres vivants, à la dignité supérieure que constitue la vie ; puis les atomes qui ont participé à la vie retournent au monde minéral. Mais ils seront repris à nouveau, tôt ou tard, dans le tourbillon des êtres qu'anime le feu mystérieux. Faire sentir que nous sommes pétris de substances inertes, — *memento quia pulvis es*, — et quelles forces, dévolues au monde végétal, régénèrent constamment des potentiels de vie, faire comprendre que les êtres représentent une puissance constructive énorme à la surface du globe terrestre dont ils

se disputent et se cèdent progressivement une part des éléments, c'est là ce que j'ai personnellement tenté dans un stand consacré au cycle du carbone dans la nature.

L'EFFORT ACCOMPLI

Je ne prétends pas que cette énumération soit complète, tout au contraire. C'est assez dire qu'il faudrait bien des heures pour tout voir, au Palais de la Découverte, dans la section de biologie. Et il n'y a, au total, malgré les jardins et les serres, les animaux et les fossiles et les appareils, qu'un tout petit coin de la biologie qui se soit découvert au public, tant notre science a un champ immense...

Pourtant l'effort qui a été fait est considérable. Un personnel important de démonstrateurs aide le public à l'utilisation du matériel et fournit les explications utiles. Et puis, on a édité des brochures qui offrent au visiteur une documentation sur les faits qui lui sont présentés. Rien n'a donc été négligé.

Dans les Expositions antérieures, la science tenait déjà une place ; jamais sous la forme qu'elle présente en 1937 : il ne s'agit pas ici des applications ; on a ouvert au public un coin des laboratoires où se fait la science, un coin de la pensée scientifique, comme si on voulait qu'il participât à la joie merveilleuse de communier avec les génies qui ont fait la grandeur de la science.

Une telle tentative comportait des risques : on pouvait craindre que le savant s'adaptât malaisément au rôle de montreur qu'il lui fallait prendre ; on pouvait craindre qu'un effort de vulgarisation indispensable fît perdre à la science un peu de sa dignité, au savant un peu de son prestige. Il semble que ces craintes étaient vaines... La mode est aux expériences. Il est prématuré de dire jusqu'à quel point celle-ci réussira. Mais, à l'égal de Jean Perrin qui eut cette pensée généreuse, les organisateurs y auront mis toute leur foi.

LUCIEN PLANTEFOL.

ESSAIS ET NOTICES

LA PRESSE ANGLAISE

Ce qui fait la richesse d'un journal à Londres, ce n'est pas son tirage, ni ses exemplaires vendus, mais ses pages multiples de publicité. Chaque exemplaire d'un quotidien, à Londres ou à Paris, coûte plus à produire que les quelques sous payés par le lecteur. A Londres, les pages de publicité comblent la différence et laissent même un joli bénéfice. A Paris, les journaux n'ont pas pu se constituer un revenu semblable, car ni les commerçants pour les annonces importantes ni le public pour les petites annonces n'ont jamais pris l'habitude d'utiliser les journaux dans la large mesure qui conviendrait. Vous pouvez mesurer l'importance que tient la publicité dans un journal anglais en constatant que sa première page était toujours jusqu'à ces derniers temps, et elle l'est encore dans la majorité des cas, une page non pas de texte, mais de publicité, et que la proportion des pages de publicité est quelquefois de plus de 50 pour 100 du total. Elle serait probablement encore plus grande si la poste ne refusait pas le tarif des journaux à une publication ayant plus des deux tiers de publicité.

Je dois expliquer en passant que le revenu par la publicité présente un certain danger pour un journal. Pour ne pas se trouver en perte, il faut qu'il puisse augmenter le prix de ses annonces au fur et à mesure qu'il augmente son tirage. Or, on ne peut augmenter les tirages aujourd'hui qu'en trouvant de nouveaux lecteurs parmi des gens de moins en moins aisés, les autres ayant tous leur journal. Et cette

catégorie de gens ne rapporte rien au commerçant qui fait de la publicité. Donc, il y a un point où il refuse de payer sa publicité plus cher, et par suite un point où il est de l'intérêt du journal de restreindre son tirage plutôt que de l'augmenter. Ce point arrivera plus vite s'il se produit une hausse dans le papier, qui est une matière première dont le coût ne diminue pas avec le nombre d'exemplaires ; et si cette hausse se produit, on verra sans doute en Angleterre certains journaux à tirage énorme dans l'obligation d'augmenter leur prix, de restreindre leur tirage, et même de perdre de l'argent en fournissant les abonnés qu'ils ont déjà acceptés à un prix déterminé. Le point en question se manifeste à un niveau de tirage beaucoup plus bas quand il s'agit d'un journal qui s'adresse à un public spécial et fortuné que dans le cas d'un journal à grand tirage populaire. Je me souviens d'avoir été rédacteur en chef d'un hebdomadaire auquel presque tous les châtelains d'Angleterre étaient abonnés et dont la publicité s'adressait spécialement à ces châtelains. Ceux qui nous payaient cette publicité n'auraient pas accepté une augmentation du prix de leurs annonces, et ils ne tenaient pas absolument à ce que notre tirage augmentât, car ils arrivaient déjà à toucher leur clientèle. Nous, de notre côté, nous ne tenions pas du tout à augmenter notre tirage, et à vendre plus d'exemplaires au-dessous de leur prix de revient. Résultat : le journal était presque introuvable dans les gares et chez les marchands de journaux tout en ayant une renommée générale.

Une forte publicité donne tout de même une indépendance relative à un journal. Mais ce n'est qu'une indépendance relative. Car derrière la rédaction il y a toujours un propriétaire, que ce propriétaire soit un homme, une famille, une société commerciale ou un parti politique. L'indépendance de la rédaction dépend du degré d'indépendance que lui laisse ce propriétaire. Lui-même est indépendant vis-à-vis de toute pression venant du dehors. Il n'a pas besoin de solliciter des subsides, ni du gouvernement de son pays, ni des gouvernements étrangers, ni des intérêts financiers ou commerciaux, et il n'aura pas à sacrifier l'indépendance des opinions exprimées par son journal pour donner une contre-partie à ces subsides. Mais plus son journal devient une énorme affaire

commerciale, plus son indépendance est limitée à l'intérieur. Pour n'offenser personne, ni dans sa liste énorme et hétéroclite de lecteurs, ni parmi ses fournisseurs de publicité, il faut que les opinions de son journal deviennent de plus en plus ternes.

LES GROS TIRAGES

C'est le cas aujourd'hui de la plupart des quotidiens de Londres, et surtout de ceux qui ont les plus grands tirages.

Cet état de choses est le résultat d'une évolution qui, depuis le commencement du siècle, a fait, de la majorité des grands quotidiens, des sociétés anonymes à capitaux formidables et à tirages et revenus publicitaires non moins formidables, et non des propriétés individuelles ou familiales, avec des tirages et une publicité respectables, mais pas assez grands pour anéantir l'individualité du journal. Vers la fin du XIXe siècle, pas un seul quotidien n'était la propriété d'une société anonyme. Les propriétaires étaient des individus ou des familles, qui se contentaient de tirer des bénéfices réguliers de leur exploitation et laissaient les mains presque entièrement libres au directeur du journal, qui était du reste presque toujours une personnalité littéraire et politique, et qui n'aurait pas toléré qu'on lui fît des observations.

C'est en 1896 qu'Alfred Harmsworth, devenu par la suite lord Northcliffe, fonda le *Daily Mail*, qui se vendit à un demi-penny au lieu du prix normal d'alors d'un penny, et s'adressa à la petite bourgeoisie de formation intellectuelle primaire. C'est lui qui inaugura le tirage par millions et la publicité monstre, et avec un tel succès que déjà en 1926 le *Daily Mail* avait un tirage de 1 700 000 et pouvait vendre la publicité de sa première page 1 400 livres par jour. Depuis ce temps, et jusqu'à sa mort, lord Northcliffe a fait école, et il y a aujourd'hui trois journaux, — *Daily Express* (le plus fort tirage), *Daily Mail* et *Daily Herald*, — qui tirent à plus de deux millions d'exemplaires. Des sociétés anonymes de plus en plus grandes acquièrent chacune un nombre de plus en plus grand de journaux, souvent en les amalgamant, de sorte qu'il y a actuellement moins de journaux du matin et du soir qu'il n'y en avait en 1910. Le *Standard*, le *Morning Leader*, le

Daily Chronicle ont disparu parmi les journaux du matin, la *Westminster Gazette*, le *Pall Mall Gazette* et le *Globe* parmi les journaux du soir. Le rassemblement de tant d'autres journaux sous un nombre très limité de directions laisse même entrevoir le danger d'un monopole commercial de la presse, monopole qui n'aurait pas la haute conscience du bien public devenue traditionnelle dans le journalisme du XIXe siècle.

Il existe aujourd'hui trois grands groupes de sociétés qui contrôlent chacun une liste impressionnante de quotidiens de Londres et de province, ainsi que d'hebdomadaires et de journaux du dimanche, car en Angleterre les quotidiens ne paraissent pas le dimanche et sont remplacés par des journaux qui ne paraissent que ce jour-là, mais donnent les informations de la même façon qu'un quotidien.

Ces groupes sont les suivants :

Premièrement, le groupe Harmsworth, dont le président est lord Rothermere, frère et bras droit financier de feu lord Northcliffe, et qui possède le *Daily Mail*, le *Daily Mirror*, l'*Evening News* et le *Weekly Dispatch*, plus une série de journaux de province et une quantité d'hebdomadaires.

Deuxièmement : le groupe Berry, dont le chef, sir William Berry, est devenu lord Camrose, et qui possède le *Daily Telegraph*, le *Daily Sketch*, le *Financial Times* et le *Sunday Times*, et aussi des journaux de province et des hebdomadaires.

Troisièmement : le groupe de lord Beaverbrook, avec le *Daily Express*, l'*Evening Standard* et le *Sunday Express*.

Chacun de ces trois groupes possède un grand quotidien... *Daily Mail* pour le premier, *Daily Telegraph* pour le second, et *Daily Express* pour le troisième, et un grand journal du dimanche, *Sunday Dispatch*, *Sunday Times* et *Sunday Express*, tandis que les deux premiers possèdent aussi chacun un grand quotidien illustré, et le premier et le dernier chacun un journal du soir. De tous ces journaux, le *Daily Telegraph* et le *Sunday Times*, du groupes Berry, sont les seuls qui s'adressent à un public cultivé.

Ensuite viennent le *Daily Herald*, quotidien travailliste, et le *News Chronicle*, quotidien radical. Ce dernier, avec le journal du soir le *Star*, également radical, est la propriété de la famille Cadbury, riches fabricants de chocolat. Ces trois

journaux, tout en ayant chacun une orientation politique nette, et tout en n'étant pas purement des entreprises commerciales, s'apparentent aux journaux des trois grands groupes en ce qu'ils s'adressent nettement à un public primaire.

LES FEUILLES TRADITIONALISTES

Restent cinq journaux dont on peut dire qu'ils maintiennent les grandes traditions du XIXe siècle.

En premier lieu, — à tout seigneur, tout honneur, — le *Times*. Cette feuille vénérable, *the Thunderer*, faiseur de tonnerre, disaient nos pères, est un journal du matin, vendu 2 pence. Il n'y a aucune raison de croire, ainsi qu'on le fait couramment en France, qu'il représente l'opinion des financiers de la Cité de Londres, ni qu'il représente l'opinion du gouvernement du jour, situation officielle que n'occupe aucun journal à Londres, et situation à laquelle aucun journal n'aspire. On peut dire pourtant que le *Times* exprime généralement l'opinion de la haute bourgeoisie des fonctionnaires et des possédants, quoique sa direction adopte souvent une ligne personnelle et indépendante, surtout dans les questions de politique étrangère. Le *Times* a été pendant quatre générations la propriété de la famille Walter, qui a toujours laissé les mains libres au directeur ; mais, pendant la guerre, il y a eu un intervalle pendant lequel lord Northcliffe a acquis une part prépondérante. Aujourd'hui, la propriété est partagée entre le major Astor, qui en détient la plus grande part, et M. John Walter ; mais ceux-ci se sont mis d'accord pour accepter le contrôle d'un comité de personnalités éminentes de la magistrature, du monde universitaire et savant, du haut commerce et de la Banque d'Angleterre, le rôle de ce comité n'ayant rien à faire avec la direction du journal, mais étant simplement d'opposer un veto dans le cas où la part prépondérante de la propriété du journal serait en danger de passer à une ou plusieurs personnes qui ne seraient pas susceptibles de maintenir « les meilleures traditions et l'indépendance du journal » ou qui seraient susceptibles de le diriger pour « leur ambition ou gain personnel ».

Ensuite vient notre premier journal de province, le *Man-*

chester Guardian, le grand quotidien radical de réputation mondiale, pour la direction duquel des dispositions assez semblables à celles du *Times* ont été prises dans le testament de son propriétaire, qui fut longtemps son directeur, C. P. Scott, quand il a légué le journal à ses fils.

Puis le *Morning Post*, vieux quotidien de Londres. Si l'on peut dire que le *Daily Telegraph* d'autrefois ressemblait à ce que fut *le Figaro*, par son côté mondain aussi bien que par l'intérêt qu'il portait au théâtre, on peut dire aussi que le *Morning Post* ressemblait et ressemble encore à ce que fut *le Gaulois*. C'est le journal qui s'occupe d'annoncer les déplacements de la haute aristocratie. Il y a d'autres journaux qui s'occupent beaucoup de l'aristocratie, mais ce sont surtout des hebdomadaires. Il y a des journaux illustrés qui sont remplis en grande partie de photographies, prises sur les champs de courses ou sur les perrons de maisons d'où sortent les invités aux grandes réceptions, photographies au-dessous desquelles on lit : « Lord et lady Untel, avec un ami », et dont les personnages représentés n'ont aucune notoriété et aucun intérêt en dehors de leurs titres de noblesse. Ces journaux se vendent toujours. N'ai-je pas dit que nous sommes un pays de snobs ? Mais le *Morning Post* est le seul quotidien sérieux qui s'occupe sérieusement du monde aristocratique. Ai-je besoin de dire que sa tendance politique est nettement conservatrice? Je peux ajouter qu'en politique étrangère il est immuablement pro-français, ce qui ne nuit pas... au contraire. Son tirage n'est pas énorme. Il a même baissé ces dernières années, et c'est un secret de polichinelle que le journal a dû être renfloué par des apports de capitaux de riches membres du parti conservateur. Mais son influence sur l'opinion de droite n'est pas à négliger.

Les troisième et quatrième de ces cinq journaux de la vieille tradition sont des hebdomadaires. L'*Economist* maintient, sous son directeur actuel, sir Walter Layton, sa haute tradition d'indépendance dans les affaires économiques et financières, et il a été doté d'un statut analogue à celui du *Times*. Un comité permanent composé de hautes personnalités n'ayant pas d'intérêt direct dans le journal garantit au directeur sa liberté d'opinion aussi longtemps qu'il reste à son poste, et ce comité peut mettre son veto à propos du renvoi du direc-

teur, de la nomination de son successeur et du transfert d'actions à des personnes jugées indésirables.

J'arrive maintenant à l'*Observer*, journal du dimanche, dont le directeur est M. Garvin. L'*Observer* est la propriété d'une société anonyme, dont le gros paquet d'actions est entre les mains de lord Astor, frère du major Astor, principal actionnaire du *Times* et fils de ce M. Astor, grand propriétaire immobilier à New-York, qui est venu à Londres se faire naturaliser Anglais. On peut donc dire que c'est la propriété foncière de la plus grande ville américaine qui a permis de conserver les traditions de deux des plus importants journaux anglais.

L'*Observer*, comme le *Times* et le *Morning Post*, est un très vieux journal ayant plus de cent ans d'existence. Aussi, comme le *Times*, a-t-il été pendant un moment sous le contrôle de lord Northcliffe, et c'est lord Northcliffe qui a nommé directeur M. Garvin. M. Garvin étant un homme d'une grande indépendance de caractère et lord Northcliffe ne pouvant se résigner, malgré ses assurances dans le cas de l'*Observer* à ne pas s'immiscer dans la direction des journaux dont il était propriétaire, il était fatal que le heurt se produisît un jour. Il s'est produit. Mais lord Northcliffe, dans ses relations personnelles homme généreux et charmant, ne voulait pas congédier purement et simplement M. Garvin. Il lui dit donc... et c'est Garvin lui-même qui me l'a raconté... : « Il faut qu'un de nous deux s'en aille. Si vous pouvez, dans le délai d'une semaine, me trouver un acheteur pour mes actions, j'accepte que ce soit moi. » Garvin a trouvé lord Astor, et lord Astor l'a confirmé dans une situation de directeur libre de tout contrôle. Donc l'*Observer*, tout en n'étant pas muni de statut précis, est dans la situation des journaux qui sont garantis contre la commercialisation.

On peut dire de M. Garvin que depuis la mort de M. Scott, du *Manchester Guardian*, il reste le seul directeur de journal en Angleterre qui soit dans la grande tradition du XIXe siècle, c'est-à-dire capable d'inspirer son journal de sa forte personnalité. M. Wickham Steed, le très distingué directeur du *Times* pendant la guerre, et M. Geoffrey Dawson, le directeur actuel de ce journal, tout en étant dans la grande tradition aussi, ont pris chacun, de choix délibéré, une attitude personnelle

plus effacée. Le *Times* maintient l'anonymat rigide qui a été si longtemps caractéristique du journalisme britannique. Rien n'y est signé, sauf les *Letters to the Editor*, dans lesquelles les voix souvent les plus autorisées viennent apporter une contribution bénévole, et qui sont depuis longtemps une des parties des plus intéressantes de ce journal.

Dans l'*Observer*, non seulement M. Garvin signe lui-même, mais il s'entoure d'articles signés de noms connus. Tous les comptes rendus de livres et de manifestations théâtrales et artistiques, qui occupent une si grande partie du journal et qui lui ont permis d'attirer le public des revues littéraires presque en entier... tous ces articles sont signés. Et pourtant on peut dire que, malgré toutes ces signatures, c'est la personnalité de M. Garvin lui-même qui domine le journal.

Quelquefois mes amis de Paris me disent : « Et votre M. Garvin... il n'est pas très ami de la France celui-là. » Ils se trompent. Il est arrivé quelquefois que M. Garvin ne se trouvât pas d'accord avec la politique suivie par le gouvernement français. Mais n'est-ce pas le cas de plusieurs, en France même ? En conclure qu'il n'est pas ami de la France est aller trop loin. M. Garvin a eu un fils tué à la guerre en France. Il a une grande et admirative connaissance de la littérature française, et quand la bibliothèque de Paul Souday fut vendue après sa mort, c'est pour M. Garvin et à sa demande que j'ai acheté les œuvres complètes de Stendhal. Il se peut qu'il soit un ami plus éclairé de la France que certains ne le pensent. Du moins, étant Irlandais de race et catholique de formation, possède-t-il certains points de sympathie avec l'esprit français.

LA RÈGLE DE L'ANONYMAT

A propos du *Times*, j'ai fait allusion à la tradition d'anonymat du journalisme anglais. Il est exact que chez nous on attribue plus volontiers à un journal une entité, une vie, une opinion corporative qu'en France. L'*Observer* est en quelque sorte une exception, et quoique l'article signé prenne aujourd'hui partout plus d'importance qu'autrefois, l'anonymat reste toujours la règle. C'est le journal qui parle et non son collaborateur. A Paris, un critique de théâtre reçoit en son nom personnel et chez lui des billets pour toute pièce nouvelle,

et ce sont toujours deux places, car on ne peut concevoir qu'un monsieur vienne au théâtre sans être accompagné d'une dame. A Londres, c'est le journal qu'on invite, et on lui envoie une seule place, qu'il doit passer à son collaborateur. A Paris un écrivain envoie son livre au critique littéraire chez lui, avec une dédicace flatteuse. A Londres, le critique interpréterait une telle pratique comme une tentative de corruption. L'éditeur envoie un exemplaire au journal, et c'est tout.

Une autre grande différence existe entre les journaux des deux pays. J'entends parfois à Paris certains journaux être qualifiés, avec une nuance de mépris, de journaux d'information. Chez nous on estime que la première fonction d'un journal est de donner des informations. Les commentaires dont il accompagne ces informations peuvent avoir de l'importance, mais ces commentaires sont plutôt ceux du journal que ceux de son collaborateur. L'essentiel est de mettre le lecteur au courant de ce qui s'est passé hier, et de faire cela d'une façon objective et impartiale, quoiqu'on sache, pour peu qu'on ait quelque expérience, qu'elle ne l'est pas du tout en réalité. C'est pour cela que le service d'informations est beaucoup plus développé dans un journal anglais que dans un journal français, et que les informations venant de l'étranger n'ont pas moins d'importance que celles de l'intérieur. Chaque journal de Londres entretient donc un correspondant permanent dans chaque pays étranger, et ce correspondant est autorisé à dépenser des sommes considérables en frais de câbles et de télégrammes. Il n'y a pas moins de trente-deux de ces correspondants de journaux et d'agences britanniques actuellement à Paris, sans compter les correspondants américains.

LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

Avant de terminer, je voudrais dire quelques mots sur la liberté de la presse en Angleterre et les restrictions que la loi impose à cette liberté.

Il n'existe pas en temps de paix de censure journalistique en Angleterre : c'est-à-dire que pour aucun écrit il n'est nécessaire de demander une autorisation officielle avant de le

présenter au public, sauf pour les pièces de théâtre. Après la publication, un livre ou un journal peut être saisi par la police avec l'autorisation du tribunal dans le cas d'atteinte aux bonnes mœurs ou à la sécurité publique, et il y a certaines règles qu'un écrivain ou un directeur de journal doit observer s'il ne veut pas encourir des pénalités et quelquefois même la prison.

Ces règles sont de deux sortes. Quelques-unes concernent la diffamation personnelle, tandis que les autres concernent l'impartialité et la liberté de la justice.

Prenons d'abord ces dernières, qui sont les moins connues en France. Un journal ne doit rien imprimer qui soit de nature à porter préjudice à la liberté d'appréciation des jurés dans une affaire criminelle ou civile, qui n'est pas encore jugée, qui est, comme on dit, *sub judice*. Une entrevue avec une personne qui devait comparaître comme témoin a même été jugée condamnable de ce point de vue. La punition est rapide. Le juge qui préside l'affaire en question ordonne l'arrestation du directeur du journal, qui est amené devant lui et condamné sur-le-champ à une amende ou à de la prison pour le délit de *contempt of court*... manque de respect au tribunal. Il arrive quelquefois que l'avocat de la partie qui se croit lésée attire l'attention du juge sur un cas de *contempt of court* présumé et que le juge refuse d'ordonner l'arrestation, parce qu'il estime que ce qui a paru n'aura pas d'influence sur les membres du jury. Mais les juges sont généralement très sévères en l'occurrence.

La diffamation peut donner lieu à un procès criminel ou à un procès civil. Dans le premier cas la procédure n'est mise en marche que sur l'instance du procureur public; le coupable est passible de prison et d'amende. Pour sa défense, il n'est pas toujours suffisant à l'accusé de prouver que ce qu'il a dit est vrai... ce qui a donné lieu au dicton : « Plus la chose est vraie et plus elle est diffamatoire. » Il suffit que l'accusation puisse prouver qu'il y avait intention de nuire, ou, — et surtout, — qu'il y avait danger pour la paix publique. Un exemple d'une vérité qui est pourtant une diffamation est d'annoncer qu'un homme a été autrefois condamné. Car, ayant purgé sa peine, il a le droit de demander que la société oublie sa faute.

A noter que, quand il s'agit de diffamation dans un livre ou un journal, ce n'est pas seulement celui qui a écrit les passages condamnables qui est susceptible d'être condamné, mais aussi l'imprimeur, le directeur du journal, l'éditeur et même le marchand de journaux qui l'a vendu.

Dans une action civile pour diffamation il ne s'agit que de dommages-intérêts, mais ceux-ci peuvent être très élevés. Car si les jurés ont l'habitude d'accorder des dommages de 1 farthing (la plus petite pièce de monnaie), s'ils estiment que le demandeur n'a pas vraiment souffert d'un préjudice, étant lui-même de mauvaise réputation, ils peuvent accorder des milliers de livres, surtout si la partie adverse a essayé de prouver la véracité de ses dires et n'y a pas réussi.

La diffamation en affaire civile, selon la loi anglaise, est tout ce qui est préjudiciable à la réputation privée d'un homme ou qui tend à attirer sur lui la haine, le mépris ou le ridicule.

Pour citer un cas extrême, un journal fut condamné à des dommages-intérêts pour avoir inséré la publicité d'une maison fabriquant les instruments du jeu de golf, parce que cette maison avait cité le nom d'un champion amateur de golf d'une telle façon qu'on pouvait avoir l'impression qu'il avait accepté de l'argent pour accorder la permission d'user de son nom, et qu'il aurait ainsi pu être susceptible d'être classé, non plus comme golfeur amateur, mais comme professionnel.

Disons encore qu'un journal anglais qui imprimerait que « l'ignoble assassin X... persiste à nier son crime au juge d'instruction malgré des preuves accablantes », — ce qu'un journal français peut imprimer impunément, — serait coupable de *contempt of court* et que son directeur irait en prison. Ensuite il serait condamné à des dommages-intérêts formidables.

« Mais alors, me répondra-t-on, votre liberté de la presse en Angleterre, qu'en faites-vous ? »

Le journal et le journaliste ont pourtant certaines possibilités de se défendre.

D'abord la preuve de la vérité de ce qu'il a écrit et imprimé, si elle ne conclut pas absolument à établir son innocence, suffit généralement comme justification dans un procès civil, à moins que le demandeur ne puisse prouver qu'il y avait intention évidente de nuire.

Ensuite la critique, même sévère et hostile, même employant le sarcasme et le ridicule, n'est pas diffamation si la question en cause est d'intérêt général, et si la critique en elle-même est raisonnable et équitable.

Enfin, des termes, même diffamatoires, ne constituent pas diffamation s'ils font partie d'un compte rendu intégral de débats parlementaires ou judiciaires ou de réunions publiques où la presse n'a pas été invitée à ne pas donner de compte rendu. Mais il faut que le compte rendu soit intégral et qu'il paraisse à l'époque des débats ou réunions en question.

Car le principe que les débats parlementaires et judiciaires sont publics reste absolu en Angleterre et il n'y a que deux exceptions au droit d'en publier des comptes rendus. La première est le cas où le juge, quand la question est scabreuse, ordonne le huis-clos et invite les femmes et les mineurs de l'auditoire à se retirer, — chose à quoi les femmes du moins peuvent se refuser. Le second cas concerne les procès en divorce, dont certains journaux donnaient des comptes rendus détaillés. Depuis une loi votée il y a quatre ou cinq ans, les journaux n'ont que le droit d'annoncer les noms des personnes en cause, le résultat, et le commentaire du juge en donnant son jugement.

PHILIP CARR.

REVUE LITTÉRAIRE

LA CORRESPONDANCE DE SAINTE-BEUVE (1)

Sainte-Beuve est, littérairement, parmi les heureux de ce monde. Il est le seul critique d'autrefois que notre ignorante jeunesse lise encore et qu'elle daigne consulter et même citer. Plus favorisé que bien des vivants, on réédite ses œuvres. Enfin il a trouvé pour recueillir et pour publier sa correspondance, dans la personne de M. Jean Bonnerot, un admirable éditeur, un de ces éditeurs omniscients et scrupuleux comme de bien plus grands que lui, — un Chateaubriand, un Victor Hugo, — en attendent encore. Interrompue par le malheur des temps, cette publication de la *Correspondance* de Sainte-Beuve, qui aurait dû faire pleuvoir sur l'auteur toute une manne de subventions officielles, quand elle sera achevée, sera le plus riche répertoire que nous ayons encore de toute la littérature française du XIXe siècle, au moins jusqu'en 1869.

Et l'infatigable M. Bonnerot ne s'en est pas tenu là. Obligé de suspendre, pour un temps qu'on espère très court, la publication de la *Correspondance générale* du grand critique, il nous donne aujourd'hui, pour nous faire prendre patience, le premier volume d'une *Bibliographie de l'œuvre de Sainte-Beuve*, qui est, en son genre, un véritable chef-d'œuvre d'information précise et d'intérêt littéraire. Tout ce que l'on peut savoir actuellement sur la manière dont Sainte-Beuve composait ses articles, — ce premier volume est consacré aux premiers recueils de critique, — sur les sources auxquelles il puisait, sur les transformations successives qu'il a fait

(1) Jean Bonnerot, *Bibliographie de l'œuvre de Sainte-Beuve*, I. *Recueils de critique*, 1 vol. in-8, L. Giraud-Badin, 1937 ; — Sainte-Beuve, *Correspondance générale*, recueillie, classée et annotée par Jean Bonnerot (1818-1838), 2 vol. in-8, 1935-1936 ; Librairie Stock.

subir à ses études, sur l'accueil qu'elles ont reçu, M. Bonnerot l'a noté avec un soin, une conscience qui nous font « lâcher l'admirable » à toutes les pages. Et ce travail d'une minutieuse érudition, bien loin d'être ennuyeux, est au contraire toujours d'un très captivant intérêt. En le préparant, nous dit très joliment M. Bonnerot lui-même, il « devenait comme un familier de Sainte-Beuve et remplissait la mission d'un secrétaire posthume, — mais un secrétaire attentif et parfois très indiscret qui ouvre les lettres, se penche sur l'épaule du critique pour épier ce qu'il écrit et chercher à surprendre, dans un billet mystérieux, un aveu de confidence ou l'écho furtif d'un accès de mauvaise humeur ». M. Bonnerot a su rendre la bibliographie vivante ; et ce n'est pas un mince tour de force. Il a ainsi parfaitement justifié ce mot de Sainte-Beuve qu'il a pris pour épigraphe : « Il n'existe pas de biographie pour un homme de lettres tant qu'il n'a pas été un homme public : sa biographie n'est guère que la bibliographie complète de ses ouvrages et c'est ensuite l'affaire du critique peintre d'y retrouver l'âme, la personne morale. »

Les deux premiers volumes de la *Correspondance générale* de Sainte-Beuve, — les seuls que nous ayons encore, — nous conduisent jusqu'à la fin de l'année 1838. La *Bibliographie*, — dont le fonds substantiel est constitué par les cinq volumes des *Critiques et Portraits littéraires*, — ne dépasse guère cette même date. Ces deux publications se rejoignent donc. Je voudrais indiquer ici ce qu'elles me paraissent apporter de nouveau à la connaissance de la personne et de l'œuvre de Sainte-Beuve.

* * *

Sainte-Beuve s'est-il parfois douté que, si son œuvre tout entière devait un jour sombrer dans le noir oubli, — hypothèse d'ailleurs de plus en plus improbable, — sa *Correspondance* suffirait à imposer son nom à l'envieuse postérité ? Je ne sais. Mais ce dont je suis très sûr aujourd'hui, grâce à M. Bonnerot, c'est que l'auteur des *Lundis* prend décidément place parmi nos grands épistoliers, tout à côté de Mme de Sévigné et de Voltaire, de Chateaubriand et de Veuillot. Il a l'esprit ; il a la grâce ; il a la délicatesse ; il a l'imprévu de l'image jaillissante ; il a la variété du ton et du tour ; il a l'aisance heureuse et ce parfait naturel que Pascal, avec raison, considérait comme la qualité suprême. Ouvrez absolument au hasard l'un quelconque de ces deux volumes. Vous tombez sur ce charmant billet de deux lignes à Ferdinand Denis : « Merci, mon cher Ferdinand, pour votre

érudit et curieux volume : vous connaissez ces pures et désintéressées jouissances de l'esprit ; et elles n'ôtent rien chez vous aux sympathies affectueuses du cœur. » D'une lettre à Victor Hugo : « Je ne vous dirai pas : Soyez clément, soyez bon, — car vous l'êtes, Dieu merci ! Mais je vous dirai : Soyez bon à la manière vulgaire, facile dans les petites choses. J'ai toujours pensé qu'une femme, épouse d'un homme de génie, ressemblait à Sémélé : la démence du dieu consiste à se dépouiller de ses rayons, à émousser ses éclairs ; là où il croit jouer et briller seulement, il blesse souvent et il consume. » D'une lettre à George Sand sur Béranger : « Il est très bon juge en matière littéraire, très fin et très sûr, sauf quelques idées sur le peuple et l'*utilité* de l'art qu'il mêle un peu hors de propos, et un léger besoin de contredire et de prendre position en son nom. Il sait admirablement la vie par tous les côtés humains et déliés : il en est d'autres qu'il sent moins ou qu'il affecte de moins sentir. En somme, c'est un bon et agréable ami, avec ses défauts qu'il faut lui passer comme grand homme, et un peu vieillard. » On ne saurait envelopper plus de finesse dans plus de bonne grâce, et sous une forme plus allante, plus joliment *trouvée*, donner de plus judicieux conseils. Évidemment, l'homme qui a écrit ainsi, au courant de la plume, a comme un charme au bout des doigts. « Il n'a pas le temps de les gâter », disait-on des premiers *Lundis* de Sainte-Beuve ; et l'éloge, auquel il a été sensible, on peut le décerner à ses lettres.

Etre soi-même et se prêter aux autres ; sauvegarder sa personnalité, mais s'accommoder si bien à celle d'autrui qu'on revêt pour ainsi dire sa livrée pour lui tenir le langage qui la touche ou la flatte le plus : c'est peut-être là, quand on y songe, le commun idéal auquel aspirent tous ceux qui ont excellé dans l'art épistolaire. Cette précieuse qualité de dédoublement, d'adaptation, et presque de mimétisme, Sainte-Beuve la possède à un degré que l'on serait tenté de qualifier d'unique, si nous ne songions pas à la correspondance de Voltaire. Il est doué d'un tact psychologique si exquis, d'une faculté d'intuition et de divination morale si aiguë qu'il se représente avec une entière exactitude l'état d'âme de ses correspondants ; et il l'épouse si bien, il y entre si profondément qu'il y conforme tout naturellement le sien pour leur adresser la parole. Il n'écrit pas de la même plume, et, si l'on ose dire, de la même encre à Victor Hugo qu'à Vigny, à Lamartine qu'à Villemain ou à Daunou, à George Sand qu'à Christine de Fontanes, à Lamennais qu'à Vinet. Le ton varie si bien, d'un correspondant à un autre, que, si ce n'était une même

manière fine, piquante, alerte et caressante de dire les choses, on pourrait croire chacune de ces lettres écrite par une personne différente. Il est à croire que le charme éprouvé par le lecteur actuel devait être bien plus fortement ressenti par les destinataires de ces lettres si ingénieusement nuancées : nous savons tous un gré infini à ceux qui entrent si parfaitement dans nos idées et nos sentiments et qui nous disent les mots mêmes que nous attendons d'eux. Je ne serais point surpris que les lettres de Sainte-Beuve, — nous n'en connaissons que cinq, — eussent été son grand moyen de séduction auprès de Mme Victor Hugo.

Je parlais tout à l'heure de *mimétisme.* Il faut insister sur ce trait qui est, je crois, essentiel chez Sainte-Beuve, et qui, plus apparent dans ses lettres que partout ailleurs, nous livre le secret de son organisation intellectuelle et morale. Il se disait lui-même « l'esprit le plus rompu aux métamorphoses », et, à l'entendre, toutes ces « métamorphoses » successives de son esprit n'étaient qu' « expériences » spirituelles délibérément voulues par lui en vue d'un bénéfice escompté d'avance, d'un enrichissement et d'un élargissement de sa pensée et de son talent. Il se flattait, à moins peut-être que le fin matois qu'il était n'ait voulu nous donner le change. Il y a des natures si puissamment originales et individuelles, — un Victor Hugo parmi les poètes, un Balzac parmi les romanciers, un Taine ou un Brunetière parmi les critiques, — qu'elles ne peuvent s'empêcher d'imposer leur forme aux choses, de projeter leur moi sur l'univers. Certes, elles subissent, comme tous les êtres humains, des influences extérieures ; mais ces influences, par je ne sais quel sortilège, elles les transforment en leur propre substance, elles les « convertissent en sang et en nourriture ». Tel n'était pas Sainte-Beuve. Les multiples influences qui se sont exercées sur lui, il les a, lui, réellement « subies » ; il a aliéné sa personnalité pour leur faire place. Nature essentiellement *réceptive,* il ne réagit pas contre l'invasion du dehors ; il se livre au non-moi avec complaisance. De là ses engouements successifs pour « le XVIIIe siècle le plus avancé », pour Victor Hugo, pour Lamennais, pour le saint-simonisme, pour l'Abbaye-aux-Bois, pour Renan et pour Taine. Engouements plus ou moins éphémères, mais qui, une fois épuisés, étaient immédiatement remplacés par d'autres. Sainte-Beuve n'est pas une âme solitaire : il éprouve perpétuellement le besoin de se fondre en autrui. Il y a en lui quelque chose de féminin, — de « vieille fille », dit joliment M. Bellessort, — qui recherche et accepte les dominations viriles, qui s'y complaît même, jusqu'au

moment où la lassitude, la jalousie, le besoin de changement viennent opérer leur œuvre habituelle de détachement. L'auteur de *Volupté* n'était pas l'homme des fidélités à toute épreuve.

Ces dispositions d'esprit et d'âme le rendaient éminemment propre à écrire des lettres. Pour être en effet un bon épistolier, il faut s'oublier soi-même et renvoyer à ses correspondants l'écho sympathique de leurs idées, de leurs sentiments, de leur humeur. Cela suppose d'abord une sorte de « désappropriation » à laquelle les personnalités un peu fortes ne consentent pas volontiers : comment feraient-elles pour se détacher d'elles-mêmes, pour perdre de vue, ne fût-ce qu'un moment, ce qui est, à leurs yeux, leur raison d'être et de vivre, les impérieuses exigences de leur pensée ou de leur sensibilité ? C'est peut-être pour cela que les femmes écrivent mieux les lettres que les hommes : elles aiment à plaire ; elles ont la coquetterie de ne pas imposer leur manière de voir ou de sentir ; comme dans leur salon qu'elles viennent de quitter, elles se font toutes à tous ; et leur vivacité d'intuition leur fait deviner la vraie personnalité de leurs correspondants et les mots qui peuvent le mieux établir entre eux et elles-mêmes une véritable « correspondance ». D'autre part, pour passer sans effort d'un correspondant à un autre, pour donner à celui-ci l'illusion qu'on s'intéresse uniquement à ce qui est l'objet de sa préoccupation la plus chère, pour modifier son propre tour de phrase et jusqu'au son de sa voix, afin de se bien faire entendre et de retenir la confiante attention de la personne à qui l'on s'adresse, il faut une extrême mobilité de pensée et d'âme, une facilité de changement et d'adaptation, et comme un don de métamorphose morale qui se rencontre assez rarement.

Ce don, Sainte-Beuve l'avait à un degré éminent. Il est mobile et il sait jouer de sa mobilité. Il sait se mettre à la portée et à l'unisson de chacun de ses correspondants, et, par le plaisir que nous éprouvons nous-mêmes, simples lecteurs désintéressés que nous sommes, à lire ses lettres, nous pressentons celui que très certainement chacun de ses destinataires devait ressentir à les recevoir. Au reste, c'est ce que M. Bonnerot, qui n'ignore rien, par les habiles commentaires et notes dont il accompagne la publication de sa *Correspondance*, nous permet, çà et là, d'entrevoir. « Je ne résiste pas, écrivait à Sainte-Beuve la duchesse de Rauzan, à vous dire tout de suite, au risque de me faire trouver bien ennuyeuse, combien j'ai été heureuse de votre lettre et combien je me suis applaudie de n'avoir pas attendu dans le vague un souvenir sur lequel je n'osais

plus compter ; merci de ces aimables petites pages, trop courtes seulement, mais qu'on peut relire. » Et Victor Hugo se disait un jour « ému aux larmes » de la lettre qu'il avait reçue de son ami. Nous savons que les lettres de Mme de Sévigné et celles de Voltaire provoquaient chez leurs correspondants des sentiments analogues. Avec eux, Sainte-Beuve n'est pas en mauvaise compagnie.

Cette faculté de pénétrer dans les âmes étrangères, de se représenter fidèlement leurs dispositions intimes, de se les inoculer pour un moment, si l'on ose ainsi dire, c'est peut-être la faculté critique par excellence. Sainte-Beuve a mis du temps à s'en apercevoir, et à reconnaître que ce qu'il considérait comme un simple et un vulgaire « pis-aller » était sa vraie, son enviable vocation. Épris de gloire lyrique ou romanesque, désireux de se faire un nom comme artiste créateur, il ne s'est pas d'emblée rendu compte que la valeur d'art d'un « portrait littéraire » pouvait être aussi grande que celle d'un portrait imaginaire, et qu'elle comportait une part de vérité, de réalité vécue que l'autre n'atteindrait jamais. Est-ce que la personne morale d'un Pascal ou d'un Molière n'est pas chose aussi intéressante que celle d'un René ou d'une Manon Lescaut ? Est-ce qu'à peindre ces grandes figures du passé, à évoquer leur vie et leurs travaux on ne peut pas dépenser autant d'art qu'à retracer l'existence purement fictive de tel ou tel héros de roman ? Est-ce que l'approbation unanime des amateurs d'âmes ne vaut pas l'attention distraite des lecteurs simplement curieux d'intrigues subtiles ou de complications aventureuses ? Voilà ce que Sainte-Beuve a fini par se dire ; et l'intérêt toujours vivant de son œuvre nous est une preuve qu'il n'a pas eu tort de s'abandonner à son vrai génie.

*
* *

Ce génie, fait de conscience érudite, de pénétration morale et d'art littéraire, M. Bonnerot nous met à même de le voir à l'œuvre, de le saisir sur le vif, en plein travail, dans la suite minutieuse de ses délicates opérations. Et d'abord en ce qui concerne la préparation des « dessous » que l'artiste entend bien assurer à ses constructions. Dès qu'il a entrepris un nouveau portrait, il s'efforce de recueillir, pour n'en rien ignorer, tout ce qu'il est humainement possible de savoir du modèle dont il veut dessiner la vivante image. Pour cela, rien ne lui coûte : lettres, démarches, visites de tout genre, enquêtes habilement menées auprès des témoins survivants, stations aux bibliothèques, copies ou acquisitions de documents rares, d'opus-

cules introuvables, de pièces inédites, que sais-je encore ? S'il s'agit, par exemple, de Joseph de Maistre, il s'adresse à Lamartine pour avoir une introduction auprès de M. de Virieu ; il écrit, il récrit à ce dernier et à sa nièce ; il écrit à deux reprises à la fille du grand écrivain, la duchesse de Montmorency ; il écrit à Cazalès ; il écrit au comte Eugène de Costa ; il écrit à une Russe, la comtesse Edling ; il relance son ami lyonnais Collombet, et, par lui, l'érudit De Place ; il rend visite à M[me] Swetchine ; il se fait copier et il copie lui-même une curieuse brochure de Joseph de Maistre ; et c'est seulement au bout de quatre ou cinq ans, quand il a recueilli et épuisé toute sa documentation, qu'il se décide à jeter sur la toile l'image intérieure qu'il a longtemps portée et qui peu à peu s'est formée en lui. Pareils scrupules le poursuivent dans les esquisses plus rapides qu'il consacre à ses contemporains : il les interroge à fond sur eux-mêmes, il les provoque aux confidences ; il consulte les personnes le mieux informées de leur entourage, Dubois sur Jouffroy, l'abbé Jean et l'abbé Gerbet sur Lamennais ; rien de ce qu'ont pu lui dire Victor Hugo ou Lamartine, Béranger ou Chateaubriand n'est perdu pour lui ; avec tact, avec discrétion, il utilise tout, il fait flèche de tout bois : dans la moindre de ses études, il y a des traits, des indications qui ne sont véritablement que là : coups de pinceau imperceptibles qui achèvent et complètent la ressemblance intime.

Si méritoire qu'elle puisse être, toute cette information, même puisée aux meilleures sources, ne devrait pas retenir longtemps notre attention, si elle n'était pas mise au service de facultés plus rares et plus hautes. L'historiographie n'est pas l'histoire, et l'érudition n'est pas la critique. Sainte-Beuve le savait bien, qui, sans dédaigner les obscures et austères recherches, veille toujours avec un soin extrême à ne pas encombrer sa marche de détails ou de curiosités inutiles. Il a du goût ; il choisit ; il va droit à l'essentiel ; il néglige systématiquement tout ce qui n'est pas significatif ; il ne retient, il n'utilise que les traits qui caractérisent la nature et le développement du génie ou du talent qu'il se propose d'évoquer à nos yeux. Et les commentaires dont il accompagne les faits qu'il nous présente ont précisément pour objet de nous rendre plus sensible encore la nuance particulière de beauté qu'il a savourée lui-même et qu'il veut nous faire savourer à notre tour. Pour y parvenir, il n'a qu'à puiser à pleines mains dans ses impressions de lecture : ses lettres, à chaque instant, dans leur spontanéité jaillissante, nous font comme toucher du doigt la justesse et la vivacité de sa sensibilité esthétique. Voyez-le,

par exemple, dans une lettre à Lamartine, opposer à sa propre manière celle du poète des *Méditations* : « Lorsque je lis quelques-uns de vos vers, que j'admire cette manière si large, si naturelle, si *ouverte* et si *pleine*, que je la compare à vos paysages immenses, aux moissons et aux grandes herbes ondoyantes, aux murmures et aux ombrages flottants, où tant d'air circule, où le ciel est si profond et si infini, il me prend grand mépris de cette manière petite, étroite et curieuse, où l'impuissance d'atteindre plus haut m'a confiné, et dans laquelle j'ai tâché de me faire une poésie, comme un pauvre diable s'arrange un petit jardin sur sa fenêtre ou dans les fentes de sa cour. » Il est difficile, avouons-le, de mieux sentir et de mieux rendre la différence des deux poésies.

Et il va sans dire que la perspicacité de Sainte-Beuve ne se borne pas à l'ordre purement littéraire : par delà le talent, il a l'ambition de deviner et de peindre les âmes. Ambition des plus légitimes et qui nous explique que ses portraits « littéraires » sont aussi des portraits « moraux ». Il était tout naturel qu'il voulût mettre à profit « la merveilleuse pénétration » dont le louait Mme Swetchine et dont ses lettres, nous l'avons noté, portent, à toutes les pages, le naturel témoignage. Au reste, il n'était pas de ceux qui ont la superstition de la « littérature ». Si, dans la riche galerie de portraits qu'il a patiemment édifiée au jour le jour, les écrivains tiennent une place prépondérante, ils ne sont pourtant pas les seuls à attirer et à retenir nos regards : à côté des hommes de lettres il y a des hommes d'État, des hommes de guerre, des hommes d'Église, des savants, des magistrats, et ces physionomies, en apparence étrangères à ses préoccupations habituelles, ce ne sont pas celles qu'il a évoquées avec le moins de bonheur. Sait-on par exemple que la psychologie de Napoléon n'a jamais été pénétrée et définie en termes plus lumineux et plus forts que dans quelques pages des *Lundis* écrites à propos de la grande *Histoire* de Thiers ? « Il entrait essentiellement dans le génie et le caractère de l'homme quelque chose de gigantesque, qui, en chaque circonstance, tendait presque aussitôt à sortir et qui devait tôt ou tard amener la catastrophe. Cet élément de gigantesque qui, chez lui, pouvait quelquefois se confondre avec l'élément de grandeur, était de nature aussi à le compromettre et à l'altérer... » Qu'on lise tout le morceau ; qu'on lise aussi les pages, toutes voisines, où le critique rapproche le style, surtout parlé, de Napoléon de celui de Pascal ; et qu'on se demande s'il est possible de mieux entrer dans l'intimité d'un autre esprit, d'en mieux saisir et d'en mieux figurer aux yeux

les secrets ressorts. Peu d'hommes ont été doués comme Sainte-Beuve pour lire en autrui, pour démêler, chez les autres hommes, le complexe réseau de leurs inclinations, de leurs dispositions intérieures, pour en reconnaître le fort et le faible, bref, pour démontrer le délicat mécanisme de ce quelque chose de « merveilleusement vain, ondoyant et divers » qu'est une âme individuelle.

Et quand il s'applique aux purs hommes de lettres, il ne se limite pas à la simple analyse de leurs réussites et de leurs dons d'écrivains. Il sait fort bien que le talent, le génie même n'est pas dans l'homme, suivant le mot de Spinoza, « comme un empire dans un empire, mais comme une partie dans un tout » ; et c'est ce « tout » qu'il aime à se représenter, et qu'il se propose d'embrasser et d'expliquer. Il sait que certaines qualités supérieures de l'œuvre ont leur source dans de hautes habitudes de penser et de vivre et, inversement, que certaines défaillances de l'art ont leur origine dans les faiblesses ou dans les vices de l'âme. « Le rapport de l'œuvre à la personne même, au caractère, aux circonstances particulières », voilà ce qu'il s'efforce constamment de découvrir ; qu'il s'agisse des grands auteurs du passé ou de ses propres contemporains, toujours il « cherche l'homme dans l'écrivain, le lien du moral au talent (1) ». Il ne s'estime satisfait que lorsqu'il a fait poser devant lui l'homme total, lorsqu'il a pu saisir « le tic familier, le sourire révélateur, la gerçure indéfinissable, la ride intime et douloureuse qui se cache en vain sous les cheveux déjà clairsemés ». Ce critique a quelque chose d'un confesseur.

C'est ce don de lire dans les âmes qui fait de l'œuvre de Sainte-Beuve un répertoire peut-être unique de documents sur la nature humaine. Que de fois ses intentions ou ses divinations nous ont été confirmées par des témoignages qu'il ignorait et qui ne se sont produits qu'après le sien ! J'en veux donner ici un exemple que M. Bonnerot ignore peut-être et que je lui signale pour l'un de ses futurs volumes. Parlant de Gœthe dans l'un de ses *Lundis*, Sainte-Beuve écrivait : « Gœthe comprenait tout dans l'univers, tout, excepté deux choses peut-être : le chrétien et le héros. Il y a eu là chez lui un faible qui tenait un peu au cœur. Léonidas et Pascal, surtout le dernier, il n'est pas bien sûr qu'il ne les ait pas considérés comme deux énormités et deux *monstruosités* dans l'ordre de la nature. » Or, voici ce qu'un intime ami de Gœthe, Jean Falk, a écrit de son côté dans une page posthume que Sainte-Beuve n'a pu connaître : « Tous les

(1) *Critiques et Portraits littéraires*, t. II, 1836 (édition originale, Renduel, in-8 ; *Avant-propos*, p. II-III).

personnages en qui éclate la manifestation de l'infini, tous ceux qu'une grande idée transporte au-dessus de notre être, le héros, le législateur, le poète inspiré, enthousiasmaient Herder et laissaient Gœthe indifférent. La sublimité le touchait si peu que des caractères comme Luther et Coriolan lui causaient un certain malaise ; il sentait une contradiction secrète entre leur nature et la sienne. » Cette rencontre, cette entière identité de vues, et presque de termes, sur un point de cette importance, est, ce me semble, tout à l'honneur de Sainte-Beuve. A propos d'un article qui l'avait justement un peu désobligé, Désiré Nisard écrivait à son peu indulgent critique : « Mais si vous pardonnez cette plainte contre le juge au pauvre condamné, laissez-moi vous remercier des bonnes choses qui ont un peu adouci la blessure, et *surtout de cette sagacité avec laquelle vous avez pénétré dans mes arrière-faiblesses et avez été le complice de ma propre conscience.* » Ils sont nombreux ceux qui, en remerciant Sainte-Beuve, auraient pu lui tenir ce langage.

Information et sagacité sont certes d'éminentes qualités, et tout critique qui les possède a droit à l'estime reconnaissante de tous ses confrères. Mais elles ne suffiraient pas à lui assurer l'audience de ce large public qui souhaite évidemment qu'on le renseigne et qu'on l'instruise, mais qui exige avant tout qu'on l'intéresse et qu'on lui plaise. Sainte-Beuve est trop naturellement artiste pour ne pas satisfaire à ces légitimes exigences. Poète et romancier très incomplet, il a rapporté de ses excursions à demi avortées dans un domaine qui n'était pas son bien propre, de ses entretiens et de ses relations avec des poètes et des romanciers qualifiés, des préoccupations et des ambitions d'art qui ne l'abandonneront plus jamais. Il a pris au sérieux son métier de portraitiste ; il a étudié et il s'est adroitement assimilé les procédés des peintres, et, avec les ressources dont il dispose, il s'efforcera de rivaliser avec eux. Le dessin et la couleur lui sont refusés ; mais les mots, étant évocateurs d'images, ne sont donc pas entièrement dépourvus de toute puissance plastique et, d'autre part, en se substituant aux coups de pinceau successifs qui peu à peu fixent la ressemblance matérielle, les touches morales habilement appliquées sont susceptibles de reproduire la ressemblance intérieure, la seule qui vraiment importe. Joignez à cela qu'il en est des portraits d'âmes comme des portraits physiques : la ressemblance intime en dépend, dans une assez large mesure, de questions de composition et d'éclairage que chaque peintre résout à sa manière et qui sont une des parties essentielles de son art. Tous ces procédés sont familiers

à Sainte-Beuve, et il les applique avec la plus ingénieuse souplesse. Il n'introduit son personnage que lorsque le lecteur, par de savantes préparations, — analogues à celles dont usent dans leurs expositions les auteurs dramatiques, — est progressivement amené au juste point de perspective où le portrait, placé en pleine lumière, prendra toute sa vraie valeur. Puis, dans le large et souple cadre d'une alerte biographie, avec un art d'autant plus surveillé qu'il se donne les apparences de quelque négligence et d'une libre causerie, il entremêle les détails anecdotiques, les traits de mœurs et de caractère, les rapides analyses, les citations significatives, les piquants témoignages, les notations ou réflexions personnelles. Chaque nouveau trait s'ajoute au précédent pour le renforcer, le préciser, l'atténuer quelquefois. Et quand l'article est achevé, on a vu se composer sous nos yeux un portrait complet, un portrait vivant, qui suit et reproduit le mouvement et l'ondoiement de la vie, et qui nous laisse dans l'esprit une image qu'on n'oubliera plus.

Il n'est pas de peintre de talent qui ne se reconnaisse à ce que l'on appelle son style. Ce que l'on entend par là, c'est une certaine manière à lui d'envelopper son modèle dans une particulière atmosphère, de distribuer et de fondre ses couleurs de telle sorte que l'objet reproduit nous apparaît comme baignant dans une tonalité générale qui ne se confond avec aucune autre, et qui est la marque propre de l'artiste. Il en est de l'art du portrait en littérature comme en peinture. Quelle que soit la nature des matériaux utilisés, l'habileté des procédés employés, si l'écrivain manque de style, s'il n'a pas une manière à lui, reconnaissable entre toutes, de dire et de présenter les choses, d'enchaîner ses développements, de grouper ses observations, l'image qu'il nous livre manque de relief ; elle est peut-être matériellement exacte ; elle n'est pas véritablement ressemblante ; elle ne se grave pas dans notre souvenir ; elle n'est pas signée ; elle ne fait pas concurrence à l'état civil. Les portraits de Sainte-Beuve ne méritent pas pareil reproche. Il a un style : un style qu'on peut discuter comme tous les styles ; un style qu'on voudrait parfois plus simple, et qui est, par endroits, entaché de quelque préciosité, par un désir excessif de poursuivre et d'atteindre la plus subtile nuance ; mais un style fin, alerte, exact et coloré, abondant en vives saillies, en images ingénieuses, en heureuses et piquantes trouvailles. Il a des épithètes qui peignent tout un caractère, tout un tempérament d'artiste, comme par exemple quand il qualifie de « cossu » le style de Molière ; il a des comparaisons qui dressent devant

nous, en pied, tout un génie et toute une œuvre, comme par exemple quand, parlant de Corneille, il évoque « ces grands arbres nus, rugueux, tristes et monotones par le tronc, et garnis de rameaux et de sombre verdure seulement à leur sommet » ; il a des mots perçants qui vont jusqu'au fond d'une nature morale, comme, par exemple, quand, pour nous peindre la stratégie sentimentale de Mme Récamier, il ajoute : « Elle aurait voulu tout arrêter en *avril.* » Il n'y a que les vrais portraitistes pour trouver de ces mots-là.

Ces vivantes délicatesses de style étaient si naturelles à Sainte-Beuve qu'elles sont l'un des agréments de sa correspondance ; elles lui viennent spontanément sous la plume ; elles expriment avec fidélité sa manière de voir, de penser, de sentir. Ou, si l'on préfère, il est si naturellement écrivain, que ses lettres et ses articles rendent littéralement le même son. Il écrira à George Sand : « Quand vous voudrez accepter ce bonheur, madame, quand vous ne le trouverez pas misérable, indigne de vous et n'en chasserez pas l'idée avec colère, il vous viendra, il se préparera autour de vous, il se réveillera un matin, après six mois ou un an de patience et de vie réglée, auprès de votre chevet, et modeste, prêt à accompagner et à embellir vos jours. » A l'abbé Barbe : « Mes sentiments, mon ami, sur les points qui nous touchent le plus et que nous traitions déjà, il y a tant d'années, le long de nos grèves en vue de la mer (comme saint Augustin ou Minutius Félix à Ostie), mes sentiments sont toujours avoisinant le rocher de la foi, s'y brisant souvent comme des vagues, plutôt qu'y prenant pied comme un naufragé qui aborde enfin. » A Vinet : « Votre lettre m'a touché, honoré ; mais je me trouve toujours sans paroles devant vos éloges, m'en sentant si peu digne, passé que je suis à l'état de pure intelligence critique et assistant avec un œil contristé à la mort de mon cœur. Je me juge et je reste calme, froid, indifférent ; je suis le mort et je me regarde mort sans que cela m'émeuve et me trouble autrement... Voilà que je vous parle tout d'un coup comme à un confesseur ; mais je vous sais si ami, si *charitable*, et c'est ceci, ce dernier point qui est tout, et que le monde appelle vulgairement le cœur, qui est mort en moi. L'intelligence luit sur ce cimetière comme une lune morte. »

La correspondance de Sainte-Beuve est le meilleur commentaire et la meilleure explication de son œuvre. Il faut remercier chaudement M. Jean Bonnerot d'avoir mis cette vérité définitivement en lumière.

VICTOR GIRAUD.

REVUE MUSICALE

Opéra : *La Samaritaine*, drame lyrique en trois tableaux, poème d'Edmond Rostand, musique de M. Max d'Ollone. — *Alexandre le Grand*, ballet en trois tableaux, musique de M. Ph. Gaubert, chorégraphie de M. Serge Lifar. — Opéra-Comique : *Le Bourgeois de Falaise*, opéra-bouffe en un acte, livret de MM. Jean Limozin et André de la Tourrasse, musique de M. Maurice Thiriet. — Comédie des Champs-Élysées : Opérettes.

Après *la Princesse lointaine*, *Cyrano* et *l'Aiglon*, *la Samaritaine* vient à son tour d'être traduite en langage musical et l'honneur de nous proposer cette version nouvelle fut réservé à l'Opéra. Edmond Rostand ne prévoyait ni ne souhaitait peut-être à ses drames une pareille épreuve, mais il eût été cette fois, comme nous-mêmes, heureusement surpris de la voir si bien réussir.

De cet « évangile en trois tableaux », prêché en vers sonores, sur le théâtre de la Renaissance, par la voix d'or de Sarah-Bernhardt durant la semaine sainte de l'année 1897, et dont le succès, au témoignage de Jules Lemaitre (1), aussi peu suspect de complaisance que d'exagération, fut « éclatant », le musicien a fait, plus simplement, un drame lyrique, et nous gagnons au change.

La sincérité du poète n'est aucunement en cause, non plus que son talent. Mais en lui ces deux qualités se font tort l'une à l'autre ; car il a un talent trop visible, ou trop voyant, pour nous pouvoir paraître, aujourd'hui tout au moins, et en un tel sujet, entièrement véridique. Ce brillant de l'expression, cette verve, ce panache, tant de traits et de pointes, et de couplets pareils à des airs de bravoure, sont autant d'ornements qui flattent et relèvent la fougue romantique, le raffinement précieux, la fantaisie burlesque, mais dont n'a que faire une

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai 1897.

parole d'évangile. Sur la fin du dernier siècle, sans doute, on n'y regardait pas de si près. Renan, Tolstoï et nos poètes symbolistes, agissant à distance sur une société frivole qui les connaissait mal, confondaient leurs effluves et laissaient en suspens dans l'air parisien une religiosité vague, qui pouvait se mêler en toute proportion à la littérature. Quelques délicats seulement s'offusquaient si la Samaritaine s'emparait de cette forte maxime : « Je ne briserai pas le roseau penchant et je n'éteindrai pas la lampe qui fume encore », pour l'enjoliver de fins détails en miniature :

Si le roseau froissé souffre d'une cassure,
Il n'achèvera pas le roseau d'un coup sec ;
Si la lampe crépite en noircissant son bec,
Il ne soufflera pas brusquement sur la lampe.

Et il était loisible au Christ d'apprécier en artiste et de décrire en lettré, sans omettre le mot de la fin, le galbe d'un beau corps :

Elles vont, avec un sourire taciturne,
Et leur forme s'ajoute à la forme de l'urne
Et tout leur corps n'est plus qu'un vase svelte, auquel
Le bras levé dessine une anse dans le ciel.

De nos jours, sur la scène, de pareilles fadaises ne seraient plus tolérables. M. Max d'Ollone ne s'en est pas laissé rebuter cependant. Sous l'excessive et souvent indiscrète parure des mots, il a su retrouver la vérité du sentiment. Respectant le poète, dont on peut en effet contester le goût, mais non pas la maîtrise, il s'est fait fort de mettre son ouvrage en musique sans l'astreindre à un travail de rapiéçage et n'a donc eu besoin, pour tailler et recoudre, du secours de personne. Seul avec le poème, il en a pénétré sa pensée et n'y a rien changé, sinon pour élaguer largement les efflorescences superflues. C'est ainsi qu'il retranche entièrement le prologue, avec ces trois fantômes de patriarches que Lemaitre appelait irrévérencieusement « les trois barbes », et ne maintient en scène, durant le premier acte, que le Christ immobile auprès du puits dont s'approche, la cruche sur l'épaule, Photine la Samaritaine, surprise tout d'abord, hésitante, effrayée, honteuse, repentante, enfin persuadée et ravie. Elle part comme elle est venue, en chantant sa chanson ; l'amour sacré, succédant au profane, la transfigure, et c'est désormais un cantique.

Le deuxième acte, plus mouvementé que celui-ci, moins bigarré pourtant que dans la pièce de théâtre, nous conduit aux portes de la

ville, dans le tumulte du marché où l'on voit errer les apôtres, rebutés et raillés. Mais l'épisode est bref et bientôt apparaît la pécheresse convertie, annonçant la bonne nouvelle à la foule curieuse. Un prêtre autoritaire l'interroge, la déclare hérétique, et la dénonce au représentant de l'autorité romaine, centurion sceptique qui d'abord la fait arrêter, mais la délivre quand on lui explique l'affaire, sans importance à ses yeux, puisque ce n'est qu'une querelle de religion. Sans crainte désormais, Photine parle au peuple qui l'écoute et la suit, en chantant avec elle un psaume d'allégresse.

Le Messie n'a pas quitté le bord du puits dans la campagne, et son attente ne sera pas vaine, car guidés par Photine les Samaritains viennent à lui. Apaisant la surprise un peu jalouse des apôtres, il explique à ces étrangers devenus ses disciples les sublimes préceptes de la charité que plus tard on nommera chrétienne, et fait réciter à la faible femme, qui la première a compris sa leçon, la prière nouvelle, celle que l'on adresse au Père dans les cieux.

L'action débarrassée de mainte digression perfide marche droit désormais, ou plutôt elle monte, d'un épisode à l'autre, comme par les degrés d'un escalier monumental. Aucune intrigue, sinon spirituelle. Le premier acte est le débat de l'âme égarée qui a peine à reconnaître son Sauveur ; le deuxième, une discussion qui se termine, toutes objections levées, par la victoire de la foi, récompensée enfin par la révélation. La musique pourra librement se répandre et remplir ces larges perspectives, ouvertes tout entières sur la vie intérieure.

« Qui dit un savant musicien entend ordinairement par là un homme à qui rien n'échappe dans les différentes combinaisons des notes ; mais on le croit tellement absorbé dans ces combinaisons qu'il y sacrifie tout, le bon sens, le sentiment, l'esprit et la raison. » Ainsi protestait Rameau contre un préjugé redoutable dont tant de musiciens ont eu comme lui à souffrir. Saint-Saëns en fut victime, et l'injustice était flagrante ; car s'il dispose à son gré de toutes les figures de la grammaire et de la syntaxe musicales, c'est avec une aisance qui trouve à point nommé l'expression juste et claire ; si le tour est ingénieux, il s'entend néanmoins sans effort ; rien ne trahit la recherche ; l'art se confond avec la nature. Sans embarras, sans trouble, la raison, le bon sens, le sentiment, l'esprit sont maîtres absolus de cette musique docile et transparente.

Parmi les compositeurs de notre temps, nul n'a mieux que M. Max d'Ollone compris et suivi cet illustre exemple. Trop habile en son

art pour en tirer aucune vanité, ennemi de tout excès, toujours fidèle à sa pensée, loin des querelles et des réclames, il garde en sa musique une fière élégance qui souvent lui a valu la faveur du public et toujours le suffrage des vrais délicats. Pas plus qu'à Saint-Saëns, le désordre des passions ne lui peut agréer. Il veut des sentiments définis, des situations nettes, et les trouvait de préférence, jusqu'ici, en des sujets aimables, où la finesse plus que la force était requise. Mais la foi religieuse à une âme bien née apporte la paix et non la guerre ; loin d'y perdre ses droits, la raison s'en éclaire et se repose enfin sur cette suprême certitude ; le cœur la suit et se livre en toute confiance à de pieux transports où nul égarement n'est à craindre. C'est une splendeur sereine et non un feu dévorateur. C'est ainsi que fut édifiante, pour M. Max d'Ollone, la lecture de *la Samaritaine.* Et voilà pourquoi cette musique, que l'on croyait vouée au genre tempéré, aux émotions discrètes, aux paysages à mi-côte, va quitter sans effort, toujours également ferme en son propos, lucide en ses pensées, la terre pour le ciel.

Elle s'empare du drame et le refait à sa manière, en un style autrement direct et soutenu. Renonçant aux touches pittoresques qui n'ajoutaient qu'un attrait de plus à d'autres ouvrages, tels que ce charmant *Arlequin* que l'Opéra donnait il y a quelques années, l'orchestre cette fois, comme un chœur instrumental, ne cesse de chanter avec ses voix diverses qui tour à tour s'élèvent et prêtent leur accent à une ligne mélodieuse, toujours liée à l'harmonie dont elle émane et qui l'entoure. Mais cette symphonie continue est si habilement ménagée que la voix humaine, sitôt qu'elle prend la parole, passe sans difficulté au travers. Fidèle aux mots, elle en respecte le contour, mais l'enveloppe encore de musique ; ce n'est pas un récitatif, mais plutôt ce qu'on appelait jadis un *arioso,* mélodie naissante et prête à devenir, sitôt que la cadence du discours s'y prête, un air caractérisé. Le texte qui subsiste est intact cependant, avec ses pointes qui ne piquent plus, ses paillettes qui brillent d'un éclat amorti, entraînées et mêlées en ce flot large et pur. Ayant abjuré ses erreurs et reconnu ses fautes, la Samaritaine se permettait encore quelques péchés mignons de coquetterie et de frivolité ; elle en reçoit l'absolution sans pénitence, sauvée pour la seconde et dernière fois, en ce drame que la musique a rendu sacré.

L'interprétation est de haute valeur. Mlle Germaine Hoerner, dans le rôle de Photine qui la tient presque sans interruption sur la scène, montre non seulement une rare vaillance, mais une voix remar-

quablement pure, expressive et musicale. Sans un geste de trop, sans un accent qui ne soit vrai, M. André Pernet trace l'image et chante de sa voix émouvante les paroles du Christ sur un ton de conviction profonde dont il doit le secret à la méditation ; admirable composition où le grand artiste demeure encore et toujours humain sous ce rayonnement de charité fervente qui laisse deviner une majesté surnaturelle. M. José de Trévi détache dans le plus juste et vigoureux relief la figure du centurion païen. M. Huberty a fort bien compris et rendu, selon sa coutume, le personnage du prêtre qui ne veut pas qu'on touche à sa prébende. Mmes Mahé, Ricquier, Almona, simples femmes du peuple, forment un trio de grâce et de fraîcheur.

Sauf quelques accessoires indispensables sur la scène, tels que la margelle du puits ou les éventaires des marchands, le décor n'est formé cette fois que par les projections lumineuses sur la toile du fond. M. Klausz en est l'ordonnateur. Elles procurent aux montagnes qui ferment l'oasis et aux murs de la ville dominant le marché de beaux effets de contre-jour. M. Pierre Chéreau en profite pour mettre les personnages en valeur, sous un éclairage savamment ménagé qui s'accroît par degrés depuis les groupes secondaires jusqu'à la figure centrale, où s'attache la lumière. Chaque épisode est ainsi composé comme une peinture religieuse, mais avec des mouvements cadencés que la musique dirige, obéissant elle-même à l'auteur de qui la volonté précise sait animer l'orchestre et rendre sensible l'afflux de la pensée. Jamais peut-être on n'avait obtenu, au théâtre, un si parfait accord entre le chant, la symphonie et le spectacle, pour une œuvre de foi.

*
* *

Alexandre le Grand est un ballet dont la musique est excellente, le spectacle somptueux, la chorégraphie composite. Au total, une œuvre intéressante, agréable souvent à voir, et toujours à entendre.

M. Philippe Gaubert est un musicien qui aime la musique : le cas n'est pas si fréquent, de nos jours, pour qu'on ne le signale. Il faut même qu'il l'aime beaucoup, puisque ce déferlement de notes où, depuis tant d'années, au Conservatoire et à l'Opéra, il trouve la bonne route en pilote expérimenté, ne lui en a donné aucune lassitude. Il en est gourmand au contraire, et l'on devine sa joie quand il peut à son tour malaxer et pétrir la pâte instrumentale, bien liée, bien levée, toujours brillante et aérée, légère et substantielle : son orchestre est un vrai régal. C'est que rien n'y est mis qui n'ait un accent mélo-

dieux ; partout le sentiment imprègne la matière, et tout est savoureux, parce que tout est musical.

Cette fois un parfum d'Orient s'en dégage, toujours fondu avec la musique dont les inflexions délicates et les reflets choisis modulent avec aisance de la volupté nostalgique à la grandeur légendaire ; le style se soutient ainsi dans une suite d'épisodes variés, mais sous le même climat, et fort propres à la danse par leur rythme et leur caractère.

Ayant pris pour héros Alexandre, dont lui plaisait le personnage, M. Serge Lifar a bien compris qu'à l'appel d'une telle musique il lui fallait quitter la Grèce sans tarder. Après un bref prologue où le nœud gordien est tranché, le conquérant passe en Judée, en Égypte, en Chaldée où une coupe vénéneuse le voue à un trépas que va suivre son apothéose. Pourtant, il est fort bien accueilli par les décors et les costumes de M. Larthe, en vigoureux accords, ainsi que par ces balancements cadencés de pleureuses, ces supplications de captives, ces danses onduleuses, mais agiles et précises, toujours enlevées sur les pointes, où excellent, grâce à leur habileté dans le ballet classique, Mlle Chauviré, Juive charmante, Mlle Solange Schwarz, qui exécute très correctement le pas de l'Égyptienne, et surtout Mlle Lorcia, reine de Babylone, magnifique en sa grâce langoureuse et perfide. Toute cette partie du ballet est réglée dans un goût qui rappelle un peu *Shéhérazade*, mais sans la profusion de couleurs ni les élans farouches dont pouvait s'accommoder la musique de Rimski-Korsakov ; à celle de M. Gaubert il fallait ces lignes dégagées, cette conception spacieuse, ces mouvements sans heurts. M. Serge Lifar fait un peu figure de trouble-fête, à peine vêtu par un lambeau d'étoffe et constamment livré à des bonds tournoyants et des gesticulations forcenées dont on s'explique mal la fureur. Ses guerriers autour de lui l'assistent de leur mieux, et à chaque tableau, pour marquer sa victoire, le juchent sur leurs épaules. Il trouve encore la force de s'élever ainsi au moment de mourir. On croit voir des gymnastes qui font non sans effort, ni sans tâtonnements pour trouver l'équilibre, la pyramide humaine. La danse a d'autres procédés pour monter dans les airs. Et rien n'est plus contraire aux vœux d'une musique aussi harmonieuse que ces provocations de lutteur ou cette ascension pesante. Diaghilev, en ses dernières années, s'est plu à de tels paradoxes. Caprice de blasé qui cherche du nouveau, tente une expérience, et ne souhaite aucunement de faire école. Il ne pouvait prévoir que son danseur de prédilection en garderait un si obsédant souvenir.

* * *

Notre jeunesse est gaie. On le croirait du moins, à voir les titres de tant d'opérettes ou d'opéras-bouffes dont les auteurs n'ont pas encore atteint la maturité de l'âge ni du talent. A les entendre, on en est moins certain.

Impossible, par exemple, de trouver aucun trait de verve en ce *Bourgeois de Falaise* que vient de nous montrer, avec un grand effort pour le rendre plaisant, le théâtre de l'Opéra-Comique. Impossible de deviner pourquoi André de la Tourrasse et M. Jean Limozin sont allés en chercher le sujet en une petite pièce de Regnard, déjà sèche et fanée au temps de son premier auteur. L'intrigue n'est qu'un ramassis d'artifices qui depuis longtemps ne pouvaient plus tromper personne. Dès le début, on est assuré que Rosine et Léandre, dont l'amour réciproque est contrarié par la volonté d'un père important et crédule, trouveront leur appui dans la ruse d'une soubrette délurée et d'un valet ingénieux, qui s'entendent comme larrons en foire, et que ce prétendant de qui le ridicule est annoncé déjà par son nom de Sottenville ne cessera, tout au long de la comédie, de se laisser berner et bafouer à plaisir. Il est vrai que Molière, avant Regnard, et Marivaux après lui, ont composé, sur d'aussi pauvres arguments, de fort jolis ouvrages ; c'est qu'ils y ajoutaient une vérité de mœurs ou une délicatesse de sentiments qui en faisait oublier le mensonge. Regnard lui-même a montré ailleurs, à défaut d'une observation approfondie, une vivacité moqueuse qui lui a valu sa renommée. Mais ici, négligent et hâtif, il laisse le canevas à découvert, sans y rien mettre de son cru. Tout son effort, pour corser l'intrigue, est de doubler le premier valet, déguisé en musicien, par un second qui se costume en matamore, et de faire accompagner son Sottenville par un autre provincial, plus grotesque encore. L'un, saisi de frayeur, se laisse choir dans une pièce d'eau, ce qui achève de le déconsidérer ; on invitera l'autre à un bal travesti où sa laideur exige qu'il revête, pour faire rire la compagnie, l'habit de Cupidon. Ces facéties au rabais et ces effets de complaisance passeraient peut-être encore, dans une joyeuse bousculade qui ne laisserait pas le loisir d'y penser. Sans doute, c'est bien ce que voulait Regnard, sans autre ambition que d'écrire une farce, bonne pour les tréteaux de la foire. Mais les auteurs modernes ne l'ont pas entendu ainsi.

Ils se sont mis à deux pour diluer les reparties et semblent s'être donné réciproquement pour consigne de n'y pas insérer le moindre

mot d'esprit, comme s'ils se croyaient tenus de procurer au musicien, pour qu'il y inscrive ses airs, ses duos et ses chœurs, des paroles rigoureusement plates, en table rase. Celui-ci s'en est fort bien accommodé, se fiant à sa facilité, qui est en cet ouvrage celle d'un amateur. Comme tous les amateurs, il rencontre assez aisément, à mi-chemin entre la fantaisie et la réminiscence, de petits bouts d'idées qu'il ne sait développer ni orner. Son harmonie à tout instant perd l'équilibre. Son orchestre, à la fois maigre et compact, par le mauvais choix des sonorités et leur rapprochement maladroit, se hérisse devant le chant qu'il écorche au passage. L'action ainsi est désarticulée en épisodes dont chacun marque un temps d'arrêt, car le musicien y insiste avec une application malheureuse. Aucun entrain n'est plus possible ; tout devient lent et lourd. M. Thiriet a fait beaucoup mieux depuis lors. Ce n'est évidemment qu'une œuvre de jeunesse ou plutôt, puisque l'auteur est jeune encore, un travail d'écolier. Était-il donc indispensable de le produire sur la scène d'un théâtre subventionné, avec des soins aussi attentifs que peu efficaces ?

Le décor et les costumes de MM. André Barsacq et André Bakst l'ont habillé superbement, mais comme ceux du *Roi malgré lui* affectent une exactitude qui nous donne une leçon d'histoire quand il faudrait nous divertir. Moins heureux que *le Testament de la tante Caroline*, dont le spectacle était de haut goût, *le Bourgeois de Falaise* accumule les personnages et multiplie les gestes sans y mettre aucun ordre, ni accuser un style.

Mlles Turba-Rabier, Odette Ertaud et M. Couret prêtent leurs jolies voix aux personnages de l'ingénue, de la soubrette et du jeune premier. MM. Balbon et Hérent croient devoir ajouter quelques effets burlesques de leur invention aux rôles insipides de deux provinciaux. MM. Tubiana, Cuénot, Poujols chantent et jouent de leur mieux les autres rôles. M. Désormière, chef habile et sensible, n'arrive pourtant pas à débroussailler entièrement cet épineux orchestre ; sa baguette ne suffit pas : il y faudrait un sécateur.



M. Thiriet a bientôt pris sa revanche à la Comédie des Champs-Élysées, succursale de l'Exposition. Pour y représenter la France, par les dernières nouveautés de sa production musicale, on a jugé bon de n'y donner que des opérettes, et toutes en un acte. Ainsi sera fortifié ce préjugé, déjà trop répandu hors de nos frontières,

que nos compositeurs n'ont de talent que pour la musique légère.

Déjà quatre de ces petits ouvrages nous ont été montrés. La *Vénitienne,* de MM. René Kerdyk et Jean Rivier, ne peut compter que comme un essai, encore loin du but. Ce marchand de tissus, qui vend sa marchandise et ne s'aperçoit pas qu'on lui prend son épouse, n'est pas sans ressemblance avec l'horloger de *l'Heure espagnole* ; et les auteurs ont voulu pareillement nous divertir aux dépens de la couleur locale : les commandes ici seront livrées par gondoles, comme là-bas il fallait des mulets pour expédier les colis postaux. Mais ce n'est pas impunément que l'on rappelle le souvenir d'un tel chef-d'œuvre. M. Kerdyk n'a pas l'esprit de Franc-Nohain. M. Rivier est aussi peu instruit que possible sur un art dont M. Ravel a pénétré les plus étranges et exquis secrets. Pour procéder par allusion, garder le ton de l'ironie, et conter vivement l'histoire, avec, pour cette fois, « un peu d'Italie autour », il fallait une adresse extrême, et il n'en a aucune. Sa musique est honnête mais incapable de finesse. Sans détail amusant, sans coloris qui la relève, l'anecdote est banale, et même un peu grossière ; on n'en saisit pas l'intérêt.

M. Manuel Rosenthal au contraire est un musicien habile ; et comme il a du goût pour la raillerie, sans forcer son talent il sait fort bien mettre à point les rythmes décidés, les mélodies alertes, les accords piquants, les sonorités aigrelettes et tous les ingrédients nécessaires pour que le discours ait du trait. Mais cette fois il a été desservi par la comédie de M. Nino, qui donne de plus en plus dans le macabre. Déjà *le Testament de la tante Caroline* s'ouvrait dans une maison mortuaire. Cette fois c'est une veuve en grand deuil qui, pour quitter le moins possible son cher défunt, a pris un appartement dont les fenêtres ont vue sur le cimetière. Le titre sans respect l'appelle *la Poule noire* et nous saurons bientôt pourquoi. Comme la *Matrone d'Éphèse,* elle est prête à oublier son chagrin : c'est un conte cruel, dont on trouve d'autres versions dans nos fabliaux du moyen âge, et jusque sur la scène chinoise. Ce qui rend celle-ci particulièrement pénible, c'est que le prétendant qui s'offre pour la consoler ne pourra l'attendrir que s'il pleure avec elle, en feignant d'être veuf lui-même. Supercherie indécente, et par surcroît impossible. Mais s'il n'y a pas un mot de vrai en tout cela, pourquoi nous affliger d'un si triste spectacle ? Et qui aurait le cœur de rire, devant cette tombe récente, ces regrets, ces sanglots, ces vêtements funèbres ?

Les Invités de M. Tibor Harsanyi mettent en musique une pièce

de M. Jean-Victor Pellerin qui s'appelait d'abord *Intimités*. C'est une pièce à thèse, comme toutes celles de ce dramaturge intellectuel. Il s'agit d'illustrer cette vérité élémentaire que chacun de nous, s'il garde le silence, suit le cours de ses pensées. On verra donc paraître, auprès d'un époux qui se tait, son dentiste parce qu'il souffre d'une névralgie, puis quand elle lui laisse un moment de répit, une accorte servante, pendant que sa compagne est pareillement distraite par les images d'un joli chapeau, de son enfant, et d'un boxeur dont il faut croire que la brutalité lui a plu. Sans même avoir recours à la psychanalyse, c'est-à-dire à l'enquête sur l'inconscient, il suffit de s'interroger soi-même pour comprendre que notre rêverie d'ordinaire suit un cours autrement capricieux. Mais déjà ces pauvres inventions posent au théâtre un problème ardu, car il ne dispose pas, comme le cinéma, pour évoquer des fantômes, du procédé de la photographie en surimpression. Tous les objets y sont matériels ; tous les personnages ont un corps, dont on ne peut abolir le poids ni le volume. Impossible de savoir où finit le réel et où commence l'imaginaire dans cet espace homogène et toujours à trois dimensions. M. Gaston Baty croit esquiver la difficulté en laissant tout dans l'ombre. Notre embarras grandit, et la musique y ajoute encore, avec ses voix toutes humaines, qui se répondent ou chantent ensemble, rendant la confusion inextricable. Pour comble de malheur, les paroles déjà compromises par un perpétuel déplacement de l'accent, qu'on voudrait croire volontaire, sont presque constamment débordées par un accompagnement agréable, mais excessif, où s'annonce le talent d'un joli musicien, qui ne sait pas encore écrire pour la scène. On en saisit à peine quelques bribes au passage. C'est une expérience manquée.

Dans *la Véridique histoire du docteur*, nous retrouvons M. Thiriet, qui a beaucoup appris : il sait désormais marquer un rythme, soutenir une mélodie, la poser bien d'aplomb sur de justes accords, et son orchestre, toujours un peu mince mais émondé et clarifié, n'a plus rien qui étouffe le chant, ni offense l'oreille. Trop véridique pour être vraie, l'histoire que lui proposait M. Serge Aubert fait aller et venir, se heurter, s'invectiver, s'embrasser, se fâcher, se réconcilier, dans un incessant bavardage, des gens de toute espèce, sur une place de province où s'ouvrent de part et d'autre la maison du docteur et celle de la cabaretière, dont on ne peut un instant prendre au sérieux les fantasques amours. Le décor et les costumes de M. Jean Lasne semblent sortir d'une boîte à jouets, vernis de frais, hauts

en couleurs ; la mise en scène de M. Léonard, avec ses gestes saccadés, fait du théâtre un guignol. Les airs ont de l'entrain et suivent avec esprit les indications d'un dialogue vif et brusque, à dessein dépouillé de toute littérature. Tout se termine par un coup de revolver qui fera plus de peur que de mal, et dont se moque un joyeux sextuor :

> Pour que l'histoire finisse
> Il s'est traversé la cuisse.

Mlles Maud Laury, Marthe Brega, MM. Gaston Rey, René Talba, ainsi que leurs camarades des rôles subalternes, ont des voix agréables, une gaieté communicative. M. Maurice Jaubert conduit et anime l'orchestre avec autant d'adresse que d'intelligence. C'est une jolie opérette sans prétention, à la mode française, et en miniature.

* * *

Deux grands musiciens viennent de nous quitter : Gabriel Pierné, qui a succombé à la fatigue de l'âge et du labeur, dans la paix de sa maison bretonne, après une longue et glorieuse carrière, et Louis Vierne, frappé à son banc d'orgue au cours du religieux concert où l'association des Amis de l'orgue célébrait récemment le dixième anniversaire de sa fondation.

Pierné avait reçu de la nature les dons les plus heureux de l'esprit et du talent. Dès sa douzième année il composait une *Sérénade*, restée célèbre depuis lors. Ce précoce succès ne le détournait pas de se mettre à l'école, et d'acquérir au Conservatoire cette instruction solide qui seule permet à l'artiste d'exprimer toute sa pensée. C'est là qu'il avait connu Debussy, pour le retrouver ensuite à l'École de Rome, où l'affinité du goût et du caractère avait noué entre eux une amitié fidèle. Longtemps organiste à Sainte-Clotilde, Pierné succédait, en 1908, à Édouard Colonne pour diriger ces concerts symphoniques où durant plus de vingt années il n'a cessé de prodiguer son zèle et son sentiment de la musique, si profond et si juste. Compositeur, il s'était exercé avec un égal succès dans tous les genres, mais surtout au théâtre où sa musique intelligente a toujours trouvé l'accent et le coloris qu'il fallait, depuis le discret orientalisme d'*Izeyl* jusqu'à l'agreste fraîcheur de *Ramuntcho*, à la galanterie élégante de *Cydalise* ou de *Fragonard*, au sourire amusé des *Impressions de music-hall.* Mais il pouvait aussi, en un style plus sévère, où le chœur des voix humaines prédomine, s'élever

à une pureté émouvante, qui touche à la grandeur : telles sont ses grandes cantates, *la Croisade des enfants*, et *les Enfants à Bethléem*. Affable et délicat, ami à toute épreuve, son caractère était à l'image de son talent, et l'homme en lui valait l'artiste.

Organiste de Notre-Dame, depuis l'année 1900, Louis Vierne disposait d'un instrument magnifique et savait en ordonner la richesse sonore aussi bien pour interpréter Bach, César Franck ou Widor qu'en ses merveilleuses improvisations. Sa science et son goût n'étaient pas moins admirables en des compositions telles que ses six *Symphonies* pour l'orgue, sa *Messe solennelle*, sa *Symphonie* d'orchestre, sa *Sonate* pour piano et violoncelle, ses *Mélodies*. C'était un maître en son art. Jeune encore, un concours particulièrement brillant lui avait donné cet orgue illustre. Le chapitre de la cathédrale n'a pas cru devoir recourir au concours pour désigner son successeur. Le musicien à qui échoit un tel honneur lui inspire toute confiance, puisque c'est déjà le chapitre qui l'avait choisi, en 1932, pour l'emploi d'assistant.

LOUIS LALOY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LE JAPON ET L'ARTICHAUT CHINOIS

Au Japon, il arrive souvent que les ministères changent ; mais la politique d'expansion impériale dans la Chine du Nord est poursuivie, sous la direction de la caste militaire, avec une persévérante patience et une souple énergie. Il s'agit, après avoir détaché de la Chine toute la Mandchourie, augmentée de la province du Jehol, d'arriver peu à peu à séparer du gouvernement de Nankin les cinq provinces chinoises qui avoisinent le golfe du Pet-chi-li et de les organiser en un ou plusieurs états autonomes qui, sans rompre tout lien avec la Chine, accepteraient cependant de Tokio une tutelle politique et économique : c'est le fameux plan Tanaka. L'histoire de la Chine nous apprend que les périodes où fut réalisée l'unité des dix-huit provinces sont assez rares et que, presque toujours, elle l'a été par des dynasties étrangères venues du Nord. Le Sud a souvent obéi au Nord, rarement le Nord au Sud. Quand le gouvernement de la Chine s'établit à Capitale du Sud (c'est la traduction du mot Nankin) et cesse de monter une garde vigilante sur la Grande Muraille pour arrêter les Barbares du dehors, les provinces du Nord font sécession et forment, avec l'aide des tribus guerrières de la steppe, un nouveau gouvernement autour de Pékin (Capitale du Nord). C'est ce que les Japonais cherchent à réaliser avec la connivence de certains généraux ou fonctionnaires chinois séduits par les promesses des Nippons, gagnés par leurs largesses ou tout simplement convaincus que l'ordre que fait régner l'armée nippone est favorable au négoce et aux affaires fructueuses.

Tel est le plan général. Les Japonais en poursuivent constamment la silencieuse réalisation ; mais, à certains moments, quand il s'agit d'avaler un morceau un peu plus gros, un peu plus voyant, les Japonais, malgré leurs précautions, soulèvent parmi les Chinois

une réaction plus bruyante, mais, jusqu'ici du moins, pas beaucoup plus efficace. C'est alors une période de crise, de guerre larvée où l'on se bat sans se déclarer la guerre, où les diplomates ne cessent de travailler pour consolider l'avance des plus forts et sauver la face des plus faibles. Et tout finit par un traité qui marque la fin d'une étape de l'expansion japonaise et le commencement de la suivante. Est-ce de nouveau ce scénario classique qui va se développer devant nous ? Sait-on jamais, dans cet étrange pays, quelles réactions peuvent secouer la masse chinoise ?

L'œuvre d'unification et de pacification poursuivie avec succès par le maréchal Tchang-Kai-Chek, aux dépens de l'anarchie communiste et des *toukioun* rebelles, n'est pas achevée, mais elle a déjà produit des résultats considérables sur lesquels les témoins les plus dignes de foi s'accordent : renaissance d'un esprit national, d'un patriotisme chinois, modernisation du gouvernement, développement de l'industrie, amélioration de l'administration. Une profonde transformation morale s'accomplit en Chine, en même temps que l'armée fait de très sensibles progrès. Ne nous laissons pas tromper cependant par ce numéro 29 que porte l'armée dont certains éléments sont engagés contre les Nippons. Le gouvernement de Nankin peut en réalité disposer d'une douzaine de divisions organisées et armées à l'européenne, disciplinées et d'apparence solide. Mais il faut toujours compter avec la vénalité ou l'ambition des chefs, le manque d'enthousiasme des soldats. Parmi les jeunes gens patriotes, l'ardeur nationaliste verbale n'est pas toujours tempérée par la raison et la prudence. La Chine est en train de redevenir une Puissance militaire capable de se défendre, mais cette évolution favorable est loin d'être achevée, et l'on se demande si le zèle intempestif de quelques chefs ne va pas compromettre prématurément les résultats acquis. Il est possible d'ailleurs que ce soient les militaires Japonais qui, préoccupés de cette rénovation, aient décidé de brusquer le dénouement sans provoquer une guerre longue, car l'ordre social n'est pas assez stable, ni les finances assez saines pour risquer une aventure prolongée et dangereuse.

Il s'agit, pour le moment, des deux provinces voisines de Pékin, le Hopei (naguère Tche-li) et le Chahar, avec l'ancienne capitale Pékin devenue Pei-ping et le grand port de Tien-tsin. Depuis l'accord du 10 juin 1935, ces deux provinces ont un régime spécial. Les troupes chinoises n'ont plus le droit de pénétrer dans le Hopei qui, avec le Chahar, est régi par un Conseil politique nommé par Nankin et agréé

par Tokio. En fait, c'est l'autonomie sous le contrôle du Japon. L'État-major nippon cherche à franchir maintenant une nouvelle étape en étendant ce régime d'autonomie de fait à deux provinces voisines parmi lesquelles le Chansi et ses riches mines de charbon. La cinquième province, le Chantoung, avec ses 35 millions d'habitants, est pour le moment aux mains d'un général dévoué à Tchang-Kai-Chek.

Voici donc, autant qu'on peut le savoir, comment les choses se seraient passées. Le premier incident date du 8 juillet ; des troupes japonaises cantonnées entre Pékin et Tien-tsin en vertu de l'accord de 1901 consécutif à la crise des Boxers, exécutant une manœuvre de nuit, auraient tenté de pénétrer de force dans une petite ville chinoise (Lou-ouang-miao), sous prétexte d'y chercher l'un de leurs soldats, et auraient été attaqués par la garnison chinoise. De tels incidents sont fréquents ; dès le lendemain celui-là paraissait réglé par un accord entre les chefs militaires, mais le 12, certains détachements chinois ouvrirent de nouveau le feu sur les troupes japonaises. C'est à ce moment que le conflit s'aggrave, que, de part et d'autre, les nationalismes s'émeuvent et que les étrangers s'inquiètent. On crie des deux côtés : « la paix, la paix ! » Mais on mobilise des troupes, on achemine des renforts vers la région de Pékin et l'on se prépare à la guerre avec le plus vif désir de l'éviter et tout en continuant à négocier.

Le dessein des Japonais est de renouveler pour toute la Chine du Nord l'opération qui leur a réussi en Mandchourie ; mais il s'agit cette fois non plus des dépendances extérieures de la Chine mais du territoire de quelques-unes des dix-huit provinces historiques et de l'ancienne capitale. Dans quelle mesure Tchang-Kai-Chek peut-il se prêter à un accommodement sans s'exposer à être débordé par le nationalisme imprudent de la jeunesse et les intrigues de ses rivaux ? Il a lui-même indiqué, le 30 juillet, les conditions hors desquelles il n'accepterait pas d'arrangement : respect de l'intégrité territoriale et des droits souverains de la Chine, maintien du statut spécial des provinces du Hopei et du Chahar, maintien des fonctionnaires en place ; aucune modification aux lieux de cantonnement de la 29e armée. Les Japonais reconnaissent que ces provinces font partie intégrante de la Chine, mais ils veulent qu'elles gardent un régime d'autonomie et que les troupes gouvernementales de Nankin n'y pénètrent pas. La porte n'est donc pas fermée à un accord. Les deux ambassadeurs qui étaient en congé regagnent leurs postes

respectifs, tandis que, sur place, on échange des coups de canon.

Le 19 juillet, un accord intervenait entre le général Katsuki, commandant de l'armée japonaise, et le général Sung-Cheh-Yuan, chef du Conseil politique du Hopei-Chahar : la 37e division (de la 29e armée) devait être retirée. Mais l'exécution de cette clause essentielle donna lieu à divers incidents. On semblait s'acheminer vers une détente générale quand, dans la nuit du 25 au 26, un engagement fortuit se produisit entre Pékin et Tien-tsin à propos de fils téléphoniques que les Chinois avaient coupés et que les Japonais prétendaient rétablir. La situation s'aggrava rapidement ; le général Katsuki envoya au général Sung-Cheh-Yuan un ultimatum l'invitant à retirer sans délai ses troupes. A Tokio, le président du Conseil, prince Konoé, répondait à un interpellateur : « J'espère que la Chine observera les accords qu'elle a conclus avec le Japon, sinon le Japon serait obligé de prendre des résolutions définitives. Le but de la politique extérieure du Japon est la stabilisation de l'Asie orientale qui ne peut être assurée que par une coopération entre le Japon, la Mandchourie et la Chine pour arrêter la pénétration communiste par la Mongolie extérieure. »

En attendant, l'ultimatum japonais a produit son plein effet ; la 37e division a été retirée vers le Sud et les troupes nippones sont entrées sans coup férir à Pékin où s'est formé un gouvernement provisoire dont les chefs sont des autonomistes dévoués aux intérêts japonais. Dans ces conditions, le danger de guerre serait écarté, à moins que l'armée chinoise qui, dit-on, serait en marche vers le Nord, ne prenne l'offensive. Le maréchal Tchang-Kai-Chek a fait des déclarations en apparence belliqueuses : « Les événements de la région de Pékin et de Tien-tsin ne sont pas terminés, mais constituent au contraire le début d'une guerre provoquée par agression. Nous ne pouvons considérer l'agression de Pékin et de Tien-tsin comme une affaire locale, ni laisser les Japonais pénétrer en Chine et créer un nouveau gouvernement qui ne saurait être qu'un gouvernement de paille... La Chine doit s'unir pour la lutte jusqu'au dernier souffle. Nous ne pouvons admettre aucune capitulation ni aucun compromis. Le gouvernement central a pris toutes les mesures nécessaires pour la victoire finale. »

Faut-il donc désespérer de la paix ? Non, sans doute. Le Japon perdrait beaucoup à une guerre qui d'abord provoquerait le boycottage de son commerce avec la Chine et qui compromettrait le fruit de plusieurs années d'une politique habile et prudente de pénétration paci-

fique. La Chine compromettrait irrémédiablement le rétablissement matériel et moral réalisé par Tchang-Kai-Chek. Et qui sait quelles pourraient être les répercussions d'un tel conflit ? A Tien-tsin, un incident grave s'est produit entre un poste de soldats français de garde près du pont international et un détachement japonais ; un sergent français a été grièvement blessé. Le général Katsuki a présenté des excuses. L'occupation de Pékin et de Tien-tsin est un acte qui touche aux intérêts de toutes les grandes Puissances. Une guerre sino-japonaise pourrait entraîner jusqu'en Europe des conséquences incalculables. Le gouvernement soviétique ne serait-il pas tenté de saisir l'occasion de recouvrer son influence dirigeante en Chine et de porter un coup décisif à la puissance japonaise ? L'Allemagne a conclu un pacte avec le Japon. L'Angleterre et les États-Unis ont en Chine des intérêts trop importants pour admettre une modification du *statu quo* territorial. Une guerre ferait partout le jeu du communisme ; une partie des Puissances miserait sur le Japon, les partis socialistes demanderaient assistance pour la Chine, victime de l'impérialisme. Il est de l'intérêt de tous et de chacun d'arrêter ce nouveau conflit avant qu'il ne soit trop tard. C'est, sans aucun doute, le vœu des gouvernements de Tokio et de Nankin ; mais ils ont l'un et l'autre à compter avec les excès de zèle du nationalisme militaire.

LE PARTAGE DE LA PALESTINE

Après les troubles sanglants du printemps de 1936 qui continuaient et renouvelaient les massacres de 1929, la Grande-Bretagne, qui exerce sur la Palestine un mandat, dut se demander par quels moyens il serait possible de prévenir le retour de pareils drames et de faire vivre en paix sur la même terre les Juifs sionistes et les Arabes. Nous ne pouvons retracer ici l'histoire du mouvement sioniste et de la fondation d'un foyer national israélite en Palestine (1). Après la déclaration Balfour, de 1917, confirmée par des déclarations analogues des Puissances alors alliées et associées, l'Angleterre était liée par des engagements formels et obligée de réaliser la création d'un foyer national juif en Palestine. Mais elle avait, d'autre part, lié partie avec les Arabes, signant des traités d'amitié tant avec Hussein qu'avec Ibn Seoud et agissant comme la protectrice du mouvement

(1) Nous nous permettons de renvoyer à notre article : *En Palestine. L'Angleterre entre le sionisme et le nationalisme arabe,* paru dans le *Mercure de France* du 1er janvier 1937.

national arabe. De tels engagements étaient radicalement incompatibles. Entre les chefs du sionisme et les nationalistes arabes qui, après avoir vendu fort cher leurs terres aux organisations colonisatrices juives, poursuivent maintenant avec acharnement l'éviction de l'élément israélite et le retour à l'état de choses d'avant la Grande Guerre, la position du gouvernement britannique devint de plus en plus intenable. Les Anglais n'ont même pas la ressource de s'en aller et de laisser les deux éléments se massacrer jusqu'à extermination, car la Palestine est une pièce essentielle de l'Empire britannique. Non seulement elle protège les abords orientaux de l'Égypte et du canal de Suez, mais elle joint l'Égypte à l'Irak d'où, par la Perse ou le Golfe persique, on atteint l'Inde ; « merveilleuse position stratégique qui tient les clefs de la paix et de la guerre dans le Proche-Orient, écrivait le *Sunday Times* du 25 juillet. En Palestine comme en Espagne, la pierre de touche est pour nous la paix et la sécurité de la grande route impériale ». Il fallait donc trouver une issue. On décida d'envoyer, — comme naguère aux Indes, — une commission chargée d'une étude approfondie du problème.

Cette commission, que préside lord Peel, mena une enquête très consciencieuse et aboutit aux conclusions qui viennent d'être publiées et discutées les 20 et 21 juillet au Parlement britannique. Puisque Sionistes et Arabes ne peuvent pas s'accommoder ensemble, la seule issue est de les séparer, de les parquer en deux États distincts et indépendants : solution chirurgicale que la commission préconise sans enthousiasme et que le gouvernement appliquera comme un mal nécessaire. Le plan d'ensemble a été adopté par les Lords et par les Communes et déposé le 30 juillet au secrétariat de la Société des nations à qui il appartient de relever l'Angleterre de sa charge de mandataire. Il comporte la création de deux États. La plaine entre les montagnes de Judée et la mer, c'est-à-dire le sud de l'ancienne Phénicie, serait, comme aux temps bibliques, séparée de la Judée ; seulement, par un singulier renversement de l'histoire, ce sont les Sionistes qui occuperont la plaine fertile, tandis que les Arabes devront se contenter de la montagne où ils sont en majorité. Dans la région du Nord, jusqu'aux frontières du Liban sous mandat français, la zone du futur État sioniste s'élargit et englobe la riche plaine d'Esdrelon et tout le pays de la Galilée jusqu'au lac de Tibériade et au Jourdain. La Judée et la Samarie resteraient aux Arabes et seraient réunies à la Transjordanie où règne, sous mandat britan-

nique, l'émir Abdallah, fils de feu l'ex-roi Hussein. Au Sud, l'État sioniste ne s'étendrait que jusqu'à la latitude de Jérusalem environ ; toute la région semi-désertique entre la mer Morte et la ligne El-Arish-Akaba, qui forme la frontière de l'Égypte, resterait sous mandat britannique avec les ports de Gaza sur la Méditerranée et d'Akaba sur la mer Rouge. Jérusalem, Bethléem, le camp d'aviation de Ramleh demeureraient sous mandat britannique, et une bande de territoire, un couloir, les réunirait à Jaffa qui serait le port ouvert aux Arabes de l'arrière-pays. De même les Anglais garderaient un mandat au moins provisoire sur Caïffa, où ils créent une base navale et où aboutit le pipe-line qui amène les pétroles de la région de Mossoul, sur Saint-Jean-d'Acre, Sufad et sur les lieux saints de la Galilée.

Les inconvénients d'une telle solution sautent aux yeux. Elle est compliquée ; elle crée un enchevêtrement de frontières qui sera une source de contestations et de difficultés. Jaffa, port arabe, ne fait avec Tel-Aviv, la remarquable création des Sionistes, qu'une seule ville : une frontière va les séparer. Au sud du couloir Jaffa-Jérusalem, un fragment de l'État sioniste se trouve isolé du morceau principal. Les Sionistes se plaignent : leur État sera exigu et ne permettra pas une nombreuse immigration ; ils seront sans cesse menacés d'être jetés à la mer par les Arabes qui, du haut de leurs montagnes, les domineront comme d'un château fort ; ils réclament, surtout au nord-ouest de Naplouse, que l'on ajoute à leur domaine une partie des collines qui assureraient plus de sécurité à leurs colonies de la plaine. Et ils n'ont pas Jérusalem où vivent 76 000 Israélites. Qu'est-ce que le sionisme sans Sion ? Telle est l'apparence ; ainsi parlent les journaux. Mais les hommes pratiques qui dirigent le mouvement enregistrent avec satisfaction ce grand succès : un État juif indépendant. La déclaration Balfour, en effet, ne leur promettait qu'un « foyer national en Palestine », non pas même « la Palestine comme foyer national. » L'État juif pourra recevoir au moins un million de colons, outre les 400 000 qui y sont déjà installés. Pour les huit prochains mois, l'immigration est réduite à 8 000 par mois. Les colonies déjà installées dans la région qui devient arabe sont peu nombreuses et pourront être transplantées par voie d'échange. Quant aux 225 000 habitants de langue arabe qui vivent sur le territoire qui devient l'État sioniste, ils seront traités avec une absolue justice ; nombreux d'ailleurs seront ceux qui préféreront vendre leurs terres et émigrer. La mystique de Sion peut subsister comme un idéal sans la possession de Sion, au moins provisoirement, car l'avenir est réservé et l'État juif sera puissant et riche.

Les plaintes des Arabes sont plus amères. Ils n'admettent pas le partage du pays ; dans ce nouveau jugement de Salomon, c'est nous, disent-ils, qui sommes la vraie mère. On donne aux Juifs, nos ennemis séculaires, la noix de la côtelette et on nous laisse l'os, les montagnes et le désert, sans accès à la mer, sans port. Les Anglais qui, pendant la guerre, nous ont fait toute sorte de belles promesses, nous trahissent. L'effervescence est vive à Jérusalem depuis la publication du projet de la commission Peel. Le grand muphti, poursuivi pour provocation à la révolte, s'est réfugié dans la mosquée d'Omar d'où il refuse de sortir. Il sera certainement très difficile de faire accepter aux Arabes les décisions de la commission Peel même entérinées par la Société des nations. Ils n'y gagneraient même pas une véritable indépendance, car la présence des Anglais restera indispensable pour instaurer et faire vivre dans la paix le régime nouveau.

L'avenir de la Palestine, la naissance d'un État israélite indépendant, le sort des Lieux saints importent à toutes les Puissances. La Pologne, par exemple, espère trouver là-bas un exutoire pour son prolétariat israélite surabondant. La France y prend à deux points de vue un particulier intérêt. D'abord, comme mandataire ou comme alliée des États du Liban et de la Syrie qui touchent au nouvel État israélite. Les dirigeants du sionisme désirent entretenir des rapports amicaux avec leurs voisins libanais dont le pays occupe une situation géographique et politique comparable à celle de l'État juif ; un commun péril les menace, celui de l'hostilité des Arabes. Les Arabes de Syrie proclament leur solidarité avec les Arabes de Palestine pour s'opposer à la création d'un État juif.

La France est, en outre, une grande Puissance chrétienne ; elle a, jusqu'à la guerre de 1914, glorieusement exercé le « protectorat catholique » sur les communautés chrétiennes du Levant et sur les Lieux saints. Il lui appartient d'insister à Genève pour qu'un régime international soit institué pour les Lieux saints ; ils ne devraient appartenir en propre à aucune Puissance, ni à aucune confession. Jérusalem est une ville sainte pour les Israélites, pour les musulmans et pour toutes les Églises chrétiennes. Le libre accès des Lieux saints, que la France tutélaire d'autrefois obtint de la Sublime Porte pour tous les chrétiens, devrait être assuré par une Commission internationale et interconfessionnelle sous le contrôle de la Société des nations. Cette terre sacrée de Palestine, d'où est venue aux hommes de bonne volonté la loi de justice, de charité et de paix,

devrait devenir un asile de fraternité humaine. Nous n'en sommes pas là ! Le projet britannique de partage n'est qu'un expédient dont il sera très difficile de faire une réalité et qui n'aura même pas le mérite de fonder une paix durable.

LE RAPPROCHEMENT ANGLO-ITALIEN

Les réponses au questionnaire du Foreign Office à propos de la non-intervention en Espagne ont de nouveau mis en lumière l'opposition radicale des points de vue. La Russie soviétique ne veut en aucun cas accepter de reconnaître à l'Espagne nationaliste la qualité de belligérante, et l'Italie insiste pour que la reconnaissance de cette qualité au gouvernement du général Franco précède le retrait des « volontaires » au lieu d'en être la conséquence. La réponse de la France a été aussi nette qu'on la pouvait souhaiter ; le président de la commission, lord Plymouth, et le délégué portugais se sont plu à en reconnaître la loyale franchise. Rien ne permet donc à la presse italienne de parler des « hésitations » du Quai d'Orsay. Dans un pays de presse libre et de parole libre, l'étranger ne doit tenir compte que du langage et des actes des ministres responsables. Non sans raison, les journaux d'Allemagne et d'Italie ont fulminé contre l'attitude de la Russie soviétique qui suffirait à faire échouer la proposition britannique ; mais leur indignation ne laisse pas que d'être comique, car l'intransigeance opposée de leurs propres gouvernements serait également incompatible avec le plan de M. Eden. Pour des raisons analogues bien que contraires, d'un côté comme de l'autre, on ne souhaite que l'ajournement et l'échec final de la proposition britannique appuyée par la France ; seulement on cherche à en rejeter la responsabilité sur la partie adverse. « Moscou, écrit la *Berliner Bœrsen Zeitung*, a brisé l'un des piliers qui soutenait l'édifice du plan britannique. » Sans doute, mais Rome et Berlin ont brisé l'autre. Tout cela est peut-être de bonne guerre ; mais c'est de bonne paix que l'Europe a besoin.

L'Angleterre cependant poursuit son dessein et cherche une autre méthode ou une autre voie. Il est dangereux pour tous que l'Europe apparaisse divisée en deux camps adverses et irréductibles, alors qu'en définitive les grands intérêts sont les mêmes. M. Mussolini, qui prend lui-même la plume pour donner aux autres des leçons de réalisme et démasquer quelques « fictions », doit s'en rendre compte. On avait cru, à Rome et à Londres, mettre fin à l'état de

tension qui durait depuis l'affaire d'Éthiopie en signant, le 2 janvier dernier, un *gentlemen's agreement* qui n'a pas empêché, depuis six mois, l'opposition flagrante des deux politiques et les plus vives polémiques. Le moment ne serait-il pas venu de rendre la vie à cet accord qui n'a rien accordé et de dissiper les malentendus ? On prête au nouveau Premier ministre, M. Neville Chamberlain, l'initiative d'un sondage dans cette direction. M. Eden, dans son discours du 20 juillet aux Communes, tendait le rameau d'olivier. La Méditerranée est, pour la Grande-Bretagne, une grande route impériale, mais elle ne cherche à la fermer à personne. Libre passage dans la Méditerranée, c'est l'intérêt de toutes les Puissances, c'est tout particulièrement l'intérêt vital des trois grandes Puissances méditerranéennes : Angleterre, France, Italie. Ne saurait-on aboutir à un accord qui le constaterait ? M. Duff Cooper, premier lord de l'Amirauté, parla dernièrement de l'utilité de rétablir entre l'Angleterre et l'Italie l'amitié traditionnelle. Sir Eric Drummond eut avec le comte Ciano un long entretien qui fut suivi, le 27 juillet, d'une démarche de M. Grandi auprès de M. Neville Chamberlain, à qui il fit part d'un « message verbal » du Duce. Le Premier ministre répondit et M. Mussolini écrivit à son tour à M. Chamberlain. Le comte Ciano donna le 3 août une interview : « La route est maintenant libre pour restaurer les relations entre Londres et Rome sur un plan d'amitié traditionnelle... Les difficultés de ces derniers mois rencontrées sur le chemin d'une compréhension mutuelle ont été beaucoup plus imaginaires que réelles. » Il est temps de s'en apercevoir !

Bref, rien de positif n'est encore conclu ; mais, des deux côtés, on discute avec la meilleure volonté de s'entendre ; plus de polémiques dans une presse apaisée ; après quelques mois de brouille et une vaine tentative de rapprochement, on se retrouve amis. M. Mussolini a accoutumé l'Europe à une politique de surprises. Celle-ci nous donne à nous aussi toute satisfaction. Que s'est-il passé ? L'Italie aurait-elle éprouvé quelque déception du côté de l'Allemagne comme le laisse entendre le *Daily Telegraph* ? Croyons plutôt à une heureuse inspiration. Une Italie qui coopérerait à l'ordre européen au lieu de s'acharner à le détruire, ce serait beau. Attendons.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

HUITIÈME PÉRIODE. — CVII[e] ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUARANTIÈME VOLUME

JUILLET — AOUT

Livraison du 1[er] juillet

Pages.

La nouvelle arche de Noé, première partie, par M. André DEMAISON 5
Le général Mangin en Rhénanie, par M. le Dr DORTEN 39
La France et Napoléon III. — II. *La restauration de l'Empire*, par M. Octave AUBRY 60
La neutralité volontaire de la Belgique, par M. le général ARMENGAUD . . 101
Le bloc de malachite. — II, par Mme S. BALACHOWSKY-PETIT. 114
Catholicisme et romantisme. — II, *1830*, par M. Victor GIRAUD. 144
La question des zones franches maritimes, par M. Max de FOURCAULD 174
Spectacles, par Gérard d'HOUVILLE. 186
La jeunesse de Desgenettes, médecin des armées impériales, par M. Maurice d'OCAGNE, de l'Académie des Sciences 199
Alerte sur l'Atlantique-Nord, par M. René de NARBONNE. 214
Le mouvement poétique, par M. Yves-Gérard LE DANTEC. 219
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON 231

Livraison du 15 juillet

La nouvelle arche de Noé, deuxième partie, par M. André DEMAISON. 241
Le glissement de l'État. — *Après l'expérience Blum*, par *** 276
La France et Napoléon III. — III. *L'alliance anglaise*, par M. Octave AUBRY. 286
Trente ans de peinture au Petit Palais (1895-1925). — I, par M. Louis GILLET, de l'Académie française. 319
Un type d'aujourd'hui. — L'Américain devient-il cosmopolite ? par M. Firmin ROZ, de l'Institut. 340
La double erreur, première partie, par M. Jean MORGAN. 362
En terre bretonne. — Les montagnes enchantées, par Mme Madeleine DESROSEAUX 398
Au temps des Précieuses. — La guirlande de Julie, par M. le comte de COSSÉ-BRISSAC 420

Pages.
En marge du Chemin des Dames. — La prise du bastion de Chevreux, par M. Élie CHAMARD . . . 433
Les livres d'histoire, par M. Albert PINGAUD . . . 455
Réception de M. Edmond Jaloux a l'Académie française, par M. Maurice BEDEL. 464
Revue dramatique. — *Le simoun*, par M. René DOUMIC, de l'Académie française . . . 467
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON . . . 469

Livraison du 1er août

La nouvelle arche de Noé, dernière partie, par M. André DEMAISON . . . 481
Notre sécurité. — L'aviation et les armées, par *** . . . 519
Le mariage rompu ou le naufrage de Figaro, par M. André JOUBIN . . . 538
Lettres inédites, par BEAUMARCHAIS . . . 547
Trente ans de peinture au Petit Palais (1895-1925). — II, par M. Louis GILLET, de l'Académie française . . . 562
A l'Exposition. — La médecine au Palais de la Découverte, par M. Pasteur VALLERY-RADOT . . . 585
La France et Napoléon III. — IV. *La première faute*, par M. Octave AUBRY. 609
La double erreur, dernière partie, par M. Jean MORGAN . . . 650
Spectacles, par Gérard d'HOUVILLE . . . 690
La sécheresse au Maroc, par Mme de LYÉE de BELLEAU . . . 703
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON . . . 711

Livraison du 15 août

La course d'Atalante, première partie, par M. Edmond JALOUX, de l'Académie française . . . 721
Les leçons de la guerre d'Espagne, par M. le général ARMENGAUD . . . 754
Souvenirs d'un homme de lettres. — I, par Léon BARRACAND . . . 770
Les princes d'Espagne chez Talleyrand, par M. Ernest d'HAUTERIVE . . . 800
Indes françaises, par Mme Henriette CELARIÉ . . . 816
Les « cahiers » d'un historien moraliste : Alfred Rébelliau, par M. Albert CHEREL . . . 841
Le procès, par M. Bernard NABONNE . . . 863
Quel est l'auteur des « Grands jours d'Auvergne »? par M. Marcel LANGLOIS . . . 880
Nividic, phare sans gardien, par M. G.-L. ROBINET . . . 893
A l'Exposition. — La biologie au palais de la découverte, par M. Lucien PLANTEFOL . . . 900
Essais et notices. — *La presse anglaise*, par M. Philip CARR . . . 913
Revue littéraire. — *Sainte-Beuve d'après sa correspondance*, par M. Victor GIRAUD . . . 925
Revue musicale. — *La Samaritaine*, par M. Louis LALOY . . . 937
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON . . . 949

Paris, 1937. — Imprimeries Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 61834.

